

515
BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE

DE LITTÉRATURE WALLONNE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME XVI.

WILLAMA
WELLES

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ LIÉGEOISE

DE
LITTÉRATURE WALLONNE

vol. 30

DEUXIÈME SÉRIE

TOME XVI



LIÈGE
IMPRIMERIE H. VAILLANT-CARMANNE
Rue St-Adalbert, 8.

—
1891

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

CONCOURS NATIONAL WALLON

A l'occasion du XXV^e anniversaire de l'avènement au trône de Sa Majesté Léopold II, la Société liégeoise de littérature wallonne a décidé d'accorder .

A. A la meilleure pièce de poésie wallonne sur le XXV^e anniversaire.

1^{er} prix, une médaille d'or de la valeur de 100 fr. ;

2^e prix, une médaille de vermeil massive de la valeur de 50 fr.

Nota. — La forme de l'œuvre (conte, chanson, scène populaire, etc.) est laissée à l'appréciation de l'auteur.

B. Au meilleur cràmignon wallon, dont le sujet est laissé au choix de l'auteur :

1^{er} prix, une médaille d'or de la valeur de 100 fr. ;

2^e prix, une médaille de vermeil massive de la valeur de 50 fr.

Les résultats sont publiés ci-après.

CONCOURS SPÉCIAL.

LETTRE A.

Le concours spécial de 1890, lettre A, avait trait à *la meilleure poésie sur le XXV^e anniversaire de notre Roi (conte, chanson, scène populaire, etc.)*. Sans faire injure au concours n° B, dont le sujet était libre, on peut dire que celui-ci était particulièrement difficile. En effet, le sujet était imposé et bien circonscrit, ce qui pouvait gêner plus ou moins l'inspiration. Il supposait une connaissance complète de l'histoire de notre période nationale, et des qualités particulières requises dans un Roi à l'époque contemporaine. Enfin on demandait l'éloge d'un prince vivant, et l'éloge en vers, encore ! Il fallait devancer le jugement de l'histoire, il fallait rester vrai et louer de façon délicate. Un grand nombre de concurrents n'ont pas su éviter ces écueils.

Vingt-cinq pièces (en réalité vingt-treus, deux ayant été reportées au concours B), ont été envoyées au concours. La plupart renferment des formules d'admiration générale qui pourraient s'appliquer à Guillaume II, ou à la reine Pomaré, aussi bien qu'à Léopold II ; des banalités, des exagérations choquantes, d'ennuyeuses déclamations ; des pensées et des réflexions décousues, où, comme dit le bon

Horace : *unus et alter assuitur pannus* ; parfois même des vulgarités (n° 4), et des platitudes (n° 5).

Entrons dans quelques détails. D'abord, avant toute chose, et surtout il fallait parler des 25 années du règne de Léopold II. Cela ne paraît-il pas naïf qu'il faille commencer par établir ce point, quand je relis le n° 21, intitulé : *Clér di leune*. Voilà sans doute un titre et un refrain gracieux qui promettait. Un vieillard se souvient qu'il a *hanté* au clair de lune, qu'il a contribué à rendre la Belgique libre, au clair de lune, que sa belle, qui était hollandaise, l'a quitté avec ses compatriotes, au clair de lune. Mais l'auteur n'a pas vu *au clair de lune* que tout cela ne se rapporte guère au XXV^e anniversaire du Roi, comme il a oublié que le refrain, si beau soit-il, pour avoir du mérite doit toujours être amené naturellement. De même, dans les n^{os} 1 et 2, il est très peu question du Roi. Et le n° 18, 6 couplets de 4 vers avec refrain de 6 vers, ne contient que des sentiments très vagues à propos du Roi ; on n'y apprend pas un mot de ce que notre souverain a fait.

Voilà pour le contenu, pour le fond. Maintenant, au point de vue poétique, combien peu répondent à ce qu'on est en droit d'attendre d'un poète. Les Defrecheux et les Thiry, pour ne parler que des morts, ont créé dans notre idiôme des types inoubliables ; on voit toujours vivants, dans sa mémoire,

N° 4. *Li Jubilé d' vingt-cinq an dè règne di nosse Roye.*

5. *Wallon, Flamind, dinans-nos l' main.*

N^{os} 1 et 2. *Les vingt-cinq an dè règne d'à Léopôld II.*

18. *Li vingt-cinquème !*

dès qu'on les connaît, le jeune homme et la jeune fille qui se rencontrent au coin d'un bois, la vieille femme *laudatrix temporis acti*. Ce n'est pas la forme versifiée qui a produit ce phénomène ; c'est le souffle inspirateur qui a personnifié ces types, les a rendus aussi vivants, plus vivants même que telle ou telle personne que nous connaissons. Voilà précisément ce qui manque au plus grand nombre de nos concurrents : leurs poèmes, ce n'est le plus souvent, que de la prose rimée, quelquefois même les vers sont d'un prosaïsme insupportable ; le n° 11, entre autres, n'est qu'un mélimélo de 40 couplets de 4 vers, suivis d'un refrain également de 4 vers, le tout d'une monotonie intolérable ; non seulement les quarante couplets, mais les vers eux-mêmes défilent dans un ordre mathématique et toujours le même. Que devient ici le beau désordre dont parle Boileau ? Ainsi encore le n° 16 : c'est un panégyrique complet ; malheureusement ce n'est que de la prose rimée, bien rimée, je le reconnais.

Et la versification ? Nous exprimons tant de fois et avec tant de regret, dans nos comptes rendus les mêmes réflexions, à ce point de vue là, que de champions entrent en lice mal armés pour ces concours de poésie ; la métrique est défectueuse (nos 1, 2, 3, 7, 9, 11). Comment ces auteurs ne suivent-ils pas le

N° 11. *Vive li Belgique !*

16. *A Liopôld II, roi des Belge.*

3. *L'Union fait la force.*

7. *So lès vingt-cinq annêye de règne d'à Liopôld II.*

9. Monologue.

conseil qu'on leur a donné si souvent; qu'ils soumettent donc leurs essais, avant de les risquer dans un concours, à un conseiller sévère et prudent à la fois; ils épargneront ainsi, à eux bien des mécomptes, aux membres du jury, une lecture fastidieuse et inutile. D'autres encore parlent un wallon incorrect (n° 9), une langue moitié wallonne, moitié française (nos 3 et 20).

Dans ce naufrage presque général, hâtons-nous de le dire, deux pièces surnagent, et ont attiré dès l'abord la sérieuse attention du jury; ce sont le n° 12 et le n° 23. Ils ont passé tous deux, surtout le second, avec une rare habileté au milieu des écueils multiples d'un sujet qui méritait de prendre pour devise : à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

Le n° 12 est intitulé : *On foyou d'histoire*. C'est un morceau épique, qui tourne parfois à la cantate. Il y a là un lyrisme de bon aloi; le style est élevé, poétique, le ton est pompeux, sans enflure. Le vers est bien frappé, les alexandrins se déroulent avec une aisance majestueuse. La facture savante, sans embarras, de la phrase, ne fait nullement penser à un débutant. L'auteur dit à peu près tout ce qu'il faut dire. Deux petites critiques Le début est peut-être un peu idyllique; la transition de ce début à ce qui suit provoque une certaine surprise. Puis l'auteur, à l'exemple de Magnée, recherche un peu trop,

à ce qu'il semble, les expressions archaïques, qu'il pouvait du reste se passer d'expliquer en note.

Le n° 23 est une ode en règle ; elle se compose de 8 vers en patois namurois ; ici encore nous avons un vrai poète ; il a de la verve, son style chaud, coloré, brillant, élevé, anime tout ce qu'il dit ; l'inspiration, peut-être un peu naïve dans quelques vers du commencement, se soutient d'un bout à l'autre. Enfin le panégyrique est complet. L'auteur est le seul qui ait rappelé, en excellents termes, la mort de l'héritier présomptif du trône ; note pathétique touchée avec un tact parfait et qui provoque une émotion sympathique au milieu du concert d'éloges décernés à notre Roi.

Le jury a également remarqué la pièce n° 3, intitulée : *Léopold II*. L'auteur a choisi le mètre des iambes de Barbier, vers de 12 syllabes suivi d'un vers de huit. La 1^{re} strophe est bien tournée ; la fin exprime heureusement un bon sentiment : *soyons unis*. Mais à côté de cela, il y a des strophes prosaïques, beaucoup de rimes en *éye*, des tournures et des expressions françaises. Nous pouvons aussi citer du n° 4, le refrain de 6 vers qui est bien tourné, et signaler dans le n° 24, intitulé *Vingt-cinq ans*, quelques éclairs de poésie, noyés au milieu d'un wallon insignifiant et de sentiments vagues.

N° 4.

REFRAIN :

Vivât ! Li Bèlgique è-st-è lièsse !
Tribolez, cloke, tonnez, canon,

Fez r'dondi l'air di joyeux son !
Wallon, tihon n' polans fer l' fièsse,
Pusqu'i volà co vingt-cinq an
Qu'awoureux èt libe nos viquans.

En conséquence, après mûre délibération, le jury propose de décerner un premier prix à la pièce n° 23, intitulée *Vingt-cinquième anniversaire de sa Majesté Léopold II, roi des Belges* ; 2° un second prix à la pièce n° 12, intitulée : *On foyou d'histoire* ; 3° une mention honorable à la pièce n° 3, intitulée : *Léopold II*, et à la pièce n° 24, qui a pour titre *Vingt-cinq an*.

Le jury,

H. HUBERT,
N. LEQUARRÉ,
Julien DELAITE,
J. MATTHIEU,
I. DORY, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 15 décembre 1890, a donné acte au jury de ses conclusions. L'ouverture des billets cachetés, accompagnant les pièces couronnées, a fait connaître que M Auguste Vierset est l'auteur de la pièce, n° 23 ; M. Godefroid Halleux celui de la pièce, n° 12 ; M. Emile Gérard celui de la pièce, n° 3, et M. Félix Poncelet celui de la pièce, n° 24.

Les autres billets cachetés ont été brûlés séance tenante.

XXV^e anniversaire de Sa Majesté Léopold II,

ROYE DÈS BELGE

PAR

Auguste VIERSET.

DEVISE :

Dins l' quârt di siêke qu'il a stî à nosse tiêsse,
I n'a songî qu'au bonheur dè l' nâtion.

PRIX : MÉDAILLE D'OR.

Nosse bon Roye v'nait d' moru ; l' Ciêl gangneuve one archange !
Mais nos piêrdin-n on pére bin pus qu'on souvèrain.
Lès vîx hossin-n li tiêsse, dijant : « Faut-i qu' tot cange ! »
L' tristêsse mètteuve si doû dins l' cœur dês bravès gins.
Li pays si sinteuve à bout d' corage èt d' foice .
Sins Lèopôld, qu'alleuve div'nu nosse libèrté ?
Et l' vîx Lion, di s' queueve, ni battant pu sès coisse,
Gêmicheuve comme on chin, qui s' maisse a du quitter.

Mais, v'là qu' dins tote lès âme one voix s'a fait ètinde :
« Mès èfant, dijeuve-t-èlle, à quoi bon tant gèmi ?
« Rimèrcioz l' bon Diè, èt bannichoz tote crainte ;
« Car li fi qu'i m'a d'né vaurait cint còp mia qu' mi.
« J' n'a ieu qui l' tîmps, vèyoze ? di disgrochî l' bèsogne,
« D'astanç'ner bin l' botique, di bin planter l' drapia.
« Lèyiz fer m' remplaçant ; vos voirez qu' 'l' aurè sogne
« Di fer r'lûre su tortos l' bonheur, comme on solia. »

Comme one fleur, qui dè l' nait, a du r'poyî sès fouye
Mais qui s' ridrèsse, pus bèlle, aux carèsse do matin,
Li confiance a riv'nu, on a r'sèchi sès oÿe,
Et tot l' monde a r'waitî d'vant li, l' cœur pu contint.
Car on aveuve sinti qu'on n'aveuve pont fait d' piète,
Pusqui Lèopôld Il aveuve l'âme do grand Roi,
Et l' vîx Lion, crinière au vint, li gueÿe douviète,
Su sès patte di géant s'a r'drèssî tot fin droit!... .

Lès annèye ont passé, pus coûte qui dès samoïne.
— Li tîmps discrè si vite quand c'è l' tîmps do bonheur! —
L' pays, moînne à s' goût, n' connichait nin lès poïne.
C'èstait fièsse dins les bouse èt c'èstait fièsse dins l' cœur.
Mais l' paradis su l' tèrre è-st-one chòse impossible,
I gn'a pont d' ròse sins spène, pont d' jòye qu'on n' doit payî :
L' malheur a tindu-st-âre, pirdant nosse Roi po cibe ;
Li jône prince, moirt trop timpe, dins l' dou nos a lèyi.

C'èsteuve on terribe còp, qu'aureuve fait piède li tièsse
Aux pus foirt d'ètur nos ; mais Li n'è nin dès cia
Qui l' chagrin fai bambî èt qui rot'nû su crèsse,
Lèyant filer leûs bârque sins touchî au vièrna.
Comme l'aci bin chauffé qui r'prind pus d' foice è l'aiwe,
Lèopôld s'a r'drèssî, ritrimpé pa l' malheür.
Li désèspoir n'è bon qui po lès sanguènaiwe,
Et Li èsteuve d'one pause qu'on n' prèsti wère à c'ste heure.

C'é deur di piède si fi ! Li cœur d'on père è tinre
Et tote lès lâme do monde ni saurin-n l'apaugi !
Mais nosse Riwoi aveuve d'outes éfant à sotinre,
Et c'è-st-à sès sujèt do còp, qu'il a songi.
Sins trôner, sins bronchi, li pid fèrme èt l' moin sûre,
Il a continué à travayî por nos.
Li vrai soudar si ba sins pinser à s' blessûre,
Jusqu'au momint où l'moirt li fai chair su lès g'nox.

Dins s' jônèsse il aveuve voyagi en Syrie,
En Egypte èt en Grèce, aux pays d'avaur-là;
Et il aveuve compris qui por noste industrie
I gn'aveuve dès bias caur à gangni pa vailà.
I fai tant qui tot r'prind: culture, mèstî, commerce;
Ovri, à vos ostèye! Usine èt laminoir,
Fioz vosse trayin d'infer! I fau qui l' Bèlgique pèrce!
Fau qu'èlle mostere à l' fin qui sès èfant sont foirt.

Comme dins on nid d'copiche c'è-st-on vrai r'moue-mainage?
On n'ètind qu' dès chèrette èt dès grands còp d' maurtia.
C' n'è qu' vèrr'rie, è chafor, èt tot l' long dès rivage,
Dès attèlûre di ch'fau qui traîn-nu dès batia.
Lès champ d'orge èt d' frumint suiv'nu lès champs d' pètrâle,
Après lès pice d' houbion vègn'nu li chènne èt l' lin;
Lès ch'min d' fièr, è ronflant, s'èpoit'nu comme dès diâle,
Et l' long d' l'aiwe ci n'è pus qu' tos tic-tac di molin.

L' travail, c'è-st-one saquoi, mais i fau qu' ça rapoite.
A wuidî s' magasin on a sovint do mau.
Mais v'là qu' l'Exposition tote au lauge douve sès poite,
Mostrant qui l'ovri bèlge valait bin l' cia d'aute pau.
Ça stî po nosse commerce li dêrain còp d' grosse caisse,
Et do joû au lend'moin, n's èstin-n connu partout.
Po bin dès industrie, l'étranger trovait s' maisse
Et pus d'onque, ci joû-là, a r'cû on bèl atout.

L'bia succès qu' nos avin-n, è-ce qui c'è l' poine qu'on l' dige?
C'è-st-au Roye qu'on l' diveuve, mais qu'è-ce qu'on n'li doi nin?
Li dêvise di Marnix, po s' pròpe compte i l'a r'prige:
« On s' ripois'rè pus taurd, quand l' bon Diè l' vorè bin. »
A fer do bin au peûpe il a mètû s' consciñce.
L'instruction languicheuve, c'è li qu' l'a rêwèyi;
Et po fer rèssorti l' talent d' nos homme di sciñce,
Gn'a on bia prix, tos l's an, po l' cia qu' la l' mia gangni.

Tot ça aureuve suffi po-z-i fer on grand prince,
Mais l' cia qui fai l' bin, trouve qui n'è fai jamais trop.
Et tot r'waitant l' moyin d'rinde pu riche nos province,
Il a tapé sès oûye su l' vallée do Congo.
Gn'a là dès bois, dès champs, des aiwe, apuis dès plaine
A fer flauwi d' surprige tote lès gins d'avaur-ci.
Li Roi n'a rin spaurgni, fortune, ni tims, ni poine,
Mais i doi ièsse contint, pusqu'il a rèussi?

Il a codû l' pays, comme l'avait codû s' père,
Avou foice èt sagesse, sins trôner d'avant l' dangî.
Li Belgique, grâce à Li, n'a pont connu d'misére,
Li jôye a suivi l' jôye, « todis l' même po cangî! »
Di tote nos libèrté, 'l a stî l' gârdien fidèle:
Il a todis d'méré fou d' nos lutte di pârti,
Et dispeu vingt-cinq an qu'i vole di sès prôpes aile,
C' qu'i promètteuve tot jône, I n' l'a nin disminti.

Bon vix roi Lèopôld, si l' bon Diè dissu l' têrre,
Vos lai taper on p'tit còp d'oûye di tims in tims,
E vèyant nosse pays heureux, riche è prospère,
Au paradis, là-haut, vos divoz ièsse contint!
L' huche pa-w-où vin l' bonheur ni pou mau di s' raclore
Car vosse fi bin-aimé a sogne dè l' tinre douvièt.
Il a lèvé si haut nosse drapia tricolore
Qui l' monde ètire didins tortos sé l' discouvièt!

Flamind, Wallon, fuchans fiér d'avoï à nosse tièsse
On Roi qu'on nos èvie, èt qu'enne è digne ossi.
L' joû di st-anniversaire, è nosse pus bia joû d' fièsse,
Fians li vòye, qu' lès ingrat, ça n' cré nin spai vaici.
Fiestans-l'; èt si on joû, dissur nos l'enn'mi broque,
Rissèrans nos turtos, po l' dislinde di nosse mia.
Et l' vix Lion-Bèlgique, mostrant sès grandès broque,
Nos prouv'rè cor on còp qui sé aurder s' drapia!

ON FOYOU D'HISTOIRE

1830-1865-1890

PAR

Godefroid HALLEUX.

DEVISE :

A lu totes nos pinsêye.

PRIX : MÉDAILLE DE VERMEIL.

1830.

.
.
.
.
.
.
Nou vint ni frusihéve. Li terre èsteu mouwalle,
È l' nutêye on n' oyéve tant seul'mint qui l' houpralle,
Ouhai di mâle aweure, plein d'hayîme èt sins r'moird,
Qu' tot rascråwant lès gins ni houpèlle qui po l' moirt.
Di chal à l' bâne dê cir lès fouxmire montît dreûte.
Lès foye dès âbe ossu so leus cohe èstît keute,
L'aiwe même èsteu pâhûle, èt l' solo, di s' choleur,
Dârant sès pus chauds r'jêt, féve clinchi l' tièsse åx fleur.
On sintéve è pays qui gèrméve ine arège,
Qui s'alléve dibâchi pès qu'on toûbion d'orège,

Tot k'broyant tos cès là, qui n' nos kèyant qu' dës mà,
Tot d'hant : *Ji maintin'rè*, nos fît passer bastâ,
Po l'amou qu' totes lès plèce èls apicît turtote,
Tot nos fant sûre à striche dës loi qu' n'ahâyi gotte.
Mais nòs père, d'édurer totes cès keure sins moti,
Et di s' vèye k'hustiner, èstît div'nou nâhi.
Zèls qui jamâye po nouque n'avît bahî li serène,
I n' lès y duhéve pus d'èsse kidû d' mâle goviène.
Ca d'vins train'mint bolève li songue di leus tayon,
D' cès francs coûr qui jourmâye, so l's ègré d' leus pèrron,
A cri d' hâhay, hâhay, Saint Lambièt, po devise,
Si fît touwer sins pawe tot d'findant leus frankise,
Tot comme po leus lion, cès corègeux Flamind,
Po li hiner sès chaîne, morît-st-ossu fir'mint.

.
.
.
.

D'on plein côp, reude à balle, comme aplonque li tonnîre,
Nos père si révintant dârit fou d' leus mâhire.
Tot roufflant so Brussèlles à hèrlèye, âyant p'chî,
Nâhi d'èsse dihiffré, dè vèye tot s'awachî.
Sins laquer, plein d'âmeur, è disdu dè l' timpèsse,
Tot prindant po devise : *C'è l'Union qu' fai l' foice*.
Et s'agrigéant turtos, s'èhiôdant st-à l'pus reud,
Is fît nosse *Libèrté*, tot fant-st-aponte nos dreut.
Lès qwate forfants jou d' gloire ont mostré qu' 'l èstît d' taye
Dè t'ni çou qu' l'ak'dûhît d'so l' feu, l' plonque èt l' mitraye.
Mais comme on p'tit coirpai qu' nouque n'aksègne à roter,
Li Bèlgique è e' trèvin, ni sèpève qui hèpter,
Po trover 'ne homme d'èhowe èt adrème po l' kidûre,
Sins qu'i n' si marihasse, èn eune vòye dreute èt sûre.
On fôrma-st-on congrès, qui, dè fi fond dè coûr,
Si dishombra d' noummer Roye on Prince di Coboûrg.

Et lu, comme on brave père, a k'dû nosse dèstinêye,
Divins l' pâyè èt l'aweur, trinte cinq bèllès annêye.

1865.

Décimbe... D'où vint lès cloque hiltèt-elles tote à moirt,
Et tot avâ l' patrèye veut-on l' rance dè d'sèspoir ?
C'è qu' *Liopôld prumi*, couquî freud comme ine pire,
A l' bèlle aireure dè joû, vint dè clôre sès pâpire.

.
.
.
.
.
.

Ah ! choulez peûpe, choulez, ca v' n'èl riveurez pus
Li père qui vos aîmîz jourmâye dè d'viser d' lu.
Divins l'fi fond d' voste âme wârdez s'bonne rimimbrance,
Tot boutant-st-è vosse cour li nosêye èspérance.
Et s' ridhez comme on d'héve, èn on tims révolé,
L' Roye è moirt, Vive li Roye, vive si fi l' Binamî.

1890.

Chantez pitits ouhaî d'vins lès bois, lès buskège,
A nos jolis rèspleu mahîz vosse grusinège,
Ding'tez cloque, èt qui l' vint èpoite vosse volant son
Ax qwate coine dè pays ; groûlez-st-ossu, canon,
Ca l' Bèlgique busquintêye li vingt-cinquème annêye
Di goviène di nosse Roye èt d' nosse Royène aîmêye.
Qui so l' viaire dè peupe li jôye à hope accoùrt
Et r'lûse, à c' bai diama, tot nos fant winner l' cœur ;
Ca d' sos Liopôld deux, l'Art, li Science, l'Industrêye,
Tot n'a-t-i nin r'glati d'ine aireure sins parêye.

N'a-t-i nin bouté si âme à nivai di s' grand d'voir,
Tot d'nant tos l's ans on wage po z'adaignî l' savoir?
N'a-t-i nin dit, gna waire, qui l' drovège dè l' pinsêye
Esteu l' surdant d' l'âhmince èt l'aousse dè l' mèhnêye?
Ca 'l sèpou comprinde divins s' tièsse di tûseu
Çou qu'on aveu mèsâhe po qu'on fouhe aoureux.
Comme l'Ange dè l' charité, n'a-t-i nin, d'on côp d'vège,
Fai li s' pâgn'mâ po tos lès mèsbrugi d' l'ovrège?
N'a-t-i nin à brébâde dispârdou sès millon
Po fer sûrdi l' Congo, qu' sèrè, po nos r'jèton,
Li mèhnêye di l'Av'nir, li gloire di nosse Belgique,
Qu'arè s' drapeau hâgné jusqu'è fin fond d' l'Afrique?
Ossu so lès foyou d' l'histoire, veurrè-t-on scri,
E lètte d'or, li bai no d' Liopôld li Sûti,
Qu'arè, po l' bin dè peupe, po l' grandeur dè l' Patrêye,
Jusqu'à s' dièraïne hiquète, kihiyi tote si vèye;
Qui c'esteu l'Ange dè l' Pâye, dè l' Civilisation;
Qui c'esteu-st-on grand Roye, divins 'ne pitite nâtion;
Qu'il a todis sèpou d'vins lès pârti t'ni s' plèce
Tot z'y r'bouttant l'accoird.

C'è poquoi qu'à c' belle fièsse,

Hoûye, Flamind èt Wallon, âtou d' lu rapoulé
So lès ègré dè Trône, jurèt Fidélité.
Liopôld deux, grand Roye, à vos totes nos pinsêye,
Qui v' viquésse po vosse peupe èco 'ne belle hiède d'annêye,
Po qui vos apâlièsse èt lès appépurgnî
Lès Oûve qui vosse hèyance lairè-st-à nosse pays,
Tot fant vèye qui l' bonheur ni vint qui d' choque à choque,
Qu' po fer 'ne saquoi d' forfant fâ sèpi t'ni bon stok,
Et po l'zi d'ner l' fion li belle Postérité
Vis k'dûre-st-è rajoûr di l'Immôrtâlitè.

Lèopôld II

PAR

Émile GÉRARD.

DEVISE :

L'union fait la force.

MÉDAILLE DE BRONZE.

Li Bèlgique rik'nohante wàdrè todîs l' sov'nance
Dè prumî roi qu'èlle a pièrdou ;
Sov'nez-v' qui bin dès lâme, âx joû qu'on sonna s' transe,
Bin dès lâme di r'grèt ont corou.
I mina trînte-cinq an li vièrna dè l' Patrèye,
Et d' l'Eurôpe ètîre rèspecté,
Pus d'ine tièsse coronnéye li d'manda dès consèye,
Et sès consèye èstît houté.
Arrivéve-t-i qu'înte peûpe s'èlèvéve ine nulèye ?
On l' féve sovint juge dès pârti,
Et c'è lu pus d'ine fèye qu'èspècha dès trulèye,
Lu l' grand roi d'on pays si p'tit !
Si fi, Lèopôld II, rote so lès trace di s' père ;
I nos prouève qu'il a-st-hérité
Di sès nobès idèye èt dè même caractère,
Po mîx dire di sès quâlité.
Bèlgique, sèyiz hureuse d'èsse inte dès main parèye !
Dispôye on qwârt di siéke déjà,
Li roi qui nos aimans, nos l'avans polou vèye
Ovrer po l' bonheûr di l'État.
I n'è nin d' cès grand-là qui viquèt d'vint l' naw'rèye,
Avou lès soueûr dè l' nâtion,

Qui fèt galâ tot fère, jètant l'ôr à pougnèye
Divins fièsse, bal èt rècèption.
I comprend mix sès d'voir li ci qu'è-st-à nosse tièsse ;
Honneur à lu, Lèopôld deux !
Il a t'nou jusqu'à c'ste heûre éco pus qu' sès promèsse .
Comptez totes lès oûve qu'on li deu !
Sitârer nosse commerce, fer flori l'industrièye,
Li dovièr dès poite lâge èt lon,
Inte turtos, fer r'glati li no di nosse Patrèye,
Volà s' haute èt bèlle ambition !
S'il a jèté sès oûye so l' Congo, è l'Afrique,
Ci n'è nin po l' gloire, qu'on l' sèpe bin ;
Nenni, mais tot dabôrd l'avantêge dè l' Bèlgique,
C'è çou qu'il a vèyou la-d' vins.
Lès prumis pas sont fait ; di cial à pau d'annèye,
Nos trouv'rans sûr noste intèrèt
È Congo, riche pays, po qui l'heûre è sonnèye
Dè roter d'vin l' vòye dè progrès.
Awè, c'è l' bin dè peûpe qu'avant tot li roi qwire ;
Li caisse di s'cours âx vix ovris,
Li ci qu' vint dè l' fonder, n'a-t-i mèsâhe dè l' dire ?
Léopôld y songea l' prumi.
Si no sèrè bèni divin bin dès manège,
Et pus târd pus d'on vix dirè
Qui s'i n'è nin résoûde à magni s'pan tot sèche,
Si crosse souwèye, c'è grâce à roi !
Li Bèlgique, dizos s' règne, on règne qu'a fait mèrvèye
Et qu' promette co d' durer longtims,
Li Bèlgique a vèyou li richèsse di sès vèye
S'acrèhe sins cèsse, comme è nou tims.
Louquîz Bruxelles, Anvers, onque dès bais pôrt dè monde,
Et qu' nos voisin nos invièt,
Gand, l' grande vèye flaminde, Lige, totes sont là po responde.
Qui n's avans dè l' sciïnce èt d' l'agrè.

Divins lès nouf province, dè l' mër jusqu'âx Ardènne,
L'ovrège tint l' lâge plèce tos costé ;
Fabrique èt hauts-fornai, houyîre tot comme ouhène,
Ji v' dèfèye bin di lès compter.
Et todis l'industrêye n'a fait qui di s' sitinde,
Çoula vingt-cinq annêye durant ;
Sèyans fir d'on té règne ; louquans l'av'nir sins l' crainde,
Ca l' Bèlgique rote à prumi rang !
A c'ste heûre, Flamind, Wallon, fans'ne creux so nos quarèlle ;
Qwèrans l'ètinte èt d'nans-nos l' main ;
Dihez, dès frè d'vèt-is si dispiter inte zèls
Et s' kihagni ? Nenni, sûr'mint !
Songeans qu' li roi nos louque ; eune di sès pône, ji wage,
C'è d' nos ètinde nos husquiner ;
Èfant dè l' même patrêye, si n's avans deux lingage,
Nos n'avans qu'on cour po l'aimer !
Sins l'union, l' bon accoord, nos corans risse dè piède
On vrêye trésôr : nosse libèrté ;
Comme l'an trinte, sèchans donc tos essônne à l' même coide,
Et n' sèrans foirt èt rèspecté !

Vingt-cinq an!

PAR

Félix PONCELET.

Devise :

Jôye èt Bonheur.

MÉDAILLE DE BRONZE.

I gn'a justumint vingt-cinq an
Qui nosse bon Roye monta so l' trône;
A c' tims là, mi, j'èsteu foirt jône;...
Ji m'è sovîn co bin, portant!

Ji m' rappèlle même qui m' mère mi d'ha :
« Mi èfant, nosse prumî Roye è moirt;
Agènîz-v', dihans nos pâter. »....
Et ji fa comme lèye... ji pria!

Popaul prumî lèya dès r'grèt,
Mains ci cial fa di telle manière
Qui bin vite on ètinda dire :
C'è l' fi di s' père,... is s' ravisèt !

On qwârt di siêke deure bin paû d' tims !
Hoûye, volà déjà qu'on fièstêye
Divins nosse belle pitite patrêye,
Li vingt-cinquème di si avèn'mint.

Li vingt-cinquème ! awè, mon Diu !
Tot l' même, comme çoula cour évôye !
Mains qwand lès jôu sont tèhou d' sôye,
Oh ! li solo va si vite jus ! !

Ca dispôye li révolution,
Nos viquans d'vins l' jôye èt l' douce pâye !
Onque comme l'aûte, ni rouvians jamâye
Qui l' bonheur è d'vins l'union !

Li vrêye bonheur ni s' raconte nin
Et, sûr, j'âreu bin mâlâhêye
Di v' dire vo-cial totes mès pinsêye ;
Mi cour diboide, il è trop plein !

Qui nosse Roye sèpe qu'on l' veu vol'ti,
Qui passe ine hureuse viquârêye
Et qui nos l' wardanse dès annêye
A l' tièsse di nosse pitit pays.

C'ê lès sohait qu'tote li nation
Fai po l' jôu d'hoûye, po s' bonne aweure,
Et i sé qu'on l' fièstêye à c'ste heure
D'vins lès Flamind, d'vins lès Wallon !

Fièstans l' ossi nos aute, Lîgeois,
Pusqui nos l'aimans d' tot nosse cour,
Et po li prover noste amour :
Tos èssonle, brèyans, vive li Roi !!!

CONCOURS SPÉCIAL.

LETTRE B.

La Société, dans le concours spécial organisé à l'occasion du 25^e anniversaire de l'avènement au trône de S. M. Léopold II, avait demandé un cràmignon dont le sujet était laissé au choix de l'auteur. Cette latitude, permettant de traiter toute espèce de sujet, nous faisait espérer un brillant résultat, mais à notre grand regret, cet espoir ne s'est guère réalisé.

Nous avons reçu beaucoup de pièces passables, quelques-unes à moitié bonnes, mais aucune n'a été jugée digne d'obtenir le premier prix (une médaille d'or de cent francs).

Quelques auteurs nous donnent des imitations très pâles des cràmignons de Nicolas Defrecheux ou des chansons de Félix Chaumont ; d'autres, n'ayant pas réfléchi qu'un cràmignon est une œuvre qui doit devenir populaire, destinée à être comprise et chantée par le peuple, ou même par des grands enfants, nous ont adressé des pièces impossibles. Deux d'entre elles ont dû être écartées à cause des détails qui, quoique bien gazés, ne pouvaient cependant être admis. Le jury ne peut récompenser que des pièces irréprochables sous le rapport moral.

La tache du jury était assez ingrate, nous croyons cependant avoir rempli consciencieusement notre mission et nous vous rendons compte de nos impressions.

N° 1. *E-ce qui ça n'vos chonne nin bon ?*

Devise : *Tot mouchon s'plai dins s'ramage.*

Un amoureux se plaint à sa maîtresse de ce qu'elle dédaigne ses caresses. Sujet peu mouvementé, wallon pur, se chante bien sur l'air *C'è-st st'à l'chapèlle diseu Visé*. Le refrain est bon. Cette pièce est écrite en dialecte de Namur.

N° 2. *Rin d'mèyeu qu'dès vitolet.*

Même devise, même auteur, même dialecte, même air.

Un moine, disant son chapelet, passe près d'une jeune fille endormie ; il succombe à la tentation, la jeune fille, réveillée, entr'ouvrant un œil, lui demande si sa chanson n'a qu'un couplet, etc. Le jury a dû écarter cette pièce. Le refrain est joyeux. Voici le 1^{er} couplet :

C'èsteuve dissus l'route di Coqu'lèt,
Rin d'mèyeu qu'dès vitolet
On moine passeuve dijant s'chap'lèt,
Li fiér qu'è chaud, fau l'batte
Rin d'mèyeu qu'dès vitolet
Aveu dès coine di gatte.

Le vitolet est une boulette de viande rotie très plate.

N° 3 *On dimègne d'osté.*

Devise : *Les vieux vivent de souvenir.*

Récit d'un songe.

1^{er} COUPLET.

(Air : *En revenant de Lorraine.*)

Ji m'êdoirma è l'prairèye

On dimègne d'osté

Et ji songea l'neure Marèye,

(*Respleu.*) Ah ! mâye li cour ni rouvèye

Li prumire feumme qui l'a fait tocter.

Il la voit, il l'admire, il ramasse une rose qu'elle a laissé tomber, il n'entend qu'elle; puis elle s'en va, la rose se flétrit, il rêve qu'il n'en dort plus, enfin il s'éveille.

C'est trop délayé, beaucoup d'inutilités.

Le dernier vers du refrain s'adapte mal à l'air.

N° 4. *Dixos l'mêlêye.*

Devise : *Ji m'è r'sovin.*

Promenade d'un couple amoureux dans une prairie, au clair de la lune. La femme étant fatiguée, ils s'asseyent sous un pommier, puis le rossignol chante, alors ils se promettent de venir l'écouter chaque année quand ils seront mariés.

Très banal, mauvais wallon.

L'*allêye* pour l'allée, l'*campagne diseulêye* pour la campagne déserte ; *dès chiffe bin rôsêye* pour des joues roses Ces mots sont choisis pour la rime, mais ne sont pas excusables pour la cause.

N° 5. *Ine porminâde è l'campagne.*

Devise : *Ji vou, ji n'pou.*

Cette devise est bien vraie, car l'auteur, malgré sa bonne volonté, n'a pas réussi à faire une œuvre convenable.

Un jeune homme, une jeune fille, un agneau, un rendez-vous demandé et accordé, puis un mariage, forment tout le sujet de ce cràmignon, développé en quarante vers sur l'air : l'*Avez-v vèyou passer ?* c'est beaucoup trop long, quand il n'y a rien de saillant dans les tableaux représentés ; cela traîne.

Assez bon wallon, à part le mot *fièsté*, il faudrait *fièsti*, mais la rime n'y serait plus.

Une inversion malheureuse dans un des derniers vers :

Tot annoyeux j'riv'na di n'pus l'vèye à m'costé.

Dans le refrain : *Ah ! ah ! ah ! â champs qu'i fai bon è l'osté*, le mot *â* sonne mal après l'interjection ; l'auteur aurait dû éviter cet hiatus.

N° 7. *Ine fièsse à Lîge.*

Devise : *St-Nicolèye.*

Des jeunes filles se promènent et regarde un carrousel, des jeunes gens arrivent et leur parlent d'amour. Bon wallon. Sujet complètement nul. Une cheville déplorable au troisième couplet.

N° 9. *Chantez p'tits ouhai.*

Devise : *E pasai dè l'vèye, i gn'a pus di s'pène qui d'rôse.*

C'est un songe irréalisable parce qu'il est trop beau. On n'y voit que paix, liberté, fraternité, humanité, honnêteté ; puis l'amour, la joie, la gloire, la richesse et le progrès, entourant le char de l'honneur, viennent faire la guerre à la pauvreté, à

la misère, à l'envie et à la méchanceté. En tout trente couplets.

Tout cela est très bien, très louable, et on peut lire ou dire les vers quoi qu'ils soient un peu emphatiques; mais on ne peut ni chanter ni danser les beaux sentiments renfermés dans cette œuvre; ce n'est pas un sujet de cràmignon, en voici un extrait:

L'amour èt l'jôye, so l'vôye vinit di s'accoister,
On pau d'avant zèl li gloire rottève avou firté,
Et l'amitié suvève, comme ine belle fleur d'osté.
Li richèsse èt l'progrès rottit-st-à sès costé
Pus lon l'châr di l'honneur arrivève tot floch'té.

N° 10. *A cåse di l'orège.*

Devise : *I n'a nou timpèsse qui n'vinse à pont.*

Un jeune homme profite de l'orage pour séduire une jeune fille qu'il épouse plus tard. Quoique rendu en bon wallon et assez convenablement gazé, le jury ne peut admettre ce cràmignon au concours.

N° 11. *Ah ! riv'nez bèllès journèye.*

Devise : *Sintumint.*

Doléance d'un cœur abandonné par Nanette. Dix-sept couplets. Bon wallon. Dans cette pièce, chaque vers, sauf l'avant dernier, a sa signification; il n'y a donc pas d'enjambement; le cràmignon se chante mieux et est plus naturel.

A changer le vers :

Po des autès carèsse, on jou v'm'avez qwitté.

Le mot *caresse* n'est pas convenable, il peut être mal interprété, il doit être remplacé.

N° 12. *Ji m'pormône avou Donnêye.*

Devise : *Où peut-on être mieux.*

Contentement de l'ouvrier qui a un intérieur agréable ; plaisirs d'un ménage heureux. C'est très moral, mais mal exprimé.

A tims ji m'a st-arresté,
On vèyéve qui m'narène
N'aveû nin piêrdou s'baité
A magni dès rêcene.

L'ouvrier revient de l'usine, il fait un bon souper apprêté par sa gentille femme :

Puis quand c'è qu'ja bin gasté,
I gn'a d'l'aiwe è l'tènne,
Après qui j' m'a rispâmé
Nos allans vès Fêtènne.

Les forgerons font souvent des ouvrages salissant, celui-ci devrait plutôt se laver avant de se mettre à table. Et le mot *rispâmé* ne s'emploie que dans le sens de rincer le linge. D'autres expressions n'ont été choisies que pour la rime, l'auteur s'étant astreint à n'employer que deux rimes, en *é* et en *ènne*.

N° 13. *Ax vîx d'l'an trinte.*

Devise : *Mi cour à vos, patrèye.*

C'est une histoire de Belgique depuis César jusqu'à 1890. Sujet impossible à traiter en cràmignon. L'auteur n'indique pas l'air qu'il a choisi, c'est plutôt

une chanson avec un refrain, mais quelle chanson !
en voici un couplet :

Deux siêke à long n'fouris à l'Austrasèye,
Et s'nos vèyis-n' todis pus bouhî jus,
Cinquante sèpt ans, disos l'Lotharingèye,
Ci fou l'même diale, fai l'vix marchand d'bon Diu.

Respleu.

Ax vix d'l'an trinte,
Sins pawe, ni crainte
Dinans 'ne pinsèye di r'minbrance èt d'firté,
Po soixante an di pâye èt d'libèrté.

Nous ferons observer qu'on ne peut éprouver ni
peur, ni crainte de fêter les héros de 1830 ; au con-
traire, l'auteur devait dire, avec joie, avec bonheur.
Il y a aussi quelques expressions que nous ne com-
prenons pas :

Esse grand d'vins l'*foumire dè dingi*.
Esse èminé à l'*abattache d'honneur*.
Roter on trêvin.

Il y en a encore d'autres, mais passons.

N° 14. *L'ouvri contint*.

Devise : *L'ovrège tot seu rind l'homme hureux*.

Le titre désigne tout le sujet. C'est un ouvrier con-
tent de son sort, qui aime le travail et son usine.

Qui lai fer l'grève âx ènocint
Qui s'pinsèt portant foirt malin,

qui ne craint pas les accidents et qui remercie le
roi d'avoir institué les caisses de secours.

Cette pièce est très morale ; elle est écrite en bon wallon, très coulant, se chantant bien, mais sans aucun détail, sans mouvement, rien de saillant. Le refrain dit tout :

Awèt, j'aime l'ovrège,
Mi ji so l'ovri contint,
J'a bon brèsse, bon corège.

N° 15. *Lès héritir dè Roi.*

Devise : *Quêlle jôye.*

L'idée est originale. Voici le refrain.

Nos héritans dè Congo,
Turtos
N'sèrans propriétaire.

Les vingt-deux couplets expriment ce que ces héritiers auront à faire ; quelques-uns sont faibles, d'autres plus heureux, comme celui-ci :

Ax homme, nos poitrans dè mouss'mint,
Ax feumme nos dôraus dè ventrain,
C'è co l'pus nécessaire,
Nos héritans dè Congo, etc.

L'air ne s'adapte pas bien aux paroles, à moins d'y faire des variantes, ce qui se présente souvent dans nos chants populaires.

N° 16. *Flamind-Wallon.*

Devise : *Vive li Roi.*

L'auteur y montre beaucoup de patriotisme, mais c'est bien sérieux pour être chanté et dansé par le peuple. C'est l'éloge du Roi, de la Belgique, de ses institutions, de l'armée, de l'exposition, de l'industrie, etc.

Voici quelques vers pour vous donner une idée,
un spécimen de cette œuvre :

Sciince, ârt, industrêye, nos ont fait k'nohe à fond,
A' nosse pitite Bèlgique po fer dè bai, dè bon,
Li prouve, c'è qui l'ovrêge aplou di lâge èt d'lon.

Comme chanson patriotique cela peut passer, le
refrain est bon :

Vive nosse bon Léopold po sut'ni nosse guidon.

Ce crâmignon est écrit sur l'air : *Vive li nâtion*,
musique de H. Magis; nous ne connaissons pas cet
air.

Ces deux dernières pièces avaient d'abord été
rangées dans le concours A (une pièce de poésie
wallonne sur le XXV^e anniversaire du Roi); à la
demande des auteurs, elles ont été reportées au
concours B (crâmignons).

CONCLUSIONS.

Il n'y a pas lieu de décerner un premier prix.

Les pièces n^{os} 2 et 10 sont écartées du concours,
à cause de certains détails peu convenables.

Les pièces n^{os} 9, 13 et 16 sont également écartées;
ce ne sont pas de vrais crâmignons, elles ne pour-
raient devenir populaires.

Les pièces n^{os} 3, 4, 5, 7 et 12 sont très faibles;
elles ne méritent aucune distinction.

Nous proposons d'accorder deux seconds prix aux pièces n° 11 (*Ah ! riv'nez, bèllès journêye*) et n° 15 (*Lès héritir dè Roi*). Ce sont celles qui, malgré quelques défauts, réunissent le plus de qualités.

Nous proposons encore d'accorder comme encouragement des mentions honorables (médailles de bronze), aux pièces n° 1 (*E-c qui ça n'vos chonne pus bon,*) et n° 14 (*L'ovri contint*).

Les membres du jury,

AUG. HOCK.

EUG. DUCHESNE.

JUL. MARTINY,

et JOS. DEJARDIN, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 15 novembre 1890, a donné acte au jury de ses conclusions. L'ouverture des billets cachetés, accompagnant les pièces couronnées, a fait connaître que l'auteur de la pièce n° 11 est M. Charles Goossens ; celui de la pièce n° 1, M. Auguste Vierset, et celui de la pièce n° 14, M. Émile Gérard. L'auteur de la pièce n° 15 ne s'est pas fait connaître.

Les autres billets cachetés ont été brûlés séance tenante.

Ah! riv'nez, bellès journêye !

AIR : *En revenant du bois*
Je me suis fatigué.

PAR

Charles GOOSSENS.

DEVISE : Sintumint.

PRIX : MÉDAILLE DE VERMEIL

Vis sov'nez-v' bin, Nanètte, dès cousse avà lès pré,
Quand nos alis-t-èssône li dimègne porminer !
Ah! riv'nez bellès journêye di nos vingt an passé.

Quand nos alis-t-èssône li dimègne porminer
Divins lès p'tits pazai, j'aveû bon di v' miner
Ah! riv'nez bellès journêye di nos vingt an passé.

Divins lès p'tit pazai j'aveû bon di v' miner ;
Bin lon di tos lès brut nos alis nos aimer.
Ah! riv'nez bellès journêye di nos vingt an passé.

Bin lon di tos lès brut nos alis nos aimer
Di tote lès fleur di champs sovint ji v's a pâré
Ah! riv'nez bellès journêye di nos vingt an passé.

Di tote lès fleur dès champs sovins ji v's a pârê.
Lès oûhaï so lès cohe por vos vinit chanter
Ah! riv'nez bèllès journêye di nos vingt an passé.

Les quhaï so lès cohe por vos vinit chanter
Assiou so l' vért wazon j'aveû bon di v' hoûter
Ah! riv'nez bèllès journêye di nos vingt an passé

Assiou so l' vért wazon j'aveû bon di v' hoûter
Là, nos nos fis l' sèrmint di todis nos aimer.
Ah! riv'nez bèllès journêye di nos vingt an passé.

Là, nos nos fis l' sèrmint di todis nos aimer
Nos riv'nis-st-a l'vèsprêye, tot rotant sin d'viser
Ah! riv'nez bèllès journêye di nos vingt an passé.

Nos riv'nis st-à l'vèsprêye tot rotant sins d'viser
Houmant l' dièraïne sinteûr di cès bai joû d'osté
Ah! riv'nez bèllès journêye di nos vingt an passé

Houmant l' dièraïne sinteûr di cès bai joû d'osté
Mains, parêye qui lès fleur, qui l'hiviér a d'fouyté
Ah! riv'nez bèllès journêye di nos vingt an passé

Mains parêye qui lès fleur qui l'hiviér a d'fouyté,
Tot cès bais joû d'amour si sont vite rèvolé.
Ah! riv'nez bèllès journêye di nos vingt an passé .

Tot cès bais joû d'amour si sont vite rèvolé
Et d' tos cès doux sèrmint, qu'enne a-t-i donc d'moré?
Ah! riv'nez bèllès journêye di nos vingt an passé.

Et d' tot cès doux sèrmint qu'enn a-t-i donc d'moré?
Po dès autès carêsse on joû v' m'avez qwitté
Ah! riv'nez bèllès journêye di nos vingt an passé.

Po dè autès carèsse on jou v' m'avez qwitté
Dispôye adonc so l' tère ji m'a sintou d' seulé
Ah ! riv'nez bèllès journêye di nos vingt an passé.

Dispôye adonc so l' tère ji m'a sintou d' seulé
Di tos cès bais prétimps divins m' cour j'a wârdé
Ah ! riv'nez bèllès journêye di nos vingt an passé.

Di tos cès bais prétimps divins m' cour j'a wârdé
Ine plâye todîs droviète qui l' sov'nance fait sôner.
Ah ! riv'nez bèllès journêye di nos vingt an passé.

Ine plâye todîs droviète qui l' sov'nance fait sôner
Vi sovnez-v' bin Nanète dè couse avâ lès pré.
Ah ! riv'nez bèllès journaie di nos vingt an passé.

Lès hèritîr dè Roi

CRÂMIGNON.

AIR : *Mon père m'a fait bâtir maison.*

PAR

* * *

DEVISE :
Quelle jôye !

PRIX : MÉDAILLE DE VERMEIL.

Chantans, mostrant nosse contint'mint,
Li Roi vint dè fer s' tèstamint. (*bis*).
Il è fait sins biaire :
 N s hérित्रans dè Congo
 Tourtos
 N' sérans propriétaire.

Li Roi vin dè fer s' tèstamint,
I nos lai 'ne pârt di tos sès bin. (*bis*).
 Binamêye ! quelle affaire !!
 N's hérित्रans.....

I nos lait n' pârt di tot ses bin
Et portant nos n' li d'mandîs rin. (*bis*).
 Qui c'è bin dè contraire !
 N's hérित्रans.....

Et portant nos n' l' d' mandis rin,
Nos aute dès pauvès p'titès gins. (*bis*).
N's allans-t-èsse dès gros hère !
N's héritrans.....

Nos aute dès pauvès p'titès gins,
So l'Afrique allans dèze demain. (*bis*).
Po vèye nos lôcataire.
N's héritrans.....

So l'Afrique allans dèze demain
Ax Congolais nos stindrans l' main. (*bis*).
Nos n' qwirrans qu'à l' zi plaire.
N's héritrans.....

Ax Congolais nos stindrans l' main,
Nos nos frans-st-à zèl tot bèl'mint. (*bis*).
Mâgré leus neurs viaire.
N's héritrans.....

Nos nos frans-st-à zèl tot bèl'mint
Mais s'is n' jàsèt qui l' Congolain... (*bis*).
Nos n' lès comprindrans wère.
N's héritrans.....

Mais s'is n' jàsèt qui l' Congolain,
Apprindans-l' zi l' wallon, l' flamind. (*bis*).
Deux jârgon qui fèt l' paire.
N's héritrans.....

Apprindans-l' zi l' wallon, l' flamind,
Fans-l' zi par sègne dès complumint. (*bis*).
On pou lès fer èt s' taire.
N's héritrans.....

Fans-l' zi par sègne dès complumint,
Ni rouvians nin lès p'tits présint. (*bis*).
Qu'on n' seûye nouque rèfractaire
N's héritrans

Ni rouvians nin lès p'tits présint
Ax homme nos poitrans dès mouss'mint (*bis*).
Di jôye, nos lès frans braire.
N's héritrans.....

Ax homme nos poitrans des mouss'mint
Ax feumme nos daurans dès ventrain. (*bis*).
C'è co l' pus nécessaire.
N's héritrans.....

Ax feumme nos daurans des ventrain,
Dès accoord si front so l' trèvin (*bis*).
N'è-ce nin là l'ordinaire ?
N's héritrans.....

Dès accoord si front so l' trèvin
Avou saqwant jônes africain. (*bis*).
Vêf ou célibataire.
N's héritrans.....

Avou saqwant jônes africain
Lès sposège iront on maisse train. (*bis*).
Qu'on âye sès baptistère
N's héritrans.....

Lès sposège iront on maisse train
Tos èssônne on s'ètindrè bin. (*bis*).
Sins juge, ni commissaire.
N's héritrans.....

Tos èssonne on s'ètindrè bin,
Nos chusih'rans dès amus'mint. (*bis*).
Wisse qui mâye li jeu n' flaire.
N's héritrans.....

Nos chusih'rans dès amus'mint,
Nos ouvèrrans corègeus'mint. (*bis*).
Vive l'ovrège po s' distraire !
N's héritrans.....

Nos ouvèrrans corègeus'mint,
Ossu l' dihans-gn' tot fou dès dint. (*bis*).
Spiyans nosse dièrain verre.
N's héritrans.....

Ossu l' dihans-gn' tot fou dès dint,
So l' pèquèt n' frans 'ne creux hardèy'mint ! (*bis*).
Et nos l' frans d'vant notaire !
N's héritrans.....

So l' pèquèt n' frans 'ne creux hardèy'mint
Chantans, mostrans nosse contint'mint. (*bis*).
A Roi l' pus populaire !
N's héritrans dè Congo.
Tourtos
N' sèrans propriétaire.

È-ce qui ça n' vos chonne pus bon ?

AIR : *C'è-st-à l' chapèlle diseus Visé.*

PAR

Auguste VIERSET.

DEVISE :

Tos mouchon s' plai dins s' ramage.

MÉDAILLE DE BRONZE.

1.

Dijoz m'èl vite, oï ou non,
È-ce qui ça n' vos chonne pus bon ?
V' waitiz après one aute, di-st-on.

Li trop bin v'cochèsse !

È-ce qui ça n' vos chonne pus bon,
A c'ste heûre, quand j' vos rabrèsse ?

2.

V' waitiz après one aute, di-st-on.
È-ce qui ça n' vos chonne pus bon ?
Portant, j' flais c' qui vos v'liz nèdonc ?

Li trop bin v'cochèsse !

È-ce qui.....

3.

Portant, j' flais c' qui vos v'liz, nèdonc ?
È-ce qui ça n' vos chonne pus bon ?
J'èsteuve todîs su vos talon.

Li trop bin v' cochèsse !

È-ce qui.....

4.

J'èsteuve todîs su vos talon.
È-ce qui ça n' vos chonne pus bon ?

V's èstiz m' bédée, v's èstiz m' mouchon.

Li trop bin v' cochèsse !

È-ce qui.....

5.

V's èstiz m' bédée, v's èstiz m' mouchon.

È-ce qui ça n' vos chonne pus bon ?

Por vos j'aureuve donné tot m' song.

Li trop bin v' cochèsse !

È-ce qui.....

6.

Por vos j'aureuve donné tot m' song.

È-ce qui ça n' vos chonne pus bon ?

Poquoi v'loz m' quitter sins raison ?

Li trop bin v' cochèsse !

È-ce qui.....

7.

Poquoi v'loz m' quitter sins raison ?

È-ce qui ça n' vos chonne pus bon ?

Bon Diè ! m' vie va ièsse one prijon !

Li trop bin v' cohèsse !

È-ce qui.....

8.

Bon Diè, m' vie va ièsse one prijon !

È-ce qui ça n' vos chonne pus bon ?

Si vos n' v'loz pu ièsse mi Mayon,

Li trop bin v' cochèsse !

È-ce qui.....

9.

Si vo n' v'loz pu ièsse mi Mayon,

È-ce qui ça n' vos chonne pus bon ?

Dijoz m'èl vite, oï ou non.

Li trop bin v' cochèsse !

È-ce qui ça n' vos chonne pus bon,

A c'ste heùre, qwand j' vos rabrèsse !

L'OVRI CONTINT

(GRAMIGNON.)

AIR : *Léopold est un bon roi,
Il mérite la couronne.*

PAR

Émile GÉRARD.

DEVISE :

L'ovrège tot seu
Rind l'homme hureux.

MÉDAILLE DE BRONZE.

Di mi p'tit sôrt, ji n' mi plain nin ;
Mi, ji so l'ovrî contint,
Quand j' va vès m'i ouhène â matin.
Awè, j'aîme l'ovrège !
Mi, ji so l'ovrî contint,
J'a bons brèsse, bon corège !

Quand j' va vès m'i ouhène â matin,
Ji m' di qu' c'è l' plaisir qui m' rattind.
Awè, j'aîme l'ovrège ! etc.

Ji m' di qu' c'è l' plaisir qui m' rattind.
Qui l' mârtaï m' sône lègir è m' main !
Awè, j'aîme l'ovrège ! etc.

Qui l' m'artai m' sône lègîr è m' main,
Lu qu' rèsdondihe à tot moumint !
Awè, j'aime l'ovrège ! etc.

Lu qu' rèsdondihe à tot moumint !
Li disdus d' l'ouhène mi plai bin.
Awè, j'aime l'ovrège ! etc.

Li disdus d' l'ouhène mi plai bin.
C'è comme ine musique qui j'ètind.
Awè, j'aime l'ovrège ! etc.

C'è comme ine musique qui j'ètind.
Allez, d'vant l'èglome, ji n' brogne nin !
Awè, j'aime l'ovrège ! etc.

Allez, d'vant l'èglome, ji n' brogne nin !
Et ji m' vante di n' mâye piède nou tims.
Awè, j'aime l'ovrège ! etc.

Et ji m' vante di n' mâye piède nou tims.
Li londi, co mâye ji n'èl prind.
Awè, j'aime l'ovrège ! etc.

Li londi, co mâye ji n'èl prind.
Ji lai fer l' grève âx ènocint.
Awè, j'aime l'ovrège ! etc.

Ji lai fer l' grève âx ènocint,
Qui s' pinsèt portant foirt malin !
Awè, j'aime l'ovrège ! etc.

Qui s' pinsèt portant foirt malin !
Mais ci n'è qu' dès sot, j'èl prétind.
Awè, j'aime l'ovrège ! etc.

Mais ci n'è qu' dè s'ot, j'èl prétind,
Qu' houtèt lès consèye di vârin.
Awè, j'aîme l'ovrège ! etc.

Qu' houtèt lès consèye di vârin.
Si j'attrape on joû quéque mèhin,
Awè, j'aîme l'ovrège ! etc.

Si j'attrape on joû quéque mèhin,
Ji n'a co wâde dè mori d' faim.
Awè, j'aîme l'ovrège ! etc.

Ji n'a co wâde dè mori d' faim ;
Li roi nos mètte hoûye foû tourmint.
Awè, j'aîme l'ovrège ! etc.

Li roi nos mètte hoûye foû tourmint,
Ca l' caisse di s'cours è là po d'main.
Awè, j'aîme l'ovrège ! etc.

Ca l' caisse di s'cours è là po d'main ;
A Lèopôld, nos r'mèrcimint.
Awè, j'aîme l'ovrège ! etc.

A Lèopold, nos r'mèrcimint ;
Qu'on roi di s' trimpe si veu rârmint !
Awè, j'aîme l'ovrège ! etc.

Qu'on roi di s' trimpe si veu rârmint !
Mi, ji so l'ovrî contint ;
Di mi p'tit sôrt, ji n' mi plain nin :
Awè, j'aîme l'ovrège !
Mi, ji so l'ovrî contint,
J'a bons brèsse, bon corège !

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

CONCOURS DE 1890

RAPPORT DU JURY SUR LES 15^{me} ET 16^{me} CONCOURS.
(SCÈNES DIALOGUÉES, CONTES ET SATIRES.)

MESSIEURS,

Vous avez bien voulu confier au même jury le soin de vous faire rapport sur les concours n^{os} 15 et 16. Ceux-ci ont du reste une analogie telle que nous nous sommes vus autorisés à apporter une modification dans la répartition, qu'avait faite notre secrétaire, des pièces qui lui ont été adressées pour ces deux concours. Liâtons-nous d'ajouter qu'il n'avait fait en cela que suivre les indications des auteurs eux-mêmes.

Nous avons donc inscrit dans le 15^e concours la pièce n^o 13 du 16^e intitulée : *Deux tiësse di hoye*, que l'auteur appelle une satire, mais qui est bien réellement une scène populaire dialoguée. Comme elle a

du mérite et que, pour l'avoir ainsi déclassée, nous ne l'en avons pas jugée digne d'une moindre récompense, nous comptons sur l'approbation de l'auteur et de la Société.

Au surplus, après avoir enrichi le 15^e concours qui n'avait attiré cette année que deux écrivains, sommes-nous obligés de l'appauvrir immédiatement en écartant la pièce n^o 2 intitulée : *Ennocint èt coupâbe !* Le titre seul, Messieurs, vous a fait penser à un sombre drame se déroulant dans un nombre considérable d'actes, divisé en un nombre plus considérable de tableaux encore, comme tout drame qui se respecte. Vos pressentiments ne vous ont pas trompés. Il y a, dans cette *scène populaire*, 4 actes et six tableaux, comprenant, en réalité, 36 scènes dialoguées et écrites sur le recto des pages. C'est tout ce qu'elles ont de commun avec les conditions du concours et cela ne suffit évidemment pas pour l'y faire admettre. Nous avions d'abord eu l'intention de transmettre ce drame à nos collègues du jury des comédies. Mais, bien que la pièce soit partiellement écrite en vers (on y voit même l'innocent condamné à mort qui attend son exécution dans le cabinet du président et qui y chante : *li cir si peur, si majestueux, qui fai creure en Diû !*), elle ne le serait pas suffisamment pour eux et la Société peut leur épargner la lecture de ce lugubre factum où il n'y a pas moins d'un assassinat, de deux morts violentes et d'une condamnation à la peine capitale, le tout en français incomplètement traduit en wallon.

Les deux autres pièces sont, heureusement, écrites en wallon et en vers. L'auteur du n° 1 : *Nos bon vîx*, nous présente deux *incurâbe*, un vieux et une vieille, qui se rencontrent et comme M. et M^{me} Denis, se rappellent leur jeunesse. Cela aurait pu faire une scène charmante, mais, telle que l'auteur l'a écrite, elle n'est ni bien vraie, ni même, au fond, bien intéressante. Le vieillard a été autrefois l'amoureux plus ou moins honteux de la vieille qui ne paraît pas avoir été précisément une prude. Il lui remémore les quelques faveurs qu'elle lui a accordées, y compris un soufflet, et elle lui répond en lui reprochant d'avoir été trop réservé, puisqu'elle a fini par en épouser un autre. L'action traîne et contient des invraisemblances comme celle qui consiste à faire chanter et crâmigonner les deux vieux en pleine rue. Mais, à côté de ces longueurs, d'incorrections et de chevilles nombreuses, il y a de pittoresques expressions, il y a surtout l'accent et le ton franchement liégeois et enfin de vieilles chansons dans le tour naïf d'il y a cent ans et que les vieilles gens du peuple connaissent seuls encore. Tout cela mérite mieux que les oubliettes de notre bibliothèque et nous proposons à la Société d'accorder à l'auteur une médaille de bronze.

Quant à la pièce n° 13 du 16^e concours, que nous avons transposée dans le 15^e, elle met en scène deux houilleurs, l'un qui a ouvert une oreille docile aux idées des réformateurs socialistes, l'autre qui y a résisté. L'auteur approuve ce dernier qui finit par

convaincre son camarade et le dissuader d'aller au meeting où il se rendait. Nous ne savons si, dans la réalité, la discussion eût abouti à ce résultat ; mais, sans vouloir prendre ici parti pour l'une ou l'autre des deux opinions que l'auteur met aux prises, nous devons reconnaître qu'elles sont bien présentées avec le caractère que peuvent leur donner deux hommes au jugement simple, au cerveau peu meublé, et habitués à procéder plutôt par sentences que par des déductions logiques.

En outre, la langue est bien wallonne et le dialogue vivant, quoique les tirades soient parfois un peu longues. Nous n'avons guère à reprocher à cette œuvre que quelques faiblesses comme : « *fer roter l' châr dè progrès... bouter l' sciince qui drouve li cèrvai...* » et quelques négligences dans les rimes comme *k'mandèt* et *roi*. » Nous proposons à la Société de lui accorder une médaille d'argent.

Le 16^e concours comprend encore 19 pièces dont les deux dernières portant les n^{os} 19 et 20 ne nous ont guère arrêtés : elles sont absolument incompréhensibles. Peut-être l'auteur appartient-il à l'école symbolique et s'est-il trompé d'adresse en faisant parvenir son travail à la Société liégeoise de littérature wallonne.

Des dix-sept autres, nous avons, après discussion, écarté les suivantes :

N^o 1 : *Mâdit Pèquèt*, un conte qui est un long mémoire en vers alexandrins contre l'alcoolisme et où l'auteur ne fait pas mourir moins de trois personnes

en quelques instants. C'est tout un drame qui force trop la note et ne rachète pas ce défaut de conception par le style.

Nos 4, 5 et 6 : Trois contes du même auteur. Le n° 5 seul : *Antône èt Michi*, a quelque mérite, sans que cependant l'invraisemblance de l'historiette, traitée uniquement en vue d'amener un mot drôle à la fin, nous permette de vous demander de le récompenser.

Nos 8 et 9 : *Nos p'titès costire* et *On gênant voisinnège*, sont deux satires de mœurs liégeoises dues également à une même plume, exercée, on s'en aperçoit, mais négligente et n'ayant pas tiré ce qu'elle pouvait de deux sujets dont le premier seul se prêtait du reste à une monographie intéressante.

N° 11 : *Lès deux mohon* ont plus de mérite et l'idée ingénieuse qui en fait le fond peut donner une fable charmante. Sans pouvoir proposer de lui accorder une récompense, le jury espère que l'auteur loin de se décourager, prendra part au prochain concours en y apportant la légèreté de touche qui manque à cette œuvre et que lui donnera l'étude des maîtres du genre.

N° 12 : *Li lion èt l' tahon* est une traduction de la fable de La Fontaine : Le lion et le moucheron. L'auteur dont ce serait, d'après la devise, le coup d'essai, ne paraît pas s'être douté qu'il s'attaquait à un genre des plus difficiles : traduire La Fontaine, mais c'est faire passer dans le wallon, non pas le sujet de la fable, mais le naturel, l'habile simplicité

de la mise en scène, la variété et la pittoresque justesse des expressions de ce maître écrivain qui a peut-être personnifié le plus complètement le génie français. Il faudrait, pour y réussir, en même temps qu'une connaissance profonde des ressources de notre idiôme, une plume alerte et exercée, et une science du style qui manquent à notre débutant.

N^{os} 15 et 17 : *Kimint fà-t-i qu'on seûye po mori* et *avou rin qui freû-t-on bin?* ne sont que des plaisanteries sans grand intérêt.

N^{os} 16 et 18 : *Li vîx ch'vâ d'atètlège èt li ch'vâ d'maisse* et *Li Crition èt l' lumçon*, sont deux fables dont les auteurs ont mis en scène sans relief ni vigueur, et pour la première, avec peu de vraisemblance, l'aventure traitée tant de fois et avec talent par d'autres, d'un vaniteux que la réalité se charge de punir et de remettre à sa place.

Après l'élimination que nous venons de faire, il nous est resté quatre pièces portant les N^{os} 2, 3, 10 et 14.

Les deux premières : *Li crâs pèquêt* et *Li tailleûr èt l'Evêque*, sont deux contes traités par le même auteur avec toute l'habileté que ce genre réclame, dans une langue leste et bien wallonne ; mais auxquels on doit reprocher de manquer d'invention.

La dernière n'est, en effet, que la mise en œuvre, sans plus, d'un mot joyeux mais bien connu ; l'autre où l'on a cherché un effet dans une répétition un peu forcée, laisse au lecteur le regret de n'avoir pas trouvé l'excellent portrait de buveur que l'auteur

pouvait faire et que le début promettait. Malgré ces reproches, le jury estime que ces deux pièces méritent d'être distinguées et vous propose de leur accorder une médaille de bronze avec insertion.

La même récompense lui paraît devoir être octroyée à l'auteur du *Marchi dès vîx-warêsse* (N° 10), qui est un tableau assez réussi du marché de la place Delcour. Avec un peu plus de soin, l'auteur aurait pu en faire une excellente peinture

La pièce N° 14 (*Lès brocale*), joint aux qualités signalées dans les N°s 2 et 3, le mérite de l'invention et, ce qui ne gâte rien, celui de contenir une fine leçon. Nous avons cependant quelques observations à présenter à l'auteur. Le premier vers : *I gn'a d'jà d' çoulà...* est bien dur. En second lieu, on ne frottait pas les *brocale* pour les allumer. Enfin *Tape* est peut-être plus wallon que *jêtte*. Nous espérons qu'il fera disparaître ces incorrections et rendra ainsi sa pièce digne de la médaille d'argent que nous proposons de lui décerner.

Comme vous le voyez, Messieurs, le jury des 15^e et 16^e concours s'est montré quelque peu sévère, mais il a pensé qu'au moment où la littérature wallonne prend un si remarquable essor, notre Société lui doit et se doit à elle-même d'exiger beaucoup des auteurs qu'elle distingue. Nous ne doutons pas que les autres, après les 24 heures qui leur sont laissées pour maudire leurs juges, sauront gré à ceux-ci de cette sévérité même qui aura pour résultat de les engager à châtier davantage leurs œuvres et de

donner plus de relief à celles qu'ils auront la satisfaction de voir accueillir dans nos publications.

Le jury :

MM. E. NAGELMACKERS,
A. RASSENFOSSE,
et H. HUBERT, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 15 février 1891, a donné acte au jury de ses conclusions.

L'ouverture des billets cachetés, accompagnant les pièces couronnées, a fait connaître que M. Godefroid Halleux est l'auteur de la pièce intitulée: *Deux tièsse di hoye* ; M. Jean Bury, celui de *Nos bons vîx* ; M. Félix Poncelet, celui de *Lès brocale* ; M. Emile Gérard, celui de *Li marchî dès vîx-warèsse* ; M. Henri Witmeur celui de *Li crâs pèquêt* et de *Li tailleûr èt l'èvêque*. Les autres billets cachetés ont été brûlés séance tenante.

Deux tièsse di hoye

SATIRE.

PAR

Godefroid HALLEUX.

DEVISE :

Suvans l'bonne vóye.

PRIX : MÉDAILLE D'ARGENT.

COUNASSE.

Ah ! J'han-Jôseph !

J'HAN-JÔSÈPH.

Èsse-là, Coûnasse ?

COUNASSE.

Vinsse avou mi, di ?

J'HAN-JÔSÈPH.

Bin wisse vasse ?

COUNASSE.

A mètingue, hèye, qwèri nos dreût,
Ca nosse sôrt è trop málheureux;
D'èsse todis sprâchi d'sos l'ovrège,
Tot n'houmant qu'on mâvas airège.
Et hoûye, veusse, i vin-st-on pârlî
Po d'finde li câse dès pauvès ovri.
Ca n'fâ-t-i nin qu'on s'dihombeure
Dè d'mander qu'on n'faisse pus qu'hûte heûre

Tot wâgnant-st-éco pus d'aidant,
Et so l'timps, hêye, qui n's y sêrans,
Nos d'mandrans-st-ossu qu' tot l' monde vôte
Et qu'on faisse dès loi po nos aute.

J'HAN-JÔSÈPH.

A m' sonlance, hein, j' l'ò d'ja, t' pârlî,
Hoûte volà comme i va gueuyî :
« Awè, k'pagnon, li progrès rote
» Tot boutant-st-à dri l' vèye marotte,
» Et tot loumant l' prospérité
» I nos k'dû vè l'égâlitè.
» Comme on touûbion d'orège qui hoûle,
» Oyez-v' à c'ste heure comme li peupe groûle;
» S'on tâge co d' li d'ner tos sês dreut,
» I lès prindrè sins fer nou pleu,
» Tot sprâchant riche, borgeu, prièsse,
» Et tot l' zi prindant leus richèsse,
» Ca l' peûpe ni vou qu' l'égâlitè
» Aspouyèye so l' belle libèrté.

COUNASSE.

Nom di hu, valèt, comme ti jâse !
Bin va ti d'findreu bin nosse cåse;
Ca, saint Mathy, c'è çou qu' va dire.
T'è sùti !

J'HAN-JÔSÈPH.

Clô t' j'aive, ti m' fai rire.
C'è comme si ti chantahe todîs
Li même rêspleu, j' vou-st-assotti,
Et ji n' creu pus leus sots mèssège,
Ca c' n'è qu' dès boude, qui l' diåle m'arège.

COUNASSE.

Bin ti m'êware, ie ! saint Houbèrt !
Dè prinde dès s'fait po des bâbèrt !

Creu-lès, valèt, cès homme tot oute,
Tin avou zèls, va, qu'asse qui foute,
Pusqu'is èployèt tot leus tims
Po d'finde li cåse dès pauvès gins.
Mi, veusse, ji glètte, qui l' diåle m'affliche,
Qwand j' lès ô hoûler so lès riche,
So cès-là qu' sucèt nosse souweûr
Et qu' nos hapèt pès qu' dès voleûr.

J'HAN-JÔSÈPH.

Ti va trop lon avou tès d'vise
Qwand t' jåse di zèls.

COUNASSE.

Mi, trop long, disse !
Louque, ji n' mi tairè, j' t'èl di co
Qui qwand n' sèrans s'prâchî turtos,
Adonc l' fôrteune sèrê d'a nosse.

J'HAN-JÔSÈPH.

Awè, n' magn'rans dè souk à l' losse !

COUNASSE.

Ti rèye, mais qui viqu'rè vièrè
C' jou-là.

J'HAN-JÔSÈPH.

Mais qwand ! Louque, i s' pass'rè,
Comme t'y va, traze an d' peure dimègne
Avant qu'i n' vinsse. Ah ! ti fai l' hégne !

COUNASSE.

Ji fai comme toi, ji rèye.

J'HAN-JÔSÈPH.

Aha !

Ji prindève po 'ne hégne ci ria.
Louque Couñasse, ti n'a qui l' laiwe bonne,
T' n'è nin seul'mint maisse è t' mohonne

Et t' vòreu s'prâchi d'sos t' talon
Tot l' monde, toi qui n'è qu'on couyon;
Va, d'avant qu' ti n' râye âx riche leus pleume
• Ti f'reu mîx d' sayî d' maistri t' feumme.

COUNASSE.

Ti sé bin s' ji n' l'a nin maistri
C'è po...

J'HAN-JÔSÈPH.

Di l' vrêye, c'è qu' t'è trop p'tit.

COUNASSE.

Ji sé qu'avou t' mâle jaive d'atote,
On n' sâreu fou d' toi l's avu tote.

J'HAN-JÔSÈPH.

Oh ! ti m' ravisse à çou qui j' veu.

COUNASSE.

Nos aute, nos n' dimandans qu' nos dreut,
L'ovri n'è rin, qu' fâ-t-i qui seûye ?
Tot, saint Houbert !

J'HAN-JÔSÈPH.

Ès-ce a côp d' gueûye

Qui t'êls ârè, va-z-è babô,
L'ovri deu-t-esse tot, di m'on pau :
Li maisse, l'ingénieur, li chimisse,
Li méd'cin n'è-ce qui dès chinisse,
Tos cès-là qu' todis s'èployèt
Po fer roter l' châr dè progrès
Brâh'mint pu vite qu'ine caracole;
I n'è rin, hêye, li maisse di scole ?
Cilà qui boute à tès coirpai
Li sciince qu'êls i droûve li cèrvai ?
Tin, qwand j'ò spèli mès deux fêye
J' hoûte pus dè l' boque qui dès orêye.

COUNASSE.

A quoi chève-t-i dè tant studi
Qwand on n' deu-t-èsse qu'on p'tit ovri ?

J'HAN-JOSÉPH.

On p'tit ovri qu' pou div'ni maisse
S'i mette sès coron à pont, taisse.
Va, tos lès cix qui nos k'mandèt
Ni sont nin sur dè l' tire di roi,
Et s' ti r'montève jusqu'a leus taye
Ti trouv'reu qu' n'estît nin si gâye,
Et qu' pès qu' nos aute is d'vit-st-ovrer
Po wangni-st-à hippe po viquer.
Mais zèls dè mon tote li samaine
Is hèrchî, sins làquer, leus chaîne,
Et sins tûser d' mâye fer lahèt ⁽¹⁾.
Mais is s' houwit dè câbarèt,
Adonc l' feumme droviève ine botique
Tot vindant àx éfant dè chique ;
Dèsmèttant qu' l'homme ovrève ossu,
Leus bouë s'accrèhéve éco pus,
Et douc'mint, pichotte à migotte,
Enne a dè cix qu'ont fait leus p'lote
Tot n' mèskéyant nin quéques aidant
Po fer dè homme di leus éfant ;
Et cès chal divins l'industrèye
S' sont chôqui tot wangnant dè mèye.
Çou qu' j'a mi-même, l'a-ju happé ?
N'è-ce nin mès brèsse qui l'ont grètté ?
J' n'a qui c' mâhire po tote forteune,
Elle n'è nin grande, mais c'è da meune.

(1) *Fer lahet* : ne plus travailler.

COUNASSE.

Tin, louque ji vòreù qu' saint Liná,
Malâde chin, t' fasse toumer l'avâ.
Eye, on veu qu' ti d'vin dèjà riche.

J'HAN-JÔSÈPH.

Oh ! valèt, j' lai cori li striche
So li sti, veusse, èt ji n' louque nin
Çou qui cû-st-è l' paille di m' voisin.
Qwand j'a fini m' payèle è beure,
Adlé l' feumme èt l's èfant j' rinteure,
Ca mi ji n' pou todis sûr mâ
D'allouwer 'ne aidant a mâle vâ,
Et j' vique aoureux sins mâ d' tièsse.

COUNASSE.

Mi, j' vòreù qui n's avahi l' foice
Dè sprâchi tos lès r'présintant,
Lès minisse èt tot l' bataclan,
Et qu'on vanasse à l'ouhe li roye
Qui tin so cou 'ne sifaite kinoye.

J'HAN-JÔSÈPH.

Et qu'è pou-t-i, l' roye ! va, t' vièrè
Divins 'ne choque, qwand tot l' monde vôt'rè,
Qu'enne arè dès cintaîne di mèye
Qu'è l' wâdrons-t-à l' tiesse dè l' patrèye.
Ca n'a-t-i nin kdû nosse pays
Deux creux èt d'mèye sins l' fer stanchi,
Èn eune vòye sûre, èt jusqu'à cste heure,
Sins rascrawège ni mâle ak'seure,
N'a-t-i nin stâré tot à long
Po l' Congo, co pus d' vingt million,
Et pôrtant n' lès rârè jamâye.

COUNASSE.

Eye, w'asse appris çoulà, bai màye !

J'HAN-JÔSÈPH.

A hâbiter lès bravès gins,
Qwand on lès hoûte, on n'y piède nin.
Toi, qui d'vise tant so nosse bon roye.
Sésse bin çou qu' l'a fai, tièsse di hoye,
G'na waire ?

COUNASSE.

Nènni.

J'HAN-JÔSÈPH.

Hoûte comme i fâ,
Il a fai-st-on hiltant spâgn'mâ
Po lès pauvès mèsbrugî d' l'ovrège.

COUNASSE.

Il a fai 'ne tälle keure, diâle m'arège.

J'HAN-JÔSÈPH.

Wèye.

COUNASSE.

D'où vint alòrs, nom di Hu,
Gn'a ti dès ci qui d'visèt d'sus.

J'HAN-JÔSÈPH.

C'è qu' ti n' hoûte mâye qui cès apôte
Qui préchèt l'hayime onque conte l'aute,
Et l' ci qu' n'ô qu'ine cloque n'ô qu'on son.

COUNASSE.

Tin, louque, t'âreû co bin raison,
A t'ôr on r'toùn'reû bin casaque;
Ti rèye ? et portant c' n'è nolle craque.

J'HAN-JÔSÈPH.

Ji di comme toi qu' n'a dès mèstî
Qu'on d'vreu, saint Houbèrt, mix payî,
Mais l' monde a todîs stu parèye,
I n' cang'rè mâye va quoiqu'on dèye,

Et c' n'è nin cès feu d' mèssège là,
Veusse, qui t' sèch'rons foû d'imbarras.

COUNASSE.

Et tos nos dreut ?

J'HAN-JÔSEPH.

Va, prind patiince,
Çoula vèrè pu vite qu'on n' pinse,
Mais fâ qu'on s'aspôye tot dè long
So l' dreut, so l' justice èt l' raison,
Et po z'av'ni, hein, qu' tot l' monde vôte,
Onque prind po 'ne vôte, onque prind po l'aute,
Onque va reu, l'aute pus pâhûl'mint,
Mais on y vèrè finâl'mint.

COUNASSE.

Wèye, valèt, mais k'mint l'ârè-t-on ?

J'HAN-JÔSEPH.

Tot doucèt'mint, par l'instruction,
Hoûte-mu, Coûnasse, vique èt z'òuveure
Et qwand t'a fai t' payèlle, rinteure,
Howe-tu todis dès câbarèt,
N'aduse mâye pus 'ne gotte di pèquèt,
Fai 'ne creux so lès coq et lès bèye,
Lai là lès cwârjeu, l' colèbrèye.

COUNASSE.

Ti m'è d'mande trope !

J'HAN-JÔSEPH.

Sâye-lu todis
Et t' n'ârè nin à t' ripinti,
Fai 'ne foice sor toi-même, âye dè l' trimpe,
Çoulà s' pou fer, j'è so 'ne èximpe.

COUNASSE.

Ti n' divis'rè nin à mâl vâ,
Si j'a minti, qui j' tome l'avâ,
Ca ji m'va 'nnè raler d'lé m' feumme.
Louque, à t' houîter j' comprin-st-appreume
Qui t'a raison. Tin, volà l' main,
Ca j' m'ennè r'va sins piède nou tims
Tot sayant dè sûre tès consèye.

J'HAN-JÔSÈPH.

Hére tu todis bin è l'idèye,
Qui ci n'è mâye, tos lès consieu,
Qwand t' fai lahèt, qu' sont lès payeu.

COUNASSE.

J' n'èl roûvèy'rè nin, camarâde,
Allans, ârvèye.

J'HAN-JÔSÈPH.

Awè, Diè wâde.

Nos Bons Vîx

SCÈNE DIALOGUÈYE EN VÊRS,

PAR

Jean BURY.

DEVISE :
Aïmans-les.

MÉDAILLE DE BRONZE.

PÈRSONNÈGE :

J'HAN-PIÉRRE, *vîx homme d'âx incurâbe.*

MAR-AGNÈS, *vîlle feume* " "

Li scène riprésinte ine plêce publique.
Lès deux pèrsonnèges arrivèt onque d'on costé, l'aute di l'aute.

MAR-AGNÈS (*joviâle*).

Eye ! donc tin ! quî volà !

J'HAN-PIÉRRE (*rajutant ses bérîque*).

N'esse nin l' vîle Mar-Agnès ?

MAR-AGNÈS.

Li vîle ! aih ! leup waroux, ji v' poch'treu co so l' tièsse,
V'y poch'treu-j' co, vormint.

J'HAN-PIÉRRE (*riant*).

Ah ! ha ! ha ! vî spronjoû !

Si v' lachez co 'ne sifaite vos frez sûr pawe à joû.

MAR-AGNÈS.

I n'a ni s'faite, ni s'faite, ji wag'reu deux cârluss
Dè fer ine avant deux comme vos, vos 'nnè friz puss.

J'HAN-PIÉRRE.

Bin, qu' ji s'péche ! j'èl vou creure ! kidû-t', va m' vîx cabu,
C'è bin fini po l' guète, va, lès boton sont jus.

MAR-AGNÈS (*riant*).

Areu-t-on di çoula, v'là 'ne cinquantaîne d'annêye !

J'HAN-PIÉRRE.

Oh ! qu' nènni, tonne di bîre ! mains houye !...

MAR-AGNÈS.

Jans, prind 'ne pênêye.

J'HAN-PIÉRRE.

On n' vâ pus 'ne vèsse di chin, Mar-Agnès !

MAR-AGNÈS.

Avîs-gn' bon

Qwand nos valsîs-st-èssonle â bal èmon Châmont !

Vis sov'nez-v', vîx stoquai ?

J'HAN-PIÉRRE.

Si ji m' sovin ! mèye gotte !

Pa, m' sonle èco qu' ji v' veusse avou vosse coûte roge cotte,
Vosse vantrin, vosse cournètte èt vos p'tits hates soler.

MAR-AGNÈS.

Esteu-ju frisse, ossu !

J'HAN-PIÉRRE.

Comme li fleur di nos pré.

Mains vos èstîz canaye comme... on n'èl sâreu dire.

MAR-AGNÈS.

Taisse-tu, vîx fafouyeu.

J'HAN-PIÉRRE.

Vos n'ois'riz nin m' disdire.

(*Si rapprochant.*)

Vi rapp'lez-v' bin dè joû....

MAR-AGNÈS.

Qui v' m'avez rabrèssi ?
Comme si c'èsteu co d'hoûye ! Ah ! ji v' l'a-st-adièrci !

J'HAN-PIÉRRE.

Mi chiffe ènnè hoûle co.

MAR-AGNÈS.

Min ossu, j'èl rigrètte,
Conv'nez qui v's avez stu jourmâye foirt mâladrète.

J'HAN-PIÉRRE.

Mâladrète ?

MAR-AGNÈS.

Awè, ciète.

J'HAN-PIÉRRE.

Enne aveu-t-i baicòp
Qu'allit pus rat'mint qu' mi ?

MAR-AGNÈS.

Oh ! c' n'è nin d'on plein còp
Qu'on tèmtèye li gougètte. Fà qu'on l'amadoûlèye,
Qu'on chûsihe lès moumint, mains n' fà nin qu'on holèye.
D'abime, ènne a dès ci qui v's ont fait l' bâbe, èdone ?

J'HAN-PIÉRRE.

A mi, qui m'ont fait l' bâbe !

MAR-AGNÈS.

Et çoulà sins savon.

J'HAN-PIÉRRE.

Mar-Agnès, vos bourdez !

MAR-AGNÈS.

Awè, j' bourdèye, sins fâte.

J'HAN-PIÉRRE (*rat'mint*).

Vos savez mîx qu' nolu qui ji n'èsteu nin d' plâte.

MAR-AGNÈS.

Nènni v' n'èstiz nin d' plâte, mains v's àriz bin s'tu d' bois.

J'HAN-PIÉRRE.

Taihtz-v', ni d'hez pu nôle, ca j' direù bin 'ne saquoi.

MAR-AGNÈS.

Qui diriz-v' donc, mon Dièw ?

J'HAN-PIÉRRE.

I n'a mutoi d' tote sòre

Qui n' vis frit nin plaisir.

MAR-AGNÈS.

Eye ! ji m' rafèye di v's ôr.

C'è sûr on scrèt mawèt qui nolu n' deu sèpi

Et qui nolu n' sàrè.

J'HAN-PIÉRRE.

Vos l' savez tot comme mi,

Ca v' n'avez nin roûvi qwand n's allis-st-è cachète...

MAR-AGNÈS.

Wisse donc, wisse donc, signeùr ?

J'HAN-PIÉRRE.

Danser è fond Pirètte.

MAR-AGNÈS.

Eye ! li squèlle friche !

J'HAN-PIÉRRE.

I n'a ni friche, ni frache, mafoi.

Ji v's a k'dût pus d'ine fèye tot là, sèyiz d' bonne foi.

MAR-AGNÈS.

Ciètmint, vos n' dihez nin qu' ji m' fève rik'dùre d'ine aute !

J'HAN-PIÉRRE.

Téne fèye.

MAR-AGNÈS.

Ine fèye chaque còp.

J'HAN-PIÉRRE.

Vos n'èstîz nin m' crapaute !

MAR-AGNÈS.

Pasqui,ji n' volêve nin !

J'HAN-PIÉRRE.

Pasqui j' n'a nin volou ?

MAR-AGNÈS.

Ie ! i fâ-st-aroubi d' dire ine sifaite, zoulou !

Vos savez bin qu'ine fêye vos avez v'nou d'lé m' père

Dimander po m' hanter, vos v's è sov'nez, j' l'espère ?

J'HAN-PIÉRRE.

Awè, ji m'è sovîn.

MAR-AGNÈS.

Et qu'a-t-i rèspondou ?

J'HAN-PIÉRRE.

Qui vos èstîz trop jône.

MAR-AGNÈS.

Et i v's a tourné l' cou ?

J'HAN-PIÉRRE.

Oh ! nin tot justumint.

MAR-AGNÈS.

Tot s'tichant 'ne mène d'ine aune.

Vos 'nne allîz bèche è bourre ?

J'HAN-PIÉRRE.

On m'a r'côpé l'avône !

MAR-AGNÈS.

Oh ! ciète, awè çoula ! Dismèttant qu' vos m' sùhîz

Tot fant dès hègne âx steule èt sins oiseur mohî,

Lès aute avît-st-âhèye di v' soffler l' lamponnètte !

J'HAN-PIÈRRE.

Ji sé bin qu' vos m'avez compter saqwantès blètte.

MAR-AGNÈS.

Pus sovint qu'a vosse tour vos avez s'tu r'leuchi.

J'HAN-PIÈRRE.

Chitt ! ni d'visez nin tant, li laiwe vis va forchi
Min r' nov'lez-m' on p'tit pau qwand n' passis lès matène
Ine annèye à Noyé, sov'nez-v', jans, vile platène.

MAR-AGNÈS.

Qwand n' passis lès matène ? Ji n' lès a màye passé
Qui v's èstiz d'li k'pagnèye.

J'HAN-PIÈRRE.

Ji v' frè bin rapinser,
Ca j' voreu bin wagi qui v' roûvîz d' bonne sov'nance.
Qui è-ce donc qui chantéve, tot s' hossant comme ine bance :
(*Chantant.*)

1.

Maman ne veut point queur je vasse au bois ⁽¹⁾. (*bis.*)
Aller au bois toute seulette
C'est dangereux quand on est gentillette...
On s'en vat-à-deux l'on revient à trois....
Maman ne veut point queur je vasse au bois !

2.

Maman ne vous en souvenez-vous pas ? (*bis.*)
(*In' si rappèle pus.*)

MAR-AGNÈS (*Chantant.*)

Quand vous alliez sous la fauchette
Avec Colas cueillir la violette ?
Vous aviez si bon de vous parler bas !
Maman, ne vous en souvenez-vous pas ?

(1) Pr. *wé*, comme en vieux français.

5.

Maman, laissez moi bien me divertir. (*bis.*)
Qwand je sèrai fille à votre âge,
Je quitterai ce charmant badinage.
Je le quitterai avec plaisir
Maman, laissez moi bien me divertir.

J'HAN-PIÉRRE (*parlant*).

Vèyez-v' li vile savôye ! èlle croh'reu co s' couplèt !

MAR-AGNÈS.

Poquoi n'èl croh'reu-j' nin ? I n'a nou si vîx chèt
Qui n' crohe voltî l' soris.

J'HAN-PIÉRRE.

Mafrique, çoula c'è vrêye.
Adai, vos vèyez bin comme vos èstèz r'bârêye ?
Il avise à v's ètinde qui v' n'avez mâye rin fait.

MAR-AGNÈS.

J'a roûvî comme mi moirt...

J'HAN-PIÉRRE.

Oh ! v' roûvîz tot-a-fait,
J'èl di co, d' bonne sov'nance.

MAR-AGNÈS.

Adonc, noumez-m' ine gotte
Ine aute qu'ènnè èsteû co ?

J'HAN-PIÉRRE (*rall'mint*).

Li grand Colas Gagotte.
D'abime qui chanta, lu...

MAR-AGNÈS.

Awè qui chanta-t-i ?

J'HAN-PIÉRRE.

Vormint, j' l'a fouè mémoire.... Ah ! ha ! ça k'mince ainsi :

(Chantant).

Voici lè premier jour dè l'an,
Que donn'rai-je à ma mie ?
Je lui donn'rai des rubans blancs,
Tra la la dèra la la la !
Je lui donn'rai des rubans blancs
Pour donner à son amant.

(Parlant).

Eh ! bin, qu'ènnè direz-v' ?

MAR-AGNÈS (triste).

Jans, c'è bon, prind 'ne pènèye....

Pauve Colas !...

J'HAN-PIÉRRE.

Oh ! tot l' monde appoite si dèstinèye !
Et nolu n'èl kimande. Oh ! taise ! lèyans-nos fer.

MAR-AGNÈS.

Taise-tu donc, fré J'han-Piérre, c'èsteù on si bon m' vé !
Il èsteù si d'gogi, si s'pitant, si r'coquèsse !
Qwand l' grand Colas mâquéve, li jòye mâquéve à l'fièsse.
Avou sès fàvuron, sès pasquèye, sès bagou,
Ariz-v' même situ d'marme, i v' fève rire tot bossou.

J'HAN-PIÉRRE.

Eye ! n'èl sé-ju nin bin ? D'abîme qui l' rouwé m' cowe
A tant fait rire Liyette qu'i l'a fait rire bossowe !

MAR-AGNÈS.

Chitt ! n'allez nin si reud. I n' fâ d' hîfrer nolu
Sins sèpi quî l' pouna. I n'a dès aute qui lu.
On a bai dire dai, m'vé, quand c'è l' friquète qui r'qwire
Li jônai, si s'treu qu' seûye, i fâ qu'i s' laisse à dire.

J'HAN-PIÉRRE.

Tot l' monde ni s' ravise nin.

MAR-AGNÈS.

Oh ! nènni, ciète, çoula,
On sé qui v' n'avez mâye ravisé l' grand Colas,
Qui bin dè lon s'è fà.

J'HAN-PIÈRRE.

Vos direz, tot-à-c'ste t'heùre
Qui j'èsteû-st-on fahai !

MAR-AGNÈS.

Bin mîx, j'èl rèiteure.
Ca si v's avahîz s'tu 'ne miyète pus dispièrté
Qui vos n' l'èstîz....

J'HAN-PIÈRRE.

Eh ! bin ?

MAR-AGNÈS.

J' m'âreû lèyî hanter !

J'HAN-PIÈRRE.

Taisse-tu donc, Mar-Agnès, taisse-tu, t'è-st-ine vile pène !
Jans, sov'nez-v' co dè jou qui n' passîs lès matène !

MAR-AGNÈS.

Va-z-è matène, matène ! matène wisse qui j' sé bin !

J'HAN-PIÈRRE.

Vos v's è sov'nez, dihez-m' ?

MAR-AGNÈS.

Awè, ji m'è sovin.

J'HAN-PIÈRRE.

Et ossu d' qwand n's allis qwèri l' pot d' bire è l'càve ?
Et qu' nos d' manîs deux heùre, càse qui v' s'èstîz hayâve,
Et qu' n' nos r'montîs sins bire èco l' pu bai dè jeu !

MAR-AGNÈS.

Taisse-tu va, ti dàvièye !

J'HAN-PIÈRRE.

On jowéve âx cwârjeu.

On nos r'louqua d'ine air! qui v' fouriz tote honteuse.

MAR-AGNÈS.

Taisse-tu, va, ti baboye!

J'HAN-PIÈRRE.

Pa, m' sonle èco qu'ji v' veüsse!

MAR-AGNÈS (*rat'mint*).

Et toi qu'èsteusse, parait, qu'èsteusse? jans, di-l' on pau?

T'èsteu d' manou d'vins 'ne coine avou tî-air di jâgau,

Dismèttant qu' j'èsteu là plantêye avou m' po d' pirre,

Qu'on d'héve qui j'apprèpahe èt qu'ji n' saveû qoi dire!

J'HAN-PIÈRRE.

Bon, vola qu'elle ad'vowe.

MAR-AGNÈS.

Is s' ravisèt turtos.

D'abime qu'i n'arrive rin, les hommes! rèspandèt d' tot.

J'HAN-PIÈRRE.

Ji veû co vosse vile mère qui r'tournève li bouquète

A moumint qu' nos rintrîs, èlle vis r'tappa 'ne louquète!

Allez! ji n' vis di qu' ça.

MAR-AGNÈS.

Lès mère ont l'ouye si fin!

J'HAN-PIÈRRE.

Nos âris trop hayète, dai, s'èlles ni l'avît nin.

MAR-AGNÈS.

Et dire qui malgré tot j'a s' posé l' gros Jannèsse,

Et v's avez s'tu horbou.

J'HAN-PIÈRRE.

Pa, j' n'a màye tant fait l' fièsse!

MAR-AGNÈS.

Awè, vos l'ôrez dire.

J'HAN-PIÉRRE.

A banquet ji chanta...

Ji n' sâreû pus dire quoi, mains tot l'monde répèta.

MAR-AGNÈS.

C'è toi va qui pèta!

J'HAN-PIÉRRE (*si rappèlant*).

Qui t'è drole donc, m' vile cotte!

Pa, c'è-st-on crâmignon qui j' chanta!

MAR-AGNÈS.

D'hez-l' ine gotte?

J'HAN-PIÉRRE.

D'accoidr, tinez m' bordon.

(*Chantant èt tourniquant avà l'scène.*)

Marèye jowa dri lès lampion

A l' rèsponnète.

MAR-AGNÈS (*repètant*).

Marèye jowa dri lès lampion

A l' rèsponnète.

J'HAN-PIÉRRE.

Jihan qwèra-st-après sî-âbion...

Trova l' cachète... Ah! ha!...

Prindez vosse bordon Simon

Et-s-minez bin l' crâmignon.

MAR-AGNÈS (*repètant*).

Prindez, etc.

J'HAN-PIÉRRE (*pârlant*).

Eye! ji n' mi rappèle pus.

Ah! poch'tans so l' dièrain, nos n'èstans nin là d'sus!

Li mèyeu d'tot nos marèy'rans } *(Chantant.)*
Noste attrapèye } *bis.*
Pièrdowe ine heure avou s'galant
Emon Bolzèye... Ah ! ha !...
Prindez vosse bordon Simon }
Et-s-minez bin l' crâmignou. } *bis.*

MAR-AGNÈS *(parlant).*

Eye ! èye ! awè j' m'y r'veû ! Avis-gn' bon donc, qu'j'arawe ?

J'HAN-PIÉRRE.

Vis sov'nez-v' qu'à café ji v'fa happer 'ne crâne pawe,
Tot d'nouquant vosse loyin ?

MAR-AGNÈS.

Awè dai, laid pindârd !

J'HAN-PIÉRRE.

J'èl sitâra so l' tâve èt tot l' monde ava s' pârt,
Avans-gn' ri, Saint Linâd ! On n' rèye pus houye parèye.

MAR-AGNÈS.

Vos v's y mèttîz trop târd : j'aveux monté l' mairèye.

J'HAN-PIÉRRE.

Oh ! çoulà n'vou rin dire !

MAR-AGNÈS.

Çoula vou dire bram'mint !

Ji n'âreû nin trompé Jannèsse po....

J'HAN-PIÉRRE *(riant).*

Treûs skèlin !

MAR-AGNÈS *(môte).*

Taihîz-v', laid mähonteû !

J'HAN-PIÉRRE.

Jans, rik'minçans-gn' eo l' danse ?

Nos ètans mons di sqwèrre qui nos n' l'èstîs d'avance.

MAR-AGNÈS.

Itèm, ji m'ennè r'va, ma sœur va co r'brogni,
La qu'ji sèrè tâdrowe.

J'HAN-PIÉRRE.

Et l' meune vo co r'grogni.
Eye.! qui n' s'èstans roûvisse ! Diè-wåde, mi binamêye,
Ji va sûr hoûye rentrer à turèlure èt d'mêye.

(*Tot 'nne allant.*)

Dè complumint à Bàre, Nanèsse èt Tourniquèt.

MAR-AGNÈS.

Ji n' mâqu'rè nin. Tin, prind co 'ne pènêye...

J'HAN-PIÉRRE (*viv'mint*).

Jans, parait.

(*Chantant.*)

AIR : *Les anguilles et les jeunes filles.*

Après tot fâ prinde ine pènêye.
A quoi bon s' chagriner, ma foi !
Nos n' viqu'rans pus tant dès annêye
Ca tot vin d' Diè tot rtoune à Diè.
Viquans l'rèsse di nos jou d'vins s'wåde.
Tot bènihant l'oûve dè covint.
L'ci qu' fai bin sé çou qu'èl rawåde :
Viquans èt morant pâhûl'mint.

ESSONLE :

L'ci qu' fai bin sé çou qu'èl rawåde :
Viquans èt morant pâhûl'mint !

FIN.

Lès Brocale

LÈÇON.

PAR

Félix PONCELET.

Devise :

Lès lèçon profitèt quéque fèye.

PRIX: MÉDAILLE D'ARGENT.

Ine fèye,
I gn'a, ma frique, ine bonne happèye,
Ine sièrvante alla s' présinter
A mon dès gins intéressé.
Intéressé n'è nin l' vrèye mot,
Portant,
Is k'nohit l' valeur dès aidant
Volà tot.
Si visège riv'nève à l'idèye
A l' dame dè l' mohonne qui d'ha : « M' fèye,
» Vos m'avez l'air d'esse foirt gintèye,
« Po v' dire li vrèye,
» Et j'a lès pinse di v's ègagi.
» Ji v' va miner vèye li manège
» Dispòye li càve disqu'à gurni;
» Mains divant d'aller à l'astège,
» Nos irans d'zos, fer dè l' loupère. »

I fâ v' dire
Qui di c' tims là, parait, mès gins,
On s' sièrvève di brocale
Pu longue qui m' main,
Qu'èstit d'vins dès potale,
A costé dè givâ.
Po n'nin l's allouer à mâle-vâ,
On lès copève è deux,
E treus,
E qwate même bin sovint
Po lès fer durer pus longtims.
Li sièrvante apice li loum'rotte,
Prind 'ne grande brocale, èt l'allome tote,
Esprind l' chandèye,
Puis, sins façon,
Tape li rèstant, qui d'véve, po l' mons,
Sièrvi deux fèye.
Li dame ènnè saveu-st-assez,
Elle dèri-st-à l' bâcèlle vèt'mint :
« Ji veu qui vos n' mi conv' nez nin,
» M' fèye, vos pollez bin 'nnè raller ! »

Po div'ni 'ne bonne feumme di manège,
Houtez,
Ci n'è nin l' tot d'âimer l'ovrège,
Fâ co savu compter.

Li marchî dès vix-warèsse

(SATIRE DE MŒURS LIÉGEOISES)

PAR

Émile GÉRARD

DEVISE :

Vive tièsse, mais bon cour.

MÉDAILLE DE BRONZE

C'è so l'plèce Dèlcour, à matin
Jusqu'à dîner, qui l' marchî s' tin.
È l'bèlle saison, so l'côp d' sihe heûre,
On veu v'ni, sòrtant foû d' Roteûre,
Dè l'Poite-âx-Awe, dè l'cour Plantin,
Et d' traze aute costé qu' jî n' di nin,
A procèssion, lès vix-warèsse,
Avou leus botique, leus ahèsse,
Divins dès banse, èt, foirt sovint,
So dès p'titès chèrette à l'main.
Ossi, quèlle arège! quèlle affaire :
Vos pins'rîz vèye tos lôcataire
Qui s' sâvèt, craindant d'èsse vèyou,
Po n' nin payî lès meus hoyou :
Lès botique sont co vite è plèce,
Ca so pâ, so foche, on lès drèsse.
Après, louquîz l' curieux tâvlai
Qu'èssônne fèt tos lès vix hèrvai!

Lès pus èwarantès hàgn'neûre,
A chaque pas, on lès rèscouteûre.
Totes lès sòre di camage sont là.
Wisse a-t-on rapèhî çoulà ?
Sitârèye à l'tèrre ou pindowe,
Vocial dès vèyès hàre hoyowe,
Di tos modèle, tote qualité,
A l'chuse dè ci qui vou-t-ach'ter.
Dès casawé, dès rôbe, dès taye,
Passé d' môde, prindèt l'air so l'baye,
A costé dès vix pantalon
Et d' gilèt qu' pindèt tot dè long.
Bon Diu ! quèllès drole di mousseûre
Sont là d' zos vos oûye ! C'è-st-à creure,
Quand vos lès louquîz, qui vor-cial
Avant pau l' joyeux carnaval ?
S'èlles polit conter leus histoire,
Cès hàre-là qu'on jètte hoûye à l'tèrre,
On 'nne apprendreu dès bèlle, allez !
Pus d'on pauve habit tot pèlé,
Plein d' lai-m'è pâye, souwant l' misère,
A k' nohou bin sûr dès joû d' gloire.
Qwand d'vins lès bal, lès socièté,
Tot battant noû, on l'à poirté.
On y vind d'tot, mantai, capote,
Et vix costume magni dès mote ;
Dès ombrèlle èt dès paraplu
Dè dièrain siéke, comme ènne a pus.
Ci sèreu, ma foi, mâlâhèye
Dè noumer totes cès bardah'rèye.
Avà l' marchi, c'è-st-à hopai
Qu'on trouve ossi dès vix chapai.
Po l'valeur d'ine qwinzène di cense,
On 'nnè chusihe onque à s' conv'nance,

Et lès vîx-warèsse vis diront
Qu'ellesournihèt tos lès chèrron.
Vocial on tâvlaï qui r'présinte,
Li fameux *Jambe di bois* d'l'an trinte;
Ine aute mosteûre Napoléon,
So l'èhamp d' bataye, inte lès canon.
Volà, si tote fèye c'è vosse gosse,
Dès cuï, dès posteûre èt dès losse,
Dès coqu'mâr, dès trape-âx-soris,
Qu'odèt bin foirt li chamossi.
A c'ste heûre, n'a-t-i mèsâhe di v' dire
Qu'i n'a nin 'ne seûle vèye pèce ètire?
A chaqueune, i mâque ine saquoi:
L'orèye, li narènne, qui sé-j' quoi?
Cè surtout lès châsseûre, l'ârtique
Principâ di totes lès botique.
Enne a-t-i donc dès vix soler!
Louquîz lès trottoir sont hoslé,
Di botquène, di pantoufe èt d' botte,
Qui l' vix-warèsse, assiowe, rifrotte.
Et tot çoulà, minâbe, usé,
K' hiyî, pauvriteu, fai tuser
Qu'à costé dès hureux dè l'tèrre,
I n'a bin dès pône, dès misère!
C'è l' dimègne qui, so l'plèce Delcour,
I n'a l' pus d' gins, qui l' flouhe accour.
Po s' fer vòye, i s' fâreu bin k'batte:
C'è tot li r'mowe-manège dè l'Batte,
Et v's oyez dire à tot moumint:
Dihez, nosse maisse, ni v' fâ-t-i rin?
Lès paysan sont cial à bande;
Cicial ach'tèye, cilà marchande.
Ine aute, pus lon, sâye dès soler,
Mais après avu tot holer,

Mèttou, tour-à-tour, totes lès paire,
I n'a nin co trover si affaire!
N'a nin dès tot p'tit pîd qui vou,
Et l' paysan va tourner l'cou,
Qwand, tote mâle, volà l' vix-warèsse
Qu'enne y di pès qu'pinde èt dè rèsse,
Ca 'lle n'aime nin qu'on l' vinsse dèringi
A l'vûde, èt lî fer tot bogî.
Awè, èlle a l' linwe bin pindowe,
Et comme tôle, èlle è rik'nohowe.
So l'plèce, tot buvant leus cafè,
Eune conte l'aute, quéque fèye s'eschâffèt.
Puis s'èmanche ine clapante dispite;
Comme on feu d'artifice qui spite;
Lès còp d' gueûye, còp so còp, s' suvèt,
Jusqu'à tant qu'on s' prinsse po les ch'vè.
S'i n'aveut pus nolle harèjresse,
On l' ritrouv'reu d'vins l' vix-warèsse!

Li cràs pèquèt

PAR

Henri WITMEUR.

DEVISE :

Satire ou conte ?

Comme vos vòrez.

MÉDAILLE DE BRONZE.

Vo l'avez bin k'nohou :
C'è-steu-st-on long stindou.
Dreût comme on pâ, so sès deux hèsse,
Ossi souwé qu'ine inglitin,
Ine boque gârnèye di hârdés dint.
D' wisse qu'i rêchive à hite d'aguèsse,
Comme lès pèqu'teux;
A dire li vrêye, c'è qu'il èsteu
Co sovint prête po lèver l' coude :
J'èl di-st-ainsi, pacequi j' n'aîme nin,
Dè dire dè boude.
On l' l'ouméve Colas Hârotin.
— On dimègne, ètans-t-aller vèye
Lès bièsse, à l'Université,
Il aveu stu foirt èwaré
Dè cisse qu'on tin d'vins dè botèye.
L'agent Nélisse,
Qu'èsteu d' sièrvicé,

Li aveu-t-èspliqué comme quoi

On lès wåde aïnsi, d'vins l'pèquèt.

Noste homme èsteu-st-assez malin :

« Ça, — tûse-t-i, — çou qu'è bon po 'ne bièsse,

» Ni pou màye fer dès toirt âx gins ! »

Et dispôye ci dimègne-là, è l'plèce

Dè prinde dè drougue d'apothicàre,

Qwand i s' sintéve on pau d'ringi,

D' lu-même, i s' rimèttéve so pîd,

Tot lèvant l' coude... comme Matrognârd.

Vo-l'-la-st-ainsi passé méd'cin :

Méd'cin â pèquèt !... Poquoi nin ?

Enne a bin dès ci à l' pihott. !

A résse, i raisonnève foirt bin s' marotte.

« Di l'â-matin, qwand vo v' lèvez »

— Èspliquéve-t-i — « Si vo v' sintez

» On pau flâwisse,

» Ou l' couâr aiwisse,

» Po l' pus sûr ! çou qui v' rimèttèrè,

» C'è-st-ine bonne gotte di crâs pèquèt ! —

» Divant l' dîner,

» Si vos sintez

» So li stoumake ine pèsanteûre,

» Qu'èlle rissérre ou qu'èlle disaweûre,

» Crèyez-m' ! Çou qui v' èlle ridroûv'rè :

» C'è-st-ine bonne gotte di crâs pèquèt ! —

» Et qwand v's avez fini joûrnèye,

» Si vos v'èsoqu'tez-t-è l' coulèye,

» Sav' bin çou qui v' ravigottrè ?

» C'è-st-ine bonne gotte di crâs pèquèt ».

Mais n'a rin d' si bon qui n' finihe,

Ni méd'cène qu'èspèche qu'on n' pèriho !

Noste homme, on joû, d'va s'apponti

A 'nnè rallez po l' laid Wàthy.

Qwand l'prête li euri d'né sès dreut :
« Ni roûvîz nin d'payî Mossieu »,
— Di-st-i à s'feumme — « Fâ qu' tot l' monde vique,
» Por mi, ji m' va sèrrer botique.
» Mais d'avant dè cligni l'ouye po l' bon,
» I m' fâ co beure on p'tit hûsion. »
Si feumme li vûda 'ne dièraïne lâme,
Et, tot douc'mint, i rinda l'âme.
Ainsi, Hârotin fa l' plonquêt,
Tot buvant 'ne gotte di crâs pèquêt.

Li tailleur èt l'èvêque

PAR

Henri WITMEUR.

DEVISE :

Satire ou conte !

Comme vos vôrez.

MÉDAILLE DE BRONZE.

I n'aveû 'ne fêye on p'tit tailleur,
Q'aveu-st-assez bin prospéré,
Çou qui fai qu'i s'aveu héré
E l' tiêse dès idêye di grandeur.
Mâgré qu'i n' savasse qui l' patois
Comme i l'aveu-st-appris di s' mère,
Qu'esteu-st-ine brave feumme di Sèrè,
Qwand s' trovêve ad'lé on gros hére,
I n' jâséve mâye qui l' haut français.

Di quéle manire ?

On s'è dote bin :

Pus vite à l'avire

Qu'autrumint.

I l'aveu-st-atrapé l' pratique

Di l'èvêché ;

Vo pinsez s'il esteu flatté

Dè r'moussi l's ècclésiastique !

On jou, i s' rind-st-à séminaire,

Po z'aller sayi on cou d' châsse

A successeur di Saint-Lambert.

L'èvêque èl châsse,

Et d' mande : E-ce qu'i sèrè d'adreût ?
Noste-homme li di . « Biè, Mâseigneur,
» Sauf rèspèct, j' crois qui s'ra trop streût,
» Pour lè dèrrière dè Vote Gràdeur. »
L'èvèque li rèspond,
So l' même ton :
« Alorsse, i faudra biè l' réfaire
» A la gràdeur dè mâ dèrrière. »

CONCOURS DE 1890

RAPPORT DU JURY SUR LE 4^{me} CONCOURS.
(MOTS OMIS.)

MESSIEURS,

La Société a reçu, sous le titre de petit dictionnaire wallon, une liste de 104 mots, avec traduction française, pour répondre au 4^e concours, « *rechercher les mots wallons qui ne sont renseignés dans aucun dictionnaire, vocabulaire ou glossaire.* »

L'examen de ce mémoire nous a donné le résultat suivant : Nous y avons trouvé 19 mots renseignés par Forir (Dict.), il y en a peut-être davantage, mais l'orthographe phonétique et par trop fantaisiste de celui-ci a pu nous empêcher d'en découvrir d'autres. Il y a en outre des interjections, des mots tirés de l'argot et quelques phrases souvent employées par les enfants dans leurs jeux.

En somme, on trouverait une cinquantaine de mots qui pourraient enrichir notre dictionnaire futur, mais nous ne connaissons ni la provenance, ni la nationalité de ces mots, et on ne peut les accepter sans savoir où, comment et par qui ils sont employés. Ces renseignements nous sont nécessaires.

Pour ces divers motifs, ce petit dictionnaire wallon ne peut obtenir aucune distinction ; cependant comme il n'est pas dans les intentions de la Société de refuser une contribution au dictionnaire, fût-elle minime, à la condition qu'elle soit utile, nous prions l'auteur de nous donner ces renseignements, afin que nous puissions faire usage de ce travail ; nous le remercions de son envoi et nous l'engageons à continuer, mais d'une manière plus explicite, la question restant au concours.

Le Jury,

JOS. ERN. DEMARTEAU,
Julien DELAITE,
JOS DEJARDIN, *rapporteur.*

La Société, dans sa séance du 15 janvier 1891, a donné acte au Jury de ses conclusions.

En conséquence, le billet cacheté, accompagnant la pièce non couronnée, a été brûlé séance tenante.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

CONCOURS DE 1890

RAPPORT DU JURY SUR LE 14^me CONCOURS.

(SATIRE SUR UN MUSÉE.)

MESSIEURS,

Pour la première fois depuis que la Société wallonne a demandé *une chanson, ou un tableau satirique sur un ou plusieurs musées de la ville de Liège*, elle a obtenu en réponse : *Nosse musée communâl*.

Dans cette pièce — rondeau, d'après l'auteur, mais rondeau d'espèce nouvelle, en cinquante quatrains — nous trouvons en vers la liste alphabétique, par noms d'auteurs, de tous les objets appartenant au musée communal de peinture. Comme ce n'est qu'une sèche énumération, et que l'auteur n'a pas vu qu'on lui demandait une satire, votre jury, à l'unanimité, a décidé de ne lui accorder aucune récom-

pense, regrettant vivement qu'un si rude labeur ne lui ait pas valu quelque succès.

Le jury,

CH. DEFRECHEUX,

JOS. ERN. DEMARTEAU.

et VICTOR CHAUVIN, *rapporteur.*

La Société, dans sa séance du 15 janvier 1891, a donné acte au jury de ses conclusions. Le billet cacheté, accompagnant la pièce non couronnée, a été brûlé séance tenante.

CONCOURS DE 1890

RAPPORT DU JURY SUR LE 2^{me} CONCOURS.
(VOCABULAIRES TECHNOLOGIQUES.)

MESSIEURS,

Le numéro 2 de notre programme des concours de 1890 a été très fructueux ; nous n'avions pas encore reçu un aussi grand nombre de mémoires. Il est vrai qu'ils ne sont pas tous bons, que quelques-uns n'embrassent qu'une partie spéciale d'une profession ; à ce point de vue, ils pourraient n'être considérés que comme des fragments de vocabulaire, ayant cependant un certain mérite et que nous devons accepter. En somme, nous devons nous féliciter de voir autant de personnes s'occuper du wallon, et enrichir notre collection de vocabulaires en apportant des matériaux au Dictionnaire que la Société pourra un jour éditer.

Nous avons donc eu à examiner :

N° 1. *Glossaire technologique relatif à l'état militaire.*

N° 2. *Glossaire technologique du métier des graveurs sur armes.*

N° 3. *Vocabulaire du pêcheur.*

Nº 4. *Vocabulaire des mouleurs, noyauteurs et fondeurs en fer.*

Nº 5. *Vocabulaire technologique relatif à l'enseignement.*

Nº 6. *Vocabulaire technologique relatif au métier des tailleurs de pierre.*

Nº 7. *Vocabulaire de l'apothicâr pharmacien.*

Nº 8. *Glossaire technologique du chapelier en paille.*

Le nº 1, *Glossaire relatif à l'état militaire*, devise : *Un glossaire sans exemples est un squelette*, et le nº 5, *Vocabulaire relatif à l'enseignement*, devise : *Dans un dictionnaire l'exemple est ce que la lumière est dans une lanterne magique*, sont évidemment du même auteur ; même écriture, même devise quoique donnée sous une autre rédaction, même système suivi par l'auteur et nous regrettons de devoir l'avouer, même nullité aussi complète ; nous ajouterons une grande ignorance du wallon.

Nous ne relèverons pas toutes les inutilités, les fautes, les erreurs, les fausses interprétations que l'on rencontre dans ces deux mémoires, cela nous conduirait trop loin, disséquons seulement la première lettre du premier vocabulaire.

La lettre *A* renferme 73 mots. Il y a d'abord 37 mots qui sont français, tels que *abriter, adjudant, affut, air national, amazone, ambulance, arsenal*, etc. On doit les supprimer. On trouve ensuite 15 mots qui sont d'un usage habituel dans la conversation de tout le monde, tels que : *abahi*, s'abaisser ;

affuler, envelopper, *agèni*, agenouiller ; *aiwe*, eau ; *ârgint*, argent, etc. D'autres n'ont pas d'explications suffisantes : *âbe*, arbre, terme du langage stratégique ; *abri*, abri, terme du langage stratégique et d'autres encore. Nous ferons remarquer que l'auteur donne au mot *abri* une signification contraire, et que ce mot ne peut pas être traduit par abri. En français être à l'abri, c'est être garanti, et en wallon *èsse à l'abri*, c'est être exposé. Les mots *agrisseu*, agresseur et *agrisi*, agresser ne sont pas wallons et le verbe agresser ne se trouve pas dans les dictionnaires français. On ne dit pas en wallon *aumogné*, c'est *âmoni* (FORIR). Il ne suffit pas de changer l'orthographe d'un mot français pour en faire un mot wallon, et d'écrire par exemple *aqueduc* avec un k et *enceinte* avec un a. Le mot *amonution* qui est pourtant bien militaire ne s'y trouve pas ; il n'est pas renseigné au mot *fisik*, ni au mot *pan*.

Comme fantaisie, nous trouvons : *Ji lî va d'ner si ahèsse* : je vais le battre, et *ahèssi*, battre. *I foûrît st-ahèssi*, ils furent battus. Cette expression n'est pas relative à l'état militaire, elle s'emploie à Liège à propos d'une rixe, d'une bataille dans la rue. *Arrègî*, enrager ; *On a bin bon dè fer arrègî lès bleu* (recrues) ; *awèye*, aiguille : *awèye à fi*, *awèye à l'aine*, rien du fusil à aiguille ; *aweure*, augure, etc. Que viennent faire dans ce travail les aiguilles et les augures ?

Nous avons constaté que cette analyse faite sur la lettre A aurait les mêmes résultats sur les autres lettres de l'alphabet. Ce serait fastidieux, aussi après

toutes les éliminations des mots français, des inutilités, des interprétations fantaisistes, il ne restera presque rien, et ce n'est pas assez ; nous avons la mission d'exiger davantage.

Le mémoire n° 5. *Vocabulaire sur l'enseignement* est identiquement conçu et formulé comme celui dont nous venons de donner la description. Nous ne répéterons pas nos observations, car elles lui sont toutes applicables ; il a tous les défauts du premier et n'a pas plus de valeur.

Il faut reconnaître que l'auteur a manqué de tact dans le choix des professions qu'il veut faire connaître ; l'officier avec ses soldats, l'instituteur avec ses élèves ne parlent jamais wallon. Les soldats peuvent le parler entre eux ; les enfants, surtout dans les campagnes, le parlent au sortir de l'école ; mais ce n'est pas dans ces deux genres de causerie qu'on peut trouver les éléments d'un vocabulaire de l'état militaire et de l'enseignement.

Nous avons été un peu long dans nos explications, nous devons motiver notre appréciation.

Le n° 2. *Vocabulaire des graveurs sur armes* est bien fait, mais il est très court. Nous reconnaissons que cette profession est très limitée ; la gravure sur armes est une branche spéciale d'une profession beaucoup plus importante : la fabrication des armes. Les termes qui sont cités seraient bien plus à leur place dans un vocabulaire qui embrasserait tout l'ensemble de la profession du fabricant d'armes ; mais nous acceptons toujours celui-ci tel qu'il est

présenté, et nous nous rallions à l'opinion d'un homme de métier, M. Alph. Tilkin, consulté par nous, qui nous écrit : « Notre état comprend très peu « d'accessoires; l'auteur du vocabulaire a fait preuve « de bonne volonté en écrivant quantité de pages, « car il aurait pu être plus bref, s'il s'était borné à la « seule nomenclature de nos outils. J'ai dressé une « petite table des mots omis (13). »

En conséquence, nous proposons d'accorder à l'auteur une médaille de bronze, comme encouragement, avec impression dans notre *Bulletin*, en y comprenant les mots omis, mais en supprimant l'avant-propos que nous considérons comme superflu.

Le *Vocabulaire des pêcheurs*, n° 3, est très étendu; nous pouvons même dire trop étendu; il y aura beaucoup à retrancher. Le vocabulaire d'un métier, d'une profession, comme nous le comprenons, doit seulement contenir les noms des outils ou ustensiles employés, avec une courte explication, les noms des matières dont on fait usage et les noms des objets qui se rattachent spécialement à cette profession.

Dans ce mémoire, outre les noms des poissons, il y a souvent des notices donnant la description minutieuse de l'animal, les mœurs, les époques du frai, le bon moment pour le manger et d'autres explications qui sortent complètement du cadre d'un vocabulaire du pêcheur, et il y a d'autant plus de raison de supprimer ces dissertations, qu'elles sont copiées mot à mot dans le remarquable travail

de M. Joseph Defrecheux : *la Faune wallone*, publiée en 1889 dans le XII^e vol., 2^{me} série de nos *Bulletins*, ou extraites de divers ouvrages sur la pêche. Nous comprenons parfaitement que l'auteur de ce mémoire n'a pu rien inventer (il cite tous les auteurs qu'il a consultés), mais ses dissertations sont trop longues. M. Defrecheux, dans sa *Faune wallone*, nous dit qu'avec les écailles de l'able on fabrique les perles fausses, cela est suffisant; mais notre auteur entre dans tous les détails de la fabrication des perles, cela est complètement inutile. Ces observations se rapportent à beaucoup d'autres mots.

Il faut que l'auteur remanie son œuvre et qu'il se borne à mentionner les noms des poissons avec la traduction française seule. Les noms en allemand, en anglais, en espagnol, en latin, sont inutiles; il conservera tous les termes de pêche, les noms des filets, des lignes, des amorces, etc., et cette nomenclature formera le vrai vocabulaire du pêcheur. Nous éviterons ainsi les redites d'ouvrages déjà publiés par la Société. Il y a aussi quelques définitions erronées que l'auteur devra modifier.

Dans ces conditions, nous proposons de décerner à l'auteur un second prix, soit une médaille en argent avec impression dans nos *Bulletins*, lorsqu'il aura fait disparaître de son œuvre tout ce que nous considérons comme des superfétations. A cet effet, il devra s'entendre avec l'un de nous.

N^o 4. *Vocabulaire des mouleurs, noyauteurs et fondeurs en fer*. Comme pour le n^o 2, nous avons

consulté un spécialiste, M. Réquillé, pour être renseigné sur la valeur de ce travail; nous vous rapportons son appréciation.

Le vocabulaire est bon et complet, le nombre de mots est considérable, les explications sont suffisamment explicites et très claires; les mots cités sont souvent des mots connus, mais employés dans une acception toute spéciale.

En présence d'une opinion aussi nettement exprimée, le jury ayant pleine confiance dans les connaissances de la personne consultée, et considérant, d'autre part, que ce travail constitue une ample moisson de matériaux pouvant devenir utiles à la Société, propose d'accorder une distinction à l'auteur, un second prix, soit une médaille d'argent, avec insertion au *Bulletin*.

N° 6. Encore une petite spécialité. *Le Vocabulaire relatif au métier des tailleurs de pierre* est bon, les explications sont justes et très compréhensibles; seulement il est regrettable que l'auteur se soit borné à l'exploitation d'une carrière de pierres bleues et à la taille de cette pierre. Il ne cite pas *l'pîre à châse*, *l'pîre d'avône*, *l'pîre di grès*. Il ne mentionne pas les différents échantillons de pavés; il omet des noms d'outils, tels que *chapai d'prièsse* et autres. Le cadre trop restreint dans lequel s'est renfermé l'auteur du vocabulaire rend son travail très incomplet; c'est aussi l'opinion d'un maître de carrière auquel nous avons soumis ce mémoire: « il y manque certainement assez bien de mots et

« d'expressions employés dans l'industrie des
« pierres bleues, cependant mon humble avis est
« que ce travail est fort bien fait et que l'auteur
« mérite une récompense. »

Nous déférons à l'appréciation et au vœu de ce spécialiste, et nous proposons de décerner à l'auteur une mention honorable avec insertion au *Bulletin*; seulement avant de publier ce vocabulaire, nous prions l'auteur de combler autant que possible les desiderata. Il lui suffira, pour se renseigner, de faire une promenade entre Esneux et Comblain-la-Tour.

Le n° 7, Vocabulaire de l'*Apothicaire pharmacien*, est un travail très considérable et très important. On y trouve les noms de toutes les plantes, de tous les minéraux, de tous les produits chimiques qui sont employés dans la pharmacopée liégeoise. Ce mémoire est intéressant à divers titres; il indique entre autres les maladies qui sont traitées sans le secours des médecins, il donne ce qu'on appelle des remèdes de vieilles femmes, qui sont encore employés par le peuple. Il y aura à faire des éliminations dans ce mémoire; il faudrait simplement donner pour les plantes le nom wallon, la traduction française, le terme latin, et, s'il y a lieu, le nom de la plante dans d'autres localités de la Wallonie belge ou de la France, lorsque pour cette dernière, le nom vulgaire présente un rapport intime avec celui de notre pays; enfin ces noms seraient suivis d'une courte explication et de l'emploi comme remède populaire. Les

longues explications botaniques, ainsi que l'histoire résumée des drogues étrangères se trouvent dans tous les manuels spéciaux et n'ont, certes, pas leur place dans un vocabulaire wallon; il en est de même de certains articles qui ne sont qu'une traduction exacte de leurs correspondants français. C'est ainsi qu'à l'article *aiwe*, il y aura à supprimer : *aiwe blanque*, *aiwe canfrèye*, *aiwe di Cologne*, *aiwe d'orange*, *aiwe regale*. Les articles *aloes*, *amande*, sont beaucoup trop étendus. L'auteur devra mettre à leur place dans le vocabulaire, les corruptions très curieuses que le peuple wallon applique à certains termes scientifiques, tels que *mitrage d'argent*, pour nitrate d'argent; *aiwe di boule dogue*, pour opodeldoch, *hôle di raisin*, pour huile de ricin, etc.

Ce mémoire nous paraît très complet et il est certainement le meilleur de tous ceux que nous avons reçus; aussi proposons-nous de lui décerner le premier prix, soit la médaille d'or; il ne sera imprimé qu'après les diverses modifications que nous désignons plus haut.

Le n° 8, *Glossaire des chapeliers en paille* est assez complet, il traite spécialement de la manière de faire les tresses; c'est l'industrie la plus répandue à Glons et dans les communes environnantes; les mots employés pour la fabrication des chapeaux sont réunis dans ce travail. Les explications sont courtes et bonnes; un certain nombre de termes sont aussi employés dans d'autres professions; mais dans ce vocabulaire, la plupart de ces termes ont

leur signification particulière ayant rapport au sujet du mémoire. Il y en aura cependant quelques-uns à retrancher.

Ce mémoire est précédé d'un avant-propos écrit en wallon contenant une légende très fantaisiste sur l'origine de la fabrication des tresses de paille dans la vallée du Geer ; il est suivi de deux pièces de vers sur les chapeaux de paille et sur les ouvriers et ouvrières de Boirs. Nous supprimons cette légende connue ainsi que les deux poésies qui sont sans intérêt, assez banales et écrites dans un wallon peu correct.

Nous proposons de décerner à l'auteur un second prix, soit une médaille en vermeil, avec l'impression du vocabulaire seul.

Les membres du Jury :
JOS. ERN. DEMARTEAU,
Julien DELAITE,
et JOS. DEJARDIN, *rapporteur.*

La Société, dans sa séance du 15 février 1891, a donné acte au Jury de ses conclusions. L'ouverture des billets cachetés, accompagnant les pièces couronnées, a fait connaître que M. Charles Semertier est l'auteur de la pièce n° 7 ; MM. Gustave Marchal et Jules Vertcour ceux du n° 8 ; M. Achille Jacquemin celui des n°s 3 et 4 ; M. Jean Bury, celui du n° 2 ; et M. François Sluse, celui du n° 6.

Les autres billets cachetés ont été brûlés séance tenante.

VOCABULAIRE

DE

L'APOTHIKAIRE-PHARMACIEN

PAR

Charles SEMERTIER.

DEVISE :

Quod vidi, scribo.

PRIX : MÉDAILLE D'OR.

A

A, par plaisanterie : *Pietri d' Gascoigne*. — Ail. — *Allium-sativum* L. Liliacées. Les paysans le mangent au printemps comme préservant des maladies pendant toute l'année. Le suc d'ail, exprimé sur de la ouate, est un remède populaire de la surdité, de même que son décocté, dans du lait, détruit les petits vers (ascarides vermiculaires), soit qu'on le prenne par la bouche, soit en lavement. *Ilife d'a*, gousse d'ail.

Abesse. — Cerises noires douces. — Utilisées au siècle dernier par la pharmacopée liégeoise; on en faisait une eau distillée.

Absinthe, *foir*, *blanc foir* (Orp-le-Grand). — Absinthe commune, grande absinthe, herbe aux vers, herbe sainte. — *Artemisia absinthium* L. Composées. On l'emploie en lavement

contre les vers et en macération dans du genièvre contre les maux d'estomac.

Jadis, on faisait grand cas du vin d'absinthe :

Prêt à vous embarquer, buvez du vin d'absinthe ;
Contre les maux de cœur, c'est un préservatif,
Du nitre de la mer, de son air purgatif,
Vous n'aurez tout au plus qu'une légère atteinte.

(ÉCOLE DE SALERNE.)

Acide, vitriol. — Sous ces simples noms, les armuriers désignent l'huile de vitriol, acide sulfurique.

Acide di priseur. — Acide chlorhydrique.

Acide bourique. — Corruption pour acide borique. — Substance blanche, le plus souvent pulvérisée, qui, en solution dans l'eau, sert comme antiseptique.

Âcolette, sabot (Spa). — Ancolie. — *Aquilegia vulgaris* L. Renonculacées. *Wan di N.-D.* (Gothier). Souliers du bon Dieu (Haute-Marne). Gants, cinq doigts. Les semences, qui sont noires et brillantes, servent à faire revenir les pigeons au colombier ; on en fait également un thé diurétique : *Simence d'âcolette*.

Affliche, achèye. — Voyez *plaque Madame, ponté à cou*.

Agrimône. — Aigremoine, eupatoire des Grecs, herbe d'eupatoire. — *Agrimonia eupatoria* L. Rosacées. L'herbe, qui est légèrement astringente, se prend en infusion.

Aimant. — Aimant, pierre d'aimant. Il s'agit surtout de l'aimant artificiel que le peuple considère comme spécifique des douleurs névralgiques. On fait de même des plaques électriques : acier et cuivre, des colliers électriques : velours et soie, des bagues, etc.

Aisse. — Lierre terrestre, rondote, herbe de Saint-Jean — *Glechoma hederacea* L. Labiées. Le *thé d'aisse* jouit d'une grande réputation comme pectoral.

Afwe. — Eau. *Euw* (Braine-l'Alleud). — *Iau* (Borin et Rouchi).

Afwe di chässe. — Eau de chaux. On dit encore *châssin*.

Afwe di clâ. *Aiwe ferrêye*. — Eau de clous, eau ferrée. S'obtient en faisant plonger dans une bouteille d'eau des clous rouillés, jusqu'à ce que le liquide ait acquis une saveur ferrugineuse. (Remède populaire.)

Afwe fiërreuse. — Eau ferrugineuse (Spa).

Afwe di daguè. — Eau de goudron. Résulte de l'action de l'eau sur le goudron tapissant les parois internes d'un pot en grès. C'est un remède populaire contre les bronchites.

Afwe di câne. — Eau de mélisse des Carmes. Remède connu depuis longtemps, fort en vogue pour les cas de coliques, crise de nerfs, etc.

Afwe di mar'hâ. — Eau dans laquelle le maréchal-ferrant plonge son fer incandescent. Ce liquide, couleur de rouille, à odeur fétide et à saveur ferrée répugnante, possède, dans le peuple, une grande renommée comme anti-syphilitique.

Afwe di mène. — Eau minérale.

Afwe sénatif. — *Aiwe siccatif*, corruption de *aiwe sédative*. — Eau sédative, qui dissipe les maux de tête.

Afwe po sôder. — Eau de soudure. Acide chlorhydrique additionné de quelques rognures de zinc, que les plombiers emploient pour souder.

Afwi, boton d'ôr. — Renoncule des champs, bouton d'or. — *Ranunculus arvensis* L. Renonculacées. Les propriétés de son suc, qui est rubéfiant et irritant comme celui des autres renonculacées, sont parfois mises à profit dans nos campagnes.

Alcali. — Sous-carbonate ammonique, dont on se sert, en pâtisserie, pour feuilletter largement les pâtes, par exemple les gaufres et les pâtés; désigne aussi l'ammoniaque.

A l'honneur di Diu et d'la Vierge. — Quand on l'implore avec cette formule, le négociant ou le pharmacien doit livrer gratuitement l'objet demandé qui, sans cela, n'opérerait pas. On demande ainsi *dè lârd* (pour le mal de gorge); *dè l'âme*, *dè dégout* (pour sevrer les enfants à la mamelle); *dè camphe*, *dè lèvin* (pour la fièvre lente), etc.

Al'mène. — Alumine.

Aloes. — Ancien purgatif énergique et bon marché qui est encore fort en vogue aujourd'hui.

Alon, alun, pîr d'alun, glace d'alun (Orp-le-Grand). — Alun, sulfate d'alumine et de potasse ou sulfate d'alumine et d'ammoniaque. Placé dans le creux d'une dent, c'est un remède populaire contre la carie douloureuse.

Amande. — Amande. Noyau et graine de l'*Amygdalus communis* L. Rosacées-amygdalées. La pâte d'amandes amères est employée au lieu de savon par les personnes qui ont la peau tendre ou attaquée par une dartre.

Ambe. — Ambre jaune. Résine fossile dont on fait des colliers, destinés, croit-on, à prévenir les crises dues à la première dentition.

Amér di bouf. — Fiel de bœuf, amer de bœuf, bile de bœuf. Liquide verdâtre, visqueux, à odeur particulière, que l'on emploie pour dégraisser. On l'utilise parfois encore en pharmacie.

Amidon, blanc amidon. — Poudre d'amidon, amidon blanc. Substance qui s'extrait surtout du froment et du riz. Voyez *Galêye* et *Pouss'lète*.

Ammoniaque, armoniaque. — Ammoniaque liquide, alcali volatil. La forme armoniac se retrouve dans les anciens auteurs français qui traitent de la matière. Lemery 1697 et Bellefontaine 1712 disent indifféremment l'ammoniac ou l'armoniac, réservant le terme ammoniaque à la gomme de ce nom. De

même, la pharmacopée liégeoise 1741 dit : *Purificatio salis armoniaci, Spiritus armoniaci*.

Amôni (*neur*) (Liège), *amande* (N.) *Ronche* (Luxemb.), *Roinche* (Rouchi). — Ronce sauvage. *Rubus caesius* L. Rosacées. Le fruit petit, arrondi est formé de petites baies noirâtres, et est nommé mûre de haie, mûre sauvage ou de renard (*âmône*; *meurte* (Rouchi), *meure* (Borin). Ce fruit sert à faire un sirop de mûres assez analogue au sirop de mûres du mûrier, *Morus nigra*. La partie la plus usitée de la ronce est la feuille (*foye di ronhe*) dont la renommée populaire contre les maux de gorge est parfaitement justifiée.

Amôni (*roge*). *Ampounier* (Luxemb.) *flambèze* (Hainaut), *flambesse* (Rouchi). — Framboisier. *Rubus Idæus* L. Rosacées. Son fruit rouge sert à faire le sirop de framboises, usité contre les maux de gorge et comme sirop d'agrément.

Angélique, *rècène di Saint-Esprit* (Spa). — Angélique, herbe du Saint-Esprit. *Angelica archangelica* L. Umbellifères.

Anise (*vètès*). — Anis vert.

Anise (*blanquès* et *rogès*). — La dénomination d'anis vert a pour but de distinguer cette espèce des anis rouges et blancs recouverts de sucre qui se vendent sous le nom d'anis couvert, anis de Verdun ou de Flavigny.

Anise po lès viér. — *Semen contra* dragéifié en blanc et en rose.

Antipéril, *poude d'influenza*, *poude po l' mû d' tièsse*. — Antipyrine.

Anwèye. — Anguille. Voici un remède populaire et absolument certain, dit-on, contre l'ivrognerie : Prenez une anguille vivante et plongez-la dans une bouteille de genièvre jusqu'à ce qu'elle y périsse. Donnez ce genièvre à un ivrogne et il sera à tout jamais dégoûté des boissons alcooliques. Il est regrettable que la réalité ne réponde pas à ce dit-on.

Apothicâre. — Apothicaire. Ancien nom du pharmacien.

Arâse, *aurause*, *aripe*, *lâripe*. — Arroche hastée. — *Atriplex hastatum* L. Salsolacées.

Ardispène, *blanke sipène*, *pèchali*, *âbe di s'pène*. *Aubépène* (Rouchi). — Aubépine. — *Crataegus*. Rosacées. Les fruits rouges peu charnus (sonnelles) sont recherchés des gamins sous le nom wallon de *bouchète* (Montignies-sur-Roc), *pèchée* (Malmedy), *pechalle* (L), *pèche* (N). Quant aux jeunes feuilles, les marmots en font une réserve pour la nourriture de leurs hannetons, d'où le nom de *pan d'âbalowe*.

Lezaack (Spa) rapporte *ârdèspène* à l'épine vinette, *Berberis vulgaris*.

Argent. — Argent. Les boucles d'oreille en forme d'anneau faites avec ce métal préservent de la névralgie, au dire des gens du peuple. En feuilles, il sert à argenter les pilules.

Argentène (Verviers), *ârgintène*, *ièbe à froyon* (L), *ièbe du froyon* (Spa). — Potentille anserine, argentine, herbe aux oies, bec d'oie. — *Potentilla anserina* L. Rosacées. Plante à feuilles argentées en dessous, à tige couchée, à fleurs jaunes solitaires. Les feuilles, dont les oies font, paraît-il, leurs délices, sont astringentes, d'où leur emploi contre l'échauffaison.

Arnica, *ouye di bouf*. — Tabac ou bétoine des Savoyards, tabac des montagnes. — *Arnica montana* L. Composées. Le mot *arnica*, par corruption *armonica*, est surtout réservé à la teinture provenant de la macération des fleurs d'arnica dans l'alcool. Sa principale vertu est de guérir plaies et bosses, aussi son emploi était-il au moyen âge bien plus fréquent que de nos jours.

Arsinic. — Arsenic, acide arsénieux, mort aux mouches, mort aux rats. Le peuple a étendu le sens de ce mot et s'en sert pour désigner tout produit à saveur âcre, corrosive.

Arzèye, *aurzèye* (L.), *arsie* (Braine), *dièle* (L), *dèbe* (N), *dièf*

(Borin). — Argile. Sert à faire des pansements en pharmacie-vétérinaire.

Aspère. — Asperge. — *Asparagus officinalis* L. Asparagi-nées. Les bourgeons allongés (turions) qui constituent les futures tiges et qui sont si recherchés comme comestibles jusque vers la Saint-Jean, calment, dit-on, de même que les racines, les palpitations du cœur. Chacun sait que l'urine, sous l'influence des asperges, contracte une odeur fétide qu'un peu d'essence de térébenthine transforme en odeur de violette.

Avône, aveine (Borin), *bèche du mohon* (Spa). — Avoine. *Avena sativa* L. Graminées. Grossièrement moulue, l'avoine porte à Malmedy le nom de *pastore*.

B

Bâbe du gatte. Voyez *reïne di pré*.

Bâbe di mône. — Barbe de moine. Cheveux du diable. — *Cuscuta europea* L. Convolvulacées. Plante parasite, capillaire, blanche, considérée comme diurétique.

Bagne. — Bain. Immersion et séjour plus ou moins prolongé du corps ou d'une partie du corps dans l'eau ou dans quelqu'autre substance.

Bai solo. — *Lysimachia nummularia* L. Primulacées. Elle passe pour arrêter les hémorrhagies, c'est pourquoi les phtisiques en font des infusions.

Bar, brok, noir bois (Luxemb.), *bren d'cacat, bo d'noire fèmme, purcaur* (Rouchi). — Bourdaine ou bourgène. *Rhamnus frangula* L. — C'est le faux nerprun.

Bar (*neûr*), *bois d'leup*. — Bourguépine, épine de cerf. Nerprun purgatif. — *Rhamnus catharticus* L. Rhamnées. — On fait avec les baies noirâtres, un sirop usité surtout en médecine-vétérinaire.

Bar (*blanc*), *registrom* (Spa). — Troëne. *Ligustrum vulgare* L. Jasminées. Petit arbrisseau venant dans nos haies (*bar*) à feuilles un peu astringentes, à fleurs blanches en grappes. Ses fruits portent le nom de *rehin d'chin*.

Baron (*bleu*), *pierset*, *percette* (Hainaut), *perchèle*, *perselle* (Rouchi), *perselle* (vieux franç. : pers, bleu), *princhélet*, (Avesnes). — Bluet ou barbeau. *Centaurea cyanus* L. Composées. Les fleurs sont un remède populaire de l'ophtalmie ; elles colorent le sucre en bleu.

Bastade chène, *jène ourtêye*. — Ortie jaune, chanvre bâtard. *Galeopsis ochloreuca* L. Labiées. Plante à feuilles d'ortie et à fleurs jaunes. C'est un remède populaire contre la phtisie, importé probablement d'Allemagne, où il jouit d'une grande vogue sous le nom de thé de *Blankenheim*. Elle est commune dans nos bois et fleurit en avril-juin.

Bata ou **Spata**. — Pilon d'un mortier. Voyez *cloque*.

Baume di Pirou par corruption *baume di spirou*. — Baume de Pérou. Résine brun rougeâtre, semi-fluide, extraite du *Myrospermum pubescens* de San-Salvador. Le peuple l'emploie en frictions contre les rhumatismes.

Bèche di growe, *robert*, *rainette*, *roge rèsponce*. — Bec de grue, géranium de Robert, *Geranium robertianum* L. Géraniacées. Petite plante commune à fleurs rouges et à feuilles très divisées. Le fruit affecte la forme d'un bec de grue. C'est un astringent jadis réputé en France contre la stérilité.

Belle-dame, *ouye di diable* (Ardenne). Belladone, belle dame. — *Atropa belladonna* L. Solanées. Plante d'environ 70 centimètres de hauteur, à fleurs d'un rouge terne (juin-août, bois de Ninane). Le fruit est une baie de la grosseur d'une cerise, très pulpeuse, d'abord verte, puis rouge, puis noire. C'est un poison violent et maint enfant a péri pour avoir mangé de ses baies. Ses feuilles, fumées

en place de tabac, sont un remède en quelque sorte populaire contre l'asthme.

Béljamène, *beljamine* (Rouchi), *belsamine* (Metz). — Balsamine des bois. — *Impatiens noli tangere* L. Balsaminées. Petite plante à fleurs grandes, à éperon courbé, d'un jaune d'or. A petites doses, elle fait vomir; une forte quantité pourrait produire un empoisonnement.

Bèlle-Jihène. — Dame-Jeanne. — Grosses bouteilles de verre ou de grès contenant de 25 à 100 litres.

Bétone, *orèye du bou* (Spa). — Bétoine. — *Betonica officinalis* L. Labiées. — Petite plante à tige carrée et à fleurs purpurines (juin-août) en épi court, très compact au sommet. Elle est un peu excitante et sa poudre fait éternuer.

Bigone, *hièbe di Saint-Benoît*, *hièbe di poirfi*; *hièbe du feu* (Verviers). — Benoîte officinale, herbe de Saint-Benoît, herbe bénite. — *Geum urbanum* L. Rosacées. La racine, violette intérieurement, à odeur de giroflée et à saveur amère est usitée comme astringente et fébrifuge.

Biloki d'pourçaf. — Prunier sauvage. — *Prunus insititia* L. Amygdalées. Fleurs blanches, fruit globuleux, noir, penché. On fait avec les fruits écrasés une boisson aigrette rafraîchissante, voyez *hottali*.

Biole, *boule* Luxemb., *boule* Rouchi et Hainaut. — Son écorce porte le nom de *dève* (Malmedy), *biole*, *beyole*, *biale* (Verviers), *bouleau*, *biole*. — *Betula alba* L. Amentacées. Arbre qui se trouve fréquemment dans nos bois, caractérisé par son épiderme lisse, d'un blanc d'argent.

Bièr. — Bière, *cerevisia*, *zyphus*. C'est une boisson fermentée faite avec le houblon et les graines des céréales, surtout avec l'orge.

Biscûte, *buscûte*, *biscûte di souke po prugî*, *po les vièr*. — Biscuits de sucre purgatifs ou vermifuges.

Biscûte di mér. — Biscuit de mer, os de sèche, *ossa sepium*.

Bismuth, *poûde po les vai qui ont li d'vôye'mint* (campagne). — Il s'agit du nitrate de bismuth, corps blanc semblable à de la craie pulvérisée, qui est plus connu du peuple urbain par son action siccative externe que par ses propriétés internes contre la diarrhée.

Bisse, *cauwe di ch'vâ*. — Prêle, queue de cheval ou de renard. — *Equisetum arvense* L. Equisetacées. L'équisetum hiemale : *candèle d' file* (fille), *cat queue* Rouchi. La similitude de caractères a créé confusion complète dans la détermination wallonne des prêles. Le terme *cauwe di ch'vâ* surtout est vraiment un terme générique.

Blanc d'Espagne, voyez *crôye*.

Baleïne, *blanc d'baleïne*. — Blanc de baleine. Il entre dans la composition de divers onguents et les blanchisseuses à neuf s'en servent pour donner au linge un aspect brillant et glacé.

Blanc bouyon, *molène* — Bouillon blanc, cou de loup (Fusch, 1541). — *Verbascum thapsus* L. (verbascum-barbascum par allusion aux filets barbus de la plante), Verbascées.

Blanc d'zinc. — Blanc de zinc.

Blanc d'oû, voyez *où*.

Blanc moussé (lichen Carragheen) voyez *mossai*.

Blanc wazon. — Alchimille, pied de lion. — *Alchemilla vulgaris* L. Rosacées. On emploie comme vulnéraire astringent l'herbe fleurie et la racine qui est noire, grosse, à odeur désagréable.

Blanche hârpik (latin *aurea pix*). — Poix blanche, poix de Bourgogne. — *Pix abietina*, masse sèche, jaunâtre, se moulant sur la forme du récipient, à odeur de térébenthine. C'est du galipot (térébenthine évaporée spontanément sur le tronc du pin maritime) filtré à travers un sac de toile pour le purifier.

Blanche māv'lètte; *wilmaute* Ath. — Guimauve. — *Althea officinalis* L. Malvacées.

Bleu. — Se dit absolument de l'amidon bleu parfois employé comme remède populaire des dartres.

Blèssi. — Pulvériser, piler, concasser. L'opération n'est pas poussée aussi loin qu'avec *broyi*.

Bleûfe māv'lètte, *fromegeon* (Borin), *from'geon* (Rouchi), sign. graine de mauve, *frum'jon* (Spa), *frumegon* (L.), *froujon* (N.), *frumejon* (Morlanwelz). — Sous ce nom on comprend : 1° *wilmaute* (Rouchi), la grande mauve, herbe à fromage. *Malva sylvestris* L. Les semences de la mauve ont la forme d'un disque aplati d'où le nom de fromagère, etc. 2° la mauve à feuilles rondes, fromagère, *froumage di gatte*, *Malva rotundifolia* L. Malvacées. Elles jouissent des mêmes propriétés émollientes que la guimauve, mais contiennent moins de mucilage. Comme usage populaire, on récolte et on utilise toute la plante ; en pharmacie, on n'emploie que les fleurs qui, rouges à l'état frais, deviennent d'un bleu magnifique par la dessiccation.

Bois d'Bruzi L, *bo d'berzi* (Rouchi). — Bois de Brésil, brésillet, fourni entr'autres par le *Cesalpinia tinctoria*. Papilionacées. Le commerce le fournit, pour les besoins de la teinture, en morceaux effilés, inodores et d'un beau rouge.

Bois d'bleu, bois d'Campêche. — Bois de Campêche, bois de sang fourni par l'*Hamatoxylon campechianum*. — Papilionacées. Le bois de Brésil. C'est la base d'un grand nombre de teintures, par exemple : la coloration des œufs de Pâques en rouge et l'encre noire lustrée.

Bois d'garou. — Daphné, bois gentil. — *Daphne mezereum* L. Thymelacées.

Bois d'leup, voyez *bâr* (*neur.*)

Bois d'musc. — Bois de musc, écorce éléuthérienne,

cascarille (espagn. petite écorce). — *Croton eleutheria* Benn. Euphorbiacées. Ecorce semblable à celle du quinquina gris, mais qui en diffère en ce que, chauffée, elle dégage une odeur musquée intense qui la fait rechercher par certains fumeurs pour mélanger au tabac : *cigare musqué* de nos foires.

Bois d'quinquinâ. — Écorces de quinquina fournies par différentes espèces de la tribu des Cinchonées. Rubiacées.

Bois d'rôcoulisse, *bo d'regulus* ou *r'culus* (Morlanwelz), *juséye di bois* ; *regulis*, *regalis*, *busculis* (Rouchi), *bo d'erculis* (Mons). — Bois de réglisse, racines de réglisse : *Glycyrrhiza glabra* L. Papilionacées. Racines grisâtres extérieurement, jaunes intérieurement, à saveur sucrée douceâtre, qui s'étalent en petites bottes aux vitrines des épiciers. En pharmacie, ne se vendent guère que découpées en fragments d'environ 1 à 2 centimètres. C'est l'accompagnement sucré de presque toutes les tisanes, il a sur le sucre l'avantage de désaltérer.

Bocâl. — Bocal.

Boleu. — Amadou. Préparé, il est hémostatique. Agaric du chêne, amadouvier. *Polyporus igniarius* Fries, champignons hyménomycètes.

Bôlus L. — Bol, médicament roulé en forme de boule, de grosse pilule.

Bolusse. Borin. — Terre colorée en rouge, par exemple le bol d'Arménie.

Boquet. — Bol empoisonné qu'on jette aux animaux, noix vomique.

Bordon d'guimauve. — Bâton de guimauve. On désigne sous ce nom : 1° la racine de guimauve, hochet campagnard des enfants ; 2° la pâte de guimauve façonnée en bâtonnet.

Bordon d'jus, *bâton de jus*, *jus de réglisse*. — Bâton d'environ 10-12 centimètres de longueur et de la grosseur du pouce ou d'un crayon, préparé surtout en Italie (Calabre). Toutes les

boissons populaires connues sous le nom de *coco* sont des solutions de jus de réglisse aromatisées soit par la menthe, par l'anis, par le citron ou par la coriandre. C'est un remède populaire très en vogue contre le rhume. C'est également la base du célèbre *sirop de Calabre* que Daudet dans *Tartarin de Tarascon* transforme plaisamment en *sirop de cadavre*.

Bordon d'orge, bordon di souque d'orge, voyez *souque d'orge*.

Bordon d'rôcoulisse. — Bâton de réglisse, réglisse non coupée, longue d'environ 25 centimètres, masticatoire chéri des marmots des écoles.

Botèye, bouteille.

Boton d'argent. — Bouton d'argent. Variété cultivée de la *Ranunculus aconitifolius* à fleurs blanches devenues doubles. A Spa, ce terme désigne l'achillée ptarmique ou sternutatoire *Achillea ptarmica* L, composées, à feuilles linéaires, à fleurs blanches.

Bouchon. — Taupette, bouchon, liège.

Bouyon. — Bouillon.

Boûquette; *boquette* (Lille), sarrazin. *Fagopyrum esculentum* Mönch. Polygonées.

Boûquette sauvage, *fève sauvage* (Hainaut). — Renouée, liseron. *Polygonum convolvulus* L, polygonées.

Boûrre; *bûr* (Rouchi), *bûr* (Hainaut). — Beurre, butyrum. Corps gras que l'on retire par des moyens mécaniques du lait de différents mammifères, surtout de la vache dans nos contrées.

Boûre di cako, par corruption *boûre di calcôve*, voyez *cako*.

Bourrasse, *bourasse en pire*, *bourasse en gros*. — Borax.

Bourasse en fin. — Borax pulvérisé. Poudre blanche que les repasseuses mélangent à l'amidon pour donner plus de

raideur aux tissus. Ajouté au lait, il l'empêche plusieurs jours de s'aigrir; en émulsion avec l'huile d'olives, il sert à falsifier le lait en narguant le lactodensimètre; on dit aussi qu'il chasse complètement les cafards (blatte orientale).

Bourrâsse. — Bourrache. — *Borrago officinalis* L. Borraginées. La plante, qui contient beaucoup de salpêtre, est utilisée tout entière; elle trouve son application populaire dans les inflammations de poitrine et de la vessie.

Brâ, orge préparé, malt.

Breûsse, *hov'lette*; *brouche* (Borin). — Brosse, brosse à dents, etc.

Brésilicum. — Onguent basilicum, c'est-à-dire onguent royal ainsi nommé à cause de ses grandes vertus. Onguent d'un brun foncé fort employé comme suppuratif.

Broufre, *brèire* (Malmedy). — Bruyère commune, Erica.

Brôy'rèsse. — Spatule.

Bubéron, *tûtêlète*. — Biberon. — Avant la découverte des applications du caoutchouc, le biberon (*penne*) consistait en une fiole ordinaire munie d'une éponge ou d'un bouchon percé de trous pour que le lait ne pût s'écouler trop rapidement. On les perfectionna en perçant un trou dans le milieu de la hauteur de la fiole pour donner accès à l'air, ouverture pouvant être obturée à volonté avec le pouce, et en munissant le goulot d'un pis de vache préparé. C'est encore, à part le pis remplacé par une tétine en caoutchouc, le système en vigueur sous le nom de biberon Vanleer. On rencontre encore dans les campagnes de ces fioles à éponge ou à bouchons de liège répandant une odeur infecte de lait aigri. Ceux actuellement en usage, à bouchons en celluloïde, en verre ou en porcelaine, à tuyau en caoutchouc et verre, ne présentent aucun inconvénient lorsqu'ils sont journellement lavés à grande eau.

Buke. — Bugle rampante. — *Ajuga reptans* L. Labiées.

Petite plante des bois, légèrement astringente, qui jouissait jadis d'une si grande réputation qu'on disait :

Avec le bugle et la sanique (sanicle)
On fait aux médecins la nique.



Cache. — Fruit tapé. Cuit au four puis séché, se dit surtout des poires et des pommes.

Cachou. — Cachou, terre du Japon.

Café (Spa, Lezaack). — Lupin. — *Lupinus albus* L. Papilionacées. On a voulu s'en servir en guise de café lors du blocus continental. Les fèves dont jadis on obtenait par mouture une farine résolutive servaient aux Romains de monnaie fictive au théâtre.

Café. — Café. — *Coffea arabica* L. Rubiacées. Pour les bonnes femmes, le café est une panacée universelle : froid, chaud, mal de tête, migraine, mal d'estomac, rhume, tout disparaît comme par enchantement sitôt la tasse de café absorbée.

Cahotte. — Rouleau, étui, cornet. Feuille de papier roulée en cornet ou en cylindre et contenant des pastilles, de la melle, de la monnaie, etc.

Cako, par corruption *calcove*. — Cacao. Le beurre qu'on retire des fèves de cacao est fort usité par les gens du peuple contre les gerçures et les crevasses du sein. Privé de sa pelli-cule, mais non de son beurre, le cacao torréfié et pulvérisé sert à faire le chocolat et le racahout.

Calmène, *pire di calamène*, *pire di caramel*. — Calamine, pierre calaminaire, carbonate de zinc natif. Ordinairement d'un gris jaunâtre. Pulvérisé, il sert, soit seul, soit en pommade, comme siccatif, surtout pour les inflammations des paupières. Le même cérat est populaire à Londres : *cerate of calamine*.

L'expression *pire di caramel* est à rapprocher du *carameele steen*, qui en bas-allemand, désigne le sulfate de zinc en tant que médicament pour les yeux.

Camamèlle, *camamine* (Hainaut), *camènène* (Rouchi). — Nom générique des différentes camomilles. On distingue : 1° *dobe camamelle*, camomille double, camomille noble, camomille odorante. — *Anthemis nobilis* L. Synanthérées. L'infusion de capitules à saveur amère, camphrée est un remède populaire contre les coliques, de même que l'huile de camomille est réputée en frictions contre les maux de ventre des enfants. Avant la découverte du quinquina, on l'estimait comme un de nos fébrifuges les plus précieux ; 2° *flairante camamelle*, camomille puante, maroute, *Anthemis cotula* L. Son odeur écarte les punaises et les bêtes noires, voyez *Hiebe di procession* ; 3° *Savage camamelie* ; *ameralle* (N), petite camamelle. Sous ce nom on désigne : 1° la camomille commune ou d'Allemagne, *Matricaria camomilla* à fleurs jaunes au centre, blanches au bord, à odeur agréable à laquelle on substitue souvent : 2° la camomille des champs. *Anthemis arvensis* L. Composées. Elles ont toutes les mêmes propriétés que la camomille noble.

Camphe, *câfe*, *camfe en pire* (Orp-le-Grand), *rabat-joie* (Nam.). Mis dans des sachets ou petites bourses de toile sur la poitrine, il préserve de la fièvre lente (Rem. popul.). Le camphre a encore aujourd'hui la réputation d'être noueur d'aiguillettes, anti-vénérien, même par l'odeur ainsi que le vers suivant l'affirme :

Camphora per nares castrat odore mares. (E. de S.).

Camphe gealé, *gealèye di camphe*. — Baume opodeldoch solide.

Canada. — Topinambour, poire de terre. *Helianthus tuberosus* L. Composées. Plante tout à fait analogue au soleil ou

Helianthus annuus, à tige de plus d'un mètre, à grandes fleurs jaunes, à tubercules en forme de pommes de terre allongées et à goût d'artichaut. Les bestiaux sont très friands de toute la plante. Sa culture se fait dans le Limbourg sur une grande échelle et les distillateurs retirent un bon alcool de ses tubercules.

Canârèye. — Canarie, alpiste. — *Phalaris canariensis* L. Graminées. Plante à épi ovoïde dont les graines jaunâtres brillantes servent à nourrir les serins.

Cannelle. Cannelle. Son infusion dans du lait est un remède populaire contre la diarrhée et son usage fréquent serait, dit-on, aphrodisiaque.

Caoutchouc, gôme élastique, élastique. — Caoutchouc, suc coagulé à l'air de nombreux végétaux, entr'autres du *Siphonia elastica*, communément cultivé dans nos appartements comme plante d'agrément.

Cape di saou. — Têtes de sureau, capitules de fleurs de sureau. Voyez *Saou*.

Cape di sène. — Voyez *Foye d'auricule*.

Capahou. — Copahu, baume de Copahu. Le remède populaire le fait prendre en nature, avec du café infusé, contre les maladies vénériennes. Sa connaissance a été surtout propagée par les fameuses capsules Mothes.

Cape. — Câprier. *Capparis sativa* L. Capparidées. Les boutons floraux confits dans le vinaigre constituent les câpres.

Capulaire, par corruption *scapulaire*. Nom donné à plusieurs fougères. On fait avec le capillaire du Canada un sirop (par corruption *sirôpe di scapulaire*), très estimé et très agréable.

Carbonade, poudre la bière (Orp-le-Grand). — Corruption pour bicarbonate de soude.

Cascogné, *Cascogné*, *Castange* (Fuchs 1541), *katagne*, Borinage. — Châtaignier. — *Fagus castanea* L. Cupulifères. C'est également le nom du bigarreautier : *cascogné* ou mieux *gas-cogné*.

Casse lunette. *Brise leunette*, Rouchi. — Casse lunette (en partage avec le bluet). Euphrasie officinale. — *Euphrasia officinalis* L. Scrophulariées. A joui longtemps d'une grande vogue comme collyre.

Cassis. Voyez *Grusalt d'wandion*.

Cataplame, *pape*. — Cataplasme. — Mélange d'une substance solide : farine de lin, mie de pain, pain d'épices noir, fécule, suie, etc., avec un liquide : eau, lait, vin, huile, jaune d'œuf, savon; ou produit pâteux : pulpe de citrouille, décocté de poireaux ou de mauve, bouse de vaches, etc., que l'on applique sur une partie douloureuse du corps pour en faire disparaître le mal.

Caue. *Kaüe*, *genne baron*, *fleur d'avri*, *fleur du Rombouhy* (Spa). — Narcisse faux-Narcisse. — *Narcissus pseudo narcissus* L. Narcissées. — C'est une plante dangereuse, qui fut employée à l'époque du blocus continental pour remplacer l'ipeca. (Thèse du dr Lejeune de Verviers.)

Cécorèye (*savûge*), *florin d'or*. *Laitison*, Borinage. *Flur de Saint Jean*. Luxemb. — Pissenlit, dent de lion, *dens leonis*. *Leontodon taraxacum* L. Composées. Plante à suc laiteux, à fleurs jaunes que remplacent des semences à aigrettes (*ange* à Liège). Le peuple utilise les feuilles et les racines en salade comme faisant « uriner et renouvelant le sang. » Chose curieuse, les Anglais ont conservé l'une des deux formes françaises : *Dandelion* et traduit l'autre : *pissabed*.

Cécorèye (*bleufe*). — Chicorée sauvage, *Intybe*. — *Cichorium Intybus* L. Composées. Plante à rameaux herbacés épars, à fleurs bleues, dont la racine torréfiée et moulue donne la chicorée café. Par la culture, la chicorée se transforme en salades : chicorée, barbe de capucin, scariote, etc.

Céléri. — Céleri ou scélieri. (Ce mot est d'importation italienne, son nom français primitif était âche). — *Apium graveolens* L. Ombellifères. Ce légume, dont la culture a considérablement arrondi et grossi la racine, passe pour être aphrodisiaque.

Célihi, cèrèhî (Spa), *cerisie* (Frameries). — Griottier, cerisier commun. — *Cerasus vulgaris* L. Amygdalées. Avec les pédicelles de ses fruits (*cowe di cèlihe*), on fait une infusion souveraine, selon la tradition populaire, comme diurétique. Avec les fruits, on fait un sirop et une conserve à l'eau-de-vie.

Cère, cire. Substance jaune formant les cellules hexagonales dans lesquelles les abeilles déposent le miel. On la fond en forme de gros gâteaux. Purifiée à l'eau et au soleil, elle constitue la cire vierge, cire blanche (*blanque cère*) en petits disques. Celle-ci est inodore, la cire jaune possède une odeur agréable sui generis. Additionnée de suif, elle sert à faire les cierges d'église, additionnée de potasse ou d'essence de térébenthine, c'est l'*encaustique* ou *politure* pour planchers et pour meubles. Avec les huiles, elle sert de base à une multitude d'onguents. *L'ôl'mins di cère vierge et d'ôle d'olive fondou divin ine noûve paillette di terre* est fort employé à Liège comme pansement.

Céruse, *cérusse*. — Céruse, carbonate de plomb. — Cerussa. Rhasis, célèbre médecin arabe est le créateur de l'onguent de ce nom fort employé depuis longtemps; déjà les pots de faïence de Delft portaient au XVI^e siècle le titre « *Album Rhasis* » sous-entendu unguentum que le peuple en France au XVIII^e siècle avait traduit par *blanc raisin* (Lemery. Pharmacopée, p. 10.)

Ceroïne, céroène. Emplâtre à base de cire.

Chamène. Voyez bèljamène.

Chapaf d'afwe, *ièbe di tigneux* (Spa), *Hierbe de tegneux* (Rouchi). — Chapeau d'eau, herbe aux teigneux. — *Petasites officinalis* Mönch Composées. Plante à très grandes feuilles

(jusqu'à 1 mètre de diamètre), venant dans les endroits marécageux et dont on a longtemps utilisé la racine.

Chapaf d'curé. Meringues à la santonine. Bonbons vermifuges, en forme de bonnet, destinés aux enfants.

Chapaf d'macralle L. *Aubeson* N. Nom générique des Agaricinées, entr'autres donné à la fausse oronge *Agaricus muscarius* rouge écarlate avec des taches blanches (son infusé dans du lait tue les mouches) et à l'agaric meurtrier, *Agaricus necator* Bul. d'un brun roux, très communs tous deux dans nos bois.

Chapaf d'priesse, *Caperon d'prête* (Rouchi) à cause de la forme du fruit. — Fusain d'Europe. — *Evonymus Europea* L, Célastrinées. Arbrisseau dont la tige charbonnée donne le meilleur fusain à dessiner.

Chaudron d'ôr, *bassin d'aîwe*. *Pichalit* Luxembourg wallon (Dasnoy), *Codron* Valenciennes, *Pissaulit* Meuse (Labou-rasse), *Pihotte de ch'vau* (Vosges). — Populage des marais, souci d'eau. — *Caltha palustris* L, Renonculacées. Feuilles en forme de cœur. Les fleurs ont servi à colorer le beurre. Le suc est âcre et rubéfiant.

Chefine, *cheine* (Verviers). — Chêne. — *Quercus robur* L. Cupulifères. L'écorce des jeunes arbres et des jeunes branches grossièrement concassées constitue le tan. Les sages-femmes en ont fait un remède populaire contre les pertes blanches et les descentes de matrice. Lors du blocus continental, on fit avec le gland torréfié et pulvérisé un café très peu estimé que l'on donne encore aujourd'hui au lieu de café aux personnes trop nerveuses.

Chènne, *chen* (Fusch 1541). *Came* Borin. *Came*, *Keme* Rouchi. — Chanvre commun ou textile. — *Cannabis sativa* L. Cannabinées. Plante à pieds mâles et à pieds femelles, ceux-ci donnant des semences : chénevis, *chenne* L, *cannebuisse* Rouchi,

cameidue, *caneduisse* Bor., *cheneveuse* Luxemb., servant à l'alimentation des oiseaux et donnant une huile. Ces semences, cuites dans du lait, sont un remède populaire contre la jaunisse. La plante fournit une filasse dont on fabrique les meilleures cordes, le bois de la tige desséché sert à la préparation des chènevottes : *brocalle* L, *anaie* Lux., *buotte* Borin, *date* Rouchi. Des plants de chanvre distants d'un pied l'un de l'autre et semés en même temps que les choux éloigneront les papillons blancs, ce qui empêchera ces légumes d'être dévorés par les chenilles. (*Bulletin de la Société horticole de Huy* 1850.)

Chérbon, *carbon* Hainaut. Charbon de bois en poudre employé à l'intérieur contre les maladies de l'estomac. Le poussier de charbon de bois (*brusi*) est employé en bains de pied, dans les pensionnats de jeunes filles, pour provoquer la menstruation. L'indication première de cette pratique se trouve dans : Palman. *Recherches sur les propriétés médicales du charbon de bois*. Paris, Gabon, 1829.

Chêrcî, *chiersî*. — Merisier, flam. Kerseboom. — *Cerasus avium* L. Mönch Amygdalées. Les fruits servent à faire le kirsch dans la Forêt-Noire.

Chêrdon, *stierdon* (Verviers), *choudron* (Fusch 1541), *cardon* (Hainaut et Rouchi). — Chardon. — *Carduus*. On donne ce nom à des plantes de familles différentes, mais munies de piquants (*cardo*). Citons entr'autres : 1° Le chardon bénit. *Centaurea benedicta* L. Composées à fleurs jaunes, à odeur désagréable, à amertume persistante, jadis si réputé qu'on l'avait surnommé bénit et qu'on l'employait dans toutes les maladies. 2° *Le bleu cherdon*, panicaut, chardon Rolandou roulant. *Eryngium campestre* L. Ombellifères. 3° *Le cherdon Sainte Marêye*, chardon Sainte Marie flam. Mariadistel. *Carduus Marianus*. Composées. 4° *Le roge cherdon*, chardon étoilé, chausse trappe, *Centaurea calcitrapa* L. Composées. Ses racines sont à Liège un remède populaire contre la calvitie.

On commence par se laver la tête à l'eau salée, puis on l'enduit d'un mélange semi-fluide de décoction des racines, de savon de Marseille et d'eau-de-vie. 5° *Le peigne*, peigne, chardon à bonnetier ou à foulon; flam. Kaardedistel. *Dipsacus fullonum* L. Dipsacées.

Cherfou, *cierfou* (Spa), *cerfeuil* (Fusch 1541), *cherfue* Borinage. — Cerfeuil. — *Scandix cerefolium* L. Ombellifères. — Plante culinaire cultivée partout à cause de son arôme. Le peuple le considère comme fondant et l'emploie surtout en cataplasmes aux aisselles pour détruire les engorgements du sein.

Chivet. — Suivant les bonnes femmes, les cheveux brûlés, appliqués sur la « rose » après l'avoir fait « signer » font disparaître toute trace de la maladie.

Chocolât. — Chocolat. — On y incorpore certains médicaments dont il masque très bien la saveur désagréable et dont il rend ainsi l'absorption facile: *chocolât po les vier*, *chocolât po prugi*.

Chlorure di forme. — Corruption servant à désigner non le chloroforme, mais l'iodoforme.

Cin nok, *traînasse*, *traîne*, *traîne de pourciau* Borin, *Hierbe d'pouchau* Rouchi, parce que, dit Hécart, les porcelets s'y réfugient. — Centinode, trame, trainasse, herbe à cent nœuds. — *Polygonum aviculare* L. Polygonées. — Petite plante rampante, venant entre les pavés dans les endroits peu fréquentés. Son astringence l'a fait souvent utiliser.

Cira, *blanc cirage* corruption pour *cérat*. Cérat blanc. Mélange de cire vierge et d'huile d'amandes douces. Fréquemment employé pour panser les plaies. Le terme déformé *blanc cirage* n'est pas si ridicule qu'il le paraît de prime abord. Très longtemps les bottes ont été cirées soit en blanc avec du blanc cirage composé de blanc d'œuf et de céruse (aujourd'hui encore les militaires blanchissent leurs buffletteries avec du blanc de

neige (oxyde de zinc) et de la gélatine) soit en jaune avec du jaune (cirage) : ocre jaune et bière, soit en noir : cirage noir, *warcel*.

Citron, lémon. — Citron, limon. — Fruit comestible du *Citrus limonum* Risso Aurantiées. Coupé en tranches et jeté dans l'eau sucrée, il donne une limonade agréable et rafraîchissante.

Cétronelle par corrupt. : *sétronlêye*. (*Chitronelle* Rouchi, désignerait suivant Hécart le serpolet à odeur de citron : *Thymus serpyllum citri* odore ital. : *cetranella*.) — Vieux français : cédronelle. — **Mélisse citronelle.** — *Melissa officinalis*, Labiées. — Plante cultivée dans les jardins. Les feuilles qui répandent une odeur très agréable, servent en infusion dans les cas de vertige, de syncope, de mal d'estomac, etc.

Clawson, espèce de *clau* Mons, clou de génofle Rouchi. — Clou de girofle. — Fleur en bouton du *Caryophyllus aromaticus*, Myrtacées. C'est aussi le nom du lilas.

Clé d'paradis (Malmedy). Plante. (VILLERS. *Li spère do l' cinse*.)

Cléjet, *plumvair*, *oûye di chet*, *fleur di coucou*, *brâye di chet* Forir. *Clé des camps* Rouchi. *Braille de cat* Maubeuge. *Catabraie* Quesnoy. — Primevère, herbe à la paralysie, oreille d'ours, fleur de coucou ou de printemps. — *Primula officinalis* L. Primulacées. — Jolie plante à fleurs jaunes en bouquet au bout d'une hampe. On utilisait jadis ses racines et ses fleurs. Il ne faut pas confondre cette espèce avec la *matenne*, primevère élevée. *Primula elatior* L.

Cloque. — Mortier. — On les faisait surtout en cuivre, en fer et en marbre. Toutes les familles aisées en possédaient jadis un jeu servant à piler les épices. Ceux en bronze étaient souvent ornés de dessins, de millésimes : MDCXL, de devises ou de noms : *Amor omnia vincit*, *Laus deo semper* 1655, *Petrus Van*

den Ghein me fecit MCCCCCLXVIII. Remarquons en passant que jadis les enseignes étant presque toujours parlantes, le mortier « enseignait » la plupart des épiciers et des apothicaires. Les plus usuels sont actuellement en porcelaine, en biscuit ou en verre.

Cochlearia. — Velar, herbe de Sainte-Barbe — *Erysimum barbarea* L, Crucifères. Plante commune ayant les propriétés antiscorbutiques des cressons. La plante entière pilée est un remède populaire contre les contusions.

Cognac. — Eau-de-vie de Cognac, cognac. L'une des bases assidues des remèdes populaires contre la toux et contre le rhumatisme.

Cornoule. *Puaine, Susaine.* (Rouchi.) — Corne ou cornouille. Fruit astringent du cornouillier mâle. *Cornus mas* L. Hédéracées. Les fleurs jaunes viennent avant les feuilles, le fruit rouge est ovoïde. *Diale blate su mère* (Spa) est une espèce voisine : Cornouiller sanguin ou savignon, *Cornus sanguinea* L, dont les fleurs sont blanches, les rameaux rouges et dont les fruits petits, noirs, globuleux contiennent un noyau renfermant beaucoup d'huile utilisable.

Coide di violon. — Corde de violon. Elles ont acquis, depuis longtemps, la réputation de guérir les névralgies et les rhumatismes. (Remède populaire.)

Coin. — Coignassier, coignier. — *Pyrus cydonia* L. Rosacées. — Le fruit : *coin*, poire de coing est très astringent, on en fait un sirop et une marmelade fort employés contre la diarrhée.

Coine di cér. — Corne de cerf. On s'en est longtemps servi en râpures pour faciliter la dentition des petits enfants et pour arrêter la diarrhée consécutive de la dentition.

Cokai. *Coai, coquerai, jenne moron, crouin.* (Fusch 1544.) *Bouton d'or.* Borinage en partage avec les renoncles. *Senecio vulgaris* L. Composées. — Plante à fleurs jaunes, fort commune

qui passe pour calmer les convulsions. On en donne aussi aux oiseaux.

Cokalkouk, *Bourdon* Borin. — *Orchis maculé*, *Satyrion*, *scrotum de chien*. — *Orchis maculata* L, Orchidées. Plante ayant le port de la jacinthe, à fleurs, (*priesse* Verviers. *Priesse* est une abréviation par euphémisme pour *C... du priesse*, *testiculus sacerdotis*) rouges maculées de noir, en forme de casque, fleurissant en juin, commune dans le bois de Kinkempois, sur la route de Verviers à la Gileppe par Stembert et Goé, etc., et dont les tubercules contiennent une fécule très nourrissante : le salep. La forme testiculaire de ces tubercules a, par signature, fait réputer cette plante comme aphrodisiaque.

Colicoïn. — *Coloquinte*. — On désigne sous ce nom l'extrait de coloquinte, très amer, qui appliqué sur le mamelon du sein « dégoûte les enfants ». Quant au fruit qui se vend décortiqué, blanc, montrant de nombreuses semences, et du volume d'une orange, il porte le nom de *pomme di colicoïn*, *pomme de coloquinte* du *Cucumiscolocynthus*, L, Cucurbitacées. Les ouvriers s'en servent, infusé dans du genièvre, pour arrêter les blennorrhagies, mais c'est un remède incertain et dangereux. J'ai maintes fois entendu demander par une plaisante déformation du mot : *Inc pomme di calotin po l'chaude pihe*.

Colifon (Morlanwelz). Voyez *Speculaire*.

Colle arabic (Morlanwelz). Voyez *Gôme arabique*.

Colon, *Coulon*. Borin. Pigeon. — L'ouvrage de Van den Bossch, chapelain près de Tongres, donne différents remèdes tirés de cet oiseau. Ces remèdes sont mentionnés dans son savant homonyme du XVII^e siècle ; ainsi, par exemple : 1^o *Columbam dissectam, ad spinam melancholicorum aut affectum caput insipientis, applicari utiliter, volunt aliqui : inter quos Amatus Lusitanus et 2^o Frequens esus columbarum pruritum venereum excitare creditur, etc.*

Colowe, *Couluèfe*. Mons. Couleuvre. — Aujourd'hui encore, il n'est pas rare de voir des enfants du peuple venir exposer en vente des couleuvres, des salamandres, des têtards de grenouille, des lézards, des cigales etc., toutes choses jadis employées dans la matière médicale et reléguées aujourd'hui dans les remèdes de tradition des bonnes femmes et des chapelains avec le foie de loup, les poumons et la langue de renard, l'arrière-faix, les crapauds, les vers de terre, le sang de bouc ou bouquain, l'ongle d'élan, les vipères, la corne de cerf, les hirondelles, l'ivoire, l'os de la jambe du bœuf, l'usnée du crâne humain, les cataplasmes de crottes de chien de Bateus etc., etc.

Compagnon, *roge compagnon* L et Borin. — Lychnide des bois. — *Lychnis sylvestris* L. Caryophyllées. Les fleurs rouges, durant tout l'été, passent dans le peuple pour être vénéneuses.

Côpresse, *compresse*. Compresse. — Toile imbibée d'un liquide : eau, huile, vinaigre, etc., que l'on applique sur le siège d'un mal.

Coq levant, *Coquelevain*. (Luxemb.). — Coque du Levant. *Menispermum cocculus* L, Menispermacées. — Le fruit, semblable à une orangette, est un violent poison, possédant une amertume extrême qui l'a fait criminellement employer, en Angleterre, pour donner du montant à la bière, mais son principal usage est, mélangé à de la mie de pain et de la terre, de former des boulettes, usitées par nos braconniers d'eau douce pour la pêche du poisson. L'eau délite la boulette, s'imprègne de poison, en sature le poisson qui vient tournoyer et mourir à la surface de l'eau. Tué de la sorte, le poisson est un aliment dangereux, si on ne le vide dès sa sortie de l'eau. Ce procédé, comme celui de la chaux jetée dans les eaux courantes, est d'ailleurs interdit par les lois.

Coquelico, *tonnir* (L.), *tonnoir* (N.), *pavo* (N.), *pitit pavoir* (Verviers). — Coquelicot, ponceau. — *Papaver rhœas* L.

Papavéracées. — Plante fort commune dans les moissons, à fleurs rouges (juin-juillet) dont on emploie les pétales et parfois la capsule contre les rhumes. Les enfants s'amuse à replier un pétale de coquelicot de façon à y enfermer de l'air et le font éclater avec bruit sur le front. En Angleterre, les enfants croient que l'action de cueillir le coquelicot provoque les éclats de tonnerre : *thunderbowt*.

Cor, *neûhî*, *cône*, **Malmedy**. *Caurier* Rouchi. *Nougié*, *neusié* Borin. — Noisetier. — *Corylus avellana* L. Corylées. Voyez *neûhe*.

Cor por diale, Namur. — Corruption du mot français poudre cordiale.

Corintène. — Raisins de Corinthe. — Employés comme pectoraux.

Coûtai, *tulipa*. — Iris des jardins, iris germanique. — *Iris germanica* L. Iridées. — Les paysans emploient les feuilles privées de leur épiderme en guise d'emplâtre sur les cors et les plaies.

Côwe di cêlîhe. Queue de cerise. Voyez *cêlihî*.

Côwe (L) *Cawe* (Verviers) *di chvâ*. Voyez *Biss*.

Côwe du leu. (Ver. et Spa). Voyez *Pid d'leu*.

Côwe du rat (Ver.) Voyez *Plantraine*.

Crâs lârd. — Porcelle enracinée. — *Hipochæris radicata* L. Composées. — Cette herbe, commune partout en juillet-septembre, a été vantée contre la phtisie.

Crâhe, *crache* Mons. — Graisse. — Corps gras d'origine animale, végétale ou minérale. Elles diffèrent selon leur origine, l'on emploie couramment : 1° *li crâhe di pourcaî sin sé*, graisse de porc, axonge. 2° *li crâhe di boûf*, graisse de bœuf. 3° *li crâhe di mouton*, sève, suif, graisse de mouton. 4° *li crâhe di chîn*, graisse de chien (vieux remède encore fort en vogue contre les maladies de poitrine). 5° *li crâhe di chet*, *di r'nâ* et *di tesson*,

graisses de chat, de renard et de blaireau fort recherchées pour guérir les rhumatismes. Les premières servent de bases à presque tous les emplâtres et onguents.

Craquëtte d'orange. — Orangettes. — Petites oranges avortées et tombées, servant en distillerie.

Grasse rëcenne L, *orëye d'agne* (Spa). *Herbe des coupures* Borin. — Langue de vache, oreilles d'ânes, herbe à la coupure, grande consoude. — *Symphytum officinale* L. Borraginées. — Plante à longues feuilles poilues, à racine de 3 décimètres grosse comme le doigt, noire en dehors, blanche en dedans, à saveur doucâtre et gluante. Cette dernière partie a eu grande réputation : elle passait pour cicatriser, consolider (d'où consoude) les blessures sans appareil. Cette croyance et son action sur la diarrhée et les hémorrhagies ne sont pas sans quelque fondement.

Créosofe, *philosophe* par corruption pour *créosote*. — Créosote. — Liquide incolore ayant à peu près l'odeur et les propriétés de l'acide phénique. Remède énergique contre la carie dentaire.

Cresson, *cresson d'aïwe*. — Cresson de Fontaine. — *Sisymbrium nasturtium* L. Crucifères.

Crinfre, *crinière*. — Crinière. — Les boucheries de viande de cheval vendent depuis quelque temps sous ce nom une graisse semi-fluide fort réputée dans le peuple pour ses vertus capillaires.

Cristal, *pire di soude*. — Sel de soude cristallisé, carbonate de soude en cristaux.

Cristal minéral, *sel di pernelle*, *sel di purnalle*, par corruption sel di prudel. — Nitrate de potasse fondu, employé depuis longtemps par le peuple dans la strangurie.

Cromptire, *patate*, *petote*, Hainaut et Rouchi. — Pomme de terre, parmentière. — *Solanum tuberosum* L. Solanées.

Importée dans notre pays par Charles de Lécluse (Clusius), botaniste flamand, bien avant son introduction en France par Parmentier. Le fruit de la pomme de terre est une baie que les enfants s'amuse à lancer au moyen d'un bâton pointu, d'où son nom de *bizèlair*.

La pomme de terre râpée est souvent usitée comme réfrigérante dans les cas de brûlures et de maux de tête.

Crouin, voyez *Cokaï*. — Signifie aussi mauvaises herbes comme le montois : *cruau*, *curiau*, *cruyau*.

Crôye. — Craie blanche, carbonate de chaux. — On s'en sert sous forme de craie en bâtons pour écrire et sous forme de masses : *blanc d'Espagne*, de Paris ou de Meudon, il sert à nettoyer les glaces, les vases en métal, etc. Le terme wallon *plomb d'Espagne* désigne le graphite, mine de plomb qui sert à « faire les poêles ». Pulvérisée, la craie est un remède populaire contre le *suris*, *fièr chaud* ou *chaud fièr* (acidité de l'estomac).

D

Dannotte (corruption de Ballotte, plante voisine?) Spa. -- *Flairante ourtêye* L, et Verviers. — Épiaire des bois, ortie puante. — *Stachys sylvatica* L. Labiées. — Les femmes du peuple la prétendent favorable au flux menstruel. Le docteur Lejeune de Verviers donnait le nom d'*Ourteie d'agau* (Verviers) *danot* (Ardennes), *donette* (Luxembourg), au *Galeopsis grandiflora* DC employé contre les maladies des voies respiratoires. La ballotte noire *Ballota foetida* Lamk à fleurs purpurines porte aussi et mérite mieux encore que l'épiaire le nom de *flairante ourtêye*. Quant au terme *Roge ourtêye* donné à l'épiaire des bois par Beaufays, m'est avis qu'il convient beaucoup mieux au *Stachys palustris* L, épiaire des marais, ortie rouge, à fleurs purpurines en épi terminal, dont les racines tuberculeuses sont alimentaires.

Dé, cloque, cloquette, carillon di Hollande. Noms génériques des campanules parmi lesquelles il s'en trouve plusieurs alimentaires; ex. : raiponce (salade).

Deûket (L.), *ducquet* (Verv.), *fleur à dé* (Ard.), *doigtier* (Luxemb.) — Doigtier, Gant Notre-Dame, Gantelée Digitale pourprée. — *Digitalis purpurea* L. Scrophulariées.

Les campagnards la signalent comme étant un grand poison, mais ne semblent point connaître ses propriétés médicales.

Dint d'chin L., *plâne* (Spa), *dint d'chi* (Morlanwelz), *poëne* (Luxemb.) — Petit chiendent, chiendent commun, *Triticum repens* L. Graminées. Plante redoutée des cultivateurs à l'égal des plus mauvaises herbes, dont le rhizôme débarrassé du chevelu, est employé sous le nom de racines de chiendent, chiendent. C'est pour le peuple le diurétique par excellence, l'accompagnement obligé de toutes les tisanes, mais cette bonne réputation est bien usurpée. On l'appelle chiendent parce que les chiens et les chats mangent les jeunes feuilles pour se purger.

Dint d'moirt. Le peuple croit que la dent, arrachée à la tête d'un squelette, peut en touchant la dent douloureuse d'une personne vivante la guérir en soutirant le mal.

Doirmant, Dauralle (N). — Ivraie enivrante. — *Lolium temulentum* L. Graminées. Assez rare dans nos moissons, elle passe pour avoir occasionné parfois des accidents.

Douce amère. — Morelle grimpante, douce amère. — *Solanum dulcamara* L. Solanées. — Plante à tige grimpante *fesant bois* à la base, à fleurs violettes en cymes auxquelles succèdent des baies écarlates *ovoïdes*. Les jeunes tiges (partie employée) ont une saveur d'abord amère, puis douce. Elles passent pour être sudorifiques et dépuratives et comme telles sont vulgairement employées contre le rhumatisme et la syphilis. Plusieurs auteurs wallons ont confondu cette plante qui n'est

pas vénéneuse avec l'*Abon* — Morelle noire — *Solanum nigrum* L, espèce voisine qui en diffère par sa tige *entièrement herbacée*, ses baies rouges, jaunes ou noires *globuleuses* : *morelle*, *peu d'acralle*, et ses feuilles ovales d'un vert sombre. Elle est commune dans notre province. La douce amère au contraire y est assez rare. Cette plante présente avec d'autres, comme la ciguë, etc., cette particularité que, vénéneuse dans les pays chauds, elle se modifie au point d'être comestible dans les pays du Nord.

Doucette, *orèye di lîve*. — Mâche, doucette, oreille de lièvre. — *Valerianella olitoria* Poll Valérianées. Plante croissant dans les moissons, dont les feuilles entières sont mangées en salade au printemps. C'est la première venue, elle est rafraîchissante et apéritive.

Dragonne. *Aragone*, Rouchi, *aragone*, *dragone*, Hain. — *Estragon*. — *Artemisia dracunculus* L. Composées. Plante cultivée à feuilles allongées, étroites, à nombreuses tiges, que son arôme fait employer comme condiment pour aromatiser les oignons, cornichons, etc.

Drève. *Drache*, Borin. — Drèche. Résidu du grain ayant servi à fabriquer la bière, qui sert de nourriture aux bestiaux, et s'emploie frais ou sec à l'extérieur contre les éruptions des enfants.

Drougue. Drogue. Nom générique des médicaments existant tout préparés dans une pharmacie. Au sens figuré, signifie comme en français un produit de mauvaise qualité.

E

Encinsse, encens. — On distingue deux sortes d'encens, 1^o l'oliban ou encens véritable, résine en petites perles jaunâtres se ramolissant sous la dent, qui exsude d'une plante d'Abyssinie, le *Roswellia floribunda* Royle Térébinthacées. Le

peuple prend ces grains et les place dans le creux des dents cariées pour faire disparaître la douleur, 2^o l'encens noir ou encens d'église à formule variable.

Eincorner, Borin. — Faire boire de force. Au moyen d'une corne, on faisait avaler des médicaments aux bestiaux.

Eglety, *ingleti*. — Voyez *bois d'garou*.

Elixir. — Elixir, teinture alcoolique.

Eplâsse, emplâtre. — A proprement parler, c'est le mélange d'huile, résine, etc, en consistance de mastic de vitrier, que l'on étend sur la toile, mais en général on désigne sous ce nom la toile, recouverte de l'emplâtre, dont le nom vrai est *sparadrap*.

Eplâsse crassa Dei. — *Emplastrum gratia Dei*. Vieille formule liégeoise du siècle dernier qui est encore en vogue dans les campagnes.

Eplâse di Bavire. — Emplâtre de Bavière, *sparadrap* de l'hôpital de Bavière à Liège. *Sparadrap* brun foncé, populaire dans tout le pays wallon pour cicatriser les plaies, faire percer les clous, etc.

Eplâsse di Bavire (blanche), *toile de mai* (Virton). — *Sparadrap* diachylon gommé tout aussi communément employé dans le pays flamand que l'emplâtre de Bavière chez nous.

Eplâsse di pauvre homme, *eplâsse di vi homme*. — Emplâtre jaune brun sur papier, d'origine anglaise: *Poor man's plaster*, que l'on applique sur la poitrine en cas de rhume, etc.

Eplâsse di peu d' Bourgogne. — *sparadrap* de poix de Bourgogne. *Sparadrap* jaune que l'on emploie communément contre la toux, surtout pour les enfants. Remarquons cette singulière anomalie de traduction: poix de Bourgogne, *blanche hôrpik*; emplâtre de poix de Bourgogne, *eplâsse di peu d' Bourgogne*.

Eplâsse di savon doubé, *di doubé savon*.— Sparadrap de savon double. Emplâtre noir brillant employé en application au côté ou dans le dos contre les tours de rein et les plaies contuses, les cors aux pieds, etc.

Eplâsse di sève et di gingibe; *èplâsse di sève et di peûve, èplâsse di chandelle et di nêmoscåde*. — Emplâtres populaires contre les affections catarrhales. On l'obtient au moyen d'une feuille de papier gris ou bleu fort (souvent la deuxième enveloppe des pains de sucre) sur laquelle on étend la graisse que l'on saupoudre de gingembre, de poivre ou de noix muscade rapée. La tranche de lard, parsemée de rue ou de gingembre et appliquée autour de la gorge, constitue un remède analogue. Souvent ces remèdes populaires déterminent un effet salutaire en provoquant une éruption.

Esprit. Voyez esprit d'vin.

Esprit d' savon.— Esprit de savon, lessive des savonniers. Solution de soude caustique. Plus concentrée, on la vend sous le nom impropre de *kalgène* (kali = potasse). Tous deux servent à dérocher, c'est-à-dire à enlever les vernis ou les couleurs des boiseries. On donne également ce nom au baume opodeldoch qui est une dissolution de savon dans l'alcool camphré aromatisé.

Esprit d' sé.— Esprit de sel. — Voyez *acide di priseur*.

Esprit d' vin. — *Hef* (Malmedy). — Alcool, esprit de vin. — Dilué, c'est la base des teintures. On se sert alors de l'alcool dit *bon goût*, sinon on demande *di l'esprit po brouler* ou *di l'esprit di viernis*, alcool dit *mauvais goût*, bon pour alimenter les lampes à alcool et pour dissoudre certains vernis.

Esprit d'vin gonflé, *doubé aîve camphrèye*, corruption pour esprit d'vin camphré. — Solution concentrée de camphre dans l'alcool fort. Ce liquide jouissait déjà d'une grande vogue au siècle dernier, en 1712 (Bellevue, p. 100, tome II).

Esprit d' vinaigre. — Acide acétique concentré, coloré au caramel, et aromatisé à l'essence de pommes, d'estragon, de fenouil, etc. Additionné d'eau, il sert à préparer un vinaigre bon pour les conserves.

Ether. Ether, ether sulfurique. — Liquide incolore, à odeur spéciale, très volatile, très inflammable, employé sur un morceau de sucre ou dans un peu d'eau pour calmer les crampes d'estomac, les suffocations et sur de l'ouate pour calmer les maux de dents et d'oreille.

Extrait. — Extrait. — Employé absolument, se dit de l'extrait de viande Liebig.

Extrait di satûre. — *Extrait di sept heure, di cint heure, train di sept heure*, corruptions pour *extrait de Saturne*. — Extrait de saturne, sous-acétade de plomb liquide. — Solution incolore, à saveur sucrée, puis métallique, qui, versée dans l'eau commune, donne *l'uiwe blanche*.

F

Farène d'avône. — Voyez *Avône*.

Farène di cromptire (*farine de Canada, Orp-le-Grand*). — Fécule, farine de pommes de terre. — Sert à faire des soupes aux enfants en bas-âge. Voyez *Cromptire*.

Farène di lin; farène di linuze (Morlanwelz). — Farine de lin, poudre de graine de lin. — Poudre jaunâtre, à odeur huileuse, tâchant le sac en papier qui la contient, sert à faire des cataplasmes. On n'utilise plus guère aujourd'hui la farine de tourteaux qui est la farine de lin privée de son huile.

Farène di mostâde ; farène de moustarde (Morlanwelz). — Farine de moutarde. — Sert à faire la moutarde de table. Pour lui donner toute sa force, il faut l'additionner d'eau ou de bière et non de vinaigre, comme on le fait communément.

Farène di neure moståde ; *farène di grosse moståde*, *farène di moståde po fer les bagne di pi.* — Elle est d'un jaune noirâtre, plus grossièrement pulvérisée que la précédente, provient du *Sinapis nigra* L. Crucifères. On en fait des sinapismes et des bains de pieds dans les cas de maux de tête, aménorrhée, points de côté, maux de dents, etc.

Farène di riz ; *crème di riz.* — Riz très finement pulvérisé servant à faire des bouillies aux jeunes enfants.

Fawe ; *Hése* (Malmédy), *fau*, *feiau*. Rouchi, *hasse* Lux., *fau fayau*. Hainaut. — Hêtre. — *Fagus sylvatica*. L. Cupulifères. — L'un des plus beaux arbres de nos forêts, à tronc élevé, à écorce lisse et à fruit à 3 côtes. Ce fruit qui porte le nom de *fayenne* (faine) *bahot*, Lux., *fouine*, Hainaut, est comestible et donne une huile alimentaire.

Féchîre ; *fechi* Verviers, *flétière* Rouchi, *fliquière* Hain., *féchère* (Namur). — Fougère ptéride, aigle impérial. — *Pteris Aquilina* L. Fougères. — Grandes feuilles de 1 mètre à 1,50, commune dans nos bois. Elle est plus ou moins vermifuge, mais les habitants de nos villages les recueillent surtout pour flamber les cochons. Avec les cendres, on détruit les chenilles et les lombrics. D'après les admirables secrets du petit Albert, celle cueillie la veille de la Saint-Jean avait toutes sortes de propriétés miraculeuses. Ses feuilles ou frondes, de même que celles du *Polystichum filix mas* Roth, fougère mâle, constituent une excellente litière pour coussins et matelas.

Feu d' lis ; *fleur de lis* (Spa), *fleur Saint Joseph*, Borin. *Cornu chapeau* Lux. — Lis blanc. — *Lilium candidum* L. Liliacées. — Plante bulbeuse, à fleurs blanches en entonnoir, à odeur suave. Ses fleurs, macérées dans l'huile d'olives, constituent l'*ôle di feu d' lis*, célèbre remède populaire contre les brûlures.

Fève à l' sinouf. — Fève Tonka du *Coumarouna odorata* Aub. Légumineuses. Arbre de Cayenne. — La semence qui est noire et ridée à l'extérieur est un peu plus grosse et plus allon-

gée qu'une fève de marais. Les amateurs de tabac à priser en mettent dans leur tabatière pour parfumer la poudre.

Ficaria ranunculoïdes. — Mönch, *Mentula episcopi*, ficaire, renoncule, herbe aux hémorroïdes. Renonculacées. — Petite plante des lieux humides et ombragés, à racines de deux sortes : grêles et en massue, Fusch (1541) a traduit son nom wallon par *testiculus sacerdotis*. La racine pilée sert encore aujourd'hui de remède populaire anti-hémorroïdal.

Fier en liquide. — Solution aqueuse ou alcoolique de divers sels de fer.

Figue. — Figue. — Réceptacle contenant les fruits du figuier de Carie. — *Ficus carica* L. — Morées. On l'emploie en décoction, soit seule, soit additionnée de sucre noir et de cognac contre les rhumes ; cuite et coupée en deux, on s'en sert en guise de cataplasme pour faire percer les abcès des gencives.

Flairant bois. — Putiet, mérisier ou cerisier à grappes. — *Prunus padus* L. Amygdalées.

Flamiette, fleurs du Jalhay (Verv.). — Chrysanthème des moissons. — *Chrysanthemum segetum* L. Composées.

Flamin, flamine, flaminette. — Souci jaune. — *Calendula officinalis* L. Composées. — Plante fort anciennement cultivée et connue au pays de Liège, ainsi qu'en témoignent l'ouvrage de Fusch (1541) et les titres de deux célèbres brassines (Gobert. Les rues de Liège, verbo Flaminette).

Fleur, Fleur di né moscâte. — Fleurs de noix de muscade, Macis. — Arille ou enveloppe de la noix de muscade, condiment fort employé par les charcutiers. Elle est d'apparence déchiquetée, coriace, d'un jaune brun et à odeur spéciale.

Fleur di qwate sôr. Mélange variable de quatre espèces de fleurs, le plus souvent composé de mauve, guimauve, bouillon blanc et pied de chat. Il est alors pectoral.

Fleur di Saint-Antône. *Jepp du cassin* Spa. *Langue de bœuf* Luxemb. — Renouée bistorte. — *Polygonum bistorta* L. Polygonées. — La racine (rhizome) souterraine, brune extérieurement, rose à l'intérieur, est un de nos meilleurs astringents.

Flime. *Plukin.* Hainaut. — Charpie. — On se sert beaucoup de linge effiloché pour panser les plaies.

Florin d'aur. — Voyez *Cécoreie*.

Fno. *Fenu,* Lux. — Fenouil. — Fruit de l'*Anethum fœniculum* L. Ombellifères. Plante à fleurs jaunes en ombelles, à feuilles très divisées (d'où son nom de fœniculum, petit foin). Quant aux usages médicaux, l'emploi, chez nous, de cette semence, dans les inflammations de l'enfance paraît provenir de l'Allemagne où cette plante jouit d'une immense réputation (fœnikel thé, finkel thé). Dans nos campagnes, on donne la poudre aux vaches pour augmenter la sécrétion du lait. Naguère encore, on vendait sous le nom de *fno*, *biseu*, des petits fromages, carrés et plats, d'origine hervienne, parsemés de fenouil entier ou moulu. Cette habitude de persiller le fromage date de longtemps : Ainsi Charlemagne arrivant un vendredi inopinément chez un évêque, celui-ci ne put lui offrir que de la graisse (alors aliment maigre) et du fromage persillé.

Foye L V. Spa (*fuèle* Rouchi), *feuye*, *fueye*, *fwaye*, Borin. — Feuille.

Foye d'auricule, par double corruption *foye* ou *fouye* di *ridicule*; *thé d' casse* (Namur), *Scoche* (cosse) de *sené* (Orp-le-Grand), *Cap*, *cape* di *sené* (Marche). — Follicule de sené. — Fruits de diverses Cassies (Légumineuses), cultivées en Égypte, en Nubie et dans l'Inde. Ces gousses, aplaties en forme de croissant et marquant les graines, de couleur brun noirâtre, ressemblent assez à des feuilles et les Wallons les ont considérées comme provenant d'une des gloires de l'horticulture liégeoise : les *auricule*, *primula auricula*.

Foye di colowe.—Sceau de Salomon, herbe au panaris.—*Convallaria polygonatum* L. Asparaginée. La racine cuite et mélangée à de la graisse est bonne contre le panaris. L'espèce *multiflorum* est beaucoup plus commune chez nous.

Foye di sène, par corruption *foye d'a sène*, *foye d'a selle*. — Feuilles de sené, petites, coriaces, en pointe, d'un vert pâle, de diverses Cassies. Légumineuses. C'est un des purgatifs les plus employés par le peuple.

Foir. — Voyez *absinthe*.

Foumåde, *parfoumåde*, *foumire*, *wapeur*. — Fumigations. — Dégagement de vapeurs obtenu par projection ou décoction : vinaigre, baies de genévrier, sureau, foin, etc. Voyez *Bagne*.

Four. Foin. — Sa poussière (*simince di four*, *florin d' four*; *florée*, Lux.) jetée dans l'eau bouillante, sert à faire des fumigations utérines pour les jeunes filles dont la menstruation n'est pas encore établie.

Frane. *Fraine*. — Frêne élevé. — *Fraxinus excelsior* L. Jasminées — Arbre de 20 à 30 mètres, à écorce unie et grisâtre, à fleurs verdâtres et à feuilles composées de 9 à 15 folioles. On fait avec ces folioles (*foye di frâne mâies*) une tisane contre les rhumatismes. Les semences portaient à Liège au siècle d'or le nom de *linwe d'ouhai*.

France — Par abréviation pour eau-de-vie de France, eau-de-vie. cf *Brandin*, eau-de-vie.

France camphré. — Synonyme de *aiwe camphrée*.

Frawy; *frévy* (Verviers). — Fraisier. — *Fragaria vesca* L. Rosacées. — On a toujours attribué une excellente action à la fraise contre les douleurs des reins et de la vessie; quant aux racines, on les utilise encore souvent à cause de leur astringence contre la diarrhée, les hémorrhagies et comme diurétiques. Elles colorent l'urine en rose et les excréments en rouge. Les fraises déterminent parfois comme une roséole du cou et du

visage, mais sans danger. Dans les campagnes, on fait encore du thé avec les feuilles. Citons une curieuse corruption populaire française : la fraise, vendue communément à Paris sous le nom de ricard, est l'abréviation de fraise vicomtesse Héricard de Thury.

Frève di Gascogne. — Arbouse.

Frombahy. Airelle. On désigne sous ce nom : 1° *frambaugier*, Lux., la Myrtille, airelle, myrtille, raisin de bois. *Vaccinium myrtillus*, L. Vacciniées. Petite plante de nos bois, à feuilles arrondies, à fleurs solitaires (mai), à fruits noirs, à saveur agréable (*frombâh*, bluets, maurets ou morets, myrtilles) que les Ardennais viennent vendre dans nos rues et dont on fait aussi un sirop ; 2° *frombâhy d'coq*, *frombâhy d' dame*, *tchintchin*, Spa. — Airelle ponctuée ou du mont Ida, Canneberge ponctuée. — *Vaccinium vitis Idææ*, à feuilles persistantes et à fruits rouges ; 3° *frombâhy d' leu*. — Airelle des marais. — *Vaccinium uliginosum* dont les fruits sont également mangeables.

Frut, frûte. — Fruit.

Frumih. Fourmi. — *Formica rufa* (Insectes hyménoptères). — On voit encore dans les campagnes les paysans se servir de pâte de fourmis écrasées en guise de cataplasme contre l'inertie d'un membre. L'action rubéfiante que la pâte exerce est due à l'acide formique.

Frumint, fourmint, Hainaut. — Froment. — *Triticum vulgare*, L. Graminées. — Les gamins mâchent les grains de froment afin de « faire de la gomme » (gluten) qu'ils préconisent comme emplâtre guérit tout.

Frumtère. — Fumeterre, pisse-sang (fumeterre est une herbe que l'on appelle ainsi fumus terre pour ce qu'elle se engendre d'une grosse fumosité qui se esliève de terre et aussi qu'elle yst de terre en grande quantité ainsi comme fumée, XV^e

S. Camus. L'opera salernitana, p. 69). — *Fumaria officinalis*, L. Fumariacées. — Petite plante très commune, venant dans les champs et sous les haies. Prise en infusion, la plante entière fleurie passe pour être digestive et pour « manger le sang corrompu », Une espèce voisine : le Corydallis ou *Fumaria bulbosa*, Fumeterre bulbeuse, est recherchée en avril-mai dans le bois de Kinkempois, comme ayant les mêmes vertus. On cultive le *Diclytra spectabilis* (*Diclytra* par erreur) dont les fleurs en forme de cœur on fait donner à la plante le nom de Cœur de Marie et de Saint-Esprit. Allem : Marienherz.

G.

Gâde. — Réséda sauvage, gaude. — *Réséda luteola*, L. Résédacées. — Les fleurs verdâtres sont en long épi. Cette plante fournit une belle couleur jaune employée par les teinturiers.

Gayet, gatte, grette d'l linwe, grette kou. Gallait, caille lait blanc, gaillet. — *Galium Mollugo*, L. Rubiacées. — Il est légèrement astringent de même que le caille lait jaune, qui de plus est tinctorial. Une espèce voisine, le *Galium aparine*, L. — Grateron, rèbe. — *Rampioule* Verviers, *Rull Spa*, *Gratte cu*, Borin, *Grate-cul*, Rouchi, *Plaque Madame* L. a des fleurs verdâtres et est munie de nombreux crochets qui la font tenir aux vêtements qu'elle accroche.

Gal. Voyez *peta*.

Galanga. Les charlatans qui parcourent les marchés et les campagnes viennent demander cette racine sous ce nom, mais leurs acheteurs ne la connaissent que sous le nom de *Rècène di peuve*, *breune rècène*, *rècène di mâ d'dint*. Cette racine souvent bifurquée, à cicatrices, d'un jaune brun, à odeur et à saveur aromatiques, provient de l'*Alpinia galanga* (Amomées) de l'Inde.

Galatte (Ligne : Hainaut). — Euphorbe peplus. — Euphorbia

peplus L. — Euphorbiacées fl. wolfsinellk. A fleurs verdâtres. Son sucre âcre éloigne les taupes (Kupfferschlagel : Moyens de détruire les animaux nuisibles).

Galgouzège. — Gargarisme. — Liqueur destinée à guérir les maladies de la gorge.

Garance, Varens (Fusch 1541), — Garance. — *Rubia tinctorum* L. Rubiacées. — On emploie la racine qui est rouge en dedans et en dehors. Jadis fort employé pour la teinture.

Gèyi. *Gäi* (N), *Nongi* (Morlanwelz). *Gailler*, *Gauquié*, noyer à grosses noix : *gauque*, Borin ; *Jaiier*, Luxemb. — Noyer. — *Juglans* (*Jovisglans*) *regia* L. Juglandées. — L'un de nos plus beaux arbres indigènes. Son bois est un des meilleurs de l'ébénisterie, ses feuilles et ses fruits (*gèye*; *écaïet*, Luxemb, *gale*, Bavay, *gaughe*, Rouchi, *gaille*, Borin. Le 1/4 d'une amande de noix porte en Rouchi le nom de *gambon* ; *jambon* L;) soit à l'état de cerneaux, soit mûrs, contiennent des principes taniques qui en font un excellent fortifiant. Le brou de noix *pelotte di gèye*; *hiêfe du gèye*, coque verte de noix, Malmedy. *Hufion*, *hufèye*, *brouf*, L, *scafion*, Borinage, *scafiette*, Luxemb. sert également pour teindre en noir. Le zeste de la noix *zess* L. *fafiote*, Rouchi, mis avec du genièvre, sert aussi de base à une liqueur digestive, qui constitue un remède populaire contre les maux de ventre. On retire des noix écalées, pressées entre les extrémités rougies d'une paire de pincettes, une huile employée contre la surdité et les névralgies. Les noix fraîches sont bonnes; vieilles, elles sont très indigestes et passent pour donner la fièvre.

« Dieu a renfermé un grand secret dans les noix, car si on « les fait brûler, qu'on les pile et mêle avec du vin et de « l'huile, elles entretiennent les cheveux et les empêchent de « tomber. »

« La noix entière, brûlée avec la coquille et appliquée sur le

« nombril, apaise chez les femmes les douleurs de matrice. »
Albert-le-Grand, p. 199.

Gelatène, *gealeye d'ohai*. — Gélatine. — Sert pour le collage des liquides alcooliques, pour les gelées alimentaires, les chromographes, etc. L'application d'une solution de gélatine à 2 % ou d'un léger empois d'amidon sur une carte, un dessin, permet, après dessiccation, le vernissage du papier.

Gèrbêye. Plante utile par opposition à *sâclin*, mauvaise herbe. En général, les propriétés médicales des plantes sont chez le peuple des propriétés de tradition. Consignées d'abord dans des ouvrages scientifiques, elles se vulgarisent ensuite. Ainsi l'usage populaire actuel d'une foule de produits médicaux correspond aux indications savantes de Galien, Hippocrate, Dioscoride, Pline, Avicenne, etc., après eux, des livres très répandus d'Ambroise Paré; J. Scultetus : *Armamentarium chyrurgicum*; Boerhave : *Disputationes medicæ*; Lemery, etc., etc.

Gingibe *L. Gingin*, Hainaut. — Gingembre. — *Zingiber officinalis* L. Zinzibéracées. — La racine confite passe pour être aphrodisiaque, la poudre de racine sert à faire des emplâtres populaires, voyez *Sewe* et *Eplâsse*.

Glissant, Talc. — Voyez *Pousselette*.

Glycerine, *glycine*. — Ces deux termes bien différents sont souvent employés l'un pour l'autre. La glycérine est un liquide clair, sirupeux, inodore, à saveur sucrée que l'on emploie pour éviter et faire disparaître les gerçures. La glycine *Wistaria sinensis* (Papilionacées) est une plante d'ornement fort répandue, à fleurs violettes, en grappes odorantes, que l'on fait grimper à volonté.

Glucose, *sirôpe di souk*. — Glucose, sucre interverti. — Liquide épais, dont on fait actuellement grand usage. Ce produit n'est pas nuisible.

Gniewur. — (Genévrier selon Lezaak, if selon Lobet.) Sabine. *Juniperus Sabina* L. Conifères (G.G.G.G. et Gothier). — Plante à feuilles vertes imbriquées, à rameaux étalés possédant des propriétés médicales énergiques.

Goland. Voyez *Hieb di Saint Roch*.

Golé. — Collier. On en fait en ambre, corail, ivoire, os, soie et velours (électrique), grains de pivoine (voyez *pione*) afin, dit le peuple, d'éviter aux enfants les douleurs et les convulsions de la dentition.

Gômme. Gomme.

Gômme arabique, *colle arabic*. (Morlanwelz.) — Gomme arabique.

Gômme di chèrei, *di pruni* L. *Breu d'agache*, Rouchi. *Brain d'agasse*, Borin. — Gomme de cerisier, de prunier, etc. — Gummi nostras.

Gottire. — Eau de gouttière, eau de pluie, eau de citerne. L'expérience a montré à nos ménagères que cette eau est beaucoup plus pure que les autres; elles y ont recours pour la cuisson des aliments, pour la lessive et aussi pour dissoudre certains produits servant de collyre populaire, tels que le sulfate de zinc et la pierre divine. L'analogie entre collyre et gottire explique le quiproquo des paysans allant à « l'ophtalmie », au quartier S^{te}-Marguerite : « *J'a s'tu à l'hôpitalmique, li docteur m'a d'né ine aiwe di gottire.* »

Grainette, *graine di lin*, L. *Lenuisse* Rouchi, *Lînuisse*, Hainaut. — Graines de lin, semences de lin. — Le lin cultivé, *Linum usitatissimum* L. Linées, porte (en juillet-août) de jolies fleurs d'un bleu tendre auxquelles succèdent des fruits en capsule globuleuse, contenant plusieurs graines. C'est la semence la plus employée en pharmacie; la grande quantité de mucilage qu'elle contient la fait considérer comme « éteignant le feu que l'on a dans le corps » aussi la pharmacie

humaine et la pharmacie vétérinaire en font-elles une consommation considérable.

Grain époisonné, *poison po les soris*. — Grains de froment empoisonnés par un toxique quelconque, tel que la strychnine et colorés par des anilines afin d'éviter toute erreur. Il arrive fréquemment que par abréviation, *on demande dé grain po les soris*, plaisamment *po les canâri à qwate patte*.

Grain jène, *jennotte*. — Grains d'Avignon, graines du *Rhamnus infectorius*, L. Sert dans la teinture en jaune.

Granat (Fusch 1541). — Grenade, fruit du grenadier. *Malus punica*.

Grands père (Spa), *pulmonaire*, *herbe â poulmon* (Fusch 1541). — Pulmonaire. — *Pulmonaria vulgaris* L. Scrophulariées. La plante est un remède populaire contre la toux.

Gripette, *aripe*, *terre* (Defrecheux : *Saive*) *Leurre* (Verv.), *Rampioul* (Spa). — Lierre grimpant. — *Hedera helix* L. Hédéracées. Ses baies noirâtres sont, dit-on, purgatives. Les feuilles, mises en macération dans du fort vinaigre, passent dans le peuple pour le meilleur destructeur des cors aux pieds. Effectivement, mais c'est le vinaigre qui agit.

Gruzalli (roge) **di Mamselle**, L. *Grouzié* Borin, *Grousier*, *gruselier*. *Rouche grusiele* Rouchi. — Groseiller à grappes rouges. — *Ribes rubra* L. Ribésiées. Les fruits ou castilles servent à faire le sirop de groseilles et la confiture du même nom. *Le gruzallî kmère*, *blanque grusieie*, Rouchi, est le groseiller à grappes blanches, *Ribes alba*. Les feuilles de groseiller, employées par le peuple, proviennent du cassis ou groseiller noir, *Ribes nigra*, dont les fruits : *gruzalle di wandion*, servent à faire le cassis ou rouge liqueur. Les fruits du *gruzali*, *grouzalli* (Morlanwelz). *Ribes grossularia* L, groseiller à maquereau, *blète gruzalle* L, et du *sâvage gruzali*, *blète grusiele*, Lille, groseiller des haies, groseiller épineux, *Ribes uva crispa* L, sont recherchés des enfants.

II

Hâgne. Ecalle, silique ou silicule.

Ham'lètte. Amulette (de amovere, éloigner s-ent. les mauvais sorts). Substance que l'on porte sur soi pour éloigner les maladies et les maléfices. La meilleure, au dire populaire, est la *hamlètte* ou coiffe des nouveau-nés. Un fil rouge prévient les hémorrhagies et les crampes, une corde de violon préserve des névralgies, la cire à cacheter guérit la dysenterie, le corail favorise la pousse des dents des enfants, une ceinture de marrons d'Inde, ou même un de ces marrons en poche, éloigne les rhumatismes et les hémorroïdes, un crapaud séché garantit du choléra, de même celui qui saigne du nez portera une clef dans le dos, etc.

Hamustai. *âbe al verjalle, henistrai* (L), *haustaine* (Ard) *Hautedame, anse di pot, canistia, insitia* (N), (flam. Vogellijn, mistel; angl. âcmistel, allem. mistel) — Gui, Gillon — *Viscum album* L. Loranthacées. Plante parasite formant corbeille ou buisson, à feuilles toujours vertes, plates, allongées et charnues, à branches d'un vert clair en fourches (dichotomes). Les baies blanches servent de nourriture aux oiseaux. C'est de ces baies et de l'écorce qu'on retire la glu ou *verjalle*. On trouve fréquemment le gui sur les pommiers, poiriers, peupliers, etc. où il affecte de loin la forme d'un nid. Le gui guérissait jadis l'épilepsie. Les essais médicaux modernes ont fait justice de cette réputation usurpée. On connaît le rôle important du gui chez les Grecs et chez les peuples du Nord : sa rareté sur le roi des forêts boréales, consacré à Jupiter, l'éternelle verdure de ses feuilles, symbole d'immortalité, la division dichotomique de ses tiges, la séparation des sexes et son action contre les maladies convulsives, tout en faisait un objet de vénération. Chose étrange, aujourd'hui encore dans diverses campagnes de France, les enfants crient au nouvel an : A gui l'an neuf, le

gutheyl (nom germanique du gui) en est leivalent dans la haute Allemagne et en Angleterre, le mistle toe joue un rôle symbolique aux fêtes de Noël.

Havurna (Spa), *haverna* (V.), *hâvurnak*, *havernou* (L.) *bo d'caurète*. Rouchi. *Corette N. Sauvage* cône Borin. *Petrai* Lux. *Haivurgnon* (Malmedy). — Sorbier des oiseleurs, cochène, frêne sauvage. — *Sorbus aucuparia* L. Pomacées. Arbre à fleurs blanches, réunies en bouquet, auxquelles succèdent des fruits globuleux (sorbes, *peu d'haverna*, *corette*, Borin), petits, d'un rouge écarlate à saveur acide, dont les grives sont fort avides. Elles renferment beaucoup d'acide malique.

On trouve de même dans le Luxembourg l'alisier blanc ou alouchier *saue peteuse*. *Crataegus aria* L. *Sorbus aria* Crantz à feuilles dureteuses blanchâtres, en dessous à baies oranges, plus allongées que les sorbes et à bois très dur fort recherché des tourneurs. Les feuilles de cet arbre constituent un excellent baromètre.

Une espèce voisine, le *sorbus torminalis* Crantz (*Crataegus torminalis* L.) Alisier, rare dans notre pays, a été traduite : *pechali* par certains auteurs, le fruit permet de distinguer aisément cette plante de l'aubépine. La *pechalle* de l'aubépine est rouge, le fruit de l'alisier est brun.

Herbe à poulmon (Fusch 1541). Voyez *Grands père*.

Herbe à savoin (Fusch 1541). Voyez *Hièbe di foulon*.

Hidromel. Hydromel. Liqueur à base d'eau et de miel, fort en vogue au moyen âge, encore en vogue contre les maux de gorge. Armonaque borain 1889, page 24 : Ellion, el leu eîé l'Ernae. Voyez *Stami*.

Hièbe. *Jepp*, LV. *Hierpe*, Rouchi. *Gerpe* (Nivelle). Herbe.

Hièbe à piou. Voyez *Simince di capucin*.

Hièbe à vier. *Hierpe à puches*, Rouchi. *Teinheie*, *temhaye*, *tenne hûie*. — Tanaisie commune, herbe aux vers. — *Tanace-*

tum vulgare L. Composées. Plante très odorante, à feuilles très divisées, commune partout et donnant en juillet-septembre de nombreuses fleurs jaunes sans rayons en corymbe compact.

Les paysans recueillent la plante entière et en font des bottes qu'ils suspendent aux poudres du grenier. Ils la donnent aux animaux domestiques pour les débarrasser des vers intestinaux. Ils en mettent aussi dans les litières pour chasser puces, poux, punaises, cafards, etc.

Hiërpe à z-au, Hainaut. *Aïet*, L. Pied d'asne, franc. L. Fusch. Histoire des plantes 1558. Alliaire *Erysimum alliaria* L. Crucifères. Plante élevée, à feuilles inférieures très larges, échancrées en cœur, à fleurs blanches (mai-juin) en grappes, à saveur d'ail. Cette plante est commune dans notre région.

Hièbe d'aise. Voyez *Aisse*.

Hièbe du bon, *Vérone*. — Véronique officinale, Véronique mâle, thé d'Europe, hierbe aux ladres. fl. Eeereprys. — *Veronica officinalis* L. Scrofulariées.

Hièbe di bribeu, *rang, bois d'toubac, hiebe di gueu, rampioule*. *Tortile*, Valenciennes; *Vis*, Meuse; *Bois de Fume*, Avesne. Trait de chien, Vosges. Rampille, Normandie. Clématite des haies, berceau de la Vierge, vigne blanche, vigne de Salomon, aube vigne, vierne, flam. *Bedelaarskruid*. — *Clématis vitalba* L. Renonculacées. Son nom populaire fr. et w. d'herbe aux yeux, herbe aux mendiants provient de ce que les mendiants s'en servaient pour faire venir à la peau des ulcérations superficielles, mais d'aspect pitoyable.

Hièbe di chanteu, *moståde di hâye. Roquette*, Borinage. (En français, la roquette est un genre voisin : *Eruca*.) *Hieppe di chantré*, Vosges (Haillant). — *Velar*, tortelle, herbe aux chantrés, flamand steenraket. — *Erysimum* ou *Sysimbrium officinale* L. Crucifères. Plante commune à petites fleurs jaunes. D'après la lettre de son parrain Racine (lettre de Racine à Boileau, p. 501,

Oeuvres de Racine, édit. Firmin Didot), elle devrait s'appeler herbe du chantre.

Hièbe di chepti, *hiebe di sîtche*; *hiebe d'egrouèle* (Forir). -- Scrofulaire aquatique, herbe du siège, herbe aux écrouelles. — *Scrophularia aquatica*, L. Scrophulariées. Plante à tige angulaire, à feuilles crénelées, à fleurs irrégulières jaune rougeâtre (juin-août). Lors du fameux siège de la Rochelle par le cardinal de Richelieu, les vulnéraires venant à manquer, on se servit et l'on se trouva fort bien des scrofulaires croissant en grande quantité dans les fossés de la ville, d'où le nom d'herbe du siège; mais, dans la suite, perdant cette origine de vue, on fit siège synonyme de séant, et la scrophulaire eut grande et vulgaire réputation comme antihémorrhoidal. La dénomination *Hièb di chepti* s'applique aussi à l'achillée mille feuilles.

Hièbe di chèt, *bargamotte* L. *hierpe d' cat*, Rouchi. — Herbe aux chats, menthe de chats, cataire, chataire. — *Nepeta cataria* L., Labiées. Plante à tige élevée et à fleurs blanches, ponctuées de rouge, en épis compacts terminaux. Rare à l'état spontané, cette plante est cultivée dans les jardins et sert comme stomachique.

Hièbe di feu, *iebe di fet* (Orp-le-Grand). *Herbe du feu*, Lux.; (Dans le borinage, l'*herbe de feu* désigne la Bryone.) Ellébore noire, herbe de feu, rose de Noël, rose d'hiver. — *Elleborus niger* L., Renonculacées. Plante vivace, à tige non feuillée, à fleurs d'un blanc rosé. L'ellébore noire, dite aussi d'hiver, est souvent cultivée pour la beauté de ses fleurs. Sa racine fait éternuer.

Hièbe di foulon, *herbe à savoin* (Fusch 1541). — Saponaire officinale, savonnière, herbe à foulon. — *Saponaria officinalis* L. Dianthées. Belle plante, à fleurs, d'un blanc rosé, en bouquets et à longue racine. La plante fait mousser l'eau et dégraisse. On recueille les feuilles et les racines qu'on emploie contre les maladies du foie et de la vessie.

Hièbe di maqu'raf, *stramone*, *pomme épineuse* (Haccourt).

— Stramoine, pomme épineuse, pommette épineuse, herbe du diable, herbe aux sorciers, herbe des magiciens, endormie, — *Datura stramonium* L., Solanées. Plante à grandes fleurs blanches ou violettes, remplacées par un fruit ovoïde, hérissé de piquants (assez semblable aux marrons de nos boulevards) et renfermant de nombreuses graines noires. La stramoine agit énergiquement sur le système nerveux, les sorciers s'en servaient au moyen âge pour produire les hallucinations faisant assister au sabbat, etc. Toute la plante est très vénéneuse.

Hièbe di matrice. — Matricaire officinale. — *Pyrethrum parthenium*. Sm. Composées. Plante à fleurs blanches à disque jaune, à feuilles divisées. Le nom dit ses propriétés. A Liège, on emploie de même et sous le même nom, la scolopendre ou langue de cerf, voyez *linwe di cier*.

Hièbe di meur. — Pariétaire, perce muraille, aumure, herbe aux murailles. — *Parietaria officinalis*, L. Urticées. Elle n'existe que rarement dans notre pays à l'état spontané; on en faisait jadis un grand usage comme diurétique.

Hièbe di pièle. *Hierbe a péles*, Rouchi. — Herbe aux perles, grémil, milium solis. — *Lithospermum officinale* L, Borraginées. Petite plante vivace assez rare chez nous, à semences blanches, lisses et luisantes, semblables à des perles. Elle a joui d'une grande réputation comme dissolvant, par sympathie, les pierres de la vessie.

Hièbe di pauvre homme, *hièbe du franc dialle* (Spa). — Gratiolle, herbe à pauvre homme, sené des prés, petite digitale, gratia Dei. — *Gratiola officinalis* L, Scrophulariées. Petite plante assez rare dans la partie wallonne du pays (Battice). Elle possède des propriétés purgatives énergiques et assez dangereuses.

Hièbe di porcèssion. Herbes de procession, jonchée. Amas

d'herbes des champs dont on jonche les rues au passage des processions de paroisse. Lorsque le Saint-Sacrement est passé, les herbes sont considérées comme bénites, aussi le peuple les récolte-t-il pour éloigner des demeures les sortilèges et les animaux nuisibles : souris, punaises, cafards, etc. L'odeur forte de plusieurs des plantes composantes suffit pour expliquer cette action. On y trouve, en effet, de la tanaïsie, de la flouve, de la camonille, etc.

Hièbe di Saint Jâcques, *Hierbe Saint-Jacques*, Rouchi. — Senegon Jacobée, Herbe de Saint-Jacques. — *Senecio Jacobea* L., Composées. Plante à fleurs jaunes commune dans les champs et les bois. On l'emploie en infusion.

Hièbe di Saint J'han (*Hierpe del Saint-Jean* Rouchi), *tanasi* (Fusch 1541). — Herbe, ceinture ou couronne de Saint-Jean, armoise. — *Artemisia vulgaris* L., Composées. Plante d'environ 1 mètre de hauteur, à feuilles divisées, à fleurs petites, d'un jaune roux. L'armoise possède, mais à un degré moindre, les propriétés de sa parente : l'absinthe.

Hièbe di Saint Josèph, *padône*. — Tussilage vulgaire, pas d'âne, herbe de Saint-Quirin, Ungula caballina. — *Tussilago farfara* L., Composées. Plante dont les feuilles naissent après les fleurs (d'où le surnom de filius ante patrem). On les a comparées à l'empreinte du pas de l'âne. Le pas d'âne est très commun sur les berges de nos cours d'eau (canal Liège-Maestricht, par exemple), elle constitue un bon et agréable pectoral (d'où son nom Tussis, toux, agere chasser). Le terme *chapai d'âgne* du dictionnaire de Gothier est probablement à rapporter à *chapai d'aiwe*, tussilago petasites.

Hièbe di Saint Roch, L. — Herbe de Saint-Roch, aunée anti-dyssentérique. — *Inula dysenterica* L., Composées. Coniza media des anciens formulaires. Elle a des feuilles embrassant la tige par deux larges oreillettes, donne vers la Saint-Roch des fleurs jaunes et passe pour resserrer les flux de ventre.

L'autre : aulnée, aunée commune ou officinale, Inule, œil de cheval *Goland*. — *Inula helenium* L. Composées, Enula helenium des anciens formulaires, croît dans les endroits plantés d'aulnes et a en petit le même aspect que la fleur du soleil. Les anciens la faisaient naître des larmes d'Hélène. Ses racines ont jadis joui d'une grande réputation comme excitantes et fortifiantes, le peuple l'emploie encore aujourd'hui contre les maladies de cœur et l'hydropisie.

Hièbe di songue. — Patience sangdragon, oseille rouge. — *Rumex sanguineus* L., Polygonées. La racine est astringente.

Hièbe di teneu (Forir). — Redoul, Sumac des corroyeurs, roure, corroyère. — *Coriaria myrtifolia* L., Coriariées. Cette plante remplace le tan dans le midi de la France pour les peaux destinées à la maroquinerie.

Hièbe di tindeu. — Genêt des teinturiers. — *Genista tinctoria* L., Papilionacées. Sous-arbrisseau non épineux, dont les fleurs jaunes jouissent d'une réputation méritée comme diurétiques.

Hiflon, Malmedy. *Hufion*, Liège. Cosse. Brou de noix. Châton de noisette, cupule du gland Cf. *Scafion*, *scafiette*.

Higne d'apoticair. Malmedy, *Greneden*, Rouchi. *Hègne*, *hem* ou *heu* d'apoticâr, L. Mine refrognée.

L'origine de cette expression figurée serait due suivant GGGG aux figures grotesques, servant jadis d'enseigne aux officines (*Him*, signifiant figure grotesque à Malmedy).

Hitroule. — Foirole, caquenlit. — *Mercurialis annua* L., Euphorbiacées. Mauvaise herbe répandue dans tous les jardins et dans les campagnes, douée de propriétés purgatives. Li *jotte di chin*, Cynocrambe, mercuriale vivace ou mercuriale de chien *Mercurialis perennis*, commune dans les bois, est plus énergique, mais n'est pas usitée.

Hitte d'aguèsse, hitte d'ouhai. — Cardamine, cresson

des prés. — *Cardamine pratensis* L., Crucifères. Petite plante à fleurs lilas, et à saveur de cresson, que l'on trouve dans les prés humides. On donne également le nom de *hitte d'Aguesse* à un minéral, la pholérîte, qui est un silicate d'Alumine hydraté.

Hoisse, *Tan.* Sert à faire des injections contre les pertes blanches.

Hottalli, *purnalli*. — Prunier épineux, prunellier. — *Prunus spinosa*, L. Amygdalées. Arbrisseau épineux, à fleurs blanches, à fruit noir, *purnalle*, L. *fourderaine* Rouchi, petit et dressé.

Houbion. — Houblon. — *Humulus Lupulus* L., Cannabinées. (Ce nom de petit loup lui a été donné par Pline, parce que, dit-il, il étrangle parfois ses tuteurs.) Les fleurs en forme de cônes consistent en écailles verdâtres imbriquées, de la grosseur d'une noix, à saveur amère, on recueille ces trochets, *plokâ*, *plokette*, on fait sécher. Le produit peut alors être livré au commerce.

Houyot. Namur. Bardane. Les campagnards utilisent sa racine mélangée à celle de la *Suralle di Q'vau* contre les maux d'estomac. Voyez *plaq Madame*.

Hu. L. *Heuz*. Malmedy et Namur; *heuzi*. Malmedy. — Houx. — *Ilex aquifolium*, L. Ilicinées. Arbre à feuilles armées de piquants, toujours vertes, à baies rouges et dont l'écorce sert à préparer la glu. Les baies ou cénelles *peu d'hon* passent pour être vomitives.

Huile d'alun. Armonaque borain 1889, p. 18.

D'j'ai su jeun' de mes dix artoiles,
In nid d'agass' l'iméroïun,
Dju l'intorteye avu dell' toile,
Trimpie in dell' bonne *huile d'alun*.

Huile vendue par un empirique des environs de Frameries et considérée comme un spécifique souverain contre les cors.

Huile de baleine (Orp-le-Grand). Huile de foie de morue, voyez *Ole di pehon*.

Huile de cinq (Virton). S. ent. *sortes*. Mélange d'essence de térébenthine, d'essence d'aspic, d'huile de pétrole rouge, d'huile de lin et de racines d'orcanette.

Huile de pierre (Virton). Huile de pétrole.

Huile de raisin (Orp). Voyez *ôlé di raisin*.

Huta, Spa. *Cône de gatte, pachenaude*, Lux. — Berce branc ursine. — *Heracleum sphondylium* L., Ombellifères. Fleurs blanches. Dans le Nord français, les gamins vident la tige et en font une *busète* pour souffler des baies de sureau vertes, d'où le nom de *crachou* donné à la plante.

I

Iau, s. f. Eau. Borin.

Idiote. Voyez *teinture d'iode*.

Inc. — Corruption fréquente pour *zinc surface d'inc*, vitriol blanc, sulfate de zinc. C'est sous cette forme corrompue que le peuple le demande comme anti-blennorrhagique et anti-ophtalmique.

Indigo. Indigo. Couleur bleue, dont on fait un grand usage en teinturerie. Il provient de diverses espèces d'*Indigofera* des Indes orientales et occidentales.

J

Jaqueline. Malmedy. Pinte, bouteille, verre et pot. Suivant la tradition, Jacqueline de Bavière, étant dans sa prison, s'amusait à façonner de grossiers pots en grès, qu'elle jetait dans le fleuve et que les habitants recueillaient, d'où le nom de Jacobakrug, Jacoba's canetjes, Jacquelines, donné à ces vases.

Jalofrène. — Œillet, fl. Giroffel. — *Dianthus* L., Caryo-

phyllées. Les pétales des œillets donnent un sirop réputé comme pectoral.

Jamène, voyez Belèjamène.

Jène cou d'châsse d'Allemand. — Aconit tue-loup. — *Aconitum lycoctonum*, L. Renonculacées. — Plante à fleurs jaunes en capuchon (juin-juillet), à feuilles divisées. Cette plante assez rare dans nos bois est un poison violent.

Jène d'ou, *moïou*. Voyez *ou*.

Jennette, *hièbe di Notre-Dame*, L. *Jennete*, *hierpe de mitrau* Rouchi. — Millepertuis. — *Hypericum perforatum*, L. Hypéricinées. Plante à feuilles marquées de points résinifères transparents, d'où son nom de mille pertuis (trous) et à fleurs jaunes. On emploie les fleurs fraîches, mises en macération dans l'huile d'olives, contre les brûlures, les contusions et contre les poux : *huile de mitrau* (Mille trous), Rouchi.

Jèbe, v. *Hièbe*.

Jèbe du cassin (Spa). Voyez *Fleur di Saint-Antône*.

Jèbe du froyon (id.). Voyez *Argintenne*.

Jèbe du poirfi (id.). Voyez *Bigonne*.

Jèbe du ponte (id.). Voyez *Méd'cenne du bégenne*.

Jèbe du tigneu (id.). Voyez *Chapai d'aiwe*.

Jet, bourgeon.

Jet d'sapin. Bourgeons, turions, strobiles ou gemmes de sapin. Bourgeons du pin sauvage, *pinus sylvestris*. Conifères. Remède fréquemment employé et devenu populaire, contre les maladies génito-urinaires.

Jombade, *jobâde* (N. Defrecheux, Saive), *jonbar*, Rouchi. *Savage articho*, *coronne di sin-Jhan*, L. — Joubarbe des toits, artichaut sauvage. — *Sempervivum tectorum* L., Crassulacées. Plante venant sur les vieux murs et les toits en chaume, donnant de nombreux rejetons et dont les feuilles épaisses et charnues,

privées de l'épiderme, servent de remède populaire contre les cors et contre les hémorroïdes.

Jotte. Chou. Les choux vert et rouge furent apportés d'Égypte par les Romains, les blancs nous viennent des pays Scandinaves; mais ce n'est qu'après Charlemagne qu'on apprit à les faire pommer. La croyance aux propriétés médicales des choux est résumée en ces vers :

Les choux sont astringents, leur jus est laxatif.

Un bon potage aux choux est un doux purgatif. (E. de S.)

Jotte di chin. Voyez *Hitroule*.

Jujube. Fruit du jujubier, à saveur de datte, cultivé dans le sud de la France, fort employé jadis comme pectoral dans la médecine du pays de Liège. Il a donné son nom à la pâte de jujube qui actuellement n'en contient plus et se compose de gomme arabique, sucre et eau de fleurs d'oranger. En y ajoutant du jus de réglisse, on obtient *li neure jujube*, jujube noire, pâte de réglisse. Ces deux pâtes sont d'un goût agréable et fort adoucissantes.

Juniësse, Verv. *Gnieszse*. *Jinieszse* L., *Ginette*, Borin.—Genêt à balai. — *Genista scoparia*. Papilionacées.

Jus. Jus, suc de fruit.

Jusêye. Jus de réglisse, extrait de réglisse en bâtons.

Jusêye di bois. Voyez *bois d'rocouliss*.

K

Klavai (Gothier). Carbonate de fer.

L

Laissai, L, *Lacha*, *lachau*, Hain. *lasia* (N), lait. A été justement appelé chair liquide. C'est le meilleur aliment de l'enfance

et des personnes affaiblies. Il sert à masquer la saveur de différents médicaments. Le peuple dit : li crou laisai fait prugi, li cût ressérre.

Laissai du Notru-Dame. Voyez *Sucette*.

Laiwe du bouf (Verv.). Bolet hépatique, sans stipe, fixé sur les vieilles souches et au pied des chênes. Il est rouge brunâtre, apparaît de septembre en octobre et est comestible.

Lâme, miel. Base d'une foule de remèdes, surtout contre les rhumes de poitrine et les maux de gorge. Del lâme, on jène d'ou et dè cognac, vi fet qwite dè mèchant freu. — Qwant on-s-a on mâ d' gorge, i fât s' gargouï avou dèl lâme è dè vinaigue.

Lapis ou *lapotis*, L. *lapure*, Hainaut. Brouet d'eau et de son, d'eau et de graine de lin, etc., que l'on donne à boire aux chevaux.

Lapson, L. (Fusch 1541), *blanc laitison*, Hainaut. — Laiteron maraicher, flam. Melkdistel. — *Sonchus oleraceus*, Composées.

Lavande, *lavinde*. — Lavande commune ou officinale. — *Lavandula vera* L., Borraginées. Plante de jardin à tige grêle, à feuilles linéaires blanchâtres, à fleurs bleues petites en épis. Son odeur est forte et agréable, aussi l'emploie-t-on en fumigations, comme aromate pour le linge, en teinture dans le genièvre comme parfum pour le mouchoir et en compresses comme remède contre les coups.

Lavasse L., *herbe de lappe*, Luxembourg. — Livèche, ache des montagnes; lavaskruid flam. — *Levisticum officinale*, Ombellifères. Ses propriétés stimulantes ne sont guère mises à profit.

Lav'mint, lavement. Les plus employés par le peuple sont ceux à l'eau et au savon de Marseille, à l'huile d'olive, à l'huile de ricin, à la graine de lin, à l'amidon, tous à l'eau tiède et à l'eau froide : celui au sel de cuisine ou au sel anglais.

Lawri. — Laurier franc, laurier noble, laurier d'Apollon. — *Laurus nobilis* L., Laurées. Arbre élégant à feuilles toujours vertes, à fleurs jaunes auxquelles succèdent des baies bleues, grosses comme des prunelles. De ces baies, on retire une huile verte, épaisse, dont on se sert souvent pour frictionner le bétail et les chevaux aux muscles affaiblis. Elle possède la propriété d'éloigner les mouches par son odeur.

Lèvai (*levin*, Fusch 1541). Le levain entre dans la composition des remèdes contre la fièvre lente et se demande « à l'honneur di Diu ». Il agit comme rubéfiant. Le mélange se compose de camphre, farine de seigle, fleur de bouillon blanc, jaune d'œuf, levure, semences de pavots et semences d'orties.

Levrone. — Aurone, aurone des jardins, aurone mâle, ivrogne. — *Artemisia abrotanum* L., Composées. Plante à odeur forte et agréable, souvent cultivée en pot.

Lichen, par corruption *nickel*. Voyez *mossai d' mer*.

Limonåde, *lemonåde*. Eau sucrée dans laquelle on a découpé des tranches de citron ; liquide apaisant bien la soif.

Limonåde di Rogé, par corruption *Limonåde Rogier*. Limonade purgative préparée d'abord par le pharmacien Rogé.

Lin. — Lin. — *Linum usitatissimum* L., Linées. Voyez *grainette*.

Linwe di bouk. — Langue de bouc, vipérine. — *Echium vulgare* L., Borraginées. Feuille en forme de langue, fleurs bleues en épis. Son infusé est pectoral.

Linwe di chin. — Langue de chien, cynoglosse, flamand : hondstong. — *Cynoglossum officinale* L., Borraginées. Feuilles longues, grisâtres, fleurs rouges en épis. Pectoral.

Linwe di chin. — Petit plantain. — *Plantago lanceolata* L., Plantaginées. Employé en infusion dans la diarrhée, contre les sueurs nocturnes et pour laver les plaies.

Linwe di 'cier, *hièbe di matrice*. — Langue de cerf, langue de bœuf, scolopendre. — *Scolopendrium officinale*, Sm. Fougères. On voit en juin-septembre ses longues feuilles vertes dont le dos est muni de deux rangées de fructifications brunâtres. Remède populaire féminin.

Lise di vin. Lie de vin, fœces vini. Liquide épais, visqueux et coloré constitué par le dépôt qui se forme au fond des barriques de vin. On fait prendre des bains de lie aux personnes affaiblies et surtout aux enfants faibles sur jambes. Dans le sud de la France, on emploie de même l'amurca, marc déposé de l'huile d'olives nouvelle et cuit dans un vaisseau de cuivre.

Live. Livre. Les ouvrages de médecine consultés par le peuple sont, en français : Le solide trésor du petit Albert ; les secrets d'Albert-le-Grand ; les remèdes du chapelain Van den Bossche, etc ; dans un ordre plus scientifique : les manuels Raspail, Dehaut, Dubois, etc. Quant aux ouvriers d'origine flamande, ils ont surtout recours à De nieuwe troost der armen door G. Simons.

Lumçon, L. *Lemechon*, Rouchi. Limace. C'est avec ce mollusque dépourvu de coquille que le peuple fait le sirop de limaçons. Magistralement, il se prépare avec l'escargot, *cara-cole*. *Helix pomatia*, qui est muni d'une coquille. Au pays de Liège, le sirop fait avec ce gastéropode jouit d'une grande réputation comme souverain remède des bronchites et de la coqueluche.

Lysibe. — Hysope. — *Hyssopus officinalis* L., Labiées. Plante à feuilles entières, épaisses, d'un vert sombre, à fleurs d'un beau bleu (juillet-septembre) en épis, à odeur agréable, souvent employées en infusion comme pectorales.

Lutertum. Ce mot généralement employé à Liège et dans les environs est une corruption du terme nutritum sous-entendu unguentum, nom donné à l'onguent de litharge, « parce qu'il se

fait en nourrissant l'huile, le vinaigre et la litharge peu à peu ensemble et leur donnant un corps qu'ils n'avaient point étant séparés. » Pharm. liéq. 1740. Actuellement, on donne abusivement ce nom à la pommade à l'oxyde de zinc, qui possède des propriétés à peu près semblables.

M

Mahi. Mêler, mélanger; couper, frelater en parlant des liqueurs.

Mai-trank. — Asperule odorante, hépatique, petit muguet, reine des bois. — *Asperula odorata* L., Rubiacées. Plante à feuilles verticillées, à petites fleurs blanches, à odeur agréable, souvent cultivée comme bordure. Infusée dans du vin blanc, elle sert de boisson rafraîchissante et digestive : vin de mai.

Malètte ou *palètte di biergi, bours do bergis* (Fusch 1541). *Amourète*, Borin. — Bourse à pasteur, tabouret, molette. — *Thlaspi bursa pastoris* L., Crucifères. Petite plante très répandue, à fleurs blanches (mai-novembre), à fruit (silicule) en forme d'aumonière. C'est un remède populaire contre les crachements et la faiblesse de sang.

Margarite, *reine marguerite* L., *Manchette*, *Caïe*, *queue de chat*, Luxembourg. — Reine marguerite, grande marguerite. — *Pyrethrum leucanthemum* L., Composées.

Mariolaine (Remacle Fusch). — Marjolaine. Sampsucus. — *Origanum majorana* L., Labiées. Est maintenant plus fréquemment employée dans les cuisines que dans les officines.

Maroupe. — Marrube vulgaire. — *Marubium vulgare* L., Labiées. La tige et les feuilles sont laineuses.

Massoque, Luxembourg; *Bourdon*, Borin. — Jacée. — *Centaurea jacea* L., Composées. Plante très commune, fleurissant en juin-septembre.

Mastouche, *brasa delle, capucenne*. — Cresson des Indes ou

du Mexique, capucine. — *Tropeolum majus* L., Tropéolées. On semble ignorer dans nos provinces, où cependant cette plante est en grande vogue, ses analogies avec le cresson et le charmant effet décoratif qu'obtiennent les Français en garnissant leurs salades des fleurs et des feuilles de ce légume. Cependant on fait confire les semences à l'instar des cornichons.

Matrone. — Julienne, Giroflée; violette des dames ou de Damas: Dodonœus 1608; violette des matrones, matrones. *Damas.* Valenciennes (Hécart, dictionnaire, Rouchi) flamand: Damasbloemen. — *Hesperis matronalis* L., Crucifères. Il y a deux variétés: l'une à fleurs blanches, l'autre à fleurs lilas.

Mâvlette, voyez *blanche mâvlette*.

Medcène di beguène, *medcène di priesse* L., *lebe du ponte*, Spa. — Centaurée; petite centaurée, herbe au centaure Chiron. — *Gentiana centaurium* L., Gentianées. Toute la plante, qui possède une amertume prononcée, était jadis employée comme fébrifuge avant la découverte du quinquina. Aujourd'hui, on n'utilise plus que les sommités fleuries.

Medcène Leroi, *Medcène dè roi* (corruption presque générale). Médecine ou purgatif Leroy. Purgatif liquide que des petites brochures avaient rapidement vulgarisé il y a un demi-siècle. Au siècle dernier, on trouvait également partout dans le pays de Liège des plaquettes vantant le mérite de la poudre purgative d'Irroé dont la vogue vient à peine de cesser.

Mekin, *racine et poudre d'œuf* (Virton); *jène rèceue*. — Curcuma. Racine de Curcuma des Indes, fort employée pour la teinture en jaune: cordonnier, etc.

Mélasse, *sirôpe di souk*. Mélasse, résidu du raffinage du sucre, fort employé dans la médecine vétérinaire pour édulcorer les poudres et les breuvages destinés aux animaux domestiques.

Mène di plonk, *plon d'Espagne*. Mine de plomb, crayon,

graphite. Chimiquement c'est du carbone et non, comme son aspect le fait croire au peuple, un composé de plomb.

Mercure, *vif ârgint*. Hydrargyre, vif argent, mercure. Le plus terrible, mais aussi le meilleur des spécifiques des maladies vénériennes. Les colporteurs vendent sous le nom de *teinture di nickel*, *extrait d' nickel*, des petites fioles cachetées contenant un liquide clair servant à nickeler instantanément, suivant eux, tous vos objets en cuivre. Ce produit dangereux est une solution de nitrate acide de mercure.

Mèseure, *musôre* (Malmedy). Jadis les poids et les mesures devaient être scellés par la justice locale. Les mesures pour les liquides étaient : l'aime d'une 1/2 tonne, la tonne de 80 pots, le pot de deux pintes, la pinte de deux chopines, la chopine de quatre mesurette. Pour les huiles, la jusse de 14 pots. Une ancienne mesure française usitée en pharmacie était le poignon (*posson*) valant quatre onces. *Dictionnaire des Arts et Métiers* verbo Apothicaire.

Mespli, L. *Népié*, Borin. — Néflier, flam. Mispelboom. — *Mespilus germanica* L., Pomacées. Les fruits : nèfles, *messe* et les feuilles sont employées comme astringentes, c'est, avec le décocté de plantain, un remède populaire contre la diarrhée.

Mi-fouye, *hièbe di sodârt*. — Millefeuille, herbe aux coupures, aux charpentiers, aux voituriers, aux militaires; sourcil de Vénus. — *Achillea millefolium* L., Composées. Petite plante à feuilles très divisées, se tenant près du sol et à fleurs blanches ou rosées, formant bouquet au haut d'une tige. Fraiche et hachée ou mâchée, elle cicatrise les blessures légères; son infusion, dit le peuple, arrête les pertes de sang de toute espèce.

Minthe, *pastille*. — Menthe poivrée, fl. peppermint. — *Mentha piperita* L., Labiées. La plante et la pastille faite avec son essence sont fort employées contre les dérangements d'estomac.

Miole. Moëlle. La moëlle de bœuf sert à faire des pommades fort réputées comme fortifiant la chevelure.

Mistère. Mystère. Nom donné à toute substance dont le possesseur fait un secret, se dit surtout en parlant d'appâts pour la pêche : essence d'amandes amères, d'anis, d'aspic, avoine bouillie, coque du levant, etc.

Mohe. — Mouche d'Espagne, mouche cantharide. — *Meloë vesicatorius* L., Coléoptères.

Moksa (Forir), moxa. Mèche faite avec des duvets de plantes.

Mordant. Mordant. Substance destinée à faire adhérer, mordre une matière sur une autre.

Morelle. — Morille. — *Morchella esculenta*. Champignons. Comestible.

Moron. Diverses plantes servant à la nourriture des petits oiseaux portent ce nom : 1^o li blanc *Moron*, Mouron blanc, mouron des oiseaux, morgeline, morsus gallina, *Alsine media* L., Caryophyllées à fleurs blanches et à feuilles cordées ovales ; 2^o li roge *moron*, loquin, Hainaut, mouron rouge, li bleu *moron*, mouron des champs. *Anagallis arvensis* L., Primulacées à fleurs, ayant la corolle rose, rouge ou bleue, venant à l'aisselle des feuilles opposées.

Mort aux vers (Virton). Semen contra.

Mossai d'châgne, *pulmonaire* L., *Mossirai*, Luxemb. — Lichen pulmonaire, pulmonaire en arbre, pulmonaire du chêne, herbe aux poumons. — *Lichen pulmonarius* L. Expansions en croûtes rugueuses, à réseau marqué, d'un blanc gris sale parsemé de tâches vertes, dont on se sert dans les maladies du poulmon, concurremment avec les deux suivantes :

Mossai, *Lichen.* — Mousse ou lichen d'Islande. — *Physcia islandica* D. C. Lichénées. Expansion foliacée, rameuse, d'un brun fauve ou grisâtre, coriace, mucilagineuse.

Mossai blanc, *mossai d'mer*, *blanc moussé* (Morlanwelz). — Lichen carragheen, mousse d'Irlande, mousse perlée marine. — *Fucus crispus*, L. Algues. Cryptogame à divisions dichotomiques, corné, élastique, d'un blanc jaunâtre, insipide, formant avec l'eau 5 à 6 fois son poids d'une gelée très consistante et insipide. Cette gelée sert aux falsificateurs pour faire les sirops dits de fruits, des confitures, etc.

Mossai d'vier, *mossai d'mer po les vier*. — Mousse de mer, Mousse de Corse (par corruption : mousse d'écorce). — *Sphaerococcus helmintochorton*, Agardh. Algues. Plante dure, de couleur gris rougeâtre, à filaments enchevêtrés, dichotome. Longtemps on l'a utilisée comme vermifuge.

Mostâde, L. *moutarde* (Morlanwelz). — Moutarde noire, moutarde grise. — *Sinapis nigra* L., Crucifères. Plante à fleurs jaunes en longues grappes. Son fruit (silique) contient de très petites graines (wall. *grainette*) rondes, rougeâtres, à odeur faible. En pulvérisant cette graine, on obtient la farine de moutarde ; voyez *farène di mostâde*. Privée d'huile grasse, elle constitue la base des Sinapismes de Rigollot : *blanque èplâsse di mostâde*, *sinapis*, *rigollot*.

Mostâde (blanche). — Moutarde blanche, moutarde anglaise. — *Sinapis alba* L., Crucifères. Les graines sont plus grosses et d'un jaune clair. Elles constituent un remède populaire : 1 cuillerée à café le matin à jeun, contre la gastrite et la constipation. Elle sert à préparer la moutarde alimentaire.

Mostâde di champ L., *Senet*. Luxemb. — Moutarde des champs ; Senevé. — *Sinapis arvensis*, L. Crucifères. Sa graine, avec laquelle souvent on falsifie la moutarde noire, ne possède aucune énergie.

Mostâde di capucin ; *Mostâde du d'jrau* (Spa). — Moutarde des moines, des capucins ou des Allemands, radis de cheval, raifort sauvage. — *Armoracia*, *raphanum rusticum*, *Cochlearia armoracia* L., Crucifères. Grande plante, à feuilles de la base

amples, oblongues et dentées, à fleurs blanches (mai-juillet), à souche renflée, charnue, très développée. Cette racine est antiscorbutique, stomachique et pectorale, le peuple l'emploie ou râpée, avec du sucre noir fondu, ou confite en tranches minces dans du vinaigre.

Savage mostade, *mostâde di hâye*. Nom donné à diverses plantes à saveur piquante, exemple : le velar, voyez *hièbe di chanteu*, etc.

Mouche. Nom donné au sparadrap vésicatoire à base de mouche cantharide.

Muralli, *Muret*, L. *Meuret*, *meuret*, Mons *Muraillez*, *meuret*, *jalo freume a pursin*, *violette du kwaremn'* (Spa), *Ginofrée*, picard et lorrain. *Génofrée*, Valenciennes. Cambresis. Luxembourg wallon : Dasnoy. *Muret*, Valenciennes. — Violier jaune, giroflée jaune. flam. geel violieren. Dodonæus ; muurbloem, groffellier — *Cheiranthus* (arabe, cheiri ; grec, *αἰθρός*), *cheiri*, L. Crucifères.

Murquet, *muguet*. — Muguet de mai, lys des vallées. — *Convallaria majalis*, L. Asparaginées. Plante printanière formée de quelques feuilles oblongues et de fleurs blanches odorantes en grappe. Employée scientifiquement comme remède des maladies du cœur.

Musse. — Musc, — *Mimulus moschatus*, L. Scrophulariées. Petite plante à fleurs jaunes, dont l'odeur musquée écarte les mouches.

Musse. *Moskion*. Musc. Parfum pénétrant provenant de l'animal du même nom.

N

Navai, L. *Naviau*, *navia*, Borin. — Navet. — *Brassica napus* L. Crucifères. Un des assaisonnements du pot au feu. Râpé cru, le peuple l'emploie en cataplasme contre les maux de gorge.

Navette, L. *Golza*, Borin (*Colza* — *Brassica campestris*, L. Crucifères (la véritable navette est une espèce très voisine). Elle donne des semences noires servant à la nourriture des oiseaux et contenant la moitié de leur poids d'huile : *ôle di navette*, voyez ce mot.

Nawai, *nanwai* L. *Naria*, Mons. Amande du noyau. L'intérieur des noyaux (*pirette*) de certains fruits : cerise, prune, abricot, pêche, recherché et mangé par les enfants. Une trop grande quantité absorbée pourrait déterminer des accidents, à cause du contenu en acide cyanhydrique. Les gamins s'amuseaient souvent à user sur 2 faces des noyaux de prune ou d'abricot de façon à provoquer deux trous qui correspondent, alors seulement, ils en extraient l'amande et le noyau vide leur sert d'appeau.

Némoscåde, L. *Lémoscåde* (Hock). *Mémouscåde* (Lux. wal. Dasnoy, dictionnaire 1858) *Amouscate*, Rouchi. *Amouscade*, *amouscaye*. sf. Borin. *Mémoscade* Verv. — Noix de muscade. — *Myristica moschata*. Thunb. Myristicées. Outre son usage comme condiment et comme aromate, il sert en médecine populaire de révulsif bénin pour les rhumes des enfants : *éplâsse di papi et d'chandelle avou del némoscade*.

Neuhe, *neuhette*, L. *Neu*, Malmedy. — Noisette. Voyez *Côr*. Maintes fois, on vient demander au pharmacien de remplir une noisette de mercure, sans vouloir en indiquer l'usage. L'ouvrage intitulé : La médecine, la chirurgie et la pharmacie des pauvres. Paris 1839, par « un professeur ? » renseigne le remède suivant comme souverain pour conjurer l'aura epileptica : Une noisette, remplie de vif-argent, enveloppée d'écarlate et pendue au cou d'un épileptique.

Neuhe di galle. — Noix de galle (du *Quercus infectoria*), flam. galnoten. La poudre grossière sert dans la teinture en noir et dans le pseudo-damassage des canons de fusils. Voyez *peta*.

Neur, noir.

Neur bâr, voyez *bâr*.

Neur Cou L. 1° *Haring*, *inrin*, *erin* à cause de l'odeur. Borin. — La carie des blés. — *Tilletia caries*. Ustilaginées. Champignon dont on préserve le blé par le chaulage ; 2° *Tartreie* (Malméd.) *Baron*. Rouchi et Borin. — Nielle des blés. — *Lychnis ghitago*, Lamk. Caryophyllées. Elle porte aussi le nom de *niguion*, *nidion* qui désigne à proprement parler la semence qui est noire (*nigrum*). Cette plante, abondante dans les moissons, donne en juin-juillet, des fleurs purpurines.

Neur wassin, *neur clâ*, *din d'leu*. — Seigle ergoté. — *Sclerotium clavus*. D C. Nectriacées. Champignon qui, surtout sur le seigle, se substitue au grain en affectant la forme d'un ergot, noir à l'extérieur, blanc bleuâtre à l'intérieur. Sa poudre (*poude di sège dame*) est journellement employée par les accoucheuses.

Nûle (cf. allem. *nudel*, pâte) et *Nieulle* Rouchi, pain à cacheter, bas latin *nebula*, oublié). Hostie, pain à chanter, pain azyne, oublié. Pâte de froment, s'amollissant par l'eau, servant à envelopper les médicaments solides à saveur désagréable et à les introduire dans les voies digestives, sans que le goût en soit affecté.



Odeur. Essence, parfum.

Œil de grue (Morlanwelz) flam. *Kragen ooge*. — Noix vomique. Fruit en disque aplati du *Strychnos nux vomica*, L. Strychnées. La poudre de noix vomique mélangée à de la viande (*boket*, L.) empoisonne les animaux qui l'absorbent : corbeaux, renards, etc. Son emploi comme tel est général dans les campagnes belges.

Ognon. Oignon, bulbe en général.

Oignon. — Oignon. — *Allium cepa*, L. Liliacées. Aliment bien connu. Réduite en pulpe par la cuisson, puis additionnée d'amoníaque, elle forme un cataplasme fort employé par le peuple contre les maux de gorge ; c'est un remède dangereux. On sait que la « pelure » teint les œufs en brun. Le suc d'oignon constitue une encre sympathique.

Oignon d'mér. — Oignon de mer, squille, scille maritime. — *Scilla maritima*, L. Liliacées. Le peuple l'emploie contre l'hydropisie, après avoir, au préalable, fait macérer le bulbe dans du vin blanc. Ce même bulbe pilé avec du fromage détruit les rats et les mulots.

Ole (latin, oleum). Absolument se dit comme en français de l'huile d'olives, *ôle d'olive*, base d'une foule de préparations culinaires et pharmaceutiques. A l'intérieur, on emploie comme fortifiant l'huile battue avec du vin (formule du Baume Samaritain) ou avec du cognac et un jaune d'œuf ; ce dernier mélange surtout est en grande réputation auprès du peuple liégeois.

Ole d'amande. Huile d'amandes douces. Remède devenu populaire des maladies de l'appareil auditif.

Ole antique. Parfumerie. Huile de ben ou d'arachides aromatisée à l'essence de bergamotte. S'emploie au lieu de pommade pour lustrer la chevelure.

Ole d'aspic. Essence d'aspic de la *Lavandula spica*. Labiées. Sert comme appât pour la pêche, entre dans plusieurs remèdes populaires anti-rhumatismaux et préserve les vêtements des teignes.

Ole di croton, par corruption *ôle di creton* ; huile de croton par corruption huile de croûtons. Son emploi externe, provoquant sur la peau une éruption de boutons est populaire ; quant à son action purgative interne, elle n'est pour ainsi dire connue que scientifiquement. Les journaux ont relaté naguère

l'accident mortel provoqué par l'ingestion de cette huile mélangée à du genièvre en guise de farce, à Battice.

Ole di camamelle. Huile de camomille. Huile d'olives dans laquelle on fait infuser des fleurs : 1^o de camomille romaine, *ôle di dobe camamelle*, 2^o de camomille vulgaire, *ôle di sâvage camamelle*.

Ole camphrèye. Huile d'olives dans laquelle on a dissout du camphre, souvent employée pour résoudre des engorgements.

Ole di feu d'li. Huile d'olives ou huile de colza épurée dans laquelle on a fait macérer des fleurs de lys blanc. (*Lilium Candidum*, L.). C'est le remède populaire le plus en vogue contre les brûlures. Son analogie d'action et d'apparence ont fait donner ce nom au liniment oléo-calcaire.

Ole di frumihe, Fourmis mises à macérer dans l'huile d'olives, remède populaire contre le rhumatisme.

Ole di fawe, voyez *Fawe*.

Ole di gèŷ, voyez *Gèŷ*.

Ole di Harlem. Huile de Harlem. Célèbre remède d'origine hollandaise, constituant encore pour beaucoup de personnes, surtout dans les campagnes, la panacée des gens et des bêtes.

Ole di lawri. Voyez *lawri*.

Ole di lin. Huile de lin. Sert à confectionner différents onguents et sert de base à la peinture. L'addition d'essence de térébenthine, de bioxyde de manganèse ou de litharge, la rend siccativ : *ôle siccativ*.

Ole di navette, rabette. Huile de navette, ne diffère pour ainsi dire pas de l'huile de colza avec laquelle on la confond souvent. Cette huile jouit d'une grande vogue contre les brûlures et cuite, contre les engorgements, les fluxions, etc. C'est

l'agent culinaire indispensable des bouquettes et des crostillons.

Ole di neuhe. Huile de noisettes. Dans les Ardennes, quand les noisettes sont surabondantes, on en exprime une huile comestible, à saveur douce et agréable, mais rancissant vite.

Ole d'olive, ole di Provence. L'huile par excellence. Outre ses usages alimentaires, elle joue un grand rôle dans la confection des huiles composées, des onguents, des cérats et des emplâtres.

Ole di pétrole, huile de pierre (Virton) par corruption *ôle di petråde*. Au début des arrivages américains, comme on ne pouvait se faire à l'origine minérale du produit, nombre de personnes, abusées par la similitude de noms, croyaient cette huile extraite de la betterave (*petrâle, petråde*), comme les huiles de navette, de lin, chènevis, etc., le sont des graines du même nom. C'est un remède populaire contre la gale et le rhumatisme, tant des animaux que des humains. L'espèce colorée en rouge est celle que l'on préfère comme médicament.

Ole di papi. Huile de papier, pyrothonide. En faisant brûler sur une surface froide (marbre) un cornet de papier, on obtient une huile pyrogénée, brune, remède populaire des douleurs d'oreille et des dents.

Ole di dobe pavoir, ôliette (ancien français olivette, petite huile). Huile d'œillette. Huile douce, comestible, extraite des semences du pavot (*papaver somniferum*).

Ole di pêhon, ôle di trâne L. (Thran signifie morue dans tous les idiomes du nord), *huile de pechon* Morlanwelz, *huile de baleine*, Orp-le-Grand. Huile de foie de morue. Naguère on utilisait les huiles des cétacés : baleine, phoque, etc. C'est un remède dont les effets toniques sont universellement connus. Le terme wallon rarement employé : *ole di molowe*, dérive du vieux français huile de molue.

Ole di saint Lorint. Huile que l'on va chercher à la chapelle de saint Laurent pour guérir les boutons du visage et du cuir chevelu chez les jeunes enfants (mâ d' saint Lorint).

Ole di pid d' bouf, ôle di machine. Huile de pieds de bœuf. Epurée, elle sert à huiler les machines à coudre.

Ole di qwate sôre, L (Cf. *huile de cinq*). Mélange d'huile de laurier, de térébenthine, d'huile de camomille et d'huile camphrée ou de produits analogues, constituant un remède populaire contre le rhumatisme.

Ole di raisin, corruption presque générale, huile de ricin. Les Français disent de même huile d'Henri cinq. Enfants, nous avons tous connu cette huile purgative que la sollicitude maternelle nous obligeait à avaler en dépit de nos grimaces. Le plus étrange en ceci, c'est l'existence d'une huile de raisin, douce et laxative, extraite des pepins du raisin.

Olmint (latin oleamentum). Il en existe une quantité considérable, les formules variant à l'infini. Citons à Liège ceux de Kips et de Lepiemme.

Olmint di tô les mâ, guérit tout. Guérit tout, onguent diachylon gommé.

Olmint d' clâ, tâblète di clâ. Onguent brun, onguent de la mère Thècle, fort employé pour mûrir les clous, furoncles, abcès, etc.

Olmint di dobe savon, emplâtre, bâton de savon double. Noir, à odeur forte, souvent usité en applications sur les cors.

Olmint vert d'hémorrhôide. Onguent populeum de couleur vert foncé, à base de bourgeons de peuplier.

Olmint di saint Fiacre. Onguent de saint Fiacre. Terme de jardinage. Mélange de bouse de vache et d'argile dont on se sert pour panser les arbres écorcés.

Opodeldoch, par corruption : *on po del drog, ôle di boule*

dogue. Baume opodeldoch liquide, esprit de savon et de camphre. Son nom d'ôle di boule dogue est peut-être une réminiscence de l'huile de jeunes chiens (oleum catellorum) jadis réputé dans les cas de sciatique et que l'on obtenait en faisant cuire, dans l'huile, de jeunes chiens vivants avec du romarin, etc. L'opodeldoch sert également comme anti-rhumatismal.

Or. Or. Une croyance populaire veut que des chaussettes dorées attirent à elles tout le mercure absorbé par les syphilitiques et empêchent son action néfaste sur l'organisme.

Orcanette. — Orcanette, alkanna. Racines de l'*Achusa tinctoria*, L. Borraginées. Nos armuriers « faiseurs à bois » utilisent sa décoction dans l'huile de navette, qui se colore en rouge pourpre, pour imbiber les crosses de fusil et de revolver.

Orèye d'agne, voyez *Crâsse rèceenne*.

Orèye di Juda. — *Tremella auricula*. — Oreille de Judas. Champignon venant sur les vieux sureaux.

Orèye di live, *doucette*, *pitite salade*, *salade di grain*. — Oreille de lièvre, *doucette*, mâche, valérianelle. — *Valerianella olitoria*. Poll. Valérianées. Les fleurs sont blanc bleuâtre, en bouquet, les feuilles entières. Ces dernières constituent la première salade printanière.

Orèye di sori, *orèye di rat*. Noms donnés à l'épervière, *hieracium murorum* et à l'*hieracium auricula*. Les noms d'oreille de lièvre et d'oreille de souris sont donnés en France à la buplèvre et au *sedum album*.

Orange. Orange. Souvent donnée aux malades pour les rafraîchir. L'expression parfois employée : *ine pomme d'orange* est à rapprocher du flam. appelsien.

Osmondi. Orge mondé.

Oû, *cocâ*. Œuf. Le jaune, *jène d'ou*, *moïou* est souvent employé pour émulsionner des huiles : olives : mayonnaise culinaire, ricin, morue et pour faire le « lait de poule ». Le peuple

s' imagine que le jaune est la partie la plus fortifiante de l'œuf et que le blanc ne possède aucune force. Le blanc ou partie albumineuse est au contraire fort nutritive, mais de digestion difficile, voilà pourquoi le médecin ordonne le jaune, facilement assimilable, aux personnes affaiblies. *Po fé trawer on blan deu, chouqui-le divin in ou crou ou mollet et leyz-l'y jusqu'à tant qu'i trawe* Remède populaire liégeois.

Ouye d'ange. L. et V. *U d'ange* (Malmédy). — *Myosotis*, ne m'oubliez pas. — *Myosotis palustris* L. Borraginées. Plante venant au bord des eaux, à fleurs bleues en bouquet.

Ouye du bou (Spa). Voyez *Arnica*.

Ouye du chet (Spa). Voyez *Cledjet*.

Ourtèye, L. *Quecharde*, Lux. *Ortile*, Hainaut. Les piquants portent le nom de *hodion* à Malmédy. — Ortie grièche. — *Urtica urens* L. Urticées. Elle a été employée comme remède (en flagellations) dans les rhumatismes, le peuple s'en sert encore aujourd'hui pour cet usage. *Les simince d'ourteye* font partie des 7 sôr po l' sive laine.

Ourtèye blanche, L. et V. *Molinait*, Spa. — Ortie blanche, ortie morte. — *Lamium album* L. Labiées. Plante à port d'ortie et à fleurs blanches irrégulières. Ces fleurs blanches sont, sans doute par analogie, employées en infusion contre les fleurs blanches et son usage s'est étendu à toutes les affections de l'appareil génito-urinaire féminin.



Patiènce, *padronne*. *Poralle*; *peau de ronne*, Lux., *Parièle*, Rouchi. — Patience, rhubarbe sauvage, parelle. — *Rumex acetosus*, L. Polygonées. La racine épaisse, brune en dehors, jaune en dedans, considérée comme purifiant le sang, est assez fréquemment employée par le peuple.

Pagnagna, Borin. — Aya pana. — Eupatorium aya pana. Composées. Plante de l'Ile de France dont les feuilles aromatiques sont aujourd'hui tombées dans l'oubli.

Pai. — Peau de chevreau ; basane ; peau de chien, sur laquelle on étend les emplâtres.

Pai d'anwèye. — Peau d'anguille. Le peuple prétend qu'une peau d'anguille, placée en guise de jarretière autour de la jambe, prévient les crampes de ce membre.

Pai d'autruche. — Nom corrompu, toujours employé pour désigner la baudruche. On désignait d'abord sous ce nom la seconde membrane de l'intestin du porc, actuellement se dit aussi de la gutta-percha laminée, qui par son peu de conductibilité et son imperméabilité, conserve l'humidité et, le cas échéant, la chaleur des cataplasmes et des pansements.

Paike, *hârpîke*. *Aipoix*, Maubeuge. — Poix.

Paillette di terre. — Les onguents populaires doivent pour être efficaces, se faire dans un poëlon en terre neuf.

Paillette di fier, vulgairement : *poudre di fier en paillette*. — Tartrate ferrico-potassique.

Palëtte. — Spatule, couteau spatule.

Palette di bièrgi, voyez *Malette*.

Payinne (botèye du), Verviers. — Potion réconfortante, pour accouchée, à base de teinture de cannelle.

Panâhe ou **panâde**. L., *Pateneie*, Malmedy. *Patenée*, Ardenne, *Pastenate*, Borin. — Panais, — *Pastinaca sativa* L. OmbeUifères. La racine blanche, à saveur douceâtre, s'emploie cuite avec du sucre et du vinaigre contre l'asthme. (Rem. popul.)

Pan d'coucou. — Coucou. Pain de coucou. — *Oxalis acetosella* L. Oxalidées. Plante sans tige, à feuilles semblables à celles des trèfles, à fleurs blanches ou rosées (avril-mai). Le *jenne pan d'coucou*, oxalide droite, *Oxalis stricta* L. donne ses fleurs

jaunes de juin à octobre. Les feuilles de ces deux espèces ont un goût aigrelet (acide oxalique) agréable, bien connu des enfants qui fréquentent les bois.

Pan d'pourçaf. — Pain de pourceau, Umbilicus Veneris (Fusch 1541). — *Cyclamen europeum* L. Primulacées. Plante cultivée actuellement comme plante d'agrément, dont on faisait jadis un onguent très recherché : onguent d'arthanite.

Pape (du flam. même signif.). *Moitrou*, Malmedy. — Papin, cataplasme, voyez ce mot.

Papi d'mohe. — Papier tue-mouches.

Blanc papi d'têche. *Moirt papi*, *papi d'lombâr*. — Papier à filtrer, papier Joseph.

Papillon vert. — On désigne et on délivre sous ce nom à Namur l'onguent de laurier, cependant le terme trouqué me semble directement dérivé de populeum qui est aussi un onguent vert. Ce qui confirme ma supposition, c'est ce que je trouve dans le dictionnaire rouchi de Hécart, *vert pouplion*, onguent populeum. *Va-t-en querre du vert pouplion pour encrassier tes hémourouites.*

Pâqui L. *Paquette*. Lux. — Buis. — *Buxus sempervirens* L. Euphorbiacées. Le peuple désigne sous ce nom une feuille ressemblant assez bien à celle du buis : c'est la feuille de l'*Uva ursi* ou raisin d'Ours, *Arctostaphylos uva ursi*, L. Ericinées, employée comme diurétique.

Pâqui d'pucelle, *pervinche*. — Pucelages, pervenches. — *Vinca major* et *vinca minor* L. Apocynées. Plante à feuilles persistant en hiver, assez semblables à celles du buis, à fleurs bleues (avril-mai) en forme d'entounoir. En France, le peuple s'en sert pour faire partir le lait des nourrices.

Parasol. — Agaric élevé.

Pas d'agne. Voyez *Hièbe di saint Joseph*.

Pâsse. Pâte. *Pâsse di joujou* se dit par corruption pour *pâsse di jujube*.

Passe fleur, pihatte è lét (Spa). — Anémone des bois, sylvie, renoncule des bois. — *Anemone nemorosa* L. Renonculacées. Plante grêle, à fleurs d'un blanc rosé solitaires et terminales (avril-mai), très commune dans nos bois. Son suc âcre est assez dangereux.

Passe v'lour. *Couchot* Vosges. *Couchiri, coucherieu* Meuse et Luxembourg wallon. — Anémone pulsatille, coquelourde, fleur de Pâques, passe-velours. fleur des Dames ou du vent. — *Anemone pulsatilla* L. Très rare à l'état naturel dans notre pays : sud de la province de Namur, elle est très cultivée à cause de la beauté de sa fleur (avril-juin), d'une belle couleur violette.

Pastille, pastille.

Patte di chêt. — Pied de chat. — *Gnaphalium dioicum* L. Composées. Petite plante cotonneuse à fleurs blanches et roses. Fait partie des quatre fleurs pectorales.

Pavoir (*pitit*). Voyez *cokliko*.

Pavoir (pavoir, ancien français), *pavaur, pawè*, GGGG. Olivette ancien français : *oliette* Picardie, *ouyette* Mons, Morlanwelz, *olivotte, chanotte* : Meuse. — Pavot. — *Papaver somniferum* L. Papavéracées. Cultivée chez nous comme plante d'ornement. La tête de pavot (latin codion), *tiesse di pavoir* L. *tiesse d'ouyette*, Hainaut est trop souvent employée là où les femmes travaillent au dehors (Nord de la France, Hainaut, Liège, Flandres), pour provoquer chez les enfants à la mamelle un sommeil factice pendant l'absence de la mère. Cette coutume est on ne peut plus malsaine et dangereuse. On leur donne parfois aussi le sirop fait avec l'extrait de cette capsule : sirop diacode qui est tout aussi néfaste quant à l'action sur l'organisme : *sirope di pavoir, doirmant*.

Pèchalf, voyez *Ardespene*.

Pègne. — Chardon à foulon. — *Dipsacus fullonum*. L.
Composées.

Pèhon. — Poisson. — Diverses espèces de poissons ont été employées en médecine et le peuple s'en sert encore : tauche, anguille, fiel de carpe, etc. Sous l'influence de certains milieux ou de certaines circonstances, plusieurs peuvent devenir vénéneux (*) et déterminer des accidents assez graves.

Pèhon d'avril. Poisson d'avril. — Sont légendaires en pharmacie les *ôle di bresse* (oleum brachii), *li pihotte di canûri*, *li siminee di bâbe*, *l'ôle di rose* (dont coût 2 francs le gramme) *po 5 cens* dans une immense bouteille de 5 ou 10 litres et *li roge sé qu'on sème so l'cove des mohon po l's attraper*.

Pèlotte L, *pèlatte* Hainaut. — Ecorce. — *Pèlotte di citron*, *d'orange*, *di curaçao*, *di sâ*, *di saou*. Ecorces de citron, d'orange, de curaçao, de saule, de sureau.

Pènêye, *sinouf* (flam. Snuif : cf Schnouff = tabac. Dictionnaire d'argot de l'an VIII par Leclair). — Tabac à priser, *tabacus ptarmicus*. Peneie viendrait-il de panacée, jadis plus fréquemment employé que le mot tabac : G. Everaerts : *De herba panacea, quam alii tabacum, alii petun aut nicotianam vocant. Antwerpiae* 1587. Le tabac était alors en telle vogue qu'on le considérait comme panacée universelle ainsi que le prouve le Traité du tabac par Jean Néander de Leyde traduit par Jacques Veyras, « avec son usage pour la plupart des indispositions du corps humain, livre très utile à ceux qui voyageurs (sic) n'ont moyen de porter quantité de médicaments » Lyon Barth. Vincent 1626 On connaît l'anecdote sur Fagon, premier médecin

(*) Rectifions en passant la donnée généralement admise que venimeux se dit des animaux et vénéneux des plantes. Venimeux se dit des êtres animés se servant consciemment des poisons qu'ils possèdent tels certains serpents, certaines plantes carnivores ; vénéneux se dit des êtres empoisonnant inconsciemment : moules, belladone, cantharide etc.

de Louis XIV, qui, dans une conférence fulminait contre le pétun et, à chaque période, puisait dans sa tabatière une copieuse pincée de l'herbe sur laquelle il lançait l'anathème.

Blanque pênêye. — Prise blanche. — Poudre sternutatoire composée d'asaret, de bêtoine, d'ellébore, d'iris, etc., qui guérit les maux de tête et les rhumes de cerveau « en dégageant celui-ci ».

Pên'ter. — Priser. — Absorption de substances liquides ou solides par la muqueuse nasale se dit souvent du tabac, aussi du camphre, du tannin, de l'eau sédative, etc.

Pèpin d' coin, L. *Pipian d' coin*, Luxemb. — Semence de coing. — *Pyrus cydonia*, L. Pomacées. Elles contiennent un mucilage abondant que les femmes du peuple utilisent, en mélange avec du cognac, contre les crevasses du sein ou pour fixer les cheveux.

Pèpin d' Saint Jean. — Caroube, fruit du Caroubier. — *Ceratonia siliqua*, L., Césalpinées. Recherché par les enfants.

Pèquet. — Genévrier. — *Juniperus communis* L. Cupressinées. Joli arbrisseau de nos bois, rameux dès la base, à feuilles linéaires verticillées par 3 portant vers mai des cônes en forme de baies assez semblables à de grosses myrtilles : *peu d' péquet* L. et V. *Pois de péqué* (Morlanwelz), *grain d' pequet* (Orp-le-Grand). Le peuple les utilise comme diurétiques après macération préalable dans du genièvre. L'art culinaire en fait aussi grand usage comme assaisonnement des grives, etc.

Pêrvinche, voyez *Pâqui d' pucelle*.

Pêta. — Se dit en général de tout légume venteux : haricot, scorsonère, etc., etc., et plus spécialement de la poudre de noix de galle qui, infusée dans le café et ingérée oblige le buveur à dérouler une gamme d'explosions aussi formidables qu'involontaires.

Pétrâde, *pétrâle*, *petratte* (Spa), voyez *ole di petrole*. — Le blocus continental a fait découvrir la valeur saccharifère de cette plante. Le jus de betterave cuite, additionné de vinaigre de vin passe dans le peuple pour guérir sûrement les bronchites.

Pétrai, Luxemb., voyez Sorbier.

Pèturon, *Botège*, *culoute* (Fleurus). — Potiron, courge.

Peus. — Globules homéopathiques.

Peus d' maqu'ralle. — Baies de la morelle, voyez *Abon* au mot *Douce amère*.

Pois d' cautère. — Pois à cautère destiné à entretenir la suppuration d'une plaie.

Peus d' ratte, L. *Purge*. Luxemb. *Graine de t' tion*. Rouchi. — Euphorbe épurge. — *Euphorbia lathyris*, L. Euphorbiacée à fleurs vertes, juin-août. Les euphorbes possèdent un suc (latex) blanc fortement purgatif d'où le nom de *lait de loup* qui leur est donné dans le Luxembourg et de *wolfsmelk* dans les Flandres.

Peu d' Saint Gêrà, v. *Pèyone*.

Peus turc, *peus d' trouc*. — Maïs, blé de Turquie. — *Zea maïs*, L., Graminées. On en fait une farine alimentaire, farine de maïs, maïzena. Les stigmates de maïs forment un enchevêtrement de longs poils roux dorés, d'où leur nom de *tignasse di peus d' trouc*; ils servent comme diurétiques.

Peure. — Poire.

Peuve. — Poivre. — Fruit du *piper nigrum*, L. Pipéritées. Le poivre blanc est du poivre noir privé de son écorce. Tous les poivres passent partout pour être aphrodisiaques.

Peuve d'aiwe, L. — Poivre d'eau — *Polygonum hydro-piper*, L. Polygonées. Sa saveur est âcre et brûlante. Une espèce voisine, la persicaire *Polygonum persicaria* est désignée dans le Hainaut sous le nom de *Gibouré*.

Peuve d'Espagne, *peuve di Cayenne*, *roge peuve*. — Poivre de Guinée, d'Inde, de Cayenne ou d'Espagne, corail des jardins, piment des jardins, piment rouge, piment enragé, capsique *Capsicum annuum*, L. et *Capsicum frutescens*, L. Solanées. Fruit rouge allongé usité journellement aux Indes et chez nous pour relever le goût des sauces (Karri indien, potage oxtail, tête de veau en tortue, etc.), et des conserves : oignons, cornichons, etc. Le plus souvent le poivre d'Espagne se rapporte au *capsicum annuum* et le poivre de Cayenne au *Capsicum frutescens*. Le vrai piment, toute épice, piment de la Jamaïque *spèce di manèche*, L., *espèce de cuisène*, *poure clou* (poudre de clous) Rouchi *Myrtus pimenta*, L. Myrtacées dont le fruit ressemble en plus gros au poivre ordinaire et dont l'usage s'est perdu chez nous possède une odeur et une saveur tenant beaucoup du clou de girofle. On donnait également le nom d'*espèce*, épice au piment royal *Myrica gale*, L. Amentacées à saveur prononcée de poivre.

Pèyone, *pione* (dans presque tous les dialectes wallons) — *Perlipan* (Dour), *Rose du djau* (Spa) (cf. *rosa asinina*, Bauhin 1591). — Pivoine, herbe Sainte Rose (cf. *Sancta Rosa*, Bauhin), id. *Rosa Sancti Georgii*), flam. Pioen. *Pænia officinalis* L., Renonculacées. Les fleurs, grandes et rouges, portent le nom de roses Notre-Dame, roses bénites ou saintes. La variété qui donne les semences noires, luisantes est dénommée P. femelle, celle à semences rouges, P. mâle. Dans le pays de Liège, le peuple fait avec les semences (*peu di Sîn Gêrà*), des colliers de dentition destinés à prévenir les convulsions et à faciliter la pousse des dents. Voici comment on procède : on prend 32 graines, on les fait tremper 24 heures dans de l'eau bénite puis on les enfle sur de la soie rouge, au moyen d'une aiguille n'ayant jamais servi. — Cette croyance existe déjà dans Pline et est reproduite dans les auteurs arabes. — Sa graine ou sa racine, cueillie au défaut de lune, pendue au col et appliquée sur les poignets ou seule avec guy de chesne, est préservatif

singulier contre le mal de Saint-Jean. — XVI^e siècle *La Maison rustique*, 4^e édit.

Phosphate. — Phosphate de chaux servant à faire des engrais chimiques. Ce mot est devenu rapidement célèbre depuis que la découverte de ce sel dans des terrains à Rocour, Bierset, Aubel, etc., a déculpé la valeur du sol et y a conduit une armée de mineurs phosphatiers.

Picèye. — Pincée, pugillum. — Mesure approximative pour les herbes : *Mettez ine bonne picèye di thé d' Saint Germain po 'ne dimèye jatte di bollante aiwe.*

Pichalit, Rouchi, Hainaut — Nom commun à beaucoup de renonculacées à fleurs jaunes.

Pichoulit, *pission au lit*. Rouchi voyez *Savâge cécorèye*.

Pîd d'âwe L, V. *Patte deglenne* Borin. — Herbe aux goutteux, œugopode podagraire *Ægopodium podagraria* L, Ombellifères. Fleurs blanches (juin-juillet), jadis la plante a été réputée comme antigoutteuse.

Pîd d' leu, *cave di leu, cave di rnâ*. — Pied, griffe ou patte de loup, soufre végétal, lycopode à massue, flam. Wolfsklauw *Lycopodium clavatum* L, Lycopodiacees. Plante des Ardennes dont les pèlerins entourent leurs cannes au retour de Saint-Roch. Les sporules ou semences qu'elle contient servent de *pouss'lette* (voyez ce mot) et les artificiers les utilisent pour produire des éclairs au théâtre.

Pîd d'orèye. V. Agaric des bois.

Pièrsin L, *Persin* Hainaut *persin, piersin*. Rouchi. — Persil, *Apium petroselinum* L, Ombellifères. — Ses semences pilées sont depuis longtemps employées pour guérir les maux de dents et d'oreille, voyez *Johanni Sculteti armamentarium chirurgicum*, p. 233. On dit figurément d'une personne sale : « *qu'ou sèm'reu bin dè pièrsin divin sès orèye.* » Le persil, considéré comme alimentaire, a souvent donné lieu à de funestes erreurs par suite de sa ressemblance avec le

Piërsin sâvage L. *Persin sauvage* Mons, *Piërsin mâhait* Malmedy, *souf* Namur, *seuf* Orp-le-Grand — Petite ciguë, faux persil, ciguë des jardins. — *Aethusa cynapium* L., Ombellifères. On donne le nom de *sofflette*, persil sauvage au *chærophyllum sylvestre* L. Ombellifères à fleurs blanches.

Piërsin d' Macidône. — Ache ou persil de Macédoine. *Bubon Macedonicum* L., Ombellifère dont les fruits servaient contre l'épilepsie.

Pihotte. — Urine. Le peuple en fait la base d'une foule de remèdes, contre les maladies de la vessie surtout. A jadis joué un grand rôle médical.

Pihotte è lét L. *Pihette è lét* Verviers, *Burre*, *fleur au beurre* Mons, *Beurrin* Avesnes, *bassinot* Vosges *Godinot* Meuse, (Labourasse) *Pied de poule* à cause de la forme de la feuille d'où *pourpie* Meuse, *Popi* L. GGGG, *Poupeie* Verviers. — *Jaunet*, bouton d'or, pot au beurre, bassin d'or, patte de crapaud. Noms donnés aux *Ranunculus acris* L., *R. repens* L., *Ran. bulbosus* également confondu sous le générique : bouton d'or à fleurs jaunes d'or (mai juillet). Le peuple emploie la racine pilée comme rubéfiant et pour produire des ulcères factices.

Pil L, *Pilure* Borinage St. Pilule. *Pil po n'aller*, *pil po prugî* : pilules purgatives. *Pilules à vif ârgin* : Pilules mercurielles de Sédillot importées en Belgique par les voyageurs de commerce français; *pil Dehaut*, *pil d'enhou*. pilules purgatives du Dr Dehaut, etc.

Pilon. — Parfois à Liège, presque toujours à Mons, signifie le mortier et son pilon.

Pimpurnelle L et V. *Pipernelle* Rouchi. — Pimprenelle, Sanguisorbe Pimpinella, — *Poterium sanguisorba* L., Sanguisorbées. Cette plante était jadis en grande vogue médicale.

Pingaf, sm. — Pinceau En pharmacie on utilise surtout ceux à poils de blaireau : pour les yeux ; ceux en poils de chèvre, pour appliquer la teinture d'iode et pour la gorge (ils sont alors montés sur bâtonnet de cèdre ou sur fil d'argent).

Pinsêye (*sâvage*). — Pensée sauvage, violette tricolore. — *Viola tricolor* L. Violariées. Plante souvent annuelle à fleurs tricolores. Le peuple l'estime antiscrophuleuse et antiherpétique. On la faire cuire et avec la décoction on lave les enfants qui ont la croûte de lait. Sous son influence interne, l'urine acquiert l'odeur fétide de celle du chat.

Pintaf, *pinte*. — La *pinte* contenait 64 centilitres et le *pintaf* 32 ou 25.

Pire divine, *pierre de rien* (Virton). — Pierre divine. *Lapisdivinus seu ophthalmicus*. Pharmacopée liégeoise, 1741. Mélange verdâtre de sulfate de cuivre, alun et camphre que le peuple fait fondre dans l'eau en guise de collyre.

Pirre di sé. — Pierre de sel, sel brut. Bloc de cristaux brun foncé qu'on place dans les pigeonniers et dans les étables. Les animaux qui en sont fort friands, les lèchent et sont alors incités à boire.

Pirre à sôder. — Pierre à souder, chlorhydrate ammoniac en masse qu'on emploie pour souder le zinc, etc.

Pirre di souf, *di camphe*, etc. — Soufre en canons, camphre en morceaux, etc. *Pirre* se dit de toute substance pharmaceutique entière et dure à pulvériser.

Pirre di vin. — C'est le tartre brut en gros cristaux rougeâtres tels qu'on les retire du vin.

Pirre infernâle. — Pierre infernale, nitrate d'argent. En français, on entend fréquemment demander de la mitraille d'argent ou du mithridate d'argent.

Pirre ponce, par corruption *pire d'épouche*. — Pierre ponce,

pumex. On l'emploie entière pour lisser la peau; en poudre pour poncer les bois et comme dentifrice.

Pirre di touche. — Pierre de touche. Pierre à l'usage des essayeurs d'or et d'argent.

Pirre s. f. — Doradille cétérach. *Asplenium ceterach* L. Fougères. On la trouve assez rarement, mais en grandes quantités dans ses habitations. Pectorale.

P'tite pirre. — Rue des Murailles — *Asplenium rutamuraria* L Fougères. Elle croît en petites touffes d'un vert glauque dans les fentes des vieux murs, p. ex. rue Maillart à peu près en face de la rue St-Mathieu.

Pirrette, pierette (Hainaut). Noyau de fruit.

Plante di moirt, poison àx poye; sinagré (Mons). — Jusquiame noire, jusquiame commune, mort aux poules. — *Hyoscyamus niger* L Solanées. Plante d'un vert sombre, livide, velue, à fleurs jaunâtres lignées de brun ou de noir. Cette plante est très vénéneuse. A petites doses, elle possède des propriétés sédatives.

Plantraïne. — Plantain commun, plantain à larges feuilles. — *Plantago major* L Plantaginées. On en fait une tisane contre les hémorrhagies de toute nature et contre la diarrhée. Son eau distillée a longtemps servi d'eau capillaire, on donne l'épi contenant ses semences ainsi que celui du *Plantago media* comme nourriture aux oiseaux en cage afin de favoriser leur mue.

Plantraïne d'aiwe. — Fluteau plantain, plantain d'eau. — *Alisma plantago*, L. Alismacées.

Plâsse ou *plâte*. Plâtre. Sert à fabriquer des bandes plâtrées pour pansements.

Plataï, rabat-jôye. — Blanc d'eau (guidon des apothicaires 1578). Nénuphar, populaire français Unifa, nénufar blanc. —

Nymphaea alba, L. Nymphaeacées. Plante aquatique vivace à feuilles à long pétiole et à limbe ovale entier aplati sur l'eau, à grandes fleurs blanches flottantes et solitaires. Elle passe pour antiaphrodisiaque d'où *rabat-jôye* de même que le *janet*, *jenne platai*, jaune d'eau 1578. Jaunet d'eau, nénufar jaune, nufar mascula. *Nufar* ou *nymphelutea* L., à fleurs jaunes qui est beaucoup plus commun dans la province de Liège, alors que le blanc prédomine dans les Flandres. On prétend qu'on entremêlait de graines de nénufar les mets des personnes vouées à un célibat forcé ou volontaire. Aujourd'hui les *rabat-jôye* sont chimiques et s'appellent bromures, camphre, valériانات et morphine.

Plope, *poupli* Morlanwelz, *poupier* Mons. — Peuplier noir ou franc. — *Populus nigra*, L., Salicinées. Les bourgeons (mars) servent à faire l'onguent populeum.

Pos, — grain, graine Malmedy cf. *Pos*, pois Rouchi.

Poison, *petion*. — Poison. Prudence est mère de la sûreté se dit le peuple en voyant une plante ou une drogue inconnue, dans le doute abstenons-nous d'y toucher. Les substances de couleur foncée : pourpre, vert ou noir passent surtout pour avoir des propriétés vénéneuses. Déjà chez les Romains, on disait : *Hic niger, hinc tu Romane caveto*.

Poleur (désignait en 1541 (Fusch) la *mentha pulegium*, L., pouillot encore aujourd'hui en flam. polei). *Sauvage pilé* N. *Pouli*, Luxemb. — Serpolet — *Thymus serpyllum*, L., Labiées. C'est un bon remède populaire contre les rhumes.

Poli L., *Thym*, *Thymus* V. L. Spa. *Pilé* N. *Poï* Malmedy *Polué*, *pouyé* Mons — Thym vulgaire, tin, pote. — *Thymus vulgaris* L., Labiées. Arbuste nain cultivé. Usité comme infusion pectorale et surtout dans l'art culinaire. On en extrait une essence contenant de l'acide thymique, thymol, désinfectant à odeur agréable.

Politure. — Politure, en caustique. Solution de cire jaune et

d'orcanette dans l'essence de térébenthine. Elle sert à lustrer les meubles en acajou.

Ponte-è-cou, *pochette, pice-cou, plaque* Madame L., V. Spa. *Pouya* (Spa) *Achèye* Hesb. *Affliche* id. *Cawè* Malmedy *Caiwi*, *houio* Nam. *Wiot* Luxemb. *Wio* Rouchi. *Io, io champion* Mons *io, uio* Borinage — vieux français Fusch 1541 : Glouteron tire-lardon ; glouteron, herbe aux teigneux (*hierpe d'tegneux* Rouchi en partage avec le *chapai d'aive*. Dogue. — bardane — *Arctium Lappa* L. Composées. Plante très commune, à feuilles très grandes (d'où bardane italien barda, couverture de cheval), à fleurs purpurines en grappe lâche terminale. L'involucre qui entoure la véritable fleur a ses folioles externes à pointes recourbées en hameçon, c'est ce que les gamins jettent sur les habits des passants d'où les noms wallons et flamand. On utilise toutes les parties de la plante comme sudorifiques, les feuilles cuites calment les démangeaisons dartreuses et la racine est comestible comme celle du salsifis.

Poraf sm. — Poireau ou porreau — *Allium porrum*, L. Liliacées. Il jouit d'une grande réputation populaire comme diurétique : on le fait cuire, on boit l'eau surnageante et avec la partie semi-liquide on fait un cataplasme sur la vessie.

Poralle, voyez *Patience*.

Porsulaine. — Pourpier, pourcelane. — *Portulaca oleracea*, L. Portulacées. Plante potagère, purgative à forte quantité et qui, dans l'esprit du peuple, passe pour « éteindre le feu du corps ».

Portion, Borinage. — Potion. Médicament destiné à être bu (potus).

Posson. « Mesures en usage en pharmacie : le poigon contient 4 onces, le $\frac{1}{3}$ poigon deux onces. » Dictionnaire des Arts et Métiers, Paris, Lacombe, 1767, t. I, et Larousse.

Potasse. — 1^{re} Carbonate de potasse brut, fondu avec de l'eau

et de la cire jaune elle forme le cirage pour parquet. 2° Carbonate de potasse épuré, sel de tartre, entre dans la composition de certains pains d'origine thioise : brezel ou bredzel. Quant à la potasse dénommée *lehive*, lessive, c'est la lessive de potasse rarement employée ; on utilise en son lieu et place l'*esprit de savon*.

Potègi. Malmedy. — Droguer ; *fer ine pharmac'rèye di s'coir, drouktiner*, L.

Potiquet (flam. diminutif poteke). Pot, petit pot avec légère idée de dénigrement.

Poude. Poudre, paquet ou prise.

Poude à l'anis po prugî, poude di rocoulis. — Poudre de réglisse composée, purgative.

Poude à trimper, prussiate. — Poudre à tremper, prussiate de fer et de potasse, ferrocyanure de potasse gros cristaux jaunes dont la poudre paraît blanche. Les ouvriers s'en servent pour donner une trempe supérieure à leurs outils d'acier.

Poude di botte, poude di savon. — Talc de Venise, sert de *glissant* pour faciliter l'introduction des pieds et des mains dans les bottes et les gants, de *pousselette* pour les enfants, etc.

Poude des capuchins (Morlanwelz) *poute di capucin* L. — Poudre de staphysaigre. Parasiticide.

Poude di châtrou, kermès. — Poudre des Chartreux, kermès. Poudre brune pectorale.

Poude di coti. — Poudre brune purgative à base de jalap.

Poude di démangeaison. — Poudre de démangeaison, pois à gratter (par corruption et souvent : poil à gratter), pois velus. *Dolichos* seu *Mucuna pruriens* Légumineuses. Ce sont des poils fauves qui enveloppent les pois noirs dans la cosse et qui, placés sur la peau, occasionnent un prurit insupportable.

Poude di roi. — Voyez *Medcenne dè roi*.

Poude di riz. — Poudre de riz employée comme cosmétique

pour calmer le feu du visage produit par le rasoir et comme aliment.

Poude di fier. — Poudre de fer, oxyde rouge de fer Remède devenu populaire contre l'anémie.

Poude di vier, *poudre pour les vièches* (Virton). — Poudre vermifuge à base de Santonine.

Poude di violette. — Poudre d'iris à odeur prononcée de violette, sert à parfumer.

Poude di voyageur, poudre de voyageurs. Les voyageurs, dans leurs parcours sont souvent exposés à des affections de l'appareil génito-urinaire, ils se soignent alors commodément au moyen de cette poudre formée de nitre, de réglisse et d'anis en poudre.

Poude po chāsler l' grain. — Poudre à chauler. — On se servait primitivement de chaux, d'où le nom; actuellement on se sert de sulfate de cuivre qui persiste et préserve le grain de reproduction des larves d'insecte et des caries.

Pougnèye. — Poignée. Manipulus. Mesure approximative. *Ine pougnèye di gros sé po fer on bagne di pid.*

Pougnèt. Epicarpes. *Po l'five laine,* etc. Enveloppe de toile blanche que les guérisseurs de fièvre lente placent aux poignets en même temps que le frontal de toile bleue à la tête. On y met le plus souvent un mélange de semences d'orties, ail, levure, jaune d'œuf, camphre, cloportes écrasés vivants et fleurs de bouillon blanc : *les sept sore.*

Poummâde. — Pommade. — Mélange de graisse et d'autres substances actives.

Poummâde camphrèye. — Pommade camphrée. — Souvent employée et dans les cas indiqués par Raspail.

Poummâde di Condé. — Pommade à l'oxyde rouge de mercure souvent prescrite par notre célèbre oculiste liégeois de Condé et rapidement vulgarisée.

Poummâde po les ch'vêt. — Graisse aromatisée d'essence et colorée, pommade pour les cheveux.

Poummâde di rose. — Cérat labial, pommade de roses. Se débite en tablettes pour guérir les crevasses des lèvres.

Poummi, sm. *Peumier*, Rouchi. Pommier. *Pomme*; *Peum*, Rouchi; *Pun*, Borin.; *Peugn*, Mons. — Pomme. — Le trognon porte le nom de *Chaquiran* Luxemb.

Les valves cornées qui entourent les pépins portent en Rouchi le nom d'*arêque*, *fufiote*.

Poupâ lôlô, *pâpâ lolo*, *boukai*. — Son nom vulgaire de 1541 a été traduit dans Fusch par Sacerdotis virile. — Pied de veau, Gouet. *Arum maculatum* L. Aroïdées. Plante vivace à souche traçante, à spathe blanche roulée en cornet au milieu duquel se dresse le spadice violet. On utilisait jadis le tubercule gros comme un marron.

Poupèye, *sâvage poupi*. — Pied de poule, voyez *pihotte è lé*. C'est aussi le nom du lamier rouge.

Pourazine (Mons). — Poix résine.

Pourçai d'câve, *pourchau*; *couchet singlet* N. *Pourcian singlé* (Mons). — Porcellion, porcelet de Saint-Antoine, *oniscus ascellus*, *armadillo*. Petit crustacé terrestre jadis fort vanté comme diurétique. La médecine populaire les emploie encore pour la fabrication des *pougnets*.

Pourète (Mons). Petit paquet de poudres médicamenteuses.

Pouss'lette. — Poudre à poudrer, substance en poudre très fine dont on se sert pour poudrer les parties excoriées de l'épiderme. Dans la province de Liège, on distingue 1° *li blanque pouss'lette*, amidon pulvérisé ou talc (*poute di botte*); 2° *li jenne pouss'lette*, *poussire di pi d' leu* (Salme : *li Houlo*) lycopode dont l'emploi est préférable en ce sens que le lycopode est imperméable aux liquides aqueux; 3° *poute di vi bois*, *pourète*, *aubin*. Rouchi, provenant des bois vermoulus et 4° la

poudre de liège ou de bouchons improprement appelée subérine. Dans le Hainaut, on se sert aussi de céruse et le nouet de mousseline qui contient la poudre porte le nom de *popinette*; *pope* Liège.

Pratte. — Agarics des champs et des bruyères.

Précipité, par corruption *persiperte*, *poumâde di précipité*. — Précipité, pommade au précipité. A Liège, on entend surtout par là la pommade mercurielle ou onguent gris; à Virton on se sert dans le même but anti-parasiticide et sous le même nom de la pommade au précipité rouge.

Preune, *prone* Borin, *prune* Malmedy. — Fruit séché du *Prunus domesticus* L, Amygdalées. Le pruneau fournit une marmelade souvent donnée aux convalescents.

Prizeure, *maïre* Malmedy. — Présure, mulette dans laquelle on met du sel et dont on se sert pour coaguler le lait. Voyez *acide di prizeure*.

Prugi. — Purger. — Dans les villages à houillères où l'élément flamand est pour ainsi dire prédominant, on dit *bogi*, *pochi* au lieu de *prugi*. Le flamand a le terme populaire *spring* dans le sens de notre « la vavite ». Ex. : *Springkruid*, euphorbe épurge, plante purgeant violemment.

Purgatif Leroy. Voyez *Méd'cenne Leroy*.

Q

Quassi, *bois amer* (Virton). Bois de quassia dont la décoction imbibant un papier sucré tue les mouches. Employé aussi comme apéritif, surtout en gobelet.

Quatelet, *capelet* Mons, *stroupiu* Fleurus, *troclet* Luxemb. — Trochet de noisettes, etc.

Queue de chat. (Arlon). — Prêle. — *Equisetum*. Equisétacées. Voyez *Bise*.

Quinine (*poude, pill di*). — Sulfate de quinine connu comme remède énergétique des fièvres et des névralgies.

Qwate. — Quatre. — Jadis ce chiffre, comme celui de 7, passait pour provoquer d'heureuses combinaisons (restes de Sabéisme) : il y avait les 4 fleurs, les 4 racines, les 4 farines, etc., etc.

Qwate fleur. *Thé di qwate fleur*. — Fleurs ou espèces pectorales : guimauve, mauve, bouillon blanc et pied de chat. Formule variable.

R

Rabat-jôye. Voyez *platai*.

Rabrouhe, *revlouhe, ravrouhe* L. *Raveleuque* Rouchi. (*Ravelusses* en Montois signifie mauvaises herbes). — Ravenelle des moissons. — *Raphanus raphanistrum* L. Crucifère à fleurs jaunâtres, veinées de violet. Le terme *verzou, versous* convient mieux au *Sinapis arvensis* L., qui est une espèce voisine.

Racahout. — Racahout. Mélange alimentaire de cacao, sucre vanillé et farines qu'on fait prendre aux petits enfants et aux convalescents.

Raffiner. Corruption presque générale pour *affiner*. — Réduire un liquide par évaporation, concentrer. *Mettez ine pougnèye di lichen so 'ne pinte d'aive, fez-l' boure, èt leyiz-l' raffiner jusqu'à ine dimèye pinte*.

Rainette. Voyez *beche di growe* et *sirôpe di rainette*.

Ramonasse (L, V, N); *remola* Rouchi; *raimolasse, rémoulasse*. Mons. — Radis noir. — *Raphanus sativus* L. Crucifères. Le remède populaire contre la coqueluche consiste à creuser le cœur du radis, emplir la cavité de sucre candi qu'on y laisse 24 heures, puis, au bout de ce temps, recueillir et boire le liquide sirupeux formé.

Ranombe, raimonk. — Renoncule en général et le plus

souvent renoncule multiflore. — *Ranunculus polyanthemus* L. Renonculacées. Fleurs jaunes (mai-août). Plante des bois dont la forme à feuilles peu découpées, en larges lobes : *Ranunculus nemorosus* D C est la plus fréquente.

Ranonke, *ranompe*, *renonke*, *ralongue* G G G G *Renôpe* Verv. *Renongue*, *ernongue* Valenciennes. — Renoncule des jardins. — *Ranunculus asiaticus* L.

Nota : La similitude que les fleurs des renoncules terrestres, d'une part, et des renoncules aquatiques, d'autre part, ont entre elles, les tendances que ces fleurs ont à doubler, les modifications que subissent les feuilles en font des plantes de détermination difficile pour le peuple, d'où la confusion entre les espèces.

Ranombe d'aiwe, *blanc ranombe*, *ranombe di sanquiss* L. — Renoncule aquatique. Herbe aux écrevisses. Herbe aux crabosses (écrevisses) Meuse. — *Ranunculus aquatilis* L. Renonculacées. Mêmes propriétés que les autres renoncules. Elle est remarquable par ses fleurs d'un blanc d'argent et ses feuilles polymorphes selon qu'elles sont immergées ou émergées. Au déversoir de l'île aux Osiers, je l'ai entendu nommer *hièbe di coraue*.

Rampioule, *crampioule*, *rampe* L. V. Spa; *Rampruelle* Rouchi; *rampoele* Maubeuge; *rampruelle* Mons, *rampieule* Thuin; *rampe* Luxembourg cf. *rampille* Haute Normandie. Noms donnés à toute plante qui grimpe en rampant : lierre, clématite, vigne vierge, etc.

Rasure de Granat (Fusch 1541). — Écorces du *Punica Granatum*, *Malicorium*, souvent encore demandées il y a quelques années contre la diarrhée. Elles sont astringentes.

Rhébâre. — Rheupontic (Rha-ponticum) Fusch 1541. Rhubarbe. Depuis très longtemps connu comme purgatif et digestif. On le prend sous forme de poudre, de pilules, de racines cou-

pées (inâchées) et sous forme d'éllixir avec du vin ou du genièvre. Le peuple affectionne particulièrement cette dernière préparation et les bonnes femmes en prennent une petite goutte le soir avant d'aller dormir. C'est du reste un excellent médicament.

E m'rhebar comme à l'ordinaire.

Théâtre ligeois : Les hypocondes, 3^e acte. Scène I.

Rècène L. V. Sp.; *rachène* Rouchi. — Racine. Absolument se dit dans la province de Liège de la carotte. *Daucus carotta* L., Ombellifères. Sa couleur jaune fait que le peuple, par sympathie, l'emploie cuite contre la jaunisse.

Rècène. Galanga. — Les charlatans qui parcourent les marchés et les campagnes viennent demander cette racine sous ce nom, mais les acheteurs ne la connaissent que sous le nom de *Rècène di peuve*, *breune rècène*, *rècène di mâ d'dint*. Cette racine souvent bifurquée, à cicatrice, d'un jaune brun, à odeur et à saveur aromatiques, provient de l'*Apinia galanga* (Amomées) de l'Inde. Le peuple l'emploie aussi rapée comme céphalique.

Rècène di diale, *Hagneure di dial* (Gothier); *Morsure du diale*, Verviers. — Tormentille potentille, blodrot. — *Tormentilla erecta* L. Rosacées. Racine de la grosseur du doigt, brune en dehors, rougeâtre en dedans. Elle est très astringente, d'où son emploi en médecine. Les campagnards du Luxembourg, qui la désignent sous le nom d'*herbe de feu*, l'emploient contre les maux d'yeux.

Rècène di fravi, voyez *Fravi*.

Rècène di Gowland, voyez *Hièbe di Saint Roch*, aunée.

Rècène di Gowland mâie, L.; *herbe de feu*, Borin. — Racines de Bryone. Couleuvrée. Vigne blanche, navet du diable, navet galant. — *Bryonia dioica*, L. Cucurbitacées. Plante grimpante. La racine très épaisse, en forme de navet et grosse

comme une tête d'enfant, est un purgatif violent jadis fort usité en médecine. C'est un remède populaire énergique et souvent employé contre l'hydropisie, contre les affections vésicales et rhumatismales. Ce remède est bon, mais doit être exactement dosé, car un excédent de la drogue serait dangereux.

Rècène di Saint-Esprit, voyez *Angélique*.

Rècène di souke. — Girole, chervi. — *Sium sisarum*, L. Ombellifères, n'est renseignée dans aucune flore belge sauf dans Lezaeck. Serait donc cultivée à Spa ?

Forir donne le nom de *recène di souke* au Salsilis blanc ou commun.

Rècène di violette, rècène di Guimauve. — Racines d'Iris de Florence, racines de violette. Rhizôme de l'*Iris Florentina*, L. Iridées répandant une odeur agréable de violettes. On utilise la racine décortiquée en guise de hochet masticatoire pour les enfants qui « font leurs dents ». On emploie aussi des hochets en os, en caoutchouc, en verre ou en cristal taillé et ondulé : *dintelo* (dent de loup), Rouchi : *baibelle di veule*, Lize-Seraing.

Registrom, voyez *Blanc bâr*.

Reine di pré, bâbe di gatte. Reine des prés, flam. Geitebaard *Spirea ulmaria*, L. Rosacées. Plante herbacée venant dans les endroits humides, à fleurs blanches odorantes. Remède scientifique et vulgaire fort vanté et, non sans raison, comme diurétique et antirhumatismal.

Remonke. Borinage, *Remonk*, *Ermonque*, Rouchi. Renoncule, voyez *Ramombe*.

Rhum, Rhum. Liqueur fortement alcoolique considérée à tort dans le peuple comme le meilleur remède contre le choléra asiatique. On l'emploie encore en grogs contre le rhume et, à l'extérieur, en frictions contre le rhumatisme.

Rinhin. L.; *Rehin*, Verviers; *Rosin* (Fusch 1541, L.):

Rôsin, Malmedy ; **Roujin**, Borin. Raisin, fruit de la vigne. Excellent aliment pour les convalescents. Les établissements de Hoeylaert en produisent des quantités, luttant honorablement comme qualité et victorieusement comme prix avec les raisins français.

Riz, Riz. — *Oriza sativa*. — L. Graminées. L'eau de riz, seule ou avec cannelle, est un bon remède populaire contre la diarrhée. Sigart raconte qu'un jour dans une épidémie de dysenterie, un médecin ayant prescrit de l'eau de riz à un Framerizou, celui-ci fit chercher de l'eau du rie et guérit. Dès lors, l'iau du rie fut en grand renom et l'épidémie s'arrêta.

Rocou, — cirage pour planchers (Virton), Rocou, matière colorante rouge, soluble dans les corps gras, sert à teindre la cire à parquet et le beurre (en mélange avec le curcuma).

Roge. — Rouge. Carmin ou laque du bois de Brésil dont on se sert pour se maquiller.

Roge âmôni. Framboisier voyez *Amôni*.

Roge gruzalli, voyez *Gruzalli*.

Roge rèsponce, voyez *Bêche di growe*.

Rômarin. — Rômarin, rose marine. — *Rosmarinus officinalis* L, Labiées. Plante cultivée à feuilles raides, à fleurs violettes petites, utilisées comme pectorales et dans l'art culinaire. Son essence, *ôle di rômarin*, est un remède populaire antirhumatismal.

Ronhe à Palette, *sâvage rosi* L V et Spa ; *Heuponi* L, *Rosse d' sorciele* Rouchi, *rosse d'capnie* Bavai. — Rosier sauvage, églantier. — *Rosa canina* L, Rosacées. Ses fleurs roses, roses : de chien ou de haie (juin) sont suivies de fruits rouges : cynorrhodon, gratte cul, cynobaste *heupon* L V et Spa ; *capron*, Mons ; *pun d' capron* Rouchi, astringents avec lesquels on faisait jadis une célèbre conserve médicinale. L'espèce de pomme mousseuse qui se remarque souvent sur les églantiers et qui

porte le nom de bédégar, éponge d'églantier, fungus cynobasti *bâbe du bon Dieu* Spa est due à la piquûre d'un cynips. La racine a longtemps passé pour guérir de la rage, d'où le nom de rose de chien.

Roquette, Mons voyez *Hièbe di chanteu*.

Rose du d'jvau voyez *Piône*.

Rose d'Ingipe, *résida*, *rose d'Egipe*. — Réséda cultivé. La Gaude, réséda sauvage *réséda luteola* L, Résédacées porte le nom de *rézette*. Elle donne ses fleurs en épi de juillet en août. Le réséda passait pour calmer (resedare).

Rose du mer. — Rose d'outremer, rose trémière. — *Althea* ou *alcea rosea* L, Malvacées. Possède les propriétés émollientes des Malvacées. Son pollen a servi à colorer le sirop et la confiture (gelée) artificielles de groseilles.

Rosi. — Rosier. Les pétales ou feuilles de rose, *foye di rose* de la rose de Provins rose rouge *rosa rubra*, servent à faire le sirop du même nom: *sirôpe di rainette*.

Rowe, L V Spa; *Rœulx* Rouchi. — Rue ou rhue des jardins, rue fétide. — *Ruta graveolens* L, Rutacées. C'est le remède populaire le plus employé contre les maux de gorge: *Ji li a mèttoû dè lârd avou dè l' rowe è hatrai*. Les femmes du peuple le considèrent comme un violent abortif et croient qu'il est défendu de tenir cette plante chez soi. Aussi la cache-t-on précieusement et le propriétaire se montre-t-il avare de sa dispensation. — Prenez une figue et une vièse gaughe (noix) et un peu de rœulx, tout mangez ensemble est singulier remède contre la peste. Remède de S. Leboucq dans Hécart.



Sâ, *Sau*, *sauche* Rouchi. — Saule. — *Salix* — Amentacées.

Sâ bossenne, *sâ bressenne*. — Saule blanc. — *Salix alba*, L. On en utilise parfois encore l'écorce.

Sâ minon, *Minon sâ*, L. V. Sp. *Sau salinque*. Hainaut *Sallendes*. — Rouchi. Saule marceau. — *Salix caprea*.

Safran, *sofran*. — Safran. — Style et stigmate du *Crocus sativus*, L. Iridées. On l'emploie pour colorer les liqueurs, pour teindre les rideaux en crème et les femmes du peuple s'en servent, en infusé, pour provoquer la menstruation.

Sayen, L. V. *Sayain* Hainaut. — Saindoux (latin *sagina*, graisse). — Axonge, graisse de porc. C'est la base d'une foule de pommades et d'onguents.

Sâklin. — Mauvaise herbe : *Quél arêge po tes treus sâklin*. F. Chaumont, Les deux wesin. Ceux qui naguère ont participé aux excursions botaniques de Monsieur Durand doivent avoir gardé le souvenir des fameux Saclinus communis, elatior, etc., c'est-à-dire qu'au débutant botaniste en hésitation devant une plante indéterminée, on indiquait un nom fantaisiste, entre autres le macaronique latin formé avec le wallon *sâklin*.

Salâde. — Salade. — Se dit surtout de la laitue, *Lactuca sativa*, L. Composées. Celle-ci possède des propriétés sédatives d'autant plus énergiques qu'elle monte davantage. Il y a en Europe environ 18 plantes servant de salade : Laitue, chicorée, endive, barbe de capucin, escarole, cressons, capucine, mâche, pourpier, céleri, raiponce, *broques*, Rouchi, *raiponse*, L. V. Spa, pissenlit, chou, etc.

Sansaie, L. V. Spa. *sayette*. Mons. — Petite douve, flammette *Ranunculus flammula*, L. Renonculacées. Petites fleurs jaunes (juin-octobre).

Sansowe, s. m. L. *Sangsure*, Hainaut. — Sangsue, Annélide dont la mode, après avoir joui d'une vogue prodigieuse, tend maintenant à disparaître complètement. Elle a été l'intermédiaire entre la lancette et la ventouse.

Sapin, L. V. Spa, *romarin*, Rouchi. — Sapin. — *Pinus*

Sylvestris L. Abiétinées. Les bourgeons des Abiétinées servent comme diurétiques, aussi s'en fait-il une telle récolte en maraude et ce, au grand détriment de l'arbre, que l'an dernier le gouverneur de la province de Limbourg a dû prendre un arrêté spécial pour sauvegarder les plantations. On promène dans les bois de *sapin* et, dans ce sens sapin signifie abiétinées en général, les enfants atteints de coqueluche. Les émanations balsamiques de ces arbres sont, en effet, excellentes dans ce cas.

Sâvage pâquî, voyez *Pâquî d' pucelle*.

Sâvage romarin. Gothier. — Muflier linaire. — *Linaria vulgaris*, L. Scrophulariées. Plante commune, à grandes fleurs jaunes à éperon (juin-octobre). Elle est diurétique.

Sâvage céléri. — Céleri ou persil des marais, Ache. — *Apium graveolens*, L. Ombellifères. Plante très aromatique.

Savon. — Savon. — Le savon vert placé derrière l'oreille, après une contusion de l'œil, empêche les yeux pochés (remède populaire). Placé aux pieds avec de la suie (*mette des botte*), c'est le révulsif populaire pour « dégager la tête et empêcher les convulsions ». On l'emploie également contre l'érysipèle et les brûlures. — Le savon de Marseille, taillé en cônes très minces et introduit dans l'anus provoque les selles des enfants nouveau-nés. Il sert aussi en lavement.

Savon, voyez *poute di savon*.

Sawou, L. V. Spa, *seusse*, *ine* (N.), *saou* (Orp-le-Grand), *seignon* (Virton), *sefin*, *sèyu*, *sayu*, *sahu*. Borinage, *schu* Morlanwelz. Vieux fr. *seu*. — Sureau, sulion, suin, haut bois, sureau noir. — *Sambucus nigra* L, Caprifoliacées. Arbre à rameaux ayant une moelle blanche, à fleurs (juin) blanches très odorantes, en corymbe plan, à baies noires. Les fleurs *cap di saou*, *fleur di sawou* servent de remède sudorifique populaire contre les rhumes de poitrine ; on emploie également dans ce but le suc des fruits évaporés : rob de sureau, *sirôpe di*

sawou. On s'est aussi servi de l'écorce : *pèlotte di sawou* L, *pèlatte* Borin. Les rameaux vidés servent aux enfants à faire des *bouhalle* L, *bugro* Rouchi, canonnières. Les tronçons de moelle lestés d'un côté d'un culot de plomb amusent les enfants par leurs culbutes ; *macralle* L, *sorcière* Mons autrement dit ramponneau ou prussien.

Sawou à roges peus, Spa. — Sureau à grappes. — *Sambucus racemosa* L, caprifoliacées. — Il diffère du sureau noir en ce qu'il a la moelle des rameaux brunâtre, les fleurs en grappes ovoïdes et les baies rouges. Il fleurit en avril-mai.

P'tit sawou, *sawri* GGGG, *savâge saou* L. — Sureau yèble. — *Sambucus ebulus* L, Caprifoliacées. — Plante herbacée à fleurs blanches en corymbe (juillet-août). Le peuple recherche les racines contre l'hydropisie.

Sariëtte L, *saluctte* Luxemb., *saliette* Rouchi. — Sarriette. — *Satureja hortensis* L, Labiées.

Sarsepareille. — Salsepareille, sarsepareille. Radix Sarsœ. — *Smilax officinalis* L, Asparaginées. — Plante sarmenteuse américaine qui a joui comme dépurative d'une vogue extraordinaire, déjà fort amoindrie aujourd'hui.

Sâvion L, *sauv'lon* Borin., *savelon* Rouchi. Sable. — Le sable des mouleurs, ayant déjà servi, est souvent employé, mis en coussin et chauffé, en applications contre les maux de dents et les rhumatismes (remède populaire).

Sawri. Voyez *p'tit sawou*.

Scafiette Lux. Cosse, écale, silique, *scafion* Hainaut, *hufion* L. — Brou de noix.

Scâpulaire. Corruption presque générale pour *capulaire*.

Sé L, *sai* Hainaut. — Sel, sel de cuisine, chlorure de sodium. Il sert en gargarisme, en compresses et en bains.

Sé d'Angleterre. Sel anglais, sulfate de magnésie. Purgatif le plus répandu.

Sé d'oseille. — Sel d'oseille. Oxalate de potasse. Ce violent poison, en cristaux blancs, servant à « tirer les taches de fer hors du linge » a souvent donné lieu à de funestes méprises par suite de sa ressemblance avec le sel d'Angleterre.

Sé d'souke, sé po hurer les ceuve. — Sel de sucre, acide oxalique, sel pour eau de cuivre. Il porte le nom de sel de sucre parce qu'on le prépare au moyen du sucre et de l'acide nitrique. On s'en sert pour faire reluire les cuivres, après les avoir écurés au sable, on les repasse à l'eau de cuivre et à la cendrée fine ou au tripoli. Produit très vénéneux.

Séchaf. — Sachet, sac, cornet de papier dans lequel on place les herbes, etc.

Sèche L. V., *setche* Spa, *satche* Nam., *sarge* Luxemb. — Sauge officinale. — *Salvia officinalis* L., Labiées. Plante aromatique que les Romains et l'école de Salerne avaient vantée outre mesure comme remède universel, et qui est trop abandonnée maintenant. Les Chinois la préfèrent à leur thé et font l'échange à poids égal. Fumée, son arôme est de beaucoup supérieur au tabac. L'art culinaire en use encore fort souvent. On trouve dans les bois, la grande sauge, sauge ovale, orvale. *Salvia sclarea* L., Labiées qui fleurit comme la précédente en juin-juillet, mais n'est guère employée qu'à défaut de la première.

Sène, sené. Voyez *foye di sène*.

Senet Lux. — Senevé. Voyez *mostâde di champs*.

Sêwe L., *sien* Rouchi. — Suif. Le suif sert à faire différentes pommades. Le peuple fait avec de la chandelle (à base de suif) un emplâtre, sur papier gris, qu'il saupoudre de gingembre ou de noix de muscade et qu'il vante dans les cas de rhume ; avec la sauge et la chandelle, il fait un onguent contre le panaris.

Sêwe, Risewe, L. Soien. (Rouchi.) — Deuxième son plus fin que le laton. *On fai pèter dè l'sewe po lès mà d'dint, alors on l'mète divin on p'tit cossin et on l'tin so s'chife.*

Siccatif. — Siccatif. Térébenthine, oxyde de plomb ou de manganèse, sulfate de zinc ajouté à l'huile de lin pour la faire sécher plus rapidement.

Simince d'âcolette. — Voyez *Acolette*.

Simince di capucin. — L. *Poude de capuchin*. Hainaut, *simince di pion*, *simince di sporon* (Orp-le-Grand). Poudre de cévadille. (*Veratrum sabadilla*. Colchicacées) ou de staphisaigre, herbe au mort, purgechief (*Delphinium staphisagria*, L. Renonculacées). Toutes deux sont confondues sous le nom de poudre des capucins, poudre de propreté. Les gens du peuple la font macérer dans du genièvre ou du vinaigre, puis ils se servent du liquide obtenu pour détruire les poux et leurs lentes. Déjà dans ce but, on employait au XVIII^e siècle sa macération dans l'urine. N. Lemery. Pharmacopée universelle, p. 74.

Simince di peturon. — Semences de courge. Epistées, on en fait un looch contre le ver solitaire. Le remède populaire contre le ténia les fait manger fraîches et telles quelles.

Simince di transcotte, simince di Hans Cott?—Semences de nigelle. Petites semences noires connues sous le nom de poivrette, toute épice. La nigelle des champs et la nigelle de Damas sont confondues sous les noms de *Aragne* (Spa) *Araignée* Valenciennes *Eu d'chet*, *Noiëlle* Meuse et Vosges, pett de filère (patte d'araignée). Vosges. Cheveux de Vénus, Nigelle de Damas). Nielle des blés, Git, fleur de Sainte-Catherine, faux cumin, en flamand Juffertje in't groen et dans beaucoup de dialectes germaniques. — *Nigella arvensis* L. et *Nigella damascena* L. Renonculacées. La nigelle cultivée, Nielle des jardins, cumin noir, graine noire, poyvrade *Nigella sativa*. L. donne des semences servant d'épice aux Égyptiens.

Simince di vier. *Mort aux viers*. Virton. — Semences contre les vers. Semen contra. Fleurs d'une absinthe de Barba-

rie. On les enrobe souvent de sucre blanc ou rose à la façon des anis : *anise po les vier*.

Sipriche, *silingue*, *siringue*. L, *Spitruelle* (Hainaut). — Seringue. Le 2^e de ces termes est probablement un compromis entre *siringue* et *cylindre*. Naguère encore dans les campagnes, on la remplaçait par une vessie embouchée d'un tuyau de sureau dont la poire en caoutchouc si employée de nos jours n'est qu'une reproduction perfectionnée.

Sinagrêye, L, *Chinugrée*, N. *Sinagraine* (Virton). — Fenu-grec, senegrain. — *Trigonella fœnum græcum* L, Papilionacées. Semence à odeur forte qu'on donne aux bestiaux pour exciter le rut, *ôlmint d'fleurette* Liège. Onguent de funugrec, onguent d'althea. La forme corrompue *fleurette* a par similitude fait employer cet onguent contre *li florette di l'ouye*.

Siro. Verviers. — Savon double.

Sirôpe L. V. *Chirot* (Rouchi). — Liquide épais formé de sucre et d'eau.

Sirôpe d'anis. — Sirop d'anis souvent donné aux petits enfants pour calmer leurs coliques.

Sirôpe di capulaire, par corruption *Sirôpe di scapulaire*. Sirop de capillaire. Sirop employé contre le rhume et comme sirop d'agrément : bavaroise, etc.

Sirôpe di citron. — Mélange titré de sucre et de jus de citron.

Sirôpe di coing. — Mélange de sucre et de jus de coing.

Sirôpe di fier. — Sirop d'iodure de fer, dépuratif et fortifiant.

Sirôpe di gruzalle, L. *Sirôpe de grouzelles* (Morlanwelz). Mélange de sucre et de jus de groseilles rouges.

Sirôpe di pavoir. L, *Doirman Rouchi*, *Dormo* (Bavai). Sirop de pavots blancs doué de propriétés somnifères. Voyez *tiesse d'ouyette*.

Sirôpe d'ipecca, *Sirôpe di Pica*. — Sirop d'ipecca. Anticarrhal. Vomitif à haute dose.

Sirôpe di lumçon. — Sirop d'escargots employé contre la toux et la coqueluche.

Sirôpe di rainette. — Sirop de roses rouges employé contre les *rainette* ou muguet des nouveau-nés.

Sirôpe di rhebâre. — Sirop de rhubarbe. Sirop purgatif souvent employé pour les petits enfants.

Sirôpe di Vanier, par corruption *Sirôpe di Vanille*. — Sirop fortifiant.

Sitope. — Etoupe. Elle remplace la ouate et la charpie dans les pansements vétérinaires. Dans le Luxembourg, on donne le nom de *seran* à la filasse.

Sizette, *Towe chin*, *fic di m'a* L. V. Spa. — Colchique d'automne, tue-chien, tue-loup, mort chien, safran des prés—*Colchicum autumnale*, L. Colchicacées. Fleurs grandes, d'un lilas tendre, venant en automne ; feuilles longues et dressées et fruit se développant au printemps. Bulbe solide. La plante, qui se trouve abondamment dans ses habitations : pâturages frais, est un poison violent.

Skette, Borinage. — Copeaux de bois.

Solo. — Soleil, grand soleil. — *Helianthus annuus*, L. Composées. Grande plante à feuilles entières, rudes, à grandes fleurs brunes portant des rayons d'or, à semences noires, intérieurement blanches que les gamins mangent pour avoir belle voix et bonne vue.

Sologne, L. *Solugne*, GGGG. *Sirlogne*, Malmedy. — Chélidoine [vieux fr. célidone (*celedonia* latin du XI^e siècle), fr. du XV^e siècle, felongne Pinceus, 1561]. Grande éclair, sainte Claire, herbe à l'hirondelle, felouque. — *Chelidonium majus*, L. Papavéracées. Plante très commune, à fleurs jaunes (mai-

août), contenant partout un suc jaune, corrosif, propre à détruire les verrues. Le peuple emploie aussi toute la plante pilée pour guérir des ulcères de mauvaise nature.

Song. — Sang. Nos abattoirs voient tous les jours des buveurs de sang frais ; jadis de terribles bruits ont couru au sujet des bains de sang humain ; et le mélange de vin de Bordeaux et de sang de lièvre est encore dans nos campagnes un remède populaire interne contre les hémorrhagies.

Soufe, L. Sife, Verviers ; *Seuve*, Malmedy ; *Souin*, Hainaut. — Suie, voyez *Savon*.

Soufe, soufe di brocale, L., poute di brocalle, N. ; soufre de brocal, Orp-le-Grand. — Fleur de soufre. Poudre servant à de nombreux usages : contre les maladies des chiens et des pores, comme dépuratif du sang chez l'homme. Son emploi par cuillerées à café dans les cas d'angine est devenu populaire, à la suite des indications du journal *La Meuse*, à Liège, en 1888.

Soufe lavé, blanc soufe. — Soufre précipité. Employé par les chapeliers.

Souke. — Sucre. Li neur souk andi (sucre candi noir) est bîn meïeu qui l' blanc po les freu.

Souke d'orge. — Sucre d'orge.

Souke di pot. — Sucre de pot, cassonade.

Spaite, spiate. — Épeautre, ancien wallon *spelte*, *Triticum spelta*, L. Graminées.

Spèce di manège. Voyez *roge peuve*.

Spéculaire, colifon L, Spigulair, colofon Bor. Selon Sigart spigulair serait le terme employé dans les métiers et colofon dans les arts pour désigner la colophane ou arcanson. C'est la base de la cire ou goudaon à bouteilles (*laque*) ; les musiciens en frottent les cordes de leurs violons.

Spène. Voyez *ardespène*.

Spinâ, L V et Spa, *Spinasse* Hainaut *Epénache*. Rouchi. — Epinard : *Spinacea oleracea* L, Chénopodiacées. Alimentaire. Son suc est employé pour colorer les liqueurs en vert.

Sâvage spinâ, L V Spa. — Epinard sauvage, chénopode Bon Henri, Blite, ansérine *Chenopodium Bonus Henricus* L, Chénopodiacées (ou Salsolacées). Plante vivace, à fleurs en grappes très compactes.

Spingel, *thé di spingel* L. — Spigélie, branlière, brinvillière *Spigelia anthelmintica* L, Gentianées. Vermifuge jadis populaire à Liège, aujourd'hui fort délaissé.

Sporon. — Eperon. Nom générique des dauphinelles, cornette, pied d'alouette (*pie d'olouette* Vosges, *pi d'âlouette* L).

Stache bou, L V Spa, *rate de bæuf* Lux. — Arrête-bœuf, bugranne, resta bovis *Ononis spinosa* L, Papilionacées. Petit arbrisseau dressé, souvent épineux à fleurs roses inodores. Les racines passent pour agir favorablement sur la vessie.

Stami, Malmedy. Hydromel double.

Stramône, L. Voyez *Hieb di makrai*.

Stron d'colon, *polenne*. — Excrément de pigeon, colombine. Conseillé plaisamment aux jeunes gens comme faisant pousser la moustache et la barbe. Chose curieuse, ce conseil a été donné sérieusement par Hippocrate et Marcellus et suivi pendant des siècles. On l'emploie en cataplasme comme maturatif. Comme tel son usage ne date pas d'hier, il se trouve déjà renseigné dans Galien, Dioscoride et Pline soit seul, soit avec du vinaigre et de la farine d'orge, également dans Bellefontaine 1712: *Stercoris columbini in spiritu vini macerati et in forma pulvis redacti...*

Stron d'diale, *kafouma* L V, *Salfetida* Luxemb. M... de diable (Virton), flam. *Duivelsdreck*, — *Asa fetida*. *De gustibus non est disputandum*; cette drogue dont l'odeur forte et alliagée

nous répugne, passait pour le plus précieux des condiments chez les Romains et passe encore pour tel chez les Chinois. Son emploi comme appât pour la pêche est très répandu.

Sublimé. — Sublimé corrosif, bichlorure de mercure. Poison extrêmement violent, depuis longtemps employé à Liège pour le damassage des fusils et depuis quelque temps très répandu partout comme antiseptique (injection et pommade pour accouchement).

Sucette, L. V. Spa, *Bîbron* (Forir L.) *Sucho*, *suchau* Rouchi *Queue d'pipe* Luxemb. *Lèsai di Notre Dame* Spa, — Chèvre-feuille. — *Lonicera periclymenum* L., Caprifoliacées. Très abondant dans le bois de Kinkempois, dans les haies du pays de Herve, etc. Les enfants *sucent* le tube floral et lui trouvent un goût sucré. Une espèce voisine avec laquelle on la confond est souvent cultivée; c'est le *lonicera caprifolium* L. On s'en est servi en gargarisme.

Sucette. — Luxembourg, Namur et Hainaut (environs de Charleroi) Masticatoire. Nouet contenant du sucre, du pain trempé au lait, etc., qu'on donne à sucer aux enfants. Il existe pour la médecine vétérinaire des nouets contenant des substances médicamenteuses appelés mastigadours, *bion*.

Soufflure de carbeau, Hainaut. — Sulfure de carbone. (Essais de littérature boraine. Dufrane, Frameries 1886.) Liquide volatil, inflammable, incolore.

Suppôrt. — 1° Bandage herniaire. 2° pessaire. *Bindège* ou *Bindlège*, désigne également le bandage herniaire ou le suspensoir.

Suralle, *Surielle*, Rouchi; *Ogelette*, Luxemb. — Oseille, surelle. *Rumex acetosa*, L. Polygonées. C'est de cette plante qu'on retirait primitivement le sel d'oseille. N'est plus guère usitée aujourd'hui que dans l'art culinaire.

Suralle di bërbi surète, Rouchi. — Petite oseille, flam.

Schaapzuring — *Rumex acetosella*, L. Polygonées. Feuilles en flèche, racines envoyant des jets (stolons) au loin. Plante très répandue, fleurissant en mai-juin.

Suralle di bèguëne, *Suralle di mamzelle*, L.; *Suralle du damzelle* (Spa). — Oseille ronde, rumex à écusson. — *Rumex scutatus*, L. Polygonées. Plante à feuilles aussi larges que longues, très glauque, fleurissant en mai-août.

Suralle di chin. — Rumex aquatique. — *Rumex aquatilis*, L., fleurissant juillet-août.

Suralle di vache. — Rumex à feuilles aiguës, voyez *Paulronne*.

Sure, Hainaut; *seur*, L. — Petit lait. — Bu pour obtenir de l'embonpoint.

Surface di zinc. — Corruption populaire presque générale pour sulfate de zinc. Voyez *Inc*.

Suzat, Rouchi. — Vinaigre surard, aromatisé avec des fleurs de sureau.

T

Tablette, Borin. Rouchi. — Extrait de réglisse desséché. Se dit aussi dans le Borinage des cartes contenant de la mélasse cuite = *tache*, Condé. *Chiro*t, Valenciennes.

Tâblette di clâ. — Onguent de la mère, en plaques.

Tâblette di Saint-Ernelle, par corruption di *Saint Eternelle*. — Onguent citrin, pommade citrine, onguent contre la gale. Plaque jaune citron, solide, employée contre la croûte de lait et la gale.

Taffetas, par corruption : *tuff-tuff*. — Taffetas. — Soie enduite d'une couche de colle de poisson. Déjà connu au siècle dernier à Liège : « On trouve chez le sieur Hamal, chirurgien uré, rue Saint-Adalbert, à Liège, le vrai taffetas propre pour

coupure, brûlure et contusion au prix de 20 sols la pièce. » 1771. Brochure sur l'Irroé.

Tamison, Borinage. — Tamis.

Tarte en crème. — Corruption assez fréquente de *crème di tarte*.

Tartrie, Luxemb. — Coquerette, crête de coq.

Teinture, teinture. — Teinture. — Toute substance qui sert à colorer les bois, les étoffes, le fer, etc. Ex : anilines; pyrolignite fer, teinture d'acier, prussiate de potasse, sulfate fer, arsenic, sulfate de cuivre en solution, noix de galle en solution, etc. donnent, par réaction chimique, diverses teintes ou nuances.

Teinture di jote, teinture dobe, teinture d'idiote, de l'iodote, de l'idiote (L et N), **peinture d'Hyon.** Armonak borain, p. 24; **dé Viernis**, L. Corruptions pour teinture d'iode. Naguère encore la teinture de chou rouge, assez semblable à la teinture d'iode comme aspect, était souvent employée en chimie pour distinguer les acides et les bases. La teinture d'iode est un remède énergique des rhumes, angines, rhumatismes, etc. etc., aussi s'est-il rapidement vulgarisé.

Tènnhèye. Voyez hieb à viér.

Tènnhèye magritte. — Matricaire en corymbe. — *Pyrethrum corymbosum*, Wille Composée.

Terque. Hainaut et Rouchi. — Goudron. Voyez *Dagnet*.

Tette di vache. L. V. Spa. — Orpin, joubarbe des vignes. — *Sedum telephium*. L, Crassulacées. Plante grasse à feuilles opposées, à fleurs rougeâtres. Elle est vivace l'été et émet de nombreux jets stériles. Ses feuilles écrasées servent au pansement des hémorrhôides et des cors. On donne le nom de *tette di soris* à l'orpin réfléchi. *Sedum reflexum* et celui de *trippe Madame* (Spa) à l'orpin blanc *Sedum album*.

Thé. — Désigne non pas simplement le thé de Chine, mais toute espèce d'herbe employée en infusion, par exemple : *Thé d'aise*. Voyez *Aisse*; *thé d'minthe* ou *thé d'pastille*. Voyez *minthe*.

Thé de Chine. — Thé noir, thé vert. Outre son infusion rapide, 5 minutes au maximum, dont l'emploi comme boisson tend à se généraliser chez nous chaque jour davantage, le thé, surtout le vert, sert en infusion prolongée (15 minutes) à guérir les ophthalmies légères.

Thé di Saint Germain. — Espèces purgatives de Saint-Germain. Purgatif dans le genre des thés Chambard, Saint-Thomas, etc., etc., presque tous à base de sené découpé et qui tous sont actuellement en grande vogue.

Teule d'arègne, aricret ou *arineret* L, *arni toile* (Rouchi). — Toile d'araignée. Elle est excellente pour arrêter les hémorragies peu intenses provenant de légères coupures ou piqûres. Dioscoride la conseillait déjà.

Teule phéniquèye. — Gaze phéniquée pour le pansement des blessures dans les ateliers, etc.

Thymus, tin. — Voyez *Poli*.

Tièsse di chet. L. V. (Spa). — *Fleur du tonnir* (Spa). — Scabieuse des champs ou des prés, knautie — *Scabiosa arvensis*. L. Dipsacées. Plante à feuilles opposées et à fleurs violettes. Toute la plante est utilisée comme remède populaire des maladies de la peau (scabies, gale). Une espèce voisine, la fleur de veuve, *Scabiosa atropurpurea*, L, porte le nom de *fleur du rêve* (Spa) et une autre la Mors du diable *Scabiosa succisa*, *Moirt dé diate* (Spa). Tradutore, traditore : je ne m'explique point Mors (du latin Morsus, morsure) traduit ? par *Moirt*, mort.

Tièsse di moirt. — Mufler, tête de mort, mufler rubicond *Antirrhinum orontium*. L, Scrophulariées. Feuilles linéaires,

fleurs purpurines parfois blanches. Cette plante est assez dangereuse. Une espèce voisine : *Gueuye di lion, gueuye di leup*, croît sur les vieux murs. C'est le muflier à grandes fleurs, mufle de veau, gueule de loup ou de lion *Antirrhinum majus* L.

Le nom de *tiesse du moirt*, Spa a été également donné au grand orobanche. *Orobanche major*, L. Orobanchées. Plante rougeâtre, parasite, vivant sur les racines d'autres plantes.

Tièsse d'oulliette(Morlanwelz), *tiesse di pavoir* L. — Têtes de pavot, capsules de pavot. Possède des propriétés narcotiques. Voyez *Pavoir*.

Tinche. — Tanche Voici ce qu'en dit Van den Bossche dans son *Historia medica leodiensis* (on verra que son usage pour guérir la fièvre et la jaunisse ne date pas d'hier) : « *Tincoe*
« *habent tamen suos in medicina usus : quidam enim (ut ferunt*
« *Jovius et Rondeletius) tincas scissas per dorsi longitudinem*
« *pedum plantis et manium carpis applicatas, ardentis febris*
« *fervoribus plurimum adversari putarunt exsecta Judæorum,*
« *qui quamquàm sordide et ridentibus aliis talia experirentur,*
« *aliquando tamen remedio non spernendo, profuit experientia.,*
« *Alii ictericorum jecori aut umbilico, donec immoriatur.*
« *postridie aliam, et repetunt tertio. Tinka immortua intus ac*
« *foris veluti croco tincta redditur, et plerique hoc remedio*
« *restituuntur. Author est Kentimanus. »*

Tiou L. V. Spa, *tiu* Morlanwelz, *tile* Borinage. — Tilleul. — *Tilia europæa* L., Tiliacées. La fleur donne une infusion calmante d'un arôme agréable et bien connu.

Tisâne L. *Tisène* Rouchi. — Tisane.

Tonoire N., *fleur di tonîre* L., voyez *coqlico*.

Toubac. — Tabac, petun, herbe à tous les maux, panacée. — *Nicotiana tabacum* L., Solanées Elle donne en juillet septembre de belles fleurs roses et constitue encore la base de nombreux remèdes. La nicotiane rustique a ses feuilles rondes et es fleurs

d'un jaune verdâtre. Celle-ci nous vient du Mexique, la première de l'Amérique du Sud. Voyez *sinouf*.

Tourbenthène, tourbenthine, turbinthène. — Essence de térébenthine, huile volatile de térébenthine. Ce liquide volatil possède de nombreuses applications : Employée dans les ménages, on la mélange au tripoli ou à la mine de plomb pour polir les métaux et à la cire pour faire les encaustiques, enfin on l'utilise seule pour dégraisser. C'est un remède populaire énergique contre le rhumatisme des gens et des animaux, en frictions ; à l'intérieur, il agit bien contre les maladies de la vessie. Il communique alors à l'urine une odeur de violettes.

Crâsse tourbenthène L, fine térébenthine (Orp-le-Grand), *tourbenthène di Vénise* par corruption *tourbenthène di Vénus*. — Térébenthine de Venise. Produit semi-fluide, épais et gluant dont le peuple se sert pour faire des onguents. En français, la fine térébenthine désigne la térébenthine de Briançon.

Touwai d'pleume. — Tuyau de plume d'oie rempli de morceaux de camphre ; constituant les fameuses cigarettes camphrées anti-épidémiques de Raspail.

Traiteu. — Entonnoir. Jadis souvent en étain, ils sont actuellement en pharmacie en verre presque toujours, en porcelaine, caoutchouc vulcanisé, ou en fer émaillé.

Traine, trainasse, voyez *cint nok*.

Trimblène L, traiblaine (Verv.), *trimblenne* Spa, *trianelle*, *trimblin*, *calauve*, *clève* Nam., *tranelle* Hesbaye, *tranelle*, *trianelle* Hainaut, *tranelle*, *tranlinne* Rouchi (Molinet). — Trèfle. — *Trifolium*. Plante fourragère. En maints endroits encore, on recherche le trèfle à quatre feuilles.

Trimblène di ch'vâ. Mélilot. — *Melilotus officinalis* L, Papilionacées. Plante à petites feuilles trifoliées, à fleurs jaunes en épi, développant par dessiccation une agréable odeur de fève Tonka.

Trimblène di marasse L. *Triforium* Spa. — Trèfle d'eau, de marais ou de castor. — *Trifolium fibrinum*, *menyanthes trifoliata* L. Gentianées. Plante de marais, à rhizôme court, à feuilles grandes, trifoliées, à fleurs rosées. Son infusé est un bon amer pour l'estomac.

Tripette. — Pied de coq, clavaire corial. Champignon.

Tripoli. — Tripoli. Il sert à polir.

Tûle. — Sanguine. On s'en sert pour marquer en rouge les bestiaux, par exemple.

Tulipa. — Flambe. Iris germanique. — *Iris germania* L. Iridées. Elle passe pour être purgative. Voyez *Coutai*.

Tutène Rouchi. — Nouet ou bouteille avec tuyau qu'on donne à sucer aux enfants. Cf. le liégeois *tuteler*, boire au biberon, à la bouteille.

V

Vache N. — Laiche. — *Carex panicea* L. Cyperacées.

Vanille. — Vanille. — *Epidendrum vanilla*. Orchidées. Gousse ou fruit, dont le délicieux arôme est bien connu, provenant d'une plante parasite cultivée maintenant partout dans les pays chauds. La meilleure est celle dite givrée, c'est-à-dire recouverte de petits cristaux.

Varens. Fusch 1541. — Garance. — *Rubia tinctorum*. Rubiacées. Plante tinctoriale.

Vège d'or. — Verge d'or, herbe des Juifs. — *Solidago virga aurea* L. Composées. Plante à grandes fleurs jaunes. Elle est diurétique et passait pour souder (solidare) les bords des plaies. Il y a quelque trente ans, un charlatan vendait à profusion de cette plante en Hesbaye sous le nom d'herbe merveilleuse.

Vègne *vuine* Rouchi. — Vigne. — *Vitis vinifera* L. Ampelidées. La sève montante de la vigne, *aïwe di vègne*, pleurs

de la vigne se recueille, lors de la taille d'avril, en des fioles à étroite ouverture, qu'on bouche hermétiquement et qu'on conserve pour l'usage. L'eau de vigne est préconisée par le peuple dans les cas d'ophtalmie.

Vert di gris. — Verdet. Vert de gris.

Vérgeale. — Glu. La vergeale s'obtient soit au moyen du gui soit du houx (écorce) soit en évaporant l'huile de lin seule ou mélangée de colophane jusqu'à consistance convenable.

Vèrlaine. — Verveine commune, herbe à tous les maux. — *Verbena officinalis* L, Verbénacées. Tige raide, carrée, petites fleurs d'un lilas pâle en épis grêles. Le peuple le considère comme un remède des maladies cutanées parce que « i magne li màva song ».

Vèrmillon. — Vermillon, cinabre, sulfure rouge de mercure. Couleur précieuse.

Vèsce. — Vesce cultivée. — *Vicia sativa* L, Papilionacées. Elle sert à la nourriture des pigeons. Jadis, par mouture, on en obtenait une farine.

Vèsse di leup — Vesse de loup. — *Lycoperdon gemmatum*. Champignon comestible mais insipide qui, en se rompant, à maturité, crève avec bruit et projette de petits nuages de poussières (spores).

Vètte màv'lètte — Feuilles de mauve et surtout de guimauve.

Vin. — Les vins les plus usités en pharmacie, sont : 1° les vins simples ou naturels : *vin di Bagnols*, *vin blanc*, *vin d' Bordeaux*, *vin d' Mulaga* et *vin d' Porto*. 2° les vins composés : *vin aromatique*, *vin di Quinquinâ*, *vin di Quinquinâ avou dé fier* (vin de Quinquina ferrugineux) et l' *vin d' rhebâr*.

Vinaigue. — Vinaigre (acide acétique dilué). Le peuple l'emploie à l'intérieur contre les crachements de sang et le hoquet. Les jeunes filles, ayant des tendances à l'obésité, en

abusent, au détriment de leur santé, pour rester sveltes. A l'extérieur, on s'en sert comme bain de pied, comme cataplasme rubéfiant, et en lotion (chaude ou froide) contre les rhumatismes et les démangeaisons (*hope*) de la peau.

Vinâve, voyez *Pir*.

Vincré, voyez *Pâqui d' pucelle*.

Violète, L. V. Spa; *Vijiette*, Borin; *Vilète*, Rouchi. — Violette de Mars, violette cultivée. — *Viola odorata*, L. Violariées. Les petites fleurs bleues si connues constituent, en infusion, un remède populaire contre les rhumes. Sa racine est vomitive, c'est le meilleur succédané indigène de l'ipéca. La violette sèche est souvent dans le commerce dénaturée par la

Violète di chin. — Violette de chien. — *Viola canina*, L., à grandes fleurs bleues (mai-juin) très commune dans le bois de Kinkempois.

Violète du champs (Spa), voyez *Penseye sauvage*.

Vit de velours, Borinage. — *Amatoufla*, Rouchi. *Masse d'aive*, L. — Massette — *Typha latifolia*, L. Typhacées. Plante herbacée, croissant dans les marais ou dans l'eau.

W

Wandion. (*Poude di*), *poude di neure biesse*, *poude di pyrèthre* par corruption *poute di pirette*. Poudre insecticide de pyrèthre, mise d'abord en vogue par Vicat : Insecticide Vicat, mis en lance-pondres : *on sofflet di poude di wandion*.

Wassin, L, Soil, N et Hain. *Regon* (Ardenne). — Seigle. — *Secale cereale* L, Graminées. La farine de seigle s'emploie en cataplasme mélangée soit à du vinaigre pour obtenir un effet rubéfiant, soit à des décoctions de plantes mucilagineuses pour obtenir un effet émollient. Elle fait aussi partie des 7 sortes pour la fièvre lente. Le pain de seigle convient bien mieux que

le pain de froment aux enfants dont le système osseux n'est pas assez développé.

Wèsir. — Osier — *Salix viminalis*, L, Salicinées. Le saule des vanniers fleurit en mars-avril. Le peuple considère son écorce et ses feuilles comme diurétiques.

Woïge, L. *Wache* (Spa). — Orge. *Hordeum vulgare*. L, Graminées. On fait avec l'orge perlé de l'eau d'orge ou de la soupe pour les petits enfants. Voyez *Osmondi*.

Willmaute (wilde maluwe). — Voyez *blanque* et *bleufe māvlette*.

OUVRAGES CONSULTÉS.

Forir, Remacle, Gothier, Grandgagnage. Dictionnaires wallons.

Dasnoy. Dictionnaire du Luxembourg wallon. — *Sigart.*

Dictionnaire du Borinage. — *Hécart.* Dictionnaire Rouchi.

Exposition de l'art ancien au pays de Liège, 1881.

Id. id. à l'exposition de Bruxelles.

Almanach du Département de l'Ourthe.

Œuvres complètes de *Louvrex*, tome III : Edits sur les apothicaires.

L'irroé. Purgatif rafraîchissant, 1771.

Collin de Planey. Dictionnaire infernal, 4 volumes.

Ed. Morren. Vie et œuvres de Remacle Fusch.

Grandgagnage. Vocabulaire des noms wallons d'animaux, de plantes, etc. L., 1857.

Lezaack. Dictionnaire des noms wallons des plantes de Spa et environs. — Id. *Body.*

Beaufays. Flore verviétoise, 1^{re} édition.

Lejeune et Courtois. Flore verviétoise. — *Lejeune.* Thèse de doctorat (en latin) : De quarumdam indigenarum plantarum.

Théâtre ligeois. Voyage di Chaudfontaine, les Hypocondes, etc.

Pharmacopée liégeoise, 1741. Kints édit.

G. Van den Bossche (de Liège). *Historia medica*.... cum iconibus Bruxelles, Mommart, 1639. Curieux ouvrage écrit en latin, donné à Liège comme livre de prix, et dans lequel se trouvent renseignés judicieusement tous les remèdes tirés des différentes parties des animaux d'après les auteurs grecs, latins, arabes, hébreux, allemands, français, italiens, etc. Tels ils sont renseignés, tels ils sont encore employés actuellement comme remèdes populaires. J'en ai cité un ou deux seulement : verbo *Tinche*, *stron d'colon* et *passin*.

Chartes et privilèges des métiers de la bonne ville de Liège.
De Vigne. Corporations et métiers flamands et brabançons.
Magasin pittoresque : Années 1877-78 79-80 verbo apothicaire.*

(Petit dictionnaire des arts et métiers avant 1789.)

Dictionnaire portatif des arts et métiers, 2 volumes. Paris,
Lacombe 1767 : Apothicaire.

Luboulaye. Dictionnaire des arts et métiers, 2^e édit.

Lemery N. Chymie. — Id. Cours de pharmacie. } Des extraits de ces
Valmont de Bomare. — *Mérat et de Lens*. Dict. } quatre ouvrages se
retrouvent dans :
Dorvault : l'Officine.

Verdot. Historiographie de la table.

Scultetus. Armamentarium chirurgicum. — *Bærhæve*. Epistolæ medicæ.

Palman. Recherches sur les propriétés médicales du charbon de bois. Paris, Gabon, 1829.

Dr Munaret. Causeries médicales, 1 volume. Lyon, 1869.

Dr Witkowsky. Anecdotes médicales 5 volumes. Marpon et Flammarion. Paris.

Crépin. Flore belge.

G. Simon. De nieuwe troost der armen.

Le solide trésor du petit Albert.

Les secrets d'Albert le Grand.

Variétés bibliographiques de la librairie *Rolland* Paris, 1889, contenant la première partie d'une très curieuse et très savante Flore populaire relatant les noms vulgaires des plantes dans une foule de dialectes et de langues.

Bulletins de la Société de la littérature wallonne, de la Société horticole de Huy et du Canton de Héron, etc.

Dr Meyer. Origine des apothicaires de Bruges et commentaire par *Pasquier*.

GLOSSAIRE TECHNOLOGIQUE

DU

CHAPELIER EN PAILLE

PAR

G. MARCHAL et J. VERTCOUR

INSTITUTEUR.

INDUSTRIEL.

PRIX : MÉDAILLE DE VERMEIL.

A

Aidant, s. m. Liard : ancienne monnaie de cuivre, valant le quart d'un *patârd*. Les marchands de tresses comptent encore aujourd'hui par *patârd*, *skellin* et *blâmûse*.

Aiwan, s. m. Mesure de longueur équivalant à un mètre deux centimètres et employée uniquement pour le mesurage des tresses.

Amoniaque, s. m. Alkali volatil ; liquide servant à enlever les taches des chapeaux de couleur.

Apâiller, v. Assortir les tresses.

Apprestège, s. m. Apprêtage ; action d'apprester.

Apprester, v. Apprêter, v. *èssâcler*.

Appresteau, s. m. Apprêteur ; ouvrier qui s'occupe de l'apprêtage des chapeaux.

Apprêt, s. m. Colle de poisson délayée servant à donner de la consistance au chapeau.

Apprindisse, s. Apprenti, ie.

Arrondissoir, s. m. Arrondissoir ; outil servant à établir la mesure à donner aux bords des chapeaux non cousus, tels que maillés, manille, etc.

Assorti, v. Assortir les tresses.

Astiche, s. f. Epissure ou remaillure ; action de retresser deux bouts de tresses l'un à l'autre dans la confection du chapeau.

Astichî, v. Renouveler le brin de paille (stou) dans le tressage.

Astohèye, s. f. Litt. enjambée ; *kause à l'astohèye* : coudre vite et à longs points ou faire un mauvais ouvrage.

Attèche, s. f. Epingle courte, servant à fixer le chapeau sur la forme.

At'ni, v. Etirer la tresse pour rétrécir le chapeau.

At'nou, adj. Etat du chapeau lorsqu'on lui a fait l'action d'*at'ni* : *on chapai trop at'nou* ; un chapeau n'ayant pas assez d'ampleur.

Avaloir, s. m. Avaloir ; outil servant à faire descendre le lien du chapeau.

Awèye, s. f. Aiguille.

Awlèye di fi, s. f. Aiguillée de fil ; étendue de fil qu'on passe dans l'aiguille.

B

Bache, s. m. Mouilloir , baquet en zinc ou en bois, servant à conserver la paille humide pendant le tressage.

Balaïne, s. f. Balaine, tige plate et mince, servant de montant dans la confection des tresses dites de fantaisie.

Ballot, s. m. Ballot ; *on ballot d'trèye*, un ballot de tresses.

Bande, s. f. Lame ; nombre indéterminé de ronds de tresse.

Banse, s. f. Petite manne d'osier excortiqué, employée par les couseurs à la main et destinée à contenir tout ce qui est nécessaire à leur travail.

Baradat, s. m. V. *Bavolet*.

Barètte, s. m. Leton recouvert de papier, suppléant à la forme pour les carcasses dites de Linon.

Batte, v. Battre ; *batte cape*, battre le chapeau nommé *cape* pour en adoucir la paille.

Batteu, s. m. Marteau à large tête pour battre la *cape*.

Bavolet ou **baradat**, s. m. Bavolet ; bord de derrière d'une capote.

Bèche, s. m. Dent de scie ; tresse dont le bord se compose d'une dent et demie répétée, ce qui lui donne la forme d'une scie.

Bèchette, s. f. Sommité ; partie de la tige d'épeautre comprise entre l'épi et le premier nœud : *dès trèye à bèchette*, tresses confectionnées avec des *bèchette*.

Blâmûse, s. f. Ancienne monnaie valant 30 centimes.

Blanc, s. m. Bain destiné à blanchir la tresse.

Blanqui, v. Blanchir ; opération qui consiste à passer la tresse dans un bain d'ammoniaque ou autre substance pour lui donner plus de blancheur.

Blanquihège, s. m. Blanchissage.

Blanquiheu, s. m. Blanchisseur ; celui qui blanchit la tresse.

Blé, s. f. Epeautre. C'est le chaume de cette plante qu'on emploie de préférence comme matière première pour la confection de la tresse.

Bloquaï, s. m. Bloc de bois sur lequel on bat la *cape*.

Boirai, s. m. Petite botte : *on boirai di stou ; on boirai di sopette*.

Boirder, v. Border.

Boirdeure, s. f. Bordure.

Bôler ou **broudi**, v. travailler grossièrement.

Bôleu ou **brôdieu**, s. m. Ouvrier qui travaille grossièrement.

Bonnèt, s. m. Bonnet de coton que l'on tire sur la forme pour lui donner plus de volume.

Bosse, s. f. *Wä* dont les épis ne sont point encore coupés.

Boubénne, s. f. Bobinne de fil.

Bouhtaï s. m. Etui où le couseur met ses aiguilles.

Bouler v. Rouler : *bouler s'trèye*, rouler sa tresse.

Boulèt, s. m. Rouleau de tresse.

Bouter, v. litt. stimuler, s'animer l'un sur l'autre au tresser : *bouter à l'heunne ; bouter à l'banse ; bouter à l'heure*.

Bouter-jus, v. Action de plier la tresse pour passer du coussage du fond à celui de la tête du chapeau.

Bouteure-jus, s. f. Carre ; endroit où l'on a *bouté-jus*.

Brésilien, s. m. Brésilien ; chapeau à larges bords provenant du Brésil.

Bride, s. f. V. *Crole*.

Brodale, s. f. Tresse de mauvaise qualité.

Broque, s. f. Pointe en bois à laquelle on met pendre le chapeau pour le faire sécher.

Broûler, v. Brûler ; repasser avec un fer trop chaud.

Bûsaf, s. m. Fétu de paille trop gros pour entrer dans le tressage.

C

Caisse d'artike, s. f. Caisse en bois servant à l'expédition des chapeaux.

Calotte, s. f. Casquette, *ine calotte di trêye*, une casquette de paille.

Campagnârd, s. m. Ouvrier qui va faire *campagne*.

Campagne, s. f. Campagne se dit de la saison qu'un ouvrier va faire chez un patron : *aller fer campagne* ; *fer'ne longue campagne*.

Cangî, v. Changer ; *cangî on vîx chapai*, changer un vieux chapeau de forme.

Canon, s. m. Poêle servant à chauffer les fers à repasser.

Cape, s. f. Chapeau de femme de forme surannée que l'on porte encore dans certaines régions du pays : *Dès cape d'Anvers* ; *dès cape di Gand*.

Capote, s. f. Capote ; espèce de chapeau de femme.

Capteu, s. m. Couseur de *cape* et *quarés-cou*.

Carcasse, s. f. Carcasse. Modèle d'après lequel le formier travaille.

Cârlus, s. m. Carlin. Monnaie ancienne, valant deux skellins.

Cârton, s. m. Carton que l'on met dans le fond des chapeaux dits *quarés cou*.

Castôr, s. f. Genre de tresse.

Cêke, s. m. Litt. Cercle. Bride servant au repassage de la toque.

Cêle, s. f. Faucille ; instrument pour couper l'épeautre, consistant en une lame d'acier dentée et courbée en deux cercle.

Centimète, s. m. Centimètre. Nom que les chapeliers donnent au mètre.

Cère, s. f. Cire, servant à lustrer les chapeaux manilles.

Chambe, s. f. Litt. Chambre; atelier : *li chambe dès coseu*; *li chambe dès r'passeu*.

Chambrèye, s. f. Chambrée; personnel d'un atelier.

Chapai, s. m. Chapeau. *Chapai d'trèye*, chapeau de paille. *Chapai d'jardin*, *chapai d'bagne*.

Chape, s. f. Toit en paille dont on couvre la moyette d'épeautre.

Chèyîre, s. f. Chaise en bois. La chaise employée par les couseurs en paille a une forme rustique spéciale.

Chèmnî ou **Cherbon**, s. m. Charbon de bois servant anciennement au chauffage du fer à repasser.

Chivèye, s. f. Cheville; fer attaché à la table sur lequel le repasseur fait tourner sa forme.

Cisette, s. f. Ciseaux.

Clé, s. f. Clef; vis servant à rapprocher les deux rouleaux du cylindre.

Coiffe, s. f. Coiffe; garniture intérieure du chapeau.

Coide, s. f. Corde, servant au repasseur pour relever le bord des *chapeau Jean Bart*.

Colle, s. f. Colle de poisson servant à préparer l'apprêt.

Collette, s. f. Gélatine.

Confôrmeur, s. m. Conformateur; instrument avec lequel on prend la forme mathématique du chapeau.

Côpe-loyin, s. m. Coupe-lien. Échancrure en demi-lune, pratiquée dans l'établi et servant à rendre un coup de fer à l'envers du bord des chapeaux marins.

Côper, v. Couper; *côper stou*, couper l'épeautre.

Copette, s. f. Syn. de *piudaie* ; v. ce mot.

Côpeu, côprèsse, s. Celui, celle qui coupe l'épeautre.

Copurnale, s. f. Dizain ; réunion de gerbes d'épeautre appuyées verticalement l'une contre l'autre. Le dizain, comme le dit son étymologie, se compose ordinairement de dix gerbes ; mais ce nombre peut varier.

Corant, s. m. Longueur indéterminée de tresse ; *ou corant d'trèye*.

Côrdéye, s. f. Cordée ; tresse dont un des bords a la forme d'une corde.

Coreu, s. m. Litt. Coureur. Celui qui confectionne des chapeaux et les va vendre ensuite lui-même dans le pays.

Cornai, s. m. Fond du chapeau.

Coronne, s. f. Couronne ; ancienne monnaie valant six francs.

Cosêye ou Cosège, s. f. Cousage.

Coseu, keusre'sse, s. Celui, celle qui coud la paille.

Costeure, s. f. Couture par laquelle on commence le fond des capotes en fer à cheval.

Cotte, s. f. Gaine des céréales.

Cou, s. m. Partie de la tige d'épeautre comprise entre deux nœuds.

Coutai, s. m. Couteau servant à éplucher les courtes *stiches*.

Coûte, s. f. Rond filé ; morceau de tresse de peu de longueur qui forme soit l'échancrure, soit la saillie de certains chapeaux.

Cowa, s. m. Bout ; *ou cowa d'trèye*, un bout de tresse. *Cowa* a aussi la même signification que *corant* ; v. ce mot.

Cowe di vache, s. f. Litt. Queue de vache ; se dit d'une tresse dont la largeur est irrégulière.

Cowètte, s. f. Demi-pièce. La *cowètte* est de 28 *awan*.

Cramēu, s. m. Terrine ; vase de terre servant à contenir l'apprêt.

Crankhion, s. m. Retors qui se forme dans la tresse en la maniant.

Crole, s. f. 1. Bride ; bord relevé du chapeau d'homme.
2. Forme en bois servant au repassage des bords relevés.

Cûr, s. m. Cuir ; ruban en cuir que l'on coud à l'intérieur des chapeaux d'hommes.

Curer, v. Blanchir par l'action de l'air.

Cwâré-cou, s. m. Chapeau de femme de forme très ancienne, que l'on confectionne encore de nos jours pour le nord de la Hollande.



Dé, s. m. Dé ; petit cylindre de métal creux, que l'on met au bout du doigt pour coudre. Le dé du couseur en paille n'a pas de fond.

Diamète, s. m. Diamètre.

Dihâssi, v. Litt. déchausser, dégainer ; action par laquelle on débarrasse la paille de sa gaine.

Diheuse, v. Découdre.

Dimêye sîse, s. f. Litt. demi-soirée ; sortie que les tresseuses font au milieu de la soirée : *fer d'mêye sîse*.

Dimêye dint, s. m. Demi-dent ; dessin de tresse que l'on obtient en tordant un brin de paille.

Dint, s. m. Dent ; dessin de tresse que l'on obtient en tordant un brin de paille sur un autre.

Disfôrmer, v. Enlever le chapeau de la forme.

Disfôrmoir, s. m. Déformoir ; lame en bois ou en acier servant à détacher le chapeau de la forme.

D'hâsson, s. m. Déchet provenant du dégainage.

Dobe, s. f. Double. *Dobe trèye*, tresse confectionnée avec des *stou* mis en double.

Dobe pènne, s. f. Bord double. — Doublure.

Dobe vòye, s. f. Doublure; dernier rond du chapeau lequel est en double.

Drèssi, v. Dresser; mettre un chapeau sur la forme.

Drì-pont, s. m. Piqûre que l'on obtient en faisant un point en avant puis un point en arrière.

D'avant-pont, s. m. Opposé de *drì-pont*.

E

Èballer, v. Emballer; *èballer dès trèye*, emballer des tresses.

Èchangré, adj. Échancré.

Èchangrèye, s. m. Échancrure.

Èchangrer, v. Échancrer; action de coudre les ronds-filés.

Èfler, v. Enfiler : *èfler ine awèye*, enfiler une aiguille.

Élastique, s. m. Élastique.

Èler, v. Trier. Opération qui consiste à écarter les gros *stou* des fins : *èler stou*.

Élèhèye, s. m. Triage.

Èponge, s. f. Éponge servant à décatir le chapeau.

Essâclèye ou *apprestèye*, s. m. Apprêtage.

Essâcler ou *apprester*, v. Apprêter; opération qui consiste à passer le chapeau dans l'apprêt pour lui donner de la consistance.

Étiquette, s. f. Étiquette.

F

Fabrique, s. f. Fabrique; établissement où l'on s'occupe de la confection des chapeaux.

Faine, s. f. Produit de l'action de fainner.

Fainège, s. m. Action de fendre la paille.

Fainner, v. Fendre; diviser le fétu de paille à l'aide de l'*ustèye*.

Fantaisèye, s. f. Fantaisie; tresse dont la texture offre des dessins.

Fer sîse, v. Terminer la soirée : *A 11 heure, il è tîmps de fer sîze*.

Fer stou, v. Action de prendre une à une les tiges d'épeautre hors des gerbes, d'en faire des poignées, de les peigner, d'en couper les épis et de les lier en *wâ*.

Fi, s. m. Fil.

Fi d'arka, s. m. Fil de fer que l'on coud dans le bord des chapeaux dits *qwârés-con*.

Fiér à glacer, s. m. Fer à repasser.

Fiér di chvâ, s. m. Fer à cheval; fond de capote commencé en porte.

Fiér di pâqui, s. m. Lissoir en bois.

Fin-furlet, s. m. Fétu de paille trop fin pour entrer dans le tressage.

Flîme, s. f. Echarde de paille.

Floche, s. f. Nœud; *dès trêyes à floche*, tresses dont le bord est composé de dessins figurant des nœuds.

Flouhe, s. f. Moment où la chapellerie en paille est dans la plus grande activité: *Li flouhe kimince vès Pâques*.

Fôrme, s. f. Forme en bois sur laquelle on dresse le chapeau.

Fôrmeu, s. m. 1. Formier, celui qui fait et vend des formes.
— 2. Formeur, celui qui dresse les chapeaux.

Fôûrâte, s. f. Travail que l'ouvrier fait en plus de sa journée : *Ouvrer fôûrâte*.

Frômion, s. m. Forme mince et sans bord servant à maintenir ouverte l'entrée du chapeau pendant le repassage du bord.

Frumint, s. f. Froment. La paille du froment ainsi que celle de l'épeautre donne la matière première de la tresse.

G

Gârni, v. Garnir ; opération qui consiste à coudre la coiffe, le cuir, le ruban et la bordure sur le chapeau.

Gârnihrêsse, s. f. Garnisseuse ; femme qui garnit les chapeaux.

Gîse, s. f. Trait ; *ripasser à longues gîse*, repasser à longs traits.

Glacer ou **r'passer**. Repasser. Le mot glacer est surtout employé par les vieux chapeliers.

Glaceu ou **r'passeu**, s. m. Repasseur.

Grain d' sé ; grain d'avônne ; grain d'riz : tresses de fantaisie.

Grêye, adj. Ecrû ; état de la tresse qui n'a subi aucune opération soit de blanchissage, soit de teinture.

H

Hâlachet, s. f. Tresse à trois bouts.

Hârd, s. m. Espace de tresse entre deux suites de *stiche*.

Hâr èt hotte, s. f. Tresse qui forme des zigzags.

Hâsplêye, s. f. Echeveau ; *inc hâsplêye di pî*, un écheveau de fil.

Hau, s. m. Dizain dont les gerbes sont couchées.

Haver, v. Eplucher les courtes *stiche* des tresses simples avec le couteau.

Henne, s. f. Espace de tresse où est entré un brin de paille de toute sa longueur.

Héve, s. f. Rainure dans un des rouleaux du cylindre et qui évite l'écrasement des dents de certaines tresses.

Ho, s. m. Ecaille entourant le grain d'épeautre.

Hovlète, s. f. Brosse servant au lavage des chapeaux.

Huflet, s. m. Litt. Sifflet; *fer on huflet* : action de rejoindre deux tresses en n'entrelaçant que les premiers *stou*.

I

Intrêye, s. f. Entrée. Contour de l'intérieur du chapeau au lien.

Intriprèneur, s. f. Entrepreneur. Celui qui va chercher de l'ouvrage chez un fabricant pour le confectionner chez soi.

J

Jâbe ou Geâbe, s. f. Gerbe.

Javaf, s. m. Javelle.

Jêter court : tresser serré; *jêter lon*; contraire de *jêter court*.

Jonc, s. m. Jonc.

Joû (*trèye à*). Tresse Joinville; tresse dont la structure offre des interstices.

K

Keuse, v. Coudre; *keuse àx pièce*, coudre à la pièce; *keuse à l'journêye*, coudre à la journée; *keuse à l'heure*, coudre à l'heure.

Kimincf, v. Litt. commencer ; tourner le bouton de tresse pour commencer le chapeau.

Kranskènnè, s. f. Tresse faite avec deux bouts.

Kwassf, v. Pousser avec force sur le fer à repasser : *On chapai trop pau kwassf*.

Kwèslaine, s. f. Tresse à 3 bouts ; début des enfants dans le tressage.

I.

Lampe à soufe, s. f. Creuset que l'on met dans le souffoir et dans lequel s'opère la fusion du soufre.

Lâse, s. f. Carton servant à l'expédition des chapeaux : *Une lâse âx chapai*.

Lavège, s. m. Lavage.

Laver, v. Laver ; opération qui consiste à nettoyer les chapeaux avant de les apprêter.

Laveu, s. m. Laveur, ouvrier qui lave les chapeaux.

Lèton, s. m. Leton, fil de fer mince recouvert de coton ou de soie, que l'on coud au bord des chapeaux de dame.

Lètonnège, s. m. Letonnage.

Lètonner, v. Letonner ; mettre des letons.

Lètonneu, s. m. Letonneur ; ouvrier qui s'occupe du letonnage.

Lèvai, s. m. Ampleur.

Lèver, v. Donner de l'ampleur.

Lèyège jus, v. Filer le demi-rond ; action de finir le chapeau.

Ligueu, s. m. Pièce de bois convexe supplant à la forme pour le repassage de la tête et du bord du chapeau.

Lipraf, s. m. Bord d'une capote relevé par derrière.

Lèsse, s. f. Liséré. *Treie à lisse* : tresse dont un des bords est luisant.

Lochètte, s. f. *Lochette di stou*, petite quantité apprêtée pour le tressage.

Loyf, v. Lier. *Loyî stou* —, lier les gerbes d'épeautre à la campagne. — *Loyî trèye* ; lier la tresse par pièce.

Loya, s. m. Lien consistant en un brin de paille et dont on se sert pour les poignées d'épeautre ou pour les pièces de tresses.

Loyin, s. m. 1. Lien de paille dont on entoure les gerbes à la campagne. 2. Corde servant à faire adhérer la tête du chapeau à la forme. 3. Arête du chapeau entre la tête et le bord.

Longou, adj. Ovale : *on cornai trop longou*.

Longuèsse, s. f. Bordure ; morceau de tresse que l'on coud sur les parties rognées.

Lurçon, s. m. Hérisson ; chapeau confectionné avec de la tresse non épluchée.

M

Machine, s. f. Machine à coudre le chapeau.

Machineu, s. m. Ouvrier qui coud à la machine.

Maillé, s. m. Maillé ; chapeau de paille d'Italie.

Mailler, v. Mailler, se dit de certain procédé par lequel les Italiens confectionnent le chapeau en rendant le fil imperceptible.

Maiset, s. m. Litt. petit maître ; apprêteur-chapelier qui ne s'occupe que du lavage et de l'apprêtage des vieux chapeaux.

Maiste-ovrf, s. m. Contre-maître, chef d'atelier.

Manille, s. m. Manille. Chapeau provenant de l'île de ce nom.

Marchand d'trèye, s. m. Marchand de tresses.

Margalé, margalêye, adj. Bariolé, ée ; *on chapai margalé*, un chapeau bariolé ; *des trêye margulêye*, des tresses bariolées.

Margaler, v. Barioler ; faire entrer des pailles de diverses couleurs dans la tresse et des tresses de différentes couleurs dans un chapeau.

Marin, s. m. Marin, chapeau dont le bord est plat.

Marlacha, s. m. Ouvrier qui s'occupe spécialement du lavage et de l'apprêtage des chapeaux.

Mârtai, s. m. Petit marteau servant à assujétir le chapeau sur la forme.

Masse, s. f. *Masse di fi*, gros écheveau de fil.

Mécanique, s. m. Guimbarde ; cylindre en fer auquel on attachait primitivement le fer pour repasser les chapeaux.

Mèseure, s. f. Mesure.

Mèseure à pôte, s. f. Litt. mèseure à pouces ; ancienne mesure en bois dont se servent encore les vieux chapeliers.

Mès'rer, v. Mesurer.

Mette à soûfe. Soufrer ; opération qui consiste à blanchir la paille par l'acide sulfureux.

Molin, s. m. Cylindre ; petit laminoir en bois ou en fer servant à adoucir la paille.

Montant, s. m. Fêtu de paille utilisé dans le tressage du liséré.

Moû, v. Litt. moudre ; *moû trêye, moû stou* ; action de passer la paille dans le cylindre pour l'adoucir. Les habitants de la vallée du Geer disent *moû*, expression qui correspond à *moûre* dans le wallon de Liège.

N

Nâle, s. f. Ruban.

Nétti, v. Litt. nettoyer, trier ; *netti stous*, opération qui consiste à écarter les mauvais *stou* des bons.

Neur so on blanc, s. f. Tresse chinée ; nom donné à la tresse à sept bouts obtenue par le tressage d'un *stou* noir collé sur un blanc.

Nouc, s. m. 1. Nœud que présente la tige des céréales.
2. *On nouc di stou*, partie propre au tressage, comprise entre deux nœuds.

O

Oute et oute, loc. adv. Litt. d'outre en outre ; un des modes de cousage : *Keuse oute èt oute*.

Ouye, s. m. Litt. œil. Bouton ; partie située au milieu du fond du chapeau et par laquelle on le commence.

Ovrer, v. Travailler.

Ovri, ouveurreuse. Ouvrier, ière.

P

Payasson, s. m. Paillasson ; tresse faite avec des fétus de paille non divisés.

Panama, s. m. Panama ; chapeau provenant du pays de ce nom.

Papi d' veule, s. m. Papier de verre.

Paquêt, s. m. Pièce ; mesure employée pour les tresses de fantaisie. Le paquet est de six mètres.

Parisien (*Keuse à la*), loc. adv. Un des genres de cousage.

Parisien, s. m. Parisien. On désigne par ce nom les ouvriers qui vont faire leur *campagne* à Paris.

Pasaï, s. m. Litt. sentier ; *trèye à pasaï*, tresse à neuf bouts dont le milieu est uni et figure un sentier.

Passe-finètte, s. f. La plus fine des tresses dites *trèye à cou*.

Passer â sé, Litt. passer au sel ; se dit de l'opération par laquelle on passe les vieux chapeaux dans un bain de sel d'oseille pour en enlever les taches.

Patârd, s. m. Ancienne monnaie valant environ 6 centimes.

Patron, s. m. Patron.

Paute, s. f. Epi.

Pèce, s. f. Bande de calicot employée dans le repassage.

Pédale, s. f. Pédale, tresse d'Italie.

Péne, s. m. Peigne ; instrument agricole servant à nettoyer les poignées d'épeautre.

Pénî, v. Peigner.

Penne, s. f. Bord du chapeau.

Picètte, s. f. Pincette servant à arracher les épingles fixant le chapeau sur la forme.

Pièce (*ovrer âx*). Travailler à la pièce ; travail rémunéré d'après la quantité.

Piéc'teu, s. m. Ouvrier travaillant à la pièce.

Pindêye, s. f. Brassée ; longueur comprise entre les deux extrémités des bras étendus horizontalement ; mesure de tresse équivalant à un aiwan et demi.

Piquètte, s. f. Piquette ; espèce de poinçon servant à régler les ronds de tresse dans la tête du chapeau.

Plaquéye, s. f. 1. *Dè l' plaquéye*, tresse double. 2. *Inc plaquéye*, nom donné à 2 *stou* collés l'un à l'autre et servant à confectionner la tresse double.

Plâstrer, v. Enduire le chapeau de riz de blanc de neige.

Pleutî, v. Plisser.

Ploumer, v. Litt. Plumer. Eplucher, action qui consiste à couper les nœuds et bouts de fil qui restent dans le chapeau après le cousage.

Ploumètte, s. f. Restant des aiguillées de fil.

Plot, s. m. Forme sur laquelle on repasse les bords des chapeaux.

Poirtêye, s. f. 1. Travail que la tresseuse porte chez le marchand de tresses. 2. Quantité de paille que l'on passe en une fois dans le cylindre : *ine poirtêye di stou*.

Poirter, v. Porter ; *poirter sès trêye*, porter ses tresses.

Pont, s. m. Point, *pont d'fi*, point de fil.

Potte, s. f. Creux entre deux bords saillants des rouleaux du cylindre.

Pouf (*enne aller so*), loc. adv. Partir au hasard ; se dit des chapeliers qui partent pour l'étranger sans engagement.

Pougnèye, s. f. Poignée ; *ine pougnèye di stou*, *ine pougnèye di sopette*. — 2. *Pougnèye d'on fier*, manche d'un fer à repasser.

Pouricou, s. m. Fétu de paille altéré.

Prangfre, s. m. Sieste ou méridienne.

Prèsse, s. f. Presse ; machine à repasser les chapeaux.

Q

Qwâde, s. f. Quart de l'*aiwan*, v. ce mot.

Qwârt, s. m. Quart ; quatrième partie d'une pièce, valant 14 mètres.

Qwitte, s. f. Tâche imposée : *Avez-v' fait vosse quitte ?*

R

Raiwège, s. m. Retoisage.

Raiwer, v. Retoiser la tresse après l'épluchage.

Rapprêster, v. Réapprêter.

Rassèchf, v. Syn. d'*atni* ; v. ce mot.

Rastichf, v. Episser ou remailler.

Réglé, **éye**, adj. Réglé, ée : *trèye réglêye*, tresse réglée.

Régler, v. Régler.

Rèhaussi, v. Rehausser ; mettre de la large tresse à l'endroit que doit recouvrir le ruban.

Ribouter, v. Lever ; donner de l'ampleur.

Rid'heuse, v. Découdre une seconde fois.

Rijet (*fer leu*) s. Action par laquelle l'épeautre se purifie à la campagne : *dès stou qui fèt leu r'jèt*.

Rijettêye, adj. *trèye rijèttêye*, tresse altérée par l'humidité.

Rijetter, v. S'altérer : *Li crouwin fait r'jèter les trèye*.

Rijonde, v. Rejoindre deux bouts de tresse.

Rikeuse, v. Recoudre.

Rimagni, v. Contracter ; faire rentrer l'ampleur d'un chapeau.

Rimette, v. Remettre ; *rimette à tiesse*, *rimette à penne* ; se dit de l'action d'amener soit la tête, soit le bord du chapeau sous le fer à repasser, dans le travail à la guimbarde.

Rimoû, v. Remoudre ; *rimoû treie*.

Ripasser ou **glacer**. Repasser, action de passer un fer chaud sur le chapeau.

Ripassège ou **Ripassêye**, s. m. Repassage.

Ripasseu ou **glaceu**, s. m. Repasseur.

Ritonde, v. Litt. retondre. Eplucher, couper les *stiche* à l'aide des ciseaux.

Ritondège, s. m. Epluchage.

Ritondeu, ritondresse, s. Celui, celle qui s'occupe de l'épluchage.

Ritoûrner, v. Litt. retourner. Retaper ; découdre un vieux chapeau et en recoudre la tresse à l'envers.

R'nou-strin, s. m. pl. Déchets provenant du peignage de l'épeautre.

Roge-fl, s. m. Fil rouge servant à marquer les vieux chapeaux destinés au lavage.

Rôlai, s. m. Rouleau ; partie du cylindre ; v. *molin*.

Role, s. f. Anneau en paille large, de 10 à 12 centimètres et de diamètre de même dimension, sur lequel les tresseuses roulent leur ouvrage.

Rôler, v. Rouler ; *rôler s'trèye*, rouler sa tresse.

Rondelle, s. f. Rondelle en carton que l'on mettait sur le trépied pour le repassage du fond du chapeau.

Rongeuze, s. f. Rognure.

Rongf, v. Rogner.



Sâce, s. f. Les vieux chapeliers sous ce nom désignent l'appret.

Samaïne, s. f. Semaine. Dans la chapellerie en paille l'engagement des ouvriers se fait ordinairement à la semaine : *wanguî 'ne haute samaïne* ; *fer 'ne campagne di 20 samaïne*.

Savon, s. m. Savon mou, servant au lavage des chapeaux.

Savon d' Marsèye, s. m. Savon servant à rendre plus glissant le fer à repasser.

Sé, s. m. Sel d'oseille; v. *passer à sé*.

Séchai, s. m. Sac en papier servant à l'emballage des chapeaux.

Sî, v. Seoir; s'asseoir sur la tresse toisée, pour lui faire conserver la forme acquise par le toisage.

Simpe, adj. Simple *Des simpès trèye*, des tresses simples, tresses faites en n'employant qu'un seul *stou* à la fois, en opposition avec les tresses doubles.

Sitiche, s. f. Epluchure. Bouts de paille dépassant la tresse à l'endroit et à l'envers.

Sitroufler, v. Princer des poignées de fétus de paille.

Sîze, s. f. Litt. Soirée. 1. *Aller à l'sîze*, aller à la soirée, expression employée par les tresseuses qui se rendent en collectivité dans une même maison pour s'adonner à leur travail. — 2. *Ine sîze* : ensemble des tresseuses fréquentant la même maison : *ine joyeuse sîze*.

Sîzleu, **sîzleuse** ou **sîzèlrèsse**, s. Personne qui fait partie d'une soirée.

Skèllin, s. m. Schelling; ancienne monnaie, valant 60 centimes.

Proverbe : *Li ci qui s'lève timpe a dès skèllin; li ci qui s'lève târd n'a qu'des patârd*.

Skévèneigne, s. m. Scheveningue; chapeau de femme fabriqué pour le port de mer de ce nom.

Sofflet, s. m. Petit soufflet servant à activer la combustion du charbon que l'on mettait dans l'ancien fer à repasser.

Songe, s. f. Neuvième partie d'*ine bosse di stou*; v. ce mot.

Sopète ou **béchète**, s. f. V. ce mot.

Soûfe, s. m. Soufre; sert à produire l'acide sulfureux destiné à blanchir la paille.

Souffrer, v. Soufrer. Enduire les chapeaux de paille d'Italie de soufre pulvérisé.

Stamper, v. Action de lever la poignée de paille et de la laisser retomber pour donner à sa base une surface plane.

Stinde, v. Etirer ; *stinde li trèye* : étirer la tresse.

Stindowe, adj. Etirée ; *trèye trop stindowe*, tresse trop étirée.

Stou, s. m. 1. Epeautre sur pied : *ine terre di bais stou*. 2. Tige dont on a coupé l'épi : *on wâ di stou*. 3. Fétu de paille débarrassé de sa gaine : *on boirai di stou*. 4. Nom donné à chacune des parties du fétu divisé à l'aide de l'usteie, syn. de *fainne*, v. ce mot : *in lochette di stous*.

Strî, s. m. Tire-pied ; bande de calicot dont les deux bouts sont attachés à une corde et qui, par une tension exercée par le pied, assujettit le chapeau sur la forme.

Stricheu, s. m. Os dont les bords présentaient des échancrures dans lesquelles on faisait anciennement passer la tresse pour l'adoucir. Cet instrument a disparu de l'industrie depuis l'invention du cylindre.

Strichî, v. Action d'adoucir la tresse à l'aide du *stricheu*.

T

Tape-foû, s. m. Rebut ; fétu de paille impropre au tressage.

Tâve, s. m. Etabli muni de chevilles et auquel travaille le repasseur.

Tènne, adv. Litt. mince. *Keuse tènne*, coudre de façon à ce que les deux ronds de tresses avancent peu l'un sur l'autre. *Keuse hatte èt tènne et à longs pont* : coudre vite et mal.

Tessai, s. f. Moyette ; petite meule provisoire que l'on fait dans les champs pour garantir l'épeautre de la pluie.

Ticlète, s. f. Sac de cotonnette à carreaux que les tresseuses et couseurs emploient pour porter leur travail.

Tidôr, s. m. Béret, toque ronde et plate.

Tièsse, s. f. Tête; *tièsse di chapai*, partie du chapeau entre le fond et le bord.

Tièsse di leup, s. f. Litt. Tête de loup. Forme en bois dont on agrandit à volonté la circonférence à l'aide d'une vis et employée pour élargir les chapeaux.

Tièstf s. f. Calotte ; tête de chapeau à laquelle manque le bord.

Tinde, v. Teindre.

Tindeu, s. m. Teinturier ; celui qui s'occupe de teindre la paille.

Tindrèye, s. f. Souffrir ; coffre où l'on brûle du soufre pour blanchir la paille.

Tinteure, s. f. Teinture.

Toirchêye, s. f. V. *côrdêye*.

Toirchi, v. Tordre : *toirchi li stou*.

Toque, s. f. Toque ; chapeau de femme.

Toser, v. Toiser.

Toseu, s. m. Instrument en bois en forme de I sur lequel on toise la tresse.

Trèye, s. f. 1. Tresse ; tissu plat de lêtus de paille entrelacés. *Trèye à sept* : tresse à sept bouts simples. — *Trèye à jou* : Joinville ou trou-trou. — *Trèye à 2 roye* : tresse à 11 bouts. — *Trèye côrdêye* : tresse cordée. — *Trèye à bèche* : dent de seie. — *Trèye à lisse* : liséré. — *Trèye à lon* ; *trèye a cou* ; *trèye a bèchette ou à sopette* ; *trèye à pasai* ; *trèye a dint* ; *trèye à ori d'banse* ; *trèye à pique* ; *trèye à onnai* ; *trèye à dixèyès dint*, etc., etc. — 2. Pièce : 5 *trèye à jou*, 5 pièces Joinville

Triège, s. m. Tressage.

Trèyf, v. Tresser.

Trieu, *trèy'rèsse*, s. Celui, celle qui tresse la paille.

Treus-pfd, s. m. Litt. Trépied ; ancien instrument à trois pieds sur lequel l'ouvrier mettait sa forme pour repasser le fond du chapeau.

Trissî, v. Tresser ; se dit d'un certain mode de tressage.

U

Ustèye, s. f. Litt. outil ; petit cylindre en fer servant à fendre les fétus de paille.

V

Vantrin, s. m. Tablier. Les chapeliers emploient le tablier blanc.

Vièrnl, v. Vernir.

Vièrnîs, s. m. Vernis servant à donner le lustre aux chapeaux teints.

Vôye, s. f. Rond ; se dit de chaque rond de tresse entrant dans la confection du chapeau.

W

Wâ di stou, s. m. Botte de tiges d'épeautre ou de froment dépourvues de leurs épis.

VOCABULAIRE WALLON-FRANÇAIS

DU

PÊCHEUR

PAR

Achille JACQUEMIN.

Si, comme on di, l'patience è l'pus grande des vertu,
Dièw', divins chaque pêheu, trouv're-t-on p'tit saint d'pus.

« Les pêcheux à l'vège. »

C. DELARGE.

PRIX : MÉDAILLE D'ARGENT.

A

Abalowe, s. f. Hanneton. Il sert d'appât.

Abalowe di four, s. f. Hanneton solsticial ou d'été. Il sert d'appât. Il se nomme aussi « *bièsse di four* ».

Abbie, s. f. An. wal. Alose.

Abèchi, V. Amorcer. Embecquer ou embiquer. Garnir d'amorces une ligne. Attacher l'appât à la pointe d'un kaim, d'un hameçon. Se dit aussi *amoirci*.

Abèye, s. f. Alose. On l'appelle aussi « *alôye* » ; à Namur : « *aubie* ». L'alose remonte dans les eaux de la Meuse au printemps ; c'est surtout en mai qu'on pêche l'alose au grand épervier, dit alosière, entre Visé et Maestricht ; avant les barrages, on pêchait l'alose en abondance aux environs de la chapelle du Paradis. « *Trinche d'abèye* » : darne d'alose.

Abeille, s. f. An. wal. Mose

Abèlle, s. f. Charleroi. Abeille. Sert d'appât.

Ablètte, s. f. Able ou ablette. *Pâmer comme inn âblette* : Pâmer comme une ablette.

Ablètte coreuse et *âblètte corante*, s. f. Ablette spiralan.

Aboird, s. m. Abord, accès.

Aboirdâbe. Abordable.

Aboirdâve. Accessible.

Aboirder, v. Aborder.

Abôrder, v. Aborder.

Acrâwe, s. f. Saumon qui a atteint toute sa croissance.

Acrâwe, s. f. Femelle du saumon. Bécard ou béccard : femelle du saumon. « *Oû d'acraue* » œufs de saumon.

Acrok'ter, V. Graffer, accrocher avec une gaffe. *Acrok'ter on batai* : Gaffer un bateau.

Affouymint, s. m. Affouillement, excavation dans le fond d'une rivière, le long des murs, etc. (Voc. des maçons.)

Ailon, s. m. Saumoneau, jeune saumon qui n'a pas deux ans d'âge. Nom du jeune saumon, jusqu'à ce qu'il ait atteint la longueur de 12 à 18 centimètres.

D'après Forir: Petit poisson qui n'a pas encore atteint la longueur de trente centimètres. On prononce encore ce nom *ayon* ou *awion* et on le donne aussi à la jeune truite.

Ainwie, s. f. (Namur.) Anguille.

Air dè Jou. s. Aube, point du jour. *Lès air dè jou*, le point ou la pointe du jour, le crépuscule du matin, l'aurore.

Aisse, s. Bord d'un gouffre, où l'eau est calme et où se rassemblent les objets qu'il a entraînés.

Aiwe, s. f. Eau. *Corante aiwe*, eau courante. — *Aiwe keute*, eau dormante, eau stagnante. — *Côp d'aiwe*, coup d'eau; courant d'eau; chenal. Anc. wal. *eaue*.

Alose, s. f. Remacle, alose.

Aloye, s. f. Alose.

Ambion. s. m. Papillon, synonyme de *Pâvion*, mais d'un emploi plus rare.

Amblève. Amblève. A sa source au village de d'Heppenbach, en Prusse, forme au village de Coo, une cascade connue dans le pays sous le nom de « *tranche-à-Coo* », qu'on pourrait traduire par tranchée de Coo, et se jette dans l'Ourthe à Comblain-au-Pont.

Amoircège, s. m. Action d'amorcer; appât. *Lès pêheu kinohèt l'amoircège qu'i fâ*. Les pêcheurs connaissent l'espèce d'appât qui convient.

Amoirci. V. Amorcer, garnir d'amorces.

Amoïce, s. f. Amorce, appât, leurre. Ce qu'on attache à l'hameçon pour attirer et prendre les poissons. Les noms des principaux appâts se trouvent à leur place dans ce vocabulaire.

Amont (èn'). Prép. En amont, côté d'où vient la rivière, opposé d'aval.

Amprôye, s. f. Lamproie. Elle remonte souvent la Meuse et l'Ourthe dans les mois d'avril et de mai pour frayer. Dans le Luxembourg on l'appelle *lamproyon* ou *sartouille*.

Ancrer. V. Ancrer, jeter l'ancre.

Anwèye, s. f. *Anguie*, (Mons et Braine l'Allend) *Anwie*, (Namur); *Awèye*, Anguille. Les pêcheurs donnent le nom de *cowette* aux anguilles de petite dimension. Se trouve dans la Meuse, l'Ourthe et la Méhaigne.

Anzin (Namur), s. m. Hameçon.

Appât, s. m. Appât, pâture pour attirer les poissons. *Lè vièr èt lès mohe, c'è dè bon-z-appât po lès pêhou*; les vers et les mouches sont de bons appâts pour les poissons (Forir).

Arène, s. m. Arène, menu sable, gravier au bord des rivières (Forir).

Armeur, s. f. Cordelette d'un filet à pêcher. *L'armeur d'on hèrna d'pèheu* : les cordelettes d'un filet de pêcheur.

Arroi, s. m. (Luxembourg.) Senne ou seine, grand filet ayant à peu près la forme du tramail, mais qui est simple, et dans lequel le poisson ne s'enmaille par conséquent pas. On traîne la senne dans la rivière en formant un cercle par la réunion des deux cordes qui sont attachées aux deux extrémités. (Dasnoy.)

Astale, s. f. Nom donné à Namur à une certaine façon de pêcher. On tend le filet d'une rive à l'autre du cours d'eau, deux hommes tenant une corde munie de planchettes, balayent le fond de l'eau en amont, chassant devant eux le poisson qui va se faire prendre dans le filet.

Attélé (esse), V. Littéral. Etre attaché; expression du pêcheur pour signifier que l'hameçon est retenu au fond de l'eau et qu'il ne peut le détacher.

Aubie, s. f. (Namur.) Alose.

Aublète, s. f. (Verviers, Namur et Charleroi.) Ablette.

A vallêye, prép. En aval, côté vers lequel descend la rivière.

Aveine, s. f. (Luxembourg.) Avoine, sert d'appât.

Avion, s. m. Saumoneau.

Aviron, s. m. Aviron, rame. Longue pièce de bois, dont on se sert pour faire mouvoir les bateaux, chaloupes, etc.

Avône et avônne, s. f. Avoine, sert d'appât. Luxembourg: *aveine*.

A-waye, Adv. A gué. Endroit où l'on peut passer une rivière sans nager et sans s'embourber

Awhai, s. m. Fretin, menuise; petits poissons qui ne peuvent servir que d'amorces.

Awhai, s. m. Alevin, jeunes poissons qui servent à peupler un étang, un cours d'eau. *Taper d' l'aw'hai d'vins on vuvi*, jeter de l'alevin dans un étang; aleviner un étang.

Ayon, s. m. Saumoneau.

B

Balowe, s. f. *Balawe*, (Verviers.) *Balouche*, (Luxembourg, Namur.) Hanneton.

Balowe, s. m. Nase. Ce nom lui est donné jusqu'à l'âge de deux ans; après ce temps on le nomme *hôtiche*.

Anke, s. f. Ancre. Instrument de fer à branches aiguës et recourbées pour arrêter les bateaux.

Banète, s. f. Nacelle de pêcheur dans laquelle se trouve un banneton.

Bankai, s. m. Siège à l'arrière du bateau.

Banni, s. m. (Mons.) Poisson qui n'est pas frais.

Banstai, s. m. Panier aux poissons.

Barbaï ou **Barbeau**, s. m. Barbeau commun.

Barbai, s. m. Mouche bleue, nommée aussi *mohe à l'ekâr*. Elle sert d'appât.

Barbiyon, s. m. Barbillon, petit barbeau qui n'a pas encore atteint le poids de cinq centigrammes. Les pêcheurs le nomment fréquemment *pougnârd*.

Barbion, s. m. Barbillon, moustaches du barbeau.

Bârrège, s. m. Barrage.

Barbotte, s. f. Nom que l'on donne par confusion à la loche « *mostèye* » et à la lotte « *boulotte* ».

Basse, s. f. Bas-fonds.

Batte, v. Bracher. Agiter l'eau pour avoir du poisson.

Fouiller, troubler l'eau pour faire entrer le poisson dans les filets (Remacle).

Batte, s. f. Digue faite de pieux ou de maçonneries en rivière pour maintenir les eaux à hauteur. *Ax grossès-batte*, litt. Aux grosses battes, endroit situé sur l'Ourthe, près de Liège, entre Angleur et Grivegnée.

Bécârd, s. m. Bécârd, vieux saumon mâle, selon les uns, saumon femelle, selon les autres. Ce nom de bécârd serait donné au saumon à cause de son museau en forme de bac.

Bèche, s. m. Bec. Ce qui sert aux poissons à prendre leur nourriture.

Béchèye, s. f. Amorce, appât, pâture pour prendre le poisson.

Béchêt, s. m. Brochet, brocheton, petit brochet.

Bèchi. V. Mordre à l'hameçon, à l'appât.

Béch'tâ, s. m. Petit brochet qui n'a pas encore atteint le poids d'un demi-kilog.

Béch'ter. V. Manger par petites bouchées, comme les poissons.

Bî, s. m. Biez ou Bief. Anc. wal. *By* dans le recueil des ordonnances de la principauté de Liège : canal qui conduit les eaux sur les roues du moulin.

Bî (fâx), s. m. Biez inférieur, biez de décharge.

Bièsse âbalowe, s. f. Hanneton. Littéral. : bête aux nases. Peut-être faut-il écrire *bièsse-âx-balowe* dit Grandgagnage.

Ce nom viendrait de ce que l'on se sert parfois de hannetons en guise d'amorces pour prendre le poisson appelé nase, en wallon *balowe* ou *hôtiche*.

Bièsse di fôûr, s. f. Hanneton de la St-Jean.

Bîhe, s. f. Bise. Lorsque le vent du nord souffle, le poisson se tient d'ordinaire au fond de l'eau.

Blanc vièr, s. m. Ver blanc; larve du hanneton qui vit sous terre et cause de grands ravages en dévorant les racines des plantes. Il est très recherché des pêcheurs pour servir d'appât. On le nomme fréquemment *warbeau*.

Blanke trûte, s. f. Ombre

Blètti-songue. Sang en caillot, sert d'appât.

Boyai, s. m. Boyau. Les boyaux servent à faire des lignes solides pour pêcher le barbeau et autres gros poissons.

Après l'plaive, li bon timps freu sûr roter l'barbai,
Il fâ 'ne bonne foite lignoûle, di bon toirdon boyai.

DELARGE. — *Lès pèheu à l' vege.*

Boite à z-inche, s. f. Boite aux hameçons.

Bondiffe, s. m. Banneton, grand coffre percé de trous servant à conserver le poisson vivant dans l'eau, et le bateau lui-même portant ce réservoir. An. wal. *bon diffè* dans Louvrex. *Lès pèheu ont dès négalle à bondiffe* : les pêcheurs ont des nacelles à banneton.

Bouchon, s. m. Bouchon, flotte.

Boulotte, s. m. Lotte commune ou de rivière. Les pêcheurs la considèrent comme la souche des anguilles. On la confond souvent avec la loche et alors ces deux poissons s'appellent *barbotte* ou *popioûle*.

Boul'ter, v. Bouiller, troubler l'eau, remuer la vase avec une bouille. *I fâ boul'ter l'aiwe po pèhi àx govion* : il faut bouillir l'eau pour la pêche aux goujons.

Boul'tège, s. m. Bouillement

Boul'teu, s. m. Bouille, longue perche dont les pêcheurs se servent pour remuer la vase et troubler l'eau, on lui donne parfois le nom de *ramon d' pèheu*. litt. balai de pêcheur; serait-ce parce que certains pêcheurs emploient un vieux balai à cet usage?

Bourbaye, s. f. Bourbe.

Bourdon, (Charleroi) Frelon, sert d'appât.

Bourdon au miel, s. m. (Mons.) Mouche à miel, sert d'appât.

Brâdeur, s. f. Lignette, ficelle de médiocre grosseur pour faire des filets.

Brâmette, s. f. Petite brême. Diminutif de *brême*.

Brême, s. f. *Bramme*, (Charleroi.) *Braume*, (Namur.) *Brême*, s. f. (Remacle). Brême. Il y deux espèces de brême dans nos rivières. *Li grande brême*, la brême ordinaire. *Li p'tite brême*, la brême bordelière.

Brochet, s. m. Brochet. Les pêcheurs wallons appellent les petits brochets, *bèchèt*, *bèch'tà*, *pougnard*; *tièsse di brochet*, hure de brochet.

Brouf, s. m. Brou, écorce verte de la noix; sert à teindre les filets. Voy. *hâgne*.

Brouhagne, s. f. Bréhaigne, carpe qui n'a ni laite, ni œufs.

Bruant, s. m. (Mons.) Hanneton.

Busai, s. m. Chalumeau. Tuyau entier de grosse plume dont on bouche les extrémités avec une boule de liège percée et noircie.

Busète, s. f. Petit tuyau en métal qui sert à relier les différentes parties de la gaule à pêcher.

Busleûre, s. f. Même signification que le mot précédent.

C

Cabasse, s. f. Panier. Il sert au pêcheur pour mettre ses provisions et ses amorces, ainsi que le poisson pris à la pêche. Voy. *pèheur*.

Cabawin, s. m. (Condroz.) Escarbot commun. Bousier; il sert d'appât.

Cabot, s. m. (Mons.) Têtard de grenouille.

Caerpe, s. f. (Mons.) Carpe.

Cajwaf, s. m. Pareaux. Gros cailloux qui entraînent la senne au fond de l'eau, tandis que le haut de ce filet flotte à la surface.

Calibe, s. m. Calibre. Instrument qui sert à mesurer les dimensions des mailles des filets.

Calibrer, v. Calibrer. Mesurer avec le calibre.

Canâl, s. m. Canal.

Canot, s. m. Canot, petit bateau.

Câpe ou carpe, s. f. Carpe.

Cârpai, s. m. Carpeau, carpillon, petite carpe. Diminutif de *câpe*.

Cârpette, s. f. Voy. *cârpai*.

Cazée, s. m. Caset, charrées, porte-faix, animalcule aquatique. C'est la larve d'une espèce de phrygane. Il sert d'appât. S. Sigart; gloss. montois.

Cèlihe, *Cèrège* (Namur), *Cèréhe*, s. f. Cerise, fruit qui sert d'appât.

Cêrvai, s. m. Cervelle de veau, sert d'appât.

Chabot, s. m. Chabot commun, chabot têtard ou chabot de rivière. Petit poisson en général.

Chak'ter, v. Choquer l'eau avec un filet, *Pêhi à chak'ter*, Pêcher au choc.

Chak'tège, s. m. Pêche au choc. *Li chak'tège si fai à boird di l'aiwe*: La pêche au choc a lieu au bord des rivières.

Chak'teu, s. m. Pêcheur au choc. *Lès chak'teu n' hapèt k' dè p'tits pèhon*: Les pêcheurs au choc ne prennent que du petit poisson. (Forir.)

Chak'tresse, s. f. Filet pour pêcher au choc.

Châlon, s. m. Asticot, larve, sert d'appât; Luxembourg; *chalan*, Namur *châlon*.

Châlon, s. m. Chalon, grand filet que l'on traîne dans les rivières par le moyen de deux bateaux au bout desquels les côtés du filet sont attachés.

Chaloupe, s. f. Chaloupe, canot.

Chantrai, s. (Luxembourg.) Grillon, sert d'appât. Voyez *crichon*.

Châr, s. f. Viande, sert d'appât,

Chazette, s. f. Larve de la demoiselle ou libellule, sert d'appât.

Chêye halenne, s. m. Papillon en général, mais se dit surtout des phalènes.

Chêna âx pêhon, s. m. Panier aux poissons. Voyez *pêheur*.

Chénie, s. f. (Mons.) Chenille. Voy. *halenne*.

Chuchenne, s. f. Autre forme du mot précédent.

Chûte, s. f. Petit bateau de pêcheur.

Ch'venne, s. m. Meunier chevanne ou chevenne. On le nomme aussi chevesne, barbotteau, juerne, garbotia, garbotteau, chaboisseau.

Les pêcheurs le nomment souvent *mounî* et *pourçai d'aiwe*; ce dernier nom en raison de sa grande voracité.

Ch'vinai, s. m. Petit chevanne, il se nomme aussi *coreû*.

Cisette, s. f. Sauterelle, sert d'appât.

Cisin, s. m. Glaçon.

Clajot, s. m. Jone de marais, plante aquatique, roseau, glaïeul; sert à radoubler les bateaux.

Clajoter, v. Remplir les fentes, les entailles avec du jone, des roseaux: *clajoter on batai*; radoubler un bateau avec du jone.

Cleûse, s. f. Ecrille, clôture de clayonnage pour arrêter le poisson à la décharge d'un étang. (Forir.)

Cleûsège, s. m. Clayonnage, *ouhler d'on kleuzège* : écaille, clôture d'un clayonnage à un étang.

Cod'li, s. m. Cordier, marchand de cordes, artisan qui fait des cordes.

Coide, s. f. Corde, terme générique; à Namur; *coueatte*; Bruime, corde qui borde la tête ou l'extrémité d'un filet.

Coirdalle, s. f. Cordelette.

Côpé, s. m. Petite caque, tonneau scié en deux pour mettre des carpes, etc.; à Verviers: *coupé*.

Coq d'ausse, s. m. Sauterelle; sert d'appât. Voyez *pochtâ*.

Coq d'Ile, s. m. Libellule ou demoiselle: mieux connu sous le nom de *mârtai d' diale*, sert d'appât.

Coq du four, s. m. (Ardenne.) Sauterelle. Voyez *Pochtâ*.

Coque lèvint, s. m. (Luxembourg). Coque du Levant. Fruit d'un arbre des Indes, d'un brun noirâtre et de la grosseur d'un pois, qui a la propriété d'énivrer les poissons, de manière qu'on peut les pêcher à la main. Dasnoy. Dictionnaire de la province de Luxembourg.

Côr, s. m. Coudrier. Bois qui sert à faire les gaules; à Verviers, *chaurnale*; à Malmedy, *côre*; Picard, *caurd*; Boq *caurd*; du latin *coryllus*.

Corant, *ante*, adj. Courant, *dè l'corante aîve* : de l'eau courante, eau vive qui coule toujours. *Li korant d' l'aîve* : le courant, le fil de l'eau.

Corant-lèsse, s. m. Nœud coulant.

Corante, s. f. Ablette-spirlin. Voyez *âblette*.

Coreû, s. m. Chevenne de petite taille. Synonyme de *ch'vinai*.

Coreû, *coreûse*, s. f. Ablette-spirlin. Voyez *âblette*.

Coriant, ante, adj. Souple, flexible, qui plie aisément, *gn'a rin d' pus coriant qui l' oisîr* : il n'y a rien de plus souple que l'osier.

Corège, s. f. Lentille d'eau, plante fluviatile, trainasse, herbe de St-Jean.

Cotrai, s. m. Epervier ⁽¹⁾. Espèce de grand filet affectant la forme d'un cône très évasé.

Cou d' nèçale, s. m. Poupe, partie de derrière d'une nacelle.

Cou d' vège, s. m. Pied de la gaule, la partie la plus forte. Voyez *vège*.

Court bouyon, s. m. Court bouillon, manière d'apprêter les poissons, *magnî 'ne carpe â coûre bouyon* : manger une carpe au court bouillon.

Coursfre, s. f. Coursier d'usine.

Coûtai, s. m. Libellule. Voyez *mârtai d' diale*.

Coutai, s. m. Couteau, *coutai po mètte lès stope* : Etancoir, couteau pour enfoncer les étoupes.

Coutru-mây'ler, v. Contre-mailler, doubler par des contre-mailles, les mailles primitives d'un filet.

Couval, s. f. Petit gouffre d'eau.

Covet, s. m. Pharillon. Petit réchaud où l'on fait un feu de flammes pour attirer le poisson pendant la nuit.

Covin, covisse, s. Oeufs fécondés, frai. Luxembourg, *couvisse*.

Crétion, *erichon, crition, Crèkion*, s. m. Grillon, sert d'appât. Luxembourg, *chantrai, crèquion*; Namur, *crèkion, cri-cri*; Mons, *erikion, erikelion*; Charleroi, *crèkion*.

⁽¹⁾ V. De Herrypon. La boutique de la marchande de poissons. Paris, Hachette, 1867.

Crin-marin, s. m. Crin, partie qui termine la ligne et à laquelle on attache l'hameçon.

Croc, s. m. Gaffe. Perche munie d'un croc de fer à deux branches, dont l'une est courbe et l'autre droite; Luxembourg, « *faret* ».

Croc di pêheu, s. m. Harpon, tichoïr de pêcheur. Espadot, espèce de croc pour atteindre les poissons au fond des écluses. (Remacle.)

Croc di rapêheu, s. m. Crochet à plusieurs branches servant à retirer de l'eau les objets perdus.

Crochet, s. m. Crochet.

D

Dagler, v. Goudronner, enduire de goudron, de brai; spalmer et espalmer, *dagler 'ne nêcale* : spalmer une nacelle.

Daglège, s. Goudronnage, action et manière de goudronner.

Dagleû, s. Celui qui goudronne, goudronneur.

Daguer, v. Goudronner, on dit aussi *sméri*.

Daguêt, s. Goudron, brai. An. wal., *daglet*, *daget*, *daghuet*.

Dagueu, s. Goudronneur.

D'avâl, s. Côté vers lequel la rivière descend.

Dihay'ter, v. Écailler, ôter, enlever l'écaille, *dihay'ter on pêhon* : écailler un poisson.

Dihîège, s. f. Déversoir.

Digue, s. f. Digue.

Dilongue (à l'), prép. Le long, tout du long, au long de, tout le long. — *Roter tot à l'dilongue di l'aiwe*, marcher tout le long de l'eau; longer, côtoyer la rivière.

Dimay'ler, v. Démailler, défaire les mailles d'un filet.

Dimonter ou dismonter, v. Démonter. Expression du pêcheur pour signifier qu'ayant eu affaire à un gros poisson, celui-ci a cassé la ligne en se démenant, ou bien que la ligne ayant été accrochée au fond de l'eau, elle s'est brisée par suite des efforts qu'il a faits pour la retirer.

Discrèhe, v. Décroître, diminuer, *l'aiwe discrèhe*, l'eau, la rivière décroît.

Discrèhège, s. m. Décroissement.

Dismoussi 'ne anwèye, v. Ecorcher une anguille.

Distoumer, v. Baisser, décroître en parlant d'une rivière.

Dragon, s. m. (Mons.) Libellule ou demoiselle, sert d'appât.

EE

Ecaye, s. f. Ecaille.

Eclûse, s. f. Ecluse.

Eÿhe, s. Remous, sillage, tournoiement de l'eau.

Ele di pêhon, s. f. Nageoire.

En amont, prép. En amont sur la hauteur, côté d'où vient la rivière.

Epèh'ner, v. Empoisonner, peupler de poissons, *èpèh'ner on vivî*. Empoisonner un étang.

Epèh'nège, s. m. Empoisonnement, action d'empoisonner.

Epèh'neû, eûse, s. Celui qui empoisonne.

Epinoke. (Mons.) Autre forme de *espinoke*. Voyez *spinâ*.

Escavège, s. m. Nom que prend le poisson d'eau douce quand il est préparé à la daube. Il se dit encore *scavège*; à Mons et à Charleroi, on dit dans le même sens «*Pèchon à l'escavèche*» on à *l'escavesse*.

Espinoke. (Mons.) Epinoche.

Esturgeon, s. m. Esturgeon, se dit mieux *sturgeon* et *strugeon*.

Etang, s. m. Etang.

I

Fer-aiwe, V. Faire eau. On dit d'un bateau qu'il fait eau, lorsque l'eau y entre au travers du bois, ou par les fentes et les jointures.

Fèrré, s. m. Perche de batelier, de passeur d'eau.

Fèrmètte, s. f. Fermette. Voyez *bàrrège*.

Férôme, s. f. Virole, petit cercle de métal autour d'un manche, d'une gaule à pêcher, etc.

Firone, s. f. Virole.

Fèrrèt, s. m. Luxembourg. Voyez *croc*.

Féve, s. f. Fève cuite, sert d'appât.

Fier à qwate dint, s. m. Fouane. Fer à quatre ou cinq piquants au bout d'un bâton, pour piquer le poisson. (Cambresier.)

Fier à treus dint, s. m. Fichure. Espèce de trident avec lequel on darde le poisson dans l'eau. (Cambresier.)

Filope et filome, s. f. Filasse, assemblage de filaments tirés de l'écorce du chanvre, de celle du lin : « *stopper une crevure avou dè l'filope* » boucher une fente avec de la filasse.

Fleûve, s. m. Fleuve.

Flot, s. m. Mare, eau stagnante.

Flottâfe, adj. Flottable, se dit d'une rivière ou ruisseau sur lequel le bois peut flotter.

Flotte, s. f. Flotte. La flotte est destinée à supporter le corps de la ligne et à lui permettre de suivre le courant sans s'accrocher au fond.

Foche, s. f. Littéral. Fourche-Fouane. Instrument propre à percer les poissons pour les prendre. Il y en a de bien des formes: les unes sont une broche terminée par un dard, d'autres une lance barbelée, d'autres sont formées de deux ou trois dents, c'est alors une véritable fourche. Cet instrument étant ajusté au bout d'une perche, on en perce les poissons qu'on aperçoit au fond de l'eau.

Forboleux, adj. Marécageux. Voyez *marrasseux*.

Forbou, s. m. Marécage. Voyez *maras*.

Fouonnet, s. m. (Luxembourg.) Voyez *malton*.

Fouseresse, s. f. Carpe œuvée, carpe forcière que l'on garde à vue pour la reproduction.

Frème, s. f. Grosse filasse pour calfater. Voyez *filope*.

Fricassêye di péhon, s. f. Friture, poissons frits.

Froyf, v. Frayez. Multiplier, en parlant des poissons.

Froyâhe s. f. Frai, époque du frai.

Frôye, s. f. Frai, se dit des œufs de poisson avec ce qui les féconde.

Froyège, v. Action de frayer.

Frouhène, s. f. Endroit où fraient les poissons. Frayère, se dit surtout des saumons.

Frouhiner, v. Frayer. Se dit des saumons quand ils s'approchent, qu'ils se gisent et se terrent pour frayer. (Remacle.)

Froumage, s. m. Fromage, sert d'appât.

G

Gârd d'aiwe, s. Garde des eaux, garde de pêche.

Goffe, s. f. Gouffre. Endroit où une rivière est profonde et où l'eau tournoie.

Goge, s. f. Ablette spirilin. Voyez *âblette*.

Govion, s. m. Goujon, *gouvion* dans le Hainaut, *gouvion* et *gueuvion* à Namur.

Grande brème, s. f. Brème ordinaire. Voyez *brème*.

Gravi, s. m. Gravier.

Gravier, s. m. (Luxembourg.) Véron. Voyez *Grèvi*.

Grèvesse, s. f. Ecrevisse fluviatile; à Namur: *gravasse*; à Charleroi: *gravêche*.

Grévi, grévi, s. m. Vairon ou véron lisse; à Namur: *gravi*, *jotte di procureur*.

Grévi, s. m. Fretin, menu poisson. Alevins, petits poissons avec lesquels on peuple les étangs. (Remacle.)

II

Hadrène, s. f. Gué, endroit d'une rivière où l'on passe à pied, haut fond. *Passer l'aiwe so 'ne hadrènne* : passer l'eau à gué.

Hâgne, s. f. Ecaille des poissons. Voyez *haye*.

Hâgne, s. f. Brou de noix, l'enveloppe verte de la noix; sert à teindre les filets, se dit aussi *huféye*, *hufion*, *broufe*.

Haye, s. f. Ecaille, lame mince et plate qui couvre la peau de beaucoup de poissons.

Hay'ter, v. Ecailler, ôter, enlever les écailles d'un poisson.

Hâle àx pèhon, s. f. Echelle ou passe à poissons. Espèce d'escalier ou ouverture que l'on a pratiquée dans les murs des déversoirs près des barrages, pour permettre aux poissons de remonter les rivières.

Halène, *hèlène*, *holène* (Ardenne) *houtène*, s. f. Chenille, sert d'appât.

Haper, v. Prendre, attraper des poissons.

Harpète, s. f. Sorte de pelle pour vider l'eau d'une nacelle.

Harnicotai, s. m. (Luxembourg.) Hanneton, échiquier.

Havroule, s. f. Ableret, carré, carrelet, avrule. C'est le filet le plus généralement employé.

Hé, s. f. Gaffe. Croc de batelier, longue perche au bout de laquelle il y a une pointe avec un crochet.

Hèrna, s. m. Rets. Ouvrage de ficelle, de corde, pour prendre des poissons. (Remacle.) Chalon, grand filet de pêcheur, (Forir.)

Hérô. Voyez *hirô*.

Heûrè, s. f. Hure, tête de saumon, de brochet, principalement, quand elle est coupée. (Forir.)

Hiède, s. f. Troupe, terme de pêcheur pour désigner un grand nombre de poissons. Voyez *trûlêye*.

Hirô, s. m. Glaçon : *I d'hind dès hirô so Moûse*, la Meuse charrie des glaçons.

Hôder dès pêhon, v. Limoner des poissons, les passer à l'eau bouillante pour en ôter le limon. (Remacle.)

Hohou, s. m. Compartiment séparé dans un réservoir à poissons. Voyez *houche*.

Home, s. f. Graisin, écume sur l'eau, quand les poissons fraient. (Remacle.)

Hôtiche, hôtin, hôtu, houtin, s. m. Lenase. Pendant les deux premières années de son existence, le wallon l'appelle *balowe*. Les pêcheurs donnent le nom de *payasse* au nase de forte taille. Enfin on le nomme encore *pourçai d'aive*; ajoutons que cette dénomination appartient aussi au chevanne et qu'elle lui convient mieux du reste. Luxembourg : *hottu*; Namur *hôtu*, *whôtu*. 2^e Brême. (Luxembourg.)

Horlogi, s. m. Perche goujonnière. Voyez *ogî*.

Houche, s. f. Réservoir à poissons qui se trouve dans une « *banète* » ou un « *bondife* », barques de pêcheur. Les grandes « *houche* », celles qui se trouvent dans les *bondife*, sont d'ordi-

naire divisées en trois compartiments qui se nomment *hohou* ou *houhou*. *Nahai* se dit d'un réservoir isolé.

Houhou, s. m. Compartiment isolé dans un réservoir à poissons. Voyez *houche*.

Hourêye, s. f. Berge.

Hover, v. Bouiller. Bouiller l'eau pour pêcher aux goujons.

Hufêye, s. f. Brou de noix. Voyez *hâgne*.

Hufion, s. m. Brou de noix. Voyez *hâgne*.

I

Ilai, s. m. Ilot, se dit aussi *ulai*.

Inche, s. f. Hameçon, haim. Petit crochet de fer servant à prendre le poisson, à Namur *anzin*.

On appelle dardillon, la petite languette piquante de l'hameçon; elle est faite en forme de dard pour accrocher le poisson; le hameçon plombé qui est disposé de manière à rester au fond de l'eau, se nomme *parfond*.

Intrilécêhe, s. Epissure, jonction, entrelacement de plusieurs torons.

Intrilèceû, s. Epissoir, instrument en forme de poinçon, pour épisser.

Intriléci, v. Episser, réunir deux bouts de corde en entrelassant leur torons.

J

Jèt d' neuhi, s. m. Litt. Jet de noisetier, sert à faire les secons et les secondes. Voyez *vêge*.

Jotte di procureur. (Namur.) Nom du véron li se, lorsqu'il est frit. Litt. Chou de procureur, sans doute, dit Grandgagnage, parce qu'il est plein d'arêtes.

L

Lamproyou, s. m. (Luxembourg). Lamproie de Planer ou petite lamproie; v. *amprôye*.

Lègai, s. m. Laite ou laitance, substance qui ressemble au lait caillé et qui contient la semence des poissons mâles.

Lèche, s. f. Etang, noue où l'on met du poisson.

Lègne, s. f. Ligne. (Remacle.) Voyez *liguoûle*.

Lignètte, s. f. Lignette, ficelle de médiocre grosseur pour faire des filets : *Vosse lignètte è trop fène po fer on hèrna d' pèheu* : votre lignette est trop fine pour en faire un filet de pêcheur.

Lignoûle, s. f. Ligne. Corde faite de crin ou de soie tordu, avec un ou plusieurs hameçons au bout, pour prendre du poisson.

Loche, s. f. Loche. Voyez *mostèye*.

Lotte, s. m. Lotte commune. Voyez *boulotte*; *il è crâs comme ou lotte*, il est gras comme une lotte.

Lotte, s. f. Loutre.

Lovaye, s. m. Louvain, *vint d' Lovaye* : vent de Louvain, vent d'ouest par rapport à Liège. Vent qui amène ordinairement de la pluie. Ex. : *si c'èsteu vint d' Lovaye, i vaireu 'ne plovinètte comme brouwène di maye*.

DELARGE, *Lès pèheu à l' vège*.

M

Maclote, s. f. Têtard, se dit encore *popioule*; Mons : *cabot*; Luxembourg : *Maquette*. 2° Chabot têtard.

Malton, s. m. Bourdon, frelon, guêpe, sert d'appât. Dans le Luxembourg : *fouonnet*.

Malton'rèye, s. f. Nid de bourdons,

Mam'sèlle. (Luxembourg et Namur.) Voyez *mârtai d' diale*.

Manche, s. m. Manche de la rame, de l'aviron.

Maquette, (Luxembourg.) Têtard. Voyez *maclotte*.

Maqu'rai, s. m. Demoiselle ou libellule. Voyez *mârtai d' diale*.

Marasseu, euse, adj. Marécageux. *Ciste anwêye là a-t-on p'tit gosse marasseû* : cette anguille a un petit goût marécageux. On dit aussi *porboleu, forboleu*.

Marasse, s. m. Marécage, se dit aussi *forbou, porbou*.

Mar'hâ, s. m. Escarbot, bousier.

Marihâ, s. m. Blatte des cuisines, sert d'appât. Voyez *neûrès bièsse*.

Mariner, v. Mariner, faire cuire du poisson, et l'assaisonner de manière qu'il puisse se conserver longtemps.

Marinèg, s. m. Marinade.

Mârtai d' diale, s. m. Libellule, sert d'appât.

Maurtia d'ârme, s. m. (Namur.) Libellule.

Mâye, s. f. Maille, petit anneau de fil dont plusieurs font un tissu : *Lès mâye d'ine havroûle* ; les mailles d'un carrelet.

Mayète, s. f. Petite maille : *rinawi'ne mayète* : reprendre, relever une petite maille qui est tombée, qui est échappée.

Meunier, s. m. (Mons.) Sert d'appât.

Miyole di cêrvai, s. f. Cervelle, sert d'appât.

Misse, s. f. Rate, sert d'appât.

Mister, s. f. Coque du Levant. Voyez *Coque levint*.

Mohe. *Moche* (Namur), *Mouke* (Hainaut), s. f. Mouche en général. Dans le quartier d'Outre-Meuse à Liège, on prononce *moke*.

Mohe à l'awion, mohe à l' pètïon, mohe à pèpin, mohe à l' pètïon, mohe di pètïon, chessereute à pètïon. Sous ces différentes dénominations, le wallon comprend l'abeille, la guêpe, le bourdon, le frelon, c'est-à-dire toute mouche qui porte un dard, un aiguillon. Toutes ces mouches servent d'appât.

Mohe à l' châr, s. f. Mouche bleue, elle a le thorax noir, l'abdomen d'un bleu luisant, avec des raies noires et le front fauve. Le wallon la nomme encere *barbai*; sa larve s'appelle *warbau d' châr*. Asticot.

Mohe à l' chêteur, mohe à chêtêûr.	} Abeille. Mouche à miel. Sert d'appât.
Mohe di chêteur, mohe di chêtêu.	
Mohe d'api, mohe à l' lâme.	

Mohe artificielle, s. f. Mouche artificielle. La mouche artificielle sert à la pêche des truites et des poissons blancs.

Mohe d'or, s. f. Mouche dorée. Elle a le corps vert doré, avec les pattes noires. On amorce avec sa larve, que l'on trouve dans les charognes.

Moh'ter, v. On dit qu'on voit *li pèhon moh'ter*, quand il saute après les mouches qui volent à la surface de l'eau.

Molai, s. m. Petite moule; petite mesure en bois pour les mailles d'un filet.

Molduse, moldûse, s. f. Poisson de rivière que les pêcheurs disent provenir d'une carpe commune « *Cyprinus carpis* » et du carassier ou carpe à la lune « *Carassius vulgaris* ».

Molin, s. m. Moulinet, petit moulin qui s'ajuste au bas des cannes à hauteur de la main et qui sert à donner ou retirer de la ligne. Voyez *racoyeu*.

Molinaï, s. m. Demoiselle ou libellule, sert d'appât.

Molon, s. m. (Namur.) Larve du hanneton, sert d'appât.

Monsieur, s. m. (Luxembourg.) Libellule, sert d'appât.

Monté (esse bin). Litt. Etre bien monté, expression signifiant qu'un pêcheur a tous ses attirails en bon état et de bonne qualité.

Mostèye, s. f. Loche. Les loches sont souvent confondues avec les lottes, *boulotte*. Les dénominations wallonnes de *barbotte* et de *pâpioûle* ou *popioûle* sont communes à ces deux poissons.

Moulon, s. m. Le mot *moulon* employé seul, s'applique particulièrement à la larve de la mouche à viande, la grosse mouche bleue. On distingue le *blanc moulon*, la larve du hanneton; le *moulon à queue*, la larve de la mouche scatophage, celle des lieux d'aisance; le *moulon d'bo*, la larve du capricorne, à odeur de rose.

J. SIGART. *Glossaire montois*.

Mounf, s. m. Meunier, chevanne ou chevenne.

Mounf, s. m. Perche. Voyez *pêche*.

Mounf, s. m. Meunier. Variété blanche du hanneton commun.

Moûse, s. f. Meuse; prend sa source dans le département de la Haute-Marne, près du village de Meuse, et se jette dans la mer du Nord.

N

Nachale, s. f. An. wal. dans les Ch. et Privil. Voyez *nacelle*.

Nahai, s. m. Banneton. Coffre percé de trous; se dit d'un réservoir isolé, destiné à conserver le poisson vivant. Voyez *houche*.

Nah e, s. f. Nacelle de grande dimension et munie d'un gouvernail.

Nahon, s. m. Banneton. Voyez *nahai*.

Naque, s. f. Gravier amoncelé. *N'alez nin so l' naque avou vosse nèçalle*: ne passez pas au-dessus du tas de gravier avec votre nacelle.

Naquai, s. m. Diminutif de *naque*.

Naviron, s. m. Aviron, sorte de rame. *Li pougnèye, li manche, et l' platai d'on naviron*: la poignée, le manche, la palme d'un aviron.

Navuron, s. m. Nageoire.

Néyi, v. Noyer. Faire mourir dans l'eau.

Nesse, s. f. Nasse. Espèce de panier d'osier, de jonc, de fil de fer pour la pêche dans les rivières; l'ouverture est ronde et garnie de brins d'osier en forme d'entonnoir. La nasse est soutenue par plusieurs cerceaux, qui vont en diminuant de diamètre depuis l'ouverture.

Nèçalle, Nècèlle, s. f. Nacelle.

Neûre biësse, s. f. Blatte domestique. Sert d'appât. Namur: *Noire biête*. 2^e Ténébrion des boulangers, sa larve cylindrique est d'un jaune d'ocre, vit dans le son et la farine; elle porte le nom de *viér di farène*; sert d'appât.

Nouque, s. m. Oudre. Nœud de la maille d'un filet.



Ogf, s. m. Grémille, baveux, perche goujonnière. *L'ogî* se nomme encore *horlogî*.

Oisir, s. f. Osier. Nom que l'on a donné aux branches flexibles de presque toutes les espèces de saules, et dont les vanniers se servent pour confectionner différents articles de pêche, tels que les nasses, les paniers, etc.

Ole di trâne, s. f. Huile de poisson.

Ombe, s. f. Ombre de rivière. Voyez *blanke trâte*.

Opielle. (Mons.) Espèce de rosse, poisson blanc.

Orèye di pèhon, s. f. Ouïes, branchies. *Ci barbai là è tot frisse, il a lès orèye totè roge*: ce barbeau est tout frais, il a les ouïes toutes vermeilles. (Forir.) D'après Remacle *peigne di pèhon*.

Où, s. m. Œuf. Les œufs du brochet, du barbeau et de la lotte sont assez dangereux à manger.

Ouye, s. m. Œil.

Ounèlle, ouène. (Mons.) Chenille. Voyez *halenne*.

Oûthe, s. f. Ourthe. Rivière très poissonneuse; elle a deux sources : la première se trouve entre le village d'Ourthe et le hameau de Deifeld; la seconde prend naissance près de Remagne, au sud-est de St-Hubert. L'Ourthe se jette dans la Meuse à Liège.

P

Passâhe, s. f. Passage. Changement de lieu des poissons dans certaines saisons. *Li passâhe des âbèye*: le passage des aloses.

Passêye, s. f. Traversée à un passage d'eau; toutes les personnes qui passent à la fois. *Nos èstîz dè l' prumî passêye*: nous étions de la première traversée.

Passâde, s. f. Voyez *passâhe*.

Passeû, s. m. Passeur, batelier qui conduit un bac, un batelet pour passer l'eau, *houki l' passeû*: appeler, héler le passeur d'eau.

Payasse, s. m. Nom que les pêcheurs donnent au *hôtiche* de forte taille.

Palon, s. m. Ecope, pelle de bois longue, à chasse relevée par le bout et à rebords, qui sert à prendre et à lancer l'eau des bateaux. Voyez *sêsse*.

Pâpioule, s. m. Sous ce nom, le wallon comprend les hoches et les lottes. Voyez *boulotte* et *mostèye*.

Passe, s. f. Voyez *passâhe*.

Pâsse, s. f. Pâte, sert d'appât.

Pâvion, s. m. Papillon. On dit encore *pâvion* et *ambion*.
Luxembourg: *paupian*; Namur: *pèwion*, sert d'appât.

Pêhe, s. f. Pêche, art, exercice, action de pêcher.

Péhâhe, s. f. Epoque de la pêche.

Pêheu, s. m. Pêcheur, celui qui se livre à la pêche pour son plaisir ou pour gagner sa vie; *ramon d'pèheu*: bouille.

Pêheur, s. f. (Luxembourg.) Panier aux poissons. C'est un panier en forme de bissac rebondi, qui sert à mettre le poisson pris à la pêche; il se porte en bandouillère; se dit aussi *chêna âx pèhon* et *banstai*.

Pêhî, v. Pêcher. *Pêhî à bouchon*. Pêcher au bouchon, à la ligne flottante. *Pêhî à l'havroûle*. Pêcher au carrelet, à l'ableret. *Pêhî à l'chik-chak*. Pêcher avec la ligne à fouetter. *Pêhî à l'vège*. Pêcher à la ligne. *Pêhî à l'volîre*. Pêcher à la volée, avec la mouche artificielle. *Pêhî so fond*. Pêcher avec la ligne de fond ou dormante.

Pêh'neux, eûse, adj. Poissonneux, qui abonde en poissons. *Li Moûse èt l'aive d'Oûthe sont pêh'neûse*: La Meuse et l'Ourthe sont poissonneuses.

Pèhon, s. m. Poisson. La faune belge compte environ quarante espèces principales de poissons d'eau douce. *Ele di pèhon*: nageoire; *orèye di pèhon*: ouïes; *vèssèye di pèhon*: vessie natatoire; *haper dè pèhon*: prendre, pêcher du poisson.

Pêh'rèye, s. f. Pêcherie, terme générique.

Pêh'rèsse, s. f. Poissarde, marchande de poissons.

Peigne di pèhon, s. m. Branchies. (Remacle.)

Pépinoke (Charleroi). Epinoche.

Perchette. (Luxembourg.) Petite perche.

Percot, s. m. Petite perche, diminutif de *piêche*. Cependant le terme *percot* peut se dire aussi sans idée diminutive, synonyme: *piercot*.

Peus, s. m. Pois; les pois cuits servent d'appât.

Picète di grêvesse, s. f. Pincés d'écrevisses.

Pîche, s. f. Perche de rivière. Ses petits se nomment *percots* en français, et en wallon *percot*, *piercot* et *pichette*. La perche elle-même s'appelle encore *mounî* et *stêche*; à Namur: *piêhe*; à Braine l'Alleud: *percot*.

Pichon. (Mons.) Poisson.

Pierre Saume (Luxembourg), s. m. Tramail, grand filet triple, dont la nappe du milieu a les mailles serrées, tandis que les extérieures les ont très grandes. La partie inférieure du filet est garnie de plombs et la partie supérieure de flottés. Voyez *trama*. (Dasnoy.)

Piou, s. m. Pou, *piou d' pèhon*, pou de poisson, pive.

Pitite brâme, s. f. Brème bordelière. Voyez *brâme*.

Platai, s. m. Palme. La palme de la rame est la partie plate qui plonge dans l'eau.

Plate mèsse, plate mousse. Bouvière amère.

Poch'tâ, s. m. Sauterelle et criquet, sert d'appât. Ils abondent dans les prairies vers la fin de l'été; de là, leurs noms de *coq di foûr* et *coq d'aoûsse*; comme ils avancent en sautant, on les appelle *pochâ*, *pochète* et *poch'tâ*; Ardennes: *coq du four*; Malmedy: *soteroûle*; Namur: *sautralle*, *sauturia*; Mons: *sautiau*, *santriau*, *co d'aoule*.

Popioûle, s. f. Têtard, grenouille à son premier point de développement. Voyez *maelotte*.

Pougnârd, s. m. Barbillon, petit barbeau âgé de trois à quatre ans. On dit aussi *reûd pougnârd*. Ces expressions

s'emploient encore pour désigner le jeune brochet, plus connu sous le nom de *bèchtâ*.

Pougnèye, s. f. Poignée de la rame, la partie de la rame que l'on saisit avec les mains; se dit aussi *manche*.

Poùheu, s. m. Epuisette. Petit filet monté sur un cerceau de fer, ajusté au bout d'un long manche de bois, pour recevoir le poisson pris à la ligne. Se dit aussi *trûlaî*.

Pourçai d'aiwe, s. m. Meunier chevenne.

Précheu, **Princheu**. (Mons.) Hanneton.

Prique, s. f. Lamproie de rivière.

Princheux. (Mons.) Hanneton.

Porbou, s. m. Marécage.

Porboleux, **euse**, adj. Marécageux, euse.

Pris-songue. Sang en caillot, sert d'appât.

Q

Quowe d'awèye, s. f. (Luxembourg.) Épinoche à queue lisse. V. *Spinâ*.

Quowètte, s. f. Petite anguille. V. *anwèye*.

R

Râve, s. m. Rame, longue pièce de bois dont on se sert pour faire avancer un bateau.

Raignon, s. m. Meunier argenté. Il est plus petit que le chevenne, et se fait remarquer par la teinte argentée de ses écailles. Ce nom, qui s'écrit encore, *rayon*, *râyon*, et *règnon* s'applique aussi à différents poissons, tels que le gardon, la vandoise, etc.

Rain, s. m. Grande rame qui se place à l'arrière d'un canot et fait à la fois l'office de rame et de gouvernail.

Raine, s. f. Grenouille. Les œufs de grenouille portent les noms de *covisse di raine*, et les têtards s'appellent *maclotte* et *popioûle*. Namur et Charleroi : *guèrnouye*; Mons : *raïne*.

Racoyeu, s. m. Moulin. Petit cylindre en métal qui se place au bas de la gaule et qui sert à recueillir la ligne. Voy. *molin*.

Râme, s. f. Rame, aviron.

Râmer, v. Ramer.

Râmeu, s. m. Rameur.

Ramon d'pèheu, s. m. Bouille. Voy. *boulteu*.

Rapèhf, v. Repêcher.

Râve di bat'li, s. m. Rame en forme de spatule.

Rèpèh'ner, v. Rempoissonner, repeupler de poissons un vivier, un étang.

Rèpèh'nège, s. m. Rempoissonnement, action de rempoissonner, résultat de cette action.

Reûd pognârd, s. m. Barbillon. V. *pognârd*.

Reûsse, s. f. Filet que le pêcheur emploie pour mettre le poisson qu'il a pris à la pêche. — Réseau, d'après Forir — *pèhî à l'reûsse* : pêcher au réseau, à l'épervier.

Riboulter, v. Bouiller, agiter de nouveau la vase. — *Lu' bêche pus, i fâ r'boulter*. Le poisson ne mord plus, il faut bouiller de nouveau.

Rièsse, s. f. Arête de poisson.

Rifroyî, v. Frayer de nouveau.

Rijondège, s. m. Épissure, fonction de deux morceaux de corde entrelacés. Se dit aussi *ripieure* et *riprindège*.

Rihaf, s. m. Nappe. Certain filet de pêcheur, d'après Forir.

Rihay'ter, V. Écailler de nouveau. *Rihuy'ter ou pèhon* : écailler une seconde fois un poisson.

Ripèhî, v. Autre forme de *rapèhî*.

Ripiceuse, s. m. Épissoir, outil pour épisser.

Ripiceure, s. f. Épissure, fonction de deux bouts de corde.

Ripici, v. Épisser. Voy. *intrilèci*.

Ripriîdège, s. m. Épissoir, instrument en forme de poinçon, pour épisser.

Roche. (Mons.) Rosse, poisson.

Rochette. (Mons.) Diminutif de *roche*.

Roge vièr, s. m. Ver rouge, sert d'appât.

Rosse, Rosse di fond, Rossette. Sous ces dénominations l'on comprend les deux espèces de gardons qui vivent dans les eaux belges, savoir : 1^o Le gardon ordinaire, que l'on nomme encore able gardon, roche et meunier rosse; 2^o Le gardon rouge ou meunier rotengle. Les gardons sont appelés vulgairement poissons blancs, en wallon *blanc pèhon*; Mons : *roche, rochette*.

Roûdion, s. m. Gros frelon, bourdon; sert d'appât.

R'prinde, v. Épisser. Entrelacer deux cordes en mêlant ensemble leurs filets sans faire aucun nœud. V. *ripici, intrilèci*.



Sâhon, s. f. Saison. Temps de la pêche.

Sâycler, v. Étalonner, plomber, imprimer une marque sur un filet, pour certifier que les mailles ont la dimension exigée par la loi.

Sayette, s. f. Sauterelle. Voy. *poch'tâ*, s'écrit aussi *sayette*.

Sayîme, s. m. Dideau ou diedeau, filet qui est de la largeur d'une rivière, pour arrêter les poissons.

Saiwe, s. Chantepleure. Ouverture pratiquée verticalement au pied d'un mur de clôture, avoisinant une rivière, pour que pendant et après les débordements, les eaux puissent entrer et sortir librement et se rendre dans un étang.

Sâme, s. f. Salm, petite rivière très poissonneuse.

Sâmon, s. m. Saumon.

Sâmoné, **êye**, adj. Saumonée, se dit du poisson à chair rouge comme celle du saumon. — *Une trûte sâmonêye* : une truite saumonée.

Sâmonet, s. m. Saumonneau, petit saumon.

Sam'rêsse, s. f. Sauterelle.

Sangroûle, **Sangsowe**, s. f. Sangsue, sert d'appât ; à Verviers : *sangsâwe* ; Malmedy : *sangsouwe* ; Mons : *sangsure* ; Clermont, Thimister : *chawe-chawe*.

Sankisse, s. m. Limon, boue, vase qui est au fond des fleuves, des étangs.

Sartouille. (Luxembourg). Lamproie de Planer.

Saume, s. m. (Luxembourg). Truble ou trouble. Filet en forme de sac pointu, monté sur deux bâtons ou par un demi-cercle attaché à un seul bâton. (Dasnoy.) Voy. *trôûle*.

Sâvioneux, adj. Sablonneux, qui contient beaucoup de sable.

Scarbotte, s. f. (Ardenne.) Bousier, escarbot ; sert d'appât.

Scavège, s. m. Autre forme de *escavège*. Poisson à la daube.

Scaver, v. Dauber. Préparer le poisson à la daube.

Sêchi, v. Tirer, enlever la ligne de l'eau pour retirer le poisson pris à l'hameçon.

Sêgne, s. m. Signe.

Seimme, s. f. Anc. wal. dans le recueil des ordonnances. Espèce de batardeau ; alosière, filet pour pêcher l'alose.

Sêsse, s. f. Écope, sasse, pelle creuse à rebords pour jeter l'eau des nacelles : *vudi 'ne nêçalle à côp d'sêsse*, évacuer l'eau d'une nacelle à coups de sasse.

Siêtte, s. f. Sauterelle.

Sitope, s. f. Étoupe, filasse, chanvre, lin, etc.

Sizin, s. m. Petit glaçon de rivière. *I' d'hind dès sixin so Moûse* : La Meuse commenee à charrier de petits glaçons.

Sméri, v. Goudronner.

Songue, s. m. Sang. *Blètti-songue*; *pris-songue*, sang en caillot, sert d'appât.

Sôye, s. f. Soie.

Spiërlin, s. m. Fretin, menuaille, petit poisson dont on fait peu de cas. (Remacle.)

Spinâ, Spinette, Spinoke. Épinoche. Mons : *Épinoke*; Charleroi : *Pepinoke*; Luxembourg : *Quowe d'awèye*. L'épinoche est un des plus petits poissons que l'on connaisse. C'est le seul qui construise un nid et s'occupe de sa progéniture. On trouve dans les rivières l'épinoche qui fraie d'avril à juin, et l'épinochette qui fraie en mai et juin. C'est cette dernière espèce qui porte plus particulièrement le nom de *spinette*. Elle se rencontre surtout dans le Geer.

Spitrai, s. m. Saumonneau, jeune saumon.

Stok'hâme, s. m. 1° Épervier. Voy. *cotraî*. 2° Sorte de filet triangulaire, monté sur deux bâtons en croix. On le promène presque à la surface de l'eau pendant les quelques nuits du mois d'août, lors du vol des éphémères, pour prendre les anguilles qui sont très friandes de ces insectes qu'elles viennent gober lorsqu'ils tombent sur l'eau (engin prohibé).

Strugeon, sturgeon, s. m. Esturgeon.

T

Tahe, s. f. Cadenas de nacelle.

Tinche, Tiche, s. f. Tanche; à Mons : *tinke*.

Trama, s. f. Tramail, c'est un appareil composé de trois filets qui s'installe en travers de la rivière.

Trawe-Pîre ou **trâwe-pîd**. Petite lamproie, lamprillon.

Trêye, s. f. Égriloir, treillis ou grille qu'on met à un étang pour empêcher les poissons d'en sortir.

Trésérin, s. m. Débâcle.

Trêyin, s. m. Trident. Fouane, instrument à dents barbillées, ayant un très long manche, propre à percer les poissons, surtout les brochets, et à pêcher à la torche ou brandon.

Tripisse, s. m. Bourbe.

Trêsse, s. f. Trousse. Le pêcheur ne se met jamais en campagne sans être muni de plomb, de liège, de plume, d'une ou deux pelotes de soie torse et d'une pelotte de ficelle de lin, un fort couteau et une boîte en fer blanc, pour renfermer son appât, un anneau pour décrocher les lignes, etc., etc.

Troûle, s. m. Trouble; petit filet de pêcheur, à pointe ronde, dont l'ouverture est attachée à un cerceau qui a à peu près la forme d'un capuchon.

Bouteux. Grand trouble dont la monture est tranchée carrément.

Lanet. Petit trouble à manche fort court, monté dans la forme d'une raquette.

Troûlêye, s. f. Bande de poissons réunis en masse, grande quantité de poissons.

Quêlle troûlêye di hôtiche, quêlle hiède di gouvion. G. Delarge — Les pêchen à l'vège.

Trûlai, s. m. Haveneau. Bourse, petit filet adapté à un cerceau pour prendre les poissons dans les réservoirs. D'après Forir, il signifie trouble ou truble, filet monté sur un cerceau ou monté de perches pour le poisson plat. — *Pèhî à trulai*: pêcher au trouble.

Trûte, *Treute*, s. f. Truite commune.

U

Ulaï, s. m. Ilot, petite île.

V

Vège, s. f. Gaule. La gaule qui a de 4 à 7 mètres de longueur, est composée de trois pièces; le pied « *kou d' vège* » branche de coudrier; la seconde ou branlette de même longueur, mais plus mince et d'une grosseur qui va en décroissant vers le bout; enfin, le scion (*vergeon*), petite branche bien filée et plus mince encore.

Vènne, s. f. Pertuis, passage étroit pratiqué en rivière pour retenir l'eau.

Vergeon, s. m. 1^o Scion, petite branche mince, bien filée et flexible, qui termine la gaule et à laquelle on attache la ligne.
2^o Gaule d'une seule pièce très mince.

Vèrgeu, s. m. Voy. *vergeon*.

Vèrgi, v. Ployer, être pliant, élastique, flexible.

Véroûle, s. f. Virole, petit cercle ou anneau de métal, qui se place au gros bout de la gaule ou canne à pêche, pour la renforcer et l'empêcher de se fendre. Les viroles qui servent à réunir les différentes parties de la gaule se nomment *buzette* ou *buselure*.

Vesse, s. f. Vesdre. Cette rivière prend sa source près d'Eupen, dans le royaume de Prusse, et se jette dans l'Ourthe à Chênée.

Ses eaux, toujours imprégnées de matières colorantes qui ont servi aux teintureriers de Verviers, ne permettent plus aux poissons d'y vivre.

Vessêye di pèhon, s. f. Vessie natatoire.

Vièr, s. m. Ver. Sert d'appât.

Vièr à quowe. Synonyme de *warbau à quowe*.

Vièr di farène, s. m. Larve du ténébrion de la farine. Elle est cylindrique et d'un jaune d'ocre; elle vit dans le son et la farine. Sert d'appât.

Vièr di terre, s. m. Ver de terre. Sert d'appât. On donne le nom de *roge vièr*, au petit ver rouge, qui sert spécialement d'appât.

Vièrna, s. m. Gouvernail, timon mobile pour gouverner une nacelle, un bateau.

Vièrner, v. Gouverner un bateau.

Vièrnege, s. m. Direction du gouvernail, action de conduire un bateau.

Vièrneû, s. m. Timonier, celui qui gouverne le timon, le gouvernail, barreur.

Vièrtai, s. m. Vermisseau, petit ver, sert d'appât.

Vindoise. (Namur.) Vaudoise.

Vinta, s. m. Vanne. Porte dont on se sert pour arrêter l'eau d'un canal, et qu'on lève lorsqu'on veut faire marcher la roue.

Vivî, s. m. Vivier. Grand bassin d'eau courante ou dormante, dans lequel on nourrit, ou conserve du poisson pour peupler les étangs ou pour l'usage journalier.

Vivreu, Vivrou, s. m. Verveux. Sorte de filet fait en entonnoir. C'est une espèce de nasse soutenue par des cerceaux. Ces cerceaux sont des branches de saules pliées en rond et se nomment archelet. Le quinque-porte est une autre espèce de verveux; il est de forme cubique et a cinq entrées correspondantes à cinq des faces du cube.

Vurou, s. m. Verveux. Voy. *vivrou*.



Wayf, v. Marcher à gué, passer à gué, guérer.

Warbau, s. m. Achée, asticot. Se dit surtout de la larve du hanneton, appelée aussi *blunc vièr*, sert d'appât.

Luxembourg: *werbà*, *chalan*; Namur: *waribau*, *molon*, *châlon*; Hainaut: *molon*, *moulon*.

Warbau à quowe, s. m. Larve de la mouche scatophage, celle des lieux d'aisances. A Mons: *moulon à queue*. Sert d'appât.

Warbau d'châr, s. m. Larve de la mouche bleue: *mohe à l'châr*, et de la mouche dorée *mohe d'ôr*.

Warbia. (Namur.) Lamprillon, petite lamproie.

Warmaye. Éphémère.

Wasse, s. f. Guêpe, sert d'appât. Se dit encore *wèspe*, *wèsse* ou *woisse*; à Malmedy: *webse*; Mons: *wesse*, *wèchè*; Luxembourg et Namur: *waspe*.

Waswâder, v. Boucaner, saurer, fumer les viandes, faire sécher à la fumée; *waswâder dès pêhon*: boucaner, fumer des poissons.

Waswâdège, s. m. Action de boucaner, de fumer.

Waswâdeu, *eûse* ou *dresse*, s. Celui ou celle qui boucane, qui saure, qui fume la viande et les poissons.

Waswâde, s. f. Boucan, lieu pour fumer, pour boucaner les viandes.

Waterzote, s. f. Matelotte. Poissons cuits dans l'eau avec du persil. *Li waterzote è-st-ine sope di flamind*: La matelotte est un potage flamand.

Wé, s. f. Gué.

Wène, s. f. Meunier *ide*. Ce poisson est assez rare dans la Meuse et l'Ourthe. On ne le trouve qu'au printemps et en été. On écrit encore *ouène*.

Whôtu, s. m. (Namur.) Nasc.

VOCABULAIRE WALLON-FRANÇAIS

DES

MOULEURS, NOYAUTEURS ET FONDEURS EN FER

PAR

Achille JACQUEMIN.

L'arme du travailleur, c'est l'outil.

PRIX : MÉDAILLE D'ARGENT.

A

Abe, s. m. Arbre de trousse. Il se compose d'un plateau en fonte, avec moyeu fileté, pour recevoir l'arbre proprement dit.

Abe à nawal, s. m. Lanterne ou arbre en fer étiré ou en fonte. Il sert à fabriquer les noyaux, pour les tuyaux qui se coulent soit debout, soit couchés.

Ablo, s. m. Blochet. Pièce de bois sur laquelle on place les chapes ou châssis après démoulage pour les réparer, et les pièces coulées pour les ébarber et les nettoyer ; on dit aussi *blokai*. Il sert également d'échafaudage.

Adouci, s. m. Lissoir. Outil en zinc qui sert à réparer les congés ; il y en a des ronds et des carrés.

Airège, s. m. Event, auvent ou trouée. Se dit des petits trous faits dans les parois du moule, au moyen d'un fil de fer, pour laisser sortir les gazes que contiennent les noyaux, ou donner issue à l'air contenu dans les creux, que le métal fondu vient remplir au moment de la coulée.

Aiwe di chässe, s. f. Eau de chaux, eau qui tient de la chaux en dissolution. Voyez au mot *mastic*.

Aliseu, s. m. Alésoir. Sert aux burineurs pour aléser et nettoyer les trous.

Areudi, v. Durcir. Rendre le mortier plus dur.

Arzèye, s. f. Argile. Elle sert à faire les ébauches des noyaux et pièces moulées en terre, sur les armatures ou ferrailles, puis on met une bonne épaisseur de sable en mortier.

Asfigi, v. Asphyxie (déterminer l'). Elle peut se produire près des cubilots ou dans les séchoirs.

B

Bache, s. m. Bac, augette. Chaque mouleur a un petit bac à côté de lui dans lequel il a du sable préparé, c'est-à-dire mélangé à une partie de houille fine, le tout tamisé très fin; il en met une couche de deux doigts contre les parois de son modèle.

Baguette d'air, s. f. Baguette en acier, pour percer des trous autour du moule, afin de réserver des sorties à l'air. Les unes sont droites, d'autres sont courbées et pliées de façon à aller sous le modèle.

Balanci, s. m. Balancier. Outil accessoire de la grue pour lever les châssis quand il faut les tourner pour les emballer, ou réparer la partie moulée.

Balanci à creux ou **creuhlâde**, s. m. Balancier. Il sert à enlever les moules qui doivent être attachés par quatre endroits, ou les petits châssis à la main qui doivent être élevés à une hauteur dépassant celle de l'homme. Sert particulièrement aux mouleurs en terre.

Banse, s. f. Manne. Panier en osier.

Bassin, s. m. Bassin. Espèce de bac rond ou carré; il est

employé pour le coulage des pièces dépassant cinq ou six mille kilogr.

Bassin (pitit) ou **sabot**, s. m. Cuillère en fer manœuvrée par un homme, elle sert à verser la fonte dans les moules d'une petite capacité.

Batte ine plèce di lèvai. Rendre une place dure, prête à recevoir le moule.

Batteu d' terre, s. m. Ouvrier qui fait le mortier d'argile et de sable, pour le moulage en terre et noyautage.

Baveûre, s. f. Bavure. Petite aile produite par la pression du coulage entre les parties du moule, ou à la jonction des châssis.

Biler. Voir *crèvasser*.

Bèrwètte, s. f. Brouwette. Sert à transporter les briques, le sable et les petites pièces coulées.

Bileure, s. f. Gerçure ou crevasse qui se produit dans le sable en séchant. On dit aussi *crèvasse* en wallon.

Blaireau, s. m. Blaireau. Pinceau formé du poil de l'animal de ce nom. On s'en sert dans les fins ouvrages pour enduire le moule d'une couche de noir, ce qui rend la pièce beaucoup plus belle.

Blanc, s. m. C'est le nom du sable calciné que l'on gratte en bas des pièces coulées, et que l'on sème entre les parties du moule pour les empêcher d'adhérer l'une à l'autre.

Blanke fonte, s. f. Fonte blanche. La fonte blanche est impropre à la coulée des pièces mécaniques.

Berâdi, s. m. Plancher qui se trouve à la partie supérieure du cubilot, sur lequel se tient le chargeur. Se dit aussi *planchî* et *scanfâr*.

Blokai, s. m. Blochet. Voyez *ablo*.

Bloc di grue, s. m. Moufle, assemblage de poulies.

Bodet à coke, s. m. Grande manne qui sert de mesure pour le coke, à l'ouvrier qui charge le cubilot.

Boîte à nawai, s. f. Boîte destinée à la confection des noyaux.

Botte, s. f. Sorte de poêle fait d'un morceau de tuyau de tôle, dans lequel on fait du feu pour sécher les moules dont le transport au séchoir est impossible.

Bouchon, s. m. Quenouillette. Verge de fer dont un bout est arrondi et qui sert à boucher l'ouverture des godets qui contiennent le métal en fusion lorsqu'on le fait couler dans les moules.

Bouchon, s. m. Serrière. Tige de fer qui sert à boucher l'ouverture du fourneau pratiquée par le *piqueu*, au moyen d'une poignée d'argile durcie que l'on place dessus.

Boulon, s. m. Boulon. Les boulons servent à assembler les châssis.

Boulonner, v. Boulonner.

Boulonner, v. Pomper dans les pièces. C'est introduire dans l'évent, sitôt que la pièce est coulée, une baguette de fer rond chauffée préalablement, et refouler la fonte dans le moule.

Boulonnège, s. m. Pompagement. Action de pomper dans les pièces.

Boulonneu, s. m. Fer à pomper. Baguette de fer que l'on introduit dans le moule après la coulée, pour resserrer la fonte.

Bouter, v. Pression de la fonte dans le moule trop tendre, laquelle produit le défaut ci-dessous.

Boutège, s. m. Bosses qui se produisent aux pièces coulées. Ce défaut provient de ce que le sable n'a pas été suffisamment emballé (foulé) autour du modèle.

Boutneûre, s. f. Gaz qui se dégage des noyaux.

Brique di terre, s. f. Briques employées dans la confection des moules faits en terre.

Brique di sâvion, s. f. Même usage que ci-dessus.

Brochi, v. Ecraser ; se dit lorsqu'une partie du moule est écrasée, affaissée, parce qu'elle a touché trop fort.

Broke, s. f. Bûche en broche. Ebauchage des petits noyaux, qui sont terminés au moyen du rapage et du limage.

Broke di fonte, s. f. Cheville de fer pour maintenir ou affermir les petites parties du moule.

Broulêye fonte, adj. Fonte brûlée.

Broûler, v. Brûler.

Brouleûre, s. f. Brûlure.

Burin, s. m. Burin. Outil d'acier.

Bûse à branche, s. m. Tuyau à tubulure pour embranchements.

Bûse à manchon, s. f. Tuyaux se remboitant l'un dans l'autre.

Bûse à golé, s. f. Tuyau à collet se boulonnant l'un à l'autre.

Bûsêtte di terre, s. f. Jet moulé en terre, que le mouleur en sable place contre son modèle à tel endroit qu'il juge convenable pour couler la pièce.

C

Calège, s. m. Calage, action de caler.

Calîbe di nawai, s. m. Calibre. Divers instruments destinés à servir de mesure ou de patron.

Calibrer, v. Calibrer, donner, mesurer avec le calibre.

Cann'ler, v. Canneler, orner de cannelures.

Cann'leûre, s. f. Cannelure.

Cassêge, s. m. Cassage. Se dit des pièces telles que poulies, volants ou engrenages, que l'on coule d'une pièce, de manière

à pouvoir les casser en deux ou trois endroits et les rassembler en ajustant en place.

Casser, s. f. V. Casser.

Casseyure, s. f. Cassure. Voy. Pétteur.

Cère, s. f. Cire jaune. La cire sert à enduire les modèles de fer pour empêcher le sable de s'y coller, et les préserver de la rouille. Elle est employée aussi dans la confection du mastic de fonte. Voyez *mastic*.

Cèque, s. m. Cercle. Il est en bois ou en fonte ; le mouleur le place sur le sable pour faire la division d'un engrenage, et placer les dents après cette division.

Châffer, v. Chauffer. Donner, produire de la chaleur.

Chaîne, s. f. Chaîne simple servant pour le transport des petites pièces ou charges ne dépassant pas 200 ou 300 kil.

Chaîne à deux branche, s. f. Chaîne à deux branches. Elle sert avec la grue à lever les grosses pièces et les châssis lourds. On l'appelle aussi en wallon *sèrra*.

Chaîne di cramaère, s. f. Chaîne, accessoire de la grue faisant fonctionner le crémaillère.

Champion rond, { s. m. Lissoir. Outil pour tuyaux et
» **longou**, { moules de formes cylindriques.

Chappe, s. f. Chappe. Partie supérieure du châssis.

Chasse, s. f. Chaux. Elle est employée dans la confection du mastic de fonte. Voyez *mastic*, *vive châ*, chaux vive ; *aîwe di chässe*, eau de chaux, qui tient de la chaux en dissolution.

Chège, s. f. Charge de métal que l'on met au cubilot, entre deux charges de coke, pour fondre.

Chège, s. f. Poids que l'on place sur les châssis non clavettés pour les empêcher d'être soulevés par la pression du coulage.

Chênâ, s. m. Rigole. Chemin tracé dans le sable de la fonderie et allant depuis le creuset jusqu'au moule, pour

conduire le métal liquide, lorsqu'il s'agit de couler une pièce de grande dimension. On donne à ces rigoles une pente rapide, afin que la fonte s'écoule promptement et ne soit pas exposée à se figer en route.

Chèrgi l' coup'lot, v. Charger le cubilot, y mettre la fonte et le coke.

Chèrgi lès chèssi, v. Charger les châssis, y mettre des poids pour les empêcher d'être soulevés. Voyez *cheg*.

Chèssi, s. m. Châssis. Caisse en fonte dont les dimensions sont calculées d'après les pièces qu'on veut couler. Il y en a de une, deux, trois pièces et même davantage, et de toutes formes.

Le châssis le plus simple est celui qui se compose de deux caisses, l'une pour la partie inférieure du moule, l'autre pour la partie supérieure; elles doivent s'ajuster parfaitement l'une à l'autre, au moyen de liteaux, de goujons, de crochets ou de boulons.

Chèssi à l' main, s. m. Châssis que l'on remue à la main.

Chèssi à l' grue, s. m. Châssis que l'on remue avec la grue.

Chèssi d' bûse, s. m. Châssis spécial pour tuyaux.

Chèssi jus, v. Imprimer le modèle sur une place préparée. Se fait pour les grosses pièces pour lesquelles on n'a pas de châssis assez grand ou dont les frais seraient trop élevés. Voyez à *r'châssi*.

Chèssi qui passe, s. m. Signifie une fuite de la fonte par un joint mal raccordé. Litt. : Châssis qui perce.

Chièrgeû, s. m. Chargeur, ouvrier qui charge le cubilot.

Cimint, s. m. Ciment, composition pour coller.

Cintrer, v. Centrer. Marquer le point de centre.

Cintrège, s. m. Centrage des portées.

Cisai, s. m. Voyez *herpai*, ciseau.

Clâ di spêheûr, s. m. Clou d'épaisseur, pour soutenir les noyaux en place.

Clapet dè l' grue ou dè l' paile, s. m. Retient. Crie.

Clavette, s. f. Clavette. Espèce de coin pour serrer les châssis.

Clavter lès chëssi, v. Clavetter; poser les clavettes aux châssis.

Clé à boulon, s. f. Clef à boulon. Outil pour serrer et ouvrir les boulons.

Cleusse, s. f. Crible, tamis. Instrument percé de petits trous pour tamiser.

Goche, s. f. Entaille faite aux *tresse*, afin de maintenir les arbres pour tourner les noyaux.

Coke-deur, **cok**, s. m. Coke; combustible employé pour le cubilot.

Contru-moule, s. m. Contre-moule, moule de rechange, moule en creux.

Coquiye, s. f. Coquille. Les deux parties égales d'un moule; moule en fonte, qui est, dans la fonderie, ce qu'est la matrice dans l'estampage du fer battu. Pièce de métal placée dans un moule et destinée à produire un effet de trempe partielle. Voy. *couler è coquiye*.

Costeure, s. f. Couture. Ligne saillante que les joints du creux laissent ordinairement sur une pièce moulée.

Coûde, s. m. Coude, tuyau coudé.

Cougnèt, s. m. Coin pour caler.

Couler, v. Couler, action de couler la fonte dans un moule.

Couler à sabot ou **p'tit bassin**, v. Couler à la poche; c'est couler au moyen d'une cuillerée en fer.

Couler à l' chênâ, v. Couler au moyen de rigoles; c'est lorsqu'on laisse descendre la fonte du fourneau par le trou de coulée, et qu'on la conduit ainsi dans les moules.

Couler è coquiye, v. Couler en coquille.

Coulège, s. m. Endroit par lequel la fonte entre dans un moule.

Coulège, s. m. Terme générique, coulage.

Couléye, s. f. Coulée. Se dit de l'ensemble des pièces que l'on coule par la même fusion.

Couleu, s. m. Ouvrier qui coule, qui verse le métal fondu dans un moule.

Coup'lot, s. m. Cubilot. On prononce aussi *coup'lout*.

Courson, s. m. Courçon. Bande pour serrer les moules d'un canon.

Couve, s. f. Cuve en tôle dans laquelle se coule les pièce en terre. Quant on craint l'arrivée de l'eau dans le sous-sol de la fonderie, on fait descendre une cuve en tôle parfaitement étanche ; c'est dans cette cuve que l'on coule. La cuve sert aussi pour maintenir les parois du sol.

Cowe di cui, s. f. Crochet ayant la forme demi-ronde pour séparer les moules.

Cramayère, s. f. Crémaillère. Les crémaillères placées sur la grue servent à faire avancer ou reculer les charges suivant les besoins.

Cramer, v. Ecrêmer la poche qui contient la fonte avant de la verser ; c'est enlever les scories et les crasses qui surnagent.

Cramège, s. m. Ecrémage. Opération qui consiste à retenir et retirer les crasses qui surnagent sur la fonte liquide quand on coule, et de les empêcher d'entrer dans le moule.

Crameu, s. m. Ecumoire. Outil que l'on tient à la surface du fer fondu, pour empêcher les crasses d'entrer dans le moule,

Cram'resse, s. f. Ecumoire ; cuillère, dont se sert le fondeur pour écarter la crasse de la surface de la fonte liquide avant de la verser dans les moules.

Crasse, s. f. Crasses ou scories qui surnagent sur la fonte liquide.

Crèsse, s. f. Crête.

Creuhlâde, s. f. Voyez *balancé à creux*.

Crévasse, s. f. Gerçure qui se produit dans le sable en séchant. Voyez *bîleure*.

Crèveure, s. f. Crevasse, fente qui est visible à l'endroit où les différentes pièces du moule se rapportent.

Croc, s. m. Crochet. Les crochets servent à éviter que le sable foulé ne tombe en démoulant ; ils sont placés de distances en distances ; ils se font en fonte ou en fer battu ; ils varient de formes et de grandeurs suivant les pièces à mouler. 2^e Crochet. Outil pour réparer les moules variant de un pouce à 1/8 de pouce de largeur.

Croc dimèye rond, s. m. Crochet de forme demi-ronde pour réparer les moules.

Croc à chaînon, s. m. Il sert pour transporter les pièces à deux hommes (comme les brasseurs).

Croc à ponte, s. m. Crochet à pointe, sert à retirer le modèle du sable.

Croc plate, s. f. Crochet ayant un côté plat, et de la même forme que le précédent.

Cuber, v. Cuber ; évaluer le poids d'une pièce.

Cubège, s. m. Cubage ; évaluation du poids des pièces.

D

Dèchèt, s. m. Déchet. Perte de métal produite par la fusion.

Dépouye, s. f. Dépouille (être de) se dit d'un modèle qui srot facilement du sable dans lequel il est serré.

Deur coke, s. m. Combustible employé pour le cubilot.

Diamète, s. m. Diamètre. Ligne droite qui va d'un point à un autre de la circonférence en passant par le centre.

Dichapper, v. Laisser aller le mouvement de la grue à volonté.

Diclav'ter, v. Oter les clavettes du châssis.

Dihâgn'ter, v. Dépouiller un creux, ôter les pièces lorsque la figure coulée est prise.

Diklimpège, s. m. Dégauchage.

Dimanchi, v. Démancher, ôter le manche à un outil.

Dimouler, v. Démouler la partie supérieure du châssis dit chape.

Dimouler l'quârti, v. Démancher en tiroir ; se dit lorsque le châssis se décompose en plusieurs parties afin d'ôter le modèle. C'est le système employé dans les poteries et les projectiles.

Dimoulège, s. m. Démoulage, action de démouler.

Dintèlle ou **dinteûre**, s. f. Denture.

Dispouyi, v. Dépouiller.

Dispouyège, s. m. Dépouille ; se dit d'une pièce coulée sortant facilement et très nette, du sable dans lequel elle a été fondue.

Ditèchi ine côte, v. Détacher une pièce du modèle pour le mouler.

Dreut sqwérre, s. m. Lissoir.

E

Ebâchf v. Faire les apprêts pour un moule en terre, ou noyau ; ébaucher un ouvrage.

Eballer, v. Emballer. Fouler le sable autour du modèle.

Eballège, s. m. Emballage. Action d'emballer des moules faits en terre ou des modèles à mouler. Voyez *èballer*.

Echapper on boket, v. Signifie, faire une partie du moule en terre que l'on ajoute un modèle.

Ecrâheu, s. m. Petit godet de la forme d'une tasse, surmontée d'un pinceau que l'on enduit d'huile pour graisser les lissoirs.

Efoumi, v. Flamber les pièces d'ornement.

Epingue, s. f. Epingle.

Epingler, v. Epingler les parois d'un moule; c'est consolider la croûte de sable au moyen d'épingles en fil de fer ou en fonte.

F

Fâx-croc, s. Crochet double. Accessoir de la grue. Il sert quand on veut passer une charge d'une grue à une autre, sans rien dételler. On place un des crochets supérieurs dans celui de la grue et on le reprend à l'autre crochet avec l'autre grue. On transporte ainsi d'un bout à l'autre de la fonderie toutes espèces de charges: noyaux, châssis, moules en terre, pièces coulées, etc.

Fâx-sqwérre, s. m. Sauterelle, fausse équerre. Elle est mobile et composée de deux règles assemblées par une charnière pour prendre et placer toutes sortes d'angiles.

Fâsse-manotte, s. f. Poignée en fer battu pour remplacer celle brisée dans un châssis à la main.

Fâsse-pèce, s. f. Fausses pièces, celles qui composent la clapette.

Fâsse-volèye, s. f. Fausse volée. Partie de fonte qui dépasse les véritables dimensions à donner aux pièces qui se coulent debout, et qui doivent être tournées, dressées et alézées.

Masselotte, métal superflu qui reste aux moules après la fonte des canons. Pourriture, surépaisseur laissée à la partie supérieure des pièces, ou excès de fonte, destiné à être enlevé par le travail.

Ferrâye, s. f. Armatures. Réunion de tringles de fer ou de fonte, contournées suivant les formes de l'ouvrage, pour faire des chapes, ou porter le noyau et le moule d'un ouvrage.

Feu d' nawai, s. m. Noyauteur.

Feu d' sâvion, s. m. Ouvrier qui prépare et arrange le sable avec de la houille pour les mouleurs.

Foreu (fin), s. m. Sert à piquer des trous d'air dans les endroits de la pièce qui sont sujets à avoir des darts.

Foreu (gros), s. m. Sorte de vrille pour forer des trous d'air dans les noyaux, lorsqu'ils sont secs.

Foreu (p'tit), s. m. Morceau de fil de fer ou d'acier, un peu aplati au bout, pour forer les sorties d'air dans les petits noyaux.

Fleûr, s. f. Fleurs. Défectuosités qui se produisent souvent quand le nettoyage des poussières n'est pas suffisant, ou quand la fonte est coulée trop froide ou trop lentement. On dit aussi *sôdai*.

Foirt-sâvion, s. m. Voyez *sâvion*.

Fondège, s. m. Fusion. Partie du travail de la fonderie qui comprend le travail des fourneaux employés à la refonte.

Fondeû, s. m. Fondeur. Ouvrier qui fond les métaux et qui soigne le cubilot.

Fondrêye, s. f. Fonderie. Etablissement dans lequel on coule le métal liquide dans des moules, où il acquiert des formes variées et propres à divers usages.

Fonte, s. f. Fonte.

Fonde, v. Fondre, mettre en fusion.

Fonte treutêye, s. f. Fonte truitée.

Fonte (blanke), s. f. Fonte blanche.

Fonte (deure), s. f. Fonte dure.

Fonte (doûsse), s. f. Fonte douce.

Fonté (grise), s. f. Fonte grise.

Foûr, s. m. Foin. On s'en sert, dans certains cas, pour mélanger à la terre.

Frêtte, s. f. Frette; cercle en fer forgé, que l'on place parfois sur les côtés des moyeux des gros engrenages, poulies ou volants, pour les consolider.

G

Gariot, s. m. Chariot ou wagon placé sur rails, sur lequel on place les gros noyaux et les moules en terre, pour les faire sécher dans l'étuve ou séchoir.

Gouche, s. f. Espèce de burins ou bedane dont se servent les burineurs pour enlever les jets de fonte.

Govion, s. m. Goujon. Petites broches placées aux pattes des châssis de plusieurs pièces, et servent à les replacer bien l'une sur l'autre. Se dit aussi *goujon* en wallon.

Grètter, v. Riper, se servir de la ripe.

Grètteu ou haveu, s. m. Grattoir. Espèce de ciseau en acier avec manche; il sert au burineur pour gratter le sable adhérent aux pièces coulées.

Grue, s. f. Grue. Machine destinée à lever tout ce qui dépasse les forces de l'homme.

Gueuye di d'seûr dè coup'lout, s. f. Guculard. Ouverture supérieure du cubilot pour charger les gueuses et le combustible.

Gueuye di dri dè coup'lout, s. f. Gueulard de vidange. Ouverture du cubilot pratiquée derrière, pour retirer le combustible.

Gueuye di d'avant, s. f. Ouverture du cubilot par laquelle s'opère la sortie du fer fondu.

Gueuse, s. f. Gueuse. Masse de fonte prismatique qu'on a coulée dans le sable au sortir du haut-fourneau.

Guide, s. m. Guides, ils sont placés aux angles du châssis, afin de renmouler juste en place. Les guides se font en bois ou en fer.

Guide à nawai, s. m. Guide de noyau. Morceau de planche, scié d'après le contour du modèle dans le moule duquel on veut placer un noyau, par exemple dans les tuyaux courbes.

II

Hacheu, s. m. Burineur; ouvrier qui ébarbe les pièces coulées.

Hachf, v. Buriner, ébarber, enlever les arêtes et les inégalités qui se trouvent sur les pièces coulées, au moyen du ciseau et de la lime.

Hachf, v. Enlever du sable dans une partie où il y en a trop.

Hagneûre, s. f. Darte. C'est un défaut qui provient du sable qui s'est détaché des parois du moule et se mélange avec la fonte.

Haye, s. f. Ardoise. L'ardoise pilée et tamisée sert au mélange à faire du mastic de fonte. Voyez *mastic*.

Halcoteu, s. m. Hamainte qui sert à ballotter le modèle avant de le retirer du sable. Il y en a de différentes grosseurs.

Hâle, s. f. Echelle, sert aux mouleurs en terre.

Hamainte, s. f. Hamainte, barre de fer, pointue à une de ses extrémités; sert à ébranler les modèles avant de les retirer du sable. Il y en a de toutes largeurs et grosseurs.

Haute poirtéye, s. f. Litt haute portée; se dit des noyaux

qui sont soutenus d'en haut en entrant dans les chapes.
Voyez *pointêye*.

Haveu, s. m. Grattoir; voyez *grètten*.

Hé, s. m. Râteau; il sert à retirer le combustible qui reste dans le cubilot après la fusion.

Hèyf les crasses, v. Ecarter les crasses qui se produisent dans la poche après avoir écrémé.

Hèrpai, s. m. Ciseau; outil de mouleur en terre qui tranche par un de ses bouts.

Hoisse, s. f. Tan. On l'emploie au lieu de crottin de cheval parce que celui-ci est plus coûteux.

Home, s. m. Ghiasse, écume des métaux.

Houpe, s. f. Escoupe.

Hourmint, s. m. Echafaudage.

Hov'lète, s. f. Brosse.

Hov'lète d'acir, s. f. Brosse en fil d'acier. Les brosses servent à enlever le sable brûlé qui adhère à la pièce coulée.

Hurer à spèheur, v. Terme de moulage en terre et de noyautage.

J

Jène keûve, s. m. Laiton. Cuivre rendu jaune par le mélange du zinc.

Jèt, s. m. Évent ou jet. Terme générique.

Jèt d' coulège, s. m. Évent de coulée; ouverture par où la fonte liquide pénètre dans le moule.

Jèt di r'monte, s. m. Évent ou jet de remonte, de trop plein.

Jèteu d' keûve, s. m. Fondateur en cuivre.

Jéter, v. Jeter, mouler, faire couler du métal fondu dans un moule, afin d'en tirer une figure.

Jonteure, s. f. Joint.

K

Kihinège ou **K'tapège**, s. m. Gauchissage. C'est un défaut qui se produit parfois dans les pièces planes, et dont certaines parties sont plus fortes que d'autres, tels que les bancs de tours, dont la longueur est parfois de dix à douze mètres.

Kique, s. m. Support. On place des « *kique* » sous les noyaux posés horizontalement pour les porter, et dessus pour les empêcher de plier par la pression du coulage.

Kibiner ou **Kitaper**, v. Se déjeter ou se gauchir.

L

Laitin, s. m. Laitier ou scorie. Sorte d'écume qui surnage sur les métaux en fusion, et qui se vitrifie en se refroidissant. Se dit aussi *crasse*.

Lâssète, s. f. Petit châssis qui sert pour rehausser les éventes, afin de donner plus de pression à la pièce.

Lévai, s. m. Niveau de maçon ordinaire. Il sert surtout pour le moulage des pièces à couler à découvert.

Lévai d'afwe, s. m. Niveau à bulle d'air.

Lunette à nawaf, s. f. Lunette à trousser; morceau de planche sciée d'après le profil d'un noyau ou partie d'un moule, pour lui donner la forme voulue.

M

Magasin à coke, s. m. Magasin au coke; endroit où est remis le combustible.

Mahote, s. f. Casse ; gucuses.

Mah'rer, v. Noircir le moule.

Mah'ré, s. m. Noir d'étuve. Il se compose de charbon de bois réduit en poussière très fine, et d'un peu de terre plastique (terre de pipe) réduite par la cuisson. Le tout est délayé avec de l'eau dans laquelle a séjourné du crottin de cheval. Ce mélange doit passer par un tamis très fin avant d'être employé. Il sert à décaper la pièce et à donner une belle couleur bleu-violet à la fonte.

Mah'rège, s. m. Noircissage. Action de placer le noir d'étuve.

Mayèt, s. m. Maillet. Marteau à deux têtes de bois dur ; il sert à battre les pièces de rapport.

Maigue sâvion. Voyez *sâvion*.

Maisse fondeu, s. m. Chef de fonderie.

Maiste-ovri, s. m. Contremaître.

Maneuve, s. m. Manœuvre, homme de peine, se dit aussi : *manovri*.

Manotte di chéssi, s. f. Poignée de châssis à main.

Mârtai, s. m. Marteau.

Masse, s. f. Fouloir ou batte. Il y en a de plusieurs formes et grosseurs. Servent à damer le sable dans les châssis.

Masse (grosse), s. f. Pilon, gros fouloir.

Masse (cwârêye), s. f. Pilon dont la forme est carrée.

Mastic, s. m. Mastic de fonte.

Modèle, s. m. Modèle. Corps solide, à l'aide duquel on fait le vide dans le sable, et qui a exactement les formes et les dimensions de l'objet moulé qu'il s'agit d'obtenir, sauf une légère augmentation destinée à compenser le retrait (diminution de volume) que subit la pièce par le refroidissement. Les

modèles sont faits en bois, en métal, en plâtre, en cire, en pierre ou en argile.

Mod'ler, v. Modeler, confectionner un modèle.

Mod'lège, s. m. Modelage.

Mod'leû, s. m. Modeleur. Ouvrier qui fait les modèles.

Moyou, s. m. Moyeu des volants et poulies.

Molin, s. m. Broyeur. Il est employé pour réduire le sable fort, séché, afin de pouvoir le préparer comme il doit l'être pour le moulage.

Moule, s. m. Moule. On donne le nom de moule, à un vide pratiqué dans le sable ou autre matière quelconque, lequel doit être exactement rempli par le métal en fusion.

Mouler, v. Mouler. Former un moule.

(V. C. DELON. *Le fer, la fonte et l'acier.*)

Mouler à r'châssi, v. Se fait lorsqu'on n'a pas de châssis pour le faire à retourner. On dit aussi à *chèssî ju*. Voyez ce mot.

Moulège, s. m. Moulage.

Moulège en terre, s. m. Moulage en terre. Il consiste à fabriquer des moules au moyen de briques, mortier, etc.

Moulège è sâvion, s. m. Moulage en sable.

Mouleû, s. m. Mouleur, ouvrier qui moule.

Mouton, s. m. Mouton ou casse-fonte.

N

Nawai, s. m. Noyau. On donne le nom de noyau à une partie creuse dans le modèle et massive dans le moule, qui fait que l'objet coulé conserve les mêmes cavités que le modèle.

L'ouvrier chargé spécialement de la confection des noyaux se nomme *feu d' nawai*, noyauteur.

Nawai à cléf rond, s. m. Noyau à clef. Il se place dans le moyeu d'un volant, d'une poulie ou d'un engrenage, pour caler la pièce sur l'arbre.

Nawai à rinflimint, s. m. Noyau à renflement. Ce noyau est plus gros au milieu qu'aux extrémités.

Nawai di ch'mihe, s. m. Noyau de chemise. Sorte de noyau employé dans le moulage de certaines pièces, telles que cylindre à vapeur, qui consiste à faire un vide n'ayant d'autre ouverture, que ce qui est strictement nécessaire pour pouvoir vider le sable, et laisser échapper, pendant le coulage, le gaz qu'il contient.

Nawai di d'hiège, s. m. Noyau de décharge. Se dit des noyaux réservés pour laisser sortir la vapeur dans un cylindre de machine à vapeur.

Nawai d'passège, s. m. Noyau de passage. Se dit des noyaux réservés pour laisser entrer la vapeur dans un cylindre de machine à vapeur.

Nawai cwâré, s. m. Noyau carré.

Nawai (dimèye), s. m. Demi-noyau.

Noû sâvion, s. m. Sable frais qui n'a pas encore servi. Voyez *sâvion*.



Onai, s. m. Anneau. Les anneaux servent au mouleur en terre, pour monter l'extérieur d'une pièce de forme cylindrique.

Ils servent aussi au mouleur en sable, pour faire, au trousseage, des poulies, etc. On en fait de toutes formes, suivant la pièce à confectionner.

Orillètte, s. f. Outil accessoire du balancier et de la grue. Il se compose d'une espèce de cadre en fer forgé, de forme rec-

tangulaire, dont le dessus est carré et s'accroche au balancier ; la partie inférieure est façonnée de manière à supporter le tourrillon des châssis.

Ovrer à pèce, v. Litt. Travailler aux pièces ou à la tâche. C'est être payé d'après le nombre de pièces exécutées.

Ovreu, s. m. Boutique ou atelier de moulage en terre et de noyautage.

Ouyèt, s. m. Attache ou œillet. Boucle en fer forgé que l'on met dans le moule et qui se trouve englobé dans la fonte, comme dans les contre-poids.

■

Paile, s. f. Poche. Espèce de grande cuillère en fer, au moyen de laquelle on puise dans le creuset, la fonte nécessaire pour couler les petits objets.

Paile à foche, s. f. Poche à fourche. Elle est employée pour les objets d'un certain poids, et maniée par deux ou plusieurs ouvriers, suivant la masse à transporter.

Paile à l'grue, s. f. Grande poche isolée, suspendue à la grue. Elle est employée dans les cas où la masse à transporter est considérable.

Paile à vis, s. f. Grande poche montée à vis par sécurité, pour couler les très grosses pièces.

Palètte, s. f. Palette. Outil principal du mouleur. La palette sert à polir le sable et à réparer les moules.

Palètte ronde di mouleu, s. f. Truelle ronde ou palette.

Palle, s. f. Fermeture du bassin, que l'on élève à volonté pour laisser sortir la fonte.

Pailètte, s. f. Pièce de fer ou de fonte, munie d'un évidement qui est le centre des arbres pour les mouleurs en terre.

Planchi, s. m. Litt. plancher. Voy. *bèràdi*.

Passète, s. f. Support pour noyau. Ce support est en deux parties, celle d'en bas s'enterre dans le sable, l'autre se place dessus et porte le noyau.

Patte di chéssi, s. f. Patte d'attache.

Patte d'onai, s. f. Patte d'attache.

Pègnon, s. m. Pignon, petit engrenage qui commande un grand.

Pèce coulêye, s. f. Pièce coulée; tout ouvrage jeté en moule et fondu.

Pètteure, s. f. Cassure. Endroit où une pièce se casse d'elle-même en refroidissant; cela peut se produire soit par un vice de construction, soit par l'emploi de mauvaise fonte.

Pique, s. m. Pioche.

Piqueu, s. m. Tige de fer ronde et très pointue. Elle sert à percer un trou dans l'ouverture du cubilot pour en faire sortir la fonte liquide, que l'on reçoit dans une poche, pour être versée dans le moule.

Pinçai, s. m. Pinceau. Il sert à noircir les moules.

Pire toun'rêsse, s. f. Meule à repasser.

Planche à nawai, s. f. Planche à noyau. Planche ayant le profil du noyau à faire, et nécessaire au noyauteur pour le tourner.

Planche à trousser, s. f. Planche à trousser; elle a le profil de la pièce à mouler.

Platénne, s. f. Tôle en fer.

Platénne di côpège, s. f. Galette en terre. Elle sert à couper la jante ou le moyeu d'un volant, afin de permettre aux bras de se retirer lors du refroidissement de la pièce, et d'éviter ainsi le cassage au retrait.

Platénne di terre, s. f. Galette en mortier de sable, d'un fréquent usage dans le moulage en terre, et dans le noyautage.

Plèce di lèvai, s. f. Nivelage du sable au moyen de trois règles, nécessaires pour le coulage dit : à découvert.

Plomb, s. m. Fil à plomb. Sert aux mouleurs en terre.

Poirtéye di nawai, s. f. Portée de noyau Partie excédante d'un moule pour porter le noyau.

Poirtéye di r'bouché, s. f. Portée d'un noyau se trouvant plus bas que la ligne de couture.

Poirtéye (haute), s. f. Portée des noyaux qui sont soutenus d'en haut, en entrant dans les chapes.

Poirter à lèvi, v. Porter une charge à l'épaule au moyen d'un levier; on porte à deux et à quatre hommes.

Poussîre, s. f. Poussier de charbon très fin, de bois dur, pour saupoudrer l'intérieur du moule.

Q

Qwârtî, s. m. Litt. Quartier ou quart; partie d'un moule, que l'on doit prendre séparément, afin de pouvoir retirer le modèle du sable, ou pour la facilité de réparer le moule.

R

Rabuvrer lès jèt, v. Litt. Abreuver les évents, c'est-à-dire alimenter la pièce coulée, y ajouter de la fonte par les évents.

Racommôder, v. Raccommoder.

Racommôdège, s. m. Raccommodage; c'est le dernier coup que l'ouvrier donne quand il a retiré son modèle du moule.

Raccoird, s. m. Raccord.

Rallongue, s. f. Allonge. Lorsqu'un châssis est trop court, on y ajoute une allonge.

Ramolli, v. Rendre le sable plus mou, y ajouter de l'eau.

Ramouler, v. Renmouler; replacer le châssis supérieur, ou chappe, après avoir retiré le modèle du moule.

Ramoulège, s. m. Renmoulage, action de renmouler.

Ranchi, v. Expression du mouleur qui exprime par ce mot qu'il ne doit pas y avoir de fausse place sous le châssis retourné.

Rape, s. f. Rape. Espèce de lime pour confectionner les noyaux et moules en terre.

Rapairi, v. Repérer. Marquer des points de repère à un moule dans le moulage en terre, et sur les épures, à l'aide desquelles les modeleurs construisent des modèles en bois.

Raser ine plèce di lèvai. Expression qui signifie qu'en un certain endroit de la fonderie, on a préparé une surface de niveau, et qu'on y a laissé le sable tendre pour y mouler des petites pièces.

Raspèhi l' mah'rè, v. Épaissir le noir, rendre la couche plus épaisse.

Rassèchi, v. Retirer. Pièce qui a fait sa retraite.

Ratèchi ine côte, v. Replacer une partie du modèle qui avait été enlevée pour le mouler.

Râve, s. m. Rateau. Outil pour retirer le combustible du cubilot après la fusion.

Râve di coup'lot, s. m. Rave ou rateau de cubilot; il sert à nettoyer le sol du cubilot.

Rèhaussi lè jet, v. Hausser les événements.

Rèye di chèssi, s. f. Armature pour former un châssis; de même que les deux mots suivants.

Rèye di chappe, s. f.

Rèye di fon, s. f.

Régue, s. f. Règle. On se sert d'une règle pour racler le sable, afin d'en faire une surface unie. Se dit aussi *râle*.

Répaire, s. m. Repère. Point de jonction; ce sont des marques arbitraires, faites à différentes pièces, pour les reconnaître et les rejoindre plus facilement.

Ribrok'ter, v. Replacer des chevilles.

Rifonde, v. Refondre.

Riclawer dès broque, v. Reclouer des chevilles.

Ricûre, v. Calciner les noyaux avant de les placer dans le moule.

Rimah'rer, v. Noircir de nouveau à un endroit d'une pièce où l'on a dû réparer.

Riparège, s. m. Mortier fait de poussière de sable neuf, tamisé très fin, et employé par les mouleurs en terre pour en enduire l'intérieur des moules d'une fine couche avant de les noircir; cette opération rend les moules plus polis, plus lisses, et bouche les crevasses.

Riparège à coke, s. m. Mortier fait de poussière fine de coke employée pour les grosses pièces, telles que cylindre de laminoir.

Ripareu, s. m. Fer à réparer, outil de mouleur en terre. Il est en fer et sert à égaliser.

Rissôder, v. Souder, réunir deux parties, les rejoindre; terme de moulage en terre.

Ristreinde, v. Raffermer une partie du moule qui menace de s'écrouler.

Ritrait, s. m. C'est un défaut qui se produit lorsqu'on néglige de pomper dans les pièces après la coulée; il se forme un trou dans la fonte pendant le refroidissement.

Ritraite, s. f. Retrait du métal produit par le refroidissement de la pièce. Il est d'environ 8 millimètres par mètre de longueur, et varie du reste avec la masse de fonte et la forme de la pièce.

Rôlai, s. m. Rouleau. Il sert à enlever les pièces du mouleur en terre, lorsqu'on ne peut disposer de la grue.

Romaine, s. f. Balance dite romaine, en usage pour peser les grosses pièces.

Rowe so l'angle, s. f. Engrenage construit sur angle droit; on en fait à dents de fer et à dents de bois.

Rûle, s. m. Règle; voyez *règue*.

Rûle di poche, s. m. Mètre pliant.

S

Sabot ou **p'tit bassin**, s. m. Poche; cuillère en fer pour les moules d'une petite capacité.

Sâvion, s. m. Sable.

Sâvion d' mouleu en terre, s. m. Sable en mortier pour le moulage en terre et la confection des noyaux. On ajoute au sable pour lui donner du corps, de la paille hachée, du crin, du crottin de cheval, du tan, etc. Ces matières empêchent le sable, de se crevasser et le rendent plus tendre et plus propre à faire les noyaux.

Sâvion (foirt), s. m. Sable fort. C'est le sable gras naturellement. Il empêche la sortie de l'air qui est chassé hors du moule par la fonte, et provoque des darts et des soufflures. On le calcine avant de l'employer et on le passe au tamis.

Sâvion (maigre), s. m. Sable maigre. C'est celui qui est répandu sur le sol de la fonderie, c'est le plus pur et le plus sec, mais il a peu de cohésion et ne peut constituer un bon moule. Il faut le rendre humide pour lui donner plus de consistance. D'un autre côté, il sèche plus facilement et retient moins l'humidité.

Scanfâr, s. m. Plancher. Voy. *bêrâdi*.

Sèyai, s. m. Seau.

Sèchai à l' poussfre, s. m. Poncis, sac plein de charbon pilé dont on se sert pour saupoudrer.

Sèchi à spèheur, v. Tirer à épaisseur. Terme de moulage en terre et de moulage au trousseau.

Sèrra (gros), s. m. Chaîne munie d'un grand anneau à l'un de ses bouts, et dans lequel on passe la chaîne pour serrer la pièce, et l'enlever du sable au moyen de la grue. Voyez *chaîne à deux branche*.

Sikràwe, s. f. Ecrou.

Sitoufe, s. f. Etuve ou séchoir ; chambre close dans laquelle l'air est entretenu à une température plus ou moins élevée, pour le séchage des noyaux et des moules faits en terre.

Sqwérre, s. m. Equerre ; instrument pour tracer un angle droit.

Sôdai, s. m. Voyez *fleur*.

Sôder, v. Souder. Réunir deux parties, les rejoindre. Terme de moulage en terre.

Sofèl'rèye, s. f. Soufflerie.

Sofler, v. Souffler. Une pièce souffle quand la fonte s'introduit dans le dégagement réservé pour la sortie des gaz du noyau.

Soflet, s. m. Soufflet. Il sert à enlever les poussières tombées dans le moule.

Soffleûre, s. f. Soufflures. Cavités qui se produisent dans la matière ; défaut qui provient, ordinairement, de l'emploi de noyaux trop durs ou imparfaitement séchés.

Sôye, s. f. Scie. Elle sert dans la fabrication des noyaux et des moules en terre.

Souwer, v. Sécher.

Souège, s. m. Séchage des moules. Il se fait au séchoir, ou

au moyen d'un feu que l'on fait sur une tôle et que l'on place au-dessus du moule.

Spèheur, s. f. Epaisseur. Couche de terre; terme de moulage en terre.

Spèheur di fiér, s. f. Epaisseur de fer laissée dans le moule par les noyaux.

Sponjrou, s. m. Gros pinceau pour mettre le noir sur des grandes surfaces.

Stri, s. m. Serre, étrier, outil de fer pour presser les deux parties d'un moule.

Suppôrt, s. m. Voyez *kique*.

T

Taque, s. f. Taque, dalle.

Taque di nawai, s. f. Taquet placé pour porter un noyau.

Tankène, s. f. Poulie pour monte-charges et le monte-charges lui-même. Petite grue ou cabestan placé près du cubilot pour enlever et remuer les gros morceaux de fonte, provenant de vieilles pièces que l'on veut refondre.

Tam'hège, s. m. Tamisage.

Tam'hi, v. Tamiser.

Tamis, s. m. Tamis. Il y en a de toutes dimensions et de tous calibres.

Tapon, s. m. Godet, sorte d'entonnoir par lequel le méta fondu, qui est dans le chenal, passe dans les événements.

Tièsse di chèssi, s. f. Côté de châssis à la grue, où les rillons se trouvent, et qui doit être plus solide que les autres côtés. Voyez *costé di chèssi*.

Toune-vis, s. m. Tourne-vis.

Toune-toiche, s. m. Tourne-torches; outil pour faire les torches de paille.

Touwire, s. f. Tuyère, ouverture d'un fourneau où l'on place les becs des soufflets ou des ventilateurs.

Tracé, s. m. Plan, dessin qui représente la pièce à exécuter.

Tranche, s. f. Tranche. Espèce de gros burin muni d'un manche en bois. Sur ce burin on frappe avec un marteau dit : à frapper devant ; il sert à dégrossir les jets, les darts volumineuses, etc,

Tranche, couteau dont on se sert, pour réparer et tailler les moules que l'on construit.

Trésse, s. f. Support sur lequel on place les lanternes pour tourner toute espèce de noyaux cylindriques pour tuyaux, colonnes, etc.

Trikoisse, s. f. Tenaïlles, tricoises.

Trimper l' fonte, v. Tremper la fonte. Voyez *coquie*.

Trô âx crasse, s. m. Ouverture d'environ six centimètres de diamètre, qui se trouve derrière le cubilot ou sur une des faces de côté, un peu au-dessus des tuyères. Il sert à donner passage au laitier quand on veut laisser monter une plus grande quantité de fonte par le cubilot.

Trô d' halkotège, s. m. Trou d'ébranlage. Ces trous sont réservés pour la facilité de l'enlèvement du modèle hors du sable.

Troussège, s. m. Troussage, moulage sans modèle.

Trousseau s. m. Trousseau.

Toiche di strin, s. f. Torches, cordes de paille que font les mouleurs en terre pour entortiller les arbres à noyaux, avant d'ébaucher ceux-ci à l'argile.

U

Ustèye, s. f. Outil.

Ustèye à cann'leure, s. f. Crochet pour former les canne-

lures; il a ordinairement les bouts de deux dimensions différentes.

V

Veroule, s. f. Virole, petit cercle de métal qui entoure et tient en état le manche d'un outil.

Vintilateur, s. m. Ventilateur, appareil servant à donner le vent au cubilot.

Vis, s. m. Arbre. Il se place verticalement; la partie supérieure est fixée dans un support, le bas repose sur un pivot; c'est le principal outil du mouleur en terre, pour construire la plupart des moules.

Vive-châsse, s. f. Chaux vive.

Volant, s. m. Volant.

W

Wagon, s. m. Wagon. Chariot placé sur rails; voyez *gariot*.

Wènné, s. f. Cric; on s'en sert pour déplacer les grosses pièces.

GLOSSAIRE TECHNOLOGIQUE

WALLON-FRANÇAIS

DU MÉTIER DES GRAVEURS SUR ARMES

PAR

Jean BURY

DEVISE :

A chaque marihà s'clà.

MÉDAILLE DE BRONZE.

A

Américain, s. m. Américain; fusil très commun pour l'Amérique.

Arme, s. f. Arme; instrument de chasse; œuvre d'armurerie.

Armurèye, s. f. Armurerie; fabrique ou magasin d'armes; corps de métier.

Armurf, s. m. Armurier; fabricant d'armes; ouvrier travaillant dans les armes.

B

Bâbe, s. f. Bave, bavure que laisse le burin. On dit : *Rabatte lès bâbe à papî sâbré.*

Bague, s. f. Bague; filet gravé ou incrusté au canon d'une arme à feu.

Banc, s. m. Etabli, sorte de table haute et longue, attachée à la muraille et à laquelle est fixé l'étau.

Batta, s. m. Levier; barre de fer à l'aide de laquelle on fait fonctionner l'étau.

Bascule, s. f. Bascule; pièce principale du fusil. (C'est la plus grosse, mais non la principale qui est la platine. A. T.) ⁽¹⁾.

Blanki, v. tr. Blanchir; tailler au burin plat. (On dit aussi : *hachî*. A. T.)

Bloc, s. m. Bloc; cube de bois sur lequel le graveur colle préalablement la pièce qu'il doit graver.

Blocai, s. m. Blocus; morceau de bois sur lequel est appuyé l'étau.

Bon, s. m. Bon; sorte de reçu qui est remis à l'ouvrier, qui lui donne accès à la caisse du fabricant.

Boule, s. f. Boule; terminaison d'ornement.

Bouquet, s. m. Bouquet; assemblage de fleurs et de feuilles gravées. Les bouquets, dans la gravure genre anglais, sont aujourd'hui d'un usage commun.

Broke, s. f. Broche; cheville de fer qui retient la longuesse à la bascule et sur laquelle on grave une sorte de rosace ou de palmette double.

Burin, s. m. Burin; instrument d'acier pour graver sur métaux.

Burin à l' main, s. m. Echoppe; outil pour graver à la force du poignet, en taille douce.

Buriner, v. tr. Buriner; graver légèrement au burin; se dit principalement pour ombrer les sujets : *Burinez 'ne gotte li pause dè chin il ârè l'air poyou*.

Burin à deux ponte, s. m. Burin à double taille; outil ligné, pour faire deux traits à la fois.

⁽¹⁾ Les notes sigées A. T. sont de M. Alphonse Tilkin (Voir le rapport p. 98).

Boite, s. f. Magasin ; sorte de boîte introduite dans la crosse du fusil et renfermant *les cartouches*. (On dit aussi : *calotte*. A. T.)

Burniheu, s. m. Brunissoir, outil pour brunir. Bon nombre de graveurs s'en servent pour brunir l'incrustation en relief. A. T.

Bûzette, s. f. Capucine, pièce de cuir qui reçoit la baguette du fusil.

C

Cadroye, s. f. Paccotille ; fusil, marchandise de peu de valeur, mauvais ouvrage. (J'ai toujours entendu dire *gadroye* ou *carmadroye*. A. T.)

Cam'lotte, s. f. Camelotte ; id. — *Quelle cam'lotte éco'ne fêye !*

Canon, s. m. Canon ; pièce de fusil ; tube servant à lancer des projectiles.

Chin, s. m. Chien ; pièce de fusil adaptée sur la platine.

Clé, s. f. Clef ; pièce adaptée à la bascule et servant à retenir le canon.

Clicotte, s. f. Loque ; lambeau sur lequel on essuie le burin.

Cohe, s. f. Branche ; introduction d'ornement.

Coirps, s. m. Corps ; partie de revolver ou pistolet.

Compas, s. m. Compas ; instrument pour mesurer.

Côp d' foice, s. m. Coup de force ; coup de burin fort prononcé.

Côpe, s. f. Coupe ; la taille du burin. — *Quelle belle côpe*.

Côper les fond, loc. pré. Tailler les fonds ; enlever à la fourchette l'espace qui doit être maté. (On dit plus souvent : *hachê*. A. T.)

Côte, s. f. Côte; nervure des feuilles. — *Ombre les côte.*

Cowe di bascule, s. f. Queue de bascule; bout de fer partant des oreilles de la bascule.

Cowe di manette, s. f. Queue de sous-garde; pièce de fusil terminant la sous-garde.

Crayon, s. m. Crayon; substance terreuse ou minérale qui sert à dessiner. Le graveur se sert le plus souvent, pour dessiner, d'une pointe en acier ou en bois d'ébène.

Crête, s. f. Crête; quadrillé gravé sur chaque pièce fonctionnante du fusil, afin que le doigt s'y maintienne.

Cokrai, s. m. Chien; gros chien d'ancien fusil à pierre et qui avait la forme d'un coq.

Coulasse, s. f. Culasse. Pièce vissée à la gueule du canon, s'applique surtout aux fusils à un coup. A. T.

Crique, s. f. *Mette dès crique*: incruster du fil de fer dans les canons afin d'en faire disparaître les défauts. A. T.

Cur, s. m. Manique; espèce de gant dont se servent certains ouvriers, surtout les graveurs travaillant le fond creux. A. T.

D

Déssiner, v. tr. Dessiner; tracer, à l'aide du crayon ou de la pointe, le dessin qui doit être gravé.

Dintelle, s. f. Dentelle; embellissement autour de la gravure.

Doguer, v. tr. Travailler ferme; travailler avec célérité.

Drogage, s. f. Camelotte; voir ce mot et *cadroye*.

Drogue, s. f. id.; *I fâ hachî d'vins 'ne sifaitte drogue!*

Dope trait, s. m. Double filet dont un taillé plus légèrement que l'autre. Voir au mot *trait*.

Dorer, v. tr. Dorer; couvrir d'or. Aujourd'hui les graveurs dorent eux-mêmes à l'aide d'un liquide qui se vend en bouteille.

Doreure, s. f. Dorure ; or très mince appliqué sur la gravure.

Durion, s. m. Durillon ; petit calus ou induration locale de la peau par la pression du burin.

Dimêye leune, s. f. Demi-lune ; outil ayant la forme d'une demi lune.

Dope peus, s. m. Double pointe ; outil ayant la forme d'un double point. (Cette définition n'est pas tout à fait exacte : *li dope peus* est composé d'un cercle et d'une pointe au milieu de ce cercle. Voici le dessin : . On devrait dire double perle. (A. T.)

E

Espronte, s. f. Empreinte ; impression de la gravure.

Espronti, v. tr. Empreindre ; imprimer en appliquant un papier sur la gravure et en frappant dessus à légers coups de marteau ou en imbibant préalablement le métal d'encre d'imprimeur.

F

Fâx-vérin, s. m. Pièce en fer se boulonnant au canon ; s'emploie seulement pour les fusils à 1 coup. A. T.

Fiér, s. m. Fer de sous-garde ; pièce de fer placée en dessous de la sous-garde ; voir *foydègè*.

Filet, s. m. Filet ; trait gravé ou incrusté.

Filet grec, s. m. Filet grec ; filet se terminant par une ornementation en forme grecque.

Finde, v. tr. Fendre ; fendre la feuille pour lui donner la forme.

Findège, s. m. Fenderie ; action de fendre.

Fisque, s. m. Fusil ; arme à feu ; les pièces qui la composent.

Foye di vègne, s. m. Feuille de vigne; imitation de la dite feuille.

Foye à deux, s. f. Feuille à deux branches; fendue deux fois.

Foyè à treû, s. f. Feuille à trois branches; fendue en trois fois.

Foye à qwate, s. f. Feuille à quatre branches; fendue en quatre fois.

Foye à cinque, s. f. Feuille à cinq branches; ou demi-feuille de vigne.

Foyège, s. m. Feuillage; partie de queue de sous-garde.

Fond, s. m. Fond; le fond de l'ornement, s'entend du fond creux.

Fristonfrache, s. f. Falbalas; encombrement de garnitures inutiles.

Forchètte, s. m. ou **Peingne**, s. m. Fourchette; sorte de burin plat rayé.

G

Gárniteûre, s. f. Garnitures; toutes les pièces en fer composant le fusil.

Gâillotège, s. m. Complication, falbalas, bel entourage.

Gâilloter, v. tr. Perfectionner; rendre parfaitement beau.

Genre anglais, s. m. Genre anglais; gravure ainsi nommée, composée de rouleaux.

Genre all'mand, s. m. Genre allemand; gravure ainsi nommée, composée de feuilles de vignes.

Genre bouquet, s. m. Genre bouquets; gravure ainsi nommée, composée de bouquets.

Genre-en-finte, s. m. Genre en fentes; gravure ainsi nommée, composée de feuilles simples.

Genre chêne, s. m. Genre chêne ; gravure ainsi nommée, composée de branches et de feuilles de chêne.

Genre chimère, s. m. Genre chimères ; gravure ainsi nommée, composée de formes chimériques.

Genre damier. Genre ressemblant au jeu de dames. A. T.

Genre fond-creux, s. m. Genre fond creux ; gravure ainsi nommée, dont les fonds sont creusés et matés.

Genre foye. Genre léger, feuilles de vigne. A. T.

Genre hâgne, s. m. Genre coquilles ; gravure ainsi nommée, imitation du style Louis XV.

Genre pingni, s. m. Genre panners ; gravure ainsi nommée, composée de petits rubans se croisant.

Genre pointillé, s. m. Genre pointillé ; gravure ainsi nommée, frappée à la pointe ; voir ce mot.

Genre quadrillé, s. m. Genre quadrillé ; gravure ainsi nommée, composée de carrés.

Genre rocaye. Genre rocaille. A. T.

Genre rôsace, s. m. Genre rôsace ; gravure ainsi nommée, forme de rosaces autour des vis.

Genre rôte, s. m. Genre roses ; gravure ainsi nommée, imitation de roses et de feuillage.

Genre sujet, s. m. Genre sujets ; gravure ainsi nommée, composée de sujets de chasse.

Genre trait, s. m. Genre filet ; gravure ainsi nommée, composée de filets simples cotoyant les bords de la pièce.

Gôme, s. f. Gomme ; substance visqueuse pour nettoyer la gravure.

Gravège, s. m. Gravure, œuvre du graveur.

Graveu, s. m. Graveur ; ouvrier gravant à l'aide du burin.

Guimpe, s. f. Guimpe ; ornement étroit autour des pièces.

Guilyocher, v. tr. Guillocher; faire du guillochis. Maintenant on fait guillocher les bandes des canons, ce que faisait auparavant, le graveur au burin.

H

Hachf, v. tr. Hacher; tailler profondément au burin.

Hâr, s. m. Éclat; morceau brisé. *Mi forchète a-st-on hâr qui ji n' pou nin rsinmî.*

Hârder, v. tr. Éclater; briser par accident.

Haveu, s. m. Râcleur; mauvais graveur.

Hipeure, s. f. Égratignure, gratte que l'on fait involontairement avec le burin. A. T.

I

Intrêlace, s. f. Entrelacements; états d'ornements entrelacés.

Intrêlacer, v. tr. Entrelacer; enlacer des ornements.

Inche d'imprimeûr, s. f. Encre d'imprimeur; substance noire d'imprimerie. Le graveur s'en sert pour empreindre.

Incrustâtion, s. f. Incrustation; ornements de filets incrustés.

Incruster, v. tr. Incruster; introduire des filets dans le métal.

Incrusteu, s. m. Incrusteur, ouvrier qui incruste.

Inte-les-deux ou **Èmètrin**, s. m. Entre les deux; ni beau ni laid, ni fin ni gros.

L

Lâse, s. f. Ponté; (Pontet) sous-garde; voir *manète*.

Lêchf, v. tr. Lécher; travailler sans goût. *Si v' lèchîz tant là d'sus, nos n'ârans mâye fini.*

Lèm'ri, s. m. Émeri ; papier pour polir et nettoyer le fer.

Leume, s. m. Lime ; outil pour polir.

Lumer, v. tr. Limer ; polir avec la lime.

Longin, s. m. Lent, peu favorable à la routine. *C'è dès longins ovrège à fer !*

Longiner ou **Lum'siner**, v. tr. Aller lentement ; travailler avec peu de célérité.

Losse, s. f. Louche dans laquelle les graveurs fondent le plomb : *Fonde dè plonke po fer des picète*. A. T.

Longuèsse, s. f. Longuesse ; pièce qui surmonte la bascule et s'adapte au canon.

Loupe, s. f. Loupe ; verre convexe agrandissant la vue.

M

Machine à graver, s. f. Machine à graver ; invention exécutée vers l'an 1884 et occupée chez M. Pieper pour un terme de 3 ans, mais qui n'a guère servi qu'à graver les bandes et les bagues aux canons des fusils.

Manette, s. f. Sous-garde ; demi cercle en fer sous la détente.

Màrtai, s. m. Marteau ; outil pour battre. Le marteau de graveur a deux formes : la première, large, plate et ronde, la seconde en petite boule qui sert à incruster.

Mate, s. f. Mator ; outil quadrillé pour mater.

Mater, v. tr. Mater ; rendre mat : *Mater lès fond*.

Mahège, s. m. Mélange ; gravure embrouillée.

Marque, s. m. Marque, poinçons ; outil à marquer, à frapper les marques.

Moule, s. m. Moule ; appareil servant à la confection des plombs : *Li moule po fer dès picète*. A. T.

N

Neurci, v. tr. Noircir; mettre du noir dans les sujets gravés..

Neur, s. m. Noir; crasse de la pierre à aiguiser.

Neuristé, s. f. Noirceur; qualité qui fait que la gravure paraît noire.

O

Ombe, s. f. Ombre; nervure ou mouvement donné aux feuilles par le burin ou la fourchette.

Omburer, v. tr. Ombtrer, azurer, mettre des ombres dans la gravure.

Orèye, s. f. Oreille; partie de la bascule; culasse.

Ornumint, s. m. Ornement; gravure servant à orner.

Ornuminter, v. tr. Ornementer; faire de l'ornement.

Ornumintège, s. f. Ornementation; action de poser des ornements.

P

Paye, s. f. Paille, défaut dans le métal; éclat.

Payette, s. f. Paillette; parcelle de fer; éclat de la gravure.

Paique, s. f. Asphalte; ciment composé de poix, brique rouge en poudre, colophane et huile: sorte de bitume employé dans le ciment à coller.

Panne, s. f. Panne; terminaison de la panne du canon sur la bascule. On dit aussi: *creux*.

Papi sâbré, s. m. Papier sablé; papier dit « Anglais » dont on se sert pour enlever les baves de la gravure.

Pènne, s. f. Visière; pièce de carton ou de cuir pour garantir le front et la vue.

Peus, s. m. Pointe ; outil ayant la forme d'un point. (Je préfère ici encore la traduction *perle* à celle de *pointe*, car *li peus* est un cercle. A. T.)

Picète, s. f. Pincette ; pièce de plomb, de zinc ou de bouchon que l'on met dans l'étau afin de garantir la pièce à graver.

Pici, v. tr. Pincer, presser, fixer une pièce dans l'étau.

Pinçaf, s. m. Pinceau, sert à mettre de l'huile sur les pièces. Est préféré à la plume. A. T.

Peingni, v. tr. Peigner ; travailler à la fourchette.

Pirre à sinmi, s. f. Pierre à aiguiser ; pierre de Levant ou de grès.

Pirre-ponce, s. f. Pierre-ponce ; pierre poreuse : on s'en sert pour polir l'incrustation.

Plaque, s. f. Plaque ; pièce de fusil. On dit aussi *cou* en wallon.

Plaquif, v. tr. Coller ; fixer la pièce dans le ciment.

Plat-burin, s. m. Burin plat ; outil pour ouvrir et relever le trait qui doit revoir le filet à incruster.

Platène, s. f. Platine ; pièce de fusil, sur laquelle est appliqué le chien.

Plat-trait, s. m. Trait plat ; filet tracé au burin aiguisé plat.

Plate-ustèye, s. f. Outil plat ; sorte de poinçon plat pour incruster. On dit plus souvent : *chasse*.

Plome, s. f. Plume de volaille, pour mettre l'huile sur la pierre.

Plonk, s. m. Plomb ; on dit aussi : *picète*, voir ce mot.

Ponte, s. f. Poinçon ; pointe d'acier ou de bois d'ébène pour marquer.

Potiquet, s. m. Petit pot; sorte de gobelet, contenant l'huile.

Pougnnet, s. m. Manchette en cuir, en toile cirée; bon nombre de graveurs en font usage. A. T.

Piquéu, s. m. Poinçon; forte pointe, servant à enfoncer la goupille.

Plate sére, s. f. Platine; sorte de platine à encastrer dans la baseule de fusil Lefauchaux. (On dit aussi *plate sére* pour les fusils à *baguette* non Lefauchaux. A. T.)

RR

Rifinde, v. tr. Refendre; fendre de nouveau, voir au mot *finde*.

Rifindège, s. m. Refendage; état de la feuille refendue.

Risslmf, v. tr. Aiguiser; aiguiser de nouveau.

Roge di brique, s. m. Couleur rouge; matière entrant dans la confection du ciment.

Rôlai, s. m. Rouleau; contour, sorte de volute, dessin composant la gravure genre anglais.

Rôlette, s. f. Roulette; outil servant à retoucher les sujets.

Rôsace, s. f. Rosace, ornement en forme de rose. (On dit mieux *rosette*. A. T.)

Rôse, s. f. Rose; gravure imitant la rose.

Ruban, s. m. Ruban; espace gravé et réservé à un nom.

Rilèveu, s. m. Releveur burin à relever; voir aux mots *plat burin*.

S

Simpe foye, s. m. Feuille simple; feuille non compliquée.

Sinmef, s. f. Aiguillage; action d'aiguiser.

Sinmf, v. tr. Aiguiser; rendre le burin aigu et tranchant.

Siteule, s. f. Etoile ; outil en forme d'étoile.

Spitteure, s. f. Dentelle ou mouche, garniture ; voir le mot *dintelle*.

Sujet, s. m. Sujet ; dessin, animaux de chasse gravés.

Séwe di chandelle, s. f. Suif de chandelle entrant dans la composition du ciment.

Spéculaire, s. m. Colophane ; espèce de résine entrant dans la composition du ciment.

Siseu, s. m. Veilleuse ; quinquet de travail avec abat-jour en fer blanc.

T

Tambour, s. m. Tambour ; pièce de revolver ayant la forme d'un tambour. On dit plus souvent *tonnerre*.

Terminaison, s. f. Terminaison ; bout d'ornement terminant un filet.

Terrain, s. m. Terrain ; simulacre de terrain gravé environnant les sujets.

Toûnevis, s. m. Tournevis ; instrument pour tourner les vis.

Trait, s. m. Trait ; filet gravé ou incrusté sur les bords des pièces.

Tracer, v. tr. Tracer ; faire des traits, faire le tracé, commencer un ornement.

Traceu, s. m. Tire-ligne ; sorte de compas pour tirer les lignes.

U

Ustèye, s. f. Outil ; instrument de travail.

V

Vis, s. m. Vis ; pièce cannelée en spirale.

Visse, s. m. Étau ; instrument pour serrer. — L'étau de graveur est mobile.

Vérin, s. m. Boulon ; pièce de fer se boulonnant dans la culasse d'un fusil à un coup.

APERÇU DE QUELQUES FUSILS D'EXPORTATION.

Maquignon, s. m. Maquillon ; gros fusil — à un coup. (Le maquillon est un petit fusil au contraire. A. T.)

Cadet, s. m. Cadet ; fusil plus léger, plus coquet — à un coup.

Fâ verin, s. m. Faux boulon ; fusil dont la culasse est d'une pièce — à un coup.

Bèche-di-canne, s. m. Bec de canard ; fusil ainsi nommé à cause de sa forme — à un coup.

Bôr, s. m. Boor ; gros fusil, plus commun encore que le maquillon ; on grave des traits et on frappe une marque sur la platine — à un coup.

Kètt'lente, s. f. Kettelente ; gros fusil, plus commun encore que le maquillon ; on grave des traits au double burin.

Romaine, s. f. Lazarinos ; gros fusil, plus commun encore que le maquillon ; gravure payée d'abord un *patard* et puis cinq centimes : dont 15 marques (19 marques A. T.) sur le canon — à un coup.

Vocabulaire technologique wallon-français

RELATIF AU MÉTIER DES

TAILLEURS DE PIERRE

PAR

F. SLUSE.

DEVISE :

« Francs et joyeux. »

MÉDAILLE DE BRONZE.

A

Accroche. *L'aceroche* sert à réunir deux morceaux de pierre. V. *trô*.

Allè. Cri poussé par les ouvriers qui portent ensemble à la civière, pour soulever en même temps ; *allè houp*, cri du bardeur pour faire avancer les chevaux qui tournent à la *rache*.

Assise. Partie d'une pierre qui doit servir de base à une autre.

Attèche. Partie d'un bloc qui doit disparaître pour que la face soit unie. V. *trô*.

Attèler. Commencer la journée. On sonne pour *atteler*.

Avanci. Manière de tenir son ciseau penché en avant et obliquement quand on *r'toud*.

B

Banc. Division du rocher. Le rocher se présente en bancs plats, en bancs inclinés ou en bancs dressants (droits). *Gros banc*, banc qui joint le *gris-bèche*; *tènne banc*, banc qui se rapproche de la pierre noire.

Bârder. Conduire les pierres du *trou* sur le chantier.

Bârdeu. Bardeur, ouvrier qui *barde*, qui *bârdèye*.

Batte. Encadrement tracé autour d'une face avec un ciseau.

Batte mène. Faire un trou rond et long dans le rocher, y introduire de la poudre et faire sauter la pierre.

Batteux d'mène. Ouvrier chargé de *battre mine*, de préparer la mine.

Bèche di mohon. Bec de moineau : Pointe courte à un *poînçon*.

Bèrwètte. Brouette. Espèce de tombereau à une roue et deux brancards, pour transporter les déblais.

Biètte. Partie droite d'une moulure. C'est la partie de la face qui reste quand on trace la moulure.

Binde. Manière de travailler pour extraire la pierre. V. *travayê*.

Bloc. Masse considérable et pesante de pierre : *Nos avans rayî ou bai bloc*.

Boquet. Morceau. Pierre dont la façon se paie 2 francs 50 à 5 francs.

Bossai. Partie convexe d'une moulure.

Bosse. Élévation qu'on doit enlever pour rendre une face unie. Synonyme de *poque* et de *maque*.

Bouchâde. Boucharde, marteau en fer qui se termine, de chaque côté, par des dents.

Bouchârdér. Boucharder, travailler avec une boucharde, frapper sur la pierre afin d'enlever les petites bosses.

Bouchârdège. Action de boucharder. Ouvrage fait avec la boucharde.

Bouf. Gros marteau pesant jusque 40 kilog. (Outil du *rocheteur*.)

Boulet. Boule de fer de dimensions diverses, qu'on glisse entre le rocher et la pierre détachée, afin d'empêcher celle-ci de retomber.

Boulon. Morceau de fer plat qu'on emploie avant le *boulet* et pour le même usage.

C

Cabestâne. Treuil avec roue dentée employé pour tirer les pierres d'un volume moindre et pour tirer les chaînes. Au commencement de l'exploitation des carrières, l'ouvrier bardeur devait trainer les chaînes, maintenant il emploie le *cabestâne*, qu'il appelle encore *chêt*.

Cache. Trou fait par l'ouvrier dans une pierre.

Cay'ter. Relier, *cay'ter les chaîne*, relier deux chaînes avec deux morceaux de fer recourbés et deux *goche*. *Cay'ter les pierre*, mettre des morceaux de bois entre deux pierres chargées sur la charrette, afin de les préserver contre le cahotement.

Cay'tège. Action de *cay'ter*. Ouvrage fait en *cay'tant*.

Cale. Morceau de fer employé pour faire tenir la *louf* dans son trou.

Caler. Mettre des *cale*.

Calège. Ouvrage calé.

Çantier. Chantier, lieu où l'on taille la pierre.

Carîre. V. *pièrre*.

Cazon. Nom ironique donné au cultivateur par le tailleur de pierre.

Cèque. Cercle en fer mis autour du maillet pour le renforcer.

Cècler. Mettre des cercles.

Chafne. Lien composé d'anneaux en fer passés les uns dans les autres. Les chaînes de carrière sont très grosses, très longues, très lourdes.

Chanfrein. Surface formée en rabattant l'arête d'une pierre.

Chaos. Pierre dont la façon est payée 5 francs et au-dessus. *Braire à chaos*, appeler les ouvriers à tour de rôle pour voir qui veut faire tel ou tel *chaos*.

Chapaf d'priesse. Poinçon pour forer de larges trous dans une pierre, afin d'y passer un boulon.

Châte. Veine noire qui se trouve dans la pierre.

Chérètte. Charrette. Véhicule pour transporter les pierres. Les charrettes des carrières ont la forme des binards.

Chèrgeu. Chargeur, ouvrier qui charge la charrette. Endroit où l'on charge.

Chèrgi. Charger, mettre les pierres sur la charrette.

Chèrgège. Action de charger.

Chèt. V. *cabestâne*.

Chin. Somme d'argent ramassée entre plusieurs ouvriers pour acheter du genièvre. *Fer on chin*, mettre de l'argent.

Civire. Brancard pour transporter des pierres.

Cisai. Instrument de fer tranchant par un bout et terminé de l'autre par une tête arrondie. *Cisai à bois*, ciseau pour recouper le maillet.

Cis'lège. Action de *cis'ler*. Ouvrage fait avec le ciseau.

Cis'ler. Travailler avec un ciseau.

Cis'lure. Tout travail fait avec un ciseau. Terme plus précis que *cis'lège*.

Clâ. Clou, partie dure qui se trouve dans la pierre, et contre lequel l'acier se brise.

Cogne. Grande barre en fer dont se sert le rocheteur.

Coirbâ. Cliquet du cric. Petit levier en forme de virgule qui empêche la roue dentée du cric de tourner dans un sens contraire à celui du mouvement donné.

Compas. Instrument à deux branches mobiles servant à transporter des longueurs.

Côpe. Action de couper la pierre. *Fer 'ne côpe*, couper un bloc dans le rocher au moyen d'outils.

Coquille. Coquillage pétrifié qui se trouve dans les blocs.

Cougnnet. Coin. V. *spigo*.

Crama. Partie fourchue du cric.

Crâwe. Poinçon recourbé qu'on emploie quand on ne peut frapper droit.

Creux. Partie concave d'une moulure.

Croc. Instrument en fer, rond et recourbé avec lequel les bardeurs traînent les chaînes et enlèvent les *rôlai à broyi*.

D

Déblai. Terres enlevées.

Déblèyer. Enlever la terre pour arriver à la pierre et la transporter.

Déblèyège. Action de déblayer. Ouvrage fait.

D'hovrège. Action de *découvrir*.

D'hovreu. Ouvrier qui découvre.

D'hovri. Découvrir, déblayer, enlever la terre et la mauvaise pierre pour arriver aux bancs de bonne pierre.

Diale. Gros vis pour faire tomber les pierres détachées.

Digrette. Petite ciselure.

Dint d'soris. Tache blanche affectant la forme de dents de souris, qui se trouve dans la pierre.

Dissèrre. Isolement d'une partie du rocher (bonne pierre) fait au moyen de *pétards* et d'outils. *Fer 'ne dissèrre*, isoler la bonne pierre afin d'avoir plus de facilité pour l'extraire.

Diqwât'ler. Partager les blocs en plusieurs parties.

Ditèler. Finir journée, quitter le travail.

E

Ècass'mint. Entaille, coupure dans la pierre.

Èpann'ler. Ébaucher. *Èpann'ler 'ne moulure*, faire ressortir les parties les plus saillantes d'une moulure pour des traits droits, afin qu'on puisse saisir ce que sera l'ouvrage.

Èpann'lège. Ouvrage ébauché. Action d'ébaucher.

Èplonker. Couler du plomb dans des trous pour suspendre les portes, les fenêtres, les barrières, etc.

Èplonkège. Action de plomber.

Èstale. Platine. Morceau de fer qu'on introduit dans des *trous de spigo*, au fur et à mesure que le *spigo* s'enfonce. V. *travailler à la binde*. Syn. : *platènne*.

F

Face. Partie d'une pierre qui doit être vue.

Faliga. Morceau de cuir pour envelopper le pouce, afin de le préserver contre le contact du fer.

Fier. Fer. Outil en fer des carriers. *Fier di mène*, longue

barre en fer pour battre mine. *Fier d'ornemint*, petits ciseaux et petits poinçons.

Flèmme. Paresse. Synonyme : *troÿe*.

Foche. Fourche. Pieu terminé par deux dents pour soutenir la *latte*.

Forviser. *Viser* en laissant le côté où l'on se trouve plus bas que l'autre. Contraire : *lèyi s' elimpe*.

G

Gare à la mine, Gare au pètard. Cri lancé avant de mettre le feu à la mine, au pètard.

Gatte. Tréteau. Assemblage en bois pour soutenir les bras de la charrette pendant qu'on charge.

Goche. Grands anneaux plats et allongés pour *cay'ter* les chaînes.

Gottfire. Gouttière. Partie d'une moulure qui empêche les eaux de suivre le mur et d'y pénétrer.

Govion. Forme des trous servant à plomber. V. *èplonker*.

Gradine. Ciseau terminé par des dents ; remplace la boucharde ou s'emploie après.

Gradinège. Ouvrage fait avec la gradine. Action de gradiner.

Gradiner. Travailler avec la gradine. Tracer des rangées régulières de points.

Grès. Morceau de grès pour aiguiser les outils. *Grès à poinçon*, pour faire les pointes ; *grès à plats fier*, grès pour repasser les ciseaux. V. *r'côper*, *r'picoter l' grès*.

Gris-bèche. Pierre (Masse de), qui, dans le rocher, se trouve le plus au nord. Elle est très dure et difficile à travailler.

Gros-banc. V. *banc*.

II

Hame. Banc. Petit siège composé d'une planche circulaire et d'un seul pied.

Haminte. Levier. Barre en fer pour soulever les fardeaux, pour détacher les blocs.

Hârt. Morceau de pierre enlevé d'une arête, place formée par l'enlèvement de ce morceau.

Hawai. Houe. Instrument en fer, plat et recourbé, avec un manche, pour remuer la terre.

Hèplège. Action de *hèpler*, travail provisoire.

Hèpler. Ciseler à grands coups irréguliers avec un *hèrpai*.

Hèrpai. Large ciseau ; peut avoir jusque sept centimètres de largeur.

Heure les limé, Heure les châte. Enlever au marteau les parties défectueuses d'un bloc.

Honni. Gâter une pierre en enlevant une partie nécessaire : *On honnihe sovint à case des limés.*

Horon. Pièce de bois sur laquelle on fait avancer les pierres.

Hossi (l'haminte). Introduire le levier dans les fissures du rocher et la faire aller de droite à gauche (en tous sens), pour faire tomber les blocs.

Hossège. Action de *hossê*.

Houpe. Pelle. Instrument en fer, plat et large, muni d'un long manche pour enlever la terre remuée.

Houp'lège. Action de *houp'ler*.

Houp'lèye. Ce qu'on peut enlever en une fois avec une *houpe*.

Houp'ler. Enlever, avec une *houpe*, les terres remuées.

I

Indai. Levier court, à bout aplati, employé pour charger les pierres sur la charrette. V. *prinde à chòque*.

J

Jao. Cavité pleine d'eau qui se trouve dans les pierres.

Jonteûre. Joint. *Fer 'ne jonteûre*, marquer les joints pour mettre la pierre à longueur (en indiquer les dimensions justes).

Journèye. Travail d'un jour. Salaire d'une journée de travail.

L

Lâque. Cri du bardeur afin de faire reculer les chevaux qui sont à la *vache*, pour que les chaînes ne se raidissent pas trop ou qu'elles le fassent à point.

Latte. Assemblage en bois, recouvert de paille, pour préserver le tailleur de la pluie, de la neige, du vent, etc.

Lèyi dri. Laisser en arrière. Manière de tenir son fer penché en arrière et obliquement quand on *r'tond*. Contraire de *avanci*, avancer.

Limé. Raie blanche qui se trouve dans la pierre, défaut de la pierre.

Lossette. Outil ayant la forme d'une cuiller, pour enlever les poussières des trous faits avec les poinçons.

Loûf. Pièce en fer composée d'un anneau tenant à un parallépipède en fer. V. *trô d' loûf*.

M

Ma. Gros marteau en fer.

Mayet. Maillet. Marteau en bois à surface courbe et à deux

têtes. *Mayet r'côpé à pîd d' vache*, maillet dont les deux bouts sont coupés droit au moyen du *ciseau à bois*.

Maïste-ovrf (**maisse-ovrf**). Maître-ouvrier, appareilleur. Celui qui est chargé de la surveillance des travaux ; le maître-ouvrier trace la coupe des pierres.

Malète. Cri du maître-ouvrier pour faire cesser le travail.

Manœuvre ou **Manovrf**. Ouvrier à la journée.

Manovrer. Travailler à la journée.

Maque. V. *bosse*.

Massète. Marteau en fer.

Mastic. Composition d'huile et de cire pour coller les morceaux *honnî*.

Mastiquège. Partie de la pierre collée avec du mastic.

Mastiquer. Coller avec du mastic.

Mène. Mine. Trou fait dans le rocher avec le *fer de mine*, rempli de poudre, pour faire sauter le rocher. *Tirer 'ne mène*, mettre le feu à la mine. (N'était pas employée anciennement, l'extraction se faisait à l'aide d'outils.)

Mète de face. Mesurage d'une face. Être payé par mètre de face.

Moëllon. Petits blocs employés pour bâtir.

Moule. Profil en zinc d'une moulure.

Moulure. Partie plus ou moins saillante d'une pierre devant servir d'ornement.

Moite pîre. Pierre presque argileuse, pas encore formée.

N

Neûre. Masse de pierre, de couleur noire, qui, dans le rocher, se trouve le plus au midi ; elle est tendre et s'emploie pour la construction des ponts, aqueducs, etc.



Ovri d'pièrre. Ouvrier qui travaille à la carrière.

P

Paillasse. Tas de paille sur lequel on renverse la pierre ; tas de pierrailles qu'on met sous la pierre, afin de la soulever d'un côté.

Palette. Encadrement, ciselure autour de la partie bouchardée ; *taper 'ne palètte*, faire une palette.

Pétard. Petite mine d'un pied de longueur environ pour faire ouverture. V. *gâre*.

Pic. Outil du *d'houvreu* (découvreur). Instrument de fer courbé et pointu pour remuer la terre.

Pièrre. Carrière. Lieu où l'on extrait et où l'on travaille la pierre.

Piqu'tège. Pointillage, action de pointiller. Ouvrage pointillé.

Piqu'ter. Pointiller, faire des points dans une face avec un poinçon.

Pirre. Pierre. Corps dur et solide, de la nature des roches, qu'on emploie, entre autres, pour bâtir. (Litttré.) Bloc que l'ouvrier travaille. *Pirre di tège*, pierre dure, propre à être taillée ; *pîrre bleû* ou *bleûve pîrre*, pierre bleue. *Pîrre lèyèye diso l' martaî*, pierre achevée avec le marteau. *Pîrre qui torelle*, pierre dont la façon doit être achevée par un ouvrier autre que celui qui l'a commencée.

Pirhètte. Petit morceau de pierre.

Planche di weine. Planche de cric. Planche employée lorsque la crémaillère du cric est trop petite ; on l'applique entre le *crama* et le bloc à soulever.

Platènne. V. *èstale*.

Poli. Polir, rendre une face unie avec du sable et un morceau de grès par le frottement.

Polihège. Action de polir.

Ponçon. Poinçon. Outil de fer aigu, servant à percer et à enlever les bosses. Sa longueur varie entre 15 et 60 centimètres.

Poque. V. *bosse*.

Potte. Grande *cache*.

Poussire. Pierre réduite en poudre.

Prinde à chôque. Introduire l'*indai* sous la pierre pour la soulever et la faire avancer sur la charrette.

P'tit. V. *chin*.

Q

Quitèyège. Action de *quitèyî*.

Quitèyî. Partager, on dit aussi *d'qwât'ler*.

Qwârer. Retenir un quart du salaire de la journée à un ouvrier arrivant trop tard.

Qwinzaine. Deux semaines. Somme d'argent gagnée pendant quinze jours de travail.

R

Rabat. V. *chanfrein*.

Rabatte. Renverser la pierre sur la *paillasse*.

Rampe. Plan incliné qui descend dans le *trou* (carrière).

Raval'mint. Pente donnée à une partie de la pierre. *Fer on raval'mint*, enlever plus de pierre d'un côté que de l'autre. Au seuil de la fenêtre il y a un *ravalement*.

Rawhi. Refaire la pointe au pointon.

Râyî. Arracher : *Nos avans râyî on baî bloc*.

R'ciselège. Action de *reciseler*. Ouvrage *reciselé*.

R'ciseler. Donner de fins coups de ciseau, bien droits et bien réguliers.

R'côpège. Action de *recouper*.

R'côper l' grès. Enlever les parties du grès qui sont en élévation par suite de l'aiguïsement des outils pour le rendre uni.

Réglège. Réglage, action de *régler*.

Régler. Vérifier les dimensions. V. *rifèrê*.

Rènèss'lège. Action de *rènèss'ler*. Ouvrage *rènèss'lé*.

Rènèss'ler. Remettre de l'acier sur le fer.

R'freinège. Action de *r'freiner*. Ouvrage *r'freiné*.

R'freiner. Faire un fin ciselage (les coups de ciseau se suivant de près) sans lever la main et en avançant.

R'hèplège. Action de *r'hèpler*. Ouvrage *r'hèplé*.

R'hèlper. Helper de nouveau afin de rendre la face plus unie.

Rifèri. Passer (travailler) la pierre au marteau afin de lui donner à peu près les dimensions voulues.

Risplinquer. Payer un verre à celui qui vous en a offert un.

R'nèttf l' travaux. Enlever les pierrailles du chantier.

Roche. Masse de pierre ; on dit aussi *rocher*.

Roch'tège. Rochetage, action de *rocheter*.

Roch'ter. Rocheter, travailler à la roche.

Roch'teu. Rocheteur, ouvrier qui travaille à la roche.

Rôlai. Rouleau. Pièce de bois cylindrique sur laquelle le bardeur fait avancer la pierre. *Rôla à broyi*, rouleau percé de trous dans lesquels on introduit un levier pour les faire tourner.

Rond'lège. Action de *rond'ler*. Ouvrage *rond'lé*.

Rond'ler. Faire un rabat rond.

Rowe di horre. Système de poulies pour tirer les pierres hors du *trou* de la carrière.

Royf. Tracer un trait avec le *rule* et un ciseau, sans se servir du maillet. V. *tracer*.

R'picotège. Action de *r'picoter*. Ouvrage *r'picoté*.

R'picoter l'grès. Donner des coups de poinçon sur le grès.

R'tondège. Action de *r'tonde*. Ouvrage *r'tondu*.

R'tonde. Ciseler pour la dernière fois.

R'trinchège. Action de *r'trinchê*.

R'trinchi. Retrancher, préserver les arêtes en les faisant rentrer quelque peu.

Rule. Planche étroite et longue dont le tailleur se sert pour juger de l'horizontalité d'une face ; *rule di poche*, mètre pliant.



Sævion. Le *sævion* se fait souvent le soir, le *chin* peut se faire pendant la journée. V. *chin*.

S'batte ine ciselure. Faire une batte. *S'batte li face*, rendre une face plus ou moins unie avec un *s'batteû*.

S'batteû. Léger poinçon.

S'clat. Éclat, morceau de pierre enlevé par les outils.

S'climpe. Manière de viser. V. *viser*.

S'cottège. Action de *s'cotter*. Ouvrage accompli en *s'cottant*.

S'cotter. Mettre des *s'clat* sous la pierre qu'on soulève avec le cric.

Sêmî. Aiguiser. *Sêmî à bêche di mohon*, faire une pointe courte au poinçon.

Spigo. Coin ; instrument en fer pour fendre le rocher, les pierres.

Spinci. Épincer, découper les blocs, les équarrir, les dégrossir, les mettre à même d'être taillés.

Spinciège. Épinçage, action d'*épincer*. Ouvrage *épincé*.

Spincieu. Ouvrier qui épince.

Spiter. Recevoir de la poussière dans l'œil.

Sqwère. Équerre. Instrument pour tracer des angles droits, des perpendiculaires; *fâx sqwère*, équerre qu'on peut replier.

T

Taille. Manière d'obtenir, d'un bloc brut, la pierre demandée.

Talon rëvièrsé. Talon (renversé). Moulure concave par le bas et convexe par le haut.

Tape. Partie du maillet avec laquelle on tape, on frappe sur le ciseau ou le poinçon.

Taper à bosse. Enlever les bosses.

Tèche. Marque qui se trouve dans la pierre. *Blanquès tèche*, tache blanche. Ces taches affectent souvent la forme de *clâ d' solé*, clous de soulier ou de *dint d' soris*. V. ces mots.

Tèyeux (d' pîrre). Ouvrier qui taille, qui façonne la pierre.

Tèyf. Tailler la pierre, la façonner, lui donner la forme demandée.

Tèyège. Action de *tailler*. Manière de *tailler*.

Tièsse di chin. Petit rouleau.

Tièsse di moule. Partie intérieure d'un montant.

Toûr di rein. Morceau de pierre dont la façon revient à moins de 2 francs 50.

Toûr dé l' vache. Lieu où se trouve la *vaché*; cercle décrit par la vache et les chevaux qui la font tourner.

Tracer l' trait. Marquer davantage le trait *royî* en se servant du maillet.

Trait. Ligne tracée avec le ciseau seul ou avec le ciseau et le maillet. V. *royè* et *tracé*.

Tranchée. Ouverture plus ou moins longue et large, faite dans le sol pour arriver à la bonne pierre.

Travayî. Travailler; *travayî à pèce*, travailler à pièce, savoir ce qu'on gagnera en faisant telle ou telle pierre.

Travayî à l'binde. Enfoncer le spigo dans un trou fait dans le rocher en se servant des *èstale* pour détacher de plus en plus la pierre.

Travaux. Lieu où l'on travaille.

Trawet. Petit poinçon.

Trigu. Amas de terre et de pierres enlevées du *trou* et mise en tas.

Trô. Trou, ouverture, excavation où l'on arrache la pierre. *Trô à l'acceroche*, trou fait pour accrocher; *Trô à l'attèche*, trous faits pour enlever l'*attèche* en deux ou trois coups.

Trô d'govion. Trous pour *èplonker*.

Trô di spigo. Ligne de trous faits au poinçon et dans lesquels on introduit le *spigo* pour faire fendre la pierre.

Troye. V. *flème*.

V

Vache. Cabestan. Tourniquet à un seul bras pour tirer les blocs hors du trou à l'aide de chevaux. Est remplacé aujourd'hui dans les grandes carrières par l'élévateur.

Vis. Pièce ronde en fer avec des cannelures en spirale. On l'introduit entre le bloc détaché et le rocher, afin de faire l'ouverture de plus en plus grande et de faire tomber le bloc. Selon sa forme, on l'appelle *vis à botèye* (vis à bouteille) ou *vis à colonne* (vis à colonne). V. *diale*.

Viser. Voir au moyen de deux *rule*, si les quatre coins de la pierre sont sur le même plan. *Lèyt s' climpe*, viser en laissant le côté où l'on se trouve plus haut que l'autre. V. *forviser*.

Vône. V. *châte*.

W

Wagon. Véhicule, voiture pour transporter les blocs d'un endroit à un autre.

Wague. Tas de pierre et de terre qui se détache du rocher subitement ou par suite d'un *rochetage*.

Waguer. Se détacher, tomber.

Weine. Cric. Machine à crémaillère et à manivelle pour soulever les blocs. *K'tourner les weine*, employer les weines, indique le degré de force d'un ouvrier carrier : *I k'toùne ine weine, sins s' gêner*, il se sert du cric (le porte) sans se gêner.

Windai. Vilebrequin, outil pour percer la pierre.

Y

Ype. *Latte* ayant la forme d'une herse. Herse, en wallon, se disant *ype*.

RAPPORT

SUR LE 13^e CONCOURS (PIÈCES DE THÉÂTRE).

MESSIEURS,

Notre concours de comédies a, cette année encore, trouvé chez nos auteurs le meilleur accueil.

Est-ce à dire qu'ils y aient envoyé des chefs-d'œuvre, tant s'en faut.

Nous devons même dire que la valeur moyenne des pièces présentées est inférieure, et d'assez bien, à celle de nos concours antérieurs.

Des quatorze comédies reçues, nous en écartons sept.

Elles sont toutes du même auteur ; nous nous refusons à les juger pour les motifs suivants :

1^o L'une d'elles est une copie littérale du *Lot d'a Gégô*, d'Alexis Peclers. C'est le n^o 2. *On bonheur ni vin nin sins l'aute*.

2^o Une seconde (*Qwârtî à louer*) nous est présentée une fois en prose (n^o 1), une autre fois en vers (n^o 13 *bis*), une autre fois encore en vers sous le titre de : *On vîx galant* (n^o 6); elle n'est autre qu'un vau-deville en un acte de Victor Cornet : *Ine chambre à louer*, imprimée en 1888.

3^o Une troisième est écrite en vers sous le titre :

Les fièsse dès maçon, et est remise en prose sous le titre *Li crama*.

4^e Enfin cet auteur s'est fait connaître en signant la pièce n^o 2 et en inscrivant son adresse sur la pièce n^o 3. Lé n^o 13 (*L'amour è-st-aveûle*) lui appartient aussi.

Mais passons aux pièces sérieuses :

Le n^o 5 est intitulé : *Piote dè l'classe*, comédie en trois actes. La pièce est écrite en dialecte de la vallée du Geer; c'est là d'ailleurs que l'auteur a placé ses différentes scènes.

On y voit trois soldats libérés du service militaire, qui reviennent dans leurs foyers où l'un d'eux, Jòseph, doit retrouver sa bonne amie, Garite. Toute la pièce roule sur ces amours, contrariées par le père de Garite, qui souhaiterait pour sa fille un autre amoureux moins buveur et moins paresseux, le brave Léon, par exemple.

Le second acte se passe presque entièrement en narrations de farces de caserne, que les trois soldats font à ce Léon appelé nouvellement sous les armes par le sort.

Le dialogue est extraordinairement faible. Des longueurs, des redites, des chevilles, des monologues impossibles. Certaines scènes, très plates, frisent l'immoralité. Le dénouement est brusque et malheureux.

C'était cependant une œuvre de longue haleine, près de trois mille vers. La scène III du 2^e acte a 127 vers, et la scène IV, où l'on trouve un per-

sonnage en plus, n'a que la bagatelle de 252 vers. On y voit un monologue de 44 vers. Il est vrai que Victor Hugo en compte d'énormes. Mais nous ne croyons pas la raison suffisante pour faire accorder une récompense à l'auteur.

Nous retrouvons encore ces faiblesses, mais à un moindre degré, dans le n° 8, *Li Troquette èt l' Gèrmalle*.

C'est un imbroglia basé sur la ressemblance de trois frères jumeaux, dont deux sont épris de deux sœurs jumelles. Le style est bon et le vers assez bien frappé. Mais on cherche en vain les traits piquants promis par un titre de cette espèce. L'auteur nous paraît connaître son wallon et la scène ; mais il a été malheureux dans la façon de traiter son sujet. Nous remarquons dans cette œuvre un oncle qui n'est pas d'Amérique, mais de Bois-de-Breux, en remplissant tout aussi merveilleusement les fonctions de *deus ex-machina*. Nous signalerons aussi deux sauvetages qui aident au dénoûment. C'est vieux jeu.

Par contre, nous devons ajouter qu'en général ces personnages sont assez bien campés, et leurs caractères relativement bien observés.

Néanmoins nous ne croyons pas devoir accorder de récompense à l'auteur.

Il est à désirer que nos écrivains repoussent ces *deus ex-machina*, ces ficelles théâtrales usées à se rompre, ces sauvetages émouvants consacrés par l'hymen ou la réconciliation, en un mot, tous ces

clichés d'un autre âge dont n'a que faire notre théâtre moderne, aux allures plus franches, à l'amour plus vibrant du vrai. Guerre à ces exploits de coulisses, à ces faits capitaux de derrière les décors, gros de conséquences scéniques, mais qui n'ont leur raison d'être que dans la pauvreté d'imagination d'un écrivain court de dénouement.

Ce reproche, nous devons aussi le faire au n° 9, *A molin*. Là, nous voyons un garçon meunier épris de la fille de son maître. Un berger, qu'on s'étonne un peu de voir constamment au moulin, convoite la place de *groumet* tenue par son camarade et, pour se la faire échoir, dénonce au meunier les amours en jeu. Le meunier en colère chasse son groumet. Heureusement, ou malheureusement, comme on voudra, la petite fille du père courroucé tombe à l'eau ; heureusement encore, le groumet est là qui la sauve. D'où mariage.

Outre la banalité, on ne comprend pas pourquoi le groumet chassé veut encore quitter le moulin après l'acte méritoire qu'il a posé ; il doit s'attendre au pardon de son maître.

Le wallon est en général de bon aloi, mais le style est loin d'être soutenu. Les périodes sont longues, et de nombreuses chevilles s'observent en leur cours.

Citons au hasard :

Co bin qu'is v's ont-st-avu, awè, ciète, on l' pou dire,
Is d'vèt èsse bin binâhe, èt ci n'è nin po rire,
Ca vos risquîz vosse vèye.....

Puis :

J'a por vos les même sintumint,
Crèyez-l', awè, c' n'è nin po rire.....

Plus loin :

V's allez baguer fou d'cial, bin vite, à pus habèye.

L'œuvre, qui appartient au genre vaudeville, est entrecoupée de chants ; mais ces chants sont d'une grande banalité. L'auteur a sans doute pris pour devise, comme l'a remarqué l'un de nous, que ce qui ne se dit pas se chante. A ce propos, une remarque générale. Nos écrivains wallons adorent le vaudeville; s'ils ne l'ont pas inventé, ils lui vouent en tous cas un culte particulier ; par malheur, cédant en cela à de nombreux exemples d'auteurs français, ils intercalaient leurs *vaudevilles* (au sens propre) un peu à tort et à travers.

A notre avis, les rimes chantées, en comédie, doivent ne servir qu'à souligner ou bien à élever un sentiment. Elles doivent, quant au sens, faire partie intégrante de l'œuvre, et l'auteur doit joindre à la délicatesse de leur choix tout le piquant de l'à-propos, toute la verve grande d'une brillante pensée. Sinon, elles ne sont que hors d'œuvre ; elles sont donc à rejeter.

Combien ne remarque-t-on pas l'absurdité de ce personnage exhalant sa colère en quelques strophes, sur un air connu, dont le refrain est souvent repris en chœur par les autres. Combien encore étonnants ces amoureux qui, après une tendre tirade, s'ap-

prochent de la rampe, attendent les primes mesures battues par le geste emphatique du chef d'orchestre, puis répètent, dans une musique sucrée, les mêmes serments qu'ils viennent d'échanger.

Plus de naturel, plus de goût dans le choix des chants intercalés, voilà ce que nous demandons à nos auteurs.

Mais, fermons cette parenthèse pour en revenir à notre comédie *A molin*.

Cette œuvre, nous l'avons dit, a de graves défauts ; mais elle est écrite en bon wallon, elle est assez solidement charpentée et elle ne manque pas de cohésion. En outre, l'auteur fait preuve de connaissances scéniques.

C'est pourquoi nous sommes d'avis de lui accorder une mention honorable, soit une médaille de bronze avec impression, les chants exceptés. Nous lui conseillons en outre de tenir compte des critiques faites plus haut. Nous terminerons en tous cas l'impression de son œuvre à la scène où le groumet vient de sauver l'enfant.

Dans le n^o 7, *Plaisir di vîx*, nous constatons un fait assez étrange.

Le premier acte est bourré de chevilles, de longueurs ; il fourmille de sous-entendus nombreux et incompréhensibles. L'auteur a voulu sans doute éviter les monologues, mais il est tombé dans l'excès contraire ; sa phrase est hachée, horripilante. Sur la scène, tout le monde rit ; mais dans la salle personne ne comprendra pourquoi. Un exemple. Scène

III. Les vieillards sont en train de se rappeler le bon vieux temps.

MAYANNE, *à Gille.*

Mains di quoi d'hez-v', donc vos ?

LOUIS, *à Mayanne.*

Gille di, parait Mayanne, qu'a vingt an j'a stu sot !

MAYANNE, *aspoyant so ses parole.*

Fâ-t-i v' dire ? A m' sonlant, Gille n'a mâye dit si vrêye !

(Louis fai 'ne moue. Gille et Mayanne riêt.)

GILLE.

Èye, on 'nn apprend dès bèlle ! Ie Mayanne, binamèye,

Çou qu' vos v'nez dè dire là !

(A pàrt.)

Louis qu' s'aveu vanté.

(Gille rèye tot louquant Louis.)

LOUIS, *à Mayanne on pau freûd.*

Jans, n' riez nin ainsi !

(A Gille.)

Fré Gille, vos comprindez,

Mayanne...

GILLE, *riant.*

Awè dai fré !

LOUIS, *bas à s' fré.*

Inte nos deux, s' fallève dire...

GILLE, *riant.*

Awè.

LOUIS, *riant.*

Vos comprindez ?

GILLE, *coujonnant.*

Nènni vos, c'è po rire !

LOUIS, *coujonnant.*

Mayanne, parait...

GILLE.

Oui, oui !

LOUIS, *riant.*

Ji v' contrè tot çoula

Pus târd... inte di nos deux...

GILLE, *riant*.

A la bonne heùre, c'è ça !

(Dè vèye li manège d'à Louis li vèye Mayanne è s'fauteuje rèye di si bon coâr qu'elle hictèye.)

MAYANNE, *riant à Louis*.

Qui racontez-v' à Gille donc la, Louis ?

LOUIS, *à pârt*.

Aye, aye !

MAYANNE, *à Louis*.

Qui d'hez-v' ?

LOUIS, *géné*.

Mi ? Rin !

L'action ne commence en réalité qu'à la scène IV du 2^e acte. Des défauts analogues à ceux que nous venons de signaler se retrouvent encore dans les deux derniers actes, mais en moins grand nombre. L'auteur nous montre deux vieux et une vieille qui parachèvent le mariage de deux jeunes voisines Mérence et Julie ; la première doit épouser un employé, la seconde courtise Armand, fils d'un riche industriel. La mère de Julie, Bertine, trouve un jour Armand aux pieds de sa fille et s'oppose à son mariage. Malheureusement pareille opposition est peu naturelle, d'autant plus qu'elle dure trop longtemps. Il n'est, en outre, pas croyable qu'Armand, chassé de la maison, soit choisi comme témoin lors du mariage de Mérence. Nous ajouterons que le premier tête-à-tête d'Armand et de Julie a un motif trop artificiel : un parapluie oublié.

Outre ces défauts, nous devons signaler la lenteur du développement de l'action.

Remarquons encore deux chants placés mal à propos après deux scènes d'amour.

Par contre, le wallon est correct, et le vers assez bien frappé. Il y a de bonnes scènes au second et au troisième acte.

Le n° 10 est intitulé : *Li Keûre d'à Soussour, ou lès Rabrouhe d'à Lorint*.

L'auteur aurait mieux fait de partager son œuvre et son titre en deux parties. A côté l'une de l'autre, se coudoyant sans se pénétrer, se trouvent en effet là deux actions, l'une mauvaise et burlesque, l'autre bonne et touchante.

La bonne nous montre une jeune ouvrière qui a élevé son frère puiné. D'autre part, nous voyons Gilles, un cœur d'or, qui a recueilli et élevé le fils naturel de sa sœur. Ces deux honnêtetés s'attirent. Mais *Soussour*, pour mettre à l'épreuve l'amour de Gilles, lui dit qu'elle aussi possède un enfant illégitime. Malgré cela, Gilles persiste dans son amour et *Soussour*, dévoilant son stratagème, lui présente, comme leur désormais, l'enfant naturel recueilli par Gilles.

Ajoutez à cet épisode les amours gaies du frère de *Soussour* et d'une jeune voisine. Entre eux ce ne sont que saillies, que réparties spirituelles; ce genre a déjà réussi à Joseph Demoulin dans *Paul Lambert*.

L'autre action, la mauvaise, consiste en les amours burlesques d'un vieux et d'une vieille, *Dadite* et *Lorint*.

Elle est invraisemblable et vulgaire. C'est ainsi que

le premier acte finit sur une scène de pugilat entre ces deux débris. Dadite aplatit d'un coup de poing le chapeau de Lorint, et casse même une assiette sur la tête du vieillard. Les deux personnages trébuchent ensuite et s'étalent de leur long.

Ces farces grossières inciteront peut-être au rire, mais il ne nous peut convenir d'encourager cette gaité de tréteaux.

Un défaut encore : Dadite possède une fille, Mélie, qui lui parle sur un ton revêche par trop accentué. Nous acceptons que souvent les enfants wallons parlent durement à leurs parents, mais pas à ce point :

C'è l'ci di s'sour, boubène, avez-v' oyou, vèye sothe,
et ce, sans nécessité.

Parlons des qualités de l'œuvre, à présent ; l'action *Soussour* nous l'avons dit, est très convenable. Ajoutons que les caractères sont assez bien soutenus, que l'esprit pétille en maints endroits, que le wallon et la versification laissent peu à désirer.

C'est pourquoi nous vous demandons pour l'auteur une médaille de bronze avec impression de la première action.

Le n° 4, *Li Pîpe d'à Stochèt*, nous présente une petite pièce sans prétention aucune, très mouvementée et assez gaie.

Trois amoureux grotesques, Stochèt, Mazouquèt et Linâ, viennent compter fleurette à la fille de Wèwèye, Bâre, une gentille blanchisseuse, qui a donné son cœur à Paul, jeune et vaillant ouvrier. Tout ce

petit monde est mis en mouvement par la malencontreuse et monumentale pipe de Stochèt, que ce vieux, mais vert galant laisse par mégarde dans la chambre de Bàre. L'action roule tout entière sur les pérégrinations de cette pipe qui passe d'un propriétaire à l'autre avec une facilité déplorable.

Ce mode d'action est celui de Hennequin. L'œuvre est gentiment troussée, le vers corsé et d'un wallon sans tare.

Le dialogue pêche parfois par une certaine lenteur, attribuable en grande partie à la ténuité extrême de l'action. L'auteur a tiré l'intrigue en longueur pour arriver à la faire se poursuivre durant tout l'acte.

Nous vous proposons d'accorder à cette pièce une médaille de bronze avec impression intégrale.

Nous arrivons, Messieurs, à une œuvre très curieuse, intitulée : *Les bouteu foû* (Les Portefaix), n° 11. Disons tout d'abord que ce titre est mal choisi ; car il n'est pas spécialement question de portefaix dans la pièce.

La trame se noue dans le bas peuple, auquel tous les personnages appartiennent. L'auteur a eu soin d'ailleurs de nous en prévenir en sous-intitulant son œuvre : *Tavlaî naturalisme*, è treus ake, et en lui donnant pour devise : *È fond dè peûpe*.

C'est la plus belle collection de types que l'on puisse imaginer. Qu'on en juge par ce résumé de la distribution, qui ne comprend pas moins de 18 personnages, sans compter les utilités et rôles muets :

JACQUES, *bouteu fou*; BOUYOTTE, *id.*; NOQUETTE, *rôleû d'rivage*; CHAMON, *touweu d'abatache*; DELCHIF, *canâlî*; MENZIS, *maisse di câbaret*; HENDÈCLICHE, *hovâte*; MOËTROUX, *ovri d'fabrique*; KILÈSSE, *cocher d'vigilante*; LAMANDA, *mar-chande d'oubli*, etc.

Le premier acte nous transporte sur une petite place de la paroisse Saint-Pholien, et nous fait vivre un certain temps de la vie des amateurs de pigeons. On attend les voyageurs ailés mis à un concours lointain. Coureurs, ficelles partant du pigeonnier, panier, local de la Société, etc. etc., rien n'y manque. Un semblant d'action se noue au milieu du va et vient que provoque ce sport cher aux wallons.

Au 2^e acte, nous voici dans un café où différents personnages se disposent à tirer l'oie. Nous écoutons l'argot spécial et intéressant de ces Messieurs. L'action se poursuit très tenue.

Le 3^e acte nous lance en pleine fête de paroisse. Mât d'cocagne, lampion, guirlandes, drapeaux, bal populaire, crâmignon, etc., etc.

L'action se dénoue par deux mariages, dont l'un surprend un peu.

C'est là une œuvre vécue ; en lisant le dernier acte, on a les sensations de ces fêtes de paroisse bien connues, avec leur bruissement spécial, leurs odeurs rances de fritures, leur épouvantable et cacophonique orchestration, la fraîcheur aigre d'un air de crâmignon perçant le brouhaha de la foule, et baignant le tout, les effluves d'une chaude journée

d'été, qui met de la sueur au front de cette populace grouillante. Tous ces souvenirs m'ont assailli, et je me suis mis à regretter que notre scène moderne ne soit pas constituée pour reproduire ces tableaux populaires, intéressants au possible.

C'est en effet le défaut capital de l'œuvre que nous examinons, de ne pas être taillée pour le théâtre.

Il serait difficile, à moins d'une organisation spéciale, de transporter sur nos scènes actuelles une fête de paroisse dans son ensemble. Henri Simon a tenté, dans *Cour d'ognon*, de représenter une simple rue en fête. Et combien ne nous paraît pas vide, au point de vue scénique, le second acte de ce petit chef-d'œuvre.

Quoique les *Bouteu fou* soient écrits en bon wallon, distribué en vers assez corrects, ils possèdent néanmoins des défauts importants.

L'œuvre, comme l'a dit l'un de nous, est constituée par trois fois le même acte, durant lequel on ne fait que boire.

Il est, en outre, des monologues d'une quarantaine de vers et des dialogues franchement ennuyeux. Maintes scènes sont d'une monotonie rare. De ci, de là, des imperfections de style comme :

Par malheur è c'tavlai desqué ji v'jâse à c'ste heure.

Puis, il y a un amoureux qui jure quatre amours à son aimée dans le courant de l'œuvre, et toujours sur le même ton, en longues phrases énervantes.

Si nous avons un conseil à donner à l'auteur,

nous lui dirions de reprendre son œuvre, de la remettre au moule et de la remanier en forme de roman. Peut-être alors, par les détails originaux qu'elle contient, aurait-elle quelque chance de réussir. •

Actuellement, nous ne pouvons que vous proposer de lui accorder une mention honorable avec impression de quelques extraits curieux.

Le résultat, Messieurs, n'est guère si brillant que celui de l'an dernier, qui comportait, en effet, une médaille d'or, une de vermeil, une d'argent et une de bronze.

Cette année nous accordons :

Mention et impression au n° 4. *Li pipe d'a Stochet.*

» » (sauf les chants) au n° 9. *A molin.*

» » de moitié au n° 10. *Li keûre d'a Soussour.*

» » d'extraits au n° 11. *Les bouteu fou.*

» » » au n° 7. *Plaisir di vîx.*

Ce n'est pas pour les auteurs une raison de se décourager. Ils doivent se bien pénétrer de l'idée que l'on ne produit pas des chefs-d'œuvres à tous coups. Ils doivent surtout se défier de leur facilité de composition, et ne nous envoyer que des œuvres mûrement pensées, irréprochables et de style et de langage. Nous nous ferons alors un véritable plaisir de leur accorder les premières distinctions.

Les décisions ci-dessus ont été prises à l'unanimité.

Le Jury,

J. DELBOEUF.

I. DORY.

A. FALLOISE et

JULIEN DELAITE, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 15 mars 1891, a donné acte au jury de ses conclusions. L'ouverture des billets cachetés, accompagnant les pièces couronnées, a fait connaître que M. Jean Bury est l'auteur de *Li pipe da Stochet*; M. Félix Poncelet, celui de *A molin*; M. Godfroid Halleux, celui de *Li keûre d'à Soussour*; MM. Auguste et Clément Déom, ceux de *Les bouteu fou*; et M. Théophile Bovy, celui de *Plaisir di vîx*. Les autres billets cachetés ont été brûlés séance tenante.



LI PIPE D'A STOCHÈT

COMÈDÈYE ÈN INE AKE, MAHÉYE DI CHANT

PAR

Jean BURY.

DEVISE :

Li ci qu n'a màye risqué.
N'a màye situ pindou.

Pièce couronnée par la Société Liégeoise de Littérature wallonne.

MÉDAILLE DE BRONZE.

A M' MON-ONKE TOSSAINT BURY.

PERSONNÈGE :

WÈWÈYE, père d'à Bâre	50 an	DD. BURY.
STOCHÈT, voisin	40 „	L. VONCKEN.
MAZOUQUET, <i>id.</i>	40 „	F. DELVOYE.
LINA, <i>id.</i>	30 „	J. DELCHEFFE.
PAUL, mon-cœur d'à Bâre	25 „	J. COX.
BARE, ristindrèsse	20 „	Mlle SLUSE.

Li scène si passe Ju-d'là-Mouë, à Lige, li dimègne 1 décimbe 1888.

LI PIPE D'A STOCHET

Li scène riprésinte ine chambe próp'mint meublêye. Tâve à dreute, quèques chèylre, ârmâ è fond à l'hinche, poite è fond, eune à dreute 2^e plan, deux à l'hinche, 1^{er} et 2^e plan, finièsse è fond vès l' dreute.

Scène I.

WÈWÈYE, PAUL *et* BARE.

(*Wèwèye lê 'ne lètte, tot dreut à l'hinche; Paul, à dreute, assiou dri l' tâve, lê l' journâl, di mâle houmeûr; Bâre ristind so l' tâve saqwantès pèce.*)

WÈWÈYE (*après avu lêhou*).

C'è tot l' même bin ainsi.....

PAUL (*hinant l' journâl so l' tâve*).

N'aveu-ju nin raison,

Dè n' miètte sindiquer tot rate?

WÈWÈYE.

Sia.....

BARE (*avou houmeûr, tot ristindant*).

C'è bon !

PAUL.

Nos n' hantans pus po rire, on parole di mariège,

On fai d'jà dès corwèye, on tûse même à manège.

Li vihène ènnè foû. Mais vola qu'on m' sicri,

Qui, dismèttant qu'j'ouveure, Bâre ni s' fai nin hairi

Po s' lèyi rappoirter sès sèyai par ine aute !

BARE.

Vola-t-i 'ne fameuse friche !

PAUL (*rat'mint*).

C'è qu' vos èstèz s' crapeute !

BARE.

Areu-t-i fallou dire qui j'aimève mi drèner,
Et rêfûser l' còp d' main qu'on volève bin m' diner ?

PAUL.

Ji li rindreu s' còp d' main, s' j'èl kinohève, so s' geaive.

WÈWÈYE (*riant*).

Vola deux bais colon prête à mette è l'même chève.
Si c'è po v'sarringi comme çoula, mès èfant,
Riployiz-v'.

BARE.

Il è clér qu'on n' freu nin mâ tot l' fant.
C'è todis l' même tridaïne, on vique...

WÈWÈYE (*à part*).

Comme li jònèsse.

PAUL.

Vos avez trop bon cour...

BARE (*so l' même ton*).

Vos avez 'ne trop bonne tièsse.

WÈWÈYE.

Jans, qu'on s' kidûse on pau, çoula k'mince à m' gati.
Avou vos galguizoute, fez 'ne bonète à Mathy.

PAUL (*à Bare*).

Haye.....

BARE.

Haye avou, n's èstans qwitte !

PAUL.

J'ennè va, fans l' pàye...

BARE.

Elle è tote faite!

PAUL (*volant chin'ler*).

Jan, Bâre, il è m' timps qu' j'ennè vâye,
Lèyiz-m' prinde on p'tit bèche po r'mètte lès cache è fôr.

BARE (*èl riboutant*).

Awè dai, bonjou vos!

PAUL.

Aih! qwèreuse di dizôr!
Ji n'rouvèy'rè jamâye qui vos m' lèyiz co'ne fèye
Enne aller sins buscute.

WÈWÈYE (*qui rinteure à l' hinche*).

Lai li si houmeur!

PAUL (*volant sôrti*).

A r'vèye.....

BARE.

C'è bon, i n' tin qu'à vos d'enne aller comme çoula.

PAUL (*riv'nant èt l' rabrèssant*).

O l' málignante éfant! ji v' rik'nohe si bin là!

BARE.

Qwand r'vinrez-v'?

PAUL.

Oh! totrate, divins treus bon qwârt d'heure.

BARE.

Ni târgiz nin.

PAUL.

Nènni, n'a nou risse qui ji d'meure.
Mains vos, ni m' trompez nin...?...?

(*Jeu d' scène*).

Scène II.

BARE, puis STOCHET.

BARE.

El tromper? Oh! nènni!

Mains s'on s'trouve so mès vòye, qu'è-c' qui j'è pou, donc mi?

J'a bai d'viser, préchi, c'è-st-ottant vâ qu'ji tossé.

Lès treus mâ-tournés chin sont jourmâye à mès trosse.

C'è Stochet, Mazouquet èt Linâ, nos voisin.

Oh! mains, dès laids cabai qui n'ont nin leus cinq sins!

Is m' fèt rire à chaude lâme à pus sovint so l' poite.

Et s' vou-t-on qu'j'èls èvôye à diale qui lès èpoite.

Mains c'è pus foirt qui mi; puis, ça n' prind nin mi honneur!

STOCHET (*ine grande pîpe è l'main*)

Mamzèlle Bâre.....

BARE.

Là! qui v's a d'né l' dreut d'amonter d'zeur?

STOCHET (*mèttant s' pîpe so l' tâte po nahi è s' poche*).

N'è-ce nin vos qu'a pièrdou.....?

(*I mosteure on papt.*)

BARE (*rat'mint, èl prindant*).

Wisse èsteu-ce?

STOCHET.

So l' montêye.

BARE.

Qu'y v'nîz-v' fer?

STOCHET (*babouyant*).

Ji... ji v'néve... bin c'è vos qui m' tèmtêye;

Ji waitîve après vos vès l' sou dispôye longtîmps.

Mains j'âreu planté là disqu'à d' main à matin

Qui j' n'âreu nin vèyou l'âbion d' vosse bai visège.

Ou n' louqueure di vos ouye, qui d'hèt co cint mèssège
Qui vos lèpe ni d'hèt nin. Awè, m' nozé poyon,
Ji v's aime comme Saint-Macrawe aime d'avu dès lampion.
Comme li poye aime li viér, comme li coq aime li poye,
Comme l'aronge aime sès éle, èt comme l'âbe aime sès foye.

BARE (*riant*).

Li pauve pitit Stochet!!

STOCHET.

Riez, vos 'nne avez l' dreut.
Ji sè bin qu' ji so loigne, qui ji n' di rin d'adreut.
Ossu j' sè qu' vos hantez, qui vos 'nne aimez-st-ine aute...
Traittz-m' si vos volez di boubièt d' drole d'apôte.
Di..... di tot çou qui v' plai, çoula n'y cang'rè rin...
L'amour fai danser l'agne.....

BARE (*sayant d'èsse sérieuse*)

Oh! l' cour ni s' kimande nin.
C'è-st-ossu poquoi qu' mi... ji n' pou... Mains j'ètind m' père.
Habèye! sàvez-v' rat'mint.

STOCHET.

D'hez-m' on mot po qu' j'èspère...

BARE (*èl hèrrant*).

Rissaiwez-v'!

STOCHET.

On doux mot..?

BARE (*clapant l' poite*).

Dè l' lâme!! (*ria'hindant*).

S'i veu màye qui j'a ri
Ji sèrè racusèye, bizant d'avant dè pèri!

(*Elle prind s'fiér à ristinde et rinteure à dreute.*)

Scène III.

WÈWÈYE.

WÈWÈYE (*qwèrant*).

Bàre? wisse è m'cûrai, donc? Wisse è-st-èlle ossu, lèye?
Ji voreu bin m' raser, min j'ârè mâlâhèye
Sins çoula.....

(*Vèyant l' pipe qui Stochet a lèyi so l' tâte.*)

Qu'è-ce qui c'è! di wisse vin c' vîx hêrvai?
J'a st-oyou d'hinde lès gré tot rate d'on maisse lèvai...
Si n'è mâye qui Linâ! Ji mèttréu m' tiêsse so l' bloc.
Estant qu'on li disfind, l' mazètte! vrèye qu'elle s'è moque.
Mains si Paul saveu mâye qu'elle vin co d' li d'viser,
Ci sèreu co 'ne trimâre...! à quoi pou-t-elle tûser?
Bin ji m' va, saint Mathy! r'hiner l' pipe à c' laid pache,
Et s'i soffèle on mot, ji v' li soffèle è s' bache
On clapant « souviens-tu ! »

(*I sôrte.*)

Scène IV.

BARE puis MAZOUQUET.

BARE (*vinant tot douc'mint*).

(*Elle moye si deugt et l'passe so s'fiér qu'elle mète so l'tâte.*)

Il è-st-èvôye, pinse-ju...

J'a tél'mint ri d' bon cour, qui ji n' mi pou ravu.
C'è po m' baité, d'hêt-is, qu'is m'aimèt, lès pauvès homme !
Bonjou vos! C'è qu' savèt qui m' père à 'ne pitite pomme.
Oh! j'èlèzè k'nohe si bin. Po m' baité? dihez donc?
Mi qu' ravise on spawta châssi so deux bordon !

CHANT I (*musique di l'auteur*).

On di todis qu'ine homme di strain
Vâ 'ne feumme d'ârgiut, mains lèyans dire.
Houye on n' kinohe vormint pus rin
Qui l'ârgint, c'è çou qui fai rire?

Mains c' n'è nin mi qui po quéques cint
A wåde dè sposer 'ne grosse bouhale.
Paur qu'on di qu' n'a nou si laid saint
Qui n' trouve todis s' potale !

MAZOUQUET (*paoureux'mint*).

Mande èscuse, mamzèlle Bäre....

BARE (*à part*).

Ah ! ha ! v' chal co' ne aute sôye.

MAZOUQUET.

Ji voreu bin sèpi si Stochet è rèvoye ?

BARE.

Stochet n'a nin v' nou chal.

MAZOUQUET (*èsbäre*).

Pa ! c'è po rire surmint ?

Mi qu'èl rawåde à l' ouhe èt qu'pinse à tot moumint
Qui va moussi fou d'chal ! I fä-t-èsse moqueu d' bièsse !

BARE (*moqueus'mint*).

Ci n'è rin, Mazouquet, ni v'fez nin dës mã d' tièsse.

MAZOUQUET.

Oh ! comme vos èstèz bonne, mamzèlle : li pus d'talté
Si rate qu'il è d'lé vos, si sin tot rikfoirté ;
Lisquél homme aoureux l' ci qu' sèrè vosse bounhamme,
Vos èsprindez l'amour....

BARE (*à part*).

Eco 'ne fèye onque qui blamme !

MAZOUQUET.

Qwand.... Qu'aveu-j' co tusé !

(*à part*.)

(*Haut*.)

Qwand vos bais ouye plonquèt,
Divins l'âme d'ine saqui comme... on s' fai qu' Mazouquet

Is y jèttèt 'ne blawètte qui d' pichotte à mijotte
Divin-st-on grand fouwâ !...

(*A part.*)

Ji sowe à co mèye gotte !

BARE (*riant foirt*).

Ie ! dâmné Mazouquet ! vo frlîz bin rire on moirt !

MAZOUQUET.

Vo riez d' mi, mamzèlle... Ji m'è va,... v'savez toirt....

BARE (*naïv'mint*).

Kimint ! 'nne allez-v' ?

MAZOUQUET.

Awè....

BARE (*riant*).

Qu'à vos po lès chèrette !

MAZOUQUET.

On k'tape râ'r'mint 'ne saquoi, qui pus târd on n' rigrètte.

BARE.

Si j'èsteu 'ne catte, i s' pou bin qu' ji v' grèttreu ! Ma foi,
I a di cisse sôre-là qui v' convinreu mutoi,
Sayiz-v' !

MAZOUQUET.

Vos êstez-st-on p'tit diale à n' nin comprinde,
Mains j' sohaite d'êsse dâmné, si c'è vos qui m' deu prinde
E l'infèr...

BARE.

Allez, m' fi, Diu v' kidûse comme çoula.
C'è vo qui d' vinrè l' diale, vos poîtrez l'èssègne là...
Mariez-v' !

MAZOUQUET.

Vos v' moquez d'mi.... mains c' n'è rin, mamzèlle Bâre,
On jouû vos rik'nohrez qui m' cour vâ mî qu' mès hâre.

BARE.

Ji creu qu' vos v' marihez ; jans, j' va r'prinde mi sérieux.

MAZOUQUET (*avou jôye*).

Kimint ! pinsriz-v' aute choi qu'çou qu' voste air ni direu ?
M'aimm'riz-v' on tot p'tit pau qu'vos n' m'èl voriz nin dire ?
O bonheur ! o lièsse ! Po qui m' jôye seuye ètire,
Dihez qu' j'a tûsé jusse, qui j'a mèttoû m' deugt d'sus...

BARE (*riant*).

Pauve pitit Mazouquet ! C'è l' neur bièsse dè bon Diu !

MAZOUQUET.

Adiè... ji m'ènnè va .. vos n' mi r'vièrez jamâye...

BARE.

Ji n' vis rouvèy'rè nin.

MAZOUQUET (*volant sorti*).

Viquez tot fêr è pâyè...

(*Rad'hindant.*)

Mains j'ò monter lès gré ! !

BARE (*èwarêye*).

Ji wage qui c'è m' papa !

Oh ! si v' s'attrape mâye chal, i v' frè fer dèss grands pas !

MAZOUQUET (*foû d'lu*).

Wisse volez-v' qui ji mousse ! wisse volez-v' qui ji m'hère ?

BARE (*rintrant à l'hinche, 2^e pl.*).

Sâvez-v' ou fez vosse mix.

MAZOUQUET (*moussant à dreute*).

Oh ! pitié d'on pauve hère !

Scène V.

WÈWÈYE.

WÈWÈYE.

J'a volou m'aller fer raser à mon Dèfèl,
Nibèrg ! i n'aveu st-on flairant monde, et on fèl !
Ji vou creure qu'il è scri qui n' fà nin qu'ji m' rase houye.
J'a sur avou m'cûrai vingt fèye divant les ouye
Et s' m'àrè-t-i fait boigne. Ji m' va co n' gotte waiti.

(I rinteure à l'hinche 1^{er} pl.)

Scène VI.

LINA, puis BARE.

LINAD (*intrant po l'fond*).

Mamzèlle Bâre... wisse è-st-elle ? Il è-st-à sohaiti.
Qu'elle ni târgèye nin l'diale.

BARE (*vinant po l'hinche 2^e pl.*).

La ! li squé vint v' s'achèsse ?

LINA (*il a l'pipe a'ù Stochet*).

Oh ! on bin drole di vint. Vosse pére m'a po l' finièsse
Ahèrré c'caywai là, tot m'dihant foirt deur'mint :
« Tin, v'la t' pipe ! » et 'nn'alla, min ji n' sé nin, vormint
Li tise di çou qu' vou dire.

BARE.

Bin v'là peur ine bèlle jowe !

C'è sur d'à Mazouquet.

LINA.

Elle ni m'è nin k'nohowe.

BARE.

Save bin wisse qu'è s' mohonne ?

LINA.

D'à qui ?

BARE.

D'à Mazouquet.

LINA.

Ine ascohêye di chal !

BARE.

Vos qu'è-st-on brave valet,
Vos m'rindriz bin binâhe, si v'li r'pointiz à l'happe.

LINA (*binâhe*).

Awè dai, mamzèlle Bâre ! qui n'freu-je nin fo... Ji happe
Mes deux jambe à pîd s'palle ! mains c'n'è qu'por vos, savez !
Por vos, ji freu, pinse-ju, tot çou qu' n'âreu-st-à fer.
J'ascohreu st-on fouâ, ji pochtreu.....

BARE (*li cōpant l'parole*).

Corez vite.

LINA (*spitant*).

Awè, ji vole, ji vole !.... mains d'hez-m', mi chère pitite...
riv'nant.

BARE.

Linâ, corez évôye....

LINA (*i dâre disqu'à l'ouhe*).

Ji bise ! ji n'mi sin pus !

Mains c'è po vo bais ouye !

(*I li évôye on volant bâhège.*)

BARE (*à public*).

Ji creu qu' piède li cabu !

Scène VII.

BARE et MAZOUQUET.

BARE (*vèyant Mazouquet vini d'dreute*).
Iè ! mon Diu, v's èstiz-là ?

MAZOUQUET (*di mâle houmeur*).

Wisse sèreu-je d'aute ?

BARE (*à pàrt*).

A Gheel !

(*Haut.*)

Allez, vos pollez dire qui v'nos avez fait n'bèlle.
Li pauve pitit Linà s'cour les jambe fou dè coirps
Po v'rèpoirter vosse pîpe.

MAZOUQUET.

Ji n'vis comprend nin foirt.

Qwand ji fome on cigàre j'a dèjà l' cour malåde,
Ainsi po prinde ine pîpe. . nènni, nènni, j' n'a wåde.

BARE.

Sia surmint, èdon, ç'a s' tu vos qu' l'a rouvi ?

MAZOUQUET.

Pusqui c' n'è nin d'à meune !

BARE.

Mains m' sonle qui vos l'aviz ?

MAZOUQUET.

Vola surmint n' maweure !

BARE (*abranléye*).

Mon Diu, d'à qui sèreu-ce ?

MAZOUQUET (*éwaré*).

Et v' l'èvoyiz d'ine chaude è m' mohonne, málhureuse !
Mi sour èlà tote seule ! ! Ji m' v'a braire à voleur,
Si ji l'y trouve jamâye ! (*I dâre évôye*.)

Scène VIII.

BARE, puis STOCHET.

BARE.

A-ju donc dè málheur !

Si c'èsteu mâye d'à m' père, ou d'à Paul ! O ji n'wèsse
Mi mâginer tot çou qu' j'ègne âreu-st-après l'tiesse.
Qwand l' diale ni les magne nin, les mâheûlé cabai !
Is m' mètèt, jè l' pou dire, divins tot saquoi d' bai.
Vos vèyez l' tâv'lai d'chal ; qui m' père arrive et d'mande
Si j' n'a nin vèyou s' pipe ! ou bin qu' Paul m'èl rid'mande !

(*Oyant monter.*)

Mon Dièw ! ji tronle è m' cotte ! ji creu qu' c'è lu qui r'vin.

(*Elle fai l' eisse qui ristind.*)

STOCHET (*tot d'soflè*).

Escusez, mamzèlle Bâre, qui ji racour....

BARE (*rihappant halène*).

Enfin !

STOCHET.

N'a-ju nin rouvi m' pipe ?

BARE (*ratt'mint*).

Kimint ! c'èsteut d'à vosse ?

STOCHET (*ratt'mint*).

L'avez-ve ?

BARE.

Oh ! l' laid jubet !

STOCHET (*rihorbant s' front*).

J'a corou d'on maisse gosse !

BARE.

Eh ! bin vos cotûrez co, c'è Marzouquet qui l'a.

STOCHET (*tourmetté*).

E-st-i possipe, à c'ste heûre ! Et poquoi s'trouve-t-elle là !

BARE.

Pace qui j'ayeû pinsé qu' c'esteu d'a sonk, potince !

STOCHET (*fant des éclameur*).

Oh ! j'èl rârè spièye !

BARE.

Ji dirè qu'i v'ratinse

Si r'vin d'avant vos, corez, mutoi qu'vos l'rattrappez.

STOCHET (*corant évôye*).

Jèsus, Marià ! m'pauve pipe ! on cadeau di m'bai-fré !

Scène IX.

BARE puis LINA.

BARE.

Volà surmint, vou-je dire, ine kimêlêye hâsplêye !

On piêdreu vormint l'tiêsse. Ristindans nosse bouwêye,

Ca ji veu l'côp qu'totrate ji n'ârè nin co fait.

Po qwand Paul rivinrè, on rouvêye tot à-fait,

(*Elle va à l'êve, el ristind.*)

LINA (*à l'coirnelle di l'houhe*).

Pou-je bin amoussi, Mainzêlle Bâre ?

BARE.

Mains, mordiène !

Qwand m' lairez-v' donc pâhûle ?

LINA (*intrant*).

I fà qu' ji r'happe halène !

Ca j'a tél'mint corou qui j' s'èfoque....

BARE (*à part*).

Pauve pitit !

LINA.

Sintez pa, mi cour batte comme li ci d'on mâvi...

BARE (*ratt'mint*).

Avez-v' rèpoirté l' pipe ?

LINA.

C'è sûr, à n' vile jonne fèye.

Oh ! elle ravise mix l' diale qu'on peus d' souk, cint mèye fèye.

BARE.

Et lu, n' l'av' nin vèyou !

LINA.

Qui, lu ?

BARE.

Pa, Mazouquet !

LINA.

Nèni ; li laid hèrvai louqu'rè st-à bai boquet.

BARE.

Li squé boquet ?

LINA.

Li pipe.

BARE.

C'è d'à Stochet.

LINA.

Po rire ?

Ainsi j'a fai 'ne corwêye qui n'vou rin dè monde dire !

(*Rimontant.*)

Ji va l'aller r' coiri !

BARE (*à pâr*).

Sâvez-v' et n' riv' nez pus.

LINA (*si ravissant*).

Mains d'avant dè prinde mi coûsse, ji voreu bin avu
On tot p'tit mot d'à vosse.... rin qu'on tot p'tit... on sène...
Ine blawêtte d'espérance.... ji v' s'aîme tant dai, woisène....

BARE (*à pâr*).

Vola sûr on rèspleu qui va so bin des airs !

LINA (*si recrèstant*).

Louquiz, ji so bèl homme, ji n'a nin l'air boubèrt
Comme li laid Mazouquet ou Stochet, par eximpe.
Ji so dreu comme ine I, mi cogne n'è nin si simpe.
J'a fleur di deux bons bresse, bons ouye et bon stoumak.
Jamâye nolu n' m'a di qui j' vâ n' chique di toûbak.
Ji pou st-acèrtiner qui j' frè l' bonheur dè l' feumme
Qui m' hantrè.... qui m' prindrè....

BARE (*riant, à pâr*).

Vola l'bouquet apreume !

LINA.

Ji n' so ni galavale, ni labaye, ni trop laid...
Dihez-m' si ji v's ahâye, ou bin si ji v' displai.

BARE (*tinant s' sérieux*).

Moncheu Linâ Pèpèye, ji v' trouve on foirt bèl homme.
V'savez l'tiesse d'ine amour, ine geaiver rôse comme ine pomme;
In boque qui rèye âx ange, deux ouye vigreux, calin,
Ine aire comme ènne a pau, d' l'èsprit comme ènne a nin.
Ji sèreu st-aoureuse di v'vèyi, j'èl pou dire,
Si v' s'èstiz là qu' ji pinse....

LINA (*qu'è d'vins lès asse*).

Wisse donc, bèle ?

BARE.

A l' volire !!

LINA (*à pâr*).

Ji creu qu'èlle mi couyonne !

BARE (*riant*).

Oh ! l' pauve pitit Linâ !

LINA (*à pâr*).

C'è pasqui j' n'a nin fai m' commuchon comme i fâ.

J'y r'cour ! qwand ji m'freu même ine geaive comme ine crissaute.

Et n' vièrans qui l' ci qu'a ri l' proumî frè rire l'aute !

BARE (*oyant monter*).

Hoûte ! vochal ine saqui ! C'è m' galant, j'èl wag'reu !

LINA (*éwaré*).

Vosse galant, d' hez-ve ?

BARE.

Awè, sâvez-v' donc, mâlhureux !

LINA (*tot bablou*).

Ji m' va cachi !

BARE.

Nonna !

LINA (*moussant à dreute*).

Sia !

Scène X.

BARE, STOCHET, puis LINA.

STOCHET (*tot foû d'halène*)

D'hez donc, mamzèlle...

BARE (*qui ristind; mâ containe*).

Oh! ho! c'è vos!

STOCHET.

Songiz qui c' n'è nin 'ne bagadèlle,
Savez, mi bèle nouve pipe, ji v' dirè qu' m'èl rifà.

BARE.

Vola surmint 'ne hayète!

STOCHET.

Ji traftèye comme on ch'vâ!
On n' veu qu' mi et lès chin qui passèt chal è l' rowe.

BARE.

Qui volez-v' qui j'y faisse? qui j' sèche li diale po l' cowe?

STOCHET.

Rindez-m' mi pipe, dè mons!

BARE.

Vôs n'èl ravez nin co?

STOCHET.

Mazouquet n'è nin là, l' mâ-crawé mâtico!

BARE.

Et l' pipe?

STOCHET.

Qu'è sé-ju, donc!

BARE.

Mains, c'è lu qu' l'a-st-è s' chambe.

Ca Linà l'a poirté.

STOCHET.

Linà? j' li spèy'rè 'ne jambe!

LINA (*qui vint dè rintrer so scène*).

Eye? avou lisquèlle main?

STOCHET (*rat'mint*).

Ah! ha! wisse l'av' mèttou.

Vos m'allez rinde mi pipe ou vos sèrez battou !

LINA.

Eh! bin, vola 'ne saquoi qui j' pây'reu gros po vèye.

STOCHET (*brèyant*).

Mi pipe ! rindez-m' mi pipe ou v's allez piède li vèye !

BARE (*à part*).

I n' mâquéve pus qu' çoula. Hai là ! fez donc tot doux.

(*haut.*)

Si v' brèyez comme dès vai, lès wèsin vont v' ni foû.

STOCHET.

Wisse avez-v' mèttou m' pipe ?

LINA.

Qwire lu, vasse ti fer pinde !

BARE.

Ni fer nin tant d' cafu, mon Dièw, on va v's ètinde.

Houte ! vochal ine saqui ! sàvez-v', sàvez-v', signeur !

(*Rimontant.*)

Vos v's aller fer dismour !

STOCHET (*corant à dreute et Linà à l'hinche 2^e pl.*).

Ji m' cache !

BARE (*loumant so 'ne chèyire*).

A la bônheur !

Scène XI.

BARE, MAZOUQUET (*Linà et Stochet cachè*).

MAZOUQUET (*intrant*).

C'è mi qu' va rire à m'tour !

BARE (*qui n' oise èl louqui et tinant l' coine di s' vantrin*).

Ji n' oise doviè l' pâpire....

I m' sonle qui j' veu s' visège deur et freud comme ine pirre...

MAZOUQUET (*à pârt*).

C'è drole qu'èlle ni m' louque nin !

BARE (*id. todis assiowe*).

Il apprèpihe ine gotte !

MAZOUQUET (*haut*).

Mamzèlle Bâre....

BARE (*èwaréye*).

Kimint done !... qwand v'n èstèz nin so flotte !

C'è vos qu'è là, laid pache ! quèlle pawe qui v' m'avez fai !

STOCHET (*arrivant*).

Ah ! ha ! qu'av' fait di m' pipe ?

LINA (*id. di l' aute costé*).

Wisse av' mèttoû s'hèrvai ?

BARE (*à pârt*).

Bon ! Vos r' la co l' trikbal.

(*haut*).

A ça, Mècheu, ji v' prèye

Di v' s'aswâgi 'ne miette et di n' pus braire parèye.

STOCHET (*à Bâre*).

Qwand c'è qu' ji rârè m' pipe, j'ènne irè pahûl'mint.

LINA (*id.*).

Nou diale ni nos frè taire, si nos n' l'avans-st-è l' main.

STOCHET (*à Mazouquet*).

Vos allez m'èl rimètte ou v' dans'rez d'ine bèlle danse !

LINA (*id.*).

Haye ! vos allez nos l' rinde ou v' polkrez chal sins cense !

STOCHET (*èl rassèchèt à zèls à chaque à tour*).

Hope ! aboutez-m' mi pipe !

MAZOUQUET.

Ji n' l'a nin, nom di non !

STOCHET (*brèyant*).

T'enne a boke et minton !

LINA (*brèyant*).

T'enne a narène èt front !

Scène XII.

LES MÊME ET WÈWÈYE.

WÈWÈYE.

Qué sàm'rou fai-t-on chal ?

BARE (*toumant so n' chèyire*).

Mon Dièw ! vos m'la pièrdowe !

WÈWÈYE (*fant 'ne grosse voïx*).

Ji wag'reu po 'ne bouquète qu'on s' rapoulèye èl rowe.

Qu'è-ce qui çoula vous dire !... È-ce qu'on m' rèspondrè bin ?

STOCHET.

C'è qui... moncheu Wèwèye... j'èl va dire hayèt'mint.

On m'a t'èscofré m' pipe ! et ji n' sàreu dire wisse

Et ji n' sàreu dire qui. Vola poquoi lès d' vise.

WÈWÈYE.

Pinsez-v' qui ç'a s'tu chal ?

STOCHET (*bonass'mint*).

Nènni, mon Dièw, nènni.

Mains j' pinse qui ç'a s'tu zèls qui m'ont fait 'ne blaque.

MAZOUQUET.

Mi ?

LINA.

Mi ?

WÈWÈYE.

Voss pipe ? à c'ste heure on pau, n'avez-v' nin v'nou tot rate ?

STOCHET (*gêné*).

Sia...

WÈWÈYE.

'Ile èsteu so l' tâve, ji pinsève vèye ine jatte !

STOCHET.

Eye ! mon Diew ! wisse è-st-èlle ?

WÈWÈYE.

C'è Linà qu' l'a-st-avou.

STOCHET.

Oh ! ho ! Linâd, jans, haye, rindez-m'èl, av' oyou ?

LINAD.

C'é Mazouquet qui l'a.

STOCHET.

Mazouquet, rindez m'èl.

MAZOUQUET.

Mafrique, ci n'è pus mi, c'è l' galant d'à mamzèlle.

BARE (*èwaréye*).

Qui d'hez-v' là !

WÈWÈYE.

Qu'èsse qui c'è ?

STOCHET (*macasse*).

Vos 'nnè la surmint onque !

MAZOUQUET.

Ji m' bouttève è l'idèye qui c' poreu-t-èsse d'à songue

Et ji li rèpoirta, comptant bin fer 'ne bèlle keure.

I m' dèri même mèrci, çou qu' m'èl fa co mix creure.

STOCHET (*dilouhi*).

Eco m' pipe so s'magot !!

LINA (*à Mazouquet*).

T'è-st-on crâne filoguèt !

WÈWÈYE (*à public*).

Vola surmint dès mate !

STOCHET (*à public*).

Mi pauve pitit noquet !

BARE (*à pâr, paoureuxse*).

Qui va t i co s'passer ?

WÈWÈYE (*passant à Bâre*).

C'è câse di vos, mazette.

Vos polez bin à c'ste heure tronler d'vins vos hozette.

BARE.

Papa, j'ènnè pou rin, c'è qui v'nèt mâgré mi.

Dinez l' s'i leu manèye, is n'ois'ront pus riv'ni.

WÈWÈYE (*ax autes*).

A d' faite, elle a raison. Jiv' disfind, camèrade,

Dè co mètte on pid chal, ètindez-v' ?

LINA (*d'ine air ripahou*).

On n'a wâde ?

MAZOUQUET (*id.*).

Nènni qu' j'arrawe !

STOCHET (*id.*).

Mi pipe ! qu'on m'èl rinse et c'è tot.

BARE.

Allez, i n'a nou mâ, dinez-v' li deugt turtos,

Et coiffez saint Jòsèf !

LINA (*è fond*).

On fai criner l' montèye...

WÈWÈYE.

C'è lu ! moussiz tos là, ca vos gâtriz l' potèye.

(*A Bâre.*)

Dihez çou qu' vos volez, tot a fait sèrè bon.

(*Il inteure à l'hinche 2^e pl. et les autes à 1^{er} pl.*)

Scène XIII.

BARE, PAUL *et les autes cachî.*

BARE.

Vos èstèz-st-apreume là ? vos m'avez fait l'timps long...

PAUL (*d'ine voix âbaumèye et pèsante*).

Et vos, v' l'avez fait bai !

BARE (*èwarèye*).

La ! li squé freud visège !

PAUL (*si'creuh'lant lès brèsse*).

Et vos avez co l'front d'taper des s'faits messège ?

Vos avez cisse hardièsse, ciste air di pâhûlté

A deux deugt di m' narène ! È-ce on diale qui v's èstèz !

BARE (*piquèye*).

Jâsez 'ne gotte pus clér'mint, ca ji n' vis comprind waire.

PAUL (*avancihant*).

Vos oisez dire çoula ?

BARE.

D'hez peur qui ji d'vreu m'taire

Et houmer çou qu'vos d'hez comme dè bon crâ bouyon,

Sins même oiseur pâpi !

PAUL (*d'ine air di mèpris*).

Bin, vos avez dè front !

BARE.

J'enne âreu mutoi mons si ji poirtéve pèrrique !

PAUL (*mostrant l' pipe qui cachève â d'vins di s' paltot
et brèyant*).

Di wisse vin-t-elle, cisse pîpe ?

BARE (*pâhul'mint*).

J'ennè sé rin, mafrique.

PAUL.

Vos n' savez d' wisse qu'èlle vin ?

BARE.

Nin l'mon dè monde.

PAUL.

Ainsi

Vos n' savez nin d'â quî qu'èlle è?... bin Diu mèrci !

Ji n' sé quî m' ritind co qui j' n'èl sipèye conte tère !

STOCHET, *qu'awaite à l' crèveure di l' ouhe*.

Oh ! mon Dièw ! mi pauve pipe !

PAUL.

Si j' houtéve mi colére !

BARE.

Maistrihez-l', c'è l' mèyeu, ca vos n'èstèz nin sûr

Si v' friz 'ne bèlle keure ou nin.

PAUL.

J'èl battreu comme on cûr

Si ji t' néve jamâye chal li ci qu' m'a fait 'ne parèye !

STOCHET (*id.*).

I n' nos va nin trop reud !

BARE.

Vos friz mutoi 'ne sottrèye.

PAUL (*deur'mint*).

C'è bon, c'è bon, mamzèlle, on k'nohe vosse numèrò !

BARE (*plorant*).

Ah ! mon Dièw, comme c'è deur ! touez-m' peur tot d'on còp.
Si vos m't'aitis-st-ainsi....

PAUL (*éwaré, cangeant d'ton*).

Jans, c'è tot, ji m'rimètte...

È-ce qu'on pleure po 'ne chfichêye ! ji n'vou nin qu'on s'tourmètte.

Haye, rihorbez vos ouye.... C'è tot, ji m'ennè vou !

Et c'è c' mâdit mat'fiér qu'èenne è co l'câse avou !

(*I mette li pipe so l'tève.*)

CHANT 2 (*musique de l'auteur*).

Lès lâme fèt 'ne trisse rosêye

Qwand on è si nozêye....

Ji voreu d'zos vos pîd

Sêmer des fleur, des rôse,

Ji voreu qu'tot fouhe rôse,

Qui tot fouhe sins bourbî.

Ji n'sintreu pus sins v'vêye

Tot les batt'mint di m'cour.

Vosse douce louqueur c'è l'vêye,

Vosse ria c'è l'amour.

C'è l'vêye, c'è l'vêye,

C'è l'amour.

BARE (*rapâftêye*).

Vos m'avez fait dè l' pône tot dotant di m' parole...

PAUL.

Ji v's ennè d'mande pardon ; mains c'è qu'ji louquîve drole,

Qui vos n' savahiz nin kimint... jans, c'è rouvi.

Ji m' va spiya c'hèrvaî, qu'è sûr d'à quéque laid vix.

Qui rèye crân'mint d'nos autes.

(*I prind l'pipe.*)

STOCHET (*arrouflant, sùvou di Linâ et Mazouquet*).

Oh ! bin, qui l' diale mi strône !

Po-z-adièrci 'ne sifaite, vos v' rindrez co dè l' pône.

Sipiyi m' pîpe ! oh ! ho ! j'èl voreu bin vèyi.

(*dx aute.*)

Ji v' prind tos à tèmon. Ossu s'èl vou s'piyi

Vos m' donrez-st-on còp d' main.

PAUL (*tot macasse*).

Qu'è-ce qui c'è qu'cisse rouflade ?

BARE.

Paul...?

PAUL (*èl riboutant*).

Rissèchiz-v', s'i v' plai.

WÈWÈYE (*vinant dè l'hinche 2^e pl. tot riant*).

Vola 'ne fèlle couyonade !

I s' fai chal on micmac à rire, à s' crèvinter.

PAUL.

Awè, moncheu Wèwèye, et ji so bin hâsté

D'apprende qué role qui j' jowe divins tote cisse dondaïne.

WÈWEYE.

Ji v' va conter çoula sins waire fer dè l' tridaïne.

Stochet cour, piède si pipe ; Linâ l'ramasse, adonc

El poite à Mazouquet, l' comptant d'à sonque ; èdonec ?

LINA.

Awè.

WÈWÈYE.

Mazouquet v' s'èl rèpoite èt....

PAUL (*passant l'pipe à Wèwèye*).

Qué calmoussège !

WÈWÈYE (*passant l'pipe à Stochet*).

Et vos v' dihâmon'riz po des s'faits boignes mèssège ?

MAZOUQUET (*à pâr*).

Nos èstans co pus boigne !

PAUL.

Bare ? è-ce qui v' rouviz tot ?

BARE.

Awè, ji so d'accoird, mains v' s'èstèz-st-on grand sot.

PAUL.

Qu'è pou-ju ; j'èsteu p'tit, qwand c'è qui j'èsteu jône ;

A c'ste heure ji so crèhou !

STOCHET (*jâsant di s'pîpe*).

J'èl ra, mains nin sins pône.

WÈWÈYE (*à public*).

J'a s' tu pèter m' prangire tot tûsant-st-à m' raser

Et j'y tûse co todîs !

MAZOUQUET (*volant 'nne aller*).

Et mi j'ènne a-st-assez.

Dièwâde, dièwâde tot l' monde.

WÈWÈYE (*èl rihouquant*).

A c'ste heure ! nos beurans l' gotte,

Nos l'avans bin wâgni !

BARE (*à Paul*).

Aih ! grand sot !

PAUL (*à Bare*).

Aih ! grande sottè !

BARE (*à public*).

CHANT 3 (*Musique di l'auteur*).

Po distriyi tot l' monde

L'auteûr fai çou qu'i pou.

On n' s'âreu nin s' fer r'fonde,

N'a nin d'l'èspit qui vou.

Dinez-nos voste idèye,
Bon public, qui hoùtez ;
Vis a-t-èlle bin gosté
Nosse pitite comèdèye ?
Li bèle pipe d'à Stochèt (*Bis*)
Fa 'ne laide jowe è l' mohonne.
Vo-l'-la tot comme èlle è (*Bis*)
Vis sonle-t-i qu'èlle è bonne,
Li bèle pipe d'à Stochèt ?

ESSONLE.

Vo-l'-la tot comme èlle è (*Bis*)
Vis sonle-t-i qu'èlle è bonne
Li bèle pipe d'à Stochèt ?

FIN.

Â M O L I N

COMÉDÈYE ÈN INE AKE

PAR

Félix PONCELET.

Devise: Ine bèle keure vin-st-à pont.

MÉDAILLE DE BRONZE.

PERSONNÈGE.

MATHI, <i>mouni</i>	60	AN
JOSÈPH, <i>groumèt</i>	25	»
LAMBÈRT, <i>hèrdi</i>	20	»
BARE, <i>fèye d'à Mathi</i>	20	»
CHANCHÈSSE. <i>candè d'à Mathi</i>	70	»

N. B. L'auteur a tenu compte des observations du jury, et a remanié son œuvre en conséquence.

À MOLIN

COMÈDÈYE ÈN INE AKE.

Ine plèce dè molin sièrvant d' magasin à l' farène. A fond, ine poite dinant so l' cour, cisse poite è copèye so l' mitant di s' hauteur comme èl sont todì lès poite di s'tà. A dreute, ine poite dinant è molin. A l' hlinche main ine aute poite dinant è l' chambre d'à Josèph. E fond quéque sèche di farène drèssi; à gauche on hopai d' sèche vud tot k' jèté; avà l' plèce, d'on costé ou d' l'aute, ine houche, ine balance, on tav'laï neur avou dèss marquèye à l' cròye, etc., etc.

Scène I.

LAMBÈRT, JOSÈPH.

(Qwand l'teule si live, Lambert è-st-assiou so lès sèche qui sont drèssi è fond. I magne ine grosse pomme.)

JOSÈPH *(intran)*.

Vos èstèz là, Lambèrt?

LAMBÈRT *(tot magnant)*.

Aye.

JOSÈPH.

On qwire après vos.

LAMBÈRT.

Qui?

JOSÈPH

Li maisse.

LAMBÈRT

Oho! Bin qu'i qwire, va nom di Dio!

Qu'i s' vâye fer assoti.

JOSÈPH

Vos attrap'rez 'ne manèye.

LAMBÈRT

Ji sé bin poquoi qu'c'è. C'è po piyî l' chòrnèye;
Bin qui l' sièrvante èl fasse, mi, ji so trop nâhi.

MATHI (*à d' foû*)

Josèph!

JOSÈPH (*so l' poite*)

Plai-st-i?

MATHI (*todi â d' foû*)

N'è-st-i nin là, Lambèrt?

(*Lambèrt fai sègne à Joseph qu'i dèye nènni*)

JOSEPH

Nènni.

LAMBÈRT

(*Pochant d' jôye èt d'moquant dè ci qu'è-st-d d'foû.*)

Vivâ!

JOSÈPH (*I rèye*)

Houte on p'tit pau. Fâ qu'ji vâye è viyège.
Dimeur'rez-v' cial?

LAMBÈRT

Oh! âye.

JOSÈPH (*disfant si pal'tot èt s' calotte*).

Ji deu fer on mèssège

Et ji r'vinrè tot dreut.

LAMBÈRT

Oho!

JOSÈPH

Si l'hilètte va,
Vo n'ârez qu'à r'chèrgi l' molin, li sèche è là.

LAMBÈRT

Tot près?

JOSÈPH (*rimoussant ine aute pal'tot pindou là*).
Tot près, so l' sige, raspoyî so l' potince.

LAMBÈRT

Cè bon.

JOSÈPH (*mettant en chapel*).

Po m' fer d' l'avance, tot rattindant qu'ji r'vinsse.
Volez-v' heur èt r'ploi cès sèche là?

(*I mouste li kapi d' sèche rade*.)

LAMBÈRT

Aye, j'èl frè,

Vos polez bin 'nne aller. Mains pusqui j'ai l' groumèt,
Fa qui j'aye l'air di l'esse; ji m'va mette vosse calotte
Et co vosse camisole, volez-v' bin?

JOSÈPH (*riant*).

Ji m'è dote!

Mettez çou qu' vos volez, seul'mint fez attention
Qui l' pirre ni toune à l' vûde!

LAMBÈRT.

N'a nou risse.

JOSÈPH (*tot 'nne allant*).

Jans, c'è bon.

Disqu'à tot-rate.

(*I mouste foû po l' fond.*)

LAMBÈRT (*corant so l'gôte*).

Josèph!... Si l' maisse vin, qui dirè-je!

JOSÈPH.

Dihez qui j' va riv'ni.

LAMBÈRT.

Aye, c'è ça. — Bon voyage.

(*I rîd'hant l' scène èt grînd les lîdres d' à Josèph. I dupie les poque èt mène les aute.*)

Scène II.

LAMBÈRT.

(*Il è tot jougour.*)

Oh! qui ji sèrè gâye, moussi comme on mouni!
Il ont bin bon, dai, zèlle! C'è bin en bai mèsti!

CHANT.

AIR : *au clair de la lune.*
Mi, j' so hèrdi d' vache,
C'èt-st-on laid passe-tîmps ;
On live dès p'tits gache,
C'ènnè casi rin,
Ji so, diale mi s' triche
Ossi pauve qu'on rat.
Ji n' mi frè mâte riche
Avou c' mèsti là !

(*Tot finihant s' coplèt, i va s'agèni tot près dè hopai d' sêche, di manire à tourner l' cou dè costé dè l' poite dè fond. I k'mince à r' ployt.*)

Scène III.

LAMBÈRT, BARE.

BARE (*intrans viv'mint po l' fond, sins foirt bin louqî*).

Josèph !

LAMBÈRT (*sins s' ritourner, imitant l' voix d'à Josèph*).

Hèye !

BARE.

Mi papa va tot-rate ènne aller,
So l' tîmps qu'sèrè-st èvôye, ji vinrè cial, savez.

LAMBÈRT (*d'ine air biêsse, tot s' ritournant so Bâre*).

S'i v' plai ?

BARE (*foirt èwarêye*).

Oh ! Lambèrt !

LAMBÈRT (*tot travayant todî*).

Aye, Lambèrt, nosse mam'zèlle.

Ji remplace li groumèt, volà, vèye, qué novèlle.

Si v's avez 'ne commichon, c'è-st-à mi qu'fà jâser.

BARE.

Wisse è-st-i, lu, Josèph?

LAMBÈRT.

Oh! çoula, ji n'èl sé.

(à part)

C' n'è nin mi qui fâreu, mains 'lle è bin attrapêye!

BARE.

Poquoi mèttez-v' ses hâre, donc, vos?

LAMBÈRT.

Mi?... pas... ine idèye,

Ji n' l'a nin todi fait po qu' vos m' prindêsse por lu,

Mains, vo jâsez trop vite.

BARE (*viv'mint*).

Mi? j' n'a rin dit, mon Diu!

LAMBÈRT (*comme si c'èsteu vrêye*).

Oh! ji n'a rin compris.

(*I fai 'ne cliquette so l'costé*)

BARE (*containé*).

A l' bonne?

LAMBÈRT.

Oh! nènni, ciète!

(*A part*)

Lèyans li creure cisse-là l'.

(*On étind l' sonnètte dè molin.*)

Aye! Aye! on ô l' hilète!

(*I mousse foî po l' dreute*).

Scène IV.

BARE, MATHI.

BARE.

J'a mâqué 'ne bèle tot rate, et, s'i n'a rin compris,

Ci n'è co qu'on d' mèye mâ, mains fâ-t-èsse pau sùti.

(*Elle rève. Mathi intèure po l' fond; il a l'air māvras*).

MATHI (*li fant dès laids ouye*).

Vos èstèz cial!

BARE (*gènéye*).

Awè.

MATHI.

D'où vin?

BARE.

Pa,... ji v'néve vèye...

MATHI.

Après Josèph?

BARE (*todis pus gènéye*).

Nènni.

MATHI.

Volà d'jà treus qwate fèye.

Qui j' m'aparçu qu' vos v'nez cial on pau trop vol'ti,
Et ci n'è nin vosse plèce. Ovrez, vos f'rez bin mix!

BARE (*mâle*).

Dihez pôr qui j' so nawe.

MATHI (*pus mâvas*).

Awè, v' l'èstèz, ma frique !

BARE.

On n'è fai mâye assez.

MATHI (*mostrant l' poite dè fond*).

Jans, jans, jans, pas d' rèplique.

Rotez.

BARE (*tot n'allant*).

Ji m'ennè va.

MATHI (*tot scû*).

Elle qwire sûr ine saquoi,
Volà dèjà quéque jou qui ji waitèye après.

(*Lambert rinteure po l' dreute.*)

Scène V.

MATHI, LAMBÈRT.

LAMBÈRT (*sins vèye li maisse*).

Çoula rote à l'idèye !

(*Aporçuvant Mathi.*)

Ie, nom di Doum ! li maisse !

MATHI.

Qui fez-v' cial, vos, hein ?

LAMBÈRT.

Pa....

MATHI.

Pa.... quoi ?

LAMBÈRT.

Pa.... j'ouveure, taisse.

MATHI (*mostrant l'fond*).

Voste ovrège è là.

LAMBÈRT.

Wisse ?

MATHI.

Wisse qui ji v's aveu dit.

LAMBÈRT.

Ji l'a rouvi.

MATHI.

Oho ? Ji creu qui vos v' moquez d'mi !

Qwand c'è qu'ji v'dirè co dè fer cure li chòrnèye

Et qu'vos n'mi hout'rez nin, v' frez vosse dièraïne journèye.

Comprindez-v', à c'ste heûre ?

LAMBÈRT.

Aye.

MATHI.

Bâbinème qui v's èstèz !

LAMBÈRT (*mâvas*).

Bâbinème !... Ji n' so nin si bièsse qui vos l' pinsez.

MATHÏ.

Nènni, nènni, ma foi ! On l' veu bin, Diale mi s' pèye !
Qu'è-ce qui c'è, cès hâre là ?

LAMBÈRT (*vèt'mint.*)

C'è d'à meune.

MATHÏ.

N'è nin vrêye.

Wisse è Josèph ?

LAMBÈRT.

Josèph ? 'l è-st-èvôye on moumint.

MATHÏ.

Evôye wisse ?

LAMBÈRT.

E viyège.

MATHÏ.

Poquoi fer ?

LAMBÈRT.

J' n'è sé rin.

MATHÏ.

Sia, vos l' savez bin, mains, n' vis plai nin d'èl dire.

LAMBÈRT (*si radouciant*).

Bin nôнна.

MATHÏ.

Sia, v' di-j'.

LAMBÈRT.

Pinsez-l' à vosse manire,

Mains ji v' jeure èdone, Maisse, qui ji n' sé rin d' pus qu'vos.

I m'a dit : j' va riv'ni,... d'morez cial,... puis c'è tot.

J'a mèttou sès mouss'mint pusqui j'èl remplacève,

Et j'a r'ployî lès sèche qui sont là,... lès vèyez-v' ?

(*Louquant tot costé.*)

Oho ! Bâre è-st-èvôye !

MATHÏ.

Ah ! vos l'avez vèyou ?

LAMBÈRT.

Aye.

MATHÏ.

Qui qwèréve-t-èlle ?

LAMBÈRT (*malènn'mint.*)

Oh !

MATHÏ.

Josèph mutoit ?

LAMBÈRT (*po dire qu'avè*).

I s' pou !

MATHÏ (*à part*).

Çoula m'gottéve è cour. Ah ! c'è-st-ainsi, mam'zèlle !

LAMBÈRT (*riant*).

J'a-st-avu si bon, dai !

MATHÏ (*à part*).

Bin volà 'ne crâne novèlle !

(*à Lambert*).

Vos avez-st-avu bon ?

LAMBÈRT (*I deu rire pus foirt tot l' tims*).

Tot rate pa .. Ha ! Ha ! Ha !

Qwand j'y tuse, fâ qui j' rèye.

MATHÏ.

Poquoi donc ?

LAMBÈRT,

Po çoula.

Ji tournéve justumint li drî di c' costé cial,

Qwand volà qu'èlle inteure è molin reude-à-bal,

Mains comme j'aveu metton tote lès hâre d'à groumêt,
Elle ni m'a nin rik'nohou, bin sûr, èt... Hè! Hè! Hè!

MATHI,

Di quoi donc!

LAMBÈRT.

V'là qu'èlle di... Hi! Hi! Hi!

MATHI.

Qui di-st-èlle?

LAMBÈRT.

Hè! Hè! Hè! Ha! Ha! Ha!

MATHI (*mâvas*).

Jans donc, vârin, d'hez-m'èl.

LAMBÈRT.

Ho! Ho! Ho! Mi papa va tot-rate ènne aller.
Qwand i sèrè-st-èvôye, ji vinrè cial, savez.

MATHI (*joir mâvas*).

Elle a di çoulà?

LAMBÈRT.

Aye.

MATHI.

Quatre-vingt tonne di bire!

Puis c'è tot?

LAMBÈRT.

Ho! Ho! Ho! Aye.

MATHI.

Ci n'è nin po rire!

Ji lès[arè tot rate, pusqui ça va-st-ainsi.

LAMBÈRT.

I n'fâ nin raconter qui c'è mi qui v' l'a di,
Pace qu'is sèrit mâvas, j'attrap'reu co l'houwèye.

MATHI (*à part*).

Ah ! lès bécèlle, mon Diu ! quelle fayèye marchandèye !
I fà bin assoti !

LAMBÈRT.

J'èl saveu gn'a longtims,
Mi, nosse maisse, qu'is hantit.

MATHI.

Poquoi n'èl dihîz-v' nin ?

LAMBÈRT.

J' pinsève qui vos l' savîz.

MATHI.

Qui j'èl saveu ? V'là 'ne bonne !

LAMBÈRT.

Pa, tot l' monde énnè jâse, cial, âtou dè l' mohonne.

MATHI.

Ci n'è nin vrèye, sûr'mint ?

LAMBÈRT.

V' navez qu'à l' dimander,
Vos vièrez qu'on v' dirè qu'on l' sé gn'a bin passé.

MATHI.

Wisse hantèt-is ?

LAMBÈRT.

Vo-cial.

MATHI.

Et qwand donc ?

LAMBÈRT.

A l' vèsprèye,
Qwand vos èstèz èvòye. Is n' mâquèt mâye nolle fèye.

MATHI (*foir mâvas*).

Nom di Hu ! po c' còp là, ji n' sé s' ji m' ratinrè
Dè l's y d'ner 'ne bonne pingnèye, qwand ji lès attrap'rè.

LAMBÉRT.

C'è-st-ine saquoi d' foirt laid, savez, nosse maisse, di s' batte.

MATHI.

Qué halcoti, tot l' même ! èt lèye donc, quelle savatte !
Lu, j'èl va mette à l'ouhe. — Houtez, vos n' direz rin
Di çou qu' s'a passé cial.

LAMBÉRT.

Ji n' pou mà, mi, sûr'mint !
Mains j' va d'mander 'ne saquoi. Si Josèph ène allève,
Ji sèreu bin groumèt, mi, ... dihez, ... mi prindrez-v' ?

MATHI (*ènne allant rès l' fond*).

Nos viérans.

LAMBÉRT.

Houtez bin, promèttez-m' di m' sayi
Divant d'ègagi 'ne aute, èt j'ouveur'rè di m' mîx.

MATHI (*tot moussant foû*).

Awè, ji so contint.

LAMBÉRT (*corant so l' poite*).

Oh ! nosse maisse, qu'èlle bèlle keure !

Ji sèrè si ginti !

(*I rad'hind l' scène tot pochant d' jôye.*)

Scène VI

LAMBÉRT.

LAMBÉRT.

Non di Doum, qué bonheur !

Bin, bin, v'la 'ne crâne novèlle ! Josèph, qui dirè-t-i,
Qwand va sèpi l'affaire?... J'ènne a todi d' keure, mi,
Et ji n' veû qu'ine saquoi : C'è qui, si vite èvôye,
Lambèrt inteûre vocial. — Qu'èlle aweur ! dai ! quelle jôye.

(*I poche di jôye èt s' mette à danser tot chantant tra la la.*)
(*Josèph èt Chanchèsse èl louquèt tot riant d'èstant so l'poite dè fond.*)

Scène VII.

LAMBÈRT, JOSÉPH, CHANCHÈSSE.

JOSÉPH (*intrant*).

V'là sùrmint on joyeux ! J'a lès pinse qu'i d'vin sot.

CHANCHÈSSE (*riant*).

I dansève, dai, mon Diu !

LAMBÈRT (*mâras*).

V' n'èl sâriz pus fer, vos.

CHANCHÈSSE (*riant todi*).

Oh ! nènni, hèye, valèt. Oh ! nènni, Boye Minètte !
Les vèyès feumme n'ont pus rin por z'èlle qui l' clapète.
Hein, Josèph ?

JOSÉPH (*riant*).

Qwand 'lle va co !

CHANCHÈSSE.

Oh ! tant qu'èlle va, c' n'è rin,
Mains 'ne fèye qu'on n' l'ètind pus, parait, i n' va nin bin !

JOSÉPH.

Oh ! nènni.

CHANCHÈSSE.

Et m' paquèt ? E-st-i prête ?

JOSÉPH.

I deu l'èsse.

Lambèrt, è-st-èlle finèye li mounèye d'à Chanchèsse ?

LAMBÈRT (*di mâle houmeur*).

J'ènne a l'idèye todi. N'a qu'à-z-aller louqui.
J'a tot rate lûté l' sèche.

CHANCHÈSSE.

Oh ! c'è lu qu'è mouni !

JOSEPH (*allant rès l' dreute*)

Awè, qwand j' so-st-èvôye.

(*I mousse fouà po l' dreute.*)

Scène VIII.

LAMBÈRT, CHANCHÈSSE.

LAMBÈRT (*à pàrt*).

I n'èl sèrè pus wère,

Lu, qu'i rawåde.

CHANCHÈSSE.

Qui d'hez-v' ?

LAMBÈRT.

Rin.

CHANCHÈSSE.

Ie, dai, qu'elle affaire !

Vos ètez bin mâvas !

LAMBÈRT.

Nônna.

CHANCHÈSSE.

Pa, sia, m' vé !

On direu-st-on claw'ti qui n'a pus rin à fer.

Scène IX.

LAMBÈRT, CHANCHÈSSE, JOSEPH.

JOSEPH (*rintrant po l' dreute, mâvas*).

Qu'asse co fait, donc, bâbau ?

LAMBÈRT.

Di quoi donc ?

JOSÉPH.

Quelle bièstrèye !

Pa, ti mou'd dè laton ! Ti t'a mari d' sèchèye.
Vola qu'i m' fà r'boti tot à fait, mi, boubiè !

LAMBÈRT (*màvas*).

J'a pris l' cisse qu'i t'a dit.

JOSÉPH.

J'ènne a l'idèye, ma foi.

T'è-st-on fameux sotai ; ti n'a nin pu d'malice
Parait, grand ènocint, qu'ine grosse vilaine bibisse.

LAMBÈRT.

Comme toi, hein !

CHANCHÈSSE (*à part*.)

Ji n'vou nin m'mèler d'zèlle, savez, mi.

LAMBÈRT.

Toi, ti n'a jamàye bon s'ti n'mi fai-st-assoti,
Mains ji n'a d'keure di toi. Tin, v'là t'màssèye calotte,
Va-z-à diale, nom di hu ! ramasse ti vèye capotte.

(*I s'dimousse habèyemint, tappe tot à l'tèrre, ramasse
sès hàre et cour èròye po l'fond.*)

Scène X.

CHANCHÈSSE, JOSÉPH.

CHANCHÈSSE.

Ie, Boye Minètte ! Josèph, qu'il è màvas, mon Diu !

JOSÉPH.

I n' fà nin qu'on l'accompte, c'è-st-on d'mèye sot, dai, lu !
Tot rate i r'vinrè cial, âtou d'mi, fer l'robètte,
Sins fer l'ci di s' sov'ni qui n's avans avu 'ne brètte.

CHANCHÈSSE.

On drole di potiquèt !

JOSÉPH.

Pa, c'è-st-in ènnocint,
On 'nnè rèssère co traze qui sont bin pus malin !

CHANCHÈSSE.

Què mâtourné potince ! Il è d'arège cagnèsse !

JOSÉPH.

Farè bin qu'vos riv'nèsse on pau pus târd, Chanchèsse,
Po vosse mounèye, èdonc ?

CHANCHÈSSE.

Oho ! awè, dai, m'fi.

Qwand sèrè-t-èlle finèye donc, dihez, qui v'sonle-t-i ?

JOSÉPH.

Divins on bon qwàrt d'heure.

CHANCHÈSSE.

Si vite ? Ie, Boye Minètte !

Ji tåg'reu bin. — Nónna, ji m'va beure ine copètte.

Ji vin tot à c'moumint d'mètte li cafè so l'feu.

JOSÉPH.

Vos polez l'aller beure.

CHANCHÈSSE.

Puis ji r'vinrè tot dreut.

JOSÉPH.

Comme vos volez.

CHANCHÈSSE (*ènne allant*).

C'è ça.

JOSÉPH.

Disqu'à tot rate.

CHANCHÈSSE (*moussant fou po l' fond*).

A r'vèye.

JOSÉPH (*rid'hindant l' scène*)

Pagnouf di Lambèrt, dai, i n' fai qu' totès parèye !

Scène XI.

JOSÈPH.

JOSÈPH (*rimoussant sès hàre di groumèt*).

Wisse ireu-t-i bin l' maisse? Ji vin d'èl véye d'à lon;
I montéve li roualle qu'i ji riv'néve so l' pont.
Co bin qu' n'a nin v' nou cial, po vèyi l'astrapåde
Di c' laid halbòssâ là. J'âreu st-avu 'ne ombåde
Divins lès condichon. Surtout qu'il è div'nou
Foir málàhèye, à c' ste heure. Ji pou fer çou qu' ji vou,
Ji n'adièsse co jamâye. Si dot'reu-t-i quéque fèye
Qui, dispòye on p'tit tims, ji fai l'amour à s' fèye?

Scène XII.

JOSÈPH, BARE.

BARE (*accorant po l' fond*).

Josèph!

JOSÈPH (*binâhe*).

Mi chère crapaute!

BARE.

Vo m' cial.

JOSÈPH.

Mi p'tit poyon!

Ji v' veu, dai, m' binaméye.

BARE.

Qui n's allans avu bon!

M' papa vin d'enne aller.

JOSÈPH.

Enne a-t-i po 'ne hapêye?

BARE.

I m'a di qu'i n' sèreu nin riv'nou d'avant l' vèsprèye.

JOSÉPH.

Oh! v'là 'ne bonne affaire!

BARE.

Edonc!

JOSÉPH.

Gn'a si longtims

Qui ji m' rafèye di v' dire comme i fà, qu' ji v's aime bin.

BARE.

Vos n' m'aimez nin si foirt qui vos 'nnè fez lès qwance,
Allez.

JOSÉPH.

Taihiz-v' done, Bâre. Mains, ji n'a nolle avance !
Di v's èl dire. J'èl veu bin, pus vis èl rèpète-ju
Mons l' crèyez-v'.

BARE.

Mi? Nònna, qui v's èstèz drole, mon Diu!
C'è po qu' vos l' rid'hésse co qui j' fai l' ci di n' nin l' creure.
J'a si bon di v's ètinde! Çoula fai tot m' bonheur!
Vis plaindrez-v' co?

JOSÉPH.

Nènni, vos m' rindez awoureux.
C'è qu' ji v's aime tant!

BARE.

Awè, Josèph, ji v' creu.
Mains, ji v' jeure qui mi amour è-st-ossi grand qui l' vosse.

JOSÉPH.

Oh! Bâre.

BARE.

Et ji v's aim'rè tote mi vèye,.... cosse qui cosse.

JOSÈPH (*div'nant pus sérieux*).

Awè, vos m' fez r' tuser qui ji n' so qu'on groumè ;
Et bin sûr, vosse papa, qwand c'è qu'il apprintrè
Qui nos hantans nos deux, à foice va nos l' disfinde.
Et qui m' mètrè-st-à l'ouhe, sins voleur rin comprinde.

BARE.

Ji n'è sé rin, Josèph, c'è d' vèyi, dai, çoula.
Enfin, n's aris l' patiyince, et divins tos les cas,
Ji v's aime, èt ji v' promètte qui j' n'ârè màye nol aute ;
Jurez-m' qui malgré tot, ji d'meur'rè vosse crapaute.

JOSÈPH (*li d'nant l' main*).

Ji v's èl jeûre,

(*Josèph èt Bâre s'abrèssèt.*)

Scène XIII.

JOSEPH, BARE, MATHI.

MATHI (*intrant viv'mint po l' fond, foirt mâvas*).

C'è donc vrêye,

BARE (*foirt èwarêye*).

Oh? mon Diu! dai, m' papa.

JOSÈPH (*si séchant sot l' dreute, èwaré*).

Aye! Aye!

MATHI.

Awè, c'è mi ! Vos n' mi pinsiz nin là!
Ji saveu di v' picî, awè, n'aveu nou risse,
A râtourner tot dreut... Vos èstèz deux chinisse !

(*à Bâre.*)

Ainsi donc tos lès jouû, dispôye volà longtims,
Qwand c'è qu' j'èsteu-st-èvoÿe, vos v' niz cial è molin!

Lambert mi l'aveu dit, mains, ji n'èl polève creûre
Si ji n' l'aveu vèyou. — E-st-i possible à c'ste heûre ?
Kimint n' rogihez-v' nin ?

(à Josèph.)

Et vos donc, calfurtî,
Vos n'èstèz qu'on vârin èt qu'on vrêye halcotî.
Ji n' vis pâye nin, savez, po v'ni disbâchi m' fêye.
V's allez bâguer fou d' cial, à c'ste heûre, à pus habêye.

BARE.

Pardon, papa, ji l'aime !

MATHI.

Et bin mi, ji n' l'aime nin.

JOSÈPH.

Houtez, nosse maisse, houtez, j'a mâqué, j'èl sé bin.
Ji rik'nohe qui c' nè nin ainsi qu'on den s'y prinde ;
Mains vos nos pardon'rez.

MATHI

Oh ! ji n' vou rin ètinde.
J'a dit qui vos 'nne irîz, vos 'nne irez, puis c'è tot.
Ji n' vou nin wârdèr, cial, on canâri comme vos.

JOSÈPH.

Portant, nosse maisse,...

MATHI.

Allons, nin tant des ârmanaque,
Ramassez-m' à pus vite tote vos clique èt vos claque.

Scène XIV

JOSÈPH, BARE, MATHI, LAMBERT.

LAMBERT (*accorant po l' fond, tot brèyant*).

Habêye ! Habêye ! Habêye !

MATHI (*viv'mint*).

Hein! Qu'è-ce.

LAMBÈRT (*allant s' mètte inte Mathi èt Bâre*).

Habèye, mouni,

Gn'a vosse pitite Bèrtine qu'è toumèye è vèvi!

BARE (*jètant on cri*).

Oh!

(*Elle tome floue, Lambèrt èl rattind d' vind sès brèsse.*)

MATHI (*èstoumaké*).

Ie, Saint-Houbèrt!

(*Josèph cour évôye po l' fond suvou d' Mathi.*)

Scène XV.

BARE, LAMBÈRT.

LAMBÈRT (*èwaré tot r'louquant Bâre*).

Eye, mon Diu! Qu'avez-v', mam'zèlle?

(*Todi pus èwaré.*)

Elle ni rèspond nin, dai! Saint nom di Hu, qu'a-t-elle?

Bin, bin, bin, vo-m'là gâye, vo-m' là gâye, èdonc mi!

Scène XVI.

BARE, LAMBÈRT, CHANCHÈSSE.

CHANCHÈSSE (*accorant po l' fond*).

Qui s' passe-t-i cial, Signeur? Qu'a-t-èlle donc Bâre, mi fi?

LAMBÈRT (*tot pièrdou*).

Elle a ji n'è sé rin.

(*Chanchèsse li prind Bâre fou dèss main.*)

CHANCHÈSSE.

Allez, corez bin vite

Qwèri d' l'aiwe.

LAMBÈRT.

Avou quoi?

CHANCHÈSSE.

C'è tot l' même.

(*Lambèrt cour évôye po l' dreute.*)

Scène XVII.

BARE, CHANCHÈSSE.

CHANCHÈSSE (*riloukant Bâre*).

Pauve pitite !

BARE (*riv'nant à lêye*).

Wisse so-j'?

CHANCHÈSSE.

Tot près d' mi, m' fêye.

BARE.

Et m' sour?

CHANCHÈSSE.

Quêlle sour?

BARE (*todi foû d' lêye*).

Mon Diu !

CHANCHÈSSE.

Qu'a-t-elle donc?

BARE.

Oh ! Sainte-Vierge, elle ni vique mutoi pus !

CHANCHÈSSE (*tote pièrdowe*).

Ji n' sé rin dai, mi èfant.

BARE.

Oh ! Porveu qu'èl sâvèsse !

CHANCHÈSSE.

Qui n'a-t-i d'arrivé, donc?

BARE.

Rèminez-m', Chanchèsse.

(Chanchèsse el sutin, elle ènnè vont po l' fond. Lambert rinture po l' dreute avou 'ne hièlle ou l'aute.)

Scène XVIII.

LAMBÈRT.

LAMBÈRT *(bréyant)*.

Hai la! n' fâ-t-i nin d' l'aiwe?

CHANCHÈSSE *(à d' foû)*.

Nènni.

LAMBÈRT *(comme po s' moquer)*.

Louque on p'tit pau,

Tot rate, à moirt à hâre, ènnè fallève so l' còp!

Elle s'a bin vite ravu!...

(Mèttant s' hièlle di costé.)

(Riant.)

Les feumme sont tot l' même drole!

Po l' pus p' tite dès chichèye, elle flâwihèt à l' vole.

(Rituant.)

Tin vor'mint, mains, j'y r'tuse, qwand c'è qu' j'a-st-accorou,

Is èstît cial leu treus, li maisse èsteu st-avou!

Po l' pus sûr qu'il ârè toumé so leu cabosse.

Aye, aye, aye, qu'elle aweure: Ji va ramasser l' posse;

Ca Josèph ènne irè. Nom di doum! Nom di nom!

C'è mi qui m' plairè bin! C'è mi qu' va-st-avu bon!

Scène XIX.

LAMBÈRT, JOSÉPH.

LAMBÈRT.

Qué novelle? Et li p'tite?

JOSÈPH (*di môle houmeur*).

Elle è là.

LAMBÈRT (*volant 'nne aller*).

Ji m' va l' vèye.

JOSÈPH (*li fant dès rends oûye*).

Rawârdez! Poquoi d'hez-v' à maisse qui j' hante si fèye,
Vos, vix canâri?

LAMBÈRT (*tot pètté*).

Mi?

JOSÈPH.

Awè vos.

LAMBÈRT.

J' n'a rin di.

JOSÈPH.

Sia.

LAMBÈRT (*si māv'lant*).

Nõnna, nõnna.

JOSÈPH.

Sia, v' di-j'.

LAMBÈRT.

T'a minti.

JOSÈPH (*l'apiçant po l'orèye*).

Ni m' dimintihez pus ou v's ârez 'ne sitronlêye,
Halcoti qu' vos êstèz. Fà qu' ji v' frotte lès orèye!

LAMBÈRT.

Waye, ti m' fai mâ, laid boye!

JOSÈPH.

Vos 'nne avez bin trop pau!

LAMBÈRT.

Vousse mi lacher?

JOSÈPH.

Tot rate, ji v' maque li cou-z-â haut.

LAMBÈRT.

Lai-m' aller.

JOSÈPH (*i li donne dès volêye*).

Nònna dai, vix s'trouk.

LAMBÈRT.

Waye! Waye! laide bièsse.

Ti m' fai mâ.

JOSÈPH (*èl kihoyant*).

Ci n'è rin, fâ qu' ji v' kiheûye vosse tièsse,
Po v's apprinde ine aute fêye à n' pus hêrer vosse nez
D'vins çou qui n' vis r'garde nin, pagnouf qui vos èstèz !

LAMBÈRT (*choulant*).

J'él dirè-st-â maisse, va.

JOSÈPH (*èl lachant*).

C'è càse di vos, potince,

Qu'on m' rèvôye.

LAMBÈRT (*choulant todî*).

Dai nònna.

JOSÈPH (*èl man'ciant*).

N' vin nin fer tès dolince!

J'a co l' patiñce di toi pace qui t'è-st-on gamin ,
Ca s' t'èsteu mâye ine homme, ti pass'reu po mès main.
Gnâgnâ di m' vé.

(*Lambèrt si sèche è l' coine, à dreute.*)

Scène XX.

JOSÈPH, LAMBÈRT, MATHI, BARE.

MATHI (*intrant po l' fond avou Bâre*).

Josèph, kimint v' payi dè l' keure
Qui vos v'nez dè fer, m' fi? Grâce à vos, li mâlheur
Nos a s'pâgni turtos.

JOSÈPH.

Oh! Ji n' mi risquève nin
Et tot sàvant li pitite, j'a fait mi d'voir seul'mint.

MATNI.

Vos d' meur'rez todis cial, èt v' sèrez dè l'mohonne.
Pusqui vos aimez Bàre, di bon cour ji v's èl donne.

LAMBERT (*tot pèlé, à part*).

Ie, cint mèye nom di Hu!

JOSÈPH (*li d'naut l' main*).

Qui v's èstèz bon, mouni.

(*Allant d'lez Bàre, avou sintumint.*)

Merci, Bàre!

MATNI (*dè même*).

Oh! Josèph!

LAMBERT (*anoyeus'mint*).

Vo-m'ri-là co hèrdi!

CHANT.

BARE.

Si n's avans-st-avu dès tourmint,
A c'ste heure, i fà qu'on lès rouvèye.
Cisse journèye cial finihe foirt bin,
Mâgré qu'èlle èsteu mâ k'mincèye.

Essoule.

A molin,
Joyeus'mint,
Nos allans fer l' fièsse
Timpèsse!
A molin,
Joyeus'mint,
Nos frans l' fièsse disqu'à matin!

LI KEURE D'A SOUSSOUR

COMÈDÈYE È DEUX AKE.

PAR **Godefroid HALLEUX.**

DEVISE : *Tot è bin.*

MÉDAILLE DE BRONZE.

PERSONNÈGE.

J'HAN-JACQUES, <i>ovri</i>	23 an
GILLES, <i>camarâde d'à J'han-Jâcques</i>	35 an
SOUSSOUR, <i>costire èt sour d'à J'han-Jâcques.</i>	30 an
DADITE, <i>bow'rèsse, voisène</i>	50 an
MÉLIE, <i>si fèye, crapaude d'à J'han-Jâcques</i>	18 an

Li rôle di Dadite deu-l-èsse jouwé par ine homme.

N. B. L'auteur a remanié sa pièce d'après les observations du jury.

Li keûre d'à Soussour.

Li scène riprésinte ine chambe bin prôpe, on y veu quéquès chøyire èt 'ne tàve. So l' dreut costé dè l' scène, on veu 'ne ouhe qui va-st-è l' chambe d'à Soussour; à costé, gn'à 'ne sitoufe à plate bûse, wisse qu'on y veu 'ne coqu'mâr. So l' clinche costé, c'è-st-ine finiësse; è fond, c'è-st-ine pareusse avou 'ne ouhe à mitant. D'on costé, on veu 'ne ârmâ èt ine hôrlloge marquant câsi dihe heure. Di l'autè costé, i gn'a ine machine à keuse èt quéques nous camache pindou; enfin lès bardah'rye qui fâ à 'ne costire.

PRUMIRE AKE.

Scène I.

Soussour (*ine brave bâcêlle, bin sérieuse*).

(*Tot cosant à l' machine, elle chante so l'air dè respleu dè l'chanson : Coquin d' printemps*).

Vive li bèlle chanson qui ramône,
Di tîmps in tîmps,
Li Jôye, tot fant rouvi lès pône
Ax pauv'rès gîns :
Comme è bois l'ouhai qu' grusinêye
Sès chant d'amour,
Nos autes, fans d'gotter nos pinsêye,
Drovians nosse cour.

(*Ax qwate dièrains vers, J'han-Jâques inteuve tot chantant avou Soussour.*)

Scène II.

SOUSSOUR, J'HAN-JACQUES.

J'HAN-JACQUES (*qui tîn s' scravate è s' main*).

Jans, vinez fer m' floquêt, mi p'tite Soussour di souke,
Ca mi, j' n'a mâye polou fer qu'on k'toirchi plat nouke.

Soussour (*distèchant si ovrège di s' machine*).

Quèl homme, qui n' pou co mètte si crawatte comme i fà,
Et qu'è bon à marier.

J'HAN-JACQUES.

Mi, m' marier, ji n' pou mâ.
Ji so trop bin d' !é vos.

Soussour (*disfâfilant si ovrège*).

Louquiz donc, comme i glètte
Po s' bouler l' coide è cò.

J'HAN-JACQUES.

Gn'a nou risse, pa, d' m'èl mètte.

Soussour.

Si Mèlie vis oyève !

J'HAN-JACQUES.

Oh ! j' li di bin sovint.

Soussour (*tot s' rassiant èt tot s'apontant si ovrège*).

Awè!!! èt qui di st-èlle ?

J'HAN-JACQUES.

Elle rèye dè gros dè dint.

(*El chante so l'air de l'chanson di: Violette embaumée*)

J'aime mi crapaude.

1^e COUPLET.

Qwand m' bèlle crapaude mi di: hoûtez, J'han-Jâques,
Qui v's è soule-ti, ni d'vris-gn' nin nos marier ?
Ji li répond: hoûtez, nos l' frans-st-à Pâques,
A l'Ascinsion ou bin à l' Trinité;
N's èstans si jône po nos mètte è manège,
Rawârdans 'ne gette, mon Dieu, çoulà n' broûle nin,
Et tot m' brognant, s'èlle vous fer dès mèssege,
Ji li répond: Belle plume, çoulà m' dû bin.

RÉPLETE.

Portant j'aime mi crapaude,	}	<i>Bis.</i>
Magré çou qui j' li di,		
Ji n'ârè mâye nolle aute,		
Ca ji l'aim'rè todîs.		

2^e COUPLET,

Mais qwand ji veu qu'elle è so l' cane di veule,
Ji r'fai tot doux po r'mette lès cache è fôr,
Et ji li di: e'è vos qu' j'aime tote fi seule,
Jans, p'tit haecha, n's irans-st-amon Lapôrt.
Tot fant d' sès air èt d' sès p'titès manire,
Elle mi rèspond: va-r-z-en, va, beau gibier;
Mais j'èl bâhe tant, qu'elle ni tâge waire dè rire,
Et joyeus'mint n'corans-st-à-coûse danser.

RÉPLETE.

Awè, j'aime mi crapaute (etc)

3^e COUPLET,

Ji m' mar'èyrè portant, mais d'vins 'ne hapêye;
Po m' bouter l' coide è cô, j'a co bin l' tîmps,
Ca 'lle è si jône, dai, m' bèle pitite crolêye,
Qu' fer 'ne sifaite keure, pa, j' sèreu-st-on calin.
Mais s' j'èsteu câse jamâye d'ine hasticote,
Et qui fâreu qui j'èl fahe sins târgi,
J'èl freu-st-à coûse èt sins rawârdèr 'ne gotte.
On a d' l'honneur, quoiqu'on n' seûye qu'ine ovri :

RÉPLETE:

Awè, j'aime mi crapaude, etc.

(*Soussour quitte si machine à keuse tot cosant à 'ne ovrière*).

Mi, v' qwitter, ji n'a wåde; ca n' m'av' nin chervou d' mère,
Dihez, dispôye doze an, qu' nos parint sont-st-è terre?
Tot fant qu' corègeus'mint nute èt jou vos ovriz,
Ni m'avez-v' nin d'ner l'ahe d'apprinde on bon mèsti?

SOUSSOUR.

Lèyans çoula po bouffe.

J'HAN-JACQUES.

Nona, ca c'è-st-apreume

A c'ste heure, qui j' sé comprinde qui v's èstèz ine màye feumme,

Qwand j' tûse âx deurs hiquèt qui v' avez-st-èduré

E c' timps-là, ji m' dimande kimint av' polou fer

Po mètte tos vos coron à pont.

SOUSSOUR.

C'è bin àhèye,

J'a-st-avou dè corège, j'a fait roter l'awèye.

J'HAN-JACQUES.

Ou v' l'avez fait cori, Soussour.

SOUSSOUR.

Ji n' mi r'pint nin

Di çou qu' j'a fait por vos, ca vos v' kidûhez bin.

J'HAN-JACQUES.

Brave Soussour, va, qui j' t'aime ; louquîz, fâ co qu'ji v' bâhe.

SOUSSOUR.

Et comme nos n' divans rin à nouque, ji so binâhe ;

Ca n's èstans pauve, c'è vrèye, mais pus pauve, pus d'aweur ;

Ji m'âreu passé d' tot è c' trèvin, po n' rin d'veur,

Ca l' contint'mint d'lu-même, vèyez-v', fré, passe richèsse.

J'HAN-JACQUES.

Oh ! j'èl sé bin, Soussour, v's èstèz-st-ine feumme di tièsse,

Qu'a câse di mi v' n'avez jamâye volou v' marier,

Mâgré lès occâsion.

SOUSSOUR.

Qui j'a todis r'bouté.

J'HAN-JACQUES.

I n'è nin co trop târd.

SOUSSOUR.

Taihiz-v', allez, glawène,

Ji so trop vèye à c'ste heure, pa, ji coiffe Sainte-Cath'rène.

J'HAN-JACQUES.

Et portant j'è k'nohe onque qui, j' wage, glètte après vos,
Mâgré qu' n'è motihe nin.

SOUSSOUR.

Qui donc?

J'HAN-JACQUES.

Gilles.

SOUSSOUR.

Bin, grand sot,

V'friz brâh'mint mix di v' taire.

J'HAN-JACQUES.

C'è st-on bon camarade,

Qui n' freu nin pône à 'ne mohe.

SOUSSOUR.

Nènni, j' pinse qui n'a wåde.

J'HAN-JACQUES.

Si c'èsteu vos idèye, ji v' sohaitreu-st-on s'fait,
Ca c'è l'agne dè bon Diu; j' sè qu' n'è nin dè pus bai,
Mais ci n'è nin l' baité qu' fai l' bonheur.

SOUSSOUR.

C'è bin vrèye.

J'HAN-JACQUES.

Pauve Gilles, c'è-st-onque qui k'hège ine pèneuse viquârèye,
Tot pòirtant l' creux di s' sour, qui s'a lèyi hèrrer
Dès ponce è l'orèye d'onque, qu'après l'a-st-aband'né,
Qwand il euri fait l' mâ, tot l' lèyant d'vins lès pône.

SOTSSOUR.

Pauve bécèlle, èlle è moite!

J'HAN-JACQUES.

Tot lèyant-st-on p'tit jône
So l' tэрre, ét tot d'mandant à s' frэ cint fèye pardon
Di çou qu'èlle aveu fait. Gilles, lu, qu'a l' cour si bon,
Li pardonna.

SOUSSOUR.

Pauve Gilles, c'è çoulà qu'i n' rèye mâye !

J'HAN-JACQUES.

Awè. Qwand s'sour fou moite, i s'chèrgea dè p'tit mâye,
Et avou c'ste ôrphilin, il abaga tot dreut
Wisse qui Cabrasse dimeure, volà 'ne sihaïne di meus.

SOUSSOUR.

Dèja six meus !

J'HAN-JACQUES.

Awè.

SOUSSOUR.

Le dai, comme li timps passe !
L'эфant sèreu co mix qu'adlé Majène Cabrasse,
Ca 'lle n'a nin l' cour d'ine mère.

J'HAN-JACQUES.

I n'è ni bin, ni mâ,
Portant j' sé qui l' brave Gilles pâye por lu comme i fà.

SOUSSOUR.

Mais d'wisse vinève t-i donc ?

J'HAN-JACQUES.

D'à coron dè l' chassèye.
Pauve Gilles, i vin dès cop, malgré mi qu' fà qui j' rèye,
Surtout qwand 'ne feumme èl louque, ca 'l è tot èmainé,
Et s'èlle l'arègne jamâye, i n' sé k'mint li d'viser.

SOUSSOUR.

Oh ! j' m'ènne a-st-apparçû.

J'HAN-JACQUES.

S'oisève avu l'adièsse,

Et s' 'l aveu l'hasse di cour di v' dire on mot, mais n'oise,
Ca c'è qwand 'l è d'lé vos, qu'il è-st-appreume honteux ;
Sûr, qu'i n'a mâye hanté.

SOUSSOUR.

Qui sèpez-v' ?

J'HAN-JACQUES.

J'èl wag'reu.

SOUSSOUR.

Eco n' sé t-on, J'han-Jâcques, Gilles è tot comme ine aule.
Qui sav' s'i n' l'a nin fait.

J'HAN-JACQUES.

Lu, r' louquiz lès crapaute !

Scène III.

LES MÊMES, MÉLIE.

MÉLIE (*on p'tit hacha, inteure reud à balle avou on paqûet d' bouwêye ris-
lindoue, èlle chante so l'air dè rêsplu de la : Pantlère dës Batignolles*).

Et zic don daine, èt zic don don,

Ji sos Mélie li bow'rèsse,

Et zic don daine, èt zic don don,

Kinohowe di lâge èt d' long.

(*à Soussour*).

Ah ! Soussour.

SOUSSOUR.

Ah ! Mélie.

MÉLIE (*à J'han-Jâcques*).

Ah ! bai cabai.

J'HAN-JACQUES.

Mam'zèlle.

MÉLIE (*à Soussour*).

Et m' taye.

SOUSSOUR (*li aksègnant 'ne taye qui pind*).

Vo-l-là,

MÉLIE.

Pau vèye.

SOUSSOUR (*discrochant l' taye*).

Tinez.

MÉLIE.

Ie, qu'èlle è bèle,

Elle m'irè comme on want.

J'HAN-JACQUES (*à Mélie tot couyonnant*).

V' sèrez-st-on bai hacha.

MÉLIE (*tot r'pindant l' taye*).

Ji n' vis jàse nin, laid page, allez, feu d'imbarras.

(*à Soussour*).

Et m' mame, donc lèye, qui m' va-st-ach'ter dès rogès chässe,
Et dès jènès botkène; ie! po m' moussi qu' j'a hâsse!

(*Elle chante so l' même air qui pus haut*).

Et zic don daine, èt zic don don,

Ji sèrè li p'tit trèsoir,

Et zic don daine, èt zic don don,

Hoûye à bal di mon Lapôrt.

Qui j' va-t-èsse gâye, donc, mi.

SOUSSOUR (*cosant todis à 'ne ovrège*).

V's èstèz-st-ine pitite sottè,

Vos n' tûsez qu'à danser.

MÉLIE (*à J'han-Jâques, tot-z-aksègnant Soussour*).

Vo-l-là co qu'elle barbotte.

(*à Soussour*.)

V's èstèz dè l' bonne annêye, vos, si v' hèyez d' danser,
Mi, ji l'aime bin, parait, ca c'è m' plaisir dè l' fer,
D'ailleurs J'han-Jacques vou bin,

(*à J'han-Jacques*.)

E donc ?

J'HAN-JACQUES.

Mi ! c'è st-à dire.

MÉLIE (*même jeu qui J'han-Jacques*).

C'è-st-à dire... à dire quoi ?

J'HAN-JACQUES.

Qu'avou totes vos manière,
Ji n' sâreu nin v' disfinde çou qu' ji n' pou t'èspèchi.

MÉLIE.

Louquîz donc, èt c'è lu, qu' m'ahège danser l' prumî.

J'HAN-JACQUES (*couyonnant*).

Tailhiz-v', allez, bèle plume, pa v's è friz maladèye,
Si v' n'allîz nin poch'ter ; ossu tot l' monde è rèye,
Mi-même onque dè s prumî.

MÉLIE.

Et mi, ji m' moque di vos.

J'HAN-JACQUES (*si moquant*).

A l' bonne !!! sins rire !!!

MÉLIE (*qui bisquète*).

A l' bonne ! allez-è, bai jojo.

J'HAN-JACQUES.

Vos m' fez bin louqui làge.

MÉLIE.

Quél air qu'il a, l' laid page,
Allez, v' n'èstèz nin l' diàle, po v'ni fer l' crâne.

J'HAN-JACQUES.

Mi, j' wage
Di v' mètte hoûye pus d' dix côp so l' canne di veule.

MÉLIE.

Awè!

J'HAN-JACQUES.

I fâ qu' ji v' fasse zûner.

MÉLIE.

I n'a nin mèche, parait.

Soussour.

E-ce câsi tot, vos deux, avou totes vos chicane?

MÉLIE (*tote mâle à Soussour*).

C'è todis lu qui k' mince.

J'HAN-JACQUES (*à Mélie tot s' moquant*).

En avant deux, so l' canne.

Eye, èye, comme èlle bisquêye.

MÉLIE (*tote mâle*).

Allez-è, grand napai,
Vos n'èstèz qu'on harlaque, a-v' oyou, bai cabai.

Soussour (*à J'han-Jacques*).

D'où vin tant l' chicaner.

J'HAN-JACQUES.

D'où vin? pace qui ji l'aîme.

MÉLIE (*binâhe*).

Hein! grand spitâ.

(*à Soussour*)

Soussour, j'a 'ne idêye, mi.

J'HAN-JACQUES (*d'ine air di couyonnâde*).

Tot l' même !

MÉLIE (*qui zûne*).

Tot l' même, louquîz donc lu.

J'HAN-JACQUES (*tot s'moquant*).

Raffe so l' cane sans wapeur,

En avant la musique.

MÉLIE.

Allez-è, grand blagueur,

Vos n'avez qui l' geaive bonne.

J'HAN-JACQUES.

Ji prend-st-astème à l' vosse.

Et comme on rèwe jèw jèw, ji v' fai riv'ni so l' crosse.

SOUSSOUR (*à Mélie*).

Ye ! ie ! dishombrans-nos, ca lès gins rawardèt,

N' sèrans sûr barbotèye, sont-is prête vos paquèt ?

MÉLIE.

Vo-lès-là-st-apontî.

SOUSSOUR.

J'a fini mès cosège.

V'nez-v mi d'ner on còp d' main po r'poyi mès ovrège.

MÉLIE (*tot-z-aidant Soussour*).

I n'a nou mà, jans, jans, dishombrans-nos, Soussour.

SOUSSOUR.

Volà qu' c'è càsi tot.

MÉLIE.

I fà todi qu'on cour

Avou vos.

J'HAN-JACQUES (*à Mélie*).

Bin, rotez.

MÉLIE.

Ji n' vis jàse nin, laid page,
D'ailleurs fà qu'on rèpoite àx gins tos leus camache.

(*On bardouhèye ad'foà.*)

La, v' çhal mi mame à c'ête heure, mon Diu qwand 'nne irè-t-on?

(*Dadite intewre.*)

Scène IV.

LÈS MÈME, DADITE.

DADITE (*avou 'ne assiètte è l' main*).

Estez-v' là, hêye, Soussour?

MÉLIE (*qui répond è l plèce d'a Soussour*).

Awè, qui volez-v' donc ?

DADITE (*à Mélie*).

Mèlez-v' di vos affaire, a-v' oyou, l'affrontèye ?

MÉLIE.

Ji n'a nin l' timps, parait, fà rèpoirter l' bouwèye.

DADITE (*à Soussour, tot pilant*).

Soussour, vos qu'è si bonne, ni m' vorriz-v' nin pruster
'Ne pitite noquète di bourre avou 'ne picèye di sé!

SOUSSOUR (*prindant l'assiètte*).

Sia.

DADITE.

Dihez ?

SOUSSOUR.

S'i v' plai?

DADITE.

N'a-v' nin 'ne pitite copète

A beure?

Soussour (*tot prindant èt implihant 'ne copètte*).

Sia, savez.

DADITE.

Oh! m' pauve cour si va r'mètte!

Mèttez on boquèt d' souke.

MÉLIE (*à Dadite*).

I v' mâque todis 'ne saquoi!

DADITE (*à Mélie*).

Qu'è ce qui çoulà v' fai vos, pusqui ji li rindrè.

J'HAN-JACQUES (*à Dadite*).

Qwand v's ârez l' cour malâde.

DADITE (*à J'han-Jacques*).

Qui chaf'tez-v' là, laid mâye?

Sîz-v' bin qu' j'a-st-on bon cour?

J'HAN-JACQUES.

Awè, i n' rind jamâye.

DADITE.

Il è mèyeu qui l' vosse.

MÉLIE (*à Dadite*).

Bin, J'han-Jâcques a raison,

Ca vos n'èstèz mâye pus qu'à l'èpronte tot dè long.

DADITE.

Taihîz-v', vos, p'tite blablame.

Soussour (*à Dadite tot mèttant l'assiette so l' tâve.*)

V'là çou qu'i v' fâ, Dadite,

Ni m'èl rappoirtez nin.

DADITE.

Poquoi donc?

SOUSSOUR.

Ji v's èl qwitte.

(*St rappinsant.*)

Oho, j' l'allève rouvi, ji v's invite â cafè.

DADITE.

Magn'rè-t-on dè l' dorèye ?

MÉLIE (*à Dadite*).

Ein ! pansâte !

SOUSSOUR (*à Dadite*).

Oh ! awè,

V'lès irez même chûsi.

DADITE.

J' lès prindrè tote novèlle,

Et k' bin m'è pây'rez-v' ?

SOUSSOUR.

Qwate.

DADITE.

V's èstèz-st-ine brave bâcèlle !

Poquoi ni v' mariez-v' nin ?

SOUSSOUR.

Ji so-st-heureuse ainsi.

DADITE.

Pa v' coiffez Sainte Cath'rène !

SOUSSOUR.

Gn'a co dèl autes qui mi.

J'HAN-JACQUES (*à Dadite*).

Poquoi n'èl rifève nin ; donc, vos, qu'è co si bèlle ?

MÉLIE.

Ie ! lisquèlle !

DADITE (*si rengorgeant*).

Si j' voléve, oh ! j' freu co bin l'handèlle.

J'HAN-JACQUES (*faut les quanse dè k'nohe ine saqui*).

Oh ! j'ènnè k'nohe sur onque, savez, mi, qu'vôreu bin.

DADITE (*à pârt*).

I vou sûr jâser d' Gilles.

(*à J'han-Jacques*.)

Fez-li mès complumint.

MÉLIE (*à J'han-Jacques*).

Kimint l' lomme-t-on, ci-là ?

J'HAN-JACQUES.

V's èstèz bin trop curieuse.

DADITE (*à Mélie*).

Çoulà ni v' rigarde nin, a-v' oyou, toureiveuse.

MÉLIE (*à Dadite*).

Qui madame è-st-aimâve !

J'HAN-JACQUES (*à Mélie*.)

Divins l'hantrèye surtout.

(*à Dadite*.)

Avou vos p'titès airs, pa, v's èschantrîz l' coucou.

DADITE (*à J'han-Jacques*).

Oh ! gn'a qu'amour qui plaise, çoulà j'èl pou bin dire.

J'HAN-JACQUES.

C'è vrèye, pusqu'i fai bin danser lès âgne sîns rire.

MÉLIE (*à J'han-Jacques*).

C'è mutoi po çoulà qui vos dansez si bin.

J'HAN-JACQUES (*à Mélie*).

C'è d'après vos lèçon.

MÉLIE.

Louquiz donc, l'énocint,
Qui m' vou mès'rer-st-à si aune !

J'HAN-JACQUES.

Ji n' so nin assez riche
Pa, portant v's è mès'rez.

MÉLIE.

Quél air di hène di cliche !

DADITE (*à Soussour, tot prindant si assiette*).

Mèrci, savez, Soussour, po vosse bourre èt vosse sé.
(*à Mélie.*)

Quand vos r'vèrez, là, vos, n' rouvîz nin d' rappoirter
V' savez bin quoi, surtout on bon qwârti d' dorèye,
N' rouvîz nin l' principâ.

MÉLIE.

Di quoi ?

DADITE.

Pa 'ne bonne drèssèye
Di mon Hâlin sor Moûse.

MÉLIE.

Si ji live des aidant...

DADITE.

N'lès pièrdez nin todîs, ca v' touch'rez pus d' doze franc.

MÉLIE.

Et qwand n's ârans diner, dihez, n's irans-st-èssonne
Ach'ter saqwants camache ?

DADITE.

Awè, sèyîz sins pône.
J'a faim d'on p'tit boquèt, dihombrez-v' totes lès deux.

SOUSSOUR.

Awè, Dadite.

MÉLIE.

Awè.

DADITE (*tot 'nne allant.*)

A c'ste heure, ji va fer m' feu.

(*Tot 'nne allant, èlle si trèbouhe so Gilles qu'intoure; èlle li fai bai visège*)

Scène V.

J'HAN-JACQUES, SOUSSOUR, MÉLIE, GILLES (*on bon valèt, on pau èmatné*).

J'HAN-JACQUES.

Ah ! vochal Gilles !

MÉLIE.

Ah ! Gilles !

GILLES (*dihant bonjoû.*)

J'han-Jâcques ! Mèlie !

(*à Soussour.*)

Mam'sèlle !

SOUSSOUR.

(*à Gilles.*)

Mossieu Gilles !

(*à Mèlie.*)

Mèlie, vûdiz l' gotte.

MÉLIE.

Awè.

(*Elle prind è l'ûrmâ ine botéye èt dès vèrre.*)

J'HAN-JACQUES (*à Gilles.*)

Et qué novèlle ?

GILLES.

Ji so v'nou dire bonjoû.

J'HAN-JACQUES.

T'a bin fait, hèye, vix frè.

GILLES (*à Soussour*).

I n'a nou dérang'mint ?

SOUSSOUR.

Nènni, nènni, savez.

J'HAN-JACQUES.

Si t' pinse gêner Soussour, t'è sûr dè l' bonne annêye.

(*Mélie présente deux verre àx homme.*)

GILLES (*à Soussour, tot lèvant s' verre*).

A l' vosse, mam'sèlle Soussour.

J'HAN-JACQUES (*à Mélie*).

A vos amour, mamêye.

MÉLIE (*à Gilles, tot riant*).

Si nos buviz-st-àx vosse, donc, Gilles ?

GILLES (*tot gèné*).

Mi, ji n' hante nin.

MÉLIE.

Enne estez-v' sûr, dè mons ?

GILLES.

Avou qui l' freu-ju bin ?

MÉLIE (*fèn'mint*).

Avou Soussour, mutoi.

SOUSSOUR (*tote gènéye, à Mélie*).

Mais, Mèlie....

GILLES (*à part, tot pièrdou*).

Qui di-st-èlle ?

J'HAN-JACQUES (*à part*).

Aye, aye.

SOUSSOUR (*à Mélie tote seule*).

Taihiz-v'.

MÉLIE.

Allez, n' fez nin li streute, mam'sèlle,
Ji louque tot, parait mi.

SOUSSOUR (*tote gênèye, à Mélie, tot prindant sès paquèt*).

Estans-gn' prête, jans?

MÉLIE (*prindant sès paquèt*).

J'y va.

J'HAN-JACQUES.

Wisse allez-v', donc?

MÉLIE.

Ax viér.

J'HAN-JACQUES.

Quèlle bèle divise.

MÉLIE (*si rengorgeant*).

Volà.

SOUSSOUR.

Allons, jans è, Mélie.

MÉLIE.

N' sèrans co vite riv'nowe.

J'HAN-JACQUES (*à Mélie*).

Vos, p'tit hacha, qui n' vis piérdez-v' avà lès rowe.

MÉLIE.

V' diriz vite ine priyire à Saint-Antône, cabai,
Po m' ritrover.

J'HAN-JACQUES.

Nòna! J'él direu-st-à s' pourçai !

SOUSSOUR (*à Mélie*).

Allons, hoppe.

(*à Gilles.*)

Mossieur Gilles.

GILLES.

Mam'sèlle Soussour.

J'HAN-JACQUES (*à Mèlie, tot l' volant bāhi*).

Jans, hāye,

Ji v' deus-t-on p'tit bāhège.

MÉLIE (*tot l' richôquant*).

Vos v' friz dè mâ.

(*J'hun-Jacques vous l'abrèssi, èlle li donne deux p'tits pètard*).

J'HAN-JACQUES.

Wāye, wāye!

Bin pusqui ji v's èl deu.

MÉLIE.

Fez 'ne creux d' sus.

J'HAN-JACQUES.

Ji n' vou nin,

J'aime dè payi mès dètte.

(*èl bāhe.*)

MÉLIE (*tot s' sèchant èvôye*).

Allons, allons, c'è bien.

Scène VI.

J'HAN-JACQUES. GILLES.

J'HAN-JACQUES (*tot r'louquant Gilles*).

T'a 'ne drole d'air à m' sonlance, di-m' li vrèye, jans, vix stoke,
Ti m' vou dire ine saquoi.

GILLES.

C'è vrèye.

J'HAN-JACQUES.

Bin, drouve ti boke,

Et di-m' à qué rappòrt.

GILLES.

C'è rappòrt à Soussour.

J'HAN-JACQUES.

Ti l'aime ?

GILLES.

Comme mès deux oûye.

J'HAN-JACQUES.

Eh bin, dilahe-mu t' cour.

GILLES.

Awè, ji l'aime, Soussour, èt j' n'a mâye aimé qu' lèye ;
Mais d'avant d'enne i d' viser, ji t' vou d' mander consèye.
Ji t'a d' jà raconté l' mâcûle di m' sour Tonton,
Qu'après avu hanté 'ne hiède d'annèye tot dè long,
A stu trompèye par onque qu' li jàsève di mariège,
Et qu' cachive si fàss'té tot li fant bai visège.

J'HAN-JACQUES.

Et t' sour mora d' chagrin...

GILLES.

Tot lèyant-st-ine éfant.

Qui j'acclive.

J'HAN-JACQUES.

Bah ! vâ mi 'ne éfant qu'ine élèphant.

GILLES.

Portant j' pâye bin por lu, mais tot çou qui m'anòye,
C'è qu' j'a sogne, tot crèhant, qui n' sùsse li contràve vòye.

J'HAN-JACQUES.

Et ti vòreu ?

GILLES.

Qu' Soussour, tot m' mariant, adop'treu
Ciste éfant comme ci c' fouhe d'à lèye.

J'HAN-JACQUES.

Hoôte, vix kaikou,
C'è-st-ine aute paire di manche, mâgré qu' t'è m' camarâde,
Ji lairè fer Soussour; po l' consi ji n'a wâde.
J' li dirè çou qu'ènnè; louque, po t' dire li vrèye, hein,
A m' sonfance, ja m' idèye qui Soussour ni t'hé nin;
Et ji vôreu, hein, vix, qui t' câse réussilasse,
Et qui siqs s' fer sèchi l'orèye, èl t'acceptasse.
Brave èt bon camarâde, ti n' rèye mâye di bon cour
A câse di tès rasbrouhe; mais s' ti mariève Soussour,
Tès pône sèrit finèye, ca ti veureu-st-appreume
Rilure li vrèye bonheur; ca t'âreu-st-ine brave feumme;
Et qwand 'lle sèrè riv'nowe tot rate, ji li dirè
Tot çou qu' ti vin di m' dire.

GILLES.

Di li bin çou qu'ènnè è.
Qwand sârè-ju s' rèsponse ?

J'HAN-JACQUES.

Ti l'ârè mâle ou bonne
Vès deux heure, compte sor mi.

GILLES.

Vin m'èl dire è m' mohonne,
Ni mâque nin.

J'HAN-JACQUES (*tot l' rikdûhant*).
Ji t'èl jeure.

GILLES.

Oh mèrci, j' m'ènnè va.

J'HAN-JACQUES.

A deux heures â pus târd, ti veurrè, j' sèrè là.
(*Gilles ènnè va.*)

Li teule tome.

FIN DÈ PRUMIR AKE.

DEUXÈME AKE.

Li mème chambe qu'à prumire ake; l'hôrloge marquèye cási treus heure.

Scène I.

J'HAN-JACQUES, SOUSSOUR.

J'HAN-JACQUES.

Et qu' fâ-t-i dire à Gilles, Soussour?

SOUSSOUR.

D'hez li qu'i vinse.

J'HAN-JACQUES.

So l' còp?

SOUSSOUR.

D'vins 'ne dimèye heure, nin pus târd.

J'HAN-JACQUES.

Pauve potince,

Il è comme so dès spène, ji wage dè l' pawe qu'il a

Qui vos n'èl riboutésse, c'è-st-onque qui v's aime, ci-là.

SOUSSOUR.

Et s' ji m' mariève jamâye, è-ce qui v' sûriz mi èximpe?

J'HAN-JACQUES.

Çoulà j' tus'reu co 'ne choque, por mi c'è-st-on pau timpe.

SOUSSOUR.

C'è qu' j'a d' l'age.

J'HAN-JACQUES.

Vos, d' l'age, on n' vis donreu qu' vingt an.

SOUSSOUR.

Sins compter lès rawètte.

J'HAN-JACQUES.

Bin, l' pauve Gilles, qui v's aime tant,
Est cinq an pus vix qu' vos. Tot l' même, v' sèriz 'ne belle cope,
Pa v' croh'rez d'sos l' bonheur, j' wage qui vos 'nne àrez trope.

SOUSSOUR.

Et bin, ji v's è r' vindrè.

J'HAN-JACQUES.

V' m'èl donrez bin po rin,
Comme ji v' kinohe. Hoûtez, si vos n' vis mariez nin,
Bin j' n'èl frè mâye non plus.

SOUSSOUR.

Et qu' frez-v' di vosse crapaute ?

J'HAN-JACQUES.

Fàrè bin qui j' li dèye, pa, qu'èlle hante avou 'ne aute.

SOUSSOUR.

Quèlle boude fai Jâcques à s' mère ! jans, grand sot, allez-è.

J'HAN-JACQUES.

Et qu' li direz-v' ?

SOUSSOUR.

Qui sé-j' ?

J'HAN-JACQUES.

Ie, ie, qué s'crèt mawèt,
Jans, ji m'è va, Soussour, ca j' so sur qu'i trèfèlle,
Et qu'i tronle lès balzin di sogne d' ine mâle novèlle.

(Ennè va tot chantant so l'air de : La dent de sagesse.)

Mi soussour a-st-on s'crèt

Qui tot l' monde kinohrè

Tra la dèra la.

Scène II.

SOUSSOUR.

SOUSSOUR.

Gilles di qu'i m'aime ; awèt, mais i fà qui m'èl prouve,
Ossu po l' bin sèpi, l' va-ju mètte à l'èsprouve ;
Et s'après 'ne sifaite keure i m' vou todis marier,
C'è qu' m'aim'rè sûr ; adonc j' n'arè pus sogne d'èl fer.
Et puis ji sin por lu, là, 'ne saquoi qui toctèye,
Ca j' l'aime ossu ; mais d'avant dè loyï m' destinèye
A l' seune, i fà qui j' veusse si c' n'è nin po l'èfant
Di s' sour qui m' vou marier. Ji n'èl pinse nin portant.
Po l' sèpi, j'a voyi Mèlie amon Cabrasse
Qwèri ciste èfant là.

(Elle touque l' heure.)

Mon Diu comme li timps passe.

Elle div'reu t'èsse riv'nowe, èt Gilles lu qui va v'ni.

Ah ! v'chal Mèlie ;

(Elle veu qu'Mèlie a l'èfant)

Elle l'a.

Scène III.

SOUSSOUR, MÉLIE.

MÉLIE *(qui poite ine èfant)*.

Chute, chute, i doime, li p'tit.

Soussour

Pauve èfant, louquïz donc, Mèlie, i rèye àx ange.

Ah ! s' l'èsteu-st-adlé mi, comme i f'reu 'ne bèlle discange,

Il àreu dè mons 'ne mère.

(Elle prind l'èfant so sès brèsse èt li jàse.)

Nànez, mamé poyon,

Ah ! qui n' dimorez-v' chal.

MÉLIE.

I n' tin qu'à vos, èdone,
V' n'avez qu'à marier Gilles.

SOUSSOUR.

Çou qu' c'è qui l' viquârèye.

MÉLIE.

Mariez-l', allez, Soussour, c'sèrè 'ne affaire bâclèye.

SOUSSOUR.

Awè, mais fâ qui j' sèpe avant, s' m'aime comme èl di.

MÉLIE.

Et qu'allez-v' fer?

SOUSSOUR.

Hôtez, j' rawâde Gilles qui va v'ni.
Vos v' bout'rez-st-è l'auto chambe, v's y d'meurrez tant qu' ji
[v' houque.
Ca çou qu' nos d' vans nos dire, ni peu t'èsse sèpou d' nouque.
V' prindrez l'èfant avou.

MÉLIE.

Bon.

SOUSSOUR.

Av' compris?

MÉLIE (*tot r'prindant l'èfant*).

Awè.

Et qui frez-v' avou lu, so c' tims là?

SOUSSOUR.

Ji m'èxpliqu'rè,

Vos n' houtrez nin, savez.

MÉLIE.

Ji n'a wâde.

(*à part.*)

J' lairè 'ne crèveure

A l'ouhe, po sèpi tot,

(*On bardoûhe à d'foû.*)

Bon, v' chal mi mame, à c' ste heure.

SOUSSOUR (*tot séchant Mélie è l'auto chumbe*).

Awè, j' l'ò bardouli, abèye, Mélie, vinez.

Ca 'lle donreu co s' còp d' lawe.

MÉLIE (*tote mâle*).

Elle vin todis gêner,

Scène IV.

DADITE (*tote flochtéye avou 'ne roge cotte èt on bai casawé*).

Estez-v' là, hèye Soussour? là, wisse ès-st-èlle donc lèye.

Elle è seurmint-st-évòye fer 'ne commission è l' vèye.

C'è dammage, ca j'âreu volou li dire on mot,

Rappòrt à Gilles, qui m'aime comme ine èrlique, li sot.

Mais i n'a qu'on mèhin, c'è qui n'oisie nin m'èl dire.

Ossi fârè-t-i bin qui c' seûye mi qu'èl riqwire,

Et qu' li fasse des avance, po qu' i s' pòye déclarer.

A vèye mès bèllès air, èl f'rè sins chipoter.

Quèlle èwaràchon, dai, qwand on veurrè qu' Dadite

A trové onque à s' deugt ! J' sé qu' j'ârè dè l' ridite,

Pace qui s' sour, l'ènocaine, a-st-atrapé 'ne éfant;

Mais 'ne feumme attrape çoulà pus vite qui cint mèye franc;

Adonc puis, Gilles mi va; portant ji so co glotte,

Ji n' vou nin fer l'amour, pa, pichotte à migotte....

Ie! vo-l'-chal !

Scène V.

DADITE. GILLES.

GILLES (*tot émalné*).

Ah ! Dadite !

DADITE (*faut l'aimêve*)

Ah ! Gilles ! fai bon, èdone ?

GILLES.

Awè.

(I louque à tou d' lu.)

Mam'zèlle Soussour w' è-st-èlle ?

DADITE.

Oh ! qu' sé-ju donc ?

GILLES *(à par)*.

C'è drôle, J'han-Jâque m'avôye...

DADITE *(fant dès p'titès air)*.

D'hez, vos, qu'a tant dè gosse,

Ni so-ju nin co bèlle, po plaire n'a-ju nin l' bosse ?

GILLES.

Sia.

DADITE.

N' so-ju nin brave ?

GILLES.

Ji pinse qui sia.

DADITE.

C'è qu' mi

Ji so-st-ine feumme, parait, èt j'èl sèrè todis,

Et bin wârdêye.

GILLES.

Awè.

DADITE

N'a-ju nin co 'ne bèlle tièsse ?

GILLES.

Sia.

DADITE.

Dès bèllès main ?

GILLES.

Tot l' même.

DADITE.

Et dès bais brèsse ?

GILLES.

On l' veu.

DADITE.

On bai stoumaque, dès bèllès hanche.

GILLES.

Awè.

DADITE.

Ine belle jambe.

GILLES (*tot gèné*).

Oh ! Dadite ?

DADITE

Adonc puis dès mollèt....

Ie, j'a m'loyin qui tome, fà portant qu' j'èl rimètte.

GILLES (*à pàrt tot s' rissèchant èt fuit dès oûye comme St-Gilles l'èwaré*).

Qui m'va-t-èlle aksègni tot rate, cisse vèye hèrvètte.

DADITE (*qu'a r'loyt s' loyin*).

A propos, dai, d'hez done, vos qu'a l' foice d'on tèrra,
Poquoi ni v' mariez-v' nin ?

GILLES.

J'y tûse, Dadite.

DADITE.

Aha !

Ni prindez nin 'ne trop jône.

GILLES.

Oh ! nènni, l' cisse qui j'aïme

E-st-ine femme inte deux âge.

DADITE.

Oho !

(*à pàrt.*)

C'è por mi-même.

(*A Gilles.*)

V's èstèz hôteux d'li dire qui vos l'aîmez ?

GILLES.

On pau,

C'è vrèye.

DADITE (*li fiant gawe-gawe*).

N'âyîz nin sogne, dimandez-l', grand bâbô.

GILLES (*qui pinse qu'elle vou jâser d' Soussour*).

N'sèrè-ju nin r'bout ?

DADITE (*à pâr*).

Ie, comme mi gros cour hoûse !

(*A Gilles.*)

Vos èstèz-st-accèpté.

GILLES.

Pinséz-v' ?

DADITE.

Awè, à coûse.

GILLES.

Enne èstèz-v' sûr, dè mons ?

DADITE (*si chôquant tot près d' Gilles*).

Cou qu'i d'mande, l'ènocint.

D'hez, fâ-t-i qu'ji v'èl prouve èt so l' còp ?

GILLES.

Ji vou bin.

(*Dadite vou bâhi Gilles qui rêscoule tot éwarè ; so c' trèvin Soussour inteure sins
fer les queanse di lès rèye.*)

Scène VI

LÈS MÈMES, SOUSSOUR.

DADITE (*à Gilles*).

Chut ! chut ! on s'èspliqu'rè tot rate, ni d'hez rin, Gilles.

GILLES.

On s'èspliqu'rè di quoi ?

DADITE.

Chut ! chut !

GILLES (*à part*).

Bin qu'è-ce qu'èlle pile ?

DADITE (*à Soussour*).

Soussour, ni m' prustèy'riz-v' nin, d'hez, on boraî d' bois ?

Soussour (*prindant 2 boraî d' bois è l'aisse*).

Tinez, vos 'nè là deux.

DADITE.

Pus târd ji v' lès rindrè.

Soussour (*à part*).

Kimint l' frè-ju 'nne aller ?

(*Si rapinsant.*)

Oho !

(*A Dadite.*)

Mais lès dorèye,

N'èls allez-v' nin qwèrri, Dadite ?

DADITE.

Oh ! sia, hèye,

Ji m'y va tot fi dreut, j' n'a wåde di lès rouvî.

Soussour.

Volà càsi treus heure.

DADITE.

Oho, d'hez, l's av' payî ?

Soussour.

Awè

DADITE.

Bon, bon, d'hombrez-v' alòrs dè fer boure l'aiwe.

SOUSSOUR.

Elle è déjà so l'feu.

DADITE (*tol passant adlé Gilles*).

Chut ! chut !

(*A Soussour.*)

Ji m' saiwe.

Scène VII.

GILLES, SOUSSOUR.

(*Soussour arringe li tâte tot v' louquant d' tîmps in tîmps d'sos air Gilles qui vou
tôdis jâser, mais qui n'oise.*)

GILLES (*qui n' pou v'ni à s' paro!e*).

Mam'...sèlle... Sous...sour...

SOUSSOUR.

S'i v' plai !

GILLES.

I fai chaud hoûye.

SOUSSOUR.

Edonc.

GILLES (*à pârt*).

Ji sowe à gotte.

(*A Soussour.*)

Mam'sèlle.

SOUSSOUR.

S'i v' plai ?

GILLES.

C'è vrêye.... fai... bon.

SOUSSOUR (*à pârt*).

Comme il è-st-émaîné.

(*A Gilles.*)

Bin, vos v'nez co d'èl dire.

GILLES (*co pus gêné*).

Escusez.

SOUSSOUR (*à Gilles*).

Oh! c' n'è rin.

(*A part.*)

Pauve Gilles, comme i m' fai rire.

(*A Gilles.*)

Quêlle bonne novêlle di v' vèye?

GILLES (*tot pièrdou*).

C'è rappòrt... à... à... à...

SOUSSOUR (*fant l' bâbinème*).

Rappòrt à quoi, donc, Gilles?

GILLES (*à part*).

Ah! k'mint li dire çoulà!

(*A Soussour, tot fant 'ne foice.*)

J'a trinte cinq an, mam'sêlle.

SOUSSOUR.

L'age dès homme raisonnâbe,

Et j' creu bin qu' vos l'èstèz.

GILLES.

Vos èstèz bin aimâbe,

C'è l'age qu'on wangne dès cense qwand on è bon ovri.

SOUSSOUR.

J'han-Jâques m'a d'visé d' vos, j' sé bin qu' vos 'nnè wangniz.

GILLES.

Tihe èt tahe, ji wangne tos lès jou âhèy'mint m' pèce.

Et portant j'a passé, savez, 'ne pèneuse jônèsse.

A-ju mâye situ jône? Ca j' n'aveu qu' dix-hût an

Qwand mès parint morit, tot lèyant qwate èfant,

Treus valèt èt 'ne bâcèlle. Q'a stu por mi 'ne deure chège,

E c' trèvin, c'è qu' n'èsteu nin timps d' brogni l'ovrège,

Ca gn'aveu qu' mi qu' wangnive po r' pahe lès p'tits càrpaï.
Ji d'va l'si chèrvi d' père, mi qu' n'èsteu qu'on jônai.
Ah! vos m' polez bin creure, j' passa po tos lès nouke,
Aveu çou qui j' wangnive, nos n' magnis nin dè souke.
Mais j'aveu dè corège, j'ovra sins mâye târgî.
Et à mès deux autes frê, j' fa-st-apprinde on mèsti.
Ah! l'ci qu'a-st-on s' fait d' voir, i n' fà jamâye qu'i mâque!

SOUSSOUR.

C'è vrèye, c'è comme j'a fait po-z-acclèver J'han-Jâcques.

GILLES.

Awè, v's avez passé comme mi dèrs deurs hiquèt,
V's avez d'jà vèyou clér è vosse hièle.

SOUSSOUR

Oh! awè!

Nos avans stu logî, vèyez-v', à l' même èssègne,
Ca fà qu'on aime l'ovrège.

GILLES.

Sins jamâye li fer l'hègne;
Et dire qu'ènnè aveu co dè cix qui riyèt d' mi!
Tot m' traitant d' bâbinème!

SOUSSOUR.

Oh! gn'a quî fai, quî di.

GILLES.

C'è vrèye, çoulà.

SOUSSOUR.

Kibin gn'a-t-i d' cès bais apôte
Qu'ont l'air di s' moquer d' tot èt qui rièt d' nos aute,
S'is d'vît fer 'ne sifaite keure, qu' n'arît nin l' hasse di cour.

GILLES.

Comme vos avez raison. Jâsans-st-on pau di m' sour,
Qu'èsteu l' pus jône di tote èt qu' féve, pauve pitite mère,
Li manège comme ine feumme. A c'ste heure, èlle è-st-è tэрre

A cåse d'on sins honneur qu' l'a fait mori d' chagrin.
Elle m'a lèyi 'ne èfant qu' jaeclive.

Soussour (*tot r' souvant 'ne lème*).

Pauve orphulin!

GILLES.

Sèpez-v' bin wisse qu'il è?

Soussour.

J'han-Jacques mi l'a dit, Gilles.

Et j' creu qu' n'è nin bin là.

GILLES.

C'è çou qui m' fai l' pus d' bile,
Ca j'a sogne, tot crèhant, qu'i n' prinsse on mâvas pleus,
C'è poquoi ji vòreu, vèyez-v'...

Soussour.

Eh bin?

GILLES (*tot fant 'ne foice po jâser*).

J' vòreu

Trover 'ne ange qu'èl prindahe comme ine mère dilé lèye,
Tot l'aksègnant l' bonne vòye avou sès bons consèye.
Volez-v' èsse ciste ange-là, volez-v' loyi, Soussour,
Vosse destinèye à l' meune, vos qu'a-st-on si bon cour.

(*l' chante so l'air di: Maître Patelin.*)

1^e COUPLÈT.

Ji v's aime comme on aime li rosèye,
A l'aireure dès bais jon d' prêtims,
Ou comme l'ouhai qui grusinèye.
Divins lès buskège si rêfrain,
Ji v's aime, ji v's aime, èt po qu' vosse lonqueure, hoûye,
Sor mi s'astâge comme ine airdiè d'amour,
Tot fant r' glati lès deux pièle di vos oûye,
Ah! bonne ange, ji v' donreu tot m' cour.

2^e

Ji v's aime comme on aime li nateure
Qwand aponte lès bais jou d'osté,
Ou comme, qwand l' nutèye si mosteure.
Aime dè vèyi r'lure li baité.
Ji v's aime, ji v's aime, èt po qu' vosse boke nosèye
Si drouve tot comme on joli boton d' fleur
Et qu'on bai rire so mès oûye s'arrèstèye,
Ji don'reu mi âme avou bonheur.

3^e

Ji v's aime comme so l' terre fà qu'on aime
Ine bèlle ange ravalèye d'à cir.
Journâye ji wâdrè d'vins mi-même,
Comme on wâde di Diu l' bai sov'nir,
Ji v's aime, ji v's aime, èt po qu' vos lèppe rôsèye
So lès deux meune, s'apouyèsse plainte d'amour.
Ah ! j' don'reu m' vèye, à vos qu' tin m' dèstinèye
Ca vos avez dèjà mi âme èt m' cour.

Soussour.

Estez-v' sûr qui v' m'aîmez !

GILLES.

Oh ! Soussour, si ji v's aime,

E polez-v' è doter.

Soussour.

E-ce bin sûr por mi-même,
N'è-ce nin po l'orphulin ?

GILLES.

Nènni, ca d'pôye six meus
Qui ji v' kinohe, ji v's aime ; èl fer pus ji n' sâreu.

Soussour (*fant les qwanse d'èsse gênèye*).

I gn'a 'ne saquoi, pa, Gilles, qui j' so honteuse di v' dire,
C'è... c'è... c'è...

GILLES.

C'è!! jâsez!

SOUSSOUR.

Vos allez mutoi rire.

GILLES.

Mi, rire di vos, Soussour, oh! vos n' mi k'nohez nin!

SOUSSOUR.

Ni v's a-t-on... jamâye dit qu' j'aveu... 'ne éfant?

GILLES (*tot l' rilouquant tot èwaré*).

Kimint!

Vos avez 'ne éfant! Vos!

SOUSSOUR (*tot cachant s' visège*).

Awè.

GILLES (*à pârt*).

Ji creu qu'èlle rèye.

SOUSSOUR.

On vin d' m'èl rappoirter, ca 'lèsteu fou dè l' vèye.

GILLES (*à pârt*).

Elle a 'ne éfant tot comine mi sour!

SOUSSOUR (*tot l' rilouquant*).

J' veu qui v' tûsez,

Portant; j' so 'ne brave bâcèlle.

GILLES.

Oh! j' so-st-èstoumaqué!

Ji n' tûse nin seul'mint 'ne gotte. J'a même li cour à l'âhe.

SOUSSOUR (*èwaréye*).

Tin, pace qui j'a 'ne éfant!

GILLES.

Oh! awè, j' so binâhe.

SOUSSOUR.

Et vos m' volez co bin ?

GILLES (*simplumint*).

Ji v's aime, èdone, Soussour,
J'adop'trè voste èfant.

SOUSSOUR.

Et mi, l' ci d'vosse pauve sour,
Ainsi nòs appoitrans 'ne pârt di bonheur chaskeune.
Oho ! rawârdez 'ne gotte, qui ji v' faisse bâhi l' meune.
(*Elle ènnè va-st-è l'aute chambre.*)

Scène VIII.

GILLES.

GILLES.

Elle a 'ne èfant, Soussour, l'âreu-ju mâye crèyou,
Mi qui v'nève tot-fer chal èt qui n' l'a mâye sèpou.

Scène IX.

GILLES, SOUSSOUR.

SOUSSOUR (*avou l'èfant*).

Louquîz, Gilles, qu'il è bai, jans, prindez l'so vos brèsse.
(*Elle li mète l'èfant so sès brèsse.*)

Tot doux, tot doux, savez. Là ! pa, v' fai d'jà dès carèsse.

GILLES (*tot brèsse, avou l'èfant so sès brèsse*).

Mais !... mais... mais !

SOUSSOUR.

Qu'avez-v' donc ?

GILLES.

Ciste èfant là, Soussour !

SOUSSOUR.

Et bin !

GILLES.

D'hez l' vrèye, n'è-ce nin l'èfant di m' sour !

SOUSSOUR.

Comme vos èstèz pètoye.

GILLES.

Dihez l' vrèye ?

SOUSSOUR.

C'è lu-même.

(Tot r' prindant l'èfant.)

Rindez m'èl.

GILLES.

Oh ! Soussour !

SOUSSOUR.

Vos vèyez d' jà qui j'l'aime.

GILLES.

Mais l' vosse ?

SOUSSOUR.

C'è lu.

GILLES.

Portant vos m'avez dit... ?

SOUSSOUR.

Dit, quoi ?

GILLES.

Tot à c'ste heùre, qui v's avîz 'ne èfant.

SOUSSOUR.

Et bin, awè,

J'a l' ci d' vosse sour, èdone, mi j'n'a mâye avou nouque !

GILLES.

Oh ! j' comprend.

SOUSSOUR.

Gn'a nou mâ.

(*A part.*)

Fà qui j' rèye, qwand j'èl louque.

GILLES.

D'ou vin av' fait cisse keure !

SOUSSOUR.

G'a stu po v's èsprover.

Tinez, Gilles, volà m' main, ca j' so sùr qui v' m'aimez.

GILLES.

Et vos ?

SOUSSOUR.

On tot p'tit pau.

GILLES.

Tot l' même, qui v's èstez bonne,
Ah ! qwand n' sèrèns marié, v' sèrez l'ange dè l' mohonne.

SOUSSOUR.

Bâliz voste éfant. — Là. Tot doux, tot doux, Mossieu,
Lèyiz-m' mi pârt ossu, pace qui c'è d'à nos deux.

(*Is chantèt l' duo suivant so l'air d' : Urbain, pas de bruit, maman dort.*)

GILLES.

Ciste éfant è to seu so l' terre.

SOUSSOUR.

Nona, Gilles, ca c'è d'à nos deux.

GILLES.

Ah ! v' vòriz bin li chèrvi d'mère ?

SOUSSOUR.

Awè, ciète, ca j'vou qu' seûye heureux.

GILLES.

Ah ! bonne ange, si foirt qui ji v's aime,
Po c'bèlle keure, j'èl frè-st-éco pus.

SOUSSOUR.

Et mi, Gilles, jì v's è rind dè même.

Essoule.

Nos sèrans père èt mère por lu (*bis*).

(*Is bànht l'èfant, adonc, i s'bànht.*)

Scène X.

LES MÊME, MÉLIE à 'ne ouhe, J'HAN-JACQUES à l'aute.

MÉLIE.

Eie! attrapèye maquète.

J'HAN-JACQUES.

Bin v'là-st-aute choi qu'dè l'jotte.

Tot doux, sésse là, frè Gilles, ca t'èl va magni tote.

J'arawe, ti n'croupihe nin, camarade, so tès où.

MÉLIE.

Et Soussour, donc, l'keute aiwe, louque on pau comme èlle boù.

V'poliz bin dire, souwèye, qu'vos n'vis marèy'riz mâte.

SOUSSOUR (*à Mélie*).

Bin, j'èl va fer, Mélie, pusqui l'brave Gilles m'ahâte.

J'HAN-JACQUES (*à Gilles*).

Et k'mint asse fait po fer ti d'mande?

MÉLIE (*à J'han-Jacques*).

Où! il a fait

Comme vos l'divriz fer, vos, av' oyou, bai cabai?

J'HAN-JACQUES (*couyonnant*).

Gn'a t-i 'ne saquoì qui prèsse?

MÉLIE.

Allez-è, grand rahisse,

Sur qui c'n'è nin d'vosse fâte, èdonc, s'i gn'a nou risse.

J'HAN-JACQUES.

Oh ! nou risse ! on sé bin qu'ji m'marèy'rè-st-avou.

MÈLIE.

Mais qwand ?

J'HAN-JACQUES.

Ax treus vîx homme.

MÈLIE.

Louquîz donc, l'laid chaipiou.

J'HAN-JACQUES.

(Chante so l'air de la petite Margot.)

Rèspieu.

L' ci qui s' marèye

Sèche à l' lot'rèye

On numéro qu' wangne lès tracas d' l'inter.

Ca c'è-st-appreume,

Qwand 'l a pris 'ne feumme,

Qu'i veu seul'mint sès manire èt ses air.

1^e COUPLÈT.

Qwand vos hantez, c'è totès sainte Nitouche.

N'èl'si donriz-v' nin l' bon Diu sins k'fession ?

Ca 'lles fèt li streute, leus air aimâve vis touche,

Et po v' complaire, èlles fèt cînt mèye façon.

Rèspieu.

Mais 'ne fèye marièye,

Cès binamèye

N'ont pus mèsâhe dè cachî leus mèhin.

Ca leus bajawe,

Leus mâlès lave,

Vis aksègnèt même çou qu' vos n'sèpez nin.

2^e COUPLET.

Enne a qui d'hèt qu' c'è totès ange so l' terre,

Qu'on a sins zèlles nolle jôye èt nou plaisir.

Qu'èlles sont aimôye, grâce à leu caractère,
Qwand èlles morèt qu'èlles vont fi dreu-st-â cir.

Rèspieu.

C'è dès canôye,
Qui l' diâle rinôye,
Ca po lès k'dûre, i donne si pârt âx chin,
Et l' vix saint Pîrre,
Qui n'oise rin dire,
Lès lai-st-intrer po fer dâmnner lès saint.

(Si moquant.)

Et volà, pa, bèlle plume.

MÉLIE (*on pau mâle*).

Allez, qwèrreu d'chicane.

J'HAN-JACQUES.

Done, dè manire, ainsi, vos v'là cò 'ne fèye so l'canne.

MÉLIE (*mâle*).

Bin, ji n'hante pus.

J'HAN-JACQUES.

Sèreu-c' à l'bonne, todîs, mon Diu !

MÉLIE.

Awè, là !

J'HAN-JACQUES.

Hein ! mon Diu qué bonheur !

MÉLIE (*tote mâle*).

Jamâye pus.

J'HAN-JACQUES.

Oh ! la bèlle enfant, da, c'è trop sérieux po rire.

SOUSSEUR (*à J'han-Jacques*).

J'han-Jâcques, vos m'fez dè l'pône avou totes vos manire.

J'HAN-JACQUES.

Ji n'èl frè pus, Soussour.

SOUSSOUR (*à J'han-Jacques èt à Mélie*).

R'mettez lès cache è fôr.

MÉLIE (*qui brogne*).

Mi, ji n'vou nin lès r'mette.

J'HAN-JACQUES (*à Soussour*).

V'vèyez bin !

MÉLIE.

Qu' sèreu-c' pôr

Pus târd ?

GILLES (*à Mélie*).

Jans, jans, Mélie, c'è qui J'han-Jacques vis aime,
C'è-st-on si bon valèt !

J'HAN-JACQUES (*à Gilles, tot s' moquant*).

Mi, ji so comme dè l'crème.

(*À Mélie.*)

Jans, mon p'tit cœur de beurre, ni brognant nin.

MÉLIE.

Sia.

J'HAN-JACQUES.

V's ârez deux pône po eune, poquoi l'fer ?

MÉLIE.

Po çoulà.

J'HAN-JACQUES.

Çoulà c'n'è nin grand choi; jans, jans, mi p'tite poyète,
Ni brognan nin.

MÉLIE.

Sia.

J'HAN-JACQUES.

Bin louquîz, jî v'promette
Dè v'miner hoûye â bal amon Lapôrt.

SOUSSOUR (*à Mèlie*).

Allons

Mèlie, nin d'vos manire.

J'HAN-JACQUES.

Nos ârans tot-rate si bon
Qwand n'frans nos entrichat, jans, jî v's achètè'rè 'ne bague.
(*Mèlie poche di jôye*).

SOUSSOUR (*à Mèlie*).

A c'ste heure vos v'là d'accoird, nos d'visrans di v'marier
Qwand v'sèrez pus sérieuse, qui v'n'irez pus danser.

MÉLIE.

J' n'irè mâye pus, Soussour !

J'HAN-JACQUES (*à Mèlie*.)

V's âriz bin trope di pône,
Pa v's è frîz 'ne maladèye !

SOUSSOUR (*à Mèlie*).

Et puis v's èstèz trop jône !

MÉLIE.

Louquîz donc, lèye, trop jône, mi qu'va so dix-hût an,
Et J'han-Jâcques so vingt-treus.

SOUSSOUR.

V's èstèz co trop èfant.

MÉLIE.

J'so-st-ossi feumme qui vos.

J'HAN-JACQUES (*à Mèlie*).

Awè, çoulà j'èl wage,

Eco pus qu'lèye.

MÉLIE.

Pus qu'lèye ! cloyiz vosse geaive, laid page.

(Soussour donne l'èfant à Gilles.)

Scène XI.

Lès même, DADITE.

DADITE *(qui rapporte lès dorèye)*.

Aha, vo m'-richal, dai !

SOUSSOUR *(à Dadite)*.

Mèttez lès chal, tinez.

DADITE *(fant oder les dorèye à Soussour)*.

Quèlle bonne odeûr !

SOUSSOUR.

Edonc ?

DADITE *(tot méttant lès dorèye so l' tâte)*.

Et l'cafè ?

SOUSSOUR.

J'èl va fer.

MÉLIE *(à Dadite)*.

Mame, sèpez-v' bin l'novèlle ?

DADITE.

Quoi donc !

MÉLIE.

Gilles si marèye

DADITE *(à pârt)*.

I l'arè seurmint dit.

(à Mélie.)

J'èl sé mî qu'vos, dai, m'fèye.

(Elle veu Gilles qui tin l'èfant.)

Tin, qu'poite-t-i d'vins sès brèsse !

MÉLIE.

C'è l'èfant d'à Soussour.

DADITE (*tole mâle*).

Si v'riez co d'mi, vos, ji v'va jower 'ne aute tour
Qui dogu'rè vosse maquète.

J'HAN-JACQUES (*à Dadite*).

Portant c'è l'vrêye, Dadite.

DADITE (*à Soussour*).

Vos avez 'ne èfant, vos !

Soussour (*qui r'prind l'èfant à Gilles*).

Awè.

DADITE.

Bin, l'diale mi s'pite,

On n'lès fai nin portant à l'wapeûr.

J'HAN-JACQUES (*à Gilles*).

Nom di hu,

Comme ji rèye, ie frè Gilles !

MÉLIE (*à Dadite, tot-z-aksègnant Gilles*).

C'è st-ine èfant d'à lu.

DADITE.

D'à Gilles ?

MÉLIE.

Awè, èdonc.

DADITE.

Oh ! j'ni comprind pus gotte.

MÉLIE.

Bin, c'è l'èfant di s'sour, avez-v' oyou, vèye sottè;
Comme il è-st-orphulin, Soussour va l'adôpter
Tot s'mariant avou Gilles, c'è 'ne bèlle keure qu'èlle va fer.

DADITE (*èwarèye*).

Avou qui ?

MÉLIE.

Avou Gilles.

DADITE (*tote mâle & Gilles*).

Kimint donc, feu d'mèssège,
Ni m'av' nin promèttou, d'hez, tot-rate li mariège.

J'HAN-JACQUES èt MÉLIE (*à Dadite*).

A vos ?

GILLES (*à Dadite*).

Jamâye, jamâye, ji n'vis l'a promèttou.

DADITE.

Dihez pôr tot d'on còp, qu'vos n'm'avez nin r'qwèrou.

J'HAN-JACQUES (*à Dadite*).

Lu, v'riqwèrri, Dadite !

*(Soussour èt Mèlie arringèt deux cossin so deux chèyire èt couquèt l'èfant d'sus,
èlles vinèt vèye sovint s'i doime.)*

GILLES.

Po coulà ji n'a wåde.

DADITE.

Bourdeu, vos mèritriz qu'ji v'jouwasse ine aubåde.

J'HAN-JACQUES (*tot riant*).

So l'air di bouhe dissus.

DADITE (*tot choûlant*).

Tromper 'ne brave feumme comme mi
Qui n'fai mâye dès mèssège.

SOUSSOUR (*à Dadite*).

Vos ârez mâ compris.

MÉLIE (*à Dadite*).

Allez, feüsse di ràchè, v'qwirriz Saint Pirre à Rome.
Fez 'ne creux là-d'sus, louquiz, d'voleur co r'prinde ine homme.

J'HAN-JACQUES (*à Mélie*).

C'è qu'èlle si r'sin.

(*à Dadite*.)

Jans, jans, Dadite, ni choùlez nin ;
Si v'volez, ji v'qwir'rè-st-onque qui v'convairè bin,
Et qui v's aim'rè dè mons.

DADITE (*qui n' choùle pus*).

Pinsez-v' l

MÉLIE (*à Dadite*).

Louquiz donc, comme èlle glètte.

DADITE (*à Mélie*).

Taihiz-v', vos, tourciveuse, ou j'rabatte vosse clappète.

SOUSSOUR.

Jans, Dadite, ji v'di co qui c'è-st-on mâl ètindou,
Ca m'mariège, avou Gilles, èsteu déjà conv'nou.

DADITE.

Allez, si vos v'mariez, c'è po fer l'tant à faire.

MÉLIE (*à v aute*).

Volà co l'chin qui hagne.

DADITE (*à Soussour*).

Vos n'vis arring'rez wère.

SOUSSOUR (*à Dadite*).

Allons, n'sèyiz pus mâle, louquiz, j'va fer l'café.

DADITE.

N'èl fâ nin fer por mi, j'n'èl beurè nin.

SOUSSOUR.

Poquoi ?

MÉLIE (*à Soussour*).

Lèye qui n'èl beuré nin !

(*à Dadite*).

Av' rouvi lès dorèye ?

J'HAN-JACQUES (*à Dadite, tot li fant oder les dorèye*).

Odez-lès, jans, Dadite.

SOUSSOUR (*à Dadite*).

Jans, sèyîz binamèye !

J'HAN-JACQUES (*à Dadite*).

Ine fèye à fer.

DADITE (*à J'han-Jacques*).

Tot-rate, vos, vosse geaive va pèter.

J'HAN-JACQUES.

V'n'èstèz nin co m'bèlle mère, savez, Dadite, po l'fer.

GILLES (*à Dadite*).

D'hez qu'awè, jans, Dadite.

J'HAN-JACQUES (*à Gilles*).

Elle èl va fer, vix stoke.

DADITE (*à Gilles, tot l' man'çant*).

J'èl frè, mais j'a sor vos on dint.

J'HAN-JACQUES (*à Dadite*).

On dint ou 'ne broque ?

SOUSSOUR.

Jans, Dadite, rifez l'pâye èt ji v'pây'rè sovint

On bon qwârti d'dorèye.

(*Dadite si lai-st-à dire.*)

GILLES (*à Dadite*).

Awè jans, d'nez-m' li main.

(*Is s' dinèt l'main.*)

DADITE (*tot-z-aksègnant Gilles*).

Louquiz donc, n'diriz-v' nin onque qui vin d'fer manchète.

(à Gilles.)

Mais pus târd, rawârdez, v'lès compt'rez vos bèrwètte.

J'HAN-JACQUES.

Lu, jamâye i n'pièdrè, pa f'rè nouf tos lès còp,

Sins fer bèrwètte à l'planche.

MÉLIE.

Louquiz, donc, l'grand bâbò !

SOUSSOUR (*qu'a fait l' cafè*).

Jans, volà l'cafè fait, buvans, l'tàve è mèttowe.

GILLES.

Po l'keure qui v's allez fer, Soussour mi cour rimowe.

(*Mèlie è-st-adlé l'èfant, Dadite còpe è cachète on boquet d'doréye*).

SOUSSOUR.

Ni m'noummez pus Soussour.

MÉLIE.

Nenni dai, 'lle a 'ne éfant.

J'HAN-JACQUES.

Bin, nos l'noumm'rans mémère.

GILLES (*à Soussour*).

Awè, vosse cour è grand !

J'HAN-JACQUES.

Ainsi, c'è bin conv'nou, m'brave Soussour si marèye

Avou toi, camarade, èt li p'tite Mèlie, lèye,

Rawàrdre co 'ne miètte, J'han-Jacques a co bin l'timps.

SOUSSOUR.

Et s' dihans comme li spot, tot è bin qu'finihe bin,

Ca l'ei qui sù l'bonne vòye a todis l'cour à l'àhe.

J'HAN-JACQUES.

Et po fini, chantans, po qu'tot l'monde seûye binâhe.

(Is chantèt so l'air dè rèspèu dè l'chanson di : Malvina.)

Chantans, rians, fans l'sot, *(bis)*

Si n'jowans l'comèdèye,

C'è po qu'on s'plaise qu'on rèye ;

Chantans, rians, fans l'sot,

Abèye amusans-nos,

Tot-fér moquans-nos d'tot :

Chantans, rians, fans l'sot.

Li teûle tome.

Lès bouteù-fou

JAV'LAI NATURALISTE È TREUX AKE.

PAR

Auguste et Clément DEOM.

DEVISE :
È fond dè peùpe.

MÉDAILLE DE BRONZE.

PERSONNÈGE :

JACQUES, bouteù-foù	26 an.
BOUYOTTE, bouteù-foù	30 »
NOQUETTE, raulèù d' rivage	29 »
HINRI, imprimèù	22 »
CHAMON, touèù d'abattage	32 »
MENZIS, maisse di càbaret	54 »
HENDECLICHE, horâte	30 »
MOËTROUX, orri d' fabrique	40 »
COLAS, présidiint dè bal populaire	50 »
KILESSÉ, cocher d' vigilante	36 »
DELCHIF, canàli	37 »
L'AMANDA, marchand d'oubli.	
Marchand d' grènåde.	
GÈGÈ, mère d'à Jâcques et d'à Tonnètte	61 »
TONNÈTTE, fèye d'à Gègè et crapaude d'à Bouyotte	28 »
LOUISE, fèye d'à Menzis et crapaude d'à Hinri	21 »
GARITE, femme d'à Colas	47 »
Ine pitite bâccelle	8 »
<i>Corèù, danseù, danseuse et figurant.</i>	

N. B. Les treux ake si passèt è l' poroche Saint-Phoyin, li samaine dè l' fièsse ; li prumî, li dimègne ; li deuzième, li londi ; li treuzième, li jûdi.

Lès bouteù-fou

JAV'LAI NATURALISTE È TREUX AKE.

PRUMI AKE

LES COLÈBEU.

Li scène riprésinte ine warihai dè l' poroche Saint Phoyin. A prumi plan, à dreute, li mohonne d'à Gègè; diso lès finiesse, so on skanfâr, sont hàgni dës lègume, ine cleuse di eutès peure avou on bai blanc drap qu'ennè rafule li mittant; adonc des chique, frûtège, borai d'bois, so on p'tit botiquet à l'môde dè qwârti. A pruml plan gauche, li câbaret d'à Houbert Menzis, âyant comme èsègne : *A rajour des bouteù-fou*. A dreute dè l' mohonne ine palissâde, à l' dilongue dè l' quèlle si trouve on banc d' bois, on coirdai qui siève po leyi d'hinde lès banstai, vin d'à pègnon gauche dè l' mohonne d'à Gègè, et è loyi à l' tiesse dè dièrain pâ dè l' palissâde. Li mohonne d'à Menzis deu-t-avu ine finiesse dinant so l' pavèye, et so les cwârai deux rondai d'keûve. Qwand li teûle live, sont assiou so l' banc, disconte les pâfi, Hendeclêche et on coreu. Noquette, drèssi, vude li gotte à Hendeclêche. Jacques, li tiesse è l'air, louque après lès colon; è mitant dè l' scène, à treuzaine plan, treus coreû accropiou, fèt on rond èt jowèt à l' potte.

Scène I.

JACQUES, NOQUETTE, HENDECLICHE, QUATE COREU.

1^{er} COREU.

Dè maque.

2^e COREU.

Ji còpe.

5^e COREU.

D'à meune.

JACQUES (*tot louquant è l'air*).

C'è-st-ine bihe à l'idèye.

5^e COREU (*à part*).

Qwinze cense qui j'wangne à c'ste heûre, et tot rate dihe à l'dèye.
C'è l'feûte.

HENDECLICHE (*à Noquette, qui li vâde li gotte*).

Qoi-st-elle foute, doh, ti l'rimplihe qu'à l'mitant.

NOQUETTE.

I fâ bin fer l'faurié, j'enne ârè wère ottant.
Louque, mi, ji n' di co rin.

HENDECLICHE.

Oh ! mi, zè l' vou mès compte.

Li rèsse zè l' m'èna foute.

2^e COREU (*à treuzème*).

T'è d'vins.

3^e COREU (*à deuzème*).

Awè vix, compte

Tès point.

2^e COREU.

Sihe, noûf, quatoise. Eh ! bin, èsse ècrahi,

Valet ?

NOQUETTE (*à Jacques, avou s' main d'zeu ses oûye*).

Vos 'nnè cial onque qui n'a nin l'air nâhi.

Saint Mathy, comme i flahe.

JACQUES (*à Noquette, après avu louquî è l'air*).

Cila qu' plaque âx nûlèye ?

Pa, m'cowe, c'è-st-ine airchiche, on l'veu bin à s'volèye.

NOQUETTE (*piqué*).

On l'veu.....

JACQUES (*tot l' couyonnant*).

T'a l'ouye pèrèye, Noquette ; houte çou qu' ji t' di,
C'è-st-ine ange qui va prinde si plèce è paradis.

HENDECLICHE (*avou l'idèye dès d'ner s' còp à Noquette*).

Ou l'è-ce nin li Saint S'prit ?

NOQUETTE (*tot r'montant l' scène, po fer fini l' convèrsation*).

Awè, bonne nute, dès preune.

JACQUES (*sur di lu même*).

Li prumî qui vinrè, wage tu qui c' sèrè l' meune.
Louque bin d'zeu li c'tadèlle, èt t'èl veurè sèrrer.

HENDECLICHE (*à Jacques*).

Tè l' deu k'nohe ton colon, c'è d'à tonque.

JACQUES.

Assuré,

Qu' c'è d'à meune.

(*Tot mèttant s' main so li s' pale d'à Noquette*.)

Hoûte bin, sèsse ; i va prinde si tournèye
Dizeu l' tour Saint Phoyin ; ci n'è nin d' ciste annèye
Qui 'ne saqui colèbèye ; ji wage...

NOQUETTE.

Awè... s'i r'vin.

JACQUES.

I n' sa mâye trèboulî, qui faisse bihe, qui faisse vint,
C'è todîs l' li même bièsse.

HENDECLICHE (*tot s' levant, à Jacques*).

Di donc, ti t'embalèye,

Sèsse, l'ami.

(*Les coreu s' disputèt inte zelles*.)

2^e COREU (*à prumî*).

T'a bourdé, louque lu, c'è-st-ine pèlèye.
Pa, c'è ti qu' vin d' m'èl rinde.

JACQUES (*à x coreu*).

Hai la, hai la, douc'mint.

2^e COREU (*todis à prumi*).

C'è d'à meune.

1^e COREU (*à deuzaine*).

T'a blanqui.

JACQUES (*à x coreu*).

Ti tairèsse on moûmint,
Tès aute, ca s' ti brai co, ji t' kipitte jusqu'è Bèche.

2^e COREU (*à Jacques*).

Bin, i m' plai d'avu m' vir.

HENDECLICHE (*à x coreu*)

Volez-v' vite clôre tè bèche.

Ou zî va taper m' chique.

2^e COREU (*mâvas*).

Qui raconte-tu, flamind?

HENDECLICHE.

Zè l' raconte què zè l' di qui ci tè l' ti tais nin,
Zè l' va fer vèyi t' père po l'aute costé dè l' boke.

2^e COREU.

Et poleur, c'enne è deux. Ci n'è nin l' pus grosse cloke
Qui môme li pus d'arège, dai, vix.

JACQUES (*à Hendecliche*).

Ni l'accompte nin,
Sot m' vé, taisse-tu, lai-l' la po çou qu'il è, hein.

HENDECLICHE.

Mains.

JACQUES.

Jo, po l'amour di Diu, lai-l' po dè pan tot sèche.

2^e COREU (*à Hendecliehe*).

Ti n'a mâye magni nouque.

1^e COREU (*à deuzème*).

Saint nom di hu, clò t' bèche.

(*à Noquette qui s' vou mêler d' l'affaire.*)

Et ti, ça n' ti r'garde nin.

2^e COREU (*à prumi, tot lèvant s' main po bouhi*).

Oh ! ni t' kihènne nin tant

Ou ji t' va fer passer l' gosse dè pan.

NOQUETTE (*à deuzème coreu*).

Mains portant.

1^e COREU (*tot lèvant s' main*).

Non di hu !

2^e COREU (*si rècrestant*).

Dè bouhi, si ti fai mâye astème,

Ji va d'on maisse còp d' pogne ti disfoncer l' baptème,

(*Is s'acoyèt. Noquette mète inte deux.*)

1^e COREU (*à Noquette qu'èl tin*).

Lache mu.

NOQUETTE (*à prumi coreu*).

Ti fèrre sor mi.

2^e COREU (*à prumi*).

Ti m' foute dès còp d' ta'on.

I fâ qui t' cèrvai tome è cou di t' pantalon,

Poùiri !

1^e COREU (*tot bouhant so l' deuzême*).

Rin n' vâ !

NOQUETTE (*si sintant strindou*).

Jâques ! Jâques !

JACQUES (*tot sayant di lès distèller*).

Non di hu, quèlle chawâde.

Ji v' va tot-rate hiner vos hozètte à l' hapâde,
Gamin!

NOQUETTE.

Jâques ! On m' sitronle.

JACQUES.

Volez-v' vis distèler,

(*On étind on foirt cōp d' huflet è l' coulisse.*)

Ou ji v' dihâsse turtos.

(*Les coreu et Noquette toumèt à l' terre*).

HENDECLICHE.

Jâques, on l' vin dè hufier.

JACQUES (*bouhant d'avt d'avd*).

(*A Hendecliche.*)

Saint Houbert, qué bazâr ! Râye lu po l' pai di s' vinte.

(*A prumt coreu.*)

Ji n' sé nin quî m' ratin, vârin, qu' ji n' ti crèvinte
D'on cōp d' pîd ; cour à diale, vasse so tappe, laid hitraî,
Et qui ji n' ti veûsse pus.

(*Lès coreâ qui s' rilêvèt corèt so tappe, Noquette dimeure couqui à l' terre.*)

HENDECLICHE.

Zè l' tinêve po l' hatraî

Qu'èl poulêve pus bod'gî.

JACQUES.

Fallêve li mètte li pôce,

Ou bin distèler t' cingue, èt li fer quéquès dôsse.

NOQUETTE (*tot s' rilèvant*).

Vique-ju co, n' vique-ju pus,..... ji r'vin co 'ne fèye di lon.
Qui vou-ju dire, donc, Jâcques, è-ce d'à vosse, li colon.

JACQUES.

Nènni... louque lu sèrrer, c'è l' hâmé d'à Bouyotte.

.
Scène VII.

GÈGÈ *et* LI P'TITE BACELLE.

LI P'TITE (*intèure po l' fond dreîte*).

Gègè!

GÈGÈ.

Qui v' fâ-t-i donc, mi èfant?

LI P'TITE (*kihachant l' français*).

Des cuitès poire,

Pour sept cennes et d' mi, mains n'è mettez pas des noire.

GÈGÈ.

C'est les premières, da, m' fèye.

LI P'TITE (*porçûvant*).

Car ma mère n'en veut plus.

GÈGÈ.

Comme vous êtes bien flochtèye donc, binamé Jésus.

Pourquoi n'avez vous pas été porter 'ne cabasse,

Donc, à la porséchon.

LI P'TITE.

Mon père dit què j' m'en passe,

Parce què l' curé n'a pas voulu donner les fleurs.

Faut qu'on l's achète, parait.

GÈGÈ.

Oh! Sainte vierge, qué malheur!
Vous qu' est si belle ainsi; jè n' sés pas quoi qu' li stiche.
Car vous êtes atifée tout comme une fille dè riche.

(A public.)

I n' louqu'reù nin d' si prè s' c'èsteù po sès colon.

LI P'TITE.

Moi, done, qu'avais strumé mon tout neuf pantalon,
(Elle trosse si robe èt lai vèye à Gègè li dintèlle di s' pantalon.)
Gardez, parait, Gègè.

GÈGÈ.

Mains, saprichou mes botte.

(A public.)

Ji sé qu' po l' gâilloter si mère è-st-assez glotte,
Elle freù mix di m' payi.

LI P'TITE *(tot disfant l' papi po d'ner lès cense à Gègè).*

Maint'nant trois boraux d' bois.

(Tot d'nant lès cense.)

Ma mère à dit c'est l' compte avec cèsse qu'elle vous doit.

GÈGÈ *(tot rafaçant so l' volèt).*

Je vais rabatte la rôye,

(Dinant lès borai d' bois.)

Tènez.

LI P'TITE.

Et ma rawette?

GÈGÈ.

Un morceau d' récoulisse, tènez... a r'voir poyète.

LI P'TITE *(tot sortant).*

A r'voir.

Scène VIII.

GÈGÈ (*à li p'tite qu'ènnè va*).

Merci, nosse chèt.

(*A public.*)

Bin aclèvèye èdonc.

Ossi c'è çou qu' ji nomme pratique à l'amidon,
On l'si vind pos treus cense, fâ l'si d'ner pos 'ne dimêye,
Et n' wèsreu-t-on rin dire, ca l' mère è si mamêye,
Qui so mons d'on clègne d'oûye, elle âreu rêvinté
So leus ouhe totes lès gins dè l' rouwalle Vigoter.
Avou dèss s' faitès cande, ci séreu vite bernique,
Ji tape li clé d' zo l'ouhe, èt j' fai 'ne creux so l' botique.

.

DEUZÈME AKE.

LI JÈTT'RÈYE A L'ÂWE.

Quèques explication so l' jètt'rèye à l'âwe.

Tot ossi bin è l'Hèsbaye qui so l' pays d' Lige, li jeu si nomme *jètt'rèye*; on di portant quèques feye *taper* à l'âwe, mains tot çou qu'è di vix joueu di *jèttler*, c'è çou qui m' fai prinde ci cial.

LI JÈTT'RÈYE.

Li tièsse dè l' Jètt'rèye si fai comme çoucial. Dès grands piquèt chèssi è terre, fèt comme ine èspèce di d'mèye gloriètte èt sont r'loyi èssonle, avou dès cohe d'âbe ou dès fahène qui passèt tot ascohant d'on pâ à l'aute, â fisse dè stoper li pus possipe, po si quèque feye ine *cèlle* vinève à passer oute dè *l'grive*; à on mète ou on mète è d'mèye èn avant, deux gros pâ sont chèssi è terre; is ont chascoune ine *grive* (qu'on nomme ossi *hèrpaï*) qui fai li d'mèye cèque, et qu'è ou chèssèye ou boulonnèye è pâ. Vola çou qu'on nomme li tièsse d'ine jètt'rèye. Divin l' timps, on s' sièrvève ossi di rowe, mains comme çoula n'è pus d' môde, ji n'è parol'rè nin.

DÈ L' TAPE.

Li tape è sovint à dix mète; èlle è marquèye avou 'ne rôye faite è terre, ou bin avou 'ne planche mèttowe so crèsse disconte li quèlle li joueu mette sovint s' pid à stoc pos avu pus âhèye po-z-èsclonder s' *cèlle*. Li joueu pou sorlon s'idèye, â fisse dè qwèrri s'*clapège*, èl ralongui, mains nin l' raccourci.

DÈ L'CÈLLE

Li longueur d'ine *cèlle* è di vingt-cinq pèce di Lige, èlle ni pou nin èsse èvûdèye.

DÈ JEU.

Divins l' timps, on pindève tot-fér à l' *grive* ine âwe, « on *jâr* comme dihèt lès joueu ». On li mettève li tièsse è l' gueûye dè l' *grive*, on li ràyive on vanai qu'on fève passer divins deux trô, qui sont fait so li d'avant, âfisse qu'elle ni pòye nin v'ni foâ, d'ottant pus qu'on pindève adonc l'âwe viquante.

JETTER INE PATTE DI POURÇAI.

On pindève on pourçai ou on d'mèye, sedye-t-i po l' patte di dii, èt on jèttève dissus jusqu'à tant qu'elle fourihe còpèye.

A c'ste heure, on jète ossi po des cense, dès jambon, dès robètte, etc., so on *bloquai* d' bois ferré, qui pind à l' grive avou 'ne coide espèce di grosse filasse, qu'on nomme *bidaur*.

DÈ L' MANIRE DÈ JÈTTER.

Avu clapège. On a clapège, qwand c'è qui, après avu fait s'tour èt d'mèye, ou deux tour sorlon l' brèsse dè joueu, li *cèlle* vin s' mette bin drette di manire à bârrer l' grive. Qwand li *cèlle sèche* ou *stiche*, c'è qui l' tape èt trop longue. Li *cèlle hèrchante*, li mèyeu d' tote, è jèttève di d' zeur, fai on d' mèye cèke è l'air, et vin raser disconte li grive, tot clinchant ine miètte, çou qui fai qui li rièsse sème li *bidaur* èvòye, ou bin l' fai stinde, èstant d'né, qui tote li foice si fai è bas.

Jètter a r'lèvé, c'è jètter s'cèlle di d'zos, çou qui fai qu'elle vin piède tote si foice so l' grive totfant fer on hion à *bloquai*.

Jètter di stoc, cèlle qu'ennè va tot sùvant 'ne ligne horizontâle.

Jètter trop foirt dè plat, askure li *bidaur* avou l' plat dè l' cèlle.

Prinde trop di fiér ou d'grive, askure trop foirt li grive, çou qui fai qui bin sovint li cèlle respite sins avu adusé l' *bidaur*.

Qwand à l' régue dè jeu j'èl donne tot à long è l'ake sùvant.

LI JETT'RÈYE A L'AWÈ.

Li scène riprésinte li càbarèt di mon Houbert Menzis. A prumi plan dreùte, ine finèsse, et à deuzème plan dreùte li poite d'intrèye dè càbarèt. A prumi plan gauche, li poite dè l' chambe et à deuzème plan gauche li poite dè l'càve. Li poite dè fond c'è l' cisse dè l' jett'rèye. A prumi plan dreùte et gauche ine tève avou treùs chèyire, ine treuzème tève à deuzème plan gauche. E fond à dreute, li canliette avou quéquès bottèye divins, on krètin et dèss verre so on d'goleu. A l' pareusse so on soufni sont hâgnèye dèss botèye à liqueur, dèss verre, dèss pipe di terre neure et blanke divins on verre à blre, dèss souke divin on bocâl, des p'tits cui à costé, et totes lès p'titès abèsse qui fâ po on càbarèt à l' môde dè quârti; on drap pind à on clâ so l' costé dè soufni. L' canliette, ine tenn'lète so 'ne chèyire po r'laver lès verre, so l' pareuse dè fond gauche li loi so l'ivresse, dèss programme di colon, dèss affiche d'assaut d'chant, dèss fièsse dè quârti, bal populaire, etc.

• • • • •

Scène III.

LES AUTE, *pus* JACQUES.

JACQUES (*rinteure avou s'cèlle po l' 2^e plan dreùte*).

Vo-m'-cial, savez, vo-m'-cial, ji n'a sur nin wâisté,
Hein, Bouyotte?

BOUYOTTE.

Diale dammage, on l'aveu-t-aprusté
So lès montèye dè l' càve.

CHAMON (*prindant l' cèlle à Jacques*).

Saint Mathy, c'è-st-ine geùse
Çoula; louque, donc, Menzis, sin 'ne miètte çou qu'èlle peùse,
C'è tote li chège d'ine homme ottant 'ne dame di paveù.

MENZIS (*qu'a pris l'cèlle*).

Ji rèspond qu' c'è l' prumière si pèsante qui ji veù.

JACQUES.

Kimint jett'rans-gn' li bèlle ?

BOUYOTTE.

Comme todis, po `ne tournèye.

Li ci qu'èl lai là, piède.

JACQUES (*à Louise, qui siève li tournèye qui s' père a k'mandé*).

Mèrci dai, m' binamèye,

E-ce so l' dreûte ou so l' hinche, Bouyotte, qu'on va jètter ?

BOUYOTTE.

So totes lès deux, surmint.

CHAMON.

On moumint, arrèstèz.

Jacques è par qui trop foirt, i fà qu'i fasse troquète,

Ou bin i sèrè d'vins.

JACQUES.

Ji m' va fer dès cloquète.

Mains ma frique, j'ènnè a d'keûre.

BOUYOTTE.

Sèt m'vé, nos l's è traw'rans

Avou 'ne awèye à châsse, tès cloquète, èt n'lairans

On coron d' laine divins.

Scène IV.

*

LES AUTE, *pus* NOQUETTE.

NOQUETTE (*intèure po l' poète dè l' jèt'rèye, il è k'pagn'té et à l'air èdoirmou*).

Binamèye Sainte Bablène,

Comme j'èsteû-st-èdoirmou.

BOUYOTTE.

Di wisse vinsse, donc, halène ?

NOQUETTE.

Ji vin d' wisse qui j'èsteu ; j'a stu siner m' papi
A bureau wisse qui l' roye va bin lu même à pîd.

BOUYOTTE.

Quêlle lôquince, toi, valèt.

JACQUES (*à Bouyotte mostrant Noquette*).

Kimint, dèjà macasse ?

MENZIS (*à Louise, vèyant qui Noquette va s'assir*).

Bogiz lès vèrre, Louise, qui tot-rate i n' lès casse.

NOQUETTE (*tot s'assiant à l' tave di dreûte*).

Payiz-v' li gotte, vos, Jâcques, ca ji n' sé pus rêchî,
I m' sonle qui m'alouète va tot-rate si d' tèchî.

JACQUES.

Ci c' n'è qu' coulà qui t' fâ. Vùdîz li 'ne grande, Louise.

BOUYOTTE (*à Jacques*).

Wisse èl va-t-i mètte, donc ?

JACQUES.

Ji n'sé nin mi même wisse,
Ca j' creû qu' li flotte è l' boque.

NOQUETTE (*à Louise qui li apoite si gotte*).

Wisse èstez-v' donc, m' poyon?

LOUISE.

Vo-m'-cial, prindez vosse vèrre.

NOQUETTE (*tot s'drèssant, à Louise*).

Vèye geaive, va, cour d'ognon.
Vos fris plorer mès ouye si ji v' louquive co 'ne gotte.

LOUISE.

Assiez-v', qui vos n' toumèsse.

NOQUETTE.

Et ji dispâdreû m' gotte,

(*À Jacques.*)

Edonc, pinsêye di m' cour, vinez. A vosse santé.

C'est drole, donc, qui l' pèquèt ji n'èl sé pus goster.

Mèrci cint fêye, sêsse, Jâcques, ji t' riknohe, t'è-st-inc homme;

Por mi, l' gotte c'è m' bouyon.

BOUYOTTE.

Et t'èl beû sins qu'on l'home.

NOQUETTE.

Dôminé, patte di poye.

BOYOTTE.

Qui vou-j' dire, lès ami,

Volans-gn' so l' côp k'minci ?

NOQUETTE.

Kiminci, nin sins mi.

JACQUES (*avou ine air di moquerêye*).

Nènni, hein, Saint Houbert; pa, n's âris belle à mètte

Foice et corège èn ouve qui nos fris co bèrwètte.

Nos passer d' toi? Jamâye! i n'âreû rin d' bin fait,

(*Fâss'mint*)

Ti nos vinrè à pont... ti va fer li stokai,

Et nos frans roum dou doum so tès rein.

NOQUETTE (*si l'ive èt s'aprèpièy di Jacques*).

C'è l'affaire.

D'abôrd po rinde siêrvicé....

JACQUES (*â Noquette, è mittant dè l' scène*).

Mains d'abôrd ti t' va taire.

Boute ti tiêsse inte mès jambe.

(*Noquette mètte si tiêsse inte lès jambe d'â Jacques.*)

(Jacques dx aute.)

I dirè l' numéro,
Adonc mi ji comptrè.

CHAMON.

Mains s'i brai mâye zéro.

JACQUES.

Et bin n' comprans tot l'même, mains c'sérè tès bièstrèye.

NOQUETTE *(qu'a l' tièsse inte lès jambe d'a Jacques).*

Qu'on s'dihombe, ji sèffoque, èt j'creù qu' c'è d'mi qu'on rèye.

JACQUES *(à turtos).*

Ji comptrè tot k'minçant po l' ci qu' ji mosteùr'rè.

Et c'è comme li molin à café qui j' toun'rè.

Estans-gn' turtos contint.

Turtos

D'accoidr.

(Is fèt li d' mèye rond èt Jacques è-st-è mitant.)

JACQUES.

Allè, Noquète,
Brai dè pus reùd qu'ti pou... si ti n'a nin l' hiquète.

NOQUETTE *(d'ine voiz tote sitronlèye).*

Treùs.

JACQUES.

Noquète onque, Menzis deux, c'è Bouyotte qu'à l' treùs.

(A Bouyotte.)

C'è toi qu'attaque, vèssèye, sâye dè flahi d'adreùt,

(A turtos.)

Ji pinse bin, lès ami, qu'on riknohrè sès plèce.

Po m' pârt ji sù Châmon, èt Châmon sù Kilèsse.

(A Bouyotte.)

A 'ste heure, allè, soroche, louque d'èl bin attraper.

BOUYOTTE (*lot r'montant.*)

Ji sây'rè d'èl sitinde... ca j' n'èl sàreù còper.

(*Is intrèt turtos è l' jètt'rèye.*)

.

Scène XI.

LOUISE *et* GÈGÈ.

LOUISE (*à Gègè qu'intoure po l' deuzème plan.*)

Bonjou, Gègè.

GÈGÈ.

Bonjou, m' fèye.

(*Elle mète si bottèye so l' canliète.*)

LOUISE (*qui k'nohe li pratique.*)

Po doze cense èt d' mèye.

GÈGÈ.

Awè, mains mès'rez-m' bin, savez là, m' binamèye.

LOUISE.

I n'a vosse fi qu'è cial.

GÈGÈ.

Çoula ji m'è dote bin.

JACQUES (*è l' jètt'rèye.*)

T'a co jètté di stoc, là, Bouyotte.

GÈGÈ (*à Louise.*)

On l'ètind,

Cachiz todiz m' botèye qu'is n' vinèsse tos èssonle.

LOUISE.

Is n' polèt mâ, Gègè, j'è so sûr.

GÈGÈ (*comme si elle dotève.*)

I v's èl sonle.

C'è qui ji knohe mi fi. S'i m' vèyève cial, èdonc,

C'è sûr po cou po tièsse qu'i m'apiss'reù. Adonc
Sûr qu'i m' freù beùre li gotte.

LOUISE.

Vos v's èwarez bin vite.

Qu'è-ce qui c'è donc dè beùre çou qui s' nomme ine pitite.

GÈGÈ.

Bin ji n'y tin nin foirt... J'èl beù portant vol'ti
Qwand arrive lès sihe heure, ça siève à m' rinètti
Li stoumac; c'è vrèye, dai, ji sin 'ne saquoi qui m' mâque,
Adonc ji beù 'ne dimèye.

LOUISE.

C'è l' fi même qui vosse Jâques.

GÈGÈ.

C'è-st-on pleù di m' pauve homme qui l' bon Diul'âye so s' haut.
Dispoye qu'i m'a qwitté, pos aller d' vès la haut,
I fallève tos lès jouù, qwand arrivève li cisse,
Fer raison avou lu... L'hâbitude è bin prise,
Ca d'pòye qu'il è-st-èvòye ji n'a jamâye rouvi
Dè vûdi lès deùx gotte, eune por mi, l'autè po l' vix.
Mains, comme ji so tote seùle ji beù lès deùx mèseùre.

LOUISE.

C'è l' prouve qui v' l'aimiz bin.

GÈGÈ.

Po çoula ji v's èl jeùre,
Et jamâye si portrait ni m' qwitte on seùl moumint.
C'èsteù-t-on si brave homme, il aveù l' cour so s' main.
Tot l' fi même qui s' fi Jâques. Vocial co 'ne fèye lès lâme.

(Rissouwant sès ouye.)

Qwand j'i tûse èdone, m' fèye, çoula m' va jusqu'à l'âme.
Ni l'avez-v' nin knohou ?

LOUISE.

Pa ji creù bin qu' sia,
I n'èsteù mâye fou d' cial.

GÈGÈ.

Awè dai, m' pauve Colas.

(Elle pàye èt prind s' botèye.)

Dinez m'èl cial, dinez, ji m'èl va mètte è m' poche.

(Tot lonquant s' botèye.)

Hèye! qui j' so bin mès'rèye.

LOUISE.

N'è-ce nin l' fièsse dè l' poroche ?

GÈGÈ.

(Elle va jusqu'à l'ouhe, adonc s'ritoune.)

Oho! jusqu'a tot-rate. Dihez donc, vosse galant,

C'è-st-on râre tourniqueû.

LOUISE *(èsbàrèye)*.

Hinri.

GÈGÈ.

C'è-st-ine éfant,

Çoula... Si ji tin bin, ji l'à vèyou deux fèye.

Vini vèye àx cwàrai qui qu'èsteu d'vins. Mi fèye,

(Comme po plainte Louise.)

Vos avez mà chûsi.

LOUISE.

Poquoi n'intèure-t-i nin?

GÈGÈ.

Il è bin trop napai,..... ji n' sé nin m' dire kimint

Vos aimez c' crichon la, wisse av' tapé vos oûye

Po prinde on mousse-è-fouër ainsi.

LOUISE.

L'amour è-st-houÿe

Aveûle, Gègè, dabôrd jamáye on n' la k'mandé.

GÈGÈ.

Allez, po prinde on s' fait, valève mix d' rawàrder.

Pa, v' sèrez malhureuse po tot l' rèstant d' vosse vèye,
Dihez-m'? qu'a-t-i d'vins lu, qui v's areù d'né l'évèye
D'è l' hanter? Cè-st-ine planche, on tot p'tit mimbe di Diu.
Sès jambe vèrgèt d'zor lu, s'i n'è nin toumé jus.
Pa dè l' vèye di s' pauve coirps ji n' donreù nin n' dimêye.
Cè-st-ine homme di mon Cap..... Taihiz-v', donc, m' binamêye,
Et s'louquîz li d'fèrince avou l' càreure di m' fi.
Foù d'ine homme comme mi Jâcques on freù bin treûs Hinri.

INE VOIX (*d d'foû*),

A botique !

GÈGÈ (*drouve l'ouhe èt brai*).

On y va.

(*A Louise.*)

Ji m' va riv'ni tot-rate,
Ci n'è qu' Marèye Boleù, mains jèl sièvrè à rate.
Rapinsez-v' todis 'ne gotte à sujèt d' vosse galant.

(*Elle sôrte.*)

• • • • •

TREUZÈME AKE.

LI BAL PÓPULAIRE.

Li scène riprésinte ine warihai, à pruml plan dreûte si trouve li mat d' cocagne, à treuzème plan dreûte, on veû li cou d'on galiot, avou dès pèrpîte di musichin dissus; à mutant dè l' scène on ballon di papi d' sôye couleur dè l'nâtion et ine lampe vénitienne à cou. A pruml plan gauche, li câbarèt di mon Garite avou ine tâve so l' pavêye, on banc dizos l' finièsse èt dès chère àtoû dè l' tâve. Totes les mohonne dè l' plèce sont garnêye di ramaye, di drapeau, di veule di couleur, di lampe vénitienne, èt di guirlande di pâque. Disconte li teûle di fond d'air treus pice blanquêye à l' châsse sont plantêye è terre, èlle sont r'loyêye eune à l' aute par dès guirlande di pâques, dès veule di couleur èt dès lampe vénitienne. Ine âbaronne à l' copète di chaque pice èt dès blason wisse qui lès guirlande si ratrapèt.

Qwand li teûle lîve, sont assiou à l' tâve Jacques, Bouyotte, Châmon et Hendecliche. Garite è so l' soû di s' mohonne èt quéquès gins louquèt li gamin qu'è-st-à l' copette dè mat d' cocagne. Deux homme èt l' prèsidint chipotèt àtoû dè ballon: ine aute èsprind lès veule di couleur èt lès lampe vénitienne, lès musichin montèt so l' galiot. A bal pôpulaire, lès danseur tournèt li mutant so l' scène èt l' rèsse è l' coulisse.

Scène I.

JACQUES, BOUYOTTE, CHAMON, HENDECLICHE, GARITE

(èt l' figurâtion).

BOUYOTTE (*àx aute*).

I va co bin qu'è l' cève Jacques ni l'a nin k'dansé.

Noquète âreû stu gâye, ji n'y oise nin pinser.

(*A Garite.*)

Jo, rimpliez lès vèrre.

GARITE (*tot d'hindant ju dè sou*).

Qui buvez-v' ?

JACQUES.

Totès gotte.

CHAMON.

Dinez-m' on pintai, feumme, ji n' veû câsi pus gotte.

HENDECLICHE (*à Chamon*).

Kimint por treus-zè-goutte.

BOUYOTTE (*à Garitte*).

Ni vùdiz qu' tot pèquet.

(*Ax aute.*)

I fâ l' jùdi dè l' fièsse qu'on scûye so l' houpdiguèt,
Qu'on braisse, qu'on danse, adonc mètte si geaive è caroehe.
N'èstans-gn' nin cial lès roye, lès vrêyes hasse dè l' poroehe ?
Qu'on s' rimowe, Saint Mathy, buvans, buvans co pus.
Nos l' vorans co bin fer qui nos n'èl porans pus.
Dimain c' sèrè trop târd, nos ârans l' bâbe broulêye.
I fârè fer 'ne creux d' sus, l' fièsse sèrè rèvolêye.

JACQUES (*à gamin qu'è so l' mat cocagne*).

Tin bon, valèt, corègc !

HENDECLICHE (*à gamin*).

Tè l' n'avève qu'a râyi.

BOUYOTTE (*à gamin*).

Ti n'a nin sur li chûze, c'è çou qu'on t'a lèyi.

(*Li gamin ride jus dè mat d'cocagne avou on paquet è s'main qu'à l'air di raviser on sâro di cotinâde.*)

TURTOS.

Bravo, bravo !

JACQUES (*à gamin, qu'à l' panai qui pind foû di s' maronne*).

Sâve-tu, valèt, n'a t' norè d' poche

Qui pind foû di t' cou d' châsse.

(*Li gamin s' sâve tot joyeû.*)

BOUYOTTE.

C'è l' drapeau, hein, soroche?

Scène II.

LES MÊME, *pus* NOQUETTE (*so l' l'houpdiguèt*).

NOQUETTE (*inteur po l' gauche èt d'hind à dreûte tot chantant*).

Les cœurs palpitaient d'espérance,
Et l'enfant disait au soldat :
Sentinelle ne tirez pas, (*Bis*)
C'est un-z-oiseau qui vient de France.

JACQUES (*à Noquette*).

La, qu' j'arawe, qui vola ! di wisse rivinsse, donc, toi ?

NOQUETTE (*tot-z-allant vès lès aute*).

Di mon Madame Sapin.

CHAMON (*à Noquette*).

Ça fai qu' vo-t'-là Ligeois?

BOUYOTTE.

Dispôye li timsps déjà, c'è même ine bonne pratique.

(*À Jacques.*)

Noquette inteur là d'vins comme ti mame è s'botique.

JACQUES.

Ji wage qui so 'ne agent t'ârè stu raccoister.

NOQUETTE.

Ji n'sé nin çou qu' ja fait, mains qwand j' m'a dispièrté,
J'èsteu sur qui j'arawe bin lon èrri dè l' fièsse,
Et-z-assotihève-ju di seû, d' faim, èt d' mâ d' tièsse.
Enfin ji n'a vèyou wisse qui j'èsteu logî
Qui qwand on m' dovia l'ouhe. Ossi, sins pus târgî,

Ji cora beûre deûx grande è câbarèt d'à l' coine,
Qui m' fît tot l' bin dè monde, dai, Saint Mathy d'Ardènne.
Adonc puis, hinque èt plinque ji riv'nève pâhûl'mint,
Qwand dilé l' grand bazâr j'èsta sèchi po l' main,
Par treûs qwate forsôlé qui dansît à l' ronde danse,
Et n'montîs d'vès Sainte Creûx, beûre dès nife ⁽¹⁾ à treûs cense.

JACQUES.

È poisse ! Nos pâye-tu l' gotte à c'ste heûre ?

NOQUETTE.

J'èl voreû bin,

Mains ji n'a pus nin 'ne deûtsche.

JACQUES.

T'a bourdé, hein, surmint.

Qu'âreûsse fait d' tès cinq pèce ?

NOQUETTE.

Mès pèce, èlles sont fondowe.

Elles bizèt fou di m' poche parèye qui dès colowe ;

(Ritournant sès poche.)

Louque bin, Jâcques, grande misère ; cial c'è l' costeuûre qu'on veû.

(Vèyant rilure ine saquoi.)

È l'aute poche n'a-ju rin ? Sainte Bablène on chawteû ;

(Tot prindant foû di s' poche.)

Nènni dai, c'è cinq broque, adonc puis 'ne vèye mèdaye,

Ji n' sâreû payî l' gotte qu'avou dès rondai d' haye.

(Tapant sès cinq cense so l' tâte, à Jâcques.)

Di ? vousse mètte li rèstant.

JACQUES.

Nènni, t' lès pou wârdèr,

Assîte ad'lé nos aute, va, frac, ji va k'mander

On vèrre di bire por toi.

(1) Nife = gotte ; ârgot wallon.

NOQUETTE (*habèy'mint*).

Nom di nom, nènni, Jacques ;
J'aime mîx dè beûre ine gotte, jî sin bin qu' çoula m' mâque.

BOUYOTTE (*à Présidint*).

Quêlle novêlle, Présidint, gonfêlle-ti, nosse ballon ?

LI PRÉSIDENT.

Awè qu'il assotiche, jî rèspond qu'irè lon.

BOUYOTTE.

Tant mîx vâ.

JACQUES (*à l'ouhe dè câbarèt d'à Garite*).

Qui vou-j' dire, wisse è-st-êlle, donc, l' tournêye ?

(*Ax aute.*)

Garite, jo, dispêchlz-v'. Dièw ! çou qu'êlle tourniquêye !
On âreû fait 'ne êfant, l' baptiser, l' confirmer,
Li fer fini sès scole, èt l' fer passer curé,
So l' tîmps qu'êlle nos siève, quoi !

GARITE (*appoirtant l' tournêye*).

Vo-m'-cial, dai, rapâh'tez-v'.

HENDECLICHE (*à Garite*).

È-ce qui tò l' fais vos mêne, lè pèquèt ?

GARITE.

Kimint d'hez-v' ?

HENDECLICHE.

Zè l' di qui zè l' di nin deux fêye pou l' même l'ârzint,
Pitite ou bin grande mèsse.

GARITE (*à Hendecliche*).

Vos d'visez comme ine gins.

BOUYOTTE.

Dihez comme on priêsse.

JACQUES (*à Bouyotte*).

Tâisse-tu, va, toi, so mète !

GARITE (*à Bouyotte*).

On l' pou bin dire ainsi, louquíz donc, qu'elle gorlète.
I v' va bin, savez, vos.

BOUYOTTE (*à Garite, qu'è-st-ine feumme comme on toraï*).

Vos avez dè toupèt.

JACQUES.

I d'vin cràs comme on mône dispòye qui magne li spais ⁽¹⁾.
Ci n'è nin comme Noquète, todís parèye, Marèye,

(*A Noquette.*)

Ji wage qui bàh'reù 'ne gatte inte lès coine. Hein, vessèye?

NOQUETTE.

I n'è nin cràs qui vou.

JACQUES (*véyant qu'i n'a deux verre trop pau so l' càbarèt*).

Garite, vos n' fez nin bin.

I fà 'ne gotte po Noquète, adonc po l' Prèsidint.
Pèrsonne n'è fou dè pan, d'abòrd c'è mi qui pàye.
Et ji vou qu' tot l' monde beüsse, qu'èssonle on fuisse li pàye.
Chaqu'tant tant qui n' polans, i fà hoûye qui l' pèquèt,
Comme on di, m' flotte è l' boque, qu'on àye turtos s' ploumèt.
Sèyans dè mons joyeù comme sèrit dèss fiâsse
Qui vinrit dè r'planter leüs bèle mère.

CHAMON.

Qu'elle bèle cåse

Qui ti plaitèye là, Jâcques!

JACQUES.

Oh! bin vo-l'-là, valèt!

On aime mâye tant s' bèle mère qui qwand 'lle fai sès paquèt.

(*Garite apoite lès deux verre.*)

NÖQUETTE (*après avu bu, à Garite*).

Il è bon vosse pèquèt, seul'mint ji trouve qui l' verre
È-st-on tot p'tit pau p'tit.

(1) Qwand lès pourçai kimincèt à s'ècrâhi, on di qu'is magnèt li spais.

CHAMON (*à Bouyotte*).

Ôsse, l'au^te? i n' si gêne wère.

BOUYOTTE.

Mi, ji n' hé nin l' pèquèt, li grand vèrre ni m' gêne nin.
Mains j'aime mîx 'ne pitite bonne qu'ine grande qui n' vârcû rin.
Si lès moirt d'à Châtrou tînît todîs 'ne parèye,
On lès veûreû turtos rid'hînde à pus habèye.

JACQUES (*à Président*).

Oho! di donc, l'ami? Tot wisse qui ti t' pièdrè,
Ji t' jeûre qu'i n' frè nin clêr. Hoûte on p'tit pau, parait,
Ti nos a fait dès fièsse?

PRÉSIDENT.

Eh bin?

JACQUES.

Çoula c'è-st-eune.

Ti t'a fait président, ci n'è nin po dès preune;
Ca t'è-st-on fin marlou, rif raf, sin piède nou tîmps,
T'a-st-aringi l'affaire comme l'architêke Plantin
Qui dèssinêve avou s' narène divins lès cînde,
Po s'pârgni dè papi.

BOUYOTTE.

Li mèrcridi dè Cînde.

JACQUES.

Et toi, po l' joû di t' fièsse, âfisse dè fer l' hazâr,
T'a fait t' plan di manîre à haper tot l' bazâr
A d' divant di t' mohonne.

PRÉSIDENT.

Hoûte bin, Jâques, è monde d'hoûye,

Ci qui n' sê calculer, a l' misère jusqu'àx hoûye.
A rêsse, i fâ todîs sêchi l'aiwe so s' molin,
Qwand on vou qui l' rôle toûne.

JACQUES.

Awè, t'è-st-on malin.

NOQUETTE (*à l'êve, à mitant èdoirmou, chante*). (1)

Traze trôye èt traze vèrà,
Traze vache è même sitâ,
On barbaï n'a nin dès piou,
Mi j'enne a dès mèye,
Dès mèye
Quéque fèye.

BOUYOTTE.

Quoi? Kimint? qu'è-ce qui c'è, asse ine saquoi qu' ti pleûre?

NOQUETTE.

Mi! ji chante.

BOUYOTTE.

Comme Tonnètte, qwand 'lle brai dès cutès peûre.

ON GAMIN (*à Présidint*).

Présidint!

PRÉSIDENT.

Qui n'a-t-i.

LI GAMIN.

Li ballon qu'è gonflé.

PRÉSIDENT.

Hai la! lès musuchin, attintion dè tràt'ler.
Fez-v' infler dès sofflète comme li dri d'ine botrèsse,
Vos ârez l' gotte après.

BOUYOTTE.

J'èl pâye, mains qu'is sofflèsse
A pont dè fer hiyl turtos leûs instrumint.

PRÉSIDENT.

Et l' bal sèreû so flotte.

(1) Fragmint d'on vix boquêt qui chantéve todîs m' grand père; ji n'a mâye polou enne savu pus long, èt ji pinse avu bin fait dè l'rirodui.

BOUYOTTE.

Pa, nos l' rattaqu'ris d'main.

JACQUES (*à Noquette, qui doime so l' tâte*).

Hai ! payasse !

NOQUETTE (*si dispièrant reûd à balle*).

Qui toûne-t-i.

JACQUES.

Çou qui toûne ? Pa, c'è t' tièsse.

Donne-mu l' brèsse, dispiède-tu.

NOQUETTE.

Volans-gn' aller so l' fièsse ?

JACQUES.

Awè, n's îrans tot-rate.

PRÉSIDENT (*âx musuchin*)

Hai la ! lès canâri,

Èstans-gn' bin turtos prête, nos allans l'énairi.

Ine clapante brabançonne comme li joû dès ombâde,

Ji v' fré sène avou m' brèsse.

JACQUES.

Nos aute, lès camarâde,

Nos allans fer 'ne ronde danse tot âtoû dè ballon,

Et mi ji va chanter l' brabançonne dès Wallon.

PRÉSIDENT (*âx cîx qui sont âtoû dè bulion*).

Li ballon è-st-i clér ?

LI GAMIN.

Awè.

PRÉSIDENT.

Tincz-l' à gogne.

A c'ste heûre louquans on pau, nosse placârd a-t-i 'ne cogne ?

BOUYOTTE (*louquant l' placârd qu'è d'zo l' ballon*).

Kimint ? C'è l' feûte di gatte « Paroisse de Saint Pholien »,

(*A Présidint.*)

Li ci qu'èl ritrouv'rè sàrè bin d' wisse qu'i vin.

PRÉSIDENT (*à ci qui tin l' ballon*).

Attintion, tinez bon, ji frè sène avou m' canne,
Qwand èl fàrè lacher.

(*Lès aute fèt on rond d'tou dè ballon, li Présidint fai sène avou s' brèsse dx musu chin, vèyant qu'is n'attaquèt nin, i braî à maîsse dè l' joue.*)

Musique, donc, toi, grande canne !

Li musique attaque li brabantonne èt JACQUES chante.

CHANT I.

Li vrèye Ligeois, li joyeux camarade,
Ni d'mande qu'ine sòrt c'è dè bin s'amuser ;
Tot avâ l' monde sins mâye poirter cocåde,
On l' rik'nob'rè rin qui d' l'oyi d'viser ;
Il aime dè rire, il aime ossi s' patrèye,
Ca l' tièsse di hoye tape à lâge comme à long,
C'è l' joyeux hère, c'è l'homme qui tot-fér rèye,
Et c'è l' bon cour qu'on veû d'vins lès Wallon. } *Bis*

(*Li présidint live si canne èl l' ballon s'ènaîrèye, on aperçu dizo l' placard ine lampe vénitiènne èsprisse; les quéquès gins qui sont là fèt halcotter leûs norè èt fèt dè èclameûr. L'orchèsse attaque grand mère, etc. èt is d'hindèt turtos à l'rampe èt chantèt.*)

CHANT II.

Grand mère sâvez vosse gatte, *Bis*.

Ca vocial lès sôdârt ;

(*Tot bouhant l' main so l' vinte di leûs voisin di dreûte.*)

Eune, deûx, treûs, qwate,

Grand mère sâvez vosse gatte.

(*Tot bouhant so l' vinte di leûs voisin di gauche.*)

Eune, deûx, treûs, qwate,

Grand mère sâvez vosse gatte.

Is ont happé l' cou d' châsse di m' père,

Is l'ont châssi so l' tièsse di m' mère.

Oh ! lès mèchants sôdârt. (*Bis*)

JACQUES (*èt l's aute rivot à l' tâte*).

Tapez nos l' gotte, Garite, ca ji n' sin pus m' gozi.

GARITE.

Todis parèye.

JACQUES.

Awè.

NOQUETTE.

Mi, ji n' sé pus rèchi.

BOUYOTTE (*à Noquette*).

Dammage, po 'ne bonne raison.

NOQUETTE.

Ti m' va co fer 'ne sav'neûre.

BOUYOTTE.

Qwand c'è qu'on t'a spané, c'è-st-avou dè l' sâmeûre
Di haring, va, seûye sur, adonc ça s' di tot seû,
Si t'na nin l' cour aiwisse, i fâ todis qu' t'aye seû.

HENDECLICHE.

Èl avève ine stoumac qu'estéve comme ine èponge.

NOQUETTE (*à Hèndècliche*).

Qui raconte-tu, Flamind, qui ji n' beû qui d' l'èponge.
Ine boisson qu'avâ l' boque plaque comme di l'amidon.
Tos mès boyat s' coll'rit ; pa, j' sèreû gâye adonc.

HENDECLICHE (*à Noquette*).

Tè l' beû bin t'halvèskeûte, va.

CHAMON.

Divins tos nos aute,
Si Noquette è l' bon Diu, nos èstans lès apôte ;
Ca, po çou qu'è d' boisson, jusqu'à l' coude àhèy'mint,
Sins nos gêner 'ne miètte, nos nos donris bin l' main.

LI MAISSE DE L' JOWE (*houquant*).

Présidint !

PRÉSIDENT (*à maisse dè l'jowe*).

(*Houquant.*)

Ji sè bin çou qui t'fà. Garite !

GARITE (*vinânt so l'soû*).

Plaisse-t-i.

PRÉSIDENT.

Dînez on pau, seûl'mint qu'çoula vâye vite !

Ine jusse di bire, on vèrre èt 'ne botèye di pèquèt

(*A maisse dè l'jowe.*)

Ax musuchin. Eh ! bin, c'è çoula, hein ?

LI MAISSE DÈ L'JOWE.

Awè.

JACQUES (*à l'tâve, âx aute qui volèt choquer*).

Ni s'piyans nin lès vèrre, buvans onque avâ l'aute.

CHAMON (*après avu bu*).

A l'honneur di qué saint èstèz-v' hoûye sins crapeaute,

Donc, vos aute, sèriz-v' vèf ?

BOUYOTTE.

Qui n'pousse èl dire po l'bon.

Mains d'avant on p'tit qwârt d'heûre ti va vèyi, Châmon,

Qu'elles abid'lèy'ront cial, hein, Jâcques ?

JACQUES (*à Bouyotte*).

Li tonque ! mains l'meune ?

Ji n'veû nin pus è s'cour, qui d'vins on brouèt d'preune ;

Adonc j'a peur Hinri qui li plaque à sès rein,

Comme ine mohe à l'vèrgeale. Çoula n'sèrèû co rin,

Mains, dè l'zaffe di londi, di-m' on tot p'tit pau l'vrèye...

BOUYOTTE.

Oh ! çoula, c'è di t'fâte, fâ-t-avu l'oûye Pèrèye,

Hein, seûrmint, po vèyi qui d'vès l'câve va Hinri,

Adonc qu'c'èsteû Noquète.

CHAMON.

Qu'a câsi stu k'moudri.

JACQUES.

Enfin, à l' wade di Diu, ji d'visève avou lèye,
Histoire dè touer l' timps; li crapeude è jolèye;
Tant qu'à l'honneur, valèt, ji voreù bin jurer,
Comme èlle a fait sès pâque, èlle rirè d'avant l' curé;
Adonc puis, qwand j'i tûze, mi marier, prinde ine feumme,
Mi qui m' plain po l' joù d'houÿe, bin qu'j'arawe c'è-st-apreume.
Li joù qui j' frè 'ne tälle keûre qu'on m' mène vite â lolâ.
Ji sèrè-t-ossi sot qui l' ci qu'à fait l' palàs.
A rèsse, mi pére, tot-fér tot m' jâsant dès feumm'rèye,
M'a dit traze èt traze fèye: Houÿte, mi fis, s'ti t' marèye,
N'èl fai qui tot â pus deûx heûre divant d' mori:
Elles t'ennè f'ront co vèye assez po t' fer maigri.

CHAMON.

Ci qu'è bin rèscontré, li mariège, valèt Jâcques,
C'è l' pus bai d' tos lès sôr.

JACQUES.

Awè mains, çou qui mâque,
C'è qu'on l'è foirt râr'mint, rèscontré. Ji wag'reù
Qui d'vins tos lès marié, s'is d'vis r'jouer leûs jeû,
Li mitant sur po l' mons èvôy'rit l'attèlèye
A diale qu'èlle vinsse qwèri.

BOUYOTTE.

Boge-tu, va, ti brâk'lèye.

NOQUETTE.

I fàreù.....

BOUYOTTE (*à Noquette*).

Po t' marier, èt po n' nin t' fer hairi,
On p'tit tonnai d' pèquèt comme li tour Saint Andri.
Et ti marèy'reù l' crâne.

HENDECLICHE (*à Noquette*).

Ôsse pèter sur vosse geaive?

NOQUETTE.

Awè, vos l'aurez dire, qwand i ploù c'è dè l' plaive.

(*On étind on cràmignon.*)

JACQUES.

Hoûte on pau çou qu' vocial.

BOUYOTTE.

On cràmignon d' crapaude,
Po l'ou, fans attintion d'enne nin gâter nosse vaute.

GÈGÈ (*chantant l' cràmignon.*)

.

Scène IX.

JACQUES, BOUYOTTE, MENZIS. CHAMON, HENDECLICHE,
NOQUETTE, GÈGÈ, TONETTE.

(*Rintrèt tot sèchant Moitroux èt chantant.*)

Nos allans mori v'la qu'i ploù dè steûle. }
Nos n' mourrans nin co, v'la qui lû l' solo, } *Bis.*

N B. *Jacques a ine flûte à l'ognon, Châmon ou rahia, Gègè ine boule trompète, Bouyotte ine boule avou ine élastique, Menzis ine trompète d'ine cense; is ont turtos dës p'tits drapeau à leûs calotte ou chapai.*

BOUYOTTE.

Èye ! i fâ-t-assoti, ji n'a jamâye tant ri,
Èt pôr qwand j'a vèyou mâma qu' volez-v' mori...

GÈGÈ.

Ji m'aveû-st-écrouqui câse ti toi, gros potince.
T'a pochi d'vins 'ne barquète, adonc volà qu' ti k'mince
A fer dës chimagrauwe, chanter tot comme on sot.
J'a bin pinsé di nos vèye turtos cou d' zeur cou d'zo.

BOUYOTTE.

Vos avez todis sogne.

GÈGÈ.

Kimint ? pa, nosse barquette,
Vos l'avez bin vèyou, sèchive so lès crabiètte,
Et peur qui nos èstis turtos dè même costé.
Enfin j'a stu binàhe qwand j'a polou qwitter.

JACQUES.

C'è-st-adonc qui j' fa rawse.

CHAMON.

Èt l'Italiènne, done, lèye,
Avou s' laid roge visège soflé comme ine botèye,
Qui voléve si sàver qwand Noquette l'apica
Po l' bâhi.

NOQUETTE.

Fer les qwanse.

JACQUES.

Et Bouyotte li happa,
Pus vite qu'on n'èl pou dire, ine boule.

BOUYOTTE (*fant l' gèsse dè haper*).

A l' vole, agrawe !

JACQUES (*porçuvant*).

Èt même li lèyi vèye.

BOUYOTTE.

Ji bouhîve après s' gawe.

(*Tot fant aller s' boule divès Gègè*)

Èdone parait, mâma ?

GÈGÈ (*cachant s' visège po n' nîn attraper lès còp d' boule*).

Dimeûre on p'tit pau keu,

Va, toi, grand forsôlé.

MENZIS (*accègnant Hèndèliche*).

Lu, done, l' laid boigne caiqueû,
Qu'li d'visève à l' hineche main.

HENDECLICHE.

Mi, zè l' sé mès affaire,

Valèt.

JACQUES (*houquant*).

Garite.

GARITE (*so s' sou*).

Plaisse-ti.

JACQUES.

Tapez nos 'ne gotte on vèrre,
Et d'hombrez-v' savez, là, pace qui mix qu'on pinson,
Qwand j'ârè houmé m' gotte, ji v' gruzin'rè 'ne chanson.

GÈGÈ (*à Menzis*).

I chante si bin, dai, Jâcques, c'è çou qu'on nomme ine basse.
Qwand c'è qu'èl fai è s' chambe n'a l' panne di veûle qui casse.

GARITE (*appoirtant l' tournéye*).

Lès roge, c'è po lès feumme.

.

NOQUETTE (*qu'è-st-èdoirmou, raspoyî so l' ma d' cocagne*).

Si tu savais, Trinn'chèt, depuis que j' t'ai r'mouchté (').

Jè suis cou d'zeur, cour d'zo, car rien què ta beauté...

JACQUES.

Qui faisse, donc là, Noquète, ti t' va spiyî l' narène.

NOQUETTE (*si dispièrant*).

Oho! mi, ji comptève...

JACQUES.

Lai comptez lès bèguène,
Elles ont 'ne gotte mix l' tims qu' toi.

NOQUETTE.

Hêye! ji doirméve drèssî!

(') R'mouchté, regardée (argot wallon).

JACQUES.

Comme lès ch'vâ. Rote tot cial; seûl'mint, n' vin nin hossi.

NOQUETTE.

Ji n' so nin sò, sésse, mi.

JACQUES.

J'èl veû.

OS MARCHAND D' GRÉNADE (*è l' coulisse*).

V'là des crevette !

Voilà l' marchand, celui qu'en veut, qui n'en achète.

Ah ! crevette.

BOUYOTTE.

Puisqu'on a l' jôye è l' tièsse,

Fâreû on crâmignon.

HENRI.

Ji v' va dire on tot nouû,

Qui j'aveû composé po l' fièsse... Lès bouteû-foû.

JACQUES (*à Henri*).

J'èl mône.

(*Is formèt l' crâmignon.*)

MARCHAND D' GRÉNADE (*intrant*).

Vlà dès crevette, jans, donc, lès camarâde,
Ni m' fez-v' rin vinde, dihez ?

(*On p'tit gamin vin ach' ter.*)

HENRI (*chantant*).

Lès bouteû foû v'nèt d' fer 'ne nouvaine, (*Bis èssonle*).

Po n'poirtez nou sèche cisse samaine, (*Bis èssonle*).

Iue samaine n'a qu' sèpt jòû, (*Bis èssonle*).

Po tos lès bouteû foû, (*Bis èssonle*).

L'annêye n'è qui d' doze meus, (*Bis èssonle*).

Leûs cense ni fèt nou pleu, (*Bis èssonle*).

On va vèyi r'monter l' grain,

Cisse samaine is n' lût'ront nin. } *Bis èssonle.*

II.

Po n' poirter nou sèche cisse samaine, (*Bis èssonle*).

Afisse dè fer leüs pèrtontaine, (*Bis èssonle*).

Ine samaine n'a qu' sèpt jou, (*Bis èssonle*).

Po tos lès boutèu-fou, (*Bis èssonle*).

(*Li mazurka kimince.*)

L'annèye n'è qui d' doze meüs, (*Bis èssonle*).

Leus cense ni fèt nou pleü, (*Bis èssonle*).

On va vèyi r'monter l' grain, }
Cisse samaine is n'lût'ront nin. }*Bis èssonle.*

(*Li marchant d' grènade kimince à roter ; à c' mounint là, li crámignon fui ou tèle cèque toi sât'lant qui lès dièrain sont-st-obligi dè cort ènèrt po l' poleâr sûr. Noquète qu'è l' dièrain si trèbouhe so l' rôle dè l' bèrvètte dè marchand èt tome li eou è l' banse ; li marchand, vèyant çoula, tache lès brèsse dè l' bèrvètte tot d' hant.*)

MARCHAND D' GRÉNADE.

Nom di hu ! mès grènade !

Li teûle tome.

FIN.

Plaisîr di Vîx.

COMÈDÈYE È TREUS AKE, EN VERS ÈT AVOU CHANT.

PAR

Théophile BOVY.

MÉDAILLE DE BRONZE.

*(Ouverture par l'orchestre di l'air connu dè : Li vèye mère qui batte lès bouquette
Et l'vîx père qu'a l' cou tourné... etc.)*

AKE II.

Li scène si passe èmon Gilles èt Louis, les voizin, li nute dè matène. A lèver dè rideau, Louis è tot seù. I r'mette on pau l' mohonne. Poite à fond, à gauche. I pind à gauche dè l' poite on pôrt-manteau, quéquès meûbe à l' chûse. (Il è cinq heûre.)

Scène I.

Louis (*prind lès poussîre avou 'ne c'licotte*).

Là, là, tot bai douc'mint èt pichette à miète,
I frè chal tot r' mettou !

(I réguêlle lès chéyire, mette li tâve è s' plèce, etc., etc.)

Li mohonne avisse nète !

(Louquant åtou d' lu.)

Awè nète ! Et à c'ste heûre, tote mès gins polèt v'ni !

(S' bouhant so l' front.)

Aye ! çou qu' j'allève roûvi, donc ! çou qu' j'allève roûvi !

(Houquent.)

Gilles? Gilles! wisse è-st-i?

GILLES (*d'istant è l'ante plèce*).

Di quoi? Rattindez 'ne gotte!

LOUIS (*bregant*).

Abisez chal bin vite!

Scène II.

LOUIS, GILLES (*arrivant po l' gauche*).

GILLES.

N'avez-v' pus dès clicotte!

LOUIS.

Ci n'è nin lès clicotte qui mâquèt, c'è dè vin!

GILLES (*d'ware*).

Dè vin! Estez-v' bin sûr, fré Louis, qu'enne a nin?

LOUIS.

Pus du tout, j'è so sûr!

GILLES.

Pus nin même dix botèye?

LOUIS.

Nin 'ne seûle, c'è co bin mix!

GILLES.

Ji m' va vèye!

LOUIS.

Quêlle idèye,

Qwand ji v' di.

GILLES.

Quêlle idèye! Bin mi, ji m' va vèyi!

(*I sorte po l' gauche*.)

Scène III.

LOUIS.

Ji m' dimande co quéquès fèye si Gilles è foirt sùti !

(Gesse.)

Ji sé qu' i n'a pus nolle !

(On étint boult à l' poite dè fond.)

Ji pinse qu' on bouhe à l' poite...

Si c'è mâte on gêneux, j' sohaite qui l' diâle l'èpoite !

(Louis va droviér l' ouhe.)

Scène IV.

LOUIS, MÈRENCE.

MÈRENCE *(inte haut è bas, d'istant so l' sou).*

E-ce qui v's èstèz tot seû ?

LOUIS *(même jeu).*

Gilles è-st-èvôye è l' cève.

MÈRENCE *(intrant).*

Aha, c'è bon, j' inteûre, qwand i r'montrè, ji m' sève.

LOUIS.

Qu' i n'a-t-i ? vont-is v'ni, lès aute ?

MÈRENCE.

Awè, mains d'hez,

Avez-v' vèyou Lèon ?

LOUIS *(po tourmèter Mèrence).*

Qué Lèon ?

MÈRENCE *(avou n' pitite mowe).*

Vos savez

Bin, Lèon !

LOUIS (*comme si sov'nant d'on còp*).

Vosse galant !

(*Tot riant, Mèrence fai sègne qu'awè, Louis louque li jône fèye in'e deux oûye po l'gèner on pau.*)

MÈRENCE (*cafougnant l' clicotte d'à Louis*).

Bin jans, donc, jâsez 'ne gotte !

LOUIS (*riant*).

Hai, hai ! qui fez-v' donc la, vos cafougnîz m' clicotte !

MÈRENCE (*tape li clicotte à l' tère, Louis l' ramasse*).

Jans donc, Louis !

LOUIS.

Oho... bin ..

MÈRENCE (*curieuse èt tote binâhe*).

Quoi ?

LOUIS (*comme po-z-annoncer 'ne mtle nouvelle*).

Léon...

(*Joyeàs'mint.*)

Vinrè !

MÈRENCE (*abrèssant Louis*).

Aha ! tant mieux ! merci !... Vis a-t-i dit qwand c'è
Qui vinrèû, adonc puis !

LOUIS.

Bin nènni, c'è po rire !

MÈRENCE.

Et... vès quèlle heûre, Louis ?

LOUIS (*blaguant*).

'Tot-rate, ji v's èl va dire !

MÈRENCE (*annoyeuse*).

Bin jans, d'morez tranquille ! Dihez-m' ?

LOUIS.

Léon m'a dit

Qu'i vinreù li pus vite qu'i porreù !

MÈRENCE.

Ah ! mèrci !

Et v's a-t-i dit...

LOUIS.

Rin d'aute.

MÈRENCE.

Oho ! jisku'à tot-rate !

(Elle vou sorti.)

LOUIS.

Ah ! mains, v'nez on pau chal donc, sacri nom deux patte !

MÈRENCE *(so l' sœl)*.

Di quoi, donc ? j'va riv'ni.

LOUIS.

Ci n'è nin tot çoula,

C'è qui, vos allez v'ni, vos aute... Et vosse grand plat ?

MÈRENCE.

Mon Diu, ji l'a roûvi !

LOUIS.

Nos battrans lès bouquète

E crameu wisse qu'on s' lave !

MÈRENCE.

Rattindez ine miètte.

Ji v's èl va-st-appoirter ?

LOUIS.

Cè bon, n'èl rouviz pus,

Et-z-appoirtez m' ossi sihe assiète ?

MÉRENCE.

Comptez d'sus!

(Mérénce sort po l' fond. Gilles intoure po l' gauche, il a dès botèye d'izos
chaque bresse.)

Scène V

LOUIS, GILLES.

GILLES (*mostrant sès bôtèye*).

Ha! ji l'aveû bin dit qu'ènne aveû dès botèye!

Aha? Quoi? Vos là co 'ne fameûse capotèye,

Nonc, sûrmin!

LOUIS.

Et wisse è-ce qui tote cèsse-lal èstit?

GILLES (*riant*).

Ah! ah! ha! c'è dès cisse, parèt, qu' j'aveû cachi!

LOUIS.

Potince! Dès vèye?

GILLES.

Dès vèye! Bin vos l'polez bin dire!

LOUIS.

Tant mîx-và! Tant mîx-và!

(*Il louque lès botèye*.)

Et coviètte di poussîre!

GILLES.

Ni lès v'nez nin d'pouss'ter, savez, vos, malhûreux!

Cè çoula qu'è!s' donne dè l' valeur!

LOUIS.

Wè, ji v' creû.

GILLES

C'è st-ainsi, c'è-st-ainsi. C'è dès s' faitès botèye,
Qui d'vins lès grands dîner on-z appoite bin coàjuèye,
Divins dès p'tits banstai, Louis? Vos savez bin?...

LOUIS (*riant*).

Nènni, c'è po rire! Et vos? v' n'è savez rin!

(*Is rièt.*)

GILLES.

Ji m' lès va mètte èvòye.

LOUIS.

Awè, d'lé l' gré dè l' cour.

GILLES.

Nènni! s'èlle alliz mâye pòrminer so l' Vinâve,...
I fàreù si pau d' choi; chal è l' coine di l'armâ,
A m' sonlance, ènone, fré, 'lles ni polèt nin pus mâ!

LOUIS.

Cè-st-inc bonne précaution!

GILLES.

Ji v's èl' di, parèt, mi!

LOUIS.

A c'ste heùre qui d'on moumint à l'auto is polèt v'ni,
Ji m' va-st-on pau r'nèttî...

GILLES.

Mèttez-v' inc pròpe chimibe

LOUIS.

Nènni vos, c'è po rire!

GILLES.

Cè qu'i fai bin 'ne mâle bihe,
Savez, è nosse grande chambe, wisse qu'i n'a nin dè feu!

LOUIS.

Ji m' lavrè-st-à grande aîwe!

GILLES.

Awè, c'è co l' mèyeu!

(Louis sôrte po l' gauche.)

Scène XII.

LES MÊME, MONS GILLES ET BERTINE.

LÉON (*qui jâse todîs bas à Mèrence*).

Oh! por vos, vrêye, qu'i n' so-j'

Riche à million, Mèrence!

MÈRENCE (*riant à Léon*).

Vos gangnîz qwinze cint franc?

Po-z-av'ni jisqui-la, n' vis-è fârè pus tant!

LÉON (*à Mèrence tot riant*).

Quél hureux caractère!

(*Mayanne èt Louis qui s' châffît à fen, lès rein tourné vè lès jône, lès louquèt sins fer les quause.*)

LOUIS (*bas à Mayanne*).

Si nos nos r'sèchis 'ne gotte,

Cès deux jonès gins-la sèrît contint!

MAÏANNE.

J' m'è dote!

LOUIS.

Qwand nos avis leûs âge, i v's è rappelez-v' bin...

(*Is s' drêssèt èt Louis émène Mayanne qui n' sé s'elle deut 'nne n'aller.*)

Jans, nos tap'rans sor zèl ine oûye di tîmps in tîmps!

LÉON (*à Mèrence bas*).

Qui v's è sonle-t-i, Mèrence?

MÈRENCE.

Oh ! v' savez mès idèye !

(Louis èt Mayanne sortet po l' gauche, tot riscolant.)

Scène XIII.

LÉON, MÈRENCE.

LÉON.

Ji k'nohe bin vos idèye !

MÈRENCE.

Qui voléz-v' qui ji v' dèye !

LÉON *(louquant âtoû d' lu)*.

(Joyeus'mint.)

Tins, nos èstans tot seû !

(I vout abrèssi Mèrence.)

MÈRENCE *(si r'sèchant)*.

Tot douc'mint, tot douc'mint !

LÉON.

Puisqui n's èstans tot seû ?

MÈRENCE *(calèn'mint)*.

Vos savez qu' ji n'aîme nin...

Qu'on m' rabrèsse. . tot còp bon...

LÉON.

Qu'on v' rabrèsse ! qu'on v' rabrèsse !

Mains, mi ?

MÈRENCE.

Chut ! ine saqui !

(Julie rinteure po l' fond.)

Scène XIV.

MÈRENCE *(à Julie qu'è st-èwarèye di n' vèyi personne)*.

Tot l' monde è-st-è l'aute plèce !

(Julie sorte po l' gauche.)

Scène XV.

LÉON, MÉRENCE.

LÉON (*rou abressé Mèrence qui fai dès mantre*).

Mèrence!

MÉRENCE (*mostrant l' poïte po wisse qui Julie è-st-évôye*).

Nènni, Léon, nènni; vos vèyez bin...

LÉON (*qui porsâ Mèrence*).

On tot p'tit, on tot p'tit, personne n'è sârè rin!

(*I l'abrèsse; à c' moumint-là Mayanne èt Louis aboutèt l' tièsse è l' crèveure di l'ouhe di gauche. Is les vèyet, Mayanne rou intrer, Louis l' ritin.*)

MÉRENCE.

Jans, Léon, d'monez keû. . cè tot...

LÉON.

Mèrence, ji v's aime!

Ji v's aime à div'ni sot!

(*I rou co l' abressi.*)

MÉRENCE (*sî d'gageant.*)

Awè, c'è bon tot l' même...

LÉON (*hureux*).

Ainsi vos volez bin qui ji v' dimande è mariège!

MÉRENCE.

Puisqui v' m'acèrtinez qui n' sèrans-t-è manège,
Hureux comme dès p'tits roye...

LÉON.

Hureux comme dès bon Diu!

Mèrence, j'ènnè so sûr!

MÉRENCE.

Mi, j'ènnè d'mande nin pus!

LÉON.

Mèrence? Eh! bin, franch'mint, là, volez-v' qui ji v' dèye?
Eh! bin mi, s' vos volez, j'a to bonn'mint l'idèye
Dè d'mander l' mariège...

MÈRENCE (*joyeus'mint*),

Hoûye?

LÉON.

Hoûye, awè! Poquoi nin?

MÈRENCE.

Hoûye...

LÉON.

Hoûye?... Eh! bin? qu'a-t-i?

MÈRENCE (*aoûreuse*),

Léon, ji n'è sé rin...

Ji n' sé s' c'è l' jôye... ou l' sogne...

LÉON (*hureux di rêye consinti Mèrence*).

(*Li prindant l' main.*)

Ah! Mèrence! Ah! Mèrence,

Qui ji so donc contint! ji saveû bin d'avance

Qui vos m'aimiz, c'è vrèye, moins ji so-st-aoureux,

A c'ste heûre, pus qu' ji n' pou dire!

MÈRENCE (*sèrrant l' main*).

Et v' n'èstèz nin tot seû,

Ji so-st-hureûse ossu, tot ottant qu'on l' pou èsse!

LÉON.

Oh! Mèrence! oh! Mèrence, i fâ co qu' ji v's abrèsse!

(*Is s'abressèt; à c' momint la Louis èt Mayanne aboutèt leus tiessè à l' erèureur dè l' poite di gauche; Mayanne rou intrer, Louis l'enne espèche, li mostrant qui c'è seul'mint l' deuzème fèye.*)

CHANT. (AIR: *sur les toits.*)

(*Arringi po duo.*)

LÉON.

Ji veû dës lâme divins vos oûye...

MÈRENCE.

Lèon, ji so-st aoureuse oûye,

LÉON.

Mi comme vos.

MÈRENCE.

Li bonheur nos drouve sès deux brèsse!

LÉON.

Li bon Diu rèye qwand ji v's abrèsse
(*I l'abrèsse*)

MÈRENCE (*si d'gageant*)

Jans, c'è tot...

LÉON.

I m' soule qui ji veû d'jà, Mèrence,
Li hiède di nos éfant qui danse
So mès g'no!

MÈRENCE (*è même tîmps*).

So vos g'no!

MÈRENCE.

Si l' bon Diu bène nosse mariège,
Ji sèrè-st-heureuse è manège,

ESSONLE.

Tot comme vos!

(*Léon vou-st-abrèssi Mèrence, èlle si d'gage d'on còp.*)

MÈRENCE.

Chut! vochal ine saqui!

(*Durant l' chant, Louis èt Mayanne houtèt à l' crèveure di l'ouhe.*)

.

Scène XVIII.

LES MÊME, BERTINE (*inteur po l' gauche avou l' caf'lière*).

BERTINE (*mostrant l' caf'lière*).

Ji fai sûr tos vos d' sir !

GILLES.

Vos n'èl fez nin exprès !

BERTINE.

Oyez donc, l' málhonnête !

GILLES (*riant à Bertine*).

Nènni jans, cè po rire,

Vinez chal ad'lé mi !

BERTINE.

La ! cè çou qui j' vou dire !

(*Julie vâde divins lès tasse.*)

LÉON (*à Mèrence*).

Dinez-m' vosse tasse, Mèrence !

GILLES.

Vèyez-v', qu'il è galant !

BERTINE (*à Gilles*).

Di vosse vèye vos 'nne avez jamâye sur fait ottant !

GILLES.

C'è-st-à-dire ! c'è-st-à-dire !

LOUIS (*à Maïanne*).

Mi fré Gilles à mariège,

N'a mâye songî non plus ! Et Léon...

BERTINE.

Et Léon !

LOUIS.

Vou moussi reûde-à-balle !

E manège

BERTINE.

Qui racontez-v' ? di quoi ?

LOUIS.

A c'ste heure ou bin tot-rate, i v's èl fà dire, ma foi ;
Bèrtine, èstans l' mononke d'à Lèon, ji v' dimande
Mèrence chal è mariège, por lu.

LÉON (*bas à Mayanne*).

Allons, matante

Màquèye, ine bonne parole !

MAÏANNE (*à Léon*).

Ine bonne parole ? mi fi,
Ji sohaite qui v's èstèsse hureux !

GILLES (*riant*).

Vola, c'è dit !

A qwand l'banquèt, Bèrtine ?

BERTINE.

Ji sos-st-èstoumaquèye !

Ji m'ènne attindéye bin on pau.

(*Abrèssant s'fèye*).

Pauve pitite fèye !

(*Elle houe ine oàye.*)

GILLES (*à Bèrtine*).

Jans, si vos n' magnis nin, ji va magné vosse pârt !

LÉON (*à Bèrtine comme consolation*).

Si marier, c'è 'ne saquoi qu' fà qu'on faisse timpe ou târd !

MAÏANNE.

C'è sûr, c'è sûr !

BERTINE (*résignéye*).

Awè !

GILLES.

Bin nènni, c'è po rire!

LOUIS (*à Mayanne*).

(*À Léon.*)

Ji l'aveû todîs dit! Nèveu, vos polez dire

A c'st heure qui v'la vosse feumme!

(*Mostrant Mèrence.*)

LÉON.

A tot l' monde chal, merci!

(*Il donne dès pognèye di main, èt il abrèsse Mèrence.*)

BERTINE (*à Léon*).

Léon, ji so binâhe di v' poleûr noummer m' fi!

Sèyiz hureux tos deux, vola çou qu' ji v' sohaite...

GILLES (*qui n'aime nin qu'on s'attindrisse*).

Jans, jans... Tote les bouquète savez, ni sont nin faite,

Bèrtine? Haye, à vosse posse!

BERTINE.

Gilles j'a l' cour tot mouwé.

(*Elle va è l' couchène avon Julie.*)

GILLES (*à Bertine*).

Allez, çoula s' pièdrè qwand vos v's ârez r'mouwé!

Scène XIX.

LES MÊME, *mons* BERTINE ÈT JULIE.

MAYANNE (*à Mèrence*).

Mi fèye, ji n' pinsève nin qui ci sèrèû si timpe!

LOUIS.

Is èstît foirt prèssé, Mayanne!

GILLES (*riant*).

Is sont d'ine trimpe!

LÉON (*riant, on pau gêne*).

Qui volez-v' dire, allons.

MAYANNE (*riant*).

Awè... n's avans vèyou !

LÉON (*intrigué*).

Di quoi? .

GILLES (*riant*).

Louis essi.

LOUIS (*mostrant Mayanne*).

Jisqu'à l' vèye maine avou !

LÉON (*riant èt todis pus intrigué*).

Bin quoi donc, Saint Mathy ! Pa, vos n' savez quoi dire !

GILLES (*riant èt fant allusion à bèche di tot-rate*.)

Louis ?

LOUIS (*même jeu*).

Mayanne?

MAÏANNE (*riant ossi*).

Awè!

GILLES (*riant ossu*).

Nènni vos, c'è po rire!

CHANT (*air connu arrangé pour la circonstance*).

GILLES.

So l' tims qu' n' nos battis lès bouquète

LOUIS.

Et qu' Bèrtine aveù l' cou tourné,

GILLES.

Léon chal, jouvéve à l' rispounète.

Avou Mèrence, li jou dè Noyé.

ESSONLE.

Avou Mèrence li jou dè Noyé!

(*Is rièt tot vudant leus tasse di café.*)

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

CONCOURS DE 1890

RAPPORT DU JURY SUR LE 6^e CONCOURS :

Vocabulaire ou Exposé explicatif wallon et français des monnaies, poids et mesures de tous genres qui ont été ou sont encore en usage dans le Pays de Liège.

MESSIEURS,

Les deux mémoires envoyés en réponse à la question n'ont nullement satisfait les membres du Jury chargé de les apprécier. Ils sont très superficiels et très incomplets.

L'auteur du n^o 1 (Devise : *Qui cherche trouve*) semble ne pas avoir beaucoup cherché, car il ne donne que des renseignements traînant dans tous les vieux livres de commerce et dans des traités élémentaires d'arithmétique ad hoc. Comme il le reconnaît lui-même, son travail est un simple *exposé*, fort maigre, agrémenté d'un amas de chiffres et de réductions à n'accepter que sous bénéfice d'inventaire.

Le mémoire n° 2 porte pour devise : *Le système métrique est uniforme, simple et régulier, etc.* Pour être plus sobre de chiffres et plus méthodique — l'auteur l'ayant distribué sous forme de vocabulaire — il n'est pas moins incomplet que le n° précédent. C'est l'œuvre d'un homme d'école qui a voulu nous distraire par une leçon sur le système métrique. Jugez s'il a dû réussir ! L'auteur s'est borné au reste à feuilleter le dictionnaire de Hubert et deux arithmétiques modernes. Quant aux *vieilles personnes* prétendument consultées, elles doivent être peu expertes, car les renseignements contenus dans ce travail sont des plus légers et des plus vulgaires.

L'avis unanime du Jury est donc que ces deux mémoires ne méritent aucune distinction.

Le résultat du Concours eût sans doute été différent si les auteurs s'étaient mieux convaincus de l'importance et de la beauté de la question. En effet, par les monnaies, les poids et les mesures, on pénètre dans la vie privée et pratique d'une nation, dans ces mille petits détails intimes qui échappent d'ordinaire à l'historien. Aussi comptons-nous trouver dans les mémoires examinés des révélations intéressantes sur les us et coutumes de nos pères.

Disons-le bien haut, notre déception a été entière.

Parmi les sources et documents que les concurrents auraient pu mettre à profit, et dont ils semblent n'avoir pas même soupçonné l'existence, signalons : les anciens livres de mathématiques publiés dans le pays de Liège depuis le XVI^e siècle ; les ouvrages de

P. Simonon sur les monnaies et ceux de *Thomassin*, l'auteur du mémoire statistique du département de l'Ourthe; les livres de numismatique; les divers dictionnaires wallons, particulièrement celui de *Forir*; les vieux comptes et papiers d'affaires qui renferment foule de curieux détails à relever; enfin et surtout, les recueils des *Edits et Ordonnances* de la Principauté, etc.

Les membres du jury,

N. LEQUARRÉ.

D. VAN DE CASTEELE.

Jules MATTHIEU, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 15 mars 1891, a donné acte au Jury de ses conclusions. En conséquence, les billets cachetés, accompagnant les pièces non couronnées, ont été brûlés séance tenante.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

CONCOURS DE 1890

RAPPORT DU JURY SUR LE 12^e CONCOURS (CONTES EN PROSE).

MESSIEURS,

Le jury du 12^e concours n'a eu à examiner qu'une seule pièce, intitulée : *les Sottaî* et portant la devise : Connais-toi toi-même.

C'est bien un conte en prose, et qui a, au point de vue de la langue, le mérite d'être écrit en wallon de la vallée du Geer : les *Bulletins* de la Société contiennent, en effet, peu d'échantillons (s'ils en contiennent) de cette variété de notre vieil idiome. Le conte débute par une introduction qui nous apprend que l'auteur va nous raconter l'histoire des *sottaî*, bien vieille histoire, souvenir d'une prime jeunesse.

Cette introduction a paru au jury être un hors-d'œuvre, et devrait être supprimée : elle a fort peu d'intérêt.

Débute alors, à proprement parler, le conte : la trame en est assez mince, et l'intérêt ne se soutient,

sur un semblant d'action, que par la vivacité du langage et la grande variété des expressions employées.

Un malheureux cordonnier, si pauvre (et cependant ce n'est pas de sa faute) qu'il n'a plus que le cuir nécessaire pour une paire de souliers déjà commandée, se met, le soir, courageusement à la besogne; et bien tard, va se coucher la conscience tranquille. Le lendemain, tout au matin, quel n'est pas son étonnement lorsqu'il voit sur sa table d'ouvrier, une paire de souliers terminée ! Il l'examine, la retourne sous toutes ses faces, et est forcé de s'avouer que rien n'y manque.

Ici, l'auteur a rendu avec un réel talent les impressions de son héros : la scène qu'il décrit est bien réellement vécue, et l'ahurissement du cordonnier bien dépeint.

L'acheteur se présente, trouve les souliers à point, les paie, et donne même un supplément de prix ; si bien que notre « cordonni » trouve le moyen d'acheter les matériaux nécessaires à la confection de deux paires de souliers.

Il coupe les souliers ce jour-là, et se couche, se réjouissant de finir l'ouvrage le lendemain, rempli de courage qu'il est par son bonheur du matin.

Le reste se devine : la progression continue les jours suivants ; tous les matins les souliers, coupés la veille, se trouvent terminés sur l'établi. Et la chance d'autre part continue, les acheteurs foisonnent, le cordonnier se fait riche.

Si bien qu'un jour, il veut percer le mystère, se cache la nuit avec sa femme, et surprend sur le coup de minuit, de petits hommes, les *sottai* qui viennent se mettre à la besogne. Détail particulier et important, cès petits hommes sont « *tot nou, jans, nou comme on deûgt* ». L'aube arrive, les *sottai* disparaissent; et les époux reconnaissants trouvent qu'ils doivent prouver cette reconnaissance à leurs bons génies. Que faire, sinon les habiller de pied en cap ? Et surtout, n'oublions pas, dit la femme, une belle paire de bons petits souliers pour chacun, car c'est l'hiver, et la neige tombe.

Ainsi dit, ainsi fait, et le jour où tout est prêt, le cordonnier et sa femme, au lieu de préparer le cuir, mettent bien en évidence les vêtements des *sottai*. Ceux-ci arrivent, sont tout étonnés, et finissent par s'habiller en chantant :

« Nos estans bai, sâreu-t-on trover mix ?
Poquoi sêris-gu' donc pus lontimps coïphî ? »

Depuis, oncques ne les revit ; mais le cordonnier était sorti de la misère ; et désormais, tout lui réussit.

Il y a, dans le but poursuivi par l'auteur, une bien grande incertitude : à quoi tend le conte qu'il a écrit ; serait-ce peut-être à l'intention de démontrer la vérité du proverbe : « Un bienfait n'est jamais perdu ? » Il y a là, dans l'œuvre, une grave lacune ; aussi malgré les qualités de style, fort appréciables, et qui font que la lecture du conte offre un intérêt

assez soutenu, le jury a-t-il l'honneur de vous proposer d'accorder à l'auteur de *lès Sottai*, une mention honorable, avec impression.

Les Membres du Jury :

MM. J. DEFRECHEUX,

EUG. DUCHESNE,

L. DELSAUX, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 13 mars 1891, a donné acte au jury de ses conclusions. L'ouverture du billet cacheté, accompagnant la pièce couronnée, a fait connaître que M. Gustave Marchal, instituteur communal, à Liège, est l'auteur du conte : *lès Sottai*.

Lès Sottai ⁽¹⁾

PAR

Gustave MARCHAL

INSTITUTEUR COMMUNAL.

MÉDAILLE DE BRONZE.

DEVISE :

Connais-toi toi-même.

Ji v' vou raconter l'histoire dès Sottai tôle qui m' père mi l'a raconté quand j'èsteu-st-éco bin p'tit, histoire qui ji m' plaihive à ètinde repèter divins cès longuès sisse d'hivièr, qui les vilès gins passè-st-à guèrry so Napolèon, Bazaine, Bismark, Mac-Mahon, so l' rèvoluchon di dihe hut cint trinte èt lès exploit d'à l' jambe di bois. Inte deux, on racontève eune histoire di macralle, di lauwarrou, di sottai ; c'è comme çolà qui j'a-st-appris li cisse qui ji va sayi dè rappoirter tôle qu'on m' l'a conté.

Aveû-st eune fèye on còrdonni qu'èsteu dim'nou si pauve, si pauve ; mains ci n'èsteu nin di s' fâte, savez, paccqu'i louquive foirt bègne à lu, èt qui saveû foirt bin régler s' manège. Ji d'héve donc qu'esteû si pauve, si pauve qui n' li d'moréve pus dè cûr qui po 'ne paire di solé, sins oyeu l'moyègne d'ènnè

(1) Le wallon employé dans ce conte est celui parlé dans le vallon du Geer.

pus poleu rèch'ter. I discôpe donc si cûr dè l'sisse po l'paire di solé qu'èsteû k'mandêye, èt avou l' consciïnce di s'pauvrité, mains di s' brav'sité, ca i saveû bin qui ci n'èsteû nin di s'fâte qu'i s'vèyéve toumé è l'misère, avou l' consciïnce d'eune honnête homme, i s'alla mètte pâhûlmint è lét èt s'èdoirma tot rik'mandant si âme à bon Diu.

Li lèddimain à matègne, i s'live, di st-eune pâter, tot pinsant qui va-st-allèr ovrer si dièrain boquet d'cûr èt puis i s'vou-st-allèr mètte à l'ovrège. Mains qui n'fou-ti nin surpris, quand i vèya lès deux solé to fait so l'tâve! Esteû tot èstoumaqué, ca i n'comprindêve nin vrây'mint kimint qui s'fêve qui tot lèyant l'jou d'avant à l'nute li cûr seul'mint discôpé èt prèsse à mètte èn oûve, i m'nève trover eune paire di solé qui n'dimandive qu'à èsse châssi. « Qu'è-ce qui çolà vou di?... Portant ji n'a mèttoû nou pan âtoû hîr, » ni fêve-t-i d' répèter. « C'è-st-on mirâke, ma foi, ou ji n'y comprind pus règne. Portant, ji n'èsteû nin pus sò hîr qu'hoûye po-z-oyou fait 'ne paire di solé sins n'oyou som'nance » Disqu'anonc avu d'morou planté d'avant les solé to fant des èclameure. « Louquons-les on pau, » d'ha-t-i.

I prind donc les solé, lès louqua èt r'louqua, lès r'tourna di co traze façon, sins lèyi dè louqui nolle plèce, nou trawai, nolle piqueure. Lès solé èstivèt si proprumint ovre qui n'aveû nègne eune fâsse piqueure, nègne eune mâkeule, si p'tite qu'il fouhe, on-z-âreû vrây'mint dit qu'on-z-eûye volou fer on chè-d'oûve.

L'ach'teu ni târgea wère dè m'ni vèyi après s'paire di solé, èt comme is li toumts pusse qui bègne è l'oûye, èl paya-st-on pau fou dè prix. Avou l'ârgint qu'aveû po s'paire di solé, li còrdonnî trova moyègne d'èch'ter dè cûr po deux paire.

Dè l'sisse, i discôpe si pèce di cûr po sès deux paire et i s'rafiève li lèddimain di s'rimètte à l'ovrège avou on novai corège; mains ènne aveû nolle gotte mèsâhe; ca quand ci fouhe qui s'lèva, èstivèt-st-èco déjà fait èt les ach'teu ni s'f'rit wère

rawarder. Is li offrit tant d'argent qui l'côrdonnî pola st-ach'ter dè cûr po qwate paire di solé avou l' prix qu'ènnè r' cûva.

Li lèddimain, i trova-st-êco les qwate paire di solé qui n'rawardît eo qui les ach'teu. L'après d' main êco l' même jeu : à matègne, i trovêve oussu lès hut paire di solé faite.

Et çoula continua todîs ainsi tos les jous sùvant : tot çou qu'i discôpève à l' nute, èl trovêve ovré à matègne ; si bègne qu'i s' racclêva so l' cô quéque aidan ; i fou r'noummé lont-z-èt lâge comme li mèyeu coipî qu'on k'nolâhe. A l' fègne, esteû lon d'oyî l' misé e, ca ci n'esteû pus par patâr, aidant, ni blâmuse, ni même plaquette qui comptève si fôrteune ; c'êsteûl lès bèllès coronne, d'ôr ico, qui hiltivèt quand i d'loyève lès cowètte di s' vile boûse qu'i l'nève di s' taye.

Çoula durève déjà dispô bin lontimp, si bin qu'on jou, dè l'sisse, on pau d'avant l' Noé, quand l'homme eû discôpé s' cûr, qu'allève comme tos lès jou mètte so l' tave po l' ritrover l' lèddimain tourné à bellès châsseure, i touma pinsif ; i s' tourna vès s' feumme et li d'ha : « Mains feumme, qu'arriveû-t-i, none, si nos d'monis so pid eisse nute po vèyi si nos dihoûveurons nègne quî qui nos vin d'ner tos lès jou on s'fait còp d' main. » Li feumme touma d'on cô d'accoird èt èsprit dè l'loumire ; après quoi is}s' cachît tos les deux divin les coine dè l' chanme, podri des mouss'mint qui pindivèt-st-à des broque et is frit st-attinchon à çou qui s'allève passer. Quand i touma vis l' cô d' mèye nute, arriva deux p'tits, tos p'tits homme, nin pus grand qu'dès lapon dè Nôrd èt tot noujans, nôu comme on deûgt.

Comme dès hâbitué dè l' molonne, sins fer nolle façon ni di nou seul mot, is s'assiyît-st-à l' tave dè coiphî, assèchît vers zèlle tot l' cûr qu'êsteû discôpé èt s' mètît d'on còp à l'ovrège sins piède eune munute.

C'êsteu curieux dè vèyi aller leus p'tit deugt, tél'mint abèy'mint èt vite qui troivèt. Is piquivèt, klawivèt, cosivèt sins tourner l' tiêsse, tél'mint qui l' homme êsteû tot fou d' lu di

lès vèyi ovrrer vite et bègne. Is n' si distournît co mâye, si n' dihît-is nin 'ne parole tant qu'is n'eurit nin fini l'ovrèye qu'on l's y aveû mèttoû.

Anonc, is mèttoû lès solé so l' tâve, raboutît tote lès ustèye è leu plèce èt spitit fou dè l' chamme comme ine aloumeure

Li coiplî èt s' feumme fivèt dèz hoûye comme ine poye qu'a hapé on r'nâ dè vèyi quès'tivèt-st-à-c'ste hèure à corant dè mystère qui s' passève dispò bin lontimp sins qu'is polihe y rin comprinde.

Li lèddemain, quand is s' lèvît, à matègne, li feumme diha-st-a si homme : « Thoumas, cès p'tits lapon là nos ont rindou riche. Nos d'vris, m' sonle-t-i, èlsî y èune èsse rik'nohant. Is corèt, tot comme qui nos l'avons veyeu, nou comme on deugt, sins né 'ne seûle clicotte po wârdèr leus coirps dè l' frudeûr ; is vont-st-égealer, ca vola qui n's èstons à Noé ; lès ploumion d' nîvaye kimincèt-st-à racovri l' tèrre d'on blanc mantai ; di chal à treûs jou ârè gealé disqu'à crama ; nouque di nos deux p'tits lapon ni r'vièrè l' fourèhon... Sêsse bin quoi ? j'èlsî ach'trè dèz p'titès ch'mihe, dèz cou d'châse, dèz camisole èt dèz jasse... et ossi à chaskeune ine paire di chaudès châsse di laine ; et toi, hein, Thoumas, t'èlsî frè à chaskeune ine paire di bons p'tits solé à trawai po qui leus p'tit pîd ni seuyèhe pus è l' nîvaye. I m' sonle qui c'è l' inous qui nos d'vris fer por zels. »

« D'accoird, diha si homme ; nos l's allons r'moussi èt r'châsi dèz pîd à l' tièsse ; si n' rouvions nègne non pus d'èlsî ach'ter deux chaudès calotte à poyèye, po wârdèr leus cèrvai. »

Comme c'èsteû dit, ci fou fait. èt quand tos les mouss'mint fouri prèsse, on jou dè l' sîse, è l' plèce dè mètte di l'ovrèye èlsî y mèttoû tot l'hopai so l' tâve d'ovrèye ; anonc is s'cachît po vèyi kimint qu' l'affaire allève prinde. A mèye nute, mes deux sottai aspitît tot poch'tant èt volit comme d'hâbitude si r'mètte à l'ovrèye ; mains comme is n' trovivèt nin dè cûr discôpés. is waitît çou qui s' trovève so l' tâve. Tot d'abôrd, is toumît tot èstoumaké divant l'hopai qu'èsteû d'vant zels ; anon is s' mèttoû

st-à bahler télmint qu'is n' si polivèt pus t'ni. Avou leus p'titès mains, is k'tournit lès mouss'mint di co traze façon. Puis comme s'on l's y mèttàhe li feu à rein, is moussit d' vins leus bellès clicotte tot chantant :

Nos èstans bai ; sâcê-t-on trover n'ix ?

Poquoi sêris-gn' done pus lontimps coip'hi ?

Anone, qwand is fourit-st-agad'lé à mittont, is k'minçit-st-à pochter, si bin qui d' jôye is dansivèt so lès chëyire èt lès banc qu'èstivèt-st-âtou d'zels. A l' fêgne, is s' dansi-st-à l'ou èt dispô anone, on n' lès a mâye pus r'vèyou.

Li coip'hi aveù ramassé 'ne bonne peûre pos sès vix jou èt tant qu'i viqua, divins tot çou qu'intripri, i réussiha todis.

Notes linguistiques pour faciliter la compréhension du texte.

Jamme = *jambe* en liégeois ; jambe.

Moyègne = *moyin* en liégeois ; moyen.

Poleu = *polou* en liégeois ; pouvoir.

Prêsse = *prête* en liégeois ; prêt.

D'moreu = *dimonou* en liégeois ; demeuré.

Voleu = *volou* ; voulu.

Chamme = *chambe* en liégeois ; chambre.

Dî = *dîre* en liégeois ; dire.

Alloumeure = *alloumîre* en liégeois ; éclair.

Matègne = matin.

Ploumion ou *pètion* = flocons de neige.

Fouêrhon = *prétimps* en liégeois ; printemps.

Seuyêhe = *sêyesse* en liégeois ; soient.

Mittont = *mittant*, *moitête* ; moitié, milieu.

R'vèyeu — *r'veyou* ; revu.

Ivèt = *ît* liégeois. 3^e pers plur. imparf. de l'ind.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE

RAPPORT SUR LE 17^e CONCOURS DE 1891. (GRAMIGNON, CHANSON, ETC.)

Le jury a reçu, pour ce concours, 31 pièces, dont voici les titres :

1. *Comme one soris* (dialecte de Verviers); 2. *Mi p'tite fêye*; 3. *Trisse tâv'laî*; 4. *L'orège*; 5. *Li Providence*; 6. *Li margarite*; 7. *Êfant, doirmex*; 8. *Mon onke Colas*; 9. *L'êfant èt l'pàvion*; 10. *Mès nous sabot*; 11. *Li vîx joueû d' violon*; 12. *El savoyard*; 13. *A moncheu l'borguimaisse*; 14. *Rilèvans nosse pèrron*; 15. *Li poète*; 16. *Six p'tits poème* (dialecte de Verviers); 17. *Cinq poésie* (sonnets); 18. *Poète, vos èstex sot*; 19. *Ji so r'mèttou*; 20. *Li groumèt*; 21. *Songe du gloire*; 22. *Vinez-v' è bois*; 23. *Li vraye ligeoise*; 24. *Todis contint*; 25. *Pauve pitite*; 26. *Deux bais joû*; 27. *Poquoi plorer?* 28. *A viège*; 29. *Mi vîx chapaî*; 30. *È bois!* 31. *Fes l'charité.*

De toutes ces pièces, il n'en est que six qui méritent d'être couronnées. Non point que les autres soient absolument sans qualités; mais leurs auteurs n'ont pas su éviter les défauts habituels que tant de rapports ont déjà mis en lumière et que nous croyons inutile de signaler une fois de plus. Bornons-

nous donc à dire un mot des poésies qui ont obtenu les suffrages du jury.

Le n° 4 nous donne une description assez heureuse de l'orage ; mais si la pièce semble facilement écrite, le vers choisi, celui de sept syllabes, est pénible à la lecture, parce que l'auteur ne paraît pas avoir eu souci de trouver une coupe satisfaisante. Telle qu'elle est, elle mérite cependant une médaille en bronze, comme la pièce n° 22, *Vinez-v' è bois*, qui est gracieuse, mais dont toutes les expressions ne sont pas également poétiques.

Les n°s 20, *Li groumèt*, et 24, *Todis contint*, nous ont paru dignes d'une médaille d'argent. Facilement faites, elles se lisent facilement et agréablement et respirent, l'une et l'autre, une bonne humeur qui fait plaisir. *Li groumèt* nous paraît même valoir un peu mieux que l'autre : elle est plus courte — évitant ainsi les longueurs dont nos poètes ne savent pas toujours assez se défendre — et plus spirituelle.

Très spirituelle aussi, tout en contenant une bonne leçon de morale pratique, est la poésie n° 40, *Mès nouè sabot* ; elle mérite au moins une récompense égale à celle de la pièce précédente.

Mais il faut placer plus haut encore le n° 42, parce qu'une pensée d'une plus grande portée l'inspire. Cette poésie, écrite avec art en dialecte de Nivelles et intitulée : *El savoyard* (le ramoneur), nous parle d'un humble ouvrier, qui, si infime que soit sa position et si repoussant son aspect, a cependant aussi au cœur une étincelle d'idéal : son amour pour

une modeste fleur qu'il soigne avec passion le relève et inspire à l'auteur une réflexion morale à laquelle tout le monde applaudira :

Wétons-n' les pou nos frère èyé ni pou nos chfau,
E l' tiêsse dé ces gins-là, ç-t-in champ qui court à roye,
Yé qui rindra 'ne saqué... si l' chère rue passe l'avau.

Aussi le jury a-t-il unanimement décerné à l'auteur de cette pièce une médaille de vermeil.

Les membres du jury :

Paul D'ANDRIMONT,
JOS. DEFRECHEUX,
et Victor CHAUVIN, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 15 mars 1891, a donné acte au jury de ses conclusions. L'ouverture des billets cachetés, accompagnant les pièces couronnées, a fait connaître que M. Georges Willame est l'auteur du n° 12 (médaille de vermeil); M. Poncelet, celui des n°s 20 et 24 (médailles d'argent); M. E. Gérard, celui du n° 10 (médaille d'argent) et du n° 4 (médaille de bronze); et M. Tilkin, celui du n° 22 (médaille de bronze).

Les autres billets cachetés ont été brûlés séance tenante.

El Savoyârd.

(Dialecte nivellois.)

PAR

Georges WILLAME.

DEVISE :

On a chaque leu plaiji.

MÉDAILLE DE VERMEIL.

Jè rinconte tous lès jou, dins 'ne pètte rue d' Nivelles,
Ervénant d'ès bèsogne, in grand noir savoyard;
C'è 'ne vréye prone; i pue l' souie; ès sach rimpli l' ruëlle
Eyè d'ès courps dè diâle i souërte comme in brouyard.

In l'viyant, bi souvint, jè m'ai dit: « C' n'è qu'ène bièsse;
« C'è st-in clifau qui travaye pou gagnî s' picotin;
« Ça n' sin nî, ça n' songe nî, ça n'a rî dèdins s' tièsse;
« Ça s' couêhe, au nût, moulu, pou ronfiî 'squ'au matin.

« Commint vourî qu'in homme toudi noir, toudi sâle,
« Song'rou jamais d'ès viye au solèye, à lès champs?
« A-t-i jamais 'ne saqui, seûl'mint, qui li dè pâle,
« Pouêve brute qui vife tout seû comme in pourchadins s'rang?

« Què lès mouchon chantonse, i n' pu mau d'èls intinde?
« I n' va ni s'pourmenner dins lès pré ravèrdi;
« I n' va ni vir, dins l' bos, lès filé d'avièrge pinde,
« Comme dès finès dintèlle, à les couche dès noigî... »

Jè m'abûsoû, pourtant (c'è putoût mi qu'è l' bièsse) :
In passant dlé s'maiso, j'ai vu, l'auto jou, m'gayard
Qui sougnou 'ne petite fleur miche su l' bourd dè l' fèrnièsse
Yè qui pourmènou d'su sès gros doigt d'savoyard.

Oh ! pou l'fleur, ça n'astou ni là 'ne saqué d' fourt râle :
In blanc bouquet tout fait dins-n-in pot d' rî du tout;
Mais d'èl vir, là, d'ainsi, sougnéye pa-n-in noir diâle,
Ça m'a chënné fin drole... èyè fin boû n'ètou.

J'astou binaiche dè vir in ouvri, s' journéye faite,
In rintrant dins s'maiso, réduit fôurce d'ièsse èskeu,
Songî, sans prinle èl temps dè s' rassaurer 'ne miyète,
A 'ne poûve petite blanche fleur qui pousse pou li tout seu.

È-ce qu'il a faim d'auto chouse què d'ès pupe yè d'ès chique ?
È-ce qu'i drouve bi sès i pou vir çu qu'il a d'bia?...
Wéti, d'su lès fèrnièsse dès mansarde, dès boutique,
Lès blanc gèrarium yè lès rouges fluxia...

Après tout, pouquè nî? Va-t-o dire, pace qu'in homme
Doi gangni l' pain d'ès viye in travayant d' sès main,
Qu'i s'ravale au rang d'bièsse? I m'chènne què c'è-st-auprome
A cause dè ça qu'ès cœur toque fourt èyé souvint.

Jè comprend qu'o s'raumige, in jou d' lon, comme in sclave
(I fau tant s'èscrandi pou gangni saquants liard!);
Mais l' pus p'tit mannoqueu, s'il è s'n homme, s'il è brave,
Senge, in tout s'raumichant, tout parèye qu'in richard;

Il a, comme li, sès joie t'aussi bî qu' sès misère ;
C'è 'ne parole qu'è bî dite : « O-n-a chaque leu plaiji » ;
Si l'aute vù dèè voiture, dèè tåbleau, dèè coummère,
Il li fau 'ne pètite fleur pou raguèyi sès î.....

Astons-n' pu malin qu' li ? T'abourd, moustrons-n' li l' voye ;
Wétons-n' lès pou nos frèrè, èyè nî pou no chfau ;
È l' tièsse dè cès gins-là, ç'-t-in champs qui court à roye
Yè qui rindra 'ne saqué... si l' chèrrue passe t'avau.

Mès noûs Sabot.

AIR : *Les noisettes.*

PAR

Emile GÉRARD.

DEVISE :

J'ai trop donné pour mon sifflet. (Franklin.)

MÉDAILLE D'ARGENT.

J'aveû mutoi 'ne dihaïne d'annêye,
Qwand on jou m' mère mi rappoirta
Dès noûs sabot, qui l' même journêye
Po 'nne aller, tot fir, ji struma.
J'alla tant cori d'vins lès hâye,
Baligander, rôler d'vins tot,
Qu'à l' nute, tot rintrant j'êsteû gâye :
J'aveû piêrdou mès noûs sabot !

Mi bonne mère ni barbotta wère,
Ca 'ne mère ni sé qui fièstî,
Mais por mi, c'êsteû-st-inc affaire
Qui jamâye ji n' divêve rouvi.
Mès sabot m'ont siêrvou d' consêye ;
A c'ste heûre, à mi-même, ji m' di co,
Qwand j'a stu près dè fer 'ne biêstrêye :
T'a mâqué dè piède tès sabot !

J'aime dè vèye s'amuser l' jônèsse,
Qwand èlle a bin èployé s' timps ;
Avou lèye, ji m' ritrouve à l'fièsse;
Et j' veù r'crèhe lès rôse di m' prétemps.
A l'ènocint qui n' pinse qu'à rire,
Qui k'hèye sès jouè comme on vraiye sot,
Ji n' mi sàreù rat'ni dè dire :
Jône homme, ti pièdrè tès sabot !

Ji louque à 'ne cense, sins èsse pice-crosse ;
Tot jône, ji sava raspârgnî ;
Hoûye, si ji sé çou qu' l'ârgint cosse,
C'è qui d' mès brèsse ji l'a gangnî.
Veù-j' ine aute à málvâ qu'allowe
Çou qu'il a ? Ji r'songe à mi spot ;
A cilà, ji brai sins rit'nowe :
Malhèieux, ti piède tès sabot !

Lès ànnèye ont v'nou blanqui m' tièsse,
Mais j'n'a nou r'grèt, j'a bin viqué ;
Divin 'ne douce èt pàhûle viyèsse,
Ji r' songe âx timps qui sont passé.
Si ji v's a conté mi avinteûre,
Qu'èlle vis siève d'èximpe à turtos ;
Rit'nez bin mès consèye d'à c'ste heûre,
Et vos n' pièrdrez mâye vos sabot !

LI GROUMET.

AIR: *La bonne aventure. Oh! gué.*

PAR

Félix PONCELET.

DEVISE:

Si dote-t-i d'ine saquoi?

MÉDAILLE D'ARGENT.

1.

Ji so groumèt di m' mèsti,
Et tote li journèye,
Ji chante comme on canârî,
J'èl frè tote mi vèye.
Ji m'amuse comme on bossou,
Ji rèye todi tant qu' ji pou,
Tot fant mès mounèye.
Tic! Tac!
Tot fant mès mounèye.

2.

Mi maisse, c'è-st-on gros mouni
Qu'a 'ne foirt bèle jône fèye.
Ji creû qu'èlle mi veû vol'ti;
N'è-ce nin 'ne bonne idèye?
Qwand c'è qu'èlle vin-st-è molin,
C'è-st-apreume qui ji m' plai bin.
Tot fant mès mounèye
Tic! Tac!
Tot fant mès mounèye.

3.

Tos lès joù, s'pére ènnè va
Ine heure à l' vèsprèye;
Ossi vite qu'i n'è pus là,
Elle accour habèye.
Qué bais moumint qui n' passans!
Oh! qué plaisir qui n's avans,
Tot fant mès mounèye
Tic! Tac!
Tot fant mès mounèye

4.

Nos nos d'hans lès pus doux mot
Divins nos hant'rèye.
Ji li di : ji n'aime qui vos,
Bàre, mi binamèye!
Nos rians, nos nos fièstans,
Quéque fèye nos nos rabrèssans,
Tot fant mès mounèye
Tic! Tac!
Tot fant mès mounèye.

5.

Hir, si pére l'a barboté,
Et, po v' dire li vraiye,
Elle èsteu po 'nnè raller
Tote èfarinèye!
Inte di nos aute seûye-t-i dit:
Hir, nos avîs brâv'mint ri,
Tot fant mès mounèye
Tic! Tac!
Tot fant mès mounèye.

Si l'vix si dote d'ine saquoi,
Nos ârans 'ne manêye,
Et bin sûr i li d'lindrè
Dè co m' vini vèye.
Ci sèrèu bin málhûreux,
Ca n's avans si bon nos deux,
Tot fant mès mounêye
Tic! Tac!
Tot fant mès mounêye.

TODI CONTINT!

AIR : *De l'autre côté.*

PAR

FÉLIX PONCELET.

DEVISE : Ji rèye todi.

MÉDAILLE D'ARGENT.

1

Divins nosse pitite vikârêye,
On trouve dès ci qui s'plaihet bin ;
Mains on rêsconteure co traze fêye
Dès cis qui d'hêt : ji n'm'amuse nin.
Mi, ji danse comme li mèstré sonne,
Ji n'mi fai dès mâ d'tièsse po rin,
Qu'i nîve, qu'i plouêse ou bin qu'i tonne,
Ji so contint !

2

Volà dèjà quéquès annêye
Qui ji rôle mi bosse po viquer ;
J'a passé dès mâlès annêye,
Mains ji n'm'a jamâye tourmêté ;
I m'soule qui c'è-st-ine grande bièstrêye,
So c'monde cial, di s'fer dès chagrin ;
Mi, ji m'è moque, ji chante, ji rèye
Et j'so contint !

3.

Qwand j'a-st-avu trové 'ne jône fèye,
Qu'a bin volou m' vèyi vol'ti,
J'a-st-intré d' vins l' grande confrèrèye
Et çoula sins baicòp bèmbi.
Enne a qui sont pès qu' dès mâ d' vinte,
Qui d'hèt: Li mariège ni vâ rin.
C'è dès sot! mi, ji n' fai nolle plainte :
Ji so contint!

4.

Ji n'a màye rigrètté m' jônèsse ;
Portant houtez, j'aveû foirt bon!
Hoûye, ci n'è pus tos lès jouû fièsse,
Mains ji n' vou nin tûser si lon.
Mi crapeute èsteû binamèye,
A c'ste heure, èlle a quéque laids mèhin ;
Mâgré çoula, po v' dire li vraiye,
Ji so contint !

5.

Ji m' rappèlle qui d'vins nos hantrèye,
Ji li cachive mès laids costé ;
Aveu-t-èlle toirt dè fer parèye?
Nènni, n'è-ce nin l' peûre vèrité?
S'il arrive quéque fèye qu'èlle barbotte
Ou qu'èlle dèye : qui n'ra-j' mi jône tîmps !
Ji li rèspond : va-z-è, grande sottè,
Mi. j'so contint !

6.

Mi grand bonheur, fâ qu' ji v's èl dèye,
C'è d'vèye qui l's éfant s'acclèvèt,
Et dispòye li samaine passèye,
Ji sol' père d'on qwatrème valèt ;

Elle âreû bin volou 'ne bâcèlle!
Qwand 'lle vèya qu' c'èsteû-st-on gamin,
« C'è bin dammage! hein, Pierre » di-st-èlle.
Mi, j' so contint!

7.

Mès gins, houtez on bon consèye,
Prindez todi l' tîmps comme i vin.
Lè mà d' tièsse raccourcihèt l' vèye,
Vo n' sârîz qwand même cangî rin.
Ni vâ-t-i nin mîx dè rire
Et dè banni tos lès tourmint?
On a si bon, qwand on pou dire :
Ji so contint!

VINEZ-V' È BOIS?

PAR

Alphonse TILKIN.

DEVISE : Vive nosse wallon !

MÉDAILLE DE BRONZE.

Vinez-v' è bois, i fai 'ne si bèlle journêye !
Li prétimps r'vin, i lû lès qwate solo ;
Li fleur si drouve, li fâbite grusinêye,
Po m'rinde hureux, Nanêtte, i n'mâque qui vos !

Vinez-v' è bois, wisse qui tot nos sourêye ?
Ji v'sutinrè po monter lès pasai ;
Et, tot rotant, ji v'dirè-st-à l'orêye
Dès chant pus doux qui lès ci dès ouhai.

Vinez-v' è bois, vos m'ridirez co n' fêye
Lès doux sèrmint qui loyèt nos deux cour,
Vos m'ridirez qui ji so tote vosse vèye,
Ji v'ridirè qui v's avez tot mi amour.

Vinez-v' è bois, sèyiz pâhûle, Nanètte,
Ni craindez rin qui pòye vis tourmèter ;
Vos sèrez m'feumme bin vite, ji v's èl promètte,
Poreû-j' fer d'aute qui toti v' rèspecter ?

Vivez-v' è bois, rèspondez, m'binamêye,
Li prétimps r'vin, i lû lès qwate solo ;
A Kikèpois allans passer l'journêye,
Po m'rinde hureux, Nanètte, i n' mâque qui vos !

L'ORÈGE

PAR

Émile GÉRARD.

Quels beaux spectacles nous offre la nature !

MÉDAILLE DE BRONZE.

Li choleûr è soffocante,
Et l'solo d'julète broûlant ;
Divins lès jârdin, lès plante
Sont sins foice, totès morante :
L'ouhaî même n'a pus nou chant.

Li terre dimeûre abattowe,
Pâmêye, dizos l'cir blamant ;
Nou doux vint d'vins l'âbe ni jowe,
Et nin 'ne lègire hièbe qui r'mowe
È pré, comme avâ lès champs.

Mais l'cir si couve di nulêye,
Et l'solo vin di s'cachî.
I fai spais comme à l'vèsprêye ;
Dizos l'grand vint, d'vins l'allêye,
On veû lès plope si clinchî.

L'èsblawihante alloumire
Jètte, còp so còp, s'vive clarté,
Zigzaguant di tote manière;
Puis d'èwarants còp d'tonnîre
Risdonnihèt tos costé.

L'air è-st-feu ; il allome ;
L'orège è tot dischainé ;
So l'térre, à l'avasse, l'aiwe tome,
Ravageant lès champ qu'à l'homme,
Promèttit, d'main, dè tant d'ner.

Li rèwe poche fou di s'colîre,
Et d'hindant dè haut talus,
Comme on sot, cour âx mahîre,
Èhèrchant dès fleur, dès pirre,
Avou tapage ; è-ce bin lu ?

L'orège, divins s'grande colére,
A râyi l'chène qu'è si vîx ;
Lu, qu'ont-st-aimé nos grand'père,
Il è là, stâré so l'térre,
Stâré po n'pus si r'drèssi !

Mais l'timps racclérci si r'mètte ;
È cir, vocial ine airdiè ;
Hoyant sès éle so 'ne cohètte,
On ô grusiner 'ne favètte :
L'orège nos a dit adîè !

MÉLANGES.

CONCOURS DE 1878.

Matante Gètrou

PAR

Emile GÉRARD.

AIR : *Les cheveux blancs.*

PRIX : MÉDAILLE DE VERMEIL.

C'èsteù-t-ine grande vèye feumme tote sèche ;
Après tant d'annèye, j'èl veu co ;
Qwantes fèye n'a-j' nin mèttou s' manège,
Si pauve manège, cou d'zeur, cou d'zos !
Matante Gètrou riève di m' vèye
Fer mès tour èt mès coupèrou,
A bai mitan di s' lét quéque fèye....
Pòreù-j' rouvì matante Gètrou ?

Ji n'èsteù mâye fou di s' mohonne,
Corant, nahant di tos costé ;
Li pauve vèye feumme m'èsteu si bonne
Qui ji n' l'oya mâye barboter.
Bin sovint, ji loyive po l' quowe
Si chèt, qwant ji jouwève avou ;
Mâgré tot, j'èsteù l'ange dè l' rowe :
Pòreù-j' rouvì matante Gètrou ?

Qwand ji scriève, i fallève vèye
Qués oùye qu'èlle doviève po m' louqui ;
A l'ètinde, j'èsteû-st-ine mèrvèye,
Mi qui n' fève rin d' bon so m' papi !
Ji d'vaireû sûr on sujet rare,
Comme on 'nne aveû mâye pus vèyou,
Po l'mons dè monde apothicâre...
Pôreû-j' rouvî matante Gètrou ?

M'arrivéve-t-i dè fer barètte,
Et qu'è scole ji n'oisâhe rintre ?
C'è lèye qu'èsteû co l' prumire prête
Li leddimain à m'y r'miner.
Elle mi fève passer po malâde,
Qwand 'll saveû qui j' m'aveû battou,
Et qu' mès hâre èstit à brébâde :
Pôreû-j' rouvî matante Gètrou ?

A l' size, ji houtève sès histoire
Di chin dè l'ronde èt d' pâcolèt,
Di p'tit sottai qui v'nèt foû d' tèrre
Et d' vèyès feumme qu'èmacralèt.
Elle mi contève même qu'è s' jônèsse,
Bin dès galant l'avit r'qwèrou,
Qui nolle n'esteû pus bèlle à l' fièsse...
Pôreû-j' rouvî matante Gètrou ?

Matante Gètrou plorève quéque fèye ;
Elle pârlève di si homme cès joû-là,
Di si homme qui mora po l' Patrèye,
Qu'onque dès prumi i disfinda.
Elle plorève, mais qu'èlle esteû fire !
Mi, ji n' l'oya mâye disqu'à bout
Sins qu'ine lâme ni v' nahe à m' pâpire :
Pôreû-j' rouvî matante Gètrou ?

Li dimègne, c'èsteû tote si jôye
Di m' prinde avou lèye po 'nne aller;
Côp so côp, j' l'arrèstéve è l' vòye,
Lî mostrant çou qu'èsteû hâgn'né.
Nos intris d'vin co traze botique,
Et mès deux poche, qwand ji v' néve fou,
Estît bourèye d'orange èt d' chique :
Pôreû-j' rouvî matante Gètrou ?

Houÿe, li bonne feumme n'è pus so l' terre;
Elle ènne alla tot m'abrèssant ;
Por mi, ç'aveû stu 'ne deuzème mère :
Matante Gètrou, ti m'aiméve tant !
Nin lon d'cial, i n'a 'ne pitite plèce,
Wisse qu'on vért wazon crèhe âtoû ;
C'è là qu' ji m' rappèlle mi jônèsse,
Mi jônèsse èt matante Gètrou !

Jâsez-m'ennè èt ni m'è jâsez nin

PAR

Émile GÉRARD.

PRIX : MÉDAILLE D'ARGENT.

Jâsez-m' d'ine matinêye di maye,
Qwand, so l' margarite dè corti,
Florêye ossi blanque qui nivaye,
On veû l' frisse rosêye riglati.
Mais d'ine hagnante size di décimbe,
Qwand plorèt lès anoyeux vint,
Et qu'on frusihe di tos sès mimbe,
Qu'on n' m'è jâse nin !

Jâsez-m' d'ine brave mère di manège,
Prôpe et riante, qu'ouveure todi,
Qui n' caqu'têye mâye à voisinège,
Et fai di s' chambe on pâradis.
Mais d'ine cânôye, d'ine sins-èhowe,
D'ine èplâse, qui n'a gosse à rin,
Qui passe si vèye à fer les mowe,
Qu'on n' m'è jâse nin !

Jâsez-m' d'on bon père qui s'amuse
È s' mohonne, adlez sès èfant,
Et qui journâye à leu sòrt tuse,
Qwand pus târd, i lès veurè grand.
Mais d'ine franque canaye, d'ine sôlêye,
Qui lai sès èfant plorer d' faim,
Tot d'hâ, tot nou, so lès pavêye,
Qu'on n' m'è jâse nin !

Jâsez-m' d'ine invention qu'apporte
Ine novèlle richesse âx pays,
A qui l'ouhène douve totes sès poite,
Et qui donne pus d'âhe à l'ovri.
Mais d'ine mècheante machine di guér e,
Comme on'nnè d'houve houye trop sovint,
Qni n' respâde qui l' songue avâ l' tэрre,
Qu'on n' mè jâse nin.

Jâsez-m' d'ine homme à qui s'richèsse
Siève à s'couri lès málhèreux,
Et qui va lu-même, qwand l' bâhe chèsse,
Trouver l' pauve è s' grigni d'zos l' teût.
Mais d'on crohe-patâr, d'on sins-âme,
Qui rèye d'ine vève èt d' sès tourmint,
Qu'avou si ôr risouwreu tant d' lâme,
Qu'on n' m'è jâse nin !

Jâsez-m' d'ine bèlle pitite jône fèye,
Appétihante, sins falbala,
Qui, comme ine pope, n'è mâye fahèye,
Et n'è plai nin mons po coulâ.
Mais d'ine mamzèlle âx chiffè pondowe,
Pourtant fâx cou, fâx ch'vet, fâx dint,
Qu'avou s' longue traîne heûve totes lès rowe,
Qu'on n' m'è jâse nin !

Jâsez-m' d'on fi qu'aime si vix père,
Qu'à dès carèsses po sès ch've blanc,
Et qui po l' sèchi dè l' misère,
Si laireû même avu faim d' pan.
Mais d'on sot grandiveu qui r'nòye.
Qui n' riknohe pus sès vix parint,
Pacequ'is n' sont nin coviért di sòye,
Qu'on n' mè jâse sin !

Jâsez-m' di tot çou qui pou plaire,
D'ine pâquette, d'on bouquèt d' clawson,
D'on pré, wisse qu'on a po s' distraire
Li fâbitte âx doucès chanson.
Mais d'çou qu'annôye : lès maladèye,
Lès freuds visège èt lès chirs tîmps,
Po fini fâ-t-i co qu' j'èl dèye ?
Qu'on n' m'è jâse nin !

LES LONGUÈS AMOURS

AIR : *L'avez-v' veyou passer*

PAR

François DEHIN.

MÉDAILLE DE BRONZE.

RESPLEU.

Vola qwinze an qu'ji hante avou l' frèsé Mârtin,
Ji pièdreû bin corège, ji n' sé nin qui m' contin.
Lès longuès amours ni tournè jamâye bin.

Mi qu'èsteû si r'qwèrowe qwand j'èsteû è m' prélimps.
On m' dihéve li pus belle dè l'poroche Saint Sèvrin ;
Ji fa tourner fin sot pus d'onque di mès voisin,
Onque vantéve mès coleûr, l'aute admiréve mès dint ;
Mes ch'vès neûr comme gayette, mi paî comme on satin,
C'è-st-à qui m' poléve fer lès pus doux complumint ;
Ji m'amuséve quèque fèye à houter leus sèrmint ;
Mains 'ne voix m' dihéve à coûr : Aili, ni v' hâstèz nin,
Rawârdez, patiintez qu'ine bouse vi tome è l' main.
Ji touma socicial, qu'è tot cosou d'ârgint,
Mains dispôye ci jou-là, j'ènnè a sèpou po k'bin.
I n' m'a co jourmâye fait li monde pitit présint ;
Ji n'âreû nin treûs fleur tant seul'mint l' jou di m' saint.
Si ji d'vise di mariège, j'ènnè a fait bon longtimps ;
I m' brogn'rè six samaine qui ça n' m'avance à rin,
Et tot crèhant d' colère fâ co fer tot douc'mint :
S'il alléve vèye dès aute, j'ènnè âreû dè tourmint.
C'è-st-adonc qu'on direû : volà çou qui v'rivin.

CONCOURS DE 1879.

LÈS ÈFANT D'FABRIQUE

PAR

Édouard REMOUCHAMPS.

1^{er} PRIX. — MÉDAILLE DE VERMEIL.

AIR : *T'en souviens-tu, ou mon carnaval.*

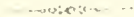
Vès lès cinq heure, qwand jì m' dispiède quéque fèye,
Qu'ì ploûsse, qu'ì nîve, divins tote les saison,
J'ò vos èfant claper l'houhe dè l' hayèye,
Po s' rinde èssône à l' fabrique â coton.
A v' dire li vraiye, mi coûr sône di lès vèye,
Blanc-moirt, houpieux, ènne aller tot trônnant;
D'avant dè voleur qu'is vonsse wangnî leû vèye,
Acclèvez donc vos pauvès pitits èfant.

Qui wangnèt-is, po s'dinner tant dèss pône,
Po fer, par jou, traze heure à leû mèstî?
C'è bin pau d' choi, c' n'è càsi qu'ine âmône,
Mains c'è dèss cense qu'on prind à 'ne usurî:
Lès intèrèt, ci sèrè l'maladèye,
Qu'is n' tâjront nin d' s' aqwèrri tot-z-ovrant;
D'avant dè voleur qu'is vonsse wangnî leû vèye,
Sognîz l' santé d' vos pauvès pitits èfant.

L'èfant d' fabrique è-st-ine jône plante qu'on sàye
Dè fer frugî divins l' coine d'on jârdin,
Wisse qui l'solo ni l'air peur ni vont mâye,
Et qu'on veurè diquoili tot douc'mint.
Rin qui l' dimègne, li solo n' rèshandêye
Cès deux pauvès coirps qu'ènnè vont d'jà morant :
D'avant dè voleur qu'is vonsse wangni leu vèye,
Leyîz donc crêhe vos pauvès pitits èfant.

Por zèls, quéque fèye, li fabrique è 'ne sicole
Wisse qu'is polèt apprinde pus d' mà qui d'bin;
Wisse qui rârment il oyèt 'ne bonne parole,
Qui fasse, à cour, gèrmi l'bon sintumint.
Jônes âbe sins s'tipe à mitant d'ine prairèye,
Qui tos lès vint font ployî tot crèhant !
D'avant dè voleur qu'is vonsse wangni leu vèye,
Drèssiz dè mons vos pauvès pitits èfant.

Po v' passer d'zèl, trîmez di tote manière;
Lèvez-v' pus timpe; sîsez tant pu fârè;
Po qu' l'apprindèsse tos deux à lére, à s' crire,
Pus qui leu wagne, vosse pône vis rappoitrè :
Li bin qu'on r'çû, jamâye on n'èl rouvèye,
D'vins vosse villèsse i v'sèro it riknoiant.
D'avant dè voleur qu'is vonsse wangni leu vèye,
Mèttez è s'cole vos pauvès pitits èfant.



Ji n'oise

PAR

Émile GÉRARD.

AIR : *Le Réséda.*

MÉDAILLE D'ARGENT.

Qwand ji douve mi poite à matin,
Ji veû chaque joû mi p'tite voisène,
A front d' nivaye, à l' pai d' satin,
Qui s' mosteûre inte ses jalofrène.
Ji voreû bin li dire qu'elle è
Pus bèle qui lès fleur di s' finièsse,
Qui 'ne violètte même flouwihe tot près...
J'èl voreû si bin... mais, ji n'oise !

Ji so-st-à cir qwand j' l'ô chanter :
C'è-st-ine musique po mès orèye ;
Ji lai là mi ovrège po l' hoûter,
Et tour à tour, ji pleûre èt j' rèye.
Ji voreû bin li dire qui s' voix
E-st-on chant plein d' doucès caresse,
Qui m' fai rouvi l' fabite dès bois,
J'èl voreû si bin... mais ji n'oise !

A l' vèsprèye vin-t-èlle à sòrti ?
Co pus vite ji so podri lèye ;
Ji n' veû pus rin qu' sès pîd si p'tit,
Si p'tit qui j'a pône à lès vèye.
Puis j' m'apprestêye à li pâler,
Mais fâte d'on tot p'tit pau d'hardièsse,
Sins rin dire, j'èl lai co 'nne aller,
J'èl vôreû si bin... mais ji n'oise !

On jou qu'èlle si féve è s' jârdin,
On bouquet d' rôse à pône doviète,
Elle ria, mostrant ses blancs dint,
Et j' creû même qu'èlle mi fa 'ne clignète.
C'èsteû l' côp dè rèsponde à m' tour,
Mais j'aveû pièrdou tél'mint l' tièsse,
Qui d'vant lèye ji d'mora tot court...
Ca vos l' savez bin... mi, ji n'oise !

A bal, tot wisse qu'èlle va, j'y so ;
Si vos savtz comme èlle è bèlle !
Là, j'èl louque èt j'èl rilouque co,
Ji frusihe èt m' tiesse si troubèlle.
Ji donreû m' pârt di pâradis,
Po 'ne danse d'à sonque qwand c'è n'osse fièsse ;
Si j'èsteû portant pus hardi,
Ji li d'mandreû bin... mais, ji n'oise !

Hoûye à l' nute, ji m' va-st-ahardi
A li dire tot çou qui m' cour pinse,
Et po fer tot comme ji v's èl' di,
So s'poite, ji rattindrè qu'èlle vinse.
Hoûye à l' nute... c'è bin vite dèjà...
Pèrsonne ni vou-t-i dire è m' plèce
A m' voisène tot l'amour qui j'a.,
Ji li direû bin... mais, ji n'oise !

LI P'TITE LUCÈYE

PAR

Edouard REMOUCHAMPS.

MÉDAILLE DE BRONZE.

AIR: *En revenant de Bâle en Suisse.*

Qwand 'lle èsteu jône, li p'tite Lucèye
Esteu hureûse on n'pou nin pus ;
Si pére êt s'mére èstît sot d'lèye,
C'èsteu so l'terre leû p'tit bon-Diu :

Mains adonc Lucèye,
Houtéve todi bin,
Tos lès bons consèye
Di sès vix parint.

J'èl l'veû-st-èco, frisse èt jolèye,
Avou s'pai blanke comme on maton,
Sès chiffes ros'lante, s'boker di moqu'rèye,
Et si p'tite fossale â minton.

Mains adonc Lucèye,
Houtéve todi bin
Tos lès bons consèye.
Di ses vix parint.

Elle aveû dès ch've comme gaillètte,
Qu'èlle rèsponéve assez sovint,
Dizos lès pleû d'ine blanke còrnètte,
Qui lès loyeûre flottit à vint.

Mains adonc Lucèye
Houtéve todi bin
Tos lès bons consèye
Di sès vix parint.

Pitite à p'tite èlle si fa gâye ;
Sès oûye kimincît à blawter,
Si cour n'èl lèya pus è pâye,
Ca l'amour èl féve tourmèter.

Mains adonc Lucèye
Pus mâlahèy'mint,
Houta lès consèye,
Di sès vix parint.

Todi riant èt bin floch'tèye,
C'èsteû on plaisir dè l'vèyi ;
Ossu lès jònes homme, à l'tournèye,
Sayi di s'è fer veye vòlti.

Mains adonc Lucèye,
Pus mâlahèy'mint,
Houta lès consèye,
Di sès vix parint.

Li ci qu'aveû l'pus bai visège,
Aveû ossu l'pus laid mèhin :
'L'ainéve dè beûre, hèyève l'ovrège,
Mains lu tot seû li plaihive bin.

Mains adonc Lucèye,
Prinda po dès rin,
Tos lès bons consèye,
Di sès vix parint.

Elle fa si bin di si p'tite tièsse,
Qui lès vîx, comme riméde â mâ,
Pusqui leû fèye aveû fait l'bièsse,
Lî lèyi s'poser li rin n'vâ.

Mains adonc Lucèye,
Çoulà si comprind,
S'passa dès conseye,
Di sès vîx parint.

Marièye, elle ava dè l'misère,
L'homme n'ovréve wère, buvéve baicôp,
Et daupinéve tant l'jône kimmère,
Qui s'coirps esteû tot neûr di côp.

Adonc l'pauve Lucèye,
D'ha : Poquoi n'a-j'nin,
Sûvou lès consèye
Di mès vîx parint.

C'è po longtims, qwand on s'marèye,
I vâ lès pône dè bin louqui ;
C'è l'bonheur qu'on mette à l'lotrèye,
Jône fèye, si vos l'volez wangni,

Fez aut'mint qu'Lucèye,
Houtez todi bin
Tos lès bons consèye
Di vos vîx parint.

RAPPORT

DE

M. J. DEJARDIN

*Président de la Société, lu en assemblée générale, à la salle d'Emulation
le 30 mai 1891, à l'occasion de la remise solennelle des médailles
aux lauréats des concours de 1890.*

MESDAMES, MESSIEURS,

Lorsqu'en 1856, la Belgique célébrait le 25^{me} anniversaire du règne de S. M. Léopold I, la Société philanthropique des vrais liégeois eut l'heureuse idée d'organiser des concours de poésie wallonne pour s'associer aux fêtes qui avaient lieu à Liège ; le premier pour une pièce de vers en l'honneur de Léopold I, et le second pour un cràmignon dont le sujet n'était pas imposé. Des médailles d'or de cent francs et de vermeil de cinquante francs étaient attribuées à chacun de ces concours. De nombreuses pièces furent adressées à la Société, et les deux grandes distinctions furent décernées, l'une à M. Adolphe Stappers, pour son poème intitulé : *Li vingt onk julette* 1856, et la seconde à M. Nicolas Defrecheux pour son charmant cràmignon : *L'avez-v' veyou*

passer, devenu si populaire. D'autres distinctions de moindre importance furent encore attribuées à plusieurs concurrents, MM. Lamaye, Toussaint Delchef et Dehin.

Le jury était composé de MM. Forir, président, Lesoinne, Wasseige, Duvivier, Collette, Bailleux, et Masset secrétaire. Ces Messieurs tinrent plusieurs réunions, et tout en examinant les pièces soumises à leur appréciation, ils entrevirent la possibilité d'instituer, dans l'intérêt de l'idiome liégeois, des concours permanents et annuels. Ils s'adjoignirent donc les lauréats qu'ils venaient de distinguer, firent appel à quelques personnes qui déjà s'occupaient du wallon et le 27 décembre 1856, la Société liégeoise de littérature wallonne était constituée et les statuts approuvés.

Depuis lors, il s'est passé bien des événements et l'impitoyable mort a aussi exercé ses ravages dans nos rangs ; des trente membres titulaires fondateurs que nous étions alors, je n'en vois plus que trois avec moi, MM. Hock, Le Roy et Henrotte.

En 1863, le roi Léopold II monta sur le trône, succédant au fondateur de la dynastie nationale, et l'an passé on célébrait le 25^e anniversaire de son règne. Notre société pour être essentiellement liégeoise n'en est pas moins belge pour cela, et elle a voulu, comme tout le monde, apporter sa participation aux fêtes nationales. Elle a pensé que ce qu'elle avait de mieux à faire, c'était de suivre la même marche qu'en 1856, et elle a repris le pro-

gramme d'un concours de poésie wallonne dans les mêmes termes et avec les mêmes distinctions que le premier tournoi qui lui a donné naissance.

Les lauréats que nous avons couronnés vont recevoir tantôt les prix qui leur ont été décernés. Nous n'avons pu accorder qu'une seule médaille d'or et c'est M. Auguste Vierset, professeur à St-Hubert, qui l'a méritée pour son ode patriotique.

Voici en quels termes notre honorable collègue M. Dory, rapporteur du jury, apprécie cette œuvre sur laquelle nous avons tous partagé son avis.

« Le n° 23 est une ode en règle, elle se compose
« de huit vers en patois namurois. Ici nous avons un
« vrai poète ; il a de la verve, son style chaud,
« coloré, brillant, élevé anime tout ce qu'il dit ;
« l'inspiration, peut-être un peu naïve dans quelques
« vers du commencement, se soutient d'un bout à
« l'autre ; enfin le panégyrique est complet. L'auteur
« est le seul qui ait rappelé, en excellents termes, la
« mort de l'héritier présomptif du trône, note
« pathétique touchée avec un tact parfait, et qui
« provoque une émotion sympathique au milieu du
« concert d'éloges décernés à notre Roi. »

Nous aurions désiré vous faire donner lecture de cette ode, mais elle est un peu longue (14 strophes de huit vers), et elle est écrite en wallon de Namur ; or, nous n'avons pas parmi nous de namurois pour vous rendre exactement ce langage avec son accent de terroir.

Le concours de cràmignons, par contre, n'a pas

été aussi brillant. Parmi les seize crâmignons que nous avons reçus, deux seulement ont paru dignes de la médaille de vermeil.

Bien que moins heureux qu'en 1856, nous devons cependant remercier nos poètes de leur participation et les louer de leurs efforts.

Ce concours spécial n'a nullement nui à nos concours ordinaires, qui continuent toujours à être suivis par de nombreux auteurs. En réponse à onze des dix-sept questions portées à notre programme, nous avons reçu quatre-vingt-deux pièces diverses, qui, ajoutées aux trente-sept pièces du concours spécial, nous donnent un total de cent dix-neuf œuvres. Ces chiffres sont éloquentes ; le résultat ne l'est pas moins puisque nous avons pu décerner deux médailles d'or ; l'une à M. Semertier, pour le *Vocabulaire des pharmaciens* et l'autre à M. Doutrepont pour un travail sur la *Conjugaison dans le wallon liégeois* ; et nous constatons que parmi les concours qui ont le plus produit, il faut mettre en première ligne ceux qui concernent la linguistique.

L'année dernière a également été féconde ailleurs que chez nous ; on a publié plus de trois cents pièces de théâtre, chansons, poésies, contes en vers ou en prose dans les annuaires de nos vaillantes sociétés locales, le Caveau liégeois, les *ruskignou* du caveau, l'Association dramatique ; dans les journaux, notamment dans le *Spirou*, ou encore en plaquettes. Le mouvement wallon ne fait que s'accroître de plus en plus, et, à notre exemple, les concours se sont

encore multipliés partout, mais jusqu'à présent nous sommes restés seuls à susciter des travaux linguistiques dont le pays et l'étranger ont bien voulu reconnaître l'importance.

Pour ces travaux, il nous faut une bibliothèque qui comprenne non seulement les œuvres wallonnes, mais aussi tous les ouvrages qui traitent de la langue wallonne, ou même des langues romanes qui s'y rattachent. Grâce aux subsides de l'Etat, de la Province et de la Commune, nous avons pu faire quelques acquisitions indispensables, moins cependant que nous n'aurions voulu, car nos *Annales* étant, et au delà, absorbées par des publications de plus en plus nombreuses, telles que les deux volumes que nous distribuerons en 1892, et les deux que nous donnerons en 1893, ce qui nous reste nous suffit à peine pour les dépenses que nous occasionnent nos locaux, nos concours, notre bibliothèque, notre administration, etc.

Pour terminer ce rapport, peut-être déjà trop long, il me reste à remplir la tâche très agréable de remercier les autorités qui, par leur présence, rehaussent l'éclat de cette cérémonie, et celles qui, retenues par de fâcheuses circonstances, sont cependant avec nous de cœur et ne nous ont jamais marchandé leur puissant appui.

Quant aux dames qui, comme toujours, ont tenu à assister en grand nombre à notre fête, nous leur présentons l'hommage de toute notre gratitude ; car aussi longtemps que notre cause restera en faveur

dans toutes les classes de la Société, aussi longtemps que les succès de nos concours et de nos publications justifieront l'importance qu'on veut bien leur accorder, nous resterons sur la brèche pour tenir bien haut le drapeau de la Littérature wallonne.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

Dans sa séance du 15 février 1889, l'assemblée décide de s'associer à la manifestation en l'honneur de M. Henri Simon, à l'occasion de la 100^e représentation de *Li bleu bihe*. Elle délègue quelques-uns de ses membres pour assister à la représentation et remettre, au nom de la Société, une couronne à l'heureux auteur et estimé confrère.

En juin de la même année, elle envoie, à Chênée, des délégués à la 100^e représentation du *Novel an*, l'excellente comédie de M. Joseph Willem. Elle forme également une délégation pour représenter la Société à l'inauguration du monument érigé au regretté poète Toussaint Brahy, dans le cimetière communal.

Le 10 mai 1890, la Société a procédé à la distribution des médailles aux lauréats des concours de 1888 et 1889. Dans son rapport, le président a constaté l'incessant progrès de la littérature wallonne dans toute la Wallonie belge.

Cette séance a eu lieu au Pavillon de Flore; M. le gouverneur

de la province, M. le bourgmestre de Liège et d'autres autorités marquantes y assistaient.

On y a représenté avec succès la comédie : *Fiâsse èt Belle-mère* de M. DD. Salme, pièce qui avait obtenu la médaille d'or au concours de 1889, ainsi qu'une scène du *Nèveu d'à Filoquet*, opérette par Jean Bury (médaille d'argent).

Dans sa séance du 15 Juin 1890, la Société décide qu'elle publiera une seconde édition du *Dictionnaire des spots ou proverbes wallons* de MM. Dejardin, Nicolas Defrecheux et Delarge. Cette édition, qui sera beaucoup plus considérable que la première, aura deux volumes qui seront les n^{os} XVII et XVIII, 2^e série, de nos bulletins. Le tome XVII sera distribué fin 1891 avec le tome XVI, et le tome XVIII sera distribué fin 1892 avec le tome XIX.

Le 5 juillet 1890, la Société décide qu'elle ouvrira, à l'occasion de la 25^e année de l'avènement au trône de S. M. Léopold II, un concours national wallon pour célébrer cet anniversaire.

Le programme du concours organisé en 1856 par la *Société philanthropique des vrais liégeois*, lors du 25^e anniversaire du règne de S. M. Léopold 1^{er}, sera pris pour modèle et suivi exactement.

La pièce de M. Auguste Vierset, professeur à Saint-Hubert, intitulée : *XXV^e anniversaire de S. M. Léopold II, Roye des Belges*, a obtenu une médaille d'or.

Dans sa livraison du 15 novembre 1890, la *Revue de Belgique*

a publié une longue étude sur *La Société liégeoise de littérature wallonne et son œuvre*.

Cette notice, due à la plume de M. Eug. Duchesne, secrétaire de la Société, a été reproduite in extenso par le journal *La Meuse*, et *Li Spirou* en a donné des extraits.

Lors du VI^e Congrès de la Fédération archéologique et historique de Belgique, tenu à Liège les 3, 4, 5 et 6 août 1890, M. Julien Delaite, secrétaire-adjoint de la Société, lit un travail en réponse à la 21^e question du programme de ce Congrès, question ainsi conçue :

« Le grand nombre d'expressions et de tournures néerlandaises, qu'on rencontre dans le wallon, suffit-il pour faire admettre que la population de la cité de Liège ait jamais parlé un dialecte thiois ? »

Il y prouve qu'il n'existe que 4 à 5 % de radicaux germaniques en wallon et au grand maximum 2 % d'emprunts au néerlandais, d'où l'on ne peut conclure que la ville de Liège ait jamais parlé un dialecte thiois, surtout si l'on tient compte que ces racines germaniques se retrouvent dans tous les dialectes d'origine romane.

Toutefois, il admet que le wallon, par suite d'une question d'identité de frontières avec les langues germaniques, ainsi que d'une origine germanique tout à fait primitive (éburonne) a, plus que tout autre dialecte roman, reçu la teinte germanique.

D'ailleurs et c'est là un argument sans réplique, il n'y a pas que la ville de Liège qui parle wallon. Or les différents dialectes wallons renferment ces racines germaniques et

néerlandaises; d'où l'on ne peut évidemment conclure pour Liège seule que l'on y ait parlé un dialecte thiois.

D'ailleurs, l'histoire de la cité elle-même permet seulement de conclure que la *principauté*, et non la *ville*, était bilingue.

Elle prouve que si, à la vérité, il y a toujours eu un certain nombre de Flamands dans la cité, ce nombre n'a jamais été assez considérable pour que l'on puisse en tirer des conclusions affirmatives pour la question du Congrès. La linguistique, la toponymie, l'histoire, répondent *non* à cette question.

Liège fut, est et restera la ville wallonne par excellence.

Ce mémoire est imprimé dans le tome VI, 2^e fasc., p. 214, de la Fédération, et a paru sous forme de tiré à part et sous le titre de *Liège la wallonne, étude philologique et historique sur la prédominance constante du dialecte wallon dans la cité de Liège*.

Liège, imprimerie H. Vaillant-Carmanne, 1891.

Dans la séance du 29 janvier 1891, M. Joseph Defrecheux, bibliothécaire-archiviste, a lu le rapport ci-après sur l'état de notre bibliothèque.

MESSIEURS,

Déférant au désir qui m'a été exprimé par Monsieur le Président, j'ai l'honneur de vous faire rapport sur les dépôts dont la garde est confiée à mes soins.

Il n'y a guère, nos livres étaient relégués dans les combles de l'Université; il vous souvient encore de votre visite à ce local

étrange et peu accessible ! Depuis un an environ, notre bibliothèque proprement dite peut être facilement utilisée. Elle est enfin établie dans une chambre bien aménagée et d'un abord facile, faisant partie de l'immeuble où la *Société d'Emulation* a son siège. D'autre part, les différentes livraisons que nous avons à vendre sont restées à l'Université.

Pendant le cours de l'année qui vient de s'écouler, nos collections ont pris un développement considérable; en effet, dans cet espace de temps relativement restreint, sans compter de nombreuses plaquettes ou feuilles volantes, il est entré dans notre bibliothèque plus de quatre cents volumes ou brochures.

La *Société* continue à recevoir les publications des Cercles littéraires ou scientifiques auxquels elle adresse ses *Bulletins*.

En procédant à un recollement attentif, nous avons constaté de nombreuses lacunes dans nos collections. Un instant nous avons espéré qu'une partie des livres manquants se trouvaient en souffrance chez les héritiers de feu Monsieur Grandgagnage, et Monsieur Dejardin a écrit à ce sujet au fils de notre ancien et regretté président. Malheureusement, une réponse négative est venue nous enlever toute illusion. Il y aura lieu de continuer nos recherches dans une autre direction.

Au cours de l'an dernier, de bonnes et amicales relations ont été nouées avec le *Caveau verviétois* et l'*Oeuvre des Soirées populaires*, de Verviers; nous sommes parvenus à recueillir tout ce qui a été publié par la première de ces sociétés et à peu près tout ce que la seconde a fait paraître. Dans cette tâche, nous avons été puissamment secondés par une personne obli-

geante entre toutes et entièrement dévouée à notre cercle : nous voulons parler de M. Jean Wilkin, trésorier du *Caveau verriétois* et archiviste de l'*Oeuvre des Soirées populaires*. M. Wilkin nous a fait également parvenir diverses œuvres éditées par la *Société des Fous*. Sans doute, vous trouverez, Messieurs, qu'il y a lieu de remercier M. Wilkin en lui accordant le titre de membre correspondant. D'un commun accord avec M. le Président et M. le Secrétaire, nous vous proposons de faire porter sa nomination en cette qualité à l'ordre du jour de notre prochaine séance.

La bibliothèque possède ou reçoit quelques journaux qui s'occupent spécialement ou régulièrement de wallon, savoir : l'*Aclot*, *Caprice-Revue*, l'*Echo de Liège*, la *Gazette wallonne*, le *Journal Franklin*, la *Gazette du Borinage*, la *Marmite*, le *Spirou*, le *Lampion* et *Tambour battant*. Ces journaux, la Société les doit en grande partie à la générosité de quelques-uns de ses membres les plus dévoués. Comme revues, nous recevons la *Revue des patois gallo-romans*, la *Tradition*, la *Revue belge* et *Ons Volksleven*.

La bibliothèque de l'Université de Toronto, au Canada, possédait en entier les publications de la Société wallonne ; out a péri, vous le savez, dans un vaste incendie. A la suite d'une demande adressée à notre Secrétaire, de nouveaux envois ont été faits à Toronto. L'accusé de réception vient de nous parvenir avec les remerciements de l'Université.

Sans compter ce qui s'est débité à Liège, nous avons vendu bon nombre de nos livraisons (*Bulletins*, *Annuaire*s et tirés à part), à Bruxelles, à Anvers, à Cologne, à Lille, à Paris, etc.

Le produit de ces ventes et surtout les subsides généreusement octroyés à la Société par la Ville, par la Province et par l'État, nous ont permis de faire relire une partie des livres de la bibliothèque et de procéder à d'importantes acquisitions, soit dans des ventes publiques, soit chez les libraires. C'est ainsi que nous nous sommes procuré différentes collections d'almanachs, savoir : l'*Aurmonaque di Nameur*, l'*Aurmonaque de l' Marmite*, l'*Armonaque de Mons*, l'*Vraie revue de Mons*, les *Étrennes tournaisiennes*, l'*Almanach du Tournaisien*, l'*Armonaque borain*, l'*Armonak de l' Saméne*, etc. ; que nous avons acheté les *Annuaire du Caveau liégeois*, aujourd'hui si rares et si recherchés ; que nous avons acquis presque toutes les pièces composant le répertoire dramatique wallon, si fécond et si original ; que nous avons recueilli, enfin, tout ce qui touche de près, tout ce qui se rattache à notre chère langue. Sans cesse, nous nous efforçons de combler les lacunes qui existent encore et nous nous procurons livres et brochures au fur et à mesure de leur apparition.

De nombreuses personnes ont montré le plus vif intérêt pour notre bibliothèque. Elles se sont empressées de lui faire hommage de leurs œuvres ou l'ont enrichie de dons non moins précieux. Ces généreux donateurs sont MM. Boinem, Henri Bury, Cambron-Fayn, de *Salzinnes-Namur*, Victor Chauvin, Jules Declève, de *Mons*, Charles Defrecheux, Joseph Dejardin, Julien Delaite, Joseph-Ernest Demarteau, Louis Delsaux, Emmanuel Despret, de *Nivelles*, Alexandre Desrousseaux, de *Lille*, Hyacinthe Dor, de *Flémalle*, Georges Doutrepont, Eugène Duchesne, Joseph Dufrane, de *Marchienne-au-Pont*,

Ed. Etienne, de *Jodoigne*, Henri Gaidoz, de *Paris*, Auguste Gittée, Charles Gothier, Toussaint Hallin, le chanoine Henrotte, Auguste Hock, Joseph Kinable, Paul Marchot, Jules Martiny, Jules Matthieu, de *Verviers*, Edouard Parmentier de *Nivelles*, Léon Petit de *Nivelles*, Félix Poncelet, d'*Esneux*, Henri Raxhon, de *Verviers*, Remacle, de *Dinant*, Edouard Remouchamps, l'abbé Renard, de *Bruelles*, Dieudonné Salme, Henri Simon, Henri Schuermans, Jean Stecher, Gustave Thiriart, Alphonse Tilkin, Gilles Vanast, de *Battice*, H. Vaillant-Carmanne, Charles Vaillant, Jean Wilkin, de *Verviers*, Georges Willame, de *Nivelles* et votre serviteur.

Nous nous flattons de l'espoir que ces amis des lettres wallonnes voudront bien persévérer dans leurs généreuses dispositions. Des remerciements empressés leur ont été transmis en temps utile de la part de la Société, mais il nous est doux de leur exprimer de nouveau et publiquement notre vive reconnaissance. C'est la partie la plus agréable de notre tâche.

Liège, 29 janvier 1891.

Le Bibliothécaire-archiviste,

Joseph DEFRECHÉUX.

La distribution des médailles aux lauréats des concours avait lieu habituellement tous les deux ans ; mais comme il y avait eu deux concours en 1890, le concours ordinaire et celui en l'honneur du 25^e anniversaire de S. M. Léopold II, la Société a procédé à une remise des récompenses.

Le 30 mai 1891, la cérémonie s'est donnée à la salle de la Société d'Emulation; le cercle dramatique l'*Avenir* a interprété *Li pipe d'à Stochet*, de M. Jean Bury, et le Théâtre wallon a représenté *Brique et Moirtê*, comédie de notre collègue Henri Simon.

M. le Président du Conseil provincial assistait à cette séance; M. le Gouverneur s'était excusé; les membres de la Société et leur famille remplissaient entièrement la salle, et ont fait le meilleur accueil aux lauréats.

M. le Président a lu à cette séance le discours-rapport qui est inséré au *Bulletin*, p. 575.

Le 21 juin 1891, la Société a reçu, de Tournai, avis de la création du *Cercle tournaisien de littérature wallonne*.

Dans une lettre, signée du Président M. Lefebvre, avocat et échevin, de M. Leroy, contrôleur des postes, vice-président et de M. Wattier, fabricant, secrétaire, nous relevons les phrases suivantes :

« Nous avons cru de notre devoir de vous faire cette notification, et de profiter de cette circonstance pour vous remercier des précieux renseignements que vous avez bien voulu nous fournir par l'intermédiaire de votre honorable président.

« Nous n'ignorons pas que le mouvement littéraire wallon, qui s'étend de plus en plus, est parti de Liège et que l'honneur en revient surtout à votre société. L'intérêt que vous portez à toute la Wallonie, nous fait espérer que vous voudrez bien nous aider de vos conseils et qu'il existera désormais entre les deux cercles, de bonnes et durables relations. »

La Société, comme don de bienvenue, décida à l'unanimité d'adresser au cercle quelques-unes de ses publications.

Le bureau, réuni extraordinairement le 24 juillet 1891, décide que la Société sera représentée officiellement aux funérailles de M. Julien d'Andrimont, sénateur et bourgmestre de Liège, membre d'honneur.

Le lendemain, le président de la Société a prononcé à l'hôtel de ville le discours suivant :

« A ce moment suprême, où tous les regrets, où tous les éloges ont le droit de se faire entendre, il sera permis à la Société liégeoise de littérature wallonne, interprète de tous ceux qui aiment notre ancien langage, de rappeler ce qu'elle doit à Julien d'Andrimont. Le premier, il a hautement défendu au Sénat les droits des Wallons, et depuis, dans le meeting qu'il a présidé à Liège, dans les réunions plénières de notre Société, auxquelles il assistait toujours, il n'a jamais cessé de protéger énergiquement notre dialecte populaire. Ce sont là des actes qui, avec tant d'autres d'ailleurs, maintiendront à jamais son souvenir vivant dans tous les cœurs liégeois.

Aussi, c'est avec une émotion profonde que nous venons adresser un dernier adieu à celui qui a été notre collègue pendant plus de 30 ans, entouré qu'il était des sympathies de toute notre Société : adieu, cher collègue, adieu ! »

Lors du VII^e Congrès de la Fédération archéologique et historique de Belgique, tenu à Bruxelles les 2, 3, 4 et 5 août

1891, M. Julien Delaite lit une note tendant à prouver qu'il est impossible d'admettre que la croyance aux nains (nutons, sottaï, massotaï, etc), remonte aux périodes préhistoriques et à l'homme primitif.

Cette note sera imprimée dans les comptes rendus des travaux de ce Congrès.

Ont été nommés membres titulaires pendant la période qui vient de s'écouler:

1. MM. Jules Martiny, négociant (mars 1889).
2. » Armand Rassenfosse, artiste peintre (mars 1889).
3. » Ernest Nagelmackers, banquier et président de la Société libre d'Emulation (décembre 1889).
4. » Louis Delsaux, avocat (janvier 1890).
5. » Emile Jamme, membre de la chambre des représentants (janvier 1890).

Monsieur Mathieu Grandjean, membre titulaire et ancien bibliothécaire de la Société, a été nommé membre honoraire (15 janvier 1891).

Ont été nommés membres correspondants :

1. MM. Edmond Etienne, à Jodoigne.
 2. » Jules Declève, à Mons.
 3. » Jean Wilkin, à Verviers.
 4. » Auguste Leroy, à Tournai.
-

TABLEAU

DES

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

AU 31 DÉCEMBRE 1891.

Bureau.

- DEJARDIN, Joseph, *Président*.
- FALLOISE, Alphonse, *Vice-Président*.
- DUCHESNE, Eugène, *Secrétaire*.
- DELAITE, Julien, *Secrétaire-adjoint*.
- LEQUARRÉ, Nicolas, *Trésorier*.
- CHAUVIN, Victor, *Trésorier-adjoint*.
- DEFRECHEUX, Joseph, *Bibliothécaire-archiviste*.

Membres titulaires.

- DEJARDIN, Joseph, ancien notaire, à Cheratte, (décembre 1856, fondateur).
- HOCK, Auguste, rentier, quai Mativa, 21, (décembre 1856, fondateur), vice-président honoraire.
- DESOER, Auguste, propriétaire du *Journal de Liège*, place St-Lambert, 9, (février 1860).
- DELBŒUF, Joseph, professeur à l'Université, boulevard Frère-Orban, 32, (août 1862).
- DE THIER, Charles, conseiller à la Cour d'appel, boulevard Frère-Orban, 30, (août 1862).
- BRACONIER-DE MACAR, Charles, industriel, boulevard d'Avroy, 73, (mai 1869).

Membres adjoints.

- ABRAS, Charles, ingénieur-constructeur, à Sclessin.
AERTS, Auguste, notaire, rue Hors-Château, 29.
ANGENOT, Remi, candidat notaire, rue du Chéra, 5.
ANSIAUX, Gustave, assureur, rue du Pont-d'Ile, 49.
ANTOINE, Édouard, rue Trappé, 17.
ARNOLD, Léon, sous-lieutenant d'artillerie, à Termonde.
ATTOUT, Émile, fils, rue Hors-Château.
ATTOUT, Louis, rue Jonruelle, 43.
AUVRAY, Michel, appariteur à l'Université, rue des Houblonnières, 34.

BALAT, Alphonse, architecte, à Bruxelles.
BANNEUX, Phil., ingénieur et chargé de cours, rue Vivegnis, 24.
BARON, Henri, auteur wallon, rue de l'Ouest, 14.
BARTHOLOMÉ, négociant, rue Neuvice, 49.
BASTIN, Paul, professeur à l'Athénée, rue des Clarisses.
BAUDRIHAYE, Alfred, brasseur, quai St-Léonard, 64.
BAUGNIET, André, vérific. de l'enregistrement, rue de la Régence, 32.
BAYARD, Victor, employé au chemin de fer du Nord, rue Moulan, 8.
BEAUJEAN, Émile, ingénieur, rue Basse-Wez, 269.
BEER, Sylvain, ingénieur-constructeur, à Tilleur.
BÉNARD, Auguste, éditeur, rue Lambert-le-Bègue, 13.
BENOIT, capitaine, quai des Pêcheurs, 43.
BERNARD, Lambert, industriel, quai Coronmeuse, 36.
BERNARD, Guillaume, industriel, quai de Coronmeuse.
BERTRAND, Omer, fils, rue Royale, 4.
BERTRAND, Oscar, notaire, place de la Cathédrale, 11.
BEURET, Auguste, rentier, boulevard d'Avroy, 85.
BIA, Joseph, rue Trappé, 24.
BIAR, Nicolas, notaire, place de la Cathédrale, 20.
BIDAUT, Georges, au château de Curange, par Hasselt.
BIDEZ, J., Dr Phil., chez M. de Sélvs, boulevard de la Sauvenière, 34.
BIDLOT, Ferd., chef de clinique, quai de l'Université, 10.
BLANPAIN, Jules, conseiller communal, rue des Guillemins.
BLANDOT, docteur en médecine, à Tilff.
BOCKSRUTH, Vincent, avocat, rue Vivegnis.
BODSON, Jos., architecte, rue Bonne-Femme, 18.

- BOINEM, Jules, prof. à l'Ath., Chaussée de Willemeau, 34, à Tournai.
BORGUET, Louis, avocat, à Doyon, par Havelange.
BORGUET, Louis, docteur en médecine, rue Chaussée-des-Prés, 22.
BOSCHERON, Léon, brasseur, rue du Coq, 1.
BOUHON, rue Sainte-Marguerite, 297.
BOULBOULLE, L., professeur à l'Athénée, rue Conscience, 32, à Malines.
BOURGEOIS, Nestor, ingénieur des mines, rue Paradis, 101.
BOURGEOIS, Paul, ingénieur, rue des Augustins, 43.
BOURGUIGNON, Henri, notaire, à Marche.
BOUSSART, L^d, chef de bur. au Bur. de bienf., 31, r. Haute-Sauvenière.
BOUVY, Alexandre, tanneur, quai de l'Abattoir, 37.
BOZET, Lucien, notaire et conseiller provincial, à Seraing.
BRACHET, Albert, étudiant, quai de Longdoz, 57.
BRACONIER, Frédéric, sénateur, boulevard d'Avroy, 9.
BRACONIER, Léon, rentier, quai de l'Industrie, 16.
BRACONIER, Maurice, boulevard d'Avroy, 71.
BRACONIER, Raymond, rue Hazinelle, 4.
BRASSEUR, Jean, industriel, rue de la Casquette, 30.
BREUER, Gustave, rentier, quai de Maestricht, 15.
BRICOULT, Édouard, quai de Flandre, 4, à Charleroi.
BRINKO, Noël, instituteur communal, à Micheroux.
BRONCKART, Henri, place du Sud, 26, à Charleroi.
BRONCKART, Arnold, directeur d'école, rue Wazon, 53.
BRONNE, Gustave, fabricant d'armes, Mont-St-Martin, 50.
BRONNE, Louis, ingénieur, rue d'Archis, 40.
BROUION, marchand de bois, à Seraing.
BUISSONNET, Armand, architecte, avenue Rogier, 3.
BULTOT, Alfred, négociant, rue de Seraing, 3.

CALIFICE, Paschal, rue Dartois, 18.
CANTER, Ch., docteur en médecine, boulevard de la Sauvenière, 172.
CAP, Joseph, industriel, rue Jonruelle, 64.
CARTUYVELS, Eng., rue Traversière, 98, à Bruxelles.
CHANDELON, Th., docteur en médecine, rue Louvrex, 47.
CHANTRAINE, Ad., secrétaire de l'admin. de l'Univ. à Herstal.
CHARLES, Nic., docteur en médecine, rue Hors-Château, 31.
CHARLIER, Gust., directeur du Horloz, à Tilleur.

- CHARLIER, Jules, ingénieur au Horloz, à Tilleur.
CHARLIER, Jules, négociant, rue de Fragnée, 82.
CHARLIER, Gustave, architecte, rue de l'Université, 66.
CHAUMONT, Léop., Dr en philosophie, rue Hayeneux, 102, à Herstal.
CHAUMONT, Louis, rue des Guillemins, 48.
CHEHET-ALLARD, L.-J., négociant en grains, 20, rue Dartois.
CHEMANNE, L., rue Spintay, 15, à Verviers.
CHENEUX, Louis, directeur des Hants-Fourneaux, à Ougrée.
CHOT, Edm., professeur à l'Athénée, rue de Jérusalem, 44, à Bruges.
CLAES, Théophile, ingénieur, rue Bassenge, 34.
CLAUDE, Joseph, géomètre, rue Coupée.
CLERFAYT, Adolphe, ingénieur, à Esneux.
CLOCHEREUX, Henri, avocat, rue de la Casquette, 38.
CLOCHEREUX, Henri, fils, rue de la Casquette, 38.
CLOSE, François, architecte, rue des Anglais, 20.
CLOSON, Jules, horticulteur, rue de Joie, 74.
COIRBAY, J., secrétaire de la Ville de Liège, quai de la Boverie, 9.
COLLETTE, Bertrand, quai de Fragnée, 12.
COLLETTE, docteur en médecine, à Herstal.
COLLIGNON, Émile, propriétaire, avenue Blonden, 9.
COLSON, Oscar, instituteur communal, rue de Campine, 181.
COMBLEN, Armand, ingénieur, boulevard Frère-Orban, 31.
CONDÉ, Oscar, chef de bureau à l'Adm. com., quai de la Boverie, 75.
CONSTANT, Ernest, rue de la Paix, 26.
CONSTANT, Isidore, agent commerc., place de la Liberté, à Bruxelles.
CORAIN, professeur de musique, rue Saint-Léonard, 291.
CORNÉLIS, Gustave, négociant, rue St-Léonard, 393.
CORNIL, chef de station, à Namur.
COSTE, J., industriel, à Tilleur.
COULET, V., étudiant, rue Vinâve-d'Ile, 21.
CRAHAY, B., libraire, rue de l'Université, 32.
CRALLE, Edmond, place du Théâtre, 25.
CRILLEN, Ed., commis à l'Administration com., place Verte, 7.
CRISMER, pharmacien, rue du Pont-d'Ile, 46.
CROUGHS, Ch., contr. d'armes pens., rue St-Hubert, 9 (fond de la cour).

DABIN, Henri, rue de l'Université, 43.

DABIN, Jules, quai St-Léonard, 6.

DALIMIER, C., propriétaire de l'hôtel de Suède, rue de l'Harmonie, 7.

DAMRY, Paul, comptable à l'Université, avenue d'Avroy, 75.

DANDROY, courtier en grains, rue de la Cathédrale, 43.

D'ANDRIMONT, Gustave, avocat, rue Lonhienne, 1.

D'ANDRIMONT, Maurice, ingénieur, boul. de la Sauvenières, 88.

✓ D'ANDRIMONT, Léon, représentant, rue Forgeur, 32.

DANLY, Fernand, ingénieur aux Forges, à Aiseau.

D'ARCHAMBEAU, J., instituteur, rue de Bruxelles, à Ans.

DARDENNE, Jos., propriétaire, à Visé (Devant-le-Pont).

DAVID, Edouard, comptable, à Verviers.

DAVID, Léon, boulevard de la Sauvenière, 75.

DAWANS-CLOSSET, Adrien, conseiller provincial, rue St-Remy, 1.

DAWANS-ORBAN, Jules, fabricant, Rendeux-Haut par Melreux.

DAXHELET, Auguste, ingénieur à la Société Cockerill, à Seraing.

DE BOECK, G., fils, pharmacien, rue Ste-Marie, 7.

DEBRUS, Guillaume, banquier, rue Lamarek.

DE BUGGENOMS, rentier, rue de la Paix, 6.

DECHACHEUX, boulevard de la Constitution, 124.

DECHANGE, Jules, docteur en médecine, quai de Maestricht, 3.

DECHARNEUX, Émile, quai de l'Université, 13.

DECHARNEUX, Auguste, négociant, rue des Carmes, 13.

DECHESNE, Lambert, architecte, boulevard Frère-Orban, 13.

DE CLOSSET, François, avocat, rue Ste-Croix, 10.

DECORTIS, Victor, instituteur, à Blegny-Trembleur.

DECROON, Léopold, avoué, boulevard Frère-Orban, 14.

DEFELD, G., docteur en médecine, boulevard de la Constitution, 39.

DEFELD, Rodolphe, lieutenant, boulevard de la Constitution, 39.

DEFIZE, Jos., ingénieur et conseiller communal, quai de Longdoz, 53.

DEFRECHEUX, Albert, garde général des eaux et forêts, à Hasselt.

DEFRECHEUX, Émile, comptable, rue Hayeneux, à Herstal.

DEFRECHEUX, Paul, agent commercial, à Statte-Huy.

DEGAND, E., notaire, à Mons.

DEGIVE, ingénieur, à Grâce-Berleur (Ans).

DEGIVE, Léon, conseiller provincial, à Ramet.

DEGIVE, Adolphe, à Ivoz (Val-St-Lambert).

- DEGRAUX, Auguste, ingénieur au chemin de fer de l'État, à Malines.
- DEGUISE, Édouard, avocat, boulevard Piercot, 7.
- DEHAN-MERCIER, négociant en vins, boulevard d'Avroy, 22.
- DEHASQUE, Raymond, rue Méan, 11.
- DE HASSE, Fernand, rue de l'Association, 67, à Bruxelles.
- DE HASSE, Lucien, rue d'Archis, 17.
- DEHIN, fils, fabricant d'orfèvreries, rue Agimont, 34.
- DEJAER, Jules, ingénieur en chef, à Mons.
- DEJARDIN, Adolphe, capitaine pensionné, rue Dartois, 22.
- DEJARDIN, P.-H.-L., brasseur, rue Pont-d'Ile, 44.
- DEJARDIN-DEBATTY, Félix, ingénieur, rue de l'Ouest, 56.
- DEJARDIN, Émile, à Cheratte.
- DE KONINCK, L., professeur à l'Université, quai de l'Université, 1.
- DELAET, Gustave, fils, rue des Meuniers, 12.
- DELAITTE, Pierre, sous-chef de bureau à l'Adm. com., r. St-Gilles, 288.
- DELAITTE, Pr., sous-chef de bur. à l'Adm. com., rue Charles Morren, 34.
- DELAVEU, Théodore, à Herstal.
- DELBOUILLE, Louis, à Ostende.
- DELBOVIER, docteur en médecine, place St-Paul, 1.
- DELCHÉF, André, avocat, rue Mathieu-Laensbergh.
- DELEIXHE, changeur, rue Vinàve-d'Ile, 44.
- DELEXHY, M.-B.-J., docteur en médecine, à Grâce-Berleur.
- DELHAISE, Alex., avocat, à Angleur.
- DELHASSE, Félix, homme de lettres, à Bruxelles.
- DELHAYE, Henri, rue André Dumont, 32.
- DELHEID, Jules, docteur en médecine, place de l'Acclimatation, 4.
- DE LHONEUX, Hyacinthe, Marché aux bêtes, à Huy.
- DELIÈGE, Alfred, notaire, à Chénée.
- DE LIMBOURG, Ph., propriétaire, à Theux.
- DELIZE-LASSEAU, à Grivegnée.
- DELLEUR, Léopold, négociant, rue Pont d'Avroy, 45.
- DELLOYE, Émile, banquier, à Charleroi.
- DELREÉ, A., industriel, quai Marcellis, 42.
- DELVEAUX, Alfred, rue St-Jean-Baptiste, 1.
- DE MACAR, Charles, député permanent, rue Mont-St-Martin, 45.
- DE MACAR (baron), Ferdinand, représentant, à Pressieux ou à Bruxelles.
- DE MACAR, Ghislain, rue Mont-St-Martin, 45.

- DEMAN, Laurent, architecte, boulevard d'Avroy, 79.
DEMAN, directeur du Horloz, par St-Nicolas.
DEMARTEAU, Lucien, conseiller à la Cour, rue Bassenge, 48.
DEMARTEAU, G., substitut du procureur du roi, rue Louvrex, 90.
DEMARTEAU, Jules, commissaire d'arrondissement, rue de Chestret, 1.
DEMEUSE, Henri, rue Monulphe, 7.
DE MOLL, Théophile, employé à la Vieille-Montagne, rue Vivegnis, 279
DEMONCEAU, Marcel, rentier, rue Beckman, 39.
DENEFFE, Jules, industriel, quai Orban, 115.
DEPAS, Alexandre, rue Hocheporte, 64.
DEPOUILLE, industriel, place Delcour, 3.
DEPREZ-DOCTEUR, rue de la Cathédrale, 9.
DEPREZ, William, avocat, boulevard Beauduin, 19, à Bruxelles.
DE RASQUINET, Léon, docteur en médecine, rue des Augustins, 29.
DERBEAUDRINGHIEN, Joseph, commissaire de police, à Herstal.
DEREUX, Léon, avocat, place Rouveroy, 6.
DE ROSSIUS, Charles, rentier, rue du St-Esprit, 91.
DERY, Jules, ingénieur, rue du Marteau, 38, à Bruxelles.
DÉSAMORÉ, Hubert, rue des Franchimontois, 25.
DESART, directeur de houillère, à Herstal.
DESCHAMPS, François, avocat, rue St-Séverin, 143.
DESEFAWE, Joseph, meunier, à Nandrin.
DE SÉLYS-LONGCHAMPS (baron), sénateur, boul. de la Sauvenière, 31.
DE SÉLYS-FANSON (baron), Ferdinand, rentier, quai Marcellis, 11.
DESOER, Charles, place Saint-Christophe, 8.
DESOER, Florent, avocat, à Cheratte.
DESOER, Oscar, rentier, place Saint-Michel, 18.
DESOIE, Jules, agent commercial, rue Entre-deux-Ponts, 5.
DESTEXHE, Oscar, avocat, place Saint-Pierre, 18.
DESTINEZ, P., conservateur à l'Université, rue Sainte-Julienne, 9.
DESTREE, cond. pr. des ponts et ch., Th. de la Chartreuse, à Bressoux.
DE THEUX, Xavier, rentier, à Aywaille.
DE THIER, Léon, homme de lettres, boulevard de la Sauvenière, 12.
DE THIER, Maurice, boulevard de la Sauvenière, 12.
DETROOZ, Auguste, président honoraire, rue Fabry, 5.
DE VAUX, Adolphe, ingénieur, rue des Anges, 15.
DE VAUX, Émile, ingénieur, rue du Parnasse, 15, à Bruxelles.

- DEVROYE, Jos., doct. en méd. et échevin, à Braine l'Alleud.
DE WAHA (M^{me} la baronne), rue Saint-Gilles, 147.
DEWANDRE, Jules, industriel, rue Douffet, 37.
D'HEUR, Émile, artiste peintre, prof. à l'Acad., rue Ste-Marguerite, 83.
D'HOFFSCHMIDT, L., cons. à la Cour d'appel, rue de l'Université, 17.
DIGNEFFE, Émile, avocat, rue Fusch, 26.
DIGNEFFE, Léonce, rentier, rue Louvrex, 85.
DISCAILLES, Ernest, professeur à l'Université de Gand.
DOCHEN, Gh., avocat, rue Neuve, à Huy.
DOCTEUR, Eugène, ingénieur en chef, rue Scarron, 31, Bruxelles.
DOMMARTIN, Léon, homme de lettres, à Bruxelles.
DONCKIER-JAMME, Ch., rue de Joie, 29.
DONCKIER, Ferdinand, rue Hemricourt, 29.
DOR, chef de bureau au charb. de Marihay, à Flémalle-Grande.
DOUFFET, avocat, quai Orban, 7.
DOUHARD, Ch., chef du service topographique, rue Grétry, 15.
DOUTREPONT, professeur, Mont-St-Martin, 12.
DREYE, Alexis, boulevard de la Sauvenière, 17.
DUBOIS, notaire, boulevard d'Avroy, 60.
DUCULOT, docteur en médecine, rue Agimont, 33.
DUMONT, H., fabricant de tabac, rue Saint-Thomas, 26.
DUMOULIN, Aug., fabricant d'armes, boulevard de la Sauvenière, 86.
DUMOULIN, François, fabricant d'armes, rue Saint-Laurent, 99.
DUMOULIN, Victor, négociant, rue Vinâve-d'Ile, 17.
DUPARQUE, Alfred, rue du Pont-d'Ile, 57.
DUPONT, Armand, avocat, rue d'Archis, 32.
DUPONT, Emile, avocat et sénateur, rue Rouveroy, 8.
DUPONT, E., professeur à l'Athénée de Charleroi.
DUPONT, Henri, sous-lieutenant d'artillerie, rue St-Laurent.
DUPONT, Jules, ingénieur, rue Jonruelle, 74.
DUPUIS, Sylvain, professeur au Conservatoire, rue Jonfosse, 6 bis.
DURIEU, Félix, directeur de Patience et Beajonc, rue en Bois, 10.
DURIEUX, Charles, négociant en vins, à Marche.
DURY, Odon, juge au tribunal de Marche.
DUVIVIER, Henri, industriel, à Verviers.
DUVIVIER, Pierre, rue de l'Université.

ÉTIENNE, Étienne, rentier, à Bellaire.

FALISSE, Clément, docteur en droit, quai de l'Industrie, 1.

FAUCON, A., ingénieur, quai d'Amercœur, 38.

FAYN, Joseph, directeur de la Soc. du Gaz, rue Lambert-le-Bègue, 36.

FELLENS, Léon, employé, rue Souverain-Pont, 13.

FELLER, Jules, prof. à l'Athénée, rue de Franchimont, 3, à Verviers.

FERON, instituteur communal, rue de la Paix, 48.

FETU-DEFIZE, J.-F.-A., industriel, quai de Longdoz, 49.

FETU, Joseph, industriel, rue du Chimiste, 39, à Cureghem.

FILOT, Jules, négociant, rue du Ruisseau, 49.

FINCŒUR, Ed., curé de St-Lambert, à Herstal.

FIRKET, Ad., ingénieur et professeur, rue Dartois, 28.

FIRKET, Ch., professeur à l'Université, rue Louvrex, 125.

FIVÉ, constructeur-ingénieur, à Seraing.

FLECHET, Ferdinand, représentant, à Warsage.

FLECHET, L., industriel, rue Laïresse, 31.

FLECHET, Th., notaire, rue St-Adalbert, 3.

FLEURY, Jules, professeur honoraire à l'Athénée, rue Chéri, 32.

FOCCROULLE, Georges, avocat, rue André-Dumont, 35.

FOCCROULLE, Henri, docteur en médecine, rue des Vennes, 133.

FOETTINGER, docteur en médecine, rue des Augustins, 26.

FOIDART, professeur à l'Athénée, Thier de la Fontaine.

FORGEUR, Paul, avocat, rue d'Archis, 30.

FORIR, H., répétiteur à l'École des mines, rue Nysten, 25.

FOUQUET, Guill., dir. émérite de l'École agric. de Gembloux, à Tilff.

FRAIGNEUX, Eugène, quai de Longdoz, 27.

FRAIGNEUX, Hubert, industriel, quai de Longdoz, 27.

FRAIGNEUX, Jean, ingénieur, quai de Longdoz, 27.

FRAIGNEUX, Louis, industriel, rue Laïresse, 44.

FRAIGNEUX, Louis, avocat, rue Grétry, 5.

FRAIPONT, Julien, professeur à l'Université, Mont St-Martin, 17.

FRAIPONT, F., docteur en médecine, rue d'Archis, 26.

FRANCKEN, Edm., ingénieur, quai de Fragnée.

FRANÇOIS, ingénieur, à Seraing.

FRANCOTAY, Ch., industriel, rue St-Léonard, 338.

FRANCOTTE, Ernest, fabricant d'armes, rue Mont St-Martin, 66.

FRANCOTTE, X., docteur en médecine, quai de l'Industrie, 15.

FRANKIGNOULLE, Léandre, directeur de charbonnages, à Montegnée.
FRANKIGNOULLE, Alph., docteur en médecine, rue Maghin, 68.
FRANKIGNOULLE, C., ingénieur civil, à Gilly.
FRANKIGNOULLE, greffier, rue du Midi, 8.
FREDERICQ, Paul, prof. à l'Université, rue des Boutiques, 9, à Gand.
FRENAY, instituteur communal, rue de Bex, 7.
FRÈRE-ORBAN, Walthère, représentant, à Bruxelles.
FRÈRE, Georges, conseiller à la Cour, boulevard Frère-Orban, 20.
FRÈRE, Walthère, fils, administratr de la Banque nationale, à Ensisval.
FRÉSART, Édouard, à Jupille.
FRÉSART, Jules, rue Sœurs-de-Hasque, 11.
FRÉSON, Arm., avocat, rue des Augustins, 32.
FRYNS, Alphonse, industriel, boulevard d'Avroy.
FUSS, Gustave, avocat et échevin, à Schaerbeek.

GADISSEUR, Clément, industriel, rue St-Laurent, 288.
GARDESALLE, François, rue Hullos, 75.
GARRAY, rue Sur-Meuse, 15.
GATHOYE, député permanent, rue des Écoles, à Verviers.
GENET, Walthère, Place St-Pierre, 8.
GÉRARD, F., rue St-Pétersbourg, à Ostende.
GÉRARD, Fernand, quai Sur-Meuse, 13.
GÉRARD, Léo, ingénieur et bourgmestre, rue Louvrex, 76.
GERNAY, notaire, à Spa.
GEVAERT, Paul, rue des Dominicains, 20.
GHAYE, Alexis, géomètre, rue de la Sèche.
GILKINET, Alf., professeur à l'Université, rue Renkin, 13.
GILLON, A., professeur à l'Université, avenue Rogier, 29.
GITTEE, professeur à l'Athénée royal de Liège, rue Fond Pirette, 134.
GOETHALS, Albert, rue des Douze Apôtres, 28, à Bruxelles.
GOLLE, Frédéric, fils, rue Monulphe, 45.
GOMRÉE, Ernest, industriel, quai de l'Ourthe, 43.
GORDINNE, Henri, papetier, quai de l'Industrie, 18.
GORDINNE-BURY, Ch., quai Marcellis, 8.
GORET, Léon, ingénieur, rue Ste-Marie, 21.
GORISSEN, rue Raikem, 19.
GORRISSEN, Zénobe, appariteur à l'Univ., rue Pied du Thier-à-Liège.

- GORRISSEN (Mlle), régente à l'Ecole normale, rue de Sclessin, 9.
GOTHIER, Charles, imprimeur, rue St-Léonard, 203.
GRANDFILS, Alph. directeur de l'exploitation des phosphates, rue
Vieille Voie de Tongres, 71.
GRANDFILS, Charles, comptable, à Beauquesne (France).
GRAINDORGE, J., professeur à l'Université, rue Paradis, 92.
GRÉGOIRE, Alph., employé, rue St-Gilles, 81.
GRÉGOIRE, Camille, greffier au Trib. de com., boul. de la Sauvenière, 61.
GRÉGOIRE, Gaston, candidat notaire, quai des Pêcheurs.
GRÉGOIRE, Henri, professeur à l'Athénée, rue des Augustins, 25.
GROULARD, Victor, secrétaire communal, rue du Palais, 118, Verviers.
GRUMSEL, industriel, boulevard de la Constitution.
GUGENHEIMER, J., rue des Dominicains, 1.
GUIDÉ, Guillaume, prof. au Conserv., rue de la Presse, 16, à Bruxelles.
GUILLOT, Camille, rentier, boulevard de la Sauvenière, 156.
GUILLOT, Lucien, avocat, rue de l'Académie, 10.

HAAS, place du Théâtre, 25.
HABETS, Alfred, professeur à l'Université, rue Paul Devaux, 4.
HABETS, Paul, ingénieur des mines, rue Fusch, 10.
HALKIN, Emile, commandant de place, rue Louvrex, 68.
HALLET, bourgmestre et conseiller provincial, à Hannut.
HALLEUX, Nicolas, rue Latour, 7.
HANNAY, Charles, cordier, à Montegnée.
HANON DE LOUVET, échevin, à Nivelles.
HANSEN, Jos., avocat, Mont St-Martin, 18.
HANSET, Gustave, négociant en vins, rue du Nord, 3.
HANSON, G., avocat, rue Paradis, 100.
HANSSENS, L., avocat et représentant, rue Ste-Marie, 10.
HARDY, G., docteur en médecine, rue sur la Fontaine, 89.
HARZÉ, Emile, directeur des mines, place de l'Industrie, 25, à Bruxelles.
HAUDRY, industriel, rue des Béguines, à Seraing.
HAULET, contrôleur au chemin de fer, rue Varin, 83.
HAUZEUR, Adolphe, industriel, au Val-Benoît.
HAUZEUR, Oscar, industriel, au Val-Benoît.
HÉNOUL, L., avocat-général, rue Dartois, 36.
HENRARD, Max, rue de l'Arbre Béni, 39, Bruxelles.
HENRIJEAN, docteur en médecine, rue d'Archis, 50.

- HENRION, François, rue Jonruelle, 69.
HENRION, Emile, rue de la Madeleine.
HENROZ, Emile, rue Louvrex, 51.
HENRY, Eugène, à Vottem.
HERLA, Gustave, rue St-Michel, 2.
HERMANN, docteur en médecine, à Herstal.
HERMANS, Joseph, professeur à l'Athénée, rue Fabry, 72.
HEYNE, Jean, commis à l'Adm. com., montagne de Bueren, 16.
HICGUET, Maurice, négociant, rue Dartois, 41.
HOCK, Gér.-Aug., fils, quai Mativa, 21.
HODEIGE, Arthur, ingénieur au chemin de fer de l'Etat, à Etterbeek.
HONLET, Robert, à Huy.
HOUTAIN, avocat, rue Delfosse, 23.
HOVEGNÉE, Ar., professeur, place St-Pierre, 2.
HOVEN, Théodore, sous-chef de bureau à l'Adm. com., rue du Péry, 1.
HUBAR, ingénieur au Corps des mines, à Mons.
HUBERT, Alph., docteur en médecine, rue Ste-Walburge, 318.
HUBIN, Sylvain, étudiant en droit, à Bende (Ampsin-Amay).
HULLET, Jean, comptable, à Bressoux.
HUMBLET, Jean, à Comblain-au-Pont.
HUMBLET, Léon, avocat, rue de l'Académie, 41.

ISAYE, Eug., prof. au Cons. de Bruxelles, 435, Chaussée de Waterloo.
ISERENTANT, professeur à l'Athénée royal, à Malines.
ISTA, Alfred, papetier, rue Féronstrée, 81.

JACOB, avocat, rue Bertholet, 2.
JACOB, H., commissionnaire-expéditeur, rue de la Syrène, 13.
JACQUEMIN, Achille, rue de la Syrène, 17.
JACQUEMIN, Sylvain, ingénieur à la Société Cockerill, à Seraing.
JACQUET, L., rue du St-Esprit, 22.
JADOT, Emm., étudiant, à Marche.
JAMAR, Emile, rentier, rue des Clarisses, 4.
JAMAR, Gustave, rentier, rue Fabry, 19.
JAMAR, Armand, ingénieur, place de Bronckart, 16.
JAMME, secrétaire de *La Wallonne*, rue St-Maur, 170, à Paris.
JAMME, Henri, directeur de la Vieille-Montagne, à Moresnet.

- JAMME, Jules, avocat, rue du Pot-d'Or, 30.
JAMOLET, Servais, tanneur, conseiller com., rue des Tanneurs, 60.
JAMOTTE, Jules, notaire, à Dalhem.
JAMOTTE, Victor, avocat, à Huy.
JANSON, Eug., capitaine commandant, quai des Pêcheurs, 49.
JANSSEN, J., fabricant d'armes, rue Lambert-le-Bègue, 4.
JASPAR, Industriel, rue Jonfosse, 20.
JASPAR, André, ingénieur, rue Grandgagnage, 3.
JASPAR, Emile, décorateur, rue du Pot-d'Or, 37.
JASPAR, Paul, architecte, boulevard de la Sauvenière, 135.
JEANNE, Émile, avocat et représentant, rue du Midi, 16.
JENICOT, Philippe, pharmacien, à Jemeppe.
JENOT, Alfred, chef de bureau à l'Adm. com., quai Mativa, 51.
JENOT, Armand, commis à l'Adm. com., rue Eugène Simonis, 10.
JOASSART, Nicolas, négociant, rue St-Adalbert, 7.
JONNIAUX, Ad., rentier, rue des Anges, 7.
JORISSEN, A., agrégé à l'Université, rue Sur-la-Fontaine, 106.
JOTTRAND, Félix, directeur de la manufacture de glaces Ste-Marie
d'Oignies, rue Defacq, 4, à Bruxelles.
JOURNEZ, Alfred, avocat, place St-Jacques, 1.
JOWA, Léon, ingénieur, rue Grétry, 149.
JULIN, Charles, chargé de cours à l'Université, rue Bassenge, 46.
JUPSIN, Jacques, industriel, à Dison.

KEPPENNE, Jules, notaire, place St-Jean, 27.
KERKHOF, J.-G., rentier, rue des Clarisses, 6.
KIMPS, Charles, à Charleroi.
KINET, receveur de la Soc. liég. des Maisons ouvr., r. Ste-Julienne, 67.
KIRSCH, Antoine, armurier, rue Chapeauville, 9.
KIRSCH, Charles, rue St-Séverin, 8.
KLEYER, Gustave, avocat et échevin, rue Fabry, 21.
KOISTER, Émile, rue St-Mathieu, 6.
KRÉMER, Hubert, professeur à l'Athénée, rue Wazon, 110.

LABEYE, Frédéric, avoué à la Cour, avenue d'Avroy, 114.
LABROUX, secrétaire-trésorier de l'Athénée, rue du Vert-Bois, 84.
LAFONTAINE, directeur de la Société la linière, quai St-Léonard, 36.

- LAGASSE, Philippe, propriétaire, quai de Maestricht, 7.
LAHAYE, Joseph, directeur de charbonnage, à Thimister.
LALOUX, Adolphe, propriétaire, avenue Rogier.
LAMARCHE, Émile, au château de Fanson (Comblain-la-Tour).
LAMBERT, chef du service commercial du Hasard, au Trooz.
LAMBERT, Gustave, ingénieur, rue Lebeau, 2.
LAMBIN, fabricant d'armes, rue Trappé.
LAMBINON, Eugène, négociant, rue St-Séverin, 27.
LAMBREMONT, Jos., artiste-wallon, rue Jean-d'Outremeuse, 79.
LANCE, B., tailleur, rue du Pont-d'Ile, 15.
LAOUREUX, Léon, rue Bertholet, 7.
LAOUREUX, Henri, négociant, boulevard de la Constitution, 37.
LAPORT, Guillaume, fabricant d'armes, quai St-Léonard, 17.
LAPORT, Henri, fabricant d'armes, rue Laport, 1.
LAPORTE, Léopold, directeur du charbonnage aux Produits (Hainaut).
LATOUR-DEPAS (M^{me}), changeur, place Verte, 1.
LAUMONT, Gustave, rue de l'Université, 16.
LECHAT, Em., ingénieur, place St-Jean, 18.
LECRENIER, Joseph, avocat, à Huy.
LEDENT, Jean, professeur à l'Athénée, à Verviers.
LEDENT, Joseph, chef-comptable à Géard-Cloes, rue St-Léonard, 436.
LEENAERS, Lucien, industriel, quai des Pêcheurs, 30.
LEHANE, directeur de charb., rue Derrière Coronmeuse, à Herstal.
LEJEUNE, H., négociant, rue Ste-Marie, 5.
LEJEUNE-VINCENT, industriel, à Dison.
LEJEUNE, Ferdinand, étudiant, rue Sur-Meuse, 10.
LELOTTE, banquier, rue de la Tranchée, à Verviers.
LEMOINE, Edg., docteur en Médecine, rue de l'Official, 1.
LENGER, docteur en médecine, rue St-Denis, 10.
LENS, J., rentier, rue Mozart, 26, à Anvers.
LENS, Adolphe, agent commercial, avenue Isabelle, 60, à Anvers.
LÉONARD, Constant, malteur, rue du Vieux-Mayeur, 26.
LEPERSONNE, Henri, directeur du Val-St-Lambert, au Val.
LEPLAT, docteur, rue des Augustins, 26.
LEQUARRÉ, Alph., professeur à l'Athénée, rue Jardon, 30, à Verviers.
LEROUX, Charles, président au tribunal, rue du Vert-Bois, 76.
LESUISSE, Joseph, profes., chez M^{me} V^e Lacroix, rue des Anglais, 26.

- LHOEST, Paul, fabricant de papiers peints, rue Robertson, 33.
L'HOEST, Isidore, ch. de service au ch. de fer du Nord, place du Parc, 7.
LIBEN, Charles, contrôleur des contr. pensionné, rue Cathédrale, 36.
LIBERT, industriel, rue Grétry, 40.
LIBOTTE, ingénieur des mines, à Namur.
LIBOTTE, professeur à l'Athénée, à Charleroi.
LINCHET, fils, boulevard de la Sauvenière, 42.
LIVRON, Albert, ingénieur, rue St-Léonard, 72.
LIXHON, Camille, appariteur à l'Université et bourgmestre, à Cheratte.
LOHEST, Max., ingénieur, à Rivage (Comblain-au-Pont).
LOISEAU, Jean, négociant, rue Trappé 13.
L'OLIVIER, Henri, ingénieur, rue des Quatre-Vents, 25, à Bruxelles.
LONGTAIN, instituteur communal, à Verviers.
LOUETTE, H.-J., directeur de Bonne Fortune, rue Burenville, 70.
LOUIS, Mathieu, négociant, rue de la Liberté.
LOVENS, Ignace, rue Saint-Thomas, 9 et 13.
LOVINFOSSE, Michel, secrét. du Bur. de Bienf., rue St-Gangulphe, 7.

MACORPS, Alf., médecin-vétérinaire du Gouv., rue Saint-Adalbert, 5.
MAGIS, Jules, place de la Cathédrale, 7.
MAGNÉE, Gustave, vérificateur des douanes, à Herve.
MAGNERY, Em., meunier, à Seraing.
MAGNETTE, Charles, avocat, rue Grétry, 4.
MAILOT, docteur en médecine, à Theux.
MALAISE, directeur de charbonnage, à Wandre.
MALEVEZ, René, étudiant, boulevard Saucy, 1.
MALHERBE, président de *La Wallonne*, rue de Rambuteau, 64, à Paris.
MALMENDIER, Pierre, rentier, rue Raikem, 1.
MALVOZ, Ernest, docteur en médecine, rue de Bruxelles.
MANNE, Jacques, ingénieur, rue du Bronze, 8, à Anderlecht.
MAQUET, ingénieur au corps des mines, à Mons.
MARCELLIS, François, fabricant, place Rouveroy, 3.
MARCOTTY, Georges, avocat, à Jemeppe.
MARCOTTY, Joseph, fils, moulin des Aguesses, à Angleur.
MARCOTTY, industriel, Chaussée de Dusseldorf, à Duisburg (Allemagne).
MARÉCHAL, R., ingénieur des mines place St-Michel, 16.
MARÉCHAL, Léon, industriel, rue des Vingt-Deux, 33.

- MARÉCHAL, Mme, rue Cornet de Grez, à Bruxelles.
MARQUET, Ad., ingénieur, à Dombasle (Meurthe et Moselle).
MARQUET, Charles, négociant, à Ougrée.
MASQUELIN, Emile, avocat, rue Neuve, 8.
MASSANGE, Ad., ingénieur en chef, rue Malibran, 83, à Bruxelles.
MASSART, Emile, comptable, rue Sœurs-de-Hasque, 17.
MASSART, Henri, propriétaire, échevin, à Jupille.
MASSIN, Oscar (Paris), avenue d'Avroy, 64, à Liège.
MASSON, Ch., avocat, boulevard de la Sauvenière, 62.
MASSON, Emile, ingénieur, rue de Chavannes, 31, à Charleroi.
MÉDARD, docteur en médecine, à Tilleur.
MERSCH, François, notaire à Marche.
MERSCH, Joseph, fils, avocat, à Marche.
MESTREIT, Joseph, avocat, rue Paul Devaux, 6.
MEUNIER, J.-B., typographe, rue Haute-Sauvenière,
MEURT-GOURMONT, Nouveau Marché aux Grains, 7, à Bruxelles.
MEYER, Nathan, matériel d'imprimerie, rue Dartois, 37.
MICHA, Alfred, avocat et conseiller communal, rue Louvrex, 73.
MICHEL, Ch., professeur à l'Université de Gand.
MIGNON, commissaire en chef de la ville de Liège.
MINSIER, Camille, ingénieur au corps des mines, à Charleroi.
MONSEUR, prof. à l'Univ. de Bruxelles, avenue d'Avroy, 20, à Liège.
MOREAU, Ernest, notaire, boulevard de la Sauvenière, 128.
MOREAU, Joseph, ingénieur des ponts et chaussées, à Louvain.
MOREAU, Henri, industriel, à Vaux-sous-Chèvremont.
MORISSEAUX, Ch., fabricant d'armes, rue des Bénédictines, 5.
MOSSOUX, négociant, rue des Mineurs, 12.
MOTTAR, Eugène, avocat, rue Courtois, 10.
MOTTARD, Albert, ingénieur civil, à Herstal.
MOTTARD, Georges, avocat, boulevard d'Avroy, 85.
MOTTARD, Julien, quai de Maestricht, 9.
MOUCHET, Louis, instituteur communal, rue Mosselmann, 33.
MOUTON-TIMMERHANS, brasseur, rue Fabry, 34.
MOXHON, Emile avoué et conseiller provincial, place St-Pierre, 20.
MURAILLE, négociant, rue Féronstrée, 82.

- NAGANT, Théophile, restaurateur, place du Sud, à Charleroi.
NAGELMACKERS, Arm., consul d'Espagne, rue du Pot-d'Or, 55.
NAGELMACKERS, Edm., banquier, boulevard de la Sauvenière, 125.
NAMUR, François, artiste-peintre, place Verte, 5.
NANDRIN, François, négociant, boulevard Frère-Orban, 29.
NEEF, Jules, bourgmestre de Tilff, avenue Rogier, 4.
NEEF, Léonce, avocat, avenue Rogier, 9.
NEEF-CHAINAYE, Alfred, industriel, à Verviers.
NEEF, Georges, industriel, à Verviers.
NÉLIS, François, industriel, à Grivegnée.
NEUJEAN, Xavier, avocat et représentant, boulevard Frère-Orban, 7.
NEURAY, mécanicien, rue Ste-Julienne, 19.
NICOLAÏ, Léon, industriel, à Verviers.
NIHOUL, meunier, à Lize-Seraing.
NIZET, Henri, rosiériste, Coronmeuse, à Herstal.
NOË, frères, fabricants, rue d'Archis, 8.
NOIRFALISE, Jules, négociant, quai de l'Université, 5.
NONDONFAZ, Alph., rue Sur-Meuse, 34.
NOTAERT, professeur à l'Athénée, rue Lairesse, 66.
NYST, Pierre, rue Méan, 23.
- ODEKERKEN, Henri, commis à l'Adm. com., rue du St-Esprit, 63.
OFFERMAN, Guido, ingénieur, rue Ste-Gudule, 5, à Bruxelles.
OLIVIER, Henri, négociant, à Verviers.
ORBAN, Jules, industriel, rue du Jardin-Botanique, 35.
ORBAN, Léon, industriel, rue de Marnix, à Bruxelles.
ORTH, Albert, avocat, rue Nysten, 26.
ORTH, Ad., lieutenant, chaussée d'Ixelles, 294, à Ixelles.
- PAQUES, Érasme, quai d'Amercœur, 20.
PAQUOT, directeur-gérant de la Société du Bleyberg.
PAQUOT, Joseph, banquier, rue de la Casquette, 19.
PARENT, Henri, fabricant d'armes, rue St-Gilles, 46.
PARMENTIER, Édouard, avocat, rue de Soignies, 21, à Nivelles.
PARMENTIER, L., prof., à l'Univ., boulevard du Château, 20, à Gand.
PASQUES-BEKKERS, chemisier, boulevard Anspach, 14, à Bruxelles.
PAVARD, Camille, rue de l'Université, 17.

- PAVARD, Lucien, capitaine commandant d'artillerie, à Tirlemont.
PECQ, Léonard, ingénieur, rue Hors-Château, 118.
PECQUEUR, Oscar, professeur à l'Athénée, rue des Anglais, 22.
PÉRALTA (marquis de), ministre plénipotentiaire, avenue Rogier, 29.
PÉRARD, Georges, rentier, rue Louvrex, 117.
PÉREÉ, François, fabricant, rue Bois-l'Évêque, 26.
PÉTERS, Gustave, fabricant, rue de Joie, 56.
PETIT, Léon, ingénieur, à Nivelles.
PETITBOIS, Gustave, ingénieur et conseiller communal, rue Louvrex, 97.
PETY DE THOZÉE, gouverneur de la province, au Palais provincial.
PIETTE, Charles, préparateur à l'Université, rue Fond-Pirette, 62.
PIRENNE, Henri, professeur à l'Université de Gand.
PHILIPPI, Ch., chef de bureau à l'Administr. com., rue de Waremme, 2.
PHILIPS-ORBAN, Charles, rentier, rue Forgeur, 12.
PHOLIEN, C., subs. du Proc. gén., boul. de Waterloo, 86, à Bruxelles.
PICARD, docteur en médecine, quai de la Boverie, 8.
PICARD, Edgar, directeur à Valentin-Coq, à Hollogne-aux-Pierres.
PIRARD, Arthur, sous-chef de bur. à l'Adm. com., rue Fond-Pirette, 37.
PIRLOT, Eug., rentier, boulevard de la Sauvenière, 120.
PIROTTE, Alex., chef de bureau à l'Adm. com., rue Jonruelle, 32.
PLESSERIA, God., secrétaire du Crédit général, quai de Longdoz, 63.
PLOMDEUR, Jean, négociant, rue de la Madeleine, 14.
PLUCKER, Th., professeur à l'Université, rue des Angés, 3.
PLUMIER, ingénieur des Mines, place de la Licour, à Herstal.
POISMAN, boulevard de la Sauvenière, 123.
POLAIN, E. avocat, rue de l'Université.
POMMERENKE, Henri, pharmacien, place St-Pierre, 4 bis.
PONCELET, Félix, dessinateur, à Esneux.
PONCIN, Olivier, négociant, rue Ste-Marguerite, 29.
POSTULA, Henri, directeur d'institut, rue Chevaufosse, 11.
POSWICK, Eugène, à Engihoul par Engis.
POULET, Georges, rue de l'Harmonie, 5.
PREUDHOMME-PREUDHOMME, industriel, à Huy.
PROST, Henri, rue de la Casquette, 39.
PROTIN, M^{me} veuve, rue Féronstrée, 24.
PUTZEYS, Félix, professeur à l'Université, boulevard d'Avroy, 71.

RAHIER, P., rue Jonruelle, 22.

RASKIN, Victor, directeur du Théâtre wallon, rue des Guillemins, 7.

RASSENFOSSE, Armand, boulevard Frère-Orban, 33.

RAXHON, Henri, industriel, rue des Carrières, 31, à Verviers.

RAZE DE GROULARD, Alph., industriel, à Esneux.

RAZE, Aug., ingénieur à Ougrée.

REBLÉ, Louis, directeur de la fabrique d'armes, rue du Vert-Bois, 52.

REMACLE, secrétaire communal, à Dinant.

RÉMONT, Joseph, architecte, quai de l'Industrie, 19.

RÉMONT, Lucien, dir. des laminoirs, rue du Collège, 33, à Châtelet.

REMOUCHAMPS, Em., architecte provincial, rue d'Archis, 1.

REMOUCHAMPS, Joseph, négociant, rue du Palais, 46.

RÉMION, Charles, à Verviers.

REMY, Alfred, à Chokier.

REMY, notaire, rue André-Dumont, 18.

RENARD, conseiller communal, rue des Vennes, 263.

RENARD, Maurice, avocat, rue Fusch, 12.

RENKIN, François, fabricant d'armes, rue de Joie, 43.

RENKIN, conseiller communal, avenue Rogier, 24.

RENKIN, Henri, banquier, à Marche.

RENKIN, François, à Ramioul (Val-St-Lambert).

RENNOTTE, Nicolas, rentier, boulevard de la Constitution, 24.

RENSON, Antoine, conseiller à la Cour, rue du Parc, 13.

RÈSER, Arthur, directeur du pensionnat de l'Athénée, à Tournai.

REULEAUX, Fernand, avocat et échevin, rue Basse-Wez, 48.

REULEAUX, Jules, consul général de Belgique dans la Russie méridionale, à Odessa (rue Hemricourt, 33).

RICHARD, conseiller à la Cour d'appel, place de Bronckart, 7.

RIGA, artiste-musicien, rue Royale, 162, à Bruxelles.

RIGA, commissaire-voyer, à Chokier.

RIGO, Jos., chef de bureau à l'Adm. com., rue Nysten, 16.

RIGO, Pierre, chef de bureau à l'Adm. com., Fond Saint-Servais, 4.

ROBERT, Georges, avoué à la Cour, rue d'Archis, 44.

ROBERT, Victor, avocat et conseiller provincial, rue Louvrex, 64.

ROBERTI, D., rentier, rue Naimette, 9.

ROBERTI-LINTERMANS, ingénieur principal des Mines, rue des Drapiers, 63, à Ixelles.

ROCOUR, G., ingénieur, avenue Rogier, 18.
ROLAND, Jules, négociant, rue Volbruck, 7.
ROLAND, Léon, rue Bonne-Nouvelle, 77.
ROMEDENNE-FRAIPONT, J.-F., banquier, place du Théâtre.
ROMÉE, H., docteur en médecine, rue Bertholet, 1.
RONKAR, E., chargé de cours à l'Université, rue St-Gilles, 263.
ROSE, John, fils, industriel, à Seraing.
ROSIER, Joseph, artiste-peintre, rue du Pot-d'Or, 7.
ROUFFART, place Saint-Lambert, 28.
ROUMA, Antoine, rue Libotte, 11.
ROUMA, Olivier, directeur d'Institut, Fond-St-Servais.
ROUSSEL, Charles, échevin, à Ath.
RUFER, Philippe, artiste-musicien, Gentiner Strasse, 37, à Berlin.
RUTTEN, Toussaint, commissionnaire-expéd., rue Bonne-Nouvelle, 59.
RUTTEN, échevin, rue Dartois, 26.

SAUVENIÈRE, Jules, professeur à l'Athénée, rue Bassenge, 17.
SCHAEFFERS, Nestor, rue Guinard, à Gand.
SCHIFFERS, docteur en médecine, boulevard Piercot, 18.
SCHOEMANS, Désiré, commis à l'Adm. com., rue Saint-Esprit, 28.
SCHOLBERG, A., fabricant d'armes, rue Forgeur, 22.
SCHREDER, bourgmestre d'Esneux.
SCHUIND, Nic., commis des postes de 1^{re} classe, rue Naimette, 10.
SEMERTIER, Ch., pharmacien, rue Ste-Marguerite, 78.
SERVAIS, photographe, rue Nagelmackers, 6.
SIMONIS, J., instituteur, à Trasenster (Fraipont).
SIOR, Em., rentier, rue Marexhe, à Herstal.
SMEETS, docteur en médecine, place St-Barthélemy, 4.
SNYERS, docteur en médecine, rue de l'Évêché, 18.
SOUBRE, Joseph, avocat, à Verviers.
SOUGNEZ, A., étudiant en droit, place de Bronckart, 11.
SOURIS, Laurent, commis à l'Adm. communale, rue Bertholet, 8.
SPRING, W., professeur à l'Université, rue Beekmann, 32.
STASSE, A., chef comptable à la station, rue Rogier, 24, à Verviers.
STES, Gustave, rue Féronstrée, 37.
STÉVART, A., ingénieur et échevin, rue Paradis, 75.
SWAEN, A., professeur à l'Université, rue de Pitteurs.

- TAILLARD, pharmacien, rue Chaussée des Prés, 59.
TART, O.-J., banquier, rue Pont-d'Ile, 12.
TASKIN, Léopold, industriel, à Jemeppe.
TERFVE, Oscar, professeur à l'Athénée, à Namur.
THIRIAR, G., rue Léopold, 19.
THIRIART, Gustave, imprimeur, quai de la Batte, 5.
THIRIAR, Léon, place Verte, 7.
THIRIART, Léon, ingénieur, rue Simon Dister, à Ans.
THIRY, Fernand, professeur à l'Université, rue Fabry, 1.
THONNARD, Jules, propriétaire, boulevard d'Avroy, 47.
THONNARD-APEL, G., boulevard de la Sauvenière, 135.
THUILLIER, Philippe, quai Orban, 3.
THYS, Albert, capitaine d'état-major, admin. de l'Etat indépendant du Congo, rue Thérésienne, 16, à Bruxelles.
THYS, Joseph, ingénieur agricole, rue des Croisiers, 4.
TIHON, docteur en médecine, à Burdinne.
TILKIN, Alph., réd. en chef du journ. *Li Spiron*, rue Lambert-le-Bègue, 7.
TILMAN, Gustave, rentier, à Bernalmont.
TOUSSAINT, Joseph, ingénieur, rue Ortélius 30, à Bruxelles.
TOUSSAINT, Aug.-Joseph, avocat, rue St-Séverin, 84.
TRASENSTER, Paul, ingénieur, boulevard d'Avroy, 53.
TRUFFAUT, Constant, pharmacien militaire, à Ostende.
VAILLANT-CARMANNE, H., imprimeur-éditeur, rue St-Adalbert, 8.
VAILLANT, Charles, étudiant en droit, rue St-Adalbert, 8.
VALENTIN, Louis, agent d'assurance, rue des Eburons, 27.
VAN AUBEL, Charles, rue Louvrex, 107.
VAN BECELEARE, avocat, rue du Marteau, 15, à Bruxelles.
VANDENBERGH, Paul, notaire, à Jupillo.
VANDENBERGH, Edouard, rentier, rue Forgeur, 8.
VAN GOIDSNOVEN, docteur en médecine, rue de la Casquette, 45.
VAN HAGENDOREN, avocat, rue de Pitteurs, 35.
VAN HOEGARDEN, P., boulevard d'Avroy, 7.
VAN MARCKE, Ch., avocat, rue des Clarisses, 30.
VAN ORMELINGEN, avocat, rue d'Amercéeur, 60.
VAN SCHIERPENZEEL-THIM, direct.-général des mines, rue Nysten, 34.
VAN SCHIERPENZEEL-THIM, Louis, consul général de Belgique à Moscou (rue Nysten, 34).

VAN STRYDONCK-LARMOYEUX, quai des Tanneurs, 4.
VAN WEERT, architecte, rue Louvrex, 8.
VAN ZUYLEN, Ernest, place St-Barthélemy, 6.
VAN ZUYLEN, Joseph, négociant, rue d'Archis, 26.
VAN ZUYLEN, Léon, ingénieur, boulevard Frère-Orban, 51.
VAPART, Léopold, boulevard Piercot, 24.
VERDIN, Louis, rue Hocheporte, 71.
VINCENT, bandagiste, rue Sur-Meuse, 1.
VIOT, Léon, rentier, boulevard de la Sauvenière, 7.
VIVARIO, Nic., rentier, rue Lonhienne, 2
VOUÉ, Joseph, propriétaire, à Laroche.

WALEFFE, Pierre, directeur d'école, rue de Sluse, 15.
WARNANT, Julien, avocat et représentant, avenue Rogier, 16.
WASSEIGE, Joseph, industriel, rue Lebeau, 6.
WATHELET, Alf., docteur en droit, chez M. Hiles, 113, Ladbroke,
groave Road Notting Hill, London W.
WATHELET, Emile, négociant, rue Grétry, 25.
WAUTERS, Edouard, rentier, boulevard Piercot, 10.
WEBER, Armand, ingénieur-opticien, à Verviers.
WERSON, Antoine, quai Henvard, à Bressoux.
WILLAME, Georges, rue de Charleroi, 77, à Nivelles.
WILLEAUME, négociant, place Verte, 5.
WILLEM, Joseph, président du Caveau liégeois, à Chênée.
WILMET, rentier, rue des Guillemins, 28.
WILMOTTE, propriétaire, à Anvers.
WILMOTTE, Maurice, professeur, Mont St-Martin, 35.
WINCQZ, Félicien, à Beloeil.
WITMEUR, Alphonse, rue Jonruelle, 26.
WITMEUR, Henri, ingénieur et professeur à l'Université, rue d'Écosse,
12, à Bruxelles.
WOOS, notaire à Rocour.

ZANARDELLI, Tito, professeur, rue du Pepin, 19, à Bruxelles.
ZEYEN, Hubert, photographe, boulevard de la Sauvenière, 137.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Rapport du jury sur le concours national wallon. (Poésies diverses).	5
XXVe anniversaire de Sa Majesté Léopold II, par Auguste Vierset	13
On foyou d'histoire, par Godefroid Halleux	17
Léopôld II, par Emile Gérard	21
Vingt cinq an, par Félix Poncelet.	24
Rapport du jury sur le concours national wallon (crâmnignons)	24
Ah ! riv'nez, bèllès journêye ! par Charles Goossens.	37
Lès héritir dè Roi, par ***	40
È-ce qui ça n' vos chonne pus bon ? par Auguste Vierset. . .	44
L'ovri contint, par Émile Gérard	46
Rapport du jury sur les 15 ^e et 16 ^e concours de 1890 (scènes dialoguées, contes, satires)	49
Deux tiêsse di hoye, par Godefroid Halleux	57
Nos bons vix, par Jean Bury	66
Lès brocale, par Félix Poncelet	79
Li marchî dès vix-warêsse, par Émile Gérard	81
Li crâs pèquêt, par Henri Witmeur	85
Li tailleûr èt l'èvêque, par Henri Witmeur.	88
Rapport du jury sur le 4 ^e concours de 1890 (mots omis) . . .	91
Rapport du jury sur le 14 ^e concours de 1890 (satire sur un musée)	93
Rapport du jury sur le 2 ^e concours de 1890 (vocabulaires technologiques)	95
Vocabulaire de l'apothicaire-pharmacien, par Charles Semertier	105
Vocabulaire du chapelier en paille, par G. Marchal et J. Vertcour	221
Vocabulaire du pêcheur, par Achille Jacquemin.	245
Vocabulaire des mouleurs, noyauteurs et fondeurs en fer, par Achille Jacquemin.	281

	Pages.
Vocabulaire des graveurs sur armes, par Jean Bury	311
Vocabulaire des tailleurs de pierre	325
Rapport du jury sur le 13 ^e concours de 1890 (pièces de théâtre)	344
Li pipe d'â Štochêt, comèdève en ine ake, par Jean Bury . . .	359
A molin, comèdève en ine ake, par Félix Poncelet	391
Li keûre d'â Soussour, comèdève è deux ake, par Godefroid Halleux	419
Fragments de la comédie : Lès bouteû-fou, par Auguste et Clément Déom.	473
Fragments de la comédie : Plaisir di vix, par Théophile Bovy.	513
Rapport du jury sur le 6 ^e concours de 1890 (vocabulaire des monnaies)	529
Rapport du jury sur le 12 ^e concours de 1890 (conte en prose) .	532
Les sottaî, par Gustave Marchal	536
Rapport du jury sur le 17 ^e concours de 1890 (cràmignon, chanson, etc.)	541
El savoyârd, par Georges Willame	544
Mès nous sabot, par Émile Gérard	547
Li groumêt, par Félix Poncelet	549
Todi contint, par Félix Poncelet	552
Vinez-v' è bois, par Alphonse Tilkin	555
L'orège, par Émile Gérard	557
Mélanges	559
Matante Gètrou, par Émile Gérard	561
Jâsez m'ennè et ni m'è jâsez nin, par Émile Gérard.	564
Lès longuès amour, par François Dehin	567
Lès éfant d' fabrique, par Édouard Remouchamps	568
Ji n'oise, par Émile Gérard	570
Li p'tite Lucève, par Édouard Remouchamps	572
Rapport du Président (30 mai 1891)	575
Chronique de la Société	581
Rapport du bibliothécaire	584
Liste des membres au 31 décembre 1891	I

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE

DE LITTÉRATURE WALLONNE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME XVII.

WILLIAMS
WELLES

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ LIÉGEOISE
DE
LITTÉRATURE WALLONNE

DEUXIÈME SÉRIE

TOME XVII



LIÈGE
IMPRIMERIE H. VAILLANT-CARMANNE
Rue St-Adalbert, 8.

—
1891

DICTIONNAIRE

DES

SPOTS OU PROVERBES WALLONS

PAR

Joseph DEJARDIN

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE

PRÉCÉDÉ D'UNE

ÉTUDE SUR LES PROVERBES

PAR **J. STECHER**

MEMBRE HONORAIRE

2^{me} édition coordonnée et considérablement augmentée avec la collaboration de

JOSEPH DEFRECHÉUX

BIBLIOTHÉCAIRE-ARCHIVISTE DE LA DITE SOCIÉTÉ

TOME PREMIER

A — J

AVANT-PROPOS

Le dictionnaire des *Spots*, dont je présente la seconde édition sous les auspices de la *Société liégeoise de littérature wallonne*, a été publié en 1861, à la suite d'un concours. Le titre de la première édition donne le nom de tous les concurrents et fait connaître dans quelle mesure ils ont contribué à ce recueil.

Je reproduis tout l'ouvrage primitif; mais il est considérablement augmenté, parce que j'ai pu faire librement mes recherches, n'étant plus tenu au secret, comme à l'époque où je devais présenter mon travail à la *Société*. Aussi ai-je pu m'adresser à beaucoup de personnes qui m'ont gracieusement prêté leur aide et que je tiens à remercier ici publiquement de leur précieuse collaboration.

Presque tous les proverbes de Tournai m'ont été fournis par M. Aug. Leroy, contrôleur des postes,

qui, pendant plusieurs années (1884 à 1888), a donné dans les *Etrennes tournaisiennes* un recueil intéressant de proverbes et dictons et qui, quand il en a cessé la publication, a eu l'obligeance de m'en communiquer encore une liste inédite.

Les proverbes de Jodoigne m'ont été transmis par M. Edmond Etienne, négociant, auteur de plusieurs pièces de théâtre. Il m'en a adressé une liste d'environ 400. Il a eu aussi l'extrême complaisance de me traduire presque tous nos proverbes en dialecte de sa ville.

L'*Aclot*, journal qui a paru à Nivelles de 1888 à 1890, a publié une série d'articles dus à la plume de M. Georges Willame (sous le pseudonyme de *Stoisy*), dans lesquels j'ai pu faire une ample moisson.

Pour Frameries (Borinage), j'ai compulsé le journal *Tambour battant* (1885-1888) qui contenait, chaque semaine, un article wallon signé *Bosquetia* (lire Joseph Dufrane).

La Marmite, gazette qui se publie à Namur depuis 1884, a fait paraître dans ses divers numéros une grande collection de proverbes que j'ai utilisée en la complétant par ceux que j'ai recueillis dans les *aurmonaque di Nameur*, dus à Charles Wérotte et à ses continuateurs.

La Société wallonne a publié un travail de M. Alexandre intitulé : *li p'tit corti aux proverbes wallons*, en dialecte de la Famène (Marche). L'ordre des proverbes dans ce poème, ainsi que dans un supplément manuscrit déposé à notre bibliothèque, étant

uniquement déterminé par la rime, j'ai dû remettre les citations que j'en ai faites aux places convenables.

En outre, j'ai pu puiser beaucoup d'exemples nouveaux dans les publications de notre *Société*, dans les annuaires du *Caveau liégeois* et du *Caveau verviétois* et dans les œuvres des nombreux auteurs qui ont surgi depuis 1860 et dont les noms sont soigneusement annotés.

Enfin, en 1861, M. Hoffmaan, de Hambourg, avait adressé à la *Société* une collection de proverbes de la basse Allemagne ayant quelque rapport avec nos *Spots*. Elle a paru au tome V de la première série de nos bulletins. J'ai cru devoir mentionner cette œuvre; je fais remarquer toutefois que presque tous ces proverbes ne sont pas propres à la basse Allemagne, mais qu'ils se retrouvent également dans d'autres parties de l'empire. Je me suis dispensé de citer chaque fois le nom de M. Hoffmaan, l'avertissement que je donne ici devant suffire au lecteur.

J'ai agi de même pour les proverbes de Tournai, de Jodoigne, de Nivelles, de Frameries, de Namur et de Marche. Presque tous sont dus aux littérateurs que j'ai cités plus haut et je saisis cette occasion pour leur adresser de nouveau mes plus sincères remerciements et leur témoigner toute ma gratitude.

M. Jean Stecher, dans son rapport sur le concours, déposé en mai 1861, avait donné une très remarquable étude sur les proverbes. Celle-ci devait naturellement être reproduite. Le savant professeur a

bien voulu revoir son œuvre et je la réédite comme préambule.

Quant à l'orthographe, il ne m'a pas été possible de suivre en tout point celle que la *Société liégeoise* a préconisée pour obtenir dans ses publications une manière d'écrire à peu près uniforme. C'est que, d'une part, mon travail est la réédition d'une œuvre déjà connue et souvent citée ; d'autre part, les nombreux exemples que j'ai recueillis dans tous les dialectes de la Wallonie belge, ne pouvaient se ramener complètement à cette orthographe unique ; force m'a donc été de prendre quelques libertés (1).

JOSEPH DEJARDIN.

(1) Il ne sera peut-être pas sans intérêt de rappeler l'accueil qu'a reçu la première édition du *Dictionnaire des spots*. Parmi les articles qu'on lui a consacrés, je citerai surtout :

Le compte rendu qu'en a donné M. Félix Liebrecht dans les *Heidelberger Jahrbücher der Literatur*, 1862, p. 849-856. Ce travail a paru ensuite en français dans la *Belgique contemporaine*, 1862, p. 257-266.

Voir aussi H. L. Hoffmann : *Staats und gelehrte Zeitung des Hamburgischen unpartheiischen Correspondenten* du 23 octobre 1862 et *Journal de Liège* du 3 novembre 1862.

The examiner (London), 10 january 1863, p. 24.

La Semaine, de Malmédy, 7 juin 1862. A. N. (Arsène de Nove).

L'ami de l'ordre de Namur, 8 décembre 1862 (Jules Borgnet).

La Meuse du 11 novembre 1862.

Annales de la société archéologique de Namur, 1863, t. 8, p. 97.

Mélusine, t. IV, p. 366 et *Bulletin de la société*, t. XV, 2^e série, p. 236-237 (H. Gaidoz).

ÉTUDE SUR LES SPOTS

PAR

J. STECHER.

Lorsque saint Eloi, au septième siècle, veut convertir les Flamands, il leur reproche leurs sorciers, leurs augures par l'éternuement ou par le chant des oiseaux, leurs mascarades, leurs jours fastes et néfastes, leurs ripailles aux cimetières, leurs danses solsticiales, leurs scapulaires païens, leurs prières intéressées, leurs *ex-voto* auprès des pierres, des sources et des arbres consacrés, leurs sabbats nocturnes dans les carrefours. Cent ans plus tard, pour la conversion des Wallons, le concile de Leptines en Hainaut, énumère les vieilles pratiques dans les trente articles d'une nomenclature connue sous le nom de : *Indiculus superstitionum et paganiorum* ⁽¹⁾. Il insiste sur les sacrifices des bûchers funéraires, sur les farandoles qu'on s'obstine à faire entrer dans les églises ⁽²⁾, sur les talismans,

(¹) A. SCHAYES. *La Belgique et les Pays-Bas avant et pendant la domination romaine*, t. II, pp. 143-154.

(²) En 1283, Jean de Flandre, prince-évêque de Liège, est encore obligé de renouveler cette défense pour les *crémignons* menés par des femmes.

les formules d'incantation et les vers magiques. Il dit anathème à toutes les croyances baroques que le bon Des Roches retrouvait dans la *Philosophie de la Quenouille*. Le concile ne veut plus que les sorciers fassent la pluie et le beau temps. Il proscriit sans pitié les courses symboliques à l'entrée de chaque saison (1). Il défend d'attacher aux images des saints des *ex-voto* en forme de pieds ou de mains taillés en bois, en cire, etc. Les poupées que les jeunes fiancées consacraient à la déesse Freya (2) et les adages qu'on débitait sur les influences de la lune n'étaient pas un moindre sujet de réprobation chrétienne.

Aujourd'hui, tous ces documents de propagande des premiers chrétiens sont fouillés et déchiffrés, mais par des esprits plutôt curieux et chercheurs. Un terme anglo-américain, *folk-lore* (en flamand, *volk-leer*) est devenu leur cri de ralliement. Croyances et coutumes, traditions et superstitions, formules et devises, devinettes et calembours, anecdotes et visions, chansonnettes, brocards, sobriquets et proverbes, voilà leur gibier, comme dirait Montaigne.

Or, parmi ces épaves du passé, quoi de plus attractif et de plus suggestif que les proverbes ? N'est-ce pas la littérature la plus ancienne, la plus spontanée et la plus abondante ? Consultez seulement la *Bibliographie parémiologique* de Duplessis, ou

(1) Celles qui se sont conservées ont dû se christianiser, par exemple la fête de Saint-Evermère, à Russon près de Tongres, ou se sont transformées en simples kermesses ou ducasses, par exemple le *Doudou* à Mons, le *Beerendans* et les chasses à l'homme sauvage en Flandre ou tel autre *rite de mai*.

(2) Dicite, pontifices, in sacro quid facit aurum ?

Nempe hoc quod Veneri donatæ a virgine puppæ. (Perse, 2^e satire.)

voyez, pour l'Italie seule, ou même pour la Sicile exclusivement, la moisson signalée par le folkloriste Giuseppe Pitré (*Proverbi siciliani*, Palerme, 1880, 4 vol. in-12). Il est du pays où les proverbes (*mutti*) sont proclamés infaillibles paroles d'Évangile :

Li mutti su' Vancelii di missa (1).

Un autre folkloriste célèbre, Félix Liebrecht, rendant compte de la première édition du *Dictionnaire des spots* (2), montre les rapports qui partout existent entre les proverbes et l'évolution instinctive des peuples. Aussi regrette-t-il la rareté des *spots* qui diffèrent radicalement des dictons français par quelque détail bien éburon. Il pense avec Herder, le poétique auteur des *Voix des peuples*, que ces formes naïves ou goguenardes reflètent à merveille le tour d'esprit des nations. Avec Ferdinand Denis il dirait volontiers : " Le proverbe est tout simplement la voix vivante de l'humanité qui parle, pleure ou rit toujours et qui ne se taira jamais. „ Pour Lamartine, ce sont de vénérables médailles d'autrefois.

Fidèle à l'esprit de ses fondateurs (3), la Société liégeoise de littérature wallonne devait s'intéresser à ces fouilles qui arrivent aux couches les plus profondes de l'esprit national. Au prix même de la rudesse, on devait rechercher les vieilles pensées aux tournures primesautières. Qu'importait la naïveté

(1) *Mutti*, en dialecte sicilien, c'est proprement *mot*, dicton (en flamand *sprekwoord*).

(2) Dans *Heidelberger Jahrbücher der Literatur* (1862, n° 34). Cet article assez étendu a été traduit dans une revue mensuelle de Liège, la *Belgique contemporaine*, t. 4 (décembre 1862).

(3) Des 1858, la Société publiait sous le nom de *Mélanges*, du véritable folklore.

de l'ironie, l'extravagance de l'hyperbole ? Enigmes, allégories, allusions, antithèses, métaphores, métonymies, " ce sont titres, comme dit Montaigne, qui touchent le babil de vostre chambrière ! „ Il y a même des onomatopées qui ne servent qu'à mieux incruster la vérité la plus banale. Mons et Namur ont : " C' qui vient de *rif*, s'en va d'*raf*. „ Liège dira : " Il n'a ni *rim* ni *ram*. „ Le français aimait à répéter : " Ce qui est venu de pille, pille, prest s'en va de tire tire. „ Et en Sicile, aujourd'hui encore, (Pitré, CVII) le contadin s'amuse à patoiser : *Quel che vien di ruffa et raffa, se ne va di buffa in baffa*.

Voilà ce que le spirituel Sénèque, dans sa causerie avec Lucilius (ep. XCIV), ne voulait pas reconnaître, s'attachant trop à dénoncer la superfluité de ces truismes, de ces vérités trop vraies.

Souvent, c'est le livre, le savant même (par exemple la *Saluberrima schola* de Salerne), qui crée le mot, le *motteggio*, comme disent les Italiens. Mais le peuple refait, défait, déforme tout à sa manière, comme il travestit les termes ou dénominations de l'étranger qu'il affuble fatalement de sa défroque. Aussi quelle bigarrure, mais quelles piquantes surprises !

" Chez les Italiens, dit le Bibliophile Jacob, le proverbe est spirituel et fin. Chez les Espagnols, il est fier et hardi : il emploie de préférence, des expressions élevées, et il sied aux nobles. Chez les Français, il est surtout incisif et moqueur ; il est né dans la basse classe, il ne craint pas de s'attaquer aux grands et aux riches, il affecte une liberté de langage qui va

souvent jusqu'à la licence. En Angleterre, en Allemagne, chez les peuples du Nord, il est sévère, froid, parfois plein d'*humour*. „

Est-ce entre le Nord et le Midi que nous placerons la Belgique ? Pour cela, il faudrait peut-être consulter le recueil germano-romain d'Ida et Otto de Reinsberg-Düringsfeld, et sans craindre un peu de cosmopolitisme, parcourir les *international titulaturen* (Leipzig 1872 — 1875) ⁽¹⁾. D'autre part, n'y aurait-il rien à tirer des brocards lancés de quartier à quartier, de ville à ville, de province à province, de pays à pays, comme le développe si curieusement M. Pitré (p. CLXXXIX à CXCX) ? Les rivalités de voisins semblent bien plus fécondes en satires, en sobriquets, en *spots*, que les oppositions de races, bien que, malgré des siècles d'Évangile, le peuple en soit encore à prendre, comme un romain, pour ennemi tout ce qui est étranger. Cicéron, pourtant, le païen, semblait déjà se scandaliser de la maxime des Douze Tables : “ *Adversus hostem aeterna auctoritas*, — Contre l'étranger le droit est éternel. „

Cette antipathie si peu évangélique n'empêche pas les emprunts. A Liège, beaucoup considèrent comme autochthone et original : *Fer et disfer, c'est todi ovrer* ; tandis qu'à Paris, de tout temps on a gouaillé : “ faire et défaire, c'est toujours tra-

⁽¹⁾ Cf. Das Sprichwort der neueren Sprachen, Erfurt, 1877.

Parömiologische Studien (11^e et 12^e Jahresbericht über die Realschule, Zwickau, 1880).

Ida von Düringsfeld. Das Sprichwoort als Kosmopolit. Leipzig, 1866.

Dr A. Otto. Die Sprichwörter und Sprichwörlichen Redensarten der Römer. Leipzig, Teubner, 1890.

vallier „ et qu'en Italie on ne dit guère autrement ⁽¹⁾. Si dans la patrie des *spots*, on a : *Les p'titès corotte fet les grandès rivîr*, les Anglais ripostent par *Little streams make large rivers*.

S'agit-il bien d'emprunt ? *That is the question*. Le folkloriste palermitain avoue lui-même qu'il est difficile de résister à ce qu'on pourrait appeler la tentation historique. Chatouilleux mystère, après tout, que ces origines de mots saillants ! Deux systèmes sont, à chaque instant, en présence : y a-t-il eu partout création spontanée ? ou bien faut-il admettre une infiltration, une imitation, un emprunt ?

Le plus sage à coup sûr serait de s'en tenir au doute, dès que les indications vraiment historiques font défaut. Aussi bien, n'est-ce pas déjà un gain de science, si l'on constate des faits, si l'on parvient à authentifier un mot curieux, tiré de sa gangue cosmopolite et rayonnant enfin de toute son originalité native ?

En tout cas, la Société liégeoise de littérature wallonne, friande, par définition, de vocables indigènes, devait croire que la rubrique du *spot* donnerait une large cueillette de trouvailles *culturhistoriques*, comme dit l'allemand. Incontestablement il lui appartenait, il lui incombait d'attirer les travailleurs sur cette piste. Elle espérait, à bon droit, que son appel, tôt ou tard, serait suggestif.

⁽¹⁾ *Fare et disfare l'è tute un lavorare*, à Polésine-di-Rovigo, d'après *Archivio per lo studio delle tradizioni popolari* (Palerme, 1890). — *Nadale al balcon, Pasqua al tizon* correspond au liégeois : *Blanc Noié, vètès Pâques*, mais à *contrario*.

Pour le troisième concours de 1860, on avait donc demandé « la collection la plus complète possible des proverbes, adages, etc., (*spots*), usités en wallon. », On recommandait, comme de raison, qu'on recueillît surtout les dictons particuliers à cet idiome, en les traduisant et en indiquant, s'il y avait lieu, leur origine historique.

Il résultait de ce programme que les concurrents pouvaient et même devaient parcourir tous les champs de la Wallonie. On désirait seulement que les dictons qu'on parviendrait à réunir, eussent une physionomie vraiment wallonne, quelque chose qui dénonçât franchement leur provenance (¹). Cette extension des recherches parémiographiques était d'autant plus naturelle que l'article 1^{er} des Statuts propose l'étude comparative des dialectes wallons, et que la Société les a d'ailleurs tous compris dans les travaux à faire sur la géographie linguistique de nos provinces. Sans doute, on pouvait s'attendre à une prédominance de matériaux liégeois, mais il était permis d'espérer des mémoires où l'on aurait cherché à grouper les pensées et les locutions les plus populaires de la Belgique romane en général. Un travail de cette nature s'est déjà fait

(¹) Comme pour le type indien : « Le juste doit imiter le bois du sandal qui parfume la hache dont on le frappe. » — « Le paria des parias c'est l'homme qui méprise son semblable. » — Pour le type arabe : « La vengeance ne répare pas un tort, mais elle en prévient cent autres. » — Pour le type chinois : « Avec le temps et la patience la feuille de mûrier devient satin. » — « Quand il y a du riz qui se moisit à la cuisine, il y a un pauvre qui meurt de faim à la porte. » — Comme type russe : « En été prépare le traîneau. » — « Patience, cosaque, et tu deviendras hetman. — Avec un morceau de pain on trouve le paradis sous un sapin, » etc., etc.

Quant au type *individuel*, en voici un de Bossuet qui porte sa griffe de lion : « La sagesse humaine est toujours courte par quelque endroit. »

plus d'une fois pour la Belgique thioise; qui ne voit que le moment approche où il sera possible d'entreprendre, au moyen de ces recueils de proverbes, la curieuse histoire des échanges intellectuels qui ont dû s'opérer entre Flamands et Wallons pendant mille ans de coexistence? Les lignes politiques bilingues que la Flandre, le Brabant et le pays de Liège ont si souvent vu persister à travers tant d'obstacles, permettent de retrouver, dans nos traditions et dans nos annales, de précieuses données sur la façon dont les peuples se stimulent, s'imitent et se modifient réciproquement sans effacer leurs traits distinctifs.

Mais n'est-ce pas attribuer à des curiosités d'érudit une portée trop haute, trop philosophique?

“ Les proverbes, dit M. Francis Wey (*Remarques sur la langue française*, II, 248), sont en général le produit de la raison froide et en quelque sorte l'algèbre des idées matérielles. Cette soi-disant sagesse des nations, produit du *gros bon sens*, c'est-à-dire de l'intérêt matériel étroitement calculé, résume d'ordinaire l'égoïsme, la couardise prévoyante, la honteuse habileté qui constituent le savoir-vivre des gens dénués de cœur et de sensibilité ⁽¹⁾. „

Mais d'abord on ne songe pas à faire de l'histoire des proverbes toute l'histoire intellectuelle et morale des nations; ils ne sont qu'un des aspects du passé. Ensuite, s'ils ont presque toujours le terre-à-terre qu'on aime à leur reprocher aujourd'hui,

(1) Pitré trouve cette assertion exagérée (p. LXXXVI), mais l'adopte en partie (p. CCXXVIII).

s'ils répondent à des appétits plus souvent qu'à des principes, il leur arrive aussi de répéter de grandes vérités et de répondre à des sentiments délicats (1).

Il ne faut pas confondre le *proverbe* avec l'*apophthegme*, pensée brillante, mais parfois pédantesque et emphatique, ni avec l'*aphorisme*, auquel on peut demander la précision d'une définition rigoureuse, ni surtout avec l'*axiome*, indémontrable point de départ d'une démonstration. C'est affaire aux temps naïfs d'y voir une haute et mystérieuse sagesse, la sublimation des travaux philosophiques et le *nec plus ultra* des efforts de l'humanité se résignant à dire avec une *fabilla* espagnole du 13^e siècle :

“ Nous ne pouvons être meilleurs que nos prédécesseurs (2). „

Au moins Publilius Syrus y mettait-il un correctif : “ *Optimum est sequi majores, recte si præcesserint.* „ Rien de mieux que de suivre les ancêtres, pourvu qu'ils aient marché droit.

Le proverbe n'est pas même toujours une maxime, car il aime à descendre dans les bas-fonds de la société et la forme

(1) Quelquefois ce ne sont que des doléances communes à tous les siècles. Par exemple, ce distique du moyen âge :

Les gens du jour d'huy ne font plus
Que deviser de leurs escuz.

(2) Les latineurs des vieux temps disaient souvent : *Non innovetur etiam in melius.* — Une prudence un peu myope dicta au peuple cet axiome : « Ne quittez pas le bien pour faire le mieux. » — Aujourd'hui on n'a pas tort de répéter « bien est bien, mais mieux est meilleur. » Si l'on s'en tenait strictement aux proverbes, l'humanité n'avancerait guère. J'aime mieux le *cessent solita, dum meliora* de l'imprimeur gantois Joos Lambrecht que la devise rhétorique de son compatriote le peintre-poète Lucas d'Heere, *T'outste is het beste* (le plus vieux, c'est le mieux).

sentencieuse qu'il y affecte est bien souvent sans grâce et sans délicatesse.

Ce qui constitue essentiellement le proverbe, c'est sa vogue populaire. Tout ce qui devient proverbe ne mérite pas toujours de le devenir. " Il faut, remarque Voltaire, distinguer dans les vers de Boileau, ce qui est devenu *proverbe* d'avec ce qui mérite de devenir *maxime*. Les maximes sont nobles, sages et utiles, elles sont faites pour les hommes d'esprit et de goût, pour la bonne compagnie. Les *proverbes* ne sont que pour le vulgaire, et l'on sait que le vulgaire est de tous les états. „ C'est ce qui faisait dire au père Bouhours, d'une façon plus aristocratique pour la forme que pour le fond, que les sentences étaient les proverbes des honnêtes gens comme les proverbes étaient les sentences du peuple.

On conçoit qu'il faille beaucoup d'art pour assaisonner aujourd'hui ces quolibets et ces pensées souvent triviales. Selon le journal de Trévoux, les proverbes qui faisaient autrefois une partie des richesses de la langue, n'entrent plus en un discours sérieux et dans des compositions relevées.

Pour l'abbé Roubaud ce sont des mots ou dits sentencieux, familiers et populaires. Aussi bien, le nom lui-même le fait voir. *Proverbium* a signifié primitivement et littéralement une locution, une phrase quelconque, toujours sous la main, toujours sur la langue. Il va de soi que le peuple ne répète et par conséquent ne retient que ce qui l'a frappé. Or, dans les temps reculés, ce n'est pas dans les masses qu'il faut chercher l'élévation, la

générosité des sentiments ou la délicatesse des nuances. Quelle peut donc être la fortune des proverbes ? C'est d'exprimer d'une façon vive et forte une préoccupation, bonne ou mauvaise, haute ou basse, de telle ou telle époque, de telle ou telle nation. Le grammairien Donat a raison de dire : *accomodatum rebus temporibusque*. Le mot, pour réussir, a dû être au niveau de l'époque qui l'a vu naître.

C'est en se mettant au pas des temps et des choses que cette parole, toujours prête à passer de bouche en bouche, devient ce qu'on appelle proprement un *adage*. Le philologue Festus donne pour interprétation étymologique : *ad agendum apta*, c'est-à-dire, ce qui peut servir pour la conduite de la vie. Ne vaut-il pas mieux conjecturer avec Littré que le mot signifie ce qui pousse, (*agit*) stimule, conseille, *vers (ad)* ?

Autrefois on était convaincu que ces règles pratiques étaient non seulement infaillibles, mais très morales. Aujourd'hui si l'horizon est parfois plus brumeux, il est incontestablement plus profond et plus large. Nous demandons qu'on examine, qu'on discute, qu'on vérifie ; nous n'acceptons plus les adages que sous bénéfice d'inventaire, et, à vrai dire, ils ne répondent plus à ces mille et une nuances inévitables à mesure qu'on s'éloigne de l'antique et grossière simplicité. Erasme a beau nous rappeler dans la préface de son vaste recueil qu'il n'y a rien de plus probable que ce que tout le monde a dit ; nous sommes, nous à notre tour, trop de notre temps pour ne pas tout mettre en discussion et pour ne pas faire valoir et même prévaloir les

droits de la raison individuelle ⁽¹⁾. Sur la pente où sont actuellement les choses humaines, nous croyons tous, sinon au progrès, du moins au changement et nous regardons plus souvent en avant qu'en arrière.

Il est donc inutile de s'arrêter longtemps avec Charles Nodier, Alphonse Karr et d'autres humoristes à constater les contradictions et les antagonismes des proverbes. Cela ressort de leur nature même : ils sont, quelquefois, la sagesse, mais toujours l'opinion, la pensée des nations, vaille que vaille. Ils ont, pour employer la distinction favorite des philosophes allemands, une valeur plus souvent subjective qu'objective. Ce sont des façons de voir, des points de vue. Nous dirons avec Martial : *Sunt bona, sunt quædam mediocria, sunt mala plura*. Au demeurant, il en est des proverbes comme des mots en général. Ils se produisent suivant des lois de notre nature, mais ils n'atteignent pas tous au même degré de perfection. Les linguistes admirent encore la logique des vieux vocables comme on admire toujours la logique des enfants naïfs ; mais ils se gardent bien d'y chercher comme autrefois les arcanes d'une sagesse qui dispenserait de toute investigation radicale et vraiment philosophique.

Dans notre siècle, qui possède avant tout l'art et même la passion de se transporter dans l'esprit du passé pour le juger de haut, on a fini par étudier les proverbes comme les mots au

(1) Aujourd'hui que l'on recherche tant les « trouvailles de vocables rares, inattendus », il faut s'étonner qu'on n'ait pas encore hasardé le terme : *ipsissimiste* pour caractériser cette passion du siècle, être soi-même au superlatif *ipsissimus*, comme disait si plaisamment Plaute, plus de deux cents ans avant l'ère chrétienne.

point de vue purement historique. On laisse de côté, au moins provisoirement, la question de savoir si tel peuple a eu plus de sagesse que tel autre, si les prédilections de telle période valent mieux que celles de telle autre. On tient à savoir d'abord ce que savaient et ce que voulaient, par eux-mêmes et pour eux-mêmes, tous les peuples dans tous les temps. Ce sens éminemment historique peut avoir ses défauts et ses dangers : on peut craindre qu'il ne s'affaisse dans l'éclectisme et ne nous fasse oublier d'agir pour notre propre compte ; mais il a aussi son irrécusable grandeur. N'est-il pas visible que pour oser ainsi se plonger dans les préjugés et les passions du passé, il faut être bien sûr de n'en plus avoir à craindre le retour ?

Si, par exemple, nous réunissions tous les brocards, tous les blasons, tous les lazzis, tous les proverbes anecdotiques et satiriques, toutes les injures sentencieuses inventées par nos villes belges, le plus souvent contre leurs plus proches voisins et leurs plus fidèles alliés ⁽¹⁾, qu'aurions-nous à redouter aujourd'hui ? Tout le monde en vient insensiblement à comprendre que ces décisions n'ont presque jamais rien décidé et que ces jugements en l'air, à la volée, se réduisent, en fin de compte, à un sophistique *ab uno disce omnes*. Ecoutez, encore aujourd'hui, l'homme du peuple, disons mieux, l'homme de l'instinct, l'homme d'autre-

(1) Un travail de ce genre a été composé pour la Normandie par M. P. Canel : *Blason populaire de la Normandie*. Rouen, 1860, 2 vol. in-8.

Un journal folkloriste, le *Völsk Kunde*, de Gand, a commencé cette étude, mais ne l'a pas poursuivie.

Cf. *Blason populaire de la France*, par H. Gaidoz et Paul Sébillot. Paris. L. Cerf. 1884.

fois : que le hasard le mette en contact avec un menteur, il dira que le pays d'où vient ce menteur n'a jamais produit que des gens de cette espèce. On ne fait plus que rire de ces hyperboles qui devenaient jadis rapidement des axiomes consacrés auxquels on ne touchait que pour les lancer dans la foule comme brandons de discorde. La civilisation, quoi qu'on en dise, rend les hommes moins étroits, moins exclusifs, et les accoutume à ne plus faire, des vertus et des vices, des monopoles, des privilèges ou des stigmates de race ou de localité.

De plus en plus sûrs de notre victoire sur le passé, nous en venons à être justes et même généreux envers lui. Nous ne sommes plus ces esclaves à demi affranchis et qui sentaient encore un tronçon de chaîne : *pars longa catenæ*, comme dit le stoïcien satirique. Tout ce qu'on peut nous reprocher, peut-être, c'est de surfaire ce passé dont nous nous flattons de n'avoir plus rien à craindre et que nous respectons davantage à mesure qu'il s'éloigne ou semble s'éloigner de nous. *Major e longinquo reverentia*. Voir les dithyrambes de nos moyenâgeux, de nos médiéromanes.

Aussi, aimons-nous les proverbes comme des médailles, précisément parce que nous les avons presque partout démonétisés. Ce sont des morts, on ne leur doit plus que la vérité, mais on se plaît à la leur dire d'une façon respectueuse. Nous faisons de ces reliques du *bon* vieux temps comme on fait à Liège du vieux palais de nos princes-évêques : on restaure avec amour, mais avec la ferme conviction que ce qui est mort ne reviendra plus.

Il y a bien d'ailleurs quelque charme à exhumer cette poésie fruste. Nous trouvons là, dans quelques phrases abruptes et pittoresques, ce qui a le plus fait rire et pleurer nos pères. Tel mot qui ne se prononce plus qu'à la dérobée dans les régions polies et cultivées de la société, faisait, il y a quelque cent ans, peut-être, le pivot des meilleures conversations, l'âme des plus avenantes productions littéraires.

Les Grecs avaient trouvé un mot très heureux pour cela, la *paroimia*, d'où nous avons tiré le titre de parémiographe illustré par Erasme. *Paroimia*, c'est ce qu'on trouve toujours sur sa route ⁽¹⁾, c'est ce qui attire par son allure vive et toutefois accommodante, c'est ce qui se recommande à votre souvenir par l'originalité de la forme. Il est vrai que cette originalité de quelqu'un devient souvent le plagiat de tous, et que ce qui était, en naissant, une nouveauté, une hardiesse, sert, en vieillissant, à retarder, à décourager ceux qui, à leur tour, à leur heure, veulent et osent innover. Mais c'est là un abus qui n'intéresse que médiocrement l'historien et le philologue : il leur suffit que le mot soit, comme définit spirituellement Erasme, *celebre dictum, scita quapiam novitate insigne*. Il leur suffit qu'en son temps la locution ait paru, par le bonheur de la forme, tout à la fois très vieille et très neuve. Comment cela, dira-t-on? Le grammairien Diomèdes nous l'explique : c'est, dit-il, que ce dicton, devenu banal parce qu'il s'ajustait aux temps et aux

(1) Les anciens flamands disaient : *in de wandeling*, à la rencontre.

choses, est demeuré toujours piquant en ce qu'il donne à entendre autre chose que ce qu'il exprime. La vérité a l'air de s'y cacher, comme fait la Galathée de Virgile, pour se mieux faire apercevoir. Plus le dicton semble d'abord obscur, plus il rend l'idée éclatante. Ce sont là, en général, les énigmes, les choses occultes dont parlent les livres sapientiaux de la bible : *Occulta proverbiorum exquiret sapiens*. (Eccl. XXXIX, 3.)

Ce voile transparent, jeté sur une idée, est conforme à la naïveté des anciens âges. Il ne serait pas même difficile d'en retrouver quelque trace chez ceux de nos contemporains qui n'ont pas encore pu ou voulu se ranger du côté de l'esprit moderne. C'est tout à fait par instinct naturel, ou, si l'on veut, traditionnel que la pensée se formule de la sorte. La science européenne a, depuis longtemps, fait voir que cette pénombre mystérieuse provient moins d'un intérêt de domination et de fourberie que d'une invincible tendance au symbolisme qui caractérise les temps les plus lointains et les peuples les plus arriérés. Le langage lui-même, ce produit des époques où n'atteint pas l'histoire, qu'est-ce autre chose qu'un grand symbolisme ? *Parler*, ou en langue d'oïl, *paroler* vient bien logiquement, bien légitimement de *parabola*, mot grec qui nous a fourni aussi *parabole* (1), et qui a pour sens premier, initial, matériel en quelque sorte : rapprochement, juxtaposition, comparaison. Quoi qu'on ait dit dès le treizième siècle (s'il faut en

(1) Et *palabre* dont il est si souvent question chez nos congolistes.

croire un manuscrit de la bibliothèque impériale cité par Leroux de Lincy) que *comparaison n'est pas raison*, il n'en est pas moins vrai que c'était là l'ordinaire équation des peuples qui n'avaient pas l'habitude de scruter au delà des premières informations des yeux ou des oreilles.

Si la parole s'est développée par la comparaison ou par la métaphore, qui n'est qu'une comparaison écourtée, comment s'étonner de la formation des proverbes qui ne sont que la quintessence de la parole ⁽¹⁾ ?

“ Le langage proverbial, dit M. Quitard (*Etudes historiques*, p. 124), est extrêmement varié et diffère, chez les divers peuples, en raison du génie particulier de chacun d'eux. Mais les différences qu'il présente, quelque saillantes qu'elles soient, n'excluent point des ressemblances ni même des identités bien marquées. S'il a des traits à part, qui n'appartiennent qu'à un seul pays par leur originalité native, il y a des traits généraux qui sont communs à tous. Les formes qu'il revêt habituellement partout, soit qu'elles gardent un caractère purement local, soit qu'elles prennent un caractère qu'on pourrait appeler cosmopolite, sont presque toujours empruntées à la comparaison, à la métaphore et à l'allégorie. ..

Or, comme les rhéteurs l'ont souvent remarqué, ce sont là

(1) Pour ceux qui s'étonneraient de voir le mot *spot* (raillerie) désigner le proverbe en général, on peut renvoyer à l'italien *motto*, *motteggio*, qui indique bien le mot pour rire afin de mieux s'enfoncer l'adage dans l'esprit. L'allemand *sprichwort*, *sprüchwort* et le flamand *spreckwoord* sont plus près du *motto* que l'anglais *byword* qui ferait plutôt songer à sobriquet (*bynaam*, *spotnaam*.)

trois figures qui ne diffèrent que par les proportions. L'allégorie elle-même, par exemple celle qui place un papillon sur une tombe, n'est qu'un rapprochement développé. Et ces enjolivements de la pensée sont si naturels à l'homme, que la science, loin de les créer, n'a fait qu'en diminuer le prestige. Plus un peuple est près encore de l'état instinctif et sensitif, plus il fait de la poésie sans le savoir : « Métaphore, allégorie, métonymie, ce sont, dit Montaigne, titres qui touchent le babil de votre chambrière. »

Ce qui est tout aussi naturel à ces temps naïfs et aux proverbes qui les reflètent, c'est l'ironie. Aussi haut qu'on remonte dans l'histoire parémiologique, on rencontre ce côté gausseur. Le trentième chapitre des proverbes de Salomon n'a pas dédaigné ce moyen de varier la prédication morale. C'est même de là, dit-on, que le moyen âge, si étourdiment moqueur, a tiré la bouffonnerie proverbiale du *dit de Salomon et de Marcol*. Marcol, qu'on le dérive d'une invention thalmoudiste ou bien de la corruption du nom de Marcus Porcius Cato le sentencieux, est une espèce de Sancho Pança, ou, pis encore, un clown sans vergogne. Les Italiens, qui en ont fait leur Bertoldo, puis leur Cacasenno, l'ont stéréotypé comme le modèle du bon sens grossier, égoïste, ricaneur et cynique. En France, on a longtemps vu paraître, sur les tréteaux des places publiques, cette bizarre antinomie dialoguée. Voici comment, dès le douzième siècle, on avait traduit quelques-unes des excentricités de la *Contradictio Salomonis*. On pense bien que nous avons dû laisser là les plus accentuées :

“ L’homme sage évitera de trop parler, dit Salomon.

“ Celui qui ne dira mot ne fera pas grand bruit, répond Marcol.

— Insensé est l’homme qui porte avec lui tout ce qu’il a, dit Salomon.

— L’homme qui ne porte rien est sûr de ne rien perdre, répond Marcol.

— En hiver, portez une pelisse, et n’en portez point en été, dit Salomon.

— Si vous avez un mauvais voisin, en hiver comme en été, portez toujours un bâton, répond Marcol.

— Je n’aime ni chien qui aboie, ni femme qui pleure, dit Salomon.

— Je n’aime ni mauvais parents, ni eau dans mon vin, répond Marcol.

Cette parodie ⁽¹⁾ du gros bélétre, laid et narquois comme un Thersite, répétée sur tous les tons, ressassée sous toutes les formes, ne tarda pas à engendrer une incroyable quantité de proverbes ironiques ou *gaberics*. On voit poindre cette transformation jusque dans la vieille rédaction attribuée au comte de Bretagne :

Bien boire et bien mangier
Fait homme assoagier, (soulager)

(1) Rabelais s’en amusait encore : « Qui ne s’aventure, n’a cheval, ni mule, ce dit Salomon. — Qui trop s’aventure perd cheval et mule, Marcol lui répond » — Ce sont là les antinomies de la sagesse des carrefours. Le n° 9 des Bibliophiles flamands, dans *Dyalogus of twisprake*, nous montre Marcolphus devenu parfois un véritable Uylenspiegel.

Ce dit Salomon,
Et ventre engroissier
Fait ceinture alascher,
Marcol li respond.

Il est à remarquer que cette façon de recommander des règles pratiques par la plaisanterie, n'était pas inconnue des Romains des premiers temps. Ce vrai rire romain, surtout avant les modes grecques, n'a rien de ce qui rappelle la grâce attique. C'était quelque chose d'acérbe, de hargneux, toujours à l'emporte-pièce et à l'écorché (1). Leur *dicacitas* rencontrait difficilement l'urbanité, et leurs facéties, comme on voit par le vieux Caton, étaient généralement accommodées au gros sel. Cette brutalité du rire qui ne fut guère combattue que par Horace, se retrouve à travers l'empire, à travers le moyen âge, même à travers la renaissance, et forme souvent, avec la grandeur des institutions, l'élévation des doctrines et la majesté des événements, le plus saisissant contraste.

La grosse raillerie s'acharna aussi à travestir le grave recueil des distiques du grammairien Dionysius Caton, où Pétrarque aimait à retrouver l'écho affaibli des sentences de Caton le censeur. On peut dire que toutes les littératures de l'Europe chrétienne ont produit des parodies de ce manuel de morale amphibie, étrange compromis entre le christianisme, le stoïcisme et les plus vieilles recettes de l'égoïsme romain.

De là, sans doute, les divers recueils intitulés : *Proverbes*

(1) *Suffusi felle sales*, Ovide.

vulgaires et ruraux. Quant à ce qu'on nomme les *Proverbes au Villain*, nous inclinons à y voir l'influence combinée de l'esprit de jacquerie, des distiques de Dionysius Caton et du dit de Salomon et de Marcol. En voici un couplet, tiré de la rédaction la plus ancienne, et qu'on attribue au XIII^e siècle :

Li clers qu'est non poissanz
Est moult humilians
Et quiert en charité.
Et quand sa force est grant,
Serpent, guivre volant,
N'est de sa cruelté.
Qui paist gaignon de pain
Tost est mors en la main,
Ce dist li vilains.

Le clerc qui n'a aucun pouvoir est très humble et demande la charité. Mais quand sa force est grande, serpents, monstres volants ne sont pas plus cruels que lui. Qui donne à un mâtin du pain est bientôt mordu à la main, ce dit le vilain ⁽¹⁾.

On voit que le vilain, c'est-à-dire le précurseur du bourgeois, du citoyen moderne, faisait arme et satire de tout. Il se disait, comme les gueux chantés par Béranger :

Il faut qu'enfin l'esprit venge
L'honnête homme qui n'a rien.

Pour savoir jusqu'à quel point ces colères étaient provoquées, c'est l'histoire politique et sociale qu'il faut consulter. Mais il

(1) Leroux de Lincy, *Le livre des proverbes français*, 2^e édit. 1, p. xxx.

V. les injures contre les vilains, dans la chanson des *Kerels*. (J. Stecher, *Hist. de la litt. néerl. en Belgique*, p. 83.)

est certain que rien ne fut plus répandu que cette satire à coups de proverbes, débutant par cet exorde significatif :

“ Voici maint proverbe certain du vilain : Que nul ne méprise son *respit* (son dicton). Il l’entend tout autrement que le fou. Sage homme prend mouton au lieu de venaison, dit le vilain. „

La redoutable causticité qui étincelle dans ce poème sentencieux qui attaque grands et petits, paraît venir de quelque écrivain universitaire ⁽¹⁾. On passait beaucoup de temps, dans les universités, à réciter et à commenter plus ou moins subtilement les proverbes de la Bible et les dictons des poètes et des prosateurs du monde gréco-romain. On avait même une sorte de syncrétisme assez naïf : on amalgamait toutes ces prescriptions de morale sans y voir autrement de malice.

Telle fut la vogue des *Proverbes du Villain*, qu’encore aujourd’hui, il y a des villages et même des villes où l’on aime à conclure un adage, non par : *le maître l’a dit* des pythagoriciens de l’Italie, mais par : *le paysan le dit, cet autre l’a dit*. C’est l’autorité goguenarde faisant la contre-partie des sages et des philosophes.

Au moyen âge, le vilain semble avoir à tout le moins le droit d’insolence ⁽²⁾. On a toléré son franc parler aussi longtemps qu’on ne l’a pas cru redoutable.

⁽¹⁾ V. The latin poems commonly attributed to Walter Mapes, collected by Thomas Wright. (London, 1841.)

⁽²⁾ Au moins en Flandre et en Brabant.

Ce tient li vilains à savoir.

(*Le roman du Brut*, XII^e siècle.)

Li vilains dit en son respit.

(*Roman d'Erec et Enide*, XII^e s.)

Et li vilains le dit en reprovier.

(*Li moniage Guillaume*, XII^e s.)

On trouve encore d'autres façons d'amener, d'introduire un adage, par exemple : Le vilain dit sans glose. Le vilain dit par *reprovier*. Le vilain le dit *piécha* (depuis longtemps).

Il ne faut pas croire que le nom de *proverbe* soit d'un usage très ancien. Ce n'est qu'exceptionnellement qu'on le trouve dans le roman de Baudouin de Sebourg, complété par le *Bastars de Bouillon*. Il ne se rencontre guère dans le parler populaire que vers le quinzième siècle, c'est-à-dire vers cette époque de la renaissance où l'on s'engouait des vocables grecs et latins. Aussi bien, on a souvent remarqué que les mots français qui ont retenu presque entièrement la forme latine ne sont que de formation secondaire. Il y a, dans les langues aussi, une stratification qui permet d'en faire l'histoire.

Dans la traduction des quatre *Livres des Rois en français du XII^e siècle* (1), on trouve ce passage, liv. 1, chap. 19, vers 24 : De ço levad una parole que l'um solt dire *par respit* : est Saul entre les prophètes ? *Unde et exivit proverbium : num est Saul inter prophetas ?*

Que peut signifier ce mot *respit* qui paraît être la plus ancienne traduction vulgaire du latin *adagium*, *proverbium* ? Il ne faut pas dédaigner l'étymologie tant qu'elle reste sur son

(1) Leroux de Lincy, *Le livre des proverbes*, préface.

terrain : elle fournit plus d'un document à l'histoire des bigarrures humaines.

Tout comme les mots modernes *répit* ⁽¹⁾, *respect*, le terme roman n'est autre chose, dans le principe, que le mot latin *respectus*. Il en résulte qu'il signifiait primitivement, comme pour *respectum habere*, avoir le regard, porter l'attention sur quelque chose, avoir *égard* à quelque chose, après y avoir réfléchi. De là, en changeant bien des fois de route, comme le dit l'épigramme ⁽²⁾, le mot *respit* a fini par devenir synonyme de sentence et de proverbe. On a rencontré aussi la forme *resprit*, mais, au lieu de songer ici au verbe *repandre*, on peut se borner à supposer une variété de prononciation ou d'orthographe. Il ne s'y agit que d'un *r* intercalaire, inséré par la suite des temps. Quoi de plus liquide, de plus coulant dans le parler populaire ?

(1) *Se mettre en ses répits*, se disait, dans la coutume de Touraine, pour : se mettre en son devoir (respect). On a connu aussi le verbe *respiter*. Philippe de Thaon, en son *comptat*, dédié à la reine Aélis de Louvain, écrit :

Suiegnet vus que dit,
Li vilains par respit :
« Al busuin est trovez,
L'amis et espruvez. »

Qu'il vous souvienne de ce que dit le vilain (*de boer*, en flamand) en son proverbe : « C'est dans le besoin qu'on trouve et qu'on éprouve un ami. » La légende Saint-Branden parle de *bials esample et bons respitz*.

M. Wilmotte (*Bulletin de folklore*, p. 16 (1891) rapproche *respit* du wallon *respleu* (refrain).

(2) Ce sont surtout les ignorants en linguistique qui répètent l'épigramme de D'aceilly :

Alfana vient d'*equus*, sans doute,
Mais il faut avouer aussi,
Qu'en venant *de là jusqu'ici*
Il a bien changé sur la route.

Sans doute, qui se *renue*, *mue* et l'on change selon temps et lieux ; mais, quoi ! si l'étymologiste sait « tous les chemins par où ça doit passer » ?

Vers la fin du treizième siècle, c'est le mot *reprouvier* qui prend faveur et s'accrédite. Un manuscrit du dix-septième siècle, cité par Leroux de Lincy dans sa bibliographie, rappelle que les Gascons désignaient encore l'allure sentencieuse par *reproverbio*. Pour peu que l'on connaisse la marche, la généalogie des formes et des mots littéraires dans l'ancienne France, on sera tenté d'expliquer *reprouvier* (quelquefois *reprovier*) par un de ces nombreux emprunts que la langue d'oïl a faits à la langue d'oc. Il est vrai que le Provençal dit aussi bien *reprochier* que *reprovier* ⁽¹⁾. Faudrait-il donc remonter jusqu'au bas-latin *reprochare*, *repropiare*, en conjecturant que le proverbe était très anciennement considéré comme un reproche, ou, si l'on veut, un rapprochement injurieux, une improbation ?

Ducange préfère assimiler entre eux les mots *reprobare*, *exprobrare*, *réprouver*, *reprocher*. Il constate que même avant Villehardouin, on construisait le verbe *réprouver* ou *reprover*, tout comme on fait aujourd'hui du verbe reprocher. De là, *reprovier* dans le sens d'opprobre. De là aussi toute l'histoire étymologique du mot *réprouvé*. Notre trouvère tournaisien, Philippe Mouskès, dira :

Li vilains en reprouver dist :
Tant gratte chèvre que mal gist.

(1) J'ai oït dire en *reprochier* (proverbe). Chanson des Croisades, v. 370 (P. Meyer). Dans *Uligès*, peut-être fait à Bruges ou à Winendale par Crestien de Troyes, on lit (v. 4573) :

Car li vilains dit en sa verre : (verbe ? proverbe ?)
« Qui a prodomes se comande
Mauvès est, s'antor lui n'amende. »

Il n'est pas étonnant que l'on ait inventé de nombreuses dénominations pour la forme proverbiale, puisque ce fut si longtemps l'universelle façon de juger, de conclure, d'exhorter ou de railler. On ressemblait alors à ces penseurs romains dont parle M^{me} de Staël et qui avaient plus de préceptes que d'observations. Plus on s'obstinait dans ce style énigmatique et pour ainsi dire lapidaire, plus il fallait, en l'appliquant à des choses diverses, en diversifier les noms. Il ne s'agit, après tout, que d'épithètes nouvelles, destinées à marquer de nouvelles applications de la même chose. Que de centaines de synonymes, en arabe, pour indiquer les choses (peu nombreuses, il est vrai) dont les Arabes proprement dits, ceux du désert, se préoccupent le plus !

A une époque où l'on vivait beaucoup d'autorité aveuglément acceptée et où l'on ne se piquait pas de graduer les idées, de nuancer les sentiments, on faisait grand état de toute sentence. Le pavillon, comme on dit, couvrait souvent la marchandise, et dès qu'un auteur avait mis : " un parler est assez commun ; — maintefois a été dit en *esplanse* ; — on *retrait* et dit souvent „ — on s'inclinait, on se taisait ⁽¹⁾. C'était chose irrévocablement jugée. *Esplanse* était un adage en manière de glose ou d'*explanatio* et dans le genre des *explanations* ou commentaires sur les prophéties de Merlin qu'entreprit un

(1) « On dict à la vollée. » Villon. Dans l'*Aclot*, journal hebdomadaire de Nivelles, (Brabant-wallon) *r'vasi* signifie proverbe, dicton humoriste, rébus, etc. Le mot paraît dériver de la locution : *re-vas-y*, chose, parole à laquelle on aime à *revenir*. Un tournaisien du XIV^e siècle, Gilles li Muisit, se contentait d'écrire :

S'estoit uns *dis communs* : Tost est bielle levée.

prieur de Cantorbéry, Alain de Lille. Quant au mot *retraire*, emprunté comme le précédent et bien d'autres encore à la langue d'oc, il signifiait l'action de rapporter, de répéter comme on faisait en alléguant un proverbe.

On voit encore par les Espagnols qui ont également tant pris aux Provençaux, héritiers de la lyre romaine, combien les littératures romanes avaient de mots pour désigner toujours la même chose. Les *retrayres* s'employaient non seulement dans le sens de *retrahere verba*, faire revivre d'anciens dires, mais plus spécialement dans le sens de reproche ironique, comme le *reprouvier* de la langue d'oïl. Les *refranes* ⁽¹⁾, soit qu'on les dérive du latin *referre*, qui nous a donné *refrain* et tout dernièrement encore *référence*, soit qu'on les rapporte au provençal *refranh* et au vieux français *refraindre* (rebondir, répercuter) désignent le proverbe en tant que répété aussi complaisamment que ce que Régnier appelait le refrain de la ballade. Le peuple était un peu comme Sancho Pança : il lui revenait constamment un cent de proverbes. Le vieux Castillan, si naturellement sentencieux, avait encore les mots *adagio*, *verbo*, *palabra* (parole, parler), *exemplo*, *fablilla*, *proloquio* (maxime banale) et enfin *proverbio*.

Mais on a beau chercher dans la longue liste des termes qui, dans les pays romans, ont servi à désigner la philosophie populaire et le blason des rues, on ne trouve rien qui ressemble à la dénomination liégeoise.

(1) Littré indique l'ancien verbe *refrener*, répéter. La vieille forme *refret* dérive de *refractus*.

En dialecte liégeois, on rencontre, de très bonne heure, le mot *spot* pour désigner soit le dicton piquant et gausseur, soit le proverbe en général. Le Hainaut connaît également ce terme et l'emploie presque aussi fréquemment. Par le dictionnaire rouchi de Hécart on voit qu'à Valenciennes on le prend dans l'acception de sobriquet. Peut-être même a-t-il eu autrefois cette acception à Liège aussi. A propos du siège de Calais par Philippe-le-Bon, le chroniqueur Jean de Stavelot dit :

“ . . . Et sesoy departirent les flamans de Calais, ensi qu'ilh poirent, a grand domaige et a grand blasme. Et de che fist-ous une *spou* (*spot* ?) ou une gabrie ⁽¹⁾ que les compangnons disoient communement l'un ou l'autre, en court de Romme et en aultre pays, en disant par jeu ou par corоче : je tay donné la malediction que donnat (*sic*) par les Englès aux flamans devant Calais ⁽²⁾. „

Faut-il prendre la leçon *spou* comme la meilleure et la rattacher à *spouse*, participe d'un vieux verbe *espondre* (*exponere*) qui signifie aussi bien exposer que promettre ? Dans

⁽¹⁾ *Guberie*, c'est dans tous les textes du moyen âge, la bourde tolérée. *Se gaber* (se moquer) était encore dans la 1^{re} édition du Diction. de l'Académie. Quant à *spot*, le savant Scheler (Dictionnaire Grandgagnage, p. 389) y voit, comme nous, un mot germanique = éclaboussure, brocard. A Charleroi, il signifie sobriquet, c'est-à-dire raillerie, comme à Valenciennes. De même que le mot *brocard*, il signifie à la fois axiome, dicton et raillerie. Au XIII^e siècle, Gilles li Muisit, abbé de Saint-Martin, à Tournai, (II, 108, éd. Kervyn) parle de *fames espoteresses*, cancannières, gausseuses. Plus loin (II, 154) on trouve : *nouviaux espos*. Baudouin de Condé, éd. Scheler, p. 456, a *espoter as menestreus* (lutter d'esprit, de brocards avec les ménestrels).

⁽²⁾ Edition d'Ad. Borgnet (Commission d'histoire). On trouve encore *espot* dans Ducange.

cette hypothèse le *spot* aurait signifié primitivement un exposé, une réponse, une explication (1).

Si l'on maintient, comme il est assez plausible, que la forme *spou* n'est qu'une erreur, une négligence de copiste ou, tout au plus, un reflet de mauvaise prononciation, on s'explique sans peine l'addition explicative de *gaberie*. Le mot *spot* sera un emprunt fait au thiois voisin. Dans toutes les langues germaniques *spot* est un radical dont le sens primitif est : raillerie, chose qu'on fait jaillir et qui éclabousse (*spit*, *spot*), enfin tout reproche ou brocard qu'on lance à la tête de quelqu'un (2). Nous retrouvons ici les principales acceptions du vieux mot : *reprouvier*.

On objectera peut-être qu'il est bizarre de voir confondre sous un seul et même terme les maximes et les railleries. Mais n'avons-nous pas déjà vu combien le moyen âge a l'humeur à la fois satirique et sentencieuse ? N'ayant pas l'esprit d'analyse très développé, il aimait, jusqu'en ses plaisanteries, la forme concise et axiomatique. Il ne serait pas difficile de retrouver encore ces allures au fond de quelques villages éloignés des grands centres ou des grandes lignes de communication. Qui

(1) Quintilien, en son cinquième livre, nous dit qu'il y a un genre de proverbe qui est comme une fable en raccourci. D'un autre côté, tous les pays offrent des adages qui ne sont que des *affabulations* de légendes ou d'anecdotes. M. Pitré (IV, 330) montre comment des proverbes naissent des anecdotes, des contes, etc. La réciproque est plus fréquente.

(2) En anglais, *to spit* — *to throw out spittle* (crachat).

En rouchi, *spiter*, *espiter* — éclabousser. En liégeois *spitant* = guilleret, pétillant, jaillissant.

En flamand, *bespatten*, *bespatt*, *bespoten* — éclabousser, faire jaillir.

sait même s'il faudrait quitter la ville pour rencontrer des exemples de cet abus du langage proverbial, si spirituellement combattu par Cervantes ?

La gaberie dans les pays romans se mêla à tout, et cela ne finit pas complètement avec le seizième siècle. Dans le dictionnaire de Ducange, éd. Didot, III, 466, on lit cette étrange anecdote : "Quant Hylaires (*le saint évêque de Poitiers*) fu entrez ou concile, li pape li dist : Tu est Hylaires li Gauz; et Hylaires li respondi : Je ne suis pas Galz, c'est-à-dire pous ⁽¹⁾, mais je suis de France, et ne suis mie né de galine.„ N'est-ce pas là, tout à fait dans le goût grossier du moyen âge, un calembour ou gaberie ? Et la plaisanterie eût-elle perdu de sa vivacité, si l'évêque s'était avisé d'aborder directement le proverbe auquel il faisait allusion ? En répondant au pape par le vieux dicton fort connu à Liège : "Qui nait poule aime à gratter.„, il eût également fait penser aux penchans que l'on tient de son origine.

Dans la chanson de geste intitulée : *le voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople*, il y a toute une histoire de gaberie concernant l'empereur et ses vaillants compagnons.

" S'est tel eustume en France, à Paris et à Cartres,
Quant Franceis sunt enlehietz, que se givent et gabent
E si dient ambure e saver et folage ⁽²⁾.„

(1) Pullus gallinaceus.

(2) Jahrbuch f. romanische Litteratur, I, 203. (Telle est la coutume en France, à

Quoi qu'il en soit, tous ceux qui ont quelques saines notions d'étymologie admettront facilement que le mot germanique *spot*, entendu d'abord dans le sens de sobriquet, de blason, de brocard, soit insensiblement devenu synonyme de dict, dicton ⁽¹⁾, et ait enfin perdu le souvenir de son origine au point de signifier proverbe et maxime. Faut-il tant s'étonner de l'origine gouailleuse du *spot*? Est-ce que le baron de Walef, l'ami de Boileau, ne disait pas du liégeois "un idiome fait exprès pour la satire „. (Dédicace du triomphe des médecins, 1731.)

Un mot, on l'a souvent remarqué, est une pièce de monnaie, *nummus cui publica forma*. Mais en même temps que le relief s'en efface par un long et fréquent usage, on en voit aussi se modifier la valeur dans les échanges, comme si ce n'était qu'une marchandise dont le tarif varierait avec la marche des temps et des choses. A tout prendre, le langage est essentiellement humain; il doit se plier aux raisons ou même aux caprices des

Paris et à Chartres. Quand les Français sont couchés, ils jouent et plaisantent, et l'on débite ainsi tout aussi bien des choses sérieuses que des extravagances.)

Ce vieux penchant à mêler la sagesse et la folie a fait naître un dicton aussi célèbre chez les flamands que chez les wallons. « C'est tot riant qu'Harliquin di l'vraie, » dit-on à Liège. — « Tout en riant le fou dit sa malice » (proverbe flamand). — Rabelais dit aussi, III, 37 : « J'ay souvent ouy en proverbe vulgaire qu'ung fol enseigne bien ung sage. » Au moyen âge, on disait : un fat, *fatnus*.

⁽¹⁾ *Dicton* ayant une désinence qui, en français (contrairement au latin et à l'italien), est le plus souvent diminutive, on peut croire qu'il indiquait d'abord une formule très courte et d'autant plus caustique qu'elle tombait plus brusque et plus abrupte.

Spot dans le sens de surnom ironique, se trouve dans une comédie de Peelers (*L'orréga da Chanchet*) 1876, sc. 18 :

— N'est-ce nin Lârgoss, voss nom ?

— C'est ou s'po qu'on m'mettév, ji so François Hanon.

N'est-ce pas le *spot-naam* = sobriquet, en flamand?...

hommes. Parcourez les dictionnaires d'Estienne, de Forcellini, de Freytag, de Gesenius, de l'Académie française, de la Crusca, etc., partout vous serez frappé de l'infinie variété des acceptions attribuées à un même vocable. Il est vrai qu'au fond, le sens primitif et propre reluit presque toujours à travers toutes les accommodations, appropriations, déductions, dérivations et même déformations. Et il faut bien qu'il en soit ainsi, puisqu'il y a si peu de mots et tant d'idées, tant de choses à exprimer. Il y faut des expédients.

Au surplus, que le dicton railleur ne reçoive pas toujours la même application et glisse de nuance en nuance, c'est ce dont les preuves surabondent. Au pays de Liège, et sans doute encore dans le reste de la Wallonie, le peuple a coutume, la veille du 1^{er} mai, au rite de mai, comme dit Shakespeare, de placer une branche de cerisier à la porte de la jeune fille volage, légère ou trop compromise. Qu'est-ce à dire ? On vous citera à ce propos le spot du *cerisier des pauvres*, et il sera facile de constater que la plaisanterie a été souvent très gravement détournée sur tel ou tel personnage dont on voulait dire "ami de tous, ami de personne",.

Qui n'a lu et admiré, au moins dans les traités de littérature, ce passage du *Socrate Chrétien* où Balzac devance la philosophie de l'histoire qu'on trouvera dans Bossuet ? — "Dieu est le poète, s'écrie le créateur du style académique, et les hommes ne sont que les acteurs : ces grandes pièces qui se jouent sur la terre ont été composées dans le ciel, et c'est

souvent un faquin qui doit être l'Atrée ou l'Agamemnon. Quand la Providence a quelque dessein, il ne lui importe guère de quels instruments et de quels moyens elle se serve. Entre ses mains, tout est foudre, tout est tempête, tout est déluge, tout est Alexandre, tout est César. Elle peut faire par un enfant, par un nain, par un eunuque, ce qu'elle a fait par les géants et les héros, par les hommes extraordinaires. „ Eh bien! toute cette éloquence grave et pompeuse ne fait que développer un proverbe qui court depuis longtemps les rues pour aider à juger des mutations de ce monde à la façon humoristique de Shakespeare : “ Dieu exécute ses grands desseins sur le monde avec la main d'un manchot. „ C'est que l'ironie la plus grotesque a souvent la portée la plus philosophique. *Per seria, per jocos*, dit Tacite : le monde mêle le rire et les larmes ⁽¹⁾.

Il reste toutefois encore à expliquer comment les wallons ont pu être amenés à prendre une dénomination flamande pour marquer un genre d'esprit qui leur était si familier. On dit bien, dans les adages traditionnels : *Li gentil de Liège* (les hommes aimables et polis de Liège, cf. Leroux de Linçy, I, 292) ; mais on disait aussi les *tiesse di hoye*, la gent enragée (roman de Godefroi de Bouillon, 8993), les gausseurs, les frondeurs, etc. Dans les proverbes de Bovilli, on prétend que “ le premier assaut des Wallons excède nature „ et le baron de Walef

(1) A Verviers, le proverbe se nomme *rappoitroule*. En tenant compte de la désinence *oûle*, diminutive (= *olus* en *gladiolus*), on arrive à la signification de : petit rapport, ou rapprochement, ou comparaison, à moins qu'il ne s'agisse de ce qu'on rapporte, cite ou répète d'après une tradition.

affirme, en connaisseur, que le dialecte liégeois est narquois au possible. Les *wallonades*, en prose comme en vers, qu'on a vues se multiplier de nos jours dans toutes nos provinces romanes, n'ont-elles pas plus souvent envie de faire rire que de faire rêver ?

Il faut donc qu'il y ait eu dans quelqu'une de ces villes flamandes dont la politique fut de si bonne heure engagée dans des intérêts wallons, on ne sait quel recueil de mots plaisants, de *salse dicta* dont le titre *spot* ait fait le tour de la Belgique. Peut-être qu'en ce pays de Looz, si fidèle à l'étendard de St-Lambert, il s'est rencontré jadis quelque trouvère thiois, qui, au lieu de chanter messire Eneas comme Veldeke traduisant Benoît de St-More, a préféré chanter ce qui se racontait aux banquets des joyeuses corporations. Ces bourgeois-soldats, d'une bonhomie un peu champenoise, c'est-à-dire goguenarde, aimaient les contes et joyeux devis, et ne regardaient pas à quelque mot trop salé. Leurs *sproken* ⁽¹⁾ avaient souvent toute la malice des fabliaux, et il est très probable que plus d'un *spot* n'a été d'abord que la conclusion et en quelque sorte la morale d'une anecdote faisant fortune au point de passer des flamands aux wallons ou des wallons aux flamands. Il y a eu de tout temps

(1) Il se peut que ce terme d'ancien flamand *sproke* fasse croire à quelques-uns que le *spot* wallon dérive d'un radical qui signifie *parler, conter*. Mais ce serait de l'étymologie sans philologie. — Au reste, en traitant de la littérature gnomique, au chap. VII de mon *Histoire de la littérature néerlandaise en Belgique*, j'ai montré la haute antiquité du mot *spot*. D'autre part, il est à remarquer que dans toute la famille germanique on ne connaît que l'anglais qui ait supprimé l'r pour avoir *spoke*. Encore faut-il ajouter que l'anglais primitif (l'anglo-saxon) a *spraecan* et *specan*.

en notre pays un entrecroisement, un enchevêtrement d'intérêts et de destinées entre toutes nos provinces. Est-ce donc surfaire les choses si l'on admet un échange de mots et d'idées ? ⁽¹⁾

Il est vrai qu'en fin de compte, on peut encore soutenir que le mot *spot* n'est pas un emprunt et que c'est une de ces nombreuses racines communes au celtique, au latin et au germanique, trois langues ou familles de langues issues du tronc japhétique, aryas ou indo-européen. En effet, bien des particularités de la langue d'oïl et des patois wallons présentent une physionomie germanique et toutes ne sont pas empruntées. Celles qui le sont l'ont été de bonne heure, à cause du grand mélange de races qui s'est fait en Belgique depuis la première invasion des Teutons jusqu'à l'empire de Charlemagne. Plus on remonte vers le Nord, plus on rencontre d'éléments germaniques dans les dialectes romans. Sur la frontière linguistique qui va à peu près de Dunkerque à Visé, il va sans dire que le mélange ressemble quelquefois à une saturation. Il ne faut pas oublier, à ce propos, que la Belgique formait jadis trois groupes wallons-flamands : Liège, Brabant et Flandre ⁽²⁾.

⁽¹⁾ Il n'est peut-être pas inutile de remarquer que les Hiéronymites, qu'on voit à Liège comme à Gand, très occupés d'enseignement, attachaient grande importance aux proverbes. Ils les faisaient recueillir par leurs élèves, surtout en néerlandais et en bas-allemand. Hoffmann von Fallersleben (*Tannicus*, p. 4), ajoute que la célèbre école de Deventer publia, vers la fin du XV^e siècle, jusqu'à cinq éditions des *Proverbia communia*. Plus d'un dicton est venu des farces (*kluchtten*) et des préambules d'épigrammes (*priamelten*).

⁽²⁾ Il n'est même à dire *danck* s'en n'a. (Mém. n^o 6, p. 24.)

Évidemment le mot *danck* est flamand et signifie *merci*. Croirait-on que *hari-hotte* se retrouve dans le grand poète Vondel, auquel Hollandais et Belges réunis ont élevé un monument : « hy loopt *hier en hot*. » J'ai réuni tous les faits concernant la fédération flamando-wallonne dans mes *Flamands et Wallons*. (Liège, J. Renard, 1859.)

Quelle que puisse être, au surplus, l'origine du spot wallon ou du nom qu'il porte, il ne faut plus s'attendre à trouver dans le parler populaire un grand nombre de proverbes entièrement originaux. Les six mémoires envoyés au concours des spots wallons ont été confrontés avec des recueils parémiologiques de différents pays, et l'on a constaté de nombreuses similitudes et d'incroyables identités. Le plus souvent, après avoir reconnu la concordance des formules (point capital en cette matière), il a été impossible de décider où elles avaient été réellement inventées. Cela est vrai surtout des proverbes wallons qui reproduisent des dictons flamands ou des adages accrédités en France. Il en est des proverbes comme des idées littéraires : l'échange se fait de bonne heure et ne cesse jamais. En outre, il peut arriver qu'un peuple, après avoir donné, reprenne, et plus d'une fois les imitateurs passent pour des inventeurs, jusqu'à plus ample information. Cela seul fait voir qu'au moyen âge, les nationalités furent moins isolées qu'on ne l'a dit. Il suffisait d'ailleurs de la communauté de l'Evangile pour établir ces va-et-vient, ces flux et reflux, ces courants et ces contre-courants d'influences et d'idées ⁽¹⁾. A côté des rensei-

(1) En citant ce passage (reproduit du *Bulletin*, IV, 29), M. Pitré, *Proverbi Siciliani*, I, CLXXIII, le complète savamment. Dans les proverbes de son pays, il trouve déjà plus de 272 passages bibliques. En première ligne, l'Ecclesiastique, puis les proverbes de Salomon, puis les Evangiles, puis l'Ecclesiastique, et enfin le livre de la Sagesse. Curieuses suggestions de l'auteur à propos des Pères de l'Eglise, des légendes de Saints, des représentations de mystères, etc. Saint Jean est le plus fêté dans les proverbes siciliens. Les anecdotes plaisantes et autres sur le *Diavulu* ont aussi laissé de nombreuses traces dans cette littérature. Plus d'un adage sicilien n'est autre chose qu'une satire contre les moines, (P. CLXXXI) les procureurs, les médecins, etc.

gnements de l'Eglise, qui ne variaient que dans quelques formes accessoires et qui touchant à tout, au temporel comme au spirituel, s'adressaient à tout le monde, il convient de placer aussi la puissante action des universités. De très bonne heure, on voit les sentences de la Bible, les pensées des Pères de l'Eglise, les apophthegmes de la philosophie gréco-latine, les vers des poètes, les axiomes de Caton, de Publilius Syrus, de Sénèque, d'Hippocrate et d'autres dont les noms se sont perdus, se transformer en dictons malicieux ou en rapprochements naïfs à l'usage du vulgaire. Dans la réaction qui s'est faite récemment en faveur du moyen âge, on a trop oublié la grande part de l'antiquité païenne ⁽¹⁾. On a trop oublié aussi que ces proverbes qu'on s'imagine nés dans les foules et dans les gausseries anonymes et collectives, ne sont, le plus souvent, que des vers ou des versets travestis. Rien ne vient de rien, disait la plus ancienne école philosophique de la Grèce ; c'est un axiome qu'il faudrait de temps en temps appliquer à l'histoire des axiomes. N'est-il pas étrange qu'à notre époque d'individualisme, on méconnaisse les droits de l'individualité dans la formation des choses intellectuelles ? On veut que l'*Iliade* soit née au hasard et que la paternité des contes, des légendes, des dictons et des sentences, ne puisse jamais être revendiquée. On ne voit pas que ce qu'on attribue aux masses indistinctement,

(1) J'ai rappelé dans ma *Légende de Virgile en Belgique*, comme bien souvent ce qu'on croit primordialement sorti de l'esprit plus ou moins primitif du peuple, n'est qu'un écho livresque, comme eût dit Montaigne. Cf. la critique de ma dissertation dans *Archivio per lo studio delle tradizioni popolari* (Palerme, décembre 1890).

doit cependant revenir en dernier ressort à des individus auteurs ou initiateurs. On ne voit pas qu'à ce compte, les meilleures créations de l'humanité appartiendraient précisément à ceux qu'elle ne distingue pas. Sans doute, il ne faut pas méconnaître l'action latente et générale des foules sur les hommes d'élite ; mais ne sont-ce pas ceux-ci qui, en définitive, mènent, ou du moins agitent le monde ?

A entendre certains panégyristes des temps carolingiens, il semble qu'on doive trouver plus de spontanéité, plus d'indépendance d'esprit à mesure qu'on remonte dans le passé. On dirait que les contemporains de la scolastique ont pratiqué toutes les libertés, à commencer par la plus délicate de toutes, celle de la pensée. Qui ne voit pourtant que l'autorité des proverbes, si générale en ces temps-là, suffit à nous prouver une très grande passivité intellectuelle, une confiance illimitée dans ce qui a été dit et imposé ? S'il était possible de nier l'origine individuelle des formules et des manifestations de la pensée, ce ne serait, certes, pas à propos des incessantes formulations du dix-neuvième siècle. Il ne croit plus guère aux proverbes précisément parce qu'aujourd'hui tout le monde en fait, dans ses discours, ou dans ses écrits. Il y a, sans doute, beaucoup de vérités qui ne s'inventent plus ; mais on peut toujours inventer dans les nuances, dans les encadrements, dans les reliefs, et, en général, dans tout ce qui concerne l'expression, le style. Tout est dit, répète La Bruyère après Térence et Virgile, mais le raffiné styliste a bien soin d'ajouter : « Je l'ai

dit comme mien. Ne puis-je pas penser, après les anciens, une chose vraie, et que d'autres encore penseront après moi?...,,

Au reste, que le proverbe soit sorti originellement de la foule ou bien de l'individu, il est certain que, pour s'établir, il a dû répondre à quelque vive et générale préoccupation de son temps. S'il s'est ensuite maintenu dans la circulation, c'est que la préoccupation se maintenait aussi, ou bien qu'il était protégé par la force de l'habitude et le respect de la tradition. Mais on pense bien que des révolutions de toute espèce ont depuis des siècles défiguré ou anéanti des milliers de formules traditionnelles. Puis, à force d'échanges, d'emprunts et d'imitations, l'originalité a dû s'effacer, s'émousser. On finit par se rencontrer et coïncider non seulement sur les pensées, mais sur leurs formes et leurs allures.

Il est donc à regretter qu'on n'ait pas de tout temps songé à recueillir et à noter les façons de dire indigènes ou nationalisées. Plus on tarde, plus on perd ; mais aujourd'hui surtout que les inventions et les transformations tiennent du miracle, il y a péril en la demeure : il faut se hâter de photographier les habitudes qui s'en vont pour ne plus reparître, c'est ce que la Société de littérature wallonne a vivement compris ; c'est ce qui l'a en grande partie décidée à instituer le concours dont nous parlons plus haut ⁽¹⁾.

(1) M. Gaston Paris (*Journal des Savants*, septembre 1890) signale d'après Ernest Voigt (*Egbert vom Lüttich*, Halle 1889) un poème latin composé vers 1020 par Egbert, écolâtre de Liège. Ce chanoine de l'empire allemand, disciple de Notger, n'aime pas les *multi Francigenae*, mais, s'inspirant des deux langues officielles de la principauté épiscopale, il enregistre de curieux proverbes qu'il appelle *Enigmata rusticana*. Le spot est, en effet, assez souvent, une devinette à vilain. P. ex :

La France possède des recueils de proverbes qui sont d'une rédaction très ancienne; mais on n'a pas encore pu bien vérifier jusqu'à quel point tous ces adages avaient obtenu droit de bourgeoisie. On ne peut pas, sans autre information, attribuer la pleine notoriété proverbiale aux locutions accumulées dès le XIII^e siècle dans les *Dicts des philosophes*, les *Mots dorés de Cathon*, etc., etc. Guiot de Provins, dans sa *Bible satirique* composée avant 1250, se félicite d'avoir entendu dans les écoles d'Arles expliquer la sagesse des philosophes " qui furent ainz (*avant*) les chrétiens,, et qui avaient nom : Platon, Sénèque, Aristote, Virgile, Socrate, Diogènes, Ovide, Tullius et Oraces (¹).

Dans un in-folio de l'an 1265 et qui porte pour titre : *Li livres estrais de philosophie et de moralité*, le trouvère Jehan refondant l'œuvre du trouvère Alars de Cambrai (qui lui-même copia André de Huy), énumère de la façon la plus naïve les principaux auteurs des maximes qu'on aimait à commenter à cette époque avec une sorte de piété superstitieuse. A côté de Salomon, Sénèque, Diogènes, Isidore, Aristote, Caton, Platon et Macrobe, il place Térence, Lucain, Perse, Horace, Juvénal,

Salutū novisti sed aves collegerat alter. Jean Lemaire de Belges (éd. Stecher, IV, 402) le traduit dans une lettre à Marguerite d'Autriche : « Doncques ma fortune est telle que je bas tousiours les buissons, et ung aultre prent les oisillons. »

(¹) « Orace, qui tant ot de sens et de grâce, » dit Jehan de Meung (Roman de la Rose). « De la morale générale à la satire générale, dit M. Gaston Paris (Manuel d'ancien français, n^o 403) il n'y a qu'un pas. » Le savant philologue signale aussi les satires personnelles (*estrabots*, *estribots*) sorties de ces généralités. Grandgagnage donne *estrabot* et Forir *stribot*, brocard et chanson satirique. Le provençal connaissait *estribotz*. (Raimbaut d'Orange, au XII^e siècle). V. aussi dans Rutebœuf *la disputoison de Charlot et du Barbier*.

Ovide, Salluste, Virgile, et n'oublie surtout pas le grand orateur dont il a soin de faire deux personnages : un Tulles et un Cicero.

Voilà donc ce qu'on enseignait aux étudiants, à ceux qui voulaient acquérir la science appelée *clergie*. Mais pour constater l'action de toutes ces sentences sur la foule grossière et un peu sauvage, il faut recourir aux chroniques et aux autres documents de la vie sociale.

Ce n'est qu'en Espagne qu'on a réellement commencé de bonne heure la parémiographie. Dès le XIII^e siècle, le roi Sancho-le-Brave, dans son *libro de los castigos* (1), signalait un grand nombre d'*anciens* proverbes, et dans le siècle suivant les moralistes espagnols invoquaient à tout propos des *palabras antiguas*. Or, tous les proverbes qu'ils citent sont des vers ou des hémistiches assez réguliers. N'est-il donc pas probable qu'ils proviennent d'écrits modelés sur d'anciennes littératures ? On sait que les écrivains latins de l'antique Ibérie aimaient déjà le ton sentencieux : qui ne se rappelle ici Sénèque, le philosophe dont Caligula disait “ *arenam esse sine calce* „ et que Diderot appelait plus nettement le type du style haché ?

Même en ne tenant pas compte du génie sombre et concentré des Ibères aborigènes, il suffit de citer encore l'influence sémitique introduite par les dynasties musulmanes et les écoles hébraïques. Déjà au neuvième siècle, l'arabe espagnol Honein

(1) A cette époque, en France, on nommait *Gustoiement* ce que le latin du moyen âge appelait *disciplina (clericalis)*.

ben Isaak composait ses Apophthegmes des philosophes, et vers 1048, le rabbin Ben Jehuda de Malaga écrivait, à Sarra-
gosse, ses recueils de maximes empruntées aux Grecs et aux
Arabes. On sait que du onzième au quinzième siècle les juifs
d'Espagne eurent un développement littéraire des plus remar-
quables ⁽¹⁾.

Comme M. Renan le remarque en son histoire des langues
sémitiques, les Sémites, visant constamment à l'unité, à la
synthèse, devaient créer le proverbe et la parabole. Ils ne
veulent ni de la dialectique des Grecs, ni des analyses, des
nuances des modernes : ils prennent les choses de plus haut,
et affectent, en toute matière, un ton plus ou moins dogma-
tique.

Leur littérature ne connaît pas cette rotondité, cette ampleur,
ce développement de la phrase, que les Romains ont emprunté
aux Grecs et que les nations modernes ont, à leur tour, em-
prunté aux Romains. Les peuples sémitiques s'obstinent à
condenser leur pensée dans des versets, des jeux de mot, des
énigmes, des paraboles, des adages, des assonnances, des anti-
thèses et des parallélismes. Aussi, ces peuples, malgré toute la
finesse de leur esprit, sont d'un entêtement indéracinable et qui

⁽¹⁾ M. Pitré, en citant ce passage emprunté à notre première étude (I, CXII),
l'appuie par un extrait de *La Enciclopedia* de Séville (epoca II, anno 4º, nº 45,
1880) où M. Garcia Blanco énumère tout ce que le proverbe espagnol doit aux
Sémites de Cordoue, de Tolède, de Tarragone et de Grenade. « On a remarqué avec
raison, dit M. Renan, que la domination arabe a exactement le même caractère
dans les pays les plus éloignés où elle a été portée, en Afrique, en Sicile, en
Espagne. »

résiste à toutes les nécessités, à toutes les merveilles de la civilisation ⁽¹⁾.

On conçoit donc quelle riche moisson de proverbes, à formes antiques et authentiques, le roi Alphonse, son neveu Don Juan Manuel, Micer Francisco Imperial, Fernan Perez de Guzman et surtout le marquis de Santillane durent faire aux XIII^e, XIV^e et XV^e siècles ⁽²⁾.

Il est à croire qu'en Belgique aussi, aux temps de notre grande initiative politique et industrielle, on aurait pu composer de copieux catalogues de dictons énergiques, originaux, ou tout au moins, curieux pour l'histoire des mœurs et des préjugés. Les Flamands dans le monde germanique et les Wallons dans le monde néo-latin ont laissé des traces lumineuses; Gand et Bruges, Mons et Liège, Arras et Tournai sont des noms célèbres dans les premières périodes de ces littératures.

D'un autre côté, le proverbe se mêle à tout aussi longtemps que l'éducation libérale n'a pas pris la place qui lui appartient. Voir, sous ce rapport, la différence qu'il y a entre le flamand

(1) Un des genres les plus chers aux peuples sémitiques, à toutes les époques, a été celui des *Mesalim*, proverbes, maximes exprimées d'une façon piquante, petits morceaux d'une tournure énigmatique et recherchée. C'est un usage constant des littératures de cet ordre qu'un personnage réel ou fictif, célèbre à tort ou à raison par sa sagesse, embrasse toutes les sentences anonymes et centralise les maximes des siècles les plus divers. Chez les Hébreux, des l'époque d'Ezéchias, c'était Salomon qui jouait ce rôle d'auteur parémiographique et gnomique par excellence.

Les hommes d'Ezéchias compilèrent un recueil de proverbes qu'on mettait déjà sur le compte du fils de David, et réunirent à la suite quelques autres petits recueils d'une sagesse fort ancienne, attribuée à des personnages énigmatiques : Lemuel, Agour, Ithiel. (L. RENAN, *le règne d'Ezéchias*.)

(2) Cf. J. A. De los Rios, dans le journal d'Ebert pour les littératures romanes (1^{re} année).

Commynes (XV^e siècle) et le wallon J. Lemaire de Belges (XVI^e). Quand Jacques d'Hemricourt, comme un autre Théognis, veut se plaindre de l'avènement de la démocratie, il aime à dire : " Al poisant demeure li werre ; — al fin revient tout eawes en leurs chenals, etc. (1). „

Un autre veut-il tirer un principe politique du : *ne transgrediaris terminos antiquos quos posuerunt patres tui* (Proverb. XXII, 28), il conclura avec un laconisme un peu impérieux qu'il faut laisser la pierre où Charlemagne l'a mise. Si c'est ainsi qu'on parle à Liège, à Gand on dira qu'il faut toujours attacher la grille aux anciens montants. Dans les brochures politiques sur la neutralité liégeoise (par exemple, les *Sentiments d'un vrai Liégeois*, 1674), vous lisez encore : " cheval de Pacolet ; monnaie de singe ; loup d'Esope ; enclume et marteau ; courir après l'ombre, etc. „ C'est à coups de proverbes que Marnix attaque ses adversaires. C'est en répétant, dans toutes les occasions décisives, le vénérable adage : Pauvre homme en sa maison est roi (2), que les Liégeois maintiennent leur liberté contre tant d'ennemis divers. Veut-on faire du gallicanisme, on exhume le vieux lardon : " Jamais cheval ni homme n'amanda pour aller à Rome. „ Veut-on faire du chauvinisme, on dira des français : " *belle intrêye, laide sortie* (3). „

(1) Cf. *Li patron delle temporaliteit*, ap. Polain. Histoire de Liège.

(2) On trouve, dans les vieux recueils français : « Chacun est roy en sa maison ». L'anglais dit : « my house is my castle. »

(3) On dit encore enliégeois : « à c'ste heûre nos estans français (pour dire : affranchis, délivrés, par exemple, d'un travail dont on vient à bout). C'est probablement une sorte de jeu de mots très fréquent au moyen âge sur *franc* et *français*. Rien du *franchiman* (plutôt satirique) des Provençaux.

Amyot dit au roi Henri II qui le trouve trop âpre à la curée des bénéfices : “ Sire, l'appétit vient en mangeant „.— L'anecdotier L'Estoile, pour moraliser sur le poète Jodelle, mort dans la débauche, trouve le proverbe : telle vie, telle fin. Le docte Henri Estienne, dans sa *Précellence du langage françois*, s'attache surtout aux proverbes pour démontrer la supériorité du français sur l'italien (1). Dans l'Heptaméron, à l'appui d'une morale plus ou moins édifiante, on invoque les sentences populaires. — Louis XI, le roi roturier, aimait à gaber et à dauber à grand renfort d'axiomes traditionnels. — Le duc de Parme lui-même, le sévère général catholique, disait de Henri IV : “ il use plus de bottes que de souliers. »

Quand, en 1590, la Gascogne demande l'appui de Philippe II elle lui écrit que, selon l'antique adage, aux grandes portes frappent les grands vents. — Le brave La Noue demande aux Gueux de Poperinghe, si c'est avec les ongles qu'il faut prendre les places. — Le vertueux chancelier Michel de l'Hospital a coutume de dire le vieux proverbe : La bonne vie persuade plus que l'oraison. En 1584, à une époque des plus critiques, un des bourgmestres d'Anvers dit : “ qui se confesse au loup, doit recevoir absolution de loup. „

(1) Henri Estienne, qui est venu plus d'une fois en Belgique, dit p. 482 : « Il est certain que le parler des Picards, en comprenant aussi les wallons, serait un dialecte qui pourrait beaucoup enrichir notre langage françois. » De son côté, Ronsard, préface de la Franciade, disait : « Je t'avertis de ne faire conscience de remettre en usage les antiques vocables, et principalement ceux du langage wallon et picard, lequel nous reste par tant de siècles l'exemple naïf de la langue françoise, et choisir les mots les plus prégnants et significatifs, non seulement du dit langage, mais de toutes les provinces de France. »

Mais c'est, en général, l'esprit bourgeois qui se montre le plus favorable à l'extension des proverbes. Quand cette influence pénètre jusque dans les romans de chevalerie, on voit, dit M. D'Héricault (*Etude sur les chansons de Gestes*), les rois et les empereurs parler et penser comme les bourgeois des petits métiers, avec une rare abondance de proverbes, de maximes triviales et de considérations vulgaires.

Aussi, voit-on les proverbes perdre leur prépondérance et leur prééminence à mesure que les littératures se débronnent, se polissent et tendent à une sorte d'aristocratie de bon aloi. Quelques écrivains — et souvent les meilleurs — veulent réagir au nom de la vieille bonhomie et de la spontanéité populaire. Villon fait sa ballade des proverbes, Régnier ⁽¹⁾ multiplie les dictons dans ses vigoureuses satires, Adrien de Montluc imagine sa *Comédie des proverbes* et Benserade, lui-même, composait un *Ballet des proverbes* et le faisait danser à la cour par les plus grands seigneurs. Mais tout cela n'était qu'un reste, de plus en plus affaibli, de cet engouement pour le dicton qui avait autrefois porté Charles d'Orléans, à son retour de la captivité de Windsor, à proposer des proverbes pour thèmes de poésie. Qui sait si son *académie blaisoise*, en instituant ces exercices, faisait autre chose que reprendre une tradition des plus anciennes académies provençales ?

La grande réforme sociale et littéraire qui s'opéra en France,

(1) D'une trivialité souvent heureuse, Régnier prend au peuple des proverbes pour en faire de la poésie. (Ste-Beuve.)

sous Henri IV et Louis XIII, fut singulièrement mortelle à l'esprit proverbial. Montaigne, Pasquier et M^{lle} de Gournay avaient été les derniers à revendiquer pour les proverbes, la première place dans le langage des livres; Malherbe et Vaugelas combattirent à outrance ces traditions *gauloises*, qui rappelaient ce *grave virus* dont se moquait Horace quand il poussait les Romains à se dépouiller de leur rusticité sentencieuse. L'hôtel de Rambouillet, dont le rôle fut si important dans la guerre aux rudes façons du seizième siècle, ne toléra plus que le proverbe muet, en pantomime et en charades (1). Dès lors, l'adage tomba de plus en plus dans la vulgarité, et ce ne fut que rarement qu'il servit encore aux grandes obsessions de la pensée humaine (2).

Il faut bien se convaincre de l'universalité de ce discrédit pour ne pas se montrer injuste à l'égard des six mémoires qui ont été envoyés, en 1860, au concours des spots. Quand on tient compte des grandes transformations qui se sont accomplies dans les pays romans depuis une centaine d'années, si l'on s'étonne de quelque chose, c'est de trouver encore un bon nombre d'adages d'un cachet essentiellement wallon. A voir le zèle et l'érudition des concurrents, en général, il y avait lieu de

(1) On sait que Carmontelle s'était rendu célèbre, à la fin du siècle dernier, par des canevas de proverbes dramatiques pour la petite comédie de société. On sait aussi qu'il n'a rien de la finesse de Théodore Leclercq, d'Alfred de Musset et d'Octave Feuillet.

(2) Pourtant, d'après la remarque de Valbert (*Revue des deux mondes*, 1^{er} juillet 1890), le roi Carlo Alberto, pour faire l'éducation de Victor Emmanuel, consigna, dans un immense album, des proverbes, des maximes qu'il ramassa de toutes mains et compila avec fureur.

se féliciter d'avoir proposé ces recherches. Toute la moisson n'est sans doute pas rentrée dès maintenant, mais le plus gros de la besogne est certainement abattu. Dorénavant, il faudra compter avec les résultats de ce concours : ç'aura été un des plus utiles, non seulement aux lettres wallonnes, mais à l'histoire vraiment philosophique de notre pays.

Un des concurrents parémiographes avait pris spirituellement pour devise :

“ *Méfiez-vous des proverbes*, dit-il, *il en est de très dangereux.* „
Nous pensons que la Société wallonne ne tient pas à ce qu'on surfasse la valeur des spots, ni pour leur portée pratique et morale, ni même pour leur agencement littéraire. Chacun de nous a présent à la mémoire un passage fort souvent cité du *Don Quichotte* (2^e partie, chap. 43) : “ Tu feras bien, Sancho, de te débarrasser de cette multitude de proverbes que tu mêles à tout ce que tu dis. Les proverbes, il est vrai, sont de courtes sentences, mais, la plupart du temps, les tiens sont tellement tirés par les cheveux, qu'ils ont moins l'air de sentences que de balourdises. „ Il est évident que, même dans la poésie badine, il ne faut user des proverbes qu'avec une certaine sobriété. Il peut bien arriver à Chaulien de se souvenir que le proverbe :

“ Très sagement dit que trop gratter cuit,

“ Que trop parler et trop écrire nuit. „

Mais ce n'est qu'en passant et il n'y revient que de loin en loin.

Il faut éviter de s'en tenir trop étroitement à la nature

axiomatique des proverbes. Quand les paysans disent si souvent *spondi* ou bien *spodit* (*dit li spot*), croit-on qu'ils lancent toujours des maximes ? Ne sont-ce pas quelquefois de violents sobriquets ou des comparaisons à l'emporte-pièce ? Pourquoi ne pas suivre, jusqu'à un certain point, l'exemple de M. Leroux de Lincy, qui place, dans son *Livre des proverbes*, deux séries concernant les sobriquets des villes, qui ne sont, après tout, que des gaberiers tronquées ? Toujours est-il que ces épithètes, qui ne varient guère, en dépit de tout ce qui peut changer, sont assez nombreuses en notre pays et peuvent intéresser vivement notre histoire.

Dans les *Délices des Pays-Bas* (Liège, Bassomp., 1769, t. IV, p. 3, note), on trouve le fameux proverbe traditionnel : “ Liège est l'enfer des femmes, le purgatoire des hommes et le paradis des prêtres. „

Et que dit le flamand Bertius ? — “ Hunc lapidem vulgo vocant carbonem leodiensem, *charbon de Liège* : is ubi semel ignem concipit, paulatim accenditur, oleo restinguitur, aqua vires concipit. Calor ei vehementissimus ; quo fit ut Leodienses tria sibi præ aliis gentibus arrogant, *panem pane meliorem ; ferrum, ferro durius ; ignem igne calidiorem*. (P. Bertii Tabul. geogr. contract. libri VII Amstelod. J. Hondius, 1618, in-4°, oblong, p. 334.) Tout cela est déjà dans Guichardin au XVI^e siècle.

N'y a-t-il rien sur ces quartiers de Liège qui, encore aujourd'hui, ont une physionomie si tranchée qu'on ne parvient pas à

créer une fête unitaire et communale ? — Pourquoi dit-on *bayâ* ? Le nom de cet ancien hôpital de Liège viendrait-il tout simplement de Bayard, le fameux cheval colossal et magique de couleur baie (*badius*) ? En rouchi, un *béart* est une civière à quatre pieds (comparaison avec un cheval) ; — en français, un baiart est une auge pour porter du ciment. A Lille, au 15^e siècle, il y avait un hôpital contenant deux grands lits appelés *bayards* “ pour coukier les povres trespasans „. Monteil. *Hist. des Français*.

Pourquoi a-t-on dit Namur la *gloutte* (la friande), de même qu'en France on disait : *tête et fête de Picard* ou Dôle la joyeuse ou Bologne la docte et la grasse ? Quand on voulait stigmatiser le manque d'éducation, ou plutôt la gaucherie provinciale, pourquoi disait-on : “ c'est-st-on jus d'là (un de par-delà) ? — Qu'est-ce qu'un “ hîte ès Moûse „ ? Est-ce peut-être un reproche de poltronnerie aussi mérité que celui-ci :

Istî Picardi non sunt a prœlio tardi :

Primo sunt hardi, sed sunt in fine couardi ?

Sans aucun doute, la pensée était aussi macaronique que la forme. — Pourquoi dit-on proverbialement des moutons de Thilkin qu'ils se ressemblent tous ? Comment se fait-il qu'à Liège on dit : “ I n'lî rappoite nin d'laîwe „ comme on dit à Aix-la-Chapelle : “ *Er bringt ihm das Wasser nicht* „, et à Paris : “ il n'est pas digne de délier les cordons de ses souliers ? (1) „ A quelle anecdote rapporter cette locution ?

(1) Cette locution, dérivée de l'Evangile de St-Mathieu, se retrouve dans le *Médccin malgré lui* (déchausser les souliers).

D'où vient qu'à Charleroi, à Linchent (Hannut), etc., les jeunes gens se nomment des *bragards* ? Serait-ce tout simplement parce qu'au XV^e siècle *bragard* signifiait : élégant, petit-maître, recherché dans sa parure, *brave* dans ses habits, puis, par la suite, vantard (*blagard*, *blagueur*). — N'y a-t-il rien à prendre dans certaines formules d'injures populaires ? ⁽¹⁾ — Comment s'expliquer ce mot flamand *danck*, *merci*, dans ce proverbe : “ I n'fât mâye dire danck s'on n'la ? „ — Il faut aussi prendre garde de tenir pour exclusivement liégeois ce qui se rencontre ailleurs, par exemple : “ Les paroles sont frumelles et les scrits sont mâies. „ — Gabriel Meurier, pédagogue hennuyer établi à Anvers où il enseignait l'anglais, le français et l'espagnol, dit, en son recueil de 1568 : “ Paroles sont femelles et les faits mâles. „ D'où l'a-t-il tiré ? ⁽²⁾ — Le spot liégeois : “ selon les gens l'encens „ existe en France. — On dit aussi bien en Hollande qu'en Wallonie : “ Ceux qui conseillent ne payent pas. „ Et même à Paris, on dit, en propres termes : “ les conseillers ne sont pas les payeurs. „ A Gand aussi bien qu'à Liège, on entend parfois dire : “ Les Français ont une belle entrée et une laide sortie. „

Le proverbe wallon sur les noix qu'on attrappe quand on n'a

⁽¹⁾ Le glossaire étymologique du patois Picard par l'abbé Corblet, montre le profit que l'on peut tirer de ces investigations et de ces études. Nos revues folkloristes, en Flandre et en Wallonie, devraient dresser le catalogue de tous les *spots* ou sobriquets des villes. Presque toujours il y a, au fond, une cause historique.

⁽²⁾ Au point de vue des anciennes relations entre Flamands et Wallons, il y aurait peut-être une étude à faire sur ce Gabriel Meurier, ainsi que sur Fleury de Bellinghen qui a publié des proverbes français à La Haye.

plus de dents, n'a qu'une légère variante en espagnol : il s'y agit d'amandes. Pour retrouver les correspondances, il suffit quelquefois de tenir compte d'une faute de prononciation ou de transcription. Par exemple, qui s'aviserait, à première vue, de retrouver *ars metrica* dans *aris meca* chez un meistersænger du XV^e siècle ?

Plus d'un spot n'est qu'une traduction, plusieurs fois reprise, d'un verset des livres sapientiaux, ainsi : *quid communicabit cacabus ad ollam* ⁽¹⁾; — *volatilia ad sibi similia conveniunt*. (Ecclesiastic. 13 et 27.) “ Qui se ressemble, s'assemble. », Platon démontrait l'inverse : à force d'être ensemble on se copie mutuellement.

Il y aurait encore lieu d'examiner si Liège, longtemps enclavé dans la Germanie, ne doit aucun proverbe à ce pays où, dès le XII^e siècle, un minnesænger, maître Spervogel, composait un recueil gnomique. Il doit y avoir aussi des spots pour ou contre Liège dans les pays qui faisaient jadis partie de la principauté épiscopale. Pourquoi, en Famène, dit-on : “ travailler pour le prince de Liège, „ tandis qu'à Liège même on dit : “ travailler pour le roi de Prusse ? „

Mais tous ces *desiderata* concernent la science du *folklore* qui attire aujourd'hui tant de travailleurs. Ils aiment surtout à retrouver la trace d'événements ou de situations historiques jusque dans les boutades les plus excentriques.

(1) Voir aussi les fables d'Esopé et les légendes de l'Inde.

“ Ce sont presque toujours, dit Quitard ⁽¹⁾, les usages, les habitudes, les mœurs publiques et les façons de sentir et de penser d'un peuple qui impriment à ses proverbes le caractère spécial qui les différencie des proverbes des autres peuples.

“ Il est donc essentiel de reconnaître ce caractère, surtout dans les nôtres, que les compilateurs ont recueilli sans en indiquer ni l'origine ni la date, ou bien, en les indiquant d'une manière très inexacte. Malheureusement, il ne saurait être constaté d'une manière incontestable dans la plupart de ceux que nous avons, car ils nous sont communs avec les Italiens, les Espagnols, les Anglais, les Allemands, etc., qui peuvent les avoir inventés aussi bien que nous. „

Un amateur de dictons liégeois a pris pour devise : “ Toute dégradation individuelle ou nationale est sur le champ annoncée par une dégradation rigoureusement proportionnelle dans le langage. „ Cet aphorisme à la Bonmald semble indiquer qu'il regarde le décri ou le rabais des proverbes comme une décadence sociale. Ovide, en son temps, avait déjà répondu aux louangeurs du passé :

Prisca juvent alios; at nunc me denique natum
Gratulor, hæc ætas moribus apta meis.

D'ailleurs, qu'on s'en félicite ou qu'on s'en désespère, on n'arrêtera pas le cours des choses. Nous avons dit plus haut pourquoi le langage proverbial, relégué dans les rangs infé-

(¹) P. M. QUITARD. *Études historiques, littéraires et morales sur les proverbes français*, p. 297 (Paris, 1859). C'est cet auteur qui composa, en 1828, *la morale en action*, livre cher à notre enfance.

riens de la société, au lieu d'être la sagesse des nations, n'en pouvait plus être que la furtive gauserie. Mais quelle que puisse être notre opinion à ce sujet, nous devons reconnaître que les proverbes, dûment constatés et suffisamment expliqués, sont des documents précieux pour la philosophie de l'histoire.

Parfois, le spot semble un dernier écho d'une aventure oubliée, par exemple : " On n'sét wisse qu'une vache happe on live. „ N'est-il pas curieux d'avoir à constater que la chose se dit littéralement de même en Flandre ? Plus d'un collecteur de proverbes, pourtant, ne semble pas se douter de la possibilité d'une concordance ou d'une transmission de proverbes. Or, ce sont quelquefois les plus populaires qui sont les plus complètement empruntés. Qui croirait que "faire et défaire, c'est toujours travailler„ vient de Paris ? Qui croirait que la locution des *qwatte pîd blanc* se retrouve dans "le cheval aux quatre pieds blancs„ proverbe français que Quitard dérive des écuycrs qui dédaignent les chevaux bais qui ont des balzanes aux quatre pieds ?

Il ne faut donc pas reculer devant les comparaisons : plus d'une fois elles vous mènent à de curieuses découvertes. Le spot : " On chante bin grand'messe divins 'ne pitite église „ s'explique par un autre : " C'est d'vins les p'titès lâses qu'on mette les bons ôlmin. „ — Dans les petites boîtes les bons onguents, dit le français ; de fines épices, dit le flamand, Or, dans le *Marchand de Venise*, de Shakespeare, dans les *Gesta Romanorum*, recueil d'anecdotes très goûté au moyen âge, et dans *Barlaam et Josaphat*, le plus ancien des contes dévots, on

trouve une légende dont notre spot n'est évidemment qu'une affabulation plus ou moins correcte. On peut même remonter jusqu'à la grande légende de Bouddha, qui réforma le monachisme indien, six siècles avant notre ère (1).

Horace, ayant un jour à se défendre de l'amitié trop exigeante de Mécène, lui écrit : "Tu m'as fait riche, Mécène, mais non pas comme le Calabrais qui offre des fruits à son hôte : Mangez-en, je vous en prie. — Non, c'est assez. — Emportez-en du moins autant que vous voudrez. — Vous êtes bien bon. — Vos enfants seront charmés de ce petit présent. — Il m'oblige autant que si j'en emportais ma charge. — Vous êtes le maître, mais nos pourceaux profiteront aujourd'hui de ce que vous laissez.,,

A ce trait final, comment ne pas reconnaître l'histoire du curé et de la fermière qui se racontent partout, avec les variantes et les fioritures inévitables en une matière dont on dit : " si ce n'est pas bien vrai, c'est bien trouvé. „ Et quand c'est trouvé, on se contente de la reprendre.

Le plaisir de faire revivre ces vieilles façons de parler où l'on *peint* et où l'on *pince*, comme disait Montaigne, a produit une littérature spéciale. Dans des contes, des romans, des comédies, on a voulu, à tout prix, enfiler, enchâsser des locutions proverbiales. Nous connaissons surtout l'exemple d'Adrien de Montluc, comte de Cramail. Il n'a pris qu'une intrigue des plus simples : on voit bien que sa comédie n'est qu'un prétexte,

(1) *Revue trimestrielle*, t. XXVIII. (J. STECHER, *Origine bouddhique du plus ancien des contes dévots.*)

un cadre à dictons. Mais on voit aussi avec quel art il ajuste ses mots traditionnels au caractère et aux discours de ses personnages. Il sait amener des rencontres qui amusent et des reparties qui sont toujours en situation. En d'autres tentatives de ce genre, on a, non pas assaisonné, mais sursaturé ; les personnages ne sont occupés que de souligner leurs façons de dire. Que ces auteurs étudient Montluc ou plutôt Molière, et qu'ils se résolvent à éviter l'infortune de Sancho. — “ Oh ! pour cela, disait l'écuyer goguenard, Dieu seul y peut remédier ; je sais plus de proverbes qu'un livre, et, quand je parle, il m'en vient à la bouche une telle quantité à la fois qu'ils se disputent à qui sortira. Alors ma langue lâche les premiers qui se présentent, qu'ils viennent à propos ou non... „

On a vu, par les exemples cités plus haut, combien, en dépit de tout, on a peine à rester indifférent devant cette sagesse parfois étrangère et bariolée et carnavalesque. Puisse la nouvelle édition du *Dictionnaire des spots* être un stimulant nouveau pour ces recherches ! A tout prendre, elles sont agréables ; si l'on ne trouve pas toujours ce que l'on cherche, on trouve du moins des compensations, quand ce ne serait que la satisfaction de travailler à la connaissance plus intime de notre passé national. En attendant, à chaque jour suffit sa peine. Il en coûte, je le sais, d'attendre ; mais on ne songera pas à dire : *li cosse fait piède li gosse* ; — *Den cost verdryft den lost* ; le coût fait perdre le goût.

J. STECHER.

Liège, juillet 1891.

DICTIONNAIRE

DES

SPOTS OU PROVERBES WALLONS

A, B.

1. Ni savu ni à ni b.

LITT. Ne savoir ni a ni b.

Être très ignorant, ne pas savoir lire, et fig. ne pas connaître les premiers principes de la chose dont on parle.
(LITTRÉ.)

HABAJA.

Giste Hippocrate est di mi ovrège,
C'est-st-on boubiet comme vos l'vèyez,
Qui n' sèt seûl'mint ni à ni b.

(DE HARLEZ. *Les hypoconte*. III, sc. 7. 1756.)

C'est málheureux, paret, qui ji n' sés ni à ni b.

(WILLEM. *Biéth'mè l' sôlâr*. Chansonnette. 1833.)

Jihan Gilles est-st-on boubiet qui n' sèt ni à ni b.

(FORIR. *Dictionnaire*. 1861.)

GÈRA.

..... Ça m' freut mutoi vèye elére,
Mais ji n' sés à ni b.

(REMOUCHAMPS. *Les amour d'à Gêrd*. I, sc. 3. 1875.)

MENCHEUR.

Mais c'est po rire, surmint, mi trèpassèye qui n' saveut ni à ni b,
ni l'aréut nin fait.

(BRABY. *A qui l' fête*. Sc. 9. 1882.)

VERVIERS

Honte à qui n' sèt l'à ni b,
Honneur à ci qu' i est r'coirdé.

(RENIER. *Spots rimés*. 1871.)

VERVIERS.

Vola çou qu' c'est du n' saveûr ni à ni b.

(PIRE. *Lu sudaurt du sos les Tris*. Ch. Mes amusettes. 1884.)

MONS. Jean Godeau n' savoi ni à ni b, ça l'imbetoi, mais il étoi trop vieux pour
apprendre ses lette.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons*. 1863.)

2. Rimette à l'a b c.

LITT. Remettre à l'a b c.

Remettre quelqu'un aux premiers éléments, aux premiers principes d'un art, d'une science; le traiter d'ignorant.

Prov. fr. — Renvoyer quelqu'un à l'a b c, le remettre à l'a b c.

On l'a rimelou à l'a b c.

(FORIR, *Dict.* 1861.)

Les feumme, diret l'jônai qui n'est lodî q'è l'a b c, les feumme, c'est l'perfectio...n'mint appôirté à l'invention d'l'homme.

(SALME, *Quelle tromp'rèye*, Chansonnette. 1877.)

NAMUR. Qu'est-c'qui tot ça d'verait pus taurd, li bon Dièt l'sél,
Et nos n'estans qu'à l'a b c.

(WÉROTTE, *Seignans nos*, Chanson. 1867.)

MONS. Ceux-là, nous, comme les aute, i faut l'us apprinde l'a b c.

(LETELLIER, *Armonaque de Mons*. 1848.)

Prov. contraire. METZ. Werhaye sait les loix tot come son a b c.

(BRONDEX, *Chan Heurlin*, Poème. 1787.)

ABATTRE.

3. L'prumî qui l'abat, l'a.

LITT. Le premier qui l'abat, l'a.

Les premiers entrés sont les mieux placés. — Le premier au moulin engrène. — Res nullius cedit occupanti. (Inst. lib. II, tit. I, § 2.) — Quod nullius est id ratione naturali occupanti conceditur. (L. 3. D. Lib. 41, titre 17.)

La dame au nez pointu répondit que la terre
Était au premier occupant.

(LAFONTAINE.)

ORIG. Le proverbe wallon fait peut-être allusion au jeu populaire : Taper à l'âve.

LISBETH.

Pardienne jî voireu vèye cisse la.

GÉTROU.

Bin l'êl viêret.

LISBETH.

Qui l'abat l'a.

GÉTROU.

Bin ti l'âret.

(DE VIVARIO, *Li fiesse di Houste-s'i-ploît*, Act. II, sc. 3. 1757.)

BASSE-ALLEMAGNE — Wer am ersten kommt, malt am ersten.

ABOYER.

4. Hawer après l' baîté.

LITT. Aboyer à la lune.

Se dit en parlant d'un homme qui crie inutilement contre un plus puissant que lui. (ACAD.)

Pr. fr. — C'est aboyer à la lune.

Allez, sipârgniz vos côp d' lawe,
Ca vos fez comme li chin qui hawe
Après l' baîté qui lût.

(BAILLEUX, *Li colowe et l' lême*. Fève. 1836.)

Ce sont des chiens qui abboient à la lune.

(*Dict. des pr. fr.* 1738.)

Abbayer contre la lune. (Travailler en vain.)

(OUDIN, *Curiositez françoises*. 1640.)

JODOIGNE.

C'est-st-hawer après l'leune.

BASSE-ALLEMAGNE. — Den Mond anbelln (vom Hunde).

5. Quand on n'pout nin hagnî, i n'faut nin hawer. (NAMUR.)

LITT. Quand on ne peut mordre, il ne faut pas aboyer.

Il ne faut pas attaquer quand on ne peut se défendre. Il ne faut pas s'exposer à une défaite certaine.

ACCROC.

6. I lait des croc tos costé.

LITT. Il laisse des accrocs de tous côtés.

Il contracte des dettes partout; il a des dettes criardes; il ne paie personne.

7. Mette li croc.

LITT. Mettre l'accroc.

Donner un accroc; retarder ou empêcher la conclusion d'une affaire. (LITTRÉ.) — Faire éprouver une perte.

Ca, ji n'vous nin por vos, il est bon di v'prév'ni,
Mette li croc àx botique, qui m'mettet à crédit.

(REMOUCHAMPS, *Li sav'û*, I, sc. 2. 1858.)

ACHETER.

8. On ach'têye les bons ch'vâ so stâ.

LITT. On achète les bons chevaux à l'écurie.

Une jeune fille qui a du mérite n'a pas besoin de courir les bals pour trouver un époux.

Le mérite se cache, il faut l'aller trouver.

(FLORIAN.)

9. Acater c'qu'on n'a gnié danger
C'est l'moyé d' d'aller tout a rié. (MONS.)

LITT. Acheter ce dont on n'a pas besoin
C'est le moyen d'aller de tout à rien.
Les dépenses inutiles sont ruineuses.

VERVIERS. Ech'ter trope, outre de l'maulaue,
Fait vendre çu qu'on-z-a mèsauhe.
(RENIER. *Spots rimés*. 1871.)

10. Ji l'a ach'té tihe-et-tahe.

LITT. Je l'ai acheté ainsi et ainsi (allitération).
Je l'ai acheté à l'œil, sans vérification.
Pr. fr. — Acheter l'un portant l'autre. (Le bon et le mauvais.)
(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

Ji va fer rikparer m'mohonne tihe et tahe. (A forfait, à perte ou à gain.)
(FORIR. *Dict.*)

Des Tawe aveut co, àtou d'la, saqwants porchet d'térre, qui, mettou essonle,
mes'rit tihe et tahe, po l'mon vingt cinq bouni.
(MAGNÉE. *Li houlotte*. 1871.)

MALMEDY. Adler Stockstehn.

BASSE-ALLEMAGNE. — Etwas auf gut Glück kaufen.

ACHETEUR.

11. I gn'a pus d' sots ach'ten qui d'sots vendeu.

LITT. Il y a plus de sots acheteurs que de sots vendeurs.

Nos lois prévoient la folle enchère, mais elles admettent
aussi la rescission du contrat au profit du vendeur, du chef de
lésion.

ROUCHI. I n'y a nus sots vendeux, i n'y a qu' des sots acateux.
(HÉCART. *Dict.*)

Il y a plus de fols acheteurs que de fols vendeurs.
(LOYSEL. *Instit.* L. III, tit. 4, § 2. N° 403, éd. Laboulaye.)

Or n'est-il si fort entendeur
Qui ne trouve plus fort vendeur.
(*Farce de Pathelin.*)

Cf. LOISEAU. Traité du déguerpissement. L. III, ch. I, n° 19.

ADIEU.

12. Adieu Luc,
T'as pris du brin pour du chue. (TOURNAL.)

LITT. Adieu Luc,
Tu as pris du bran pour du sucre.

Dicton en vogue à Tournai pour reprocher à quelqu'un d'avoir mal vu. — Se dit également d'une chose sur laquelle on ne doit pas compter.

VAR. CHARLEROI.

ARGAN.

I faut co iesse raisonnabe eiet n'né schorchî vos malade, trente sous on lav'mint ; bonjour Luc.

(BERNUS. *L'malade St-Thibau*. I, sc. 1. 1878.)

NAMUR.

Par on bia joû jî m'trebuque
En dansant avou Lisa,
Comment va-t-i ? bonsoir Luque
Jî m'sovairet dè l'polka.

(J. COLSON. *I faut bin passer par là*. Ch. 1862.)

AFFAIRE.

13. Quelle affaire à Lige !

LITT. Quelle affaire à Liège !

Cette expression s'emploie toujours en bonne part ; c'est une espèce de cri de joie. — Après une énumération, c'est le bouquet du feu d'artifice.

Cf. De plus fort en plus fort, comme chez Nicolet.

Todi pus gros ! (Cri des vendeurs de poisson à la minque.)

SERVAS.

Awet dai, on dobe mariège et on bouquet, quéle affaire à Lige.

(BRAHY. *Li bouquet*. II, sc. 22. 1878.)

BIETH'NÉ.

Jî compte même si bin fer d'mes pid et d'mes main qui nos 'nae àrans plusieurs (di servante) quéle affaire à Lige ; qu'on àret bon cial.

(WILLEM et BAUWENS. *Pécht rach'té*. Sc. 3. 1882.)

AFFUBLER.

14. Fàret vèye comme Mayon s'affùl'rèt.

LITT. Il faudra voir comme Marianne s'affublera.

Se dit quand on ne veut pas prendre tout de suite une détermination, quand on veut attendre les événements.

Mayon signifie souvent maîtresse. Colin et Mayon désignent un couple assorti.

D'après l'conseye di Crahay, Aimon s' résoûda à s'tini bin keu po vèye kimint qu' Mayon s'affùl'r u ; i leyà don aller tot à l'wåde di Diu.

(MAGNÉE. *Li houlotte*. 1871.)

JALHAY.

BIETH'NÉ.

Amon vos l'vièroz ruy'ni so l'happâ. A resse nos vierans comme Mayon s'affùl'rèt.

(XHOFFER. *Les deux soroche*. I, sc. 4. 1861.)

AGE.

15. On fait des sottreÿe à tot age.

LITT. On fait des sottises à tout âge.

En avançant en âge on n'est pas exempt de commettre des fautes, des erreurs, des folies.

Pr. fr. — On fait des folies à tout âge.

JACQUES.

Kimint, à quarante cinq an vos songiz à v'rimarier, on a raison d'dire qu'on fait des sottreÿe à tot age.

(WILLEM et BAUWENS. *Les tourciveux*. Sc. 5. 1882.)

Jadis ton maître a fait maintes folies

Pour des minois moins friands que le tien.

(BÉRANGER. *Le célibataire*.)

16. On n'te d'mande pont l'age que t'as. (TOURNAI.)

LITT. On ne te demande pas l'âge que tu as.

Dit-on à un individu qui se permet de donner son avis dans une affaire qui ne le concerne pas.

AIDER.

17. Aidîz-v' et l'bon Diu v's aidret.

LITT. Aidez-vous et le bon Dieu vous aidera.

Il faut agir quand on veut venir à bout de quelque chose.

(ACAD.)

Pr. fr. — Aide-toi, le ciel t'aidera.

(LAFONTAINE. *Le charretier embourbé*.)

Qui s'attend à l'écuëlle d'autrui a souvent mal diné.

A toile ourdie, Dieu mesure le fil.

Pr. valaque. — Quand tu soignes bien ton travail, Dieu est avec toi.

Aidîz-v' et l'bon Diu vis aidret.

(BAILLEUX. *Li chéron*. Fève. Liv. IV, 18. 1856.)

Aide-tu, l'bon Diu t'aidret.

(FORIR. *Dict*. 1860.)

VARIANTE.

Vos avez fait vosse lét, vos v'divez coûki d'vins.

Aide-tu, li eir t'aidret; c'est l'pus sûr, rit' nez l'bin.

(THIERY. *Inc cope di grandiveux*. 1859.)

MARCHE.

Aide-tu, l'bon Diet t'aidret li même.

Mais d'hal-i co, comme il est scrit : aide-tu, et l'eir t'aidret, i fât aller trover Merlipopette, c'est-st-inc feumme qu'a stu macralle.

(MAGNÉE. *Li honlotte*. 1871.)

NAMUR.

Aidîz-vos et l'bon Diet vos aidrèt.

18. Pauc aide et rin n'aide.

LITT. Peu aide et rien n'aide.

Un petit secours ne laisse pas que d'être quelquefois très utile. (ACAD.) — Un léger secours vaut mieux qu'un entier abandon. — On se rattrape à un fêtu.

Pr. fr. — Un peu d'aide fait grand bien.

Peu aide et rien n'aide.

(GAER, MEERIER. *Trésor des sentences*. 1568.)

VARIANTE.

Il n'y a si pau qui n'aide.

Il n'y a si peu qui n'aide.

Et l'on ajoute parfois : dit la souris et elle pisse dans la mer.

MONS. C' n'est nié grand chose, mais i n'a si peu qui n'aide, quand i s'agit dè nié mourir d'faim.

(LETELLIER. *Armonarque de Mons* 1833.)

Cité par FORIR *Diet*

JALMAY

THODÔRE.

Si v's avoz metlou l'pid eane one flatte, i fât l'sèchi fôû : Eh bin, ponke aide et rin n'aide, dist-on touli.

(XHOFFER *Les deux soroches*. II, sc. 16. 1862.)

VAR. MONS. El proverbe dit qu'i faut s'assister l'un l'autre dins c'monde ci.

(LETELLIER. *Armonarque de Mons*. 1869.)

19. Qwand deux pauve s'aidet l' bon Diu rève.

LITT. Quand deux pauvres s'aident le bon Dieu rit.

Dieu sourit aux efforts de deux pauvres qui s'entraident.

En citant ce proverbe on dit souvent : Li bon Diu ennès rève, ce qui dénature le sens qui serait alors celui-ci : Dieu rit des efforts, etc. FORIR, *Diet*.. donne cette dernière version.

Cf. FLORIAN. *L'aveugle et le paralytique*. Fable.

Nos d'rans quoiri chaque jouû dè l'vève

A sèchi d'pône onk ou l'autre di nos fré

Qwand c'est qu'deux pauve s'aidet li bon Diu rève

C'est l'bonne manire di l'adorer.

(N. DEFRECHETX. *Li rève Bajenne*. Chans. 1866.)

VARIANTE.

Deux peûpe s'aidant, li bon Diu rève

S'i rève, c'est qui sèret contin.

(HOCK. *On bon roisinêge*. Chans. 1861.)

VARIANTE.

Ça fait rire li bon Diu

Qwand on pauve homme s'écourt

On pu pauve éco qu'lu.

(BAILLETX. *Li colou et l'frumêhe*. Fève. 1831.)

VERVIERS.

Lu main qui danne aisi, dè cir deut esse bènêye,

Lu pauve qui danne au pauve, lu bon Diet d'jôye ès rève.

(POULET. *Bon Diet l'raîdret*. 1872.)

NAMUR.

Quand deux pauve s'aide-nu li bon Diet rit.

VAR. PICARDIE. Quand on peut rejoinde el diabe, el bon Diu n'en foet que rire.

(CORBIET. *Glossaire*. 1851.)

20. Ni v' fez màye aidì qwand v' polez fer tot seu.

LITT. Ne vous faites jamais aider quand vous pouvez faire tout seul.

Mettez-vous le moins que possible dans la dépendance d'autrui.

Ne t'attends qu'à toi seul, c'est un commun proverbe.

(LAFONTAINE. *L'alouette et ses petits*. Fable.)

Cité par FORIR. *Dict.*

BASSE-ALLEMAGNE. — Selbstgethan ist wohlgethan.

AIGUILLE.

21. Fer èfiler ine belle awèye.

LITT. Faire enfiler une belle aiguille.

Se moquer de quelqu'un ; le tromper par de faux semblants.

GÉTROU.

Et bin nos li frans ine frairèye

Il èfilret ine belle awèye.

(DE VIVARIO. *Li fiesse di Hoûte-s'i-ploùt*. III, sc. 3. 1757.)

So l'araine qui s'femme li fat, s'il esteut bin sur qu'ledelette n'aveut nin volou li fer èfiler quéque belle awèye, i pochat d'màvasté.

(MAGNÉE. *Baitri*. Conte. 1865.)

22. Qwèri quarelle so l'bèchette d'ine awèye.

LITT. Chercher querelle sur la pointe d'une aiguille.

Élever une contestation sur un très léger sujet. (ACAD.)

Pr. fr. — Disputer, faire un procès sur la pointe d'une aiguille.

Ils font des querelles sur la pointe d'une aiguille.

(OUDIN. *Curiositez françaises*. 1640.)

Cité par FORIR. *Dict.*

JEANNETTE.

... Ji dis çoula, po çou qu'tos les galant,

Qwand on l's y jâse mariège, tapet todi l'même plan.

A leus pauvès crapaute, qwand i sont nâhi d'zelle,

So l'bèchette d'ine awèye, i montet ine quarelle.

(DELCHÉF. *Li galant de l'sièrvante*. I, sc. 2. 1857.)

BASSE-ALLEMAGNE. — Streit wegen einer Stecknadel anfangen. (Streit um des Kaisers Bart.)

23. Quoiri 'ne awèye d'vins 'ne botte di fôur.

LITT. Chercher une aiguille dans une botte de foin.

Chercher au milieu d'une foule d'objets quelque chose que sa petitesse rend très difficile à trouver. (LITTRÉ.)

Prov. fr. — Chercher une aiguille dans une botte de foin.

Cité par FORIR. *Dict.*

JEAN.

Divant d'trover 'ne pareye,
Vos f'rez co traze mèye toûr,
Vos trouv'rez mi 'ne awèye
Divins eint jâbe di foûr.

(PECLERS. *Les deux Témou*. 1880.)

BIETH'NÉ.

Ine èfant est pus àhèye à r'trover d'vins 'ne vèye comme Lige, qu'ine awèye
divins 'ne botte di foûr, parèt.

(WILLEM et BAUWENS. *Pècht rach'té*. sc. 4. 1882.)

MARCHE. C'est l'awée enne on botte di foûr.

NAMUR. I waite après one awie (one sipenne) dins one botte di foûr.

24. Ch'est eïne grande aiwuille à lacher. (TOURNAI.)

LITT. C'est une grande aiguille à lacer.

Se dit pour désigner une personne effilée et sans grâce.

AIL.

25. Saint Pire, plante tes a

Saint Pire, lôye tes a

Saint Pire, râye tes a.

LITT. Saint Pierre, plante tes aux

Saint Pierre, lie tes aux

Saint Pierre, arrache tes aux.

Traduction littérale d'une allusion aux trois époques de l'année, où les jardiniers plantent, soignent et arrachent les ails, et qui sont marquées par les trois fêtes de saint Pierre de Milan, martyr (29 avril); de saint Pierre et de saint Paul (29 juin); et de saint Pierre-ès-liens (1^{er} août.)

(FORIR. *Dict.*).

AILE.

26. On li a côpé l'éle.

LITT. On lui a coupé l'aile.

Retrancher à quelqu'un une partie de son autorité, de son crédit, de son profit. (ACAD.)

Pr. fr. — On lui a rogné les ailes.

BASSE-ALLEMAGNE. — Ihm sind die Flügel beschnitten.

27. Lèyi pinde l'éle.

LITT. Laisser pendre l'aile.

Se dit d'un homme à qui il est survenu quelque altération grave dans la santé, ou quelque disgrâce. (ACAD.)

Pr. fr. — Tirer l'aile.

Cf. Il en a dans l'aile. (V. QUITARD. *Dict.*, p. 26.)

Trainant l'aile et tirant le pied...

(LAFONTAINE. *Les deux pigeons*.)

Cité par FORIR. *Diet*.

C'est-st-ine lionne à neür oÿe qui blaw'tèye,
Dont les caresse fet pinde l'êle àx galant.

(V. COLLETTE, père. *Li coâr*.)

... Pindit l'êle comme ine poye qu'a-st-atrapé l' pépin.

(THIRY. *Inc copenne so l' mariage*. 1838.)

VERVIERS.

Les actionnaire du les bouyi
Sont là qui pindet l'êle,
Zel qu'avit si bon d' s'derauhî
Hoÿe volâ qu'on les péle.

(M. PIRE. *Li norai cherbon*. Ch. 1871.)

VARIANTE.

Avu en vanai foû d'l'êle.

MONS.

Trâiner lé p'na (ou l' péna) (languir).

BASSE-ALLEMAGNE. — Die Flügel hangen lassen.

28. I n' bat pus qu' d'one aile. (Namur.)

LITT. Il ne bat plus que d'une aile.

Être déchu de son premier état, ne plus jouir de la même considération. (LITTRÉ.)

Pr. fr. — Il ne bat plus que d'une aile.

Ne battre que d'une aile.

(OUDIN. *Curiositez françaises*. 1640.)

AIME.

29. Aime di Hu.

LITT. Aime de Huy.

Chose à laquelle on ne tient pas, qu'on rejette.

L'*aime* (tonneau) de Huy était d'une contenance moindre que celle de Liège et, pour ce motif, était moins demandée.

Ce dicton s'emploie ordinairement sous la forme de calembourg et ironiquement.

LI CHESSEU.

Belle, belle, belle.

MAYANNE (*tot s' moquant*).

Belle à c'ste heure.

LI CHESSEU.

Belle ji v's aime.

MAYANNE.

L'aine di Hu.

(HANNAY. *Les Amour d'à Mayanne*. II, sc. 15. 1886.)

AIMER.

30. On s'aime bin sins s'fer tant d'fiesse.

LITT. On s'aime bien sans se faire tant de fête.

Les grandes démonstrations d'amitié ne sont pas toujours la preuve des sentiments qu'on éprouve.

De protestations, d'offres et de serments,
Vous chargez la fureur de vos embrassements,
Et quand je vous demande, après, quel est cet homme,
A peine pouvez-vous dire comme il se nomme.

(MOLIÈRE. *Le Misanthrope*. Acte I, sc. 1.)

Cf. Pas tant de familiarité pour si peu de connaissance.

31. Qui m'aime, aime mi chin.

LITT. Qui m'aime, aime mon chien.

Quand on aime quelqu'un on aime tout ce qui lui appartient.
(LITTRÉ.)

Pr. fr. — Qui aime Bertrand, aime son chien. (QUITARD.)
Qui m'aime, aime mon chien.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

32. J'aime mia non qu'oyi. (NAMUR.)

LITT. J'aime mieux non que oui.

Je ne désire pas avoir de rapports avec cette personne,
j'espère qu'elle n'acceptera pas mon concours, mes offres.

33. J'aime mia deux gros qu'on p'tit. (NAMUR.)

LITT. J'aime mieux deux gros qu'un petit.

Quand on a le choix on prend ce qui a le plus de valeur.

34. Li cinque qui aime n'haît nin. (NAMUR.)

LITT. Celui qui aime ne hait pas.

On ne peut éprouver ces deux sentiments ; s'emploie souvent
ironiquement.

AIR.

35. I n'vike nin d'l'air qui li soffèle à cou.

LITT. Il ne vit pas de l'air qui lui souffle au cul

Il ne vit pas de l'air du temps. — Il est à son aise, il est
riche. — Il ne se contente pas de peu.

Pr. fr. — Il a du foin dans ses bottes.

Oh ! s'nosse roye féve li même jug'mint
Nos minisse ârit bin paou,
Ca j'ereus qu'i n's'arichihet nin
Dè vint què l's y soffèle à cou.

(DEUX. *L'idée d'à Jâques*. Fête. 1845.)

L'ovri.

N'a sûr ine traque là d'vins, on n'a jamâye vèyou
S'ecrâli comme li dame de vint qu'soffèle à cou.

(HANNAY. *Li mâye neür d'à Colas*. I, sc. 13. 1866.)

NAMUR. I n' vique nin d' l'air qui li soffele au cul.

VARIANTE. On n' vike nin d' l'air dè tîmps.

LITT. On ne vit pas de l'air du temps.

TATENNE.

Pa, si vos n'm'aviz nin, il arriv'reut sovint,
Magré tot çou qu'vos d'hez, qui v'vikriz d' l'air de tîmps.

(REMORCHAMPS. *Li Sav'ti*. I, sc. 5. 1858.)

AISE.

36. I prind ses auche. (NAMUR.)

LITT. Il prend ses aises.

Il ne se gêne en rien ; il ne fait que ce qui lui plaît ; il prend son temps.

ALLER.

37. Il a stu à Paris so 'ne gatte,
Enne a riv'nou so 'ne savatte.

LITT. Il a été à Paris sur une chèvre,
Il en est revenu sur une savate.

C'est un hâbleur. — La fortune ne lui a pas souri dans ses voyages.

Pr. fr. — A beau mentir qui vient de loin.

38. Oû saint Arnoul va, saint Aubert enne va nié.
(MONS.)

LITT. Oû saint Arnoul va, saint Aubert ne va pas.

On ne peut pas boire et manger beaucoup ;

Celui qui boit beaucoup, mange peu.

MONS. Enne buvez nié comme in pourciau pasque oû saint Arnoul va, saint Aubert enne va nié, eiet que vos friez vos fosse avét vos dint.

(MOUTRIEUX. *Des nouviaux conte dè quicé*. 1850.)

ROUCHI. Oû qu' saint Arnould va, saint Honoré n' sarot aller.

(HÉCART. *Dict.*)

Saint Arnoul, patron des brasseurs.

Saint Aubert, patron des bouchers.

Saint Honoré, patron des boulangers.

39. Aller so Hêve.

LITT. Aller vers Herve.

La route de Liège à Herve passe devant le cimetière de Robermont.

Avoir mauvaise mine; dépérir; et fig. avoir le moral sensiblement attaqué.

Pr. fr. — Filier un mauvais coton.

V's estez sûr qui qwand 'ne homme saive

Fait 'ne laide jaive,

C'est qu'i va so llève.

(ALCIDE PRYON. *On voyage à Fervis*. 1863.)

Mais m'pauve tiesse va so llève,

S'elle si trouve adlez mi,

Comme ji li pettreu s'jaive

Si j'woiséve l'abressi.

(V. COLLETTE. *Marèye mes amour*. Ch. 1864.)

40. Qui va reud s'astoque. (MALMEDY.)

LITT. Qui va vite s'arrête (trébuche).

Il ne faut pas vouloir forcer un travail; s'enrichir trop rapidement.

STAVELOT.

Qwand on va trop reud on s'trébouhe.

41. On t' verra aller avec eine chavate et in chabot.
(TOURNAI.)

LITT. On te verra aller avec une savate et un sabot.

Ce dicton de forme prophétique s'adresse à ceux qui font un mauvais usage de leurs richesses, et qui ont l'air de s'en enorgueillir.

J'vous ming'rai jusqu'à vos derniers liard et je n's'rai bien aisse qui quand j'vous voirrai aller comme des minabe, loque devant, loque derrière, avei eine chavate et ein chabot. (LEROY. *Bûc di fier*, traduction du *Bleu Bihe*, de SIMON. Sc. 16. 1888.)

42. I va todeu et i n'sé où,

Comme li poyon qu'est sourteu d'l'ou.

(JODOIGNE.)

LITT. Il va toujours et il ne sait où, comme le poussin qui est sorti de l'œuf.

Il marche au hasard, sans but; ce qu'il fait n'a pas de raison d'être; il ne raisonne pas.

VAR. JODOIGNE.

De r'vé de r'va. — Il va toujours.

43. Il iret jusqu'à l'in, comme ma grand'mère.

LITT. Il ira jusqu'à la fin comme ma grand'mère.

Il ne changera pas. Se dit surtout en mauvaise part.

44. I n'pout aller pire qui tot d'triviet. (NAMUR.)

LITT. Il ne peut aller pire que tout de travers.

Il ne peut avoir une vie, une condition plus pénible que celle qu'il a.

ALLUMETTE.

45. I r'sonne les brocale, i flaire po d'seür et po d'so.

LITT. Il ressemble aux allumettes, il pue par dessus et par dessous.

Il n'a que des désagréments, des défauts ; on ne sait par où le prendre.

Allez, mécite trôye ! vos ravisez les brocale, vos flairiz d'seür et d'so.

(DEMIN. *Li harèg'resse di so l'marchi*. 1843.)

46. C'est-st-ine brocale sins soûfe.

LITT. C'est une allumette sans soufre.

C'est un homme froid, indifférent.

VAR. C'est-st-on J'han pau chaud.

47. On esprindrent 'ne brocale so s'visège.

LITT. On allumerait une allumette sur (à) son visage

Avoir le visage enflammé, rouge par excès de boissons alcooliques.

La colère produit le même effet en faisant monter le sang à la tête.

Le feu de sa colère pourrait allumer une chandelle.

(Le père JEAN-MARIE. *Le divertissement des sages*. 1665.)

TOURNAI. R'waitiez ein p'tit peo s'visache ; on alleumareot eine alleumette, de forge qui est inflammé po g'nêfe.

(LEROY. *Bièc di fer*, trad. du *Bleu Blê* de SIMON. Sc. 4. 1888.)

VAR. NIVELLES. Ses blanchettès machel r'luch'net comme des cabu,
I flam'net qu'o vourait allumer s'pupe dessus.

(RENARD. *Les aventures de Jean d'Nivelles*. Ch. 11, 3^e éd. 1890.)

ALOUETTE

48. Ratinde qui les âlonette vis toumesse totès rostèye.

LITT. Attendre que les alouettes vous tombent toutes rôties.

Se dit à un paresseux qui voudrait avoir les choses sans peine. (ACAD.)

Pr. fr. — Il attend que les alouettes lui tombent toutes rôties dans le bec.

Les alouettes lui tomberont toutes rôties dans la bouche.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

I pinsève avu les âlonette totès rostèye. (FORIR. *Dict.*)

Ni v' filz mâye so l'timps wisse qui les âlonette

Bivet, totès rostèye, toumer so voste assiette.

(M. THIRY. *Inc cope di grandiveux*. 1859.)

VARIANTE.

BARE.

Habêye, dihombrans-nos, ca ci n'est nin tot creûhlant les bresse qui les chapaine
vis toum'ront totès rostêye es vosse boke.

(WILLEM et BAUWENS. *Li galant d'la Fifine*, Sc. 3. 1882.)

MARCHE.

T' vorais des anlouette rostêe.

VERVIERS

Les alôye krause et haîtêye

Nu toumet nin tote rostêye

Duvins l'herna d'ô taideu.

(XHOFFER. *Lu poète wallon*. 1860.)

MONS. Dins c' monde ci i faut travailler pasqué les alouette enne vos tomb'ront
nié toutès rosties dins vos bouche.

(MOUTRIEUX. *Des nouveaux conte dès qué*. 1850.)

ST-QUENTIN. Ouvrez vos bouques, chés alleuette il y queiront pour seur toutes
roties.

Pr. provençal. — Espero que las callos i toumbo toutes
roustidos, coumo as enfants d'Israel.

(*Revue des langues romanes*. 1881.)

BASSE-ALLEMAGNE. — Warten bis Einem die gebratenen
Tauben in den Mund fliegen.

49. Quand vos t'nez l'alouette, vos l'divez ploumer.

LITT. Quand vous tenez l'alouette, vous devez la plumer.

Quand vous étiez à même d'obtenir cet emploi, cette place,
cette faveur, de profiter des bonnes dispositions de cette
personne, vous deviez le faire.

Ne laissez pas échapper l'occasion.

Quand vos t'nez l'alouette,

Vous devez la plumer ;

Quand vous t'nez la fillette

Vous devez la baiser.

(Grémignon. *Bulletin de la Société*. V, 2^e sér., n^o XXXIV.)

VARIANTE.

MATHY STOFFÉ.

Ti deus k'nohe li vi spot, et ti deus bin l'houûter

Qwand inc foye on tint l' poye i fât l'savu ploumer.

(H.-J. TOUSSAINT. *Henri et Dadiue*, II, sc. V. 1870.)

DAUPHINÉ

Quan te tenia la câlla

Folié là plenassi.

(ROLAND. *Recueil de chansons populaires*. II, p. 30. 1886.)

AME.

50. T'n'ame n' pass'ra nin por là. (TOURNAI)

LITT. Ton âme ne passera pas par là.

On dit cela à celui qui s'étant fait une légère blessure s'épou-
vante de voir son sang couler.

VAR. NIVELLES.

Vos bouya n' pass'ront né par là.

51. Avoir l'âme plus noire que l'âme de l'éménée. (TOURNAI.)

LITT. Avoir l'âme plus noire que le cœur (centre) de la cheminée.

Être mauvais, vicieux, couvert de crimes.

Le cœur de la cheminée, où est ordinairement une plaque. Il est noir comme le cœur de la cheminée. (LITTRÉ.)

AMENDE.

52. C'est les battus qui payent l'amende.

LITT. Ce sont les battus qui payent l'amende.

Se dit en parlant d'un homme qui est condamné, tandis qu'il devrait être dédommagé. (ACAD.)

Pr. fr. — Les battus payent l'amende.

Il est des hommes de Lorry où le battu paye l'amende.

(ESTIENNE PASQUIER. *Opera*. 1732.)

C'est la coutume de Lorry, où le battu paye l'amende,
Ceux qui nous doivent nous demandent.

(Le père JEAN-MARIE. *Le divertissement des sages*. 1663.)

Le mort a le tort et le battu paye l'amende.

Ce proverbe vient d'une équivoque : la loi s'adressant au coupable, lui dit : le bats-tu ? Paye l'amende. (*Dict. portatif des prov. français*. 1751.) — On pourrait y voir aussi une allusion à l'Ordeal ou Jugement de Dieu. (LOYSEL. *Inst*. 817.)

Cité par FORIR. *Dict*.

MARCHE.

C'est l'battu qui paye l'amende.

C'est les battus qu'payeront l'amende.

NAMUR.

Li moirt à l'loirt et l'battu paye l'amende.

MONS. Vos volez la guerre ; eh bé ! Vos l'arez ; et gare à vous ! Vos poudriez bé in vire dé grise, et faites bé attintion qu' c'est toudi les battus qui paient-té l'amende.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons*. 1836.)

AMI.

53. Gn'a si bons amis qui n' si qwitesse.

LITT. Il n'y a si bons amis qui ne se quittent.

On ajoute en français : disait Dagobert à ses chiens ; sans aucun doute parce qu'il les congédiait un peu brusquement.

Pr. fr. — Il n'est si bonne compagnie qui ne se sépare.

VAR. NAMUR.

I gn'a si belle compagnie

Qui doit fini pa s' quitter.

Di l'acneil on vos r'mercie

On 'nne aureuve wasu douter.

(J. COLSON. *Les bardes à Charleroi*, Ch. 1862.)

MONS. J' m'amuse fin bé dins vos société, mais i n'a d' si belle compagnie qu'i n' faut qu'on s' quitte, comme dit l' proverbe.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons.* 1862.)

54. I n'a pas à dire : mon bel ami.

LITT. Il n'y a pas à dire : mon bel ami.

C'est en vain que vous cherchez à m'amadouer ; vous avez beau dire ; cela doit être.

MONS. I n'a pas à dire, mon bel ami, ça fieu, vos y passerez ; c'v' enne chose décidée.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons.* 1862.)

55. Ami po èpronter, enn'mi po rinde.

LITT. Ami pour emprunter, ennemi pour rendre.

Quand on demande à quelqu'un l'argent qu'on lui a prêté, on s'en fait souvent un ennemi. (ACAD.)

Pr. fr. — Ami au prêteur, ennemi au rendre. (Cf. LOYSEL.)

Au prêteur cousin, à rendre fils de putain.

(OUDIN. *Curiositez françoises.* 1640.)

Ami po pruster, enn'mi po rinde.

(FORIR. *Diet.*)

BASSE-ALLEMAGNE — Leihen macht Freunde, wiederfordern Feinde.

56. On dit si s'cret à one ami,

Mais c't'ila a one ami ossi. (NAMUR.)

LITT. On dit son secret à un ami,

Mais celui-là a un ami aussi.

On ne doit se fier à la discrétion de personne.

57. On connaît les ami quand on a dangi d'zel.

(NAMUR.)

LITT. On connaît les amis quand on a besoin d'eux.

La véritable amitié se montre dans l'adversité.

C'est d'vins l'mâlheur qu'on k'nohe les camarade,

Dit-st-on vî spot qu'a foirt sovint raison.

(SALME. *Li voix dé l' rik'nohance.* Ch. 1877.)

VERVIERS.

Lu bin crelie fôur de mau même

Grand duspli acseigne, qui v's aime.

(RENIER. *Spots rimés.* 1871.)

VAR. NAMUR. Les camarade, c'est comme les vigilaute, on n'ës trouve pus, on cöp qu'i plout.

AMITIÉ.

58. L'amitié deskeind chon cau pus qu'elle né monte. (MONS.)

LITT. L'amitié descend (chaque fois, souvent) plus qu'elle ne monte.

L'affection des parents pour leurs enfants est plus grande que celle des enfants pour leurs parents.

59. Les p'tits présint intrit'net l'amitié.

LITT. Les petits présents entretiennent l'amitié.

Traduction peu usitée du proverbe français, donnée par FORIR. *Dict.*

VARIANTES.

Les p'tits présint wârdet l'accord.

Les drinhelle intrit'net l'bonne pâyé.

L'échange de bons procédés ravive les sentiments.

VERVIERS.

LISA.

On dit qu'les p'tits cadeau intrut'net l'amitié.

NELLE.

Çu qui r'live çu qu'on donne est l'manire d'esse duné.

(RENIER. *Li mohonne à deux face*. Sc. 6. 1873.)

LILLE.

On s'fait des présint par douzaine

Pour intertenir l'amitié.

(DESROUSSEAUX. *Chansons lilloises*. 1857.)

60. Amitié d'infant ch'est d' l'ieau dins ein quertin. (TOURNAL.)

LITT. Amitié d'enfant c'est de l'eau dans un panier.

L'amitié d'un enfant dure peu.

AMORCE.

61. Fer friche so l'amoice.

LITT. Faire friche sur l'amorce.

Rater, manquer son coup.

FRICHE, onomatopée.

Cité par FORIR. *Dict.*

Buvans à l' santé

Dî nosse binané

Sins fer friche so l'amoice.

(BAILLEUX. *Chanson en l'honneur de Soubre*. 1842.)

Sor mi-même jî saveus fer 'ne foice.

Adon jî féve friche so l'amoice.

(DEHN. *Cousèye à l' jônèsse*. 1850.)

Ou l'armire est stopèye, ou li r'sort est sins foice,

Et, pus sovint qu'à s' tour, i fait friche so l'amoice.

(THIRY. *Une copenne so l' mariège*. 1853.)

62. Oder l'amoice.

LITT. Sentir l'amorce.

Pressentir quelque chose; se douter d'un piège que l'on vous tend.

JODOIGNE.

Il a sintu l'auze, l' mèche.

AMOUR.

63. I gn'a qu'amour qui plaise, fait-on qwand on z-abresse on vai.

LITT. Il n'y a qu'amour qui plaise, fait-on (dit-on) quand on embrasse un veau.

JODOIGNE. Ce qu' l'amour fait fer, dit-st-elle le femme qui rabresseuve se via.

64. L'amour si tape ossi bin so on cherdon qui so 'ne rôse.

LITT. L'amour se jette aussi bien sur un chardon que sur une rose.

Tous les goûts ne se rapportent pas. Il ne faut point disputer des goûts. (ACAD.) — L'amour est aveugle.

Aussi bien sont amorettes,
Sous buriaus cum sous brunettes.

(Anc. prov. XIII^e siècle.)

BURIAU, bureau, drap mélangé, de prix inférieur, dont se servait le peuple.

BRUNETTE, étoffe très fine dont s'habillaient surtout les dames de distinction.

L'amour se glisse aussi bien sous un habit que sous un autre.

(LE ROUX DE LINCY. *Dict.*)

65. Il a l' moirt seu les oûye et ça vout co fer l'amour. (JODOIGNE.)

LITT. Il a la mort dans les yeux et cela veut encore faire l'amour.

Il veut entreprendre une chose qu'il ne pourra mener à bonne fin.

66. L'amour fait danser les ânes.

LITT. L'amour fait danser les ânes.

Les gens les plus grossiers sont civilisés par l'amour.

Cité par FORIR. *Dict.*

Anc. Pr. fr. — Amour apprend aux ânes à danser.

67. Les bérique et les blancs ch'vet sont des qwittance d'amour.

LITT. Les bésicles et les cheveux blancs sont des quittances d'amour.

Ce proverbe, cité par LEROUX (*Dict. con. ique.* 1752), signifie « qu'on ne doit plus songer à la galanterie en cet état ».

Pr. fr. — Quand on prend lunettes, adieu fillettes.

(OUDIS. *Curiositez françoises.* 1640.)

Bonjour lunettes, adieu fillettes. (LITTRÉ.)
Quand l'âge vient de prendre lunettes,
Il faut renoncer aux amourettes.

Cité par FORIR. *Dict.*

VARIANTE. A cinquante an, i fât bot'ner s'coud'châsse, et dovri s'cève.

68. L'amour richonne au feu qui s'discouve pa
l'fumère. (NAMUR.)

LITT. L'amour ressemble au feu qui se découvre par la
fumée.

Quelque soin que l'on prenne pour cacher une passion vive,
il en paraît toujours quelque chose. (LITTRÉ.)

..... L'amour le plus discret

Laisse par quelque marque échapper son secret.

(RACINE. *Bajazet*. III, sc. 8.)

AMOUREUX.

69. Li cisse qui n'a qu'on galant n'a nouk.

LITT. Celle qui n'a qu'un amoureux n'en a pas.

Il faut savoir inspirer un peu de jalousie pour rendre l'amour
plus vif. (Opinion des Célimènes.)

70. Ji sos si amoureux d'vins mes châsse qui ji n'sés
pus mi r'trover d'vins mes soler.

LITT. Je suis si amoureux dans mes bas que je ne puis plus
me retrouver dans mes souliers.

Je ne suis pas amoureux.

71. C'est-st-on galant d'fiesse, qu'ennès r'va avou
les violon.

LITT. C'est un amoureux de fête, qui s'en retourne avec les
violons.

C'est un homme sur lequel on ne peut compter ; ses paroles
ne tirent pas à conséquence.

72. C'est-on Jean bonnès jotte

Il est-st-amoureux d'tortote. (JODOIGNE.)

LITT. C'est un Jean bons choux

Il est amoureux de toutes.

Il fait la cour à toutes les femmes et prodigue des déclara-
tions d'amour auxquelles on ne doit pas croire.

73. Elle cange di galant comme di ch'mihe.

LITT. Elle change d'amoureux comme de chemise.

C'est une personne légère, volage, changeante.

FRAMERIES.

MADAME.

Seroit-ce parce que Pierrot a passé l'arme à gauche,
Après li, s'ra in aute.

PIERROT (*à part.*)

Ein cange-t-elle corame de cauche ?

(J. DUFRANE, *Pierrot vit co.* Sc. 3. — *Armonaque borain.* 1890.)

VAR. NAMUR.

VICTOR.

Eh bin, po vos l' dire franch'mint, les commère, ça cange d'idée comme di ch'mige.
(BERTHALOR, *Gwimbi et mèd'cin.* Sc. 3. 1890.)

74. Tos les hanteu ni s'mariet nin.

LITT. Tous les amoureux n'épousent pas

Il ne faut pas disposer d'une chose avant de la posséder. Il ne faut pas se flatter trop tôt d'un succès incertain. (ACAD.)

Pr. fr. — Tel fiancé qui n'épouse pas. — Il ne faut pas compter sur le lendemain.

VARIANTE.

Va, pauve orphulène,
Songe si t'es malène
Qui tos les hanteu
N' sont nin des sponseu.

(NIC. DEFRECHETX, *Li bon cons'ye* 1870.)

VARIANTE.

Baleôp d'hanteu et pau d'marien.

(FORM. *Diet.*)

VAR. TOURNAI. Nous l' saveons bé, mé les fréquiteu n' sont pas toudi les mariéu.

(LEFROY, *Bicc di fiér* trad. du *Bleu-Biê* de SIMON. 1888.)

Fille fiancée n'est ni prise ni laissée.

(LOISEL, *Institutes coutumières.* 1607.)

75. Noter Dame dé Bizincourt

Mette in amoureux dins m' n'écourt. (TOURNAI.)

LITT. Notre Dame de Bizincourt,

Mettez un amoureux dans mon cœur.

Dicton des filles de Mourcourt assez répandu à Tournai parmi les gens du peuple.

ANE.

76. On n'sàreut fer beûre ine âgne qui n'a nin seu.

LITT. On ne saurait faire boire un âne qui n'a pas soif.

On ne saurait obliger une personne entêtée à faire ce qu'elle n'a pas envie de faire. (ACAD.)

Pr. fr. — On ne saurait faire boire un âne s'il n'a soif.

MARCHE.

Frise bin maugré li, heure one anc?

PROV. LANGUEDOC. — On a beau sibla, qan l'aze bou pas baioure.

(*Revue des langues romanes.* 1881.)

77. I s'kitape comme ine âgne qu'a on pègne ès trô dè cou.

LITT. Il se démène (se débat) comme un âne qui a une tête de chardon dans le derrière.

Il ne peut rester tranquille.

JODOIGNE.* I s'cotappe comme on baudet qu'arot l'fet au cue.

78. On piède si savon à laver l'fiesse d'ine âgne.

LITT. On perd son savon à laver la tête d'un âne.

Inutilement on se donne beaucoup de peine pour faire comprendre à un homme quelque chose qui passe sa portée. (ACAD.)

Pr. fr. — A laver la tête d'un âne, d'un more, on perd sa lessive.

Bé ! ma tu convinra, gaiçon,
Et ça ce qui me danc
Que Jésus padi son saïvon
Ai recuré ses ânes.

(BERNARD DE LA MONNOYE. *Ancien Noël Bourguignon*.)

A laver la tête d'un âne on n'y perd que le savon.

(Le père JEAN-MARIE. *Le divertissement des sages*. 1665.)

79. C'est l'agne d'à saint Nicolèye.

C'est l'âne de saint Nicolas.

Il s'agit du fameux grison porteur des friandises que le bon saint distribue aux enfants, le 6 décembre.

C'est la bête à Dieu. — C'est un cœur d'or. — C'est la bonté même. — Il fait tout ce qu'on lui fait faire.

VARIANTE.

THÉRÈSE.

Elle dit qui vos estez, qwand vos n'avez nin lu,
L'homme li meyeu dè monde, enfin l'agne dè bon Diu.

(SALME. *Ine femme qu'ennès vât deux*. Sc. 14. 1876.)

80. Mette li cossin so l'agne.

LITT. Mettre le coussin, le bât sur l'âne.

Faire porter à quelqu'un une chose gênante, embarrassante, incommode. — Compter sur l'obligeance d'autrui pour se débarrasser d'un fardeau.

I s'apinsat qui s'feye, n'avant po tot si appoirt qui s'mantulet et s'fisai, i freut còp d' maise de l'herer à Des Tawe, et d' mette ainsi li cossin so l'agne.

(MAGNÉE. *Li houlotte*. Conte. 1871.)

81. Tourner à bourrique.

LITT. Tourner en bourrique.

Devenir stupide ; faire aveuglément toutes les volontés d'une personne. (LITTRÉ.)

MARCHE.

THÉRÈSE.

L'question n'est nin là, clér'mint mi, ji v' l'explique,
C'est qui s'dame, qwand l'vout, l'fel tournet à borique.

(ALEXANDRE. *Li péhon d'avril*. III, sc. 2. 1859.)

NAMUR.

Dins l' crainte di tourner à bourrique
Ni nos mëlans nin d'politique.

(WÉROTTE. *Ji chante*. Chanson. 1867.)

VAR. NAMUR.

Ah ! si l' genève li fait tourner à biesse,
Tapez l' droit jus

(WÉROTTE. *Des souhait*. Chanson. 1867.)

CHARLEROI.

L'pape inraget qu'il tournet à bourrique
Eiet d'sus li, doit, i braque esse fusique.

(BERNUS. *L'pape Pie IX ciet l'pétit Châles du champette*. Conte. 1873.)

82. Baudet d'nature,

Qui n'sait gnié lire ès s'n écriture. (MONS.)

LITT. Baudet de nature qui ne sait pas lire son écriture.

Être d'une ignorance crasse.

Pr. fr. — Il est bien âne de nature qui ne sait lire son écriture.

83. On baudet përit todi po les patte. (NAMUR.)

LITT. Un baudet përit toujours par les pattes.

C'est l'organe qui fonctionne le plus qui est usé le premier.

84. I fet l'effet d'un grain d'aveine dins l'gueule
d'un bandet. (TOURNAI.)

LITT. Il fait l'effet d'un grain d'avoine dans la gueule d'un âne.

Il passe complètement inaperçu.

85. Fer l'bandet po-z-awet do son. (NAMUR.)

LITT. Faire l'âne pour avoir du son.

Se montrer plus simple qu'on n'est réellement pour obtenir quelque chose (LITTRÉ.)

Pr. fr. — Faire l'âne pour avoir du bran (son).

Il faisait de l'asne pour avoir du bran.

(RABELAIS. *Progn. pantag.*).

VAR. NAMUR.

Il fait l'chin po-z-awet des ouchat.

ANGE

86. Anche au cabaret, diale ès s'maujonne.

(JODOIGNE.)

LITT. Ange au cabaret, diable dans sa maison.

Homme aimable et joyeux hors de chez lui, désagréable et grondeur lorsqu'il est rentré.

87. Les anche ne cuoicyenet au diale que quand z-ont r'çu on comp d'cuoine. (JODOIGNE.)

LITT. Les anges ne croient au diable que quand ils ont reçu un coup de corne.

L'accomplissement d'un fait est nécessaire pour convaincre certaines personnes naïves.

ANGLAIS.

88. Picher à l'inglesse. (TOURNAI.)

LITT. Pisser à l'anglaise.

Sortir sous prétexte d'uriner et ne pas rentrer. — Partir sans payer, se tirer adroitement d'une affaire sans bourse délier.

Il faut faire remonter cette locution proverbiale à l'époque où parut, au grand mécontentement des industriels belges, excités par certains fabricants, la loi sur le libre échange avec l'Angleterre. On se rappelle encore l'émotion des ouvriers tournaisiens, leurs promenades bruyantes en ville au cri de « à l'ieau l'z inglès », ainsi que le cortège satirique dans lequel John Bull était représenté sur un char, en Gargantua insatiable. Le peuple alors trouvait plaisir à qualifier d'anglais tout ce qui était inconvenant ou déloyal : « traiter à l'inglesse », être mal reçu ; « payer à l'inglesse », refuser de payer ; « s' moucher à l'inglesse », se moucher sur sa manche, ou se passer de mouchoir, etc., etc. « Picher à l'inglesse » est la seule expression restée dans le répertoire populaire.

(*Etrennes tournaisiennes*. 1886.)

ANGUILLE.

89. Dibâssî l'anwèye po l' quowe.

LITT. Écorcher l'anguille par la queue.

Commencer par l'endroit le plus difficile et par où il faudrait finir. (ACAD.)

Pr. fr. — Écorcher l'anguille par la queue.

(*OUDIN. Curiositez françaises* 1640.)

Cité par FORR. *Diet.*

NAMUR.

Dimoussi l'ainwie pa l' queue.

ANNÉE.

90. I n' fât nin s'èwarer d'ine mâle annêye, on 'nne a bin deux.

LITT. Il ne faut pas s'effrayer d'une mauvaise année, on en a bien deux.

Il ne faut pas se laisser abattre par un petit revers, quand un grand malheur peut survenir.

Prov. espagnol. — Il faut caver au pire.

91. Qui vout s'arriichi so ine an, si fait pinde à bout d' six meus.

LITT. Celui qui veut s'enrichir sur (en) un an se fait pendre au bout de six mois.

Cité par FORIR. *Dict.*

Pr. fr. — Qui veut s'enrichir en an se fait pendre en six mois.

(LE ROUX DE LISCY.)

Celui qui emploie des moyens déloyaux dans le but de s'enrichir très rapidement est exposé à en être puni.

92. Esse dè l'bonne annêye.

LITT. Être de la bonne année.

Être simple, crédule,

HABAJA.

I fallève esse dè l'bonne annêye

Po v's ès leyî allourdiner.

(DE HARLEZ. *Les hypoconte*, III, sc. 7. 1758.)

MATHYSTOFFÉ.

On pout dire qui v's estez dè l'mèyeu des annêye

Et v's àriz bin mi fait di d'mani ès l'eoulêye

(TOUSSAINT. *Henri et Dudite*, II, sc. 1^{re}. 1870.)

NAMUR.

Et puis d'mandez poquoi one guerre si acharnée,

Poquoi ? vos diret-on, estoz dè l'bonne année ?

(A. DEMANET. *Oppidum Atuaticorum*. 1843.—*Ann. de la Soc. arch. de Namur*, T. II.)

93. Cint an bannière,
Cint an civière.

LITT. Cent ans bannière
Cent ans civière.

Changement de fortune dans les familles.

(FORIR. *Dict.*)

Les grandes maisons finissent par déchoir. On les a comparées aux pyramides, dont la vaste masse se termine en petite pointe.

(QUITARD. *Dict. des prov.*)

Prov. fr. — Cent ans bannière, cent ans civière ; c'est-à dire la même famille qui portait il y a cent ans la bannière, porte maintenant la civière et réciproquement. (LITTRÉ.)

VARIANTE.

Ainsi va le monde,

Quand l'un descend, l'autre monte.

(ORDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

94. Ça s'fret l'annêye bisette,
Qwand ploûret des berwette.

LITT. Cela se fera l'annêye bissextile
Quand il pleuvra des brouettes.

Cela ne pourra jamais avoir lieu. — Renvoyer à un temps
qui ne viendra jamais, à ce qui n'existe pas.

Pr. fr. — Renvoyer aux calendes grecques.

BIETHMÉ.

Mettez bin vosse main d'sus, Tâti, vos l'trouv'rez d'sos
V l'ârez l'annêye bisette, qwand ploûret des berwette.

(REMOUCHAMPS. *Tâti l'perriqui*, I, sc. 6. 1883.)

VAR. MONS. Les monvais payeur promettent-lé toudi tout bas d'payer l'annêye
bizette, quand lés pouille iront à crochette, et on attein toudi après c'n'annêye là.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons*. 1848.)

VAR. MONS. Il a tout rué pa l'ferniette
Ça a këyu dessus l'tiette
Dessus l'tiette d'in marichau; oh!
Et j'cois qu' c'est l'annêye bisette
I kée du brin à l'place de l'iau, oh!
Ringuinguette, oh! ringuingô.

On désigne par annêye bisette une annêye merveilleuse.

(SIGART. *Dict.* 1870.)

CHARLEROI. Quand on m'tir'ra co 'ne parêye guette,
Les pouye diront su des crossette.

(BERNUS. *L'coirbeau ciêl lê r'nau*, Fauve. 1873.)

VAR. NAMUR. MARIE.

Quand c'tila m'rivaiet bin les pouye auront des dint.

(BERTHOLOR. *Cwamgi et mêt'rin*, Sc. 3. 1890.)

VAR. Tournai. Quand les poule areont des dint.

VAR. NIVELLES. Si l'carême dure sept an o fra ça à Paque.

95 Ji m'ès moque comme di l'an quarante.

LITT. Je m'en moque comme de l'an quarante.

Cela ne m'inquiète nullement. — Je n'y aurai pas le moindre
égard. — Je m'en fiche comme de Pitt et Cobourg.

(QUITARD. *Dict.*, p. 33.)

VARIANTE. Ji m'ès sovins comme di l'an quarante.

(REMACLE *Dict* 1839.)

LAMBERT.

Tot comme di l'an quarante, ji m'fiche di z'el turtos,
Loukiz ci p'tit machin, avou lu j'pou fer tot.

(TOUSSAINT. *Lambert li foirsolê*, III, sc. 4^{re}. 1871.)

MARCHE. Dès qu'one commêre court à cinquante
Ça fait cinq creux sus tot galant,
On-z-ès rit comme di l'an quarante.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*, Tome III. 1860.)

96. A l' novel an l'aiwe pèche volti

LITT. Au nouvel an l'eau pêche volontiers.

C'est en général l'époque des inondations dans nos contrées,
l'eau amène les épaves.

97. Annêye di plocon,
Annêye di houëbion.

LITT. Année de pucerons,
Année de houblons.

98. Avri et Saint R'mêye
Pârtet l'an ès moitêye.

LITT. Avril et Saint-Remy (1^{er} octobre) partagent l'an en
moitié.

(FORIR. *Dict.*)

VARIANTE.

Pâque et R'mêye
Partet l'an ès d'mêye.

ANSE.

99. Fer danser l'anse dè banstai.

LITT. Faire danser l'anse du panier.

Se dit d'une cuisinière qui gagne sur les denrées qu'elle
achète. (LITTRÉ.)

Pr. fr. — Faire danser l'anse du panier.

JEANNETTE.

Enfin d'on posse
I fât prinde gosse
Adon d'ses maïsse, esse so les intèrèt,
Jamâye qui l'anse
Dè banstai n'danse
Et s'dire tot fer, di bon coür j'ouveurrès,
(WILLEM et BAUWENS. *Pèchi rach'té*. Sc. 10. 1882.)

AOUT.

100. L'aousse apoite
Çou qu'mâsse èpoite.

LITT. L'août apporte
Ce que mars emporte.

Ce proverbe est cité dans l'Almanach de Mathieu Laensberg,
1833.

APOTHIKAIRE.

101. L'apothicàre n'ode nin ses drogoue.

LITT. L'apothicaire ne sent pas ses drogues.

On finit par s'accoutumer aux inconvénients de son état. —
L'habitude nous fait trouver certaines choses si naturelles que
nous sommes surpris que les autres en soient incommodés.

Cité par FORIR. *Dict.*

APPARENCE.

102. I n' fât nin s' fiî àx apparince.

LITT. Il ne faut pas se fier aux apparences.

Il ne faut pas juger sur l'extérieur, sur ce qui paraît dehors.
(ACAD.)

De votre changement la flatteuse apparence
M'avait rendu tantôt quelque faible espérance.

(RACINE. *Bérénice*. V, sc. 7.)

VAR. STAVELOT.

Sovint l' bai est-st-à d'foû.

APPÉTIT.

103. Sinti donne appétit.

LITT. Sentir donne appétit.

L'odorat éveille le goût. Se dit par analogie de tout ce qui
induit en tentation.

Je sens la chair fraîche, disait l'ogre.

(*Histoire du Petit Poucet.*)

VARIANTE.

L'odeûr vis adawe d'à lon,
C'est de vi clapant bourgogne.

(LAMAYE. *Li vin d' Bourgogne*. Décembre 1846.)

NIVELLES. Broussi j' sins l' chair humaine

Et m' n'estoumaq qui danse, dins tous les coin waitons

El chair humaine jè l' sins, et toute suite nos l' trouv'rons.

(RENARD. *Les aventures de Jean d' Nivelles*. Poème. Ch. IV. 1857.)

104. L'appétit est l' mèyeu d' tote les sâce.

LITT. L'appétit est la meilleure de toutes les sauces.

(FORIR. *Dict.*)

La faim assaisonne tous les mets. — Quand on a faim tout
mets paraît bon. (ACAD.)

Pr. fr. — La faim, l'appétit assaisonne tout.

Il n'est chère que d'appétit.

La faim est le meilleur assaisonnement.

Il n'est sausse que d'appétit.

(Le père JEAN-MARIE. *Le divertissement des sages*. 1665.)

VAR. Verviers.

L'appétit qui rind tot bon
Est portant l' fils d' privation.

(RENIER. *Spots rimés*. 1871.)

Mons. Enne connaissez pas, cinsièrè, l'proverbe qui dit: i vaut mieus bon
appétit qu'bonne sauce; et tans' qu'à l'appétit, vos allez vire quées herlaffe qué j'vas
la saquer.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons*. 1861.)

Optimum fames condimentorum est ciborum.

(LEJEUNE. *Proverbia familiaria*. 1741.)

105. L'appétit vint tot magnant.

LITT. L'appétit vient en mangeant.

(FORIR. *Dict.* 1861.)

Le désir de s'enrichir ou de s'élever augmente à mesure qu'on acquiert de la fortune ou des honneurs. (ACAD.)

Pr. fr. — L'appétit vient en mangeant.

Appétit vient en mangeant.

(Prov. comm. XV^e siècle.)

Mais l'appétit vient toujours en mangeant.

(LAFONTAINE. *La confidente sans le savoir.*)

NAMUR. L'appétit vint tot mougant.

MONS. L'appetit vièt in mingant.

NIVELLES. Jè n'dai ni core assez, dit-st-elle au grand géant
Çu qu'est, comme l'appaiti, nos arrife en maingant.

(RENARD. *Les aventures de Jean d' Nivelles*, Poème. Chant IV. 1857.)

BASSE-ALLEM. — Der Appetit kommt während des Essens.

APPORTER.

106. Bin v'nou qui appoite.

LITT. Bien venu (celui) qui apporte.

Cité par FORIR. *Dict.*

Il faut bien accueillir celui qui vous fait un cadeau.

Qui donnera le plus, qu'il soit le bien venu.

(REGNIER. *Sat.* XII.)

APRÈS.

107. Après les pré, c'est les pâture. (NIVELLES.)

LITT. Après les près, ce sont les pâtures.

Proverbe calembourique.

NIVELLES. Elè après ? — Après les pré, c'est les pâture ; — on ajoute souvent :
pour vous l'brin, pour moi l'bure.

(*L'Aclot. Journal.* 1889.)

NAMUR. Après les pré, c'est les jardin.

ARAIGNÉE.

108. Aranne du soir,

Espoir;

Du matin,

Chagrin;

Du midi,

Plaisi. (TOURNAL.)

LITT. Araignée du soir,
 Espoir;
 Du matin,
 Chagrin;
 Du midi,
 Plaisir.

LIÈGE. Araignée du matin,
 Grand chagrin;
 Araignée du midi,
 Grand plaisir;
 Araignée de quatre heures,
 Grande erreur;
 Araignée du soir,
 Grand espoir.

MONS. Écraser enne aragne au matin,
 C'est d' l'argint.
 Au soir
 C'est d' l'espoir.

(SIGART. *Gloss. étym. montois.*)

ARBRE.

109. Qwand ine âbe tome, tot l'monde court àx cohe.

LITT. Quand un arbre tombe, tout le monde court aux branches.

Quand un homme est tombé en disgrâce, chacun s'empresse de partager ses dépouilles. (POITEVIN.) — Cf. La locution : le coup de pied de l'âne, allusion à la fable de LaFontaine : *le Lion devenu vieux* (L. III, § 14). — *Les Mirmidons ou les funérailles d'Achille*, chanson de Béranger.

MARCHE. Dès qu'on grand aube est-st-abattou
 Vite es boquet il est mettou.

Prov. du LANGUEDOC. Qan-t-un aouba es toumbat, tout lou mounde couris à las brancas.

(*Revue des langues romanes*, 1881.)

110. Tant qu'il est gône on plôye one aube.
 (MARCHE)

LITT. Tant qu'il est jeune on plie un arbre.

Il faut s'y prendre tôt pour diriger le caractère des enfants, pour leur faire prendre de bonnes habitudes, pour leur former l'esprit.

111. On veut bin à l'âbe li frût qu'i poite.

LITT. On voit bien à l'arbre le fruit qu'il porte.

Quand on connaît quelqu'un, on sait de quoi il est capable.
 — Timeo Danaos et dona ferentes. (VIRGILE. *Æn.* II, 49.) Mot

célèbre ainsi rendu en wallon par un spirituel Liégeois dans une discussion qu'il avait avec un habitant de Herve :

J'a sogne des Hêvurlin et d'leus flairants fromage.

Les fromages du pays de Herve jouissent d'une réputation méritée, mais sont loin d'être inodores.

VARIANTE. Li frût fait l'âbe.

VAR. Verviers. L'gosse dè frût dit l'nom du s'cohe.

(RENIER. *Spots rimés*, 1871.)

Prov. allemand. — Man kennt den Baum an seiner Frucht.

BASSE-ALLEMAGNE. — An den Früchten erkennet man den Baum.

112. I n'fât nin jugi l'âbe à l'pèlotte.

LITT. Il ne faut pas juger l'arbre à l'écorce.

Il ne faut pas juger des gens sur l'apparence.

(LAFONTAINE. Liv. XI, fab. 7. *Le paysan du Danube*.)

On juge du bois par l'écorce,
Et du dedans par le dehors;
Considérez de près nos corps
Et jugez quels nous devons être.

(SCARRON.)

MARCHE. A l'pèlotte on r'conneut one aube.

JODOIGNE. I n'faut jamais jeger one aube de seu l'pèlaque.

113. I n'faut nin côpe l'aubet ès l'sève. (MARCHE.)

LITT. Il ne faut pas couper l'arbre quand la sève monte.

Il ne faut pas détruire une chose qui est en progrès.

114. Quand one aube a prind receune, faut tonrsi po rewesser. (JODOIGNE.)

LITT. Quand un arbre a pris racine, il faut tournailler pour le renverser.

Il est difficile de perdre une mauvaise habitude quand on lui a laissé prendre racine.

115. L'pus bel aube est l'prumi choyou. (MARCHE.)

LITT. Le plus bel arbre est secoué le premier.

On commence généralement une chose par la partie la plus facile, par le côté le plus agréable.

JODOIGNE. C'est l'peu bel aube qu'est todeu l'premi choyeu.

116. C'est l'âbe coûte-jôye.

LITT. C'est l'arbre courte-joie.

C'est une chose dont la jouissance est de courte durée, ou qui ne procure pas le plaisir que l'on espérait. C'est une désillusion.

« Allusion à un vieux tilleul situé dans la campagne de Rocour et que le crime a rendu odieusement célèbre. La tradition rapporte que sous cet arbre, un amant y assassina sa maîtresse, après en avoir abusé. »

(FORIR. *Dict.*)

On racontève qu'ine pœuve jône feye
Qui riv'nève li cour lol contint
Après ine an d' service à l'vèye,
Rappoirtant s' gage à ses parint,
A ses pid aveut pierdou l' vèye
Et c'est-st-à cåse dè rafia
Qu'elle aveut, dist-on, d'esse revøye
Qu'on aveut surnommé : coute-jøye
Ciste åbe wisse qu'on l' toua.

(FÉLIX CHAUMONT. *Alm. de Math. Laensberg*. 1862.)

L'åbe coute-jøye, planté dans la campagne, entre Alleur, Ans et Rocour, est ainsi appelé parce que lors de la bataille de Rocour, gagnée le 11 octobre 1746 par le maréchal de Saxe, on crut un moment à la victoire des alliés, massés près de cet arbre.

Ci fourit portant l'åbe coute-jøye
Po l'œune di ces commère marøye.

(HANSON. *Les Luciae ès vers Ligeois*. Ch. VI. 1783.)

J'aveu on fameu rafia di m' marier, mais ji sos logi à l'åbe coute-jøye.

(FORIR. *Dict.*)

117. C'n'est nin l'åbe qui hosse qui tome todi l'prumi.

LITT. Ce n'est pas l'arbre qui branle, qui tombe toujours le premier.

Ce n'est pas toujours une chose qui paraît aisée qui est accomplie le plus vite.

Qwand on est jône et foirt
On s'creut bin lon dè l'moirt
Et on røye d'ine vøye gins qui plante ou fait bati;
Portant il est-st-åhøye
A tot moumint dè vøye
Qui c'n'est nin l'åbe qui hosse qui tome todi l'prumi.

(NIC. DEFRECHÉUX. *A l'jønnesse*. 1860)

JODOIGNE. C'n'est ni todeu l'aube que cheut qui toumme le premi.

118. In åbe tome dè costé qu'i brique. (MARCHE.)

LITT. Un arbre tombe du côté qu'il penche.

Nos penchants sont pour quelque chose dans nos malheurs.
Pr. fr. — On ne tombe jamais que du côté où l'on penche.

NAMUR. I clinse do costé qu'i vout chair.

TOURNAI. I eglenne du côté qu'i veut caire.

LILLE. I clenne du côté qu'i veut querre.

(VERMESSE. *Voc. du Patois lillois*. 1864.)

119. Allez compter les âbe so l' quai.

LITT. Allez compter les arbres sur le quai (s.-ent. St-Léon^d).
C'est l'occupation des oisifs.

NIVELLES. Allez compter les arbe su l'odaine.

(Petit ruisseau qui arrose une promenade à Nivelles.)

ARDOISE.

120. Il est à couvièt d'one sicaye d'égliche. (NAMUR.)

LITT. Il est couvert d'une ardoise d'église.
Il est protégé par les gens d'église.

VAR. JODOIGNE. Il a on clau à l'égliche.

ARGENT.

121. Ça vaut ârgint sonnant. (NAMUR.)

LITT. Cela vaut argent sonnant.

Faire trop de fond sur de simples apparences; croire facilement. (ACAD.)

Pr. fr. — Prendre pour argent comptant.

NAMUR. Nosse bon vi père Gaillot, dins onk di ses chapite
Qui j'a studi après avoi ieu li l'jésuite,
Si mele ossi là d'sus de volu fer l'savant,
Et prind l'couye di de Marne po d'l'ârgint bin sonnant.
(DEMANET. *Oppidum Atuaticorum*. 1843.)

GAILLOT et DE MARNE ont écrit chacun une histoire du comté de Namur.

Il a pris cela pour argent comptant. (OUDIN. 1640.)

BASSE-ALLEMAGNE. Etwas für baares Geld nehmen.

122. Ine homme sins ârgint, c'est-st-on leûp sins dint.

LITT. Un homme sans argent, c'est un loup sans dents.

On dit aussi : c'est-st-on biergi sins chin.

L'argent est nécessaire pour vivre.

Mais sans argent l'honneur n'est qu'une maladie.

(RACINE. *Les plaideurs*.)

JODOIGNE. One homme sins caur c'est-st-one aveûle sins ché.

123. L'ârgint d'putain ennès va comme li vint.

LITT. L'argent de prostituée s'en va comme le vent.

Le bien acquis par des voies peu honnêtes se dissipe aussi aisément qu'il a été amassé. (ACAD.)

VARIANTE. L'argent d'putain ennès va comme i vint.

124. Esse chergi d'argent comme ou crapaud d'plome.

LITT. Être chargé d'argent comme un crapaud de plumes.

N'avoir point d'argent. (ACAD.)

Pr. fr. — Être chargé d'argent comme un crapaud de plumes.

MONS. J'ai des romatisse tous colé: j'comminche à ette garni d'yaerd comme les crapaud d'plume, j'peux plus longtemps jouer à c'jeu là, j'vos l'avertis.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons*. 1850.)

SAINT-QUENTIN. En fait d'argent, j'ein sus chergé comme ein crapaud d'pleumes.

Il en est chargé comme un crapaud de plumes.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

Prov. provençal. — Cargat d'argent coumo un grapaud de plumo.

(*Revue des langues romanes*. 1881.)

125. C'est l'argent qui fait rire.

LITT. C'est l'argent qui fait rire.

Aisance donne assurance.

Cl. SEDAINE. Épître à mon habit.

Vos avez vèyou d'vins l'ray'lai
Qui vint d'passer d'sos vosse narene,
Qui l'vûd baeh fait grogni l'pourçai,
Comme l'argent fait rire li bèguenne.

(DELARGE. *Les colèbeu*, 1869.)

VAR. NAMUR.

L'argent rind franc les gins.

BASSE-ALLEMAGNE. — Baar Geld lacht.

126. Beauquéop d'liard fet l'mauvais garchéon.
(TOURNAI.)

LITT. Beaucoup d'argent fout le mauvais garçon.

L'argent, entre les mains des jeunes gens inexpérimentés, leur fait commettre toutes les folies.

127. Pont d'caur, pont d'suisse. (NAMUR.)

LITT. Pas d'argent, pas de suisses.

Sans argent on ne peut rien avoir; locution prise du temps où les Suisses se louaient comme soldats mercenaires. (LITTRÉ.)

Pr. fr. — Point d'argent, point de suisses. (QUITARD.)

128. Ses aidan li t'net chaud.

LITT. Son argent le tient chaud.

C'est un grippe-sou, un avare.

129. L'argent s'in va, l'biète reste. (TOURNAL.)

LITT. L'argent s'en va, la bête reste.

Allusion peu gracieuse envers ceux qui se sont mariés n'ayant d'autre but que de posséder la dot.

130. L'ci qu'a d' l'argent

Trouve des parint.

LITT. Celui qui a de l'argent

Trouve des parents.

Les parents ne manquent pas lorsqu'il s'agit d'hériter d'une personne riche. — On ne néglige pas de se prévaloir de la parenté de gens fortunés.

131. I m'payeret qwand ses aidan âront des jambe.

LITT. Il me payera quand son argent aura des jambes.

Il ne me payera jamais.

ARMOIRE.

132. Les soren sourtnet les larme aux oûye foû de l'dresse. (JODOIGNE)

LITT. Les souris sortent les larmes aux yeux hors de l'armoire.

C'est une maison pauvre, où il n'y a pas souvent de quoi manger.

DINANT.

ROSINE.

Ces tindeux là, i sont tortos parêye, c'est-st-on tas d'fénéant qu'ont les trois quart de tins des soris dins leu dresse, qui s'porinoîn'nu les larme aux oûye.

(V. COLLARD. *Li tindrie à l'amourette*. I, sc. 4^{re}. 1890.)

ASCENSION.

133. A l'Ascinsion, on magne panâhe et mouton.

LITT. A l'Ascension, on mange des panais et du mouton.

La fête de l'Ascension, tombant habituellement dans le courant du mois de mai, fait présager le retour du beau temps; elle fournit l'occasion de manger des primeurs.

Cité par FORIR. *Dict.*

134. C'est comme l'Ascinsion,

Todi l'même pont.

LITT. C'est comme l'Ascension

Toujours le même point.

La fête de l'Ascension tombe toujours au jeudi, et quarante jours après Pâques.

Comme l'Ascension (toujours dans le même état).

(ORDIN. *Curiositez françaises*. 1640.)

TATI.

Ah ! j'âret bai bârbi, fer perrick et signon
Ji d'meûrret ès même pont, allez, comme l'Ascinsion.

(REMOUCHAMPS. *Tâti l' periqui*. I, sc. 1. 1885.)

MONS. J'ai passé d'lée 'ne maison qu'est comminchée d'puis assuré deux an, et
elle resse toudi au même point comme l'Ascinsion.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons*. 1850.)

ASSIETTE.

135. Elle bout'ret co sovint s'-t-assiette que l'baudet
n' vouret ni mougni (JODOIGNE.)

LITT. Elle mettra souvent son assiette, que l'âne ne voudra
pas manger.

Se dit d'une jeune fille qui épouse un vieillard.

Les enfants mettent une assiette avec du foin dessus, à la
Saint-Nicolas.

ATH.

136. Il est d'Ath et nié d'Ath, du faubourg de
Brant'gnies. (HAINAUT.)

LITT. Il est d'Ath et pas d'Ath, du faubourg de Brantegnies.

Le faubourg de Brantegnies est séparé de la ville d'Ath par
les fossés des fortifications. Les habitants de ce faubourg
veulent passer pour Athois ; c'est ce qui a donné lieu à ce
proverbe, toujours employé ironiquement.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons*. 1858.)

MONS. Riche et nié riche pourtant... tout comme qui diroi : d'Ath et nié d'Ath...
du faubourg de Brant'gnies.

(*Armonaque dé Mons*. 1884.)

ATRE.

137. Vos avez chi ès l'aisse.

LITT. Vous avez chié dans l'âtre.

Vous avez manqué de tact dans cette visite. — Vous ne serez
pas en bonne odeur dans cette maison.

ATTEINDRE.

138. Wisse qu'on n' pout attinde (v'ni) on-z-y jette.

LITT. Où l'on ne peut atteindre (venir), on y jette.

Quant il n'y a pas prise à la médisance, on a recours à la
calomnie.

ATTENDRE.

139. Qui rattind n'a nin hâse.

LITT. Celui qui attend n'a point hâte.

Se dit en guise de consolation ironique aux personnes qui se plaignent d'avoir attendu longtemps, d'avoir croqué le marmot.

Cité par FORIR. *Diet.*

Moult annoye à qi attend.

(*Proverbes de France*. XIII^e siècle.)

Qui attend, il a fort temps.

(*Prov. communs*. XV^e siècle.)

LOUISE.

Nos li frans longin feu ;

Ji n'voreus nin di m'fâte portant qui s'annôyereut

Et qui polâhe si plaine di çou qu' ji sèreu l' câse.

CATH'RENNE.

Oh ! sêyiz donc tranquille, qui rattind n'a nin hâse.

(DELCHÉF. *Les deux neveux*. I, sc. 2. 1859.)

L'OVRI.

D'hindez on pau, Colas,

N'a 'ne saqui qui v'rattind.

COLAS.

Qui rattind n'a nin hâse.

(HANNAY. *Li mdye neûr d'à Colas*. I, sc. 5. 1866.)

VAR. STAVELOT.

L'ci qui hoûte à l'timps long.

NAMUR.

T'as raison, qui rattind n'a nin hausse, il iret mia pus taurd.

(*L'dmt du Batisse. La Marmite*. Journal 1884.)

JODOIGNE.

L'ce que rattind n'a ni hausse.

ATTENTION.

140. Faire attintion, comme Poquette et Laricon.
(TOURNAI.)

LITT. Faire attention comme Poquette et Larion.

Allusion ironique sur la manière dont la police était faite à Tournai, il y a environ 60 ans, par deux garde-ville du nom de Poquette et Larion. Ces deux braves « *chuchette* », comme on les appelait à cette époque, veillaient eux seuls à la sécurité des foyers et étaient loin d'être à la hauteur de leur mission, quoi qu'en ait dit un jour au Conseil communal, un conseiller clérical, grand admirateur de ces deux acolytes de l'inoubliable cabello.

(*Étrennes tournaisiennes*. 1886.)

AUBADE.

141. Jower ine aute aubade

LITT. Jouer (donner) une autre aubade.

Parler un autre langage. — Changer de ton — En faire voir d'autres.

Pr. fr. — Chanter une autre chanson.

Min s'il a eo l' mâlheur di s' mette so l' houp-di-guet,
Vos l' piç'rez, min po l' bon, et mi ji li jouvrè
Eco ine aute aubade.

(REMOUCHAMPS. *Li sar'ti*. Act. 2, sc. 6. 1858)

Pour vous venir donner une fâcheuse aubade.

(MOLIÈRE. *L'Etourdi*. III, sc. 10.)

AUGE.

142. Les vûds bache fet grogni les pourçai.

LITT. Les auges vides font grogner les porcs.

La misère rend grondeur ; elle apporte le trouble dans les familles.

Pr. fr. — Quand il n'y a plus d'avoine dans l'auge, les chevaux se battent.

VARIANTE. Les vûds bache fet les pourçai s'hatte.
Les vûdès poche fet les vûdès tiesse.

LITT. Les poches vides rendent les têtes vides.

VAR. NAMUR. Les vûdès armoire fayent-nu les muaiches tiesse.

LITT. Les armoires vides rendent les têtes mauvaises.

Cité par FORIR. *Dict.*

J'a trop târdé de vèye qui j'esteus so 'ne mâle cohe,
Ji m'a todi fîl qu'i vairit à rik'nohe
Qui fâreut d'ner l'avône àx ci qui l'ont wâgni,
Mais les bache vont esse vûd, et les jône vont grogni.

(THIRY. *Ine cope di grandiveux*. 1859.)

JOSÉPH.

Dihez-v', tot près d'ine fleur, i pout crêhe ine oûrtèye,
Vocial li maisse des spot, gravez-l'ès vosse cervai,
Qwand n'a pus rin ès bache, on-z-ôt grogni l'pourçai.

(HANNAY. *Li mâye neûr d'à Golas*. II, sc. 17. 1866.)

JACOB.

C'est po vosse bin qui j'jâse, louquîz bin à vosse sogne,
Ca l'vûd bache est sovint li cåse qui l' pourçai grogne.

(REMOUCHAMPS. *Les amour d'à Gêrà*. II, sc. 3. 1875.)

AUNE.

143. Mes'rer à si aune.

LITT. Mesurer à son aune.

Juger d'autrui par soi-même. On le prend ordinairement en mauvaise part. (ACAD.)

Pr. fr. — Mesurer les autres à son aune.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

Se mesurer à son aune.

(Le père JEAN-MARIE. *Le Divertissement des sages*. 1665.)

Cité par FORIR. *Dict.*

Sanche et Gabès, di don Antòne
Tot sihe sont mes'ré à l'même aune.

(HANSON. *Les luciaides ès vers ligeois*. Ch. V. 1783.)

DETRIE.

Ji mèseüre todi ine aute à mi aune.

(SALME. *Quitte po quitte*. Sc. 13. 1878.)

VERVIERS.

Mez'rans todi l's aute à nòste aune
Tindans l'main aux pôves affligi.

(PIRE. *Forci l'hivier*. Ch. 1874.)

MARCHE.

THÉRÈSE.

.... C'est mesuret les gins à leus aune.

(ALEXANDRE. *Li péchon d'avril*. Act. III, sc. 4^{re}. 1859.)

ST-QUENTIN.

A m'zurer à l'menne aune.

144. Riv'ni d'aune à clau. (VERVIERS.)

Revenir (arriver) d'aune à clou.

Faire le compte juste.

Autant de livres de fil à tisser doivent fournir autant d'aunes d'étoffe.

Clau, grosse livre du poids ancien, de trois livres courantes; n'était en usage que dans les fabriques de draps.

(LOBET. *Dictionnaire*. 1854.)

145. Tot dè long d' l'aune.

LITT. Tout du long de l'aune.

Beaucoup, excessivement. (ACAD.)

Pr. fr. — Tout du long de l'aune.

On li ès d'na tot de long d' l'aune.

(REMACLE. *Dict.* 1839.)

AUTEL.

146. Vollà comme ine âté d' confrèrèye.

LITT. Le voilà comme un autel de confrérie.

Comme le voilà harnaché !

Il a l'air de sortir d'un bocal.

MONTEGNÉE.

Il esteut comme ine âté d' confrèrèye :

On-z-âreut dit qu'on l'aveut metlou d'sos veûle,

Et qu'on n' l'aveut séchi foû qui po l' fer dîner.

VAR. JODOIGNE. Hie, qui t'es bia (propre), on dirot l' feu d'on p'teut sinci qu' va d' d'mander.

AUTEUR.

147. Qui dit si âteûr
N'est nin minteûr.

LITT. Celui qui nomme son auteur
N'est pas menteur.

Je vous dis la chose comme elle m'a été dite ; voilà ma source ;
s'il y a un menteur, ce n'est pas moi.

Cité par FORIR. *Dict.*

Si c'est des boûde ji n'ès sé rin.

Comme on m' l'a d'né, mi ji v's el rind.

(BAILLEUX. *Testament expliqué par Esope. Fève. 1851.*)

BORINAGE. Vella-ri, comme on l' raconte : ed' vo l' rinds comme è d' l'ai ohu,
au prix coûtant. (*Armonac du Borinage, in patois borain. 1849.*)

AVALER.

148. I fât pau d' choi po-z-avalér 'ne brique.

LITT. Il faut peu de chose pour avaler une brique.

Admettre une chose inadmissible. — Se dit souvent en
réponse à celui qui raconte un fait invraisemblable.

Cf On ne sait pas ce qui peut arriver.

Et s'i vèyéve rilûre d'âlon

On pârtisan dè l' république

I braiyéve vive Napoléon

I fât pau d' choi d' avaler 'ne brique.

(THIERY. *On coirbâ franc lîgeois. 1866.*)

Ce proverbe pourrait paraître étrange et il n'est employé
actuellement que dans le sens donné plus haut. En voici
l'origine.

Dans les écrivains français des XIII^e et XIV^e siècles, le mot
avalér avait la signification de « descendre ». Em. Gachet dans
son glossaire roman des chroniques rimées de Godefroid de
Bouillon, du chevalier au Cygne et de Gilles de Chin, cite un
vers de Philippe Mouskés, *avalant quelqu'un du haut des*
remparts, c'est, dit-il, plus que le descendre, c'est le précipiter.

Roquefort, Lacurne de Ste-Palaye, Godfroy, dans leurs
dictionnaires et glossaires, donnent également au mot *avalér*,
le sens de descendre. Littré donne l'explication suivante :

« Avaler (de aval) veut dire proprement faire descendre,
mettre en bas ; et il n'a eu longtemps que ce sens-là ; puis,
comme faire arriver les aliments dans l'estomac est aussi les
faire descendre, il a pris peu à peu ce sens, et le primitif est
tombé en désuétude, ne restant plus que dans quelques locu-
tions techniques et dans certains patois. »

Dans le pays de Liège les termes « *avaler* » descendre, approfondir, et « *aveleresse* » approfondissement, sont employés communément dans les houillères en parlant de la bure que l'on approfondit.

Il résulte de ces observations que le sens primitif du proverbe serait : il faut peu de chose pour laisser tomber une brique, pour commettre une maladresse, une faute.

Le sens de : *pour manger une brique* est maintenant le seul connu et on est si convaincu qu'il faut le comprendre ainsi que souvent on ajoute : *tot buvant on s'èyai d'aiwe* (en buvant un seau d'eau). Cette explication est confirmée par le proverbe suivant.

149. Li ci qu'avale ine brique enne aval'reut bin
deux.

LITT. Celui qui avale une brique en avalerait bien deux.
Celui qui commet une faute peut en commettre plusieurs.

AVANCER.

150. Qui n'avance nin, rote enne èri.

LITT. Qui n'avance pas marche en arrière.
Qui ne progresse recule.

AVARE.

151. I gn'a qu'les avàre qwand i s'y mettet.

LITT. Il n'y a que les avares quand ils s'y mettent.

Lorsqu'un avare se résout à donner un repas à quelqu'un, il y met plus de profusion qu'un autre. (ACAD.)

Pr. fr. — Il n'est chère que de vilain. — Il n'est festin que de gens chiches.

JODOIGNE.

I n'a qu'les arabe on comp qu'el' s'y bout'net

AVEUGLE.

152. Braire comme ine aveûle qu'a pierdou
s'baston (s'chin).

LITT. Crier comme un aveugle qui a perdu son bâton (son chien).

Crier bien fort pour quelque mal léger. (ACAD.) — Crier à tue-tête.

Pr. fr. — Crier comme un aveugle qui a perdu son bâton.

Cité par FORIR. *Dict.*

MAYON.

Qu'avez-v' don ! Vos braiyez comme ine aveûle qu'a pierdou s'chin.

(DEMOULIN. *Ji vou ji n'pou*, I, sc. 2. 1838.)

JACQUE.

Vos air di Don Quichotte ni nos fet nin sogne et ei n'est nin tot braiyant comme ine aveûle qu'a pierdou s'chin, qui vos v'frez pardonner l'mâle keûre qui v's avez fait.

(WILLEM et BAUWENS. *Les tourciveux*. Sc. 14. 1882.)

DADITE.

Vos jâsez comme ine aveûle qu'a pierdou s'chin.

(BARON. *Li tapresse di cwârjeu*. Sc. 11. 1882.)

NAMUR.

I crie comme one aveûle.

VAR. MALMEDY.

Crîre comme one aveûle enne on poice.

Mons. Les vieux guernadier brayont tous leurs yeux dehors, aussi fort qu'in aveugle qu'a perdu s'baton.

(LETELLIER. *Armouaque de Mons*. 1846.)

Prov. provençal. Crida coumo un abucle qu'a perduto soun bastou.

(*Revue des langues romanes*. 1881.)

153. Qwand ine aveûle môme ine aute, i toumet tos les deux ès l'fosse.

LITT. Quand un aveugle conduit un autre, ils tombent tous deux dans la fosse.

Se dit d'une personne qui ne montre pas plus de prudence ou d'habileté que celle dont elle est chargée de diriger les actions. (ACAD.) — Se conduire d'après les avis, les conseils d'un homme sans expérience, c'est vouloir se perdre.

Pr. fr. — C'est un aveugle qui conduit un autre.

NAMUR. Quand l'aveûle moînme l'aveûle, i chaie-nu tos les deux dins l'fossé.

BASSE-ALLEMAGNE. Wenn ein Blinder den andern führt, fallen beide in Graben.

154. I vout fer r' vèyi les aveûle.

LITT. Il veut rendre la vue aux aveugles.

Il veut faire l'impossible, il prétend faire des merveilles, des miracles ; il se croit un phénix.

155. Qwand on deut esse aveûle, li mà vint po les oûye.

LITT. Quand on est destiné à être aveugle, le mal vient par les yeux.

Nul n'évite sa destinée. — L'amour rend aveugle et l'amour vient par les yeux.

VARIANTE. Qwand on vout div'ni aveûle, li mà prind po les oûye.

(FORIR. *Dict.*)

156. Ine aveûle el sintreût avou s' bordon.

LITT. Un aveugle le sentirait (s'en apercevrait en le touchant) avec son bâton.

C'est une chose facile à saisir, à constater.

157. S'êtinde à 'ne saquoi comme ine aveûle à fer des coleûr.

LITT. S'entendre à une chose comme un aveugle à faire des couleurs.

Juger sans avoir aucune connaissance. (ACAD.) — Être d'une impéritie complète.

Pr. fr. — Juger d'une chose comme un aveugle des couleurs.

VARIANTE. Jugé d'ine saquoi comme ine aveûle juge des coleûr.

(FORIR. *Dict.*)

GARITTE.

Vos pârlez comme des aveûle qui broyet des coleûr.

(*Li vidin d'à J'han Wâthy*. 1869.)

MARCHE.

On veut co cint cöp des blagueûr,

Qui v'causet comme des coleûr

Ône aveûle, est-ce qui n'poul pont vèye

l mèritet one ratoirneye.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

ST-QUENTIN.

D'visier comme ein avule d'hés couleurs.

BASSE-ALLEMAGNE. — Wie ein Blinder von der Farbe sprechen.

158. Divins li royaume des aveûle, les boigne sont roye.

LITT. Dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois.

Parmi des gens ignorants ou incapables, un peu de savoir ou de capacité suffit pour procurer la prééminence. — Parmi les incapables, les gens médiocres ne laissent pas de briller. (LITTRÉ.)

Pr. fr. — Au royaume des aveugles les borgnes sont rois.

Un borgne est roy au royaume des aveugles.

(Le père JEAN-MARIE. *Le divertissement des sages*. 1665.)

Cité par FORIR. *Dict.*

JEAN PIERRE.

Po v's el dire, jî freu comme lu et jî m'direus qui d'vins l'royaume des aveûle, les boigne sont roi.

(MONOYER. *Li k'fession d'on borgnimaisse*. Dialogue. 1858.)

CHARLEROI.

D'set qu'c'est in malin sot, v'la s'morale in deux mot,

I vos mousse à tertous, claire et nette sins chandelle,

Qu'on n'est ni prophete dins s'pays

Qu'dins l'royaume des aveûle, les boigne sont roès oussi.

(BERNUS. *L'sot qui vend de l'sagesse*. Faufe. 1873.)

159. Fer l'boigne et l'aveûle.

LITT. Faire le borgne et l'aveugle.

Fermer les yeux ; ne voir que ce qu'on veut voir : dissimuler.

.... Doctus spectare lacunar,
Doctus et ad calicem vigilantiter stertere naso.

(JUVÉNAL. Sat. I, v. 56-57.)

Cité par FORIR. *Dict.*

AVIS.

160. Il a pu d'avisse qui d'trò d'cou.

LITT. Il a plus d'avis que de trou de cul.

Se dit d'une personne qui blâme et conseille beaucoup.

Analogie de forme avec : il a pus d'bèche qui d'cou.

Avisse : Invention, idée, moyen subtil, procédé ingénieux.

(SIGARD. *Dict. du wallon de Mons*. 1842.)

MONS. Ec' n'infant-là n'a nié n'bonne avisse.

(LETELLIER. *Arm. de Mons*. 1866.)

161. I n'el dit nin di s'faite avisse.

LITT. Il ne le dit pas dans ce sens pour blesser.

Il n'a pas mauvaise intention.

BASSE-ALLEMAGNE. — Das war nicht böse gemeint.

AVOINE.

162. Il a l'avône àx pîd.

LITT. Il a l'avoine aux pieds.

Il est fort, parce qu'il est bien nourri.

163. Elle a d' l'aveine à r'vinde. (JODOIGNE.)

LITT. Elle a de l'avoine à revendre.

Se dit d'une femme qui a des charmes plantureux.

164. So l' tîmps qu' l'avône crêhe, li ch'vâ moûrt.

LITT. Sur le temps que l'avoine croît, le cheval meurt.

L'attente est souvent fatale ; on ne doit pas remettre un service à rendre, un plaisir à procurer.

VARIANTE. Dismitant qu' l'avône crêhe, li ch'vâ crive.

Il y a péril en la demeure.

Cité par FORIR. *Dict.*

Mais l'pauvre homme, qui l'mâle chance a metton d'vins les five,
So l'tîmps qui l'avône crêhe, ni songe nin qu'li ch'vâ crive.

(DELARGE. *Li Tindeu*. 1863.)

SERVAS.

Vosse dierein mot ; mais so l' tîmps qu' l'avône crehe, li ch'vâ crive, n'est-st-i nin vraie ?

(WILLEM et BAUWENS. *Les toûrceveux*. Sc. 1^{re}. 1882.)

VERVIERS. So l'timps qu' l'avône crêhe, lu ch'vô crive.
 Di tos les grands jôseu disliîz-ve
 Et d' çou qui d'het po v's ébaudi.
 (POULET. *Li pèsonni*. Poeme. 1860.)

JALRAY. LI MARCHANDE.
 Awet, mais de timps qu' l'avône crêhe, li ch'va môurt.
 (XHOFFER. *Les deux soroche*. II, sc. 8. 1862.)

NAMUR. Su l'timps qu' l'awaine crê, li ch'vau va môru.
 VAR. NAMUR. Li ch'vau môure di foaim en attendant qui l'four pousse.

165. I n'fât nin lèyî l'avône ès bache.
 LITT. Il ne faut pas laisser l'avoine dans le bac.
 Cette phrase est employée par un amphitryon qui engage ses convives à ne rien laisser dans les bouteilles ou sur les assiettes.

STAVELOT. On n'deut nin lèyî l'avône o bache.

JODOIGNE. Allez lèyî l'aveine ès l'crêpe.

MOSS. I n'faut gnié lèyer d'aveine au bac.

166. C'n'est nin todi li ch'vâ qui wâgne l'avône qu'el magne.

LITT. Ce n'est pas toujours le cheval qui gagne l'avoine qui la mange.

Ce n'est pas celui qui a le plus de peine qui est le mieux traité. (LITTRÉ.) — Celui qui sème n'est pas toujours celui qui récolte. (ACAD.)

Pr. fr. Cheval faisant la peine
 Ne mange pas l'aveine.

Ce n'est pas celui à qui la terre appartient qui en mange les chapons.

Pr. anglais. — Les fous bâtissent pour les sages.
 Sic vos non vobis. (VIRGILE.)

J'a trop târdé de veye qui j'esteus so 'ne mâle cohe.

Ji m'a todi fîi qu'i vairit à rik'nohe

Qui fîreut d'ner l'avône àx cis qui l'ont wâgni.

(THIERY. *Inc cope di grandiveux*. 1859.)

On n'diret nin çou qu'on a dit d'cint aute

Qu'on donne l'avône à el'vâ qui nè l'gâgne nin.

(DELABGE. *Hommage à Grandjean*. 1875.)

STAVELOT. C'est lu g'vau qui gagne l'avône qui n'la nin.

NAMUR. C' n'est nin todi l'cinque qui gangne l'awaine qui l'mougne.

JODOIGNE. C'est ni todeu l'bandet qui gangne l'aveine qu'el mougne.

VAR. MOSS. L'ceu qui caufe el four n'est gnié todi l'ceu qui rangueanne (enfourne).

167. Magnî l'avône divins 'ne botèye.

LITT. Manger l'avoine dans une bouteille.

S'applique à ceux qui n'ont pas la nourriture nécessaire à leur entretien. — Être à la portion congrue.

Et comme vos l'allez vèye,
Po-z-acrêhe si Saint Crespin
Fait l'même affaire qui li ch'vâ d'à Kèkèye,
Qui magnive, nos dit-st-on, si avône divins 'ne botèye.
(Nic. DEFRECHÉUX. *Mathi l'avère*. 1864.)

JODOIGNE. I l's y donne l'aveine dins one botèye.

168. Pus d'pône
Qui d'avône.
LITT. Plus de peine
Que d'avoine.
Plus de peine que de profit.

VARIANTE. Sins pône
Ni vint avône.

VARIANTE. Après l'pône
Vint l'avône.

VARIANTE. Pus d'pône
Pus d'avône.

169. L' mèyeu des corihe po fer sèchî li ch'vâ,
c'est l'avône.

LITT. Le meilleur fouet pour faire tirer le cheval, c'est l'avoine.
Il faut que le cheval soit bien nourri, si l'on veut qu'il four-
nisse un grand travail ; ce n'est pas le fouet qui le fortifie.

JODOIGNE. Ce que fait l'bon ch'vau c'est l'aveine.

170. Ricôper les avône.

LITT. Recouper les avoines.

Supplanter quelqu'un. — Entrer en concurrence, en rivalité
avec quelqu'un. (LITTRÉ.)

Aller sur les marches d'autrui.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

CRESPIN.

Hai là, ni pinsans nin v'ni r'côper mes avône
Ca ji v' prévins, Hinri, qui çoula m' freut dè l' pône.
(REMOUCHAMPS. *Li Sav'té*. I, sc. 3. 1858.)

GUILLAUME.

Ainsi vos âriz sogne d'aller so les avône d'ine aute.

(SALME. *Maisse Pierre*. I, sc. 3. 1879.)

JODOIGNE. On li a r'compé l'aveine desos l' pid.

VAR. TOURNAI. Aller sur les brisés d'quéqu'in.

171. Trop d'avône et trop pau d'corihe.

LITT. Trop d'avoine et trop peu de fouet.

Se dit d'une personne corpulente qui se nourrit trop bien et
ne se donne pas assez d'exercice.

172. Ascouter les aveine lever. (MONS.)

LITT. Écouter soudre les avoines.

« Écouter pour en faire profit ; avoir l'ouïe assez délicate pour entendre les moindres bruits (comme celui que pourrait faire l'avoine en germant).

« Vir les aveine lever (voir soudre les avoines), signifie « tout autre chose ; c'est attendre les événements. »

(SIGART. *Dict. du wallon de Mons*, 1870.)

Pr. fr. — Escouter les aveines lever.

(GENIX. *Récréations*, T. II.)

NAMUR. I faut tout dire et chouter l'awaine crèche.

MONS. Au rangunache del' porte, chacun s'abache tout d'suite su s'pilpité et atind les aveine lever.

(DESCAMPS. *El' petottier*, 1887.)

TOURNAI. Ascouter les aveine levée.

NIVELLES. Bert, li, astout au local qui ratindou les aveine lever.

(HARGOT. *lu pigeonisse dins s'guerni, in joû d'concours*, ARM. de L'Aclot, 1890.)

AVOIR.

173. C'est d'à vosse et d'à Pènèye, et qwand Pènèye sèret moirt, c' sèret d'à vosse tot seu.

LITT. C'est à vous et à Penée, et quand Penée sera mort, ce sera à vous seul.

Vos prétentions, vos réclamations ne sont pas sérieuses.

GERA.

Est-ce mi qu'a dit çoula ? Ji v's a dit çou qu'est vraie
Qui vos hantiz m'craude... d'a meune... et d'a Pènèye.

(REMOUCHAMPS. *Les amour d'à Gêra*, II, sc. 13, 1873.)

GILLES.

Ji n'a nin grandchoi, mais tos les meûbe qui sont cial, c'est d'à meune.

DADITE.

Et d'à Pènèye.

(BARON. *Li Tapresse di ewârjeu*, Sc. 9, 1882.)

174. Pus a-t-on, pus vout-on avu.

LITT. Plus a-t-on, plus veut-on avoir.

La soif de l'or est insatiable.

Bin sovint on ô dire :

Si j'estahe riche, si j'avahe di l'argint,
J'ach'treus ci, ji freus ça et j'm'arring'reus d'manire :

A passer l'ue veye sins chagrin.

Et pus pauve est l'homme

Qui jâse ainsi,

Pus flâwe est l'somne

Qu'ont l'ô si sohaît.

Si çou qu'ji dis est vraie, c'est-st-ine prouve

Qui pus a-t-on, pus voreut-on avu.

(NIC. DETRECHUEUX. *Li richesse*, 1857.)

175. Qwand n'y a pus, gn'a co.

LITT. Quand il n'y en a plus, il y en a encore.

Se dit des choses qu'on peut toujours se procurer, de ce qui est offert en abondance, à discrétion.

A c'ste heûre on pau, prindez patince, rawåde
Ine gotte, qwand i n'y a pus, gn'a co !

(THIERY. *Li r'tour à Lige*. 1858.)

NAMUR.

Quand i n'y a pus, i gn'a co.

JODOIGNE. A l'sachot Marie Berloque, quand n'a peut, n'a co.

MONS.-BOH. Ouiche ! Il a pou coire que c'deinrée d'beitise-là, c'est comme el café d'l'olette : quand i n' d'a pu, i d'a co.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons*. 1861.)

176. On n'a mâte qui çou qu'on deût avu.

LITT. On n'a jamais que ce qu'on doit avoir.

On ajoute à Montegnée : c'est s'crit so l'cou d'on chin.

MARCHE.

GALOPIN.

Qwand on s'est d'net brav'mint do l'pône

On creut do l'saveûr,

On-z-est biesse à mougnet d'l'avône

On n'a jamais qui çu qu'on deût aveûr.

(ALEXANDRE. *Li pêchon d'avril*. III, sc. 40. 1858.)

177. N'aveûr ni cràs ni maigue.

LITT. N'avoir ni gras ni maigre.

Être indécis, indifférent entre deux partis. (LITTRÉ.)

Loc. fam. N'être ni chaud ni froid.

MACASSE.

Ji n'a ni cràs ni maigue là d'vins.

(DEMOULIN. *On pêhon d'avril*. Sc. 43. 1862.)

178. Quand vos l'àrez, vos l'hocherez. (MONS.)

LITT. Quand vous l'aurez, vous l'ébranlerez.

« Vous ne l'aurez pas.

« Même signification comme refus.

« MONS. Quand vos l'sarer, vos verré kier à no n'huche.

« LITT. Quand vous le saurez, vous viendrez chier à notre porte.

« Je vous défie de le savoir. »

(SIGART. *Dict. du wallon de Mons*. 1870.)

JODOIGNE. Quand il âret, elle oss'ret.

NIVELLES.

JEAN.

Eh bi, vos n'arez ni vos huitte franc.

MARJOSEUF.

Hazard que nou ! Quand vos l's arez vos l's oss'rez, éyé s'i n'tenout qu'a mi, vos n'ariz ni eo in gigot d'escaye.

(EMM. DESPRET. *In dâiner à l'exposition*. Sc. 6. 1889.)

179. Enne avu ottant qu'cint chèreye.

LITT. En avoir autant que cent charretées.

Etre très fatigué, soit d'un mets, soit d'une chose trop souvent répétée.

Cité par FORIR. *Dict.*

Ji n'a nin faim, dit-st-i, po l' vraie ;
C'est po v' complaire si j' prinds 'ne saquoi.
J'enne âret ottant qu' cint chèreye
Avou 'ne tâte et deux où mollet.

(BAILLEUX. *Monsieu Sansowe*. Chanson, 1843.)

JALHAY.

BIÈTH'MÉ.

Mais i n' fât pus qu' vo bovohe, sâve, vo 'n' n'avez ottant qu' cint chèrece, floz l'ekwance d'esse malåde.

(XHOFFER. *Les deux soroche*, I, sc. 4. 1861.)

180. Il n'y a nin po tos. (STAVELLOT.)

LITT. Il n'y en a pas pour tous.

Exprime les regrets qu'on éprouve de ne pouvoir faire participer à une chose, à une largesse. — Consolation adressée à quelqu'un qui est déchu de ses espérances.

AVRIL.

181. Ès meus d'avri, on s' deut vèye di joû r'covri.

LITT. Au mois d'avril, on doit se voir couvert le jour.

Il faut aller se coucher avant la nuit.

182. Èn avri li còp d'tonnire

Li laboureu fait rire.

LITT. En avril le coup de tonnerre fait rire le laboureur.

183. Qwand i tonne ès meus d'avri,

Li laboureu s' deut rèjoui.

En Ardenne, on ajoute :

Mais l' mohe et l' berbis
Ont eo longtimp a souffri.

LITT.

Quand il tonne au mois d'avril
Le laboureur doit se réjouir,
Mais la mouche et la brebis
Ont encore longtemps à souffrir.

(Mathieu Laensberg. 1833.)

Cité par FORIR. *Dict.*

184. Ci n'est mâte avri
 Si l' coucou n' l'a dit.

LITT. Ce n'est jamais avril
 Si le coucou ne l'a dit.

Le chant du coucou annonce le retour du bon temps.

FRAMÉRIES. On n'est jamais au mois d'avri
 Tant que l' coucou nel l'a ni dit.

(*Armonaque borain*, 1890.)

185. Ci n'est jamâte avri
 S'i n'a nivé plein on corti.

LITT. Ce n'est jamais avril
 S'il n'a neigé plein un jardin.

(*Mathieu Laensberg*, 1881.)

186. Avri n'est mâte si joli
 S'i n'a nivé plein on corti.

LITT. Avril n'est jamais si beau
 S'il n'a neigé plein un jardin.

Avril n'est jamais si beau que quand les prairies ont été couvertes par les fleurs qui tombent en neige des arbres à fruits.

187. Avri n' va mâte jusqu'à l' fin
 Sins vèyi des pôte di grain.

LITT. Avril n'arrive jamais jusqu'à la fin
 Sans voir des épis de grain.

MONS. Il y a un vieux proverbe qui dit :
 Qu'avri n' sort nié sans epis.

(*LETELLIER. Arm. de Mons*, 1846.)

MONS. Si l'hivier est co aussi rude qu'on croît, i pourro co hé qu'avri sortiroy sans epis.

(*LETELLIER. Arm. de Mons*, 1847.)

Prov. Nord de la France :

Nul avri sans épis.

188. Avri ploût po les gins, mâte po les biêsse.

LITT. Avril pleut pour les gens, mai pour les bêtes.

Les pluies d'avril procurent des grains, celles de mai des fourrages.

(*FORB. Dictionnaire*.)

Avril pleut aux hommes, mai pleut aux bestes.

(*GÉNIN. Récréations*, T. II.)

189. Aller quoiri l' prumi jou d'avri.

LITT. Aller chercher le premier jour d'avril.

Faire tomber quelqu'un dans quelque piège ridicule.
(LITTRÉ.)

S'exposer à la risée, comme ceux qui gobent un poisson d'avril.

Sur le poisson d'avril, V. QUITARD. *Dict.*, p. 90 et suiv.

JODOIGNE.

Aller qwaire de l' semince d'avreu.

BAILLEMENT.

190. I n'y a rin d' pus jalot qu'ine bâye.

LITT. Il n'y a rien de plus jaloux qu'un bâillement.

Nous bâillons en voyant bâiller les autres. (LITTRÉ.)

Effet de la contagion. Ne commencez pas, tout le monde le fera.

Cité par FORIR. *Dict.*

Pr. fr. — Un bon bâilleur en fait bâiller deux.

Un homme qui bauille, fait bauiller un autre.

(Le père JEAN-MARIE. *Divertissement des sages*, 1663.)

BAISER.

191. On bâhège est-st-on r'horbège.

LITT. Embrasser, c'est essuyer.

Il ne reste rien d'un baiser quand on s'est essuyé le visage.

— Un baiser n'est rien quand le cœur est muet — Cette espèce de dicton se dit par une fille à celui dont elle repousse ou méprise le baiser.

(REMACLE. *Dict.*)

VARIANTE.

JÔGET.

... .. J'creus bin

Bâhège est-st-on lèchège, ci n'est qui l' gosse d'on chin.

(A. PECLERS. *Li consèye de l' mutante*. Sc. 9. 1877.)

192. Ji li a fait bâhî brizette.

LITT. Je lui ai fait baiser brizette.

Je me suis moqué de ses avis, de ses réprimandes, de ses conseils. — Je l'ai envoyé faire lanlaire. — Aux personnes qui demandent qu'est-ce que brizette? On répond : c'est l' cou d'ine gatte.

Allez vos loigne ! fez l's i bâhî brizette et v'nez près d'mi.

(DEHIX. *Li charlatan d' so l'fôre*, 1850.)

VARIANTE.

Fer bâhî l'ouhâi de prince.

Cité par FORIR. *Dict.*

CHANCHÊT.

Si j'aveus des tîmon !

NANESSE.

Fez-li bâhi brézette
Elle ni vât nin les pône.

(G. DELARGE. *Scène populaire*. 1874.)

I fait bâhi brizette à ses malès k'nohance.

(M. THURY. *On royège à conte coâr*.)

VARIANTE.

MAYON.

Si j' sos siervante hoûye, i n' fât nin avu des air avou mi, ca ji v' fren bâhi hazette.

(J. DEMOULIN. *Ji voux, ji n' poux*. II, sc. 2. 1858.)

Mais l'houlotte fa bâhi brézette à messègi.

(G. MAGNÉE. *Li houlotte*. 1871.)

VAR. JALHAY.

LI MARCHAND.

Si j'aveus-st-on s'fait, ji li freu bâhi l'ouhai dè prince.

(J.-F. XHOFFER. *Les deux soroche*. II, sc. 5. 1862.)

193. Bâhi l' cou dè l' vèye feumme.

LITT. Baiser le cul de la vieille femme.

A certains jeux, perdre sans prendre un point, sans gagner un jeu. (ACAD.)

Pr. fr. — Baiser le cul de la vieille.

Chevaucher la vieille.

(OUDIN. *Curiositez françaises*. 1640.)

BAISSER.

194. Fât bin s' bahi wisse qu'on n' si pout dressî.

LITT. Il faut bien se baisser où l'on ne peut se tenir debout.

Il faut subir les conséquences de sa position ; s'humilier, quand on ne peut faire autrement. (ACAD.)

Pr. fr. — Il faut prendre le temps comme il vient.

Cité par FORIR. *Dict.*

Wisse qu'on n' pout s' dressî,

I fât bin s' bahi.

(A. HOCK. *La famille Mathot*. 1866.)

LOUISE.

Crèyez-m' i fât bin qu'on s'abahe, wisse qu'on n' si pout dressî. Les maisse sont les maisse.

(DD. SALME. *Maisse Pierre*. II, sc. 3. 1879.)

JALHAY.

GARITE.

Oie, oie, essioz-v', taihiz-v', mamée. Qu' fât-i fer don ?

I fât bin s'abahi là qu'on n' su pout dressî.

(J.-F. XHOFFER. *Les deux soroche*. I, sc. 12. 1861.)

MARCHE.

I s' faut bachel, qwand on n' pout nin

Avou l' tièsse dreute, mousset d'vin.

(A.-J. ALEXANDRE. *Piti corti*. 1860.)

BALAI.

195. Les novai ramon hovet votti.

LITT. Les nouveaux balais balayent volontiers.

Se dit des domestiques qui servent bien dans les premiers jours de leur entrée en maison. (ACAD.)

Pr. fr. — Faire balai neuf. — Il n'est rien tel que balai neuf — Il n'est telle dévotion que de jeunes prêtres

Au nouveau tout est beau.

Cité par FORIR *Diet.*

VERVIERS. On vi spoûleû qui n' fêve nolle gesse
Veyant su d'hanchi l'assoti
D'héve à s' planquet tol hossant l' tiesse,
Les noûs ramon hovet votti
(N. POULET. *On feu d' mohe a deux cou.* 1862.)

MARCHE. Novais ramon chovet votti,
I n' chovet nin treus còp l' cubenne
Qui n' vaudret li pleu qu'on l's i denne.
(ALEXANDRE. *Li p'tit corti.* 1860.)

JODOIGNE. Novia ramon chove votti.

MONS. In neu balai balaie volontiers.

MONS. In neu ramon ramoune vottié.

TOURNAI. In nouvieau raméon, y raméone toudi bin.

LILLE. Nouviau ramon ramone bien.

ST-QUENTIN. In ramon nu cha ramonne mieux qu' in viu.

BASSE-ALLEMAGNE — Neue Besen kehren gut.

196 Sins bonnès raine, on n' sàreût fer des bons ramon.

LITT. Sans bonnes ramilles, on ne saurait faire de bons balais.

Ne lésinez pas sur la matière première quand vous voulez faire un bon ouvrage.

Cf. On ne saurait faire du bon avec du mauvais.

RAINE, ramilles dont on fait les balais.

BALAYER

197. Qui chacun hoûve duvant s' payé. (MALMEDY.)

LITT. Que chacun balaie devant son pavé (sa porte).

Mêlez-vous de vos affaires.

BALLE.

198. Happer l' balle à bond.

LITT. Prendre la balle au bond.

Faire une chose au moment opportun; profiter d'une occasion favorable. (LITTRÉ.)

Pr. fr. — Prendre la balle au bond.

Camérade, happez l' balle à bond,
Et jouvez de couteai tot d' bon.

(HANSON. *Li Hinriade travestye*. Ch. 8. 1780.)

NAMUR, Il avait réussi et saisissant li balle au bond, i porte ine wageûre
à s' camarade. (Marmite. 1889.)

MOSS. Rascoyer l' balle au bon blond. (Terme du jeu de balle, au premier bond.)

BAPTÊME.

199. Disfoncer l'baptême d'ine saqui.

LITT. Enfoncer le baptême de quelqu'un.

Enfoncer le crâne, casser la tête.

Ca on jou 'ne pire à batte toumret so vosse cervai,
Ji v' disfonser l' baptême, vos polez v's y attinde.

(RENOUCHAMPS. *Li sav'ti*. Act. 2, se. 3. 1858.)

VARIANTE.

Il a l'planchi d'foncé.

200. Respectant l' baptême.

LITT. Respectant le baptême.

Sauf votre respect. — Se dit aussi lorsque, par manière d'injure, on compare quelqu'un à une bête.

Respectant l' baptême, vos n'êtes qu'on pourçai.

BAPTISER.

201. Il a sti baptisé avou d'l'aiwe de floyé. (JODOIGNE.)

LITT. Il a été baptisé avec l'eau de la mare.

C'est un mauvais chrétien. On ne peut baptiser qu'avec de l'eau naturelle.

BAQUET.

202. I howe à totes les tenne.

LITT. Il fait la lessive à tous les baquets.

Il est de tous les partis, comme Sosie, ami de tout le monde.

I howe à deux tenne. — Il caresse les deux partis.

(FORIR. *Dict.*)

VAR. MALMEDY.

I têche à tos les stâ (métiers).

BARABBAS.

203. Esse kinohou comme Barabbas à l' passion.

LITT. Être connu comme Barabbas à la passion.

Être connu comme un pas grand'chose. — Avoir une mauvaise réputation.

Pr. fr. — Décricé comme fausse monnaie.

Cité par FORIR. *Dict.*

Il est-st-ossi k'nohou qu' Barabbas à l' passion,
I n'y a nouk qui n' kinohe tote ses bellès action.
(DELCHÉF. *Les deux nèveux*. III, sc. 3. 1859.)

JALHAY.

GARITE.

Tehoz-v' binamé homme ! On sèrent k'poirté
Tot avà l'viège, comme Barabbas à l' passion.
(XHOFFER. *Les deux soroche*. II, sc. 14. 1862.)

VAR. NAMUR. Esse connu comme on mouai patard.

LITT. Être connu comme un mauvais sou.

VAR. MARCHE. Comme mes vers qui v'net ji n'sés d'ou,
Et qu'on r'connet comme on mouai sou.
(ALEXANDRE. *Li p'tit corti*. 1860.)

VAR. JODOIGNE. On l'connet comme on sou d'Liche.

BARBE

204. Trover bâbe di bois, di foûr.

LITT. Trouver barbe de bois, de foin.

Se dit lorsque, venant chez quelqu'un, on y trouve la porte fermée ; ou, par extension, pour exprimer qu'on ne trouve personne, quoique la porte ne soit pas fermée. (ACAD.)

Pr. fr. — Trouver visage de bois.

Cité par FORIR. *Dict.*

On dit aussi : Trover l'ouhe di bois.

Dî Lige les poite serrêye
Ni lairont nolle intrêye,
Qui tot payant l' wichet ;
Puis à dihe heûre sonnante
Li gâre très vigilante
Vis fret vèye bâbe di bois.
(SIMONON. *Li cōparêye*. 1822.)

Li cabri d' mediant lonke à d'foû po l' ereveûre ;
« Mostrez-m' blanc pid, dit-sl-i, ou v's ârez bâbe di bois. »
(BAILLEUX. *Li leup, li gatte et l' cabri*. Fêve. 1851.)

GODINAS.

N' direut-on nin on jen ? Pa, chaque feye qui ji vins,
Ji n' trouve qui bâbe di foûr.....
(REMOUCHAMPS. *Li sar'ti*. Sc. 9. 1858.)

BADINET.

Po l' trover v' n'avez nin mesâhe d'aller si lon,
V's estez sûre es s' mohonne di trover bâbe di foûr.
(DELCHÉF. *Li galant de l' siervante*. II, sc. 4. 1857.)

Si 'ne saqui voléve vini, elle divêve li braire, tot li mostrant bâbe di fôur, qu'i n'y aveut noullu ès l'mohonne.

(G. MAGNÉE. *Baitri*. 1865.)

VAR. NAMUR. J'a compté les clau d'l'huche.

NAMUR. Trouver visège di bois.

MONS. Allons, assis-té, si c' madame là arrive, soit que c' veut, elle ne trouvera nié l'huché de bos, né pas ?

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons*. 1853.)

DOUAI. Un m'a raconté qu' cinq jeunes fiettes qu'alles avottent incor infilé chelle tiote ruelle, pou ll' aller consulter, et pis qu'alles ont trouvé porte d' bos.

(DE CHRISTÉ. *Souvenirs d'un homme d' Douai*, 1837.)

LILLE. Accout ch' est malheureux tout d' même,
Mais te vas trouver l' porte d' bos.

(DE COTTIGNIES. *Le flaneur lillois*.)

205. Fer l' bâbe sins savonnette.

LITT. Faire la barbe sans savon.

Déjouer les projets de quelqu'un.

Expr. pop. Faire fumer quelqu'un sans cigare.

Cité par FORIR. *Dict.*

Mais par bonheür li coq qu'esteut
Div'nou 'ne gotte pus adrette
Li d'ha qu'li freut l' bâbe sins rêseü,
Sins aïwe, ni savonnette.

(F. BAILLEUX. *Les fraive d'on coirbâ*, Fève. 1843.)

GÉRA.

..... Areüs-j' mâte adviné
Qu'ine feye les rein tourné, cisse canaye di Babette
Mi féve, avou ine aute, li bâbe sins savonnette.

(E. REMOUCHAMPS. *Les amour d'à Géra*. I, sc. 4. 1875.)

Prov. all. — Einen barbieren.

206. Ayu l' bâbe broûlêye.

LITT. Avoir la barbe brûlée.

La fête est passée. — On est au lendemain de la fête.

N. B. Les fêtes de paroisse, à Liège, commencent le dimanche matin, par la procession, pour finir le jeudi soir. Le dernier moment venu, on entend les crâmnignons (farandoles, danses rondes) répéter en chœur :

Nos n' magn'rans pus de floyon,
Nos avans l' bâbe broûlêye.

FLOYON, flan, tarte à la crème, que les marchandes de beurre des environs de Liège ont coutume d'offrir à leurs clients de la ville, la veille des fêtes paroissiales.

L'annoyeu jôû po les sôlêye
Qui l' mârdis crâs à l' bâbe broûlêye
Li jôû qui nâhêye de pochi
Les jônès feye ont mâ leu pid.

(DUMONT. *Mathi l'Ohat*. Cantate.)

BARBIER.

207. On bârbî rase l'aute.

LITT. Un barbier rase l'autre.

Les gens de même état se rendent de mutuels services.
(LITTRÉ)

Les gens qui ont un intérêt commun se soutiennent,
s'entraident, se louent réciproquement

(FORIR. *Dict.*)

On doit se rendre des services réciproques ; et, dans un sens particulier, en parlant de deux compères également suspects qui se blanchissent l'un l'autre des torts qu'on peut leur imputer, ou qui cherchent à faire ressortir les qualités l'un de l'autre.

Prov. fr. — Un barbier rase l'autre. — Une main lave l'autre.

(QUITARD. *Dict. des prov.* 1842.)

BARQUE.

208. Li ci qui n'sét miner s'barque ni sàrent miner l'cisse d'ine aute.

LITT. Celui qui ne sait conduire sa barque ne saurait conduire celle d'un autre.

Qui ne sait diriger ses affaires, ne dirigera pas mieux celles d'autrui

Fiyiz-ve à lu, c'est-st-on palot
L'a miné s'barque comme on vl sof.
I n'comprind nin m'système.

(ALCIDE PRYOR. *On dragon qui fait des madame.* 1867.)

VARIANTE.

BAIWIR (cocher).

A l'coûse, gûre ses obai !
Avou m'corihe, j'el maque,
J'el traite comme on tournai :
On sét miner s'batal.

(ALCIDE PRYOR. *Çou qu'est-st-ès foud dè pot.* 1864.)

MARCHE.

DASCOLE.

Mi, ji n'sipaugnrai rin po vosse prôpe intèrèt
Mais minez bin vosse barque et n'pierrez nin corège.

(ALEXANDRE. *Li pêchon d'avril.* II, sc. 1^{re}. 1858.)

BARRIÈRE.

209. C'est les vèyès hahe qui crînet l' pus longtîmps.

LITT. Ce sont les vieilles barrières (portes) qui grincent le plus longtemps.

Ce sont les vieilles femmes qu'il est le plus difficile de réduire au silence.

BAS.

210. Prinde ses chässe po ses soler.

LITT. Prendre ses bas pour ses souliers.

Se tromper dans ce qu'on fait dans ce qu'on dit; être induit en erreur.

Pr. fr. — Prendre son cul pour ses chausses.

Kimint, c'est m' mèyeu camarade,
Dit l'aute, qui tot volant brâcler,
Prinda ses chässe po ses soler;
Ou bin qui prinda, po mi dire,
Po l' no d'ine homme li no d'ine pire.

(BAILLEUX. *Li mârlico et l' chin*. 1852.)

HENRI.

Et c'est d' cisse jône fêye là qui vos m' vinez pârler ?

Vos avez co 'ne fêye pris vos chässe po vos soler.

(DELCHÉF. *Les deux nèveux*. III, sc. 8 1859.)

VAR. MONS. Pou li faire vire qu'il avoi pris ses cauche po ses maronne el gouverneur el renvouyai à l'artique 1101 du code civil.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons*. 1850.)

TOURNAL.

Printe ses bas pou ses quéauche.

ST-HUBERT.

I n' faut nin prinde si cou po ses chausse.

ROUCHI.

I prend ses bas pou ses chauches.

(HÉCART. *Dict.*)

ST-QUENTIN. Vous preindriez bientôt, asseuré, vo casaque (ou vos queuches) pour vo maronnes.

(GOSSEU. *Lettres picardes*. 1840.)

PICARDIE.

Prendre ses hos pour ses keuhes.

(CORBLET. *Glossaire*. 1851.)

211. Ji li a r'fait ses chässe à talon.

LITT. Je lui ai refait ses bas au talon.

Je lui ai dit son compte.

212. Il âret po r'fer ses chässe à talon. (MALMEDY.)

LITT. Il aura pour raccommoier ses bas au talon.

Il pourra payer ses dettes avec son héritage.

BATIR.

213. Po bati fât avu deux boûse. (STAVELOT.)

LITT. Pour bâtir il faut avoir deux bourses.

Quand on bâtit, on se laisse souvent entraîner à plus de dépenses qu'on ne l'avait calculé, et les imprévus peuvent être très coûteux.

^A
BÂTON.

214. Il est comme les baston d'hité, on n'sét po wisse el prinde.

LITT. Il est comme les bâtons breneux, on ne sait par où le prendre.

Se dit d'un homme revêche et fâcheux. (ACAD.) — D'un homme d'un caractère difficile, avec lequel les relations sont désagréables ; dont on ne peut rien obtenir.

Pr. fr. — C'est un fagot d'épines, on ne sait par où le prendre. — C'est un bâton merdeux. on ne sait par quel bout le prendre.

VARIANTE. Il est comme on fat di s'penne.

(FORIR. *Dict.*)

JODOIGNE.

On vrai baston d'bernati,
On n'sét d'qué costé l'apougni.

215. C'est l'baston que fait choûter les chi.
(JODOIGNE.)

LITT. C'est le bâton qui fait écouter les chiens.

Une punition corporelle est quelquefois nécessaire pour dompter certains caractères.

216. Mette des baston d'vins les rowe.

LITT. Mettre des bâtons dans les roues.

Susciter un obstacle, entraver, retarder une affaire. (ACAD.)

Pr. fr. — Mettre bâtons en roue.

DEJARDIN.

Ji n'a qu'ine saquoi à v'dire, c'est qu'vos n'avez sepou fer tote vosse vèye qui d'fôrer des baston d'vins les rowe, qwand c'est-st-ine aute qui k'dût l'attelèye.

(SALME. *Li germalle*. Sc. 15. 1883.)

MONS. L'vieux losse dé Guyaume a bé invinté des truque pou mette des baton dins l'rœux.

(LETÉLLIEN. *Armonaque dé Mons*. 1858.)

ST-QUENTIN. Bouter des bâtons deîn chès reues.

217. Tourner à bordon d'Canada.

LITT. Tourner à bâton de peuplier (du Canada).

Devenir vieille fille. — Se dessécher.

Les Anglais disent : To carry a weeping willow branch (porter la branche du saule pleureur), « soit par allusion à la romance du saule, où gémit une amante délaissée, soit parce que cet arbre, étant l'emblème de la mélancolie, peut très bien servir d'attribut à ce caractère malheureux que M. de Balzac appelle la nature élégiaque et désolée de la vieille fille. »

(QUITARD. *Dict.*, p. 194.)

VARIANTE.

FRANÇOIS.

Vos d'meurrez jône feye, vos coiffrez St-Cath'rene.

MAYON.

C'n'est nin çoula qui m'espèche dè doirmi.

(DEMOULIN. *Ji voux, ji n'poux.* 1, sc. 8. 1838.)

VARIANTE.

CHANCHET.

.... Et hantran-gne ine miette ?

TATENNE.

J'espère qu'ès Paradis, ji n'môn'ret nin l'berwette.

(A. PECLERS. *L'ouvrège d'à Chanchet.* Sc. 3. 1872.)

VARIANTE. Fât-i qu'ès Paradis, ji vâye miner l'berwette ?

Binamèye St-Cath'renne qu'est-e' qui ji v's a don fait ?

(A. PECLERS. *On galant, s'i v'plait.* Chansonnette. 1877.)

Et qui, si c'n'esteut nin po divni ine dame à façon, elle aveut co p'chi tourner à bordon d'Canada.

(MAGNÉE. *Baltri.* 1865.)

Li cope tourna don à bordon d'Canada.

(MAGNÉE. *Li houlotte.* 1871.)

VERVIERS.

LINA.

Bravo, c'est lodi pé, avou ciste esprit la.

Dai, m'sonle qu'on sût les vôte des bordon d'Canada.

(RENIER. *Li mohonne à deux face.* Sc. 4. 1873.)

VERVIERS.

N'allez nin d'mani, j'espère

À bordon di Canada.

Est-ce qu vos père et vos mère

Belle, aveut ei défaut là ?

(J. DERU. *Ji sins d'jà qui hopaie.* Caveau verv. 1883.)

BATTRE.

218. Esse batten pa des coutia d'bois. (JODOIGNE.)

LITT. Être battu par des couteaux de bois.

Par des gens maladroits ; et, figurément, ne pas être réprimandé comme on devrait l'être.

BEAU.

219. N'est nin bai c'qu'est bai ; i n'est bai qu'çon qu'ahève. (STAVELLOT.)

LITT. N'est pas beau ce qui est beau ; il n'est beau que ce qui agréé (convient).

Une chose utile doit être préférée à une belle chose.

220. Bai ès l'banse,
Laid à l'danse.

LITT. Beau dans le berceau, laid à la danse.
Il devient plus laid à mesure qu'il avance en âge.
Il n'a jamais eu que la beauté du diable.

221. Tot çoula c'est bel et bon.

LITT. Tout cela c'est bel et bon

Se dit à une personne dont on ne goûte pas les propositions,
les conseils. (ACAD.)

Pr. fr. — Tout cela est bel et bon, mais je n'en ferai rien.

BOLAND.

Tot çoula c'est bel et bon, mais i gn'a 'ne saquoi qui vos rouvîz.

(SALME. *Les deux bœch'tâ*. Sc. 27. 1879.)

MARCHE.

JACQUES.

Tot ça c'est bel et bon, mais qwand j'pinse à fond d'l'âme
Qu'sins rin considèrèt, on nos d'cherre, on nos blâme.

(ALEXANDRE. *Li pêchon d'avril*. III, sc. 1^{re}. 1858.)

NAMUR. Tot ça est bel et bon, jî n'vos dis nin l'contraire ;
Mais faut meseure à tot...

(DEMANET. *Oppidum Atuaticorum*. 1843.)

NAMUR. Ohi, po ça, Dolphine, tot ça c'est bel et bin, mais i m'chone qu'one
homme va avant tot ça.

(*Aurmonaque de l'marmite*. 1887.)

CHARLEROI. C'n'est né avet d'l'euwe claire qu'on acràche les pourchat,
Tout ça est bon et bia.

(BERNUS. *Lé r'nau èiet les dindon*. Faufe. 1873.)

222. Il l'a biau comme ein kié d' madame. (Mons.)

LITT. Il l'a beau comme un chien de dame.

Il est bien soigné; il se donne du bon temps. (Souvent
ironique.)

VAR. NIVELLES. Quéé fzeu d'imbaras ! Vos direz in chî d'monsieu.

223. Par belle ou bin par laide.

LITT. Par belle ou bien par laide.

De gré ou de force.

Portant j' vous co 'nne aller, par laide ou bin par belle.

(REMOUCHAMPS. *Li sav'tâ*. Acte I, sc. 2. 1858.)

JOSÉPH.

Jî n' sâreus quoiri pus longtîmps, par belle ou par laide, i fât qu'i m'deye li vraie,
comme à k'fesse.

(WILLEMS et BAUWENS. *Pechî rach'té*. Sc. 13. 1882.)

Mons. Puisqué cés garnement la n'veuillentûé nié plier par biéau, nos l'zes
ferons plier par laid. In moment d'pâtînce !

(LETELLIER. *Armonaque de Mons*. 1864.)

FRAMERIES.

ANATOLE.

Jamin ju n'me tairai ni par laid ni par bia.

Tant qu'v'os n'm'arez ni dit : Natole, t'es l'homme qui m'botte.

(J. DUFRANE. *Picrot vit co*. Sc. 6. 1889.)

224. Fête di baî on prind les mon laid.

LITT. Faute de beau on prend les moins laids.

Il faut savoir se contenter de ce qu'on peut obtenir.

Quand on ne peut avoir la première qualité, on prend ce qu'il y a de meilleur dans la seconde.

225. C'est baî, mais c'est trisse.

LITT. C'est beau, mais c'est triste.

Se dit quand une pensée désagréable vient se mêler à une chose heureuse. — Souvent ironique.

MOSS. On peut bé dire comme el proverbe : c'est bieu, mais c'est trisse.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons*. 1839.)

226. Sovint biaté et folie

Si teigne-nu compagnie. (NAMUR.)

LITT. Souvent beauté et folie

Se tiennent compagnie.

Une jolie femme se croit tout permis, et sa légèreté peut l'entraîner à commettre une imprudence. — L'esprit n'est pas toujours uni à la beauté.

Cfr. Riquet à la houppe.

BEC.

227. Avu pus d' bèche qui d'cou.

LITT. Avoir plus de bec que de cul.

Avoir plus de jactance que de capacité. — Être vantard, hâbleur, babillard, faire plus de bruit que de besogne. — Magna ne jactes, sed præstes. (PHÈDRE.)

Cité par FORIR. *Dict.*

On dit souvent :

I ravisse li coucou,

Il a pus d' bèche qui d' cou.

L'woisène Nanon

Kihustinéve Simon ;

Simon 'nne alla,

Nâhi dè vèye coula ;

L'woisene Nanon

Corat après Simon ;

Si bin qui nosse eusene Getrou

Areut co bin pus d' bèche qui d' cou.

(DE VIVARIO. *Li fiesse di Houëte-s'i-plout*. II, sc. 4. 1757.)

VARIANTE.

LI VOISÈNE.

Li meune, voisène, esteut trop foirt
On vraie terrà, tot niér di s'coirps.
Des homme qui n'avît nin corou
Qu'avît mon d'bèche, baicop pus d'cou.
(HOCK. *Grand'mère a l'rihenne*. 1861.)

MARCHE.

On m'comparrait bin au coneou
Qu'es fait pus do bèche qui do cou
(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1869.)

VAR. JODOIGNE. Il a pe d'gueuie que d'foice, que d'corache.

MONS. Il a toudi iene à Mons enne masse de Blelaerd qui savent-té tout faire,
et qu'ont brannint pus d'bec qué d'queue, surtout quand i sont au cabaret, et qu'il
ont deuse tois verre dé bierre dins leu goyer.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons*. 1850.)

ROUCHI. I d'abat d'belles, mé ch'est del gueule.

(HÉCART. *Dict.*)

BÉGUINE.

228. Mette ine bèguène à l' mowe.

LITT. Mettre une béguinette à la mue (à l'appau)

Jeu de mots BÈGUÈNE, religieuse. BÉGUINETTE, petit oiseau.

Se dit des marchands qui, pour attirer la clientèle, out soin
de choisir de jolies demoiselles de comptoir. — Allusion aux
oiseleurs.

BERGER.

229. N'est nin bièrgi qui wàde ses mouton.

(STAVELOT.)

LITT. N'est pas berger celui qui garde, conserve ses moutons.
Le berger doit, à un moment propice, vendre ses moutons.

230. C'est l'dièrain bièrgi qu'àret totes les holette.

LITT. C'est le dernier berger qui aura toutes les houlettes.

C'est le dernier qui ramasse tout; c'est celui qui sort le
dernier d'un café qui paie les consommations.

Es ci tims la, d'vin les manège, c'esteut l'dièrain bièrgi qui rascovyie totes les
palette; et Baïtri s'trova, à elle seule, héritire.

(MAGNEE. *Baïtri*. 1865.)

BESACE.

231. Il a commencé avou ré, et il a one besace.

(JODOIGNE.)

LITT. Il a commencé avec rien et il a une besace.

Il n'a pas gagné grand'chose.

BESICLE.

232. Ci n'est nin des bèrique di vosse tims.

LITT. Ce ne sont pas des besicles de votre temps.

Vous êtes trop jeune pour vous mêler de nos affaires ; ce que nous disons n'est pas à votre portée.

I m'sonle qui j'hantreus bin
Si j'aveu co 'ne maitresse.

THÉRÈSE.

Quarante an jus di t'tiesse ;
Des s'faites caresse
Ni sont des bèrique di nosse tims.
(DUMONT. *Ine perrique ès mariège*. Opéra. Sc. 5. 1800.)

Vos jâsez comme on hacha, ci n'est nin des bèrique di vosse tims.

(REMACLE. *Dict.*)

JÔSEPH.

Oh ! por mi, ci n'est nin des bèrique di m' tims, j'a n' saqui d' mèyeu à l' main.
(WILLEM et BAUWENS. *Pèchi rach'té*. Sc. 6. 1882.)

BESOIN.

233. On n'sét nin d' qui on pout avu mèsâhe.

LITT. On ne sait pas de qui on peut avoir besoin.

Il ne faut dédaigner personne.

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

(LAFONTAINE. *Fables*.)

ANECDOTE POPULAIRE. — Une vieille femme récitait tous les jours son chapelet devant la statue de St-Michel (la tradition ne dit pas dans quelle église). Comme d'habitude, l'Archange était représenté terrassant le démon.

Sa prière finie, notre dévote, avant de s'éloigner, allumait au pied du groupe, deux cierges d'inégales grandeurs.

Son curé lui ayant demandé la raison de cette double offrande, la bonne vieille répondit très naturellement : « Li grande chandelle, c'est po l'binamé St-Michi ; et li p'tite c'est po l'diale ; »
« On n'sét d' qui qu'on pout avu mèsâhe. »

Fât jâser baï avou ces gins là ; on n'sét nin d' qui on pout avu mèsâhe.

(COLLETTE. *Ine rafistoléye*. 1868.)

MARCHE.

Waitans do n' jamais clîr ès l'paile
Ni d'vin les solet d'one saqui.
On n'sét d' qui qu'on-z-auret dangi.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

JODOIGNE.

On a quéqu'fie dangi d'on pe p'teu qu'le.

BÊTE.

234. Fer vèye à 'ne saqui qui si ch'vâ n'est qu'ine biesse.

LITT. Faire voir à quelqu'un que son cheval n'est qu'une bête.

Montrer qu'on a plus d'esprit que la personne à laquelle on s'adresse.

Je lui ferai voir qu'il se trompe lourdement. (ACAD.)

Pr. fr. — Je lui ferai voir que son cheval n'est qu'une bête.

JACQU'MIN.

I fât li fer vèye qu'on-z-est l' maisse.
Qu'on v' lomme Jæqu'min et nin Nicaise,
Qui comme lèye vos avez de l'tiesse
Et qui s' chivâ n'est qu'ine vraie biesse.

(HENAUT, *Li malignant*, I, sc. 6. 1789.)

I li a fait vèye qui si ch'vâ n'est qu'ine biesse.

(REMACLE, *Diet.*)

Tot fant qu'Baitri batta sûteyement de l'jaive, elle prova à Lârgosse qui si ch'vâ n'esteut qu'ine bièsse.

(MAGNÉE, *Baitri*, 1863.)

NAMUR. Fer vòye à one saqui qu'on ch'vau n'est qu'one biesse.

VARIANTE.

CATH'RENNE.

Et qwand i rinturret, s'i vout fer des ràchè,
Es deux mot, j' li fret vèye qui si àgne n'est qu'ine biesse.

(DELCHF, *Les deux Nèveux*, I, sc. 2. 1839.)

VAR. MARCHE. T'li prouv'rai qui s'chin n'est qu'one biesse.

MONS. I j' li ferai bé vire qui s' quié n'est foque enne biette.

(LETELLIER, *Armonaque de Mons*, 1838.)

TOURNAI. Faire vire que s'tien n'est foque eine biète. (Ne rien prouver du tout.)

ST-QUENTIN. Mais vous, vous que z'ai bien foèt vir q' leu kien i n'étoît qu'eine biète.

(GOSSEU, *Lettres picardes*, 1840.)

235. Nin si biesse.

LITT. Pas si bête.

Ellipse. Je ne suis pas assez sot pour consentir à faire une telle chose. (ACAD.)

Pr. fr. — Pas si bête.

BASSE-ALLEMAGNE. — Nicht so dummi.

236. Inc biesse ni s' kitape mâte tant qui qwand elle vout crèver.

LITT. Une bête ne se remue jamais autant que quand elle veut crever.

Se dit d'un homme qui fait beaucoup d'embarras pour cacher sa position précaire.

NAMUR. One biesse ni s'otape tant qui quand elle va crêver.

VAR. NAMUR. On n'si cotappe jamais tant qui quand c'est po moru.

237. Evoyiz n'biesse à marchî, i v'rapoitret des biesse.

LITT. Envoyez une bête au marché, il vous rapportera des bêtes.

Chargez un sot d'un message, il ne fera rien qui vaille. — On ne saurait faire d'un sot un habile homme. (ACAD.)

REMACLE donne la variante suivante :

Qwand on-z-évôye des âgne à marchî, on-z-a des âgne.

Qui fol envoie fol attent (anc. prov. XIII^e siècle).

Pr. fr. — On ne saurait faire d'une buse un épervier.

Vas, lais-m'-ès pàye. Et i s'dérit

Èvoyiz 'ne biesse à marchî

I v' rapoitret des biesse ;

Li vi spot wallon

A todi raison.

(N. DEFRECHEUX. *Houbert et l' live*. 1872.)

VAR. NAMUR. Èvoyiz on baudet à Paris,
I r'vairèt pus mau appris.

238. I fait todeu assoteu l' biesse et l' marchand.
(JODOIGNE.)

LITT. Il taquine toujours la bête et le marchand.

Se dit, en bonne part, d'un homme qui taquine tout le monde et, en mauvaise part, pour dépeindre un mauvais sujet.

239. Bonne biesse qui r'toûne à s' maisse.

LITT. (C'est une) bonne bête qui revient à son maître.

Se dit lorsqu'on retrouve un objet perdu, ou, en guise de remerciement, à celui qui le rapporte.

STAVELOT. On bon chin r'vint todi à s' maisse.

240. Fer tourner à neûrès biesse.

LITT. Faire tourner à bêtes noires (blattes).

Ahurir, faire perdre la carte, pousser à bout.

FRANÇOIS.

Pauve Mayon, j'el fret tourner à neûrès bièsse ; vins-se, Chanchèt ?

(DEMOULIN. *Ji voux, ji n' poux*. I, sc. 8. 1853.)

Baiwir.

Qu'est-ce qui j'a d'keure di tes raison ?
Mi qwand c'est qu'on m'jâse d'ellection,
Ji toine à neûrès biesse.

(ALCIDE PRYOR. *Qui vout esse à consêye* ? 1862.)

JALHAY.

MATHI.

I frint bin tout l' même tourner des amoro à neûrès biesse.

(XHOFFER. *Les deux soroche*. I, sc. 3, 1861.)

VARIANTE. NAMUR. Mais vos prétention d' tennès tiesse

Vos font vramint tourner à biesse.

(*Chanson. Armonaque de l' Marmite*. 1887.)

VAR. JODOIGNE.

Fer veûye le laide (l' moert) biesse.

241. Il a bé des biette à l'ombe quand l' soleil s'a couché. (MONS.)

LITT. Il y a beaucoup de bêtes à l'ombre quand le soleil s'est couché.

Il y a beaucoup de choses dont on ne parle plus dès qu'on ne les voit plus. — Les sots, depuis Adam, sont en majorité.

Cfr. Loin des yeux, loin du cœur. — Cor oblida qu'els no ve (cœur oublie ce qu'il ne voit), pr. du troubadour Peyrols, dans QUITARD, *Prov. sur les femmes*, p. 212.

NAMUR. Gn'a bramint des biesse à l'ombe quand li solia s'a couchi.

MONS. Pau temps qui court, l'esprit n'est nié co la trop commun, qué du contraire, il a bé des biette à l'ombe quand l' soleil s'a couché, etti l' proverbe.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons*. 1836.)

TOURNAL. Quand l' soliel s'est couché, i a bin des biète à l'ombre.

242. N' fet pas l' biète, l'aveine est trop tière. (TOURNAL.)

LITT. Ne fais pas la bête, l'avoine est trop chère.

Expression énergique pour ramener à la raison celui qui feint d'être bête et de ne pas comprendre ce qu'on lui explique.

243. Mâle biesse, li cisse qui n' sèt r'souwer s' cûr.

LITT. Mauvaise bête, celle qui ne peut sécher sa peau.

Se dit pour blâmer quelqu'un qui ne fait pas ce qu'il devrait faire, — qui ne veut ou ne peut agir lui-même.

244. I s' ragrippe, i r'monte sus s' biète. (TOURNAL.)

LITT. Il se rattache, il remonte sur sa bête.

Se dit d'un homme qui, après avoir été malade et languissant, paraît reprendre vigueur.

245. Pus fin qu' lu n'est nin biesse.

LITT. Plus malin que lui n'est pas bête.

C'est un homme très intelligent.

VAR. NAMUR.

Pus biesse n'est nin sot.

246. Bouhiz d'sus, c'est d'à meune li biesse.

LITT. Frappez dessus, c'est à moi la bête.

Faites-en tout ce qu'il vous conviendra. — Je m'en soucie peu ; ce n'est pas moi qui en souffrirai.

247. Totes les biesse ni magnèt nin dè foûr.

LITT. Toutes les bêtes ne mangent pas du foin.

Il y a beaucoup d'êtres appartenant à l'espèce humaine qui devraient être rangés dans la catégorie des bêtes.

VARIANTE. I gn'a brav'mint des âgne qui n' magnèt nin dè foûr.

Cité par FORIR. *Dict.*

248. C'est l' cripe dè l' jônese.

Qui fait l' bonne biesse.

LITT. C'est la crèche de la jeunesse,

Qui fait la bonne bête.

C'est la première nourriture, c'est l'éducation première qui fait l'homme.

BÊTISE.

249. Qui n' fait nin des biestrèye jône, les fait vi.

LITT. Celui qui ne fait pas des bêtises jeune, les fait vieux.

On jette ses gourmes tôt ou tard.

BEURRE.

250. Promette pus d' boûre qui d' pan.

LITT. Promettre plus de beurre que de pain.

Promettre plus qu'on ne veut ou qu'on ne peut tenir. (ACAD.)

Pr. fr. — Promettre plus de beurre que de pain. — Donner de l'eau bénite de cour.

VAR. HERVE et NAMUR. Promette pus d' boûre (bûre) qui d' fromage.

Cf. MOUHIN, cité par U. CAPITAINE. (*Bulletin archéol. liégeois*, t. II, p. 46.)

..... Que le ciel te promet
Tant de bien qu'on ne le peut dire,
A les enfants un grand empire
Et plus de beurre que de pain.

(SCARRON.)

Cité par FORIR. *Dict.*

BAIWIR.

A l'maison d'vèye, on v' dit d' payi d'avance
On deut promette àx gins pus d' boûre qui d' pan.

(ALCIDE PRYOR. *Qui vout esse à consèye ?* 1862.)

VARIANTE. Ine feumme à si homme :

Ji m'aveus, hoûtant vosse ramage,
Fait dè mariège, on bai tâv'laï,
C'est promette pus d' boûre qui d' froumage.
— Ji v' donne dè l'tripe sorlon m' pourçai.

(THIRY. *Quatrain*. 1868.)

VARIANTE. Les feumme sovint ont des si boignes messège
Et v' promettait pus d' boûre qui di stoiffé.

(J. DEMOULIN. *On pèhon d'avril*. Sc. 6. 1886.)

CHARLEROI. Si iun ou l'autre cheu dins l' pétrin,
Prom'lant pus d' bûre qué d' poin, vos ingueuse, vos agasse.
Si vos l' choutét, vos cheyet d' dins.

(BERNÉS. *L' leu eiet le r'nun*. Fauve. 1873.)

MONS. Déméfiiez-vous d'in homme qui vos promet pus d' bûre que de pain : quand
c' ti là vos bara in pois, sera tou'di pou avoir eune fève.

(LETELLIER. *Arm. de Mons*. 1846.)

TOURNAL. Promette pus d' bûre que d' pain,
Béauquéop d' chuque et pau beauquéop d' café.

VAR. TOURNAL. I n'ara pont in seul graine-dint pou trouver qu'on a promis pus
d' châr qué d' pain.

(*Etrennes tournaisiennes*. Calendrier. 1883.)

NIVELLES. I dansou avé n' paysante, i l'intertinou toute el soirée in li promettant
pus d' bûre qué d' pain.

(CLIPOTIA. *Tout c' qué r'lut n'est ni d'our*. Conte. 1890.)

DOUAI. Ch'roi y fait des compliments superbes à tous chés gins et y leu promet
pus d' bûre qué d' pain comme toudis.

(DECHRISTÉ. *Souv'nirs d'un homme d' Douai*. 1856.)

LILLE. Avant de s' marier m' sœur Rosette,
Craignant d'avoir un libertin,
Fait par trois fois tirer s' planette,
Qui li promet pus d' bûre qué d' pain.

(DESROUSSEAUX. *Mes etrennes ; alm. pr.* 1869.)

ST-QUENTIN. I proumoellent pus d' bûre qué d' pain.

(GOSSEU. *Lettres picardes*. 1840.)

251. Fer à 'ne saqui 'ne tâte avou s' boûre.

LITT. Faire à quelqu'un une tartine avec son propre beurre.
Faire présent à quelqu'un d'un objet qui lui appartient.

Fez-li 'ne tâte di s' prôpe boûre.

Offrez-lui le fruit de son propre et important travail.

(FORIR. *Diet*.

252. Si c'est de boûre çoula, i magn'ret s' pan
tot sèche.

LITT. Si c'est du beurre, cela, il mangera son pain tout sec.
C'est une chose de nulle valeur.

253. I ploût de boûre et de fromage.

LITT. Il pleut du beurre et du fromage.

Cette locution s'emploie principalement dans le pays de
Herve, lorsqu'après une sécheresse assez prolongée, il tombe
de la pluie.

(MATHIEU LAENSBURG. 1830.)

VAR. JOURNAL. I eait des pièche chonq franc. (Dit-on, lorsqu'après une longue
sécheresse, il pleut et que la pluie qui tombe est bienfaisante pour les champs.)

254. I n'a nié du bûre à frire. (MONS.)

LITT. Il n'y a pas de beurre à frire.

Il ne s'y trouve rien à manger. (ACAD.)

Pr. fr. — Il n'y a rien à faire. — Il n'y a pas de quoi frire
dans cette maison.

MONS. Quais foire ! foirette ? Est-ce que les voleur pinseront jamais qu'il a du
bûre à frire à l' maison d'in chafetier, à c't' heure.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons*. 1850.)

255. I n'y a feimme si dûre

Qui n'eusse pitié de s' bûre. (MONS.)

LITT. Il n'y a pas de femme si dure qui n'ait pitié de son
beurre.

Les femmes, même prodigues, deviennent économes quand
il s'agit de beurre.

(SIGART. *Dict. du wall. de Mons*. 1870.)

256. Si t' vous do bûre, il ès faut batte. (MARCHE.)

LITT. Si tu veux du beurre, il en faut battre.

Pour acquérir, il faut travailler.

Pr. fr. — On récolte ce qu'on a semé.

Travaillez, prenez de la peine,
C'est le fond qui manque le moins.

(LAFONTAINE.)

Le travail est un trésor.

(Id.)

JODOIGNE.

S' vos v'lot de bûre, il ès faut batte.

257. Tiesse di bûre ni vòye nin au for. (NAMUR.)

LITT. Une tête de beurre ne doit pas aller au four.

On ne doit pas s'exposer à un danger certain.

258. Fer vèyi qui l' boûre n'a nin des crosse.

LITT. Faire voir que le beurre n'a pas de croûtes.

Donner un soufflet.

JALHAY.

MAJENNE.

Qu'i s'enne avise on pau ! Nos li frins vèye qu' do boûre n'a nin do l' crosse.

(XHOFFER. *Les deux soroche*. II, sc. 13. 1862.)

259. I n' faut nié tant d' bûre pou in quatron (on ajoute souvent : avé in p'tit morciau i d'a 'ne live.)

(MONS.)

LITT. Il ne faut pas tant de beurre pour un quarteron (avec un petit morceau on a une livre)

En voilà assez sur cette matière.

Prov. fr. — Il ne faut pas tant de beurre pour faire un quarteron. — Il ne faut pas tant de paroles. (LITTRÉ.)

Il ne faut pas tant de beurre pour faire un quarteron.

(MOLIÈRE. *Georges Dandin*. Act. II, sc. 1^{re}.)

Il ne faut pas tant de beurre pour faire un quarteron.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

MARCHE. C'est do r'clamet vosse bon patron,

N' faut nin tant d' bûre por on quatron.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1869.)

JODOIGNE. Faut le waire de bûre pou on quatron.

A quoi bon tant d'embarras ?

(LETELLIER. *Armonaque de Mons. Proverbes montois*. 1846.)

TOURNAI. I n' faut pas tant d' bûre pour un quartereon.

ROUCHI. I n' faut point tant d' bûre pour un quatron.

(HÉCART. *Dict.*)

ST-QUENTIN. I n' faut pau tant d' bûre pour foère ein quatron.

VAR. TOURCOING. Je m'en vais vous ouvert meu live

Faut-y tant de bûre pour une live,

Il n'en faut que quate quartrons.

(*Sermon naïf d'un bon vieux curé de village*. XVIII^e siècle.)

260. De boûre et d' l'hôle c'est-st-ine saquoi d' crâs.

LITT. Du beurre et de l'huile c'est quelque chose de gras.

Ce sont deux choses semblables.

261. Batte li boûre divins 'ne botèye.

LITT. Battre le beurre dans une bouteille.

Faire une chose dont on ne pourra profiter.

262. I n' fait nin do bûre avou d' l'aiwe. (NAMUR.)

LITT. Il ne fait pas du beurre avec de l'eau.

Il emploie tous ses moyens, toutes ses ressources pour parvenir à son but.

263. On n' pout nin d'net pus d' bûre qu'on 'nn'a.
(MARCHE.)

LITT. On ne peut pas donner plus de beurre qu'on n'en a.
(ALEXANDRE. *P'tit corti*, 1860.)

Il ajoute : Dihève on pauve vi homme à s' feumme.
On ne peut donner que ce qu'on a.

264. J'aime autant au bûre qu'à l'huile. (MONS.)

LITT. J'aime autant au beurre qu'à l'huile.

Comme tu veux, cela m'est égal, tout m'est indifférent. Peu importe que les choses se passent de telle manière ou de telle autre.

MONS. Comme tu veux, mi, ç'a n' mé fait rié, j'aime autant au bûre qu'à l'huile.
(LETELLIER. *L'ours èt les deux compère. Armonaque de Mons*, 1859.)

TOURNAI. Oh ! mettez l' froid qu' vos volez, docteur, mi j'aime autant au bûre qu'à l'huile.

(*Eune lechon d' fisique. Alm. du Tournaisien*, 1884.)

DOUAI. Comme tu veux ; mi, tu sais bin qu' j'ai aussi quer au bûre qu'à l'huile.
(DECHRISTÉ. *Souv'nirs d'un homme d' Douai*, 1858.)

265. Flotter ès boûre.

LITT. Flotter dans le beurre.

Vivre très à son aise, avoir plus que le nécessaire.

Cité par FORIR. *Dict.*

Là, nosse kimère flottève ès boûre

Magnant so tos ses dint et vikant so blanc peus

Vol-ri-la crâsse et grosse et si ronde qu'ine vraie tour.

(BAILLEUX. *Li marcotte qu'aveut moussî d'vins on grini*, Fàve. 1852.)

VARIANTE. Mais si ji n' flotte nin d'vins l' crâhe,

Ji vike pus pâhule ossi.

(BAILLEUX. *Li rat dè l' vège et l' rat d'à champ*, Fàve. 1851.)

VAR. JODOIGNE. C'est-st-onk qu'a fait s' bûre.

266. On fait l' sauce au bûre de coq'moir.

(JODOIGNE.)

LITT. On fait la sauce au beurre de coquemar.

On fait la sauce avec de l'eau ; on n'est pas trop à son aise.
On doit se priver de bien des choses.

BIEN.

267. On n'a qui l' bin qu'on s' fait.

LITT. On n'a que le bien qu'on se fait.

Morale à l'usage des égoïstes ou des épicuriens.

Il est juste, ou du moins il est naturel, de songer à ses propres besoins avant de s'occuper de ceux des autres. (ACAD.)

Pr. fr. — Charité bien ordonnée commence par soi-même.
— Chacun pour soi.

THOMAS.

Taisse-tu, vèye erompire, on n'a qui l' bin qu'on s' fait d'vins c' monde cial ;
jainàye pus si jône, vas

(WILLEM et BAUWENS. *Li galant d'à Fifine*. Sc. 3. 1882.)

JODOIGNE.

I n'a que l' bé qu'on s' fait.

268. Qui l'a one fie bin n' l'a nin todi mau. (NAMUR.)

LITT. Qui l'a une fois bien ne l'a pas toujours mal.

On ne peut se dire constamment malheureux dès qu'on a eu une seule bonne chance. — Ce proverbe s'emploie à Namur, surtout dans les repas, lorsqu'on offre à quelqu'un un mets délicat.

Pr. fr. — Qui a une heure bien n'a pas tout mal.

Qui une fois a bien, n'a mie toujours mal.

Cf. L'adage théologique : Scandalum non cadit in perfectum.

(HUON DE VILLENEUVE. XIII^e siècle.)

269. Qui fait bin pinse bin.

LITT. Qui fait bien pense bien.

Qui bien agit pense bien des autres.

Cité par FORIR. *Dict.*

270. Fez bin, vos ârez bin.

LITT. Faites bien, vous aurez bien.

La ligne droite est toujours la voie la plus sûre. — On dit en français : Fais ce que dois, advienne que pourra, pour exprimer que le bien porte en lui-même sa récompense.

MOSS.

Chacun pour soi, Dieu pour lertoutte

Je n' connois qu' ça mi ! faites bé et vos trourez bé.

(MOUTRIEUX. *Des nouveaux cont' dé quiès*. 1850.)

LÉGENDE WALLONNE. — Touchant au terme de la vie après avoir toujours vécu ensemble, deux sœurs, dans

..... l'horreur profonde

Qu'inspirait à leurs cœurs, l'effroi d'un autre monde,

échangèrent une promesse dont l'effet était d'obliger celle qui mourrait la première à venir apprendre à la survivante

..... quel tableau

S'offre à l'homme étonné dans ce monde nouveau.

L'une des deux étant allée ad patres, on la vit quelques jours après apparaître tout à coup dans le coin du foyer où elle s'était

assise si souvent durant sa vie, et tirant son rouet à elle, elle se mit à filer.

Sa sœur, lorsque sa frayeur fut un peu dissipée, l'accabla de questions, mais le spectre répondit invariablement : Fez bin, vos ârez bin. Et de là le proverbe.

(N. DEFRECHEUX.)

VARIANTE.

Fer bin, bin r'vint.

LITT. Faire bien, bien revient.

Une bonne action trouve toujours sa récompense.

STAVELOT.

F'so bin, vos trouv'ro bin.

271. Qwand on est-st-à mitant bin, i n'a nolle avance à cangi.

LITT. Quand on est à moitié bien, il n'y a point d'avance à changer.

On peut gâter ce qui est bien en voulant le perfectionner.

(ACAD.)

On n'est pas bien dès qu'on veut être mieux. (LAMOTTE.)

Pr. fr. — Le mieux est l'ennemi du bien.

MALMEDY.

Qwand on-z-est à mitant bin, qu'on-z-y d'meure.

NAMUR.

Quand on est-st-à mitant bin, n'y a pont d'avance à cangi.

MONS. Oh ! c'est suivant, pasqu'il y a in vieux proverbe qui dit : quand on est à moitié bé, qui n'a nié d'avance a canger.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons*. 1850.)

VAR. MONS.

Quand on est à moitié bié, i faut y rester.

ST-QUENTIN.

Quand qu'ein est à mitan bin, ein doit s'y t'nir.

272. Çou qu'est bin fait est fait deux fève.

LITT. Ce qui est bien, est fait deux fois.

Il n'y a pas nécessité d'y revenir. — On perd du temps à trop se hâter.

Le temps n'épargne pas ce qu'on a fait sans lui.

(LAMARTINE.)

273. Si ça n'fait nin dè bin, ça n'fait nin dè mâ.

LITT. Si cela ne fait pas de bien, cela ne fait pas de mal.

C'est une chose qu'on peut se dispenser de faire, elle ne sert à rien.

VAR. MALMEDY.

Il est comme lu stockfisse, i n'fait ni bin ni mâ.

VAR. Tournai.

Ch'est d' l'onguet miton mitaine.

C'est un remède, un secours, un expédient qui ne sert à rien.

NAMUR.

VICTOR.

Po vosse p d, mouyiz d' tîmps in tîmps li partie qui souffe, si ça n' fait pont d' bin, ça n' vos fret todi pont d' mau non pus.

(BERTHALOR. *Cwam'gi et mēa'cin*. Sc. 9. 1890.)

BIENS.

274. Des bin māl acqwèrou n' profitet māye.

LITT. Des biens mal acquis ne profitent jamais.

Les biens acquis par des voies peu honnêtes se dissipent aisément. (ACAD.)

Pr. fr. — Biens mal acquis ne profitent jamais.

Cité par FORIR. *Dict.*

Male parta, male dilabuntur.

MARCHE. Bin mal acquis n' poitte nin bonheur.

BASSE-ALLEMAGNE. — Unrecht Gut gedeihet nicht.

275. Qui a dè bin, a dè mǎ.

LITT. Qui a du bien, a du mal.

Qui a du bien est sujet à avoir des procès. — Chaque chose a deux faces, chaque chose a son bon et son mauvais coté. (ACAD.)

Pr. fr. — Qui terre a, guerre a. — Chaque médaille a son revers. — Il n'y a pas de roses sans épines.

Cité par FORIR. *Dict.*

CRESPIN.

Mais çou qu'a s' bin a s' mǎ, ça s'lu ainsi d' tot tîmps,
Et wisse est-st-i don l'homme qui n'aye si p'tit mehin ?

(REMOUCHAMPS. *Li sav'tt*. I, sc. 1^{re}. 1858.)

VAR. JODOIGNE. Qui a deux maujonne enne a eune de trop.

BASSE-ALLEMAGNE. — Kein Glück ohne Unglück.

BIENFAIT.

276. On bînfait n'est māye pierdou.

LITT. Un bienfait n'est jamais perdu.

Une bonne action a sa récompense tôt ou tard. (ACAD.)

Pr. fr. — Un bienfait n'est jamais perdu.

(Le père JEAN-MARIE. *Divertissement des sages*. 1665.)

Ine feye, inte les patte d'on lion,
On rat sôrlant fou d'terre accourt à l'estourdêye ;
Dè cōp, li roi des biesse, divins ciste occasion,
Mostra çou qu'il esteut tot li accordant l'vêye.
Çi bînfait là n' fout nin pierdou.

(JOS. DEMIN. *Li lion et l' rat*. Fève. 1851.)

VAR. Verviers. Faut esse siervûle quand on l' pout.
Plaisir fait n'est nin pierdou.
(RENIER, *Spots rimés*, 1871.)

MONS. Qu'on soit riche et qu'on soit hureux,
I fait toudi bon d'ette affabe ;
Et d'avoir dè l' patiince et d'ette servissabe
Au p'tit tout comme au grand, l' service est bon rindu.
In bienfait n'est jamais perdu.
(LETELLIER, *El lion ètè l' rate*, Fêve. *Arm. de Mons*, 1852.)

BIÈRE.

277. C' n'est nin dè l' pitite bière.

LITT. Ce n'est pas de la petite bière.

Ce n'est pas une bagatelle. (ACAD.)

Pr. fr. — Ce n'est pas de la petite bière.

Qwand s' vèya gardien, ci còp là,
Ci n'esteut pus p'tite bière,
I li v'na d'abôrd on gourgea
Comme à on frèfoncîre.
(*Jubilé du père Janvier*, 1787.)

VERVIERS. L' porcession dè coucou, si vigreûse qu'ô pout dire
A costé d' cisse vo-celle n'est quu du lu p'tite bière.
(POULET, *Li foyan èterrè*, 1859.)

MARCHE. Rosti, boli, c' n'est nin p'tite bière.

NAMUR. C' n'est nin de l' pitite bière.

JODOIGNE. Rosteu, bouleu, ce n'est ni peteute bière.

MONS. Ah ! cinquante an, c' n'est né dél pétite bière,
Dire que tout l' long, il ont sui l' même quemin.
(J.-B. DESCAMPS, *Les nœce d'or*, Ch. 1883.)

TOURNAI. Tout cha n'eteot qu' de l' bagatelle
De l' petite bière avant l' dessert.
(*Alman. du Tournaisien*, L' karnesse de Tournai. Chanson. 1883.)

BILLES.

278. Invèyer quéqu'un jouer à qu'nèque (TOURNAI.)

LITT. Envoyer quelqu'un jouer aux billes.

S'en débarrasser.

Cette explication trouve son origine dans un usage pratiqué autrefois par des cabaretiers austères, et consistant à congédier les garçons trop jeunes pour fréquenter l'estaminet en leur mettant dans la main quelques *quènèque*, billes communes en terre cuite, dont une provision était toujours en évidence sur le comptoir de l'établissement. Ce genre de cabaret a complètement disparu de nos jours.

(*Etrennes tournaisiennes*, 1886.)

BISCUIT.

279. Enne aller sins buscôte.

LITT. Partir sans biscuit.

Entreprendre un voyage sans être pourvu de ce qui est nécessaire, et plus figurément s'engager dans une entreprise sans avoir ce qu'il faut pour réussir, ou sans s'être prémuni contre les obstacles qu'elle pourrait éprouver. (ACAD.)

Pr. fr. — S'embarquer sans biscuit.

Cité par FORIR *Dict.*

BISE.

280. Esse cayi (i) dè l' bihe.

LITT. Être frappé de la bise.

On dit qu'un homme a été frappé du vent de bise; c'est-à-dire qu'il est ruiné, qu'il lui est arrivé quelque mauvaise fortune.

(LEROUX. *Dictionn. comique.*)

Être découragé, rebuté par une suite de mauvais succès, de traverses, ou être affaibli par les maladies. (ACAD.)

Pr. fr. — Être battu de l'oiseau.

Il est frappé d'un mauvais vent.

(*Adages français, XVI^e siècle.*)

Cité par FORIR. *Dict.*

On disait autrefois : *Esse dicayi dè l' bihe.*

VARIANTES.

Avu l'vint ès visège.

Esse dipihî des rat.

VAR. FERRIÈRES. Tot li toûne li cou, i est d' pihî dè neûr chet.

BLÂME.

281. Qwand on n'aime nin 'ne saqui, on li tape vite ine hatte.

LITT. Quand on n'aime pas quelqu'un, on lui jette vite un blâme.

On est enclin à jeter la pierre à ceux qu'on n'aime pas.

Cité par FORIR. *Dict.*

On Jannesse vina rappoirter qu'Wayaipont si plaihive à taper des hatte à prince et à l'kihagn'ter.

(MAGSÉE. *Li creu'quinî dè prince abbé di Staveleâ. 1867.*)

282. D'vant d' blâmer les aute qu'i s' meûre.

LITT. Avant de blâmer les autres qu'il se mire.

(¹) Cette expression énergique, mais peu décente, dérive du latin *coïre*.

Avant de trouver à redire au prochain, il faut faire un retour sur soi-même.

Lynx envers nos pareils et taupes envers nous.

(LAFONTAINE.)

BLANC.

283. Il est blanc comme ine Agnès.

LITT. Il est blanc comme une Agnès.

Se dit en wallon pour signifier la blancheur.

AGNÈS. Fille idiote, simple, facile à persuader. (*Dict. des prov. français*. 1751.) — Se dit peut-être seulement depuis
MOLIÈRE.

BLÉ.

284. Adiet les blé, les fromint sont meûr. (NAMUR.)

LITT. Adieu les blés, les froments sont mûrs.

(Les froments mûrissent en dernier lieu.)

Se dit de toutes les affaires manquées sans ressources, et quelquefois de celles qui sont entièrement terminées. (ACAD.)

Pr. fr. — Adieu paniers, vendanges sont faites.

BLEU.

285. C'est-st-ine bleûve.

LITT. C'est une bleue.

Récit fabuleux; discours en l'air; mensonge. (ACAD.)

C'est une baliverne. — Figur. Conte bleu.

VERVIERS.

Su quéqu'onk vint conter des bleûse,
Nos li respondrans : « friche môncheû »
Nos n' volans qu' les stude et l' bon dreût
Et les machine à keûse.

(M. PIRE. *Tombola d'one machine à keûse*. 1884.)

TOURNAI.

CLAUQUEOT.

Mé ch' n'est pas à mi qu'on fra avaler cette bleûse.

(LEBOY. *Bice di fier*. Traduction de *Li bleu-biê* d' Henri SIMON. Sc. 46. 1886.)

BOEUF.

286. On n' sàreut prinde on boûf wisse qu' i gn'a qu'ine vache.

LITT. On ne saurait prendre un bœuf où il n'y a qu'une vache.

On doit se contenter de ce que l'on a.

287. Tini l' boûf po les coine.

LITT. Tenir le bœuf par les cornes.

Être nanti, avoir déjà des avantages assurés dans une affaire où l'on cherche encore à en obtenir d'autres. (ACAD.)

Pr. fr. — Avoir, tenir le bon bout par devers soi.

Teneo lupum auribus.

VAR. JALHAY.

MATHI.

Oï, mais il est capâbe do pochî oute.

BIETH'MÉ.

Qu'i poche tout qui vout, jo tins l'boûf po l'make.

(XHOFFER. *Les deux soroche*. I, sc. 6. 1862.)

JODOIGNE.

Tini l' toi (taureau) pa les coine.

288. Prinde boûf po vache.

LITT. Prendre bœuf pour vache.

Se laisser facilement tromper, se laisser mettre le doigt dans l'œil. — Confondre, comprendre de travers.

Cité par FORIR. *Dict.*

Ax ovri et âx paysan
Pârlans leu prôpe langage
Ottant qu' possibe si nos n' volans
Qui n' prindesse boûf po vache.

(SIMONON. *Li langue nationale*. 1840.)

BAÏWIR.

Pa, ti d'vins sot ; pa ti prinds boûf po vache.

Ji heus mes pinte, ji m'moque di tot çoula.

(ALCIDE PRYOR. *Qui vout esse â consèye ?* 1862.)

VAR. SPA.

Nosse magistrat est bin lureux ;

Il a-t-on poète à gage

Qui fait des vers comme on pondeu

Qui pond on ch'vau po 'ne vache.

(*Chanson patriotique*, 1787. — *Bulletin*, 2^e série, t. VII.)

JALHAY.

GARITE.

J'a pris on boûf po 'ne vache

Su m'el fât-i warder.

(XHOFFER. *Les deux soroche*. II, sc. 14. 1862.)

MARCHE.

Et si to vas dnet boû po l'vache

T' taprès bintôt là, hache et mache.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

NAMUR.

Ossi ji mets les point sur les i, di peu qu'on n'prinde boû po vache.

(*Marmite*. Journal, 1890, n^o 40.)

289. Il est dè pays qu'on-z-attèle les boû po l'tiesse.

LITT. Il est du pays où l'on attèle les bœufs par la tête.

C'est-à-dire de l'Ardenne. — Les Ardennais ont la réputation d'être adroits, malins et retords.

Se dit plus souvent en bonne qu'en mauvaise part.

BOIRE.

290. Beûre à tallarigot.

LITT. Boire à la tire larigot.

Boire excessivement. (ACAD.)

Pr. fr. — Boire à la tire larigot, comme un trou, comme un templeier, comme une éponge.

Cf. QUITARD. *Dict.*, p. 492.

Boire à tire larigot (à la rigaut).

(Le père JEAN-MARIE. *Le Divertissement des sages*, 1665.)

Boire à tire larigot.

(OUDIN. *Curiositez françoises*, 1640.)

Cité par FORIR. *Dict.*

Rians, chantans, repêtans tos

I nos fât beûre à la tallarigot.

(DEMIN. *Li traze di maye*. Scène liégeoise, 1846.)

VARIANTE.

On dansa à l'tallarigot

Passe pid, maclotte, biesse à deux dos :

Gèrà po d'sèur Gètrou po d'sos.

(GÈRA et GÈTROU. *Ancienne chanson*. B* et D*. Recueil.)

VARIANTE.

Nos irans amon Pèrot

Nos magn'rans leu fricassèye

Nos beûrans l'hoûgàre à pot

Avou l'âwe assaisonnèye ;

Di l'âve à tallarigot

A tallarigot.

(HOCK. *La famille Mathot*, 1872.)

VAR. NAMUR. Mais iondi passé i paret qu'i n'a nin sti satisfait, et i s'a r'vingi so s'feumme en s'ès d'nant à tire larigot.

(Journal *La Marmite*, n° 4, 1883.)

TOURNAI. Si bin qu'margré tout l'misère du ménache, on s'ra toudi sur de boire de l'biere à tire larigot a St-Nicaise, à l'pocession et à tous les saint qu'on beot.

(*Étrennes tournaisiennes*, 1883.)

291. Po boire, i n' faut pont d' coutia. (NAMUR.)

LITT. Pour boire il ne faut pas de couteau.

Il est plus facile de boire que de manger ; c'est l'excuse de l'ivrogne.

292. Li cia qui boit sins soif poreûve bin n' nin mougnî quand il aurait foaim. (NAMUR.)

LITT. Celui qui boit sans (avoir) soif pourrait bien ne pas manger quand il aura faim.

Il faut de la prévoyance et ne pas commettre d'excès.

293. Beûre cêke et tonnaî.

LITT. Boire cercle et tonneau.

Boire copieusement, immodérément.

On ajoute souvent : *Comme Mathî Frénay.*

On dit aussi : beûre cêke et tot.

Cité par FORIR. *Dict.*

Vo m' cial don so les Hesbignon,
Ci sont là bin des francs k'pagnon
Po avaler cêke et tonnaî.
Et mette li crâne à leu chapai.

(*Pasquêye so les séminarisse. 1733.*)

Hé hé, camarade Colinet,
I m'sône ma foi qui t'as bu l' pèquet ;
Ti poche, ti sâtelle et ti fais
Comme si t'euhe bu cêke et tonnaî.

(DOCTEUR DE DONCEEL. *Pasquêye dialoguée po l' fiesse dè Père J'han Alexandre ;
maïsse dè l' 3^{me} sicolé (Rhétorique) dx Jèsuite. 1753.*)

Il a todi l' gosi sèche, i beûreut cêke et tonnaî.

(REMACLE. *Dict.*)

J'a si assotèyemint seu qui j' beûreus cêke et tonnaî.

(MAGNÉE. *Baltri. 1865.*)

VARIANTES. Divant di k'nohe Marêye, i n' si féve co màye só,
Hoûye, pae' qu'elle n'el vout pus, i beût co pé qu'on trô.

(DELARGE. *Inc copenne conte les pèk'teû. 1873.*)

MARCHE. Bin, gn'a des ci qui l' gueûye à l' crâne
Vûdrint les cêke et les tonnaî.

(ALEXANDRE. *P'tit corti. 1860.*)

NAMUR. Bin, j' beus qwand m' fait plaisir,
J' beûreus cêke et tonnaî,
Et ji fais-st-à m' manire
Et l' restant comme i m' plaît.

(WÉROTTE. *L'ivrogne. Chanson. 1867.*)

VAR. NAMUR. Ji r'soucûve foirt bin one cannette,
Ji bevéûve vrainmint comme on trô.

(WÉROTTE. *Ji so sav'ti di m' mestt. 1867.*)

JODOIGNE. Je m'amuse comme jamais dè m' vie
Nos allans boire cêke et tonia.

(E. ETIENNE. *On rev'nant d'on banquet. Ch. 1889.*)

MONS. Pourtant j'ai bié soit : j'boiroi broque et tounniau.

(LETELLIER. *Armonaque dè Mons. 1868.*)

MONS. ZANTE.

J'boirois aujourd'hui cercle et tounniau.

(J. DECLÈVE. *L'escapé. Sc. 4. 1889.*)

TOURNAI. Boire cherque et tonnicau.

Cet autre proverbe assez connu dans le Tournaisis : « I boireot Bapeaume et ses fossé » s'applique dans le même sens.

LILLE.

I bot comme in Iro.

294. Qui a bu, beûret.

LITT. Qui a bu, boira.

Se dit en parlant d'un défaut dont on ne se corrige jamais.

(ACAD.)

Pr. fr. — Qui a bu boira.

L'ci qu'a bu, beûret ;

Honté ni sogne, rin n'y fret.

(BAILLEUX. *Li sôlêye et s'feumme*. Fève. 1852.)

VARIANTE.

Baîwir.

Ji volêve comme ine caracole

Es m'chambe mi r'sèchi fôû dè brut.

Tot çoula ç' n'esteut qu' des parole

On r'beût todi s'on-z-a 'ne fêye bu.

(ALCIDE PRYOR. *On drole di mariège*. 1868.)

STAVELÔT.

Pus beût-on, pus vout-on beûre.

MARCHE.

Qui beût, beûret.

MONS.

L'ceux qu'a bu, i buvra co.

BASSE-ALLEMAGNE. — Trinken macht Durst.

295. Çou qu'est bu est viersé.

LITT. Ce qui est bu est versé.

C'est une affaire consommée, sur laquelle il n'y a pas à revenir.

296. Comptez d'su et buvez d'l'aiwe.

LITT. Comptez dessus et buvez de l'eau.

Pr. fr. — Croyez cela et buvez de l'eau.

Se dit d'une chose qui ne mérite pas de croyance. (LITTRÉ.)
Croyez-le et vous n'y gagnerez rien.

FRAMERIES.

Quand on dit qu'les Belche sont égaux

Ju dis : Croyez ça, buvez d'l'iau.

(J. DUFRASNE. Chanson. *Armonaque borain*. 1890.)

TOURNAI.

Compte là d'sus et beot d'l'ieau,

T'aras des clairs boyeau.

BOIS.

297. I fât qu' tot bois s' chèreye.

LITT. Il faut que tout bois se charrie.

Il faut que toute chose aboutisse. — En tout il y a compensation. — Toute peine mérite salaire.

Cité par FORIR. *Dict.*

Si n' loukret-je nin co à 'n' chichèye,
Ca i fât qui tot bois s' chèreye.

(Jos. DEHIN. *Li coq d'aousse et l'frumihe*. Fève. 1851.)

JALHAY.

GARITE.

C'est veûr, i fât qu' tot bois s' chèreye. Allons, mes ami, ruprindans nosse vøye.

(XHOFFER. *Les deux soroche*. II, sc. 16. 1862.)

Comme i fât qu' tot bois s' chèreye, après avn tot graffoui, tot gévi, tot plaiceti,
l'officiâl rinda s' sintince.

(MAGNÉE. *Li houlotte*. 1871.)

VAR. MONS. Ca c' n'est qu' jusse qu' vos allez m' dire : toute peine mérite salaire.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons*. 1856.)

298. Savu d' qué bois qu' i s' chaffe.

LITR. Savoir de quel bois il se chauffe.

Savoir de quoi l'on est capable ; quel homme on est. (ACAD.)

Pr. fr. -- On verra de quel bois je me chauffe.

Et de quel bois se chauffaient leurs femmes.

(LAFONTAINE. *La mandragore*.)

On verra de quel bois ils se chauffent.

(Le père JEAN-MARIE. *Divertissement des sages*, 1663.)

Je seay de quel bois il se chauffe.

(OUDIN. *Curiositez françoises*, 1640.)

WÉRY.

Diet n' nos l'eule pardonné jamâye.

STASQUIN.

Padiet, qui mâ pinse, mâ y âye

Saviz-ne bin d' qué bois qu' i s' chafève.

(LAMBERT HOLLONGNE. *Entre jeux des paysans*, 1634. B' et D*. *Recueil*.)

JACQU' MIN.

Ji v' disfind d'aller danser après l'âiner ; etindez-v' bin ? et si v's y aller, vos savez bin di qué bois ji m' chaffe.

(HENAUT. *Li maliquant*. I, sc. 2. 1789.)

ANDRI.

Patiince, nos savans di qué bois qui s' chaffet et ine homme prév'nou 'nnès vât
deux.

(SALME. *Pris d'rius ses lècc*. I, sc. 10. 1880.)

MATHI.

JALHAY. Ju veus à c'ste heûre du qué bois qu' i chaffe.

(XHOFFER. *Les deux soroche*. I, sc. 12. 1861.)

Di qué bois s' chaffe li ci qui les louke ès coirnette et qui sospère podri zelle ? les
mon sûtèyes bâcelle el comprindet sins long tûsège.

(MAGNÉE. *Battri*. 1863.)

JODOIGNE.

On voit bé de qué bois i s' chauffe.

CHARLEROI.

CLÉANTE.

Taper 'ne devisse avet l' charmante Gélique, vire dè qué bot c' qué l' chauffe dins nos amourette.

(BERNUS. *l' malâde St-Thibau*. II, sc. I. 1876.)

MONS. On sait fé bin à c't' heure de quée bos c' qué nos nos cauffons, et nos n' cangerans jamais.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons*. 1850.)

MONS. Nos virons bé dé quée hos i s' cauff'ra.

(DESCAMPS. *El petottier*. Scène montoise. *Œuvres*. 1887.)

TOURNAI. Halte-là, savez camarate, vos sârez d' queu beos je keauffe.

(LEROY. *Biec di fier*. Trad. du *Bleu-bihe*, de H. SIMON. Sc. 16. 1889.)

ST-QUENTIN. Mais les neûre (notrej) i né s' cofleut pau de ch'bô là.

(GOSSEU. *Lettres picardes*. 1841.)

299. Qui va au bos l'leup l'estrane. (MONS.)

LITT. Qui va au bois, le loup l'étrangle.

Qui s'expose au péril, périra.

300. Les hach'rotte valet mî qui l' bois.

LITT. Les copeaux valent mieux que le bois.

Les accessoires valent mieux que le principal. — Le casuel vaut mieux que le traitement.

On dit aussi : *Qui l' pèlotte*.

301. Avu quéque bois foû di s' fahénne.

LITT. Avoir quelque bois hors de son fagot.

Sé dit d'un homme qui est un peu fou, qui a des visions.

(ACAD.)

Pr. fr. — Il a bien des chambres à louer dans la tête. — Il lui manque un clou. — Il a un coup de hache, un coup de marteau.

VARIANTE. Avu on bois foû di s' fahénne et piède li loyen.

Cité par FORIR. *Dict.*

Cuseune loukiz à vos, car on poireut jugi
Qui vos avez pierdou on bois foû d' vosse fahénne.

(BAILLEUX. *Li live et l' caracole*. Fève. 1836.)

JEANNETTE.

Ji creus so mi âme qu'il a on bois foû di s' fahénne.

(DELCHIEF. *Li gelant dè l' siervante*. I, sc. 3. 1837.)

DURAND.

Ji sos bin arringi, ji deus fer ine belle mènne,
I fât qui j'âye bin sûr on bois foû di m' fahénne.

(DELCHIEF. *Les deux nèveux*. III, sc. 1^{re}. 1839.)

On dit aussi : Il a pierdou l' pomme di s' canne.

JALHAY.

GARITE (à Pierrette).

Vos avez sûr'mint on bois fou d' vosse fahénne..... duvant les gins..... Thiodôre pourreut l'avu étindou.

THIODÔRE.

Qui vint d' poye grette.

(XHOFFER. *Les deux soroche*. I, sc. 40. 1861.)

302. Li vî bois prind vite feu.

LITT. Le vieux bois prend vite feu.

Se dit des vieillards qui s'enflamment vite.

Cf. Plus l'amour vient tard, plus il ard.

TATENNE.

Si li ch'vâ d' bois d'aousse esteut cial, i v' pitreut.

CRESPIN.

J'a todi oyou dire qui l' vî bois prind vite feu.

(REMOUCHAMPS. *Li sav'tt*. I, sc. 5. 1858.)

303. C'est du bos d' rallonge. (MONS.)

LITT. C'est du bois d'allonge.

C'est un moyen de gagner du temps, c'est un palliatif.

MONS. Ah! vous n' voulez pas m' forcer. J' vois l' jour pau trô, c'est encore du bos d' rallonge que vous voulez m' donner.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons*. 1850.)

304. Il est dè bois qu'on fait les violon.

LITT. Il est du bois dont on fait les violons.

Se dit d'un homme qui, par complaisance ou par faiblesse, ne veut ou n'ose contredire personne. (ACAD.)

Je suis du bois dont on fait les vielles.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

Cité par FORIR. *Dict.*

Express. fig. Il est du bois dont on fait les flûtes.

ST-QUENTIN. All' est dè ch'hô qu'èin foet des flûtes.

PICARDIE. Ête d'ech' bos dont on foet les flûtes.

(CORBLET. *Glossaire*. 1851.)

305. I n'est nin co fou do bois d' sogne. (MALMEDY.)

LITT. Il n'est pas encore hors du bois de la peur.

Il n'est pas encore au bout de la peine. Il a encore à craindre.

306. Qui a paou des foye, ni vasse nin à bois.

LITT. Qui a peur des feuilles, n'aille pas au bois.

Qui craint le péril ne doit point aller où il y en a. (ACAD.)

Pr. fr. — Qui a peur des feuilles n'aille point au bois.

N'aille au bois qui craint les feuilles.

Qui a peur des feuilles ne voise point au bois. (MEIGRET.) —
Cf. LIVER. *Gramm. franç. au XVI^e siècle.*

Non eat ad silvas qui frondes hacret opacas.

(LEJEUNE. *Proverbia familiaria*. 1741.)

Il ne faut pas aller au bois qui a peur des feuilles.

(OUDIN. *Curiositez françaises*. 1640.)

MARCHE. N'va nin à bois, s't'as peu des fouye.

MARCHE. BAQUATRO.

N'faut nin r'monet au bois qwand on-z-a peu des fouye.

(ALEXANDRE. *Li pèchon d'avril*. IV, sc. 4. 1858.)

DINANT. MAURTIN.

Quand on a peu des fouye, on n'va nin au bois.

(COLLARD. *Li tendrie à l'amourette*. II, 9. 1890.)

307. Les sohait ni vont nin à bois.

LITT. Les souhaits ne vont pas au bois.

Sous-entendu : à la statue de bois.

« Ce vieux proverbe wallon est un reste évident de la science cabalistique qui, après certaines initiations, vous confèrait le pouvoir de faire à votre ennemi, tout le mal que vous souhaitiez à son effigie. »

(FERD. HÉNAUX. *Le miroir diabolique*. Note. *Rev. de Liège*, t. 6, p. 499. 1846.)

BOITER.

308. On n'dent mâte halter divant on halé.

LITT. On ne doit jamais boiter devant un boiteux.

Il ne faut rien faire devant les gens, qui semble leur reprocher quelque défaut naturel. (ACAD.)

Pr. fr. — Il ne faut pas clocher devant les boiteux.

Cf. Il ne faut pas parler de corde dans la maison d'un pendu.

Il ne faut pas clocher devant les boiteux.

(OUDIN. *Curiositez françaises*. 1640.)

BON.

309. Fête di bon, l'mâte s'alowe.

LITT. Faute de bon, le mauvais se consomme.

On prend ce qu'on trouve à défaut de mieux.

Quand on n'a pas ce que l'on aime,

Il faut aimer ce que l'on a.

310. Taper dè bon après dè mâte.

LITT. Jeter du bon après du mauvais.

Continuer une fausse spéculation. S'engager plus avant dans une entreprise notoirement ruineuse. — Plaider contre un insolvable.

MONS. Co bé hureux quand i n'li fouloi nié mette du bon à côté du monvais.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons*. 1850.)

311. Qui l'ach'tête bon, l' bont bon.

LITT. Celui qui l'achète bon, le boit bon.

Il faut donner le prix de chaque chose.

Pr. Qui bon l'achète, bon le boit (XV^e siècle).

Qui bon l'achepte, bon le boit

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

Cité par FORIR. *Dict.*

Cf. Rien n'est si cher que le bon marché.

312. C'est sovint l' bon qui pâtihe po l' máva.

LITT. C'est souvent le bon qui pâtit pour le mauvais.

L'homme méchant, usant d'artifice, fait souvent supporter par un homme débonnaire les suites de ses méfaits.

Les gens de bien pâtissent souvent des mesures que l'on prend à l'égard des méchants.

NAMUR. C'est sovint l' bon qui pâye po l' méchant.

313. Bon d'vint mauva s' on s'ès chiéf mau.

(VERVIERS.)

LITT. Bon devient mauvais, si l'on s'en sert mal.

On doit se servir de toutes choses pour l'usage auquel elles sont destinées.

Mes treus fève provei li vi spot :

Bon d'vint mauva s' on s'ès chiéf mau.

(POULET. *On bambert, li j'rau et s'maisse*. 1872.)

314. Li mèyeu n'est nin bon.

LITT. Le meilleur n'est pas bon.

Se dit de deux ou de plusieurs personnes presque également vicieuses ou méchantes. (LITTRÉ.)

Pr. fr. — Le meilleur ne vaut rien.

CHOEUR.

Les galant d' Chaudfontaine

Sont sujet à cantion.

I jowet lant d' dondaine

Qui l' mèyeu n'est nin bon.

(DE HARLEZ, DE CARTIER, etc. *Li voyège di Chaudfontaine*. III, sc. I. 1757.)

BONHEUR.

315. Avu pus d' bonheur qu'ine brave gins.
LITT. Avoir plus de bonheur qu'un honnête homme.
Réussir au delà de ses espérances.

CRESPIN.

* Si j' n'attrape nin l' jénisse, après des chaude parèye,
J'âret, j'el pou bin dire, pus d' bonheur qu'ine brave gins.
(REMOUCHAMPS. *Li sâv'd.* II, sc. 3. 1858.)

VARIANTE. Avu pus d' bonheur qui d'adresse.

(FORIR. *Dict.*)

BASSE-ALLEMAGNE. — Mehr Glück als Verstand haben.

316. L' bonheur est fait po les bravès gins, et les
canaye ès profitet.

LITT. Le bonheur est fait pour les braves gens et les
méchantes en profitent.

Comparez avec le précédent.

STAVELOT. Li bonheur est fait po les hureux.

JODOIGNE. Li bonheur est fait po les hureux et l' bèsace po les malthureux.

MONS. C'est bé l' cas d' dire qué l' bonheur est fait pou l's heureux éié l' malette
pou les briheux.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons.* 1868.)

317. On bonheur di flamind.

LITT. Un bonheur de flamand.

Un événement fâcheux qui aurait pu être plus grave; on
ajoute souvent : i vât mî goulda qu'ine jambe cassêye.

JODOIGNE. On bonheur di pindeu.

MONS. Par bonheur, i n' s'a foc féé eine bosse à s' front, eine escorche à s' nez et
ia s' genou. Ein bonheur dé flamind là !

(J.-B. DESCAMPS. *El petottier.* Scène montoise. OEuvres. 1887.)

318. Gn'a pau d' bonheur sins bonne étinde.

(MARCHE.)

LITT. Il y a peu de bonheur sans la bonne entente.

Il faut, dans une famille, se donner des témoignages de bon
vouloir, il faut vivre en bonne intelligence, se faire des
concessions mutuelles.

319. Li bonheur est dins l'air, i chaît ossi bin su
l' tièsse d'on sot qui su l' tièsse d'on malin. (NAMUR.)

LITT. Le bonheur est dans l'air, il tombe aussi bien sur la
tête d'un sot que sur la tête d'un malin.

Le bonheur est souvent un effet du hasard, il peut déjouer les calculs d'un homme intelligent.

VARIANTE. Li bonheur vole, attrape qui pout.

320. Avu dè bonheur comme ine babyi d' sòye.

LITT. Avoir du bonheur comme un vêtu de soie (de soies).

Comme un gentilhomme ou comme un cochon.

Jeu de mots approximatif; car les soies de porcs s'appellent en wallon *seûye*.

BASSE-ALLEMAGNE. — Sauglück haben (*En argot d'étudiants* : Der hat Schwein !)

BONJOUR.

321. Deux bonjoû n' si k'battet nin.

LITT. Deux bonjours ne se combattent (ne se contrecarrent) pas.

Se dit à celui qui salue deux fois de suite la même personne.

— Vous m'avez déjà fait une révérence tout à l'heure : mais je ne vous en remercie pas moins : quod abundat non vitiat.

BONNET.

322. C'est bonnet blanc et blanc bonnet.

LITT. C'est bonnet blanc et blanc bonnet.

Il n'y a presque point de différence entre les deux choses dont il s'agit; l'une équivaut à l'autre. (ACAD.)

Pr. fr. — C'est bonnet blanc et blanc bonnet. — C'est jus vert et vert jus.

Cité par FORIR. *Dict.*

C'est blanc bonnet po l' crêbe et bonnet blanc po l' boûre,
So l' chàr et so les où, vos trovez bâbe di foûr.

(THIRY. *Moirt di l'octroi*, 1860.)

So li dri, so li d'vant, vès Vervis, vès Bruxelles,
C'est todi blanc bonnet, ci n'est qu'ine bagatelle.

(THIRY. *On voyage à conte cour*, 1839.)

VARIANTE. Li sieur Guise a stu on grand homme,
Mayenne enne est li deuxeme tème,
Et po n' rin dire di mon ni d' pus,
C'est dè jus vert et dè vert jus.

(HANSON. *Li Henriade travesteye*. Ch. III. 1780.)

VARIANTE. On pout dire c'est piron pareye,
Comme dit li spot, la lire la la.

(BAILLEUX. *Chanson*, 1863.)

VAR. JALHAY.

GARITE.

Ju moupreus s'i m' failève dumanî les bresse ès creux ; mais savez-v' bin quoi ?
Vos veroz d'mani avou mi, c'est piron parèye.

(XHOFFER. *Les deux soroche*. I, se. 12. 1861.)

VAR. NIVELLES. T'abourd qué j' vois d'au lon no vi cloki d' Nivelles,
Jé sus contint, l'aute resse, j'aime astant vache qué via.

(G. WILLAME. *En' Nivelles*. Strophes. 1890.)

VAR. CHARLEROL. Après in roi c't in aule, pusqué c't ainsi qu'on l' vout ;
Et s' nò cange et v'là tout
C'est chou viert et viert chou.

(BERNUS. *L'interrement de l' lionne*. Faufe. 1873.)

VAR. Tournai. Ch'est l' hoch' peot a l'av'nant des carotte.

323. Prinde disos s' bonnet.

LITT. Prendre sous son bonnet.

C'est une chose qu'il a imaginée et qui n'a aucun fondement,
aucune vraisemblance. (ACAD.) — Prendre la responsabilité
d'une chose.

Pr. fr. — Il a pris cela sous son bonnet.

VAR. NAMUR. Il a pris ça d'so one barette.

VAR. JODOIGNE. Il a trové ça d'so s' cossé.

324. Mette si bonnet d' trivièt.

LITT. Mettre son bonnet de travers

Entrer en mauvaise humeur. (ACAD.)

« C'est le désordre de l'esprit, représenté par le désordre de
la coiffure. »

(QUITARD. *Dict.*, p. 166.)

Cité par FORIR. *Dict.*

325. Lèyans çoula po fer 'ne bonnette à Mathi.

LITT. Laissons cela pour faire un bonnet à Mathieu.

REMACLE (*Dict.*) dit : po fer 'ne golette (fressure).

Abandonner une chose qui devient inutile. — Changer de
conversation. — Passer d'une chose que l'on considère comme
futile à une autre plus importante.

DUBOIS (passant inte deux).

Jans, jans ! vùdans nos verre, lèyans tot çoula po fer 'ne bonnette à Mathi, il est
timps d'enne aller.

(T. BRAHY. *Li bouquet*. Sc. 7. 1878.)

LOUISE.

Jans, allans s' beûre ine tasse et lèyans çoula po fer 'ne bonnette à Mathi. Li sise
ni vât nin l' chandelle.

(WILLEM et BAUWENS. *Les toureiveux*. Sc. 3. 1882.)

MARCHE.

Si ça n' va nin mî qu' ça n'a sti,
Fans-ès on bonnet à Mathi.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

326. Vol' là, ramasse ti bonnette.

LITT. Le voilà, ramasse ton bonnet.

Le voilà, fais-en ce que tu veux ; je te l'abandonne, je le dédaigne.

BORGNE.

327. I n' fât nin s' fer boigne po rinde ine aute aveûle.

LITT. Il ne faut pas se faire borgne pour rendre un autre aveugle.

Il ne faut pas se nuire pour faire du tort à un autre.

328. Boigne d'ine oûye, aveûle di l'aute.

LITT. Borgne d'un œil, aveugle de l'autre.

Privé de la vue.

Cité par FORIR. *Dict.*

329. Toumer d'on boigne so 'ne aveûle.

LITT. Tomber d'un borgne sur un aveugle.

Changer, par méprise, une chose défectueuse contre une autre plus défectueuse encore. (ACAD.)

Pr. fr. — Tomber de mal en pis. — Tomber de la poêle dans la braise. — Tomber de Charybde en Scylla. — Tomber de fièvre en chaud mal.

Cité par FORIR. *Dict.*

Mais l' bon Diu l's y dèri : sos-je don vosse domestique ?

Vos âriz d'vou d'abôrd wârdèr vosse république ;

Po v' continter jî v's aveus d'né on pâ.

I v' fallêve on vrai roi, à c'ste heûre broyîz vosse mâ.

C' n'est nin ces raine là totès seûle

Qu'ont toumé d'on boigne so 'ne aveûle.

(BAILLEUX. *Les raine qui d'mandet on roi*. Fâve. 1852.)

..... Mais lon di v' raviser,

C'est d'on boigne so 'ne aveûle qui vos avez toumé.

(THIRY. *lue copenne so l' mariège*. 1858.)

JALHAY.

BIETH'MÉ.

Mathi va s'ègagî d'vins les coûtès châsse, po s'tirer fôû dè l' gâre civique, mais i poreut bin cangi d'on boigne so 'ne aveûle,

(XHOFFER. *Les deux soroche*. I, sc. 4^{re}. 1861.)

Mais, mutoi, aveut-i sogne di toumer d'on boigne so ine aveûle, ca i n' drovia nin s'poite po çoulâ.

(MAGNÉE. *Li Houlotte*. 1871.)

MARCHE.

Et d'sus on p'tit défaut on gueûle
On r'tomme d'on boigne so one aveûle.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1869.)

JODOIGNE.

Toumer d'on boigne seu one aveûle.

MONS. Quand on vent ette trop bié, on tombe d'in borgne in aveugle.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons*. 1865.)

VAR. MONS. I d'a bé qui ont cru mette leu main su in champignon et qui l'ont mis su 'ne vesse dé leup.

(MOUTRIEUX. *Des nouveaux conte dé quié*. 1850.)

TOURNAL.

Querre d'in borne sur in aveûle.

ST-QUENTIN. Pourvu qui n'erquiensj' siéin pau leu borne pour ein avule.

(GOSSEU. *Lettres picardes*. 1845.)

330. Cangî on boigne chivà conte ine aveûle.

LITT. Changer un cheval borgne contre un aveugle.

Cité par FORIR. *Dict.*

Pr. fr. — Changer son cheval borgne contre un aveugle.

Changer une chose mauvaise contre une autre plus mauvaise encore, faire un mauvais marché; empirer sa condition.
(LITTRÉ.)

BORINAGE. Si bié qué l'payse français s'a aperçu qu'il avo candgé s'quevau borgne conte in aveûle.

(*Armonaque du Borinage in patois borain*. 1849.)

331. Vos estez boigne, vos irez wårder les àwe à Visé.

LITT. Vous êtes borgne, vous irez garder les oies à Visé.

Manière polie de dire à quelqu'un : Vous êtes un sot.

BOSSU.

332. Li ci qui s' gêne, i d'vint bossou.

LITT. Celui qui se gêne, devient bossu.

Excuse peu polie des personnes qui refusent de se donner un peu de gêne pour faire plaisir à quelqu'un. — La gêne fait souvent prendre au corps une position qui n'est pas naturelle.

Pr. fr. — Où il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir.

BOTTE.

333. A propos d'botte.

LITT. A propos de bottes.

Sans motif raisonnable, hors de propos. (ACAD.)

Prov. A propos de bottes

C' n'est nin à propos d'botte çou qui j'ennès dis la,

Pusqu'il est question d'ine pauve feume qu'avala

Tant d'aiwe es Mousse qu'elle y finiha s'vèye.

(BAILLEUX. *Li femme nêyêye*. Fàve. 1851.)

334. Ecrâhi les botte.

LITT. Graisser les bottes.

Se préparer à partir pour quelque voyage ; se disposer à mourir. (ACAD.)

Administrer les huiles saintes.

Prov. Il faut qu'il graisse ses bottes.

Cité par FORIR. *Dict.*

MONS. Elle aroit bé voulu in ette quitte tout d'suite, puisqué l'médcien l'avoit condamné, et qu'sés botte étiont ingressée, comme elle disoit.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons.* 1849.)

BORINAGE. V'la l'euré tourminté ; i dit qui n'l'interra nié ;
Qu'on n'doit nié s'mette in route pou l'aute monde,
Sans avoi enne patée d'huile su ses solé.

(*Armonac du Borinage, in patois borain.* 1849.)

BOURGOGNE. No, quan lai mort
Venré graissé no bôte,
Je no feson for
D'alai dans lai Céleste cor.

(BERNARD DE LA MONNOYE. *Noël Bourguignon.* 1700.)

335. Vos aroz des botte à Pauques Et des beloque à l'saint Jaucques.

(JODOIGNE.)

LITT. Vous aurez des bottes à Pâques.

Et des reines-claude à la Saint-Jacques.

Promesses illusoires ; manière d'éviter de faire une promesse.

336. Magni les botte di s'maïsse.

LITT. Manger les bottes de son maître.

Ne pas faire convenablement sa besogne, ne pas accomplir sa tâche.

VAR. MALMEDY. Magni l' brèyon (gras) des jambe.

Rester à charge à quelqu'un sans travailler.

BOUC.

337. Pusse qué l' bouc pue, pusse qué l' gatte qu'elle lé voit volontiers. (HAINAUT.)

LITT. Plus le bouc pue, plus la chèvre le voit volontiers.

On ne doit reprocher à personne certains défauts qui n'en sont pas toujours, certaines actions que l'on commet aussi.

MONS. Vo-n-homme ne saro nié ette pu puant qué vos l'estez d'vins e' momint là, d'ayeûrs l' proverbe dit : pusse qué l' bouc pue, pusse qué l' gatte qu'elle lé voit volontiers.

(*Armonaque du Borinage.* 1849.)

NAMUR. Pus l'boc pue, pus l'gatte li voit voltî.

338. Pus vi est l'bo, pus deûre est s' coine.

LITT. Plus vieux est le boue, plus dure est sa corne.

L'âge rend plus coriace, moins agile, et au moral, plus égoïste.

BOUCHE.

339. Il a 'ne boke qui hagne âx qwatte costé.

LITT. Il a une bouche qui mord des quatre côtés.

Il est mordant, il aime à dénigrer les autres.

340. I fât fer comme sainte Monique, mette di l'aiwe ès s' boke.

LITT. Il faut faire comme sainte Monique, mettre de l'eau dans sa bouche.

Il faut prendre patience.

Sainte Monique avait un mari excessivement vif; pour éviter les querelles, elle conservait de l'eau dans la bouche, pendant tout le temps qu'il lui faisait des reproches. — C'est le sujet du crâmignon intitulé : *L'Aiwe bènèye dè curé*, d'ANTOINE REMACLE, inséré au *Bulletin de la Société liégeoise de littérature wallonne*. 1860.

MENCHEUR.

Ni vâreut-i nin mi d'esse âx incurâbe? dè mons là, ji sèreu tranquille, ji n'âreu nin mèsâhe di m' mette co traze feye di l'aiwe ès m' boke.

(BRAHY. *A qui l'fâte?* Sc. I. 1882.)

VAR. JOURNAL.

Ertenir s' langue dins s' bouche.

341. Çou qu'est doux à l' boke est-st-amer à coûr.

LITT. Ce qui est doux à la bouche est amer au cœur.

Les sucreries sont malsaines; trop de plaisirs gastronomiques sont nuisibles. (Voir le suivant.) Cf. *L'Apocalypse*, ch. X, v. 9.

342. Çou qu'est-st-amer à l' boke est doux à coûr.

LITT. Ce qui est amer à la bouche est doux au cœur.

Les médicaments amers sont souvent bienfaisants.

Le français n'emploie que ce proverbe :

Ce qui est amer à la bouche est doux au cœur.

(Le père JEAN-MARIE. *Divertissement des sages*. 1665.)

Cité par FORIR. *Dict.*

MARCHE.

L'amér os l' boche est douce au cœur.

343. Ni t' siève nin dè l' boke d'ine aute s' on n' ti l'a prusté.

LITT. Ne te sers pas de la bouche d'un autre si on ne te l'a prêtée.

Ne répète pas les paroles d'autrui sans y être autorisé. — Ne cite point comme ton auteur celui qui ne t'a rien dit.

VARIANTE. I n' fât jamâye jâser avou l' boke d'ine aute, so c' limps là on poreut chir ès l' vosse.

344. De l' moain à l' bouche, si piède sovint l' soupe.
(NAMUR.)

LITT. De la main à la bouche, se perd souvent la soupe.

Il ne faut qu'un moment pour faire manquer une affaire par quelque accident imprévu. (LITTRÉ.)

Pr. fr. — Il arrive beaucoup de choses entre la bouche et le verre. — Il y a loin entre la main et la bouche.

Entre bouche et cuillier
Avient souvent grant encombrier.

(Roman du renard.)

Multa cadunt inter calicem supremaque labra.

(LEJEUNE. *Proverbia familiaria*, 1741.)

De la mano a la boca se pierde la sopa.

(Prov. espagnol.)

Entre bouche et cuillier, il arrive souvent du destourbier.

(Le père JEAN-MARIE. *Divertissement des sages*, 1663.)

VARIANTE.

TITINNE.

Vos savez qu' bin sovint on r'vint so ses idêye,
Inte li tasse et l' gosî, gn'a co lon pus d'ine fêye.

(TOUSSAINT. *Jan'nesse*, III, sc. 1^{re}, 1890.)

345. Fer di s' boke si cou.

LITT. Faire de sa bouche son cul.

Manquer à sa parole.

..... A-t-on co mâye oyou
Jâser ainsi ? dit l' leup, c'est fer di s' boke si cou.

(BAILLEUX. *Li leup, l' mère et l' enfant*, Fève, 1832.)

Cité par FORIR. *Dict.*

346. N'avu ni boke ni sporon.

LITT. N'avoir ni bouche ni éperon.

N'écouter aucun conseil, aucun avis.

Être sans frein, sans retenue.

Être stupide et insensible. (LITTRÉ, à propos de cheval.)

347. I sût l' môde des homme : i doime avou
l' boke à lâge.

LITT. Il suit la mode des hommes : il dort avec la bouche ouverte.

Il a toujours soif.

348. C'est l' cîr qui v' pihe ès l' boke.

LITT. C'est le ciel qui vous verse à boire.

Le vin qu'on vous offre est excellent.

Dicton des vieux liégeois, entre la poire et le fromage.

MARCHE. L' petit Jésus v' piche os l' boche.

VAR. NAMUR. Vos vos ralèchi co les moustache on quart d'heûre après, vos diriz vramint qui li p'tit Jésus a pichî dins vosse bouche.

(*Marmite*, journal. 1884, n° 4.)

349. Il a 'ne boke qu'on-z-y freut intrer on stron à còp d' corihe.

LITT. Il a une bouche à y faire entrer un étron à coup de fouet.

Il a la bouche démesurément grande.

VARIANTE. On l'a spani avou 'ne sesse.

VAR. NAMUR. Il a one gueûye d'empeigne.

NAMUR. Car li feye do grand Colas, dimeigne
N'a pont seu avet d' bon,
Ci n'estait nin s' canton,
Elle a co moirné si gueûye d'empeigne.

(J. COLSON. *One distribution d' soupe*. Ch. 1862.)

VAR. NIVELLES. Il a 'ne bouche comme el benoiti d'Hal.

(*L'Aclot*. 1889. N° 2.)

VAR. JODOIGNE. I droveûve one bouche comme on for.

350. A côté de t'bouque, che s'ra t'n orelle.

(TOURNAI.)

LITT. A côté de ta bouche ee sera ton oreille. Il n'y aura rien de changé.

C'est en ces termes que répond toujours l'ouvrier de fabrique, lorsqu'on lui promet, pour un temps prochain, une augmentation de salaire.

351. I fât régler s' gueûye sorlon s'boûse.

LITT. Il faut régler sa bouche selon sa bourse.

Il faut mesurer, régler ses dépenses selon son revenu.

Gouverne ta bouche selon ta bourse.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

Il ne faut pas faire pour la table et en général pour quoi que ce soit plus de dépenses que la fortune ne permet. (LITTRÉ.)

JODOIGNE. I faut todeu arrîngi s'gueûye sèlon s'boûse.

352. Gueûye affamêye ni qwire nin l' sâce.

LITT. Bouche affamée ne cherche pas la sauce.

La faim assaisonne tous les mets. (ACAD.) — La faim nous rend accommodants sur le choix des aliments.

Pr. fr. — Il n'est chère que d'appétit.

La faim est le meilleur assaisonnement.

Qui a faim, mange tout pain.

(Proverbes de Bouvelles. 1557.)

Les Allemands disent : *Der Hunger ist der beste Koch.*

Cité par FORIR. *Dict.*

353. Il a l'gueûye pavêye.

LITT. Il a la bouche pavée.

Se dit d'un homme quand il mange ou boit fort chaud sans se brûler.

(*Dict. port. des prov. fr.* 1751.)

Pr. fr. — Il a le gosier pavé.

Avoir le gosier pavé.

(OUDIN. *Curiositez françoises.* 1640.)

Cité par FORIR. *Dict.*

GIRA.

I fât avu l'gueûye pavêye

Po houmer,

Sins soller,

Cisse bolante cabolêye.

(DE HARLEZ, DE CARTIER, etc. *Li Voyège di Chaudfontaine.* III, sc. I. 1757.)

354. Laver l'gueûye.

LITT. Laver la gueule.

Régaler, gorger quelqu'un.

VARIANTE. I s' fait todi laver l' gueûye.

C'est un pique-assiette, qui ne délie jamais les cordons de sa bourse.

355. I n' faut pont courir à l' Mad'leine

Pour vir einc gueule comme l' tienne.

(TOURNAL.)

LITT. Il ne faut pas courir à la Madeleine

Pour voir une bouche comme la tienne.

Citation empruntée à une sorte de langage en vers employé avec succès par un honorable serrurier de notre ville et que nous pouvons traduire comme suit :

« Il ne faut pas aller loin pour rencontrer un visage pareil au vôtre. »

(*Étrennes tournaisiennes.* 1886.)

356. Clòs t' gueûye les stron volet.

LITT. Ferme ta bouche, les étrons volent.

Taisez-vous. Ne dites pas de paroles inutiles.

VARIANTE. I ravisse les rainé dè meus d'aousse, il a l'gueûye close.
Il veut parler et ne sait plus que dire.

357. On n'droûve nin l'boke pus lâge po minti
qui po dire li vraie.

LITT. On n'ouvre pas la bouche plus large pour mentir que
pour dire la vérité.

Il n'est pas plus difficile de mentir que de dire la vérité.

BOUE.

358. Qwand i nive dissus les broû,
Dè l'gealée diyant trois joû. (NAMUR.)

LITT. Quand il neige sur la boue,
Il gèle avant trois jours.

359. Qui s'vout manni, va d'vinz les brô. (MARCHE.)

LITT. (Celui) qui veut se salir, va dans les boues.

Il faut éviter le contact de la mauvaise compagnie, sinon on
vous accusera de la rechercher.

JODOIGNE. Qui vout s'fer mannet va dins les brou.

VAR. NAMUR. I vout si r'laver avou dè broûli.

BOUGER.

360. N'bouge pont d' là, j'te veos d'ichi. (TOURNAI.)

LITT. Ne bouge pas de là, je te vois d'ici.

C'est inutile de m'en dire davantage, je vous ai compris.
S'emploie surtout pour mettre fin à une plaisanterie cousue de
fil blanc.

NAMUR.

N' bouge nin d'la, j'i voet di t'ci.

BOUILLIE.

361. Nâhi comme di trinte-six bolèye li joû.

LITT. Fatigué comme (s'il avait mangé) trente-six bouillies
par jour.

Très fatigué. — Fatigué d'un mets ou d'une chose trop
souvent répétée.

Prendez astème à mi et vos 'nnès sèrez r'pahou comme di six bolèye li joû.

(SALME. *L'héritage da Jacque Leduc*. Chansonnette. 1875.)

BIETH'MÉ.

Pêler les crompire, fer l'couhenne et r'netti l'manège j'ennès so-t-ossi nâhi qui
d'six boleÿe li joû.

(WILLEM et BAUWENS. *Pèchi rach'té*. Sc. 4. 1882.)

362. Magnî l' bolève so l' tiesse d'ine saqui.

LITT. Manger la bouillie sur la tête de quelqu'un.

Se mettre au-dessus de quelqu'un, le mépriser.

Cité par FORIR. *Dict.*

BOUILLON.

363. Qwand l' bouyon cût, el fât houmer.

LITT. Quand le bouillon bout, il faut l'écumer.

Quand nous trouvons l'occasion favorable, nous devons en profiter. — Il ne faut pas négliger ses affaires.

364. Trop taurd ! li bouyon est cheumé. (JODOIGNE.)

LITT. Trop tard ! Le bouillon est écumé.

Vous arrivez trop tard ; l'affaire est terminée, les bénéfices sont partagés.

365. Beûre on bouyon.

LITT. Boire un bouillon.

Faire une perte considérable par suite d'une fausse spéculation. (LITTRÉ.)

BAIWIR.

Biesse ! avou tote leu sope, i m' front beûre on bouyon,

As-se des cense, vi Crahay ?

(ALCIDE PRYOR. *Baiwir so s'panse.* 1863.)

BAIWIR.

Si t'as pierdou tes cense, fât avaler l' bouyon.

(ALCIDE PRYOR. *On drole di mariège.* 1868.)

VARIANTE.

SERVAS.

Mi câbaret va beûre on rare còp d'aiwe, ca ci n'est nin les riche qui nos fet viker, c'est l'ovri.

(T. BRAHY. *Li bouquet.* I, sc. 1^{re}. 1878.)

TOURNAI. Et comme d'effet, Polyte a bu l' bouillon ; ch'est même à cause de cha et du trô qu' cha aveot fé à s' bourse, qu'il a rev'nu quate jou pus tôt faute de yard.

(*Almanach du Tournaisien. L' voyage de Polyte.* 1882.)

366. Fer de bouyon po les moirt.

LITT. Faire du bouillon pour les morts.

Faire une chose sans profit, une dépense inutile. Expliquer sans convaincre.

CRESPIN.

..... Ji creus qu' vos avez toirt

Ces rapav'tege là, c'est de bouyon po les moirt.

(REMOUCHAMPS. *Li sar'ti.* I, sc. 5. 1838.)

Et l' ci qui hoûte tot çou qu' ti li raconte,

C'est po t' complaire, ca t'es hoûye si fou s'qwère

Qu'on sint qu' ti fais de bouyon po les moirt.

(J.-T. *Boutade d'on vi ch'vâ d'atêlège à Pont-d's-Ache.* 1838.)

JALHAY.

BIÈTH'MÉ.

Léyans-là tot çoula. C'est do bouyon po les moirt ; c'est-st-à Majenne qu' j' parule-reus voulti.

(XHOFFER. *Les deux soroche*. I, sc. 5. 1861.)

I gn'a déjà deux an qu'on féve dè bouyon po les moirt tot maherant papi so papi.

(MAGNÉE. *Li houlotte*. 1871.)

MARCHE.*

L' ci qui n' tint avou les pus foirt,
Ni fait qu' do bouyon po les moirt.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

MONS. Quand t'aras fait l'candieu, faudra l'humer, ciet tout c'qué tu poudrois faire après, c'est comme si tu m'fesois in candiau quand j' serai mort.

(MOUTRIEUX. *Des nouviaux conte dé qué*. 1850.)

367. Diner on bouyon d'onze heûre.

LITT. Donner un bouillon d'onze heures.

Breuvage empoisonné. (LITTRÉ.)

368. On n'fait nin dè bouyon avou des cawiaî.

LITT. On ne fait pas du bouillon avec des cailloux.

On ne fait rien avec rien. — Il ne faut pas compter sur le produit d'une terre stérile.

369. Printe l' bouilleon et laisser l'équemme.

(TOURNAL.)

LITT. Prendre le bouillon et laisser là l'écume.

Prendre la plus grosse part du gâteau ; ne laisser que les bribes ; s'avantager au détriment des autres.

370. On n'tape mâte ine pire ès l'aiwe, qu'i n' vinse on bouyon.

LITT. On ne jette jamais une pierre dans l'eau, qu'il ne vienne un bouillon.

Il faut prévoir les conséquences. — C'est par leurs résultats que nos actions secrètes sont connues. — Tout finit par se découvrir.

BOULANGER.

371. Vât mi d'aller à bolgi qu'à l'apothicâre.

LITT. Mieux vaut aller au boulanger qu'au pharmacien.

Les dépenses qu'on fait en état de santé, causent moins de regrets que celles qu'on est forcé de faire pour se guérir d'un mal.

Cité par FORIR. *Dict.*

JODOIGNE.

Vaut mia aller au bolgi qu'à l'apothicâre.

PICARDIE. Il vaut mieux aller ach' l'ormère (armoire) qu'à ch' l'apothicâre.

(CORBLET. *Glossaire*. 1851.)

BOULEVERSER.

372. I fait cial ossi k'tapé qu'amon Librihe.

LITT. Il fait ici aussi bouleversé que chez Librihe.

C'est le comble du désordre.

Elle ni fait rin s'elle ni gèmihe,
C'est dix fèye pé qu'amon Librihe.

(FORIR. *Li k'tapé manège*. 1836.)

BOURGEOIS.

373. Li borgen va d'avant l'haquin.

LITT. Le bourgeois marche devant le valet.

On doit servir les maîtres avant les domestiques. — Il faut se servir d'abord et les autres après.

Cf. A tout seigneur tout honneur.

A passage et à rivière,
Laquais devant, maître derrière.

Le mot *haquin* n'est plus employé que dans ce proverbe ; il signifie probablement palefrenier (de *Haque*, v. fr. cheval). — Il convient de signaler l'analogie avec *facchino* (porte-faix).

Cité par FORIR. *Dict.*

BASSE-ALLEMAGNE. — Erst der Herr, dann der Knecht.

BOURSE.

374. I tint l'boûse po l'make.

LITT. Il tient la bourse par la tête.

Il est certain d'être payé des dettes qu'on a contractées à son égard. — Il a une garantie.

Pr. fr. — Tenir le bon bout par devers soi.

375. I fauret que j'poite me bouse à maule.

(JODOIGNE.)

LITT. Il faudra que je porte ma bourse à mâle.

Je n'ai plus rien dans ma bourse, il faut que je la fasse remplir.

On dit par plaisanterie :

VARIANTE. Tu botèye est vûde, valet, faret l'rèminer à torai.

Ta bouteille à genièvre est vide, mon garçon, il faudra la conduire au taureau, sous entendu pour la rendre pleine.

(A. BODY. *Vocab. des agriculteurs*.)

BOUT.

376. Ça n'a ni queue ni coron. (MONS.)

LITT. Cela n'a ni queue ni bout.

Cela n'a ni commencement ni fin; cela n'a pas le sens commun.

377. Elle rijond ses coron.

LITT. Elle joint ses bouts.

Elle est économe, bonne ménagère.

Joindre les deux bouts, avoir tout juste de quoi subsister, ou joindre les deux bouts de l'an, c'est-à-dire aller, sans dépasser son revenu, d'un bout de l'an à l'autre. (LITTRÉ.)

VARIANTE. Qwand nos estans toumé so bonne joyeûse dondon
Qui vike po nos complaire et r'mette les bout à pont.

(THIERY. *Les saisons*. Poème.)

MAYANNE.

Qwante fêye ave oyon dire, c'est-st-ine homme qu'ennès fond
I pout bin aimer s'feumme, elle li r'mette ses coron.

(HANNAY. *Li mâye nèur d'à Colas*. II, sc. 17. 1866.)

THÉRÈSE.

Vos ârez, tot sayant di r' loyi vos coron,
Li pus hureux manège di tos les environ.

(SALME. *Une femme qu'ennès vât deux*. Sc. 14. 1876.)

VAR. JALHAY.

GARITE.

C'est one homme bin aglignit, qui tint bin les coron essôle, qui sêt fer v'ni l'alwe
so l' molin.

(XHOFFER. *Les deux soroche*. I, sc. 12. 1861.)

STAVELOT. C'est c' qui tint les coron essonle.

NAMUR. Et t'nant bin les coron èchonne,
Li bonheur sèret dins l' maujonne.

(J. COLSON. *Boutez-vous à piessie*. Ch. 1862.)

MARCHE. Chacun a do mau comme i m' sônne
Do mette les deux coron essônne.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*, 1860.)

BEAURAING. Et qui s' femme qui s' distruit, nuit et jôû, dins l' maujon
A bin des ruse à l' fin di jonde les deux coron.

(VERMER. *Les solée*. 1862.)

JODOIGNE. Mette les coron èchonne.

NIVELLES. Nous aute, nos travayon t't au long du jôû, et co à screnne èye c'est
tout l' pu s' au bout d' l'année nos savons r'loyi les deux bout inchenne.

(L'Aclot, n° 22. 1889.)

MONS. Nos frons des chinq quart tous les jour de l' semaine, nos arriv'rons hé
sur à mette les bout insembe à l' fin d' l'année.

(J. DECLÈVE. *Totor el choumaque*. Sc. 12. 1889.)

378. Lu tot, c'est d'attraper l' bon bèche.

(STAVELOT.)

LITT. Le tout c'est d'attraper le bon bout.

Trouver le moyen de réussir, trouver le joint, le côté par où il convient de prendre une chose. (LITTRÉ.)

A quiconque le sait prendre par le bon bout.
(MOLIÈRE. *L'Etourdi*. III, sc. 2.)

BOUTEILLE.

379. Esse ès l' botèye à l'ince.

LITT. Être dans la bouteille à l'encre.

N'être pas blanc

Prov. fr. — C'est la bouteille à l'encre. — C'est une affaire obscure, embrouillée et en parlant d'une personne, c'est quelqu'un dans les idées de qui on ne voit pas clair. (LITTRÉ.)

BASSE-ALLEMAGNE. — In die Dinte gerathen (*ne s'emploie pas dans le sens du spot wallon*, mais signifie seulement : être embarrassé, indécis).

380. Avou *si*, on mette Paris d'vins 'ne botèye.

LITT. Avec un *si*, on met Paris dans une bouteille.

Vouloir faire une chose impossible.

TATI.

..... Et s' j'aveus deux cint mèye.

TONTON.

Si ? Avou si on mette Paris d'vins 'ne botèye.

(E. REMOUCHAMPS. *Tati l'perriqui*. II, sc. 3. 1885.)

381. C'est trotet d'vins one botèye. (MARCHE.)

LITT. — C'est pêter dans une bouteille.

C'est faire une chose inutile.

Elle donne co des còp bon consèye,

Mais c'est trotet d'vins one botèye.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

BOUTIQUE.

382. Po n' rin wangni, l'botique est serrèye.

LITT. Pour ne rien gagner, la boutique est fermée.

Il ne faut pas persister à faire une chose onéreuse. — Se dit également au chaland qui marchande outre mesure.

383. P'tite boutique par devant, grand bazar par derrière. (TOURNAI.)

LITT. Petite boutique par devant, grand bazar par derrière.

Commerce clandestin, se dit surtout à propos de maisons de rendez-vous, dans lesquelles on a installé un magasin insignifiant, destiné à sauver les apparences.

(*Étrennes tournaisiennes*. 1884.)

BOUTON.

384. Keùse deux boton d'on còp d'awèye.

LITT. Coudre deux boutons d'un coup d'aiguille.

Faire d'une pierre deux coups.

A aussi un sens erotique.

BOYAU.

385. Avoir les boyeau qui groul'tent eddins s'panche. (TOURNAI.)

LITT. Avoir les boyaux qui grouillent dans le ventre.

Avoir le ventre creux.

386. Avoir des boyeau comme des haversa, comme des manche d'Augustin. (TOURNAI.)

LITT. Avoir des boyaux comme des havresacs, comme des manches d'Augustin.

Manger beaucoup, être doué d'un grand appétit et manger gloutonnement d'énormes portions de nourriture.

On dit aussi *comme des Franciscains*. (Prov. latins.)

Appétit ouvert comme la gibecière d'un avocat.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

Il a toujours six aunes de boyaux vides.

C'est un homme toujours prêt à manger. (LITTRÉ.)

BRAILLARD.

387. Les grands braiyà n'ont màye toué personne.

LITT. Les grands braillards n'ont jamais tué personne.

De la menace à l'exécution, il y a souvent loin.

Les gens que vous tuez se portent assez bien.

(CORNEILLE. *Le menteur*.)

VARIANTE. Li pus grand braiyà n'a màye magni nouk.

VAR. TOURNAI. Grands diseu, p'tits féseu.

Ceux qui parlent le plus, avant le danger, sont les plus timides pendant l'action.

BRANCHE.

388. Pochi d'ine cohe so l'aute.

LITT. Sauter d'une branche sur l'autre.

Passer brusquement d'un sujet à un autre, en ne s'arrêtant à aucun et en les traitant tous superficiellement. (ACAD.)

Pr. fr. — Sauter de branche en branche.

Cité par FORIR. *Dict.*

J'a chanté so tos les sujet,
Pochi d'ine cohe so l'aute.

(DEHIN. *Les bâte et les perrique*. 1844.)

Ji poche d'ine cohe so l'aute, comme i tome à l'idèye.

(BAILLEUX. *Li chepti et Saint-Antône*. Fève. 1856.)

Qwand c'est qu'il eurit dit tot çou qu'i polève dire,
I s' tapa so 'ne aute cohe et rik'minça dè serire.

So Saint-Geoire et Saint-Martin.

(J.-J. DEHIN. *Li poète garanti par les saint*. 1851.)

CRESPIN.

Ji poche so ine aute cohe,
Ji m' sèche todi d'affaire.

(REMOUCHAMPS. *Li sav'at*. 1, sc. 5. 1858.)

VARIANTE.

TATENNE.

So l' pau qu'i d'vise à c'ste heûre, i poche so tote les cohe.

(PECLERS. *L'ovrège d'à Chanchèt*. Sc. 4. 1872.)

NAMUR.

Il vint do r'marker l' plan, il est fier et contint,
Il vole d'one cohe à l'ôte et s'arrête à momint.

(WÉROTTE. *Choix de chansons wallonnes*. 1860. 3^e éd.)

389. I n'est mâye so vette cohe.

LITT. Il n'est jamais sur verte branche.

Il est toujours atteint de quelques maladies.

Cité par FORIR. *Dict.*

390. Si rat'ni à totes les cohe.

LITT. S'accrocher à toutes les branches.

Non pas sans doute à la façon de frère Jean des Entommeures.

(RABELAIS. *Gargantua*, liv. I, ch. 42.)

Se servir de tous les moyens, bons ou mauvais, pour se tirer d'embarras, de danger. (ACAD.)

391. Po av'ni àx cohe, i fât prinde li boche.

LITT. Pour parvenir aux branches, il faut prendre le tronc.

Pour réussir dans une chose accessoire, il faut d'abord s'occuper de la chose principale. S'emploie généralement dans le sens de : Pour se faire bien voir de la fille, il faut commencer par plaire aux grands parents.

Prov. fr. — Il vaut mieux se tenir au gros de l'arbre qu'aux branches, c'est-à-dire il vaut mieux s'attacher à celui qui a l'autorité supérieure qu'à celui qui n'a qu'une autorité subalterne. (LITTRÉ.)

392. Si raspouyi so 'ne mâle cohe.

LITT. S'appuyer sur une mauvaise branche.

Compter sur un secours qui n'arrivera pas. — Espérer un succès chimérique.

Cité par FORIR. *Dict.*

J'a trop târdé dè vèye qui j'estens so mâle cohe.

(THIRY. *Ine cope di grandiveux* 1859.)

Divant dè v'ni, ji m'a doté

Qu'on voreut mutoi m'fer chanter

Ine saquoi d'bin ou d'mâ tourné,

Po m'diner à k'nohe.

Mais ji sos foirt imbarassé

Ca ji m'trouve so 'ne mâle cohe.

(GALAND. *Ine Kifession*, Chanson. 1863.)

VAR. VERVIER.

Su rapouyi so pûri bois.

VAR. STAYELOT.

I n'fât nin s'raspouyi s'on pouri baston.

VAR. JODOIGNE.

I n'faut ni mette ses pid seu l'mauvaise coche.

VAR. JODOIGNE.

I s'a fyt seu one fausse coite.

393. I s'ratrappe âx cohe.

LITT. Il se ratrappe aux branches.

Se dit de l'orateur ou du causeur qui a perdu le fil de ses idées et qui s'appesantit sur un détail accessoire pour gagner du temps et retrouver son thème.

BRANLER.

394. Çou qui hosse tint todi.

LITT. Ce qui branle tient toujours (encore).

Il ne faut pas s'exagérer ses infortunes ; tant qu'il y a vie, il y a espoir.

Femme qui pette n'est pas morte.

(J.-J. ROUSSEAU. *Confessions*.)

Prov. fr. — Tout ce qui branle ne tombe pas.

Se dit pour exprimer qu'une chose qui n'est pas solide peut durer, qu'une personne qui est malade peut vivre longtemps. (LITTRÉ.)

NAMUR.

Tot c' qui pind n' chait nin.

PICARDIE.

Tout ce qui hoche né ket point.

ST-QUENTIN.

Tout chou qui hoche y n' quait pau.

395. Ci n'est nin l'pâ qui hosse qui tome todi l'prumî.

LITT. Ce n'est pas le pieu qui branle qui tombe toujours le premier.

Ce ne sont pas les personnes faibles, malingres ou âgées qui meurent plus tôt que les autres.

Pr. fr. — Aussitôt meurent jeunes que vieux. — Autant meurent veaux que vaches.

VARIANTE. I n' fât mâye rire des flâwe, ni des pauve mesbrugi,
Ci n'est nin l'âbe qui hosse qu'ès va toti l' prumi.

(DEHIN. *Li chène et l' clajot*. Fàve. 1851.)

BRAS.

396. I vât mî piède on bresse qui tot l' coirps.

LITT. Il vaut mieux perdre un bras que tout le corps.

Il est préférable de faire un petit sacrifice en temps opportun que de courir la chance d'en faire un plus grand dans l'avenir.

Mieux vaut perdre peu que beaucoup. — *Minima de malis*.

Cité par FORIR. *Dict.*

VERVIERS. J'aime èco mî d' piète on bresse qu' tot l' coirps.

(PIRE. *Peign'rtz-v' bin on diale qui n'a nin des ch'vet* ? Ch. Amusettes. 1884.)

VERVIERS. On boveu n'a nin pus d' longuesse
I v' diret, s'i piède aux cwarjeu,
Qu'i vaut mî du s' casser on bresse,
Quu du s' les casser tos les deux.

(XHOFFER. *Les burdoye*. 1867.)

MARCHE. I vaut mî piède on brès qu' tot l' coirps.

JODOIGNE. Vaut mia piède on brès qu' tot l' comprs.

397. Avu so les bresse.

LITT. Avoir sur les bras.

Pr. fr. — Avoir sur les bras ; en être chargé ou importuné.

(ACAD.)

Au diantre du valet qui vous est sur les bras.
Qui fatigue son maître et ne fait que déplaire,
À force de vouloir trancher du nécessaire.

(MOLIÈRE. *Le fâcheux*. I, sc. 1^{re}.)

398. Les roi ont des longs bresse.

LITT. Les rois ont les bras longs.

« Pour dire que leur pouvoir s'étend bien loin, et qu'en quelque lieu que l'on soit, il est dangereux de les offenser. »

(LEROUX. *Dict. comique*. 1752.)

Pr. fr. — Les rois ont les mains longues.

Avoir les bras longs. Avoir un crédit, un pouvoir qui s'étend fort loin. (ACAD.)

VARIANTE.

Ti sés qui j'a 'ne longue vège,
Fais çou qu' j' t' dis,
Si t'es sùti.

(N. DEFECHEUX. *Li signeür di Sterpenich*. Conte. 1863.)

BASSE-ALLEMAGNE. — Könige haben lange Aerme.

399. Stinde on bresse et racrampi l'aute.

LITT. Étendre un bras et retirer l'autre.

Céder d'un côté pour se rattraper de l'autre.

Demander l'aumône.

Cité par FORIR. *Dict.*

VAR. JODOIGNE.

Donner d'une main et le r'teni d'l'autre.

400. Avu bresse et jambe cassêye.

LITT. Avoir bras et jambes cassés.

Être abasourdi.

Pr. fr. — Couper bras et jambes à quelqu'un.

Frapper d'étonnement, de stupeur. — Oter à quelqu'un le moyen d'agir, d'arriver à ses fins, de réussir. (ACAD.)

Cité par FORIR. *Dict.*

DUPUIS.

..... Vos n' volez nin savu çou qu' j'a-st-à dire.

BEAUJEAN.

Sia, mais j' n' sâreus vèye longtims vos manire,
Vos m' cassez bresse et jambe.....

(A. DELCHEF. *Pus vi pus sot*. Sc. I. 1872.)

Elle vis casse bresse et jambe et distrût vosse corège,
Vos v' tapez à l' dilouhe, fête di coür à l'ovrège.

(THIRY. *Ine copenne so l' mariage*. 1858.)

VARIANTE.

Vocial vinou inc aute dragon
Qui n'aveut qu'ine tiesse, mais traze quowe,
J'enne ava bresse et jambe pièrdowe.

(BAILLEUX. *Li dragon à plusieurs tiesse et l' dragon à plusieurs quowe*. Fève. 1851.)

TOURNAI.

D'avoir les bras cassé.

Expression de découragement (quand on n'a pas réussi, quand on ne peut continuer un travail, etc.).

401. I faudreot des bras d'fiér et une gueule de béos.

(TOURNAI.)

LITT. Il faudrait des bras de fer et une bouche de bois.

Il faudrait travailler beaucoup et manger peu. C'est le compliment d'usage des *buresse* et autres journalières lorsqu'elles

sont renvoyées des maisons bourgeoises où elles ont été occupées.

TOURNAI. Eh bé ! awi, fille, t'as jamais vu eine baraque insin, on n'in fé jamé assez et on compte les tarteine ; pour rester là y faudroit des bras d'fiér et eine gueule de béos.

(*Etrences tournaisiennes. 1881.*)

BRASSER.

402. Comme on l' bresse on l' beût.

LITT. Comme on la brasse on la boit.

On doit subir les conséquences de ses actions.

Si com il ai brache si beyre.

(*Proverbes de France. XIII^e siècle.*)

Que il est bien droiz et reson

Que qui le brasse si le boive.

(*Li dir don Soucretin. XIII^e siècle.*)

Cité par FORIR. *Dict.*

DURANT.

Ossi j'a pris m' pàrti, vos frez çou qu' vos vorez,

Ji n' dis pus rin, v' beûrez vosse bire comme vos l' bress'rez.

(*DELCHÉF. Les deux neveux. I, sc. 1^{re}. 1859.*)

Volà l' vòye dè bonheûr ; vos l' sûrez si v' volez,

A r'vèye, comme vos l' bress'rez, voisin, comme vos l' beûrez.

(*REMOUCHAMPS. Les deux voisin. 1876.*)

STAVÉLOT. Fât bresser l' bire comme on l' vout beûre.

MARCHE. Comme to l' bress'ret, to beûret t' bire.

TOURNAI. L' ceu qui fet in mauvais brassin i n'a qu'à l' boire.

BASSE-ALLEMAGNE. — Was man sich einbrocht, muss man ausessen.

BRASSEUR.

403. Wisse qui l' bresseû va, l' bolgî n' va nin.

LITT. Où le brasseur va, le boulanger ne va pas.

Qui boit trop, mange trop peu. (Se dit en mauvaise part.)

VARIANTES. Wisse qui l' càbarti passe, li bolgî n' passe nin.

Où Saint-Arnould va, Saint-Aubert enn' va nié.

Cité par FORIR. *Dict.*

I fât bin r'souwer l' dint po bin fini 'ne pàrtèye ;

Et wisse qui l' bresseû va, li bolgî n'y va nin,

Est-st-on spot vermouyeux qu'ont lait toumer à rin.

(*THIRY. Moirt di l'octroi. 1860.*)

BEAURAING. Li, qu'astet tot scoret et grèye comme one chandelle

C'est one cràche di boisson ; i dit qu' n'a jamais foin

Et us qui l' bresseu va, l' bolegî n'y va nin.

(*VERMER. Les solée. 1862.*)

VAR. MARCHE. Les vai qui buvet n' mougnet nin,
Gn'a qu'aimet l' pèquet mî qui l' poin.
(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

JODOIGNE. Où c' que l' bresseû passe, le bolgi n' passe né.

VAR. JODOIGNE. Les via qui bev'net n' mougnet ni.

404. Sintir l' mareonne du brasseur. (JOURNAL.)

LITT. Sentir les culottes du brasseur.

Expression proverbiale employée pour désigner de la petite bière, ne renfermant qu'une faible quantité de grain et de houblon.

BREBIS.

405. L' ci qui s' fait berbis, li leûp l' magne.

LITT. Celui qui se fait brebis, le loup le mange.

Ceux qui ont trop de bonté, de douceur, encouragent les méchants à leur nuire. (ACAD.)

Pr. fr. — Faites-vous brebis, le loup vous mangera.

Qui se fait brebis, le loup le mange.

Il ne faut pas faire la brebis de peur que le loup ne nous mange.

(Le père JEAN-MARIE. *Divertissement des sages*. 1665.)

Quisquis ovem simulat

Hunc lupus ore devorat

(LEJEUNE. *Proverbia familiaria*. 1741.)

Cité par FORIR. *Dict.*

JODOIGNE. L' ce qu' fait l' herbeu, le lep l' mougne.

MARCHE.

THÉRÈSE.

Qui s' fait berbis l' leûp l' mogne, et rians d'on cancan

Sins nos liet ablouti po des boquet d' clincan.

(ALEXANDRE. *Li pêchon d'avril*. III, sc. 1^{re}. 1858.)

ST-QUENTIN. Ch'tit qui ch' foet berbis, ch' leup y l' mainge.

406. I n'est nin si berbis (mouton) qui poite si laine.

LITT. Il n'est pas si brebis (mouton) quoiqu'il porte la laine.
Il se fait meilleur qu'il n'est.

407. Li berbis bêle todi de l' même manière.

LITT. La brebis bêle toujours de la même façon.

On ne peut changer les manières qui viennent de la nature.

Pr. fr. — Chassez le naturel, il revient au galop.

VAR. JODOIGNE. Quand t'as èteindeu beûrler one vache te les a èteindeu tortote.

408. Tote berbis qui bâye, piède ine gueûlêye.

LITT. Toute brebis qui bêle perd une bouchée.

Quand on cause beaucoup à table, on perd le temps de manger; et plus figurément, en parlant beaucoup, on perd le temps d'agir. (ACAD.)

Pr. fr. — Brebis qui bêle perd sa goulée.

NAMUR. Berbis qui bêle piède s' goulée.

VAR. Tournai. Vaque qui braît perd eine gueûlée.

VAR. ROUCHI. Vaque qui bret perd eune gueûlée.

409. C'est-st-ine berbis galeuse.

LITT. C'est une brebis galeuse.

C'est une personne dont le commerce est dangereux ou désagréable. (ACAD.)

Pr. fr. — Eviter une personne comme une brebis galeuse. —

C'est une brebis galeuse, il faut la séparer du troupeau.

Unica parva pecus totum corrumpit ovile.

(LEJEUNE. *Proverbia familiaria*, 1741.)

Vite à consêye on ramentêye
Les principàs ligueux d' l'armêye,
Les Lorrain, les Nemour, Brissac
Les Lachatre, Saint-Paul Canillac
Avoû l'ex-capucin Joyeuse,
Di tot l' tropai l' berbis galeuse.

(HANSON. *Li henriade travestêye*. Ch. VIII. 1780.)

VAR. MARCIE. One mouaisse berbis gâte on tropai.

VAR. NAMUR. I n' faut qu'one mouaige biesse po gater tot on stauve.

VAR. MONS. Vos sintez bé qué l' bosse n'a nié sacrifié l' troupeau pou 'ne berbis galeuse, né pas ?

(LETELLIER. *Armonaque de Mons*. 1879.)

BRETELLES.

410. I tind à ses bertielle. (TOURNAI.)

LITT. Il tend à ses bretelles.

Il a de la difficulté à sortir d'une entreprise; les charges commencent à être trop lourdes pour lui.

Il en a jusqu'aux bretelles, par dessus les bretelles; il est engagé dans une affaire dont il ne sait comment se tirer. (LITTRÉ.)

BRIQUE.

411. Diner des brique qwand on d'mande de moirti.

LITT. Donner des briques quand on demande du mortier.

Donner une chose pour une autre. — Se tromper à son désavantage.

Ce proverbe doit dater de la construction de la tour de Babel.

BROCHE.

412. Li fer (li mette) à l' pus basse des broque.

LITT. Le faire (le mettre) à la plus basse des broches.

Ravaler une chose autant que possible.

Cité par FORIR. *Dict.*

413. Il a 'ne broque à s' cu. (MONS.)

LITT. Il a une broche à son cul.

Il a une attitude raide, orgueilleuse.

414. Ch'est eine tournante à l' broque. (TOURNAI.)

LITT. C'est une tournante à la broche.

Expression du jeu de fer ; au figuré cela signifie un mensonge plaisant, un prétexte mal établi pour se justifier d'avoir manqué à une réunion.

BROUET.

415. Fer comme do brouet d' chiche. (NAMUR.)

LITT. Faire comme du brouet de pommes séchées.

Tourner en eau de boudin. — Ne pas réussir dans une entreprise. — Aller à vau-l'eau.

Pr. fr. — S'en aller en eau de boudin.

A Liège, on dit *cache* ; à Verviers *caiche*, poires séchées.

Cité par FORIR. *Dict.*

VAR. VERNIERS. Ju wage qu'i v' prouv'rèt
Par quéque mot d' français
Clér comme dè brouwet d' chique
Quu po l' condamner
Vos n' sauriz trover
D'vins l' grammère nolle artique.

(M. PIRE. Chanson. 1875.)

VAR. JALHAY.

BIETH'MÉ.

J'a bin sogne qu'avu tos ces toûrnikège là, nosse mariège nu toûne à l' browe.

(XHOFFER. *Les deux soroche*. 1, sc. 1^{re}. 1861.)

VARIANTE. Tot passant d' boke à boke, on pinse bin qui l' racontroûle ni tourna nin à brouet d' tripe, bin lon d' là.

(MAGNÉE. *Li houlotte*. 1871.)

MARCHE.

C'estéve on pousse à deux sèyai.

A c'ste heûre c'est tot brouwet d' navai.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

JODOIGNE.

Tot ça c'est clair comme de brouet d' chèche.

416.

Geôr et Mârkê

Mahet voltî l' brouet.

LITT.

(S') Georges et (S') Marc

Mélangent volontiers le brouet.

Il pleut souvent.

BROUETTE.

417. Fer berwette.

LITT. Faire une brouette.

Ne pas réussir dans son entreprise; être évincé; faire de l'eau claire.

Cité par FORIR. *Dict.*

Rècorègiz-v', vos pauves marchand,
Qui lanwibez conte vos cang'lette;
Li commerce rid'vairèt brillant;
Vos n' craindrez pus dè fer berwette.

• (Chanson en l'honneur de Velbruck. 1772. *Annuaire*. 1884.)

Avà l'semaine dè l'fièsse, si jì jowe ine manchette,
Ci sèrèt d'vins les jeu qu'on n' disconte nin l'berwette.

(THIRY. *Ine copenne so l'mariège*. 1858.)

CRAHAY.

Voste affaire j'èl kinohe bin
Vos volez co m'mette divins
V's avez bin sonnè l'trompette
Turlurette

Vos f'rez co berwette.

(ALCIDE PRYOR. *On dragon qui fait des madame*. 1867.)

JOSEPH.

Et mi qui m'a d'hombré po qu' l'ovrège fourihe prête
A cåse di vos toratte, à train jì frè berwette.

(PECLERS. *Li consèye dè l'matante*. Sc. 2. 1877.)

VERVIERS.

S'i esteut d'faiidou du fer berwette
Ji n'ireus jamaue au concours.

(XHOFFER. 1860.)

VERVIERS.

GILLES.

Cisse fèye cial mes amour ni vont nin fer berwette.

(RENIER. *Li mohonne à deux face*. I, sc. 2. 1873.)

BRUIT.

418. I n' fât nin fer dè brut qwand on pèche.

LITT. Il ne faut pas faire du bruit quand on pêche.

Il faut, en toute chose, prendre toutes les précautions nécessaires.

419. Pus d' brut qui d' besogne. (NAMUR.)

LITT. Plus de bruit que de travail.

Ce ne sont pas les ouvriers les plus bruyants qui font la meilleure besogne, qui travaillent davantage.

Faire plus de bruit que de besogne; parler plus qu'on n'agit.
(LITTRÉ.)

BRULER.

420. I n'y a rin qui broûle.

LITT. Il n'y a rien qui brûle.

Il n'y a rien de pressé, on a le temps d'attendre, on peut tarder.

Contraire : Li rosti broûle.

Ni craindans nin l'gayoûle,

I n'y a co rin qui broûle,

Mais c'est d'main qu'i fâret hoûter.

(DEHN. *L'alouette et ses jône et l'maisse dè champ*. Fève. 1852.)

VARIANTE.

MAYANNE.

Dilombrez-v', jan !

TATÈNE.

Haye don ! n'a-t-i 'ne saquoi qui broûle ?

Qwand ji m'voux-st-agadler, c'est m'môde, jamais ji n'froûle.

(HANNAY. *Les amour d'a Mayanne*. I, sc. 3. 1886.)

421. I broûle, i geale.

LITT. Il brûle, il gèle.

Au jeu de cache-cache : on crie il brûle, quand celui à qui incombe l'obligation de chercher, approche de la personne ou de l'objet qu'il doit atteindre ; il gèle dans le cas contraire.

I broûle, i broûle ! Marêye si troubèle : on l'rassure.

(THIRY. *On pèlérinège*. 1859.)

BUISSON.

422. Les laids bouhon ont tèles fêye des bais jèton.

LITT. Les laids buissons ont quelquefois de beaux rejetons.

On dit aussi : des bellès rôse.

De laids époux peuvent avoir de beaux enfants.

VARIANTE.

Les laids boc fet les bais biket.

Cité par FORIR. *Dict.*

423. Il a battou les bouhon et ine aute a happé les ouûhaî.

LITT. Il a battu les buissons et un autre a pris les oiseaux.

Il a pris toute la peine et un autre a eu tout le profit.

Les uns battent les buissons, les autres ont les oyseaux.

(Le Pere JEAN-MARIE. *Divertissement des sages*. 1665.)

NAMUR.

I a battu l' bouchon

One aute a pris l'mouchon.

CABARETIER.

424. Fer comme les câbar'ti, treus d'mèye fou d'ine mèseûre.

LITT. Faire comme les cabaretiers, trois demis (petits verres) hors d'une (seule) mesure.

Sophistiquer la marchandise, la baptiser.

Des câbar'ti, i gn'a plusicûrs
Qui fet treus d'mèye fou d'ine mèseûre ;
Et s'dihet-i qu'i pierdet co.
To wâgnant les treus qwârt so tot.

(Chanson populaire.)

JODOIGNE. Fer comme les câbar'ti, twès bressé fou de l'même logna.

CAGE.

425. Li belle gayoûle ni noûrihe nin l'oûhai.

LITT. La belle cage ne nourrit pas l'oiseau.

On peut être pauvre avec les apparences de la richesse.

On peut, ayant du luxe, manquer du nécessaire. (LITTRÉ.)

Pr. fr. — La belle cage ne nourrit pas l'oiseau.

Cf. Habit de velours, ventre de son.

CAILLE.

426. C'est comme li cwaye, qwitte po qwitte.

LITT. C'est comme la caille, quitte pour quitte.

C'est-à-dire : je t'ai rendu le même service que celui que tu te vantes de m'avoir rendu. Je t'ai traité comme tu m'as traité, nous sommes quittes. — La loi du talion : *œil pour œil et dent pour dent*.

Un bienfait reproché tient toujours lieu d'offense.

(RACINE. *Iphigénie*.)

Cf. Manche à manche. — A bon chat, bon rat. — Chou pour chou.

Qwitte po qwitte. Onomatopée. Imitation du cri de la caille. Courcaillet.

Titre d'une comédie de DD. SALME. 1878.

CAILLEBOTTE.

427. Cover ses maquêye po r'ayu des vache.

LITT. Couvrir ses caillebottes pour avoir des vaches.

Se dit de ceux qui font beaucoup de petites économies, pour se procurer un gros capital.

CAILLOU.

428. Abache-tu, v'la l'cayau qu'arrive. (NAMUR.)

LITT. Baisse-toi, voilà le caillou qui arrive.

Fais ce que tu peux pour te préserver d'un désagrément, d'un danger qui va se présenter.

Pr. fr. — Faire le plongeon. Baisser la tête pour éviter un coup, s'esquiver lâchement.

(QUITARD. *Dict. des prov.* 1842.)

429. On n' sait qui kée, les cayau sont dur. (MONS.)

LITT. On ne sait ce qui tombe, les cailloux sont durs.

Nous sommes tous sujets à de petits accidents. Ce proverbe se dit souvent comme consolation.

430. Ruer des caliéau après l'aigle. (TOURNAI.)

LITT. Jeter des cailloux vers l'aigle.

Tenter une chose impossible, ou bien encore afficher des prétentions exagérées.

CALICE.

431. Beûre li câlîce jusqu'à l'èveûre.

LITT. Boire le calice jusqu'à la levure.

Souffrir une humiliation, une douleur, un malheur dans toute son étendue. (LITTRÉ.)

Pr. fr. — Boire le calice jusqu'à la lie.

D'ine dolinte voix, i pryive li signeur di r'sèchi s' vège d'addiseûr di lu, di n'el nin foirci à beûre li câlîce jusqu'à l'èveûre.

(G. MAGNÉE, *Li cren'quini dè prince abbé di Stav'leà*. 1867.)

CAMOUFLET.

432. Attraper 'ne fameuse pètêye.

LITT. Attraper une fameuse claque (un camouflet).

VARIANTE. Une fameuse jàrr'tire.

LITT. Une fameuse jarretière.

Être compromis dans une faillite.

CANAL.

433. C'est comme li canâl di Lovain,
Çou qu'y tomme i n'el rind nin.

LITT. C'est comme le canal de Louvain,
Ce qui y tombe il ne le rend pas.

Se dit des gens qui ont l'habitude de ne point rendre ce qu'on leur a prêté.

CANARD.

434. I r'chonne les cane, quand voit l'aiwe, 'l a soit.
(JODOIGNE.)

LITT. Il ressemble aux canards, quand il voit l'eau il a soif.
C'est un homme qui aime bien à boire, et qui ne néglige aucune occasion de le faire.

CAPUCIN.

435. Les capucin n' vont nin tot seu. (MARCHE.)

LITT. Les capucins ne vont (marchent) pas tout seuls.
Se dit pour engager à boire un second verre, une seconde bouteille.

MONS. Lé capuchin n' vont jamais tout seu.

CAQUET.

436. Rabatte li caquet.

LITT. Rabattre le caquet.
Confondre par ses raisons, ou faire taire par autorité une personne qui parle mal à propos ou insolemment. (ACAD.)
Pr. fr. — Rabaisser le caquet.
Rabaisser le caquet.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

Po nosse nâtion elle eürît l'gloire
Dè rabatte, so mi âme, li caquet
A cisse bande di jônes frêluquet.

(J.-J. HANSON. *Les lusiade ès vers ligéois*. Ch. VI, 1783.)

Nos v'ni par on còp d'tiesse di d'trôner l'vi tiestou,
Qui nos touméve trop deür et qu'àreut bin volou
Nos rabatte nosse caquet, tot nos fant payi chire
L'avinteüre qu'el mettéve à l'ouhe d'ine tôle manire.

(J. LAMAYE. *Adresse au Roi. Concours de 1836*.)

CARESSER.

437. Fiestî so l'dreûte sipalle.

LITT. Caresser sur l'épaule droite.

Amadouer.

Cité par FORIR. *Dict.*

I m'f'areût âtoû d'lu, comme on dit, fer l'macralle,
Tot-z-allant, tot bell'mint, l'fiestî so l'dreûte sipalle.

(REMOUCHAMPS. *Li sav'tt*. Acte 1, sc. 5. 1858.)

A des s'faites raine, Bâdinet comprinda qu'on voléve el fiestî so l'dreûte sipale.

(G. MAGNÉE. *Baitri*. Conte. 1865.)

VARIANTE.

RANDAXHE.

Jàsans li pâhûl'mint, flattans-le so l'dreûte sipale.

(DB. SALME. *Les deux criminél.* Sc. 2. 1878.)

Frapper sur l'épaule (flatter).

(OUDIN. *Curiositez françoises.* 1640.)

CARILLONNER.

438. On n'sàreut triboler et esse (aller) à l'porcession.

LITT. On ne saurait carillonner et être (aller) à la procession.

On ne saurait faire deux choses à la fois. — Vous me demandez deux choses incompatibles. — On ne peut se trouver partout.

Cité par FORIR. *Dict.*

JALHAY.

LI CHANTEÛ.

Ji n'sos nin on mârli mi, si j' l'esteu, ji m'digottreu d'les lâme qui ploûrit so l'euré, tot fant qu'i m'fât triboler et aller à l'porcession, çou qu'on dit portant qu'on n'sàreut fer.

(XHOFFER. *Les deux soroche.* II, sc. 3. 1862.)

MARCHE.

On n' pout sonner et esse à messe.

JODOIGNE.

On n'sarot sonner èchonne, et iesse à l'pourcession.

ST-QUENTIN.

Ein n' put mi sonner à messe et pis ète à l'porcession.

(GOSSEU. *Lettres picardes.* 1840.)

VAR. NAMUR.

On n' pout nin todi chuffer et jouer des doigt.

VAR. JODOIGNE.

On n' sarot braire et tère li lampe, disteu quéqué Jean.

TOURNAI.

Ète comme Saint-Druon, au camp et à l' ville.

439. Tribolle, ji dans'rè.

LITT. Carillonne, je danserai.

Sornettes que tout cela. — Jasez à votre aise ; j'en ferai ce qu'il me plaira.

GOLZAU.

Jarni, v'là un beau triolet,

Comme elle font li gneûye di boffet.

MAREIE BADA.

Vas-ès, tribolle ji dans'rè.

(DE HARLEZ, DE CARTIER, etc. *Li voyège di Chaudfontaine.* II, sc. 3. 1757.)

CAROTTE.

440. Gènèreux (jenne et reud) comme ine rèceenne.

LITT. Généreux (jaune et raide) comme une carotte.

Calenbour. Se dit des avares.

Cité par FORIR. *Dict.*

CARPE.

441. Ette hureux comme enne carpe su ein guernier. (MONS.)

LITT. Être heureux comme une carpe sur un grenier.

Être mal à l'aise, dans une position fâcheuse, précaire.

Pr. fr. — Être comme le poisson hors de l'eau.

MONS. Si bé qu' Batisse étoit hureux comme enne carpe su ein guernier et contint comme in pourcieau dins in sac.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons.* 1855.)

VAR. MONS. Comme ein cantieau derrière eine malle
Et j' m'amusoï à no méeson.

(J.-B. DESCAMPS. *El volontaire couyonné.* Ch. 1859.)

VAR. Verviers. On s'annôye chal tote lu journêye
Comme one crosse du pan d'ri l'aurmau.

(H.-J. RAXHON. *Chanson. Caveau verviétois.* 1888.)

VAR. JODOIGNE Il est-st-haîti comme on pechon seu l' guerni.

VAR. NAMUR. Ji sos comme on pêchon su one jaube di strain.

VAR. LIÈGE. Il est comme on haring divins 'ne foye di jotte. (FORIR.)

Id. id. Il est contint comme ine crosse di pan d'ri ine armâ.

VAR. MONS. Il est à s'n aisse comme in pourcieau dins in sac.

CARREAU.

442. In carréau d'vite cassé, in eaute à s'plache. (TOURNAL.)

LITT. Un carreau de vitre cassé, un autre à sa place.

Un établissement tombe, un autre se lève. Un goût succède à un autre goût; une personne prend la place d'une autre.

NAMUR. On carreau d'cassé, one aule ès s'place.

443. C'est-st-on cwarai fou d'one finiesse. (MALMEDY.)

LITT. C'est un carreau hors d'une fenêtre.

Se dit d'une personne qui meurt et qui n'était plus utile ni nécessaire au monde.

CARROSSE.

444. Carоче ou besèce comme Detombay.

LITT. Carrosse ou besace comme Detombay.

Je risque tout ou rien.

Il est probable qu'un certain Detombay se servait souvent de

cette expression, ou qu'on veut faire allusion à ses allures. — S'emploie aussi familièrement quand on joue aux jeux de hasard.

Cité par FORIR. *Dict.*

CARTE.

445. Quî n'a nin des cwârjeu, n'les sâreut jower.

LITT. Celui qui n'a pas de cartes, ne saurait les jouer.

Personne ne peut donner que ce qu'il a.

Cité par FORIR. *Dict.*

446. Piède lu câte. (VERVIERS.)

LITT. Perdre la carte.

Faire quelque chose sans réfléchir, ne savoir ce que l'on va faire, être embarrassé, irrésolu.

VERVIERS.

GILLES (à part).

..... Voci n'pierdans nin l'câte

Po li tirer les dint, i est tîmps di s'mette ès quate.

(J.-S. RENIER. *Li mohonne à deux face*. Sc. 3. 1873.)

MONS. Parlonne peu et parlonne bé. Mi c'est m'n habitude. I s'agit pour mi de n'nié perte el carte.

(J.-B. DESCAMPS. *El petottier*. OEuvres. 1887.)

447. Jouer âx caerte avé s'parrain. (MONS.)

LITT. Jouer aux cartes avec son parrain.

Faire une chose convenablement, sans blesser personne.

MONS. Allons, i faut ette dé bon compte, c'n'est nié ça jouer âx caerte avé s'parrain, autremint dit, c' n'est nié bé fait.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons*. 1859.)

CHARLEROI.

TOINETTE.

Je m'va fai chennance de jouer dins les caute dé vo pa eiet d'vo mame.

(BERNUS. *Le malade St-Thibau*. I, sc. 10. 1876.)

CASAQUE.

448. Tourner casaque.

LITT. Tourner casaque.

Tourner le dos, fuir, abandonner. Changer d'opinion.

Cité par FORIR. *Dict.*

HUXRI.

I fât qui j' veïsse on pau d' pus lon d'avant d' m'ègagî, même so parole, d'vins 'ne s'fâite société.

PAUL.

I va tourner casaque si j' n'èplôye li grand moyen.

(DB. SALME. *Pris d'vins ses léce*. I, sc. 8. 1880.)

TATI (à part).

S'elle aveut l'héritage ! mais sins çoula..... 'ne siervante.

MARÈYE (à part).

Ritoûn'reut-i casaque ?

(ED. REMOUCHAMPS. *Touti l'perriquet* II, sc. 3. 1883.)

CAVALIER.

449. Les bellès botte ni faie-nu nin l' bon cavalier.
(NAMUR.)

LITT. Les belles bottes ne font pas le bon cavalier.

Le costume ne donne ni le talent ni la science.

CAVE.

450. Aller dè l' câve ès grini.

LITT. Aller de la cave au grenier.

Tenir des propos sans ordre, sans liaison. (ACAD.)

Coq-à-l'âne.

Pr. fr. — Aller de la cave au grenier. — Aller du grenier à la cave.

CERISIER.

451. Esse li chersî des pauve, tot l' monde grippe dissus.

LITT. Être le cerisier des pauvres, tout le monde monte dessus.

Être chose banale, commune.

Li chersî des pauve étend ses branches au bord d'un petit chemin qui traverse une campagne des environs de Herstal. Les fruits appartiennent au passant.

(DEFRECHEUX. *Ine jâbe di spot*. Bulletin. 1859.)

Il est d'usage, à la campagne, de planter des *mais* devant la demeure des jeunes filles. Chaque essence d'arbre a sa signification. En voici quelques exemples :

Maye di *Côr*, ji t'adore (coudrier).

Maye di *Frêne*, ou *chêne* ji t'araine.

Maye di *Aunai*, ji t'dilai (aulne).

Maye di *Houx*, ji t'digrette li cou.

Maye di *Fêchir*, qui t'es fir (fougère).

Maye di *Giniresse*, qui t'es biesse (genet).

Maye di *Plope*, salope, ou *sâ*, salope (peuplier et saule).

Maye di *S'pêne*, amour qui d'fène (épine).

Maye di *Saou*, y va qui vout (sureau).

Maye di *Sapin*, j'y va jusqu'à l'fin

Maye di *Charnalte*, c'est-st-ine macralle (charme).

Maye di *Grusali*, on s'cache podri (groseiller).

Maye di *Pâpâ*, ji t'aime jusqu'à piâ (buis).

Maye di *Strain*, feumme d'argint (paille).

Comme allusion au *chersi des pœuve*, c'est une injure sanglante de planter un cerisier devant les fenêtres d'une jeune fille.

Adon l'houhe si dispârdat avà les chambe comme s'elle avit stu l'chersi des pœuve.
(G. MAGNÉE. *Li Houlotte*. 1871.)

JODOIGNE. C'est l'eerigi des pœuve.

VARIANTE. Elle est comme li chersî dè vyège.

(FORIR. *Dict.*)

CHAIR.

452. L' mèyeu châr est so les ohai.

LITT. La meilleure chair est sur les os.

Il faut entrer dans le cœur des questions.

JODOIGNE. Le pe bel chau est seu les oucha.

453. I fait songue et châr di tot.

LITT. Il fait sang et chair de tout.

C'est un Roger Bontemps. — Tout lui réussit. — Il fait profit de tout.

454. Avu dè l' pœurèye châr diso les bresse.

LITT. Avoir de la chair pourrie sous les bras.

Être paresseux, fainéant, ne pouvoir se donner aucune peine pour travailler.

C'est pour ces gens-là qu'il faudrait employer *l'hôte di bresse*, qu'on fait demander chez les pharmaciens le premier avril.

Les fleur di gueûye crêhet voltî,
Wisse qui l'hôte di bresse a r'mouyi.

(RENARD. *Math. Laensbergh*. 1837.)

On n' m'a mâte riproché dè l'pœurèye châr àx bresse,
Ji sés fer mes cinq qwârt divins les moumint d' presse.

(THIRY. *Ine copenne so l' mariège*. 1858.)

JALHAY. Ci qui n'a nin do l'pœurèye châr duso les bresse, n'a nin mèsâhe qu'on les i ôde p'aller à champ.

(XHOFFER. *Les deux soroche*. I, sc. 6. 1862.)

JODOIGNE. Il a d'elle moite chau d'so ses brès.

MONS. Avoi del char pourrite desou sés bras.

VAR. Tournai. Avoir des bouca (cailloux arrondis) d'sous les bras.

ROUCHI. Il a d'zous les bras del châr d'carone.

LILLE. Il a des œûes d'zous ses bras.

455. I n'est ni châr ni pœhon.

LITT. Il n'est ni chair ni poisson.

Se dit d'un homme sans caractère, et particulièrement d'un homme qui flotte par faiblesse entre deux partis. (ACAD.)

Pr. fr. — On ne sait s'il est chair ou poisson. — Il n'est ni chair ni poisson.

NAMUR.

I n'est ni chau ni pêchon.
Mi pàrrain, ni chàr ni pêhon,
On fat d'ohai et tos grusion,
Di s'jône tîmps voléve esse légir
Tot comme li ci qu' voléve à cir.
(*Pasquêye faite à jubilé d' dom Bernard Godin, abbé. 1764.*)

GRAHAY.

Bin pusqu'il est chàr et pêhon,
Margachâ, c'est-st-on bon patron.
S' on parêye homme si r'mowe,
Eh bien !
Voste affaire est hoyowe.
Vous m'entendez bien.

(ALCIDE PRYOR. *Qui vout esse à consêye ?* 1862.)

Cf. LAFONTAINE : Je suis oiseau, voyez mes ailes, etc.

Il n'est ny chair ny poisson.

(OUDIN. *Curiositez françaises.* 1640.)

BASSE-ALLEMAGNE. — Weder Fisch noch Fleisch sein.

456. On n' sâreut fer dè bon bouyon qwand l' chàr n'est qu'estoûrdêye.

LITT. On ne saurait faire du bon bouillon quand la viande n'est qu'étourdie (pas cuite).

Il faut attendre que la poire soit mûre pour la cueillir ; il faut attendre qu'un traître soit démasqué pour le perdre.

(REMACLE. *Dict.*)

VAR. MONS. C'est l' bonne viande qui fêet l' bon bouyon.

(J.B. DESCAMPS. *Em' petite fie.* Ch. 1860.)

457. C'est dè l' chàr di mouton,
C' n'est nin po vosse grognon.

LITT. C'est de la chair de mouton,
Ce n'est pas pour votre museau.

Cela est trop cher pour vous, cela est au-dessus de votre intelligence. (ACAD.)

Pr. fr. — Ce n'est pas viande pour vos oiseaux.

Voyez la chanson : J'ai du bon tabac dans ma tabatière, etc.

BAITA.

Louise Rigâd, vi sot, est de l' chàr di mouton,
Mais c'est danmage qui c' n'est nin po vosse laid grognon.
(TH. COLLETTE. *Une vingice, ou misère et honneur.* II, sc. 6. 1878.)

TOURNAL.

Ch'est du mouton,
Mè ch' n'est pos pou l' grogneon.

VAR. TOURNAL. Ch' n'ost pos la du blé mié pou l' carnarin.

458. Kihachî comme châr di sâcisse.

LITT. Hacher comme chair de saucisse.

Parler mal de quelqu'un sans l'épargner en aucune manière.

Pr. fr. — Hacher menu comme chair à pâté (mettre en pièces).

Cf. PERRAULT. Le chat botté.

Sins s'ëwarer, les Portugais,
Baicôp pus ferme qui des postai,
L'attaquêt, n'ès font qu'on hachisse
Ossi fin qui châr di sâcisse.

(J.-J. HANSON. *Les lusiade ès vers ligeois*. Ch. III. 1783.)

I sont déjà pus lon qu'Poissy,
Lu et s'fidèle Mornai ossi,
Qui, po s'secte, à châr di sâcisse
S'ëube fait hachî, comme ine bibisse.

(J.-J. HANSON. *Li Henriade travestÿc*. Ch. I. 1780.)

PAUL.

Il a sposé ine grande discohÿe dè costé d'Mâseik, qui mahe li wallon avou
l'français, po les k'hachî tos les deux comme châr di sâcisse.

(DD. SALME. *Mon onke Joseph*. Sc. 7. 1884.)

MARCHE.

Elle ni rovieret nin ti d'visse,
Et t'hach'ret à chaur di saucisse.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

MONS.

L'promier qui troufe fin drole qu'on m'obéisse,
Je l'découlaye comme d'el viande de saucisse.

(J.-B. DESCAMPS. *Traduction de la 9^e nouvelle du Décamcron de Boccace*. Œuvres. 1887.)

PROVENCE.

Achat menut coumo car a pastis.

(*Comparaisons populaires provençales. Revue des langues romanes*. 1881.)

459. Châr fait châr

LITT. Chair fait chair.

La viande est le meilleur aliment. — La bonne nourriture
donne de l'embonpoint.

On dit quelquefois : Châr fait châr, fait l'beguenne ; alors le
proverbe a un sens érotique.

Pr. fr. — La chair nourrit la chair. (LITTRÉ.)

NAMUR.

Qui compte tot seu compte bin sovint sins s'bôse
Car on pirdeuve noste homme por on lourdau
Li ratatouye, i l'a fait honne et crausse,
Comme li bégienne i dit qui chau fait chau.

(J. COLSON. *Li cöp d'état de 1848*. Ch. 1862.)

460. Ch'est comme l'tien du boucher, i dort sus l'viante. (TOURNAI.)

LITT. C'est comme le chien du boucher, il dort sur la viande.

C'est un repu, un homme n'éprouvant plus aucune jouissance, fatigué des plaisirs et ne faisant cas de rien.

461. Div'ni à châr di poye.

LITT. Devenir à chair de poule.

En voyant ou en ressentant une chose qui excite la frayeur, l'horreur.

Loc. prov. Cela fait venir la chair de poule.

Cité par FORIR. *Dict.*

Li tât'lai qu'vos fôrgî mi fait v'ni l'châr di poye,
Voste esprit digosté ni brôye pus qui dè l'hoeye.
(M. THURY. *Une copenne so l'mariège*. 1858.)

COLSON (à part).

Tote seûle ! j'arrive à pont ! Dupuis est st-èterré ;
J'esteut à châr di poye, tot pinsant l'rescontrer.
(A. DELCHEF. *Pus vi, pus sot*. Sc. 2. 1862.)

Li chènône bènîha l'cité
Mais j'frusihéve tot comme ine foye,
Di plaisir, j'aveu châr di poye,
Et m'cour esteut tot rêcresté.

(A. HOCK. *Liège au XIX^e siècle*. — *Les transformations*. 1885.)

NAMUR. Et po leu fer v'nu dè l'chau d'pouye,
Cabriolans, mais n'chaiyans nin.
(J. COLSON. *Les Chacheu*. Ch. 1862.)

MALMEDY. C'estent affreux, terrible, et j'sos à châr du poye,
A l'pinsée des malheur di nos bons vis parint.
(H. SCIRS. *Mâmdi, poésie*. *Arm. wallon do l'samène*. 1883.)

NIVELLES. El bon pastour l'ertint sus l'feniesse i s'aspouye,
Et i pracihe les flamind à vos d'ner l'chair di poye.
(M. RENARD. *Les aventures de Jean d' Nivelles*. Ch. VIII, 1857.)

MONS. Monvais farceur ! tu nos a fait v'ni à châr de pouille, mi et mes deux vizin.
(LETELLIER. *Armonaque de Mons*. 1862.)

462. Bonne châr di colowe.

LITT. Bonne chair de couleuvre.

Se dit au sens physique.

Sa blessure ne tardera pas à se cicatriser. Allusion aux tronçons des reptiles ou plutôt des vers, qui tendent à se rejoindre au moment où on vient de les séparer.

463. Châr et panâhe.

LITT. Chair et panais.

Salmigondis. — *Olla podrida*. — De tout un peu.

M. DEHN a intitulé l'un de ses recueils de poésie : *Châr et panâhe*.

Et portant pus qu'ine aute i profitéve à si âhe
Di tot, po tot, so tot : à lu châr et panâhe.
(THURY. *Moirt di l'octroi*, 1860.)

464. Lèyi l'châr po l'ohai.

LITT. Laisser la viande pour l'os.

Prendre l'ombre pour le corps ; laisser une chose solide pour une chose vaine. (LITTRÉ.)

Ji n'voux jurer non pus qu'i n's'ès trouve ès hopai

Qui n'laïrit, comme les chin, li châr po les ohai.

(DD. SALME. *Nom di hu, c'est madame*. 1877.)

Cf. LAFONTAINE, fable.

CHAMP.

465. Lèyi ses champ à waidi.

LITT. Laisser ses champs à pâturer.

Négliger ses affaires. — Ne pas faire usage de ses talents.

MALMEDY.

Lèyi ses champ à waite.

CHANCE.

466. Enne once di chance vaut mieux qu'enne live de savoi fai. (CHARLEROI.)

LITT. Une once de chance vaut mieux qu'une livre de savoir faire.

Le hasard peut souvent vous faire réussir mieux qu'une savante combinaison.

CHARLEROI.

..... L'hasard eiet l'moiche chance,

L'proverbe met tout d'accord, pus lon sins l'd'aller quai,

Enne once de chance vaut mieux qu'enne live di savoi fai.

(L. BERNUS. *L'hasard eiet l'moiche chance*. Fauve. 1873.)

VAR. MONS. Mieur ein once dé bonheur qu'enne live dé sciéince.

CHANDELEUR.

467.

A l' Chand'leûr

L'hiviér pleûre

Ou r'prind vigueûr.

LITT.

A la Chandeleur

L'hiver pleure

Ou reprend vigueur.

VARIANTE.

A l'Chand'leûr

L'hiviér pleûre

Ou est-st-ès s'fleur.

Cité par FORIR. *Dict.*

VARIANTE.

Ine feye qu'on arrive à l' Chand'leûr

I gn'a l'hiviér qui pleûre

Ou bin il est-st-ès s'fleur.

(DERIN. *Mathieu Laensbergh*. 1851.)

- VAR. JODOIGNE. Aux Chandelle
L'hivier feneu (ou : est ieutte) ou d'vê pus felle.
- VAR. NIVELLES. A l'Chand'leur
L'hivier ess' passe ou r'prind vigueur.
- VAR. NIVELLES. Quand i gèle après l'Chand'lé
On dit qu'on a deux hivier.
- VAR. METZ. Le voille dés Chandeulles
L'uvere s'en reva ou r'prend vigueur.
(JACLOT. *Le lorrain peint par lui-même*. Alm. 1854.)

468. Po qu'on pòye dire qui l'hivier pleûre,
A l'chand'leûr,
I fât qui l'solo so l'âté
Lûsse à grand'messe sins désister.
(RENARD. *Mathieu Laensbergh*. 1840.)

LITT. Pour qu'on puisse dire que l'hiver pleure
A la Chandeleur,
Il faut que le soleil, sur l'autel
Luise à la grand'messe sans désister.

VARIANTE. Li grand'messe dè l'Chand'leûr
Promette on baî osté
Qwand so l'timps qu' l'office deûre
L' solo lût so l'âté.
(RENARD. *Mathieu Laensbergh*. 1850.)

VAR. NIVELLES. A l'Chand'lé
Quand l' soleye lue su l'auté
On a co chix s'maine d'hivier.

VAR. JODOIGNE. Quand l'sola lut se l'auté
C'est signe qu'on va oyeu l'esté.

VAR. MALMEDY. Qwand l'ourson veut su ombre à l'Chand'leuse, i r'mousse ès s'tro
po six samène.

469. A l'Chandlé
On voit tout d'aller. (NIVELLES.)

LITT. A la Chandeleur,
On voit tout aller (pousser).

PICARDIE. A l'Candelée
A tout allée.
(MORREN et DEVOS. *Mémorial du naturaliste*. 1872.)

470. A l' Chand'leûr,
Les joû sont ralonguis d'ine heûre.

LITT. A la Chandeleur,
Les jours sont allongés d'une heure.

VAR. NAMUR. Chand'leûse,
l'as d'one volcûse.

METZ.

Les jos sont crochus à le Chandelour,

De pus dène bonne grouse oure.

(JACLOT. *Le lorrain peint par lui-même*. Alm. 1854.)

CHANDELLE.

471. On n' veut nin pus lon qui l' chandelle
ni lomme.

LITT. On ne voit pas plus loin que la chandelle n'éclaire.

Se dit d'une affaire embrouillée, sur laquelle on a peu de renseignements.

Il sert de réproche au reproche d'imprévoyance.

Ce proverbe a pris naissance dans nos houillères.

M. St. BORMANS, dans son *Vocabulaire des houilleurs liégeois* (Bulletin de la Société, tome VI, 1862), dit :

« On n' va nin pus lon qui l' chandelle ni lomme. »

On ne peut aller sans danger dans les endroits où le manque d'air fait éteindre la chandelle.

472. Li cise ni vât nin les chandelle.

LITT. La soirée ne vaut pas les chandelles.

La chose dont il s'agit ne mérite pas les soins qu'on en prend, les peines qu'on se donne, la dépense qu'on fait. (ACAD.)

Pr. fr. — Le jeu ne vaut pas la chandelle.

Et le jeu, comme on dit, n'en vaut pas les chandelles.

(CORNEILLE. *Le menteur*.)

JEANNETTE.

..... Fât-i qui ji m' mâvelle ?

COLAS.

Nenni, Jeannette, nenni, l' cise ni vât nin l' chandelle.

(DELCHF. *Li galant dè l' siervante*. I, sc. 5. 1857.)

Li r'présentant qui lét s' siermon,

Ni m'attirret mâye à Bruxelles.

L'oyi ram'ter deux heure à long,

Li jeu ni vât nin les chandelle.

(H. FORIR. Chanson. 1856.)

Ce dernier vers se représente avec quelques variantes à la fin de chaque couplet.

Ti poux, sins nou dangi, vingi l' colère sor zelle,

Ca, por mi, ji l'el dis, l' cise ni vât nin l' chandelle.

(G. DELARGE. *On tour di bottresse*. 1874.)

NAMUR.

Li jeu ni vaut nin l' chandelle.

NAMUR.

Li ci n' vaut nin les chandelle.

VAR. JODOIGNE.

Le marchi n' vaut ni les chandelle.

TOURNAI. Si l' jeu n' valeot pon les candelle, i n'areot pon tant d'amateur pour corner les pain queaud.

LILLE.

L' ju n' vodrot point les candelles.

(VERMESSE. *Voc. du patois lillois*. 1861.)

473. Broûler l'chandelle po les deux costé.

LITT. Brûler la chandelle par les deux côtés.

Consumer son bien en faisant différentes sortes de dépenses également ruineuses, ou se livrer à la fois à des excès de genres différents. (ACAD.)

Pr. fr. — Brûler la chandelle par les deux bouts.

Cité par FORIR. *Dict.*

MARCHE. Gn'a brav'mint qu'ès s'ront les d'indon,
D'broulet l'chandaie aux deux coron.
(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

NAMUR. I n' faut nin bruler l'chandelle des deux costé.

TOURNAI. L'ceu qui alleume l'chandelle par les deux bout, i est bétôt à la mitan.

MONS. N'allumez jamais l'candeille pas les deux bout.
(MOUTRIEUX. *Des nouvicaux conte dé quié*. 1850.)

L'homme a été au cabaret hier, l'i au long du jour, et s'feme s'a consolè in buvant du café éié des goutte avé tois-quatre commere pareille a elle; ça fait qu'il ont allumé, comme on dit, l'candeille pas les deux d'bout.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons*. 1858.)

SOIGNIES. N'allumez jamais l'candeille pa les deux bout.
(Arm. de Sougnies. 1888.)

MALMEDY. Esprinde lu chandelle po les deux beche.
(Arm. de l'sam. 1885.)

474. Voir pus d' mille candelle. (TOURNAI.)

LITT. Voir plus de mille chandelles.

Apercevoir à l'occasion d'un grand coup, d'un choc violent ou même d'un éblouissement des lueurs qui n'ont rien de réel. (LITTRÉ.)

Faire voir les estoilles de jour.
(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

TOURNAI. CACHOIR.

Acoute, l'attrapeos eine girouffée à cheonq fuelle qui t'in voirreos pus d' mille candelle.

(LEROY. *Bicc di fier*, traduction du *Blen-Bihe* de H. SIMON. Sc. 3. 1888.)

NAMUR. Ji li flanque one choffe au visage à li fer vôte co pus d'cint chandelle.
(Armonaque de l'marmite. 1885.)

CHANSON.

475. I cante eine cancheon mès c' couplet là n'est pas d' dins. (TOURNAI.)

LITT. Il chante une chanson, mais ce couplet n'y est pas. Il raconte bien la chose, mais il ne dit pas tout.

CHANT.

476. Il a vûdî s'chant.

LITT. Il a vidé son chant.

Il lui a dit ses vérités, fait une forte réprimande. (ACAD.)

Pr. fr. — Il lui a chanté sa gamme.

CHAPEAU.

477. Avu 'ne belle plome à s'chapai.

LITT. Avoir une belle plume à son chapeau.

Se dit du plus grand honneur, de l'avantage le plus considérable qu'ait une personne. (ACAD.)

Pr. fr. — C'est la plus belle rose de son chapeau.

Il a perdu la plus belle rose de son chapeau.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

BABETTE.

Po mette à vosse chapai, mamzelle, c'est-st-ine belle pleume.

GÉRA.

Qu'elle fayève marchandève, mon Diu, don, qui les feumme.

(ED. REMOUCHAMPS. *Les amour d'à Géra*. II, sc. 13. 1873.)

Li bisèche est-st-ine laide plome so l' chapai d'ine jône fève.

(FORIR. *Dict.*)

JODOIGNE.

I s'a bouté one belle pleume à s' chapia.

VAR. NIVELLES.

L'aclot pinsant çu qu' Marius vi d'dire,
Si nos avons 'ne belle fleur à no chapia.
▲ qui l' devonne ? à Debosse qui sait scrire,
No vi wallon bi mieux qu'in avocat.

(WILLAME. *L'Aclot*. 1889, n° 4.)

VAR. MONS. Mi, j' sais bé qué j'ai perdu l' pus belle rose dé m' capieau, l' jour qu'il est mort.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons*. 1839.)

VAR. TÔURNAI.

Perte l' pus belle rose de s' capieau.

VAR. LILLE.

Finalmint ch'luron nous rapporte
L' pus biell' des roses d' not' capieau.

(DESROUSSEAUX. *Chans, lilloises*. 1854.)

478. S'i vindève des chapai, les éfant vinrit à monde sins tiesses.

LITT. S'il vendait des chapeaux, les enfants viendraient au monde sans tête.

Il ne peut réussir en rien, tout lui tourne mal. Le guignon l'accable.

CHAPELET.

479. Ji li a d'filé m' chap'let.

LITT. Je lui ai défilé mon chapelet.

Réciter en détail et de suite tout ce qu'on sait sur une matière ; faire à quelqu'un tous les reproches qu'on peut avoir à lui faire. (ACAD.)

Pr. fr. — Défiler son chapelet.

Cité par FORIR. *Dict.*

DUPUIS.

Elle a déjà vèyou qui j' m'a fait gâye por leye ;

Personne cial, c'est l' moumint di li d'filer m' chap'let.

(A. DELCHEF. *Pus vi, pus sot.* Sc. 5. 1862.)

COLAS.

C'est l'maquet des feumme, qwand elle ni trovet nin l'occâsion de d'filer leu chap'let ; elle brayet so nôs aute.

(BARON. *Les deux cuseme.* 1, sc. 4. 1883.)

Pu'LIPPE.

..... Ji m' mâvelle,

Ji vous d'filer m' chap'let jusqu'a dierrain grain d' pielle.

(TH. COLLETTE. *Qui freus-je si mi homme moreve?* 1, sc. 8. 1882.)

TOURNAI.

NANNET.

I voleot faire l' simpleot, mais j' li ai fait reciter s' cap'let tout d'eine traque.

(LEROY. *Bicc di fier*, traduction de *Bleu-Bihe* de H. SIMON. Sc. 7. 1888.)

LILLE.

Prindant deux heure infin cheull' mach' commère

M'a défilé sin cap'let grain par grain.

(DESROUSSEAUX. *Conseils à une jeune fille.* 1854.)

CHAR.

480. C'est l' châr qui crigne qui va l' pus lon.

(STAVELOT.)

LITT. C'est le char qui grince qui va le plus loin.

Ce sont les choses qui ont un défaut qui sont de plus longue durée.

CHARDON.

481. I n' vint nin des figue so dè cherdon.

LITT. Il ne vient pas des figues sur des chardons.

Ne comptez pas sur le bien que peut faire un méchant.

Cf. Il ne saurait sortir du sac que ce qui est dedans.

CHARGER.

482. I vât mî l' chergî qui d' l'impli.

LITT. Il vaut mieux le charger que l'emplir.

Se dit de celui qui mange beaucoup.

CORTAI.

Vos n' cang'rez mâye, vèye ragognasse, on aim'reut mi di v' cherg^t qu' di v's impli.
(WILLEM et BAUWENS. *Pèchi rach'té*. Sc. 4. 1882.)

VARIANTE. Il est pé qu' Gargantua, qu'avalève li barque di Hu et ses sept chivâ.

ROUCHI. • I vaut mieux l' kerker que l' norir.

(HÉGART. *Dict.*)

BOULOGNE. I vaut mieux vous kerker qu' vous rondir.

483. Pus vos kierk'rez vo baudet, pus qu'il ira rade.
(MONS.)

LITT. Plus vous chargerez votre âne, plus il ira vite.

Plus vous imposerez de travail à quelqu'un et plus il se hâtera de le terminer pour en être déchargé.

CHARITÉ.

484. Fioz l' charité à Thomas,
I v' diret qué mau qu'il a. (NAMUR.)

LITT. Faites la charité à Thomas,
Il vous dira quel mal il a.

Est-ce une façon de demander une chose de peu d'importance, ou est-ce une ironie ?

485. Charité bien ordonnée commence pa li même.
(BORINAGE.)

LITT. Charité bien ordonnée commence par soi-même.

Il est juste, ou du moins il est naturel, de songer à ses propres besoins avant de s'occuper de ceux des autres. (ACAD.)

Pr. fr. — Charité bien ordonnée commence par soi-même.

Primò mihi. — Prima sibi charitas.

Il avoi bié promis à trente-six dé les fai loumer, ça vé dire d' leus bayer s' voix ; mais charité bin ordonnée commence pa li même ; ette va toudi taché dé m' fai loumer, sti, l's aute veront pa après.

(Armonac du Borinage. 1849.)

Ne t'attends qu'à toi seul, c'est un commun proverbe.

(LAFONTAINE. *L'alouette et ses petits*. Fable.)

BASSE-ALLEMAGNE. — Jeder ist sich selbst der nächste.

CHARRETIER.

486. Jône chéron, jône monsieu,
Vi chéron, vi bribeu.

LITT. Jeune charretier, jeune monsieur,
Vieux charretier, vieux mendiant.

Parce que le charretier (d'habitude) dépense tout ce qu'il gagne, ne garde pas une poire pour la soif.

On dit à Verviers : Jône tondeû, etc.

487. I n'est si bon chéron qui n' diviesse.

LITT. Il n'est si bon charretier qui ne verse.

Les plus habiles font quelquefois des fautes. (ACAD.)

Pr. fr. — Il n'est si bon charretier qui ne verse. — Il n'est si bon cheval qui ne bronche. — N'est pas marchand qui toujours gagne.

Cité par FORIR. *Dict.*

JODOIGNE. Mauvais cherron qui toumme dins les warbèye.

488. I n'y a nou si vi chéron qui n' fasse co volti pèter s' corihe.

LITT. Il n'y a si vieux charretier qui n'aime à faire claquer son fouet.

Nous ne sommes jamais indifférents aux choses qui nous ont longtemps occupés, que nous avons longtemps ruminées.

Cité par FORIR. *Dict.*

SERVAS.

I gn'a des gins qui nos d'het : pus vi, pus sot ; mais va, i n'y a nou si vi chéron qui n' clappe co volti si còp d' corihe.

(WILLEM et BAUWENS. *Les tourciveux*. Sc. 1^{re}. 1882.)

489. Tos les chéron ni s' rescontret nin à l' même bârire.

LITT. Tous les charretiers ne se rencontrent pas à la même barrière.

Il y a plusieurs chemins pour arriver au même but, plusieurs manières d'obtenir le même résultat.

CHARRUE.

490. Mette li chèrowe divant les bou.

LITT. Mettre la charrue devant les bœufs.

Commencer par où l'on devrait finir, faire avant ce qui devrait être fait après. (ACAD.)

Pr. fr. — Mettre la charrue devant les bœufs.

Cité par FORIR. *Dict.*

VARIANTE.

J'ò bin l' mèssege.

Mais vos rouviz, m' sonle t'i,

Les condition mettowe

Et s' mettez-v', comme on dit,

Les ch'vâ podri l' chèrowe.

(BAILLEUX. *Deux fâve di m' grand'mère*. 1849.)

HINRI.

Rattindez, leytz-v' dire ine saquoi comme i fâl,
 Vos, vos chôkiz todi l' chérette divant les ch'vâ.
 (DELCHÉF. *Les deux Nèveux*. 1, sc. 9. 1839.)

MARCHE. N'mets nin l'chêrowe avant les bou.
 Verviers. N'mettez l'chaur d'vant les bou ;
 N'intrez nolle paurt qu'po les sou.
 (J.-S. RENIER. *Spots rimés*. 1871.)

Verviers. Maugré tos les brut qu'on poite,
 C'est-st-on daubiet d'tos les jou,
 Du todi mette lu chérette
 Atelêye d'vant les bou.
 (M. PIRE. *St-Pire so l' bon Diet*. Ch. Mes amusettes. 1884.)

NAMUR. Vos mettoz l'cherreuwe d'vant les ch'fau.

VAR. NAMUR. Mais ti n'frais nein pus qu'one ôte,
 Roter l'chaur d'vant li ch'vau.
 (WÉROTTE. *Choix de chansons wallonnes*. 1860, 3^e éd.)

BASSE-ALLEMAGNE. — Das Pferd hinter den Wagen spannen.

491. Mette à l'même chèreowe.

LITT. Atteler à la même charrue.

Se dit des personnes qui ont les mêmes goûts, les mêmes défauts. S'emploie surtout en mauvaise part.

Ils sont attelés à un même chariot.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

.... Ni fez nin 'ne si laide mowe,
 Vos estez bon, tos deux, po mette a l'même chèreowe.
 (ED. REMOUCHAMPS. *Les deux voisins*. 1876.)

CHASSE.

492. I va à l' chesse âx crosse di pan.

LITT. Il va à la chasse aux croûtes de pain.

Il mendie.

CHASSER.

493. Qui mâ chesse, mâ prind.

LITT. Qui mal chasse, mal prend.

Qui acquiert déloyalement, conserve mal. — Qui entreprend mal, ne réussit point.

CHAT.

494. Il y est fait comme li chet âx puce. (NAMUR.)

LITT. Il y est habitué comme le chat (l'est) aux puces.

Se dit des personnes qui supportent patiemment la mauvaise fortune pour avoir été souvent éprouvées.

495. C'est-st-on chet qui jowe de violon.

LITT. C'est un chat qui joue du violon.

Il a la tête de côté. Se dit d'un homme qui a la tête inclinée sur une épaule.

496. C' n'est nin à on vî chet qu'on-z-apprind à happer des soris.

LITT. Ce n'est pas à un vieux chat qu'on apprend à prendre des souris.

Se dit lorsqu'un ignorant veut donner des leçons à un homme qui en sait plus que lui. (ACAD.) — *Ne sus Minervam — Ne sutor ultra crepidam.* — C'est Grosjean qui en remontre à son curé.

— C'est apprendre à son père à faire des enfants.

Pr. valaque — Viens père, que je te montre ma mère.

On ne doit pas enseigner le chat à soriser.

(LEROUX DE LINCY.)

VERVIERS.

L'hamme du tot s'pout corrégi,

L'chet hapret todi l' sori.

(RENIER. *Spots rimés*, 1871.)

497. I n' fât nin dispièrter l' chet qui doime.

LITT. Il ne faut pas éveiller le chat qui dort.

Il ne faut pas réveiller une affaire qui était assoupie. chercher un danger qu'on pouvait éviter. (ACAD.)

Pr. fr. — N'éveillez pas le chat qui dort. — N'éveillez pas le chien qui dort.

(Prov. de France. XIII^e siècle.)

..... N'as-tu pas tort

De réveiller le chat qui dort?

(SCARRON. *Virgile travesti*.)

Cité par FORIR. *Dict.*

Mais lèyans l' mosti on c' qu'il est

Et n'allans nin dispièrter l' chet.

(Pasquère *so les séminarisse*, 1735.)

L' vaillant Byron, dont li r'nommèye

Odève comme on haume à l'armée.

Et s' fi qui quéqu's annèye apres....

Mais chut, ni dispiertans nin l' chet.

(HANSON. *Li Hinriade travestée*. Ch. VIII. 1780.)

MARCHE.

R'mogne co putot treus còp ti aûme

Qui dè dispietet l'chet qui douâme.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

VERVIERS.

Tapans tourtos du fâive so l' feu,

Et leyans doirmi l'chet qui doit.

(M. PIRE. *Idée d'aurmanack*. Ch. Mes amusettes. 1884.)

NAMUR.

Ni reweyi n'l'chet qui dwal.

AUVERGNE.

Lia ⁽¹⁾ se erejeot jonno poulardo,
Et lia fageot tout soun effort
Pour reviller le chat qui dort.

(FAUCON. *La Henriade de Voltaire*, mise en vers burlesques auvergnats. Ch. I. 1798.)

498. I n'fât nin ach'ter on chet d'vins on sèche.

LITT. Il ne faut pas acheter un chat dans un sac.

Conclure un marché sans connaître l'objet dont on traite.

(ACAD.)

Pr. fr. — Acheter chat en poche.

Vendre chat en poche. — Vendre une chose sans l'avoir montrée. (ACAD.)

C'est mal achat de chat en sac.

(*Adages François*. XVI^e siècle.)

Cf. QUITARD. *Dict.*, p. 210.

Une fille toujours a quelque fer qui loche;
— Oh, cousin, n'allez pas acheter chat en poche.

(REGNARD. *Le bal*, scène 7.)

Cité par FORIR. *Dict.*

Po pau qu' ça continowe, i n'y âret pus nou s'eret,
Ni nou risse d'esse trompé, d'ach'ter ès sèche on chet.

(M. THIÉRY. *Les saisons*. Poème. 1860.)

CHAFETTE.

Divant d' dire li fin mot, ji vous sins long messèche,
Vis rappeler qu'on n' prind nin on chet d'vin on sèche.

(HOVEN. *Li bouquette émacraléye*, Sc. 7. 1872.)

BASSE-ALLEMAGNE. — Man muss die Katze nicht im Sacke kaufen.

499. C'est l' louîrd chet qu'attrappe li soris.

LITT. C'est le lourd chat qui attrape la souris.

Se dit souvent des amoureux.

VAR. MARCHE.

Li bon chet prind les soris d' race.

500. Tos les chet sont gris dè l' nute.

LITT. Tous les chats sont gris pendant la nuit.

La nuit, il est aisé de se méprendre, de ne pas reconnaître ceux à qui l'on parle. Il signifie aussi que dans l'obscurité, il n'y a nulle différence, pour la vue, entre une personne laide et une belle personne. (ACAD.)

Pr. fr. — La nuit tous les chats sont gris.

Tous chats sont gris de nuit.

(OUDIN. *Curiositez françaises*. 1640.)

(1) Lia, elle. Catherine de Médicis.

Ostez la lumière et il n'y aura point de différence entre les femmes.

(Le père JEAN-MARIE. *Le divertissement des sages*. 1665.)

ON QUATRIÈME MASQUÉ.

Li riche, li p'tit camarade
Diguisé, fet l' même parade,
I s' vèyet d'so l' même habit,
Çou qui fait qui sont pareye
Et comme les chet divins l' nutèye
A l'ouye i sont turtos gris.

(DELCHÉF. *Les deux nêveux*. II, sc. 1^{re}. 1859.)

Puis s' dihand ès l' nutèye qui tos les chet sont gris,
Et qu'i n' fât nin qu' faisse el' r po happer les soris.

(DD. SALME. *Nom di hu, c'est madame*. 1877.)

NAMUR. Mais ça n'espèche nin qu'â l' nait tos les chet sont gris, et qu'adon on fait sovint des biestrie pa c' qu'on n'est nin r'connu.

(*Métologie, Minerve. La Marmite*. 1884.)

MONS. Au nute tous les cat sont gris.

BASSE-ALLEMAGNE. — Im Dunkeln sind alle Katzen grau.

501. I comprend bé minou sins dire mon cat.

(MONS.)

LITT. Il comprend bien minou sans dire mon chat.

Peu de paroles suffisent pour se faire comprendre d'un homme intelligent. (ACAD.) — *Intelligenti sat*.

Pr. fr. — A bon entendeur peu de paroles.

J'entend bien minou sans dire mon cat.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

Il entend bien chat sans qu'on dise minou.

(LEROUX. *Dictionn. comique*.)

Cité par FORIR. *Dict*.

MONS. El servante qui comprinnoit bé minou sins dire mon cat, répond, elle tout aussi vite : hé bien.

(MOUTRIEUX. *Troisième année des conte dès qué*. 1850.)

502. C'est l'loûrd chet qui happe li châr fou dè pot.

LITT. C'est le lourd chat qui happe la viande hors du pot.

Il faut se défier des sournois.

VARIANTE. C'est l' loûrd chet qu'attrappe li mi les ouhai.

VAR. STAVELLOT. C'est l' boigne chin qui happe lu live.

503. Qwand les chet sont-st-èvoÿe, les soris sont maisse.

LITT. Quand les chats sont partis, les souris sont maitresses.

Quand les maitres sont absents, les valets se divertissent.

En l'absence des chefs, des maîtres, les inférieurs, les écoliers se divertissent. (LITTRÉ.)

Ou chat n'est sorices reveclent.

(*Proverbes del vilain*. XIV^e siècle.)

Si feles absunt, mures adsunt.

(LEJEUNE. *Proverbia familiaria*. LEODII. 1744.)

J'a l'hon posse, ji n'y sos nin tourmêté, mais qwand les chet sont-st-évôye, les soris danset.

(*Inc sise amon J'han Pierre*. Dialogue. 1858.)

Qwand l'chet est-st-évôye les soris fet vol'ti l'fiesse, tot dreut qu' Freuthier eûrit dishâgné, sî feumme si mettât à ramehî avâ l' tour.

(G. MAGNÉE. *Baitri*. Conte. 1865.)

MALMEDY. Qwand les chet sont fou dè manège, les surus sont maisse.

(*Arm. wall. do l'samène*. 1885.)

JODOIGNE.

Quand l'chet est sourten, l'soreu danse.

NAMUR. Qwand les chet sont fou de l' mauchonne, les soris danse-nu sus l' tauve.

ROUCHI.

Quand les cats sont au guernier les soris dans'té.

(HÉCART. *Dict.*)

PICARDIE. Quand chés cos sont au guernier, chés souris dans'tent.

(CORBIET. *Glossaire*.)

BASSE-ALLEMAGNE. — Wenn die Katze nicht zu Hause ist, tanzen die Mäuse auf dem Tische (auf Tischen und Bänken).

504. Tapez on chet ès l'air, i r'toum'ret so ses patte.

LITR. Jetez un chat en l'air, il retombera sur ses pattes.

On ne peut se défaire de ses habitudes ; on revient toujours à sa manière d'être.

Il est comme le chat qui retombe toujours sur ses pattes, se dit d'un homme adroit qui sait toujours se tirer d'affaire. (LITTRÉ.)

Pr. fr. — Faire comme les chats, tomber sur ses pattes.

(OUDIN. *Curiositez françaises*. 1640.)

« Les chats, et plusieurs animaux du même genre, comme les fouines, putois, renards, tigres, etc., quand ils tombent d'un lieu élevé, tombent ordinairement sur leurs pattes, quoiqu'ils les eussent d'abord en enhaut et qu'ils dussent par conséquent tomber sur la tête. Il est bien sûr qu'ils ne pourraient pas par eux-mêmes se renverser ainsi en l'air, où ils n'ont aucun point fixe pour s'appuyer. Mais la crainte dont ils sont saisis leur fait courber l'épine du dos, de manière que leurs entrailles sont poussées en enhaut, ils allongent en même temps la tête et les jambes vers le lieu d'où ils sont tombés comme pour le retrouver, ce qui donne à ces parties une plus grande action de levier.

Ainsi leur centre de gravité vient à être différent du centre de figure, et placé au-dessus, d'où il s'ensuit par la démonstration de M. Parent, que ces animaux doivent faire un demi-tour en l'air, et retourner leurs pattes en embas, ce qui leur sauve presque toujours la vie. La plus fine connaissance de la mécanique ne ferait pas mieux en cette occasion, que ce que fait un sentiment de peur, confus et aveugle. »

(*Histoire de l'Académie royale des sciences de Paris.*
Année MDCC. Pages 156 et 157.)

GRAHAY.

Ji v's y prind, savatte,
On v'veut comme les chet
R'tourner so vos patte,
Qwand vos fez l'plonquet.

(ALCIDE PRYOR. *Balvir so s'panse.* 1863.)

JACOB.

Voll' cial... fans eco 'ne sâye... Ca ji wage qui toratte,
Elle va, tot comme les chet, ritourner so ses patte,
(Ed. REMOUCHAMPS. *Les amour d'a Gêrd.* II, sc. 3. 1875.)

VERVIERS. Mais comme ô veut ô chet ritourner so ses patte,
I r'prit gosse po l's ouhai t't'allant r'vèyi les batte.
(POULET. *Li pèsonni.* 1860.)

MARCHE. Tos les chet r'toumet so leu patte.

NAMUR. I r'chonne nosse chet, i r'chait lodi sus ses pid.

CHARLEROL. TOINETTE.

Mossieu, vos arringet tout ça comme des gaye su in baston, mais mi, ji r'chai toudi sus mes pid, comme les marou.

(L. BERNUS. *Li malâde St-Thibau.* I, sc. 3. 1876.)

MONS. Les primiers jour ç'a a été tout sen, mais ç'a n'pouvoi nié toudi durer, i falloï bé qué l'cat ritombe sus ses patte in jour ou l'aute.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons.* 1855.)

VAR. MONS. R'kèyi su ses argot.

(SIGART. *Dict.* 1870.)

505. Avu ses âhe comme on chet d'vins on grusali.

LITT. Avoir ses aises comme un chat dans un groseiller.

Craindre de se remuer, de se blesser. — Être mal à l'aise.

Pr. fr. — Il est à l'aise comme un cheval dans une boutique de porcelaine.

VARIANTE. Fer des oïye comme on chet qu'arege divins on grusali.

ROUCH. I fet des grimaches comme un cal qui bot du vinaigue.
(HECART. *Dict.*)

VAR. TOURNAI. Y est contint comme in pourcheau dins in sac. — Ête comme eine mouque dins l'huile.

506. Les chet s'agriflet wisse qu'i polet.

LITT. Les chats s'agriflent où ils peuvent.

Mettre tout en œuvre pour se tirer d'affaire, pour venir à bout de ce qu'on a entrepris.

Pr. fr. — Faire flèche de tout bois.

507. On chet piède bin ses poyège, mais n'heut nin ses laidès manire.

LITT. Un chat perd bien ses poils, mais ne secoue pas ses mauvaises allures.

On ne se corrige jamais entièrement.

Pr. fr. — Chassez le naturel, il revient au galop. — Toujours souvient à Robin de ses flûtes.

Naturam expellas furca, tamen usque redibit.

Lupus pilum, non ingenium mutat.

Le loup alla à Romme et y laissa de son poil et rien de ses coutumes.

Le loup change de poil et non pas de naturel.

(Le père JEAN-MARIE. *Divertissement des sages*. 1665.)

Assueta relinquere durum est.

(LEJEUNE. *Proverbia familiaria*. 1741.)

Chat qui a accoustumé à prendre des souris ne s'en peut tenir.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

Cité par FORIR. *Dict.*

On-z-a bin raison d'dire qui l'chet piède ses poyège,

Mais ses manire, ma frick, rin n'les pout fer passer.

(Is. DORY. Couplets. 1879.)

TATENNE.

Qu'on a raison dè dire

Qu'on chet piède ses poyège, min jamàye ses manire.

(REMOUCHAMPS. *Li sav'tt.* II, sc. 8. 1858.)

VERVIERS. O leup piède ses poyège, mais n' piède nin ses manire.

(POULET. *Li pèsouni*. 1860.)

VAR. MARCHE.

DASCOLE.

Les poil do r'naud toumet, i n'ni r'vint des novai

I d'meüre todi r'naud, sins pleür cangi jamais.

(ALEXANDRE. *Li pèchon d'avril*. I, sc. 2. 1858.)

V. LAFONTAINE. *La chatte métamorphosée en femme*.

508. Il est ossi chaîpiou qu'on chet d'après l' Saint-J'han.

LITT. Il est aussi chétif qu'un chat d'après la Saint-Jean.

C'est-à-dire qu'un chat né après le jour de la Saint-Jean (24 juin). — Il est de fait que les chats nés après cette époque de l'année, sont toujours très frères, très frileux et faibles en santé.

FRIQUET.

Vorcial Chanchet.

MAYON.

Li pauve coirps divint ossi chaipiou qu'on chet d'après l'Saint-J'han.

(DEMOULIN. *Ji veux, ji n'poux*. II, sc. 3. 1858.)

509. Il époite li chet.

LITT. Il emporte le chat.

Sortir sans dire bonsoir. — Partir à la française, sans prendre congé.

Cf. L'expression *En catimini*.

Pr. fr. — Emporter le chat. Déménager complètement ; le chat étant de tous les animaux domestiques, le plus fidèle au logis. (LITTRÉ.)

Cité par FORIR. *Dict.*

510. C' n'est nin po rin qu' nosse chet n' polève chir.

LITT. Ce n'est pas pour rien que notre chat ne pouvait chier.

Se dit lorsqu'on a trouvé une erreur dans ce qu'on faisait, quand on a surmonté l'obstacle qui entravait un travail, une affaire.

511. Vieux cat, jône soris. (TOURNAI.)

LITT. A vieux chat, jeune souris.

Manière de parler proverbiale pour dire qu'à un homme sur le retour, il faut une jeune femme ; marque surtout la préférence qu'ont les vieux pour les jeunes.

Comp. La chanson du sire de Franboisy.

FRAMERIES. In vieil proverbe qu'on cite ein no villache,
Et qu'est conneu ein Chine comme à Paris,
Pou consoler les gins d'in certain ache
Dit qu'au vieil cat, i faut des jônes soris.

(*A cinquante ans*. Chanson. Arm. borain. 1890.)

512. Méchant comme in cat bocheu. (TOURNAI.)

LITT. Méchant comme un chat bossu.

Homme colère, hargneux. — On sait que les chats furieux font le gros dos.

513. Fer voler l' chet. (VERVIERS.)

LITT. Faire voler le chat.

Vouloir faire quelque chose d'extraordinaire et n'y pas réussir.

DU CHAT VOLANT (ORIG.).

« On a beaucoup parlé du chat volant de Verviers, et on a, dans plusieurs bibliothèques, un poème imprimé à Amsterdam, rempli de plaisanteries sur ce chapitre.

« Rien de plus vrai qu'on y fit la tentative, l'an 1641, d'en faire voler un. On s'en est extrêmement moqué, et on a couvert de ridicule ceux qui la firent ; cependant elle pouvait aussi bien réussir que les Mongollières ou ballons aérostatiques ; car on avait employé les mêmes moyens pour faire voyager ce chat dans les airs. On l'avait attaché à quatre vessies qu'on avoit gonflées avec du gaz ; on n'a rien fait de plus pour élever les ballons que de les en remplir aussi.

« Pour rendre l'animal plus léger, on le fit purger, et un apothicaire, nommé Saroléa, lui administra un clystère. Il fut ensuite porté en grande cérémonie sur la tour de l'église paroissiale, d'où il fut lancé, en présence d'une partie de la magistrature, qui avait pris la peine d'enjamber tous les escaliers de la tour, pour voir de plus près le chat fendre les airs ; mais au lieu de s'élever, comme le ballon, il tomba tout uniment du haut en bas, sans pourtant se faire aucun mal. Les quatre vessies firent l'effet du parachute.

« Depuis ce temps-là, quand quelqu'un fait une sottise, on dit qu'il a fait voler le chat ; c'est une expression proverbiale des Verviétois. »

(DETROOZ. *Histoire du marquisat de Franchimont*. II^e partie. 163. Liège, 1809.)

Cf. Le chat volant de la ville de Verviers ; histoire véritable arrivée en 1641. Poème publié en 1841, par ANGENOT.

M. Ulysse Capitaine (*Biogr. liégeoise*, p. 75) raconte comme suit l'histoire du *chat volant* :

« Saroléa, pharmacien, né à Cheratte, mourut le 14 mai 1682 à Verviers, où il exerçait depuis longtemps sa profession.

« Saroléa, sur les indications d'un certain Collinet, du village de Heusy, prétendit, en 1641, avoir trouvé le moyen de faire voler un chat, à l'aide de vessies remplies de gaz. Voulant que ses compatriotes fussent témoins de cette importante découverte, il obtint des magistrats de Verviers l'autorisation d'annoncer l'expérience à son de trompe. Au jour fixé, on fit purger le chat pour le rendre plus léger, on lui attacha à chaque patte une vessie remplie de gaz, puis on le porta en grande cérémonie sur la tour de l'église paroissiale, d'où il fut lancé dans l'espace, en présence du bourgmestre et de toute la population de Verviers. Mais, au lieu de voler, le chat tomba tout uniment par terre. Saroléa fut traité de charlatan et couvert de ridicule.

« *Faire voler le chat* est resté une expression proverbiale à Verviers, pour dire : *promettre plus qu'on ne peut tenir, faire une sottise avec éclat*.

« La tentative de Saroléa fournit à l'un de nos poètes, le baron de Walef, le sujet d'un petit poème burlesque et satirique qu'il publia en 1730, sous ce titre :

« *Le chat volant de la ville de Vervier, histoire véritable par*

Monsieur Willem Crap. — A Amsterdam (Liège), chez Jacque Le Franc, à l'enseigne du Chat-Botez, in-12 de 21 pp.

“ Cette pièce pseudonyme, devenue aujourd'hui d'une excessive rareté, n'a pas été reproduite dans les œuvres du baron de Walef. Le poète Angenot la fit réimprimer en 1841. (*Verviers, Angenot, fils*, in-8 de 31 pp.) Il ajouta un correctif qu'il fit suivre d'une chanson anonyme composée vers la fin du XVIII^e siècle, sous le titre de *La queue du chat volant de la ville de Verviers*. „

V. Nautet. *Notices historiques*, t. I, p. 83.

N. B. L'idée de SAROLÉA n'est qu'une modification de celle de CYRANO DE BERGERAC (*Histoire comique de la lune*).

Vos l'kinohez, il est d'Vervi
D'eisse veye qu'a fait voler ine biesse,
Et qu'a d'hité tote cisse noblesse,
C'esteut on chet, selon l'histoire.

(*Pasquëye faite a jubilé Dom Bernard Godin. 1764.*)

VERVIERS. I ohe bin fê creûre à totes les gins
Quu les chin hawet po les quawe,
Qu'les chet volet comme des balawe.

(*Le rol du chat de Verviers. Chant burlesque. XVII^e siècle.*)

VERVIERS. Lu pus sùti n' promettret
Qu'i n'fret jamaye voler l'chet.

(*RENIER. Spots rimés. 1871.*)

514. Fer dè l' bolëye po l' chet.

LITT. Faire de la bouillie pour le chat.

Prendre de la peine pour faire quelque chose qui ne servira à rien. (ACAD.)

Pr. fr. — Faire de la bouillie pour les chats.

ST-QUENTIN. Cha s'ra du lait bouli pour chés kats.

SPA. I n' vunin nin comme on d'héve
Fer dè l'boleye po les chet
Vive les électeur, o gué !

(*A tir des braiyd. Pasquëye, vers. 1845.*)

VAR. MALMEDY. Fer d'l'ovrege du poutrain.

515. I n'y a nin d'quoi batte on chet.

LITT. Il n'y a pas de quoi battre un chat.

L'affaire, la faute dont il s'agit n'est qu'une bagatelle. (ACAD.)

Pr. fr. — Il n'y a pas là de quoi fouetter un chat.

VARIANTE. Quêlle mohon, li d'héve-l-on, on n'y sé batte on chin.

(*DEMIN. Parole d'à Socrate. Fève. 1852.*)

VAR. NIVELLES. I n'a né d'quoi batte on chi.

LILLE. J'va te conter m'n affaire et j'espere
Qu'i n'y a point d'quoi fouetter un cat.

(*DESROUSSEAUX. Chansons lilloises. 1853.*)

516. Les éfant des chet magnet volti des soris.

LITT. Les enfants des chats mangent volontiers des souris.
Ordinairement les enfants tiennent des mœurs et des inclinations de leurs pères. (ACAD.)

Pr. fr. — Tel père, tel fils. — Bon chien chasse de race. — Bon sang ne peut mentir.

Improbiorum improba soboles.

Cité par FORIR. *Dict.*

Après Pâque divinez-v' mèyeu ?
Po v's el bin dire, wère ji n'el creu,
L'éfant de chet magne les soris
Sins qui s'père ni li àye appris.

(RENARD. *Mathieu Laensberg*. 1844.)

Çou qu'c'est qui l'naturel.
. à l'primire occasion
Comme s'on aveu rèchi ès Mouise
I roûveye tot et si r'prind s'couse.
Ossi c'est d'on vi spot, l'eximpe qui ji l'a pris
Todi l'éfant d'on chet magne volti les soris.

(BAILLEUX. *Li cate cangèye à femme*. Fàve. 1851.)

Li prince di Stav'leû... s'apinsant qui les éfant des chet magnet volti les soris...
i li sonlà, etc.

(G. MAGNÉE. *Li cren'quint dè prince abbé di Stav'leû*. 1867.)

NAMUR. Sins trop l' sorbatte, i faut qu' jônesse si passe,
L'éfant d'on chet mougne volti des soris.
(WÉROTTE. *Jean Joseph divint vi*. Ch. 1867, 4^e éd.)

BEAURAING. I brigaudet partout, i n'ainmet nin li s'cole,
I juret ja eomme vos, d'jet des moaigès parole,
On éfant d' chet dit-st-on mougne volti des soris.
(VERMER. *Les solée*. 1862.)

CHARLEROI. Éfant d'chet mougne volti soris.

MONS. Éfant d'eat miû voltié sorite.

TOURNAI. Infant d'eat ming'te volontiers soris.

JODOIGNE. Éfant d'chet mougne volti des soreu.

PICARDIE. Qui vient de bon cat, volontiers surque.

(CORBLET. *Gloss*. 1851).

Prov. valaque. Ce qui naît de la chatte attrape des souris.

517. I gn'a nou chet qui n'grette.

LITT. Il n'y a aucun chat qui ne gratte.

Chacun sa nature.

VAR. JODOIGNE. Éfant d'chet grette volti.

518. Li chet s'frotte podri l'orèye.

LITT. Le chat se frotte par derrière l'oreille.

Il va pleuvoir.

519. I vind des boignes chet podri les Mèneu.

LITT. Il vend des chats borgnes derrière les Mineurs.

Il a une existence problématique.

N. B. Derrière l'église Saint-Antoine (autrefois des Mineurs), à Liège, il y a une rangée d'échoppes. C'est le quartier-général des fripiers (*vi-wari*).

I s'dihève de mesti des bonteu-foû, et s'enne aveut-i wère miné nol aute qui d'vinde des boignes chet dri les Mèneu. (G. MAGNÉE. *Baïwi*. 1863.)

520. Jower po ses chet. (PAYS DE HERVE.)

LITT. Jouer pour ses chats.

Jouer chacun pour son compte, jouer à comptes particuliers.

— Se dit dans tout jeu à *partners*.

521. Chet chondé a pen d' l'aiwe foide. (JODOIGNE.)

LITT. Chat échaudé a peur de l'eau froide.

Quand on a éprouvé quelque grande peine, quelque désappointement, on en redoute jusqu'à l'apparence. (LITTRÉ.)

Pr. fr. — Chat échaudé craint l'eau froide.

VAR. JOURNAL.

Quand on a été piqué on r'tire s'deogl.

522. Ch'est comme in cat à l'agonie, i fet acore sintir ses greaux. (TOURNAL.)

LITT. C'est comme un chat à l'agonie, il fait encore sentir ses griffes.

Il fait le mal tant qu'il peut.

523. Quand l' chet grette ès ramon, signe di vint ; podri l'orèye, signe di plaive. (JODOIGNE.)

LITT. Quand le chat gratte sur le balai, c'est signe de vent et derrière l'oreille, c'est signe de pluie.

524. I ravisse les chet, c'est rare qwand i s' trèbouhe.

LITT. Il ressemble aux chats, c'est rare quand il trébuche.

C'est un homme qui a de la chance, qui réussit, qui n'éprouve pas de revers.

525. Fer s' chet.

LITT. Faire son chat.

Faire des économies, ramasser un petit pécule, et en mauvaise part, détourner ce qui doit revenir à d'autres.

Cité par FORIR. *Dict.*

THOMAS.

Si Mareye a jâsé, c'est qu'i gn'a quéque saquoi.
Di Tonton c'est l'woisenne, et po l'moumint, mutoi
Qu'mes cousin fet leu chet.

(AL. PECLERS. *L'ouvrège d'à Chanchet*. Sc. 2. 1872.)

Et malgré l'vôye de progrès
Et l'sciince
Les voleûr fet ni leu chet
Qu'on n'el pinse.

(G. DELARGE. *Mathieu Laensberg*. 1886.)

VAR. TOURNAI.

Faire s' burre.

526. Li chet a mognî l' vessie. (JODOIGNE.)

LITT. Le chat a mangé la vessie.

Parfois on ajoute : l' n'a lèyi qu' les deux orèye.

Vous nous contez une blague, un mensonge, une vanterie.

CHATEAU.

527. Fer des chestai en Espagne.

LITT. Faire des châteaux en Espagne.

Faire de beaux projets qui ne peuvent pas se réaliser. — Se repaître de chimères. (LITTRÉ.)

Faire des châteaux en Espagne.

(Le Père JEAN-MARIE. *Le divertissement des sages*. 1665.)

Cité par FORIR. *Dict.*

Or çou qu'i gn'a dispôye pau d' tîmps
On jône l'indron, à doux mintin,
Là, d'vins ine veye mohon d' campagne
Féve des bais chestai en Espagne.

(J.-J. HANSON. *Li Iliade travestîye*. Ch. IX. 1780.)

Li ci qu'a fait li cir et les montagne
A d'né de l' jôye àx pauve comme àx rinti,
Quoirans l' bonheur àx chestai ès l'Espagne,
Po l' jôye di s' raffi.

(A. HOCK. *Li jôye di s' raffi*. Ch. 1856.)

NAMUR.

I hnes quitte po ses chestia en Espagne
I r'prind s' loyet comme s'i n'aveut rin sti.

(J. COLSON. *L'héritance du Gaspard*. Ch. 1862.)

CHATOUILLER.

528. Si cati po s' fer rire.

LITT. Se chatouiller pour se faire rire.

On dit aussi : Il n'fât nin s'cati po s'fer rire.

S'exciter à la gaieté, à la joie pour un faible sujet ; même sans sujet. (ACAD.)

Pr. fr. — Se chatouiller pour se faire rire.

Cité par FORIR. *Dict.*

L'aute vi raconte ine pitite quolibette
L'aute po l' fer rire i fât qu'i s' grette.

(*Pasquète so les séminarisse*. 1735.)

Or çou qu'i gn'a, portant l' bai sire,
S'caleye comme on dit po s' fer rire,
Et fait à brave Henri l'affront
Di li mostrer si laid trô rond.

(HANSOY. *Li Hinriade travesteye*. Ch. VIII. 1780.)

SPA. Parlans on pau d' ces biesse
 Tu r'but des humain,
 Du ces bornèyes tiesse
 D' ees crapuleux vârin
 Qwand n' savut pus quoi dire,
 I s' guittiet po s' fer rire.

(JEUN. *Pasquèye*, 1814. Recueil de Body.)

MARCHE. I vaut mî s' chôpiet po s' fet rire,
 Qui d'lachel li s'eret qu'on n' pout dire.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

VAR. NAMUR. Quéqui ses pid po fer rire ses ortet.

JODOIGNE. Vaut mia s' quéqui po s' fer rire,
 Que dè dire one saquoi qu'on n' pout ni dire.

CHARLEROI. L' garçon fiet dins l' palais, c' qu'i v'let pou s' diverti,
 Mais su s' vie, i n' p'let né sorti;
 I jouwet à l' tourpine, a l' galine et àx guie
 On l'auret chaupii pou qu'i rie.

(L. BERNUS. *L' huzard eiet l' moiche chance*. Fauve. 1873.)

AUVERGNE. Poutoun et le brave La Hire
 Se chatouillout tos doux par rire.

(FAUCON. *La Henriade de Voltaire en vers burlesques auvergnats*. Ch. VII. 1798.)

CHAUD.

529. I n'ya rin d'trop chaud ni d'trop freud por lu.

LITT. Il n'y a rien de trop chaud ni de trop froid pour lui.

Se dit d'un homme avide, qui veut trop avoir, qui prend de toutes mains. (ACAD.)

Pr. fr. — Il ne trouve rien de trop chaud ni de trop froid.

I n'ya rin d' trop chaud ni d' trop freud por lu, i el prendrent so l'tiesse d'on tigneu.

(REMACLE. *Dict.*)

MENSCHEUR.

Il esteut tel'mint agisté ès s' mohonne qu'i n'y aveut rin d' trop chaud ni d' trop freud inte di zell.

(DD. SALME. *Pris d'vins ses lèce*. II, sc. 3. 1880.)

CHAUDEAU.

530. Quand t'aras fait l' caudieau, faudra l' boire.

(MONS.)

LITT. Quand tu auras fait le chaudeau, il faudra le boire.

Quand l'affaire est engagée, il n'y a plus à reculer. (ACAD.)

Pr. fr. — Le vin est tiré, il faut le boire.

MONS. Ouais mé, il avoi fait l'caudieau, i fouloi l'boire.
(LETELLIER. *Armonaque dé Mons.* 1849.)

Quand t'aras fait l'caudieau, faudra l'humer.
(MOUTRIEUX. *Des nouveaux conte dé quié.* 1850.)

VARIANTE. FLOKET.

Ji veus qu' nos estans logi à 'ne belle esseigne, cial.

GILLIS.

Li bire est sèchèye, i fât l'beûre.

(DD. SALME. *Les rabrouhe.* Sc. 6. 1882.)

VAR. MARCHE. Quand l' verre est vûdet, i l' faut beûre.

CHAUDRON.

531. On n'attind nin l' velle de l' procession pour
recurer ses coderlat. (TOURNAI.)

LITT. On n'attend pas la veille de la procession pour récurer
ses chaudrons de cuivre.

On n'attend pas le dernier moment pour faire une chose
indispensable.

CHAUFFER.

532. Çou qui n' chaffe nin por vos, lèyiz-le cûre po
ine aute.

LITT. Ce qui ne chauffe pas pour vous, laissez le cuire pour
un autre.

On ne doit pas rechercher une demoiselle si on ne veut pas
prétendre à sa main.

VARIANTE. Çou qu'on n' vout nin magnî crou, on l' lait cûre po ine aute.

CHAUSSÉ.

533. Ni riez nin d'on mâ châssi,
Vos soler polet s' kihyi.

LITT. Ne riez pas d'un individu mal chaussé,
Vos souliers peuvent se déchirer.

Ne riez point d'un malheureux, l'adversité peut vous
atteindre. — Ne insultes miseris.

Ne vous moquez pas des mal chaussés, vos souliers perceront.

(OUDIN. *Curiositez françoises.* 1640.)

Il ne se faut jamais moquer des misérables.

(LAFONTAINE. *Le lièvre et la perdrix.*)

MARCHE. Ni v' moquez nin des mau chausset,
On-z-a tortos do l' pône assel.

(ALEXANDRE. *P'tit corti.* 1860.)

JODOIGNE. L' ce que rit d'on mau chaussi iret quéque fie à pid tot t' chau.

CHEMIN.

534. Courir po quate kemin. (Mons.)

LITT. Courir par quatre chemins.

Ne pas s'expliquer franchement, chercher des détours. (ACAD.)

Pr. fr. — Il ne faut pas aller par quatre chemins.

MONS. Ainsi, sans couri po quate kemin, enne faisons nié droguer nos chers lecteur.

(MOUTRIEUX. 3^{me} année des conte de quié. 1851.)

NAMUR. I s' décide à fer v'nu li méd'cin Garalchite, on vi d'la vieille, qui n'y alleuve nin pa quate chemin et qui vos digeuve tot d' suite si vos d'vîz fer voss^e testamint.

(*La Marmite*, gazette. 1889.)

METZ. Les gens veuillent ate sarvis comme de juste et d' rayons,
Faut ete sur quate chemins, allaye dans les bocherayes.

(GEORGEX. *Histoire véritable de Vernier, maître tripier.*
Dialogue patois messin. 1798.)

535. Il est todi so champ, so vôte.

LITT. Il est toujours sur champ, sur voie.

Il est toujours en route, il n'est jamais au logis.

Pr. fr. — Il est toujours par voies et par chemins.

Je n'irai par monts et par vaux
M'exposer aux vents, à la pluie.

(LAFONTAINE.)

Il est toujours à la voye.

(OUDIN. *Curiositez françoises.* 1640.)

Cité par FORIR. *Dict.*

I li fâreut des rôbe di sôye,
Des dintelle et des falbala,
Et d'esse todi so champ, so vôte.
Cori les bal, fer des grands r'pas.

(AUG. HOCK. *Li trifogne.* Ch. 1855.)

Et so l' timps qu' tos les deux, v's estez so champ, so vôte,
Qui louke à vos éfant? Vosse siervante, cisse cànôte.

(ED. REMOUCHAMPS. *Les deux voisin.* 1876.)

LILLE. Il est toudi par camp et par voe.

(VERMESSE. *Voc. du patois lillois.* 1861.)

BASSE-ALLEMAGNE. — Immer auf den Beinen sein.

536. On n' vent qu' lu et les chin avà les vôte.

LITT. On ne voit que lui et les chiens sur les chemins.

Même sens que le précédent.

NIVELLES. On n' voit qu' li et les chi su les rue.

537. J'a fait vôte à dreûte.

LITT. J'ai fait route à droite.

Je n'ai ni perdu ni gagné. — Mes gains sont insignifiants.

VARIANTE. J'a fait *recht weg*.

Expression du jeu de quilles.

538. L' ci qui sût l' dreûte vôte ni s' toide mâte.

LITT. Celui qui suit le droit chemin ne se tord (ne se perd) pas.

Celui qui procède avec sincérité, avec loyauté, sans nul artifice, ne craint pas de se fourvoyer.

La ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre. (LEGENDRE.)

Ainsi finie cisse longue pasquète
Qu'on deut fer k'nohe tot avà l'vète,
Po mostrer qu' les anti-jureux
Vont très k'toird, pinsant aller dreut.

(*Apologèye des priesse qu'on fait l'sermint*. 1793. B. et D. Choix de chansons.)

Qwand on va l' dreûte vôte, nosse dame, on est-st-aoureux.

(A. HOCK. *La famille Mathot*. 1872.)

JULIEN.

Ji veus bin 'qui rin n' toûne bin à ci qui n' sût nin l' dreûte vôte.

(DD. SALME. *Li germalle*. Sc. 10. 1883.)

CHARLEROL.

TOINETTE.

Quand on moaise vout d'aller comme eune vie chavatte, eune mesquenne qui voit 'ne miette pus lon qué l' débout de s' nez doit li parler à s'barette pou l'ermette dins l' doite vôte.

(L. BERNUS. *L' malade St-Thibau*. 1, sc. 3. 1876.)

JODOIGNE. L' ce que sut l' doite vôte, ne stoidé ni l' pid, ne s' piede jamais.

539. Tote vôte môte à Rome.

LITT. Tout chemin mène à Rome.

On peut, de diverses manières, arriver au même but. (LITTRÉ.)

Pr. fr. — Tout chemin mène à Rome.

Il fut un temps où ce dicton était littéralement vrai : alors, en effet, tout chemin était une voie militaire partant de la Ville éternelle, et construite par les Romains vainqueurs pour assurer leurs possessions en pays conquis.

Cité par FORIR. *Dict.*

Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses,
Tous chemins vont à Rome, ainsi nos concurrents
Crurent pouvoir choisir des sentiers différents.

(LAFONTAINE. *Fable* 27. Livre XII.)

Mons. Bon quoi s'que ça fait, Zabelle, tous les qu' min conduite t'à Rome, qu'on dit.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons*. 1879.)

Un touriste en excursion à Malchamps, rencontra un vieux paysan et lui demanda quel était ce chemin de la Vequée dont

on ne se servait plus. La réponse du vieil Ardenais est curieuse : « *Mon père m'a dit qu'en suivant exactement cette voie, on arrivait à Rome.* » La naïve réponse du paysan est en somme l'expression exacte de la vérité.

(H. SCHUERMANS. *Spa, les humes fagnes*. 1886. Note transmise par A. BODY.)

540. I tape des hamme ès l'vôye.

LITT. Il jette des bancs (des tabourets) dans le chemin.

Il cherche à détourner le fil de la conversation. — Il entrave les affaires.

Cité par FORIR. *Dict.*

S'i sont vèf, c'est l'mâlheur, s'i sont joyeux, c'est l'jôye

I s'y prindet d'manire à mette on hamme ès l'vôye.

(G. DELARGE. *Une copenne conte les pek'teux*. 1873.)

VERVIERS.

LU R'NAU.

..... Nos y vairans, çoula va comme one sôye,

I n'y a qu'ci castor là, qu'est-st-on fier hamme ès l'vôye.

(XHOFFER. *Les biesse*. I, sc. 10. 1838.)

VERVIERS.

BAPTISSE.

Tu païse quu les çaisi et les maisse, c'est des hamme,

Qui sayèt d'vins leu vôye, tofer du mette des hamme.

(RÉMON. *Hairi et Baptisse*. 1872.)

JALHAY.

MAJENNE.

Avoz-v' co on hamme à mette ès l'vôye ? I v' groule one saquoi ès vête duspôye bin longlimps.

(XHOFFER. *Les deux soroche*. I, sc. 7. 1861.)

JODOIGNE.

I tappe des pire avau les vôye.

541. I gn'a bin cint pid d'mâle vôye.

LITT. Il y a bien cent pieds de mauvais chemin.

Il s'en faut de beaucoup ; vous êtes loin de la vérité ; vous n'avez pas deviné juste.

Pr. fr. — En tout pays, il y a une lieue de méchant chemin, c'est-à-dire : il n'y a point d'affaire où l'on ne trouve des difficultés. (LITTRÉ.)

542. I deut l'vôye à St-Linà.

LITT. Il doit le chemin (le pèlerinage) à St-Léonard.

Il l'a échappé belle, il revient de loin.

ST-LÉONARD, patron des houilleurs.

Cité par FORIR. *Dict.*

Elle rimercia l'binamé bon Diu di li avu sechi cisse sipenne la foû de pid, et k'fessa qu'elle divêve ine vôye à St-Linà.

(G. MAGNÉE. *Batri*. 1863.)

VAR. JODOIGNE.

I doit l'vôye à Morlagneu. Il a prometteu l'vôye.

543. Miner so 'ne vôte qui n'a nolle pîre.

LITT. Conduire dans un chemin qui n'a pas de pierres.

Amener quelqu'un à céder, à subir notre loi ; prévoir toutes les objections.

Pr. fr. — Mener quelqu'un par un chemin où il n'y a point de pierres.

Mons.

Ti mène tout comme

Douzett'mint t' n' homme.

Pa 'n' ein p'tit qu' min qui n'a nié ein cayau.

(J.-B. DESCAMPS. *Ereette pou fière ein bieu mainmache*. Ch. 1852.)

Atteignez eine minute, qu'all' dit, nous s'ein allons vous foere passer par eine voyette qui g'n'aura pau d' cailleux. (GOSSEU. *Lettres picardes*, 1845.)

544. Ête su l'route de Pic-au-Vent. (TOURNAI.)

LITT. Être sur la route de Pic-au-Vent.

Avoir un commencement de folie.

(La route de Pic-au-Vent, chaussée de Douai, conduisait autrefois à l'établissement des aliénés à Froidmont.)

545. Aller s'petit bonhomme de qu' min. (TOURNAI.)

LITT. Aller son petit bonhomme de chemin.

Faire ses volontés sans se soucier de ce qui peut en résulter.

Mener ses affaires adroitement et sans éclat. (LITTRÉ.)

546. Faire du qu' min d' pontrin. (TOURNAI.)

LITT. Faire du chemin de poulin.

Faire des démarches, des courses inutiles.

547. L'ci qui d'mande si vôte, c'est qu'il est pierdou.

LITT. Celui qui demande son chemin, c'est qu'il est perdu.

Réplique à ceux qui s'imaginent que la question qu'on leur adresse n'est pas sérieuse.

548. C'est co pu vî qu' les ch'moin. (CHARLEROI.)

LITT. C'est encore plus vieux que les chemins.

Fort vieux, très connu. (LITTRÉ.)

Pr. fr. — Vieux comme les chemins.

CHARLEROI. Arrive in vi baudet qui v'net d'Mon seu Marcienne.

Il estet co pu vî qu' les ch'moin.

(L. BERNUS. Fable.)

Mons. C' t'enne vérité co pus vieille que les qu'min d'elle moudrée. (On croit que moudrée signifie meurtre.) (SIGART. *Dict.*)

NIVELLES.

D'in costé c'est-st-enne boigne, et d' l'aute elle est berlue,

Sâle, vie austant qu' les ch'min, padri, pad'vant bossue.

(M. RENARD. *Les aventures de Jean d' Nivelles*. Ch. II, 3^e éd. 1890.)

CHEMINÉE.

549. D'avant qu' les ch'minèye ni sèyesse so les teut.

LITT. Avant que les cheminées ne soient sur les toits.

Avant le point du jour, de très grand matin. Avant qu'il ne fasse assez clair pour distinguer les cheminées sur les toits.

Pr. fr. — Dès que les chats seront chaussés.

(LEROUX. *Dict. comique.*)

I révintit tot l' monde, durant 'ne samaine ou deux,

D'avant qui les ch'minèye ni fourit so les teut.

(THIRY. *Ine cope di Grandiveux.* 1859.)

SERVAIS.

Kimint don, vos v's avez surmint lèvé qui les ch'minèye n'estit nin co so les teut, tot l'câbaret est d'jà r'mettou à pont.

(BRAHY. *Li bouquet.* II, sc. 2. 1878.)

VAR. MONS. I s' lève avant que l' diale n'eusse mis sé maronne.

(J.-B. DESCAMPS. Ch. 1844.)

VAR. MONS. Comme d'effèt, l' lîndemain au matin, Baptisse s'in va appeler Colas quatre pied d'avant l' jour.

(LETELLIER. *L'ours èiè les deux compère.* Fève. *Arm. de Mons.* 1859.)

VAR. TOURNAI. Ète en veoè avant que l' diable a mis ses bottes.

VAR. LILLE. Et qu' vèyant chir, tous ces chochons

Ont mis tertous leus biell's capottes,

Avant que l' diale euch' mis ses bottes.

(DESROUSSEAUX. *Chansons lilloises.* 1854.)

VAR. DOUAI. Quand que j' devros dequinde d'min lit avant que l' diale qu'il ait mis ses culottes, comme un dit à Douai.

(DECHRISTÉ. *Souv'nirs d'un homme d' Douai.* 1856.)

Magré qu'i m'a dit qu'y savot levé avant que ch' soleil qu'il eue mis ses culottes.

(DECHRISTÉ. *Souv'nirs d'un homme d' Douai.* 1857.)

CHEMISE.

550. C'est-st-ine belle putain, et s' n'a nolle chimihe.

LITT. C'est une belle prostituée, mais elle n'a pas de chemise.

Les apparences sont belles, mais la réalité est à peu près nulle.

Les apparences sont trompeuses, souvent un grand étalage cache une profonde misère.

Pr. fr. — Habit de velours, ventre de son.

551. Pus près tint s' chimihe qui s' cotte.

LITT. Plus près tient sa chemise que sa jupe.

Les intérêts personnels sont plus forts que les autres. (ACAD.)

Pr. fr. — La peau est plus proche que la chemise.

VARIANTE.	Li ch'mihe attint pus qui l' cotte.
NAMUR.	Pus près va s' chimiche qui s' cotte.
MONS.	Pus près va s' quemihe qué s' cotte.
VERVIERS.	Près m' cotrai, co pus près panai.
MALMEDY.	Près est m' cotrai, Èco pus près m' panai.
JODOIGNE.	Le pia est pé près parint que l' chemige.
PICARDIE.	S' kemise est pus près qu' sin gartin.

(CORBLET. *Gloss.*)

La chemise me touche de plus près que le manteau.

Le genouil est plus proche que la jambe.
(PÈRE JEAN-MARIE. *Le divertissement des sages*. 1665.)

Ma chair est plus près que ma chemise.
(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

Plus près m'est char que m'est chemise.
(Chron. de Godefroid de Paris. XIII^e siècle.)

Près est ma coste, plus près est ma chemise.
(Prov. gallic. 1519.)

Tunica proprior pallio est. (PLAUTE.)

CHERCHER.

552. Cache après, c'est su l' Flénu. (MONS.)

LITT. Cherche après, c'est dans le Flénu.

Ce proverbe (calembour) se dit habituellement aux personnes qui ont perdu quelque chose et qui disent : *je cache après* (je cherche après).

Cache-après est le nom d'une houillère du Flénu (Hainaut).

MONS. Tant c'qu'a lés autes corrobolarateur dé l'armonaque, j'vos l's abandonne ; si vos volez savoir leu nom, adressez-vous à Cache-après.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons*. 1856.)

CHEVAL.

553. On ch'vâ d' mète càrlusse pout s' trébouhi.

LITT. Un cheval de mille florins peut se trébucher.

Il n'est point d'homme si sage, si habile, qui ne fasse quelquefois des fautes, qui ne se trompe quelquefois. (ACAD.)

Pr. fr. — Il n'est si bon cheval qui ne bronche.

Il n'est si bon cheval
Qui ne mette son pied mal.

Il n'y a si bon cheval qui ne devienne rosse.
(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

Non est tam bonus qui non cespitet equus.
(LEJEUNE. *Proverbia familiaria*. 1741.)

NAMUR. I n'y a pont d'si bon ch'fau qui n'bronche.

MONS. L' mèleux quévau peut chopper.

MONS. Mais surtout j'vos in prie, n'allez nié faire les maux pus grand qu'i n'sont, d'ayeurs vos savez bé qué l'meyeux quévau peut chopper, né pas.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons*. 1860.)

554. In bon ronchin pette ein pichant. (MONS.)

LITT. Un bon étalon pette en pissant.

On peut faire deux choses à la fois.

(SIGART. *Dict.* 1870.)

555. Brider si ch'vâ po l' quowe.

LITT. Brider son cheval par la queue.

S'y prendre maladroitement et à contre sens dans une affaire. (ACAD.)

Pr. fr. — Brider son cheval par la queue. -- Ecorcher l'anguille par la queue.

Cité par FORIR. *Dict.*

Mais pus estourdi qu'des biket

Po l'quowe i bridet leu bidet.

(J.-J. HANSON. *Les lusiade ès vers ligeois*. Ch. III. 1783.)

VARIANTE.

Achèvans nos rapsodium

Ji sos on maisse l'aliborum;

J'a ciette bridé li ch'vâ po l' cou,

Ji sos avâ les fagne pierdou.

(*Pasquêye faite à l'occasion de jubilé d' dom Bernard Godin, abbé*. 1764.)

I vola fer trop l'etindou

Et i firi mâ s' compte.

C'esteut brider si ch'vâ po l' cou

Et vola comme on s' trompe.

(*Jubilé du père Janvier*. 1787.)

CONDROZ.

Si l' sogne d'on chin qui hawe

A spawlé leu roncîn,

I v's el bridet po l' quawe.

I n' prind pus l' moirs âx dint.

(DAMOISEAUX. *Li vèye di Craque-si-foirt*. 1871.)

VAR. MARCHE.

C' n'est nin po l' dri qu'on bride one âne.

STAVELLOT.

I n' faut nin ébrider lu g'vau po l' cou.

NAMUR.

On bride cor assez sovint l' baudet pa l' quenwe.

NIVELLES.

Brider l' chévaû pa l' queue.

JODOIGNE.

Ce n'est ni pa li d'dri qu'on breude se baudet.

BASSE-ALLEMAGNE. — Die Kuh beim Schwanz anfassén.

556. Il a s'tu à ch'vâ so s' maisse.

LITT. Il a été à cheval sur son maître.

Se dit d'un mari dont la femme porte les culottes et par

extension de tout individu qui croit être le maître d'une chose et qui ne l'est pas.

VAR. TOURNAI. I peut bin écrire à Saint-Georche, i est monté su l' diable.

557. Monter so ses grands ch'vâ.

LITT. Monter sur ses grands chevaux.

Prendre les choses avec hauteur, montrer de la fierté, de la sévérité dans ses paroles; élever sa voix et son geste avec chaleur et audace. (ACAD.)

Pr. fr. — Monter sur ses grands chevaux. — Monter sur ses ergots.

HIGNAR.

Avou ciste air doûmiesse
I monte so ses grands ch'vâ,
Hôla, vos v' frez dè mâ!
Vos estez trop hâbiesse.

(DE HARLEZ. *Les hypoconte*, I, sc. 3. 1758.)

L' mayeûr montant sus ses grands ch'vâ, li d'manda s'i louquive li cour po ine chaive di pivion des Lofâ.

(G. MAGNÉE. *Li houlotte*, 1871.)

MARCHE. Vo t' là sus tes hauts ch'vau, tu gueûle,
Pasqui j' les prend po des aveûle.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*, 1860.)

BASSE-ALLEMAGNE. — Sich auf's hohe Pferd setzen.

558. J'aime mî cori après mî ch'vâ qui dè l'ridressî.

LITT. J'aime mieux courir après mon cheval que de le relever. Un excès de vigueur vaut mieux qu'une faiblesse incurable.

VARIANTE. I vât mî cori après si ch'vâ qui d'el rilèvé.

559. Es' n'est gnié dévânt le g'vau, (MONS.) Qu'i faut apprester l' gouriau.

LITT. Ce n'est pas devant le cheval,
Qu'il faut préparer le collier.

Pour réussir il faut de l'adresse, de la dissimulation.

(SIGART. *Dict. du wallon de Mons*, 1870.)

VAR. ST-HUBERT. I n' faut nîn ach'ter l' brite duvant lu ch'vau.

560. Si li ch'vâ d'bois d'aousse esteut cial, i v' pitreut.

LITT. Si le cheval de bois d'août était ici, il vous donnerait des coups de pied.

Se dit quand quelqu'un avance un mensonge avéré.

TATENNE.

Si li ch'vâ d' bois d'aousse esteut cial i v' pitreut.

CRESPIN.

J'a todi oyou dire qui l' vi bois prind vite feu.

(REMOUCHAMPS. *Li sâv'ti*. I, sc. 5. 1858.)

VAR. HUY. Si li ch'vâ d' bois d'Nameûr vis oyéve, i v' moug'n'reut.

VAR. JODOIGNE. Se t' vas dire au ch'vau d' boit d'Nameûr, i t' donrot on comp d' pid.

VAR. NIVELLES. Allez raconter ça aux ch'vau d'bo dè l' rouche broque, vos n'arez pou d'ruade.

561. Les ch'vâ à vert et l' trôye àx gland.

LITT. Les chevaux au vert et la truie aux glands.

Chacun à sa place.

JODOIGNE. Chacun à s'place, le ch'vau ès stauve, le trôye ès rang.

562. Li père des bons ch'vâ n'est nin co moirt.

LITT. Le père des bons chevaux n'est pas encore mort.

Se dit pour déprécier un objet dont on a envie, pour insinuer qu'on peut trouver encore une chose semblable, même meilleure.

563. A ch'fau donné, on n' riwaite nin les dint.

(NAMUR.)

LITT. A cheval donné, on ne regarde pas les dents.

On doit accepter sans examen les cadeaux que l'on vous fait.

— Un don est toujours bien venu. (LITTRÉ.)

JODOIGNE. On ch'vau qu'on t' donne ne compte ni ses dint.

564. C'est l' pus baî ch'vâ fou d' mi stâ.

LITT. C'est le plus beau cheval (pris) hors de mon écurie.

Se dit ordinairement en jouant aux cartes pour montrer le regret qu'on éprouve de se défaire d'une belle carte.

565. L'esporon fait li ch'vâ.

LITT. L'éperon fait le cheval.

Un peu de sévérité est utile pour donner une bonne éducation.

(REMACLE. *Dict.*)

Il faut de la fermeté dans les affaires difficiles. (LITTRÉ.)

Pr. fr. — A méchant cheval bon éperon.

Tout cheval a besoin d'esporon.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1645.)

Cité par FORIR. *Dict.*

JODOIGNE. C'est ni le sporon qu' fait le ch'vau.

566. Miner li ch'vâ à l'aiwe po l' bride.

LITT. Conduire le cheval à l'eau par la bride.

Faire facilement les affaires. — Venir aisément à bout des personnes ignorantes.

VARIANTE.

Miner à l'aiwe po l' bèche.

567. Esse comme on ch'vâ d' gosson.

LITT. Être comme un cheval de blatier.

Être maigre, faible, minable.

I va montrer pa ses action
Qu'î n' rissonle nin à ch'vâ d' gosson.

(J. DEJARDIN. Chanson. 1844.)

Ossi hink qui des ch'vâ d' gosson,
Elle div'net ronde comme des posson
A Spâ.

(G. DELARGE. *Les aiwe di Spâ*. Cràmignon. 1873.)

568. Qui a s'tu bon morai, est bon grison.

LITT. Qui a été bon noiraud, est bon grison.

Celui qui n'a pas fait d'excès, doit avoir une verte vieillesse.

VERVIERS.

Bon morai, bon grisaî.

569. Qui s' wâde poutrin, si r'trouève roncin.

LITT. Celui qui se garde poulain, se retrouve étalon.

Celui qui a combattu avec succès la première effervescence de sa jeunesse, prolonge sa virilité.

2^e MASQUÉ.

On proverbe qui j'ô dire sovint,
Qui m' ripasse cialès l' tiesse,
Dît qui li ch'vâ qui s' wâde polin,
Si r'trouève divin s' vyesse.

(DELCHÉF. *Les deux nêveux*. II, sc. 4^{re}. 1859.)

VARIANTE.

Qui s' wâde polin, si r'trouève chivâ.

VERVIERS.

Qui jône si donne bonne govienne,
Mouët vi, co foirt comme one vienne.

(J.-S. RENIER. *Spots rimés*. 1871.)

570. Tempe quevieau, tempe careogne. (TOURNAI.)

LITT. De bonne heure cheval, de bonne heure charogne.

Qui commence la vie de bonne heure a une vieillesse précoce.

ROUCHI. Tempe quévau, tempe carone. (Celui qui mésuse de sa jeunesse, devient faible et infirme de bonne heure.)

(HÉCART. *Dict.*)

571. Monter l' blanc ch'vau. (VERVIERS.)

LITT. Monter le cheval blanc.

Faire banqueroute.

Monter sur l'asne.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

VERVIERS. Les carosse ont fait des grands mau
I ont fait trotter lu blanc ch'vau.

(*Pasquète*. 1780. *Recueil BODY*)

SPA. Si l' Dâphin a on rond dôs,
S' grand père n'a nin monté l' blanc ch'vau.

(*Chanson patriotique*. 1786. *Recueil BODY*.)

VERVIERS. Lu ci qui a quéquès richesse,
A l' vole s'i vout pèter haut,
Taper les ouhe po les finiesse,
Trop vite, i monte lu blanc ch'vau.

(M. PIRE. *Saint-Pire so l' bon Diet*. Chanson. 1884.)

572. C'est si grand ch'vau d' bataye. (NAMUR.)

LITT. C'est son grand cheval de bataille.

C'est l'argument dont il s'appuie, l'idée à laquelle il est
attaché. (LITTRÉ.)

Pr. fr. — C'est son grand cheval de bataille.

NAMUR. J'a rovi one saquoi, i faut qui j' vos ès cause,
Car c'est là l' grande affaire, li vrai trô dins l'éplausse.
Li pus grand ch'vau d' bataye di nos pus grands savant.

(DEMANET. *Oppidum atuticorum*. 1843. — *Annales de la
Société arch. de Namur*. Tome II.)

573. Fer comme les mâvas ch'vâ.

LITT. Faire comme les mauvais chevaux.

Hocher la tête sans parler.

574. C'est le ch'vau qui mène l'attellée qu'attrappe
les comp de scorie. (JODOIGNE.)

LITT. C'est le cheval qui conduit l'attelage qui attrape les
coups de fouet.

C'est la personne qui est placée à la tête d'une affaire qui est
la plus exposée à en subir les désagréments.

CHEVEU.

575. Il a on ch'vet so l'leppe.

LITT. Il a un cheveu sur la lèvre.

Il est légèrement ivre. — Il a le parler difficile.

VARIANTE. Il a on ch'vet so l' linwe.

VARIANTE.

FIFINE.

Ci n' sèrent qu'on d'mèye mà dè passer vos cise erri d' mi, mais l' pus sovint
qwand vos riv'nez vos avez on gros poyèye so l' linwe.

(WILLEM et BAUWENS. *Li galant da Fifine*. Sc. 1^{re}. 1882.)

376. Si lèyi sèchè par on ch'vet.

LITT. Se laisser tirer par un cheveu.

Faire semblant de résister.

Un cheveu de ce qu'on aime,

Tire plus que quatre bœufs.

(*Vieille chanson française*. XVII^e siècle.)

Vis d'bâchi ! ci sèrent, l' diale m'èpoite, mālâhèye !

Tot v' sèchant po treus ch'vet on contintreut si idèye.

(THIRY. *Ine cope di Grandiveux*. 1859.)

Ji les k'nohe : i sont tos parèye :

On les ratintreut par on ch'vet.

(ALCIDE PRYOR. *Police et cabaret*. 1861.)

377. Li ci qui n'a qu' treus ch'vet les a vite peignî.

LITT. Celui qui n'a que trois cheveux les a vite peignés.

Celui qui a peu de choses à faire est vite au bout de sa tâche.

Cité par FORIR. *Dict.*

378. Avu les ch'vet près dè l' tiesse.

LITT. Avoir les cheveux près de la tête.

Se dit d'un homme prompt, colère, qui se fâche aisément.

(ACAD.)

Pr. fr. — Il a la tête près du bonnet.

VARIANTES.

Avu l' tiesse près dè bonnet.

Avu l' tiesse près des ch'vet.

Cité par FORIR. *Dict.*

Et de plus que Junon la folle

Dont la tête est près du bonnet.

(SCARRON.)

Li femme di l'avoué, qu'a les ch'vet près dè l' tiesse,

Responda, sins bâbi, qu'elle ni don'reut nin 'ne vesse.

(REMACLE. *Conte*. 1839.)

FIFINE.

Awet mais, n'est-ce nin si risquant l' jeu qui vos volez m' fer jower ? C'est qui mi
homme à l' tiesse pres des ch'vet, et l'affaire poreut mà tourner.

(WILLEM et BAUWENS. *Li galant da Fifine*. Sc. 4. 1882.)

MARCHE.

Ah ! T'as les ch'veux trop près dè l' tiesse.

VAR. GIVET.

Mais d'y consinti ji n' pou mô

Ca j'ai l' tiesse près dou bonnet,

Et comme ji m' connet,

Nos n' porint nin d'meret longtims achonne.

(SOHET. *Li guernouye qui vu s'fer aussi grosse qu'in bou*. Faufe. 1833.)

579. Finde on ch'vet ès qwatte.

LITT. Fendre un cheveu en quatre.

Faire des distinctions, des divisions subtiles. (ACAD.) — Pousser le ménage jusqu'à l'avarice.

(LEROUX. *Dict. com.* 1752.)

Pr. fr. — Fendre un cheveu en quatre.

Est-st-i chin ? i touw'reut on piou po 'nne avu l'pai, et i findreut on ch'vet ès qwatte po l' rallongui.

(REMACLE. *Dict.*)

580. I faut prinde in ch'veu à vo bouche. (MONS.)

LITT. Il faut prendre un cheveu dans votre bouche.

Il faut prendre patience. Ne s'adresse qu'aux gens qui ont faim et qui doivent attendre.

VARIANTE.

Suci s' pœce.

Sucer ses pouces.

On dit encore à Mons : I faut chucher eune feuye.

Il faut sucer une feuille.

MONS. Su c' timps là lés ouvrier d' Mons chucheront 'ne feuye.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons.* 1853.)

I chuchoit 'ne feuye au lieu d' rafourer s' panse.

(J.-B. DESCAMPS. *Vire les gins riche.* Ch. 1850.)

VAR. MARCHE.

BAQUATRO.

Et d'vins tot, ménagez l' dōse,

Pus taurd on-z-a co seu,

I gn'a qui sucet leu pœce.

Qwand on-z-a complé tot seu.

(ALEXANDRE. *Li pêchon d'avril.* II, sc. 15. 1858.)

VAR. NAMUR.

C'est core on cōp l' nouvelle année,

Est-ce qui jamais ça n' finiret,

Tetrans-n' nosse pœce tote li journée.

N'aurans-n' jamais rin dins l' gossel ?

(WÉROTTE. *Les allumeux d' lampe.* Ch. 1867.)

VAR. JODOIGNE.

Frotter ses leppe. — Teter s' ponce.

TOURNAI.

Sucher s' pouce.

581. Ni t'ni qu'à on ch'vet.

LITT. Ne tenir qu'à un cheveu.

Il ne s'en faut plus que de très peu. (LITTRÉ.)

Fig. Il ne s'en faut pas de l'épaisseur d'un cheveu.

LOUISE.

Après li avu d'né l'intrêye dispôye ine an,

Qu'i n' tint pus qu'à on ch'vet, vramint qu'on n' si marêye,

I trouve qu'i vâreut mi ine aute qu'avasse quéque mêye.

(ED. REMOUCHAMPS. *Les amour d'à Gêré.* I, sc. 9. 1875.)

JODOIGNE.

Ça n'a t'neu qu'à on ch'fia.

582. A c'ste heùre vos polez loyi vos ch'vet et passer l'aiwe.

LITT. A présent vous pouvez lier vos cheveux et passer l'eau.
Vous devez considérer cette affaire comme terminée.

CHEVILLE.

583. On fait les ch'veye d'après l' trò.

LITT. On fait les chevilles selon le trou.

Chaque chose doit être faite convenablement, selon l'usage qu'on doit en faire.

CHÈVRE.

584. Ni lèyiz nin aller l' gatte à l' hâye. (MARCHE.)

LITT. Ne laissez pas aller la chèvre à la haie.

Il faut empêcher de faire une chose nuisible.

JODOIGNE. I n'faut jamais leyi aller l'gatte à l'hâye.

585. Bâhi l' gatte inte les coinne.

LITT. Baiser la chèvre entre les cornes.

Faire une chose désagréable.

A l'fin des fin, noste homme si lèya à dire si bin, qu'i s'résouða à bâhi l'gatte inte les coinne.

(G. MAGNÉE. *Baitri*. 1865.)

BABETTE.

..... Qué visège, S^{te}-Bablenne,

Allez, vos bâh'riz bin ine gatte inte les deux coinne.

(ED. REMOUCHAMPS. *Les amour d'à Gêrd*. I, sc. 17. 1875.)

MARCHE. Ji sauret bintot rabresset

L'poil di nosse gatte, inte les deux coinne.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

586. Siposer l' gatte et l' biket.

LITT. Épouser la chèvre et le chevreau.

Se dit d'un homme qui a épousé une fille grosse d'un enfant dont il n'est pas le père. (ACAD.)

Pr. fr. — Il a pris la vache et le veau.

JODOIGNE.

Marier l'vache et l'via.

587. Wisse qui l' gatte est loyèye, i fât qu'elle waidèye.

LITT. Où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute.

On doit se résoudre à vivre dans l'état où l'on se trouve engagé, dans le lieu où l'on est établi. (ACAD.)

NAMCH.

Ouce qui l'gatte est loyèye, i faut qu'elle broslèye.

Pr. fr. — Où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute.
Là ou la chèvre est liée, il faut bien qu'elle y broute.

(MOLIÈRE *Le médecin malgré lui*. III, sc. 3.)

Cité par FORIR. *Dict.*

JODOIGNE. Ouce que l'gatte est alonhie, faut qu'elle pache.

588. Après vos c'est les gatte et après les gatte
c'est co vos. (JODOIGNE.)

LITT. Après vous ce sont les chèvres et après les chèvres,
c'est encore vous.

Se chante au nez de quelqu'un qui fait de trop beaux projets.

CHIEN.

589. Inte chin et leûp.

LITT. Entre chien et loup.

Le moment de crépuscule où l'on ne fait qu'entrevoir les
objets sans pouvoir les distinguer. (ACAD.)

Cf. QUITARD. *Dict.*, p. 227.

590. Les chin sont todi cherghi d' pouce.

LITT. Les chiens sont toujours chargés de puces.

Il faut fuir la mauvaise compagnie.

Qui hante chien, puce remporte.

Mais comme des puce so on chin.

On 'nnès vèyève tot nèur,

Prète à dire, c'est peûre vérité,

Moncheu Nicaise, à vosse santé.

(N. DEFRECHEUX. *Nicaise li foirt*. Conte. 1870.)

MARCHE.

Les chin sont todi cherget d' pouce.

591. Esse li chin à grand golé.

LITT. Être le chien au grand collier.

Se dit d'un homme qui a le principal crédit dans une com-
pagnie, dans une maison. (ACAD.) — Le plus apparenté. (OUDIN.)

Pr. fr. — C'est un chien au grand collier. — C'est un des
grands colliers de la compagnie.

De ces auteurs au grand collier,

Qui pensent aller à la gloire

Et ne vont que chez l'épicier.

(SCARRON.)

Tos ces docteur àx grands golé

Et tos l's aute qui l'ont approuvé,

Li front, ma foi, foirt bin vèyi

Qui d'vins tot çou qui nos a dit

I n' si troiève qui tote mint'rève.

(*Réponse à l'pasquète des : Atwe di Tongres*. 1750.)

Cité par FORIR. *Dict.*

592. Les nèurs chin coret ossi vite qui les blanc.

LITT. Les chiens noirs courent aussi vite que les blancs.

L'un vaut l'autre. — Excuse dont se servent les gens malpropres.

MARCHE. Va, les nèurs chin, avau les champ,
Coret ossi vite qui les blanc.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

MONS. Ein noir kié keurt t't aussi rade qu'ein blanc.

593. S'accommoder comme chin et chet.

LITT. S'entendre comme chien et chat.

Ne pouvoir s'accorder, ne savoir vivre ensemble. (ACAD.)

Pr. fr. — Ils s'accordent, ils vivent comme chien et chat.

Cité par FORIR. *Dict.*

VARIANTE. I s'aime comme chin et chet.

NAMUR. I s'aient-nu comme chin et chet.

MONS. C'est co pire qué cat et quié.

Et haye, vocial riv'nou so l' còp tos les voisin,
Cicial so on vi compte. cila po 'ne aute chichèye,
Les treus frè s'etindit adon comme chet et chin;
Onk vout qu'on qwire si dreut, les aute qu'on s'accordèye.

(BAILLEUX. *Li vi homme et ses éfant*. Fàve. 1852.)

STIENNE.

Mi fèye, qwand elle est d' mâle houmeûr, c'est todi lu qu'ennès pâtihe, di manîre
qu'i n' s'etindet nin pus qui chin et chet.

(BRAHY. *Fête de parler*. Sc. 2. 1879.)

MARCHE. Poquoi s' hayi comme chin et chet?

NAMUR. On vos assome di politique,
On s' blanquit avou des hochet,
I gn'a deux pârti dans l' Belgique
Qui s'èteinde-nu comme chin et chet.

(WÉROTTE. *Choir de chansons wallonnes*. 1860. 3^e éd.)

VAR. NAMUR. C'est l' chet qui s' daure su l' chin.

NIVELLES. S'intende comme chi et chat.

MONS. Quand on raconte dé deux individu qui s'intindent-té comme cat et quié,
qui sont d'accord comme cat et quié, c' n'est nié bon signe, ça veut dire qué les carte
sont souvint brouyée.

(LETELLIER. *Armaunaque de Mons*. 1863.)

TOURNAL. S'intinte comme tien et cat.

BASSE-ALLEMAGNE. — Sich miteinander wie Hund und Katze vertragen.

594. I n'y a rin d' parèye qu'on laid chin po bin hawer.

LITT. Il n'y a rien de tel qu'un laid chien pour bien aboyer.

Les personnes disgraciées de la nature ont souvent le ton sarcastique, la réplique mordante. (Cela doit être; c'est le résultat des railleries injustes dont elles sont souvent l'objet.)

Cité par FORIR. *Dict.*

595. C'est si bon qu'ein quié n'ein baroi gnié à s'mère. (MONS.)

LITT. Cela est si bon qu'un chien n'en donnerait pas à sa mère.

C'est excessivement mauvais, c'est une chose dont on ne peut absolument rien faire. (SIGART. *Dict.* 1870.)

596. Vos estez dè pays wisse qui les chin hawet po d'sos l' quowe.

LITT. Vous êtes du pays où les chiens aboient par dessous la queue.

Se dit à celui qui débite une mauvaise plaisanterie ou qui raconte une chose incroyable.

VARIANTE. A tos ces là, ji diret 'ne vraie
C'est qu'i n'ont co jamaye vèyou
Li bai pays dè l' châr pressèye
Wisse qui les chin hawet po l' cou.

(H. OLIVIER. *Ine vraie.* 1890.)

VERVIERS. I ohe bin fé creûre à totes les gins,
Qu' les chin hawet po les quawe,
Qu' les chet volet comme des balawe.
(*Le rol du chat de Verviers.* Chant burlesque. XVII^e siècle.)

597. Esse deux chin so 'ne ohaï.

LITT. Être deux chiens sur un os.

Se dit de deux personnes qui sont en débat pour emporter une même chose; qui poursuivent la même chose. (ACAD.)

Pr. fr. — Ce sont deux chiens après un os.

Deux loups après une brebis.

(OUDIN. *Curiositez françoises.* 1640.)

A un os
Deux chiens fallos.

(*Prov. de Bouvelles.* 1831.)

Cité par FORIR. *Dict.*

I n' fet d' l'arège,
Li neûr visège.
Les fâx napai,
Qui treus chin so 'ne ohaï.

(THIERY. *Li Péron.* Chanson. 1859.)

L'ÉTUDIANT.

Eune, ci n'est rin, dit-st-on, et deux c'est-st-on hopai,
Mais treus feumme et l' police, c'est qwatte chin so 'ne ohaï.

(A. DELARGE. *On toûr di botresse.* 1874.)

PROVENCE. Disputo coumo dous gousses per un os,
Se disputer comme deux chiens pour un os.

(Comparaisons pop. provençales. *Revue des langues romanes*, 1881.)

598. Po ré les ché vont à maule. (JODOIGNE.)

LITT. Pour rien les chiens reçoivent le mâle.

Réponse que l'on fait à une personne qui vous demande de faire quelque chose pour rien. — Je ne fais rien pour rien.

599. On direut qu'i n'sàrent d'copler deux chin

LITT. On croirait qu'il ne peut découpler deux chiens.

Se dit d'un homme qui paraît simple et qui ne l'est pas. (ACAD.)

Pr. fr. — On dirait qu'il ne sait pas l'eau troubler.

VARIANTE. I n'sàrent d'quower deux chin.

MONSIEU DUJARDIN.

C'est po rire, sûr'mint, pa c'est-st-on jône moncheu à la môde; l'annèye passèye, i n'àreut nin polou d'copler deux chin, ji n'ès r'vins nin.

(BRAHY. *Li bouquet*. II, sc. 10. 1878.)

VAR. MARCHE. L'sòrt mette sovint tot inte les patte,
Di qui n'set discoplet deux gatte.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

600. Chin qui hawe ni hagne nin.

LITT. Chien qui aboie ne mord pas.

Les gens qui font le plus de bruit ne sont pas toujours les plus à craindre. (ACAD.)

Pr. fr. — Chien qui aboie ne mord pas.

Chacun chien qui aboie ne mord pas.

(Anciens prov. XIII^e siècle.)

Canes latrantes minus mordent.

(LEJEUNE. *Proverbia familiaria*. 1741.)

VARIANTES. Tos les chin qui hawet ni hagnet nin.

(REMACLE. *Dict.*)

Li pus mèchant chin n'est nin l' ci qui hawe li pus.

Grand haweu, p'tit hagneu. (FORIR. *Dict.*)

VERVIERS.

LU G'VAU.

Po jugi du quéqu' oke, on dent l' vèye à l'ovrège,

Lu ci qui hawe lu pus a sovint l' mons d' corège.

(XHOFFER. *Les biesse*. II, sc. 6. 1838.)

MARCHE.

Les chin qui hawet n' hagnet nin.

MARCHE.

On chin qu'est mouai, i hagne ès s' quawe,

N'oyez nin peu do ci qui hawe.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

BASSE-ALLEMAGNE. — Die bellenden Hunde beissen nicht.

601. I braît comme li chin d'avant d'avu l' còp.

LITT. Il crie comme le chien avant d'avoir reçu le coup.

Il a peur sans sujet ou il se plaint avant de sentir le mal.

(ACAD.)

Pr. fr. — Il ressemble aux anguilles de Melun, il crie avant qu'on l'écorche. (V. QUITARD. *Dict.*, p. 62.)

Vous ressemblez le chien qui crie,

Ainz que la pierre soit cheue.

(*Roman du renard*. XIII^e siècle.)

Louquîz-y donc Bièth'mé, pus vite trope qui trop pau,

I vât mi chal dè braire divant d'avu r'çu l' còp.

(THIRY. *Ine copenne so l' mariège* 1858.)

BAZIN.

A l' vûde c'est s' fer des mà d'tiesse,

Qwand on reflêchibe on pau,

Les jalo fet comme les biesse

Qui braîyet d'avant d'avu l' còp.

(DEMOULIN. *On pèhon d'avri*. Sc. 3. 1865.)

MARCHE.

Les chin gueulet todi d'avant l' còp.

NIVELLES.

Il est-st-arrivé comme el chi, i crie d'avant l' coup.

602. Tronler comme on chin qui chève.

LITT. Trembler comme un chien qui chie.

Éprouver un tremblement nerveux, soit de crainte, soit de froid.

Cité par FORIR. *Dict.*

I tronléve comme on chin qui chève

A seu brut di s' grande rinommêye.

(HANSON. *Li Hinriade travestêye*. I. 1780.)

MARCHE.

Trônner comme on chin qui chi.

VAR. NAMUR.

I trône di frêd, comme on p'tit chin.

NIVELLES.

Trianer comme in chi qui chie des loque.

603. Chin fait chin.

LITT. Chien fait chien.

Il faut avoir des égards, envers ses semblables, ses confrères, ses collègues.

604. I va tout sucter, comme les chi. (NIVELLES.)

LITT. Il va tout flairer, comme les chiens.

Il faut qu'il se mêle de tout, il veut tout voir et tout entendre.

MONS.

I fait comme les quié, i naque su tout.

TOURNAI.

I fet comme tes thien, i naque sur tout.

605. Chin arègi hagne tot costé.

LITT. Chien enragé mord partout.

Ceux dont les passions sont excitées, ne sont pas difficiles dans leurs choix. — Tous les moyens sont bons pour réussir quand on veut opiniâtement (en mauvaise part).

606. Batte li chin d'avant l' lion

LITT. Battre le chien devant le lion.

Faire une réprimande à quelqu'un devant une personne plus considérable, afin qu'elle se l'applique. (ACAD.)

Pr. fr. — Battre le chien devant le lion.

Pour douter, bat-on le chien devant le lion.

(Anc. prov. XIII^e siècle)

Battre le chien devant le loup.

(Père JEAN-MARIE. *Le divertissement des sages*. 1663.)

Cité par FORIR. *Dict.*

BOUHON.

J'a idèye qui Prosper, voste ancien galant, vis rôle co ès l' tiesse.

TITINE (à part).

I batte li chin d'avant l' lion..... Qué Judas.

(DEMOULIN. *On pèhon d'avri*. Sc. 2. 1863.)

JASPAR.

Ni vèyez-v' nin hin qu'i batte li chin d'avant l' lion.

(DD. SALME. *Les rabrouhe*. Sc. 4. 1882.)

MARCHE.

L' ci qui craint l' trimar ou l' hordon

K'mince à batte li chin d'avant l' lion.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

VAR. MARCHE.

Ti vorais batte li chin d'avant l' leup.

607. I fât houler avou les leup et hawer avou les chin.

LITT. Il faut hurler avec les loups et aboyer avec les chiens.

Il faut s'accommoder aux manières, aux mœurs, aux opinions de ceux avec qui l'on vit, ou avec qui l'on se trouve, quoiqu'on ne les approuve pas entièrement. (ACAD.)

Pr. fr. — Il faut hurler avec les loups.

On apprend à hurler, dit l'autre, avec les loups.

(RACINE. *Les plaideurs*. I, sc. 1^{re}.)

Cum lupis ulula, cum quibus esse cupis.

(LEJEUNE. *Proverbia familiaria*. 1744)

Et Monsieûr Hinri treusème

A ses costé qui fève co l' même.

Quoiqu'i n' seûye nin portant hargneux

Mais i houléve avou les leup.

(J.-J. HANSON. *Li Hinriade travestêye*. Ch. II. 1780.)

DUBOIS.

Mais, nenni, v's estez bon po jower tos fâx jeu,

Hawer avou les chin, houler avou les leup.

(DELCHÉF. *Les deux nèveux*. III, sc. 2. 1859.)

AUVERGNE.

A l'est naturellement doux,
Faillot bé hurler embey les loup.
(FAUCON. *La Henriade de Voltaire mise en vers burlesques auvergnats*, Ch. II. 1798.)

BASSE-ALLEMAGNE. — Mit den Wölfen muss man heulen.

608. Poche so m' chin, qu'ine aute n'y vasse.

LITT. Saute sur mon chien, avant qu'un autre n'y aille.

Il faut profiter du moment, de l'occasion.

Pr. fr. — Le temps perdu ne se répare point.

..... *Fugit irreparabile tempus.*

Cf PHÈDRE. L. V. fab. 8.

VARIANTE.

Habèye so m' chin, qu'il àye des jône.

Vite sur mon chien, qu'il ait des jeunes.

609. D'vins les armâ des chin, on n'trouve nin
sovint des crosse.

LITT. Dans les armoires des chiens on ne trouve pas souvent
des croûtes.

Celui qui consomme beaucoup ne peut pas souvent fournir
grand' chose. — Se dit aussi d'un bon chasseur qui fait faire
mauvaise chasse à ses invités.

610. Tot c' que vé au cue sins bouter, toûne sovint
à chî. (JODOIGNE.)

LITT. Tout ce qui vient au cul sans pousser, tourne souvent
à chien.

Ce qui vient sans l'avoir gagné par le travail, tourne
souvent mal.

611. Fer on mestî d' chin.

LITT. Faire un métier de chien.

Faire souvent une chose désagréable, fatigante.

BEAUJEAN.

Ji n' comprinds nin qui vout scrire à gouvernumint,

S' casser l' tiesse et les bresse à fer on mestî d' chin.

(A. DELCHEF. *Pus vi, pus sot*, Sc. 1^{re}. 1862.)

612. Quî vout avu des jônes chin qu'î les acclive.

LITT. Qui veut avoir des jeunes chiens les élève.

Les ingrats qui veulent être servis n'ont qu'à se servir
eux-mêmes.

Qui qui vout des chin qu' les acclive,

A c'ste heûre tot d'hant meâ culpâ,

Vos n'avez qu'à lèchî vosse mâ.

(M. THIRY. *L' coq d'aousse et l' frumie*, Fève 1864.)

MONS. Les ceux qui veulent-le avoir des jeunes dé quié, n'ont qu'à inlever des liche.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mous. Prov. montois* 1846.)

613. Tourner à chin.

LITT. Tourner à chien.

Devenir mauvais. — Se gêter. — Ne pas réussir.

V'là l' timps
Qui toûne à chin.

(RENARD. *Math. Laensbergh*. 1830.)

Gerà, si vosse manège est tot tourné à chin,
Est-ce fâte à l' feumac tote seule ! vos, n'y sèriz-v' po rin ?

(THIRY. *Ine copenne so l' mariage*. 1858.)

CRAHAY.

Qwand v' préchiz, ça va todi bin,
Quand l'affaire rôle, eile toûne à chin.

(ALCIDE PRYOR. *Baiwir so s' panse*. 1863.)

JALHAY.

BIETH'MÉ.

J'aveus sogne qui l'affaire nu toûrnahe à chin.

(XHOFFER. *Les deux soroche*. I, sc. 3. 1861.)

VAH, Tournai.

Tourner à nieulle.

614. Esse comme on chin d'vins on jeu d'bèye.

LITT. Être comme un chien dans un jeu de quilles.

Se dit d'un homme qui vient à contre temps dans une compagnie où il embarrasse. (ACAD.)

VARIANTE.

Rigûre comme on chin etc.

Recevoir comme un chien etc.

Faire un très mauvais accueil.

Pr. fr. — Il vient là comme un chien dans un jeu de quilles.

Recevoir quelqu'un comme etc.

Noste homme s'assit à pus habèye
Et lu, qu'on aveul r'çu todi
Tot comme on chin d'vins on jeu d'bèye,
D'ine tôle fiesse esteut estourdi.

(FR. BAILLEUX. *Monsieur Sansowe*. Ch. 1843.)

COLAS.

C'est qu' vos parole ni sont wère faite po m' mette ès liesse,
Surtout comme ji v's el dit qui c' n'est nin l' prumière feye
Qu'on m' ricût cial co pé qu'on chin d'vins on jeu d'bèye.

(DELCHÉF. *Li galant dé l' siervante*. I, sc. 3. 1857.)

MARCHE.

Si mes vers sinlet l' chieotin,
Mes ami, ni m' rechignez nin
Tot comme on chin d'vins on jeu d'bée.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

CHARLEROL.

CLÉANTE.

I chait nez à nez avet l' chin r'tournet qué l' pa liet v'ni au mitan d' leus amour, comme in vrai chin dins in jeu d' guie.

(L. BERNUS. *L' malade Saint-Thibau*. II, sc. 6. 1876.)

MONS. Elle vos pique (l's ortie) comme pou s'ervinger d'ette erque tous costé comme in quié dins in jeu d' guie.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons*. 1846.)

VAR. MONS. Ette reçue comme in lavement à l'ieau froide.

C' qué j'en dis ! j' dis qu' nos avons été r'çu comme in lavement à l'ieau froide.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons*. 1850.)

VAR. Tournai. Ête erchu comme un thien à l' bouch'rie.

LILLE. Les canteux d' la Belgique et d' Lille,
Tout aussi bien qu' les parisiens,
Comme des vrais quiens dins des jus d' quilles.
Ont été r'chus par les Troyens.

(DESROUSSEAUX. *Chansons lilloises*. 1854.)

GIVET. Mais j' l'ai r'çu en grignant les dints

Comme on r'çoit in chin

Din in jeu d' guies.

(SOHET. *Li guernouye qui vu s' fer aussi grosse qu'in bou*. Faule. 1853.)

METZ. Is ne vienne péchoune lé recieur et tot le monde lè rebute

L'o vusse de tortu come in chin dans in ju de gueille.

(JACLOT. *Le Lorrain peint par lui-même*. *Almanach pour 1854*.)

615. Ottant d'esse hagnî d'on chin qu' d'ine chenne.

LITT. Autant être mordu d'un chien que d'une chienne.

Entre deux choses également nuisibles, il n'y a pas de choix à faire.

(FORR. *Dict.*)

Entre des risques égaux il n'y a pas de raison d'être plus effrayé de l'un que de l'autre. (LITTRÉ.)

Pr. fr. — Il vaut autant être mordu d'un chien que d'une chienne.

(OUDIN. *Curiositez françaises*. 1640.)

Il vaut autant être mordu d'un chien que d'un chat.

(Père JEAN-MARIE. *Le divertissement des sages*. 1663.)

616. Si t'as pochi oute dè chin (chet), poche pôr oute dè l' quowe.

LITT. Si tu as sauté au-dessus du chien (chat), saute aussi au-dessus de la queue.

Si tu as commencé l'affaire, surmonte tous les obstacles, ne t'arrête pas pour une bagatelle. — Il faut subir les conséquences de ses actions.

Qui a mangé le rost, mange l'ost.

(*Prov. anc.*)

Qui a beu le vin, doit hoire la lie.

(Père JEAN-MARIE. *Le Divertissement des sages*. 1663.)

VARIANTE. Pusqui vos avez pochi oute dè leup, pochi pòr oute dè l' quawe. Jans, fouklz à m' dihaler po l' bon d' ci moirt là.

(G. MAGNÉE. *Batrî*. 1865.)

617. On n' loue nié les thié avu des saucisse.

(BORINAGE.)

LITT. On ne lie pas les chiens avec des saucisses.

Il ne faut tenter personne. — Se dit aussi des gens adroits qui savent conduire leur barque à bon port; ou qui sont très serrés dans leurs dépenses.

BORINAGE. On sait bié qu' les tayeur n' louent-é nié leus thié avec des saucisse.

(*Armonaque du Borinage in patois borain*. 1849.)

CHARLEROI.

TOINETTE.

Vo deuzième mame enne piette né d' limps et elle ne lôye né ses chin avet des saucisse.

(L. BERNUS. *L' malåde Saint-Thibau*. I, sc. 40. 1876.)

TOURNAL. I n'attache pon ses tien avé des saucisse.

NIVELLES. On n'alôye ni les chi avé des saucisse.

DOUAI. I faut vos dire, mes gins, que ch' gayard là qu' che nn'est un qui n' lie point ses thiens avec des saucisses.

(DE CHRISTÉ. *Souv'nirs d'un homme d' Douai*. 1861.)

618. C'est comme on chin qui hawe après tot l' monde.

(NAMUR.)

LITT. C'est comme un chien qui aboie après tout le monde. C'est un être désagréable, hargneux.

VAR. NIVELLES. I n' passe nin on chi avé in chapia qu' i faut qu' i l'attaque.

619. Qwand on chin hawe, i hawet tos.

LITT. Quand un chien aboie, ils aboient tous.

On est porté à imiter ceux qui font mal.

620. Ch'est ein tien dins eine casaque. (TOURNAL.)

LITT. C'est un chien dans une casaque (habit).

C'est un homme grognard, rebutant, peu charitable.

621. Les chin ont lappé les broûli.

LITT. Les chiens ont mangé les boues.

Il gèle, la terre est durcie.

Quand la gelée a séché les rues, on dit que les chiens ont mangé les crottes.

(*Dict. port. des prov. fr.* 1758.)

622. I s'y ètind, comme Pichou fève âx chin.

LITT. Il s'y entend, comme Pichou aux chiens.

Se dit d'un homme qui veut faire une chose à laquelle il n'entend rien.

Pr. fr. — Il s'y entend comme à faire un coffre, comme à ramer des choux.

I n' s'êtindève nin pus à l' tennerèye, qwand i v'na fou des ovreu, qui Pichou n' fève àx chin.

(G. MAGNÉE. *Battri*. 1865.)

623. Viker comme on chin.

LITT. Vivre comme un chien.

Vivre dans la débauche et le libertinage. (ACAD.)

Pr. fr. — Mener une vie de chien. — Vivre comme un chien.

Miner 'ne vèye di chin.

(FORIR. *Dict.*)

NIVELLES.

Ça vit comme des chi.

BASSE-ALLEMAGNE. — Wie ein Hund leben.

624. L' ci qui vout nèyi (touwer) s' chin, dit qu'il est-st-arègi.

LITT. Celui qui veut noyer (tuer) son chien, dit qu'il est enragé. On trouve aisément un prétexte quand on veut quereller ou perdre quelqu'un. (ACAD.)

Pr. fr. — Quand on veut noyer son chien, on dit qu'il a la rage.

Qui veut noyer son chien, l'accuse de la rage.

Ki het son chien, la rage li met soure.

(*Proverbe del vilain*. XIV^e siècle.)

Malefacere qui vult nunquam non causam invenit.

(PUBLIUS SYRUS.)

Cité par FORIR. *Dict.*

VARIANTE. Qwand on vout nèyi s' chin, on dit qu'il a l' hôte.

Quand on veut noyer son chien, on dit qu'il a la gale.

(REMACLE. *Dictionnaire*.)

MARCHE.

Po touwet on chin sins sujet

On-z-invente qu'il est-st-arèget.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

NIVELLES. El cien qui vu tuer s' chi, dit qu'il est inragi.

JODOIGNE. Quand on vout touwer s' ché sins raison on deut qu'il est-st-arrageu.

FRAMERIES.

L' ci qui vu twer s' chie,

Dit qu'il est-st-inragie.

(*Les biesse impestiférée Fauque. Arm. borain*. 1890.)

MONS. C'est bé l' cas d' dire que quand on veut avoir in quié mort, qu'on dit qu'il est inragé.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons*. 1847.)

VAR. MONS. Quand on veut nouyer s' quié on dit qu'il a des puche.

TOURNAI. Quand on in veut à s' tien on dit qu'i est intragé.

LILLE. Quand on veut s'défair' d'un caniche
Est-ch' qu'on n'dit point qu'il est galeux ?
(DESROUSSEAUX. *Chansons lilloises*. 1837.)

SAINT-QUENTIN. Quand qu'ein vux tuer sein kien, ein dit qu'il est arabié.

625. On sèche à l' vûde âtoû d'on chin qui n'a nin
des poyège.

LITT. On travaille à vide à saisir un chien qui n'a pas
de poils.

Il est inutile de demander, à des gens insolubles, le
paiement de ce qu'ils doivent. (ACAD.)

Pr. fr. — Où il n'y a rien, le roi perd ses droits.

VAR. NAMUR. On n' pout nin plumer on crapaud.

626. El quié vaut bé l' collet. (MONS.)

LITT. Le chien vaut bien le collier.

Ne se dit qu'ironiquement.

La chose dont il s'agit ne mérite pas les soins qu'on prend,
la dépense qu'on fait. (ACAD.)

MONS. Ouais da, faire enne toilette pou porter in liève à in harpagon pareil ! el
quié vaut bin l' collet, in vérité.

(LETELIER. *Armonaque de Mons*. 1836.)

Cela n'en vaut pas la peine.

CHARLEROI.

M. DIAFOIREUX.

Faurel, pou leu fai plaigi qu' leu méd'cin les guerrirint d'avant qu'i fuche-nu
malade. L' chin n' devaut né l' collé.

(L. BERNUS. *L' malade Saint-Thibau*. II, sc. 6. 1876.)

JODOIGNE.

Le ché n' vaut ni l' golé.

627. I n'y a nin on chin qui chie des caur. (NAMUR.)

LITT. Il n'y a pas de chien qui chie de l'argent.

Il faut travailler pour vivre. L'argent ne se gagne pas sans
travail.

628. Halof èn halof, comme les Flamind.

A d'mèye, comme on tond les chin.

LITT. *Half en half, comme les Flamands.*

A demi, comme on tond les chiens.

Ne faire une chose qu'à moitié, n'en faire que ce qu'il
faut absolument.

629. On n' tap'reut nin on chin à l'ouhe.

LITT. On ne jetterait pas un chien à la porte.

Il pleut à verse, il fait un temps affreux. (ACAD.)

Pr. fr. — Il fait un temps à ne pas mettre un chien dehors.
Citè par FORIR. *Dict.*

VARIANTE. Li tîmps est d'arèche à l' dilouhe,
I gruzèle, i nive et i ploût;
Les haye toumet so tos les soû,
On n' chòk'reut nin s' belle mère à l'ouhe.
(M. THIRY. *Épigr.* 1861.)

NIVELLES. I f'zou in tîmps qu'on n'arou ni bouré in chi à l'huche.
(L. DESPRET. *Li screnne de no marine.* 1890.)

VAR. NIVELLES. I pieut qu' les chi boirrîne d'estampé.

MONS. I faut avoir danger d' sorti pou s' mette in route pas du temps pareil, on n' jetteroi nié in quié à l' porte.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons.* 1846.)

I neigeoit, i f' soit in tîmps qu' tu n'aroi nié mis in quié à l' porte.
(MOUTRIEUX. *Des nouviaux conte dé quié.* 1850.)

Tu'à l'heure c'étoi l'hiver; on n'aroi nié jeté in quié à l' porte, et à c'ste heûre, là l' pus bieu temps du monde.

(LETELLIER. *El soleil éiê l' vint d' bise.* Fauve. 1857. *Arm. dé Mons.*)

ROUCHI. On n'encacherôt point un tien à pa les rues.
(HÉCART. *Dict.*)

DOUAI. Et qu'il a fait tout l' long du jour un temps qu'un n'arot point mis un thien à l' porte.

(DE CHRISTÉ. *Souv'nirs d'un homme d' Douai.* 1858.)

630. Aussi rare que les bleus thié. (BORINAGE.)

LITT. Aussi rare que les chiens bleus.

Se dit d'une chose très rare, très difficile à trouver, presque impossible.

En français : Le merle blanc. — Le chien vert (injure).

VAR. STAVELLOT. C'est-st-ossi rare qu'one suteûle à quawe.

NIVELLES. C'est co pus rale qué les bleus chi.

NIVELLES. L' sourte des bravès gins d'vit rale,
T'aussi rale qué les bleus chi
C't coire qu'on l's a descachi!

(E.-D. *Conte des vièyès gins.* Ch. 1890.)

BORINAGE. Des pareil sont quasimint aussi rare qué les bleus thié.
(*Armonac du Borinage.* 1849)

VAR. LILLE. J' vas vous l' montrer du dogt, pour ainsi dire,
Et vous l' trouvez pus curieuse qu'un cat bleu.
(DESROUSSEAU. *Mes étrennes.* Alm. 1860.)

631. Quarelle di chin, i s' raccomôdet à l' sope.

LITT. Querelle de chiens, ils se raccommoient à la soupe.

Querelle de peu d'importance à laquelle on ne prend pas intérêt. — Expression de mépris.

VAR. TOURNAI. Quérelle dé gueux s'raccommode à l'écuelle.

632. Qwand on vout batte on chin, on trouve todi on baston.

LITT. Quand on veut battre un chien, on trouve toujours un bâton.

Les prétextes ne manquent jamais quand on veut accomplir une mauvaise action. (ACAD.)

Qui veut frapper un chien, facilement trouve un bâton.

(GARR. MEURIER. *Trésor des sentences*. 1868.)

Cité par FORIR. *Dict.*

BARBIR.

Piérre si fait sô pac'qu'il est jône homme et qu'i s'annôye ; Jâques beut l'gotte pac'qu'il est marié et qu'i s'ennès r'pint ; qwand on vout batte on chin, on trouve todi on baston.

(DEMOULIN. *Es fond Pirette*. Sc. 3. 1858.)

VARIANTE. Qwand on vout batte on chin, on trouve vite ine coriêe.

(THIERY. *Moirt di l'octroi*. 1860.)

LOUISE.

On trouve todi ine vège qwand on vout batte on chin,
Il âreut cint raison à m'jetter à l'narene.

(A. DELCHEF. *Les deux Nèveux*. I, sc. 2. 1859.)

MARCHE.

Qui vout ach'tet on chin, l'esprôuve,
D' peu do l' touwet, s'i n'est nin bon,
Dès qu'il l'a, si l' vout batte, i troûve
Soye on pelhai, soye on bordon.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

633. Ça s'a co passé el cinse iusque l'chi bat l'bûre avé s' queue. (NIVELLES.)

LITT. Cela s'est encore passé dans la ferme où le chien bat le beurre avec sa queue.

C'est une chose invraisemblable ; qui n'est pas exacte. C'est un conte que vous faites.

634. Ça, c'est fait insprès, comme les chi pou hagni les gins. (NIVELLES.)

LITT. Cela, c'est fait exprès, comme les chiens pour mordre les gens.

C'est comme un fait exprès, se dit d'une chose qui devient fâcheuse par l'occasion. — Il semble fait exprès pour cela, se dit d'un homme qui a beaucoup de disposition pour quelque chose. (LITTRÉ.)

635. Esse astafilé comme deux chin d'porçulaine. (VERVIERS.)

LITT. Être arrangés (étalés) comme deux chiens de porcelaine.

Se regarder fixement et d'un air surpris ou hébété. (LITTRÉ.)
Se regarder en chien de faïence.

VERVIERS.

LISA.

Qué bonheur i 'nnès vont, ji va r'happer haleïne,
V'les là pôr astafé comme deux chin d'porcelaine.
(J.-S. RENIER. *Li mohonne à deux face*. I, sc. 3. 1873.)

NAMUR.

S' riwaiti comme des chin d'fayence.

VAR. MALMEDY.

Su louki po des michette.

636. Nos chin n' chasset nin essonne.

LITT. Nos chiens ne chassent pas ensemble.

Nous sommes divisés d'avis, d'opinion ; nous ne sommes pas en bonne intelligence. (LITTRÉ.)

Pr. fr. — Nos chiens ne chassent pas ensemble.

(Le Père JEAN-MARIE. *Le divertissement des sages*. 1665.)

Je ne me chausse pas à son point.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

VAR. NIVELLES.

I n'a ni sté chi avé mi.

637. C'est l' chin-leup.

LITT. C'est le chien-loup.

C'est le bouc émissaire ; dans un ménage, c'est l'enfant dédaigné, la cendrillon, le souffre-douleur, ou encore, c'est celui qui résume dans sa personne tous les défauts de la famille.

V. la tradition des Pyrénées, rapportée par Victor Hugo dans la première partie des *Misérables*.

638. Esse comme li chin qui strône.

LITT. Être comme le chien qui étrangle.

Être dans une position fâcheuse, désespérée.

NANESSE.

..... Tot comme li chin qui s'trône
I fât bin qu'on-z-y d'meûre et qu'on sollôque ses ponne.
(G. DELARGE. *Scène populaire*. 1874.)

GÉRA.

Oh ! ji m' tairai, jans, jans ; (à part) c'est qu' fât bin, j'el poux dire,
C'est comme li chin qui s'trône.
(Ed. REMOUCHAMPS. *Les amour d'à Gèré*. I, sc. 19. 1875.)

VARIANTE. Fât avu de l' patiïace, on chin qui strône enne a bin.

MANCHE.

Maugré qu'c'est comme li chin qui strône,
P'ac' qu'on dit : sins ponne, pont d'avonne.
(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

VAR. NIVELLES. I nos faudra fai comme el chat qui straune, éié prinde patiïnce.

639. Fer 'ne mène comme on chin qui chève des blouke.

LITT. Faire une mine comme un chien qui chie des boucles.
Faire une affreuse grimace.

VAR. NIVELLES. Quéé visage ! Vos diri in museau d' chi.

VAR. Tournai. Faire eine mine comme in capuchin à l'agonie.

640. Il a pus d'in chi qui court les rue (ou qui s'appelle Picard). (NIVELLES.)

LITT. Il y a plus d'un chien qui court les rues (ou qui s'appelle Picard).

La chose que vous présentez n'est pas aussi rare que vous le pensez. — Il y a plusieurs personnes qui portent le même nom que celle dont vous parlez.

VAR. NAMUR. I gn'a pus d'on baudet qui s'appelle Martin.

641. On l'a loumé tos les no de chin a pus qu' fidèle.

LITT. On l'a appelé de tous les noms de chien, excepté celui de fidèle.

On a fait mille imprécations contre lui.

(FORIR. *Dict.*)

NIVELLES. I n' mè maltraitra ni d' tous les no des chi.

642. Ête aussi lesse (subtile) qu'in chi d' plomb. (NIVELLES.)

LITT. Être aussi lesté (agile) qu'un chien de plomb.

Comparaison ironique pour désigner une personne paresseuse, maladroite.

VAR. NAMUR. Il est vif comme on pu dins l' farenne.

VAR. JODOIGNE. Esse légère comme on lum'çon ès l' farenne.

VAR. Tournai. Vif comme ein crapaud dins les chinte.

643. Les mouais ché on les té à l' lache. (JODOIGNE.)

LITT. Les mauvais chiens, on les tient à l'attache.

Il ne faut pas laisser à quelqu'un la facilité de développer ses mauvais instincts (penchants).

644. Elle sipos'reut on chin avou on chapai.

LITT. Elle épouserait un chien avec un chapeau.

Elle épouserait le premier venu.

Se trouvant à la fin tout aisé et tout heureuse
De rencontrer un malotru.

(LAFONTAINE. *La fille.*)

La faim le prit : il fut tout heureux et tout aisé
De rencontrer un limaçon.

(Id. *Le héron.*)

BEAUJEAN.

A chin qu'a-st-on chapai, i li fât rinde raison,
A on haut personnége, i fât fer des façon.

(A. DELCHEF. *Pus vi, pus sot*. Sc. 1^{re}. 1862.)

BOLAND.

Elle prindrent tot l'même qui, on chin avou on chapai sêreut l'bin v'nou, mais
halte là.

(DD. SALME. *Les deux bèch'tâ*. Sc. 3. 1879.)

CHARLEROI. Pou l'roi, i s'pose ès s'pia,

Li, l'moaise, i r'lèche les pid d'in chin qu'a in chapia.

(L. BERNUS. *Les deux toria èièt l'guernouye*. Faufe. 1873.)

NIVELLES. C'commère la, elle perdrou tout même in chi avé in chapia.

VAR. JODOIGNE. I marierot one trôye avou on casawek.

645. On n'su moque nin des chin s'on n'est foû do
viège. (STAVELOT.)

LITT. On ne se moque pas des chiens si l'on n'est hors du
village.

Il faut se mettre à l'abri du danger avant de s'en moquer.
(LITTRÉ.)

VARIANTE. On n'su moque nin do leûp d'avant d'esse foû do bois.

CHIER.

646. Vos îrez lon, mais vos chîrez près.

LITT. Vous irez loin, mais vous chierez près.

Se dit des gens qui font plus de dépenses que ne leur per-
mettent leurs revenus.

VARIANTE. Vos irez lon, vos chairez près.

LITT. Vous irez loin, vous tomberez près.

(FORIR. *Dict. v^o Lon.*)

647. Wisse irans-n' chîr, les rivage sont plein ?

LITT. Où irons-nous chier, les rivages sont pleins ?

Que devons-nous faire, quand nous voyons de telles ma-
nières ? Se dit des personnes qui veulent paraître plus qu'elles
ne sont.

Cité par FORIR. *Dict.*

648. Allez chîr à Malônnes, c'est pays d'Lige.
(NAMUR.)

LITT. Allez chier à Malonnes, c'est pays de Liège.

Allez vous promener, laissez-moi tranquille.

La principauté de Liège possédait, à une demi-lieue de
Namur, la riche abbaye de Malonnes.

A Liège on dit : allez chîr à Nâtôye (pays de Namur).
On dit aussi : allez chîr à maye ; allez chîr à meûr des Câne.

NAMUR. Nos n'avans nin peu d'persônne
Quand nos t'nans li p'tit verquin
On évôye chîr à Malônne
Li cinque qui n'est nin contint.
(J. COLSON. *Pèquet, pèquet*. Ch. 1862.)

Les Namurois, ...
Arrivent à Malonne, endroit très distingué,
Moins par son abbaye et par maint privilège,
Ou par l'insigne honneur d'être au pays de Liège,
Que par certain dicton, dont les termes de choix
Ont un goût de terroir de l'ancien namurois.
Vous sentez ce que c'est,

(Du VIVIER. *La Cinéide*. Ch. 46.)

« Ce dicton rappelle la franchise dont jouissaient les mal-fauteurs en passant d'une frontière à l'autre. »

(*Ibid.* note.)

VAR. BOUVIGNES. J'irais chîr à Dinant, au pays d'Lige.

VAR. CHARLEROI. PURGON.

Je n'voux pus rin avoi à fai avet vous. Ji vos évôye chîr à Bouffloux.
(L. BERNUS. *Le malade St-Thibau*. III, sc. 6. 1876.)

VAR. BORINAGE. Eh, mée, j'ai mau m'panse,
— Va-z-ein chîr ein France ;
Te r'veira pa Landerci,
Et t'mau d'panse s'ra tout r'wèri.

(SIGART. *Dict du wallon de Mons*. 1870.)

649. Ni v'pressez nin tant dè chîr, i n' vis fât nin dè stron po soper.

LITT. Ne vous pressez pas tant de chier, il ne vous faut pas d'étron pour soper.

Se dit à une personne qui s'empresse de faire une chose qui sera inutile ou qui ne sera pas terminée à temps.

650. C'est dammage qu'elle chéye, on l'mettreut d'sos glace.

LITT. C'est dommage qu'elle chie, on la mettrait sous glace.

Réponse à l'éloge exagéré que l'on fait d'une personne.

On ajoute : po l'hâgner (pour l'étaler).

651. Califice s'amuséve bin à chîr.

LITT. Califice s'amusait bien à chier.

Se dit aux gens qui s'amusent de peu de chose.

Califice ou *chéye pistole*. Nom donné aux petits bonshommes

qui étaient représentés accroupis avec une pièce de monnaie entre les fesses. C'était aussi le nom d'une petite marionnette en bois qui servait de mire aux tirs à l'arbalète.

652. I chève co des anîse.

LITT. Il chie encore des anis.

Se dit d'un très jeune homme qui veut se mêler de choses au-dessus de son âge. (ACAD.)

Pr. fr. — Il est si jeune que si on lui tordait le nez, il en sortirait encore du lait.

Cité par FORIR. *Dict.*

VARIANTES. Il est co mouyi podri les orèye.
I chève co tot jène.
N'esse nin co r'souwé d'sos les bresse.

VAR. NAMUR. I chitte co su l'bleue pîre.

MARCHE. V's estens co crou dri les orèye
Et vos r'waites les jônès feye.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

VAR. MALMEDY. On li veut co les rôye do bèguin.

VAR. NIVELLES. Au comminch'mint, quand l'aclot chiout co tout jaune, comme on dit.

VAR. JODOIGNE. Il a co dè l'pouchèrre de berce padri les oreille, et ça vout fer l'amour.

CHARLEROI. Auresse peu dé c'jône la, d'in cu r'vetu de s'tèye
I n'est né co sèche dri s'norèye
Mère seu, i n'a à mitan rin.
(L. BERNUS. *L'ion*. Faufe. 1873.)

VAR. MONS. I ki co tot gône.

VAR. MONS. I kie co tout gaune su l'monciau.

VAR. Tournai. Avoir autant d'barbe qu'èin bren musi.

653. Qui a chî so onk, a hité so l'aute.

LITT. Celui qui a chié sur l'un, a foiré sur l'autre.

Celui qui a souillé l'un, a sali l'autre. Se dit de deux individus qui ne valent pas mieux l'un que l'autre, de deux mauvais sujets.

VARIANTE. On ston so onk, on ston so l'aute, et i sont tos les deux d'hité.

654. I n'pout chîr po l'hite.

LITT. Il ne peut chier à cause de la foire.

Il n'aime pas de faire une chose dont il redoute les suites.

I fât qui nosse soûr Marguarite,
Qui bin sovint n'pout chîr po l'hite,
Si r'live panai d'vant, panai dri,
Po les r'chessi d'vins leu bédî.

(*Pasquèye po l'jubilé de l'révérende Mère di Bavtre*. 1743.)

I nos fet vèyi bin vite
Qui ti n'poux chîr foice d'avu l'hite.
(*Primire response de calottin à loigne auteûr dè supplémint. 173.*)

Il n'ose éternuer de peur de peter.
(*OTDIN. Curiositez françoises. 1640.*)

JODOIGNE.* I n'sé chîr po l'ecrotte.

655. Ni lèyiz nin chîr ès vosse poisse.

LITT. Ne laissez pas chier dans votre vestibule.

Ne vous laissez pas insulter, mépriser.

On ajoute quelquefois : Hovez-le à l'ouhe.

JODOIGNE. Ni lèyiz nin chîr à voste huche.

656. I gn'enne a tant qu'po chîr dissus.

LITT. Il y en a tant que pour chier dessus.

Il y en a une grande quantité, une grande abondance ; il y en a de trop.

VARIANTES. I gn'enne a po l'pauve et po l'riche.
I gn'enne a comme des pépioûle à Tiff⁽¹⁾.

657. I n'chèye pus foû d'là.

LITT. Il ne chie plus hors de là.

Il ne sort pas de là. — Il est toujours chez les mêmes personnes, dans la même maison.

VARIANTE. I n'vont nin chîr onk sins l'aute.

(FORIR. *Dict.*)

658. Si t'ni âx hiêbe po chîr.

LITT. Se tenir aux herbes pour chier.

Prendre des précautions telles quelles.

659. Allez chîr, vos avez vessou.

LITT. Allez chier, vous avez vessé.

Se dit pour renvoyer quelqu'un, pour le faire taire.

660. I m' freut chîr des pire di fisique.

LITT. Il me ferait chier des pierres à fusil.

Il m'exaspère ; il me met hors de moi ; il me ferait faire des choses impossibles.

JALHAY.

MAJENNE.

Vos m'friz bin chîr des pire di fisique.

(XHOFFER. *Les deux soroche. II, se. 10. 1862.*)

661. On n'sàreut bin chîr sins foirci.

LITT. On ne saurait bien chier sans s'efforcer.

Il faut toujours faire quelques efforts pour réussir dans une affaire.

(¹) *Pepioûle*, bête noire sur l'eau.

662. Il est-st-à chève et nin à chève.

LITT. Il est à chier et pas à chier.

Il ne sait trop ce qu'il doit faire ; il est sur deux idées.

663. C'est-st-on chève tot dreut.

LITT. C'est un chie debout.

C'est un homme raide et guindé.

CHIFFON.

664. On-z-aîme turtos ses kâye.

LITT. On aime tous (chacun) ses chiffons (colifichets).

On tient à ce qu'on a. — On est jaloux de la réputation des siens.

Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère.

(MOLIÈRE. *Les femmes savantes*.)

Cf. LAFONTAINE. *L'aigle et le hibou*. Fab. 18. Liv. 5.

Sum cuique pulchrum.

(LEJEUNE. *Proverbia familiaria*. 1744.)

Tot l'monde tint à ses kâye

Mi, ji tins à m'pays.

Nosse prince l'aime, ji l'aim'ret todi.

(DE HARLEZ. *Cantate présintée à prince d'Oultremont li jou di si élection li 20 avri 1763*.)

VARIANTE.

On-z-est turtot jalo d'ses kâye.

(FORIR. *Dict.*)

..... Si vos v'plâindez

Qui c'seûye di vos tote li prumière

On pus vite di cisse sottè manire

Qu'on-z-a todi d'voleûr bôurder,

Po vanter d'ottant mi ses kâye.

(FR. BAILLEUX. *L'aîque et l'houlotte*. Fève. 1836.)

VAR. BORINAGE. Les jône dé crapaud chenn'té toudi biau à leu mère.

(DE PUYDT. *Maudit métier*. 1883.)

VAR. TOURNAL.

A tort ou à raison,

Chaqueun est seot de s'garcheon.

CHIROUX.

665. S'ètinde comme Chiroux et Grignoux.

LITT. S'entendre comme Chiroux et Grignoux.

Ne pas s'entendre du tout.

On dit aussi : S'ètinde comme chin et chet.

LITT. S'entendre comme chien et chat.

Pr. fr. — S'entendre comme chien et chat. — C'est l'eau et le feu. — Être à couteaux tirés.

GÈRA.

Nos avans cial des k'mère
Pé qu' des vipère ;
Sont des Chiroux,
Sont des Grignoux,
Qui s' kibattet à v' fer paou.

(DE HARLEZ, DE CARTIER, etc. *Li voyège di Chaudfontaine*. I, sc. 3. 1757.)

HIST. Sous le règne du prince-évêque de Liège Ferdinand de Bavière (1612-1659), « dans la cité, deux partis devinrent célèbres et rallièrent à eux tous les habitants. Les rentiers, les banquiers riches et ceux qui vivaient de l'église et du gouvernement, composaient le premier ; ils étaient nommés *Chiroux*. L'autre comprenait la masse de la population, les marchands, les industriels ; ils étaient traités de *Grignoux*. Ceux-là étaient disposés à obéir et à complaire en tout au prince, à la condition de partager plus tard le pouvoir avec lui ; ceux-ci, sans porter atteinte à ses droits légalement reconnus, entendaient qu'il respectât l'indépendance des bonnes villes et les droits politiques des citoyens. La patrie fut dès lors livrée aux plus tristes divisions et se déchira misérablement elle-même. »

(F. HENAU. *Hist. de Liège*. Ch. 22, 1^{re} éd.)

CHOISIR.

666. Qui trop queûsi, mal éli. (TOURNAI.)

LITT. Qui trop choisi (est) mal loti.

On est plus mal partagé pour avoir voulu trop choisir.

Cette expression peut s'appliquer à des gourmands trompés par les apparences, en recherchant les meilleurs morceaux dans les plats que l'on fait circuler à table.

Pr. fr. — Souvent qui choisit prend le pire.

(OUDIN. *Curiositez françaises*. 1640.)

Mais aussi bien que moi, vous avez ouï dire
Que fille qui choisit bien souvent prend le pire.

(TH. CORNEILLE. *Don Bertran de Cigral*. IV, sc. 1^{re}.)

CHOSE.

667. Wère de chose nos console pac'qui wère de chose nos afflige. (NAMUR.)

LITT. Peu de chose nous console parce que peu de chose nous afflige.

On est vite consolé d'une légère affliction ; on ne doit pas se désespérer pour une bagatelle.

CHOU.

668. Magnî dè l'jotte rischâffêye.

LITT. Manger du chou réchauffé.

Se dit de celui ou de celle qui épouse une personne veuve.

Cité par FORIR. *Dict.*

De la soupe réchauffée (une veuve).

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

VERVIERS.

Mais n'allans nin mau jauser

Du jotte reschauffêye

C'n'est nin chal des vix souwé

Qui s'fet des mamêye.

(RAXHON. *Es l'grande confrèrèye*. 1890.)

669. I n' fât nin doirmi so ses jotte.

LITT. Il ne faut pas s'endormir sur ses choux.

Il ne faut pas négliger ses affaires. — Il faut veiller au grain.

HINRI.

Ji veus avou plaisir qu'vos v's èployiz por mi.

CATHRENNE.

Certain'mint qu' sos vos jotte ji n' poux mâ dè doirmi.

(DELCHF. *Les deux nèveux*. I, sc. 3. 1859.)

670. Li ci qui stâre ses jotte ni les a mâye tote.

LITT. Celui qui étend (disperse) ses choux, ne les a jamais tous.

Celui qui n'a pas d'ordre est toujours exposé à perdre quelque chose.

Cité par FORIR. *Dict.*

671. C'est-st-aute choi qu' dè l'jotte.

LITT. C'est autre chose que du chou.

C'est bien au-dessus de l'ordinaire. — C'est très fort, très beau.

Cf. Le menu du banquet de la Société wallonne. 1860.

VARIANTE. Vola aute choi qu'ine tâte âx frêve.

LITT. Voilà autre chose qu'une tarte aux fraises.

Pr. fr. — Ce n'est pas de la merde de chien.

CRAHAY.

Bin, Baiwir, s'i va ainsi

C'est-st-aute choi qu'dè l' jotte

Ji fret r'mette po mi cori

Des s'melle à mes botte.

(ALCIDE PRYOR. *On dragon qui fait des madame*. 1867.)

BABETTE.

Mi, ji voléve dire tot, mais monsieu m'siticha
Cinq franc po qu'ji m'taihasse, et ji li prometta.

JACOB.

Vola aute choi qu'dè l'jotte.

(ED. REMOUCHAMPS. *Les amour d'à Gèrà*. II, sc. 15. 1875.)

VAR. JOURNAL. Ch'est d'l'autre toubaque qu'à l'maseon Guillaume.

672. Maguet a magni s'jotte et enne a co aou trop
pau.

LITT. Maguet a mangé son chou et en a encore eu trop peu.
Se dit à toute personne dont on veut rembarrer les raison-
nements, rabaisser le caquet.

Moquà magna s'jotte et enne ava pau,
Dit li spot, et c'est l'vraie ;
Qui n'a nin vèyou pus d'on côp
Des moquantes gueûye esse tote écepèye
Po 'ne bonne response faite à pont ?

(N. DEFRECHÉUX. *Moquà*. 1868. OEuvres poétiques.)

673. Vos n'estez nin d'vins ses jotte.

LITT. Vous n'êtes pas dans ses choux.

Vous n'êtes pas amis ensemble, vous l'avez blessé, il vous
tient rancune.

674. I n'fât nin mette trope di peûve ès s'jotte.

LITT. Il ne faut pas mettre trop de poivre dans ses choux.

Il faut se modérer sur quelque affaire, sur quelque préten-
tion ; montrer moins de chaleur, d'animosité. (ACAD.)

Pr. fr. — Il faut mettre de l'eau dans son vin.

675. Il a s'tu d'vins ses jotte.

LITT. Il a été dans ses choux (dans les choux d'un autre).

Il a blessé l'amour propre, la vanité, l'orgueil de quelqu'un.
Il lui a fait du tort.

Pr. fr. — Il a fait dans son persil.

Cité par FORIR. *Dict.*

VARIANTES. Il a chi d'vins mes botte. — Il a folé ès m'piersin. — Il a folé so
mi aguece. — Il a chi d'vins mes jotte.

VAR. JODOIGNE.

Vos li avoz caqué ès manche.

Il a caqué seu m'manche.

Il a passé seu l'quève de chet.

ROUCHI.

Il a tié den m'so jusqu'au cadénat.

(HÉCART. *Dict.*)

676. C'n'est nin l'tot d'awoi dè l'jotte, i faut dè l'crauche po l'cûre. (NAMUR.)

LITT. Ce n'est pas le tout d'avoir du chou, il faut de la graisse pour le cuire.

Une chose devient inutile quand on ne peut l'employer ou qu'on n'a qu'une partie de ce qui est nécessaire pour faire une certaine chose. (LITTRÉ.)

Pr. fr. — Ce n'est pas tout que des choux, il y faut de la graisse.

(OUDIN. *Curiositez françaises*. 1640.)

Il ne nous faut plus que des choux, si nous avons de la graisse.

(Le Père JEAN-MARIE *Le divertissement des sages*. 1665.)

MONS. C' n'est nié l'tout dés chou, i faut pinser au laerd.

LILLE. Ch'n'est point tout des choux, ch'est dè l'crauche

(VERMESSE. *Voe. du parois lillois*. 1861.)

677. I s'y ètind comme à ramer des chou. (MONS.)

LITT. Il s'y entend comme à ramer des choux.

Se dit à un homme qui veut faire une chose à laquelle il n'entend rien. (ACAD.)

Pr. fr. — Il entend cela comme à ramer des choux.

(OUDIN. *Curiositez françaises*. 1640.)

VAR. MALMEDY. I s'y étind comme à fer des cuî.

MONS. Batisse n' voyoi goutte dins l'affaire, autremint dit, i s'intind à gouverner s'commune comme à ramer des chou.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons*. 1850.)

PICARDIE. S'y einteindre comme à ramer des cabus.

(CORELET. *Glossaire*. 1854.)

678. C'est dè l'jotte po vosse gatte.

LITT. C'est du chou pour votre chèvre.

Je ne crois pas ce que vous dites, vous me faites des contes, vous voulez me tromper.

LI COREU.

..... Nenni, ji n'm'y fêye nin,

C'est dè l'jotte po vosse gatte, à c'ste heûre i n'est pus tims.

(CH. HANNAY. *Li mâye nèur d'à Golas*. I, sc. 5. 1866.)

679. C'est dè l'jotte aux ourtie. (JODOIGNE.)

LITT. C'est du chou (préparé) aux orties.

Se dit d'un plat dont on ne connaît pas la composition — de toute chose inconnue.

CIEL.

680. Dè l'banne dè cir.

LITT. De la voûte du ciel.

Se dit de celui qui est sans appui sur la terre.

Cité par FORIR. *Dict.*

Pus nou parint n'mi louke, ji sos comme ine homme toumé dè l'banne dè cir.

Gn'y a-t-i, d'sos l'banne dè cir, ine homme pus misèrâbe ?

(BAILLEUX. *Li briben et l'moirt*. Fève. 1851.)

Tot çoula aveut fait qu'Olivî s'aveut on bai jou trové comme toumé dè l'banne dè cir.

(G. MAGNÉE. *Battri*. 1865.)

VAR. Verviers. N'faut-i nin esse toumé, duhez, d'elle creux dè cir,
Po v'ni vih'ner ès l'banne dont l'histoire n'a qu'à scrire
Des triomphe, des soper.

(J.-S. RENIER. *Banquet de la Société*. 1871.)

681. On n'sàreut aller â cir sins hâle.

LITT. On ne saurait aller (monter) au ciel sans échelle.

Chose qui ne peut être, qui ne peut se faire. (LITTRÉ.)

Pr. fr. — A l'impossible nul n'est tenu.

Fais çou qu'ji t'dis,

Si t'es sùti.

C'esteut ottant d'li dire,

Dè monter sins hâle â cir.

(N. DEFRECHEUX. *Li Signeur di Sterpenich*. Conte. 1863.)

682. Cîr mout'nèye,
Plaîve parèye.

LITT. Ciel moutonné,
Pluie semblable.

Changement de temps.

Ciel pommelé et femme fardée

Ne sont pas de longue durée.

(Comédie des prov. III, sc. 2. 1655.)

Cf. QUITARD. *Dict.*, p. 378.

Cîr moutonné et feumme fârdêye

Ni sont nin d'longue durêye.

(FORIR. *Dict.*)

683. Si l'cîr touméve, i gn'àreut bin des âlouette
prise.

LITT. Si le ciel tombait, il y aurait bien des alouettes prises.

Se dit pour se moquer d'une supposition absurde. (LITTRÉ.)

Pr. fr. — Si le ciel tombait, il y aurait bien des alouettes
prises.

(Père JEAN-MARIE. *Le divertissement des sages*. 1665.)

TONTON.

Cint mèye franc, c'n'est nin l'diale.

TATÌ.

Et s'j'aveus deux cint mèye ?

TONTON.

Si ? Avou si, on mette Paris d'vins 'ne botèye.

TATÌ.

Si j'les aveus, portant ?

TONTON.

Et si l'eir toumève don,

Qui tote les àlouette sèrit prise.

(ED. REMOUCHAMPS. *Tâti l'perriquet*. II, sc. 1^{re}. 1883.)

NAMUR. Si l'ciel chaireûve, i gn'aureûve bràmint des aulouette attrapée.

CLÉ.

684. On d'vret tapet s'clet su s' fosse. (MARCHE.)

LITT. On devra jeter sa clé sur sa fosse.

Il va mourir insolvable.

Jeter les clefs sur la fosse. — Renoncer à la succession d'une personne, parce qu'elle doit trop ; locution qui vient de ce que, dans l'ancien droit, la personne qui renonçait mettait effectivement les clefs sur la fosse. (LITTRÉ.)

TOURNAI.

Ruer l'clef su l'fosse.

CLERC.

685. C'est l'clerc de Baudour qu'a passé par là.
(MONS.)

LITT. C'est le clerc de Baudour qui a passé là.

Se dit des personnes qui, ayant entrepris une chose au-dessus de leurs forces, sont obligées de s'arrêter faute de ressources.

I faut qu'i a ieu dins l'timps à Baudour in clerc qui s'appeloi Monsieur Dargent court ; depuis m'sovenance quand quelqu'un comminchoi in batimint, et qui n'savoi nié l'achéver, au rapport qu'il étoi boulcourt dé yaerd, j'ai toudi intindu dire : C'est co assuré l'clerc dé Baudour qu'a passé par là.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons*. 1850.)

686. Il a fait on pas d'clerc. (NAMUR.)

LITT. Il a fait un pas de clerc.

Faute commise par ignorance ou par étourderie dans une affaire ; démarche inutile, maladroite. (LITTRÉ.)

Pr. fr. — Il a fait un pas de clerc.

Ma langue en cet endroit a fait un pas de clerc.

(MOLIÈRE. *Le dépit amoureux*. II, sc. 4.)

CLOCHE.

687. Li ci qui n'ètind qu'ine cloke, n'ètind qu'on son.

LITT. Celui qui n'entend qu'une cloche, n'entend qu'un son.
Pour prononcer dans une affaire, il faut entendre les deux parties. (ACAD.) — *Audiat et altera pars.* (SALOMON.) — Cf. LOYSEL. *Inst.*, n° 868. — *Qui statuit aliquid, parte inaudita alteri, æquum licet statuerit, haud æquus fuit.* (SENEC.)

Pr. fr. — Qui n'entend qu'une cloche, n'entend qu'un son.

Qui n'entend qu'une partie, n'entend rien.

(OUDIN. *Curiositez françoises.* 1640.)

Cité par FORIR. *Dict.*

Po l'flamind on est tote orève,
On n' fait qui l' sôrdaut po l' wallon.

Eh bin, volez-v' qui ji v's el dèye :

Qui n'ô qu'ine cloke n'ètind qu'on son.

(JOS. KINABLE. *Nosse wallon à Sénat.* 1886.)

VARIANTE.

L'ci qui ètind onk, n'ètind nin l'aute.

(REMACLE. *Dict.*)

CHARLEROI.

Et quand su l'pus p'tit brut, i vos foute-nu 'ne leçon,
C'est qu'qui n'intind qu'enne cloche n'intind qu'in son.

(L. BERNUS. *L'tortue èiet les canard.* Fauve. 1873.)

688. On-z-a toden deut : quand l'cloke sonneûve,
Li boun ovri destelleûve. (JODOIGNE.)

LITT. On a toujours dit : quand la cloche sonne
Le bon ouvrier quitte son travail.

Il faut de la ponctualité en tout. Le bon ouvrier a besoin de repos.

CLOCHER.

689. I fât qui l'cloki seûye à mitan dè viège.

LITT. Il faut que le clocher soit au milieu du village.

Il faut mettre à la portée de chacun une chose dont tout le monde a besoin, ou doit profiter. (ACAD.)

Pr. fr. — Il faut placer le clocher au milieu de la paroisse.

Cité par FORIR. *Dict.*

NAMUR. I faut todi mette li clochi au mitan dè l'paroisse.

CLOPIN-CLOPANT.

690. Aller hinck et plinck.

LITT. Aller de ci de là.

Être aviné, fatigué; marcher en clochant quelque peu ;
clopiner. (LITTRÉ.)

Cité par FORIR. *Dict.*

1^{er} CONVIVE.

I n'rotte qui hinc et plinck.

2^e CONVIVE.

Et lu n'pout pus roter.

(ALCIDE PRYOR. *Sôlêye et pansé*. 1859.)

On s'arresta à l'Waffe et d'vins deûse treus bastringue,

On n'louka nin à 'ne gèye, on riv'na hinc et plinck.

(M. THURY. *Inc cope di grandiveux*. 1859.)

Quèque tims après, on lauskinet qu'avent s'tu à Tilleu s'fer berzingue, rintra à
Lige po l'poite di St-Lorint tot 'nne allant hinc et plinck.

(G. MAGNÉE. *Li houlotte*. 1871.)

MOSS. *Hinképink*, subs. masc. Boiteux. (SIGART. *Dict.* 1870.)

LILLE. Marcher in chip in chop. (VERMESSE. *Voc.* 1861.)

CLOU.

691. On clà chesse l'aute.

LITT. Un clou chasse l'autre.

Une nouvelle passion, un nouveau goût en fait oublier un
autre. (ACAD.)

Pr. fr. — Un clou chasse l'autre.

Cité par FORIR. *Dict.*

MARCHE. Mâlheûr au ci qu'est l' bon apôte
Dès qu'on l'porsut, on clau chesse l'aute.
(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

NAMUR. Aux sorvinant i nos faut bin fer place,
Aux novia v'nu, fripon ou bravès gins,
On clau chesse l'aute, ainsi di race en race
Et jusqu'à l'fin des fin.
(WÉROTTE. *One diéraine romance po serrer l'sache*. 1867.)

692. Mette on clà à s' wahai.

LITT. Mettre un clou à son cercueil.

Avancer l'heure fatale. Se dit à celui qui boit immodérément,
à chaque verre qu'il ingurgite.

VARIANTE. Ottant di d'mèye, ottant d' clà à s' wahai.

Cité par FORIR. *Dict.*

GODINASSE.

..... Vos frez bin des pus vis ohai

Ca chaque hèna, v' savez qui c'est-st-on clà d'wahai.

(ED. REMOUCHAMPS. *Li sav'tt.* II, sc. 6. 1861.)

VAR. MARCHE. C'est des clau d'vachai qu'totes nos pône.

VAR. JODOIGNE. Les tricas c'est des clau d'vachat. — L'ce que s'boutte à boisson, rabotte se vachat.

VAR. MONS. C'est tous clau d'lusieau.

Ce sont tous clous de cercueil.—Ce sont tous acheminements vers la mort.

Enfin tous maladie d'grand père, tous clau d'lusieau, comme on dit à Mons.
(LETELLIER. *Armonaque dé Mons*. 1848.)

693. I hagn'reût on clâ ès deux.

LITT. Il mordrait un clou en deux.

Il est affamé.

Cité par FORIR. *Dict.*

MARÈYE BADA.

J'a si faim qui j'hagn'reûs,
So m'foi, on clâ ès deux.

(DE HARLEZ, DE CARTIER, DE VIVARIO et FABRY. *Li voyège di Chaudfontaine*. II, sc. 4. 1757.)

..... Nos lèyans l'fricassèye,
Po l'dimègne; min on clâ, nos l'hagn'rit bin ès deux
Qwand l'ûiner vint; ossu, li magne-t-on a r'lèche deugt,
(ED. REMOUCHAMPS. *Les deux voisin*. 1876.)

VAR. JOURNAL. Tranner des machoire.

694. Il a todi l' clâ po l'hazi.

LITT. Il a toujours le clou pour le river.

On ne peut le prendre au dépourvu. (ACAD.)

Pr. fr. — On ne peut le prendre sans vert.

Dihez-li çou qui c'sèûye, il ont l'clâ po l'hazi,
Et s'trovet malthureux d'aveûr on sôrt ainsi.

(G. DELARGE. *Ine copenne conte les pek'teu*. 1873.)

VAR. JOURNAL. Avoir tous ses dint. (Être prompt à la réplique.)

695. Hazi l' clâ.

LITT. River le clou.

Répondre fortement, vertement, de manière qu'on n'ait rien à répliquer. (ACAD.)

Pr. fr. — River à quelqu'un son clou.

Cité par FORIR. *Dict.*

Po trover po hazi m'clâ,
Vos r'battriz tole li poroche.
(THURY. *Li bon jowen àx vîs jeux d' Lîge*. Chanson. 1859.)

Qui fait çou qu'i pout n'fait nin mâ
Mais qwand vos m'divriz hazi m'clâ
Ji sos capâbe di n'rîn fer d'aute.

(AD. PICARD. *Toast au banquet wallon*. 1874.)

NAMUR. J'a rovi one saquoî, i faut qui j' vos ès cause,
Car c'est là l' grande affaire, li vrai trô dins l'èplause,
Li pus grand cli'vau d' balaye di nos pus grands savant,
I faut river leu clau là d'sus comme su l' restant.

(A. DEMANET. *Oppidum Atuaticorum*, 1843. — *Ann. de la Soc. arch. de Namur*, T. II.)

Autre signification : Pour achever, pour comble.

(FORIR. *Dict.*)

TONTON.

Vive li muselle,
Vive li miscât,
I gn'a co qu'zel
Po r'hazi l' clâ.

(DE HARLEZ, DE CARTIER, VIVARIO et FABRI. *Li voyège di Chaudfontaine*, III, sc. 4^{re}. 1757.)

Buvans on còp po r'hazi l' clâ,
Qui l' joû d'hoûye nos seûye on joû d' fiesse.

(*Chanson en l'honneur de Velbruck*, 1772.)

696. S' peigner avec in cleau. (TOURNAI.)

LITT. Se peigner avec un clou

Se dit d'une personne qui ne soigne pas sa chevelure.

VARIANTE. Si peigni avou on cwârjeu et fer s' rôye avou on clâ.

COCHON.

697. Qwand l' pourçai est sô, les r'laveûre (ou les navai) sont seûre.

LITT. Quand le cochon est rassasié, les lavures d'écuelles (ou les navets) sont aigres.

« Quand on a désiré vivement une chose et qu'on la possède, on la rejette avec mépris pour en désirer une plus belle. »

(FERD. HÉNAUX. *Études sur le wallon*, 1844.)

Pr. fr. — A ventre souûl, cerises amères. — Quand les cochons sont souls, ils renversent leur auge.

(LEROUX. *Dict. comique*, 1782.)

Au dégousté le miel amer est.

(XVI^e siècle.)

Cité par FORIR. *Dict.*

MARCHE. Quand les pourçai sont sô, les gland sont seûr.

NAMUR. Qwand les pourcia sont sô, les navia sont seûr.

CHARLEROI. J' sus cràs comme via

Et i m' faut du novvia,

Quand les pourcha sont cràs tous les navia sont sûre.

(L. BERNUS. *Le r'nau èiét les dindon*, Fauve, 1873.)

MONS. Quante lé pourciau sont sou, les r'lavure sont sure.

MONS. La qu'on apporte de l' tarte, la qu'i mingent, la qu'i boiv'té co toudi, si bé qué quand 9 heure a sonné, l'paysan trouvoi qu' lés zerlavure étiont surte.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons.* 1833.)

JODOIGNE. Quand les pourcea sont sou, les gland sont ser. — Quand les vache sont sonle, les navia sont ser.

698. Magniz-ès, les pourçai n'ès volet pus.

LITT. Mangez-en, les pourceaux n'en veulent plus.

« Vieux dicton qu'on emploie ironiquement pour répondre à quelqu'un qui offre une chose ou les restes d'une chose dont il est dégoûté. » (QUITARD. *Dict.*, p. 618-619.)

Mangez de nos prunes, nos pourceaux n'en veulent plus.

(OUDIN. *Curiositez françoises.* 1640.)

699. J' n'ai gnié trop d' sûr pou m' pourciau. (MONS.)

LITT. Je n'ai pas trop de petit lait pour mon porc.

Je suffis à peine aux besoins de mon intérieur, je ne suis pas tenté d'aller chercher de la besogne ailleurs.

(SIGART. *Dict. du wallon de Mons.* 1870.)

700. Fez dè bin à vosse pourçai, vos l' ritroûvrez à lård.

LITT. Faites du bien à votre pourceau, vous le retrouverez à lard.

Savoir faire un sacrifice dans l'espoir d'un avantage futur. — Mettre à intérêt.

Il ne perd point son aumône,
Qui à son cochon la donne.

(LEROUX DE LINCY.)

NAMUR. Quand on fait do bin à s' pourcea, on l' ritroûve dins l' laurd.

JALHAY.

PIERRETTE.

On dit toudi qu' ci qui fet do bin à s' pourçai el ritroûve à lard. Èdon Mathi?

MATHI.

Jo l'a étindou dire bin des fie.

(XHOFFER. *Les deux soroche.* I, sc. 10. 1861.)

MONS. L' ceu qui fait du bié à s' pourciau l' ritroûve à s' saloi. Celui qui sait faire un sacrifice pour réussir une chose, en recueille les fruits tôt ou tard.

(LETELLIER. *Proverbes montois. Arm. de Mons.* 1848.)

LILLE.

Qui fait du bien à sin pourchau
Le r'trouve din sin salô.

(VERMESSE. *Voc. du patois lillois.* 1861.)

701. I r'chane tout à les pourciau,
Avé l' vieux i fait du nouveau. (MONS.)

LITT. Il ressemble entièrement aux cochons,
Avec le vieux, il fait du nouveau.

Parce que le cochon, en mangeant des ordures, en produit d'autres.

(SIGART. *Dict. du patois de Mons*, 1870.)

702. Raviser l' pourçai, fer dè bin après s' moirt.

LITT. Ressembler au porc, faire du bien après sa mort.

Se dit des avares, qui ne font du bien qu'à leurs héritiers.

C'est tot comme li grusus, i s'arichihe à toirt,

Et fait, comme li pourçai, baicôp d' bin après s' moirt.

(DEHIN. *L'homme, li pourçai, l' gatte et l' mouton*. Fève, 1830.)

Fer dè bin après s' moirt, c'est fer comme les pourçai,

Tote si vèye vosse mononke l'aveut bin assez fait.

(A. HOCK. *Mœurs et coutumes liégeoises*, 1872.)

703. Saint Antoine i est malade, ch'est l' pourceau
qui fait l' cuisine. (TOURNAI.)

LITT. Saint Antoine est malade, cest le cochon qui fait la cuisine.

Se dit par plaisanterie lorsque la ménagère est remplacée dans son office de cuisine par son mari ou un autre membre de la famille peu au courant des choses du ménage.

704. Po les pourçai tot fait hò.

LITT. Pour les cochons tout fait tas.

Pour certaines gens tout est bon.

705. I fait comme li pourçai d' Jâcquet, i vout t'ni
s' rang.

LITT. Il fait comme le pourceau de Jacquet, il veut tenir son rang.

Il a une mauvaise réputation et il fait tout pour la mériter.

706. S'i n'y aveut nin des pourçai, i n'y ârent nin
dè lârd.

LITT. S'il n'y avait pas de porcs, il n'y aurait pas du lard.

Réponse à l'injure : vos estes on pourçai.

Le pauvre que nourrit sa graisse,

Du cochon ne parle point mal ;

Laissons l'orgueil et la paresse

Insulter le pauvre animal.

(PIERRE DUPONT.)

VAR. JODOIGNE.

Sins vache pont d'via.

707. So l'timps qu'on doime, les pourçai (les gatte)
magnet les jotte.

LITT. Sur le temps (pendant) qu'on dort, les cochons (les chèvres) mangent les choux.

Où la surveillance manque, le gaspillage s'introduit.

MALMEDY. So l'timps qu'tu frotte tu mère, les pourçai magnet les r'lavôre.

708. I fât ach'ter l' pourçai crâs et l' mohonne batèye.

LITT. Il faut acheter le porc engraisé et la maison bâtie.

Pour faire un bon marché, il faut profiter des dépenses et des peines des autres.

On doit acheter pain et maison faite.

(Prov. commun. XV^e siècle.)

709. Austant chix pourcha qu'in chî, il a co pus d'tripe. (NIVELLES.)

LITT. Autant six pourceaux qu'un chien, il y a encore plus de boudin.

Se dit d'une personne qui n'est pas dégoûtée.

710. Il avisse qu'on âye situ wârdér les pourçai avou lu.

LITT. Il semble qu'on ait été garder les cochons avec lui.

Se dit pour faire sentir à un inférieur ou à un homme que l'on connaît peu, qu'il s'oublie et qu'il en use trop familièrement. (ACAD.)

Pr. fr. — Il semble que nous avons gardé les cochons ensemble.

Cf. Camarades comme cochons.

Manger le cochon ensemble.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

711. On pourçai aime mi on stron qu'ine lé-moscâde.

LITT. Un porc aime mieux un étron qu'une noix muscade.

On préfère, en général, les choses dont on peut retirer plaisir ou profit.

Pr. fr. — Aux cochons la merde ne pue point.

(Dict. port. des prov. fr. 1731.)

Truie aime mieux bran que roses.

(France.)

A Liège, dans les classes populaires, la noix muscade est l'épice la plus recherchée ; c'est elle qu'on met dans le gâteau des rois.

Trahit sua quemque voluptas.

(VIRGILE. II^e Eglogue.)

Mais le moindre grain de mil
Ferait bien mieux mon affaire.

(LAFONTAINE.)

712. Norrir l' pourcheau pou les eaute (TOURNAL.)

LITT. Nourrir le cochon pour les autres.

Avoir eu la peine et laisser le profit à d'autres.

713. Ossi d'gosté qu'on pourçai qu'a magni ine seûre pomme.

LITT. Aussi dégoûté qu'un porc qui a mangé une pomme sûre (verte).

Se dit des gens nâreux.

FRANÇOIS.

Li feye mi louke à pône, et l' mère fait todi ine mène comme on pourçai qu'a magni 'ne seûre pomme.

(DEMOULIN. *Ji voux, ji n'poux.* I, sc. 8. 1838.)

JACQUES.

Elle mi fait, sins qu'ji n' sêsse ni poquoi, ni po comme,
Ine loufe comme on pourçai qu'a hagni d'vins 'ne seûre pomme.

(DD. SALME. *Ine femme qu'ennès vât deux.* Sc. 14. 1876.)

714. Ci n'est nin àx pourçai à poirter des manchette.

LITT. Ce n'est pas aux pourceaux à porter des manchettes.

L'élégance ne sied pas à tout le monde.

715. A pus bai pourçai li pus laid stron.

LITT. Au plus beau pourceau le plus laid étron.

On n'est pas toujours récompensé selon son mérite.

716. Ch'est donner du chuque à ein pourcheau.

(TOURNAL.)

LITT. C'est donner du sucre à un pourceau.

Vouloir faire éprouver à quelqu'un une jouissance physique ou morale qu'il n'est pas capable d'apprécier.

Semer les marguerites devant les pourceaux.

(Père JEAN-MARIE. *Le divertissement des sages.* 1663.)

VAR. CHARLEROI.

GELIQUE.

Ce s'ret in osti t't aussi inutile que n' cinquième roue à in char, èiet ce s'ret donner des pelle à in pourcha.

(L. BERNUS. *L' malade Saint-Thibau.* II, sc. 6. 1876.)

CŒUR.

717. Bon coûr et mâle tiêsse.

LITT. Bon cœur et mauvaise tête.

Les gens étourdis et inconsiderés ont souvent de bonnes intentions, un bon cœur. (ACAD.)

Pr. fr. — Mauvaise tête et bon cœur.

Cité par FORIR. *Dict.*

JODOIGNE.

Bon cœur et stornée tiesse.

718. Il a bon cœur, i n' rind nin (mâye).

LITT. Il a bon cœur, il ne rend pas (jamais).

Se dit des gens qui ont l'habitude de conserver ce qu'on leur prête.

Pr. fr. — Il a bon cœur, il ne rend rien.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

719. Fer bon cœur so mâlès jambe.

LITT. Faire bon cœur sur mauvaises jambes.

Ne pas se laisser abattre par la contradiction, par les échecs, par les revers. (ACAD.)

Faire contre mauvaise fortune bon cœur. — Faire bonne mine à mauvais jeu.

Et si l'brut d' chaine qu'il ô, li fait on pau frusi,
I fait dè mons bon cœur so mâlès jambe.

(SIMONON. *Li spère*. 1828.)

So mâlès jambe qu'on fasse bon cœur,
Et so nosse compte, s'i vint s'impli,
Tusans ine manire à nosse toûr,
So s'compte ossi di nos d'verti.

(Fr. BAILLEUX. *Monsieu Sansowe*. Ch. 1843.)

Mâlheureus'mint i m' fât fer bon cœur so mâlès jambe et r'nonci à plaisir qui cisse
fiesse la ni mâkreut nin di m' procurer.

(FORIR. *Lette à l' confrairèye wallonte*. 1861.)

NAMUR.

Ji sèret sovint obligi do fer,
Comme on dit, bon cœur su des mouaichès jambe.

(J. COLSON. *One tournée do président dè l' République*. Ch. 1862.)

MARCHE.

Il est bin tims mes pauvès hâme
Do fet bon cœur so mouaissès jâme.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

AUVERGNE.

Countre fortune boun cœur.

PROVENCE.

Countro marrido fourtouno boun cor.

(Comp. pop. prov. *Revue des langues romanes*. 1881.)

720. I ravisse saint Amand, il a l' cœur so l' main.

LITT. Il ressemble à saint Amand, il a le cœur sur la main.

Est-ce un proverbe iconologique ? Ou a-t-on tout simplement joué sur le nom de saint Amand, comme l'a fait l'auteur de l'építaphe suivante, qui se trouvait dans une église de Worms ?

Præsul amavit oves proprias, et pavit Amandus ;
Idcirco superis semper amandus erit.
Ille Deum docuit ardentier Amandus amandum,
Et nobis igitur semper amandus erit.

Ne pas déguiser sa pensée, ses sentiments. (LITTRÉ.)

Pr. fr. — Avoir le cœur sur la main.

Cité par FORIR. *Dict.*

Li mène joyeûse et l'même pinsêye ès l'tiesse,
Nos estans v'nou po v' dire, li cœur so l'main,
Qui nos v' kèyans voste honneur et vosse plèee.

(G. DELARGE. *Hommage à M. Math. Grandjean*. 1873.)

Ji vas vèyi m'grand'mère Tonton, ine vèye feumme qu'a l'cœur so l'main.

(AL. PECLERS. *Mathi Bablane*. Chansonnette. 1877.)

NAMUR.

Ji voreûve qu'on fuche camarade,
Ji prinds grosse botèye à témoin,
Sins jamais fer des mascarade,
Vraie amitié, li cœur sus l'moain.

(WÉROTTE. *Li pèquèt*. Chanson. 1867.)

NIVELLES. Comme saint Amand, c'est l'cœur su l'main.

721. I m' gottève ès cœur.

LITR. Il (cela) me gouttait dans le cœur.

J'en avais le pressentiment.

Être l'objet d'une inquiétude, d'un tourment. (LITTRÉ.)

Tenir au cœur.

Cité par FORIR. *Dict.*

C'est qu' gottève ès cœur d' nosse Gamà,
Qui l'gouverneur esteut 'ne homme fâ.

(J.-J. HANSON. *Les Lusiade ès vers ligcois*. Ch. I. 1783.)

Cisse mâle aweûre là esteut bin lon d' li gotter ès cœur; ossi fout-i fel'mint
amaké d'ore li greffî li ram'hi l' long babouyègè di s' condamnation.

(G. MAGNÉE. *Li houlotte*. 1871.)

GÉRA.

Çoula m' gottève ès cœur... enfin, vola... j'y sos.

(ED. REMOUCHAMPS. *Les amour d'à Gêrà*. I, sc. 3. 1875.)

JODOIGNE.

Ça m' gotteûve ès l'âme.

722. Avu l' cœur comme on pan.

LITR. Avoir le cœur comme un pain.

Avoir le cœur gros, oppressé.

723. Bon cœur ni sàreut minti.

LITR. Bon cœur ne pourrait mentir.

Être franc et sincère, parler sans aucun déguisement, être bienveillant, serviable. — Cœur droit hait le mensonge.

On dit aussi : Bon cœur ni pout minti.

Li bon cuer ne puet mentir.

(*Chronique de Jean d'Outremeuse*. Livr. I. XII^e siècle.)

Cité par FORIR. *Dict.*

Abèye tos les Condrosi
Corans li fer fiesse.
Les Ligeois po l' bin fiesti
S' ont metton foû d' foice.
Si n'esteint nin si poli,
Bon cœur ni sàreut minti.

(Couplet dédié à comte de Mean, prince de Liège, par les Condrosi. 1792.)

MADELEINE.

Ainsi, c'est vos, Walter, qu'a sàvé l' vèye à m' fi.

WALTER.

C'est d'à meune comme d'à vosse, bon cœur ni pout minti.

(DEHIN. *Chère et panâche*. (Les Chiroux et les Grignoux.) 1846.)

On colon quéque fèye a bon cœur,
Et bon cœur ni sàreut minti.

(BAILLEUX. *Li colon et l' frumihe*. 1851.)

724. Avu l' hasse di cœur.

LITT. Avoir l'as de cœur.

Jeu de mots.

Être courageux.

Cité par FORIR. *Dict.*

C'est qwand l' dangi est tot près
Qu'on veut l' ci qu'a l' hasse di cœur.

(FR. BAILLEUX. *Li lion et l' chessen*. Fève. 1856.)

Noste homme n'aveut nin l' hasse di cœur, ossi n' fout-ce qu'avou l' pèce ès haut
qu'i s'rinda wisse qui les cren'quini s' rassonlît.

(G. MAGNÉE. *Li cren'quini dè prince abbé di Stâr'leu*. 1871.)

..... Ça cangea tote l'affaire,
La, l' ci qu' n'aveut nin pus d' hasse di cœur qu'on poyon
Ni fout pus à maîstri, c'esteut on vraie lion.

(DD. SALME. *Li live et les ratne*. Fève. 1877.)

TATI.

Si ji n' mi rat'néve nin, ji v' sipatreu l' buzal.

BIËTH'MÉ.

V' n'avez nin l' hasse di cœur, po fer ine keûre parèye.

(ED. REMOUCHAMPS. *Tati l' perriqui*. I, sc. 7. 1885.)

725. Avoir l' cœur oussi dur qu'eine inglemme de marissieu.

(TOURNAI.)

LITT. Avoir le cœur aussi dur qu'une enclume de maréchal.

Être insensible aux grandes douleurs, avoir le cœur dur, ne pas compatir au malheur d'autrui.

TOURNAI. Je l'conneos, malgré ses bellès parole, i a l'cœur oussi dur qu'eine inglemme de marissieu.

(Pierre BRUNHAULT. (Leroy). *Ein mènache d'francs pause*. Sc. 6. 1891.)

VAR. JODOIGNE. Oyeu ostant d'cœur qu'one vie savatte.

COGNÉE.

726 Hachî à l'cognèye.

LITT. Hacher à la cognée.

Se dit d'un ouvrage de main, qui est grossièrement fait ; d'un ouvrage d'esprit mal fait, mal tourné ; d'un homme mal fait, mal bâti. (ACAD.)

Pr. fr. — Cela est fait à la serpe.

SAINT-QUENTIN.

Ch'est mi qu'j'ai composé l'cainchon,

Mi ch'bouquiyon d'chès bos d'Orlon.

A cucups d'serpe all'est faite,

Ein l' voit bien,

Mais gn'ka cœre bien d'z'eutes biètes :

Vous m'einteindez bien.

(GOSSEU. *Lettres picardes*. 1845.)

VAR. LILLE. Faire à la grosse morbleute.

(VERMESSE. *Vocabulaire du patois lillois*. 1861.)

727. I n'fât nin taper l'manche après l'cognèye.

LITT. Il ne faut pas jeter le manche après la cognée.

Se rebuter, abandonner totalement une affaire, une entreprise, par chagrin, par dégoût, par découragement. (ACAD.)

Pr. fr. — Jeter le manche après la cognée.

Cité par FORIR. *Dict.*

MARCHE

Ni tappe nin l'manche après l'cognèye.

NAMUR.

Taper l'manche après l'hachette.

JODOIGNE.

Taper l'manche après l'couthia, ou l'cognie.

VAR. FERRIERES.

I n'fât nin èvoyi l'râve après l'houvion.

728. Aller à bois sins cognèye.

LITT. Aller au bois sans cognée.

Entreprendre quelque chose sans se munir de ce qui est nécessaire pour réussir. (ACAD.)

Pr. fr. — Aller au bois sans cognée.

Voir le proverbe suivant.

729. Mette li cognèye à l'abe.

LITT. Mettre la cognée à l'arbre.

Commencer une entreprise. (ACAD.)

Pr. fr. — Mettre la cognée à l'arbre.

Jaspâ, qwand vos m'hantiz vos d'viz fer des mohe à deux cou. Si v' n'avez nin s'tu à bois sins cougnèye, ji poux dire qui v's avez à pône metlou l' cougnèye à l'âbe.
(REMACLE, *Dict.*)

Allons, boutans l'cougnèye. Cette expression s'emploie souvent dans les campagnes avant de commencer un ouvrage quelconque. C'est une espèce de *bénédictité* comme le : *attaquans mes éfant.*

COIFFE.

730. Totes les gâmette
Ont leu cowette.
LITT. Toutes les coiffes
Ont leur cordon.

Toutes les actions ont leurs conséquences ; se dit surtout en mauvaise part, lorsque les suites n'ont pas été heureuses.

COLLER.

731. I plaque comme hâрпиhe.
LITT. Il colle comme poix.
C'est un imposteur ; il s'impose ; on ne peut s'en débarrasser.
Chassez-le par la porte, il rentrera par la fenêtre.
Pr. fr. — Cela tient comme poix.
Se dit d'une chose qui tient fortement à une autre.
(POITEVIN.)

Ses nouvès hâre so s'coirps ètique
Plaket co pé qui dè l'hârpique.

(GÉRARD. *On halcott dè grand monde.* 1890.)

732. I va plaqui âx coisse.
LITT. Il va coller aux côtes.
Il va faire chaud. — Nous allons avoir une fière alerte.

.... I va plaqui âx coisse.

(REMOUCHAMPS. *Li sav'tt.* Acte 2, sc. 4. 1858.)

733. Ine bonne, cisse-lalle : plaquîz-le à meûr.
LITT. Une bonne, celle-là : collez-la au mur.
Voilà un trait plaisant, une chose incroyable ; cela mériterait d'être affiché.
Pr. fr. — En voilà une colle ; parce qu'une attrape est comparée à une chose qui colle. (LITTRÉ.)

TITINE.

Elle a l'five di lessai.

BOUON.

Cisse-lalle, j'el claw'ret à meûr.

(DEMOULIN. *On pêhon d'avri.* Sc. 2. 1865.)

JACQUES.

Enne a qu'ont mons soffri qui l'èglise riflve saint.

TOSSAINT.

Plaquans cicial à meür.

(DD. SALME. *Une femme qu'ennès vât deux*. Sc. 14. 1876.)

NAMUR. C'est lèye (Cérès) qui fait tot pousser dins les terre et les jârdin ; quand i li plait les annèe sont bonne ou mouaiche. — Clawez c't elle la su l'meür dè grègne.

(*Li métologie. La Marmite, Gazette*. 1884.)

CHARLEROI.

ARGAN.

Je n' l'evôyerai né dins in couvint ?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Non ? Eh bin c't-elle alle, on pout l'clapper au mur !

(L. BERNUS. *L' malade Saint-Thibau* I, sc. 3. 1876.)

JODOIGNE.

One roitte cisse lalle plaquîz-le à l' merraille.

COLOMBOPHILE.

734.

Jône colèbeu,

Vi bribeu ;

Vi colèbeu,

Vi gueux.

LITT. Jeune amateur de pigeons,

Vieux mendiant ;

Viel amateur de pigeons,

Vieux gueux.

N. B. Les amateurs de pigeons (voyageurs), très nombreux dans le pays de Liège, dépensent beaucoup d'argent en paris, etc. On en a vu négliger entièrement leurs affaires pour se livrer à leur coûteux passe-temps.

On a souvent appliqué la même réflexion morale aux braconniers, etc.; au lieu de *colèbeu*, on dit parfois *pèbeu*, *tindeu*, *chesseu*, etc.

STAVELOT.

Jône chasseur, vi bribeur.

MALMEDY.

Jone musicien, jône monsieu.

Vi musicien, vi bribeur.

MONS.

Tindeu, cacheu, peskieu,

Tois mestier d'gueux.

(SIGART. *Dict.* 1870.)

PICARDIE.

Cacheux, pèkeux, tendeux,

Trois métiers d'gueux.

(CORBLET. *Gloss.* 1831.)

METZ. Ne sayveuye met l'dictum, janne chessou, viet brihou.

(FLIPPE MITONNO. *Comédie*. 1848.)

COMMENCEMENT.

735. T'é k'minc'mint, telle fin.

LITT. Tel commencement, telle fin.

En général une chose finit comme elle a commencé.

Cf. On récolte ce qu'on a semé.

GIRA.

A pus bai qu'on s'allève peigni,
On-z-a fait l'pâye, tot est rouvi;
Mais n'avèreût-i nin bin,
Comme on dit té k'minc'mint, telle fin.

(DE CARTIER, FABRY, etc. *Li voyège di Chaudfontaine*. III, sc. 1^{re}. 1757.)

Pr. contr. : *Non eodem cursu respondent ultima primis.*

Kar le comancement

E le finiment

Ne se acordent mie.

(Distiques de DYONISIUS CATO. En latin et vers français du XIII^e siècle. —
LEROUX DE LINCY.)

JODOIGNE.

Feneu comme on a k'minci.

BASSE-ALLEMAGNE. — Wie der Anfang, so das Ende.

COMPAGNIE.

736. C'est-st-on violon d'vins 'ne kipagnèye.

LITT. C'est un violon dans une société.

C'est un homme fort amusant, qui plait en société par ses saillies, ses chants, ses bons mots.

Cité par FORIR. *Dict.*

C'est-st-on violon d'vins 'ne kipagnèye,
I n'est nin biesse, il a d' l'esprit ;
Qwand i jowe ses p'titès frairèye
On n'pout aut'mint qu' di s'rèjouï.

(*Pasquèye po l'réception d' M. De Herve, à l'keûre di N. D. az font.* 1789.)

VAR. NIVELLES. Jean passève pou l' violon dins tous les cabaret,

A l' danse, i dirigève valse, polka, minuet.

(M. RENARD. *Les avent. de Jean d' Nivelles*. Ch. I. 1857. 1^{re} éd.)

737. N'aveûr jamais su k'pagni plène. (MALMEDY.)

LITT. N'avoir jamais sa compagnie pleine.

N'être jamais content de ce que l'on a.

(*Armanaque wallon do l' Samène*. 1886.)

738. I vât mî d'esse tot seu qu'ès mâle kipagnèye.

LITT. Il vaut mieux être tout seul qu'en mauvaise compagnie.

Il faut éviter la société des méchants.

Pr. fr. — Il vaut mieux être seul qu'en mauvaise compagnie.
Cf. LAFONTAINE. L'ours et l'amateur de jardins.

MONS. I vaut mieux ette tout seu qu'in mauvaise compagnie
(LETELLIER. *L'ours éié l'jardinier. Armonaque dé Mons. 1853.*)

COMPLIMENT.

739. C'est-st-on complumint frisé so 'ne savatte.

LITT. C'est un compliment frisé sur une savate.

Cela ressemble à un compliment, mais c'est une ironie, une méchanceté. Ce sont des paroles désobligeantes.

740. Des complemint, ça n'est ni coursabe.

(JODOIGNE.)

LITT. Des compliments, cela n'est pas coursable.

Se dit quand on attend un pourboire en récompense d'un service, et qu'on ne reçoit qu'un remerciement.

COMPTE.

741. Chaskeune si compte, li diable n'âret rin.

LITT. Chacun son compte, le diable n'aura rien.

Quand une affaire se règle en toute justice, le diable seul n'y trouve pas son compte.

Il faut que chacun ait ce qui lui revient. (LITTRÉ.)

Pr. fr. — Chacun son compte.

VAR. JODOIGNE. Chacun s' compte c'est ré d'trop, disteut l'ligois.

742 Les bons compte fet les bons ami.

LITT. Les bons comptes font les bons amis.

On ne peut être ami sans garder la foi et la justice les uns aux autres. (LITTRÉ.)

Pr. fr. — Les bons comptes font les bons amis.

Cité par FORIR *Dict.*

SUZANNE.

..... à quoi deûs-je l'honneur di vosse visite ?

MONSIEUR.

A l'coûse dè tîmps qui fait qui l' meus 'nnès va foirt vite.

Et à spot : les bons compte fet les bons ami.

(TH. COLLETTE. *Ine vingtnce. I, sc. 7. 1878.*)

VAR. Verviers.

Bon payeu plait, tot l' monde l'aime ;

Qui n' compte nin su trompe lu-même.

(J.-S. RENIER. *Spots rimés. 1871*)

VAR. Stavelot.

Erreur ni fait nin compte.

MONS. J'ai accepté et j' li ai bayé quittance. Ainsi tout est dit ; lés bons compte font lés bons amisse.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons. 1853.*)

743. Çoula et rin c'est l'compte.

LITT. Cela et rien c'est le compte.

Ce que vous avez fait, ce que vous avez dit, est insignifiant.

VARIANTE. Avou çoula et deux cense, vos irez beûre ine gotte.

VAR. JODOIGNE. Avou ça et qwatte cense on a on verre de blanche.

VAR. TOURNAI. Cha et deux liard vous avez eine belle tindue au boulanger.

744. On n'rind nin ses compte à tot l'monde.
(STAVELLOT.)

LITT. On ne rend pas ses comptes à tout le monde.

La discrétion est louable ; on ne doit pas mettre tout le monde au courant de ses affaires.

COMPTER.

745. Ni comptans mâye qui sor nos.

LITT. Ne comptons jamais que sur nous.

Ni comptans jamâye qui sor nos,
Dit on vî spot.

(DEHIN. *L'dlouette et ses jône et l'matse dè champ*. Fève. 1852.)

VAR. VERVERS. Qui vout sîre pauhule so s'hamme
Fait bon compte et d'meûre bon hamme.

(J.-S. RENIER. *Spots rimés*. 1871.)

BASSE-ALLEMAGNE. — Selbst ist der Mann.

746. Qui compte so les soler d'on moirt, court
risse di roter longtims tot d'hâ.

LITT. Celui qui compte sur les souliers d'un mort, court
risque de marcher longtemps tout déchaussé.

Ne comptons pas sur l'héritage d'autrui.

VARIANTE. L'ci qui vout roter d'vins les soler d'on moirt, court risse dè roter
tote si vèye pîd d'hâ.

Et l'on a le temps d'avoir les dents longues, lorsqu'on attend
pour vivre le trépas de quelqu'un.

(MOLIÈRE. *Le médecin malgré lui*. II, sc. 2.)

747. Qui compte tot seû, pout compter deux fèye.

LITT. Celui qui compte tout seul, peut compter deux fois.

On se trompe ordinairement quand on compte sans celui qui
a intérêt à l'affaire, quand on espère ou qu'on promet une chose
qui ne dépend pas absolument de nous. (ACAD.)

Pr. fr. — Qui compte sans son hôte, compte deux fois. — Il
ne faut pas compter sans son hôte.

THÉRÈSE.

C'est-st-on mâva calcul, on compte sovint deux fêye
Dit-st-onk di nos vix spot, qwand c'est qu'on l'fait tot seu.
(DD. SALME. *Ine femme qu'enuës vât deux*. Sc. 4. 1876.)

VARIANTE. Joyeûse qui fêve si bin l'fignon
Conte mi si raffa di s'batte,
On bresse, ine jambe comptêve m'abatte,
I compta sins si hôte vos l'savez.
(HANSON. *Li Hiuriade travestêye*. Ch. III. 1780.)

VAR. Verviers. L' maisse d'auberge tûse d'one manire,
Et d'one aute, fait l'étringlr.
(J.-S. RENIER. *Spots rimés*. 1871.)

MARCHE.

BAQUATRO.

Chaque còp qui j'allans à l'pèche
Ji v'lans gobet des saumon.
I n' nos vint qu' des p'tits gueûvion
Qui nos d'rint eo liet crêche,
Et pus on r'vint d'lez l' feu,
Ca l' pus sovint on z'est frêche,
Et pus on r'vint d'lez l' feu,
Pasqu'on-z-a comptet tot seu.
(ALEXANDRE. *Li pêchon d'avril*. Act. IV, sc. 13. 1858.)

MARCHE. Mais qui compte tot seu, compte deux còp,
Et s' trouve à l' fin in brodiô.
(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

NAMUR. Fuchîz manant, baron ou comte,
Qui tot seu compte, est bin lon d' compte.
(WÉROTTE. *Li leup et l' chin*. Fève. 1867. 4^e éd.)

VAR. NAMUR. Quand on compte, sovint on discompte.
Qui compte tot seu, compte bin sovint sins s' bôse.

METZ. Ma, j' conte peut-être sans m' nôte, la trasevariciouse
Eulle n'est ouarte deume tant d'né.....
(FLIPPE MITONNO. Comédie. 1848.)

AUVERGNE. Dieu sçot cha, s'en battrot la fesso,
A l'ost coumpta sens soun hotesso,
A pourriot payer char l'èquot.
(FAUCON. *La Henriade de Voltaire, en vers burlesques auvergnats*. Ch. VIII. 1798.)

748. I pout bin compter qwinze.

LITT. Il peut bien compter quinze.

Il échouera, qu'il en soit persuadé. (FORIR. *Dict.*)

VAR. NAMUR. Compte là d'sus et boit d'l'aïve.

749. Vos dirîz qu'i n' savahe compter treus.

LITT. Vous croiriez qu'il ne saurait compter (jusqu'à) trois.

A le voir, vous le prendriez pour un niais.

Cité par FORIR. *Dict.*

Vos dirîz qu'i n' sêpe compter treus,

Et c'est pé qu'on vi procureur.

(Pasquêye entre Houbiet et Piron so les trouble dè l' magistrature en 1677. 1684.)

TONTON.

A vraie, à s' viaire on direu
Qu' i n' s'èt nin seûlmint compter treus.
(DE HARLET, DE CARTIEN, DE VIVARIO, FARRY. *Li royège di Chaudfontaine*.
III, sc. 1^{re}. 1757.)

VARIANTE. Vos avez toti l'air di n'savu compter qwinze.
(M. THIRY. *Ine cope di grandiveux*, 1839.)

VICTOR.

Vos diriz ine bèguenne qu'à paou dè d'viser.

BABETTE.

Vos diriz on bâbô qui n' s'èpe nin treus compter.
(ED. REMOUCHAMPS. *Les amour d'à Gèrd*. II, sc. 13. 1875.)

SPA. One hamme quu n'a d'vins l' tiesse quu maule et mèchante keûre
N'est mauye aimé d'hollu, mais i s'èt faustiner,
A l' vèye, c'est-st-on mouton qui n' s'èt nin treus compter.
(POULET. *L'usuri*, satire. 1866.)

JALHAY.

GARITTE.

Et Majenne donc, qu'aveut l'air du n'savu treus compter, nu vât nin mi qu'lu.
(XHOFFER. *Les deux soroche*. II, sc. 14. 1862.)

750. Compte tes caur, après t'cont'ret tes raison.
(JODOIGNE.)

LITT. Compte ton argent, après tu diras tes raisons.

Faisons d'abord le principal, puis après nous pourrons nous expliquer.

CONDAMNER.

751. Il a s'tu condamné plaque qui zake.

LITT. Il a été condamné immédiatement.

Cela n'a pas fait un pli.

CONFESSION.

752. Fâte dè jàser, on moûrt sins k'fession.

LITT. Faute de parler, on meurt sans confession.

Nous ne devons pas espérer qu'on satisfasse à nos désirs si nous les laissons ignorer.

Cité par FORIR. *Dict.*

BARE.

Fâte dè pârler, on moûrt sins k'fession, monsieu l' mouwaî.
(WILLEM et BAUWENS. *Li galant d'à Fîfine*. Sc. 5. 1882.)

PAUL.

Sins pârler, on moûrt sins k'fession ; nôna, vos n'nos qwittrez nin ainsi.
(DD. SALME. *Monouke Jôseph*. Sc. 31. 1884.)

MARCHE. Qwand on t' rotte su l' pîd, dit l' raison,
Faute do paurler, t' mœurs sins k'fession.
(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

NAMUR. Faute di parole, on moûrt sins cofession.

753. On li donrent l' bon Din sins k'fession.

LITT. On lui donnerait le bon Dieu sans confession.

Se dit des personnes qui, par leurs dehors ou leur réputation, inspirent une entière confiance. (LITTRÉ.)

Pr. fr. — On lui donnerait le bon Dieu sans confession.

S'emploie presque toujours ironiquement.

TITINE.

Vos li donri l' bon Diu, sins qu'il allasse à k'fesse.

(H.-J. TOUSSAINT. *Jan'nesse*. I, sc. 4^{re}. 1890.)

NAMUR. Les feumme sont d' douce halcine, vos l's y donn'riz l' bon Dièl sins cofession.

(*Aurmonaque de l' Marmite*. Prédiction. 1887.)

CHARLEROI. J'ai vu qu' les gins qui vont tous les joû à confesse,

In gros live d'sous leu bras, qui sont toudi à messe,

Dins no proverbe comme nos l' disons,

A qui c' qu'on donn'ret bin l' bon Diu sins confession.

(L. BERNUS. *L' coq, l' chat ciet l' jône de sori*. Faufe. 1873.)

CONFIER.

754. Tot çou qu' vos li confyî court à l' rom'donne.

LITT. Tout ce que vous lui confiez court (s'en va) à la file.

C'est un indiscret.

CONFRÉRIE.

755. Si mette ès l' grande confrèrèye.

LITT. Se mettre dans la grande confrérie.

Se marier

Pr. fr. — S'enrôler dans la grande confrérie.

Ceux que l'hymen fait de la confrérie.....

(LAFONTAINE.)

En tout cas, ce qui peut m'ôter ma fâcherie,

C'est que je ne suis pas seul de ma confrérie.

(MOLIÈRE. *Sganarelle*. Sc. 17.)

Qwand j' dis coinne, vos m'êtindez bin,

Ca ji n' sés nin positiv'mint

S'il esteut de l' grande confrèrèye

Dont on-z-est qwand c'est qu'on s' marèye.

(J.-J. HANSON. *Li Hinriade travestèye*. Ch. III. 1780.)

Ossi j'a l' cœur tot contint, tot joyeux,

Tot loukant cial nos deux jônes amoureux

Qu'intret divins l' grande confrèrèye.

(FR. BAILLEUX. *Chanson de nocce*. 1863.)

SERVAS.

Mais, Tonette, loukiz à vos, mi éfant, ca qwand on inteûre ès l'grande confrèreye, c'est po longtîmps, et puis comme dit l'chanson :

J'ennès k'nohe qui n'fet qu'di s'brôgni,
Qui s'tourmettet rin qu'po 'ne biestrèye,
Des parèye divet s'annoyi
Tot madihant l'grande confrèrèye.

(BRAHY. *Li bouquet*. II, sc. 2. 1878.)

NAMUR.

Adiet totes mes folie
J'interre dins l'confrèrie.

(BOSRET. *Li bouquet dè l'mariée*. (*Li bia bouquet*. Ch. 1858.)

VAR. TOURNAI.

Être à l'abbaye d' l'attrape.

CONNAÎTRE.

756. Vos l' kînohez, vos l'avez vèyou chîr.

LITT. Vous le connaissez, vous l'avez vu chîr.

Vous avez vécu dans son intimité.

CONSEILLEUR.

757. Les consieu n' sont nin les payeu.

LITT. Les conseillers ne sont pas les payeurs.

Il est plus facile de conseiller que de payer. Celui qui conseille ne paye point des fautes qu'il peut faire commettre.

Se dit à ceux qui s'ingèrent de donner des conseils, pour leur faire entendre qu'ils ne doivent point en donner, ou qu'ils ont tort d'en donner. (ACAD.)

Pr. fr. — Ici les conseillers n'ont point de gages.

Conseillers ne sont pas payeurs.

(LEROUX DE LINCY.)

Cité par FORIR. *Dict*.

N'a-t-on mèsâhe qui d'on consieu ?
I gn'a-l-à gin d'vins chaque mohonne.
Mais fât-i trover on payeu ?
I n'y a tot d'on còp pus personne.

(BAILLEUX. *Consèye tinou par les rat*. Fève. 1851.)

VERVIERS. Et v'là trèt-six còsèye qui li plovit so l'tiesse ;
Qui v' sorvegne quoi qui c'sèye, vos trovez des còsieu ;
Mais sov'nève dè vî spot : i n'sont nin les payeu.

(POULET. *Li foyan èterrè*. 1859.)

CHARLEROI.

Si on choûte les gins, souvent les consèyeu,
Comme nos d'sons, c'n'est né les payeu.

(L. BERNUS. *Li r'nau tiét l'bouc*. Faufe. 1873.)

JODOIGNE.

Les consèyeu n'sont ni todeu les payeu.

PICARDIE.

Chés conseyeu
Et chés payeu
Cha fait deux.

(CORBLET. *Gloss.* 1831.)

SAINT-QUENTIN. Chés conseyeux y n' sont pau chés payeux.

PROVENCE.

Qui counselho pago pa.

(COMP. POP. PROV. *Revue des langues romanes.* 1881.)

CONTE.

758. Raconter des boignes messège.

LITT. Raconter des contes borgnes.

Contes de bonne femme, de vieille, d'enfants, de ma mère l'Oie: conte de Peau d'âne, conte bleu, conte borgne, locutions diverses qui se disent de fables ridicules et dépourvues de toute vraisemblance, telles que celles dont les vieilles gens entretiennent et amusent les enfants. (ACAD.)

Elle vis annôye ine heûre avou ses boignes messège;
Qu'a-j' ju mèsâhe dè k'nohe ses affaire di manège,
Ses histoire di voleûr, les promesse di s' pàrrain?

(DELCHÉF. *Li galant dè l'siervante.* 1, sc. 2. 1857.)

CRÉSPIN.

Ah! ha! qu'ont dit les gins po l' paire di riss'mèlège?

TATENNE.

Ah! fré, qu'ârit-i dit? Totes sôr di boignes messège.

(REMOUCHAMPS. *Li sav'ti.* Acte 1, sc. 2. 1858.)

Çoula n' l'espèchlve nin dè fer pinde si visège,
A r'tour, et dè quoiri so tot, des boignes messège.

(THIRY. *Moirt di l'octroi.* 1861.)

Il aspita co'ne feye ès botique et arraina l' païss'lli tot kiketant, i li fa jî n' sés pus qué hoigne messège.

(G. MAGNÉE. *Batûi.* 1865.)

759. Raconte ti conte et n'allonge nin trop.

(NAMUR.)

LITT. Raconte ton histoire et n'allonge pas trop.

Ne sois pas proluxe, que ce soit vite fini.

CONTENT.

760. L' cinque qui n'est nin contint, qu'i r'prinde si argint. (NAMUR.)

LITT. Que celui qui n'est pas content reprenne son argent.
Imitation des boniments débités aux foires.

761. L'cinque qui n'est nin contint sus l' terre n'a
qu'a moussi d' dins. (NAMUR.)

LITT. Celui qui n'est pas content sur la terre n'a qu'à entrer
dedans.

Expression qu'on adresse à celui qui se plaint de tout
et toujours.

CONTENTEMENT.

762. Contint'mint passe richesse.

LITT. Contentement passe richesse.

Mieux vaut être pauvre et content que riche et tourmenté
d'inquiétudes. (ACAD.)

Pr. fr. — Contentement passe richesse. — Il est riche qui
est content

Cité par FORIR. *Dict.*

On-z-a tofér dit qui l' richesse
Ni valéve nin li contint'mint,
Eh bin ! ci spot là n'est nin biesse,
Ça j'ès veus l' prouve à tot moumint.

(DD. SALME. *L'héritage d'à Jacques Leduc*, Ch. 1875.)

Ji fais m' possible po m' mette ès l' tiesse
Qui l' contint'mint passe li richesse,
Mais ji n'poux nin m' passer d' songi
Qui l's aveür essonne vât co mi.

(H. OLIVIER. *Rimat*, 1890.)

VAR. NAMUR.

Li pus riche, c'est l' eia,
Qu'est contint dè c' qu'il a.

MARCHE.

BAQUATRO.

L'amour, qui rit au savant,
Sovint il préfère one biesse.
Mâtin ! qué vilain jeu !
Contint'mint passe richesse ;
Mâtin ! qué vilain jeu
D'esse plantet là tot seu.

(ALEXANDRE. *Li pèchon d'avril*. IV, sc. 15. 1858.)

CHARLEROI.

Stichet vous bin tertous dins l' tiesse,
Qui l' contint'mint passe el richesse.

(L. BERNUS. *L'arpagon eiet l' sav'ti*. Fauve. 1873.)

BORINAGE. Qué l' liberté, avé s' mère l' égalité, éié s' fie l' fraternité vos baye
toute sorte de joie, de prospérité éié d' contint'mint qui passe richesse.

(Arnonac du borinage in *patois borain*. 1849.)

MONS.

Tachons d' nos continter d' no sôrt,
Les espèpieu ont toudi tort.

(LETELLIER. *Arm. dé Mons*. 1867.)

LILLE. Nous s'avons donc mis d'promesse,
San' avoir vingt sus vaillant ;
Mais l'contint'mint pass' richesse,
Nous somm' gais comm' des ci-devant.
(DESROUSSEAUX. *Chans. lilloise*. 1854.)

BASSE-ALLEM. — Zufriedenheit ist besser als Reichthum.

CONTENTER.

763. On n' sâreut fer plaisir sins discomoder.
(STAVELOT.)

LITT. On ne saurait contenter (quelqu'un) sans déplaire
(à d'autres).

Le plaisir que l'on procure à quelqu'un peut faire envie ou
déplaire à une autre personne.

CONVENIR.

764. On s' vât bin, qu'on n' si dût nin.

LITT. On se vaut bien, qu'on ne se convient pas.

L'égalité dans les fortunes ou les conditions ne fait pas que
les caractères sympathisent.

COPEAU.

765. On n' sâreut hachî sins fer des estalle.

LITT. On ne saurait hacher sans faire des copeaux.

On ne peut faire une affaire sans en subir les conséquences.

— On ne fait pas la guerre sans répandre du sang.

Pr. fr. — On ne saurait faire une omelette sans casser des
œufs.

JAMIN.

Pomain quand on fir tot si poiché
I gn' a des blessi et des moirt
A çoula on k'tève à foirt,
On k'hache li châr ainsi qu'ès l'halle.

STASQUIN.

Ti n'sâreus chepter sins estalle.

(LAMBERT HOLLONGNE. *Entretiens des paysans*. 1634. B^e et D^e BECUEIL.)

Cité par FORIR. *Dict.*

JODOIGNE. On n'sarot raboter sins fer des scrolle.

COQ.

766. Esse comme on coq so si ancini.

LITT. Être comme un coq sur son fumier.

Se dit d'un homme qui se prévaut de ce qu'il est dans un
lieu où il a de l'avantage. (ACAD.)

Pr. fr. — Hardi comme un coq sur son fumier.

Mi pàrrain, restant à Vervi
Comme on coq so si ancini,
Voléve tos costé dominer,
Çou qui n' plaihive wère à ses fré.
(*Paskèye faite à l'occasion dè jubilé d'om Bernard Godin, abbé. 1764.*)

Et, comme li coq so si ancini
Si batte sins rescouler d'on pid,
I s'battrit tant qu'i rindrit l'âme.
(FR. BAILLEUX. *L'armée à l' nation belge. Ch. 1862.*)

VARIANTE. Les coq sont foirt so leu champihège.

MARCHE. Es s'euhenne on lait on eug'ni
Comme on coq dissuss-t-ancini.
(ALEXANDRE. *P'tit corti. 1860.*)

NAMUR. On coq est maïsse su-s't-incceni.

JODOIGNE. Il est vergogni comme on coq seu-s't-anceni.

767. Coq marié piette ses sporon. (JODOIGNE.)

LITT. Lé coq marié perd ses éperons.

On ne doit se marier qu'une fois.

768. On bon coq n'est mâye cràs.

LITT. Un bon coq n'est jamais gras.

Les passions trop ardentes empêchent d'engraisser.

Quand je suis près de ma belle,
Ou je n'ay point de repos,
Je l'oy tousjours qui m'appelle
Maigreschine ou Maigredos.
Mais la simple ne sait pas
Qu'un bon coq n'est jamais gras.

(*Le nouveau entretien des bonnes compagnies, ou le recueil des plus belles chansons à danser et à boire. Paris. 1633.*)

769. I n' fât nin deux coq so ine ancini.

LITT. Il ne faut pas deux coqs sur un (même) fumier.

Il ne faut pas deux maîtres dans une maison. — Il ne faut pas deux individus pour occuper une même fonction. — Dans toute administration, il ne doit y avoir qu'un chef. Homère a déjà exprimé très nettement la même pensée : εις κοιρανός εστω εις βασιλευς.

Mâye deux coq so ine ancini,
Ni polet s'sinti ni s'vèyi.
Deux coqs sur le même fumier,
Sont toujours à se batailler.

(MATH. LAENSBERGH. 1810.)

770. Divant dè v'ni à bèche, les coq si pitet.

LITT. Avant de venir au bec, les coqs se donnent des coups de patte.

On commence par des coups d'épingle, et on finit par un combat en règle.

COQUEMAR.

771. Elle âret l' coqu'mâr dè curé.

LITT. Elle aura le coquemar du curé.

Se dit d'une jeune fille vertueuse.

On raconte qu'un curé de campagne promet un jour de faire cadeau d'un coquemar à la première jeune fille qui se présenterait pour être mariée, sans être enceinte. On dit que le curé n'a jamais eu occasion de tenir sa promesse.

Les jônès gins, d'vins leu hantrêye,
Ni pârlèt mâte di calin'rêye,
Et qwand i s' vont marier,
Les vi s'accouplet po les k'dûre
Tot s' dihant nos éfant vont r'êûre
Li coqu'mâr dè curé.

(G. DELARGE. *Li vèye et l'campagne*. 1866.)

CHANCHET.

J'a même sogne d'ine saquoi, s'elle si marêye pus târd,
Jamâte elle ni wois' ret aller r'clamer s' coqu'mâr.

(TOUSSAINT. *Hinri et Dadite*. III, sc. 7. 1871.)

MARÊYE.

Qwand j' monta l' maison d'vêye,
A l' coqu'mâr j'aveus dreut.

PIÉRE.

Raison d' pus, belle Marêye,
Fou dè sti, d'nez-m'on peus.

(AL. PECLERS. *Li consêye dè l'matante*. Sc. 8. 1877.)

JALHAY.

THIODÔRE.

Duhoz-me on pau, quoiqu'on v' tunahe à gogne,
Su, do curé, vos ave gongni l' chaudron.

(XHOFFER. *Les deux soroche*. I, sc. 9. 1861.)

VAR. DINANT.

MAURTIN.

Eh bin, m' fêye, ti n' risquée rin do pointet la vierge.

(V. COLLARD. *Li tindrie à l'amourette*. II, sc. 9. 1890.)

Naguère encore, dans nos campagnes, les jeunes filles d'une conduite irréprochable avaient le privilège de porter la statue de la vierge à la procession.

COR.

772. Qwand ine aguêce hagne, c'est sêgne di plaîve.

LITT. Quand un cor vous démange, c'est signe de pluie.

Certaines incommodités subissent les influences du temps.

CORDE.

773. Qwand on-z-est marié, i fât qu'on sèche tos les deux à l'même coide.

LITT. Quand on est marié, il faut qu'on tire tous deux à la même corde.

Il faut s'entendre, agir de concert dans l'intérêt commun. (ACAD.)

On dit fig. : Tirer sur la même corde.

Cité par FORIR. *Dict.*

Portant i fât bin qu'on s'accorde

Les baron, les bolgi,

Les serieu, les coip'hî

I fât bin qu'i sèche à l'même coide,

(ALCIDE PRYOR. *Li gâr civique*. 1860.)

C'est-st-à respect d'coula qui l'grand mayeur et les chènône di St-Martin s'mettit essônle po sechi à l'même coide.

(G. MAGNÉE. *Li houlotte*. 1874.)

TONETTE.

Il est vraie qu'i fait chîr viker, . . . mais qwand on s'aime bin, on sèche tos les deux à l'même coide, et l'batai avance todi.

(BRAHY. *Li bouquet*. II, sc. 14. 1878)

VERVIERS

Nos tirrans à l'même coite

Tos les deux d'nos pus foirt,

P'assèchi nosse crossette,

Loyi l'pauye et l'accoid.

(M. PIRE. *Lu galant d'à Nanesse*. 1884.)

774. Avu dè l' coide di pindou.

LITT. Avoir de la corde de pendu.

Se dit d'un homme qui gagne beaucoup, qui gagne toujours au jeu, ou qui se tire heureusement des entreprises les plus hasardeuses. (ACAD.)

Pr. fr. — Il a de la corde de pendu dans sa poche.

Sur cette vieille superstition : V. QUITARD. *Dict. des proverbes*. Paris 1842, p. 590 et suiv.

Cité par FORIR. *Dict.*

Vos avez l'pâcolet ou dè l' coide di pindou,

Vos v's assîriz so l'feu sins v' fer 'ne clokette à cou.

(THIRY. *Ine copenne so l' mariège*. 1858.)

GÈRA.

Li tapeûse di cwârjeu m'aveut tot l'même prév'nou

Qui j'âreus dè bonheur avou l'coide di pindou.

(ED. REMOUCHAMPS. *Les amour d'à Gêrà*. II, sc. 15. 1885.)

VERVIERS.

Divins des s'faits manège, si l'bonheur est-st-assiou,

C'est qu'on-z-y vaude po sûr, on pid d' coide di pindou.

(J.-S. RENIER. *Li mohonne à deux face*. Sc. 4. 1873.)

BEAURAING. Ji n'vis wère des maçon qui rolet à caroehe,
Et, sins l'coide di pindu qui v's avez ès vosse poche,
Vos n'àriz nin bâti.

(VERMER. *Les solée*, 1862.)

775. Avu pus d'ine coide à si air.

LITT. Avoir plus d'une corde à son arc.

Avoir plusieurs ressources ; avoir plusieurs moyens de réussir, d'arriver à ses fins. (LITTRÉ.)

Pr. fr. — Avoir plusieurs cordes à son arc.

Jihan (c'est l'no d'nosse cren'quini) aveut po s'kichèvi pus d'ine coide à si air.

(G. MAGNÉE. *Li cren'quini dè prince abbé di Stâv'leâ*, 1867.)

VAR. TOURNAL. Que n'a qu'eine corte à s'n arc, n'peut jamés tirer leong.

776. I n' vât nin l' coide po l' pinde.

LITT. Il ne vaut pas la corde pour le pendre.

Il est méchant, mauvais, vicieux, il n'est bon à rien.

MAYON.

Vos estez trop foirsôlé, vos.... vos voriz strônner l'poye sins l'fer braire ; tos ces plafonneux la n' valet nin l' coide po les pinde.

(DEMOULIN. *Ji roux, ji n'poux*. I, sc. 8. 1858.)

BABETTE.

Jâsez 'ne miette pus bas, paou qu'on n' vis étinde.

GÉRA à part).

Canaye, vos n' valez nin li coide qu'i fât po v' pinde.

(ED. REMOUCHAMPS. *Les amour d'à Géra*. II, sc. 9. 1875.)

MONS. S'il a quèque fois des gueuses de femme qui vos friont hé foutte vo tiette au mur, il a co pus souvint des canailles d'homme qui n' vaurriont nié co l'corde qu'on les pindroi avec !

(LETELLIER. *Armonaque dè Mons*, 1879.)

777. A bon mestré n'lî fât qu'ine coide.

LITT. A bon ménétrier, il ne faut qu'une corde.

Il n'est besoin que d'un outil pour qu'un bon ouvrier exécute certaines choses.

A c'ste heûre, ès l' halle, i n'y a qu'por zel
Tote li chèreve divant les gré,
Divant Noûvice (!) l'pus assuré
Ou à Saint Gilles, avou des lette
A bon mestré n'li fât qu'ine coide.

(*Pasquinade entre Houbiet et Piron au sujet des troubles magistralles*, vers 1677.)

L'auteur avait pressenti Paganini.

¹ Les exécutions capitales avaient lieu à Liège, sur le marché, près de la rue Neuvice et les pendaisons, dans les grands champs de St-Gilles.

778. S'mette li coide ès hatraî.

LITT. Se mettre la corde au cou.

Faire un mauvais mariage.

S'embarquer dans une mauvaise affaire. — Suicide moral.

Cité par FORIR. *Dict.*

Oh ! binamé Diew, poquoi m'avez-v' lèyi mette li coide ès hatrai !

(G. MAGNÉE. *Battri*. 1865.)

GÉTROU.

A c'ste heûre fât l'espérer qui v' sèrez pus rassiou,
V's avez l' coide ès hatrai.

LAMBERT.

Awet l' coide di pindou.

(TOUSSAINT. *Lambert li foirsôlé*. III, sc. 3. 1871.)

TATENNE.

D'avu l' coide ès hatrai, vos avez don bin hâse
Qui vos m'avez chûsi so l' còp 'ne sifalte mârâse ?

(AL. PECLERS. *L'ovrège d'à Chanchet*. Sc. 13. 1872.)

VERVIERS.

Mi, j' sos bin pus gintèye,
J'fais foye so l'coide au cò,
Même les joû qu'ji m'rouvèye,
J'còpe li tiesse d'on seul còp.

(J.-S. RENIER. *A vos*. Ch. 1868.)

779. I n' fât nin pârler d'coide ès l' mohonne d'on pindou.

LITT. Il ne faut pas parler de corde dans la maison d'un pendu.

Il ne faut point parler en une compagnie d'une chose qui puisse faire à quelqu'un un secret reproche. (LITTRÉ.)

Pr. fr. — Il ne faut point parler de corde dans la maison d'un pendu.

Cité par FORIR. *Dict.*

BOUHON.

Des coinne ?... N'parlans nin d'coide ès l'mohonne d'on pindou.

(J. DEMOULIN. *On pêhon d'avrt*. Sc. 2. 1865.)

CHARLEROI.

Pont d'question ni pont d'blaque sins avoit intindu
Et n'parlet jamais d'coite dins l'mogeonne d'in pindu.

(L. BERNUS. *L'tortue éiét les canard*. Faufe. 1873.)

780. I fât qui l' coide dèye vraie.

LITT. Il faut que la corde dise vrai.

Il faut que la corde soit solide, qu'on puisse s'y fier ; et fig.
Il faut cela pour qu'on puisse croire à un gros mensonge.

CORDON.

781. Tot deut passer po l'coirdai du l'boûse.

(STAVELOT.)

LITT. Tout doit passer par le cordon de la bourse.

Tout se résume en de l'argent à dépenser.

Tenir les cordons de la bourse ; avoir le maniement de l'argent. (LITTRÉ.)

CORDONNIER.

782. C'est toti l'coip'hî l'pus mà chàssi.

LITT. C'est toujours le cordonnier (qui est) le plus mal chaussé.

On néglige ordinairement les avantages qu'on est le plus à portée de se procurer par son état, par sa position, etc. (ACAD.)

Pr. fr. — Les cordonniers sont les plus mal chaussés.

Cité par FORIR. *Dict.*

HINRI.

C'est toti les sav'ti qu'sont les pus mà chàssi.

(REMOUCHAMPS. *Li sav'ti*. I, sc. 5. 1858.)

MARCHE.

Rin d'pus mà chausset qu'les coip'hî.

NAMUR. Personne n'est pus mau chaussi qui l'feumme d'on cwamgi.

CORNE.

783. C'est comme s'on li plantrot des coinne.

(JODOIGNE.)

LITT. C'est comme si on lui plantait des cornes.

C'est lui parler d'une chose désagréable, lui faire de la peine, le tourmenter.

Il est aussi étonné que si les cornes lui venaient à la tête. (LITTRÉ.)

784. Il a r'sèchî ses coinne.

LITT. Il a retiré ses cornes.

Il s'est désintéressé d'une affaire, il ne s'en embarrasse plus.

CORNEILLE.

785. Bayi àx coirnèye.

LITT. Bayer aux corneilles.

S'amuser à regarder en l'air niaisement. (ACAD.)

Allons, vous, vous rêvez et bayer aux corneilles,

Jour de Dieu, je saurai vous frotter les oreilles.

(MOLIÈRE. *Tartuffe*. I, sc. 1^{re}.)

786. C'est les p'titès coirnèye qu'ont les pus grands bèche. (FERRIÈRES.)

LITT. Ce sont les petites corneilles qui ont les plus grands becs.

Une personne de petite taille est souvent plus méchante, plus mordante qu'une personne d'une taille ordinaire ou élevée.

CORPS.

787. Avu l'diale ès coirps.

LITT. Avoir le diable au corps.

Être vif, emporté, vigoureux, passionné. Être d'une audace extrême. (LITTRÉ.)

Fig. Avoir le diable au corps.

Cité par FORIR. *Dict.*

Fâx pâtriot di tote coleûr,
Ti n'as nin pus d'honte qui d'honneur.
Ti t'casse li t'iesse mâl à propos ;
Diale ès coirps, lais nosse prince à r'pos.
(A. BODY. *Recueil de chants patriotiques*. Pasquèye. 1787.)

GROUBHOTTE.

Elle a l'diale ès coirps. Prindez vos klik et vos klak, et ni rivnez pus.

MAYON.

Ji vas fer m' paquet.

(DEMOULIN. *Ji voux ji n'poux*. I, sc. 2. 1858.)

VERVIERS.

Nosse prince est-st-on bon gros monsieur
S'on n'el trompève nin ô l'vièreu,
Tot l'pays crireut vive l'èvêque !
Et si n'a nolu qui el respecte,
C'est qu'i s'lait d'calin miner,
Les diale ès coirps
Fet cas du s'gloire
Comme d'one pènèye du sare quauré⁽¹⁾.

(A. BODY. *Recueil de chants patriotiques*. 1788.)

788. Qwand l'coirps souffe, l'esprit n'est nin à l'nôce.

LITT. Quand le corps souffre, l'esprit n'est pas à la noce.

Le moral se ressent toujours des douleurs physiques.

Mens sana in corpore sano.

« Le bonheur dont on peut jouir dans ce monde, se réduit à avoir l'esprit bien réglé, et le corps en bonne disposition.

(LOCKE. *De l'éducation des enfants*, trad. de COSTE DEBUT.)

(1) Probablement un nom de fabricant de tabac, Dusart-Quarré.

COTE.

789. Fer totès cote mà tàyèye.

LITT. Faire toutes cotes mal taillées.

Travailler mal, incomplètement ; commettre des bévues, des erreurs.

Cote mal taillée, arrêté de compte approximatif. Locution prise de marquer la cote, ce qui était à payer sur un morceau de bois auquel on faisait une entaille. (LITTRÉ.)

COTON.

790. Taper on mâva coton.

LITT. Jeter un mauvais coton.

Perdre son crédit, sa réputation, être atteint d'une maladie qui fait dépérir. (ACAD.)

Pr. fr. — Jeter, filer un mauvais, un vilain coton.

I tape on laid coton, totes les gins m'el dihet.

(ED. REMOUCHAMPS. *Li sav'ft.* I, sc. 4, 1858.)

VERVIERS.

Filer on laid coton.

(REMACLE. *Dict.*)

MARCHE.

Si to n'sés pus casset l'eroston,

C'est qu' to tape on bin mouai coton.

(ALEXANDRE. *P'tit corti.* 1860.)

TOURNAI.

I file ein mauvais coton.

COUCHER.

791. Va t'couchi do joû, i n' ti faurait pont d'chandelle. (NAMUR.)

LITT. Va te coucher quand il fait encore jour, il ne te faudra pas de chandelle.

Ironie adressée par ceux qui blâment les petites économies.

792. I s' couque so des plome di six pîd.

LITT. Il se couche sur des plumes de six pieds.

Il couche sur la paille ; il est dans une profonde misère.

COUCOU.

793. Il est sur d'êtinde chanter l'coucou. (STAVELOT.)

LITT. Il est certain d'entendre chanter le coucou.

Il sera rabroué ; on n'y fera pas la moindre attention.

NAMUR.

Si vairainne po vos causer su li p'tite

Répondez qu'on étind chanter l'coucou.

(J. COLSON. *Consèye à Jauque.* Ch. 1862.)

COULEUVRE.

794. Avaler 'ne colowe, des colowe.

LITT. Avaler une couleuvre, des couleuvres.

Recevoir des dégoûts, des chagrins, des mortifications qu'on est obligé de dissimuler, dont on n'ose se plaindre. (ACAD.)

Pr. fr. — Avaler des couleuvres.

HABAJA.

Nosse docteur a boumé l'hacha
Avous pus d'pône, avou pus d'mowe,
Qui s'il avaléve des colowe.

(DE HARLEZ. *Les hypoconde*. III, sc. 3. 1758.)

DUJARDIN.

Enfin i vœreut v'fer avaler des colowe pus grosse qui m'bresse ; vos l'oyez ès s'lette.
(SALME. *Li germalle*. Sc. 7. 1883)

NAMUR. Vos n' sauriz m' fer avaler des coloude parèye.

VAR. MONS. Mais pourqué c'qu'on dit qu'on li a servi in poisson d'avril ? Est-ce pasqu'il a fait c'qui s'appelle à Mons : Avaler enne anguie, autrément dit gober 'ne belle craque pou 'ne vérité ?

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons*. 1860.)

TOURNAL. Avaler l' pisseon jusqu'à l' queue.

COUP.

795. C'est l'dièrain còp à messe, à matène.

LITT. C'est le dernier coup de la messe, des matines.

C'est le moment favorable, c'est la dernière occasion qui se présente de faire une chose.

On dit aussi : c'est l' prumi còp à matène, à messe lorsque pendant la soirée on voit bâiller une personne. On voit dans le bâillement le désir qu'elle a d'aller se coucher.

796. Avu on còp d'heppe.

LITT. Avoir un coup de hache.

Être un peu fou. (ACAD.)

Il a un petit coup de hache dans la tête.

(MOLIÈRE. *Le médecin malgré lui*. II, sc. 4^{re}.)

Pr. fr. — Il a un coup de hache.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

Cité par FORIR. *Dict.*

MESBRUGI.

Mais à propos ci franc moqu'rai
Qui fait passer nos maladeye
Po tos còp d'heppe divins l'cervai,
Si fait à c'ste heûre lu même bin laid.

(DE HARLEZ. *Les hypoconde*. III, sc. 3. 1758.)

VARIANTE.

Avu on còp d'màrtal.

Et les cisse qu'ont on còp d'màrtal
Fet co quéque feye on còp d'adresse.

(L. BUCHE. *Chanson*. 1860.)

BEAUJEAN.

Vis marier ! j'ennès voux nin oyi davantège,
V's avez on còp d'màrtal, vos estez div'nou sot.

(A. DELCHIEF. *Pus vt, pus sot*. Sc. 1. 1862.)

VAR. VERVIERS.

LIZA.

Si, ès tot tims, tot pays, l's amoureux s' raviset,
Ces cial ont l'air d'aveûr on bai p'tit còp d'mayet.

(J.-S. RENIER. *Li mohonne à deux face*. Sc. 3. 1873.)

VAR. NAMUR.

Allons donc, i m'freut croire, tant i m'chonne bon éfant,
Qu'il aveûe on caup d'jusse, ou qu'il estait d'Dinant.

(DEMANET. *Oppidum attuatuorum*. 1843.)

VAR. JODOIGNE. Il a one balouche dins l'cervia. — Il a yeu on comp d'chabot d'St-Médau.

CHARLEROI.

PURGON.

Et què l'racrapotemint d'vo boudenne vos fout l'coup d'grace, ou bin in coup d'martia po tout l'timps d'vos jou.

(L. BERNUS. *L'malade St-Thibau*. III, sc. 6. 1876.)

MONS. Lés moins sot c'est les ceux qu'ont d'l'esprit assez pour s'apercevoir et pou dire sans fierté, à l'occasion, qu'il ont in caup d'aile.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons*. 1847.)

PICARDIE. Il est passé à Cambrai, il a ieu ein keu d'martieu.

(CORBLET. *Glossaire*.)

VAR. LILLE. Il a passé d'sous l'molin d'Lesquin, il a r'chu l'còp d'aile.

(VERMESSE. *Voc. du patois lillois*. 1861.)

ST-QUENTIN. J'el' lai r'chu dein mein jone temps, da, mi, ch'tio queup d'martieux-là.

(GOSSEUX. *Lettres picardes*. 1843.)

ROUCHI.

Il a in cop d'quincale (timbre ou sonnette.)

(HÉCART. *Dict.*)

797. C'est comme on còp d'aloumire.

LITT. C'est comme un coup d'éclair.

C'est très prompt, très rapide, cela passe vite, ne dure guère. (ACAD.)

Passer comme un éclair.

Li pesse, pusqu'el fât dire,
Flahive so totes les biesse ; comme on còp d'aloumire,
Elle les r'viersève turtot.

(J. LAMAYE. *Li pesse divins les biesse*. Fève. 1840.)

Et pus vite qu'on còp d'aloumire,
I n'y avent pus qui de l'foumire.

(BAILLEUX. *3^{me} fève di m'vèye grand'mère*. 1854.)

Ji fève des complet so les trô,
Qwand j'ètinda on còp d' tonnière.
L'idèye d'ennès fer so les còp,
M'arrive comme on còp d'aloumire.

(L. BUCHE. *Les còp*. Chanson. 1860.)

VARIANTE.

Çoula passe comme ine aloumire.

(FORIR. *Dict.*)

798. Qwand on-z-a l' còp, il est trop târd dè braire.

LITT. Quand on a le coup, il est trop tard pour crier.

Il est trop tard pour se prémunir contre un événement qui est arrivé ou qui est inévitable. — Prendre des précautions quand le mal est arrivé, quand il n'est plus temps de l'éviter.

Pr. fr. — Fermer l'écurie quand les chevaux sont dehors.

HENRI.

Qwand on-z-a l' còp, monsieu, il est trop târd dè braire ;
Mais leyans là çoula, jâsans d'ine aute affaire.

(REMOUCHAMPS. *Li sav'ti*. II, sc. 6. 1838.)

799. Prumi còp n' vât nin dossô (doze sooz).

LITT. Premier coup ne vaut pas douze sooz (*).

On réussit rarement une première fois.

VARIANTE. L'âbe ni tomme nin dè prumi còp.

VAR. JODOIGNE. Se te t' desbauche au premi còp te n'îret jamais long.

BASSE-ALLEMAGNE. — Der Baum fällt nicht vom ersten Streick.

800. C'est-st-à treuzème còp qu'on veut les maïsse.

LITT. C'est au troisième coup qu'on voit les maîtres.

C'est en faisant une chose une troisième fois qu'on la réussit mieux. — Il ne faut pas se laisser abattre par un ou deux insuccès. — *Omne trium perfectum*.

Cité par FORIR. *Dict.*

Totes les mâlès linwe di d'là,
D'het qu' so quéque annèye,
Nos l'avans r'monté déjà
Ine treuzène di fèye.
Allez, n' brèyez nin si haut :
On veut l' maïsse à treuzème còp,
C'est-st-ine belle toûr, mes ami,
N' fât nin qu'on 'nnès rèye.

(FUSS, LE ROY, PICARD. *Pasquète so l' noûve toûr di Saint-Phoyin*. 1842.)

Qui costret-i di r'sayi ine treuzème fèye? N'est-ce nin à treuzème còp qu'on veut les maïsse ?

(G. MAGNÉE. *Battri*. 1863.)

(*) Il fallait 24 sooz pour un liard. (LIÈGE.)

Ji m'risâret, ca m'mère m'a dit : babô,
Po bouhi l'geye, rattinds qu'elle seûye hayette,
On n'veut les mâisse sovint qu'à treuzème côp.

(BRAHY. *Les treus crapaude d'à Hinri l'hiercheu*. Ch. 1861.)

VERVIERS.

Vos n'y estez nin, m'binamêye,
Et çoula, ji v's el va prover,
Hoûtez co 'ne fauve, a l'treuzème feye,
Dit-st-on todi, l'mâisse est trovê.

(N. POULET. *On bambert, li ch'vau et s'mâisse*. Faufe. 1862.)

Pr. provençal. A très cops son louches (à la troisième fois les luttes).

(*Revue des langues romanes*. 1881.)

801. Deux côp bon c'est-st-on côp biesse. (NAMUR.)

LITT. Deux coups bons, c'est un coup bête.

Lorsqu'un coup est bon, un second est inutile. — Il n'est pas nécessaire de faire deux fois la même chose, lorsqu'une seule fois suffit.

802. I n'y a nou mâva côp so 'ne mâle biesse.

LITT. Il n'y a aucun mauvais coup sur une méchante bête.

Les coups portés à un méchant sont bien appliqués.

(FORIR. *Dict.*)

803. Ni taper ni côp ni make.

LITT. Ne taper ni coup ni frappure.

Être oisif, — chômer — ne pas se remuer.

804. C'est tos côp ès l'même plâye.

LITT. Ce sont tous coups dans la même plaie.

Raviver, aggraver une douleur par des allusions incessantes.

805. Pâtir pour les nierque. (TOURNAI.)

LITT. Recevoir un coup sur les doigts.

(Expression du jeu de billes. C'est quand on met sa main fermée à terre pour recevoir les coups de bille sur les doigts.)

Cette expression s'emploie quelquefois au figuré en parlant de personnes ayant peu de chance au jeu, ou éprouvant un certain mécompte dans une entreprise.

806. C'est l' côp âx gèye.

LITT. C'est le coup aux noix.

Le maître coup, celui qui réussira, qui produira le plus d'effet.

Cité par FORIR. *Dict.*

Vocial apreume li còp àx gèye,
Elle si sintéve trop pô hardèye.
Po fer là on p'lit complumint.

(*Pasquèye po l' jubilé de l' révérende mère di Bavire. 1743.*)

Avans-n' saqwants galant ? qwand nos marians-nos ?

Camaràde, c'est-st-apreume qui e' sèrel l' còp àx gèye.

(*BARLEUX. Li cinsî et s' maîsse. Fève. 1852.*)

HINRI.

Vocial li còp àx gèye.

TATENNE.

A c'ste heûre i sàret bin surmint poquoi qu'on rèye.

(*REMOUCHAMPS. Li sav'd. Act. II, sc. 3. 1858.*)

C'est-st-hoûye li còp àx gèye,

Divins tote les chant'rèye

Po l' pus hai cràmignon.

(*THIRIART. Les cràmignon d'sos l' batte, li jon dè l' fièsse. Ch. 1875.*)

JODOIGNE.

C'est l' dairé còp aux gèye.

COUPEUR.

807. I s'ètindet comme des còpeû d' boûse.

LITT. Ils s'entendent comme des coupeurs de bourse.

Se dit des gens qui sont d'intelligence pour faire quelque chose de blâmable. (ACAD.)

Pr. fr. — Ils s'entendent comme larrons en foire. — Hardi comme un coupeur de bourse.

(*OUVIN. Curiositez françoises. 1640.*)

Cité par FORIR. *Dict.*

C'est là qu'i s'accordint sins pône,

Comme deux vrais còpeû d' boûse essône.

(*Pasquèye po l' jubilé de l' révérende mère di Bavire. 1743.*)

GÈRA.

Ni fez nin l' macralle, vos v's ètindez comme des còpeû d' boûse.

(*BARON. Les deux eusenne. II, sc. 11. 1883.*)

VERVIERS.

LÎZA.

Mais c'est qu'i s'ètindet tot comme des còpeû d' boûse.

(*J.-S. RENIER. Li mohonne à deux face. Sc. 12. 1873.*)

MONS. Aye, aye ! Vos ète dé compère, fieux, èt vos vos intindez comme dé voleûr su l' foire.

(*LETELLIER. Armonaque dé Mons. 1856.*)

FRAMERIES.

Les apothicaire èièl tous les mèd'eîn

S'intind comme des larron eîn foire.

(*Croyez-ça, buvez d' l'iau. Ch. Arm. borain. 1890.*)

SAINT-QUENTIN. Cha s' porroi qu' vous s'accorde chien einsiane comme des còpeû d' bourse a l' cuin d'eîn bo.

(*GOSSEU. Lettres picardes. 1845.*)

COUPLE.

808. Volà 'ne belle cope po soper foû.

LITT. Voilà un beau couple pour souper dehors.
Se dit de deux pauvres diables en goguette.

VARIANTE. Il irit bin èssonle po poirter Saint-Roch.

NAMUR. Volà one belle cope po-z-aller à soper foû.

MONS. V'là 'ne belle coupe pou diner ein ville.

809. Volà 'ne belle cope po l'ètèrr'mint d'on chin.

LITT. Voilà un beau couple pour l'enterrement d'un chien.
Se dit des prétentieux ridicules.

VARIANTE. C'est-st-ine cope d' hût heûre.

LITT. C'est un couple de huit heures.

C'est un couple ridicule qui ne devrait sortir que le soir.

COURAGE.

810. Foler so s' corège.

LITT. Marcher sur son courage.

Ne pas faire par raison une chose que les circonstances et le courage vous engagent à faire. — Contenir sa répugnance, sa colère.

VARIANTE. Prinde si corege à deux main. — Se faire violence.

(FORIR. *Dict.*)

811. I fât prinde corège avou l' bon Dieu.

LITT. Il faut prendre courage avec le bon Dieu.

Il faut souffrir patiemment l'adversité; il ne faut pas se laisser abattre, et prendre le Christ pour exemple.

COURIR.

812. I fât lèyî cori les pus pressé.

LITT. Il faut laisser courir les plus pressés.

Il faut réfléchir avant de faire une chose, et laisser faire les impatients. — *Festina lente.* (HORACE.)

813. Ci n'est nin l' tot d' couru, i faut arriver à tîmps. (NAMUR.)

LITT. Ce n'est pas le tout de courir, il faut arriver à temps.

Il ne suffit pas de se hâter, il faut encore se mettre à l'œuvre à temps. (LITTRÉ.)

Rien ne sert de courir, il faut partir à temps.

(LAFONTAINE. *Le lièvre et la tortue.*)

814. I n'y a gnié après in cron pou vouloi couri.
(MONS.)

LITT. Il n'y a rien de tel qu'un bancroche pour vouloir courir.

En général les personnes atteintes d'un défaut physique, font ce qu'elles peuvent pour le dissimuler.

815. Li ei qui n' sèt cori, qu'i rotte.

LITT. Celui qui ne peut courir, qu'il marche.

Il faut se contenter de faire ce que l'on peut, ne pas s'efforcer. On ajoute souvent :

Et l'ei qui n' sèt vessi, qu'i trotte.

LITT. Et celui qui ne peut vesser, qu'il chie.

COURT.

816. Savu l' coûrt et l' long d'ine saquoi.

LITT. Savoir le court et le long d'une chose.

Savoir toutes les particularités d'une affaire. (ACAD.)

Pr. fr. — Savoir le court et le long d'une affaire.

Ji sé li coûrt et l' long di tot coula.

(REMACLE. *Dict.*)

BASSE-ALLEMAGNE. -- Das Lange und Breite von einer Sache wissen, erzählen.

COURTISER.

817. Hanter ès poisse ; hanter à châr.

LITT. Faire l'amour dans le vestibule ; faire l'amour à la chair.

Faire l'amour clandestinement ; faire l'amour avec l'autorisation des parents.

COUSIN.

818. Li roi d' France n'est nin s' cousin. (NAMUR.)

LITT. Le roi de France n'est pas son cousin.

Il s'estime plus heureux que le roi. (ACAD.)

Pr. fr. — Le roi n'est pas mon (son) cousin.

MONS. Il aroî foulu l' vir marcher dins les rue in s' ringorgeant, avé ses épaulette éié s' bieu casse doré sus s' tiette ; on peut dire qué l' roi d' France n'etoi nié s' cousin.

(LETELLIER. *Arm. de Mons.* 1863.)

819. Pèt-ette et quasimint, c'est des cousin germain.
(MONS.)

LITT. Peut-être et presque, ce sont des cousins germains.

Se dit, comme reproche, aux personnes qui n'osent affirmer une chose, ou faire une promesse formelle.

Dans le discours, peut-être est un correctif qui diminue la portée des affirmations. (LITTÉRÉ.)

Pr. fr. — Peut-être garde les gens de mentir.

TOURNAI. Presque et quasi, c'est deux cousin germain.

820. I v's a-st-avu po s' cousin.

LITT. Il vous a eu pour son cousin.

Il vous a trompé, il s'est moqué de vous.

MALMEDY. Aveûr onk po s' cousin (le duper).

COUT.

821. Li cosse fait piède li gosse.

LITT. Le coût fait perdre le goût.

La trop grande dépense qu'il faudrait faire pour avoir une chose en ôte l'envie. (ACAD.)

Pr. fr. — Le coût fait perdre le goût.

Le coust fait perdre le goust.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1540.)

HABAJA.

S'i m' falléve sospirer, gèmi,

Afin d'avu tot à m' manière,

L'gosse (1) mi freut piède l'appétit.

(DE HARLEZ. *Les hypocondre*. III, sc. 4. 1758.)

MARCHE.

Sins r'wartet pus lon, mougne ti crosse,

Qui sovint l'cosse fache passet l'gosse.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

VAR. NAMUR.

C'est l' prix qui fait l' sauce.

COUTEAU.

822. Esse à coûtai tiré.

LITT. Être à couteaux tirés.

Être en grande inimitié, en grand procès, en grande querelle. (ACAD.)

Pr. fr. — Ils en sont à couteaux tirés, aux couteaux tirés, aux épées et aux couteaux.

823. I fret tant di s' coûtai qu'i n'àret pus qu'ine halmette.

LITT. Il fera tant de son couteau qu'il n'aura plus qu'une mauvaise lame.

(1) Le désir. L'auteur joue sur le double sens du mot *gosse*.

A force de se servir d'une chose, on la gâte. — Les excès énervent, détruisent la santé.

On fait di s'côutai tant, à l'fin,
Qu'on-z-a fait ine halmette di rin.
(*Pasquète faite à jubilé d' dom Bernard-Godin, abbé. 1764.*)
A foice d'es prinde et d'ennès r'mette,
I vât co mi di s'taire,
D'on côutai vos 'nnès friz 'ne halmette,
Di tos vos caractère.
(*BARON. On compositeur typographe qui s' marêye. Ch. 1857.*)

VARIANTE. On fait tant di s'côutai,
Qui c' n'est pus qu'on fientai.

VAR. Verviers. Les bons côutai div'net bin des almenne.
A l' longue de tîmps, on-z-allowe su clabot.
(*M. PIRE. Tos les docteur sont bon quand l'attrapet. Ch. 1884.*)

MARCHE. S' to n' prinds waude à ti qu'one miette,
Di l' côutai l' fret one lambinette.
(*ALEXANDRE. P'tit corti. 1860.*)

NAMUR. I joue tant avou s' contia qu'i finirait pa 'nnès fer qu'one lambosette.

824. Mette li côutai so l' busai.

LITT. Mettre le couteau sur la gorge.
Menacer quelqu'un. Le déterminer, sous l'influence d'une vive crainte, à faire ce qu'il ne voudrait pas. (ACAD.)
BASSE-ALLEMAGNE. — Das Messer an die Kehle setzen.

825. Mette côutai so tâve.

LITT. Mettre couteau sur table.
Donner à manger. (ACAD.)
Pr. fr. — Mettre couteaux sur table.

VARIANTE. I va mette côutai so tâve.

LITT. Il va mettre couteau sur table.
Il va dîner en ville.

Autrefois les convives apportaient leur couteau.

COUTER.

826. Cosse qui cosse.

LITT. Coûte que coûte.
A quelque prix que ce soit, quoi qu'il puisse arriver. (ACAD.)

Mais kimint fer d'vins des doleur,
Cosse qui cosse, i fât des docteur.
Les ci d' nosse vèye ni volet nin.
(*Pasquète critique et calotenne so les affaire dè l' médecine. 1732.*)

On-z-a de sâmon, cosse qui cosse,
Mais po l' filet, c'est l' père des doze.
(*ALCIDE PRYOR. Menu du banquet de 1871.*)

VERVIERS. Ji voux qu'on dèye tot fer, et coula cosse qui cosse.
C'est lèye qui l'a l'primire, c'est lèye qu'a l'meyeu gosse.
(J.-S. RENIER. *Li mohonne à deux face*. Sc. 4. 1873.)

MOUS. L'ordre est v'nu d'là bas in haut et i s'ra exécuté à la lette et coute
qui coute.

(LETELLIER. *Armonaque de Mous*. 1856.)

LILLE. Un vrai Lillos dot, coute qui coute,
Courir uch' que l'appell' l'honneur.
(DESBOUSSEAUX. *Chansons lilloises*. 1854.)

BASSE-ALLEMAGNE — Es koste, was es kostet.

827. Ci n'est nin jans, c'est costant.

LITT. Ce n'est pas allons, c'est coûtant.

Il ne faut pas dire c'est bien, il faut payer comptant.

MARÈYE.

..... Ji veus de l'belle sâcisse.
Awet, nos l'savans bin; mi j'ennes veus ottant,
Mais ji creus qu'po l'payi, c' n'est nin jans, c'est costant.
(HANNAY. *Li mîye neûr d'a Colas*. II, sc. 12. 1866.)

VARIANTE. Ci n'est nin J'han, c'est costant (Constant).

LITT. Ce n'est pas Jean, c'est coûtant (Constant, nom propre).

Traduction littérale qui signifie: ce n'est pas peu de chose,
car c'est cher.

(REMACLE. *Dictionn.*)

COUTUME.

828. Ine fèye n'est nin costeuime.

LITT. Une fois n'est pas coutume.

Une chose ne devient pas une obligation, un engagement
parce qu'on ne l'a pratiquée qu'une fois. (ACAD.)

Il ne faut pas juger des habitudes de quelqn'un sur un
seul fait.

Loc. prov. Une fois n'est pas coutume.

Cf. *Exceptio firmat regulam*.

Cité par FORIR. *Dict.*

BASSE-ALLEM. — Ein Mal ist nicht immer (nicht alle Mal).

COUTURE.

829. Rabatte les costeuère.

LITT. Rabattre les coutures.

Se dit avec accompagnement de gestes et ironiquement à
ceux qui portent un habit qui a l'air trop neuf. — On dit pour
faire entendre qu'un habit vient du tripiier qu'il a un *coup de
fourche*, parce qu'ordinairement les fripiers se servent d'une
fourche pour dépendre les habits dans leur étalage.

Battre quelqu'un, comme si, en frappant sur lui on rabattait les coutures, et fig. rabaisser l'orgueil, les prétentions de quelqu'un. (LITTRÉ.)

Rabattre les coutures.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

Cité par FORIR. *Dict.*

Et comme on rabatte les costéure
D'l'habit qu'on streume on joû d'jama.

(FR. BAILLEUX. *Li crâma*. Ch. 1842.)

COUVENT.

830. Elle est logée au couvint Saint-Miché,
Deux tiète sur in oreiller. (TOURNAL.)

LITT. Elle est logée au couvent de Saint-Michel,
Deux têtes sur un oreiller.

Pour dire d'une femme qu'elle est mariée.

VAR. TOURNAL. Elle est au couvint Saint-François,
On s' qu'on va deux et qu'on r'vint trois.

Même sens que le proverbe ci-dessus.

On dit à Liège :

A Notru-Dame dè l' plovinette,
Wisse qu'on va-t-à cope et qu'on r'vint à troquette.

CRACHAT.

831. I s'nèyereut d'vins on rêchon.

LITT. Il se noierait dans un crachat.

On dit aussi :

Qwand on a dè guignon, on s'nèyereut d'vins on rêchon
Se dit d'un homme malheureux et malhabile. (ACAD.)
Pr. fr. — Il se noierait dans son crachat, dans un crachat.

Elle jowe di mâlheur, elle si s'pyereut l'narenne so on qwàtron d'boûre, elle si nèyereut d'vins on rêchon.

(REMACLE. *Dictionn.*)

Cité par FORIR. *Dict.*

Baiwir.

Ine saqui qu'a 'ne môle aweûre
Si nèyereut d'vins on rêchon.

(ALCIDE PRYOR. *Baiwir so s'panse*. 1863.)

Ji sos d'vins l'mâlheur, ji m'nèyereus d'vins on rêchon.

(A. HOCK. *La famille Mathot*. 1866.)

MONS. Tiens, n'est pas, fie, quand el guignon s'in mèle,
Ch' qu'a dins s'crachat, on iroît bé s'nouyer.

(J.-B. DESCAMPS. *Quand on a du guignon*. Ch. 1852.)

PICARDIE.

S'noyer dans sin rakion.

(CORBIET. *Glossaire*. 1851.)

CRACHER.

832. Rachî au mur. (CHARLEROI.)

LITT. Cracher au mur.

Faire une chose inutile. (LITTRÉ.)

Pr. fr. — Cracher en l'air.

CHARLEROI. Si vos voitèt d'cangî des gîns trop indurci,
Ça n'fait né pus d'effet qu' si vos rachî au mur,
Pas' qué l' vice est vrainmint stichi dins leu nature.
(L. BERNUS. *Baptisse Lognon èiet l' curé*. Conte. 1873.)

Ça n' fra né pus qué d' rachî au muraye.
(L. BERNUS. *L' malade Saint-Thibau*. I, sc. 3. 1876.)

CRAIE.

833. Marquer à l' longue crôye.

LITT. Marquer à la longue craie.

Faire, vendre à crédit.

Longue crôye. Chiffres romains mêlés à des chiffres de convention que les petits boutiquiers emploient quand ils vendent à crédit. Ces chiffres sont faits à la craie sur les portes d'armoires, les volets, etc.

Cité par FORIR. *Dict.*

Et qwand vos régliz l' compte, à l' longue crôye, so l' volet,
Elle aveut s' tu forchowe, ou l' maisse loukive lusket.
(THIRY. *Ine copenne so l' mariage*. 1858.)

Et s' on aveut volou li siervi dè pèket,
On marquève à l' longue crôye jusqu'à d'main, dri l' volet.
(G. DELARGE. *Ine copenne conte les pèk' teu*. 1873.)

VERVIERS. J'a co to plein des ôte à mette ès rôye,
Dont ô discours tot seû vaut ô bull'tin :
Su k'nohet-i ossi bin quu l' longue crôye,
L' All'mand, l' Anglais, l' Espagnol et l' Latin.
(XHOFFER. *Le poète wallon*. 1861.)

BASSE-ALLEMAGNE. — Ankreiden.

834. Li crôye est r'boutêye.

LITT. La craie est remise

L'affaire est en suspens. — *Sub judice lis est*.

Ce proverbe est un terme du jeu de cartes dit : les cinq lignes, lorsque les deux partis ont fait un nombre égal de points.

CRAVATE.

835. Il a poirté l' cravate di fiér.

LITT. Il a porté la cravate de fer.

Il a été au pilori (*so l' homme*), il a porté le carcan.

CRÉDIT.

836. Crédit est moirt, mâle pàye l'a touwé.

LITT. Crédit est mort, mauvaise paie l'a tué.

On ne veut plus prêter ; il faut payer comptant. (ACAD.)

Pr. fr. — Crédit est mort.

Cité par FORIR. *Dict.*

SERVAS.

Si nos volit vinde à l'erôye, li commerce ireut, mais halte ! i fât dire comme l'aute : Crédit est moirt, mâle pàye l'a touwé.

(BRAHY. *Li bouquet*. I, sc. 1^{re}. 1878.)

NAMUR.

..... On n' vos fait nin crédit,

Pasqu' les mouais payeu l'ont touwé comme on dit.

(WÉROTTE. *One sov'nance des jeu di nosse jône tîmps*. 1867. 4^e éd.)

VAR. MARCHE.

Mâle pàye est-st-on banstai sins cou,

Qui n' vis sauri waurdet one ou.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

MONS. Crédit est môrt l'heure d'aujourd'hui, el monvée payeur l'a twé.

(J.-B. DESCAMPS. Ch. 1841.)

837. Crédit k'chesse les pratique.

LITT. Crédit chasse les pratiques.

Un chaland qui a obtenu crédit chez un marchand, s'adresse à un autre pour échapper aux réclamations de paiement.

CREDO.

838. L' credeo ch'est beon, mès l' pate n' vaut rien.

(TOURNAI.)

LITT. Le credo, c'est bon, mais la confiance ne vaut rien.

Nous pouvons croire à ce qu'on nous dit, mais ne nous y fions pas.

CRÉMAILLÈRE.

839. C'est l' crama qui lomme li chaudron neûr cou.

LITT. C'est la crémaillère qui appelle le chaudron cul noir.

C'est donner à un autre un ridicule que l'on a soi-même.

Quand une personne se moque d'une autre qui aurait autant de sujet de se moquer d'elle. (ACAD.)

Pr. fr. — La pelle se moque du fourgon.

Le chaudron machure la poelle.

(LEROUX. *Dict. comique*.)

Cf. QUITARD. *Dict. V^e fourgon*, p. 410.

Vae tibi tu nigræ dicebat cacabus ollæ.

(LEJEUNE. *Proverbia familiaria*. 1741.)

Cité par FORIR. *Dict.*

Li crama lomme li chaudron nèur cou,
Lu, cint feye pus laid qu'on hibou.

— Qu'es-tu noir, dira le chaudron,
Au pot, lui plus sale qu'un cochon.

(*Math. Laensbergh. 1811.*)

On trouve co des richâ à deux pid, mais sins plome,
Qu'avou l'esprit des ante fet volli les grands homme.
Mais chut, taihans-nos, d' sogne qu'on n' vinsse nos dire avou :

(*BAILLEUX. Li richâ qui s'aveut fait gâye avou les plome dè l' pawe. Fève. 1852.*)

Ca c'est todi l' crama qu' lomme li chaudron nèur cou.

(*ALCIDE PRYOR. Sôlêye et pausâ. 1861.*)

VERVIERS. Tot d'hant qu'ine aute est-st-on hambou,
Sovint l' crama lomme on chaudron nèur cou.

(*XNOFFER. Épigrammes. 1860.*)

VAR. VERVIERS. Tot moqueu s' lait vèye à nou,
C'est l' bou qui lomme l'augne coirnou.

(*J.-S. RENIER. Spots rimés. 1871.*)

VAR. FERRIÈRES. L' rave trouve todi à dire après l' fourgon.

VAR. NAMUR. Divan d' noiri l' prochain, riwaitans nos.

(*WÉROTTE. Aurm. di Nameur. 1861.*)

MARCHE.

THÉRÈSE.

On-z-est, au pus sovint, machuret des nèurs pot.

(*ALEXANDRE. Li pêchon d'avril. III, sc. 1^{re}. 1858.*)

VAR. MARCHE. Est-ce qui l' molin s' deut désolet,
Qui l' fôr li lomme on cou broulet?

(*ALEXANDRE. P'tit corti. 1860.*)

CHARLEROI. L'homme dé cœur accuset pa in vaurin, in sot,
Aura doit, quoique l'aute disse, dins l' proverbe, né d' mintrie :
On n'est jamais noirci qu' pa in noir pot.

(*L. BERNUS. In leup qui platte conte in r'nau. Faufe. 1873.*)

MONS. On n'est jamais broulé qu' par un noir pot.

TOURNAI. On est toudi noirci par un noir peot.

VAR. TOURNAI.

NANNET.

Allez vous êtes sorte à sorte ; ch'est l'hochepeot à l'av'nant des carotte.

(*LEROY. Biec di fier. Traduction du Bleu-bixhe de SIMON, sc. 17. 1888.*)

PICARDIE. Ein n'est jamouais broulé que par un pot noerd.

(*CORRIET. Glossaire.*)

840. Avu l' crama pindou.

LITT. Avoir la crémaillère pendue.

Se dit de celui qui a épousé une personne déjà munie d'un ameublement complet.

841. Fier comme pottière. (MONS.)

LITT. Fier comme une crémaillère.

Pottière, à Namur *Potère*, espèce de crémaillère fixée aux grilles d'un fourneau pour porter un pot; cet instrument est composé d'une tige soutenant un cercle mobile, sur lequel on pose le pot. La tige qui se dresse en avant du feu, raide et immobile, a donné naissance au proverbe.

Être fier, raide, gourmé.

MONS. El père Brididi part, fier comme pottière, et il arrive à l'ceinse sans avoir tant seulement pinsé à avoir froid.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons*. 1860.)

VAR. MONS. Fier comme in pou su 'ne rogne.

Pr. fr. — Fier comme un pou sur une gale. — V. QUITARD. *Dict.*, p. 391.

VAR. Tournai. Fier comme eine aranne.

CRÉSUS.

842. C'est-st-on vi Grusus.

LITT. C'est un vieux Crésus.

C'est un vieil avare. — C'est un ladre.

BASSE-ALLEMAGNE. — Ein Crœsus.

CRIER.

843. Braire comme ine aïque.

LITT. Crier comme un aigle.

Crier d'une voix aiguë et perçante. (ACAD.)

Pr. fr. — Crier comme un aigle.

L'aïque apreume, po c' cöp la, chawa, braiya tél'mint

Qui c'est dispöye adon qu'on dit braire comme ine aïque.

(BAILLEUX. *L'aïque et l'qivate pèce*. Fève. 1851.)

VARIANTE. Braire comme on vai.

Crier comme un veau.

Oh qu' c'esteut bai, oh qu' c'esteut bai,

Qui n'poux-je dire tot çou qu'on-z-a fait!

J'àreu volou braire comme on vai.

Oh! qu' c'esteut bai, oh! qu' c'esteut bai!

(F. L. P. *Pot pourri so les fiesse di julette*. 1844.)

Vormint, vairet dire on critique,

Vos braiyez ossi pé qu'on vai,

Po saqwant pauvres pitits rav'lai.

(FR. BAILLEUX. *Conte les gins narreu*. Fève. 1851.)

VARIANTE. Gueuyi comme on vai.

(FORIR. *Dict.*)

VARIANTE. Braire comme ine agne d'Awans (on coirbâ).

VERVIERS. Inspirez-m' vos turtos, grands saint du l'ormonake,
Ji m' va braire comme ô vai, dinez-m' ô bon stoumake.
(N. POULET. *Li foyan èterrè*. 1859.)

SPA. Kupoitrans li, su vi tonnai,
Po l'fer crier to comme on vai.
(BOUY *Chanson patriotique*. Rec. 1790.)

NIVELLES. I cri pus fourt qu'in via qui beùtrait dins in po.
(RENARD. *Les avent. de Jean d'Nivelles*. Ch. III. 1857.)

VAR. MONS. I crie comme enne marcotte ein couche.

LILLE. Braire comme des viaux.

METZ. Crier comme in vé.

DOUAI. Y braïot comme un viau.

Pr. provençal. Bramo coumo un brau ; - coumo un âse
(âne) en plen mercat (marché).

(*Revue des langues romanes*. 1881.)

BASSE-ALLEMAGNE. — Schreen wie een Botterlicker (pa-
pillon) (prov. exclusivement hambourgeois).

844. Gueule qui brait n'est pos morte. (TOURNAI.)

LITT. Bouche qui crie n'est pas morte.

Se dit à celui qui pleure facilement, sans motif.

CROITRE.

845. Crèhe comme maule annèye. (VERVIERS.)

LITT. Croître comme mauvaise année.

Croître très rapidement.

Pr. fr. — Croître comme mauvaise herbe.

On avent chûsi l'boquet avà les mèyeu werihet dè pays, ca l'brouire y crèhéve
comme mâle annèye.

(G. MAGNÉE. *Li cren'quini dè prince abbé di Stav'leu*. 1867.)

VERVIERS. On vèya crèhe comme maule annèye
One frôye du wespiants grèvi.

(RENIER. *L'crah'tu Baptisse*.)

846. Ji sins qui j' crèhe di mâvasté.

LITT. Je sens que je grandis en mauvaise humeur.

Je suis sur le point de m'emporter, d'entrer en colère.

CROIX.

847 Fer 'ne creux so l'crama.

LITT. Faire une croix sur la crémaillère.

Se dit quand on voit arriver une chose à laquelle on ne

s'attendait pas. Quand on voit une personne entrer dans une maison où il y avait longtemps qu'elle n'était venue. (ACAD.)

Pr. fr. — Il faut faire la croix à la cheminée.

Cf. QUITARD. *Dict.* V^e *Cheminée*, p. 217.

Cité par FORIR. *Dict.*

Li crama, c'est l'meuêe ès l'mohonne,
Qu'à Lige on respectève li pus ;
S'i vint ine affaire inale ou bonne,
On dit qu'i fât fer ine creux d'sus.

(BAILLEUX. *Li crama*, Chanson. 1842.)

I s'marève donc, po c'côp là c'est bin vraie,
A l'fin dè meus,
Dinez-m' dè l'crôye, haye, vite ès l'chiminêye
Qui j'fasse ine creux.

(BAILLEUX. Chanson. 1843.)

JODOIGNE.

Fer 'ne creux seu l'givau.

848. J'a vèyou les sept creux.

LITT. J'ai vu les sept croix.

J'ai beaucoup souffert, je compare mes souffrances à celles de la Mère des sept douleurs.

HENRI.

A Tatenne dihans tot, et ça à pus habève.
Elle va trêfiler d'jôye, oh ! awet, jè l'wag'reus,
Ca elle dit qui s'sôlève li fait vèye les sept creux.

(REMOUCHAMPS. *Li sav'tt.* I, sc. 4. 1858.)

DADITE.

Ci p'tit crawé Chanchet m'fait vèyi les sept creux,
C'est tot d'même bin damage qu'il âye l'air si houpiou.

(TOUSSAINT. *Henri et Dadite*. II, sc. 2. 1870.)

JÔSEPH.

Su respect, j'a 'ne aguesse qui m'fait vèye les sept creux.

(DD. SALME. *Mononke Jôseph*. Sc. 15. 1884.)

On fa v'ni l'boye qui bourriarda l'houlotte, et fa vèye les sept creux à c'pauve laïd vi coïrps.

(G. MAGNÉE. *Li houlotte*, 1871.)

849. Fer creux so pève.

LITT. Faire croix sur pile.

Effacer le compte, faire remise de la dette.

Cité par FORIR. *Dict.*

850. Fer 'ne creux d'sus.

LITT. Faire une croix dessus.

Bâtonner les comptes et par suite abandonner une affaire, perdre une chose, y renoncer. — Passer à profits et pertes.

Li p'tit pèhon fret s' crèhince,
S'i vike, avou l'grâce di Diu;
Mais s' on l' tint, qu'on n'el lache pus,
S' on n' vout nin qu'on s'ennès r'pinse,
Ca ottant fer ine creux d'sus.

(BAILLEUX. *Li p'tit pèhon et l' pèheñ*. Fève. 1836.)

Nolle fèye, avà l' samaine, ji n' veureus l' càbaret,
Et si j'y vas l' dimègne, ji frais 'ne creux so l' pèket.

(M. THIRY. *Ine copenne so l' mariège*. 1838.)

Baiwir,

So l' fòur di s' bache,
Ti poux fer 'ne creux,
I l' pàret t' gage.
S'el' wagne à jeu.

(ALCIDE PRYOR. *Cou qu'est-st-ès fond dè pot*. 1864.)

VERVIERS. Ju fais l' creux d'sus, et ju dis c'est bernique.

(M. PIRE. *Petgnrtz-v' bin on diale qui n'a nin des ch'vet*? Ch. 1884.)

NAMUR. A voste age, on prind s' chap'let,
Fioz one croix sus l' potet.

(WÉROTTE. *Grand'mère*. Ch. 1867. 4^e éd.)

MONS. Les minisse dé chinq pays ont r'crit 'ne lette au roi Guyaume pou i dire
qu'i n'avo qu'à faire one croix su c' pays-ci.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons*. 1846.)

TOURNAI. I t'feaut faire èine creux d'sus.

BASSE-ALLEMAGNE. — Einen Strich darüber machen (*l'oublier*).

851. I fât poirter s' creux.

LITT. Il faut porter sa croix.

Il n'y a personne qui n'ait ses afflictions particulières. (ACAD.)

Pr. fr. — Chacun porte sa croix en ce monde.

V. QUITARD. *Dict. V^e Croix*, p. 275.

Cité par FORIR. *Dict.*

HOULPAI.

I fât qui j'seûye bin málheureux,
I n' mî màquéve pus qui cise creux.

(DE HARLEZ. *Les hypocontes*. I, sc. 5. 1758.)

VAR. NAMUR. Chacun poite si paquet.

On a beau fé, c'est todi l'cia qu'a l'hotte a s'dos qu'i faut qu'il l' poite.

BASSE-ALLEMAGNE — Man muss sein Kreuz tragen.

852. N'avu ni creux ni pèye.

LITT. N'avoir ni croix ni pile.

N'avoir point d'argent. (ACAD.)

Cf. QUITARD. *Dict.*, p. 276.

Dans le jeu de croix ou pile, on dit habituellement à Liège :
tiesse, au lieu de *creux*.

Pèye ou tiesse.

Pr. fr. — Je n'ai ni croix ni pile. — Il n'a ni envers ni endroit.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

Cité par FORIR. *Dict.*

Ces cial n'aront ni creux ni pèye,
Ces là front gogoye tote leu vèye.

(HANSON. *Li Hinriade travestèye*. Ch. VIII. 1780.)

Sins hèpe, sins pan, ca, po çou qu'est d'argent,
I n'li d'manève ni creux ni pèye.

(BAILLEUX. *Li chepti et St-Antône*. Fève. 1837.)

VERVIERS. Lu ci qui n'a ni creux ni pèye,
Et qu'aime a ruspaumer s'gozi
S'i n'a d'car du tot çou qu'on deyè
I court planter su p'tit rôsi.

(M. PIRE. *Lu p'tite chanson*. 1884.)

JODOIGNE. N'aveu ni tiesse ni lette.

TOURNAI. Il n'a ni creux ni pile.

ROUCHI. I n'a ni croix ni pile. (HÉCART. *Dict.*)

853. On a chaque si creux.

LITT. On a chacun sa croix.

On n'est jamais parfaitement heureux. Tout individu, n'im-
porte dans quelle condition, est sujet à des contrariétés.

Chacun a ses peines, ses souffrances. (LITTRÉ.)

Pr. fr. — Chacun a sa croix.

On tape quéque fèye à toirt so les pauvès feum'rèye,
Elles ont portant leu creux, mais elles li fet mon vèye.

(M. THIRY. *Ine copeune so l'mariège*. 1858.)

Tot à fait rota bin, dix-sept à dix-hût meus,
Wesse-t-i l'ci qui pont dire qu'i vikret sins nolle creux?

(BRAHY. *Mes treus mariège*. 1882.)

NAMUR. Tot l'monde poite si croix. — On a tortos ses croix.

BORINAGE. On a chacun s'cro; c'est eune grande vérité; l'richard qu'a toute à
souhait, i s'imbète, i crève d'innui.

(*Armonae du Borinage in patois borain*. 1849.)

854. I n'est qu'ès l' creux d' pâr Diew.

LITT. Il n'est que dans la croix de par Dieu.

Il n'est qu'au commencement, qu'au début de ses affaires, de
son entreprise.

Pr. fr. — Il n'en est qu'à l'A, B, C.

Les abécédaires commencent toujours par une croix.

A Liège, il n'y a pas bien longtemps, on les nommait
croisettes (creuhette).

JODOIGNE. I n'est co qu'à l' creuhette.

855. Il àret l' creux qu'on donne àx vix ch'vâ.

LITT. Il aura la croix qu'on donne aux vieux chevaux.

Se dit des fonctionnaires que le gouvernement est disposé à décorer le jour où ils prendront leur démission.

N. B. Il est d'usage de marquer d'une croix les chevaux de réforme, les chevaux hors de service, destinés à être abattus.

Qui donri-ne bin, po l' fer faire, à c' rin n' vât ?

Il est si vi, d'on châr c'est l' cinquième rowe !

— Dinans-li l' creux qu'on wåde po les vix ch'vâ...

(A. HUCK. *Poésies inédites.*)

856. Mette ses creux so l' soû.

LITT. Mettre ses croix sur le seuil.

Mettre ses peines à la porte. — Décharger son cœur.

857. I n' dequind pos de l' creox d' Saint Louis.

(TOURNAI.)

LITT. Il ne descend pas de la croix de Saint Louis.

Ne pas avoir une noble origine, la croix de Saint Louis étant autrefois un ordre de chevalerie : s'applique souvent à l'égard de gens fiers et arrogants dont la basse extraction n'est pas oubliée.

Pr. fr. — Il s'imagine être de la côte de Saint Louis.

CROSSE.

858. Il est ossi dreut qu'ine crâwe.

LITT. Il est aussi droit qu'un bâton recourbé.

Se dit par ironie d'une personne contrefaite.

Cité par FORIR. *Dict.*

Esse dreut comme ine crâwe.

(REMACLE. *Dict.*)

859. S'in d'aller à fut d' croche. (MONS.)

LITT. S'en aller en bâton de crosse.

Tomber à rien, dépérir, tourner mal.

Fut (fustis), bois qui porte le fer de la crosse. — *Croche*, jeu de la crosse, de la *crâwe* à Liège. Il y a au fût, du côté du fer, un renflement qui diminue très sensiblement.

MONS. Sans parler des auto pays ousse qu'i n' sont nié foutu d' rester tranquie, el république française a tout l'air de d'aller à fut d' croche.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons.* 1852.)

Mais comme il avoit marché cron pou l'avoir, il a tourné à fut d' croche.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons.* 1859.)

CHARLEROI.

TOINETTE.

C'est m' doit et m' devoir de vos impéchi d' fai 'ne saquoi qui pout fai tourner
vo n' honneur à fut d' crauwe éiet à crotte de chin.

(L. BERNUS. *L' malåde Saint Thibau*. I, sc. 5. 1876.)

VARIANTES.

Tos nos baïs plan, nos baïs projet
Qui tôurnet todi en foudre.
A l' fin, âront tos leus effet.

(*Chanson en l'honneur de Velbruck*. 1772.)

Valois ossi lourd qu'ine franque âwe,
Tos les jou pus tournéve à crâwe.

(J.-J. HANSON. *Li Hinriade travestéye*. Ch. III. 1780.)

JODOIGNE.

Tourner à craue.

CROUTE.

860. Esse à ses crosse.

LITT. Être à ses croûtes.

Vivre à ses dépens. (ACAD.) — Séparer ses intérêts de ceux
de ses proches. — Vivre du fruit de son travail.

Pr. fr. — Être sur ses crochets.

Cité par FORIR. *Dict.*

ROUCHI.

Ête à ses crupes.

(HÉGART. *Dict.*)

861. I n' trimpe nin ses crosse ès l' horotte.

LITT. Il ne trempe pas ses croutes dans la rigole.

Il est riche, il peut se donner de l'agrément, des plaisirs,
satisfaire ses goûts dispendieux.

TATI.

Pace que vous comprenez, une fois que c'est l'été,
Les ceuse qui reste en ville, ce sont des halcotier.

PÈNÈYE.

Et vos, vos n' l'estoz nin.

GÊTROU.

Jo l'creus bin, waïtoz 'ne gotte

PÈNÈYE.

On veut bin qu'vos n'trimpez nin vosse crosse ès l'horotte.

(ED. REMOUCHAMPS. *Tâté P' perriqué*. II, sc. 7. 1885.)

CRUCHE.

862. Di foice do pouget, one cruche portant
s' casse. (MARCHE.)

LITT. A force de puiser, une cruche pourtant se casse.

Quand on retombe souvent dans la même faute, on finit par
s'en trouver mal, ou quand on s'expose trop souvent à un péril,

on finit par y succomber. Cela se dit par forme de menace ou de prédiction. (ACAD.)

Pr. fr. — Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse (se brise).

Cf. Le proverbe de BASILE.

(BEAUMARCHAIS. *Mariage de Figaro*.)

Tant va le pot au puis que il casse.

(XII^e siècle.)

Tant va pot à l'ève que brise.

(*Roman du renard*, XIII^e siècle.)

Tant va li poz au puis qu'il brise.

(GAUTIER DE COINSE. *De monacho in flumine periclitato*, etc. XIII^e siècle.)

HINNI.

MARCHE. Tant qu'i fait l'chin couchant, et qu'on no l'conneut nin,
Li traite, contint d'li, prospere et va bon train.
Sovint l'ci qu' n'ès pout rin, ès pleure et s'ès tracasse ;
Di foice do pouget, one cruche portant s'casse.

(ALEXANDRE. *Li péchon d'avril*. Act. V, sc. 9. 1858.)

JODOIGNE. A foice di pougi on casse le cruche.

VARIANTE Et d'on posson tot l'même va-t-i,
I n'va nin aut'mint qu'ji n'vis dit ;
On va tant d'feye à l'aiwe atot,
Qu'on n'a pus qu'des herval di s'pot.

(*Pasquëye po l'jubilé Dom Bernard Godin*. 1764.)

VAR. VERVERS. Li leup va tant au potai
Qu'on bai jou y lairet s'pai.

(J.-S. RENIER. *Spots rimés*. 1871.)

VAR. BEAURAING. Tant va l'eass'role au feu, qu'on joû i faut qu'elle pette.

(VERNER. *Les solée*. 1862.)

MONS. Ouais mé, fieû, tant va l'cruche à l'ieau, qu'à l'in dé fin, elle se casse, comme on dit.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons*. 1856.)

SAINT-QUENTIN. Tant all' va l'buire a yau, qu'all' finit par s'épautrer.

CRUCIFIX.

863. C'est-st-on magneu d' cruc'fix.

LITT. C'est un mangeur de crucifix.

C'est un rat d'église. On applique ce proverbe aux personnes qui ne fréquentent souvent les églises que pour cacher leurs vices ou leurs mauvais penchants. — Un faux dévot. (LITTRÉ.)

Pr. fr. — Un mangeur de crucifix.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

Cité par FORIR. *Dict*.

864. Div'ni comme on cruc'fix d'gèyi.

LITT. Devenir comme un crucifix en noyer.

Devenir maigre et jaune; sec comme un morceau de bois;
devenir triste, taciturne.

Cité par FORIR. *Dict.*

* Loukiz-le, il est div'nou comme on cruc'fix d'gèyi.

(N. DEFRECHÉUX. *Ine jâbe di spot*, 1860.)

Si çoula polève vite cangi,
Ji beureû-st-on fameux còp d'jôye,
Ca j' sos comme on cruc'fix d'gèyi
Et tot prette a cori ès vòye.

(BRAHY. *Chanson*, 1880.)

CUFFAT.

865. Toumer ès l' couffâte.

LITT. Tomber dans le cuffat.

Se trouver dans un grand embarras. (ACAD.)

Pr. fr. — Être, se mettre dans le pétrin.

Cuffat n'est pas français. Ce mot est admis dans la langue industrielle. Terme de houièlère, c'est l'espèce de cuve, bac ou panier qui sert à descendre dans les puits (*bures*).

Tot s' vèyant toumèye ès l' couffâte, li pauve feumme div'na tote blanke moite.

(G. MAGNÉE. *Bàtri*, 1865.)

MARÈYE.

Po c' còp la, ji trefele, mâheulèye ! Fâx Pilate !
Qui n' toumèz-v' tos les deux à l' vallèye dè l' couffâte.

(G. DELARGE. *Scène populaire*, 1874.)

CUILLER.

866. C'est on cuì d' pus ès l' sope.

LITT. C'est une cuiller de plus dans la soupe.

Quand il y a pour trois, il y a pour quatre.

GUIR.

867. Arègi inte cûr et châr.

LITT. Enrager entre cuir et chair.

Être mécontent sans oser le dire. (ACAD.)

Pr. fr. — Pester entre cuir et chair.

Cité par FORIR. *Dict.*

GROUBIOTE.

J'ai in chagrin.

FRIQUET.

Inte cûr et châr.

(DEMOULIN, *Ji voux, Ji n' poux*, II, sc. 5. 1858.)

BADINET.

Ca mi, ji v's assure bin
Qu'ji m'taireu même avou des proûve tot plein mes main,
Sins rin dire, ji brôyereu mi mà inte cûr el châr.

(DELCHÉF. *Li galant dè l'sièrvante*. II, sc. 7. 1837.)

TOURNAI.

Manger s'n âme.

868. Dè cûr d'autrui, des grands scorriou.

(MARCHE.)

LITT. Du cuir d'autrui, de grands cordons.

Être libéral du bien d'autrui. (ACAD.)

De alieno corio ludere.

Pr. fr. — Faire du cuir d'autrui, large courroie.

Voyez le suivant.

Ces petits messieurs-ci, qui n'aiment que la joye,
Voudroient du cuir d'autrui faire large courroye.

(BARQUEBOIS. *Comm. La Repinière*.)

JODOIGNE.

Dins l'eu des onte, des grandès lache.

869. Tayer in plein cuir. (MONS.)

LITT. Tailler en plein cuir.

Être libéral des biens d'autrui. (ACAD.)

Pr. fr. — Faire du cuir d'autrui large courroie.

MONS. Allons, tant mieux, si c'est vo goût, tavez in plein cuir.

(LETELLIER. *Armonaque dè Mons*. 1861.)

870. Li cûr sèret bon marchi ciste annêye.

LITT. Le cuir sera (à) bon marché cette année.

Se dit des personnes paresseuses, lorsqu'elles s'étendent les membres.

On ajoute souvent : *Les vaî si s'tindet* ; les veaux s'étendent.
Les esguillettes seront à bon marché, les veaux s'étendent.

(OUDIN. *Curiosités françaises*. 1640.)

Vos d'nîz, rin qu'à v' louki, grande evêye de bâyi,
Et vos fîz dire qui l' cûr divêreut bon marchi.

(M. THURY. *Ine cope di grandiveux*. 1859.)

NAMUR.

Li cû sèret bon marchi ciste annêe-ci.

VAR. MALMEDY.

Les cûr su s'tindet so l'biesse, i raval'ront.

VAR. JODOIGNE.

Le cu va ravaller, i se stein d'seu l'biesse.

871. Ès l' plèce dè passer cûr, ti d'meurrés poyou.

LITT. Au lieu de passer cuir (tanné), tu resteras velu.

Tu ne feras jamais rien. — Tu n'es pas capable de recevoir de l'éducation.

GUIRE.

872. Çou qui n'cût nin por vos, leyiz-l' broûler.

LITT. Ce qui ne cuit pas pour vous, laissez-le brûler.

Ne vous mêlez pas des affaires des autres ; il ne faut pas s'ingérer mal à propos dans les différends d'autrui.

Çou qui n'cût nin por mi, j'el lais broûler po l's aute,
C'est m'pus p'tit imbaras, qu'leus aiwe seûye basse ou haute.
So leu cou, so leu tiesse, ji lais fer mes voisin.

(THIRY. *Ine eope di Grandiveux*. 1859.)

LÉVAL.

Servàs, ni d'hez rin, ca coula m'porent fer dè toirt.

SERVAS.

Ji n'a wåde, çou qui n'cût nin por mi, j'el lais hati.

(BRAHY. *Li bouquet*. II, sc. 19. 1878.)

NAMUR. C'qui n'cût nin por mi, j'el lais brûler po les aute.

JODOIGNE. Ce que n' chauffe ni por vos, leyiz-l' brûler po l's aute.

FRAMERIES.

PIERROT.

..... Oh ! pour mi, çou qu'j'ein dis
C'est par eintindu dire, mais c'qui n'cauffe ni por mi,
Ju l'leye brûler, ni pus ni moins.

(DUFRASSE. *Pierrot vit co*. Sc. 1^{re}. Arm. borain. 1890.)

PICARDIE. Quand l'fritot d'ein eute brule, i faut le laisser bruler.

(CORBLET. *Gloss*. 1851.)

873. Pus cût, pus bout.

LITT. Plus il cuit, plus il bout.

Plus un différend traîne en longueur, plus les parties adverses s'aggravent. — Plus le mal est grand, plus il est difficile d'y porter remède.

Cité par FORIR. *Dict.*

Aimon qui, so li k'minc'mint, ni s'sintéve wère di viristé, s'eschâffa à l'dake, ca, comme dit li spot, pus cût, pus bout.

(G. MAGNÉE. *Li houlotte*. 1871.)

874. A d'eaute, i sont cuite. (TOURNAI.)

LITT. A d'autres, elles sont cuites.

Cela signifie qu'on n'en croit rien.

CUISINE.

875. Pus gn'a-t-i d'couh'nire divins 'ne couhènne, pus mâle est l'sope.

LITT. Plus il y a de cuisinières dans une cuisine, plus mauvaise est la soupe.

Trop de gens, trop d'avis gênent ou nuisent souvent. —

Plus les commissions administratives et autres sont nombreuses, moins elles travaillent. (Voir les ACADÉMIES.)

VAR. MONS. A deux cuisinière, on foursale el soupe.

BASSE-ALLEMAGNE. — Viele Köche versalzen den Brei (die Suppe).

876 Pus crasse est l'coughenne, pus maîgue est l'testamint.

LITT. Plus la cuisine est grasse, plus le testament est maigre. Les trop grandes dépenses amènent souvent la ruine.

Cité par FORIR. *Dict.*

VAR. NAMUR. Crausse cougienne
A pauvrité po voisienne.

CUL.

877. Fer totès mohe à deux cou

LITT. Faire toutes mouches à deux culs.

Faire des miracles, faire l'impossible (ironique).

Cité par FORIR. *Dict.*

Jaspâ, qwand vos m'hantiz, vos d'vîz fer des mohe à deux cou ; si v'n'avez nin s'tu à bois sins cougnèye, jî poux dire qui v's avez à pône metlou l'cougnèye à l'abe.

(REMACLE. *Dict.*)

Et, comme ti l'aveus promettou,
Ti d'veve fer des mohe à deux cou,
Mais ti n'as nin co fait mervèye,
Ca ti n'as co dit qu'des biestrèye.

(JOS. LAMAYE. *Satire contre E. B.* 1861.)

VARIANTE. Fer totès mohe à deux cou et les vinde.

VERVIERS. On feu d'mohe à deux cou.

(N. POULET. *Titre d'une fable.* 1862.)

878. Sinti à s'cou k'mint les âwe vesset.

LITT. Sentir à son cul comment les oies vessent.

Juger d'autrui par soi-même. (ACAD.)

Pr. fr. — Mesurer les autres à son aune.

Cité par FORIR. *Dict.*

JALHAY.

THODÔRE.

Houtoz, Garitte, i n'fât nin roûvi qu'nos avons s'tu jône ossi. (*A part.*) On sint à s'cou comme les âwe vesset.

(XHOFFER. *Les deux soroche.* 1, se. 9. 1861.)

879. On direut qui l'trô di s'cou est l'intrêye d'ine belle vèye.

LITT. On dirait que le trou de son cul est l'entrée d'une belle ville.

Ironie adressée aux personnes qui font beaucoup d'embarras, qui veulent paraître plus qu'elles ne sont.

DADITE.

Vos n'estez qu'une lannresse. Accôrez, v'nez don l'vèye,
Elle pinse qui l'trô di s'cou sèye l'intrêye d'une grande vèye.
I li fâreut m'galant.

(JOS. KINABLE. *Une dispute*. 1889.)

MARCHE.

Gn'a do qu'pinset et qu'v'let fet vèye
Qu'leu cou c'est l'intrée d'une belle vèye.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

MONS. Eie tout ça parqué i s'a établi à s'compte, à l'place dé fai l'commis voya-
geur; si bin qu'à c'ste heure, i coit que l'trô dé s'en c'est l'intrée d'enne grande
ville.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons*. 1878.)

MONS.

I compte pa cint, i compte pa mille,
Pinsant pou sur, margré s'métier,
Qué s'en est l'intrée d'eine grande ville.

(J.-B. DESCAMPS. *Pouf et esbrouf*. Ch. OEuvres 1887.)

880. Qui broûle si con s'assît so les cloquette.

LITT. Celui qui brûle son cul s'assied sur les ampoules.

Il subit les conséquences de sa maladresse, de son impré-
voyance.

VARIANTE.

CORTAI.

Fez comme vos volez, si vos v' broûlez les fesse, vos v's assirez so les cloquette.
(WILLEM et BAUWENS. *Pècht rach'té*. Sc. 3. 1882.)

JODOIGNE.

Qui brule se d'drit, s'achit seu des cloquette.

881. On n' li sàreut sèchi 'ne plome fou dè cou sins
chaude aiwe.

LITT. On ne lui saurait tirer une plume hors du cul sans eau
chaude.

On ne saurait rien obtenir de lui sans efforts.

On n'entrait point chez nous sans graisser le marteau,
Point d'argent, point de suisse....

(RACINE. *Les plaideurs*. I, sc. 4^{re}.)

JALHAY.

MATHI.

Elle est pus malenne qu'on n'pinse, on n'a nin 'ne plome sins chaude aiwe fou
d'leye.

(XHOFFER. *Les deux soroche*. I, sc. 4. 1861.)

882. Elle a des oû ès cou.

LITT. Elle a des œufs dans le cul.

Elle fait la mijaurée, elle est maniérée, affectée.

VARIANTE.

Elle fait li streûte.

VAR. JODOIGNE.

Il l'a l'cue stoit.

883. Si t'as sogne d'esse battou,
Ni lais nin vèyi t'cou.

LITT. Si tu as peur d'être battu,
Ne laisse pas voir ton cul.

Si tu crains le danger, ne brave personne.

Cf. Je voudrais bien monter, mais la chute est à craindre.
Si tu crains, reste à terre, et cesse de te plaindre.

(Walter Raleigh et la reine Elisabeth.)

JODOIGNE. Si t'as peu d'esse battu, n'va ni à l'guerre.

884. Aller cou d'seür, cou d'so.

LITT. Aller cul haut, cul bas.

Aller mal, à rebours, sens dessus dessous. Se dit d'une chose qui ne réussit pas, d'une affaire qu'on abandonne par dégoût ou par apathie.

Cité par FORIR. *Dict.*

TONTON.

Si l'barque va affondrer,
Bah ! qu'avan-gne keüre di nos ;
Li pé qui poireut arriver
Ci sèreut mutoi de rôler,
Sins s'fer de mà, cou d'seür cou d'so.

(DE HARLEZ, FABRY, etc. *Li voyège di Chaudfontaine*. I, sc. 1^{re}. 1757.)

T'es-st-on pauve sire, t'es-st-on vârin
Qu'a brouillé totes les bravès gins ;
Li tiesse ti toûne et ti d'vins sot ;
Pinses-tu nos mette cou d'seür, cou d'so ?

(BODY. *Chanson patriotique*. Recueil. 1787.)

Ossi avans-n' situ miné
Cou d'seür, cou d'so : n's ostans ruiné.

(BODY. *Chanson patriotique*. Recueil. 1791.)

BAIWIR.

J'a trové d'vins m'cabosse ine fameüse société
Po mette cou d'seür cou d'so, les hoûse de monde èlire.

(ALCIDE PRYOR. *On dragon qui fait des madame*. 1867.)

CONDROZ.

S'elle kinohe on viège
Tot peuplé d'bravès gins,
Elle y fait on voyège
Po-z-y mette li venin.
I s'ès r'sintet turtos,
Tot va cou d'seür, cou d'so.

(DAMOISEAUX. *Li tré d'Logne*. 1871.)

VERVIERS.

Espèrans co qu'cisse fèye
I front l'deugt d'cranhe à turtos,
Tot fant taper l'ha'h'èye
Jusqu'au cou d'seür cou d'so.

(J.-S. RENIER. *Eune lauke di deur des pus spitant*. Banquet. 1867.)

JALHAY.

MATHI.

Ah! mais! po Pierrette on s'lairèut bourdousser cou d'sœur cou d'so.
(XHOFFER. *Les deux soroche*. I, sc. 3. 1861.)

NAMUR. Jean-Jenne-Marie et Marie-Jenne-Jean ont accouru, i m'ont r'vingi et finàl'mint tot a sti cu d'sèu, cu d'so.

CHARLEROI.

BERAN.

* C'est l' vesse qué nos avons qui fout tout cu d'sus cu d'sous.
(L. BERNUS. *L'malade St-Thibau*. III, sc. 3. 1876.)

MONS.

Cu d'sœur, cu d'sous.

NIVELLES.

Enfin toute el journée, l' ville est cu d'sœur, cu d'sous.

JODOIGNE.

Il est tot cue d'seu cue d'sos.

885. Rôler (Taper) l' cou-z-à haut.

LITT. Rouler (jeter) le cul en haut.

Tomber maladroitement; renverser, détruire, faire une chose à rebours ou toute de travers.

Cité par FORIR. *Dict.*

CHOEUR.

Et qui pau qu'il eue fait l'biesse,
Elle l'arit polou fer cann'ter
Li cou-z-à haut d'vins l'aive di Vesse.

(DE HARLEZ, DE CARTIER. *Li voyage di Chaudfontaine*. II, sc. 1. 1757.)

Des sôdârt arrivet so l'côp
Mais i sont r'viersé l'cou-z-à haut.

(J.-J. HANSON. *Les luciade ès vers ligeois*. Ch. VI. 1783.)

Tot r'hoiant vosse marchi, vos avez pus d'mèrite
Qui d'passer 'ne vicàrèye à lanwi tos les deux,
À v'taper l' cou-z-à haut, à fer des málheureux.

(N. THIRY. *Ine copenne so l'mariège*. 1858.)

A slhe heûre à Saint Pau,
Balwir touma l' cou-z-à haut,
Po l'gloire di Lige, i s'a fait sô.

(ALCIDE PRYOR. *Li jama des quatte nâtion*. 1869.)

THOMAS.

Po fer tot l' cou-z-à haut, ça vos avez l'brévet.

(AL. PECLERS. *L'ovrège d'à Chanchet*. Sc. 12. 1872.)

VERVIERS.

Sai nos siervi ni d'chass' pot, ni d'awèye,
A côp d'picraî, nos l'makrint l' cou-z-à haut.

(XHOFFER. *Les deux côpen d'boûse*. 1871.)

JALHAY.

GARITTE.

Lu moujou enne n'a nin houmé fribotte.

PIERRETTE.

I m'a dougué deux fie l'sèyai l'cou-z-à haut.

(XHOFFER. *Les deux soroche*. I, sc. 9. 1861.)

CHARLEROI.

Sins tant vos r'tournet d'ieusse, boutet bin libérau,
Fiet vos loi à vo n'auche, foutet les l'cu in haut.

(L. BERNUS. *Le r'nau èièt les dindon*. Faufe. 1873.)

886. Broûler l'cou.

LITT. Brûler le cul.

Abandonner le jeu quand on a gagné.

NAMUR. On vos caresse, a puis on bat en r'traite,
C'est propremint c'qui nos d'jans brûler l'cu.
(COLSON. *On d'urain mot aux Anglais*. Ch. 1862.)

887. Tot toûne à cou d' poyon.

LITT. Tout tourne à cul de poulet.

Rien ne réussit — Pas de chance.

NAMUR. Raison, assistez nos,
Di d'là haut dischindoz,
Car li monde va, dit-st-on,
Tourner à cul d'pouyon.
(WÉROTTE. *Choix de chansons wallonnes*. 1860, 3^e éd.)

NAMUR. Si l'vie racenne à c'ste heûre est rachichie
Ça n'y fait rein : tos les jônes rijetton
Ni l'alront nin toûrner a eu d'pouyon.
(JOS. SEARS, dit MIMI. *Ch. Aurm. di Nameur*. 1887.)

888. I n'a nî l'air d'avoi s'cul dins l'bûre. (NIVELLES.)

LITT. Il n'a pas l'air d'avoir son cul dans le beurre.

Il n'est pas à son aise, il paraît très tourmenté.

889. I s'a fait sinti l'cou.

LITT. Il s'est fait sentir (pincer) le cul.

Il s'est laissé tromper. Il a trouvé plus malin ou plus adroit que lui.

On ajoute parfois : *Avou 'ne cresse*.

890. Il a ein eu d'au, i skitte sans l' seinti. (MONS.)

LITT. Il a un cul d'oie, il foire sans le sentir.

Il n'a pas conscience de ce qu'il fait, soit en bien, soit en mal.

891. Ni chîr qui d'on cou.

LITT. Ne chier que par un cul.

Se dit de deux personnes qui vivent en parfaite intelligence.
Se dit de deux personnes extrêmement unies d'amitié ou d'intérêt et qui sont toujours de la même opinion, du même sentiment. (ACAD.)

Pr. fr. — Ce sont deux têtes sous le même bonnet. — Ce sont les deux doigts de la main. — Ils sont ensemble à pot et à rot.

Ce n'est qu'un cul et une chemise.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

Ce sont deux culs dans une chemise.

(Dictionn. des proverbes français. 1758.)

I lèhln essone tos les joû
Et i n' chyint qui po l' même cou.
(*Pasquète critique et calotène so les affaire dè l' méd'cenne. 1732.*)

VAR. MONS. I sont toudi pindant à les cordelle de l'un l'aule.

VAR. JOURNAL. Ch'est cul et qu'mise.

VAR. JOURNAL. Boire au même peot.

892. Prope et nette,
Comme el cu Paquette. (MONS.)

LITT. Propre et net.
Comme le cul de Paquette.

D'une très grande propreté. (Souvent ironique.)

Paquette était une sale femme, qui, vers la fin du siècle dernier, vivait à Mons, et qu'on voyait chaque jour en état d'ivresse, trainant dans les ruisseaux. Elle avait été fort belle dans sa jeunesse, et la maîtresse d'un grand personnage.

(SIGART. *Dict. du wallon de Mons. 1870.*)

893. I n' fât nin r'noyi s' cou po 'ne vesse.

LITT. Il ne faut pas renier son cul pour une vesse.

Il ne faut pas pour une légère contrariété abandonner une affaire. — Il faut supporter quelque chose de ses proches.

VARIANTE. Po on pet.

894. I n' chéye qu'avou l' cou d'a Mathî.

LITT. Il ne chie qu'avec le cul de Mathieu.

Il ne connaît les choses, n'en juge que par le rapport d'une telle personne, ne trouve rien de bien ou de mal que suivant le jugement qu'en fait la personne pour qui on est prévenu. (ACAD.)

Ne voir que par les yeux d'un autre.

895. I va ploûr, les marcou châffet leu cou.

LITT. Il va pleuvoir, les matous chauffent leur cul.

Observation faite dans les cuisines.

896. Çoula li pind à cou.

LITT. Cela lui pend au cul.

Cette chose lui pourrait bien arriver.

Ou :

Ottant li pind à cou.

LITT. Autant lui pend au cul.

Il vous en pend autant au derrière.

(OUDIN. *Curiositez françoises. 1640.*)

Il pourrait bien lui en arriver autant. (ACAD.)

Pr. fr. Autant lui en pend à l'œil, à l'oreille, au nez.

BORINAGE. Est-ce qué çoula mé r'garde, dit-st-i ? (I n'sé douto nié qui li en pindo autant à s'eu.) (Armonac du Borinage. 1849.)

897. Ça va, ça vié, comme el cul d'ein vieux g'vau.

(MONS.)

LITT. Cela va, cela vient, comme le cul d'un vieux cheval.
Il a des alternatives de bien et de mal, de froid et de chaud.

(SIGART. *Dict. du wallon de Mons*, 1870.)

898. I n' fât nin horbi s' cou d'avant dè chir.

LITT. Il ne faut pas s'essuyer le cul avant de chier.

En toute chose, il faut procéder régulièrement. — Commencer par le commencement.

I savet bin dissimuler,
Di s'y fi trop lègir'mint,
A mon qu'on n' les k'noha trop bin,
Sèreut horbi s' cou d'avant dè chir,
Ou poirter on pet so 'ne civire.

(*Pasquète so les séminarisse*, 1735.)

NAMUR. I n' faut nin frotter s'cul d'avant d'aller chir.

TOURNAI. Torquer s'cul avant d'quier.

899. Ch'est malheureux d'torquer s'cul avec l'loque d'ein aute. (TOURNAI.)

LITT. C'est malheureux de se torcher le cul avec la loque, le linge d'un autre.

Il est toujours pénible de devoir dépendre de quelqu'un pour les choses les plus nécessaires à l'existence.

900. Il'a todi à cou d'avant qu'ine aute ni l'aye à l'tiesse.

LITT. Il'a toujours au cul avant qu'un autre ne l'ait à la tête.
Il a déjà digéré sa part des mets qu'il offre aux autres.

901. Montrer s' cul pou deux yard éié user pou ein sou d'candeille. (MONS.)

LITT. Montrer son cul pour deux liards et user pour un sou de chandelle.

Dépenser beaucoup plus qu'on ne gagne.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons*, 1846.)

Brûler une chandelle de trois sous à chercher une épingle dont le quarteron ne vaut qu'un sou.

(LEROUX. *Dictionn. comique*.)

SAINT-QUENTIN. User eune candèle d'ein sous et pis montrer sein eu pour deux yards.

902. I jow'rent l' cou ès l' aiwe.

LITT. Il jouerait le cul dans l'eau.

Se dit d'un joueur déterminé. (ACAD.)

Pr. fr. — Il jouerait les pieds dans l'eau.

MONS. J' crois qu' l'aroi bé joué t' cul dins l' eau, comme les canaerd, t' etoi billeteur² dins l' ame.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons.* 1861.)

ROUCHI.

Al ju'rot s' cul den l' eau.

(HÉCART. *Dict.*)

903. I pièdreut s' cou s' i n' tinéve nin si foirt.

LITT. Il perdrait son cul s' il ne tenait pas si fort.

Il est fort distrait ; il a peu de soin de ce qu' il a.

Pr. fr. — Il perdrait son cul, s' il ne tenait.

(*Dict. port. des prov. fr.* 1758.)

Il jouerait son cul s' il ne tenait.

(OUDIN. *Curiositez françoises.* 1640.)

C'est un homme négligent qui perd tout ce qu' il a ; un joueur qui perd tout son avoir au jeu. (LITTRÉ.)

904. Coula nos vint bin à cou sins bouter.

LITT. Cela nous vient bien au cul sans pousser.

Cela vient tout seul, souvent malgré soi, ou au moins sans qu' on l' ait cherché.

Se dit en forme de plainte.

905. S' trover l' cou inte deux selle.

LITT. Se trouver le cul entre deux selles.

Lorsque de deux choses auxquelles on prétendait, on n' en obtient aucune. Lorsqu' ayant deux moyens de réussir dans une affaire, on ne réussit par aucun des deux. (ACAD.)

Pr. fr. — Se trouver, être, demeurer entre deux selles le cul à terre.

VARIANTE. Entre deux chaises.

Et le protecteur des rebelles,
Le cul à terre entre deux selles.

(LAFONTAINE.)

Entre deux arçons chet cul a terre.

(*Proverbe del vilain.* XIV^e siècle.)

VARIANTE.

Esse inte deux chèreire, li cou à l' terre.

(FORIR. *Dict.*)

MARCHE.

HINRI.

Ainsi, d' après c' qu' on dit, po l' pus drole des dire
A c' ste heûre, i ni pout nin toumet inte deux chèreire.

(ALEXANDRE. *Li pèchon d' avril.* III, sc. 6. 1858.)

DOUAI. Vo vèyez aussi ein homme porté à cu-paielle par deux femmes, d'sus leu crinoline, et pis v'la qu'alles font un écart à doite et à gauche et notre homme inter deux selles l'eu par thiette.

(DECHRISTÉ. *Souv'nirs d'un homme d' Douai*. 1838.)

906. Pèter pus haut qui l'cou.

LITT. Peter plus haut que le cul.

Entreprendre des choses au-dessus de ses forces, prendre des airs au-dessus de son état. (ACAD.)

Pr. fr. — Peter plus haut que le cul.

Cf. LAFONTAINE. *La grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf*.

Potentés ne tentes emulari.

(PHÈDRE.)

Cité par FORIR. *Dict.*

On n' rattind wère li carnaval
Po s' dimôstrer çou qu'on n'est nin,
Les visège sont pus fâx qu' les gins,
Dépôye les palâ jusqu'ès l'halle,
On vout pèter pus haut qui l'cou,
C'est-st-ine èvèye à v' fér paou.

(RENARD. *Math. Laensbergh*. 1843.)

Li monde ridohe di gins qui leu sottè gloire trouëbelle.

Si bin q'ui fesse, on veut qui c'est ji voux ji n'poux.

Et tot volant pèter pus haut qu'leu cou,

I vèyet vite clér ès leu hielle.

(BAILLEUX. *Li raine qui vout s'fer ossi grosse qui l'torat*. 1831.)

Rinoyiz les sottrèye qui v's ont fait tounner l'tiesse,

Pèter pus haut qui s'cou, c'est s' fer passer po 'ne biesse.

(THIERY. *Une cope di Grandiveux*. 1839.)

VERVIERS.

Lu grandeûr est si près dè l'chute,

Qu'one astohèye y mène d'on côp;

Cubi 'nne-a-ti qui fet l'culbute

Pac' qu'i volet pèter trop haut.

(N. POULET. *Li chérawe et l'locomotive*. Fauve. 1862.)

NAMUR.

I n'faut jamais v'lu pèter pus haut qui s'cu.

CHARLEROL.

I gn'a in vi proverbe qué nos d'vons toudi coire,

Le v'ci : chaque coup qu'on vout, quand on-z'est asset sot,

Pèter pus haut qué l'cu, on fait in trô dins s'dos.

(L. BERNUS. *L'guernouye diè l'bou*. Fauve. 1873.)

MONS. Enne pètez jamais pus haut qu' vos avez l'tro, vos en friez un à vos dos.

(MOUTRIEUX. *Des nouveaux conte de quic*. 1830.)

VAR. MONS.

I fait pus d'fumier qu'i n'a dé stragne.

VAR. Tournai. Faire catieau belle moute. — Eblourir le monde par de belles apparences, souvent trompeuses.

SOIGNIES.

N'cantez jamais pus haut qu'el trô.

JODOIGNE. Qui vout pèter pe haut que s'cue s'fait on trau ès dos.

GIVET. Faut d'mèret
C' qui l' bon Diet
Nòs a fet.
L' cia qui vòret
Pètet
Pus haut
Qu'i n' faut
Poret
Bin s' fet
In trô
Din l' dós.

(SOMET. *Li guernouye qui vu s'fer aussi grosse qu'in bou.* Fauve. 1865.)

Prov. Languedoc. *Voou peta pus naou qe lou ki...*

(*Revue des langues romanes.* 1881.)

907. N'aveûr ni cou ni tiesse.

LITT. N'avoir ni cul ni tête.

Se dit d'un discours décousu, d'une chose mal faite, d'une affaire mal conduite.

Cf. Le début de l'épître aux Pisons d'Horace.

Cité par FORIR. *Dict.*

Dè roi, qwand on-z-a fait les fiesse,
N's avans vèyou
Quéquès pasquèye sins cou ni tiesse
Vini à jouù.

(L. BUCHE. *Chanson.* 1860.)

Qui hoûte ses conte sins cou ni tiesse
S'i n'est nin sùti, toûne à biesse.

(GÉRARD. *Li macrai crèyou.* Satire. 1890.)

JALHAY.

THIODÔR.

Quu voloz-v' quuj' chante ? Ju n'sés qu'tos vis ravion, des pasquée qui n'ont ni cou ni tiesse, mais qui flet quéque lie rire des sot.

(XHOFFER. *Les deux soroche.* I, sc. 8. 1861.)

NAMUR.

On dit l'chanson bin wère hogniesse,
C'est comme on vout, on 'nnès convint,
On dit qu'elle n'a ni cu ni tiesse,
Mais po do chose... qu'i 'n nès manque nin.

(WÉROTTE. *Delle pichatte et do ston.* Ch. 1867, 4^e éd.)

MONS. Si j'n'avois rié à dire ej' vos imberlificotrois avet 'ne ribanbelle dé conte de quie qui n'ont ni cu ni tiette.

(MOUTRIEUX. *Des nouveiaux conte de quie.* 1850.)

VAR MONS. I vos mettent-té la des bellès phrase, au cul de l'eune l'aute, qui n'ont ni seins' ni coron.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons.* 1846.)

CONTE.

N'avoir ni cul ni tête est un dicton connu,
Fort usité, soit qu'on badine,
Soit qu'on cède à l'humeur chagrine ;
J'en ai retrouvé l'origine
Dans un livre assez saugrenu.
Jadis un comte de Tuffière,
La tête haute et la démarche fière,
Très occupé de ses ayeux,
Croyant éblouir tous les yeux,
Étalait sa magnificence ;
Puis, comme un parvenu, parlait de ses châteaux
Et du respect qu'à ses vassaux
Inspirait toujours sa présence.
« Nul près de moi, dit-il, n'oserait concevoir
L'insolent projet de s'asseoir,
De se couvrir, tant de la bienséance,
Chacun observe le devoir. »
Maître Lubin, témoin de la harangue,
Sur sa chaise se balançant
Et sous son feutre s'abritant,
S'écria sans tourner sa langue,
Mais d'un ton quelque peu railleur :
« Eh quoi, vraiment, c'est par trop bête ;
» Si je vous comprends, monseigneur,
» Ces gens n'ont donc ni cul ni tête. »
(Le baron DE STASSART. Publié en 1844.)

908. Mettez-li on sèche à cou, i chèyeret foû.

LITT. Mettez-lui un sac au derrière, il chiera dehors.

Il n'a jamais su garder le souvenir d'un bienfait.

Li rik'nohance, mi fi, li rik'nohance ! — Mettez-li on sèche à cou, i chèyeret
foû. (L. C.)

JODOIGNE. On li boutrot one banse à s'eue que chirot co foû.

909. C'est eu tout nu et manche parèye. (MONS.)

LITT. C'est un cul tout nu et des manches semblables.

C'est un homme pauvre, misérable qui fait pitié.

MONS. Si nos aute nos étions riche à s'façon et qu'nous vourions régler nos
compte avec tout un chacun, on poudroit bé dire quand nos passons dins les rue :
argaerd c't-i là... c'est eu tout nu et manche parèye.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons.* 1884.)

910. Allez gretter vosse cou et magni les haveûre.

LITT. Allez gratter votre cul et manger les râclures.

Allez vous promener.

911. Avu l'cou plein d'dette.

LITT. Avoir le cul plein de dettes.

Être criblé de dettes ; être un panier percé.

VARIANTE. C'est-sl-on lège boyai et on cou plein d'dette.

LITT. C'est un large boyau et un cul plein de dettes.

Il a des goûts dispendieux, tout misérable qu'il est.

Cité par FORIR. *Diel*.

BASSE-ALLEMAGNE. — Voll Schulden sitzen.

912. I s'a lèvé l' cou d'avant.

LITT. Il s'est levé le cul devant.

N'être pas de bonne humeur en se levant et durant la journée. (LITTRE.)

Pr. fr. — Il s'est levé le cul le premier.

Il a vu son cul en se levant.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

NAMUR. Ah ça ! aujourd'hui j' m' sos lèvé l' cul d'avant, ossi j' sos quinquieu, grigneux.

(*La Marmite*, gazette. 1890.)

MONS. Ahier il etoî co d'bonne himeûr, qué du contraire, aujourd'hui, je n' sé nié s' i s'a levé l' eu par dévant, mé il est d'enne himeûr massacrante.

(*Arm. de Mons*. 1880.)

913. I vorît hêrer tot l' monde ès leu cou.

LITT. Ils voudraient fourrer tout le monde dans leur cul.

Ils voudraient dominer, avoir tout le monde à leur ordre, voir toujours suivre leurs avis.

914. I fât deux cou d' sèche po fer one besace.

(STAVELLOT.)

LITT. Il faut deux culs (fonds) de sac pour faire une besace.

« Spot stavelotin qui veut dire : Il faut deux malmédiens pour « faire un stavelotin. Nous n'avons pu découvrir si ce proverbe « est de date récente ou ancienne, et il peut donner lieu à « plusieurs significations selon sa date d'origine. »

(*Armonae wallon do l' samène*. 1885.)

915. Poquoi n' jâs'reut-on nin d' cou,

On va bin à messe avou ?

LITT. Pourquoi ne parlerait-on pas de cul,

On va bien à la messe avec ?

Expression que l'on emploie pour s'excuser d'avoir conté une historiette légèrement scabreuse.

CULOTTE.

916. C'est-st-on crâs cond'châsse.

LITT. C'est une culotte grasse.

Se dit d'un homme qui ne mène pas grand train relativement

à sa fortune, qui ne renouvelle ni ses vêtements ni son mobilier.

Tos les eîs qu'ont des crâs coud'châsse,
Ni savet k'mint passer leu temps.

(DEHIN. *Les bons bureu*. 1845.)

917. I n' fât nin sèchi s' coud'châsse pus haut qu' ses hanche.

LITT. Il ne faut pas tirer ses culottes plus haut que ses hanches.

Il ne faut pas faire plus d'embarras que les choses ne le comportent.

MONTÉGNEE. On n' divreut mâye sèchi s' coud'châsse pus haut qu'on a les honche.

(DEMOULIN. *Ji voux, ji n' pour*. Vaudeville, II, sc. 2. 1858.)

Hoûye, âx efant, c'est-st-ès français qu'on jâse,
Les p'tits borgeus s'ennès melet ossi,
Pus haut qu' les hanche, on vout sèchi s' coud'châsse,
Et l' vi wallon s'abastârdêye ainsi.

(DEMOULIN. *Nosse vi wallon*. Ch. 1860.)

918. I tap'rent s' coud'châsse so l' feu qu'i n' broûl'rent nin.

LITT. Il jetterait ses culottes sur le feu qu'elles ne brûleraient pas.

Il a tous les bonheurs. — Tout lui réussit.

Qui volez-v'? sont d' ces aoureux,
Qwand n'arîz qu'ine chicotte,
Qui tap'rîz leu coud'châsse so l' feu.
Et si n' broûl'rent nin 'ne gotte.

(*Jubilé du père Janvier*. 1787.)

VARIANTE. Vos v' mettrîz l' cou so l' feu qui v' n'arîz nin 'ne cloquette.

(THIRY. *Une cope di grandiveux*. 1859.)

919. Il a chi ès s' coud'châsse.

LITT. Il a chié dans ses culottes.

Il a eu une grande peur. (ACAD.)

Pr. fr. — Il a fait dans ses chausses.

On dit aussi : Il a hapé 'ne hatte, il a hapé 'ne vette sogne.

Cité par FORIR. *Dict.*

BASSE-ALLEMAGNE. — In die Hosen scheissen (de frayeur).

— Er hat die Hosen voll.

920. Poirter l' coud'châsse.

LITT. Porter les culottes.

Se dit d'une femme qui est plus maîtresse dans la maison que son mari. (ACAD.)

Pr. fr. — Cette femme porte les chausses, les culottes.

Cité par FORIR. *Dict.*

CHOEUR.

Li pauve Golzà a-t-ou hâsse,
I n' fait nin bon d'avu à fer
A des femme qui poirtet l' coud'châsse.

(DE HARLEZ, DE CARTIER, etc. *Li voyage di Chaudfontaine*. II, sc. 4^{re}. 1737.)

Nenni, merci, màgré qui ji seûye d'une bonne pässe,
I n' m' convairot màye qui m' femme poite li coud'châsse.

(DEHIN. *L'homme inte deux aye et ses deux maitresse*. Fève. 1831.)

CRESPIN.

Lèye, elle va co v'ni braire et fer trôner l' mohonne,
Min ji n'a nin paou, c'est mi qu' poite li maronne.

(Ed. REMOUCHAMPS. *Li sàv'it*. I, sc. 1^{re}. 1838.)

JALHAY.

GARITE.

Mi pauve Gèrà m' boutève todi, i saveut qu' j'esteus capàbe de poirter l' cou
d' châsse.

(XHOFFER. *Les deux soroche*. II, sc. 13. 1862.)

NIVELLES. Pus d' mille an despus l' sainte, el preumière des patronne,
C'est-st-enne Dame à Nivelles qu'a pourté les maronne.

(RENARD. *Les avent, de Jean d' Nivelles*. Ch. I, 3^e éd. 1890.)

LILLE.

Infin, tout d'puis ch' tîmps là, Charlotte,
Din sin menache porte les culotte.
Quand eune fo elle a commandé,
Sin pauvre homme n'ose pas roborer (murmurer).

(VERMESSE. *La singulière séparation*. Ch. 1861.)

GIVET.

Mais pou ça fallet-z-avoi des maronne,
Et c' n'est nin li qui les pouartet à nosse maujonne.

(SOHET. *Li faufe di Cendrillon*. 1833.)

BASSE-ALLEMAGNE. — Sie hat Hosen an.

CURE.

921. C'est qu'as-se keûre, li cousin d' qu'as-se foute.

LITT. C'est qu'as-tu à voir là dedans (qu'en as-tu cure), le
cousin de qu'est-ce que cela te fait.

Peu t'importe. — Tu n'as ni chaud ni froid là-dedans. — Ne
te fais pas du mauvais sang pour cela.

CURÉ.

922. Qwand i ploût so l' curé, i gotte so l' mârli.

LITT. Quand il pleut sur le curé, il dégoutte sur le clerc
(sacristain, marguillier).

Quand le maître récolte, les valets gagnent. Quand la fortune

sourit à un homme généreux, ceux qui l'entourent s'en ressentent.

Cité par FORIR. *Dict.*

Les magasin s'vûdet, li cåse à k'mande est plainte;
C'est d'l'ovrège à pleins bresse, i n' sàrent aller mi,
Et s'i ploût so l'curé, ciette, i gotte so l'mârli.
(THIERY. *Moiri di l'octroi*. 1860.)

CRAHAY.

VARIANTE. Plaive so l'curé, gotte so l'mârli,
Dil-st-on vi spot des tiesse di hoye,
J'esteus d'vins l'lavasse et l'broûli.
Jusse à moumint qu' vos fiz gogoye.
Volà li spot qu' fait l'couperou,
J'a tote l'aiwe et vos avez l'gotte,
Qui l'mârli faisse tot çou qu'i vout
C'est l'curé qu'a todi l's atote.
(ALCIDE PRYOR. *Li jama des quatte nâtion*. 1869.)

MARCHE. S' ploût so l'euret, tant mieux por li,
Aîors i gottret sus l'maurli.
(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

JODOIGNE. Quand i ploût seu l'cueré, i gotte seu l'clerc.

923. Qwand l'curé fait l'aousse, li mârli mèh'nêye.

LITT. Quand le curé fait la moisson, le marguillier glane.

Quand une personne gagne beaucoup, ceux qui l'ont aidée en profitent.

On dit aussi : Li curé fait l'aousse et l'mârli mèh'nêye.

Lorsque le curé a pris tout ce qui lui vient, il ne reste plus grand'chose.
(REMACLE. *Dict.*)

924. Wârdér po l'bèchèye dè curé.

LITT. Garder pour la bouchée du curé.

Réserver pour la fin quelque chose de très bon, d'agréable.

(ACAD.)

Loc. prov. Garder pour la bonne bouche.

Cité par FORIR. *Dict.*

925. L'curé a 'ne hamaite (li a cassé l'bresse).

LITT. Le curé a une barre de fer (lui a cassé le bras).

Se dit d'une femme à qui le mariage a ôté son énergie, son activité.

926. Qwand i s'fret curé, ji sèret èvêque. (NAMUR.)

LITT. Quand il se fera curé, je serai évêque.

Se dit d'une personne dont les principes religieux sont fort larges, de peu de foi.

927. Fer l'curé et l'mârli.

LITT. Faire le curé et le clerc.

Faire les demandes et les réponses.

928. Vât mî esse curé qu'vicaire.

LITT. Il vaut mieux être curé que vicaire.

Il est préférable d'être supérieur à une autre, il vaut mieux occuper une position plus élevée quand on a le choix.

BAIWIR.

J'aveus dit bonne nute âx affaire,

J'aveus juré di m'tini keu,

Mais vât mî d'esse curé qu'vicaire.

Vât mî d'esse on riche qu'on pauve gueux.

(ALCIDE PRYOR. *On dragon qui fait des madame*. 1867.)

DAMNABLE.

929. Tot çou qu'est damnâbe,
N'est nin pindâbe.

LITT. Tout ce qui est damnable,
N'est pas pendable

Tel qui mérite un blâme ne mérite pas une peine.

Pr. fr. — Tous cas ne sont pas pendables.

DANGER.

930. Passé dangî,
Saint roûvî.

LITT. Le danger passé,
Le saint est oublié.

Pr. fr. — Danger passé, saint moqué. — Péril passé, promesses oubliées.

« Ces proverbes font allusion aux vœux qu'on fait sur mer, pendant la tempête, et qu'on oublie d'ordinaire aussitôt qu'on est arrivé au port. »

(QUITARD. *Dict. des prov.* 1842.)

Cité par FORIR. *Dict.*

Oh ! combien le péril enrichirait les Dieux,

Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire ;

Mais le péril passé, l'on ne se souvient guère

De ce qu'on a promis aux cieux.

(LAFONTAINE. *Fable 12. Liv. IX.*)

VARIANTE. Po 'ne pône ou 'ne maladêye, on fait des dette d'honneur,

On promet à s'curé, et co pus à s'docleûr.

Si Diêw, ou bin les saint, avoyît leu houssi,

Les treus qwârt, jusqu'à l'pai, i fâreût les d'hâssi.

(Aug. HOCK. *Promesse di uaireu*. Conte. 1859.)

ITALIE.

Scampato il pericolo, gabbato il santo.

DANSE.

931. Avu 'ne danse.

LITT. Avoir une danse.

S'attirer une méchante affaire.

TATENNE.

Ji v' dis qu' vos n'ârez rin.

CRESPIN.

Eh bin ! vos ârez 'ne danse.

(REMOUCHAMPS. *Li sav'ti*. Act. I, sc. 5. 1858.)

932. I n'y a pont d' pus belle danse,
Qui quand tot l' monde danse. (NAMUR.)

LITT. Il n'y a point de plus belle danse

Que quand tout le monde danse.

Le goû! de tous pour un même plaisir en montre le charme.

DÉCOUVRIR.

933. P'tit-z-à p'tit tout s' dèmuche. (TOURNAI.)

LITT. Petit à petit tout se découvre.

Se dit d'une chose qu'on finit toujours par découvrir. Les soins que l'on prend pour cacher une chose, sont souvent inutiles.

LARIGUETTE.

..... Ch'est pou l' mequaine Dupuche.

Vous savez, p'tit-z-à p'tit, comme on dit tout s' dèmuche.

(Pierre BRUNEAULT (LEROY). *A l' tapag'rie des collet rouche*. Sc. 5. 1891.)

DÉDIRE.

934. I vaut mia s' disdire qui s' distrûre. (NAMUR.)

LITT. Il vaut mieux se dédire que se détruire.

Il ne faut pas vouloir faire opiniâtrement une chose dont on sait qu'on ne recueillera que du dommage; l'entêtement a presque toujours des suites lâcheuses.

DEMANDE.

935. Têlle dimande, têlle response

LITT. Telle demande, telle réponse.

Celui qui fait une demande sottie, ridicule, impertinente, s'attire ordinairement une raillerie, une réponse peu agréable. (ACAD.)

Pr. fr. — Telle demande, telle réponse. — A sottie demande, sottie réponse. — A folle demande, point de réponse.

Cité par FORIR. *Dict.*

NAMUR. A sotte demande, pont d'reponse.

SAINT-QUENTIN. A d'sottes d'mannes y gn'i ia pau d'reponse.

(GOSSEU. *Lettres picardes*. 1840.)

BASSE-ALLEMAGNE. — Wie die Frage, so die Antwort. —
Wie man in den Wald hinein ruft, ruft es wieder heraus.

DEMANDER.

936. Ni d'mande nin ci qu'i t' refus'reuève. (NAMUR.)

LITT. Ne demande pas ce qu'on te refusera.

Ne t'expose pas à un refus, à un affront.

DÉMANGEAISON.

937. Chompe de cue, signe de caur. (JODOIGNE.)

LITT. Démangeaison de cul, signe d'argent.

Consolation qu'on adresse à la personne qui se plaint de
démangeaisons au derrière.

DÉMANGER.

938. Wisse qui hagne, on grette.

LITT. Où il démange, on gratte.

Il faut appliquer le remède au mal.

Pr. fr. — Gratter quelqu'un où il lui démange; le prendre
par son faible, entrer dans son sentiment, ses vues. (LITTRÉ.)

JODOIGNE. Faut s'gretter ou c'que champeu.

GIVET.

Vo m' diro co,

Qu'chaquin sint s'mo

Et s'grette ou c'qui ça l'chopi.

(SOHET. *Li faufe di Cendrillon*. 1855.)

DENT.

939. Il a les dint long.

LITT. Il a les dents longues (agacées).

Être affamé après avoir été longtemps sans manger. (ACAD.)

Pr. fr. — Avoir les dents bien longues.

940. Qwand on li d'mande ine saquoi, on li râyé
on dint.

LITT. Quand on lui demande une chose, on lui arrache une
dent.

Se dit d'une personne qui ne donne qu'avec peine. (ACAD.)

Pr. fr. — Quand on lui demande quelque chose, il semble
qu'on lui arrache une dent.

Cité par FORIR. *Dict.*

941. L'prumier dint qui li queira sera s' machoire.
(MONS.)

LITT. La première dent qui lui tombera sera sa mâchoire.
Il touche à sa fin.

MONS. Non, non, Lalie, c' n'est niè n' fluxion, c'est co pus pire; j'crois, si ç'a continue, que l'prumier dint qui m' queira sera m' machoire.

(LETELLIER. *Arm. de Mons.* 1838.)

Pr. fr. — Avoir la mort entre les dents.

PICARDIE. El première deint qui l'y kero, cha sero s' makoire. — L' première mouke qui vous piquero, cha sero on taon.

(CORBLET. *Glossaire.* 1851.)

BASSE-ALLEMAGNE. — Der Tod sitzt ihn auf den Lippen.

942. Magnî sos tos ses dint.

LITT. Manger sur toutes ses dents.

Manger excessivement. (ACAD.)

Pr. fr. — Manger comme quatre. — Manger comme un chancre.

Là, nosse kimère flottève ès boure,
Magnant so tos ses dint et vikant so blanc peus,
Vol-ri-là crâsse et grosse et si ronde qu'ine vraie tour.

(FR. BALLEUX. *Li marcotte qu'avent moussi d'rins ou grinî.* Fève. 1852.)

NAMUR.

One èfant qu'est todi sache,
Pus taurd, qwand i pidret d'l'ache,
I moug'n'et d'sus tos ses dint.

(WÉROTTE. *Choix de chansons wallonnes.* 1860, 3^e éd.)

943. Jône dint, jône parint.

LITT. Jeune dent, jeune parent.

Quand les premières dents poussent à un enfant, il ne tarde guère à avoir frère ou sœur.

Cité par FORIR. *Dict.*

944. Rire dè gros des dint.

LITT. Rire du gros des dents.

S'efforcer de rire quoiqu'on n'en ait nulle envie. (ACAD.)

Pr. fr. — Rire du bout des dents. — Rire du bout des lèvres.
— Rire jaune.

VAR. Verviers.

Rire dè l'bèchette des dint.

(REMACLE. *Dictionn.*)

Cité par FORIR. *Dict.*

LI SORGENT.

Tos les grands capitaine
Ont passé po ses main (di l'amor);
Qwand i jowe ses dondaine,
On rève dè gros des dint.

(HENAUT, *Li malignant*, II, se. 9. 1789.)

CLÉMENCE.

..... Jugiz, ès mi mème, si j' deus rire ?

COLSON (à part.)

Torate, torate, ji va v' fer rire de gros des dint.

(A. DELCNEF. *Pus vi, pus sot*. Sc. 9. 1862.)

THÉRÈSE.

* Puis, c'est mi qu'on battreut comme on chin à matin,
Et qui j' riereut à l' nute ? Sia, des gros des dint.

(DD. SALME. *Une femme qu'ennès vdt deux*. Sc. 14. 1876.)

MARCHE.

Pas'qui mème aux divertich'mint,
Gn'a qui riet do gros des dint.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

TOURNAI.

Rire à gros dint.

945. Blanc comme on dint d' tien. (TOURNAI.)

LITT. Blanc comme une dent de chien.

D'une extrême blancheur.

« Se dit surtout en parlant du linge, c'est un propos de
« buresse » vantant sa lessive.

TOURNAI. (Prov. contr.) Blanc comme l'as de pique.

946. Pàrler tot foû des dint.

LITT. Parler tout hors des dents.

Dire tout ce qu'on a sur le cœur.

Pr. fr. — Parler des grosses dents à quelqu'un.

Réprimander quelqu'un, lui parler avec menaces. (ACAD.)

Cité par FORIR. *Dict.*

PIRON.

Explique-tu, parole foû des dint,
Ji n' veus nolle pâte qu' tos bravès gins.

(Pasquèye inte Houbiet et Piron so les trouble dè l' magistrature en 1677. 1684.)

C'è illusse cafu ni l'espèche nin
Dè l's y pàrler tot foû des dint.

(J.-J. HANSON. *Les lusiades ès vers ligeois*. Ch. IV. 1783.)

JACOB.

D'abòrd, vos, qu'av' à dire, jàsez tot foû des dint.

(ED. REMOUCHAMPS. *Les amour d'à Gèrà*. II, sc. 15. 1875.)

NAMUR.

On pout d'viser tot foû des dint
Des affaire dè l'patrie.

(*Chanson patriotique namuroise tote nouvelle*. 1790.)

VAR. TOURNAI.

Avoir tous ses dint.

DERNIER.

947.

C'est l' dièrain

Qu'a l' mèyeu haring.

LITT. C'est le dernier qui a le meilleur hareng.

C'est au fond du plat que se trouve la portion la mieux trempée dans la sauce.

Ce qui reste après le choix des autres est souvent le meilleur. (LITTRÉ.)

Pr. fr. — Au dernier les bons.

FERRIÈRES.

C'est l'prumi
Qu'a les cōp d'pîd.
C'est l'dierain
Qu'a les bons grain.

948. Li dièrain n' ehûsihe nin s'coi.

LITT. Le dernier ne choisit pas son poste.

Proverbe de houillerie. Les mineurs tirent leur poste au sort.

(ST. BORMANS. *Voc. des houilleurs liégeois*, 1862.)

DESCENDRE.

949. Dihinde so Berdoye.

LITT. Descendre vers Berdoye.

Se dit des noyés (argot des bateliers de la Meuse).

BERDOYE (*Beegden* ?) Village situé sur le bord de la Meuse, non loin de Ruremonde, et par conséquent en aval de Liège.

DÉSIR.

950.

D'sir dé nounette,
Rancune dé priette,
Jalous'rie d'méd'cin,
Sal'té d'capuchin. (MOXS.)

LITT.

Désir de nonnette,
Rancune de prêtre,
Jalousie de médecin,
Saleté de capucin,

Sont toutes choses qu'on ne peut corriger, elles sont inhérentes à la profession.

DESSUS.

951. Çou qu'est d'so, n'est nin d'seür.

LITT. Ce qui est dessous, n'est pas dessus.

Cette chose est ainsi, et ne peut être autrement. — Cette chose est là, et ne peut être ailleurs.

952. Raviser Chârlot : ès l'plèce dè fer des àddiseür, fer des àddiso.

LITT. Ressembler à Charlot : au lieu de rester au-dessus, se mettre au-dessous (de ses affaires).

Marcher à sa ruine en absorbant son capital au lieu de l'augmenter. — Faire du déficit au lieu de boni. — Faire une soustraction où il faudrait faire une addition.

Les gins à qui il aveut vindou n'el payit nin, min turtos li promettit pus d'boûre qui d'pan, si bin qu'i ravisa vite Chârlot; ès l'plèce dè fer des addiseûr, i fa des addiso.

(Nic. DEFRECHEUX. *Une jâbe di spot*. 1859.)

DETTE.

953. C' n'est ni avou des dette qu'on fait boûre
lé coq'moir. (JODOIGNE.)

LITT. Ce n'est pas avec des dettes qu'on fait bouillir
le coquemar.

Avertissement donné aux personnes qui ne payent pas leurs
fournisseurs.

954. Qui pâye ses dette s'arichihe.

LITT. Qui paie ses dettes s'enrichit.

Il ne faut pas laisser s'accumuler trop d'obligations
pécuniaires.

Pr. fr. — Qui s'acquitte s'enrichit.

Qui se acquitte ne se encumbré.

(*Proverbe del vilain*. XIV^e siècle.)

Cité par FORIR. *Dict.*

DEUIL.

955. Poirter l'doù di s' bouwresse.

LITT. Porter le deuil de sa blanchisseuse.

Se dit quand on porte du linge sale.

Pr. fr. — Il porte le deuil de sa blanchisseuse.

(LEROUX. *Dict. comique*. 1752.)

Cité par FORIR. *Dict.*

Ses bague estlt à pus sovint à brimbåde et s' pointève-t-i jour et jamâye li doû di
s' bouwresse.

(G. MAGNÉE. *Batrt*. 1865.)

DEUX.

956. C'est comme deux et deux font qwatte.

LITT. C'est comme deux et deux font quatre.

Cela est évident. (LITTRÉ.)

Pr. fr. — Cela est clair comme deux et deux font quatre.

Nos estans d'flande, mané papa,
Et ossi sur qui v's estez là,
Ou bin qui deux et deux font qwatte
Si vos n'nos aidî à pus ratte.

(J.-J. HANSON. *Les Lusiade ès vers ligeois*. Ch. III. 1783.)

Ci sêret todi vraie, comme deux et deux font qwatte
Qu'ine èfant d'mêure halpieu si v' l'accelevez d'vins l'watte.

(GÉRARD. *On fameux med'cin*. Ch. 1890.)

957. Wisse qui gn'a po deux, i gn'a po treus.

LITT. Où il y a pour deux, il y a pour trois.

Manière de parler proverbiale, qui se dit quand on invite quelqu'un à l'improviste.

BASSE-ALLEMAGNE. — Wo für zwei gedeckt ist, kann auch der dritte mitessen.

DEVOIR.

958. Ni d'veûr qu'âx Wallon et âx Tihon.

LITT. Ne devoir qu'aux Wallons et aux Flamands.

Devoir à tout le monde, indifféremment et sans choix. (ACAD.)

Être noyé de dettes, devoir au tiers et au quart.

Pr. fr. — Devoir à Dieu et au monde.

Ne devoir qu'à deux, à Dieu et au monde.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

Vos ârtz bin volou vis mette pus foû dè l'vôye,
Ci fout assez por mi, ji m' derit gn'a d'l'ognon,
Volâ qu'on k'mince à d'veûr âx Wallon, âx Tihon.

(THIRY. *Une cope di grandiveux*. 1859.)

Vos-ès là onk qui deut mâdi l'jouû qu'on l'ehala avou c' laid châwi, qui deut âx flamind, âx wallon, qu'est nawe comme on sot dormant et jalotte.

(DD. SALME. *Quelle tromp'rèye*. Ch. 1877.)

VARIANTE. Èpronter des aidan à Tibi à Gâtî (à droite et à gauche, de toutes mains).

(FORIR. *Dict.*)

VAR. MALMEDY. I deut à bon Diu et à ses saint.

959. Si elle m'el divève, ji n' lî qwittrent nin.

LITT. Si elle me le devait, je ne l'en acquitterais pas.

Je m'empresserai de me faire donner ce qu'elle m'a promis (souvent sens érotique).

960. Si on lî doit, on l' fret; si on nè lî doit nin, on nè l' fret nin. (NAMUR.)

LITT. Si on le lui doit, on le fera; si on ne le lui doit pas, on ne le fera pas.

Se dit pour exprimer le doute qu'une chose se fasse, qu'une promesse s'accomplisse (surtout en fait de mariage).

VARIANTE.

BALWIR.

Ji m' moque di tes côp d'lhwe, çou qui doit esse, sêret.

(ALCIDE PRYOR. *On dragon qui fait des madame*. 1867.)

DIABLE.

961. I n'est nin si diale qu'il est nèur.

LITT. Il n'est pas aussi diable qu'il est noir.

Cet homme n'est pas si méchant qu'il le paraît. (ACAD.)

Pr. fr. — Il n'est pas si diable qu'il est noir. — Il ne faut pas se fier aux apparences.

Cité par FORIR. *Dict.*

VARIANTE. I n'est nin si diale qu'enn' a l'air.

VAR. MARCHE. L'ci qu'est l'pus nèur, on l'creut l'pus mouais,
On l'vôyereut wârdet les pourçai.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*, 1860.)

962. Il a l' diale ès l' poche.

LITT. Il a le diable dans la poche.

Il n'a pas le sou. (ACAD.)

Pr. fr. — Loger le diable dans sa bourse.

Il n'a pas une pièce de monnaie ayant une croix pour chasser le diable.

Un homme n'ayant plus ni crédit, ni ressource,
Et logeant le diable en sa bourse.

(LAFONTAINE. *Le trésor et les deux hommes*.)

Cf. St. GELAIS.

On allève àx fiesse di poroche,
Rire et danser jusqu'à matin,
On riy'nève avou l' diale ès s' poche.
Çoula n' polève durer longtims.

(F. CHAUMONT. *Li jône manège*, 1866.)

El les treus qwârt des homme qu'avît l' boûse bin fornèye,
El qwittet l' diale ès l' poche, sins pus ni creux ni pèye.

(G. DELARGE. *Une copeunc conte les pèk'teurs*, 1873.)

VARIANTE.

BAIWIR.

Dè l' richesse à l' bribrèye, j'el veus, gu'a qu'ine aspagne,
J'a l' diale es fond di m' boûse et des compte à payi.

(ALCIDE PRYOR. *On dragon qui fait des madame*, 1867.)

VARIANTE.

MATHISTOFFÉ.

Po r'mette les cache ès fôr, i fâret li ach'ter
On p'tit machin d'so l' Balle, on p'tit michot d' Sor-Moùse.

HENRI.

Allez-s' vis porminer, i gn'a l' diale qu'est-st-ès m' boûse.

(TOUSSAINT. *Henri et Daditte*, III, sc. 4. 1872.)

VERVIERS. Ça, qu'on m'deye todi çou qu'on vout, lu ci qui s'trouve là, avou l' diale es s' sechaj, i veut clér ès ses hieille.

(M. PIRE. *Lu sodaurt du so les tris*, Ch. 1884.)

MARCHE.

HENRIETTE.

Pirson est bin, Colas a l' diale divins ses poche,
 Pidrais-je l' sandronette, ou les bonnet à floche.
 (ALEXANDRE. *Li péchon d'arril*, I, sc. 1^{re}, 1858.)

MALMEDY.

Il a l' diale ès s' sèchal.

NAMUR.

Logi l' diale dins s' bourse.

NIVELLES.

Avoir el diale dins s' bourse.

963. Li diale chève todi so l' pus gros hopai.

LITT. Le diable chie toujours sur le plus gros tas.

Le bien vient à ceux qui en ont déjà. (ACAD.) — La fortune favorise toujours les personnes opulentes.

Pr. fr. — Qui chapon mange, chapon lui vient. — Le bien cherche le bien.

Quand une fortune vient, ne vient seule.

(Prov. communs. XV^e siècle.)

Cité par FORIR. *Dict.*

Ji m'a batou comme on bon patriote,
 J'a s'tu blessé, j'a m'à tos mes ohaï,
 Ji n'dimande rin et n'poux-je ni l'haye ni l'trotte,
 Ça l' diale todi chève so l' pus gros hopai.
 (DU VIVIER. *Li pantalon travé*, 1841.)

TATENNE.

Comme po l'richesse, si s'trèbouhe so l' misère,
 Li diale todi s'accroppe so l' gros hopai.
 (WILLEM et BAUWENS. *Les toûrcireux*. Sc. 3. 1882.)

MONS.

El diape kie toudi su les gros monciaux.

VAR. Tournai.

Ch'est toudi les grossès tiète qui ont l'pus gros léot.

VAR. FERRIÈRES.

C'est todi à pauve li bèsée.

964. On n'sé wisse qui l' diale fire ses còp.

LITT. On ne sait où le diable porte ses coups.

On ne sait pas ce qui peut arriver. Les hasards sont grands ;
 il faut, ou il ne faut pas risquer.

Cité par FORIR. *Dict.*

JASPAR (qu' a proposé à Tonton di r' mette si loyin).
 Avéz-v' sogne qui ji n'vasse trop haut ?

TONTON.

On n'sé wisse qui l' diale fir ses còp.
 (DEHN. *Li traze di maye* 1846. Oûve complete.)

HENRI.

Di quoi, min, fré Crespin, pinsez-v' qui ji seûye sô ?

CRESPIN.

Oh nenni, min on n'sé wisse qui l' diale fir ses còp.
 (REMOUCHAMPS. *Li sav'd*, I, sc. 5. 1858.)

Ji sé qu'fàreut dè bonheür,
 Ennès fàreut même baicop
 Pusqu'i gn'a trinte mèye numèro,
 Mais nouk ni sé, wisse qui l'diale fire ses còp.
 (N. DEFRECHEUX. *On billet d'lot'rèye*. 1866.)
 FIFINE.

On n'sé wisse qui l'diale fire ses còp ; d'abòrd ji so co belle et frisse assez po
 plaïre àx jònes homme.

(WILLEM et BAUWENS. *Li galant d'à Ffine*. Sc. 1^{re}. 1882.)

JALIAÿ.

BIETH'MÉ.

A c'ste heüre qui v's avoz vosse papi, i n'fât nin tourniquer, on n'set la quu
 l'diale fire ses còp.

(XHOFFER. *Les deux soroche*. I, sc. 4. 1861.)

965. Li diale marèye si fèye.

LITT. Le diable marie sa fille.

Se dit quand il pleut et qu'il fait soleil en même temps. (ACAD.)

Prov. Le diable bat sa femme.

C'est le diable qui bat sa femme et qui marie sa fille.

(OUDIN. *Curiositez françaises*. 1640.)

Cf. QUITARD. *Dict.*, p. 304.

Cité par FORIR. *Dict.*

JALIAÿ.

D'on còp l'poyette on l'amaliée,
 Duso l' grise banse avou l' coquai,
 Et l' diale ès miton d'one nulée
 Marier s' fée enne on clos banstai.

(XHOFFER. *Les deux soroche*. I, sc. 3. 1861.)

MONS.

El diape va marier s' fiie.

PICARDIE.

Ch'est le diabe qui bot s' femme.

(CORBLET. *Glossaire*. 1851.)

966. Ine fèye qu'on-z-a magni on diale, on 'nnès
 magn'reut bin deux.

LITT. Une fois qu'on a mangé un diable, on en mangerait
 bien deux

Quand on commet une première faute, on en commet d'autres
 plus aisément. (ACAD.)

Cité par FORIR. *Dict.*

Ine feye qu'on a magni on diale, n'ès pout-on nin ossi bin magni deux ?

(G. MAGNÉE. *Batiri*. 1865.)

MALMEDY.

Qui a magni on diale ennès magn'reut mèye.

967. Si d'miner comme li diale enne on bèneuti

LITT. Se démener comme le diable dans un bénitier.

S'agiter beaucoup. (ACAD.)

Pr. fr. — Se démener comme le diable au fond du bénitier.

VAR. VERRIERS. Rôler les oûye comme li diale ès l'bèneute aîwe.

(REMACLE. *Dictionnaire*.)

NAMUR. Arrivé là, il a gibotté comme on diale dins on beniti et il a rispié ès l'aîwe.

(*Chronique. Marmite. 1884.*)

NAMUR. Et, comme on diale dins l'benite aîwe,
Nosse pitite niche si dismoir'net.

(BERTHALOR. *Strophes. Marmite. 1889.*)

NIVELLES. Es' démèner comme in diale dins l'ieu benite

VAR. NIVELLES. I s' dèsmène comme in chl'à l'lache.

CHARLEROI. ARGAN.

Jé n'su né bon èfant, jé su mouais comme in diale dins l'euwe benite, quand j'voux.

(L. BERNUS. *L' malade Saint-Thibau. 1, sc. 5. 1876.*)

MONS. Vos avez biau vos débâte comme in diale dins l'benitier, l'orde est v'nue d'la bas in haut.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons. 1856.*)

FRAMERIES. LALIE.

C'est bon, c'est bon, allez visenne, lèyans continuer Gugusse qui fertèye là d'sus s' quèyerre comme in diale in l'iau b'nite.

(BOSQUETIA. *Tambour battant. Gazette. 1886, n° 4.*)

TOURNAI. Magloire, i s'dem'neot dins s'boite comme ein diale dins l'ieu benite, in criant et in buquant.

(*El coffe. Almanach du Tournatsien. 1881.*)

DOUAI. V'la la bas qui dérive in s' débattant comme un diale din l'iau benite.

(DECHRISTÉ. *Souv'nirs d'un homme d' Douai. 1856.*)

LILLE. Acoutons les infants d' Paris,
Comm' des diables dins l'ieu benite,
I se r'mutt'nt pour gagner l'grand prix.

(DESROUSSEAUX. *Chansons lilloises. 1854.*)

ST-QUENTIN. I s' demonte comme ein diale dein ein siau d'iau b'nite.

(GOSSEU. *Lettres picardes. 1840.*)

Provence. Crida coumo un diable salsas dins un benitié.

(*Comparaisons populaires provençales. Revue des langues romanes. 1881.*)

968. C'est l' diale à k'fesser.

LITT. C'est le diable à confesser.

Se dit d'un aveu difficile à obtenir, et en général d'une chose difficile à faire. (ACAD.)

Pr. fr. — C'est le diable à confesser.

Divins quel embarras ji m'trouve,
Po fer six couplet d'on còp d' main,
I fèreut ine jône tiesse tote nouve,
Et l'meune qui compte septante prétemps.
Mi l'égase div'nou 'ne veye harotte
Est tos les jou pus ekoisté,
Parblu, kimint volez-v' qui trotte,
Ji lomnie çoula l'diale à k'fesser.

(H. FORIN. *Li diable à k'fesser. Chanson. 1857.*)

CHARLEROI.

CLÉANTE.

Niu et joû i woite à l'ervire, mais c'estet l'diale à confesser.

(L. BERNUS. *L'malade St-Thibau*. II, sc. 6. 1876.)

METZ. Sat l' diale à confosset, que d' prépèret tant d'cha.

(BRONDEX. *Chan. Heurlin*. Poème. 1785.)

969. Avu treus toûr pusse qui l' diale.

LITT. Avoir trois tours de plus que le diable.

Être très fin, très rusé.

Femme scet un art avant le diable.

(XV^e siècle.)

Ossi malin qu'on neûr chet, il a q'watto toûr pus qui l' diale.

(REMACLE. *Dictionn.*)

VARIANTE. J'enne a baicôp k'nohou qui savit fer l'macralle.

Ni sés-se nin co qu'les feumme ont sept toûr après l'diale?

(BRAHY. *Mes treus mariège*. 1882.)

VAR. MALMEDY. Aveûr tos les toûr qui l' diale n'a nin.

970. L' ci qu'a magnî l' diale, qu'i magne pòr les coïinne.

LITT. Que celui qui a mangé le diable, mange aussi les cornes.

Quand on profite des bénéfices d'une chose, il faut aussi en supporter les charges.

Il faut se résoudre à essayer les incommodités d'une chose qui d'ailleurs est avantageuse. (ACAD.)

Pr. fr. — Il faut prendre le bénéfice avec les charges.

NIVELLES. El cieû qu'a mingî l' diale, n'a qu'à mingî les coune avé.

TOURNAI. Si t'as mingî l' diale, minge les corne.

ROUCHI. Si t'as mié l' diale, min les corne.

(HÉGART. *Dict.*)

971. On n' sâreut peignî on diale qui n'a nin des ch'vet.

LITT. On ne saurait peigner un diable qui n'a pas de cheveux.

On ne saurait rien tirer de celui qui n'a rien.

Impossibilium nulla obligatio. (Institutes.)

Pr. fr. — A l'impossible nul n'est tenu.

VERVIERS. Ine jône kimère, on pau bourike,

Voléve qui si homme arrangeasse mi s' toupet.

— Ni savez-v' nin, dit-st-i, qu' c'est-st-ine pèrique?

Peign'reut-on bin on diale qui n'a nou ch'vet?

(XHOFFER. *Épigrammes*. 1860.)

VERVIERS. Mais, on l'sé, lu peigne n'ahesse
On diale qu'ottant qu'il a des ch'vet.
(J.-S. RENIER. *Spots rimés*. 1871.)

MONS. On n' peut nié peigner in diabe qui n'a nié d' cheveux.
(MOUTRIEUX. *Des nouveaux conte dé quié*. 1830.)

972. Si l' diale est pus malin, c'est qu'il est pus vi.

LITT. Si le diable est plus malin, c'est (parce) qu'il est plus vieux.

On gagne de l'expérience en avançant en âge.

JODOIGNE. Se l' diale est pé malé qu' vos, c'est qu' l'est pé vi.

973. Sèchî l' diale po l' quowe.

LITT. Tirer le diable par la queue.

Avoir beaucoup de peine à se procurer de quoi vivre. (ACAD.)

Pr. fr. — Tirer le diable par la queue.

Cf. QUITARD. *Dict.*, p. 303.

Dame fortune ossi nos fait l' mowe,
Nos sèchans pus qui l' diale po l' quowe.

(HANSON. *Li Hinriade travestèye*. Ch. III. 1780.)

Vosse manège est pierdou, vos avez bai fer l' mowe,
C'est bernik, tote vosse vèye, vos sèchiz l' diale po l' quowe.

(THIRY. *Ine copenne so l' mariège*. 1838.)

VERVIERS. A c'ste heùre, on jowe du tote èhawe,
Po fer lu grande chesse aux aidan,
Cusèchî tos les diale po l' quawe,
Po bin 'nnès rimpli les ridan.

(M. PIRE. *Les boquet sont todî bon*. Ch. 1884.)

974. C'n'est nin l' diale à choirchî. (NAMUR.)

LITT. Ce n'est pas le diable à écorcher.

Ce n'est pas difficile à faire, à dire.

Allons choioz-v' one miette, vinez voye avou mi,
Gripans l' tienne do chestia; c'n'est nin l' diale à choirchî.

(DEMANET. *Oppidum atuaturorum*. 1845.)

VAR. JODOIGNE. C' n'est nin l' diale à mougni.

975. I vât mi dè touwer l' diale qu'adon qui l' diale nos towe.

LITT. Il vaut mieux tuer le diable, que le diable nous tue.

Dans le cas de défense personnelle, il vaut mieux tuer son ennemi que de s'en laisser tuer. (ACAD.)

Il vaut mieux battre que d'être battu. (ACAD.)

Pr. fr. — Il vaut mieux tuer le diable que le diable nous tue.

NIVELLES.

GUYAUME.

Dins c'monde ci c'est l'pus nalin qu'attrape l'aute, ey i vaut meyeu tuer l'diale que l'diale enne vos tue.

(WILLAME. *El rouse de Ste-Ernelle*. II, sc. 5. 1889.)

MONS.

Mi, j'aime mieus twer l' diabe qu'el diabe emme tue.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons*. 1856.)

FRAMERIES.

Mu vaut twer l' diape que l' diape vos prinse.

(DIFFRANE. *L'aronte et les p'tits jône*. Fauque. *Arm. borain*. 1890.)

976. Raviser mi l' diale qu'on peus d'souc.

LITT. Ressembler plus au diable qu'à un pois chiche.

Être beaucoup plus mauvais que bon.

PELY.

Ji creus qu'elle ni m'riknoh'ret nin, ainsi.

MENCHER.

Oh nenni ! Ça vos ravisez mi l' diale qu'on peus d'souc.

(BRAHY. *A qui l'fûte ?* Sc. 15. 1882.)

977. I magn'reut l' diale et ses coinne.

LITT. Il mangerait le diable et ses cornes.

Se dit d'un grand mangeur. (ACAD.)

Pr. fr. — Il mangerait le diable et ses cornes.

MAYON.

Il est vraie qui tos ces musicien-la aval'rit l'diale et ses coinne.

(DEMOULIN. *Ji voux, ji n'poux*. II, sc. 2. 1858.)

MARCHE.

Ni nourris ni colon, ni moine,

I moug'nrint l' diale et co ses coinne.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

NIVELLES.

I ming'ront l'diale et co ses coune.

VAR. TOURNAL.

GULNA.

J'crois qu'si on f'zeot boullir l' diable que te buvrees l'boullieon.

(PIERRE BRUNEAULT (LEROY). *Ein ménache d'francs pafse*. Sc. 12. 1891.)

978.

Ax poite, qui hoûte,

Li diale l'aloûde.

LITT.

Aux portes, qui écoute,

Le diable le trompe.

Il y a danger d'écouter aux portes.

Aloûder, aloûdiner; tromper.

Pr. fr. — Qui se tient aux écoutes, entend souvent son fait.

VARIANTE.

Li ci qui hoûte,

Li diale l'aloûde.

(BORMANS et BODY. *Glossaire roman liégeois*. 1869.)

979. Pus a l' diale, pusse vout-i avu.

LITT. Plus a le diable, plus il vent avoir.

Le désir de s'enrichir ou de s'élever augmente à mesure qu'on acquiert de la fortune ou des honneurs. (ACAD.)

Plus a le diable, plus veut avoir.

(Anc. prov. franç. XIII^e siècle.)

Cité par FORIR. *Dict.*

NIVELLES. Pusse qué l' diale a, pusse qu'i vu avoi.

980. Si l' diale vos mougne, i n'chit qu' des loque.

(JODOIGNE.)

LITT. Si le diable vous mange, il ne chie que des loques.

Vous n'avez pas la moindre valeur, vous êtes sans importance.

981. Fer l' diale ès quatte. (NAMUR.)

LITT. Faire le diable à quatre.

Faire grand bruit. grand tumulte, se donner beaucoup de mouvement pour une chose. (LITTRÉ.)

Locution tirée de ce que, dans les mystères, il y avait la grande et la petite diablerie et que pour jouer la grande, il fallait quatre personnages.

(FABRE. *Etudes sur la basoche.*)

MONS. Quéque fois c'est Jeanne Berdelle eîé Colas Grignon, tout insembe qui faîent-té l' diabe à quatte.

(Arm. de Mons. 1884.)

982. I fât quéque fèye mette ine chandelle à diale.

LITT. Il faut quelquefois mettre une chandelle au diable.

Flatter un pouvoir injuste pour en obtenir quelque chose. (ACAD.)

Pr. fr. — Brûler une chandelle au diable.

Cité par FORIR. *Dict.*

Ni convinrent-i nin
D' li fer nosse complumint ?
On poul 'nn' avu mesàbe,
Fât mette chandelle à diale.

(Pasquêye po l'installation d' M. Clermont, maire de Vottem. 1808.)

On mette quéque fèye on bout d' chandelle à diale.

Li politique hère si nez d' tos costé.

(THIRY. *Li r'tour a Liège.* 1838.)

JOSÉPH.

On donne, e' n'est nin po l'homme, c'est po l'procès-verbal.

I fât bin d' tîmps in tîmps mette ine chandelle à diale.

(Ch. HANNAY. *Li maye neur d'a Colas.* II, sc. 8. 1866.)

VERVIERS.

Si po 'ne grosale
Ine femme aime à rim'ter,
On pout s'pàrgni di s' kihègn'ter
Tot plantant ine chandelle à diale.

(XHOFFER. *Épigrammes*. 1860.)

MARCHE.

THÉRÈSE.

* Faut sovint qu'on-z-allome ènne chandèye au diabe.

(ALEXANDRE. *Li pèchon d'avril*. III, sc. 2. 1858.)

VAR. MARCHE.

To deus one chandèye au bon Dieu.

NIVELLES.

Bruler 'ne chandelle au diale.

MONS.

Tiet surtout n'alumez jamais 'ne candeille au diable.

(MOUTRIEUX. *Des nouveaux conte dé quié*. 1850.)

983. C'est l'diale qui s'fait ermite.

LITT. C'est le diable qui se fait ermite.

Se dit en parlant de quelqu'un qui, après avoir fait le libertin, devient dévot sur ses vieux jours. (ACAD.)

Pr. fr. — Quand le diable fut vieux, il se fit ermite.

Cf. QUITARD. *Dict.*, p. 306.

Cité par FORIR. *Dict.*

JULIEN.

Çou qui j' sé bin c'est qui e' sèret l' dièraïne di mes dondaine, qwand les ct qui m'ont k'nohou d'vrit dire qui l'diale si fait ermite.

(DD. SALME. *Li germalle*. Sc. 10. 1883.)

VERVIERS.

LU R'NAU.

Duspôye qu'i a hôte s'quawe ia télmint sogne dè feu,
Quu v'n'avez qu'à r'mouer vosse chaine ou vosse marmite,
Po vèyi ci diale là voleùr su fer hermite.

(XHOFFER. *Les biesse*. I, sc. 9. 1858.)

MARCHE.

Qwand t'n'ès poux pus, qui l'pèehi t'quitte,
On dit qu'c'est l'diale qui s'fait ermite.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

NIVELLES.

Quand l'diale dévi vi, i s'fait 'rmite.

CHARLEROI.

C'est qu'quand l'diale devint vi, i s'fait ermite,
Capucin, jésuite, récollet,
Rabache-nu leus pàtèr sins rachè dins l'marmite.

(L. BERNUS. *L'rat dins in fromache d'Hollande*. Faufe. 1873.)

MONS.

MADELON.

Boh ! il est possibe qu'i murira pus tard : il a cin proverbe qui dit quand l'diabe diviet vieux, i s'fait ermite.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons*. 1847.)

MONS. Pus tard, faite qu'on dise niè d'vous ; quand l'diabe est fait vieux, i s'fait ermite.

(MOUTRIEUX. *Des nouveaux conte dé quié*. 1850.)

SAINT-QUENTIN.

Quand l'd'jiabe y vient vieux, y s'fret hermite.

984. Li diale ni mouët mâte.

LITT. Le diable ne meurt jamais.

Les méchants vivent (quelquefois) plus que les autres.

Cité par FORIR. *Dict.*

JÔSEPH (à s' belle-mère).

Rawârdéz dè mons qui nos fïestanse nosse jubilé d'vingt-cinq ans, po çoula ; ca j'espère bin qui vos vikrez jusqu'àdon [*A part.*] Li diale ni mouët mâte.

(WILLEM et BAUWENS. *Li galant d'à Fïfine*. Sc. 2. 1882.)

985. On diale, tot diale qu'il est, n'sâreut cachi ses coïne.

LITT. Un diable, si diable qu'il soit, ne saurait cacher ses cornes.

Si bien que l'on fasse, quelles précautions que l'on prenne on ne saurait cacher son caractère, ses penchants.

LOUISE.

On trouve toti ine vège qwand on vout batte on chin,
Il âreut cînt raison à m'jeter à l'narene.

CATHRENE.

On diale, si diale qu'il est, n'sâreut cachi ses coïne.

(DELCHÉF. *Les deux Nêveux*. I, sc. 2. 1859.)

BASSE-ALLEMAGNE. — Der Teufel kann seine Hörner nicht verbergen (verstecken).

986. C'est toti l'même diale, comme li ci qui vindève des bons Diu.

LITT. C'est toujours le même diable, comme celui qui vendait des images religieuses.

C'est toujours la même histoire.

TATI.

Loukans çou qu'nos estans et nin çou qu'on a s'tu.

TONTON.

Va, c'est toti l'même diale, comme dit l'marchand d'bons Diu.

(ED. REMOUCHAMPS. *Tati l'perriquet*. II, sc. 1. 1885.)

FRAMERIES. Vos commission eïe des implate su des gambe de bos, c'est tout à fait l'même diable, ça pinse au marchand d'bons Dieu.

(BOSQUETIA. *Tambour battant*. Gazette, 1886, n° 28.)

987. On bon côp, fait l'diale, qwand i happe on mèneu.

LITT. Un bon coup, dit le diable, quand il happe un frère mineur.

Bonne aubaine.

VAR. NIVELLES.

On bia côp, dit-st-i l'diale à s'père.

988. Prindez-les à gins, comme li diale prind les mène.

LITT. Prenez-les à votre aise, comme le diable prend les moines.

On peut ne pas se presser, quand on est certain d'obtenir une chose.

N. B. Au sujet des trois proverbes qui précèdent, nous renvoyons le lecteur aux *Recherches historiques* de M. LEROUX DE LINCY (*Libre des proverbes français*, t. I, p. XIV et XV).

989. Ji v' fret vèyi l' diale po l' trô d' vosse cou.

LITT. Je vous ferai voir le diable par le trou de votre cul.

Je vous ferai subir toute espèce d'avaries.

Je vous ferai faire quelque chose de désagréable.

VARIANTE.

Ji v' fret louki l' diale po on p'tit trô.

990. Si k'fesser à diale.

LITT. Se confesser au diable.

Découvrir ses sentiments à une personne adroite ou fourbe qui en peut faire son profit, et qui abuse de notre sincérité pour nous nuire. (LITTRÉ)

Pr. fr. — Se confesser au renard. (Locution tirée de l'ancien poème du *Renart*, où le renard se déguise en confesseur et mange son pénitent.)

NIVELLES.

C'est s'confesser au diale.

DIEU.

991. Li bon Diu est longear,

Mais il est payâr.

LITT.

Le bon Dieu est lent,

Mais il est payant.

Dieu est lent, mais il paie ; la justice divine marche en boitant, mais elle arrive.

Je crois que le mot *longear* n'est plus usité que dans cette phrase ; hors de là, on dit *longin*. Il en est à peu près de même du mot *payâr*, que nous n'avons trouvé employé que dans ce cas et dans l'expression : magneu d'pan payâr.

Les princes ont les mains bien longues.

(OUDIN. *Curiositéz françaises*. 1640.)

Dii laneos habent pedes, sed ferreas manus.

(LEJEUNE. *Prov. familiaria*. 1741.)

VARIANTE.

Diu est longève et payève.

992. Li ci qui l' bon Diu wåde est bin wårdé.

LITT. Celui que le bon Dieu garde (protège) est bien gardé.
Celui qui est sous la protection de Dieu n'a rien à craindre.

993. Li bon Diu n'est nin co moirt.

LITT. Le bon Dieu n'est pas encore mort.

On doit toujours espérer en Dieu.

BASSE-ALLEMAGNE. — Der alte Gott lebt noch.

994. Mette St Pire so l' bon Diu.

LITT. Mette saint Pierre au-dessus du bon Dieu.

Prendre une mauvaise chose après une bonne.

Prendre la seconde qualité après la première.

Cf.

Lait sur vin,

C'est venin ;

Vin sur lait,

C'est bienfait.

Wein auf Bier

Das rath ich dir ;

Bier auf Wein

Das läst du sein.

(Prov. pop.)

Cité par FORIR. *Dict.*

VERVIERS.

D'abord, après de bourgogne,

Su n'bovant de foirt pèket,

Po fini l'fiesse on s'apogne.

C'est mette St Pire so l' bon Diet.

(M. PIRE. *St Pire so l'bon Diet.* Ch. 1884.)

MARCHE.

Ni mèts nin St Pire sus l'bon Diet.

JODOIGNE.

Ne mettoz ni saint Pire seu l'bon Dieu.

995. Vât mi s'adressi à bon Diu qu'à ses saint.

LITT. Il vaut mieux s'adresser au bon Dieu qu'à ses saints.

Il vaut mieux s'attacher à celui qui a l'autorité supérieure,
qu'à celui qui n'a qu'une autorité subalterne. (ACAD.)

Pr. fr. — Il vaut mieux se tenir, s'attacher au gros de l'arbre,
qu'aux branches.

Il vaut mieux s'adresser au roi qu'à ses ministres. (ACAD.)

Pr. fr. — Il vaut mieux s'adresser à Dieu qu'à ses saints.

Il vaut mieux Dieu prier que ses saints.

(Prov. gallic. 4519.)

Cité par FORIR. *Dict.*

NIVELLES.

EL BERGI.

Jé d'irou d'emblée au château du roi ; il vaut meyen avoi à fer au bon Dieu qu'à
les saint.

(G. WILLAME. *El rouse de Sainte-Ernelle.* II, sc. 8. 1889.)

MONS. I pinsoi qu'il aroï été mieux avé grand'mère, j'disoi in mi-même : i vaut co mieux parler au bon Dieu qu'à ses saint.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons.* 1850.)

LILLE. I vaut mieux s'adresser au maïte qu'à ses validire (va lui dire : valet.)

(VERMESSE. *Voc. du patois lillois.* 1861.)

996. Qui l' bon Diu âye si âme et l' diale ses ohaï,
Po fer des manche di coûtaï.

LITT. Que le bon Dieu ait son âme et le diable ses os, pour faire des manches de couteaux.

Qu'il s'en aille, qu'il disparaisse, qu'il meure.

997. Bon Diu, qu'a fait tant des ècu et qu'a fait
m' pàrt si p'tite !

LITT. Bon Dieu, qui as fait tant d'écus et qui as fait ma part si petite !

Plainte du prolétaire.

998. Bon Diu d' bois, qu' t'as l' visège deûr !

LITT. Bon Dieu de bois, que tu as le visage dur !

Je n'ose croire que mes prières seront exaucées.

Cf. Les temps sont durs.

MARCHE. Ah ! novai bon Diew d' bois, qui t'es deur.

999. I gn'a on bon Diu po les éfant et les sôlèye.

LITT. Il y a un bon Dieu pour les enfants et les ivrognes.

Les individus qui n'ont pas encore de raison et ceux qui n'en ont plus sont sous la garde de Dieu. Ils agissent sans réflexion et sous l'impulsion d'un instinct qui ne les trompe pas.

Pr. fr. — Dieu aide à trois sortes de personnes : aux fous, aux enfants et aux ivrognes.

La fortune aide à trois sortes de personnes : aux fols, aux ivrognes et aux petits enfants.

(OUDIN. *Curiositez françoises.* 1640.)

I gn'a on bon Diu
Po les cîs qu'ont bu.

(A. HOCK. *La famille Mathot.* 1872.)

BIETH'MÉ.

I gn'a on bon Diu po les sôlèye, et ci n'est nin sûr li pus mâva.

(WILLEM et BAUWENS. *Pècht rach'té.* Sc. 17. 1882.)

1000. Novai Diu, nouvelle flûte.

LITT. Nouveau Dieu, nouvelle flûte.

Ceux qui arrivent au pouvoir introduisent volontiers des réformes dans leur administration. — Ce qui plaît à l'un déplaît

à l'autre. — Peu de gens sont disposés à suivre les errements de leurs devanciers.

Pr. fr. — De nouveau roi, nouvelle loi.
De nouveau seigneur, nouvelle mesnye.

(XV^e siècle.)

VAR. NAMUR. Novia malsse, novia chufflet.

VAR. Tournai. Nouveau malte, nouveau chiffelet.

1001. Lèyans l' bon Diet au paradis, c'est s' place.
(NAMUR.)

LITT. Laissons le bon Dieu au paradis, c'est sa place.
Se dit aux gens qui invoquent souvent Dieu, ou qui blasphèment.

VAR. Verviers. Lu peupe cumince
A jauser sciince,
On lait l'bon Diet tranquille ès paradis.
(M. PIRE. *Tombola d'one machine à kease*. Ch. 1884.)

Tournai. Laisse l' bon Dieu in paradis, ch'est s'plache.

1002. Li bon Diu a lèyî toumer s'vège.

LITT. Le bon Dieu a laissé tomber sa verge.
Le Seigneur nous a envoyé un fléau, une infortune que nous avons mérités. — Expression biblique.

GILLES.

Li bon Diu a lèyî toumer s'vège so vos aute, pasqui vos l'avez bin mèrité.
(DD. SALME. *Ine cise èmon Jacques Bouhtay*. Sc. 13. 1879.)

VARIANTE. D'ine dolinte voix i priyive li Signeûr di r'sèchl s'vège d'addiseûr di lu.
(G. MAGNÉE. *Li cren'quint dè prince abbé di Stav'leû*. 1867.)

VARIANTE. SUZANNE.
N'estez-v' pus l'Diu d'justice ? Sia, sia, mon Diu !
Si l' mèchant, ès s'vège cial, n'est nin boubi d'vosse vège.
(TH. COLLETTE. *Ine vingince*. I, sc. 8. 1878.)

VAR. NAMUR. C'est là qu'on sint moïnse li vège
Qui l'bon Diet a fait por nos.
(WÉROTTE. *Po l'poin et po l'chau*. Ch. 1867, 4^e éd.)

NIVELLES. Vos savez pourtant bin que l'bon Dieu c'est nosse malsse.
Et qu'il a 'ne verge dins s'main de l'pus pichante espèce.
(M. RENARD. *Les aventures de Jean d'Nivelles*. Ch. I. 1857.)

1003. A l' wåde di Diu, c' n'est nin jurer.

LITT. A la garde de Dieu, ce n'est pas jurer.
Se dit comme correctif aux personnes qui blasphèment.

1004. C'est l' bon Diu qu'el vout, les saint n'ès polet rin.

LITT. C'est le bon Dieu qui le veut, les saints n'en peuvent rien.

Manière de dire en plaisantant : mon naturel est tel, je suis ainsi fait, etc.

C'est le maître suprême qui l'ordonne ; il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher. — Je ne fais qu'exécuter une consigne.

Quand Dieu le veut,
Le saint ne peut.

(GARR. MEURIER. *Trésor des sentences*. 1568.)

TATENNE.

Sôlêye, vos m' frez mori.

CRESPIN.

Tâhiz-v', ni braiyez nin,

C'est li bon Diew qu'el vout, les saint n'y polet rin.

(ED. REMOUCHAMPS. *Li sav'di*. II, sc. 5. 1858.)

1005. I gn'avent Diew et l' diale et l' bayî d' Hannut.

LITT. Il y avait Dieu, le diable et le bailli de Hannut.

Il y avait une réunion de gens de toutes conditions.

VARIANTE.

I ont portant fait çou qu'on polou,
C' n'est nin d' leu fâte si i ont pierdu.

I ont fait tos les mesti,
I ont fait l' curé l' mârli.

Si ont-i d'né po beûre,

A toumer là,

Promette åx électeur,

Li Diew, et l' diale et l' bayî d' Hannut.

(*Pasquêye po les élection di 1842 à Visé.*)

1006. I fait ein Dieu de s' panche. (TOURNAI.)

LITT. Il fait un Dieu de son ventre.

Il ne pense qu'à manger, il recherche la bonne chère, en égoïste, pour lui seul.

1007. C'est l' pourçai dè bon Diu.

LITT. C'est le pourceau du bon Dieu.

Pr. fr. — C'est la bête à Dieu.

JODOIGNE.

C'est-st-one biesse dè bon Dieu.

1008. Qui va trop reud, l' bon Diu l'arrête.

LITT. Celui qui va trop vite, le bon Dieu l'arrête.

Il ne faut pas vouloir forcer un travail, s'enrichir trop vite.

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce.

(LAFONTAINE.)

DIGNÉE.

1009. I n'est nin di D'née, il est d' Purnôde.
(NAMUR.)

LITT. Il n'est pas de Dignée, il est de Purnode.

Proverbe calembourique. Il n'est pas de ceux qui donnent (*diner*), il est de ceux qui gardent.

DIGNÉE. Village entre Sambre et Meuse, arrondissement de Namur, à deux lieues de Fosses.

PURNODE. Village, arrondissement de Dinant, à une lieue et demie de cette ville.

DIMANCHE.

1010. Trazé an di peûrs dîmègne.

LITT. Treize ans de purs dimanches.

Treize années de jours de fête.

REMACLE (*Dict.*) donne un autre sens à cette expression : Ji v' pinsève ès terre, i gn'a 'ne annêye di peûrs dîmègne qui j' n'aye vèyou r'lûre vosse quowe.

VARIANTE.

TATI.

Tins ! estez-v' raviké ? Ji v' pinse moirt, ètèrré,
Ji v's a fait sonner 'ne transe, gn'a treus an d' peûrs dîmègne
Qu'on n' vis avasse vèyou.

NONARD (*à part*).

L' vi pindârd, qu'il est strègne.

(ED. REMOUCHAMPS. *Tati l' perriqui*. II, sc. 5. 1885.)

DINDON.

1011. Esse li dindon

LITT. Être le dindon.

Être attrapé, être pris pour dupe. — Il sera dupe dans cette affaire. (LITTRÉ.)

Cité par FORIR. *Dict.*

Li morâle di cisse fève, messieu,
C'est qui l' ci qui tome à des gueux
Ni dent mâye fer ni eune ni deux,
S' i vout wâgni l' pârteye.
Ca, ès l' plèce de coq, i sereut
L' dindon de l' comèdeye.

(FR. BAILLEUX. *Les frauce d'on coirbâ*, Ch. 1843.)

Vos allez 'nnès jugi, li spot a bin raison,
Si ji l'aveu hoûté, j' n'âreu nin s'tu l' dindon.

(BRAHY. *Mes treus mariège*, 1882.)

MARCHE.

Gn'a brav'mint qu'ès s'ront les dindon,
D' broulet l' chandèye aux deux coron.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*, 1860.)

NAMUR. Do tîmps do vi baron,
Elle a ieu des consêye.
Et c'est mi qu'est l'dindon.
(COLSON. *Mi soûr Marguerite*. Ch. 1862.)

NAMUR. Jôseph, qui gangn'rans-n' à nos plaine ?
Todi nos sêrans li dindon.
(WÉROTTE. *Les allumeux d' lampe*. Ch. 1867. 4^e éd.)

NIVELLES. Comme toudi, l'pouve garçon s'ès va tout ses pus rate,
Sins songi qu'il est là l'dindon d'enne couyonnate.
(M. RENARD. *Les avent. de Jean d' Nivelles*. Ch. III. 1857.)

CHARLEROI. Ah, vi leup, l'auret v'lu m'tirer in pid d'cochon,
Tu va iesse el dindon.
(L. BERNUS. *L' lion, l' leup èièt li r'nau*. Fauve. 1873.)

MONS. In attendant accoutez c't elle-ci ous' qu'on peut dire qué l'farceur a été
l'dindon d'la farce.
(LETELLIER. *Armonaque dé Mons*. 1861.)

VAR. MONS. Il a sté dona (*imbecille, dupe*) de l'farce.
(SIGART. *Dict.* 1870.)

FRAMERIES. Vos stez co jône, mais r'marquez hi
Que malgré qu'nos nin pouvons ni,
Et qu'nos stons ci comme à l'ducasse,
C'est nous qui s'ra l'dindon d'là farce.
(*Les deux taur ètè l'raîne*. Fauque. *Arm. borain*. 1890.)

DIRE.

1012. Taper 'ne barbote.

LITT. Dire une parole (en faveur de quelqu'un).
Recommander quelqu'un.

1013. I gn'a todi qui fait, qui dit.

LITT. Il y a toujours qui fait, qui dit.
A côté de celui qui agit, il y a celui qui parle. — Il y a toujours
quelqu'un pour rapporter nos moindres actions.
Cf. La mouche du coche (LAFONTAINE).
Cité par FORIR. *Dict.*

Ni pinse-tu nin qui j'rèye
I gn'a todi qui fait, qui dit;
Les meûr ont des orèye
Et-z-ont des oûye ossi.
(DUMONT. *Li bronspotte di Hougdre*. Sc. 7. Vers 1800.)

Divant d'pèchi,
N'vât-i nin mi
Di s'rissov'ni
Qu'i gn'a todi
Qui fait, qui dit ?
(N. DEFRECHÉUX. *Pècht caché*. 1862.)

1014. Dire fait dire.

LITT. Dire fait dire.

Nos accusations nous suscitent des accusateurs.

Nos assertions nous suscitent des contradicteurs.

BASSE-ALLEMAGNE. — Ein Wort gibt das andere.

1015. Il a s'dit éié s'dèdit. (MONS.)

LITT. Il a son dire et son dédire.

On ne peut se fier à sa parole.

(SIGART. *Dict.*)

Il ressemble les Normands, il a son dit et son desdit.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

MONS. Tu peïnsé peut-ette qué jé t'ersembe, qué j'ai m'dit éié m'dèdit, et qué j' n'ai pus l'honneur à cœur.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons*. 1851.)

1016. A J'han, n' fât nin tot dire.

LITT. A Jean, il ne faut pas tout dire.

Il est des choses qu'il vaut mieux passer sous silence.

Ne confiez pas vos secrets au premier venu.

Pr. fr. — Quand on a la main pleine de vérités, il n'est pas toujours bon de l'ouvrir.

En passant, ji poireu co bin
Dire on mot dè gouvernumint.
Mais chul, à J'han n' fât nin tot dire,
Li sérieux jamâye ni fait rire.

(HANSON. *Li Hinriade travestêye*. I. 1780.)

Il y a beaucoup de Jean (de gens)
Qui s'appellent Jacques,
Qui ne savent pas comment
La chose se passe.
Si le savient,
Ils emmerdriont,
Et de rage ils en creveriont ;
Mais n'él fât nin dire.
I n' fât nin tot dire à J'han
A J'han n' fât nin tot dire.

(*Ancienne chanson populaire.*)

1017. Dire et fer sont deux.

LITT. Dire et faire sont deux.

Il est plus facile de parler que d'agir.

Pr. fr. — Le bien-faire vaut mieux que le bien-dire.

VARIANTE. Bin fer vât mî qu' bin dire.

(FORIR. *Dict.*)

VERVIERS. So l' vôte intre lu dire et l' fer,
Mêye soler d'vront co s' gauter.

(J.-S. RENIER. *Spots rimés*. 1871.)

MARCHE. Dire est bin, mais fet c'est-st-aute chose.

BASSE-ALLEMAGNE. — Wort und That sind (ist) zweierlei.

1018. Qui n' dit rin l'accoide.

LITT. Qui ne dit rien l'accorde.

En certains cas, se taire, c'est consentir. (ACAD.)

Pr. fr. — Qui ne dit mot, consent.

Qui tacet, consentire videtur ; et cependant on dit : Le silence des peuples est la leçon des rois.

Tacent, satis laudant. (TERENCE. *Eunuque III*, sc. 2.)

Qui se fait, est veu consentir.

(*Proverbes de Bouvelles*. 1557.)

Cité par FORIR. *Dict.*

VERVIERS.

Qui n' dit rin, consint.

(REMACLE. *Dict.*)

MONS. Ebé, gas ! qu'est-ce qué t'in dis ? tu n' répons nié, c'est qué l' marché est fait : qui n' répond pas, consent, qu'i dit l' proverbe.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons* 1862.)

LILLE.

Qui ne dit mot, consent.

BASSE-ALLEMAGNE. — Wer schweigt, bejaht (sagt Ja !).

1019. Si vite dit, si vite fait.

LITT. Aussitôt dit, aussitôt fait.

Se dit en parlant des choses ou des personnes sur lesquelles on prend une prompte décision, qu'on emploie aussitôt qu'elles se présentent. (ACAD.)

Pr. fr. — Aussitôt pris, aussitôt pendu. — Aussitôt dit, aussitôt fait.

Orig. QUITARD. *Dict.*, p. 592. — Cf La loi de *Lynch* (en Amérique).

Sitôt pris, sitôt pendu.

Elle court ouvrir la porte.

(DESAUGIERS. *Pot-pourri de la Vestale*.)

Si vite dit, si vite fait, nos gins troufflit essonne.

(BAILLEUX. *Les gotte et l'araigne*. Fève. 1852.)

Comme ça s'tu dit, ça s'tu vite fait,

Vocial vinou on p'tit banstai

Rimpli d'tos frut comme des oringe.

(*Deux comparaison grossire*. Conte. 1857.)

Treus camarade, joyeux comme lu,

Si d'het qui po rire ine miette

I d'vrit l'imoussi à récolette,

Ossi vite dit, ossi vite fait.

(EP. MARTIAL. *Li sav'ti des récolette*. 1859.)

VAR. NAMUR.

Sitot pindu, sitot stronné.

BASSE-ALLEMAGNE. — Mitgefangen, mitgehangen.

1020. Dire âmen à totes les messe.

LITT. Dire amen à toutes les messes.

Approuver tout, ne faire aucune objection. (LITTRÉ.)

Répondre par manière d'acquiescement, sans approfondir.

VARIANTE. Il est todi la po dire âmen.

TOURNAI. J'sins bin, va, d'jour in jour, que j'dequinds bouguermint
Disant awi, amen, quand on m'traite comme eine brute,
Sins l'corache de répeonte au ceu qui m'persécute.

(PIERRE BRUNEAULT (LEROY). *A l'apugrie des collect vouches*. Sc. 3. 1891.)

1021. Ennès dire qui po pinde.

LITT. En dire que pour pendre.

Pr. fr. — En dire pis que pendre.

i dire de quelqu'un toute sorte de mal. (ACAD.)

1022. Ennès dit ottant di m'commière qui di
m'compère.

LITT. Il en dit autant de ma commière que de mon compère.

Il n'épargne personne.

1023. Li cinque qui n'vout nin attinde, qu'i
n'die rin. (NAMUR.)

LITT. Celui qui ne veut pas attendre, qu'il ne dise rien.

Le temps se perd en paroles oiseuses.

1024. Çou qu'on n' dit nin, on l' hufelle.

LITT. Ce qu'on ne dit pas on le siffle.

On ne peut pas toujours dire tout ce que l'on voudrait, on le
fait sous-entendre.

DOCTEUR.

1025. C'est-st-on docteur âx jennès vesse.

LITT. C'est un docteur aux vesses jaunes.

Médecin peu habile ou qui n'ordonne que des remèdes fort
communs et sans efficacité. (ACAD.)

Pr. fr. — Médecin d'eau douce.

Docteur âx jennès vesse, il paraît que c'est un vague souvenir
des docteurs *Genevois* qui tentèrent, sans succès, de populariser
à Liège, les doctrines de Calvin. Le peuple altère ainsi,
d'habitude, les mots qu'il ne comprend pas bien.

(L.-P. *Mélanges*. Bulletin, t. III, p. 65.)

Cité par FORIR. *Dict.*

Li d'moki d'Egmont est-st-à l'tiesse,
Qui fait l'docteur âx jennes vesse.

(HANSON. *Li Hiwriade travestéye*. VIII, 1780.)

C'est-st-on docteur àx jennès vesse,
Qui d'on plein saut décide,
Qui n'prononce qui tot fant on gesse
Po l's affermi tote d'suite.
(*Chanson sur l'élection du prince Charles d'Oultremont. 1763.*)

DOIGT.

1026. Il a les deugt à croc.

LITT. Il a les doigts crochus.

Être fort enclin à dérober. (ACAD.) — C'est un voleur, c'est un homme avide.

Pr. fr. — Avoir les mains crochues.

Cité par FORIR. *Dict.*

Wayaipont si plaihive à taper des hatte à prince et à l'kihagner, tot l'accusant d'avu des deugt à croc.

(G. MAGNÉE. *Li cren'quint dè prince abbé di Stáv'leñ. 1867.*)

JODOIGNE.

Il a des grands doigt.

BASSE-ALLEMAGNE. — Lange Finger machen.

1027. Ji n' vôleus nin chôkî m' deugt ès feu.

LITT. Je ne voudrais pas mettre mon doigt au feu.

Par exagération, j'en mettrais ma main au feu, j'assure que la chose est ainsi, j'en répondrais à mes risques et périls. (ACAD.)

Cf. QUITARD. *Dict.*, p. 385.

Pr. fr. — Je n'en voudrais pas mettre le doigt au feu.

(OUDIN. *Curiositez françaises. 1640.*)

JALHAY.

THIODÔR.

Ji n'ès vôleus nin toudi hêrer m' deugt ès feu.

(ALEXANDRE. *Les deux sroche. I, sc. 43. 1864.*)

1028. I compte so tos ses deugt.

LITT. Il compte sur tous ses doigts.

Il a beaucoup de peine à se tirer d'affaire faute d'argent.

1029. Bouter l' deugt ès l'oûye.

LITT. Mettre le doigt dans l'œil.

Amener quelqu'un, par adresse, à faire une chose qui lui est désavantageuse, ou qui est contraire à ce qu'il avait résolu. (ACAD.)

Pr. fr. — Prendre quelqu'un au trébuchet.

Cité par FORIR. *Dict.*

Dire li vraie, esse contint dè pau qu'on pout avu,

C'est co baicôp l' pus sûr; et portant on arège

Dî bôurder comme des gueux po ragrandi s' wagnège;

Pinsê-t-on qu'on mettreut lin l' deugt ès l'oûye à bon Diu ?

(BAILLEUX. *Li chéptî et Saint-Antône. Fève. 1856.*)

M^{me} BADINET.

A c'ste heûre qui j'a vèyou li d'so di vos cwârjeu,
Po m' chòki l' deugt ès l'ouye v' n'ârez pus si bai jeu.
(DELCHÉF. *Li galant dè l'siervante*. I, sc. 8. 1857.)

M^{me} LOMRA.

Mais pinsez-v' don todi mi bouter l' deugt ès l'ouye?
Vos m' l'avez bin fait hîr, min vos n'el frez pus hoûye.
(REMOUCHAMPS. *Li sâv'tt*. Act. II, sc. 5. 1858.)

C'est-st-on marchi cœviert, et surtout po l' jou d'hoûye,
Wisse qui les pus sincieux s' fet chòki l' deugt ès l'ouye.
(THIRY. *Ine copenne so l' mariage*. 1858.)

JALHAY.

MAJENNE.

S' elles ont bin l' tour du hêrer l' deugt ès l'ouye
A paysan qui louke leus bais saquoî.
(XHOFFER. *Les deux soroeche*. II, sc. 15. 1862.)

NAMUR.

On s' sitich' reûve on doigt dins l'ouye,
Qui rin n' m'arrêtreûve vos l' savoz,
J'o co cinquante cœp crié ouye,
Es m' trebuquant à l' nait por vos.
(WÉROTTE. *Choix de chansons wallonnes*. 1860.)

CHARLEROL.

GÉLIQUE.

Et pou qu' vos vos fouri l' doigt dins l'ouye in pinsant d'arriver ou c' qué vos v'let
in v'ni, je pette à gâye comme les ch'fau Batisse à Quinquet.
(L. BERNUS. *L' malade Saint-Thibau*. II, sc. 7. 1876.)

TOURNAI.

S' foute l' deugt dins l' weil.

BASSE-ALLEMAGNE. — Einen Daumen auf's Auge drücken.

1030. On a cinq deugt à l' main et nouk égal (ou :
nouk ni s' ravise).

LITT. On a cinq doigts à la main et aucun semblable (ou :
aucun ne se ressemble).

Les enfants d'une même famille ont des inclinations, des
mœurs, des caractères différents. — Il ne faut pas exiger une
exacte ressemblance entre les personnes, entre les caractères,
entre les choses. (LITTRÉ.)

Les doigts d'une main ne s'entresemblent pas.

(Prov. gallic. 1519.)

Les cinq doigts de la main ne se ressemblent pas.

(Dict. port. des prov. fr. 1751.)

Cité par FORIR. *Dict.*

1031. I n'faut jamais mette su s'doigt
Sinon de l'hierbe qu'on counnoit. (MONS.)

LITT. Il ne faut jamais mettre sur son doigt
Que de l'herbe qu'on connaît.

Il ne faut point se mêler de choses que l'on ne connaît pas.
Ces deux vers — proverbe — sont la morale de la fable :
L'Enfer, et loup et le chevreau.

(LETELLIER. *Armonique de Mons.* 1848.)

MOSS. Va-t-ein, foute flayutte (flamand),
Va-t-ein vir à qui veinte tes flute ;
Mi, ji n'mets dessus mes doigt
Que de l'hierbe qué jé counnois.

(*Chanson citée par SIGART. Dict. du wallon de Mons.* 1870.)

NAMUR. I n'faut mette dessus s'doigt
Que de l'hierbe qu'on connaît.

MARCHE S'to cours di nône à quatorze heure,
Pinsant d'allet trovet l'honneur,
T'es-st-on sot ; on dait mette sus s'deugt
Di l'hieppe ou d'fonguent qu'on connent.

(ALEXANDRE. *P'tit corti.* 1860.)

ROUCHI. Mets su t'doigt, l'yerpe qué té conôs.

(HÉCART. *Dict.*)

LILLE. I n'faut mette sus sin doigt
Que d'hierbe qu'on connot.

1032. I n'fât nin mette si deugt inte l'oube et
l'postal.

LITT. Il ne faut pas mettre son doigt entre la porte et le
montant.

Il ne faut pas s'ingérer mal à propos dans les différends des
personnes naturellement unies, comme frère et sœur, mari et
femme. (ACAD.)

Prov. Il ne faut pas mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce.

SGANARELLE.

Apprenez que Cicéron a dit qu'entre l'arbre et le doigt, il ne faut point mettre
l'écorce.

(MOLIÈRE. *Le médecin malgré lui.* I, sc. 3.)

MARÉYE.

..... Ji m'sovairai jouûrmâye
Qu'il est todi bin vraie qui, po viker és pâye,
On deut bin clôre si bêche et houïter tot-à-fait
Sins jamâye choki s'deugt inte li poite et l'postal.

(G. DELARGE. *Scène populaire.* 1874.)

VARIANTE. I n'fât nin mette si deugt inte li cliche et l'ferou.

(FORIN. *Dict.*)

JODOIGNE. Ni bouter s'doigt inte l'aube et l'pelaque.

1033. S'trouver avé ses dix doigt à s'bouche.

(MONS.)

LITT. Se trouver avec ses dix doigts à sa bouche.

N'avoir rien à mettre sous la dent (et par extension être complètement ruiné).

N'avoir pas de quoi vivre, n'avoir pas de quoi mettre sous la dent. (ACAD.)

MONS. I faut toudi garder 'ne pomme pou l' soif, pasqué pus tard, vos ves trouviel avec vos dix doigt à vos houche.

(MOUTRIEUX. *Des nourriars conte de que.* 1830.)

TOURNAL. S'trouver à l'hiver avec ses dix deugt a s'houque.

VAR. NIVELLES. Mais, avé tout ça, c'n'année ci i nos faut suci nos doigt.

(L'Aclot. 1888, n° 9.)

SAINT-QUENTIN. Rester avou leu doigt deins leu bouque.

(GOSSEL. *Lettres picardes.* 1840.)

1034. Mettez vosse deugt d'sus, vos l'trouv'rez d'so.

LITT. Mettez votre doigt dessus, vous le trouverez dessous.

Locution proverbiale pour dire ironiquement à une personne qu'elle n'aura pas ce qu'elle désire, ce qu'elle convoite.

Mette si deugt d'sus — Deviner.

GUAME.

Eh bin ! Ji v's el va dire, c'est pasqui jì n'va màye beüre li gotte es s'mohonne.

J'HAN PIERRE.

Po c'còp cial, vos avez mettou l'leugt d'sus.

(MONOYER. *Li k'fession d'on borquinnaisse.* 1858.)

LOUISE.

Ji mettrens bin m'deugt d'sus ; jì v'diret qui c'est, pus tard.

(DD. SAEMÉ. *Les deux bech'ia.* Sc. 26. 1879.)

1035. S'ès hagnì les deugt.

LITT. S'en mordre les doigts

Se repentir de quelque chose. (ACAD.)

Pr. fr. — S'en mordre les doigts ; les pouces.

En leur rivage discourtois,

En ont depuis mordu leurs doigts.

(SCARRON. *Virgile travesti.* L. 6.)

VARIANTE.

Quoi donc, e' visage a chir esconte

A m'bàbe waise si mostrer sins honte,

Dit, tot bas, nosse Valois furieux,

Et tot s'hagnant l' bechette des deugt.

(HANSON. *Li Hmriade travestie.* Ch. III. 1780.)

I n'passa nin baidép d'aiwe diso l Pont-d's-àche mà qu'Baltri ni k'mingabe à s'hagnì les deugt di s'avu elahi a ciste homme-la

(G. MAGNÉE. *Baltri* 1865.)

Si l'touboula deut ciste annèye
Arrichi tos les paves bribeu,
Por mi, j'voreus qu'elle foule damnèye
Ca j'm'ennès hagne èco les deugt.

(AL. PECLERS *Li touboula d'Lige*. Ch. 1877.)

BASSE-ALLEMAGNE. — Sich auf die Zähne beißen.

1036. Avu (fer) 'ne saquoi à r'lèche deugt, jusqu'à coude.

LITT. Avoir (faire) quelque chose à lèche doigts, jusqu'au coude.

Être servi à profusion. — Faire une chose avec le plus vif plaisir.

Cité par FORIR. *Dict.*

Poquoi av' situ fer des paves avou des riche ?
Ji v' prindreu-t-à r'lèche deugt, sins l'siermint qui m'oblige.

(BAILLEUX. *Ine fève di m'vèye grand'mère*. 1844.)

I gn'avout ine vette sope à spinà qu'esteut si bonne qu'on 'nn' à magni chaque deux assiette à r'lèche deugt.

(DEHIN. *Les avintèire d'on mariège*. Ch. 1857.)

Magniz vosse cabolèye à r'lèche deugt, comme i v'plait.

(ALCIDE PRYOR. *Pot pourri*. 1872.)

NAMUR.

On leup, on jôû, sortait do bois,
On pansart qui todi cowette,
Dijeuve et tot r'lèchant ses doigt
I n'faut jamais rin lèyi piette.

(WÉROTTE. *Li ch'fau et l'leup*. Fauve, 1867, 4^e éd.)

1037. Sins deugt, on n'sàrent gretter s'cou.

LITT. Sans doigts on ne saurait se gratter le cul.

Il faut avoir les outils de sa profession.

1038. Coula li plaque àx deugt.

LITT. Cela lui colle aux doigts.

Se dit généralement des personnes qui, maniant beaucoup d'argent, en conservent une partie pour elles, par des moyens détournés ou peu honnêtes.

Il a de la poix aux doigts.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

Cité par FORIR. *Dict.*

BAIWIR.

..... Ti, ti sèrès m'chin d'chesse,
L'argint t'plaqu'ret àx deugt, porveu qu'les aute payesse.

(ALCIDE PRYOR. *On dragon qui fait des madame*. 1867.)

JODOIGNE.

Il a d'l'aurpoi
Au bout d'ses doigt.

DOMMAGE.

1039. C'est l' damage qui fait l' chîr tîmps. (On ajoute parfois : Et tot l'monde s'ennès r'sint.)

LITT. C'est le dommage qui rend le temps cher (et tout le monde s'en ressent).

Les sinistres renchérissent les denrées

Ce proverbe se dit en plaisantant à celui qui a toujours les mots « *c'est damage* » à la bouche.

JODOIGNE.

Dammache a fait l'cher tîmps.

DONNER.

1040. In donner léong comme eine queue d'bruant.
(TOURNAL.)

LITT. En donner long comme une queue de hanneton.

Donner peu de chose.

1041. Qui rate donne, deux fêye donne.

LITT. Qui tôt donne, deux fois donne.

On perd la grâce et le mérite d'un don, quand on ne l'accorde pas le plus tôt qu'on peut. — Un don qui se fait trop attendre est gâté quand il arrive.

Pr. fr. - Qui tôt donne, deux fois donne.

Bis dat qui cito dat. (SENÈQUE.)

VERVIERS.

Cadeau vout s'manire di s'fer,
N'tourniquez quand v'volez d'ner.

(J.-S. RENIER. *Spots rimés*. 1871.)

DORMIR.

1042. Doirmi comme ine pîre.

LITT. Dormir comme une pierre.

Dormir profondément.

Cf. Dormir comme une souche, comme un loir.

TATENNE.

Lu, il est todi là qui doime tot comme ine pîre.

(ED. REMOUCHAMPS. *Li sâv'dt*. Acte 2, sc. I. 1858.)

NAMUR.

I dwa comme on chabot.

BASSE-ALLEMAGNE. — Wie eine *Ratze* schlafen.

1043. I n' dame nî seu ses javia. (JODOIGNE.)

LITT. Il ne dort pas sur ses javelles.

C'est un travailleur, il ne cesse de s'occuper de ses affaires, il a toujours l'œil ouvert sur ses intérêts.

1044. Esse comme le costreû d'Leûze,
Qu'aine mia darmeû qu'dè keûse.
(JODOIGNE.)

LITT. Être comme la couturière de Leuze,
Qui aime mieux dormir que coudre.
C'est une personne nonchalante, paresseuse.

1045. I vont doirmi avou les poye.

LITT. Ils vont se coucher avec les poules.
Se mettre au lit de très bonne heure. (LITTRÉ.)
Pr fr. - Se coucher avec les poules.

VERVIERS. Coûquîz-v' avou l'pàye alzante
Mais lèvez-v' quand lu coq chante.
(J.-S. RENIER. *Spots rimés*, 1871.)

1046. I doim'reut mars et avri foû. (MALMEDY.)

LITT. Il dormirait pendant les mois de mars et avril.
C'est un grand dormeur.
(Arm. de l'Samène. 1885.)

DOS.

1047. Racater s'déos avec eine quennette. (TOURNAI.)

LITT. Racheter son dos avec une petite pinte.
Éviter d'être battu. — Offrir des rafraîchissements à quel-
qu'un, afin de se le rendre favorable.

DOUBLURE.

1048. Avoir les doublure de s'maréonne qui
coll'tent insane. (TOURNAI.)

LITT. Avoir les doublures de son pantalon qui collent
ensemble.

N'avoir rien en poche; être sans argent.

DOUCEMENT.

1049. Qui va doûc'mint, va longtims.

LITT. Qui va doucement, va longtemps.
Qui veut bien faire, doit y mettre le temps.
Festina lente. (HORACE.)

Hâtez-vous lentement.

(BOILEAU.)

Le temps ne fait rien à l'affaire.

(MOLIÈRE. *Misanthrope*.)

Chi va piano, va sano, e chi va sano, va lontano.
Cité par FORIR. *Dict.*

COLAS.

Qwand c'est qu'nos sèrans-st-ès manège,
Nos r'grettrons mutoi nosse jône tîmps,
Hoûtez-m', crèyans-st-on vi messège
Li ei qu'va douc'mint va longtîmps.

(BARON. *Les deux cusenue*. II, sc. 4. 1883.)

VARIANTE. I s'y prindet trop reud, çoula n'durret wère.

STAVELOT. Qui va doux, va lon.

NAMUR. Qui va douc'mint va longtîmps,
Marmottait grand'mère;
Et d'jant c' proverbe là, je l'îns
Di m'pauve vi grand'père:
Ci n'est nin les chin corant
Qu'attrape-nu bramint des an.

(WÉROTTE. *Choix de chansons wallonnes*. Namur. 1860.)

DOUTE.

1050. I n'a pos d' doute,
Après l' café, on beot la goutte. (TOURNAI.)

LITT. Il n'y a pas de doute,
Après le café, on boit la goutte.
Cela est juste. — Il n'y a rien à répliquer à cela.

DOUX.

1051. Tout à la douce, comme el marchand
d' cerise. (MONS.)

LITT. Tout à la douce, comme le marchand de cerises.
Sans faire d'embarras, sans faire beaucoup de dépenses. —
Ni bien ni mal.

NIVELLES. Ça va toudi tout à la douce, comme el marchand d' cerige.

MONS. Quand tu vouras d'mander quéque chose, né pas, m'pétit fieû, palle toudi
honnêtement, tout à la douce, comme el marchand d' cerise.

(LETELLIER. *El soleil eîe l'vint d' bise*. Faufe. *Arm. de Mons*. 1837.)

A la douce. Cri des rues de Paris annonçant des cerises
douces à vendre. (LITTRÉ.)

DOUZAINE.

1052. I n'y a nin traze à l' douzaine.

LITT. Il n'y en a pas treize à la douzaine.
C'est une chose rare, on n'en trouve pas autant qu'on le
désire.

Pr. fr. — Il n'y en a pas treize à la douzaine.

Ce proverbe est sans doute antérieur à la pratique des libraires, qui prennent le treizième.

Cité par FORIR. *Dict.*

LI MAISSE.

Des s' faits ârtisse, j'enne a traze po 'ne dozaine.

(AL. PECLERS. *Li pielle di Baifays*. 1870.)

GÉRA.

Nin voleûr si marier... enne n'a nin comme çoula
Bin sûr traze à l' dozaine.

(ED. REMOUCHAMPS. *Les amour d'à Gêra*. I, sc. 2. 1875.)

On pout bin dire qui des s' fait,
Enne n'a nin traze à l' dozaine.
Po raconter leus binfait,
On jàs'reut pus d'ine samaine.

(WILLEM et BAUWENS. *Traze coplet so les XIII*. 1880.)

VERVIERS. Au dozaine vos nos là,
C'est nombre crâne, pâr po eis qu' bantint ces ajoune là,
Et qu' tot-z-y amoliant leus esprit, leu bedaine,
Fât dire qu'i sont des tiesse dont gn'a traze so l' dozaine.

(J.-S. RENIER. *Banquet de 1871*.)

JALHAY.

GARITTE.

Vos estoz bin on brave voisin, Thiodôr.

BIËTH'MÉ (à pârt).

L'enne n'a nin traze sufait d'vins one dozaine.

(XHOFFER. *Les deux soroche*. I, sc. 13. 1861.)

MARCHE.

V' n'ès trouv'rez nin traze o l' dozaine.

MONS.

Des ârtisse à treize à l' douzaine,
A chinq franc au pus par semaine.

(J.-B. DESCAMPS. *Au temps jadis, au temps d'aujourd'hui*. Ch. 1887.)

DRAP.

1053. C'est du drap pareil à m' saurot. (MONS.)

LITT. C'est du drap semblable à mon sarrau.

C'est une chose de peu de valeur, ce sont deux choses qui ne valent pas mieux l'une que l'autre.

MONS. Ouais ! vous y êtes ; el dame éié l'mequenne, c'est du drap pareil à m'saurot.

(LETELLIER. *Arm. dé Mons*. 1850.)

VAR. MONS. Ouais, bon ! L'hussier, l'hussière c'est l'mainme verbe ; c'est dé l'toile parèye à m'saurôt.

(J.-B. DESCAMPS. *El petottier*. Scène montoise. 1887.)

VAR. CHARLEROI

L' lieu d'imbarras, l'curieux et l'habiard in ein mot
Tout ça c'est l'même toile à m'saurot.

(L. BERNUS. *L'tortue éiét les canard*. Fauve. 1873.)

JODOIGNE.

C'est tote même toile à m' saurot.

1054. C'est tos boton d'même drap.

LITT. Ce sont tous boutons de même drap.

Ce sont toutes personnes du même rang, du même bord, du même acabit — *ejusdem farinae*.

VARIANTE.

BARE.

Nos allans bin essonle, nosse maisse, c'est l'boton pareye à l'habit.

(WILLEM et BAUWENS. *Li galant d'à Fifine*. Sc. 44. 1882.)

VAR. JOURNAL.

Ch'est l'drap parel à l'doublure.

1055. Il est d'vins des laids drap.

LITT. Il est dans de laids draps.

Il est dans une situation embarrassante, on lui suscite des affaires. (ACAD.)

Pr. fr. — Il est dans de beaux draps blancs.

Danse, chantez, tos mes éfant !
Vos n'chantrez nin tant d'vins ine an,
Vos n'árez nin tant d'jôye qu'à c'ste heûre,
V'la qui v'fâret payi l'mouteûre.
Et lon la la,
Po c'côp la,

Nos estans d'vins des laids drap.

(J.-L. CORBESIER. *Les impôt. Crâm*. 1822. *Annuaire*. 1864.)

Si nos èvêque div'net les maisse,
Nos n'sérans nin d'vins des bais drap.

(J. LAMAYE. *Qui vive ?* Ch. 1857.)

ГРАНД.

Est-ce divant les mèneu, l'botique
Wisse qu'on-z-ach'tèye des s'faits carrique ?

Et lon la la,
Po c'côp la,

Vos estez d'vins des laids drap.

(ALCIDE PRYOR. *Cou qu'est-st-ès fond dè pot*. 1864.)

BERTRAND.

Qwand ti n'poux nin pochi, laid bastârdé croufieu,
Vos m'la d'vins des bais drap si j'n'a nou respondeu.

(TOUSSAINT. *Lambert li foirsolé*. I, sc. 3. 1871.)

MARCHE.

BAQUATRO.

C'est portant mâlheureux, sez-se bin po Colas.
Li mèyeu d'nos ami s'trouve d'vins des laids drap.

(ALEXANDRE. *Li pêchon d'avril*. II, sc. 10. 1838.)

VAR. CHARLEROI.

Tout seu, s'pépiant in mouais navia,
I d'set : me v'la bin dins n'laide pia.

(L. BERNUS. *L'èfant brichaudeu*. Fauve. 1873.)

JOURNAL.

Ette dins d'biaux drap.

1056. I n'y a màye qu'on drap d'mohonne po
v'fer màcy.

LITT. Il n'y a jamais qu'un drap de maison (grande lavette)
pour vous faire sale.

Il n'est que les méchants pour dénigrer les bons.

Cf.

Le Nil a vu sur ses rivages
Les noirs habitants des déserts, etc.

(LE FRANC DE POMPIGNAN.)

1057. Racater ses drap de lit (ou) laver ses drap de
lit. (TOURNAI.)

LITT. Racheter ses draps de lit (ou) laver ses draps de lit.

C'est-à-dire offrir une fête à ses amis lorsqu'on relève de
couche ou de maladie.

1058. On riknohe todi on drap d'huelle, si bin
qu'i seûye toirdou.

LITT. On reconnaît toujours un drap de vaisselle quoiqu'il
soit bien tordu.

On ne peut cacher complètement son origine.

Chassez le naturel, il revient au galop.

(DESTOUCHES. *Le glorieux*, III, sc. 5.)

DROIT.

1059. Dreut comme li vôte di Hu.

LITT. Droit comme le chemin de Huy.

Se dit d'une chose tortue. (LITTRE.)

Pr. fr. — Droit comme la jambe d'un chien.

MARCHE.

To fais la des ovrège, morblu
Qui sont dreut comme li vôte di Hu.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*, 1860.)

VAR. NIVELLES.

Doit comme el jambe d'in chi.

VAR. MONS. On dit bé souvint qu'les meunier, ça vos a 'ne conscience doitte
comme emine bras quand jé m'mouche.

(*Armonaque de Mons*, 1886.)

EAU.

1060. Li keûte aîwe est pé qui l'cisse qui court.

LITT. L'eau tranquille est pire que celle qui coule.

Les gens sournois et taciturnes sont ceux dont il faut le plus
se défier. (ACAD.) - Il n'y a point de gens dont on doive plus

se défier que des gens mornes, taciturnes, sournois et mélancoliques.

Pr. fr. — Il n'est pire eau que l'eau qui dort.

Anc pr Pire est coie yawe que la rade.

Les gens sans bruit sont dangereux ;
Il n'en est pas ainsi des autres.

(LA FONTAINE. *Le torrent et la rivière*. Fable.)

Mais il n'est, comme on dit, pire eau que l'eau qui dort,
Et vous menez sous chape un train que je hais fort.

(MOLIÈRE. *Tartuffe*, I. 4.)

Mais c'est une eau qui dort dont il faut se garder.

(REGNARD. *Le distrait*, I. 4.)

C'esteul on pâhûle valet, mâye à l'tavienne ni à l'wih'nâhe ; mais l'keûte aiwe
est pé qui l'cisse qui court.

(G. MAGNÉE. *Baltri*, 1865.)

VARIANTE. Mëfiyîz-v' dè l'keûte aiwe.

VERVIERS. Nu v'livrez nin à l'émeûte
Mesfiyîz-v' du l'aiwe trop keûte.

(J.-S. RENIER. *Spots rimés*, 1871.)

VAR. ST-HUBERT. C'est l'aiwe qui douame qui nêye.

MARCHE. Ni v'fiyîz nin à l'aiwe qui keûte.

VAR. STAVELOT. C'est l'aiwe keûte qui nôye.

NAMUR. Aiwe qui doat n'ronfelle nin.

JODOIGNE. Les kwayès aiwe sont todeu les pe dangereuse.

CHARLEROI. D'in galant trop timide, m'fie, m'fiêt vous dins l'monde,
Enne aiwe dormante est sovint l'pus profonde.

(L. BERNUS. *Li ru diêt l'richot*, Faufe, 1873.)

BASSE-ALLEMAGNE. — Stille Wasser sind tief.

1061. I n' lî rapoite nin d' l'aiwe.

LITT. Il ne lui rapporte pas de l'eau

Il ne lui est pas comparable ; il lui est fort inférieur en
mérite. (ACAD.)

Pr. fr. — Il n'est pas digne de délier les cordons de ses sou-
liers.

Cf. l'Evangile de saint Mathieu, III, 11.

Pr. all. Er bringt ihn das Wasser nicht.

BASSE-ALLEMAGNE. Er ist nicht werth ihm die Schuh-
riemen zu lösen — das Wasser zu reichen.

1062. Pèhî ès l' màcite aiwe.

LITT. Pêcher dans l'eau sale.

Se prévaloir du désordre des affaires publiques ou parti-
culières pour en tirer son profit, son avantage. (ACAD.) — Faire

tourner à son profit ce qui nuit aux autres. — Profiter du mauvais état d'une famille.

Pr. fr. — Pêcher en eau trouble.

Pêcher en eau trouble
Est gain triple ou double.

(GARR. MEURIER. *Trésor des sentences*. 1568.)

MONS. Mais qu'd'aucun broyon (surtout des cul-tout-nu d'étranger) voudrions bé nos faire estropier pou avoir enne révolution, et pêcher à l'ieu trouble, comme on dit.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons*. 1859.)

BASSE-ALLEMAGNE. — Im trüben fischen.

1063. I n'y a nolle aîwe si mahèye qui n' finihe pa s' raclèri.

LITT. Il n'y a pas d'eau si brouillée qui ne finisse par devenir claire.

Avec le temps on démêle l'écheveau le plus embrouillé. — Nos ressentiments les plus vifs finissent par se calmer.

Cf. Le temps est un grand maître, il règle bien des choses.

(CORNEILLE. *Sertorius*. Act. II, sc. 4.)

VERVIERS. Nu désespèrez d' nolle brihe,
Tote aîwe troublèye s'acclérihe.

(J.-S. RENIER. *Spots rimés*. 1874.)

NAMUR. I n'y a pont d'aîwe si brouyie qui n' finiche pa s' raclèri.

1064. I s'a lèyi cori l'aîwe ès l' boke.

LITT. Il s'est laissé courir (couler) l'eau dans la bouche.
Se dit de celui qui laisse échapper l'occasion.

1065. Noyî inte deux aîwe.

LITT. Nager entre deux eaux.

Se dit d'une personne qui, entre deux factions, entre deux partis, se conduit de manière à les ménager l'un et l'autre. (ACAD.) — Tergiverser, biaiser, parler ou se comporter d'une manière équivoque.

Cf. Regarder de quel côté le vent vient. — Ménager la chèvre et le chou. — Se faire passer pour un caméléon.

Pr. fr. — Nager entre deux eaux.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

Cité par FORIR. *Dict.*

HENRI.

..... hoûtez bin, v' n'avez toirt nouk des deux.

CRESPIN.

Ah ! v' noyiz inte deux aîwe !

TATENNE.

Po 'nnès dire ine pareye,
Vos avez, jè l' wag'reus, pinsé co pus d'ine fèye.
(REMOUCHAMPS. *Li sav'tt.* Act. 1, sc. 3. 1858.)

Inte deux aîwe, foirt po bin noyi,
Très bai mayeté so l' politique,
Tinant bon po Garibaldi,
Ou po l' pape... à serlon l' pratique.

(M. THIRY. *On coirbd franc ligeois.* 1866.)

NAMUR.

I bagne inte deux aîwe.

1066. Il a todeu l'aîwe à l' bouche, comme on via
qu'a des vier. (JODOIGNE.)

LITT. Il a toujours l'eau à la bouche, comme un veau qui a
des vers.

Se dit d'une personne gourmande, ou qui convoite ce que
les autres mangent ou possèdent en fortune, ou affection.

1067. Li pus clére aîwe si trouëbelle on joû.

LITT. La plus claire eau se trouble un jour.

Il ne faut pas compter sur une prospérité constante.

VARIANTE. I n'y a nolle si clére aîwe qui n' si brouye.

VERVIERS.

I n'a nolle si clére onde,
Qui n' paûye todi s' troubler ;
Lu pus bai cir dè monde.
Piette quéque feye su claurté.

(H.-J. RAXHON. *A m' camarade Chapelier.* 1888.)

MARCHE.

Gn'a si bai ri qui n' si trouëbelle.

JODOIGNE.

N'a se belle aîwe que n' se trouëbelle.

PICARDIE.

Gn'i o pas d'ieu si belle,
Qu'au esse trouëbelle.

(CORBLET. *Glossaire.* 1851.)

SAINT-QUENTIN. I n'y a pau d' si belle yau qu'a né s' trouëb' se.

(GOSSEU. *Lettres picardes.* 1841.)

1068. Fer v'ni l'aîwe à l' boke.

LITT. Faire venir l'eau à la bouche.

Se dit d'une chose agréable au goût et dont l'idée excite
l'appétit quand on en parle, ou qu'on en entend parler. Se dit
aussi figurément de tout ce qui peut exciter les désirs. (ACAD.)

Pr. fr. — L'eau vient à la bouche.

Cela fait venir l'eau à la bouche.

L'aîwe ll coréve ès l' boke d'avance,
Tot songeant qu'i herreut ès s' panse
Cisse bonne châr.....

(Fr. BAILLEUX. *Li r'nâ et l' cigogne.* Fàve. 1851.)

Et mi, j'ode ine chev'nêye
Qui l'aîwe à l'boke fait v'ni.

(THIRY. *Li r'tour à Lige*. 1838.)

Vos avez là 'ne dorêye qu'est bin appêtihâve,
On âreut l'aîwe à l'boke rin qu'dè l'louki so l'fâve.

(AL. PECLERS. *Li consêye dè l'matante*. Sc. 9. 1877.)

MARCHE. Portant vos jurîz tos p'tits saint,
D'one bontet à fet v'ni des aîwe à l'boke.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

NAMUR. L'aîwe vineuve à l'bouche di noste ardinois à tél point qu'i d'mande
a l'femme one portion di s' fricassée.

(*On grand nez*. Marmite 1884.)

CHARLEROI.

M. DIAFOIREUX.

Eh bin, no mesti, d'lez les tiesse à coronne, n'est né à mette l'euwe à l'gueñye
d'enne saqui.

(L. BERNUS. *L' malade Saint-Thibau*, II, sc. 6. 1876.)

MONS. Rié qué d' pincher au gambon, j'ai déjà l'ieu qui viet à m' bouche.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons*. 1853.)

TOURNAI. On verra des gîns dévotieu s'approcher l'ieu à l'bouque d'la Sainte Table.
(*Etreennes tournaisiennes*. Calendrier. 1884.)

METZ. L'awe m'en vient et let boche et v'let çou qu' j'en era.

(A. BRONDEX. *Chan-Meurlin*, poème patois-messin. 1785.)

1069. Tini l'pêche ès l'aîwe.

LITT. Tenir le bec dans l'eau.

Laisser toujours dans l'attente de quelque chose qu'on fait
espérer; tenir dans l'incertitude en ne donnant pas de réponse
positive. (ACAD.)

Pr. fr. — Tenir quelqu'un le bec dans l'eau.

Cité par FORIR. *Dict.*

NAMUR. Vos m'tinoz l'pêche dins l'aîwe.

MONS. C'est clair ça, mais ça m'imbiète dé rester toudi ainsi l'bec dins l'ieu.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons*. 1864.)

ST-QUENTIN.

J'vous tiens vo bec dains yau.

1070. L'aîwe vint todi r'quoiri ses ohaî.

LITT. L'eau vient toujours rechercher ses os.

Les os de l'eau sont les glaçons. La rivière, déposant ses
glaçons sur les rives, vient, par suite d'une crue d'eau, les
enlever. — Reprendre ce qu'on a prêté ou donné.

Cité par FORIR. *Dict.*

NAMUR.

Li Mûse rivalret quoirer ses oucha.

1071. On n'tape mâye ine pîre ès l'aîwe qu'elle ni
r'vinse à joû.

LITT. On ne jette jamais une pierre dans l'eau qu'elle ne
revienne au jour.

Ce qu'on croit le plus caché finit par se connaître. — Il n'y a pas de secret pour le temps.

Di foice qu'on n'tape mâye ine pire es l'aiwe qu'elle ni r'vinse à joû, l'affaire dè saïweû fout l'fond'mint qui ses enn'mi astoki leus accusêge dissus.

(G. MAGNÉE. *Li houlotte*. 1871.)

TALBOT.

I gn'a, gendarme, i gn'a qu'avou li spot j'poux dire :
« Qu'on n'jette nolle pire es l'aiwe sins qu'elle ni r'vinse à joû, »
Qui l'moude, si bin qu'on l'peache, timpe ou târd est k'nohou.

(TH. COLLETTE. *Ine vingince*. III, sc. 9. 1878.)

Vau. JOBOIGNE. Tapez one pire au fond d'on pusse, vairet todeu on joû qu'on îret à stoc.

1072. C'est-st-ine gotte d'aiwe ès Moûse.

LITT. C'est une goutte d'eau dans la Meuse.

Porter des choses en un lieu où il y en a déjà une grande abondance (ACAD.) — Faire une dépense inaperçue.

Pr. fr. — Porter de l'eau à la mer.

C'est une goutte d'eau dans la mer.

Porter de l'eau dans la rivière.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

Poirter d'l'aiwe ès Moûse. — C'est-st-ine gotte d'aiwe ès l' mer.

(FORIR. *Dictionnaire*. 1860.)

VARIANTE. Non ciette, vous n'avez pas tapé d'l'aiwe ès Moûse, auquel que j'espère que vous la frez deriver.

(F. L. P. *Pot-pourri so les fiesse di julette*. 1842.)

VARIANTE.

Conseil, eximpe on còp d'baston,
Ottant d' pierdou ; à l'primire occasion,
Comme s'on avent rechi ès Moûse,
I roûvèye tot et i r'prind s' coûse.

(BAILLEUX. *Li cate cingèye à feumme*, Fève. 1851.)

VARIANTE.

TONTON.

N'y a nou méd'cin por lu, il est-st-au bout di s'coûse,
Fer des d'pense por lu, c'est taper d'l'aiwe es Moûse.

(TH. COLLETTE. *Qui freûs-je si mi homme moréve ?* II, sc. 9. 1882.)

VAR. MALMEDY.

C'est-st-one rêchotte s'on grand feu.

ST-QUENTIN.

Cha s'toi bailler d'yeu à Privière.

(GOSSEU. *Lettres picardes*. 1641.)

BASSE-ALLEMAGNE. — Ein Tropfen im Meere.

1073. Mette di l'aiwe ès s'vin.

LITT. Mettre de l'eau dans son vin.

Modérer ses transports, laisser tomber sa colère, baisser ses prétentions.

Pr. fr. — Mettre de l'eau dans son vin.

(ORDIN. *Curiositez françoises*. 1610.)

Cité par FORIR. *Dict.*

Tot doux, li dit-st-i, jan, doue'mint,
Mettez on pau d'aiwe ès vosse vin,
Qu'est-ce qui v's a fait on cœur si deûr ?

(J.-J. RANSON. *Li Hinriade travestêye*. Ch. VI. 1780.)

MARCHE.

Mets d'l'aiwe es t'vin, ma foi qui j'jeûre,
Et waite do n'nos nîn batte si deûre.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

FRAMERIES. Pouqué fei tant d'conte, eie mette tant d'discretion eie tant d'iau in vo vin audjerdue ?

(BOSQUETIA. *Tambour battant*. Gazette, 1883, n° 26.)

ST-QUENTIN.

I a mais d'y eu deîn sein vin.

(GOSSEU. *Lettres picardes*. 1841.)

1074. D'aiwe vint, d'aiwe riva.

LITT. Par eau vient, par eau s'en va.

Flux et reflux.

Pr. fr. — Bien mal acquis ne profite jamais.

Ce qui vient de la flûte s'en retourne au tambour.

Cité par FORIR. *Dict.*

JACQUEMIN.

Mais çou qu'on pout dire di çoula,
C'est qu' c'est d'aiwe rivint, d'aiwe riva.
Inc vindresse à mahî s'lessai,
Aveut wâgni on noû chapai ;
On vint soûlele, adiet l'profit,
L'aiwe l'aveut d'né, l'aiwe el riprit.

(DE VIVARIO. *Li fiesse di Hoûte-si-plout*. II, sc. 3. 1737.)

On a des haut, on a des bas,
C'est l'aiwe qui r'vint, c'est l'aiwe qui r'va.

(AUG. HOCK. *Les deux tâvlat*. 1861.)

VERVIERS.

Vosse fortune ès l'horotte, brave cumére, ennès va,
Mais n'fêz nin tant des simagrawe,
Çou qui d'l'aiwe vint, ès l'aiwe riva.

(N. POULET. *On p'tit mâlheûr*. Fauve. 1872.)

MARCHE et NAMUR. C'qui vint d'rif ès vas d'raf.

MONS.

D'abord ertenz bé qué tout c' qui viêt d'rif, s'en va d'raf.

(MOUTRIEUX. *Des nouricawx conte dé quié*. 1850.)

ROUCH.

C'qui vient d'rie s'en va d'rac.

(HÉCART. *Dict.*)

1075. N' nin trover d' l'aiwe ès Mousse.

LITT. Ne pas trouver de l'eau dans la Meuse.

Se dit d'un homme qui ne s'avise pas des choses les plus simples ou d'un homme mal habile qui ne sait pas trouver les choses les plus communes. (LITTRÉ.)

Pr. fr. — Si on l'envoyait à la rivière, il n'y trouverait point d'eau

Il ne saurait trouver d'eau dans la rivière

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

VAR. MALMEDY. I n'trouv'rent nin one mouyi pire o l'aiwe.

1076. A pus grand feu l'aiwe.

LITT. Au plus grand feu l'eau

Il faut courir au plus pressé, secourir le plus nécessaire, se préserver du plus grand dommage.

Cité par FORIR. *Dict.*

1077. I n' vât nin l'aiwe qu'i beut.

LITT. Il ne vaut pas l'eau qu'il boit.

Se dit d'un homme qui ne vaut guère, et principalement d'un valet qui manque d'intelligence et d'activité. (ACAD.)

Pr. fr. — Il ne vaut pas l'eau qu'il boit.

VAR. JALHAY.

LI FEUMME.

Ti n'gagne nin l'aiwe qui li beus.

(XHOFFER. *Les deux soroche*. II, sc. 3. 1862.)

BASSE-ALLEMAGNE. — Er ist das Wasser, welches er trinkt nicht werth.

1078. On n'a nin todi l'aiwe comme on l'vorent beûre.

LITT. On n'a pas toujours l'eau comme on voudrait la boire.

Les choses ne se présentent pas toujours d'après nos désirs.

1079. Fer comme Gôvi (Gribouille) qui moussive ès l'aiwe po l'plaive.

LITT. Faire comme Gôvi (Gribouille) qui entrait dans l'eau pour éviter la pluie.

Pour éviter un inconvénient, se jeter dans un inconvénient encore plus grand. (ACAD.)

Pr. fr. — Se cacher dans l'eau de peur de la pluie.

Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.

(BOILEAU. *Art poët.*)

VARIANTE.

Si sâver ès l'aiwe po l'plaive.

On dit aussi à Liège : I r'sôme a Gribouille, qui s' sâvêve ès l'aiwe po l'plaive, ou Gôvi, ou Mon.

A Namur et à Mons, on ne cite que *Gribouille*.

Cf. Le charmant conte de George Sand : *Histoire de Gribouille*.

Des aute hoûter l' gazette,
Tot râyant des grands oûye.
I sont bons interprète
Et malin comme Gribouye.

(JEHN. *Chanson patriotique*. 1814. Recueil. Body.)

Ciste eximpe poret siervi
A ci qui po rin endève
Po n'nin fer tot comme Gôvi
Qui moussive ès l'aiwe po l'plaive.

(BAILLEUX. *Li vèye femme et ses deux fèye*. Fàve. 1856.)

BÉBETTE.

..... Cloyéz vosse jaive,

V's estez co pus sot qu'Mon, qu'moussive ès l'aiwe po l'plaive.

(Ed. REMOUCHAMPS. *Les amour d'à Gêrà*, II, sc. 15. 1875.)

JALHAY. Mais dosmitin, v'pourriz fer comme Gribouye
Dàrer ès l'aiwe on jou qwand i ploûret.

(XHOFFER. *Les deux soroche*, II, sc. 15. 1862.)

MARCHE. On sint todi bin d'ou qu'vint l'plaive,
Gribouye a sti s'taper ès l'aiwe.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

NAMUR. Ritnoz-bin c'qui j'vos dis, douvioz todi bin l'oûye,
Po les jônès bauchelle qui rie-nu après vos,
Ca, si vos les choûtez, vos r'chonn'roz à Gribouye
Qui mousse ès l'aiwe po l'pleûve, po l's attraper tortos.

(J. METTEN. *Aurmonaque de l'Marmite*. 1886.)

MONS. Enne faites nié comme Gribouille qui s'est j'té à l'ieau peur d'êtte cru.

(MOUTRIEUX. *Des nouveaux conte de quî*. 1850.)

MONS. On poudroit l'mette remplaçant à Jean l'malin, c'tin gas comme Gribouille
qui s'fout à l'ieau peur d'êtte cru.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons*. 1850.)

TOURNAI. S'foutte à l'ieau peur de l'pleûve.

ST-QUENTIN. Malins comme Griboule, i s' much'tent dein yeu d'peur del' pleuve.

PICARDIE. Malin comme Gribouille,
qui s'muche din l'ien de peur qui s'mouille.

(CORBLET. *Glossaire*. 1851.)

1080. On li frent batte l'aiwe.

LITT. On lui ferait battre l'eau.

On lui ferait faire tout ce qu'on voudrait.

Allusion aux corvées des serfs du moyen âge, qui devaient
battre les étangs des châteaux pour faire partir les grenouilles.

Battre l'eau.

(OUDIN. *Curiositez françoises*, 1640.)

HENRI.

C'est todi l' vi Crespin, c'est todi lu, ma foi,
On li freut bin batte l'aiwe po on henn'tai d'pèket.

(ED. REMOUCHAMPS. *Li sar'ti*. Sc. 4. 1858.)

VARIANTE.

PIERRE.

Linà Porai, cila, mi ji li freut batte Mouëse,
Mais les feunme sont si drole, qui l' meune n'el pout sinti.

(AL. PECLERS. *Li baptême et l'ètèrr'mint*. 1877.)

VARIANTE.

MENCHEUR.

Qwand ji rintrève d'avu fait 'ne coûse,
Si ji t' dimandève quéque saquoi,
Po l' quoiri l'âreut batton Mouëse.
Wisse sont les cisse qui t' raviset ?

(BRAHY. *A qui l'fête ?* Sc. 4^{re}. 1882.)

JALHAY.

GARITTE.

C'est-st-on bé brave homme, qui v' pout d'ner des bons consèye, su li freut-on
batte l'aiwe.

(XHOFFER. *Les deux soroche*. II, sc. 13. 1862.)

NAMUR.

Il a battu l'aiwe.

MONS.

Avé d' l'adresse,
Et nié trop d' presse,
I finira pou ti pa batte ès l'ieau.

(J.-B. DESCAMPS. *Ercette pou fêre ein bieu mannache*. Ch. 1852.)

1081. Esse prusti à l' freûde aiwe.

LITT. Être pétri à l'eau froide.

Se dit d'un homme pusillanime, sans vigueur, sans énergie.

Pr. fr. — Il est pétry d'eau froide.

(OUDIX. *Curiositéz françoises*. 1610.)

Cité par FORIR. *Dict.*

Tot-en-avète (cependant) di vèye qui c'esteut l' pus chàvi, l' pus halerosse, li pus
prusti à l' freude aiwe, qu'avent fait à lu tot seu, on còp qu'zel tos essonle n'avit
polou fer.

(G. MAGNÉE. *Li cren'quini de prince abbé de Stév'leu*. 1867.)

1082. N'avu nin pus faim qui l'aiwe n'a seu.

LITT. N'avoir pas plus faim que l'eau n'a soif.

Être rassasié, complètement repu.

NAMUR.

MARIE.

Oh ! mi ji n'a nin pus foaim qui Mouëse n'a soif.

(BERTHALOR. *Cwangi et mèd'cin*. Sc. 9. 1889.)

1083. Diner des còp d' sàbe ès l'aiwe.

LITT. Donner des coups de sabre dans l'eau.

Se donner beaucoup de peine, sans espoir raisonnable de
succès. (ACAD.)

Pr. fr. — Battre l'eau avec un bâton ; — donner un coup d'épée dans l'eau.

Cité par FORIR. *Dict.*

Côp d'sâbe ès l'aiwe, mi diret-on,
Mais malgré qui j' rik'nohe mi toirt,
Côp so côp ji fret des chanson.

(LOUIS BUCHE. Chanson. 1860.)

MENCHEUR.

Pely prétind qu'i réussih'ret, j'el sohaite, mais j'a sogne qui s'diérain côp d'sâbe ni seûye on rôp d' sâbe ès l'aiwe.

(BRAHY. *A qui l' fête ?* Sc. 14. 1882.)

VERVIERS.

Momus est-st-ine longue laiwe,
Qui dit l' vraie en riant,
Mais c'est tos côp d'èpèye ès l'aiwe.
Et, comme on dit, laver l' morian.

(XHOEFFR. *Épigrammes*. 1860.)

NAMUR.

Il a battu l'aiwe avou on baston.

Pr. provençal. Es coumo se bastiots l'aigo am un bastou.

(*Revue des langues romanes*. 1881.)

1084. Fer v'ni l'aiwe so l' molin.

LITT. Faire venir l'eau sur le moulin.

Procurer à soi et aux siens des avantages, de l'utilité, de l'argent, etc., par son industrie, par son adresse. (ACAD.)

Pr. fr. — Faire venir l'eau au moulin. — Tirer l'eau à son moulin.

(OUDIN. *Curiositez françaises*. 1640.)

Il rentre dans sa gloire
Quand l'eau vient au moulin.

(ARMAND GOUFFÉ. *Éloge de l'eau*.)

Cité par FORIR. *Dict.*

JACQU' MIN.

Divins c' monde cial, on m' pout bin creûre,
I gn'a pus d'ine opérateur
Et pus d'on moûni qui sèt bin,
Comme on fait v'ni l'aiwe so l' molin.

(DE VIVARIO. *Li fiesse di Hoûte-s'i-plout*. II, sc. 3. 1757.)

I spéculèt so tot,
Jusqu'à frauder les dreut de l' vèye.
'L ont tos les moyin
Po fer riv'ni l'aiwe so l' molin.

(DEHIN. *Li mâle bîre*. Chanson. 1856.)

J'ennès k'nohe passâv'mint, mais nouk ni s'ennès vante,
Qui louket tot à pus leu femme po des siervante ;
Qui sont à leu plaisir, so l' tîmps, qu'elles sont sins rin,
Et qu' vort co qu'elles frit riv'ni l'aiwe so l' molin.

(THIERY. *Une copenne so l' mariège*. 1858.)

VERVIERS. Prindez 'ne feumme aimauve et ginteye
Et l'aiwe vinret so vosse molin.

JALHAY. GARITTE.

C'est-st-one homme bin aglint, qui tint bin les coron essonle qui sèt fer v'ni
l'aiwe so l'molin.

(XHOFFER. *Les deux soroche*. I. sc. 12. 1861.)

VAR. STAVELOT. On tire todi do feu d'vès s'tortai.

NAMUR. Nos àrans one saïwe,
Li chicane sins fin,
Qui nos amoeine l'aiwe
Dissus nosse molin.

(WÉROTTE. *Caressans l'botège, fiesse di Saint Yres*. Ch. 1834.)

MONS. Mais croiriez bé, sans critiquer les intention de ceux qu'arrangent-té tout
pou faire v'nir l'iau au moulin.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons* 1848.)

1085. Les p'titès corotte fet les grandès aiwe.

LITT. Les petites rigoles font les grandes eaux.

Plusieurs petites sommes réunies en font une grande.

(ACAD.) — Il ne faut pas dédaigner les petits profits.

Pr. fr. — Les petits ruisseaux font les grandes rivières.

Cité par FORIR. *Dict.*

VARIANTE. Les p'tits potai fet les grandès corotte.

VAR. NAMUR. Donnans, selon nosse bouïse,
Des franc ou bin des sou ;
Les p'tits ri faie-nu Mouïse.
Qu'on donne tortos c'qu'on pout.

(X.-B. *Nomeûr po tot*. Ch. 1890.)

JODOIGNE. Les p'teus ren faienet les grandès rivière.

VAR. TOWNAL. Avec les p'titès fleur on fait un hieau-z-et greos bouquet.

1086. I s' raviset comme deux gotte d'aiwe.

LITT. Ils se ressemblent comme deux gouttes d'eau.

Se ressembler parfaitement. (ACAD.)

Pr. fr. — Ils se ressemb'ent comme deux gouttes d'eau.

(Le Père JEAN-MARIE. *Le divertissement des sages*. 1665.)

Non tam ovum ove simile.

(LEJEUNE. *Prov. famil.* 1744.)

Mais il me ressemble comme deux gouttes d'eau.

(MOLIÈRE. *Le malade imaginaire*. Act. III, sc. 10.)

Les deux frè s'raviset comme deux gotte d'aiwe.

(FORIR. *Dict.*)

Ci seret s'père tot chi,

Deux gotte d'aiwe, dai, vraimint : si p'tite nareme bechowé,
Et ses p'tits ch'vet crolé, c'est s'frimousse tote pondowe.

(THIRY. *On voye a coute coûr*. 1859.)

M^{me} BERTHON.

Vos v'raivisez comme deux gotte d'aiwe, vos estez deux oûhai de l'même coleûr.
(BRAHY. *A qui l'fdte ?* Sc. 2. 1882.)

VARIANTE. I môurt infin, lait on p'tit fi
Li r'sonnant comme deux coron d'fi.
(HANSON. *Li Lusiade ès vers ligeois*. Ch. III. 1783.)

CHARLEROI. TOINETTE.
Je né l'connet né, mi, seul'mint i m'erchenne comme deux goutte d'euwe.
(L. BERNUS. *L'malade St-Thibau*. III, sc. 8. 1887.)

DOUAL. Et y z'ont vu tertous ch'portrait qu'il est d'eune ersemblance comme deux gouttes d'iau.

(DE CHRISTÉ. *Souv'nirs d'un homme d'Douai*. 1861.)

METZ. Jy su peint tot deume long, evien in freuglion d'foche,
Jeu r'same comme deu gottes d'aie, dit-on in moi nou d'oche.
(FLIPPE MITONNO. *Comédie*. 1848.)

BASSE-ALLEMAGNE. — Sich gleichen wie zwei Tropfen einander.

1087. Attraper eine rincée sans iéau. (TOURNAI.)

LITT. Attraper une rincée (volée de coups) sans eau.
Battre quelqu'un d'importance, lui donner une pile.

Fous l'camp et pus vite que cha, ou bin te vas attraper eine rincée sans iéau.
(LEROY. *Bic di fier*, traduction du *Bleu biche* de SIMON. Sc. 16. 1888.)

VAR. NIVELLES. Attraper 'ne fameuse rapasse.

1088. En sèyant d' prinde on pèchon, il a chèyu ès l'aiwe. (NAMUR.)

LITT. En essayant de prendre un poisson, il est tombé dans l'eau.

Sa maladresse lui a causé un désagrément qui n'a pas compensé le plaisir qu'il espérait avoir.

1089. I pass'ret bin d'l'aiwe d'so l' Pont-d's-Ache.

LITT. Il passera bien de l'eau sous le Pont-des-Arches
Se dit en parlant d'une chose qu'on croit ne devoir pas arriver si tôt. (ACAD.)

Pr fr. — Il passera bien de l'eau sous les ponts entre ci et là, ou d'ici à ce temps-là.

Ce proverbe a été localisé à Liège.

Cité par FORIR. *Dict.*

C'est bon, mais d'vant qu'ji n'sèye comme vos, on tape à lège,
Il âret bin passé di l'aiwe disô l' Pont-d's-Ache.

(THURY. *Ine cope di grandiveux*. 1859.)

I n'passa nin baicôp d'aiwe d'so l' Pont-d's-Ache mà qu' Baltri ni kimingahe à s'hagni les deugt di s'avu elâhi à ciste homme là.

(G. MAGNÉE. *Baitri*. 1865.)

TONETTE.

Màrtai m'a dit qu' l'annèye passèye, il esteut ovri comme lu.

SERVAS.

Awet, mais dispòye, il a bin passé d' l'aîwe d'so l' Pont-d's-Ache.

(BRAHY. *Li bouquet*. II, sc. 2. 1878.)

VAR. MONS. Donc qué Fifine attind toudi s' liêfe de l' chasse de Jean, et il est fort probabe qu'il ara co bé d' l'ieau qu'ara passé au moulin avant qu'elle l'eusse.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons*. 1879.)

TOURNAI. Vous m'avez tout l'air d'ein capon,
D'ein d' ceux-là qui nous infile.
Apperdez qué j' su-t-ine brave fille,
Avant qu'un d' ces yeux m'intortille
I pass'ra bin d' l'ieau sous l' pont.

(*Chanson tournaïsiennne*. 1858.)

LILLE. N'y a troz an qu' j'ai quitté l' paroisse,
Et d' pis ch' temps-là, je l' dis tout d' bôn,
I s'a passé bien d' l'ieau d'zous l' pont.

(DESROUSSEAUX. *Chansons lilloises*. 1854.)

BASSE-ALLEMAGNE — Bis dahin kann noch viel Wasser ablaufen.

1090. Fer dè l' clére aîwe.

LITT. Faire de l'eau claire.

S'occuper sans succès de quelque affaire, y perdre son temps et sa peine. — Résultat illusoire. (LITTRÉ.)

« Le malin Furetière donnait pour devise à l'Académie française un iris causé par les rayons du soleil qui lui étaient opposés, avec ce quatrain :

« Pendant que le soleil m'éclaire,
Je parais de grande valeur ;
Mais ma plus brillante couleur
Ne fait que de l'eau toute claire. »

(QUITARD. *Dict.*, p. 329.)

Pr. fr. — Il ne fera que de l'eau toute claire.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

Vos v' kimahiz, vos n'y frez qui d' l'aîwe clére.

ÉCHAUFFER.

1091 N' pont s'ècauffer pus qu'ein poriginelle de béos.

(TOURNAI.)

LITT. Ne pas s'échauffer plus qu'un polichinelle de bois.

Rester calme, indifférent, même en présence d'événements graves.

TOURNAI. Vous savez bin, li dit l' péysan qui n' s'ècaufféot pont puke qu'ein poriginelle de béos, que ch'est l' prix convenu.

(*Étrennes tournaïsiennes*. 1881.)

ÉCHELLE.

1092. L' ci qui tint l'hâle fait ottant qui l' ci qui happe.

LITT. Celui qui tient l'échelle fait autant que celui qui dérobe. Le recéleur, le complice, n'est pas moins coupable que le voleur. (ACAD.)

Pr. fr. — Autant pèche celui qui tient le sac que celui qui met dedans. (Axiôme converti en loi par notre Code pénal.)

1093. Il a stî tam'gî avou one chaule. (NAMUR.)

LITT. Il a été tamisé avec une échelle

Examiner légèrement, avec peu de soin. (ACAD.)

Cet objet a été fait très grossièrement, n'a pas été épluché.

Pr. fr. — Il a passé au gros sas.

Car il est homme que je pense

A passer la chose au gros sas.

(LAFONTAINE. *Nicaise*.)

MONS. L' camarade Hubert a passé au gros tamis et il a ieu s' diplôme dé médecin.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons*. 1862.)

1094. I fât sèchî l' hâle.

LITT. Il faut tirer l'échelle.

Se dit d'un homme qui a si bien fait en quelque chose, que personne ne peut faire mieux. (ACAD.)

Pr. fr. — Après lui, il faut tirer l'échelle. — Tirer l'échelle après soi.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

On poret bin sèchî so l' còp l' hâle après vos,

Et n' nin piède vosse simince po qu'on 'nnès r'sème èco.

(THIERY. *Ine copeenne so l' mariège*. 1858.)

VARIANTE.

Après lu, n'y a pus nouk.

(FORIR. *Dict*. 1861.)

MARCHE.

On pout, après ti, tirer l' chaule.

NAMUR.

Après vos, on pout tirer l' chaule.

JODOIGNE. Apres le, on teurre les chaule, on ajoute : Les sena sont plein.

NIVELLES. Quand l' bon Phluppe a dit s' mot, on doit tirer l'esquie,

Et l' cin qui caus'rait co, c'est-st-ine spreuwe qui babie.

(M. RENARD. *Les avent. de Jean d' Nivelles*. Ch. II, 3^e éd. 1890.)

MONS. Mais, si i fait des bêtise pus forte qué lés ante, quand i s'in mêle ; quand i s' met à faire dés grandés chose, ah ! ça, i faut tirer l'échelle après li, ça.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons*. 1856.)

FRAMERIES. Apres c' tell'eile, i m' chène qu'on peut tirer l'esquève.

(BOSQUETIA. *Tambour battant*. Gazette. 1885, n^o 40.)

TOURNAL. Mé, pour mi, après l' coulonnerie on peut tirer l'étielle.

(LEROY. *Biec di fier*. Traduction du *Bleu-Bithe* de H. SIMON. Sc. 13. 1888.)

VAR. JOURNAL. Après ti, on peut tirer l' corte.

LILLE. Mes amis, ovrez l'orelle !
J' vas dir' du nouviau :
On porra tirer l'quelle.
Après min morciau.

(DESROUSSEAUX. *Chansons lilloises*. 1834.)

Il faut tirer l'échelle apres ceti-la.

(MOLIÈRE *Le médecin malgré lui*. Act. II, se. 1^{re}.)

PICARDIE. Apres e's armanos là, on pu tirer l'ekielle.

(*Astrologue Picard*. 1845. CORBLET. *Gloss*. 1851.)

ÉCHEVEAU.

1095. C'est-st-ine kimèlêye hâsplêye.

LITT. C'est un écheveau de fil embrouillé.

C'est une affaire embrouillée.

Une bagarre commence par être *kimèlêye hâsplêye* et finit par être une *trûlêye*.

Cité par FORIR. *Dict*.

Et si l'hâsplêye esteut k'mèlêye,
Vos les veûriz co les prumi.

(THIERY. *Li péron* Chanson, 1859.)

I v' racontet on pot pourri
Qu' c'est-st-ine vraie hâsplêye kimèlêye.

(G. DELARGE. *Les plaisir di noste heurêye*. 1869.)

JODOIGNE. C'est-st-on échet bé comélé.

ÉCOLE.

1096. Il a stî à schole quand l' maisse esteut au
champ avou s' pourcia. (JODOIGNE.)

LITT. Il a été à l'école quand l'instituteur était au champ avec
son cochon.

Il n'a jamais rien appris.

VAR. NAMUR. Is ont volu mostrer qu'is avainne sîti ès schole quand les maisse
allainne mèch'ner, mais on les a ieu vite rimettu à leu place.

(*La Marmite*, gazette 1889, n° 35.)

ÉCORCHER.

1097. Qwand on d'hâsse ine homme, on n'a qui
s' paî.

LITT. Quand on écorche un homme, on n'a que sa peau.

La rigueur du créancier peut rendre impossible le paiement
de sa créance.

ÉCOUTE.

1098. I n'a nî pus d'ascoute qu'in jône de chô.
(NIVELLES.)

LITT. Il n'a pas plus d'écoute qu'un jeune chien.

Il est inattentif à ce qui se dit ; il ne répond pas aux questions qu'on lui fait.

ÉCOUTER.

1099. Qui cause sème, qui choûte mècheonne.
(NAMUR.)

LITT. Celui qui cause, sème, celui qui écoute moissonne.

Il y a plus d'avantages, de profits à écouter qu'à parler.

ÉCRIVAIN.

1100. On scrieu vat à diale tot dreut.

LITT. Un écrivain va au diable tout droit.

Le peuple oppose à l'artisan, d'une manière générale, l'homme de plume, le commis, l'employé de bureau aussi bien que le lettré. — Le *scrieu* (l'écrivain) est à la fois l'objet d'un certain respect et d'une grande défiance. Il semble que son savoir soit incompatible avec la franchise et la droiture : de là le proverbe.

I n'fât nin l'mette à scrieu,
Paç' qu'ireut à diale tot dreut,
Mais i fât l'mette à hayeteû,
Qui wagne qwinze patâr so l'teut,
Tot hâcotant,
Tot cablangant,
Droume à droume à qui l'pouna,
Droume à droume à qui l'cova !

(Chanson populaire.)

Ine bande di gueux
C'est les serieux.

(Chanson populaire.)

ÉCU.

1101. Qwand t'as ine coronne, wåde lu.

LITT. Quand tu as un écu, garde-le.

Il faut éviter les dépenses inutiles.

ÉCUELLE.

1102. Saufe la graisse, el feu est au quèwé.

(MONS.)

LITT. Sauvez la graisse, le feu est à l'écuelle.

Employez les grands moyens, le temps presse.

MONS. On dit queinque fois : saufe la graisse el feu est au qu'wé, mais c'est pour faire intrager queunqu'un qu'est rond comme in solet ou comme in essuie-main pindu.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons.* 1850.)

1103. Vèyi clér ès s' hielle.

LITT. Voir clair dans son écuelle.

Avoir ses affaires en mauvais état.

Li monde ridohe di gins qui leu sottè gloire trôubelle,
Si bin qu'i fesse, on vent qui c'est ji voux, ji n' poux,
Et tot volant pêter pus haut qu' leu cou.
I vèyet vite clér ès leu hielle.

(BAILLEUX. *Li raine qui vout s' fêr ossi grosse qui l' torat.* Fève. 1851.)

Mais vola qu'à bout d' six meus d' tîmps
Li pauve sot vèya clér ès s' hielle,
Il aveut magnî s' Saint Crespin,
Li jeu n' valêve nin les chandelle.

(H. FORIR. *Chanson.* 1856.)

DURAND.

El, si ji v' veus mâ r'çure, ji li fret ine quarelle,
El i fâret qu'elle bague... Elle veuret clér ès s' hielle.
Qwand elle ni m'âret pus.

(DELCHÉF. *Les deux nèveu.x.* II, sc. 17. 1859.)

I n'ont pus mèsâhe di chandelle,
Po vèyi clér divin leu hielle.

(*Les femme.* poème. Vers 1750. *Bulletin* de 1860.)

VERVIERS. Ça qu'on m' dèye todi çou qu'on vout, lu ci qui s' trouve là avou l' diale
ès s' sèchai, i veut clér ès ses hielle.

(PIRE. *Lu sôlaurt du sos les tris.* Ch. 1884.)

VAR. MARCHE. Li chagrin, sus vosse dos, galoppe,
El vos vèyeus clér ès vosse sope.

(ALEXANDRE. *P'tit corti.* 1860.)

VAR. JODOIGNE. I voiret clair ès s' sope.

1104. J'aime mieux m'n écuelle vide qu' ein brin
d' dins. (MONS.)

LITT. J'aime mieux mon écuelle vide qu' (avec) un étron
dedans.

J'aime mieux être seul qu' en mauvaise compagnie.

(LETELLIER. *Proverbes montois. Armonaque de Mons.* 1846.)

Pr. fr. — J'aime mieux mon écuelle vide que rien dedans ;
c'est-à-dire j'aime mieux n'avoir rien que d'avoir quelque chose
en apparence et rien en réalité. (LITTRÉ.)

ÉGLISE.

1105. L'église ni li toum' ret nin so l' tiesse.

LITT. L'église ne lui tombera pas sur la tête.

Se dit des personnes qui fréquentent peu les églises.

NAMUR.

L'égliehe ni pent mau d'li chair so s' dos.

1106. Quand on piche conte l'église, i n' vos
manque jamais rié. (MONS.)

LITT. Quand on pisse contre l'église, il ne vous manque
jamais rien.

Ceux qui vivent de l'église ne se trouvent jamais dans
l'embarras.

MONS. Ergardez lés curé : i sont presque tertoutte tellemint cras qu'is escelelle...
d'abord vos savez bé l'proverse qui dit qué, quand on piche contre l'église, i n' vos
manque jamais rié.

(MOUTRIEUX. 3^e année des conte dès quîé. 1831.)

EMBRASSER.

1107. Qui trop abresse, mâ strind.

LITT. Qui trop embrasse mal étreint.

Qui entreprend trop de choses à la fois ne réussit à rien.

(ACAD.)

Ne quid nimis.

Qui trop embrasse peu estraind.

(GAB. MEURIER. *Trésor des sentences*. 1568.)

N'y a nouk comme Napoléon qu'aye si bin justifiî li spot : qui trop abresse, mâ
strind.

(FORIR. *Dict.*)

VERVIERS.

Fer traze mesti met au strain,

Qui abresse trop foirt mau strind.

(J.-S. RENIER. *Spots rimés*. 1871.)

BASSE-ALLEMAGNE. — Wer zu viel anfängt, beendigt nichts.

EMPIRE.

1108. I nè l'freût nin po 'ne empire.

LITT. Il ne le ferait pas pour un empire.

Rien n'est capable de le faire agir. (ACAD.)

Il ne le ferait à aucun prix.

Cf. le pr. Il ne céderait pas pour un empire.

VARIANTE.

Ji n' doim'reus nin po 'ne empire

Avou vos diso l'même teut.

Eri d'mi les gins d'cisse tire

Qui sofflet li chaud et l'freud.

(BAILLEUX *Li sâvage et l'passant*. Fève. 1856.)

JALHAY.

BIETHÉ.

Su vosse mère voulève, Majenne, nos arins si bon et lève ossi. Si elle nos lève
russewe si attelée, elle vikreut so s'seyin.

MAJENNE.

Vos savez bin qu'elle ni qwittrent nin ses biesse po 'ne empire.

(XHOFFER. *Les deux soroché*. I, sc. 7. 1861.)

MARCHE. T'n'os l'rindrais nin por one empire.

CHARLEROI. GELIQUE.

I n'prindret né in liard a 'ne saqui pon in impire.

(L. BERNUS. *L'malade St-Thibau*. I, sc. 3. 1876.)

MONS. Tu n'prennois jamais rié? — Non ça lieu, j'peux bé l'dire,

J'nè l'z'aroi nié touché pour ein impire.

(LETELLIER. *L'avare qu'a perdu s'bourse*. Faufe. *Ann. de Mons*. 1830.)

FRAMERIES. Ju n'me tairou ni co pou ein impire.

(BOSQUETIA. *Tambour battant*. 1886, n° 27.)

METZ. Y n'rangeons jema rin, ja belle à louzi dire,

J'n'en pouvons rin fâre, pas pou in empire.

(GEORGEN. *Histoire véritable de Vernier ; dialogue putois-messin*. 1798.)

LILLE. Je n'donn'ros point, j'vous l'dit d'bon cœur

Ches sequois là pour un impire.

(DESROUSSEAUX. *Chansons lilloises*. 1834.)

EMPLATRE.

1109. Mette ine èplâse so 'ne jambe di bois.

LITT. Mettre un emplâtre sur une jambe de bois.

Faire une chose dont le résultat sera nul, perdre son temps à faire une chose inutile.

Pr. fr. — Mettre l'emplâtre près de la playe.

(GENIS. *Récitations*. Tome II.)

Cité par FORIR. *Dict.*

VARIANTE. Mais les drougue fit tot l'même effet,

Qu'on cataplane âtou d'ine jambe di bois.

(GÉRARD. *On fameur méd'cin*. 1896.)

NAMUR. Po m' solagi, j'ès cause

A curé d'noste endroit ;

C'qu'i m'dit n'est qu'one èplause

Dissus one jambe di bois.

(COLSON. *Mi soû Marguerite*. Ch. 1862.)

MONS. Bah, oui ! c'est comme si vous m'tiez in implate su 'ne gambe dé bos.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons*. 1878.)

FRAMERIES. Et ein con qu'on vira ses priere sans effet,

I n'ara pus d'quoi mette dou bure devin s'quewoit.

Les pus pieu diront no gayant c't ein zéro,

In cautère ine implâte qu'on m'trou su 'ne gambe de bos.

(BOSQUETIA. *Tambour battant*, gazette. 1883.)

ENCENSOIR.

1110. I donne di l'escinsoir po l'uarennue.

LITT. Il donne de l'encensoir par le nez

Donner en face des louanges outrées, qui font voir qu'on se moque de celui qu'on loue, ou donner des louanges grossières qui blessent plus qu'elles ne flattent. (ACAD.)

Pr. fr. — Donner de l'encensoir par le nez. — Casser le nez à coups d'encensoir.

Mais un auteur novice à répandre l'encens,
Souvent à son héros, dans un bizarre ouvrage,
Donne de l'encensoir au travers du visage.

(BOILEAU.)

Dehin, ji veus déjà qu'vos fez 'ne seûre mène
Ni crèyez nin qui ji qwire à v' flatter,
Ca po v'casser l'escinsoir so l'narenne
C'est-st-ine saquoi qui ji n'sâreu mâte fer.

(BRAHY. *Chanson à Dehin*. 1866.)

BASSE-ALLEMAGNE. — Einem Weihrauch streuen.

1111. I mette li main so l'escinsoir.

LITT. Il met la main sur l'encensoir.

Il s'ingère dans des fonctions ecclésiastiques, quoique laïque.

(ACAD.)

ENCLUME.

1112. I fât esse èglome ou mârtaî.

LITT. Il faut être enclume ou marteau.

Se dit dans des circonstances où il est presque inévitable de souffrir du mal ou d'en faire. (ACAD.)

Pr. fr. — Il faut être enclume ou marteau.

1113. Si mette inte l'èglome et l'mârtaî.

LITT. Se placer entre l'enclume et le marteau.

Se trouver froissé entre deux partis, entre deux personnes qui ont des intérêts contraires. (ACAD.)

Pr. fr. — Être entre l'enclume et le marteau.

Cité par FORIR. *Dict.*

JÔSEPH (à part).

Les feumme ont tote les piceûre, vo m' là inte l'èglome et l'mârtaî.

(WILLEM et BAUWENS. *Li galant d'à Fifne*. Sc. 2. 1882.)

VARIANTE. I n'fât nin mette si deugt inte li mârtaî et l'èglome.

VERVIERS. Intre one écame et l'maurtaî,
Nu met l' deugt, qui a cervai.

(J.-S. RENIER. *Spots rimés*. 1871.)

MARCHE. Ji sus inte l'èglome et l'maurtaî.

JODOIGNE. Iesse inte l'equlème et maurtia.

TOURNAI. Aye ! me v'la ichi intre l'inglemme et l'martieau.

BASSE-ALLEMAGNE. — Zwischen Hammer und Ambos.

ENFANT.

1114. L'ei qui n'a qu'ine éfant, il y tint.

LITT. Celui qui n'a qu'un enfant y tient.

On a toujours un faible pour ses productions (artistiques, littéraires, scientifiques); on les défend contre toute attaque, même méritée.

Personnification de l'amour-propre.

Chacun aime le sien.

(GABR. MEURIER. *Trésor des sentences*. 1568.)

Que l'on fasse après tout un enfant blond ou brun,
Pulmonique ou bossu, borgne ou paralytique,
C'est déjà très joli quand on en a fait un.

(ALFRED DE MUSSET. *Namouna*. Ch. 1, st. 22.)

1115. I n'y a pus des éfant.

LITT. Il n'y a plus d'enfants

Se dit à propos d'un enfant qui parle de choses qu'il devrait encore ignorer. (ACAD.)

Pr. fr. — Il n'y a plus d'enfants. Le *Journal amusant*, de Paris, a publié, sous cette rubrique, une série de dessins souvent très spirituels.

Cité par FORIR. *Dict.*

LOUISE.

Oh ! vos âriz piêrdou çou qu' raccourcihe les heûre,
Çou qu' vos m' volez fer piêde, paret, père, c'est l' bonheûr.

JACOB (à pâr).

I n'y a pus des éfant.

(ED. REMOUCHAMPS. *Les amour d'à Gêrà*. II, sc. 3. 1875.)

CORTAL.

Vèyez-v' li blanc bèche ; on a raison d' dire hoûye, i n'y a pus des éfant.

(WILLEM et BAUWENS. *Pèchi rach'té*. Sc. 2. 1882.)

MARCHE.

Les commère, sins pinset à rin,
A qwinze an, plisset d'ja l' ventrin ;
Mais gn'a qui d'het, l' diale les confonde,
Qu'i n'y a pus pont d' éfant au monde.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

LILLE.

Elle n'a mie incor dije huit ans,
Mon Dieu, mon Dieu, n'y a pus d'enfants.

(DESROUSSEAUX. *Chansons lilloises*. 1854.)

M. Ed. FOURNIER (*l'Esprit des autres*, 4^e éd. 1861) attribue la paternité de ce proverbe à MOLIERE (*Le malade imaginaire*. Act. II, sc. 11^e).

1116. I jàse bin mà po ine èfant d' curé.

LITT. Il parle bien mal pour un enfant de curé.

Se dit d'une personne incivile, malapprise.

Pr. fr. — Vous êtes malappris pour le fils d'un prêtre.

Vous êtes bien mal appris pour un fils de prêtre.

(OUDIN. *Curiositez françaises*. 1640.)

JODOIGNE.

Bé causé por one èfant d'cueré.

1117. Il est ossi ènocint qui l'èfant ès vinte di s' mère:

LITT. Il est aussi innocent que l'enfant dans le ventre de sa mère.

Se dit pour mieux affirmer l'innocence de quelqu'un. (ACAD.)

Pr. fr. — Il est aussi innocent que l'enfant qui vient de naître, qui est à naître.

Ce proverbe est donné par REMACLE (*Dict.*).

I s' sintève divintrain'mint ossi ènocint d' tot màfait qu'ine èfant ès vinte di s' mère.

(G. MAGNÉE. *Li houlotte*. 1871.)

BASSE-ALLEMAGNE. — So unschuldig wie ein Kind im Mutterleibe.

1118. Avoi pus belle qu' ein infant d' bonne maison.
(MONS.)

LITT. Avoir plus beau qu'un enfant de bonne maison.

Avoir la vie heureuse, agréable, vivre sans souci.

MONS. Tu l'aras pus belle avé nous qu' ein infant d' bonne maison, et j'garantis bé qu' i n'ara nicéin baudet dins tout l'univers qui l'ara si belle qué ti.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons*. 1862.)

VAR. LIÈGE. Si j'sos bouhale, ji sos riche et èfant d'bonne mohonne, vos n'ès sàriz dire ottant.

(REMACLE. *Dictionn.*)

JODOIGNE.

On dirot one èfant d'bonne maujonne.

1119. Pitits èfant, pitite sogne; grands èfant, grande sogne.

LITT. Petits enfants, petit soin; grands enfants, grand soin, ou petits enfants, petite peur; grands enfants, grande peur.

A mesure qu'ils avancent en âge, nos enfants réclament plus de soins et nous occasionnent plus d'inquiétudes.

NAMUR. P'tits èfant, p'tits tourmint, grands èfant, grands tourmint.

PICARDIE. Tchiot èfant, tchiot mau, grand èfant, grand mau.

(CORBLET. *Glossaire*. 1851.)

BASSE-ALLEMAGNE — Kleine Kinder, kleine Sorgen, grosse Kinder, grosse Sorgen.

1120. Si l'èfant n' brait nin,
Li mère n'el comprend nin. (NAMUR.)

LITT. Si l'enfant ne crie pas,
La mère ne le comprend pas.

Il n'y a que la mère pour s'apercevoir de tout ce dont l'enfant a besoin et, plus généralement, faute de parler, on n'obtient pas ce que l'on désire.

1121. Quand l'infant est baptisé on s'fout du parrain. (TOURNAI.)

LITT. Quand l'enfant est baptisé, on se moque du parrain.
Un service rendu est vite oublié.

Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage,
Et service d'autrui n'est pas un héritage.

(MOLIÈRE. *Les femmes savantes*, II, sc. 5.)

MONS. Mais à c'ste heure, c'est mi l'dindon, l'infant est baptisé, on s'fiche du parrain, comme dit l'proverbe.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons*, 1864.)

1122. Les primères galette, c'est po les èfant. (NAMUR.)

LITT. Les premières galettes sont pour les enfants.

On dit également les primères vôte.

Terme du jeu de cartes ; s'adresse à celui qui fait les premières levées.

JODOIGNE. Le premeune vôte c'est po les èfant.

1123. Les èfant sont vite jus, vite sus.

LITT. Les enfants sont vite abattus, vite relevés.

Les enfants sont vite malades et vite guéris.

1124. Vât mi ine èfant qu'on vai, i n'est nin si poyou.

LITT. Il vaut mieux un enfant qu'un veau, il n'est pas si velu.
Se dit aux filles-mères.

1125. I n' mi sàreut fêr ine èfant d'vins les rein.

LITT. Il ne saurait me faire un enfant dans les reins.

C'est une personne que je ne crains pas, qui ne saurait me faire aucun mal, aucun tort.

1126. C'est l'èfant dè serpint,
Qui l' donne et qui l' riprind.

LITT. C'est l'enfant du serpent,
Qui le donne et le reprend.

Revenir sur ses paroles, sur ses actes. — Reprendre ce que l'on a donné ou prêté.

ON GARE CIVIQUE.

On poreut dire di vos comme divins nosse jône tîmps,
C'est l'èfant dè serpint qui l'donne et qui l'riprind.

(TOUSSAINT. *Lambert li foirsôlé*. I, sc. 2. 1871.)

VAR. PICARDIE.

Bailler d'eine main pour ragripper d'eute.

(GOSSEU. *Lettres picardes*. 1851.)

1127. Ein ch'est peu, deux ch'est beaucoup, trois ch'est treop. (TOURNAI.)

LITT. Un c'est peu, deux c'est beaucoup, trois c'est trop.

Dit-on en parlant des enfants dans le mariage.

1128. Faut conserver l'enfant à s' mamère.

(TOURNAI.)

LITT. Il faut conserver l'enfant à sa mère.

Pensée empreinte d'égoïsme, il faut avoir soin de soi-même avant tout.

NAMUR.

Faut qué j' conserve l'èfant di m' mère.

1129. Vaut mia one affront qu'one èfant. (JODOIGNE.)

LITT. Il vaut mieux un affront qu'un enfant.

Consolation donnée à celui qui reçoit un affront. (Paronyme.)

1130. Les erculéot sont toudi les infant gâté.

(TOURNAI.)

LITT. Les derniers nés sont toujours les enfants gâtés.

L'erculéot, c'est l'oiseau éclos le dernier et, par comparaison, c'est le plus jeune enfant d'une famille, lequel est généralement le plus choyé.

1131. L' porter comme ein infant au baptême.

(TOURNAI.)

LITT. Le porter comme un enfant pour le faire baptiser.

Porter un objet avec précaution, précieusement.

1132. J' voreu bin si èfant po l' façon d'ine aute.

LITT. Je voudrais bien son enfant pour la façon d'un autre.

Expression pour marquer son admiration ; hommage rendu à la beauté.

1133. Qui veut p'teu èfant n' veut ré. (JODOIGNE.)

LITT. Qui voit petit enfant ne voit rien.

On ne peut pas juger d'un enfant en bas âge; on ne peut prévoir ce qu'il sera plus tard.

ENNEMI.

1134. C'est-st-ottant d' pris so l'enn'mi.

LITT. C'est autant de pris sur l'ennemi.

C'est toujours avoir obtenu quelque avantage, avoir tiré quelque parti d'une mauvaise affaire. (ACAD.)

Pr. fr. — C'est autant de pris sur l'ennemi.

COLAS (tot rabressant Jeannette).

Jans! ma foi, c'est todi ottant d' pris so l'enn'mi.

(DELCEFF. *Li galant dè l' siervante*. I, sc. 3 1857.)

ENSEIGNE.

1135. Esse logî à l' même esseigne.

LITT. Être logé à la même enseigne.

Éprouver le même malheur, la même perte, la même contrariété. (ACAD.)

Pr. fr. — Nous sommes tous deux logés à la même enseigne.

Non ignara mali, miseris succurrere disco.

(VIRGILE. *Ænéide*. Liv. II.)

VARIANTE. Ni savu à qu'elle esseigne on a s'tu logî.

Ne savoir à quelle enseigne on a été logé.

Ignorer à quoi on est exposé.

VARIANTE. On vent bin wisse qu'il est logî.

On voit bien où il est logé.

On voit bien la société qu'il fréquente. Se dit en mauvaise part.

LOUISE.

Mais rouvîz-v' qui v's estîz, qwand vos v's avez marié,

Logî à l' même esseigne? Portant v's avez viké.

(ED. REMOUCHAMPS. *Les amour d'à Gêrà*. II, sc. 3. 1875.)

VARIANTE.

THÉRÈSE.

Ji sos lon di m' trover, c'est vraie, à c'ste esseigne-là.

(DD. SALME. *Ine feumme qu'ennès vât deux*. Sc. 3. 1876.)

VARIANTE.

FLOQUET.

Ji veus bin qu' nos estans logî à 'ne belle esseigne cial.

(DD. SALME. *Les rabrouhe*. Sc. 6. 1882.)

VAR. MARCHE.

JACQUES.

J'estans vrainint loget à l' pire des esseigne,

Les sinat sont sîfs fôur, n'y a pus rin d'vîns les grègne.

(ALEXANDRE. *Li pêchon d'avril*. I, sc. 2. 1858.)

1136. Bon vin n'a nin dangî d'enseigne. (NAMUR.)

LITT. Bon vin n'a pas besoin d'enseigne.

Il n'est pas nécessaire de faire beaucoup d'efforts pour mettre en vogue ce qui est bon. (LITTRÉ.)

Pr. fr. — A bon vin, il ne faut pas d'enseigne, et ellyptiquement : A bon vin, pas d'enseigne.

Au bon vin, il ne faut point de bouchon.

(OUDIN. *Curiositez françoises*, 1640.)

ENTENDRE.

1137. On fait comme on l'ètind.

LITT. On fait comme on l'entend.

On doit agir à sa fantaisie, comme on le juge à propos.

Loc. prov. Chacun fait comme il l'entend.

Vieux pr. fr. Chacun baise sa femme à sa guise.

Chacun a ses plaisirs, qu'il se fait à sa guise.

(MOLIÈRE. *L'école des femmes*, I, sc. 4.)

1138. C' tila qui n' veut rien intinde, i n'a qu'à s' faire. (TOURNAI)

LITT. Celui qui ne veut rien entendre n'a qu'à se taire.

Commencez d'abord par ne pas vous occuper des autres, et l'on ne s'occupera pas de vous.

1139. Bin jàser fait bin ètinde.

LITT. Bien parler fait bien comprendre.

Court et bon.

ENVIE.

1140. Vât mî invève quu pitié. (MALMEDY.)

LITT. Mieux vaut envie que pitié.

L'ambition est une vertu quand elle poursuit un noble but.

JODOIGNE.

Vaut mia fer invie que pitié.

ÉPARGNE.

1141.

Les spagne,
C'est des wagne.

LITT. Les épargnes sont des gains.

Maxime d'économie domestique.

Cf. Qui paie ses dettes s'enrichit.

STAVELOT.

Lu prumi spàrgni,
Est l' prumi gâgni.

ÉPÉE.

1142. Foute l'épée dins les rein. (MONS.)

LITT. Mettre l'épée dans les reins.

Presser vivement de conclure, d'achever une affaire, de payer, ou presser dans la dispute par de si fortes raisons qu'on ne sait que répondre. (ACAD.)

Pr. fr. — Poursuivre, presser quelqu'un l'épée dans les reins.

Si ein brave homme vos doit et qui n' peut nié vos payer, enne li foutez nié l'épée dins les rein.

(MOUTRIEUX. *Des nourrieux conte de quié*. 1850.)

L'vicaire a confessé et communié Batisse, et comme Bonnette li metoi l'épée dins les rein, i li a baillé les dernier avec, tout in li souhaitant bon courage.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons*. 1855.)

ÉPERON.

1143. Li sporon fait li ch'vâ.

LITT. L'éperon fait le cheval.

Un bon stimulant n'est pas inutile.

ÉPI.

1144. Remette le paute seu l' festeu. (JODOIGNE.)

LITT. Remettre l'épi sur le fœtu.

Ramener l'accord dans une affaire, la paix dans une famille.

ÉPINE.

1145. Il a toumé l' cou d'vins on bouhon, et i n' sêt qu'elle sipenne l'a piqué (pondou).

LITT. Il est tombé le cul dans un buisson, et il ne sait quelle épine l'a piqué.

Ne savoir à qui nous en prendre des accidents qui nous arrivent; en accuser le sort.

1146. Après des s'penne i vint des rôse.

LITT. Après des épines il vient des roses.

Ne désespérons pas; des temps meilleurs viendront.

Pr. fr. — Après la pluie le beau temps.

BOLAND.

Qu'ainsi finihesse totes les chose.

LOUISE.

Et tot l'monde comme nos aute diret
Après des s'penne on-z-a des rôse.

YANS.

Por mi les s'penne vinet apres.

(DD. SALME. *Les deux bech'tâ*, Sc. 27. 1879.)

1147. Tirer (sèchi) 'ne sipenne foû dè pid

LITT. Tirer une épine hors du pied.

Délivrer d'un grand embarras, d'une situation pénible, d'un empêchement. (ACAD.)

Pr. fr. — Tirer à quelqu'un une épine du pied. — Avoir une épine hors du pied.

Nous nous ôtons du pied une fameuse épine.

(MOLIÈRE. *L'étourdi*.)

Cité par FORIR. *Dict.*

CRESPIN.

Pa, i m'sonne, fré Hinri, qui çoula vât co mi,
Vola 'ne fameuse sipenne surmint qu'j'a foû dè pid.

(ED. REMOUCHAMPS. *Li sav'tt.* I, sc. 3. 1858.)

GUSTAVE.

J'a todi foû di m'pid ine èwarèye sipenne,
Julie n'a nin co v'nou.

(DELCHÉF. *Les deux nêveux*. I, sc. 7. 1839.)

Elle rimercia l'binamé bon Din di li avu sèchi, cisse sipenne là foû dè pid, et
k'fessa qu'elle divêye ine vôte à St-Linâ.

(G. MAGNÉE. *Baitri*. 1865.)

VERVIERS.

..... Ca vos savants còp d'penne
M'ont foû dè pid tiré 'ne clapante supenne.

(PIRE. *Lettre à M. Matthieu. Mes amusettes*. 1884.)

SAINT-QUENTIN. Vous m'ai déoqué là eine rude epeine hors de m'patte.

(GOSSEU. *Lettres picardes*. 1844.)

1148. I gn'a des s'penne so l' bouhon.

LITT. Il y a des épines sur le buisson.

Il faut prendre ses précautions, songer à l'avenir, se défier des autres ou de soi-même.

LAMBERT.

Balowe, dis-je, tot çoula, gn'a des s'penne so l'bouhon,
Fez comme ci vi pèheu qui touwa l'jône pèhon.

(CH. HANNAY. *Li mâye neûr d'à Colas*. II, sc. 17. 1866.)

1149. Ji l'a mettou so les s'penne.

LITT. Je l'ai mis sur les épines.

Mettre quelqu'un dans une fausse position, le mettre à la torture.

ÉPINGLE.

1150. R'tirer si atèche dè jeu.

LITT. Retirer son épingle du jeu.

Se dégager adroitement d'une mauvaise affaire, d'une partie

périlleuse. Retirer à temps les avances qu'on avait faites dans une affaire qui devient mauvaise. (ACAD.)

Pr. fr. — Tirer son épingle du jeu

Vous tirez sagement votre épingle du jeu.

(MOLIÈRE. *Le dépit amoureux*. Sc. 4.)

Les petites filles jouent avec et pour des épingles à la pure-
verité ou à pair ou non.

Cité par FORIR. *Dict.*

JAMPSIN.

Ji n'jowe ciette pus, ji r'prinds mi atèche

Démonstrans qu'nos estans pus sège.

(*Complainte des paysans liégeois*, 1631. B* et D*, *Recueil*.)

Dirè-se éco qui j'a r'tiré

L'atèche dè jeu po n'pus jower;

Ji creus qu'nenni, ca t'as sintou

Ou bin t'es lade, qu'elle t'a pondou.

(*Pruntre response dè calorin à loigne auteur dè supplémint*. 173..)

MONS. Eh bé! sire, r'tirez vo n' épinque du jeu ou bé vos poudriez s'en r'pentir.

(LETELLIER. *Armonaque dè Mons*. 1856.)

FRAMERIES. Tant c'qu'a ça, i n'da nin in pareil à vous pour r'saquiè s'n esplinque hior dou jeu.

(BOSQUETIA. *Tambour battant*. *Gazette*. 1886.)

ROUCHI. I faut qu'i retire s' n'epinque arrière du jeu.

(HÉCART. *Dict.*)

1151. Mette ine atèche so s' manche.

LITT. Mettre une épingle sur sa manche.

A l'occasion, je me souviendrai de vos mauvais procédés.

Cité par FORIR. *Dict.*

C'est bon, c'est bon, dit-st-i, c'est-st-ine atèche so m'manche,

Qu'i seüye seul'mint bin sûr di n'rin piède à l'discange.

(F. BAILLEUX. *Ine vèye fêve d'à m'grand mère*. 1844.)

Merci, c'enne est-st-assez, j'esteu lon di m' rattinde,

Dè l' pàrt d'on camarade, à ton qui vos v'nez d'prinde;

C'est-st-ine atèche so m' manche...

(THIRY. *Ine cope di grandiveux*. 1859.)

DOUAY. Mais, laichez faire, j'ai d'zepingues d'sus m'manche.

(DECHRISTÉ. *Sou'nirs d'un homme d' Douai*. 1858.)

ST-QUENTIN. Ch'est veritable qué j' yeu z'ai attiqué eine tiote eplingue edsus leu méinche.

(GOSSEU. *Lettres picardes*. 1840.)

1152. Trover ine atèche, joûrnèye di bèguenne.

LITT. Trouver une épingle, journée de bégue (religieuse).

Critique des loisirs dont on jouit dans les couvents de femme.

ST-POL (PAS-DE-CALAIS). Eune eplinge ch'est l'journée d'eune feme.

ESPAGNOL.

1153. Esse Espagnol.

LITT. Être Espagnol.

Au jeu de dominos : ne pas faire un seul point. — Allusion traditionnelle à la perte, sous Philippe II, de la grande Armada.
On dit aussi : *Monter so l'planche*.

ESPÉRANCE.

1154. Espérance fait viker, longue atteinte fait mori.

LITT. Espoir fait vivre, longue attente fait mourir.

L'espérance est la consolation des affligés.

(Le Père JEAN-MARIE. *Le divertissement des sages*. 1665.)

Belle Philis, on désespère,
Alors qu'on espère toujours.

(MOLIÈRE. *Le misanthrope*. I, sc. 2.)

PICARDIE. L'esperanche foet vive l'homme ; el lonke atteinte el foet morir.

(CORBLET.)

ESPRIT.

1155. Ça passe èm'n esprit, marichau. (MONS)

LITT. Cela passe mon esprit, maréchal.

C'est une chose que je ne puis croire, que je ne puis comprendre, qui dépasse mon intelligence.

Souvent ironique.

Em' baudet mayeur ! allons, ça passe èm'n esprit, marichau, comme dit l'vieux proverbe, mais comment ça, non, vous aute.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons*. 1862.)

BASSE-ALLEMAGNE. — Das geht über meinen Horizont.

1156. L'esprit qu'on veut awet gâte li cinque qu'on a. (NAMUR.)

LITT. L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

Traduction littérale du vers de GRESSET. (*Le méchant*. IV, sc. 7.)

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

Ne forçons point notre talent
Nous ne ferions rien avec grâce.

(LAFONTAINE. *Fables*. IV. 5.)

1157. Il a trop d'esprit, i mourret tot jône.

LITT. Il a trop d'esprit, il mourra tout jeune.

Dicton provenant de cette croyance que la science trop tôt acquise l'est au détriment de la constitution et de la santé.

Se dit plus souvent ironiquement d'un enfant qui n'a guère de dispositions. (LITTRÉ.)

Pr. fr. — Cet enfant a trop d'esprit, il ne vivra pas.

Les enfan's trop tost sages ne vivent pas longtemps.

(Le Père JEAN-MARIE. *Le divertissement des sages*. 1665.)

TOURNAI.

Il a trop d'esprit, i n' vivra pas.

1158. Quand les X** aront d' l'esprit,

Li Moûse pass' ret à Paris.

LITT. Quand les X** auront de l'esprit,

La Meuse passera à Paris.

VARIANTE.

I crèh' ret des bièche so l' marchi.

LITT. Il croîtra des herbes sur le marché.

Cf. ST MATHIEU. *Evangile*. Chap. V, vers 3.

Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,

Ne pourra passer pour savant.

(LAFONTAINE)

VAR. MALMEDY. N'aveûr nin pus d'esprit qu'one banse sins cou.

ESSARTER.

1159. J'aim'reus mi d'aller bawer àx sàrt.

LITT. J'aimerais mieux d'aller essarter.

Je préférerais faire toute autre chose.

ESTOC.

1160. Aller di stock et d'tèye.

LITT. Aller d'estoc et de taille.

De la pointe et du tranchant.

Travailler à tort et à travers, sans ménagement ni précaution.

(ST. BORMANS. *Voc. des houvillers liégeois*. 1862.)

Travailler de quelque manière que ce soit (LITTRÉ.)

Prendre d'estoc et de taille.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

Fèri di stock et d'tèye

(FORIR. *Dict.*)

Guisse po vingi li moirt di s'père

Pus furieux qu'on tigue es colère

Ou qu'on lion qu'on-z-a blessi

Court, houlant comme ine aregi,

Ferant, hachant di stock et d'tèye

Gâte à baicôp l'physionomeye.

(J.-J. HANSON. *Li Hurriade travesteye*. Ch. II. 1780.)

Hâsplant di stock et d'tèye, tant qu'i tome ès l'eorote,
Comme on hopai d'trigu, comme ine mâceye clicotte.

(G. DELARGE. *Ine copenne conte les pèk'teu*. 1873.)

ESTOMAC.

1161. Il a on s'toumac di cûtès pomme.

LITT. Il a un estomac de pommes cuites.

Il a un mauvais estomac ; il ne peut digérer que des aliments tendres.

Cf. Il a un estomac d'autruche, il digérerait le fer.

BASSE-ALLEMAGNE. — Er hat einen Magen wie der Vogel Strauss.

ÉTABLE.

1162. Té stâ, telle biesse.

LITT. Telle étable, telle bête.

Voulez-vous avoir de bonnes bêtes ? soignez leur étable. —
La propreté d'une maison fait bien augurer de ses habitants.
Cité par FORIR. *Dict.*

1163. Il est trop târd di serrer li stâ qwand li
ch'vâ est sâvé.

LITT. Il est trop tard de fermer l'écurie quand le cheval est
sauvé.

Il est inutile de prendre des précautions quand le mal est
arrivé, quand il n'est plus temps de l'éviter.

Pr. fr. — Fermer l'écurie quand les chevaux sont dehors.

Quand le cheval est emblé douncke ferme fols l'estable.

(Prov. del vilain. XIV^e siècle.)

A tard ferme l'om l'estable quant le cheval est perdu.

(Proverbes de France. XIII^e siècle.)

Fermer l'étable quand les vaches sont prises.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

Cité par FORIR. *Dict.*

Adon qu'i n'y eurit pus rin à broûler, on vèya arriver les homme di feu : li ch'vâ
esteut sâvé, i v'nit serrer li stâ.

(G. MAGNÉE. *Li houlotte*. 1871.)

MARCHE.

Il est bin trop taurd po qu' l'uche sôye

Clos, dès qui l'pinson vole évôye.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

VAR. NAMUR. Il est trop taurd di serrer l'gayole quand l'mouchon est-st-évolé.

VAR. JODOIGNE. Trop taurd po serrer l'gayole quand l'péson est st-évolé.

ÉTINCELLE.

1164. I n'fât qu'ine blawette po mette li fen.

LITT. Il ne faut qu'une étincelle pour mettre le feu.

Les petites causes produisent souvent de grands effets.

Petite étincelle engendre grand feu.

(*Prov. communs goth. XV^e siècle.*)

VARIANTE. Ine pitite blamahe pout esprinde on grand feu.

(FORIR. *Dict.*)

VERVIERS. Studiz l'loyen qui v's élahe,

D'one blawette vint grand blamahe.

(J.-S. RENJER. *Spots rimés*, 1871.)

VAR. MARCHE. On grand feu pout v'ni d'one vivrette (étincelle).

ÉTOILE.

1165. On s'difèye di lu pé qu' de l' siteûle à quowe.

LITT. On se défie de lui plus que de l'étoile à queue.

Allusion à la superstition populaire qui attribue aux comètes une influence fâcheuse.

THÉRÈSE.

Comme dè l'siteûle à quowe, di vos ji m'dimèfèye,

Mutôi m'avez-v' trompé, mais v' n'el frez pus nôlle fèye.

(DD. SALME. *Ine femme qu'ennés vât deux*. Sc. 2. 1876.)

ÉTOUPE.

1166. Avu dè l' sitope so li qu'noye.

LITT. Avoir de l'étaupe sur la quenouille.

Faire de bonnes affaires. — Avoir sa subsistance assurée. —

Être heureux.

Cf. Avoir du foin dans ses bottes.

Hoûye nos fans des affaire à diale jusqu'à Pérou,

Vos avez raminé dè l' sitope so li qu'noye,

Et nos viquans pâhule et contint comme des roye.

(LAMAYE. *Adresse au roi*. Concours de 1856.)

BEAUJEAN.

Parblu, v' pinsez sûr'mint qui j' n'aye rin à m' quinoie,

Qui ji v' ravisse, qui j' vike ossi hureux qu'on roye.

(DELCHÉF. *Pus vîx, pus sot*. Sc. 1. 1862.)

Elle quoira à s' distril; po y av'ni, ci n'esteut nin ciette li stoipe qui màquêve à si qu'noye.

(G. MAGNÉE. *Battri* 1865.)

MARCHE.

T'as dè lin asset à t' quinoie,

Sins trop s' mellet di qui qui c' soye,

Waite on pau qu' t'es vègne à coron.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

Avoi bé d'œuvre an sai quelogne.

(*Prov. Bourguignon.*)

1167. C'est tot c' que n'a d' pé fé dins les grossès stoppe. (JODOIGNE.)

LITT. C'est tout ce qu'il y a de plus fin dans les grosses étoupes.

C'est une chose de peu de valeur.

ÊTRE.

1168. I fât esse tot l'onk ou tot l'aute.

LITT. Il faut être tout l'un ou tout l'autre.

Il faut avoir une conduite, une manière de penser décidée.

(ACAD.)

Pr. fr. — Il faut être tout un ou tout autre.

Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.

Celui qui n'est pas avec moi est contre moi. (ÉVANGILE.)

1169. On n' pout nin esse et avu s'tu.

LITT. On ne peut pas être et avoir été.

On ne peut pas être toujours jeune. (ACAD.)

Pr. fr. — On ne peut être et avoir été.

VARIANTE.

On n' sâreut esse deux feye.

Cité par FORIR. *Dict.*

MARCHE.

THÉRÈSE.

On sêt bin qu'on n'est pus ja tot comme on-z-a sti,

On n' veut pus qui l' mitan d' çu qu'on fait sus l' mesti.

(ALEXANDRE. *Li pêchon d'avril*. I, sc. III. 1858.)

MONS.

TOTOR.

Qué volez, on n' peut nié ête et avoir été, c'est l' vie du monde ainsi.

(J. DECLÈVE. *Totor el choumaque*. Sc. 4. 1889.)

1170. Il est des ci qu'i gn'a l' pus.

LITT. Il est de ceux dont il y a le plus.

C'est un homme comme on en trouve beaucoup; qui ne s'élève pas au-dessus du niveau ordinaire.

1171. Ci n'est nin l' Moûse et les vâ.

LITT. Ce n'est pas la Meuse et les vallées (rives).

Ce n'est pas une chose impossible.

VARIANTE.

Magni l' Moûse et les vâ.

LITT. Manger la Meuse et les vallées.

Vouloir faire une chose impossible.

1172. C'est d'à nosse.

LITT. C'est à nous.

Expression proverbiale, sorte de cri de joie quand une chose est terminée heureusement. S'emploie principalement quand il a fallu faire des efforts physiques.

La victoire est à nous.

Ἐὐρηξα. (ARCHIMÈDE.)

Le château de Seraing, ancien domaine des princes-évêques de Liège, fut vendu par le gouvernement hollandais, en 1817, aux frères Cockerill, qui en firent le siège des magnifiques établissements métallurgiques auxquels cette commune est redevable de sa célébrité et de son accroissement rapide. Lors des fêtes qui furent célébrées à cette occasion, on put lire sur un transparent placé devant la grande porte de l'ancien palais épiscopal : *C'est d'à nosse tot seu.*

1173. Il est po l' vi (ou po l' laid) Wàthi.

LITT. Il est pour le vieux (ou pour le laid) Waltère (Gauthier).

Il est pour le diable; en décadence, mort.

Les Anglais appellent le diable : *Old Nick.*

VARIANTE. Esse ès vôte po l' vi Wàthi.

Si l'damesai n'esteut nin moirt, s'i s'alléve ragrawter, Jihan esteut sur po l' vi Wàthi.

(G. MAGNÉE. *Li cren'quini dè prince abbé di Stâr'leu.* 1867.)

VICTÔR.

..... Si vos jâsîz,

Vos sêrîz, sêpez-l' bin, ine homme po l' laid Wàthi.

(Ed. REMOUCHAMPS. *Les amour d'à Gêrà.* I, sc. 19. 1875.)

Hoûye, ji r'sins mes còp, et, comme li chagne, i n' fât on rin po qu'ennès vâye po l' laid Wàthi.

(SALME. *Pris d'vins ses lèce.* I, sc. 2. 1883.)

1174. C'est vos qu'est tot, Makêye n'est pus rin.

LITT. C'est vous qui êtes tout, Makêye n'est plus rien.

Votre étoile a fait pâlir la sienne.

VAR. JODOIGNE. C'est lée qu'est tot, st-homme n'est ré.

VARIANTE. Li grandiveux s'infêlle, si k'henne,
C'est lu qu'est tot, et l' chin
D'à Mârtin,
N'est pus rin.

(Nic. DEFRECHÉUX. *Li grandiveux.* 1870.)

VARIANTE. Baicòp d' savant, plein d' mystère,
Qui n'èpoyet qu' des grands mot,
Volet r'mouwer cir et lèrre.
Tot s' dihan, c'est mi qu'est tot.

(G. DELARGE. *Li plome à chapat.* 1870.)

1175. Des qu'est-ce,
Et des messe.

LITT. Des qu'est-ce et des mais.

Des si et des mais, des observations sans fin ; faire de sottes demandes, des embarras.

Pr. fr. — Voilà bien des si et des mais.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

Cité par FORIR. *Dict.*

Dihez-m' on pau à c'ste heùre est-ce qui v' volez qui j' dèye
Tos les qu'est-ce et les messe di m' pitite riot'rèye ?

(ED. REMOUCHAMPS. *Li sav'tt.* II, sc. 3. 1839.)

LI CABARTI.

Hoùye, po l' police, est-c' qu'i fât
Studi comme ine avocât ?
D'oyi ces qu'est-ce et ces messe,
J'a mà m' tiesse.

(Alcide PRYOR. *Police et cabaret*. 1861.)

VERVIERS.

LIZA.

Ca dèjà hir j'eurit ine frôye di plèvihant,
Qu'intrint mème, onk por ci, d'mandant quéque fausse adrèsse,
L'aute, por là, v'na ram'ter et des qu'est-ce et des messe.

(J.-S. RENIER. *Li mohonne à deux face*. Sc. 1^{re}. 1873.)

VERVIERS. N' fais nin tant d' tes qu'est-ce et d' tes messe,
A Vervi justumint c'est l' fiesse.

(H.-J. RAXHON. *Chanson*. 1888.)

1176. I vât mi du p'leûr dire : ju so, quu j'a s'tu.
(MALMEDY.)

LITT. Il vaut mieux pouvoir dire : je suis, que j'ai été.

Il est préférable de pouvoir dire je suis riche que j'ai été dans l'opulence.

ÉTRENNE.

1177. Bonne sitreume, avou l' bon Diu.

LITT. Bonne étrenne, avec le bon Dieu (avec la grâce de Dieu, s'il plaît à Dieu).

Se dit quand la journée s'annonce bien.

JODOIGNE.

Iesse setreumé à l' plaque (à l'ardoise).

ÉTRILLE.

1178. Çoula vât six patâr comme li manche d'ine
sitrèye.

LITT. Cela vaut six sous comme le manche d'une étrille.

Cela n'est d'aucun prix. (ACAD.)

Pr. fr. — Cela ne vaut pas un manche d'étrille.

Ci. Avou çoulà et qwate cents, vos irez beüre on verre di bire.

VAN. NAMUR. Qwand vos auroz appris c'drole di bazar là par cœur, vos sèroz ossi savant qu'mi, et avou ça et on gros sou vos poroz aller boire one pinte.
(*Li métologie, Marmite, 1884.*)

ÉTRON.

1179. Qwand on stron est div'nou ine lé-moscåde, i n' si sèt pus oder.

LITT. Quand un étron est devenu une noix muscade, il ne peut plus se sentir.

Les richesses, les honneurs troublent la tête des gens et et leur font renier leur passé.

1180. Pus r'mowe-t-on on stron, pus flaire-t-i.

LITT. Plus on remue un étron, plus il pue.

Plus on approfondit une mauvaise affaire, plus on déshonore ceux qui y ont participé. (ACAD.)

Pr. fr. — Plus on remue la merde, plus elle pue.

Il y a des circonstances où il faut dire avec Voltaire :

Seigneur, Latus est mort, laissons en paix sa cendre

Cité par FORIR. *Dict.*

TOURNAI. Au pus qu'on r'mue l'ordure, au pus qu'i pue.

1181. C'est-st-au stron qu'on voit qui a mingé les neffe
(ROCHEFORT.)

LITT. C'est à l'étron qu'on voit qui a mangé les nêfles.

Il y a toujours moyen de découvrir la vérité. — On cache difficilement les méfaits qu'on a commis.

Ce proverbe rappelle l'histoire d'Esope et de l'esclave qui avait mangé des figues.

1182. I r'glatihe comme on stron d'vins 'ne lamponette di cûr.

LITT. Il reluit comme un étron dans une lanterne de cuir. Se dit d'une chose, d'un lieu très obscur.

Pr. fr. — Il fait noir comme dans un four.

V. MOLIÈRE. *Le sicilien*, acte I, sc. 2.

PIRON.

Les chässe di sôye r'luhet so l'jambe,

Tot ainsî qu'on stron divins 'ne lampe.

(*Pasquète inte Houbiet et Piron so les trouble dè l'magistrature en 1677. 1684.*)

VERVIERS. I r'lût comme on stroun d'vins one lampe du cûr.

VAR. NAMUR. I r'lût comme on stroun d' diale dins one lanterne di bois

MONS. C'est comme ein brain d' vein n' lanterne.

ROUCHI. Ça luit comme un étron dans une lanterne.

PROVENCE. Brelhaut coumo un estroun dins uno lanterno.

(*Comparaisons populaires provençales. Revue des langues romanes. 1881.*)

1183. On stroun vât bin on loukège.

LITT. Un étron vaut bien un regard.

On ne doit pas refuser de regarder, même ce que l'on dédaigne.

VAR. JODOIGNE. On stroun vaut bé on r'gard, one merde ès vaut deux.

1184. C'est comme dè stroun d' poye, i gn'a d' totes sôrt divins.

LITT. C'est comme de la fiente de poule, il y a de toutes sortes (de choses) dedans.

Se dit d'un mélange quelconque de diverses matières, ou d'une société hétérogène.

NIVELLES. Toutes sourte, c'est du brin d'prêcheux (ou d'pouye).

JODOIGNE. Totes sôrt, c'est dè stroun d' poye.

1185. I n' li fât qu'une hite po toumer d'vins on stroun.

LITT. Il ne lui faut qu'une diarrhée pour tomber dans un étron.

Il faut un rien pour le renverser, pour l'abattre. — Sa position ne tient qu'à un fil.

JODOIGNE. I n' li faut qu'one chete mau tournée po l'oyeu évôye.

1186. Ji li a tiré l' cou fou dè stroun.

LITT. Je lui ai tiré le cul hors de l'étron.

Je l'ai tiré d'affaire.

De stercore erigens pauperem. (MAGNIFICAT.)

JODOIGNE C'est le qu'les a tiré l'eue fou de stroun.

1187. On l'a pité à l'ouhe comme on stroun fou d'on poisse.

LITT. On l'a jeté (à coups de pied) à la porte comme un étron hors d'un vestibule.

On l'a mis dehors sans façon, brutalement.

VARIANTE. Et volâ k'mint, tot volant intrer d'foice ès chestai d'Wayatpont, l'armêye di l'abbé fout pitêye à l'ouhe, comme on crapaud fou d'on poisse.

(G. MAGNÉE. *Li cren'quint dè prince abbé di Stâr'leu*, 1871.

NAMUR. Les pierrot ont continué à v'nû et l'pauve Baptisse a sti foutu à l'uche comme on ston sur one palette.

(Marmite. 1883.)

CHARLEROI.

BELINE.

Choutet bin, Toinette, si vos avel co l'malheur dé fai innarvoyi et inragi m'n homme ainsi, jé vos donne vos huitte jou, eiet vos volet à l'uche comme in ston su 'ne palette.

(L. BERNUS. *L'malade St-Thibau*. 1, sc. 7. 1876.)

1188. I n'a nin ou ston ès l'ouÿe.

LITT. Il n'a pas un étron dans l'œil.

Il s' imagine être clairvoyant, mais il voit ce que tout le monde voit.

— Ji l'a vèyou.

— C'est qu' vos n'aviz nin on ston ès l'ouÿe.

1189. Miniminem, coleûr di ston d'âwe (d'chet).

LITT. Miniminem, couleur merde d'oie (de chat).

Couleur indécise, plutôt grisâtre.

1190. On n'est mâye dibité qu' d'on ston.

LITT. On n'est jamais embrené que par un étron.

On ne reçoit d'injures que des personnes mal élevées. —

On n'est sali que par des choses sales.

Pr. fr. — Il n'y a que la boue qui éclabousse.

On sait que le *Télémaque* de Fénelon fut violemment attaqué par certains critiques. D'anciennes éditions du livre de l'archevêque de Cambrai contiennent une fable intitulée *Le cygne et les oisons*, où l'auteur est vengé par un argument dont le sens est celui de ce proverbe.

Cité par FORIR. *Dict.*

VAR. FERRIÈRES. On n'est jamais abimé qui d'pus mauci qu'lu.

VAL. NAMUR. On n'est jamais spité qui par l'ordeûre.

VAR. MONS. N' vos imbroyez nié dé tout c' qu'on berdell'ra sus vos compte pasqui n'a jamais qu'ein noir pot qui in noircit ein n'autte.

(MOUTRIEUX *Des nouveaux conte dès quié*, 1850.)

1191. I n'y a qu'on ston po bin flairi.

LITT. Il n'y a qu'un étron pour bien puer.

C'en est, il n'y a pas à s'y tromper.

1192. Elle vindreut mi dè ston qui mi dè l'lé-moscåde.

LITT. Elle vendrait mieux de l'étron, que moi de la noix muscade.

Elle a le talent de faire valoir sa marchandise; elle a des façons engageantes.

1193. C'est-st-on stron mà chi.

LITT. C'est un étron mal chié.

C'est un homme d'un caractère mal fait et d'un extérieur repoussant.

Pr. fr. — C'est un ours mal léché.

ÉTUDE

1194. Il a fait ses étute à Thérèse Grosys, el cul dans les cinde. (NIVELLES.)

LITT. Il a fait ses études chez Thérèse Grosys, le cul dans les cendres.

C'est un ignorant, il n'a eu de leçons que celles données par une vieille femme.

ÈVÈQUE.

1195. Si fer d'èvèque moûni.

LITT. Se faire d'évêque meunier.

Se dit d'un homme qui passe d'une condition avantageuse à une moindre condition. (ACAD.)

Pr. fr. — Il s'est fait, il est devenu d'évêque, meunier.

Cf. LEROUX DE LINCY, I, p. 27. — QUITARD. *Dict.*, p. 537.

— BURGER. *Der Kaiser und der Abt.*

Cité par FORIR. *Dict.*

Devenir d'evesque meunier.

(OUDIN. *Curiositez françoises*, 1640.)

Ab equis ad asinos.

(LEJEUNE. *Proverbia familiaria*, 1741.)

1196. On chin louke bin ine èvèque (ès l'geûye).

LITT. Un chien regarde bien un évêque (en bouche, en face).

Regarder quelqu'un, ce n'est pas l'offenser; mais la manière de le regarder peut être offensante.

Pr. f. — Un chien regarde bien un évêque; on ne doit pas s'offenser d'être regardé par un inférieur (V. QUITARD. *Dict.*, p. 223, pour l'explication historique).

Cité par FORIR. *Dict.*

FIFINE.

Ji sos co belle et frisse assez po plaire aux jônes homme, et i enne a pus d'onk qui m'louke qwand j'vas so l'rowe.

JÔSEPH.

Poquoi nin, don ? on chin louke bin 'ne èvêque.

(WILLEM et BAUWENS. *Li galant d'à Fifine*. Sc. 1^{re}. 1882)

VARIANTE. On sot avise bin on sùti.

VAR. NAMUR. On ston r'waite bin one èvêque.

NIVELLES. In chi rwaite bl ine èvêque (in brin).

TOURNAI. In tien assi su s'cûe r'waite bin l'èvêque passer.

EXCUSE.

1197. Les escuse sont faite po s'ès siervi

LITT. Les excuses sont faites pour s'en servir.

Par cette phrase, on fait comprendre à celui qui cherche à atténuer une faute que l'on considère ses excuses comme imaginées à plaisir.

Cité par FORIR. *Dict.*

COLAS.

Les escuse sont faite po s'ès siervi.

PAUL.

Enfin, c'est-st-ine bonne lèçon por lu.

(DD. SALME. *Pris d'vins ses lèce*. I, sc. 8. 1880)

1198. Ine bonne escuse n'est nin mâle.

LITT. Une bonne excuse n'est pas mauvaise

Ce proverbe s'emploie ironiquement et se dit aux personnes qui donnent de mauvais prétextes pour n'avoir pas fait une chose.

JACOB.

Bonne escuse n'est nin mâle, mais j' vins d'apprende tot rate,
Qui sor vos on ligeois tape des bin malès hatte.

(Ed. REMOUCHAMPS. *Les amour d'à Gêrà*. II, sc. 15. 1875.)

EXPÉRIENCE.

1199

Expériiince

Passe sciince. (NAMUR.)

LITT. Expérience passe science.

La pratique est plus utile que la théorie.

FABLE.

1200. V'là l' fève foû.

LITT. Voilà la fable dehors (achevée).

L'affaire est terminée, réglée ; l'histoire est finie.

On ajoute souvent : Vos ârez l'hâgne et mi l'oû.

V. (LAFONTAINE). *L'huitre et les plaideurs*.

A Liège, le conteur dit en finissant :

Make so l' soû,
V'la l' fève foû,
Vos magn'rez l'hagne et mi l'oû.

VARIANTE.

V'la l' fève foû,
Mi l' jambon et ti li ston.
Vos frez l' café
Et mi j'el beûret.

Cité par FORIR. *Dict.*

TONTON.

Eh bin, Golsà est-st-à m' manire,
Ji n' sâreus tant tourner àtoû.

MARÈYE BADA.

Aie, make so l' soû, vola l' fève foû.

(DE HARLEZ, DE CARTIER, etc. *Li voyège di Chaudfontaine*. III, sc. 4^{re}. 1757.)

Adon sins cover so ses oû,
Ni dire make so l'soû, v'la l' fève foû
Divins les champ d'l'Andalousèye,
Il alla.....

(J.-J. HANSON. *Les lusiade ès vers Hgeois*. Ch. IV. 1783.)

S'l avit lèyi piette
Des homme tote li hiette
Li diale l'arent avou trop hayette,
Mais 'l a l' quowe ès cou
Et vola l' fève foû,
V' magn'rez l'hagne et mi l'oû.

(FR. BAILLEUX. *Noel*. 1842.)

VERVIERS.

Niclasse avent ine femme
Qui to fér barbotéve; et qwand l' fève esteut foû,
Elle dihéve à s'Willemme :
V's ârez l'hagne et mi l'oû.

(XHOFFER. *Épigrammes*. 1860.)

FAGOT.

1201. I gn'a fagot et fagot. (NAMUR.)

LITT. Il y a fagot et fagot.

Il y a de la différence entre des personnes de même état,
entre des choses de même sorte. (LITTRÉ.)

Pr. fr. — Il y a fagots et fagots.

« Vous pouvez en trouver autre part à moins ; il y a fagots et fagots, mais pour
» ceux que je fais....

(MOLIÈRE. *Le médecin malgré lui*. I, sc. 6.)

MONS. Ouais mé, il y a fagot et fagot, comme on dit quéque fois.

(LETELLIER. *Arm. de Mons*. 1878.)

1202 I sint l'fagot. (NAMUR.)

LITT. Il sent le fagot.

Il a une odeur de brûlé; allusion aux protestants que l'inquisition faisait brûler.

Pr. fr. — Cet homme sent le fagot.

Il sent sa bourrée.

(OUDIN. *Curiositez françoises*, 1640.)

Il a des sentiments d'hérétique, et court risque d'être brûlé avec des fagots, ainsi que cela se faisait. Aujourd'hui, sentir le fagot ne se dit guère qu'en plaisantant pour faire entendre à quelqu'un qu'on n'a pas grande confiance dans la régularité de sa vie, dans la sincérité de ses croyances. (LITTRÉ.)

FAIM.

1203. Li faim a sposé l' seu.

LITT. La faim a épousé la soif.

Se dit de deux personnes qui n'ont point de biens et qui se marient l'une avec l'autre. On dit aussi de deux époux sans biens : C'est la faim et la soif. (ACAD.)

Pr. fr. — C'est la faim qui a épousé la soif.

VAR. JODOIGNE. I s'a marié au déré vecant tos les éfant.

1204. Les soris d'l'armâ n'ont mâte faim.

LITT. Les souris de l'armoire n'ont jamais faim.

La satiété engendre le dégoût.

1205. I fât avu faim d'sâce po trimper s'pan d' broûli.

LITT. Il faut avoir faim de sauce, pour tremper son pain de boue.

Se dit le plus souvent pour qualifier et déplorer un mauvais mariage.

1206. Li faim chesse li leup foû dè bois.

LITT. La faim chasse le loup hors du bois.

La nécessité détermine un homme à faire, même contre son inclination, bien des choses pour se procurer de quoi vivre.

(ACAD.)

Pr. fr. — La faim chasse le loup hors du bois.

On dit aussi : Li famène chesse, etc.

La faim enchace le loup du bois.

(XIII^e siècle.)

Cité par FORIR. *Dict.*

1207. L'cinque qui aime trop les bons boquet
aurait foaim pus taurd. (NAMUR.)

LITT. Celui qui aime trop les bons morceaux aura faim
plus tard.

La gourmandise peut conduire à la misère.

Le luxe dans les repas a précédé la chute des grands empires.

FAIRE.

1208. Sins fer ni eune ni deux.

LITT. Sans faire ni un ni deux.

Sans hésiter, de propos délibéré, d'un premier jet.

Cité par FORIR. *Dict.*

Li morâle di cisse fâve, Messieu,
C'est qui l'ei qui tome à des gueux,
Ni deut mâye fer ni eune ni deux,
S'i voul wâgni l'pârtèye,
Ca, ès l'plèce dè coq, i sèreut
L'dindon dè l'comèdèye.

(FR. BAILLEUX. *Les frauve d'on coirbâ*. Ch. 1843.)

NANETTE.

Et si Monsieur Groubiette rivint sô, et qu'i vôte mi d'ner des mâtès raison
comme c'est si hâbitude, qwand 'la bu, jî n'fret ni eune ni deux, jî ll dis s'compte.

(DEMOULIN. *Ji voux jî n'poux*. II, sc. 5. 1858.)

NAMUR. Mais, arrive tot d'on côp on mayer di police,
Qui n'fait ni one ni deux
Apougne nos deux mouais gueux.

(*Paurt di frère*. *Aurm. di Nameur*. 1883.)

LILLE. Ell' m'arot dit d'crever mes yeux,
Qui j'n'aros fait ni eun' ni deux.

(DESROUSSEAUX. *Chansons lilloises*. 1854.)

1209. Vos 'nn' iroz fer fer à Bouffioulx. (NAMUR.)

LITT. Vous irez en faire faire à Bouffioulx.

Se dit aux gens qui ne sont contents de rien. — Pour faire
comprendre que les choses demandées sont ridicules ou
impossibles.

BOUFFIOULX, village du Hainaut, près de Châtelet, ancien-
nement pays de Liège, était très renommé pour sa fabrication
de poterie commune, d'un grand débit à Namur.

On dit aussi à Namur, d'une personne contrefaite : I pout bin
aller s'fer r'fonde à Bouffioulx.

NIVELLES. Aller à Bouffioulx s'fer r'fonde, pou fer des quenique.

ROSCHEL. Va l'faire faire un habit pou l'hiver.

1210. L'ei qui fait çou qu'i pout, fait çou qu'i deut.

LITT. Celui qui fait ce qu'il peut, fait ce qu'il doit.

On ne peut exiger d'une personne qu'un travail en rapport avec ses moyens.

Qui feist ceo k'il puet toutes ses leis accomplist.

(*Proverbe del vilain. XIV^e siècle.*)

VARIANTES. On fait çou qu'on pout et l' bon Diu fait l' resse.

Fez çou qu'vos polez, li bon Diu fret l'resse.

(FORIR. *Dict.*)

JASPER.

Sembredieuse, qui t'esteus hagou.

JACQU'MAI.

Hoûte, valet, on fait çou qu'on pout.

(DE VIVARIO. *Li fiesse di Hoûte-s'i-ploût. I, sc. 1. 1757.*)

C'est tot comme li respieu,
On n'fait nin çou qu'on vout.
Ji creu qu' fait çou qu'i deut,
Li ei qu' fait çou qu'i pout.

(BARILLÉ. *Li camaråde dè l'jôye. 1852.*)

VARIANTE. Qui fait çou qu'i pout n'fait nin mâ,
Mais, qwand vos m' divriz hazi m' clâ,
Ji n'sos capâbe di n'rin fer d'aute.

(AD. PICARD. *Toast au banquet wallon. 1874.*)

VERVIERS. Ci qui fait çou qu'i pout, fait, dit-st-on, çou qu'i deut,
Mais l'ei qu'est trop purri, nu pout rin fer d'adreit.

(XHOFFER. *Lu poète wallon. 1860.*)

MARCHE. Qui fait c' qu'i pout, suivant l'conv'nance,
Ni trouv'ret nin l'indifférence.

(ALEXANDRE. *P'tit corti. 1860.*)

DOUAI. Mais n'importe, chelle fille alle fait ch'qu'alle peut, du ma assez.

(DECHRISTÉ. *Souv'nirs d'un homme d' Douai. 1858.*)

1211. Si ça n'fait nin dè bin, ça n' fret nin dè mâ.

LITT. Si cela ne fait pas de bien, cela ne fera pas de mal

C'est une chose qui ne tire pas à conséquence, qui est inoffensive.

JALHAY.

THIODÔR.

Buvez on p'tit gourjon, c'est comme l'onlmint d'polage qu'on vind à l'apothi-
caire, si n'fet nin do bin, i n'fet nin do mâ.

(XHOFFER. *Les deux soroche. I, sc. 13. 1862.*)

MONS. C'est comme l'homme qui rake au eu dé s'kevaу,
Ça n'fait gnié d'bié, ça n'fait gnié d'mau.

(SIGART. *Dict. 1870.*)

1212. I n'est mâye trop târd po bin fer.

LITT. Il n'est jamais trop tard pour bien faire.

Il vaut mieux prendre une bonne résolution tardivement que de n'en pas prendre du tout.

Pr. fr. — Mieux vaut tard que jamais.

Cité par FORIR. *Dict.*

CRESPIN.

..... Allez, j' n'a pus wåde di m'sôler,
Ossi, j'prouv'ret qui n'est mâye trop târd po bin fer.
(REMOUCHAMPS. *Li sav'tt.* II, sc. 6. 1858.)

INE FEUMME A SI HOMME.

Po rintrer v'n'avez pus nolle heûre,
Vos avez l'ecoirps tot eschâffé;
J'a sogne qu'à deugt on n'vi mosteûre.
— I n'est mâye trop târd po bin fer.
(THIRY. *Épigrammes.* 1860.)

VERVIERS.

I a bon qui set d'avant d'fini
Qu'n'est mauey trop taurd po fer mi.
(J.-S. RENIER. *Spots rimés.* 1871.)

CHARLEROI

BONNEFOI.

Ça pouret co bin v'ni, i n'est jamais trop taurd pou bin fai, on p'tit còp de r'vinet-z-y-co, eiel ça y est.

(L. BERNUS. *L' malâde Saint-Thiban.* I, sc. 9. 1876.)

MONS. Si j'seroi à vo place, j'li baroi tout d'même, mi; i n'est jamais trop tard dé bé faire, comme on dit.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons.* 1855.)

1213. On n'fait rin avou rin.

LITT. On ne fait rien avec rien.

On ne saurait réussir dans aucune affaire, dans aucune entreprise si on n'a quelque chose, quelques moyens, quelque secours pour y parvenir. (ACAD.)

Pr. fr. — On ne fait rien de rien.

De rien, rien. (Adages françois. XVI^e siècle.)

De nihilo nihil. (PERSE. Sat. 3^{me}.)

De nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti. (LUCRÈCE.)

On n'a rin avou rin, li ci qu'vout profiter,
Deut calculer ses còp et n'nin meskeûr ses pône.

(THIRY. *Moirt di l'octroi.* 1860.)

BASSE-ALLEMAGNE. — Aus Nichts macht man Nichts.

1214. I vout fer : c'est mi !

LITT. Il veut faire : c'est moi !

VARIANTE.

C'est po dire : c'est mi.

LITT. C'est pour dire : c'est moi.

Il cherche à attirer l'attention. C'est un tente affaire.

C'est un tente affaire. On nous propose d'écrire : c'est un tant à faire (un homme qui se dit sans cesse accablé de besogne). L'observation pourrait bien être fondée.

1215. N'y a rin à fet à Bayonvèye. (MARCHE.)

LITT. Il n'y a rien à faire à Baillonville.

Il n'y a rien à gagner, c'est perdre son temps et ses peines.

BAILLONVILLE, province de Namur, à deux lieues de

Marche.

MARCHE.

BAQUATRO.

En r'traite ! po l'bon Dieu, si v'n'estiz nin on sol
Vosse mémoire aurait d'vou rappellet on vl spot,
Qui dit qu'po les richau, qui queret, fou d' l'vèye,
L'poye et ses où, gn'y a rin à fet à Bayonvèye.

(ALEXANDRE. *Li pèchon d'avril*. Act. V, sc. 9. 1858.)

1216. C' n'est qu'ès fiant qu'on fait. (NAMUR.)

LITT. Ce n'est qu'en faisant qu'on fait.

Il y a des choses qui demandent un certain temps pour être bien faites. (ACAD.)

Pr. fr. — On ne peut faire qu'en faisant.

L'expérience rend habile. — *Fabricando fit faber.*

MONS.

On fait in fesant.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons*. 1850.)

1217. Fer ses affaire lu-même.

LITT. Faire ses affaires soi-même.

Il ne faut compter que sur soi. — Il ne faut pas se fier aux promesses des autres.

BELWIR.

Fyîz-v'à lu, c'est-st-on palot,
'L a miné s'barque comme on vl sol,
I n'comprend nin m' système
I n' fât mâye rouvl li spot :
Fez vos affaire vos même.

(ALCIDE PRYOR. *On dragon qui fait des madame*. 1867.)

VARIANTE.

..... Nos avans fait 'ne biestrèye

Ca i n'y a rin d' pareye,

Qui d'fer si ovrège lu même, rit'nez bin çoula, m'li.

(DEHIN. *L'dlouette et ses jône et l'maisse de champ*. Fève. 1852.)

VAR. Verviers.

Po bin fer l'ovrège qu'on-z-aime

N'est meilleur moyen qu'lu même.

(J.-S. RENIER. *Spots rimés*. 1871.)

VAR. MARCHE.

Si ti n'sogne nin tes vache ti-même,

To n'aurais qu'de légal sins crème.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

VAR. Tournai.

Si te veux faire t'n affaire, vas-y.

Si te veux l'manquer invoye-z-y.

1218. Tot volant fer mi, on fait pé.

LITT. En voulant faire mieux, on fait plus mal.

On peut gâter une bonne chose en voulant la rendre meilleure. (ACAD.)

Pr. fr. — Le mieux est l'ennemi du bien.

1219. Çou qu'est fait est fait.

LITT. Ce qui est fait est fait.

Se dit pour engager à ne plus parler d'un malheur, d'une faute qu'il est impossible de réparer. (ACAD.)

Pr. fr. — Ce qui est fait est fait.

Se dit aussi pour engager quelqu'un à terminer sa besogne pour qu'il n'ait plus d'inquiétudes en perspective.

Cité par FORIR. *Dict.*

TONTON.

Qu'estiz-v' des mâlâhèyès gins,
À barboter vos n' wagn'ez rin,
Fret-on por vos nouvelle couhenne ?
Çou qu'est fait est fait, dit l'beguenne.

(DE HARLEZ, DE CARTIER, etc. *Li voyège di Chaudfontaine*. III, sc. 1^{re}. 1757.)

S'is n'avit nin avou l'meune, is ârit trovê ine aute. Enfin, çou qu'est fait est fait.

(DD. SALME. *Pris d'vins ses lêce*. II, sc. 5. 1880.)

PICARDIE.

Ce qui est foet n'est mie à foere.

(CORBIET. *Glossaire*, 1851.)

BASSE-ALLEMAGNE. — Geschehene Dinge sind nicht zu ändern.

1220. Ji fais l' mitan à m' manîre et l'aute comme i m' plaît.

LITT. Je fais la moitié à ma mode, et l'autre comme il me plaît.

Je ne fais que ce qui me convient, sans me préoccuper des observations ou des conseils qu'on me donne.

VARIANTE.

Ji m'moque di tot çou qu'on pout dire,
Si ji beus, c'est-st-avou mi ârgint,
Ji fais tot à fait à m'manîre
Et l'restant comme çoula m'convint.

(HECT. PHOLIEN. *Fleur di sôlêye*. Ch. 1884.)

VAR. Tournai.

Fés cha à l'môte et l'reste à l'fantaisie.

1221. Si v's avez fait, mettez des cinde dissus.

LITT. Si vous avez fait, mettez des cendres dessus.

Sâle équivoque. Allusion aux habitudes du chat.

Cité par FORIR. *Dict.*

1222. A rin fer, on apprend à mau fer. (NAMUR.)

LITT. A ne rien faire, on apprend à faire mal.

Quand on n'a pas d'occupation, on est enclin à faire le mal.

Pr. fr. — L'oisiveté est la mère de tous les vices.

1223. I n'fet rien au matin, l'après deiner i s'erpose. (TOURNAI.)

LITT. Il ne fait rien le matin, l'après-midi il se repose.

C'est un fainéant, qui passe tout son temps dans l'oisiveté.

TOURNAI.

FREREOT.

J'conneos t'n ouvrahe : te n'fés rien au matin, l'après-deiner te l'erpose, et quand l'panche elle est bien pleine, te n'te dis pos qu'c'est avec les liard des eaute que t' l'a rimplie.

(PIERRE BRUNEAULT (LEROY). *Ein ménache d'francs paufe*. Sc. 15. 1891.)

1224. Faire Jésus. (TOURNAI.)

LITT. Faire Jésus.

Demander pardon, s'agenouiller devant quelqu'un, se mettre à plat ventre pour obtenir une faveur.

TOURNAI.

GULNA.

Awî, je l'dis et je l'rêpète, si je m'laiss'reos à dire j'n'areos pos b'soin d'faire Jésus pour avoir ein pain.

(PIERRE BRUNEAULT (LEROY). *Ein ménache d'francs paufe*. Sc. 18. 1891.)

1225. Vos 'nnès frez vos cràs et vos maigue.

LITT. Vous en ferez vos gras et vos maigres.

Vous en ferez ce qu'il vous plaira.

(A. BODY. *Voc. des agriculteurs*. 1880.)

1226. Ci sèreut li fer l' paîrai baî (1).

LITT. Ce serait lui faire beau le fond de la taille.

Ce serait lui tirer les marrons du feu ; lui mâcher le gâteau.

(ST-BORMANS. *Voc. des houilleurs liégeois*. 1862.)

1227. Qwand i fret ine saquoi d'bon, c'est qu'i s'àret rouvi.

LITT. Quand il fera quelque chose de bon, c'est qu'il se sera oublié (qu'il n'y aura pas pensé).

C'est une personne dont on ne peut rien attendre de louable, qui ne fait le bien que par hasard, d'une manière inconsciente.

VAR. TOURNAI. I cache misère à tous les pavers gins ! Ch'est acore ein qui s'ercouchereot, si l'eteot sûr in s'el'vant d'faire eme sequoi d'beon.

(PIERRE BRUNEAULT (LEROY). *Ein ménache d'francs paufe*. Sc. 10. 1891.)

(1) *Paîrai* (terme de houillère) part désignée à chaque ouvrier dans une taille où il y en a plusieurs.

1228. I n'y a rin qui n'si pòye fer.

LITT. Il n'y a rien qui ne puisse se faire.
Il n'y a rien d'impossible.

1229. Qui fait bin trouve bin.

LITT. Celui qui fait bien (s'en) trouve bien.

Il y a toujours avantage à bien travailler, à être honnête, à faire le bien selon ses moyens.

Pr. fr. — La vertu est toujours récompensée.

STIENNE.

Jôseph a todi sût l'dreûte vòye, il est sins fortune, mais ji sos sûr qu'i sàret wàrdèr l'trèzor qui j'vins d'li confié, vos vèyez qui li vi spot est vraie : qui fait bin, trouve bin.

(DD. SALME. *Fête de parler*. Sc. 23. 1879.)

Nos riscompinse, nos l'avans,
Sûvant l'bonne vòye, nos éfant
Ont tos roté so nos pas,
Sov'nez-v' di çoula,
I s'ont dit comme leus parint
Li ci qui fait bin trouve bin.

(E. GÉRARD. *Li jama de l'vtesse*. Ch. 1890.)

VERVIERS.

Quand on labeure, lu grain vint,
Todi qui fait bin, trouve bin.

(J.-S. RENIER. *Spots rimés*. 1871.)

VAR. JODOIGNE.

L'ce que fait l'bé n'a jamais peu.

1230. Fer Bayi.

LITT. Faire Bayi.

Faire *banco*, comme on dit, ou : brusquement gagner, ramasser tout. — Allusion à un ancien agent de police (de Liège), nommé Bailly, rigide observateur des règlements qui prohibent les jeux de hasard sur la voie publique. Bailly ne manquait jamais de faire main basse sur toutes les mises.

1231. Po fer bin, i fât avu l' timps.

LITT. Pour faire bien, il faut avoir le temps.

..... Le temps ne fait rien à l'affaire.

(MOLIÈRE. *Le misanthrope*.)

Festina lente. (HORACE.)

VAR. STAVELOT.

Lèyans fer les pus pressé.

1232. Fer ou attraper ine saquoi à còp d' pogne.

LITT. Faire ou attraper quelque chose à coups de poing.

Faire maladroitement, grossièrement, imparfaitement une chose.

Ami, l'sujet di m'chanson
Riwèrhe tot l'monde dè l'sogne.
Ji n' vis d'mandre nin pardon,
Si j'attrape l'air à còp d'pogne.

(J. LAMAYE. *Li vin d' Bourgogne*. Ch. 1846.)

1233. I vât mi dè dire : qui frè je ? qui dè dire :
qui fran-gne ? (FERRIÈRES.)

LITT. Il vaut mieux dire : que ferai-je ? que dire que ferons-nous ?

Il vaut mieux suivre ses idées que d'attendre celles des autres. — Il vaut mieux travailler pour soi seul que de partager avec d'autres.

1234. Quand t'aras fet cha,
T' n'in s'ras pont pus cras. (TOURNAI.)

LITT. Quand tu auras fait cela,
Tu n'en seras pas plus gras.

Votre position ne sera pas meilleure, vous n'en serez pas plus avancé ; se dit ordinairement à celui qui se propose de faire un mauvais coup.

1235. Bin fer et lèyi dire. (NAMUR.)

LITT. Bien faire et laisser dire.

Quand on se comporte loyalement, on ne doit pas craindre le qu'en dira-t-on.

VARIANTE.

ANDRÉ.

..... Vikans bin honnèt'mint,
D'ine manire charitåve et lèyans dire les gins.

(TOUSSAINT. *Jan'nesse*. I, sc. 1^{re}. 1890.)

FAMILIER.

1236. Quand on est trop familier,
On finit pa s'mépriser. (NAMUR.)

LITT. Quand on est trop familier,
On finit par se mépriser.

Une trop grande familiarité peut amener des expressions blessantes, des observations peu courtoises.

FARINE.

1237. Tot fait farène à bon molin.

LITT. Tout fait farine à bon moulin.

Toute chose vient à point quand on sait l'employer. — Les

aliments les plus communs rassasient, nourrissent, comme les plus délicats. (ACAD.)

Pr. fr. — Tout fait ventre.

Mais li mèyeù des pàrtèye,
Wisse qui l'boûde fait l'pus d'argent,
C'est l'gaz'ti et l'imprim'rye
Tot fait farenne à molin.

(Aug. HOCK. *Les boûde*. Ch. 1867.)

VERVIERS. On pauke après on applaudit ine aute
Qu'avèut èco s'tu pus malin,
I n'avèut nin mettou des où ès s'yôte,
Tot fait farene à bon molin.

(XHOFFER. *Épigrammes*. 1860.)

MONS. Tout fait farine au moulin, après tout, éié il a des grace d'état dins tous les métier.
(LETELLIER. *Armonaque dé Mons*. 1874.)

ROUCHI. Tout fet farene au molin.

(HÉCART. *Dict.*)

PICARDIE. Tout foet fraîne au moulin.

(CORBLET. *Glossaire*. 1851.)

FAUX.

1238. Çou qu'est fâx n'est màye duràve.

LITT. Ce qui est faux n'est jamais durable.

On finit toujours par s'apercevoir qu'on a été trompé ou dupé.

1239. Il est ossi faux qu'on navia pourri. (NAMUR.)

LITT. Il est aussi faux qu'un navet pourri.

On ne peut pas avoir la moindre confiance en ce qu'il fait, en ce qu'il dit.

FAUX PAS.

1240. Elle a fait hippette.

LITT. Elle a fait un faux pas.

Elle s'est laissé abuser. (ACAD.)

Pr. fr. — Elle a laissé aller le chat au fromage.

MARÈYE BADA.

Ti pére louquive po les coirnette,
Ca d'avant di s'poser Cille Golzà,
Ti mère aveut déjà l' gômà.
Ti grand'mère même a fait hippette.
Et ti vins d'ine race di pochâ.

(DE HARLEZ, DE VIVARIO, etc. *Li voyège di Chaudfontaine*. I, sc. 3. 1757.)

Idà qu'a fait hippette avou l' fi dè màyeùr.

(FORIR. *Dict.*)

I li fa s'poser l'feye dè mayer dè l' Franchevèye, ine gins d'adreut, qu'esteut verlihe et agalèye, et qui n'avèut màye fait qu' cinq ou six feye hippette.

(G. MAGNÉE. *Li cren'quini dè prince abbé di Stav'leu*. 1867.)

FEMME.

1241. Qui batte si feumme n'el vout nin touwer.

LITT. Celui qui bat sa femme ne veut pas la tuer.

Celui qui est sévère n'est pas toujours cruel. — Il ne faut pas exiger d'une personne plus qu'elle ne peut.

Pr. fr. — Il faut tondre ses brebis et non pas les écorcher.

(LEROUX. *Dict. comique*, 1732.)

On dit aussi : Qui batte si mère, ou qui batte si chin.

Cf. QUITARD. *Prov. sur les femmes*, p. 45.

Il est permis de battre sa femme, mais il ne faut pas l'assommer.

(OUDIN. *Curiositez françoises*, 1640.)

VARIANTE. Qui batte si feumme, wagne li paradis.

NIVELLES. On bat bi s' chî,
Qu'on n'el tue ni.

1242. Qui s' prind à 'ne feumme si prind à s' maisse.

LITT. Celui qui se prend à une femme se prend à son maître.

Les femmes veulent ardemment ce qu'elles veulent et elles viennent ordinairement à bout de l'obtenir. (ACAD.)

Ce que femme veut, Dieu le veut.

Ce que veut une femme est écrit dans le ciel.

(LACHAUSSÉE.)

Cité par FORIR. *Dict.*

GIRA.

D'on sùt elle frit on nicaise,

Qui s' prind àx feumme si prind à s' maisse.

(DE HARLEZ, DE CARTIER, etc. *Li voyège di Chaulfontaine*, II, sc. 1. 1737.)

Vos v' sovairez d'avu bouhi so m'casse :

Qui s' prind à 'ne feumme est todi pris à s' maisse.

(A. HOCK. 1860.)

VARIANTE.

JACQUES.

Li spot dit : qwand 'ne feumme vout,

Qui l'homme est sûr fotou.

(SALME. *Une feumme qu'ennès vât deux*, Sc. 9. 1876.)

1243. C' n'est qu'une feumme qui s' nève.

LITT. Ce n'est qu'une femme qui se noie.

C'est une bagatelle, une chose de peu d'importance, à laquelle il ne faut accorder que peu d'attention.

Ji n' pinse nin comme les ci qui d'het : bah ! ci n'est rin,

Ci n'est qu'une feumme qui s' nôye.

Mi, ji dis tot l' contraire, les feumm'rye valet bin

Qui nos y t'nanse on pau, pusqui d' zelle vint nosse jôye.

(BAILLEUX. *Li feumme nèyêye*, Fève. 1852.)

Pr. fr. — Ce n'est rien, ce n'est qu'une femme qui se noye.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

1244. A chaque avé,
El kié piche et el feimme brait. (MONS.)

LITT. A chaque avé,
Le chien pisse et la femme pleure.

(Avé. Temps très court ; le temps nécessaire pour réciter un Ave Maria.)

Ovide prétend que la facilité des larmes chez les femmes est le résultat d'une étude particulière.

Pr. fr. — A toute heure,
Chien pisse et femme pleure.

Femme rit quand elle peut,
Et pleure quand elle veut.

SAINT-QUENTIN.

A toute heure,
Kien i pisse et femme alle pleure.

(GOSSEU. *Lettres picardes*. 1841.)

1245. Ine feumme qui barbotte,
Est comme on teut qui gotte.

LITT. Une femme qui gronde est comme un toit qui dégoutte.
C'est une chose qu'on ne peut empêcher.

Chère femme, vous m'ennuyez à force de gronder.

Cité par FORIR. *Dict.*

Salomon compare la femme querelleuse à un toit dont l'eau dégoutte toujours. — Tecta jugitur perstillantia, litigiosa mulier. (Prov. 19.)

1246. A les feimme et les viélés-affaire
Il a toudi à r'faire. (MONS.)

LITT. Aux femmes et aux vieilles affaires,
Il y a toujours à refaire.

Il est aussi difficile de satisfaire les caprices d'une femme que d'arranger une affaire embrouillée depuis longtemps.

1247. Deux feumme, c'est-st-ine divisse,
Treus feumme, c'est-st-on caquet,
Qwatte feumme, c'est l'diale tot fait.

LITT. Deux femmes, c'est une conversation,
Trois femmes, c'est un caquet,
Quatre femmes, c'est le diable tout fait.

Cf.

Deux femmes font un plaid,
Trois, un grand caquet,
Quatre, un plein marché.

(GABR. MEUNIER. *Trésor des sentences*. 1368.)

Trois femmes font un marché.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

Cité par FORIR. *Dict.*

VARIANTE.

L'ÉTUDIANT.

Eune, ci n'est rin, dit-st-on, et deux c'est-st-on hopai,
Mais treus femme et l'police, c'est qwatte chin so 'ne ohaï.

(G. DELARGE. *On tour di botresse*. 1874.)

Une fontaine publique, dans la commune de D... (non loin de Couvin), porte l'inscription suivante, composée, paraît-il, par le curé de l'endroit :

Quando conveniunt Catharina, Suzanna, Sibylla,
Sermones faciunt et ab hoc, et ab hac, et ab illâ.

Pour rendre la leçon plus efficace, l'honorable M. C.-D., supposant assez naturellement Catherine, Suzanne et Sibylle aussi ignorante en latin que le bonhomme Gêronte, a cru devoir traduire ce distique en patois du pays. On lira bientôt sur la fontaine de D. ., ou peut être y lit-on déjà, à l'heure qu'il est :

Qwand les femme vinet droci,
Gare à ti, gare à ti, gare à mi.

1248. Prinds l'siervante d'à lon et t'femme d'à près.

LITT. Prends ta servante au loin et ta femme tout près.

Prends une servante d'un lieu éloigné de ta maison, et ta femme dans ton voisinage. — En agissant ainsi, on a une femme dont on connaît les antécédents, et une servante qui n'a point de rapports trop fréquents avec sa famille.

1249. Les femme ont treus tour pus qui l' diale.

LITT. Les femmes ont trois tours de plus que le diable.

On dit aussi : les femmes ont sept (cint) tour pé qui l' diale.

La femme est souvent fine, rusée, adroite, etc.

Pr. fr. — La femme sait un art avant le diable.

(Cf. QUITARD. *Prov. sur les femmes*, p. 20.)

Finesse n'est qu'en femme ne soit.

(Ancien prov. fr. 1368.)

GÉRA.

Et quoiqu'âtoû d'nos aute, elle fesse mainé, mamour,
Elles ont po nos tromper po d'là l' diale trinte six tour.

(Ed. REMOUCHAMPS. *Les amour d'à Gêrà*, t. 1, sc. 16. 1875.)

SERVAS.

Les feumme sont co pé qu' des macralle, elles ont les sept tour après l' diale.
(BRAHY. *Li bouquet*. II, sc. 2. 1878.)

JALHAY.

THODÔR à GARITTE.

Ta'hoz-v', vos avoz turtote treus tour pus quu l' diale.
(XHOFFER. *Les deux soroches*. II, sc. 14. 1862.)

JODOIGNE.

Les femme sont pe malenne que l' diale.

1250. One femme sins allure lave se pagna
l' sem'deu à l' nait po l' dimeigne. (JODOIGNE.)

LITT. Une femme sans soin lave sa chemise le samedi soir
pour le dimanche.

Portrait d'une femme du peuple qui n'a pas d'ordre dans
son ménage.

PROV. cont. JOURNAL. Femme qui tricote a des bas d' pus et des pêché d' moins.

1251. C'est les feumme qui fet les homme.

LITT. Ce sont les femmes qui font les hommes.

Une femme habile prend aisément de l'empire sur son mari.

— Dans les ménages, l'accord dépend souvent plus de la
femme que du mari. — C'est la femme qui donne le ton dans
la maison.

Cité par FORIR. *Dict.*

MARCHE.

C'est l' bonne femme qui fait l' bon homme.

1252. Qui gâte si feumme gâte si vèye.

LITT. Celui qui gâte sa femme gâte sa vie.

Qui est faible envers sa femme s'en repentira.

1253. I fât s' dihombrer di mette si feumme so
l' pid qu'on l' vout.

LITT. Il faut s'empresse de mettre sa femme sur le pied
qu'on veut.

VARIANTE. I fât s' dihombrer di mette ses éfant so l' pid qu'on les vout.

L'homme ne doit pas tarder à exercer son autorité à l'égard
de sa femme, de ses enfants.

Pr. fr. — Il faut prendre maison faite et femme à faire.

1254. On aime ossi bin ine feumme qu'a 'ne
saquoi, qui l' cisse qui n'a rin.

LITT. On aime aussi bien la femme qui a quelque chose, que
celle qui n'a rien.

On s'amourache aussi bien d'une jeune fille riche que d'une
pauvre. L'inverse est également vrai. On remarque que quand

les grands parents citent cette phrase en parlant à leurs fils, elle prend le sens suivant : n'aimez une femme que pour autant qu'elle ait du bien.

1255. I n'in voudréot pos quand elle aréot s'cul d'or et s'tiète d'argent. (TOURNAI.)

LITT. Il n'en voudrait pas quand même elle aurait son cul en or et sa tête en argent.

Se dit à propos d'une femme que l'on ne voudrait pas épouser, même avec une forte dot.

VAR. JODOIGNE. Dire que n'a qu'a mouhy s'doigt po-z-oyeu one femme de caur.

1256. One Mag'rite, one bèguenne, on zabia,
Frènnè danser l'diale dins on boistia.
(NAMUR.)

LITT. Une Marguerite, une religieuse, une grande sotte, Feraient danser le diable dans un bac.

Le diable serait le petit garçon, en présence de femmes douées des qualités qu'on prête à celles qui sont énumérées dans ce proverbe.

A Namur, les femmes qui portent le nom de Marguerite, n'ont ou plutôt n'avaient pas la réputation de douceur. Ce proverbe est très ancien.

VAR. MALMEDY. One Mag'rite et on zabia
Faie-nu danser l'diale divins on canibostia.

(VILLERS. *Dict. wallon français*, 1793.)

VAR. MARCHE. One méchante femme est-st-one lionne.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*, 1860.)

1257. A l' bonne femme.

LITT. A la bonne femme.

Inscription d'enseigne devenue proverbiale dans le pays de Liège (entr'autres). L'enseigne représente une femme sans tête; de là des plaisanteries, des quolibets. Nous empruntons à M. Quitard (*Etudes sur les proverbes français*, Paris, Techener, 1860, in-8, p. 247), les curieux détails qu'on va lire.

LA BONNE FEMME EST CELLE QUI N'A POINT DE TÊTE.

« On voyait autrefois à Paris plusieurs enseignes où était
» peinte une femme sans tête, image de la Renommée, qui
» cache la sienne dans les nuages, comme dit Virgile : *caput
» inter nubila condit*. (*Æneid. IV, 177*). Ces tableaux portaient
» pour inscription : *A la bonne femme*, c'est-à-dire, à la bonne
» Renommée, car tel était alors le sens du mot *femme* (*fama*),

» tombé depuis en désuétude malgré les efforts de Ronsard et
» d'autres, qui se plaisaient à l'employer. Ce mot fut aisément
» confondu avec son bon homonyme *femme* (*fœmina*), qui finit
» par le remplacer sur les enseignes. Mais le changement ne
» se borna pas à l'orthographe ; il s'étendit jusqu'aux peintures,
» sans égards pour les traditions respectables d'une iconologie
» longtemps consacrée chez les boutiquiers. Tous les attributs
» auxquels on pouvait encore reconnaître l'immortelle furent
» supprimés, et il ne resta plus qu'une simple mortelle
» décapitée avec l'inscription : *A la bonne femme* ; d'où le
» public malin tira cette sottise et scandaleuse conclusion :
» *La bonne femme est celle qui n'a point de tête*. — De là
» l'origine de ce dicton, dont le sens figuré, beaucoup moins
» appliqué que le sens littéral, est que la bonne femme est
» celle qui n'agit pas à sa tête, qui n'a de volonté que celle de
» son mari. »

JODOIGNE. N'a qu'une bonne femme, c'est l'sienne sins tiesse, et elle a co cassé l'tiesse à one homme.

(Allusion à la chute d'une enseigne.)

1258. Çou qu'feumme vout, l' bon Diu l' vout.

LITT. Ce que femme veut, le bon Dieu le veut.

Se dit pour exprimer que les femmes par leur persévérance, finissent toujours par faire ce qu'elles veulent. (LITTÉRÉ.)

Pr. fr. — Ce que femme veut, Dieu le veut.

Cité par FORIR. *Dict.*

1259. Batte si feumme, c'est batte fâsse mannôye.

LITT. Battre sa femme, c'est battre de la fausse monnaie.

C'est se donner une peine inutile. — C'est s'exposer.

FER.

1260. Avu todi on fiér qui clappe.

LITT. Avoir toujours un fer qui remue.

Être valétudinaire et avoir souvent quelques petites incommodités. (ACAD.)

Pr. fr. — Avoir toujours quelque fer qui loche.

Avoir quelque chose qui empêche une affaire d'aller bien. (ACAD.)

Pr. fr. — Il y a quelque fer qui loche.

Une fille toujours a quelque fer qui loche

— Oh, cousin, n'allez pas acheter chat en poche.

(REGNARD. *Le bal*. Sc. 7.)

Cité par FORIR. *Dict.*

GILLES.

A m'tour, à c'ste heûre, ji sés à pau près wisse qui l'fiér clappe.

(DD. SALME. *Inc else amon Jâcques Bouhtay*. Sc. 13. 1879.)

VAR. MALMEDY. Aveûr todi pette ou vesse.

1261. On n'est nin d'fiér.

LITT. On n'est pas de fer.

Il est des fatigues auxquelles le corps humain ne peut résister. (ACAD.)

Pr. fr. — On n'est pas de fer.

Vos m'fez ovrer comme on ch'vâ, ji n'sos nin d'fiér.

(REMACLE. *Dict.* 1839.)

1262. Mette les fiér ès feu.

LITT. Mette les fers au feu.

Commencer à s'occuper sérieusement d'une affaire. (ACAD.)

Pr. fr. — Mettre les fers au feu.

Ci fout seûl'mint quinze meus après, qui l'oficiâl metta les fiér ès feu po accoyî l'procès d'Mêhtèle.

(G. MAGNÉE. *Li houlotte*. 1871.)

JODOIGNE. Mette les fiér ès fôr.

CHARLEROI. GÉLIQUE.

I n'vos faut né iesse si infrouyi et si presset pou mette les fiér au feu.

(BERNUS. *L'malâde St-Thibau*. II, se. 7. 1876.)

LILLE.

Comm' nous, vous vivrê' à lurlure,
Et, comm' dins ch'mond n'y a rien qui dure,
Vos peine' aront vit' disparu
Vous porez r'mett' les fier au fu !

(DESROUSSEAUX. *Chansons Idloises*. 1854.)

1263. Esse comme â fiér à lèçî.

LITT. Être comme au fer à lacer.

Être endimanché, pimpant, tout en restant guindé.

Çoula est fait â fiér â lèci (solidement.) (FOUR. *Dict.*)

Ci joû là il esteut comme on fiér â lèci.

(G. MAGNÉE. *Baltri*. 1865.)

VAR. JODOIGNE. Elle est crausse comme one atêche à fachi.

1264. On n'pout 'nnès fer ni fiér ni clâ.

LITT. On n'en peut faire ni fer ni clou.

Cela n'est bon à rien. — On n'en peut faire ni chou ni rave.

VERVIERS.

J'ennès k'nohe one volêye
Qu'ont l'air du n'fêr ni fiér ni clau
Mais qu'ont l'voix bin d'loyêye
Qwand intret au Caveau.

(PIRE. *Au caveau*. Ch. 1884.)

Aimon des Tawes s'apinça tot loukant l'houyire qui c'estent co on bai pârechet
qu'on 'nnès féve ni fiér ni elà.

(MAGNÉE. *Li houlotte*. 1871.)

1265. Coula n'vât nin les qwatte fiér d'on chin.

LITT. Cela ne vaut pas les quatre fers d'un chien.

Cela ne vaut absolument rien. (ACAD.)

Pr. fr. — Cela ne vaut pas les quatre fers d'un chien.

Cité par FORIR. *Dict.*

— Kimint, monsieu, mes catricème,
Dihez-m' on pau, n'valet-i rin ?
— Oh ! nenni ciette, binamèye femme,
Nin seul'mint les quatte fiér d'on chin.

(SIMONON. *Ma tante Sâra*. 1822.)

Les jône di vosse vi bleu, qu'aveu s'tu si habèye,
Pé qu'les qwatte fiér d'on chin, n'ont rin valou d'leu vèye.

(THIRY. *Une copenne so l' mariège*. 1858.)

VARIANTE.

Qui lèyèsse don là leus chicane,
Qui n'valet nin mi qu'des pet d'cane.

(*Apologèye des priesse qu'on fait l'siermint*. 179...

Recueil de chansons. B^e et D^e.)

VERVIERS.

Mais tûsez qu'i s'ès trouêe là d'vins,
N'vaient nin les qwatte fiér d'on chin.

(PIRE. *Aux lecteurs*. *Mes amusettes*. 1884.)

VAR. JODOIGNE. Ça n'vaut ni des saie (restes) ou des plaune (mauvaise paille).

MONS. Et leus bouteille dé drogue qui n'vaut-tent nié les quatte fiér d'in quié.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons*. 1846.)

TOURNAI.

Cha n'vaut peos les quate fiér d'in tien.

ST-QUENTIN.

I n'vaut pau les quate fers dein kein.

(GOSSEU. *Lettres picardes*. 1840.)

1266. I magn'reut les fiér di St-Lînâ.

LITT. Il mangerait les fers de St-Léonard.

Pour dire de tout et abondamment.

Sont-ce les barreaux de fer de la prison de St-Léonard, à Liège ?

1267. A fiér et à clô. (MONS.)

LITT. A fer et à clous.

Solidement, de façon à résister. — Avec opiniâtreté. —
Lubore improbo.

MONS. T'as beau erier, braier et t'échiner l'tempéramment, c'est comme si tu chanteroi ; j'sus boutonné à liér et à clô et je m'fous bé d'ti, quand tu soufferoi jusqu'à d'main.

(LETELLIER. *El soleil éie l'vent d'bise*. *Arm. dé Mons*. 1857.)

On dit qu'une chose ne tient ni à fer ni à clou, quand elle peut se détacher, et qu'on peut l'emporter en quittant la maison. Cela ne tient ni à fer ni à clouts.

(Anc. proverbe.)

Autre pr. fr. A chaux et à ciment.

(LEROUX. *Dictionnaire comique*.)

Était à lui par hymenée
Conjointe à chaux et à ciment.

(SCARRON. *Virgile travesti*.)

VARIANTE.

Fait à chà et à cimint.

(REMACLE. *Dict.* 1839.)

1268. I fât batte li fiér tant qu'il est chaud.

LITT. Il faut battre le fer tandis qu'il est chaud.

Il ne faut point se relâcher de la poursuite d'une affaire, quand elle est en bon train. (ACAD.)

Pr. fr. — Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud.

En dementres que li fers est chaus le doit l'en battre.

(Ancien proverbe. XIII^e siècle.)

Hola, Jupiter dit, il faut
Battre le fer quand il est chaud.

(SCARRON. *Gigant*. Ch. 2.)

Cité par FORIR. *Dict.*

LOUISE (à part).

I vât co mi qui j'batte li fiér tant qu'il est chaud.

JACOB (à part).

Rin d'pus sûr qu'elle rivint po rik'minci l'assaut.

(Ed. REMOUCHAMPS. *Les amour d'à Gèré*. II, sc. 3. 1875.)

M^e DUJARDIN.

Qwand l'ârmur'rèye allève bin, j'a battou l'fiér tant qu'il estent chaud, et hoûye, j'ennès profite.

(T. BRARY. *Li bouquet*. II, sc. 20. 1878.)

MARCHE. I faut batte li fiér qwand i blamme.

MARCHE. Battans l'fier, il est chaud. Còpans l'affaire net.

(ALEXANDRE. *Li pèchon d'avril*. II, sc. 3. 1858.)

NAMUR. Ni d'jos jamais : à toratte,
Battez l'fier quand il est chaud.

(WÉROTTE. *Choir de chansons wallonnes*. 1860.)

TOURNAI. I féaut batte l'fiér quand i est kéaud.

ST-QUENTIN. I faut batte ch'fer tout les tandis qu'il est caud.

(GOSSEU. *Lettres picardes*. 1810.)

BASSE-ALLEMAGNE. — Man muss das Eisen schmieden während es glühend ist.

1269. Quèire les quatte fier in air. (MONS.)

LITT. Tomber les quatre fers en l'air.

Tomber à la renverse, être frappé d'étonnement. (ACAD.)

MONS. Jéssuse, Maria! j' sus mort e' fois-ci, t' ti in quèyant les quatte fier in air.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons* 1862.)

VAR. LIÈGE. Toumer les qwatte fotenne ès l'air.

(FORIR. *Dict.*)

VAR. JODOIGNE. Voler l'panse à l'agasse.

1270. Taper âx riquette.

LITT. Jeter aux vieux fers.

Jeter une chose comme mauvaise, dont on ne peut plus faire usage.

Grâce à nosse grand minisse, l'èfant di nosse cité,
Hoûye, c'est so les riquette qui l'gab'lou est r'jeté.

(Aug. HOCK. *Moirt di l'octroi*. Ch. 1860.)

CRAMAY.

Co, co,

Volez-v' èco

Volez-v' ès mette

Onk di pus âx riquette.

(ALCIDE PRYOR. *I s'enne a fallou d'pau*. 1871.)

VERVIERS.

Nos père fit baicôp trop du eas

Du r'mède qu'ont fait leu piette

Pèle Holloway, Revalenta

Sont hoûye po les riquette.

(ASTÈRE DENIS. *Les novellès èvention*. Ch. 1890.)

MARCHE.

Taper âx vis fiér.

FRAMERIES. J'ai volu printe vo n'avis su çou qui convie d'fei, rapport à l'citoyenne de Lourdes, qui roule su l'or et su l'argent, pindant qu'nous aute on nos rue à feraille.

(BOSQUETIA. *Tambour battant*. 1885.)

FERME.

1271. I fât avu ses cinse ès l'Hesbaye, et 'nnès magni les rinte ès l'Ardenne.

LITT. Il faut avoir ses fermes en Hesbaye, et en manger les revenus en Ardenne.

La vie est à bon marché en Ardenne, mais la terre y est d'un moindre rapport que dans la grasse Hesbaye. Ajoutons que l'Ardenne est un pays accidenté et pittoresque, tandis que la Hesbaye n'est qu'un immense plateau.

Voir les remarquables études de M. Émile DE LAVELEYE, sur les différentes régions agricoles de la Belgique (*Revue des deux Mondes*, 1861).

FESSE.

1272. Ça n'va qu'd'one fesse. (NAMUR.)

LITT. Cela ne va que d'une fesse.

Agir mollement dans quelque affaire. (ACAD.)

Pr. fr. — N'y aller que d'une fesse.

Une affaire qui n'va qu'd'one fesse, finit par tourner à cu d'pouyon.

Il n'y va que d'une fesse.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

MARCHE. On còp qui ça n'va pus qu'd'one fesse,
R'dobelle di corège et d'adresse.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

VAR. JODOIGNE. Ça n'va qui seu one jambe.

MONS. Vos promettiez pus d'bûre que d'pain au comminchemint, et pou changer,
ç'a n'va qu'd'enne fesse.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons*. 1850.)

1273. Tant qu'lés fesse sont découverte, autant
deux claque qu'eune. (MONS.)

LITT. Tant que les fesses sont découvertes, autant deux
claques qu'une.

Il y a des choses où il ne faut point s'épargner, quoi qu'il en
puisse arriver. (ACAD.). — Pendant qu'on y est, il faut abattre
le plus de besogne possible.

Pr. fr. — Autant vaut bien battu que mal battu.

VALENCIENNES. Cul échauffé ne craint pas une claque.

MONS. Saque-z-incor un, confrère, tant qu'lés fesse sont découverte, autant
deux claque qu'eune, comme on dit.

(LETELLIER. *El singe éié l'cat. Fauje. Armonaque de Mons*. 1851.)

VAR. MONS. A-n-ein cu scauffé
'Ne claque de pus n'fait rié.

(SIGART. *Dict.* 1870.)

VAR. FRAMERIES. Iun d'pus, iun d'moins, comme on dit, su in cul inscauffé, ine
chaffe enne fait ni d'peine.

(BOSQUETIA. *Tambour battant*. 1886.)

1274. Avu chaud ses fesse.

LITT. Avoir chaud ses fesses.

Être saisi d'une grande peur. (ACAD.)

Pr. fr. — Avoir chaud aux fesses.

VARIANTE. Crians vivât po tos costé,
Les patriote vont triompher.
Les ligeois vont fer l'fiesse.

Eh bin!

Li rossai m'coye ⁽¹⁾ a l'vesse.

Vos m'etindez bin.

(*Pasquéje patriotique*, 1790. Recueil de Body.)

(1) Hoensbroeck, prince évêque.

1275. Il est trop tård di rastrinde ses fesse qwand on-z-a chi ès lét.

LITT. Il est trop tard de resserrer les fesses quand on a chié dans son lit.

C'est prendre des précautions quand le mal est arrivé, quand il n'est plus temps de l'éviter. (ACAD.)

Pr. fr. — Fermer l'écurie quand les chevaux sont dehors.

On dit aussi : Qwand on-z-a chi ès s' coud'châsse.

Cité par FORIR. *Dict.*

FÊTE.

1276. I n'a pas d' béonne ducasse,
Si on n' casse. (TOURNAI.)

LITT. Il n'y a pas de bonne fête

Si on n'y casse.

C'est une sorte de consolation donnée à la personne qui casse quelque chose un jour de fête.

1277. Fer l' fiesse divant l' dicâsse.

LITT. Faire la fête avant la fête (ducasse, kermesse).

Il ne faut point se réjouir ou s'affliger d'un événement avant qu'il soit arrivé. (ACAD.)

Pr. fr. — Il ne faut point chômer les fêtes avant qu'elles soient venues.

Cité par FORIR. *Dict.*

Inte zel déjà i partagint,
Les riche dispôye qu'i n'avint nin.
Mais vont apprinde les sottès biesse,
Divant l' dicâsse di n' nin fer l' fiesse.

(J.-J. HANSON. *Les lusiade ès vers ligeois*, Ch. III. 1783.)

VERVIERS. Ni fans nin l' fiesse divant l' dicause,
Ca voci bin one tote aule cause
Qui va jolimint l'esbôrer.

(POULET. *Li pésonni*. 1860.)

JALHAY.

THIODÔRE.

Tot doux, Mathi, tot doux, on pau d' patièce, qwand on court trop reud on n' deûre nin. Nu fioz nin l' fiesse duvant l' dicâse.

(XHOFFER. *Les deux soroche*, I, sc. 13. 1861.)

1278. On danse co, bin qui c' n'est nin fiesse.

LITT. On danse encore, bien que ce ne soit pas fête.

Les vrais jours de fête sont les jours de gaité.

1279. L' ducasse sins procinsiéon, ch'est in cuésache sans elvain. (TOURNAI.)

LITT. La fête sans procession, c'est une cuisson sans levain.

C'est une fête manquée.

1280. Fer l' franque fiesse.

LITT. Faire fête franche.

Faire liesse. — Avoir une bonne fortune.

Cité par FORIR. *Dict.*

1281. C' n'est nin tos les jou fiesse.

On ajoute quelquefois : Et l' leddimain dimègne.

LITT. Ce n'est pas tous les jours fête. — Et le lendemain dimanche.

On ne se réjouit pas tous les jours ; on ne fait pas tous les jours bonne chère ; on n'a pas tous les jours le même bonheur, le même avantage. (ACAD.)

Pr. fr. — Il n'est pas tous les jours fête.

Il n'est pas toujours feste.

(GABR. MEURIER. *Trésor des sentences*. 1568.)

Après saint Hirard, saint Junard.

(*Dicton populaire.*)

Cité par FORIR. *Dict.*

Ine robette, c'est si bon, allans les marchander,
C' n'est nin tos les jou fiesse, jan, fans nos régaler.

(*Li fraternité*. Cràmignon. 1873.)

NAMUR. Ci n'est nin todi fiesse, i nos pout v'ni des brouye,
On t'appelle chaurdé dint, ou bin caca-lais-ouye.

(WÉROTTE. *One sov'nance des jeû di nosse jône timps*, 1867, 4^e éd.)

BASSE-ALLEMAGNE. — Er ist nicht alle Tage Sonntag
(Feiertag).

FETU.

1282. Nos vèyans on fistou d'vins l'ouÿe d'ine aute
et nos n' vèyans nin on soûmi ès l'nosse.

LITT. Nous voyons un fetu dans l'œil d'un autre et nous ne voyons pas une poutre dans le nôtre.

S'apercevoir aisément des défauts d'autrui, quelque légers qu'ils puissent être, et ne pas voir les siens, quelque grands qu'ils soient. (ACAD.)

Pr. fr. — Voir une paille dans l'œil de son voisin et ne pas voir une poutre dans le sien. (*Évangile.*)

Suus cuique attributus est error, sed non videmus mantica, quod in tergo est.

On remplace souvent le mot *fistou*, par *flatte* ou *bouhe*.

Divins l'ouÿe di s'voisin il âreut vèyou 'ne bouhe,
Et d'vins l' sonk i n' sintéve nin seûl'mint on soûmi.

(BAILLEUX. *Li bèsèce*. Fàve. 1856.)

TITINE.

Divins l'ouÿe di s'woisin, on veut bin 'ne pitite tèche,
Divins l'sonk on soûmi n'est qui l'mak d'ine attèche.

(H.-J. TOUSSAINT. *Jan'nesse*. I, sc. 1^{re}. 1890.)

VERVIERS.

O veut ô fistou ès l'ouÿe du s'woisin.

(POULET. *Épigraphe du foyan éterré*. 1859.)

DINANT.

NONORE.

C'est pô vos dire, monsieu Susin, qu'on vet on fistu di strain dins l'ouÿe di s'vèzin
et qu'on n'vet nin...

SUSIN.

On soûmi dins l'seinne, oh ! ji connais ça.

(*On drole di moimache*. Sc. 6. 1872.)

VAR. DINANT.

LI BLANC.

On vet on grain d'sauvion dins l'ouÿe di s'vègin et on n'vet nin on bègnon di
déblai dins l'seinne.

(COLLARD. *Li tindrie à l'amourette*. I, sc. 10. 1890.)

VAR. JODOIGNE.

Lu malheur est qu'houk nu veut ses défaut.

CHARLEROI. Woît, Joseuphe, dins c'faufe ci, qui n'est qu'enne couyonnåde,

Gn'a 'ne saquoi qu'est bin vrai et r'tenez-l' toudi bin,

On voit bin in festu dins l'ouÿe dé s'camaråde,

Qu'on n'voit né in saumi dins l'sin.

(L. BERNUS. *Li malette àx défaut*. Faufe. 1873.)

MONS. On voit bé 'ne buque dins l'œil d'in aute qu'on n'voit nié ein soumier dins
l'sien.

FRAMERIES. Pouquè vir ine fenasse in l'niel dè s'visin, quand on n'voit nié ein
soûmie d'vins l'sie.

(BOSQUËTIA. *Tambour battant*. 1885.)

SAINT-QUENTIN. Vos ravisiez bien ein fetu dains l'ziu d'vo voisin, ei vous n'veyez
pau ein trate qui vous avule.

(GOSSEU. *Lettres picardes*. 1844.)

BASSE-ALLEMAGNE. — Einen Splitter im fremden Auge
sehen, einen Balken im eigenen Auge *nicht* sehen.

1283. Çoula n'vât nin on fistou.

LITT. Cela ne vaut pas un fêtu.

Se dit d'une chose dont on ne fait nul cas. (ACAD.)

Pr. fr. — Je n'en donnerai pas un fêtu. — Cela ne vaut pas
un fêtu.

Ne festuca quidem.

Cité par FORIR. *Dict.*

VARIANTE.

..... Por mi, ça m'fait si bin,

Qui d'tos vos glots boquet, ji n'doreu nin co 'ne gèye.

(BAILLEUX. *Li leup et l'chin*. Fève. 1851.)

VARIANTE.

Mais lèyans po dè pan tot sèche,

Tos ces ènnocins personnège.

(BAILLEUX. *Math. Laensbergh qui tome divins on trô*. Fève. 1851.)

NAMUR.

Ç'a n'vaut nin one gaye, one chiche.

Cela ne vaut pas une noix, une poire séchée.

NAMUR. On a fait d'vosse Nameûr, dins l'timps puissante et riche,
 One impasse, on eul d'sac, qui n'vaut d'ja pus one chiche.
 (A. DEMANET. *Oppidum Atuaticorum*. 1843. — *Ann. de la Soc. arch. de Namur*. T. II.)

VAR. JODOIGNE. Ça ni vaut ni one pipe de toubac, des plaune, on radeu d'couche.

FEU.

1284. Feu di strain n'deûre nin.

LITT. Feu de paille ne dure pas.

Se dit d'une passion qui commence avec ardeur, avec véhémence et qui est de peu de durée. On le dit aussi des troubles passagers. (ACAD.)

Pr. fr. — C'est un feu de paille. — Ce n'est qu'un feu de paille.

Mon amour est un feu de paille,
 Qui luit et meurt en un instant.

(SARRAZIN. *Poésies*.)

Cité par FORIR. *Dict.*

Les promesse qu'i nos fet, sont-elles comme li fougîre,
 Dè feu di strain qu'les broûle et qu'passe comme l'aloumîre.
 (SALME. *Nom di hu, c'est madame*. 1877.)

MONSEUR.

L'honneur, vèye sottè, ei n'est qu'on mot, qu'on feu di strain.
 Qui dit-st-i, qwand l'justice soffèle dissus?
 (TH. COLLETTE. *Ine vingince*. II, sc. 3. 1878.)

NAMUR. Quoiqu'on n'a nin broqué ès l'haye,
 C'est co quéque fie on feu d'pâye.
 (WÉROTTE. *Aurm. di Namêr*. 1866.)

CHARLEROI. In baud'li, s'n escorie dins s'moain,
 Mennet deux baudet su l'chemoin;
 L'preumi, kerchi d'esponche, dallet comme in feu d'pâye
 L'aute, kerchi d'sé, s'feyet sâchi l'orâye.
 (L. BERNUS. *L'baudet kercht d'esponche èièt l'baudet kercht d'sé*. Fausse. 1873.)

1285. I n'y a nin dè l'fougîre sins feu.

LITT. Il n'y a pas de fumée sans feu.

En général, il ne court point de bruit qui n'ait quelque fondement. (ACAD.)

Pr. fr. — Il n'y a point de fumée sans feu.

Cité par FORIR. *Dict.*

Ji creus à nosse vi spot, qu'n'a nolle fougîre sins feu,
 Et tot çou qu'ji v'raconte, on l'tûtèle so les teut.
 (THIRY. *Ine cope di Grandiveux*. 1859.)

LAMBERT.

..... Nos d'vans portant bin creûre
Qui d'vins l'chanson, à fond, i gn'a 'ne saquoi d'sérieux,
Et, comme on dit foirt bin, n'a nolle foudre sins feu.

(TOUSSAINT. *Li groumancien*. I, sc. 3. 1872.)

MARCHE. Gn'a do feu, qwand gn'a dè l'foudre.

NAMUR. I n'a pont d'foudre sins feu.

JODOIGNE. Quand on voit dè l'femèt, i n'a dè fet.

BASSE-ALLEMAGNE. — Wo Rauch ist, ist auch Feuer.

1286. I n'y a nin d' feu sins foudre.

LITT. Il n'y a point de feu sans fumée.

Quelque soin que l'on prenne pour cacher une passion vive,
on ne peut s'empêcher de la laisser paraître. (ACAD.)

Pr. fr. — Il n'y a point de feu sans fumée.

N'est fu saunz fumé. (Prov. de France, XIII^e siècle.)

Cité par FORIR. *Dict.*

MONS. Si vos volez ette vite ergueri dè l'pique d'onne mouvaie langue,
cariez droit; parqué on n'erie jamais au feu, si i n'a nié d'foudre.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons*. 1848.)

VAR. TOWNAL.

I a du brulin.

1287. Fer feu des qwatte patte et dè l'quowe.

LITT. Faire feu des quatre pattes et de la queue.

Employer tous ses efforts pour réussir en quelque affaire.
(ACAD.)

Pr. fr. — Faire feu des quatre pieds.

CATH'RENNE.

Li vi poret fer feu des qwatte patte et dè l'quowe,
Min nos v's el allans strinde comme i fât, s'i s'rimowe.

(DELCHÉF. *Les deux Nèveux*. III, sc. 4. 1859.)

C'esteut des pèsants boquet à k'tourner, ossi ni fout-ce nin sins fer feu des
qwatte patte et de l'quowe, qu'elle adiersa à fer cisse discange.

(G. MAGNÉE. *Bairi*. 1865.)

VAR. JODOIGNE.

Fer d'ses pid, d'ses pougne.

1288. I n'y veut qu' dè feu.

LITT. il n'y voit que du feu.

Il ne comprend pas, il ne devine pas une chose.

Cf. *Græcum est, non legitur*. — C'est de l'hébreu pour moi.

Ne rien comprendre dans une affaire. (LITTRÉ.)

Cité par FORIR. *Dict.*

I pinséve vormint qu'l'oute n'aréut

Divins ses frawe vèyou qu'dè feu.

(BAILLEUX. *Les frawe d'on coirbâ*. Ch. 1843.)

BAIWIR.

Ji t' gougne ès l' gazette,
Ti m'y r'flanque ine lette,
Nos cachans nosse jeu,
On n'y veut qu'dè feu.

(ALCIDE PRYOR. *I s'enne a fallou d'pan*. 1874.)

..... Por mi çou qu'j'ennès creu,
C'est qu'il est d'vins les asse et qu'i n'y veut qu'dè feu.

(M. THIERY. *Les saison*. Poème. 1884.)

NAMUR.

A l'nait, sins lumière,
Elles ont foirt bia jeu,
Leu père et leu mère
N'y vòye-nu qu'do feu.

(WÉROTTE. *One rouffe des forchu*, 1867, 4^e éd.)

CHARLEROL.

MAGRITTE.

Woitet, c'rêfe là, Mathi, c'est toudi 'ne saquoi d'rale.

MATHI.

Mi, bin j' n'y vois qu'du feu ; dallet-z-ès au cint diate.

(L. BERNUS. *L'rêfe Magritte Lorrin*. Parodie. 1873.)

MONS.

Oh mi ! j' n'y vois qu'du feu, et Grégoire avec, assuré.

(LETTELLIER. *Armonaque de Mons*. 1864.)

LILLE.

Trinte six leunette et l'nez d'sus, i n'y vot qu'du fu.

(VERMESSE. *Voc. du patois lillois*. 1861.)

ST-QUENTIN.

Nous n'y voyons coere qu'du fu.

GOSSEU. *Lettres picardes*. 1845.)

1289. Taper d'l'hôle so l' feu.

LITT. Jeter de l'huile sur le feu.

Exciter une passion déjà très vive, déjà très violente ; aigrir des esprits qui ne sont déjà que trop aigris. (ACAD.)

Pr. fr. — Jeter de l'huile dans le feu, sur le feu.

Attiser le feu.

Oleum camino addere.

LEJEUNE. *Prov. familiaria*. 1744.)

Cité par FORIR. *Dict.*

CATH'RENNE.

Di n'nin y r'mette les pid ci sèrent bin meyeu,
A v's aller disputer, vos tap'rez d'l'hôle so l' feu.

(DELABEF. *Les deux nèveux*. I, sc. 3. 1859.)

PIRSON.

Mais les homme d'affaire, qui tapet volit d'l'hôle so l' feu es l' p'ce de l' distinde, avit aminé les khikhagne inte nos aute.

(SALME. *Quitte po quitte*. Sc. 6. 1878.)

MARCHE.

Ni tapez nin d'l'hôle dissus l' feu.

CHARLEROI.

Tout ça c'est-st-inutile,
Eiet su l'feu c'est tappé d'Fluile.
Ça fait pus d'mau qué d'bin.

(L. BERNES. *Le r'nau éiet les dindon*. Fauve, 1873.)

BASSE-ALLEMAGNE. — Oel in's Feuer giesen.

1290. Esse comme li feu et l'aiwe.

LITT. Être comme le feu et l'eau.

Se dit de deux choses tout à fait contraires, de deux personnes qui ont de l'aversion l'une pour l'autre, ou qui sont d'opinions, de caractères fort opposés. (ACAD.)

Pr. fr. — C'est le feu et l'eau.

Cité par FORIR. *Dict.*

MONS.

NAPOLÉON 4^{er}.

J'vois bé qu' l'ngleterre éié mi, sera toudi comme l'feu et l'ieau; elle veut ette dame sus la mer; ébé ni j' vas m' rinde maite su terre.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons*. 1858.)

MARCHE.

Gu'a qui poirtront todi l'aiwe et l'feu.

(ALEXANDRE. *P'tit cornu*. 1860.)

BASSE-ALLEMAGNE. — Wie Feuer und Wasser.

1291. I n'a ni feu ni lieu.

LITT. Il n'a ni feu ni lieu.

Être vagabond, sans demeure assurée, ou être extrêmement pauvre. (ACAD.)

Pr. fr. — N'avoir ni feu ni lieu.

Au moral, on dit : n'avoir ni foi ni loi.

Qui méprise Gotin, n'estime pas son roi,
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.

(BOILEAU.)

Cité par FORIR. *Dict.*

Ine lehe plainte et so s' dierrain meus,
Ni savent wisse jôn'ler, estant sins feu ni lieu.

(BAILLEUX. *Li lehe et s' camarade*. Fève. 1831.)

S'i rinteûre es s'mohonne, i n'a ni feu ni lieu.

G. DELARGE. *Ine copenne conte les pèk'teu*. 1876.)

MARCHE.

Waite qwante qu'i gu'a sins feu ni lieu.

CHARLEROI.

J'plains bram'mint p's on pauve ovri
Qui leye einne femme et chix éfant podri
Sins feu ni lieu, sins sou ni mâte.

L. BERNES. *L'eterr'mint de l'honne*. Fauve. 1873.)

LILLE.

J'ingelle d'froid, sans fu ni lu.

(BRULE MAISON. *Chansons*. 1720.)

1292. L' ci qui n'vout nin broûler, qu'i n'vasse nin à feu.

LITT. Celui qui ne veut pas brûler ne doit pas aller au feu (approcher du feu).

Il ne faut point s'exposer quand on a peur d'un danger. Le malin qui se trouve attrapé n'a que ce qu'il mérite.

MESBRUGI.

Ah ! ji n' sâreus mâye vis plaînde,
C'est vosse fête, poquoi n' nin v'dînde ?
Qui n'vout nin broûler fûret l'feu.

(DE HARLEZ. *Les hypocondre*. I, sc. 2. 1738)

Ji veus l'mâlheur, et j'âret l'foice
Dî m'rissechi, pusqui ji sés
Qu'on spot dit : jan donc, sins faiblesse,
Sechîz-v' de feu, d'sogne de broûler.

(WINANDS. *Chanson* 1889.)

JALHAY.

BETH'NE.

On-z-a ralon d'dire qu'i n'fât nin aller trop près de feu, s'on n'vout nin s'honder.
Ruv'noz à vos biesse.

(XHOFFER. *Les deux soroché*. I, sc. 5. 1861.)

VAR. JODOIGNE. Ni va ni au fet s'ta peu d'faiwe.

PICARDIE. Ch'ti qui ne touchero pas a ch'fu, i né ch'grillero pas chès ongues.
(CORBIET. *Glossaire*. 1851.)

FEUILLE.

1293. Tronler comme ine foye.

LITT. Trembler comme une feuille.

Avoir grand peur. (ACAD.)

Pr. fr. — Trembler comme la feuille.

Cité par FORIR. *Dict.*

HIGNAR.

I qwîre divîns nos oûye,
S'on n'pinse nin qu'il est sot ;
I tronlret comme ine foye
Qwand i vînt adlez nos.

(DE HARLEZ. *Les hypocondre*. II, sc. 3. 1738.)

JEANNETTE.

Si voléye enne aller, i m' frent portaît plaisir
Ca j'a tell'mint paon qui ji tronle comme ine foye.

(DELABEF. *La valant de l'escrivate*. I, sc. 6. 1857.)

MAREYE-JENNE.

Vola Tintin qui r'vînt, ji tronle tot comme ine foye,
Qui va-t-i s'passer cial, lu qu'est-st-ine l'esse di hoye

(TOUSSAINT. *Haut et Dautte*. III, sc. 2. 1870.)

S'i n' s'avent nin rat'nou, il âreut tronlé eo pus foirt qu'ine foye à vint.

(G. MAGNÉE. *Li crenn'quini dè prince abbé di Suâr'leâ*. 1867.)

VARIANTE.

Kibin gn'eut-i qu' po leus orèye,
Tronint pus qui des poye mouyèye?

(HANSON. *Li Luciade ès vers ligeois*. Ch. IV. 1783.)

NAMUR.

Divins ses oûye s'i calculeuve
Qui nos cœur estainne di nivia.

Adon, comme one foye, ji tronneuve.

(WÉROTTE. *One scoliette èrunic et chaurdée*. Ch. 1867. 4^e éd.)

CHARLEROI.

CLÉANTE.

Là, i voit tot presse pou l' noce, c' qui fait triauné comme eune foye.

(L. BERNUS. *L' malâde Saint-Thibau*. II, sc. 6. 1876.)

TOURNAI.

I va tranner comme eine fuele

DOUAI. Et pis arrivé la, v'là qu'y tronne comme eune feule in criant au s'cours.

(DE CHRISTÉ. *Souv'nirs d'un homme d' Douai*. 1858.)

SAINT-QUENTIN.

Traner coere comme eine feule.

METZ.

Je creus que l'at coichet dezors lo lit d'nat mâte,

Y tremblent comme let feuille et s'y coichent en hate.

(BRONDEX. *Chan-Heurlin*, poème patois-messin. 1787.)

BASSE-ALLEMAGNE. — Wie Espenlaub Zittern.

FÈVE.

1294. Trover l' fève dè wastai.

LITT. Trouver la fève du gâteau.

Faire une bonne découverte, une heureuse rencontre, ou trouver le nœud d'une affaire, d'une question. (ACAD.)

Pr. fr. — Trouver la fève au gâteau.

Se dit par allusion au gâteau des rois.

Pensant avoir trouvé la fève du gâteau.

(REGNARD.)

Trouver la fève au gâteau.

(Contes d'ENTRAPEL. XVI^e siècle.)

Cité par FORIR. *Dict.*

1295. I fât qui l' fève veusse enne aller s' maisse
foû dè corti.

LITT. Il faut que la fève voie sortir son maître hors du jardin.

Il ne faut pas planter trop profondément les haricots.

FÉVRIER.

1296. Qwand i fait laid l' doze dè p'tit meus i fait
laid six saineine à long.

LITT. Quand il fait laid le douze du petit mois, il fait laid six semaines consécutives.

Cité par FORIR. *Dict.*

VAR. TOURNAI. Février l'court,
Quand i s'y met, ch'est l'pus lourd.

1297. Fèvrir a onze baïs joû.

LITT. Février a onze beaux jours.

On vi spot dit qui l'meus d'fevrir
Nos donne todi onze baïs joû ;
Ji creu qu'i dit çoula po rire
Ca i n' sàreut fer bai qwand i nive ou qu'i ploût.
(N. DEFRECHEUX. *Math. Lucensbergh*. 1857.)

1298. C'est dins l'mois d'fèvri que les femme
caus'net l'moins. (JODOIGNE.)

LITT. C'est dans le mois de février que les femmes parlent
le moins.

Parce qu'il est le plus court.

VERVIERS. Ès meus d'fevri, les fem'réye
Prindet mons d'cafet,
Et mons i porlet,
Quu d'vins tot aute tîmps d'anneye
Sav' poquoi ? — Nenni
C'est l'meus qu'est l'pus p'lit.
(*Alm. des soirées populaires de Verviers*. Calendrier. 1877.)

NIVELLES. C'est l'mois qu'les femme f'sont l'moins l'canlette.

FIER.

1299. Dreut comme on page di make.

LITT. Droit comme un valet de trèfle.

Fier comme Artaban. — Effronté comme un page de cour.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

Eherni avou les bague di Wayaipont, et a cavaye so si ch'vâ, wisse qu'i si l'néve
dreut comme on page di make i fa grandiveus'mint si intreye.

(G. MAGNÉE. *Li creu'quint dè prince abbe di Stâr'leu*. 1867.)

VERVIERS. I aiteur dreut comme ô pache du make.
(FRANÇOIS D. *Lu vile femme essèr'leie*.)

VERVIERS. GRABAY.
Frâchimôtois, quu j'dis, vos estez des malin
Des craune, des pache du make, tot comme les Hèvorlin.
(ALCIDE PRYOR. *On dragon qui fait des madame*. 1867.)

SE FIER

1300. I n'a nî pus à s' fixi à i qu'au cul d'ein éfant
d'chix semaine qui a l'esquette. (NIVELLES.)

LITT. Il n'y a pas plus à se fier à lui qu'au cul d'un enfant de
six semaines qui a la foire.

C'est une personne qui n'inspire aucune confiance ; qui ne tient pas ses promesses

FIGUE.

1301. C'est des figue après Pauques. (NAMUR.)

LITT. Ce sont des figues après Pâques.
Cela vient trop tard, après le moment désiré.

TOURNAL. Ch'est des figue après Pâque.

1302. Fer les figue.

LITT. Faire les figues.

Mépriser quelqu'un, le braver, le défier, se moquer de lui.

(ACAD.)

Pr. fr. — Faire la figue.

Et la fraude fit lors la figue au premier age.

(REGNIER.)

L'ung d'eulx voyant le pourtrait papal, lui feit la figue.

(RABELAIS, Liv. IV, ch. 44, XVI^e siècle.)

Cf. QUITARD, *Dict.*, p. 394.

Hoûtez l'histoire de grand Bourbon,

Qui.

Confonda Mayenne et ses ligue,

Et fit àx Espagnol, les figue.

(J.-J. HANSON. *Li Hinriade travesteye*. Ch. I. 1780.)

NAMUR. Comme one mère vos codugeoz l' moinnage,

Vos lioz les figue aux commère do village.

(J. COLSON. *On galant rosti*. Ch. 1862.)

MONS. A-t-i du mau à travailler à deux dins l'même métier ? C' n'est nié pou faire figue à personne qué jé l' fais, mi.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons*. 1848.)

FIL.

1303. Disfer ses châsse po-z-avu de fi.

LITT. Défaire ses bas pour avoir du fil.

Détruire une chose bonne pour en faire une mauvaise. — Se priver d'une chose utile pour se procurer des babioles.

VARIANTE. Disfer s' chimihe (s' cou-d'-châsse), etc.

Cité par FORIR, *Dict.*

VAR. JODOIGNE Vinde le stove po-z-oyeu d'l'houye.

1304. Di fi enne awèye.

LITT. De fil en aiguille

De propos en propos, en passant d'une chose à une autre.
(ACAD.)

Pr. fr. — De fil en aiguille.

De propos en propos et de fil en aiguille.

(M. REGNIER. *Sat.* XIII.)

Pac'qu'il a s'tu d'los lès mesti,
Ji v'racontet d'li enne aweye,
Tot çou qui j'sé di s'vièreye.

(DE RYCKMANS. *Pasqueye*. 1726.)

Racontez-m', di fi enne aweye,
Tos les fait d'arme, tote les mæveye,
Qu'à l'fameuse bataye di Coutra,
Vos avez fait à cöp d'damas.

(J.-J. HANSON. *Li Hinriade travesteye*. Ch. III. 1780.)

C'est-st-ine homme qui donne bon conseye,
A tot qui va po l'consulter,
I v'hoûte et v'dit d'fi enne aweye:
Louki, volà çou qui i fât fer

(*Pasqueye po l'rception d' M. De Herre a l'heûre di N. D. az font*. 1789.)

MOSS. Onais mé, de fie in aiguie, el déclaration s'a fait, en l' mariache a été décide.

(LETELLIER. *Armanaque de Moss*. 1874.)

LILLE. Tous ches artisïens, d'in bon cœur
Ont ri di m'pasquille,
Et d'fil in aiuville.

A la fin d'chaqu' couplet, j' pinsos,
Qu'i n'y avot d'avant ni qu' billos.

(DESROUSSEAUX. *Mes étrennes*. Almanach pour 1839.)

SAINT-QUENTIN. Et pis d'fil ein aiguille m'v'la arrivé.

(GOSSET. *Lettres picardes*. 1840.)

1305. Diner dè fi à r'toide.

LITT. Donner du fil à retordre.

Causer de la peine, susciter des embarras. (ACAD.)

Pr. fr. — Donner du fil à retordre à quelqu'un.

Aivoi bè de l'œuvre an sai quelogue.

(*Proverbe bourguignon*.)

A bon compte i fa c'chenne di ligue,
Qui nos a d'né baicöp d'fatigue
Et qui nos donne en aujourd'hon,
Fât d'li a r'toide qu'on-z'est bablon.

(HANSON. *Li Hinriade travesteye*. Ch. III. 1780.)

JACQU'MIN

Lais-le fer, çoula nos pout siervi,
I fât qu' Getrou li donne de fi

(DE VIVARIO. *Li fiesse di Hoûte-s'i-plout*. II, sc. 4. 1757.)

NAMUR. Donner do filé a r'toide.

JODOIGNE. Oyeu de félé a r'toide.

MONS. Mais vos savez bé qu'impossible n'est nié français, né pas ? I n'a foque qué l' bon Dieu pou prouver l' contraire, et ça au rapport qué lés français n' sont nié toudi sâche, éié qu'alors l' bon Dieu leu baille du fil à r'torde.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons*. 1858.)

VAR. MONS. Vos avez des estoupe à détouyer. (SIGART. *Dict.* 1842.)

TOURNAL. Avoir d's étoupe à detoulier.

AFVERGNE. Mas notre balafra pourtant,
Pus respecta qu'un prégidant.
Nos baillaro do fiau à tordre.

(FAUCON. *La Henriade de Voltaire, mise en vers burlesques auvergnats*. Ch. III 1798.)

1306. Ni t'ni qu'à on fi.

LITT. Ne tenir qu'à un fil.

Manquer, pouvoir être détruit pour la moindre cause, être prêt de perdre sa position, son emploi. (LITTRÉ.)

Pr. fr. — Ne tenir qu'à un fil.

NAMUR. Li grand César vantait l' race wallonne,
Pac'qu'i n'a l'nu, dit-st-i, qu'à on coron,
Qu'Ambiorix, en s' battant, n'el ramonne.
Li monde étire aurait porlé wallon.

(LAGRANGE. *Chanson*. 1871.)

VAR. JODOIGNE. Ça n' vé ni à one toiche, à on ch'via d' maçon.

1307. On s' tind tant on coron qu'i casse.

LITT. On étire tant un bout de fil qu'il rompt.

On ne peut exiger d'une personne plus qu'elle ne peut faire.
Trop tirer rompt la corde.

(GARR. MEURIER. *Trésor des sentences*. 1568.)

Le cordeau trop bandé se rompt.

(Père JEAN-MARIE. *Divertissements des sages*. 1665.)

Arcus nimium tensus facile rumpitur.

(LEJEUNE. *Prov. fam.* 1741.)

Poquoi ainsi fer tant po 'ne race ?
Tandis qu'l'aute on l'iraite à pus mâ !
On s'tind tant on coron qu'i casse.
L'Wallon, n'seret-ce mâye qu'on bastâ !!

(JOS. KINABLE. *Nosse Wallon à Sénat*. 1886.)

VARIANTE. I n'y a nolle coide qui n' casse à foice dè l' sitinde.

FILER.

1308. Filer s' coton.

LITT. Filer son coton.

Déguerpir.

HISRI.

Ji veus qu' vâret co mi qui ji fele mi coton,
Ca fou di nouk des deux, ji n'âre pus rin d' bon.

(REMOUCHAMPS. *Li sav'ti*. Acte 2, sc. 3. 1858.)

NAMUR

Paugeair'mint filant nosse coton,
Pus rin po Tatiche à rosti.

(WÉROTTE. *Mes souhait jusqu'à l'fin des sicke*. Ch. 1867. 4^e éd.)

FILET.

1309. Vos avez sèchè on bon còp d'herna.

LITT. Vous avez tiré un bon coup de filet.

Vous avez fait une bonne affaire. — Vous avez obtenu un beau bénéfice.

FILET.

1310. Il a l'filet bin còpé.

LITT. Il a le filet bien coupé (délié).

Se dit de quelqu'un qui parle beaucoup. (ACAD.)

Avoir l'élucution facile, savoir parler habilement; se dit aussi par ironie.

Pr. fr. -- Il n'a pas le filet.

D'autre part on dit : Couper le filet pour rendre muet, mettre hors d'état de répondre. (ACAD.)

On coupe le filet aux corbeaux et aux perroquets quand on veut leur apprendre à parler.

Li ci qui t'a còpé l'filet n'a nin l'blanmuse so li stoumake.

(THURY. *Li r'tour à Ltge*. 1858.)

FRAMERIES. Si t'su gauchie, tou n'es ni mouya, toudi, ti ! Eiè on pu dire que j'sage feumme qu'a compé t'filet n'a ni volé les yard de l'mamère.

(BOSQUETIA. *Tambour battant*. 1886.)

FILLE.

1311. Les jônès fèye d'à c'ste heùre sont bin vite rèvolêye.

LITT. Les jeunes filles d'aujourd'hui sont bien vite envolées.

Pr. espagnol. — Vinas y ninas son muy malas a guardar.

Les vignes et les jeunes filles sont fort difficiles à garder.

(BRANTÔME. *Vies des femmes galantes*. Disc. IV.)

Une fille est un oiseau
Qui semble aimer l'esclavage,
Et ne chérir que la cage
Qui lui sert de berceau ;
Sa gaité, son badinage,
Ses caresses, son ramage
Font croire que tout l'engage
Dans ce séjour plein d'attraits ;
Mais ouvrez-lui la fenêtre,
Zeste ! on le voit disparaître
Pour ne revenir jamais

(SEDAINE.)

1312. Jône fève qui bâte,
Dimande li mâye.

LITT. Jeune fille qui baille,
Demande un amant.

Le désir, l'attente sont la cause de l'ennui.

1313. Les fiye éié les feu,
Veulté toujours qu'on peïnse à eux. (MONS.)

LITT. Les filles et les feux

Veulent toujours qu'on pense à eux.

Les jeunes filles désirent que l'on s'occupe d'elles, et les feux s'éteignent si on les néglige un moment.

Cette comparaison est devenue proverbiale.

1314. Bâcelle qui prind,
S'vind;
Crapaude qui donne,
S'abandonne.

LITT. Fille qui prend,
Se vend;
Fille qui donne,
S'abandonne.

Les cadeaux entre personnes de sexe différent ont beaucoup d'importance; ils peuvent être considérés comme un engagement.

Beneficium accipere libertatem vendere est.

(PUBLIUS SYRUS.)

VARIANTE. Feumme qui prind,
S'vind;
Feumme qui prustêye,
S'abaunêye.

(FORIR. *Dict.*)

MARCHE. Mi grand'mère a dit : qui prind s'vind,
Et qui denne c'est qu'i s'denne li même.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

VAR. MONS. Fiye qui prind
Se vind;
Fiye qui baye
S'encanaye.

(SIGART. *Dict.* 1870.)

TOURNAL. Quand eine fille deonne,
Elle s'abandeonne,
Quand eine fille prind,
C'est qu'elle se rind.

LILLE. A propos d'cha, m'marrain' si bonne,
M'a dit ches vieux dictons souvint :
Quand eun' fille donne, ell' s'abandonne ;
Quand eun' fill' prind, ch'est qu'ell' so rind.
(DESROUSSEAUX. *Chans. lilloises*. 1837.)

DAUPHINÉ. Qui preite,
Se deshereite ;
Qui donne,
S'abandonne.

1315. Les clicotte et les crapaude s'attèlet d'tos costé.

LITT. Les chiffons et les filles s'attellent (adhèrent) de tous côtés.

On ne passe pas impunément à côté des uns et des autres.

Pr. fr. — Belle fille et vieille robe trouvent souvent qui les accroche.

(LEROUX. *Dict. comique*. 1752.)

Cité par FORIR. *Dict.*

MONS. Les bellès fiye, les vièyès loque,
Trouve-té toudi des arok (chose qui accroche).

1316. Belle fiye à marier,
Rié à leu bayer (MONS.)

LITT. Belles filles à marier,
Rien à leur donner.

La beauté d'une femme ne suffit pas pour engager un homme à l'épouser.

VAR. MONS. Les fiye qui n'ont rié
Y d'ara co l'année qui vié.

LITT. Les filles qui n'ont rien,
Il y en aura encore l'année qui vient.

(SIGART. *Dict.* 1870.)

Ces proverbes feraient supposer qu'il y a, à Mons, beaucoup de belles filles, mais peu d'épouseurs.

FIN.

1317. Fin conte fin, i n'y a nolle doubleure.

LITT. Fin contre fin, il n'y a pas de doublure.

Il ne faut pas entreprendre de tromper aussi rusé que soi, ou, si on le tente, on n'y réussit pas (ACAD.)

Pr. fr. — Fin contre fin n'est pas bon à faire doublure, ne vaut rien pour doublure.

Corsaires à corsaires,
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires
(REGNIER. *Sat.* XII. — LAFONTAINE. *Liv.* IV, fab. XIII.)

Baiwin.

Jower todi fin conte fin,
Viker dè l' sott'roye des gins,
A c'ste heïre c'est l'usège.

(Alcide PRYOR. *Cou qu'est-st-ès fond dè pot.* 1864.)

MARCHE. C'est-st-aux èfant qu'on-z-ès fait creùre,
Mais fin conte fin, n' faut pont d' doublère.

(ALEXANDRE. *P'tit corti.* 1860.)

JODOIGNE. Fé conté fé, n'a pont d' costèye.

CHARLEROI. C' faufe ei nos mousse enne saquoi d' sûre,
Fin contret fin, n'y a né d' doublère.

(L. BERNUS. *Li r'nau èiet l' vt coq.* Faufe. 1873.)

MONS. Èié l'vieux cot s' fout d' li, éié di s'n 'aventûre,
Fin contre fin i n' faut nié d' doublère.

(LETELLIER. *El Cot éié l'Ernaerd.* Faufe. *Arm. dé Mons.* 1846.)

On dit aussi d'une femme très rusée : Elle est fène, contre fène et point d' doublure.

FLAGORNEUR.

1318 C'est-st-on plaqueu.

LITT. C'est un colleur (flagorneur).

Obséquieux à l'excès.

C'est-st-à l' hol'nire qu'on rik'nohe les plaqueu.

(LAMAYE. *Chanson.* 1844.)

Et tot braiyant : Vive les tireu,
Qwand on fiestèye on est-st-heureux.
Cial les cour ni sont nin plaqueu
Vive les ètringîr.

(HOCK. *Li manne dè cir.* Cràm. 1869.)

On n' diret nin, tot loukant vosse bot'nire,
Awol, c'est là qu'on rik'nohe les plaqueu.

(G. DELARGE. *Hommage à M. Grandjean.* 1875.)

FLAMAND.

1319. Doze flamind et on pourçai fet traze biesse.

LITT. Douze flamands et un cochon font treize bêtes.

Cette grossière insulte à une race pleine de bonnes qualités, n'a pas plus de valeur que le dicton français : quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois, font cent bêtes. Nous en dirons autant du proverbe suivant.

1320. Les flamind c' n'est nin des gins.

LITT. Les flamands ne sont pas des gens.

FLAQUE.

1321. Comme on trouve les potai on les lait.

LITT. Comme on trouve les flaques on les laisse.

Laisser une affaire dans l'état où on l'a trouvée. — On ne saurait faire du bon avec du mauvais

FLÈCHE.

1322. Fer fliche di tot bois.

LITT. Faire flèche de tout bois.

Mettre tout en œuvre pour se tirer d'affaire, pour venir à bout de ce qu'on a entrepris (ACAD.)

Pr. fr. — Faire flèche de tout bois.

Cité par FORIR. *Dict.*

I d'veve s'acdinner à fer fliche di tot bois, quoiri à magni à totes les rislire,

(G. MAGNÉE. *Li houlotte*. 1871.)

VERVIERS. Qwand c'est po l' bin i sèt ma foi,

Mi qu' nol aute fer flèche di tot bois,

(REMACLE-TOUMSEN. *Chanson*. 1888.)

1323. N' savu pus d' qué bos faire flèche. (MONS.)

LITT. Ne savoir plus de quel bois faire flèche.

Ne savoir plus à quel moyen recourir, être dans une grande nécessité, ne savoir plus comment subsister. (ACAD.)

Pr. fr. — Ne savoir plus de quel bois faire flèche. — Ne savoir plus à quel saint se vouer.

MONS. Comment ! i savoint hé qu'après l' bataille de Waterloo, qu' i n' savoi pus d' quéce bos faire flèche.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons*. 1859.)

FLEUR.

1324. C'est l' fleur dè l' flatte.

LITT. C'est la (fine) fleur de la bouse.

C'est tout ce qu'il y a de plus mauvais ; la canaille par excellence ; *fiore di canaglia*, comme disent les Italiens.

Cité par FORIR. *Dict.*

Oh ! ji m'es sovaîrèt longtîmps,
Dè jòu qui l' peûpe dina s' còp d' patte,
Qwand ji dis l' peûpe, ji n' dis nin bin,
Ca ci n'esteut qui l' fleur dè l' flatte.

(*Retour du prince Hansbræck*. Ch. 1794. Rec. BOBY.)

C'est l' fleur di flatte des neûrès giûs,
Li pus spitant di nos curé.

(J.-D. *Pasquète*. 1844.)

VARIANTE.

Diamant dè l' poûssire.

FLEURIR.

1325. Gn'a des cisse po flori et des cisse po flouwi.

LITT. Il y en a pour fleurir et d'autres pour (se) faner.

Il y a des heureux et des malheureux; des gens à chance et des gens à guignon.

Tout dépend des circonstances, et ce qui cause la ruine des uns fait la fortune des autres. (ACAD.)

Pr. fr. — Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde.

FLOTTE.

1326. Esse so flotte.

LITT. Être sur flotte.

Être perdu, anéanti, ruiné. — Être en danger de mort.

Allusion à la flotte de la ligne du pêcheur. — Aller en dérive.

BEAUJEAN.

Et Dupuis qu'est so flotte, pauvre homme, j'el plains d' tot m' cœur.

(DELCHÉF. *Pus vi, pus sot*. Sc. 4. 1882.)

Ti n' souhaite qui plâye, bouyotte,
Alwe foû rive, timpesse, toûbion;
Si l' bon Diu hoûte les râvion,
Nos sêrans bin vite so flotte.

(Fr. BAILLEUX. *Les deux Mathl*. Ch. 1863.)

MARÊYE.

..... Pusqu'i n' polans viker,
Avou l' gros lot, portant.

TATI.

Li gros lot est so flotte,
C'est 'ne farce di vosse Bieth'mé, mais qu'i rawåde ine gotte.

(Ed. REMOUCHAMPS. *Tâti l' perriqui* III, sc. 21. 1883.)

VARIANTE. Esse di flande. (Même signification.)

Il est d' flande, i n' sâreut pus payi. — C'est-st-ine affaire qu'est d' flande.

(FORIR. *Dict.*)

L'aute égal'mint âreut s'tu d' flande,
Areut dansé l' même sarabande;
Si di s' papa, li gros fessart,
Ni li aveut siêrvou d' rempârt.

(J.-J. HANSON. *Li Hinriade travestêye*. Ch. II. 1780.)

SPA. One feye ruy'nou so flotte, i n'a pus qu' lu d'vins l' vèye,
Po fer de brut.

(N. POULET. *Lu bancroût*. Satire. 1866.)

FLUTE.

1327. Çou qui vint dè l' flûte ès r'va â tabeûr.

LITT. Ce qui vient de la flûte s'en va au tambour.

Le bien acquis trop facilement ou par des voies peu honnêtes,
se dissipe aussi aisément qu'il a été amassé. (ACAD.)

Pr. fr. — Ce qui vient de la flûte s'en retourne au tambour.
Male partu, male dilabuntur.

Bien mal acquis ne profite jamais. (NAEVIUS.)

Tout ce qui vient de flot s'en retourne d'Ebe
(Prov. normand.)

Ce que le gantelet gagne, le gorgeret le mange.
Ce qui vient au son du tambour s'en retourne au son de
la flûte.

(Père JEAN-MARIE, *Le divertissement des sages*, 1663.)

Ce qui vient de fric, s'en va de frac.
(OUDIN, *Curiositez françoises*, 1640.)

Cité par FORIR. *Dict.*

HENRI.

Mais çou qui vint de l'flûte ennes r'va à tabeur,
Hoûye i fât raspârgnî po rinde çou qu'on-z-a pris.
(G. DELARGE, *Les coqu'ill.*, 1863.)

JÔGET.

C'est-st-ine mène d'ôr cesse lal' po l'viwarrêsse,
Si l'flâwe saison kichêsse ôrrêye et v'lours,
C'est-st-à tot prix qu'i fât qu'on les ahesse.
C' qui vint de l'flûte ennes r'va-st-à tambour.

(AL. PECLERS, *Li consêye de l' matante*, Sc. 5, 1877.)

JALHAY.

MATHI.

Et j'a todi étindon dire qu' çou qui vint à l' flûte, ennes r'va à tabeur.

BIËTU'ME.

Taisse-tu, lambert.

(XHOFFER, *Les deux soroche*, 1, se. 6, 1861.)

MARCHE.

Çu qui vint pa quéque mechant tour,
Ou do l' flûte ritoûne au tambour.

(ALEXANDRE, *P'tit corti*, 1860.)

VAR. MARCHE.

C'est co bin tourné si v'les ave,
Ca çu qui vint d' rille es r'va d' raffe.

(ALEXANDRE, *P'tit corti*, 1860.)

NAMUR.

Qui r'vint do tambour es r'va de l' flûte.

VAR. NAMUR.

Ci qui vint d' rille es r'va d' raffe.

MONS.

C' qui vié d' rif c'in r'va d' raf.

1328 Rond et ewaré comme ine flûte.

LITT. Rond et carré comme une flûte.

Se dit en plaisantant à une personne qui fait un contre sens.

Juste et carré comme une fleule.

(OUDIN, *Curiositez françoises*, 1640.)

JODOIGNE. Ça est carré comme one flûte tote ronde.

VAR. JODOIGNE. Ça est rond comme le cue d'on baudet.

ROUCHI. Ch'est jusse, carré come eune flûte.

(HÉCART. *Diet.*)

1329. On n' pout nin flûter et tabourer.

LITT. On ne peut pas jouer de la flûte et battre le tambour.
On ne peut tout faire à la fois, en même temps.

VARIANTE. On n' pout nin chanter et huller.

FOIE.

1330. Avu l' blanc feûte.

LITT. Avoir le foie blanc.

Avoir une mauvaise constitution. Se dit généralement des femmes lascives ou de celles qui ont eu plusieurs maris.

FOIN.

1331. C'est-st-on mousse-ès-foûr.

LITT. C'est un se-fourre-dans-le-foin.

C'est un ours, un misanthrope.

Cité par FORIR. *Diet.*

C'est-st-on covisse mousse-ès-foûr, qu'on n' sâreut dire çou qu'il a ès l'panse.

(REMACLE. *Dictionn.* 1839.)

Mais Bâdinet d' Freuthier avent l' no d'esse on mousse-ès-foûr, on maheûlé.

(G. MAGNÉE. *Battri.* 1863.)

LAMBERT.

Allons, c'est mi qui piède, v's estez-st-on mousse-ès-foûr,

Ça n' va nin assez vite, jowans à hasse di cœur.

(TOUSSAINT. *Lambert li foirsolé.* I, sc. 4. 1874.)

GÉRA.

Allez-ès foû d' mes oûye, ca vos m'fez haussi l' cœur.

BABETTE.

Vos polez bin jâser, portant, vos, mousse-ès-foûr.

(Ed. REMOUCHAMPS. *Les amour d'à Gêrd.* I, sc. 17. 1873.)

JALHAY.

GAUTTE.

S'avent-i l'air d'on mousse-es-foûr, et Majenne, don, qu'avent l'air du n' savu
trens compter, nu vâ nin mi qu' lu.

(XHOFFER. *Les deux soroche.* II, sc. 14. 1862.)

1332. C'est dè foûr so l' sina.

LITT. C'est du foin dans le fenil.

Se dit des choses dont la garde est bonne et peut même être avantageuse. (ACAD.)

Pr. fr. — C'est du blé au grenier. C'est du pain sur la planche.

VARIANTE. C'est dè l'ard à planchi.

LITT. C'est du lard au plafond.

C'est dè pan ès l'armâ.

LITT. C'est du pain dans l'armoire.

Tot m'fant dâser, mi avocat m' dit : c'est de pan ès l'armâ, vosse cåse est-st-impierdåbe — et i pierda.

(REMACLE. *Dict.*)

Ossi, là, rin n' si fait à l'vûde,
Gn'a todi dè fôur so l'câvâ.

(BAILLEUX. *Li dragon à plusieurs tiesse et l' dragon à plusieurs quôte*. Fåve. 1851.)

VERVIERS. Qwand vos sêriz l'dierain des égoisse,
Mais qu'vos auyîne baicôp d'laurd au planchi,
Les gins ont l'air du v'voleûr rinde service.
(PIRE. *Les ces qu'ont l'conscience ès les rein*. Ch. 1884.)

JALHAY. BIETH'MÉ.

Dos mitan Thiodore poreut bin amilourder l'vile, i set qu'elle a de lard à planchi.
(XHOFFER. *Les deux soroche*, I, sc. 1. 1861.)

MARCHE. T'aurais co do laurd su l'planchi,
Do poain su l'planche, et d'vins l'sânni
Do set, po passet six samaine.
(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

NAMUR. Dissus l'planche i gn'aurait do poain
Si l'poaix est dins l'moinnage.
(WÉROTTE. *Mes souhait jusqu'à l'fin des sièque*. Ch. 1867, 1^{re} éd.)

CHARLEROI. Tois pelets rat d'lez li, venne nu pou fai l'pourcha,
Li pâle nu bia pou iesse dins s'manche,
Pasqui n'âvet do poain su l'planche.
(L. BERNUS. *L'rat dins in fromache d'Hollande*. Fauve. 1873.)

1333. Il a de strain dins ses chabot. (JODOIGNE.)

LITT. Il a de la paille dans ses sabots.

Avoir des ressources, de la fortune. (LITTRÉ.)

Pr. fr. — Avoir du foin dans ses bottes.

1334. Allez taper dè fôur à chet.

LITT. Allez jeter du foin au chat.

Allez vous promener, laissez-moi tranquille.

JÔSEPH.

Allez tapez dè fôur à chet et n'motîhez mâye dî çou qui s'a passé cial.

(WILLEM et BAUWENS. *Li galant d'à Fijne*. Sc. 14. 1882.)

FOIRE.

1335. C'est-st-après l'foare qu'on vèret les bons ch'vau. (ST-HUBERT.)

LITT. C'est après la foire qu'on verra les bons chevaux.

On ne connaîtra la valeur de la bête achetée, qu'après l'avoir fait travailler quelques temps.

FOIRE.

1336. Coula 'nnès va comme dè l'hite ès l'corante aiwe.

LITT. Cela s'en va comme une diarrhée dans l'eau courante.

Cela s'en va, cela ne peut tenir.

Se dit aux prodigues (en parlant de l'argent).

Les mèye di franc ennès vont comme dè « l'chose » ès l'corante aiwe.

(SALME. *L'héritège d'à Jâque Leduque*. Ch. 1875.)

PH'LIPPE.

..... Po qu'ès vôte, coula saîwe,

Comme, passez-m' li mot, comme dè l'hite ès l'corante aiwe.

(TH. COLLETTE. *Qui freus-je si mi homme morée ?* I, sc. 8. 1882.)

1337. Ine jône fêye qu'a l'hite ni sâreu fer on pet.

LITT. Une jeune fille qui a la foire ne saurait lâcher un vent.

On ne saurait faire à la fois deux choses incompatibles.

1338. I n'pout vessi po l'hite.

LITT. Il ne peut vesser, à cause de la foire.

Il n'ose faire un pas, de peur d'aller plus loin qu'il ne voudrait.

FONDS.

1339. Kinohe li fonds et l'trèfonds.

LITT. Connaître le fonds et le tréfonds.

Connaître une affaire dans ses plus petits détails.

Pr. fr. — Savoir le fonds et le tréfonds d'une affaire.

Le fonds qui est sous le sol et qu'on possède comme le sol même. (LITTRÉ.)

Cité par FORIR. *Idi.*

VAR. VERNIERS. Dihans çou qui l'amène, c'est l'affaire d'ô moumint,

Si ji n'racôteve nin et lu d'fou et lu d'vins,

Çou qui est scrit sereut bon à lère po fer ô samme.

(POULET. *Li foyan éterré*. 1859.)

VAR. MALMEDY. Saveûr lu fou et lu d'vins d'one saquoî.

VAR. JODOIGNE.

VIGNÉRON.

I m'faut on bia feu à m'môde a qui jî mosterrai l'fonds et l'coron de mesti.....
comme ça, li gloire demeuret todeu ès l'famille.

(ED. ÉTIENNE. *Le rose de Roux-Mirwet*. Sc. 3. 1891. Inédit.)

TOURNAI.

Connaite l'fèonds et l'frèfèonds.

FORCE.

1340. Conte la force i n'a nié d'résistance. (MONS.)

LITT. Contre la force il n'y a pas de résistance.

Il est inutile de se raidir contre un obstacle qu'on n'a pas le pouvoir de lever.

Cf. LAFONTAINE. *Le loup et l'agneau. Le serpent et la lime. Fables.*

MONS.

Conte la force i n'a nié d'résistance.

(MOUTRIEUX. *Des nouveaux conte des quîé*. 1850.)

MONS. I m'fait du mau pou m'fème, mais conte la force n'a pas d'résistance.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons* 1862.)

CHARLEROI.

A pus haut qu'vos r'clamet, n'y a né d'avance,

Conte el fauce, n'y a né d'résistance.

(BERNUS. *L'berbis, l'geunisse eiét l'gatte avé mènire lion*. Faufe. 1873.)

BASSE-ALLEMAGNE. — Gegen Gewalt ist Nichts zu machen.

1341. L'union fait l'foice.

LITT. L'union fait la force.

Devise de la Belgique.

Concordia res parvae crescunt. (SALLUST.)

Devise des anciennes Provinces-unies.

Vis unita fortior.

Efant, louklz çou qu' c'est qui di s' tîni essône,

Dit-st-i, c'est l'union qui fait l'foice divins tot.

(BAILLEUX. *Li vi homme et ses éfant*. Fève. 1852.)

L'union fait l'foice, vola li spot

Qui tihon, wallon nos lôye tos;

Les tiesse di hoye, les mâheulé,

A dangi, div'net commé des fré.

(CURÉ DU VIVIER. *Li roi Léopôl à Liège*. 1856.)

Catholique, Libéral, rotans d'so l'même guidon

C'est l'union qu'fait l'foice, nos comprindans l'raison.

(DEMIN. *Cramignon pour le 29^e anniversaire*. Octobre 1860.)

Toute puissance est faible à moins que d'être unie.

(LAFONTAINE. *Le vieillard et ses enfants*.)

Voyez *Annuaire de la Société* (1887, 12^e année, p. 153 à 183). Réclamations des Wallons au sujet de la légende flamande inscrite sur nos monnaies belges.

BASSE-ALLEMAGNE. — Einigkeit macht stark.

1342. On-z-est-st-attaqué serlon ses foice.

(MALMEDY.)

LITT. On est attaqué selon ses forces.

Plus la position est élevée, plus les revers sont grands.

FORT.

1343. Foirt comme Hermustène.

LITT. Fort comme Hermanstein. (Ehrenbreitstein, forteresse près de Coblenz.)

Dans la partie orientale du pays wallon, il est proverbial de dire, *foirt comme Hermustène*.

(VILLERS. *Dict. wallon français* 1793. Bulletin, tome VI.)

1344. C' n'est nin todi les pus grand les pus foirt.

(ST-HUBERT.)

LITT. Ce ne sont pas toujours les plus grands (qui sont) les plus forts.

Il ne faut pas juger de la force ou de la valeur de quelqu'un d'après son physique, sa taille.

FOSSE.

1345. C'est fer s' fosse avét ses dint. (MONS.)

LITT. C'est faire sa fosse avec ses dents.

Boire, manger beaucoup, trop, de manière à détruire sa santé.

MONS. Enn n'buvez nié comme ein pourciau, ciét qu'vos friez vos fosse avet vos dint.

(MOUTREUX. *Des nouveaux conte de qué*. 1850.)

Les gourmands font leur fosse avec leurs dents.

(*Adages français*. XVI^e siècle.)

FOSSÉ.

1346. Au bout du fosset, l'culbute. (CHARLEROI.)

LITT. Au bout du fossé la culbute.

Manière de faire entendre qu'on se résout aux conséquences fâcheuses que pourrait avoir une résolution hardie et imprudente. (LITTRÉ.)

Pr. fr. Au bout du fossé la culbute.

CHARLEROI. J'prins tout du bon costet, vienne quoi s'vout, j'doirme dé l'niutte, Et au bout du fosset, l'culbute.

(L. BERNUS. *Lé r'nau èiet les dindon*. Faufe. 1873.)

VAR. Tournai.

Au d'bout, au d'bout, l'hôpital est là.

FOU.

1347. On n' sème ni plante les fo, i crèhe-nu tot
seu. (NAMUR.)

LITT. On ne sème ni on ne plante les fous, ils croissent seuls.
Il y aura toujours des gens toqués.

FOUET.

1348. Fer pèter s' corièhe.

LITT. Faire claquer son fouet.
Faire du bruit, se vanter.

Tout Picard que j'étais, j'étais un bon apôtre,
Et je faisais claquer mon fouet tout comme un autre.

(RACINE. *Les plaideurs*. Acte I, sc. 1.)

Cf. La chanson de DÉSAUGIERS : M. et M^{me} Denis.

JALHAY.

BIETH'MÉ.

I set bin fer pèter l'courite, todou, su n'a màye rin oyou d'avant les main.

(XHOFFER. *Les deux soroche*. I, sc. 12. 1861.)

FOULURE.

1349. A cou nolle affoleûre.

LITT. Au cul pas de blessure.

Consolation donnée à ceux qui tombent sur le derrière.

VAR. JODOIGNE.

C'est-st-on cue d'plomb, i n'pout mau de s'frochi.

FOUR.

1350. L' ci qu'a s'tu ès fôr sèt bin comme on fait
les cache.

LITT. Celui qui a été dans le four sait bien comment on fait
les poires séchées.

On sait comme il faut agir quand on s'est déjà trouvé dans
des circonstances identiques. L'expérience est d'un grand
secours.

Pr. fr. — Si jeunesse savait....

Experto crede Roberto.

JALHAY.

BIETH'MÉ.

Oye, Oye, nos knohons bin tot çoula, ci qu'a s'tou es fôr sèt bin comme on fait
les cache.

(XHOFFER. *Les deux soroche*. I, sc. 3. 1861.)

1351. Quand l'fôûr i est quéaud, tous les gins y veulent-te cuire. (TOURNAI.)

Quand le four est chaud tout le monde y veut cuire.

Lorsqu'une affaire est bien organisée, bien lancée, et rapporte beaucoup, tout le monde veut en être.

1352. Qwand i volet cûre, li fôr tome.

LITT. Quand ils veulent cuire, le four tombe.

Ce sont des gens sans précaution, à qui rien ne réussit.

1353. C' n'est nin por vos qui l' fôr chaffe.

LITT. Ce n'est pas pour vous que le four chauffe.

Ce n'est pas pour vous que telle chose est préparée. (ACAD.)

Pr. fr. — Ce n'est pas pour vous que le four chauffe.

Cité par FORIR. *Dict.*

Mon bon tabac si bien râpé
N'est pas fait pour ton fichu nez.

(Chanson populaire.)

C'n'est nin por vosse nez qui l'fôr chaffe;
On n'est pus hoûye si amistave.

(HANSON. *Li Henriade travestêye*. Ch. III. 1780.)

I li sonla qui c'n'esteut nin por lu qui l'fôr chaffève, et i n'vola nin si k'dûre di mostrer bâbe di fôûr. (MAGNÉE. *Li houlotte*. 1871.)

MONS.

C'qué j'dis, l'infant, n'est nié eine faufe,
L'fôûr d'ein riche enne cauffe nié pour vous,
Pinser d'y cuire quand on est paufe,
C'est s'apprêter à roti d'sou.

(J.-B. DESCAMPS. *El sermon d'ein brafte ourvier*. Ch. 1881.)

TOURNAI.

Cauffer l'four pour in eaute.

DOUAI. Allez, allez, cuijennière à pennetières, ch'n'est point pour vous qué ch'four qu'i cauffe.

(DECHRISTÉ. *Souv'nirs d'un homme d'Douai*. 1856.)

ST-QUENTIN.

Ch' n'est mi pour vous qué ch'four y coffe.

(GOSSEU. *Lettres picardes*.)

1354. Vos vinrez à m' fôr.

LITT. Vous viendrez à mon four.

Vous aurez quelque jour besoin de moi, et je trouverai l'occasion de me venger. (ACAD.)

Pr. fr. — Vous viendrez cuire à mon four.

Vous passerez par chez nous.

(OUDIN. *Curiositez françaises*. 1640.)

VAR. MONS.

Vos repasserez pa no corti.

1355. I fât chaffer l'fôr po l'gueûye.

LITT. Il faut chauffer le four par la gueule.

Se dit d'un ivrogne qui a froid.

1356. Rimette les cache ès fôr.

LITT. Remettre les poires séchées au four.

Recommencer. Se dit des amoureux qui renouent d'anciennes relations.

Cité par FORIR. *Dict.*

Jan, m'fêye Marêye, qu'on r'mette les cache ès fôr,
I fât fer l'pàye; à quoi bon tant brogni ?

(DEHIN. *Andjemint et rikfoirt*. 1850.)

Po conjurer les macrai et les sôrt,
Po div'ni jusse àx pârtege d'interêt
Po s'rapâwter, po r'mette les cache ès fôr
Dihez-m' n'y a-t-i rin d'mèyeu qu'on banquet.

(A. HOCK. *Les banquet*. 1869.)

MATHISTOFFÉ.

Po r'mette les cache ès fôr, i fâret li ach'ter
On p'tit machin d'so l' Batte, on p'tit michot d'Sor-Moùse.

HENRI.

Allez vis porminer i gn'a l'diale qu'est-st'ès m'boûse.

(TOUSSAINT. *Henri et Dadite*. III, sc. 4. 1870.)

VAR. Verviers. Rûhenner les cayet ès feu.

JODOIGNE. Is ont à r'chauffer l'fôr.

1357. Qui d'mêure fou dè fôr n'est nin cût.

LITT. Celui qui reste hors du four n'est pas cuit.

Celui qui ne veut supporter aucune charge n'a droit à aucun bénéfice.

Se dit à la campagne aux personnes qui écoutent la messe sur la place, devant l'église. — Celui qui n'entre pas à l'église ne sera pas sauvé.

FOURCHE.

1358. Faire des fourque. (TOURNAL.)

LITT. Faire des fourches.

Agacer quelqu'un par des manières inconvenantes.

Dans le sens propre, agacer un chien en criant « *kisse, kisse* » et en lui montrant les doigts ouverts en forme de fourche. Alors « *i s'erbelle et i groûle* ».

FRAISE.

1359. C'est-st-one frêve enne on sârt. (MALMEDY.)

LITT. C'est une fraise dans un bois.

Porter des choses dans un lieu où il y en a déjà une grande abondance.

FRANÇAIS.

1360. Nos estans français.

LITT. Nous sommes français.

Nous sommes sauvés, nous sommes affranchis, francs.

Cf. QUITARD. *Dict.*, p. 410. Parler français.

A tote, de coür. Nos estans français.

(HOCK. *La famille Mathot*. 1866.)

Nin pus lon qu'hîr à l'nute, jî m'dihève co français.

(FR. DEHIX. *Ine inventeur*. 1889.)

1361. Les Français sont d'belle intrêye et d'laide sôrtêye.

LITT. Les Français sont de belle entrée et de laide sortie.

REMACLE (*Dict.*) dit simplement : Esse di belle intrêye et d'laide sôrtêye.

Les Français commencent par charmer et finissent par se faire détester.

Les proverbes qui concernent toute une nation ne signifient absolument rien. Ils naissent le plus souvent sous l'impression d'événements politiques, aussi consacrent-ils souvent le pour et le contre.

FORIR (*Dict.*) dit seulement : Belle intrêye, laide sôrtisse.

NAMUR.

Belle intrée, laide sortie.

FRAPPER.

1362. Qui bouhe li prumi, bouhe deux côp.

LITT. Qui frappe le premier, frappe deux fois.

L'offensive est souvent un avantage.

FRÉQUENTER.

1363. A fréquenter les soldat et l's houzard,

I n'a péos d'hazard. (TOURNAI.)

LITT. A fréquenter les soldats et les hussards,

Il n'y a point de hasard.

Sentence populaire souvent répétée aux jeunes couturières qui manifestent un goût trop prononcé pour les militaires.

FRICASSEUR.

1364. C'est-st-on fricasseu d' fève.

LITT. C'est un fricasseur de fèves.

C'est un faiseur d'embarras, c'est un ardélion ; c'est la mouche du coche.

VAR. C'est-st-on hosse-quowe.

LITT. C'est un hoche-queue.

BAIWIR.

A l'maison d'yève, si v'fez l'fricasseu d'fève
Tos les gaz'ti v'toumet so l'casquin.

(ALCIDE PRYOR. *Qui vout esse d' consèye ?* 1862.)

GÈRA.

C'est-st-on fricasseu d'fève, qui po 'ne où n'gâte nin l'vôte,
Là, i hante avou vos, et cial c'est-st-avou 'ne aute.

(Ed. REMOUCHAMPS. *Les amour d'à Gèrà*, II, sc. 6. 1875.)

BELINE.

VAR. CHARLEROI. C'est qu'i gn'a p'tette on p'tit pèteu d'pois ou l'aute qui il
aura tappet dins l'ouye.

(BERNUS. *L'malåde St-Thibau*, II, sc. 7. 1876.)

FROID.

1365. I fait freud comme divins 'ne Groûlande.

LITT. Il fait froid comme dans le Groenland.

Il fait très froid. Cette expression est fort ancienne. Quand on demande à Liège ce que c'est que la *groûlande*, on répond : C'est wisse qu'on pèhe les stockfesse.

BASSE-ALLEMAGNE. — So kalt wie in Groenland.

1366. J'enne n'a ni freud ni chaud.

LITT. Je n'en ai ni froid ni chaud.

Rester indifférent à une affaire. (ACAD.)

Pr. fr. — Je m'en bats l'œil.

Cité par FORIR. *Dict.*

DUPUIS.

Mais, d'hez-m', aveut-i dit à Clémence qu'il aveut...

BEAUJEAN.

Ma foi, ji n'ès sés rin, j'n'aveus ni chaud ni freud

Là d'vins.

(DELCHÉF. *Pus et pus sot*, Sc. 1^{re}. 1862.)

FROMAGE.

1367. Li bon fromache est d'coûte durée.

(MARCHE)

LITT. Le bon fromage est de courte durée.

On choisit de préférence les choses les meilleures.

FUMIER.

1368. On n'sàrent fer l'ancinî qui là qui l'coûr est.

LITT. On ne saurait établir la fosse à fumier que là où est la cour.

Chaque chose a sa place.

Ce proverbe sert souvent de réponse à la question : *poquoi avez-v' fait çoula là ?*

NAMUR. On n'sauredve fer l'encennî qui dins l'coû.

1369. Tote les mamêye moret so l'ancinî.

LITT. Toutes les prostituées meurent sur le fumier.

Tôt ou tard la vertu trouve sa récompense et le vice est puni.

1370. Fâte d'ancienne, on chàs'nêye.

LITT. A défaut de fumier, on marne.

On fait ce que l'on peut.

Pr. fr. — Faute de grives on se contente de merles.

GAFFE.

1371. Passer l' nute d'on còp d'fèré.

LITT. Passer la nuit d'un coup de gaffe.

Dormir toute la nuit sans s'éveiller.

VARIANTE. Passer l'aîwe d'on còp d'fèré.

Faire une chose d'un seul jet.

Cité par FORIR. *Dict.*

Après on bon travaye, ine nute parette si coûte,
On l'passe d'on còp d'fèré.

(M. THIRY. *Ine cope di grandiveux*. 1860.)

GAGNER.

1372. L' ci qui n' wagne nin, piède.

LITT. Celui qui ne gagne pas, perd.

Il faut vivre, et quand on n'a pas de revenus suffisants, il faut travailler, si l'on ne veut pas dissiper son patrimoine.

Cf. Qui n'avance pas recule.

GAILLARD.

1373. I gn'a des randahe di tot costé.

LITT. Il y a des gaillards déterminés de tout côté.

« N°. Forir (*Dict.*) considère ce mot comme adjectif, et le donne comm synonyme de *sûti*. Je n'ai trouvé aucun liégeois

qui comprit le mot de cette façon. La vraie signification d'après tous les wallons que j'ai consultés est : gaillard déterminé, casse-cou, un individu dont on doit avoir peur. Il se prend aussi dans l'acception de fameux, en patois on dirait en parlant d'un *colèbeu* : *c'est-st-on randahe*, comme on dirait : c'est un fameux *colèbeu* (c'est un amateur acharné).

(I. DORY. *Étymologies*. Bull. 2^e sér., t. III.)

GAILLETTE.

1374. Neûr comme gayette.

LITT. Noir comme gaillette.

(*Guillette*. Houille de moyenne grosseur, très brillante.)

Noir comme jais.

Cité par FORIR. *Dict.*

HIGNAR.

Deux oûye ossi neûr qui gayette,

Des crole qui flottet so s' hanette.

(DE HARLEZ. *Les hypoconte*. I, sc. 4. 1758.)

Elle a deux oûye comme deux chandelle,

Crolêye et neûre tot comme gayette.

(DEHIN. *Les deux maronne*. Fève. 1844.)

Si p'tite boke et ses chiflê comme ine rôse à matin,

Ses ch'vet neûr comme gayette, si pai comme dè satin.

(M. THIRY. *Ine copenne so l' mariège*. 1858.)

Pas neûr qui gayette,

Mes ch'vet r'glatihet.

(G. MAGNÉE. *Li jupsenne*. Ch. 1871.)

GAIN.

1375. I magne les wagne et les chêté.

LITT. Il mange les gains et les paniers.

Se dit des commerçants qui mangent capitaux et bénéfices.

VARIANTE. Mais quand j' sèret marié, j'âret mes gangue et mes chêté.

(A. PECLERS. *Gérâ l'affiché*. Ch. 1877.)

1376. Wagnège n'est nin héritège.

LITT. Gain n'est pas héritage.

On connaît le prix du premier; tandis que pour l'autre, comme dit Figaro, *on ne s'est donné que la peine de naître*.

Pr. fr. — Gagnage n'est pas héritage.

1377. Les p'tits wagnège fet les gros vikège.

LITT. Les petits gains font les fortes existences.

Les petits gains amènent les gros profits, font vivre dans l'abondance.

(FORIR. *Dict.*)

1378. Gangni dije-nouf sou au floré comme l'apothécaire. (JODOIGNE.)

LITT. Gagner dix-neuf sous au florin comme l'apothicaire.

Faire des gains considérables, extraordinaires, sans exposer beaucoup d'argent.

GALE.

1379. Il a l' gale âx dint.

LITT. Il a la gale aux dents.

Il a faim.

Pr. fr. — Il n'a pas la gale aux dents : se dit d'un grand mangeur. (ACAD.)

Pàrlans on pau d' nos Franskion ;
On dit qui c' sont des bravès gins,
Mais qu'il ont sovint l' gale âx dint.

(*Pasquèye so les séminarisse. 1735.*)

Qwand qwarème vint,
Maigue comme ine henne,
Li gale âx dint,
Streinde li bodenne.

(DUMONT. *Mathi l'ohat*, cantate vers. 1820.)

Ine ognai buvéve à 'ne fontaine ;
Li gale âx dint, arrive on leûp
Qu'esteut à cori l' pertontaine.

(BAILLEUX. *Li leûp et l'ognat*. Fève. 1851.)

MONS. Tous les jour c'est ducase et tu dirois qu'lés gins,
Ont peur d'avoir l' lampa, ou bé la gale aux dint.

(*El carion d' Mons. Arm. 1874.*)

METZ. Q'at let sope et m' n'évis que s'ret ma foy tranliaye,
Ca peuchonne de nos n'éret let gale aux dents.

(BRONDEX. *Chan-Heurlin*. Poème. 1787.)

1380. Grette-mu wisse qui j'a l' gale.

LITT. Gratte-moi où j'ai la gale.

Fais-moi plaisir, flatte-moi.

Tu me grattes où il me démange.

(*Proverbes de BOUVELLES. 1531.*)

Et de sa main noire, souvent
Le grattait derriere et devant.

(SCARRON. *Virgile. VII.*)

M. GOLZAU.

Vous d'visez comme une gens d' la halle.

MAREIE BADA.

Vas-ès, grette mu wisse qui j'a l' gale.

(DE HARLEZ, DE CARTIER, etc. *Li voyège di Chaudfontaine. I. 1737.*)

GALETTE.

1381. On n'ès pàye nin mon les galette.

LITT. On n'en paie pas moins les galettes.

On en sera la dupe. (ACAD.) — Il faudra supporter toute la dépense.

Pr. fr. — Il en sera le dindon.

Ci seret vos qui pàyeret les galette.

(FORIR. *Dict.*)

Dè jou li bâcele si toumnette

Si d'fene tote à s'anoyi,

Ca 'lle pàye bin chir les galette

Qu'ès s'jônasse elle a magni.

(G. DELARGE. *Nanessc. Crâmignon*. 1876.)

BAITA.

..... Puis, ji r'viessie ine marchande di bouquette.

Tote ine hiette di k'mère m'fit payi les galette.

(TH. COLLETTE. *Ine vingince*. I, sc. 10. 1878.)

GALON.

1382. Pusse qu'il est gouré, pusse qu'i s'baille du galon. (MONS.)

LITT. Plus il est trompé, plus il se donne du galon.

Plus il se fait duper, plus il se croit sage, plus il vante son adresse et sa pénétration. — Il ne sait pas profiter de l'expérience.

MONS. I n' faut nié croire qu'enne farce pareille li fera faire el bouton dé s' gueule, savez ; on diroi, pusse qu'il est gouré, pusse qu'i s'baille du galon.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons*. 1830.)

1383. Quand on prend dou galon, on n'sarou ni trop in printe. (FRAMERIES.)

LITT. Quand on prend du galon, on ne saurait trop en prendre.

Quand on est à même, il faut prendre tout ce qui peut être pris. (LITTRÉ.)

Pr. fr. — Quand on prend du galon on n'en saurait trop prendre.

FRAMERIES. Mais quand on prend dou galon on n'sarou ni trop in printe, dis-st-i l'proverpe.

(BOSQUATIA. *Tambour battant*. Gaz. 1887.)

GALOP.

1384. Il a pris Notru-Dame di galope.

LITT. Il a pris Notre-Dame de galop.

Il s'est enfui.

LI R'CÔPRESSE.

On a bin l'timps dè vinde, l'ôte dimande balcôp trope
Ma foi, j'a bin vite pris Notru-Dame di galope.

(CH. HANNAY. *Li mâye neur d'à Colas*. II, sc. 8. 1866.)

JÔSEPH.

..... Volez-v' vi respouner
Fou d'mes oûye, et haper Notru-Dame di galope
Avou vosse banse d'ancienne, ou v's allez pochi 'ne hope.

(A. PECLERS, *Li consêye dè l'matante*. Sc. 15. 1877.)

VERVIERS.

Prinde madame li galop.

(REMACLE. *Dict.* 1839.)

VAR. NIVELLES. I d'allont comme s'il avou l'feu à s'cul. — S'incourru comme in
chl qu'a l'feu à s'cul.

MONS. Et vos r'clamiez Notre-Dame dés bonnés jambes pou vous sauver habie.

(LETELLIER. *Armonaque dè Mons*. 1857.)

VAR. Tournai. Avoir les finque a s'cul. — Courir comme si on aveot l'feu à
s'cul.

GAMELLE.

1385. Trop taurd à l'gamelle n'aura rin. (MARCHE.)
LITT. (Celui qui vient) trop tard à la gamelle (à la soupe)
n'aura rien.

En tout il faut arriver à temps.

Tarde venientibus, ossa.

GANT.

1386. Ji n'mettret nin des want po li d'ner on
pêtârd.

LITT. Je ne mettrai pas des gants pour lui donner un soufflet.

Je ne l'épargnerai pas; je n'y mettrai pas de réserve, je le
traiterai sans ménagement.

1387. I n'a bouté des gant qu'on comp de s'vie, le
jou de s'baptême. (JODOIGNE.)

LITT. Il n'a mis des gants qu'une fois en sa vie, le jour de
son baptême.

Il est toujours mal vêtu, peu soigneux de sa personne.

GARÇON.

1388. C'est-st-on p'tit valet,
V's ârez dè bonheur après.

LITT. C'est un petit garçon,
Vous aurez du bonheur après.

A Liège, le 1^{er} janvier, de grand matin, les petits garçons des classes pauvres débitent ce distique aux passants, en même temps qu'ils leur offrent des hosties (*nûle*), pour obtenir une légère aumône.

1389. Dè l'canelle
 Po les bâcelle,
 Dè stron d'chet
 Po les valet.

LITT. De la canelle
 Pour les filles,
 De l'étron de chat
 Pour les garçons.

Quand les enfants des deux sexes jouent ensemble, ce ne sont évidemment pas les garçons qui parlent ainsi. On dit encore :

Un demi-cent (un centime) pour les garçons,
Cent écus pour les filles.

Cité par FORIR. *Dict.*

GARDER.

1390. I fât bin qu'on l'wåde comme on l'a.

LITT. Il faut bien qu'on le garde comme on l'a.

Il faut de la philosophie, se faire une raison, accepter les faits accomplis.

Mi, ji vique so l'espérance,
Et ci n'est nin l'pus mâva,
Di s'plaine on n'a nolle avance,
Fât bin qu'on l'wåde comme on l'a.

(DÉSAMORÉ. *Chanson*. 1880.)

VARIANTE. Qui pout-on dire à çoula ?
 Fât bin prinde çou qu'on-z-a.

(ALCIDE PRYOR. *Vive nosse gdré-civique !* 1860.)

GARDE-ROBE.

1391. Il a s'gârdêrôbe plainte et chôkèye,
 Qu'on chet l'poitreut ès si orèye.

LITT. Il a sa garde-robe (si) pleine et (si) bourrée,
 Qu'un chat la porterait dans son oreille.

A peine a-t-il de quoi changer de vêtements.

VARIANTE.

Il a tot s'boûre so s'pan.

Enne a tant hoûye qui sont ès l'ouïrbire di leu fâte, qui fet todi po l'joû à viker ;
i-z-ont tofêr tot leu boûre so leu pan, sins tâser dè s'wârdre 'ne pomme po l'seu.

(Aug. DÉOM. Notes. 1888.)

1392. Il a tote si gârdêrôbe divins ses pîd d'châsse.

LITT. Il a toute sa garde-robe dans les pieds de ses bas.

Il porte des habits râpés, il n'en a pas d'autres à mettre, et cependant il se donne de grands airs.

Il est. comme Polichinelle, qui fait ses paquets dans un chausson.

Cf. *Omnia mecum porto*, du philosophe Bias.

1393. Esse mettowe ès l'gârdêrôbe sainte Anne.

LITT. Être mise dans la garde-robe sainte Anne.

Rester fille.

Pr. fr. — Rester pour coiffer sainte Catherine.

(QUITARD. *Dict.*, p. 193.)

Elle est-st-ès l'armâ d' Sainte Anne. — Elle va coiffer Sainte Cath'renne.

(FORIR. *Dict.*)

VARIANTE.

LOUISE.

Mais di cès là qui fet l'chesse âx aidan,
Feumme, vingeans-nos, rians à leu narenne,
Divant dè prinde des ègealés galant,
Coiffans pus vite, coiffans tote Sainte Cath'renne.

(DD. SALME. *Les deux bèch'tâ*. Sc. 9. 1879.)

VAR. VERVERIERS.

LIZA.

Tot haubitant baicôp des s'faitès madronbelle,
J'ireus di Sainte Cath'renne fer les crolle avou zelle.

(J.-S. RENIER. *Li mohonne à deux face*. Sc. 4. 1873.)

VAR. MONS.

D'morer avé s'froumache.

GAUCHE.

1394. Prinde hâr po hotte.

LITT. Prendre la gauche pour la droite.

Hâr et *hote*, expressions employées par les charretiers pour faire marcher les chevaux à droite ou à gauche.

Se méprendre grossièrement. (ACAD.)

Cité par FORIR. *Dict.*

On s' disputé so l' caractère,
Des mâles feumme en gènerâl,
C'esteut là l' dispute principåle.
On l' l'oumève hotte, on l' l'oumève hâr.

(*Les feumme*. Poème. Vers 1750.)

SPA.

C'esteut des chirou, des grignon,
Les vérts ventrin mêlé avou.
Qui corit hâr ès l' pièce di hotte,
Qu'estint comme ti, qui n' vèyint gotte.

(*Chans. patriotique*. 1787. Rec. Body.)

LORETTE.

Lu et mi nos estans capote ;
Si vos n' volez nin nos hoûter
Nos prindans todi hâr po hotte,
Ci n'est nin l' moyin d'avancez.

(HENAULT. *Li malignaut*. II, sc. 4^{re}. 1789.)

1395. Enne aller hâr et hotte.

LITT. S'en aller à gauche et à droite.

Aller de tous côtés, au hasard, de ci de là.

Cité par FORIR. *Dict.*

COLAS.

Tous vos mangeurs de pain payâr,
Francs batteu d'cawiau,
Qui courez hotte et hâr
Et vous hatièz les mustau.

(FABRY. *Li ligeois égagi*. II, sc. 3. 1757.)

Li pèhon k'holté, esbârré
Ni sèt pus d'qué costé dârer,
I naïvèye hâr, i naïvèye hotte
Po sayi de r'trover s'chabotte.

(J.-J. HANSON. *Li Huriade travestèye*. Ch. I. 1780.)

Qwand jî m' sovins qu'j'esteu jône homme,
J'enne allève hâr et hotte
Et qwand jî riv'nève kipagn'té
Mi mère mi fève li sope.

(*L'homme so l'agne*. Ancienne ch.)

Comme vos pinsez, l'affaire si conta hâr et hotte.

(BAILLET. *Li cheptl et St-Antône*. Fève. 1836.)

Po l'in de l'pruni leune, vos aviz déjà hâze
Di laper hache et mache, à l'eqwance d'ine raison,
Et d'cori hâr et hotte, po v'fer q'wite di si àbion.

(M. THURY. *Ine copenne so l'marièye*. 1838.)

Les offici braiyît, sairît, cotit hâr et hotte, tot fant halkiner leu palace.

(MAGNÉE. *Li cren'quini dè prince abbé di Stâv'leû*. 1867.)

VERVIERS.

LU R'NAU.

Ok va hâr, l'aute va hotte, c'est-st-aüssi qu'on s'kussege,
Ju n'duvreu nin m'mèler des affaire du manège.

(XHOFFER. *Les biesse*. I, sc. 4^{re}. 1858.)

JALHAY.

Louki hâr et hotte.

VAR. TOURNAI.

Courir Berdin.

GEAI.

1396. C'est l'richà qu'est paré des plome dè l'pàwe.

LITT. C'est le geai qui est paré des plumes du paon.

Se dit d'une personne qui se fait honneur de ce qui ne lui appartient pas. (ACAD.)

Pr. fr. — C'est le geai paré des plumes du paon.

Cité par FORIR. *Dict.*

Jugiz don bin à ci portrait,
Quoiqu'il y manque èco des trait,
Qui ci richà, qu'esteut paré
Des plome dè l'pàwe po mî tromper...

N'est nin on sot, ine àgne, ine bûse.

(*Pasquète critique et calotenne so les affaire dè l'médecienne. 1732.*)

Cf. Li richà qui s'avent fait gâye avou les plome dè l'pàwe. (*Fève d'à LAFONTAINE, mettowe ès ligeois, par BAILLEUX et DEHN. 1852.*)

JODOIGNE.

C'est jurau avou des pleume de paehon.

BASSE-ALLEMAGNE. — Sich mit fremden Federn schmücken.
(Mit des andern Kalbe pflügen, c'est-à-dire donner l'œuvre d'autrui pour la sienne.)

GELÉE.

1397. Il est v'nou à monde ès tims d'gealêye, tot li plake àx deugt.

LITT. Il est venu au monde en temps de gelée, tout lui colle aux doigts.

Ne pouvoir travailler par fainéantise, jouer avec son ouvrage, sa besogne. — Avoir des instincts de rapine.

Ses ovri estit v'nou à monde ès tims d'gealêye, tot l's y plaquive àx deugt.

(N. DEFRECHÉUX. *Inc jâbe di spot. 1859.*)

1398. Blanke gealêye,
 Plaive parêye.

LITT. Blanche gelée,
 Pluie semblable.

Blanche gelée est de pluie messagière.

(*Prov. de Bouvelles. 1557.*)

Cité par FORIR. *Dict.*, qui ajoute :

Poyowe gealêye
Est d'pau d'durêye.

La gelée blanche dure peu; elle est suivie d'humidité.

GELER.

1399. Pus geale, pus strind.

LITT. Plus (il) gèle, plus (il) étreint.

Plus il arrive de maux, plus il est difficile de les supporter.

(ACAD.)

Pr. fr. — Plus il gèle, plus il étreint.

De tant plus gelle et plus éstraint.

(Prov. de Jehan Mielot. XV^e siècle.)

Cité par FORIR. *Dict.*

Pus geale pus strind ; froid tres vif, alternative de soleil.

(Mathieu Laensbergh. 1831.)

TOURNAI.

Pus qu'i gèle, pus qu'i retreint

1400.

Qwand i geale divins,

I geale qui pire find.

LITT. Quand il gèle à l'intérieur (des maisons)

Il gèle que pierre fend.

Signe d'une très forte gelée.

Pr. fr. — Il gèle à pierre fendre.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

Elle s'avent même fait ramessi qu'i gealève todi à pire finde, mais elle n'àreut polou dire si c'esteut d'avant ou après l'novel an.

(DD. SALME. *Colas Moyou*. Ch. 1874.)

VERVIERS.

Qu'i nive, qu'i geale comme po pire finde,

Prindans todi l'timps comme i vint.

(PIRE. *Vorei l'hiwêr*. Ch. 1874.)

NAMUR.

I geale à pire find.

TOURNAI.

I gele à pierre finde.

GENIÈVRE.

1401. I n' beut nin l' pèket, èl magne.

LITT. Il ne boit pas le genièvre, il le mange.

C'est un ivrogne déterminé.

De erås pèket il aveut l'five ;

Après lu tot fêr i geairive ;

Ossi, oyève-l-on dire les gins

Qu'el magnive et n'el buyève nin.

(Ep. MARTIAL. *Li sav'rt des récollette*. 1859.)

VARIANTE.

C'est-st-on pèket, i rote hic et hac.

VAR. MARCHÉ.

Gn'a qu'aimet mi l' pèket qui l' poant.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

GENOU.

1402. Il a des gros g'no.

LITT. Il a des gros genoux.

Il sait se plier. Il a l'échine flexible.

On dit aussi : Il a des longs pîd et des gros g'no ; i parvairèt.

Médiocre et rampant, et l'on parvient à tout.

(BEAUMARCHAIS.)

Pr. fr. — Il a les genouils gros, il profitera.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

TONTON.

Vos parvinrez, Tât, vos avez des gros g'no,

A conseÿe gn'a-l-assez des perriqui sins vos.

(REMOUCHAMPS. *Tât l'perriqui*. II, sc. 1^{re}. 1885.)

GENS.

1403. Ottant d' gins, ottant d' méd'cin.

LITT. Autant de gens, autant de médecins.

Autant de personnes, autant d'avis. — *Tot capita, tot sensus*. — *Quot homines, tot sententiæ*. (TÉRENCE. *Phormion*. II, sc. 4.)

Tant de gens, tant de guises.

(Recueil de GRUTHER. 1610.)

VAR. STAVELOT. Ottant d' tiesse, ottant d' sintimint.

BASSE-ALLEMAGNE. — Viele Köpfe, viele Sinne.

1404. Tèllès gins hàbite-t-on, telle gins d'vint-on.

LITT. Tels gens on fréquente, tel gens on devient.

On juge aisément des mœurs de quelqu'un par les personnes qu'il fréquente. (ACAD.)

Pr. fr. — Dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es.

BRILLAT-SAVARIN (*Aphorismes*) propose une variante :

Dis-moi ce que tu manges, je te dirai ce que tu es.

Cité par FORIR. *Dict.*

MARCHE.

Leus amitié n' sont qu'apparente,

Po saveür qui qu' t'es, dis qui t' hante.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

NAMUR.

Digeoz-m' qui vos hantez, ji vos dirai qui vos estez.

BEAURAING.

Ji n'irai nin, Hinri, ca tél hante-t-on, d'vint-on;

J'a peu do fer comme vos, do prinde gout à l' boisson.

(VERMER. *Les sôleye*. 1862.)

JODOIGNE. Deja-me qui vos hantez, j' dirai qui vos estoz. — Qui hante-t-on, tél divint-on.

VAR. MOSS. Mettez ein canari avé des pierrot, quand i canteroi co mieux, i finira bétot pas dire : chiripe, chiripe ! tel hantez, tel devenez.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons.* 1839.)

SAINT-QUENTIN. Dis mein qui qu' t' hante, j' té dirai qui qu' t'est.

(GOSSET. *Lettres picardes.*)

BASSE-ALLEMAGNE. — Sage mir mit wem du umgehst, und ich will dir sagen wer du bist.

1405. Il aime deux sòrt di gins, qui donne et qui n' dimande rin.

LITT. Il aime deux sortes de gens, (ceux) qui donnent et (ceux) qui ne demandent rien.

Il est avare, cupide.

CRESPIN.

C'est des pisse-crosse, monsieu; di zel mi j' n'a d'keûre.
Tos ces homme là, vèyez-v', n'aimet qu' deux sòrt di gins,
Li ci qu' donne li patàrd, et l' ci qui n' dimande rin.

(Ed. REMOUCHAMPS. *Li sàp'tt.* II, sc. 6. 1858.)

1406. Tèllès gins, telle écinse.

LITT. Telles gens, tel encens.

Il faut proportionner l'hommage au mérite, à la dignité.

(ACAD.)

Pr. fr — Selon le saint, l'encens.

A tel seint, tel off Reid.

(Prov. de France. XIII^e siècle.)

A tel saint, telle offrande.

(OUDIN. *Curiositez françoises.* 1640.)

Cité par FORIR. *Dict.*

VAR. TOURNAI. A l'avenant des pourcheau, on donne les bac.

1407. I fât tote sòrt di gins po fer on monde.

LITT. Il faut toutes sortes de gens pour faire un monde.

Il faut de la diversité, un peu de tout. — Tous les caractères sont dans la nature. — *Natura diverso gaudet.*

Cité par FORIR. *Dict.*

NIVELLES. Enfin, n' din faut-i ni d' toutes les souste pou fere in monde ?

GIVET. Est-ce qui dins l' monde i gu'a nin
Di toutes sòte di gins

Et même di toutes sòte di biesse ?

(SOHET. *Li quernouye qui vi s'fe aussi grosse qu' ein bou* Fauve. 1855.)

BASSE-ALLEMAGNE. — Es muss allerlei Leute geben.

1408. Arrivé comme les gins d' Binche,
Tous les joû comme el diminche. (NIVELLES.)

LITT. Habillé comme les gens de Binche,
Tous les jours comme le dimanche.
Être toujours en toilette.

1409. I gn'a treus gins malin : femme, märticot
et diale.

LITT. Il y a trois personnes malignes : femme, singe et diable.
Défiez-vous.

Cité par BODY. *Vocabulaire des poissardes du pays wallon*.
(Bulletin 1868.)

1410. Avoir des gins à s' corte. (TOURNAI.)

LITT. Avoir des gens à sa corde.
Avoir des gens de son parti, à sa disposition.

1411. On n' kinohe mâye les gins qui qwand on
'nne a mèsâhe.

LITT. On ne connaît jamais les gens que lorsque l'on en
a besoin.

C'est dans l'adversité qu'on reconnaît ses vrais amis.

1412. Lèyiz causer les gins et hawer les ché.

(JODOIGNE.)

LITT. Laissez parler les gens et aboyer les chiens.

Expression de mépris pour dire qu'on se soucie fort peu de
ce que certaines gens peuvent exprimer sur votre compte.

NIVELLES

JEAN.

Faut lèyi dire les gins eyè abayi les chi, c'est leu mestî.

(EM. DESPRET. *In dainer à l'exposition*. Sc. 3. 1889.)

1413. I fât lèyi les gins po çou qu'i sont.

LITT. Il faut laisser les gens pour ce qu'ils sont.

Il ne faut pas tenir compte de l'importance que certaines
gens se donnent, mais du mérite qu'elles ont réellement.

Lèyans les gins po çou qu'i sont,
I n'ès sérèt ni pus ni mon ;
Loukiz à diale çou qu'çoula fait
So çou qui troublet leu cervai.

(THYMUS. *Pasquëye faite au jubilé Dom Bernard Godin*. 1764.)

1414. C'est des bravès gins, mais i fât l' dire vite.

LITT. Ce sont de braves gens, mais il faut le dire vite.
On ne peut trop s'y fier.

GERBE.

1415. Vos estez v'nou à monde divins 'ne jâbe di strain, tos les fistou sont vos parint.

LITT. Vous êtes venu au monde dans une gerbe de paille, tous les fêtus sont vos parents.

Se dit des personnes qui ont une grande parenté, beaucoup d'amis, de connaissances.

Cf. Ami de tout le monde.

(MOLIÈRE. *Amphytrion*.)

Cité par FORIR. *Dict.*

1416. I n'y a mâte tant d'jâbe qu'ès l'aousse.

LITT. Il n'y a jamais autant de gerbes qu'en août.

Se dit en général pour exprimer une vérité banale, par exemple : chaque chose doit se faire en son temps. — Il faut profiter de l'abondance.

Pr. fr. — Il n'y a jamais plus de gerbes qu'en août.

(Le PÈRE JEAN-MARIE. *Le divertissement des sages*. 1665.)

Cité par FORIR. *Dict.*

M. DUJARDIN.

Tant qu'nos avans l'bonne vône, profitans ès ; i n'a mâte tant d'jâbe qu'ès l'aousse.

(T. BRAHY. *Li bouquet*. II, sc. 22. 1878.)

GIBET.

1417. Il a l'jubet d'vins les oûye.

LITT. Il a le gibet dans les yeux.

Il a un regard de voleur, de meurtrier. Il a l'air d'un homme de sac et de corde.

Pr. fr. — Le mot *potence* est écrit sur son front.

GOGUETTES.

1418. I fât s'mette so l'houp-di-guet.

LITT. Il faut se mettre sur son micux.

Il faut se mettre en goguettes ; se faire élégant, être joyeux ; au besoin s'enivrer légèrement. — L'expression est proverbiale.

Dinez-m', dit-st-i, soixante pistole,
Ji v'tirret d'affaire so m' parole,
Comptez m'ès trinte, c'est po k'mincl,
Et les trinte aule, qui sont à dri,
Vos m'les donrez apreume apres
Qui vos sèrez so l'houp-di-guet.

(*Pasquéye critique et calotenne so les affaire de l'medicenné*. 1732.)

Qwand i sont 'ne feye so l' houp-di-guet,
P'arlez à zel, i n' vis k'nohet.

(*Pasquète so les séminarisse. 1735.*)

Et rescontrant on jou à l' poite
Eune di ces k'mère qu'on lomme pèkette,
Po çou qu'elle flarive li pèket
Et qu'elle esteut so l' houp-di-guet.

(*Pasquète po l'jubilé de l'révèrende mère di Batre. 1743.*)

Li fièsse nos a mettou so l' houp-di-guet.

(*FORIR. Dict.*)

TATENNE.

..... Tot li d'nant de pèket?
N'est-ce nin, sins fer nou pleu, el mette so l' houp-di-guet?

(*REMOUCHAMPS. Li sav'ti. 1, sc. 4. 1858.*)

CRAHAY.

Ji m' mette so l' houp-di-guet,
Ji spèye mi vi spagne-màye,
Qu'on k'mande çou qu'on vorel,
J'a l' caisse, c'est mi qui pàye.

(*Alcide PRYOR. Bâwir so s' pause. 1863.*)

Elle tapa ses oûye à d'fou et vèya on tolu qu'avisève so l' houp-di-guet.

(*G. MAGNEE. Bâtré. 1865.*)

GOND

1419. Bouter fou des gond. (NAMUR.)

LITT. Mettre hors des gonds.

Exciter tellement la colère de quelqu'un, qu'il soit comme
hors de lui-même. (ACAD.)

Pr. fr. — Faire sortir, mettre quelqu'un hors des gonds.

Ji vos diret tot ute qu'à l' lin ça n'a pu d' nom,
Et qui vos m' frot bouter, si ça dure, fou des gond.

(*DEMANET. Oppidum Atuaticorum. 1843.*)

MARCHE.

To r'prinds todi sus l' même ton,
Tu m' frais bin moucet fou des gond.

(*ALEXANDRE. P'tit corti. 1860.*)

FRAMERIES. Tout saint que d'su, elle me frou wuidie hiors de mes gond.

(*ROSQUETIA. Tambour battant. 1885.*)

GORGE.

1420. Moinsse qu'enne fiye a de s'toumac, pusse
qu'elle le muche. (MONS.)

LITT. Moins une fille a de gorge, plus elle la cache.

On cherche toujours à dissimuler ses défauts; on fait parade
de ses qualités.

GOSIER.

1421. I nos fait rôler l'gosi ès caroche.

LITT. Il nous fait rouler le gosier en carrosse.

Il nous donne d'excellents vins.

Un jeu de mots populaire, en passant. Un amateur de bon vin, voulant en acheter à bon marché, dit au marchand : Vosse vin tomme (votre vin tombe, perd en qualité). — Awet (oui), répond l'autre, i tomme ès gosi (il tombe dans le gosier).

VARIANTE. Mette si vinte so fôme et s'gueïye es caroche.

LITT. Mettre son ventre sur forme et sa bouche en voiture.

Faire grande chère.

VARIANTE. Nolle celihe ni poléve maw'ri;
Si vite qu'on costé div'néve roge,
Il adawéve, nosse mâl appris,
Qu'alléve mette si beche ès caroche.

(THIERY. *On et mohon*. Fêve. 1863.)

VARIANTE.

HOURET.

Cisse commission là, j'el fret po rin, ca ji m'rafeye di mette mi jaive ès caroche po fini joûrnéye.

(WILLEM et BAUWENS. *Li galant d'a Fefine*. Sc. 9. 1882.)

VARIANTE. On-z-y vèyéve ine tauve d'ine longueur èwaréye, avou des bais moncheu tot âloû et coviette di tote sôrt di bons saquoi, qui rin qu'à les louki, on pinséve aveûr si jaive enne on caroche tot doblé d'maroquin.

(RENIER. *Garitte Montulet à banquet wallon* di 1860. Râvion. 1861.)

VAR. NIVELLES. On n'put mau de l'nu s' verre, ou bin s'fourchette ès s'poche,
El goyi, l'estoumac vont tout fer à caroche.

(RENARD. *Les avent. de Jean d' Nivelles*. Ch. VII. 3^e éd. 1890.)

1422. C'est-st-on houlé gosi, mais qu'avale dreut.

LITT. C'est un gosier boiteux (tortu) mais qui avale droit.

C'est un bon buveur.

NAMUR. Il a l'gosi d'truviet,
Mais il avale droit.

GOUJON.

1423. Fer avaler l'govion.

LITT. Faire avaler le goujon.

Faire croire une chose ridicule ou impossible, mystifier. — Faire tomber dans un piège. (LITTRÉ)

Pr. fr. — Faire avaler le goujon.

(LEROUX. *Dict. comique*.)

Cité par FORIR. *Dict.*

Ni criez nin si haut, vos m'avez fait avaler 'ne paille, et ji v's a fait avaler l'govion
(REMACLE. *Dict.*)

Po l'joû wisse qu'i sèreut obligi dè l'fer, il aveut tot l'timps d'tûser à l'assâh'nège d'on bai haiti govion qu'i comptève bin l's y fer avaler avou on lapisse di bagou.

(G. MAGNÉE. *Li cren'quint dè prince abbé di Sidv'leu*. 1867.)

MARËYE-JENNE.

Ji sos-st-ine ènoceine, j'a co houmé l'govion,
Et j'el creus bin, j'âret tote mi vèye dè guignon.

(TOUSSAINT. *Hinri et Dadite*. 1, sc. 4. 1870.)

NAMUR.^{*} Por li, tot es gobant tot gintimint l'govion,
I voit li camp d'nos père discu l'tienne d'Hastedon.

(DEMANET. *Oppidum Atuaticorum*. 1843.)

VAR. NAMUR. Vraimint est-ce qui l'bonhomme s'imaginèuve quéque fye,
Qu'a nosse toûr, nos estans des avaleu d'inwiye?

(DEMANET. *Oppidum Atuaticorum*. 1843.)

VAR. NAMUR. Après ça qu'il avale one ossi belle coloûte,
Ça n'a rin qui m' surprind; il est-st-one miette cahoûte.

(DEMANET. *Oppidum Atuaticorum*. 1843.)

MONS. Mais pourquoi c' qu'on dit quand queiqu'un s'a laiyé gourer pau l'preumier jour d'avri, qu'on li a siervi in poisson d'avril? Est-ce pasqu'il a fait c' qui s'appelle à Mons : avaler enne anguye, autremint dit gober n' belle craque pou n' vérité?

(LETELLIER. *Armonaque dè Mons*. 1860.)

DOUAI. Acoutez m'z infant, j' cro bin qu'un nous in fait invaler comme i faut d'z anguilles.

(DECHRISTÉ. *Souv'nirs d'un homme d' Douai*. 1854.)

ROUCHI. Avaler des gouvions.

(HÉCART. *Dict.*)

METZ. En beillant vas presens, v' evaleus lo govion.

(BRONDEX. *Chan Heurtin*. Poème 1787.)

GOURME.

1424. Taper ses brihe.

LITT. Jeter sa gourme.

Gourme. Mauvaises humeurs qui viennent aux jeunes chevaux lorsqu'on fait trop brusquement succéder une nourriture sèche et échauffante à l'herbe des pâturages. — *Il jette sa gourme*. Se dit d'un jeune homme qui vient d'entrer dans le monde et qui y fait beaucoup de folies et d'extravagances : « *Ce ne sera rien, il faut que les jeunes gens jettent leur gourme.* » (H. DE BALZAC.)

(POITEVIN. *Dict. français*.)

Les brihe vis mostret tot so des fâsses coleûr,
Elle sont si vite passèye !.....

(THIRY. *Ine copenne so l' mariage*. 1858.)

N. B. Le mot *brîhe* (brixhe) est interprété par M. Ch. GRAND-GAGNAGE (*Dict. étymol.*, p. 77) : époque où les deuxièmes dents poussent aux chevaux

Cité par FORIR. *Dict.*

JODOIGNE.

Taper s'fet.

MOSS.

Il a ch'té ses gourme. — I fêet ses gourme.

GOUT.

1425. C'est l' gosse qui fait l' sâce.

LITT. C'est le goût qui fait la sauce.

Le bon appétit est le meilleur des assaisonnements. — Palais émoussé trouve tout insipide.

Pr. fr. — C'est l'appétit qui fait la sauce.

1426. Chaque si gosse, fait l' trôye qui magnive on ston.

LITT. Chacun son goût, fait (dit) la truie qui mangeait un étron.

Pr. fr. — Aux cochons la merde ne pue pas.

(*Dict. port. des prov.* 1751.)

Tous les goûts sont dans la nature ;

Le meilleur est celui qu'on a.

(PASCARD.)

Chacun a ses plaisirs qu'il se fait à sa guise.

(MOLIÈRE. *L'école des femmes*. I, sc. 6.)

De gustibus non est disputandum.

VARIANTE.

Chaque si gosse,

Onk de ston, l'aute des mosse.

Chakeune si gosse, chakeune si passe-tîmps.

Mi, ji fiestêye on bon verre di vin.

Chakeune à s' manîre,

Chûsihe si plaisir.

(HOCK. *Les passe-tîmps*, Ch. 1856.)

Chaque si gosse, s'apînce l'aute joû ine trôye,

Qui ramassêve ine cache divîns 'ne vôye.

(*Li bataye di coq*, Conte. 1857)

VARIANTE.

On resconteûre tos les gosse avâ l' tîerre,

C'est po çoula qu'rin n' dîmeûre à marchî.

(WILLEM. *Mantre de rikér*. Chanson. 1880.)

VERVIERS.

So l' chûse, i n' faut nin r'grelli,

Chaque prînd à s' gosse au marchî.

N' duspîtez so l' gosse de l' bîre,

Chaque sale su sope a s' manîre.

(J.-S. RENIER. *Spots rîmes*. 1871)

VAR. MARCHE. Li fou qu' n'a pont d' mau s'enne attire;
D'vins t't à fait, chacun à s' manîre.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

NAMUR. I n' faut nin disputer les gout. — En fait d' gout i gn'a pont d' dispute.

A Huppaye (près de Jodoigne) on ajoute au proverbe : inte deux mèche (miches).

GOUTTE.

1427. I fât ine an po crêhe ine gotte.

LITT. Il faut un an pour croître une goutte (un peu ; jeu de mots).

Se dit pour engager quelqu'un à vider complètement son verre.

Le vrai sens de ce proverbe serait, nous dit-on : il faut toute une année pour obtenir une goutte de vin (pour faire mûrir un seul grain de raisin).

Qwand j' beus, j'aîme èco pus l'hon Diu,
Qu'a fait les troque plainte di bon jus.
Ragottans-l' bin, cisse vèneràbe botèye,
Po crêhe ine gotte, i fât ine an d' nosse vèye.

(A. HOCK.)

GOUTTE.

1428. Po l'ci qu'a les gotte,
Docteur ni veut gotte.

LITT. Pour celui qui a la goutte,
Le docteur ne voit goutte.

(FORR. *Dict.*)

Aux fièvres et à la goutte,
Les médecins ne voient goutte. (LITTRÉ.)
Au mal de goutte
Le mire ne voit goutte.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

Tollere nodosam nescit medicina podagram.

(OVIDE.)

GRAIN.

1429. I n'y a nou grain qui n'aye si strain.

LITT. Il n'y a pas de grain qui n'ait sa paille.

Il n'y a rien de parfait ici-bas. — Point de plaisir sans peine.

— Il faut des ombres dans un tableau.

Pr. fr. — Chaque grain a sa paille.

MARCHE.

Li meyeu grain a todi s'pâye.

JODOIGNE. N'a se bia grain qui n'aye se pàye.
TOURNAL. I n'y a pas d'graine qui n'eut s'palle.
PICARDIE. Chaque graind d'blé, il o s'paille.

(CORBLET. *Gloss.* 4831.)

1430. Ci n'a màye situ l'fiesse d'Ampsin,
Qu'on n'aye vèyou dè novai grain.

LITT. Ce n'a jamais été la fête d'Ampsin
Qu'on n'ait vu du nouveau grain.

La fête du village d'Ampsin tombe toujours le dimanche le plus rapproché de la fête de St-Pierre (29 juin).

1431. Mogni s'grain en hièbe. (MARCHE.)

LITT. Manger son grain en herbe.
Dépenser son revenu d'avance. (LITTRÉ.)
Pr. fr. — Manger son blé en herbe.

VAR. MOÏS. I n'faut nié minger ses blé vert.

GRANGE.

1432. Li grègne dè bon Dieu est tote au lauge.
(JODOIGNE.)

LITT. La grange du bon Dieu est toute au large (ouverte).
Réponse que l'on fait aux mendiants et aux gens qui disent
ne pas trouver d'ouvrage en plein mois d'août, époque où l'on
manque souvent de bras pour faire la moisson.

1433. Li grègne n'est jamais si pleine qu'on n'y
boute cor one jaube. (JODOIGNE.)

LITT. La grange n'est jamais si pleine qu'on n'y puisse encore
mettre une gerbe.

Invitation à reprendre d'un plat à un banquet.

GRAS.

1434. Craus comme one cwaye. (MARCHE.)

LITT. Gras comme une caille.
Très gras. — Cette comparaison est devenue proverbiale.

GRENOUILLE.

1435. C'est nî de s' faute qui les raine n'ont pont
d' quèwe. (JODOIGNE.)

LITT. Ce n'est pas de sa faute si les grenouilles n'ont pas
de queue.

C'est un homme simple, naïf, crédule, incapable de commettre la moindre méchanceté.

TOURNAL. Ch' n'est pas li l' cause que les guernoule i n'ont pos d' queue.

VARIANTES. Ci n'est nin lu qu'a pris Mâestrécht
Ci n'est nin lu qu'a pihl l' Mouëse.

GRIPPE-SOUS.

1436. C'est-st-ine agrige patârd.

LITT. C'est un grippe-sous.

C'est un homme qui fait de petits gains sordides. (ACAD.)

GRIPPE-SOUS, fesse-Mathieu, pince-maille, harpagon.

GRIVE.

1437. Qwand on n'a nin des chôpaine, on magne des mâvi.

LITT. Quand on n'a pas de grives, on mange des merles.

Il faut se contenter de ce qu'on a.

Pr. fr. — Faute de grives, on prend des merles.

Cité par FORIR. *Dict.*

VERVIERS. Fer l' gueûye du raïne,
J'aureus l' tîmps long;
Faute du champaine,
L' mauvi sôle bon.

(PIRE. *J'aime les créptre*. Ch. 1884.)

MARCHE. Faute di grive on magne des mauvi.

VAR. MARCHE. Li trop grande seu fait beûre os l' basse.

VAR. NAMUR. Faute di poain d' frumint, on mougne do poain di spiette.

VAR. JODOIGNE. Faute de bure on mingé de fremège.

FRAMERIES. A défaut d' grive, vos aval' rez des merle.

(BOSQUETIA. *Tambour battant*. 1885.)

VAR. TOURNAL. Quand on n'a pos pour faire du boulliçon, on fait de l' herzile (soupe maigre).

(PIERRE BRUNEAULT (LEROY). *Ein ménache d' francs pause*. Sc. 20. 1891.)

SAINT-QUENTIN. Qwand qu'eîn n'a pau d' ail, y faut dausse d'oignon.

GROIN.

1438. C'est-st-on capitaine di longs grognon.

LITT. C'est un capitaine de longs groins (museaux).

C'est un gardeur de pourceaux.

GRUMEAU.

1439. Au fond,
Les maton y sont. (TOURNAI.)

LITT. Au fond les grumeaux sont.

C'est au fond que vous trouverez le mauvais de votre entreprise.

GUÉ.

1440. Il a senti les wé.

LITT. Il a sondé les gués.

Il veut savoir ce que nous pensons.

SONDER LE GUÉ. Faire quelque tentative sous main dans une affaire, pressentir les dispositions où peuvent être ceux de qui elle dépend. (ACAD.)

Li hesbignon chargea ine kinohance di senti les wé.

(MAGNÉE. *Li houlotte*. 1876.)

GUERRE.

1441. Dipeus les viyès guerre. (NAMUR.)

LITT. Depuis les vieilles guerres.

Depuis fort longtemps.

Cette phrase proverbiale à Namur depuis plus d'un siècle, l'est aussi dans plusieurs villes de France. Il est donc difficile de pouvoir déterminer à quelles guerres on fait allusion.

CHARLEROI. Du tims passet, et d'avant les viyès guérre,
Qu'les gins mougint des gland, des fouye, des hiebe dé pré.
(BERNUS. *L'château qui s'ervinche su ein cerje*. Faufe. 1873.)

MONS. Quéé plaisi d'avoir ein appétit pareil, qu'i disoit in li même; il a pou croire qu'i n'ont nié mingé d'puis les vieillès guerre.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons*. 1867.)

TOURNAI. On diréot que c'coquin la, i n'a pont mingé d'pus les vieillès guerre.

(*L'histoire d'un ossieau*. 1883.)

DOUAI. In intrant dins l'foire, chet pou rimontre eune masse d'gins qui mingent du pain n'épice comme s'y n'avottent point mié d'puis les vieillès guerres.

(DECRYSTÉ. *Souvenirs d'un homme d'Douai*. 1854.)

1442. I n'y a nolle si mâle guérre qu'ennès r'vinse nouk.

LITT. Il n'y a pas de si mauvaise guerre (de guerre si meurtrière) qu'il n'en revienne aucun.

Quelque ingrat que soit le sol, labourez et semez; il sortira toujours quelque chose de terre.

1443. I n'y a mâye avu ine si grande guérre qu'on n'aye vinou à 'ne pàye.

LITT. Il n'y a jamais eu si grande guerre qu'on n'en soit venu à une paix.

Embrassons-nous et que cela finisse.

On ne fait la guerre que pour faire enfin la paix. — Il faut toujours finir par s'accorder. (LITTRÉ.)

Et comme i n'y a mâye si mâle guérre,
Qu'on n' vègne à pàye, ou qu'on n' l'espère,
Li brave Alonze s'accommoda,
Et rintra dins tos ses état.

(J.-J. HANSON. *Les lusiade ès vers ligeois*, Ch. III. 1783.)

Ine avoué qu'aveut l' mora,
D'héve à ses efant : n' plaitz mâye,
J' sés bin çou qu'ax aute ennès costa.
Tote guerre deut fini par li pàye,
Sèyiz malin, k'minciz por là.

(N. DEFRECHÉUX. *Ni plaitz mâye*. 1863.)

GUÊTRE.

1444. C'est fini po l' guette, les boton sont jus.

LITT. C'est fini pour la guêtre, les boutons sont à bas (tombés).
Se dit de ce dont on ne peut plus tirer parti. — C'est une affaire finie.

1445. Trossi ses guette.

LITT. Trousser ses guêtres.

S'en aller, s'enfuir. (ACAD.)

Pr. fr. — Tirer ses chausses, ses grègues.

..... Le galant aussitôt
Tire ses grègues.....

(LAFONTAINE. *Le coq et le renard*, II, fab. 45.)

Cité par FORIR. *Dict.*

..... Coula dit, trosse ses guette,
Et volà qu'i r'wagne si trô.

(DEHIN. *Li coq et li r'nâ*, Fàve. 1851.)

CRESPIN.

Ainsi hoûye, i fait bai, et puis c'est-st-hoûye londi,
Ji m' vas trossi mes guette et j' vas m'aller d'verti.

(REMOUCHAMPS. *Li sâv'tt*, I, sc. 4^{re}. 1858.)

S'elle ni v' dût nin, v' polez trossi vos guette,
Il est co timps, vos polez co v' sâver :
Vât mi coula qu' di s' fer spyi l' hanette.

A trop vite si marier.

(MERCENIER. *Chanson*. 1861.)

LORISE, sièrvante.

Qwand i sèret v'nou, ji li diret qu' s'i n' vout nin d'mander l'intrêye so l' còp, qu'i pout trossi ses guelte et passer l'aïve.

(BARON. *Les deux cuseune*. I, sc. 3. 1883.)

VARIANTE. Li tiesse avà les qwàre, i trossa ses hosai et gripa vès l' fagne.

(MAGNÉE. *Li cren'quint dè prince abbé di Stâr'leu*. 1867.)

VARIANTE.

LOUISE.

C'est-st-houÿe mi fiesse, et s'i n' vint nin m' busquinter, comme l'mênye passêye, i poret bin r'poyî s'herna.

(WILLEM et BAUWENS. *Les tourciveux*. Sc. 3. 1882.)

VERVIERS. Ji trosse mes guelte et j' cours bin vite.

(PIRE. *Les pêho d'avri*. Ch. 1884.)

NAMUR. Allons, éfant, lians l'appèl et s' trossans nos guelte, il est temps.

(WÉROTTE. *One rouffe di forchu*. Ch. 1867. 4^e éd.)

NIVELLES. Ainsi, cousin Jean Jean, ritroussons rate nos guelte,

Et sus Nivelles filons, sins flûte ni clarinette.

(RENARD. *Les avent, de Jean d' Nivelles*. Chant 1^{er}. 1857.)

DOUAI. Si un arot attrapé ch' carbonnier, y pourrot ête sûr qu'un l' demolichot, mais il avot tiré ses guette a temps in veiant comme chat allot aller.

(DECHRISTÉ. *Sour'nirs d'un homme d' Douai*. 1856.)

SAINT-QUENTIN.

Tirez vos guête.

BASSE-ALLEMAGNE. — Sich auf die Socken machen.

HABIT.

1446. I fât fer l'boton comme on-z-a l'habit.

LITT. Il faut faire le bouton comme on a l'habit.

Il ne faut pas faire plus qu'on ne peut. Il faut qu'il y ait convenance, rapport, harmonie dans tout ce qu'on fait.

1447. L'habit n' fait nin l' mône.

LITT. L'habit ne fait pas le moine.

LOYSEL ajoute : mais la profession. Inst., reg. 346.

On ne doit pas juger les personnes par les apparences, par les dehors. (ACAD.)

Pr. fr. — L'habit ne fait pas le moine. — On ajoute quelque-fois : mais il le pare.

Il ne faut pas juger des gens sur l'apparence.

(LAFONTAINE. *Le paysan du Danube*.)

Non tonsura facit monachum, non horrida vestis,

Sed virtus animi, perpetuusque rigor,

Mens humilis, mundi contemptus, vita pudica,

Sanctaque sobrietas, hæc faciunt monachum.

(B. ANSELME. *De contemptu mundi*. — AP. LOYSEL. Inst. I. C.)

Cité par FORIR. *Dict.*

L'habit ni fait nin l'mône,
 Dihet les vèyès gins
 Qwand leus fèye sont hàtaine ;
 Mais ei n'est pus d'nosse timps.

(DEMOULIN. *Es foud Pirette*. Sc. 6. 1858.)

VARIANTE.

TONTON.

Vos polez fer d'vos pid, d'vosse tiesse,
 Vos n'sèrez màye qu'on perriqui.
 On màrticot est todi 'ne biesse
 Quoiqu'à moncheu i seûye moussi.

(REMOUCHAMPS. *Tâtî l'perriqui*. II, sc. I. 1885.)

VERVIERS.

Gins du maule foi, y vièrez-v' one lèçon ?
 Nenni, l'habit nu fait nin l'mône
 Et l'pus fin des trôpeûr, trouve todi s'punction.

(POULET. *Li leup d'guisé*. 1862.)

MARCHE.

Çu qu'fait l'moine, c'n'est nin l'habit.

CHARLEROL.

BERAU.

Esqué dins l'méd'cine, l'habit n'fait nin l'moine ?

(BERNUS. *L'malåde Saint-Thibau*. III, sc. 21. 1876.)

MONS.

L'habit n'fait nié l'mône.

BASSE-ALLEMAGNE. — Kleider machen Leute. (Le contraire du proverbe wallon.)

HABITUDE.

1448. L'habitouance fait l'accoutumance. (MONS.)

LITT. L'habitude fait la coutume.

On finit avec le temps par s'habituer à toute position.

1449. L'habitude est-st-ine deuzème nateûre.

LITT. L'habitude est une seconde nature.

Se dit pour marquer le pouvoir de l'habitude. (ACAD.)

Pr. fr. — L'habitude est une autre nature.

Gravissimum est imperium consuetudinis.

(PUBLIUS SYRUS.)

Coutume est une autre nature.

(*Mimes de Baïf*. 1597.)

Cité par FORIR. *Dict.*

MARCHE.

N'y a rin d'pus foirt qui l'habitude.

BASSE-ALLEMAGNE. — Gewohnheit ist die andere Natur.

HACHE.

1450. Èvoyi l' heppe après l' cougnèye.

LITT. Envoyer la hache après (vers) la cognée.

Renoncer, sans pouvoir y revenir, à une entreprise qui a

occasionné quelques désagréments. — Laisser tomber un édifice parce qu'il a besoin de réparations.

Pr. fr. — Jeter le manche après la cognée.

Ne jetez pas, mon cher Enée,
Le manche après votre cognée.

(SCARRON. *Virgile travesti*.)

Cf. RABELAIS. *Prologue du livre IV*.

SAINT-QUENTIN. I gn'i a mi là d'quoi rué l'meinche après l'queignée.

(GOSSEU. *Lettres picardes*, 1844.)

HAIE.

1451. Les hâye louquet,
Les bouhon hoûtet.

LITT. Les haies regardent, les buissons écoutent.

Il faut se défier des plus petites choses. — On ne peut prendre trop de précautions pour confier un secret à quelqu'un.

Le bois a des oreilles et le champ des yeux.

Buisson a oreilles.

(*Prov. gallic*, 1819.)

Ces murs mêmes, seigneur, peuvent avoir des yeux.

(RACINE.)

VARIANTE. Les meür pârlèt et les hâye hoûtet.

(FORIR. *Dictionn*, 1860.)

VERVIERS. Ès consèye du bourg ou d'vèye,
Des meür ont co des orèye.

(RENIER. *Spots rimés*, 1871.)

1452. I mourret conte ine hâye.

LITT. Il mourra contre une haie.

Il mourra sur la voie publique ; ce sera un vagabond.

Se dit proverbialement d'un ivrogne.

Por zel div'nou bômèl, mâhâitî, plein d'mehin,
I mourront conte ine hâye ou Reickhem les ratind.

(DELARGE. *Ine copenne conte les pêk'teu*, 1873.)

HAÏR.

1453. On n'sâreut hayi çou qu'on-z-a aimé.

LITT. On ne saurait haïr ce qu'on a aimé.

Il reste toujours un peu de tendresse au fond du cœur. Une affection sincère ne peut s'éteindre.

Qu'une flamme mal éteinte
Est facile à rallumer,
Et qu'avec peu de contrainte
On recommence à aimer.

(*Recueil de pièces galantes*, XVIII^e siècle.)

Et l'on revient toujours
A ses premiers amours.

(*Joconde*, Opéra.)

I m'a trompé, c'est vraie ; mais li proverbe nos dit :
Qui çou qu'on-z-a aimé, on n'el sàrent hayi.

(DEHN. *Les chiroux et les grignoux*, 1830.)

HANNETON.

1454. Fer d'ine balowe on moye à stron.

LITT. Faire d'un hanneton un ver bousier.

Rendre plus mauvaise encore une chose déjà mauvaise.

HARDES.

1455. Elle rifait bin ses hâre.

LITT. Elle rehausse bien ses hardes.

Par sa grâce, elle rend élégants les vêtements qu'elle porte.

VARIANTE.

Elle est prope avou rin.

VAR. JOURNAL.

I est prope avec eine loque.

Il lui faut peu de chose pour se vêtir convenablement ; c'est un dicton à l'adresse des gens de la paroisse St-Piat.

HARDI.

1456. Esse franc comme on tigneux.

LITT. Etre hardi comme un teigneux.

Être hardi jusqu'à l'impudence. (ACAD.)

Pr. fr. — Être effronté comme un page. — Fier comme un pou.

(QUITARD. *Dict.* p. 394.)

Et les sôdâr nin mon joyeux,

El suvet francs comme des tigneux.

(HANSON. *Li Hinriade travestêye*, I. 4780.)

COLAS.

Eh bin, a-je bin jâsé ?

JEANNETTE.

V's avez l'front d'on tigneux.

(DELCHÉF. *Li galant de l'siervante*, II, sc. 8. 1857.)

Jône et halcrosse,

Fidèle à posse,

Francs comme tigneux,

N'euhe-t-i co qu'onk po treus.

(THIERY. *Li Pèron*, Chanson, 1859.)

N'ayîz nolle pawe, po v'waranti d'tot êmacrallêge, jî v'va d'ner on scapulaire qui vos poîrrez rôtê avou, franc comme on tigneux.

(MAGNÉE. *Battri*, 1865.)

VARIANTE. Parlans ossi d'on fameux homme,
 Avou les deux k'mére di s'mohonne,
 Il estint tos les treus
 Pus franc qu'des galeux.
*(Pasqueye à l'occcasion de l'confirmation de prince
 Châle d'Oultremont. 1763.)*

VARIANTES. Hardi comme on page di cour.
(CAMBRESIER. Dict. 1787.)

Franc comme li mava lârroun. *(REMACLE. Dict. 1839.)*

VARIANTE. On vraie wallon va s'vôye tot dreût,
 Il est pus franc qu'l'ôuhai so l'cohe.
(A.-P. Les Wallon. 1859.)

MONS. Franc comme ein tigneux.

HASARD.

1457. Hazârd hazette.

LITT. Au hasard.

Il en arrivera ce qui pourra. — Vaille que vaille.

Cité par FORIR. *Dict.*

Hazârd, hazette, ji fret forteune ou j'îret briber.
(REMACLE. Dict. 1839.)

MATHIAS.

I fât esse raisonnâbe, on n'pout tot fêr gangni,
 Hazârd, hazette
 On gâgne, on piette.
(DELARGE. Les Coqu'lt. 1865.)

GÈRA.

Ma foi, hazârd, hazette ..., pusqui ji l'a roûvi
 I fât bin qu'j'el rid'mande, i n'mi sâreut magni.
(Ed. REMOUCHAMPS. Les amour d'a Gêrâ. I, sc. 11. 1875.)

NAMUR. Faut-i aller quoire St-Pire à Rome ou prinde s'corache à deux moain et
 risquer l'paquet ? Hazard, hazette.

(La Marmite. Gazette. 1891.)

JODOIGNE. A l'vau justau ! Hazard, hazette.

1458. C'est-st-à târd
 Qu'on fait les hazard.

LITT. C'est au tard
 Qu'on fait les hasards.

Il ne faut pas se presser. — Parfois sens équivoque.

HERBE

1459. Côper l'hiêbe diso l'pid.

LITT. Couper l'herbe sous le pied.

Supplanter quelqu'un dans quelque affaire. (ACAD.)

Couper l'herbe sous le pied.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

Cité par FORIR. *Dict.*

Tandis que le fils de Vénus,
Sous le pied, te va coupant l'herbe. (SCARRON.)

MAYON.

Et Chanchet n' veut nin qu' l'autre vint cial po li côper les hiêhe diso l' pid.
(DEMOULIN. *Ji voux, ji n' poux*. II, sc. 3. 1858.)

VARIANTE.

GUILLAUME.

Comme ine estourdi, ji li consêye di côper li wazon d' so l' pid, j' el rêcorègèye.
(SALME. *Maïsse Pierre*. I, sc. 6. 1879.)

JALHAY.

BIETH'MÉ.

I nos fât portant cômper l' wèzon d' so l' pid à Thiodôre. Hoûtôz, su vos n' voloz nin sêchi à m' coïde, jo l' fret tot seu.

(XHOFFER. *Les deux soroche*. I, sc. 4. 1861.)

1460. Il a roté so 'ne mâle hiêbe.

LITT. Il a marché sur une mauvaise herbe.

Il lui est arrivé quelque chose qui le met de mauvaise humeur. On dit aussi d'un homme qui est de mauvaise humeur sans qu'on sache pourquoi: sur quelle herbe a-t-il marché aujourd'hui? (ACAD.)

Pr. fr. — Il a marché sur quelque mauvaise herbe. — Il a broyé du noir.

Cf. Le commencement de la 3^{me} satire de BOILEAU.

Quelle mouche le pique?

(MOLIÈRE. *Le dépit amoureux*.)

THÉRÈSE.

Ah ça, so quelle mâle hiêbe avez-v' roté?

(DEMOULIN. *Ji voux, ji n' poux*. II, sc. 7. 1858.)

BOUCHON.

Ji sé bin, qu' jâret todi toirt.... Dispôye hir à l' nute, vos avez sûr folé so 'ne mâle hiêbe.

(DEMOULIN. *On pêhon d'avri*. Sc. 2.)

1461. Les mâlès hiêbe crêhet voltî.

LITT. Les mauvaises herbes croissent volontiers.

Se dit par plaisanterie des enfants qui croissent beaucoup. (ACAD.)

Male herbe meus crest.

(Prov. de France. XIII^e siècle.)

Male herbe croît plus tôt que bonne.

(XIII^e siècle.)

Mais mauvaise herbe croit toujours.

(MOLIÈRE. *L'Avare*. Act. III, sc. 10.)

Mauvaise graine est tôt venue.

(LAFONTAINE. *L'hirondelle et les petits oiseaux*.)

Cité par FORIR. *Diet*.

L'aronde dérît po l'dieraine feye
Les mâles hièbe crêhet voltî.

(BAILLEUX. *L'aronde et les p'tits ouhaï*. Fève. 1851.)

MARCHE. Les mouaissès hieppe v'net dike et dake
Et n'valet nin l'pipe di touëbac.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

ST-HUBERT. Mwaiche biappe crêche voltî.

NAMUR. L'mouaiche hièbe cré voltî.

JODOIGNE. Les mauvaises hiebe crêchnet voltî.

CHARLEROI. Nos voiyons s'erproduire el race des espoiteux
Comme politique ou bin r'ligieux.

Biesse assel, nos payons, nos fêtons leu-n-engeance.
Les moichès hièbe crêche-nu toudi in abondance.

(BERNUS. *Les guernouye ciet l'solia*. Faufe. 1873.)

CHARLEROI. I fauret co pus d'mille mouchon.
Pou daller cruauder l'chenne dé nos inviron,
L'moiche grenne crêche toudi rade.

(BERNUS. *L'aronde ciet les jône de mouchon*. Faufe. 1875.)

BASSE-ALLEMAGNE. — Unkraut vergeht nicht.

1462. Si t'ni àx hièbe.

LITT. Se tenir aux herbes.

Être prudent, ne pas se montrer dans des cas où l'on
pourrait se compromettre.

MAYANNE.

Il a pluû d'sus, Baptisse, i m'fât vèye di pus lon.
Es mutant t'nez-ve àx hièbe, ou plantez vosse hordon.

(HANNAY. *Les amour d'à Mayanne*. I, sc. 2. 1886.)

TOURNAI.

NANETTE.

T'néons nous à l'herpe.

(LEROY. *Biec di fier*. Trad. de *Li Bleu-bérche*, de H. SIMON. Sc. 14. 1889.)

1463. Si gn'a 'ne mâle hièbe à champ, c'est todi
l'bonne biesse qu'y tome.

LITT. S'il y a une mauvaise herbe dans le champ, c'est
toujours la bonne bête qui y tombe (qui la trouve).

Le juste est souvent éprouvé dans ce monde.

Probitus laudatur et alget.

(JUVENAL. Sat. I. v. 74.)

Aux bons souvent meschet.

(*Prov. communs*, XV^e siècle.)

1464. On n' sàreut distrûre li mâle hiêbe.

LITT. On ne saurait détruire la mauvaise herbe.

Il y aura toujours des méchants.

Cf. *Numerus stultorum est infinitus.*

Les sots, depuis Adam, sont en majorité.

(CASIMIR DELAVIGNE.)

HEURE.

1465. Quoir mêyneit à quatorze heure. (NAMUR.)

LITT. Chercher minuit à quatorze heures.

Chercher des difficultés où il n'y en a point. Allonger inutilement ce qu'on peut faire ou dire d'une manière plus courte. Vouloir expliquer d'une manière détournée quelque chose de fort clair. (ACAD.)

Pr. fr. — Chercher midi à quatorze heures.

Vous qui venez dans ces demeures,
Vous êtes bien, tenez-vous y,
Et n'allez pas chercher midi
À quatorze heures.

(VOLTAIRE.)

MARCHE.

S' to cours di nône à quatorze heûre,
Pinsant d'aller trovet l' bonheûr,
T'es-st-on sot. On doit mette sus s' deugt,
De l'hiêbe ou d' l'onguent qu'on conneut.

(ALEXANDRE. *P'tit corti.* 1860.)

NAMUR.

Et portant maugré ça, i n'est nin assez sot,
Do moins po-z-aller quoir mêyneit à quatorze heure.

(DEMANET. *Oppidum Atuaticorum.* 1843.)

MONS. Elle n'a nié été pus malenne qué l'aute, elle m'a été caché midi à quatorze heure, comme si ç'aroi été bié des grandés affaire.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons.* 1852.)

FRAMERIES. Cei in drole de malate, minteu comme in arracheu d' dint et cachant toudi midi à quatorze heure pou responte à les docteur.

(BOSQUETIA. *Tambour battant.* 1883.)

DOUAI. Si bin qu' sans cacher midi à quatorze heure, no v'la à plache.

(DECHIRISTE. *Sour'nirs d'un homme d' Douai.* 1858.)

SAINT-QUENTIN.

Cacher midi à quatorze heures.

1466. Li màva qwârt d'heûre.

LITT. Le mauvais quart d'heure.

Le moment où il faut payer son écot, et, par extension, tout moment fâcheux, désagréable. (ACAD.)

Pr. fr. — Le quart d'heure de Rabelais.

Cité par FORIR. *Dict.*

I nos fât payî nosse sicot, vola l' màva qwârt d'heûre.

(REMACLE. *Dict.* 1839.)

LAMBERT.

D'esso on vi camarade, vos avez de bonheur,
Ca si v's estiz tot aute v' pass'riz on laid qwârt d'heûre.

(TOUSSAINT. *Lambert li foirsôlé*. II, sc. 5. 1871.)

VERVIERS.

LU BAUDET.

..... I a l'air du maule humeûr.

ROBIN.

Ju creus quu nos pass'rans tot l'même ô laid qwârt d'heûre.

(XHOFFER. *Les biesses*. II, sc. 27. 1858.)

VAR. JODOIGNE. Nos y estans à l'taille aux frêche (fraise).

1467. So pau d'heûre,
Diêwe labeûre

LITT. En peu d'heures, Dieu laboure.

Dieu n'éprouve jamais d'obstacle pour faire une chose, pour
lui le temps n'est rien.

En peu d'eure, Dex labeure

(*Prov. anc.* XIII^e siècle.)

Et si l'gealêye ou l'bihe fait mâye de toir à t'grain,
Sins piède corège, dit comme les vèyès gins :

So pau d'heûre
Diêwe labeûre.

(NOL. DEFRECHEUX. *Corège*. 1870.)

MONS. On a bé raison d'dire qué sur peu d'heure Dieu labeure, t'à l'heure c'êtoî
l'hiver et à c'ste heure, là l'pus biau temps du monde.

(LETELLIER. *El soleil êiê l'vint d'bise*. Fauve. *Arm. de Mons*. 1857.)

1468. Qwand il est doze heûre, tot l'monde
magne voltî.

LITT. Quand il est midi, tout le monde mange volontiers.

Chaque chose a son temps.

Cf. Le soleil luit pour tout le monde.

VARIANTE. Qwand il est doze heûre, i fât qu' tot l'monde magne.

VERVIERS.

Tindans l'main aux pauv's affligi ;
Es cachette, dunans l's y l'aumône
A nône on magne tourtos voltî.

(PIRE. *Forci l'hiver*. Ch. 1874.)

1469. Les gins n' sont nin fait po les heûre, mains
les heûre po les gins. (JODOIGNE.)

LITT. Les gens ne sont pas faits pour les heures, mais les
heures pour les gens.

Se répond d'ordinaire à une personne qui veut nous quitter
en disant: *Volà l'heûre*.

HEUREUX.

1470. On n'est-st-aoureux qui qwand on a six pîd d'terre so les oûye.

LITT. On n'est heureux que quand on a six pieds de terre au-dessus des yeux.

Il n'y a que les morts qui ne se plaignent pas.

Cf. HERODOTE ; liv. 1, ch. 32 (*Solon et Crésus*).

HIVER.

1471. A St-Luc, l'hiver est à no-n-huche. (MONS.)

LITT. A St-Luc, l'hiver est à notre porte.

St-Luc tombe le 18 octobre.

MONS. Il a ein vieux proverbe qui dit : à St-Luc l'hiver est à no-n-huche, et c'est surtout à l'hiver qui viet qu'on peut l'appliquer pasqu'il a l'air bougrémint pressé.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons*. 1835.)

BASSE-ALLEMAGNE. — Der Winter ist vor der Thür.

1472. Fôre à Brâ,
L'hivier so l' pâ.

LITT. Foire à Bra, l'hiver sur le pieu.

La foire de Bra (commune du canton de Stavelot) a lieu le lundi après le 18 octobre, et généralement l'hiver s'annonce déjà à cette époque dans cette partie du pays.

1473. A l'ducasse de Bourniveau
L'hivier est au trau. (NIVELLES.)

LITT. A la fête de Bornival, l'hiver est au trou. Il s'annonce.

1474. Qwand l'frêne bout
L'hiviér est oute.

LITT. Quand le frêne bourgeonne

L'hiver est passé.

Le frêne ne commence à bourgeonner qu'au mois de mai.

HOMME.

1475. On n'fait nin ine homme so on joû.

LITT. On ne fait pas un homme en un jour.

Se dit pour exprimer qu'il y a des choses qu'on ne peut faire qu'avec beaucoup de temps. (ACAD.)

Pr. fr. — Paris ne s'est pas fait en un jour. — Rome n'a pas

été bâtie en un jour. — *Chi va piano, va sano, e chi va sano, va lontano.*

Cité par FORIR. *Diet.*

BASSE-ALLEMAGNE. — Rom ist nicht in Einem Tage erbauet.

On n'fait nin, dit l'proverbe, ine homme so on seûl joû,
Et nosse pays s'trovêve comme l'oûhai qu'vint foû d'l'oû.

(LAMAYE. *Adresse au Roi. Concours de 1836, ouvert par la Société des Vrais Liégeois.*)

On n'a co mâye vèyou fer ine homme so on joû ;
Et po fer des bais còp, i fât aller tot doux.

(THIRY. *Moiri di l'octroi.* 1860.)

TOSSAINT.

..... Sèyans doux.

Li spot dit qu'on n'sàreut fer ine homme so on joû.

(SALME. *Ine femme qu'ennès rât deux.* Sc. 2. 1876.)

VAR. NAMUR. Rome n'a nin sti batie su on joû.

1476. Qwand on d'vint trop laid po fer l'jône homme, i s'fât marier.

LITT. Quand on devient trop laid pour faire le jeune homme, il faut se marier.

Cf. Quand le diable devient vieux, il se fait ermite.

1477. Pauvre homme est roye ès s' mohonne.

LITT. Pauvre homme est roi en sa maison.

Le domicile est inviolable. — Pauvre homme en sa maison roy est (*coutumes liégeoises*).

Cf. Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

(ALF. DE MUSSET.)

TALMAY.

Il vaut mieux mille fois être maître chez soi.

PHILIBERTE.

Comme le charbonnier.

(EMILE AUGIER. *Philiberte.*)

Nos vièrans riv'ni les Vingt-deux ;
Nos sèrans sûr ès nos mohonne.
On n'îret pus prinde les borgeu
Es leu lét, sins châsse, sins maronne.
On poîret co dire qui l'ligois
Divins s'barraque est-st-on p'tît roi.

(*Chanson patriotique* 1791. B* et D*. Recueil.)

L'histoire el dit : nos l'aye avît
Tos les bin qui l'liberté donne.
Et d'seu leus ouhe is avît s'crit
On pauvre homme est roye ès s' mohonne.

(NIC. DEFRECHÉUX. *Li chant des ligois.* 1857.)

Pauvre homme, dit-st-on, est-st-on roye ès s'coulèye.

(BORMANS. *Ax étringirs*. Chanson. 1869.)

MARCHE. L'cherbonni est maisse ès s'baraque.

VAR. ST-HUBERT. Lu ci qu'est maisse est maisse, lu grandeûr n'y fait rin.

NAMUR. Cherbonni est maisse dins s'cabiutte.

NAMUR. Dins s'chambe est maisse li cherbonni
C'est-st-on proverbe qu'est foirt bin s'crit.

(WÉROTTE. *Vive nosse Belgique*. Chanson. 1867.)

1478. Tout homme qui boit, Diû pourvoit et
femme qui boit bin n'auret jamais rin. (NAMUR.)

LITT. (A) tout homme qui boit, Dieu pourvoit et femme qui
boit bien n'aura jamais rien.

On peut admettre que l'homme boive pour se soutenir dans
les rudes labeurs que lui imposent certaines professions ; la
femme, destinée à des travaux plus délicats, n'a pas besoin
d'un pareil stimulant. — En tous cas, *est modus in rebus*.

1479. C'est tos homme, dispeu ci jusqu'à Rome.
(NAMUR.)

LITT. Ce sont tous hommes d'ici à Rome.

Se dit en parlant d'une personne dont on vient de faire un
éloge outré. — Nous sommes tous égaux.

1480. L'homme propose et l'bon Diu dispose.

LITT. L'homme propose et le bon Dieu dispose.

Les desseins de l'homme ne réussissent qu'autant qu'il plaît
à Dieu. (ACAD.)

Pr. fr. — L'homme propose et Dieu dispose.

Cité par FORIR. *Diet*.

On pout bin dire qui l'homme propose,
Et qui l'bon Diève ennès dispose.

(DE RYCKMANN. *Pasquèye*. 1726.)

MARCHE. L'homme propôse et Dieu dispôse.

ST-QUENTIN. Ch' l'homme i propose et pis l'bon Diu i dispose.

GOSSEU. *Lettres picardes*. 1844.)

BASSE-ALLEMAGNE. — Der Mensch denkt's, Gott lenkt's.

1481. Ine honnête homme n'a qui s'parole.

LITT. Un honnête homme n'a que sa parole.

On peut, on doit se fier à la parole d'un honnête homme.

Comp. prov. contraire : Les parole c'est des frumelle et les
s'crit c'est des mâye.

ST-QUENTIN.

Ein honnête i n'a qué s'parole.

(GOSSEU. *Lettres picardes*. 1844.)

1482. Ine homme prév'nou 'nnès vât deux.

LITT. Un homme prévenu en vaut deux.

Lorsqu'on a été prévenu de ce qu'on doit craindre ou de ce qu'on doit faire, on est, pour ainsi dire, doublement en état de prendre ses précautions ou ses mesures. Se dit aussi par forme de menace. (ACAD.)

Pr. fr. — Un bon averti en vaut deux.

Cité par FORIR. *Dict.*

Pusqu'ine gins prév'nou ennès vât deux,

Mi, jî m'propose d'ennes valeûr treus.

(DECHAMPS. *Petit wastat dè l'fisse des roye*. 1876.)

ANDRÉ.

Patiince, nos savans di qué bois qu'i s'châfle et ine homme prév'nou 'nnès vât deux.

(SALME. *Pris d'vins ses lèce*. I, sc. 10. 1880.)

LARGOSSE.

Vi fré, j'a fait mi d'voir. L'homme prév'nou 'nnès vât deux.

(REMOUCHAMPS. *Tât l'perriquet*. I, sc. 4. 1885.)

MARCHE. Si t'es prév'nou, t'es vaurais deux.

CHARLEROI. C'est qu'ein homme prévenu in vaut deux.

(BERNUS. *L'ion au pld du mur*. Faufe. 1873.)

MONS. Oh ! ç'a lieu, tu peux faire à l'mode : in homme averti in vaut deux.

(LETELLIER. *Armonaque dè Mons*. 1854.)

1483. C't ein homme d'estok,
Il a s'cu d'deux hok. (MONS.)

LITT. C'est un homme de souche, il a son cul de deux morceaux.

C'est un homme d'importance, se dit en plaisantant.

Estok signifiant souche, *homme d'estok* a dû signifier homme de souche, de race noble. *El cu d'deux hok* signifierait-il des deux côtés, de père et de mère ?

(SIGART. *Dict. du Wallon de Mons*. 1870.)

1484. Ine homme di strain vât 'ne feumme d'argint.

LITT. Un homme de paille vaut une femme d'argent.

Les ressources que l'homme a en lui-même valent les richesses qu'une femme peut lui donner.

Homme de paille vaut femme d'or.

(GABR. MEURIER. *Trésor des sentences*. 1568.)

Cité par FORIR. *Dict.*

Du côté de la barbe est la toute puissance.

(MOLIERE. *L'école des femmes*.)

JACOB.

Ine homme qui n'a nin pus qui d'vins l'ehansaî di m' main,

LOUISE.

Ine homme di strain, dit-st-on, vât mi qu'ine feumme d'ârgint.

(REMOUCHAMPS. *Les amour d'à Gêrà*, II, sc. 3. 1875.)

DUBOIS (souwèy'mint.)

Vas-ès, hambert, mi mère m'a sovint dit qu'ine homme di strain vât 'ne feumme d'ârgint.

(T. BRAHY. *Li bouquet*, I, sc. 7. 1878.)

MARCHE,

T'as roviet do qu'one homme di strain

Pèsse tot ostant qu'one femme d'ârgint.

1485. Ine homme di strain va quoiri 'ne feumme d'ârgint.

LITT. Un homme de paille va chercher une femme d'argent.

Un pauvre diable peut épouser une riche héritière.

1486. C'est-st-ine homme qui s' nôye.

LITT. C'est un homme qui se noie.

Se dit d'un homme qui se ruine, qui se perd. (ACAD.)

Pr. fr. — C'est un homme qui se noie.

HONTEUX.

1487. C'est l' honteux qu'i piède et c'est l' trouand qui l' wagne.

LITT. C'est le honteux qui perd et le truand qui le gagne.

Faute de hardiesse et de confiance, on manque de bonnes occasions. (ACAD.)

Pr. fr. — Il n'y a que les honteux qui perdent.

Il n'y a en amour que les honteux qui perdent.

(MOLIÈRE. *Les amants magnifiques*, Sc. 1^{re}.)

Li hardi l' wagne et l' honteux l' piède.

(REMACLE. *Dict.*)

NAMUR. Dins e' monde ci i n'y a qui l' honteux qui piède.

JODOIGNE. C'est l' hontieux qui piète.

HORLOGE.

1488. D'allou comme l'hourloche de Braine,
Qui va comme o l' mène. (NIVELLES.)

LITT. Aller comme l'horloge de Braine,

Qui va comme on la mène.

N'avoir pas d'initiative; se laisser conduire; être pusillanime.

NIVELLES. Vos stez l'bosse d'Alseberg, lu dirai-je, et mi, d'Braine,
Yu qu' l'hourloche est si bounne qu'elle va jusse comme o l'mène.
(RENARD. *Les aventures de Jean d' Nivelles*. Ch. V. 3^e édit. 1890.)

HOTEL.

1489. Il a logî à grand hôtel.

LITT. Il a logé au grand hôtel.

En prison.

Pr. Être dans la maison du roi. — Loger à l'hôtel des haricots.

On dit aussi à Liège : Logî à Saint-Linâ ; à l' grande bressenne.

A Verviers : aller ès trô matroket.

Vos volez signoler, si n'av' rin es vosse poche ;
Vos v'nez de grand hôtel, allez ès grand bâbau.

(DELARGE. *Les bottresse*. 1876.)

VARIANTE. I n' comprindéve nin qu'on l' polahe mette logî à l' grande bressenne
po quéques boignes pêchi qu'il aveu fait.

(MAGNEE. *Li houlotte*. 1871.)

VAR. JODOIGNE. Il a sti mingî de l' taute à l' jotte.

HOUE.

1490. Beûre so l' hawai.

LITT. Boire sur la houe.

Boire sans se débarrasser de ses outils, le faire au plus vite.

Pr. fr. — Boire sur le pouce.

Cité par FORIR. *Dict.*

LARGOSSE.

..... Apres li r'vue, edon,
Avou tos mes tambour, jî va beûre quéque huvion
So l' hawai.

(REMOUCHAMPS. *Tôt l'perriqui*. I, sc. 4. 1885.)

MALMEDY. I n'prindet wère lu tîmps du fer halte one miette,
On bevève so l'hawai tot âtou de l'cadlette.

(*Lu fiesse èsè vinave*. 1883.)

HOUILLE.

1491. Aller à l' blanche hoye.

LITT. Aller à la houille blanche.

Sortir sous un faux prétexte, avec de mauvaises intentions.

(BEMAGLE. *Dict.* 1839.)

Min, j'respond à maln boye
Sins édamer m' Saint-Crespin :
« Wåde tes vôte di blanques hoye
« Po les vinde åx ênocint. »

(NIC. DEFRECHÉUX. *Li Houyeu*. 1871.)

VARIANTE. rattind ine chèrrève di blanques hoye.

1492. Qwand l'châr a s'tu à l'hoye, on fait todi des gros feu.

LITT. Quand la charrette a été à la houille, on fait toujours de gros feux.

On est disposé à consommer davantage lorsque la provision est considérable. On est moins parcimonieux.

1493. Broyi dè l'hoye.

LITT. Broyer de la houille.

S'abandonner à de tristes et sombres pensées. (LITTRÉ.)

Fig. et famil. Broyer du noir.

Li tâvlaî qu'vos fôrgî mi fait v'ni l'châr di poye

Voste esprit digosté ni brôye pus qui dè l'hoye.

(THIRY. *Une copenne so l' mariage*. 1858.)

VARIANTE.

Si m'fât bali, si j'deus roter

Ça m'mette di mâle honneur,

Et qwand j'os rire ou bin chanter

Es mi âme ji brôye dè neur.

(HOCK. *Nawe et vârin*. Galguizoute. 1883.)

HOUILLÈRE.

1494. Il a pârt à l'fosse.

LITT. Il a part à la fosse (houillère).

Être au nombre de ceux qu'une dame favorise.

HOULETTE.

1495. Nolle palette, nou biergi.

LITT. Pas de houlette, pas de berger.

Portez les insignes de votre profession, si vous voulez exiger les égards qui vous sont dus.

Vous n'avez pas d'outils : comment saurais-je si vous êtes ouvrier ?

Cf. Le pavillon couvre la marchandise.

HOUSEAUX.

1496. Il y a lèyî ses hozette.

LITT. Il y a laissé ses houseaux.

Il est mort. (ACAD.) — Il a perdu sa fortune, sa santé.

Loc. prov. Laisser ses houseaux quelque part.

Laisser les houzeaux.

(Le père JEAN-MARIE. *Diversissement des sages*.)

VARIANTE.

Il y a lèyî ses ohai.

Cité par FORIR. *Dict.*

Mais le pauvret ce coup y laissa ses houseaux.

(LAFONTAINE. *Le renard.*)

I veut d'lon s'fiâsse Tèligny,
Inte zel kitràgné, kihierchi,
Et lårdé d'ses còp d'bayonnette,
So s'sou v'ni lèyi ses hozette.

(HANSON. *Li Hinriade travestèye.* Ch. II. 1780.)

Ci leup là mi fait sov'ni
D'ine aute qui fout payi di co pus mâle manòye,
Il y lèya ses hozette, comme on dit.

(BAILLEUX. *Li leup, l'mère et l'èfant.* Fève. 1832.)

COLSON.

Et m'sonne-t-i co l'vèye à Bataviâ.
C'est là qu'on s'siplinkive, vingt cinq mèye bayonnette,
Awet..... vosse pauve père lu, y lèya ses hozette.

(A. DELCHIEF. *Pus vi, pus sot.* Sc. II. 1862.)

Li révèrind signeûr Gégau si formagna si bin qu'il y lèya ses hozette.

(MAGNÉE. *Batrt.* 1863.)

VARIANTE.

..... Sovint l'inventeûr
Ni r'çut on pau d'honneûr
Qui tot r'ployant hozette.

(THIERY. *Ine invention.* 1866.)

BEAURAING. Li méd'cin qu' l'a veyou didins ces momint la,
A dit qu' s'i continue à s'arrangi comme ça,
Il est sur d'y lèyi devant wère les hozette.

(VERMER. *Les sôlée.* 1862.)

NAMUR.

Bramint y lairainne les hozette
Avant d'prinde drapia ou guidon.

(J. COLSON. *Les chacheu.* Chanson. 1862.)

HOUSSE.

1497. Ête arrangé comme eine vieille housette.
(JOURNAL.)

LITT. Être arrangé comme une vieille housse.

Être malmené, houspillé, parce qu'on bat les housses pour les nettoyer.

HUILE.

1498. C'est comme dé l'huile d'olive, ça r'viet
toudi d'seur l'eau. (MOXS.)

LITT. C'est comme de l'huile d'olive, cela revient toujours
sur l'eau.

Se dit d'une personne qui ne peut se défaire d'une habitude, d'une passion.

MOXS. Ine habitude, c'est comme dé l'huile d'olive, ça r'viet tondi d'seur l'ieau.
(MOUTRIEUX. *Des nouveaux conte dé quié*. 1830.)

1499. Ji v'riwèrihrè avou d'l'hôte di bresse.

LITT. Je vous guérirai avec de l'huile de bras.

Je vous rosserai d'importance.

On l'a frotté d'huile de cotret (on lui a donné des coups de bâton).

HUMIDE.

1500. Wisse qui fait frêhe, i fait vite mouyi.

LITT. Où il fait humide, il fait vite mouillé.

Celui qui se sent coupable de la faute qu'on blâme peut s'appliquer ce qu'on en dit. (ACAD.)

Pr. fr. — Qui se sent morveux, se mouche.

Cité par FORIR. *Dict.*

HINRI.

Il a téll'mint paou qu'i n'sét pus qu'babouyi ;
C'est qui wisse qui fait frêhe, i fait si vite mouyi.

(DELCHF. *Les deux nèveux*. I, sc. 10. 1839.)

Wisse qui fait frêhe, i fait vite mouyi, mande escuse ;
V's estez-st-aesu, grettez-v', et s'lèyiz là les gins.

(ALCIDE PRYOR. *Sôlêye et pansé*. 1860.)

JALHAY.

THIODÔRE.

Ah ! Vos v' māvroz, Bieth'mé, on dit portant qu'wisse qui fait frêhe, i fait vite mouyi.

(XHOFFER. *Les deux soroche*. I, sc. 5. 1861.)

HUY.

1501. Ottant à Hu qu'à Dinant.

LITT. Autant à Huy qu'à Dinant.

Autant là qu'ailleurs. Peu importe, cela m'est égal.

HYDROPIE.

1502. Elle a l'aiw'lenne di noûf meûs.

LITT. Elle a l'hydropisie de neuf mois.

Elle est enceinte.

IDÉE.

1503. Il a ottant d'bonne idèye qu'ine putain d'bin fer.

LITT. Il a autant de bonne idée (résolution) qu'une prostituée de bien faire.

Se dit des gens incorrigibles.

Cf. Serment d'ivrogne.

1504. I gn'a pus d'idèye divins deux tièsse qui d'vins eune.

LITT. Il y a plus d'idées dans deux têtes que dans une.

Un conseil, un avis est toujours bon à demander, à donner.

— Deux têtes renferment plus d'idées qu'une seule.

VARIANTE. On lûse mi à deux qu'lot seu.

VAR. STAVÉLOT. Quatre u vèyet pus clère quu deux.

VAR. MARCHE. Gn'a des ci qu'ont todi l'faiblesse
Do creûre qu'il ont tote l'adresse.
Et tot l'esprit po zais tos seu,
Gn'a mon d'vins one tièsse qui dins deux.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*, 1860.)

MONS. Bé oué ! bé qu'dé l'confiance in vous, j'd'ai eû toudi,
Il a pus dins deux tiètte que dins iune, comme on dit.

(*El carion d'Mons. Arm. Les deux méd'cin*, Faufe, 1874.)

FRAMERIES. Ju vos ai convoquée aujerdue, vénérables commere, in vertu du proverbe qui dit : qu'il a pus d'esprit in deux tièsse que d'vins ieune.

(BOSQUETIA. *Tambour battant*, gaz. 1883.)

ST-QUENTIN. I gn'a pus d'esprit dains deux tiètes qu'dains eune.

1505. L'ci qu' n'a nolle idèye n'est qu'on sot.

LITT. Celui qui n'a pas d'idée n'est qu'un sot.

Il faut de la présence d'esprit.

Cf. Que les gens d'esprit sont bêtes !

(BEAUMARCHAIS. *Le mariage de Figaro*.)

Gn'a-t-on proverbe qui j'ô dire bin des fèye :
Qu' l'homme sins idèye n'est v'raiemint qu'on grand sot,
Por mi, les meune ni sont nin co lineye,
Fât espérer qui m'ennès vaitrel co.

(BARILLIE. *Li camarade de l'jôye*, 1852.)

1506. Fer 'ne saquoi à l'idèye.

LITT. Faire quelque chose à l'idée.

Faire quelque chose en perfection, en quelque sorte réaliser l'idéal.

Ah ! po çoula, ma foi, elle li r'bârre a l'idèye.

(REMOUCHAMPS. *Li sav'ti*. Acte I, sc. 6.)

IMAGE.

1507. Seuyîz brave, vos ârez 'ne îmage.

LITT. Soyez sage, vous aurez une image.

Pr. ff. — Et par plaisanterie : vous avez bien fait, vous aurez une image. (ACAD.)

Hoûtez-m' et seuyîz brave, vos ârez des bons saquoi et 'ne îmage.

(REMACLE. *Dict.* 1839.)

1508. Avoir eine imache à Pâques et ein quéop
d' pied au Noé. (TOURNAI.)

LITT. Avoir une image à Pâques et un coup de pied à la Noël.
Avoir peu de chose d'abord et du désagrément ensuite.

TOURNAI.

CACHACROUTE.

Awi, tout chi, tout cha, eine masse d'affaire.

GULNA.

On ara comme toudi eine imache à Pâques et ein queop d' pied au Noé. Nous allons erprunte notte goutte.

(PIERRE BRUNEAULT (LEROY). *Ein ménache d' francs paufe.* Sc. 6. 1891.)

IMPOSSIBLE.

1509. On n'sâreut fer l'impossible.

LITT. On ne saurait faire l'impossible.

Pr. fr. — A l'impossible nul n'est tenu.

Cité par FORIR. *Dict.*

VAR. NAMUR.

A l'impossible on n'est nin t'nu,
Et jî voux d'sarter fotes les muse,
Au Parnasse, jî sèreûve riçu,
S'on-z-y donreûve intrée aux buse.

(WÉROTTE. *Jî n'sareus fer one chanson.* Ch. 1867, 4^e éd.)

VAR. NAMUR.

I n'pout nin donner c'qu'i n'a nin.

INTENTION.

1510. Bonne intintion excuse mouaiche action.
(NAMUR.)

LITT. Une bonne intention excuse une mauvaise action.

Pr. fr. — L'enfer est pavé de bonnes intentions.

Il y a des accommodements avec le ciel.

Tout mauvais cas est niable.

Et de rectifier le mal de l'action :

Avec la pureté de notre intention.

(MOLIÈRE. *Tartufe.* IV, sc. 6.)

IVROGNE.

1511. Si j' sos sò, c'est d'mes aidan.

LITT. Si je suis ivre, c'est avec (à l'aide de) mes liards (mon argent).

Je ne fais tort qu'à moi-même. — Mêlez-vous de vos affaires.

VARIANTE.

FRIQUET.

Vos avez attrapé on fameux còp d'solo.

GROUBIOTTE.

Ça, ce sont mes affaire. Si j'a bu, c'est d'mes cense.

(DEMOULIN. *Ji voux, ji n'poux*. II, sc. 3. 1858.)

VARIANTE.

Ji m'moque di tot çou qu'on pout dire,

Si ji beus, c'est-st-avou mi argint.

Ji fais tot à fait à m'manire

Et l'restant comme çoula m'convint.

(II. PHOLIEN. *Fleur di sôlêye*. 1884.)

1512. On sèt tot des èfant et des sôlêye.

LITT. On sait tout des enfants et des ivrognes.

Ni l'enfant, ni l'ivrogne, ne savent garder un secret : ils sont sincères et expansifs.

Pr. *In vino veritas*.

NAMUR.

Pa les soulée et les èfant on sèt todi tot.

MONS. Les infant ont si tèlemint l'habitude de tout raconter, qu'on a inventé l'proverbe : Pa l's enfant et l's homme saoul on sait tout.

(LETELLIER. *Armonaque de Mons*. 1857.)

Cf. La série des *Enfants terribles* (dessins de GAVARNI).

BASSE-ALLEMAGNE. — Kinder sagen die Wahrheit.

1513. Les sôlêye et les mâlès feumme moret d'vins leu pai.

LITT. Les ivrognes et les méchantes femmes meurent dans leur peau.

Rarement un méchant s'amende. (ACAD.)

Pr. fr. — Le loup mourra dans sa peau. — Qui a bu boira.

En tel pel comme li lous voit en tel le convient morir.

(Anc. prov. XIII^e siècle.)

1514. Les codolette et les coulèon

Ch'est les premiers volant. (TOURNAI.)

LITT.

Les alcoolisés et les pigeons

Sont les premiers envolés (levés).

Allusion aux habitudes généralement matinales des buveurs de genièvre.

NAMUR.

Les pigeon et les blasé
Sont todî timpe lèvé.

JALOUX.

1515. Qui aime bin jalose bin.

LITT. Qui aime bien jalouse bien.

LA ROCHEFOUCAULT a dit : il y a dans la jalousie plus d'amour-propre que d'amour.

La jalousie tient plus à la vanité qu'à l'amour (M^{me} DE STAEL).

S'il m'était permis d'ajouter quelque chose, je dirais : Dieu nous garde d'inspirer un amour qui se manifesterait par la jalousie.

Cité par FORIR. *Dict.*

JODOIGNE.

L'ce qu'est jaloux c'est qu'veut volti.

JAMBE.

1516. Bonnès jambe, sàve ti maisse !

LITT. Bonnes jambes, sauvez votre maître.

Sauvons-nous ; fuyons au plus vite.

Cité par FORIR. *Dict.*

1517. L'ci qui tint l'jambe fait ottant qui l'ci qui hoisse.

LITT. Celui qui tient la jambe fait autant que celui qui écorche.

Le complice d'un crime est aussi coupable que celui qui en est l'auteur. (ACAD.)

Pr. fr. — Autant vaut, autant fait celui qui tient que celui qui écorche.

Autant pêche celui qui tient le sac que celui qui met dedans.

Cité par FORIR. *Dict.*

1518. C'est co pé qu'à l'aute jambe.

LITT. C'est encore pire qu'à l'autre jambe.

C'est de mal en pis.

C'est co pé qu'à l'aute jambe, awet c'est cint feye pé :

Vosse manège est par leye, on n'pout pus má miner.

(REMOUCHAMPS. *Les deux voisin.* 1876.)

MOSS. J'pinois qu'il aroi été mieux avé grand'mère, j'disois in mi même : i vaut co mieux parler au bon Dieu qu'à ses saint ; mais c'est qu'c'étoi co pus pire qu'à l'aute gambe.

(LETELLIER. *Armonaque dè Mons.* 1850.)

TOURNAL.

Ch'est acore pire qu'à m'n éaute gambe.

1519. Vât mî çoula qu'ine jambe cassèye.

LITT. Il vaut mieux cela qu'une jambe cassée.

Consolation donnée à celui à qui il arrive un léger désagrément, à qui il survient un petit accident.

ADÈLE.

Lèyiz là, mon onke, ci n'est rin po quéque assiette ; nos 'nne avans co des aute, et i vât mî çoula qu'ine jambe cassèye.

(DD. SALME. *Mononke Jôseph*. Sc. 22. 1884.)

MARÈYE.

Nonna, mais j'sèreu barbotèye.

TATI.

Allez, Jàqu'lenne, vât mî çoula qu'ine jambe cassèye.

(REMOUCHAMPS. *Tâti l'perriquet*. I, sc. 2. 1885.)

1520. A belle jambe, belle châsseure.

LITT. A belle jambe, belle chaussure.

Il faut que tout se rapporte. — Il faut de l'harmonie dans les détails.

.... Servetur ad imum
Qualis ab incœpto processerit, et sibi constet.

(HORACE. *Ep. aux Pisons*.)

Selon la jambe la chaussure.

(GABR. MEURIER. *Trésor des sentences*. 1568.)

1521. Çoula lî fret 'ne belle jambe.

LITT. Cela lui fera une belle jambe.

Se dit en parlant d'une chose dont quelqu'un tire vanité et qui ne lui est d'aucun avantage. — Se dit de ce qui n'apporte aucun avantage à quelqu'un, de ce dont il ne retire que peu ou point d'utilité. (ACAD.)

Pr. fr. — Cela ne lui rend pas la jambe mieux faite. — Cela lui fait une belle jambe. — Cela me fait la jambe belle.

Cela vous rendrait la jambe bien mieux faite.

(MOLIERE. *Le bourgeois gentilhomme*. III, sc. 3.)

Et les pauvres ovri, don, qu'on vout fer ovrer à mitan po rin, to sangsouwant leus coirps et leus âme, po rinde lî jambe bin faite à leu maïsse.

(SALME. *Maisse Pierre*. II, sc. 4^{re}. 1879.)

TATI.

Mais s'il a des idèye tot louquant 'ne si faite jalve

Il est co pus sot qu'Mon, qu'moussive es l'aiwe po l'plaiwe.

TONTON.

I m'rindrent l'jambe bin faite edon, surmint on s'fait.

(REMOUCHAMPS. *Tâti l'perriquet*. II, sc. 1^{re}. 1885.)

VARIANTE. Çoula n'lî rindret nin l'jambe mî faite.

(FORIS. *Dict.*)

1522. I n'fât nin d'morer so 'ne jambe.

LITT. Il ne faut pas demeurer sur une jambe.

Il ne faut pas rester oisif. — Allusion à la pose des grues, des hérons, etc.

Il ne faut pas être exclusif.

1523. I n'fât nin 'nne aller so 'ne jambe.

LITT. Il ne faut pas partir sur une jambe.

Il faut boire un second verre avant de nous quitter.

A cabaret (pusqu'i fât qu'on y vâye),
On k'mande d'abôrd ine plat'nêye po turtos.
Comme i n'fât nin qui so 'ne jambe on 'nne ervâye,
Les ci qu'ont bu, divet r'payî li scot.

(*Les tournêye*, Chanson. 1871.)

Qwand on tome so 'ne si faite liqueûr, c'est fer pêchi
Qui d'enne aller so 'ne jambe, qui v's ès sonle-t-i ?

(WILLEM et BAUWENS. *Li galant d'à Fîfine*. Sc. 9. 1882.)

1524. Allez les jambe à haut, vos n' pièdrez nin vos châsse.

LITT. Allez les jambes en haut (l'air), vous ne perdrez pas vos bas.

Manière de renvoyer quelqu'un honteusement.

TATI.

Awet, allez, nânôye, vos n'estez qu'ine èplâsse !

TONTON.

Allez les jambe à haut, vos n'pièdrez nin vos châsse.

(REMOUCHAMPS. *Tât l'perriqui*. III, sc. 22. 1885.)

JODOIGNE. Que l'bon Dieu v' coduche, les deux jambe au hont po ni piède vos loyère.

MONS. I n'a qu'à parti les gambe in haut, i n'perdra nié ses cauche in dallant.

1525. Si cori les jambe foû dè cou.

LITT. Se courir les jambes hors du cul.

VARIANTE. Cori à s'ráyi les jambe foû dè cou.

LITT. Courir à s'arracher les jambes hors du cul.

Courir fort vite ; se donner beaucoup de peines pour réussir, pour parvenir.

Cité par FORIR. *Dict.*

I s'dit : quoirans-st-ine feumme qui nos sèche dè l'misére,
Et, so l'côuse d'ine annêye, s'il a fait l'chaud marcou,
I s'mareye et n'court pus les deux jambe foû dè cou.

(HOCK. *Grand'mère à Frihenne*. Poème. 1861.)

JALHAY.

THIODÔRE.

Fat-i l'aller houki ?

BIËTH'MÉ.

I n'areut nou mà, mais nu v' hinoz nin les jâbe fou dè cou, save, du sogne quu vos n'vus trèbouhive.

(XHOFFER. *Les deux soroche*. I, sc. 5. 1861.)

VAR. TOURNAI. Courir comme si on aveot l'feu au cul.

1526. Mette ses jampe à s'cou. (NIVELLES.)

LITT. Mette ses jambes à son cou.

Partir sur l'heure, s'enfuir. (LITTRÉ.)

Pr. fr. — Prendre ses jambes à son cou.

NIVELLES. I met ses jambe à s'cou, le vla qui fait des saut ;
A l'course, il est capape dè sure les mèyeux ch'fau.

(RENARD. *Les avent. de Jean d' Nivelles*. Ch. III. 1837.)

VAR. CHARLEROI. La d'sus, l'leup prend ses jambe àx spalle,
I fout l'camp dins les bos et eo pus roid qué 'ne balle.

(BERNUS. *L'leup et l'chin*. Faufe. 1873.)

FRAMERIES. El créateur a d'moré ein momint tout abiuri, mais erbusiant, i print ses deux gambe à s'goye, eié keure au cul du voleur qui filoue comme ein brulé d'grisou.

(LES SPIRUES. *Tambour battant*. 1887.)

ST-QUENTIN. Vla chés gins dé l'capelle qui preintent leus gaimbes à leux cou.

(GOSSEU. *Lettres picardes*. 1841.)

AUVERGNE. D'Aumalo apre quello nouvello
A manquet perdre la çarvello
A pré sas jambas a soun cost,
Dos castillans vai joindre l'ost.

(FAUCON. *La Henriade de Voltaire, mise en vers burlesques auvergnats*. Ch. VIII. 1798.)

1527. Loyi à s'jambe.

LITT. Lier à sa jambe.

Passer au compte des profits et pertes.

VARIANTE. Avu l'jartire.

(FORIR. *Dict.*)

JODOIGNE. Oyeu ça à s'jambe.

VAR. MONS. Avoir ça à s'cu. — Perdre au jeu.
Avoir ça à s'guette. — Être attrapé, dupé.

1528. Jower po d'so jambe.

LITT. Jouer par dessous jambe.

Obtenir sans peine l'avantage sur quelqu'un. (LITTRÉ.)

Pr. fr. — Jouer quelqu'un par dessous la jambe.

DETRIE.

On nos a jowé po d'so jambe, mam'zelle ; Pirson si moque di vos.

(SALME. *Quitte p^a quitte*. Sc. 18. 1878.)

CHARLEROI.

BONNEFOI.

Cn'a bin d's autès gins qu'ça à daller vire qui ont leu ficelle pou fai passer les loi à l'tach'llette pa d'zous leu jambe, pou leu fai boire elle coq.

(BERNUS *L'malåde St-Thibau*. 1, sc. 9. 1876.)

JANVIER.

1529. Mette janvier sur février. (TOURNAI.)

LITT. Mettre janvier sur février.

Commencer un nouveau compte avant d'avoir payé l'ancien.

JARDIN.

1530. L'ci qu'a les corti r'clôret les hâye et l'ci qu'a les bin payeret les rinte.

LITT. Celui qui a les jardins doit clôturer les haies et celui qui a les biens doit payer les rentes.

Les mandements des princes-évêques de Liège, portés au XVII^e siècle (Cf. LOUVREX. T II, p. 293-296), stipulent que les possesseurs et tenanciers de jardins et vignobles sont tenus de réparer (restouper) chaque année les haies pour empêcher l'entrée du bétail. — Au pays de Liège, toutes les rentes étaient présumées foncières; elles étaient naturellement aux charges de celui qui recueillait les immeubles.

La seconde partie du proverbe est plus usitée que la première.

STAVELOT.

Ci qu'aret les corti payeret les rinte.

1531. I li faudreot l'gardin et les preone. (TOURNAI.)

LITT. Il lui faudrait le jardin et les prunes.

Il est insatiable, il lui faudrait tout.

TOURNAI.

RASA.

Allons, j'veos qu'i t'faudreot tout, l'gardin et les preone,
Faire des r'pas à quitter les corroye d'tes marreonne.

(PIERRE BRUNHAULT (LEROY). *A l'tapag'rie des collet rouche*. Sc. 2. 1891.)

JARRETIÈRE.

1532. Qwand on piède si loyen, c'est qu' l'homme a fait on hârd ès s' sacramint.

LITT. Quand on perd sa jarretière, c'est que l'homme a fait une brèche dans son sacrement (de mariage).

VARIANTE.

Elle piède si loyen, si galant li fait fâte.

JODOIGNE.

Commère que piède s'loyen, se galant li fait faute.

1533. Elle a folé ès s' loyen.

LITT. Elle est tombée sur son lien.

Elle s'est embarrassée dans sa jarrettière, elle a fait une chute.

Elle s'est laissé abuser. (ACAD.)

Pr. fr. — Elle a laissé aller le chat au fromage.

VARIANTE.

On li a frohi s'banstai.

JARS.

1534. I sèt l' jàrs.

LITT. Il sait le jàrs.

Il entend le jàrs, c'est-à-dire qu'il est fin, qu'il est subtil.

(Dict. port. des prov. français. 1751.)

Il entend le jàrs, il a mené les oyes.

(OUDIN. *Curiositez françoises*. 1640.)

VARIANTE. Po qui sèt l'jârs, pour qui a le mot d'ordre.

(FORIR. *Dict.*)

Lutèce, Paris, po qui sèt l'jârs,

C'est comme qwatte aidan on patâr.

(HANSON. *Li Hinriade travestîye*. Ch. IV. 1780.)

VAR. MALMEDY.

Saveûr les loze.

(VILLERS. *Dict. wallon-français*. 1793.)

JAUNISSE.

1535. Li cinque qu'à l'jannisse voit todi janne.

(NAMUR.)

LITT. Celui qui a la jaunisse voit toujours jaune.

On apprécie tout suivant les dispositions dans lesquelles on se trouve.

JAVELLE.

1536. Quand les gaviau sont bin louyé,

In muchenant on n'trouve pu rié. (MONS.)

LITT. Quand les javelles sont bien liées

En glanant on ne trouve plus rien.

Il y a tout profit à faire une chose avec soin, avec ordre.

JETER.

1537. Taper là hache et mache.

LITT. Jeter là hache et mache.

Plier bagage; faire ses paquets; renoncer à une affaire, à une profession; abandonner tout.

Hache et mache ne peut se traduire littéralement. C'est une expression adverbiale dans le genre de : *tîhe et tûhe*, *huck et plinck*, *plique ploque* et autres. L'allemand a : *hack und mack*,

qui signifie mélange confus, galimatias. Voyez Grim, *Dict.* aux mots : *Hack* et *mack*.

Cité par FORIR. *Dict.*

So l'seûle parole dè brave Èga,
I tape d'abord là hache et mache,
Plôye ses tinte, rêchesse ses bagage.

(J.-J. HANSON. *Les lusiade ès vers lîgeois*. Ch. III. 1783.)

I s'fait on grand tapache
Qu'on dobelle par on cri,
On jette là hache et mache,
On pinse aller pèri.

(DUMONT. *Complainte des houyeu dè l'fosse di Bai-jonc*. 1812.)

Po l' fin dè l' prumi leune, vos aviz déjà hàze
Di taper hache et mache à l'èqwanse d'ine raison,
Et d'cori hâr et hotte po v'fer q'witte di si âbion.

(THIRY. *Ine copenne so l'mariège*. 1858.)

TÂTI.

Mais 'l est tîmps qu'les Tâti fesse ine creux so l'botique,
Vola on chèque, po l'mon, qu'i havet leus pratique.

TONTON.

Tapriz-v' là hache et mache ?

TÂTI.

Awet et tot fi dreut.

(REMOUCHAMPS. *Tâti l'perriquet*. I, sc. 11. 1885.)

VERVIERS.

..... Quu n'sos-je comme vos, fôû hisse,
Ji r'ploreu hache et mache et j'fînîh'reu mes d'visse.

(N. POULET. *Li foyan ètéré*. 1859.)

MARCHE.

Et si to vas d'net bou po vache.
T'tappret bintôt là hache et mache.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

VAR. JODOIGNE.

J'a r'ployî bagage.

1538. Tapez todî, c'est po Bouxhtay.

LITT. Jetez toujours, c'est pour Bouxhtay.

Faites toujours, ne vous gênez pas, n'ayez d'égards pour qui
que ce soit. — Cela devait venir ; je m'y attendais.

BOUXHTAY, nom propre.

C'est ça. Tapez, c'est po Bouxhtay ; on r'tome todî so ses patte.

(THIRY. *Li r'tour à Lige*. 1858.)

1539. Çou qu'on tape so l'feu, on l'ritroûve dins
les cinde.

LITT. Ce qu'on jette sur le feu, on le retrouve dans les
cendres.

On ne peut rien détruire complètement. Une mauvaise action laisse toujours des traces, si minimes qu'elles soient.

1540. Taper à haut sins rat'ni.

LITT. Jeter en haut sans retenir.

Jeter avec mépris, abandonner une chose, n'en faire aucun cas.

Je ne me baisserais pas pour le ramasser.

Cf. Ji n'tou'n'reus nin m'pid po l'aller vèye.

LITT. Je ne tournerais pas mon pied pour l'aller voir.

JEU.

1541. I fât cori so s'jeu.

LITT. Il faut courir sur son jeu.

Il faut le contrecarrer.

Cité par FORIR. *Dict.*

1542. Jeu d'main, jeu d'vilain.

LITT. Jeu de mains, jeu de vilain.

Les jeux de mains ne conviennent qu'à des gens mal élevés.

(ACAD.) — Il ne faut frapper personne, même en badinant.

Pr. fr. — Jeu de mains, jeu de vilain.

Cité par FORIR. *Dict.*

SERVAS.

Jan, mes amis, nin tant d'biestrèye, vos savez : jeu d'main, jeu d'vilain.

(T. BRAHY. *Li bouquet.* I, sc. 14. 1878.)

1543. Mâye ès jeu rivint à s'maïsse.

LITT. Bille dans le jeu revient à son maître.

L'erreur que nous avons commise à notre détriment et dont notre adversaire a voulu profiter, tourne souvent à notre avantage.

N. B. Ce proverbe est connu de tous les enfants qui ont joué aux billes.

1544. Toumer à jeu comme Califice à chin.

LITT. Tomber à jeu, comme Califice à chien.

Avoir laid jeu ; ne pas réussir au jeu.

NIVELLES. Vos chëyi à jeu comme in chi à puce.

JODOIGNE. Toumer à jeu comme on chë à peuce.

1545. I gn'a 'ne saquoi d'so jeu.

LITT. Il y a quelque chose sous jeu.

Il y a dans cette affaire quelque chose de caché. (ACAD.)

Pr. fr. — Il y a quelque anguille sous roche.

Latet anguis in herba.

1546. I n'y a nou si bai jeu qui n'finihe.

(STAVELOT et MALMEDY.)

LITT. Il n'y a si beau jeu qui ne finisse.

Toute chose arrive à sa fin.

1547. Ni nin aller l' dreut dè jeu.

LITT. Ne pas aller (suivre) le droit (la règle) du jeu.

Tricher. — User de supercherie.

Cité par FORIR. *Dict.*

On dit aussi : Aller l' dreut dè jeu (être loyal).

JAN'NESSE.

..... On m'y hét trope j'el veus,
Divers mi, co jamâye on n'y va l' dreut dè jeu.

(TOUSSAINT. *Jan'nresse*, III, sc. 6. 1890.)

MONS.

Qui voy'té volontiers leu père
Par après ti ; c'est l' doit du jeu.

(J.-B. DESCAMPS. *Ercette pou fière ein bon mainnache*, 1852.)

1548. Fer belle mène avou laid jeu.

LITT. Faire belle mine avec laid jeu.

Cacher le mécontentement que l'on éprouve ou le mauvais état où l'on est.

Cacher de mauvaises affaires par une démonstration de gaieté et de repos d'esprit. (LITTRÉ.)

Pr. fr. — Faire bonne mine à mauvais jeu.

CRAHAY.

Vos fez belle mène avou laid jeu,
Mi prindez-v' p'on Nicaïsse ?
Ji n'a-st-à hoûter qu'on borgeu,
Vos siervez trinte six maisse.

(ALCIDE PRYOR. *Cou qu'est-st-ès fond dè pot*, 1864.)

VARIANTE.

Mayenne portant n'piède nin corège
Et à s'laid jeu fait bon visège.

(HANSON. *Li Hinriade travestèye*, Ch. VIII. 1780.)

MONS. El meunier n'vouloi nié d'abord, mais l'euré qui f'soi belle mine à monvais jeu s'a si hé exécuté, qué l'nouvieau v'nu a fini pa dire qué ouai.

(Arm. dè Mons. 1886.)

1549. Prinde et r'batte c'est-st-on bia jeu. (NAMUR.)

LITT. Prendre et en rejouer, c'est un beau jeu.

Être maître du jeu. Faire et continuer une chose qui procure de grands avantages.

1550. C'est l'jowe divant St-Roch.

LITT. C'est la manière de jouer devant St-Roch.

C'est une manière ridicule de jouer, et, par extension, c'est qualifier une chose de ridicule ou d'absurde.

Est-ce une allusion aux aubades (souvent discordantes) données la veille des fêtes de paroisse devant les petites chapelles où se trouvait une statue de St-Roch ?

MAYON.

Aye don, c'est l'jowe divant St-Roch.

(DEMOULIN. *Ji voux, ji n'poux*. I, sc. 4. 1858.)

VAR. CHARLEROI.

BONNEFOI, notaire.

Si vos sti dins ein pays ousqué les loi sont scrite, ça pourrait co bin s'fai, mais à Cheslet, ou c'qu'on n'pâle qui des loi in patois, vo testamint n'vauret né co 'ne vesse di leup.

ARGAN.

Bin v'la co 'ne mode d'après l' St-Jean

(BERNUS. *L'malade St-Thibau*. I, sc. 9. 1876.)

JEUNE.

1551. I n'sét wisse taper ses jône.

LITT. Il ne sait où jeter ses jeunes.

Il ne sait où aller, il ne sait que faire. — Flânerie, fainéantise, nonchalance.

JEUNESSE.

1552. On l'a bin hufflé ès s'jônasse.

LITT. On l'a bien sifflé (seriné) dans sa jeunesse.

Il est grossier dans ses paroles... ironique.

Ce proverbe est cité par PINSARD. *Étrennes liégeoises*. 1846.

1553. Si jônasse savent, si viyesse polève.

LITT. Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait.

Cité par FORIR. *Dict.*

Titre d'un roman d'Eugène Sue.

Pr. fr. — Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait, les choses en iraient mieux, c'est-à-dire si la jeunesse avait de l'expérience et que la vieillesse eût de la force. (LITTRÉ.)

Mons.

Jeune et lourd,
On apprend tous les jour.

1554. I fât qu'jônasse si passe.

LITT. Il faut que jeunesse se passe.

Il faut excuser les fautes que les jeunes gens commettent par inexpérience ou par vivacité de tempérament. (LITTRÉ.)

Pr. fr. — Il faut que jeunesse se passe.

Cité par FORIR. *Dict.*

LES FEUM'RYE.

A diet, voisin Colasse,
Sêhye todi corêgeux.
I fât qu'jônasse si passe,
Ti r'vinret pus adreut.

(FABRY. *Li lîgeois ègagi*. II, sc. 3. 1757.)

BRIQU' TEUX.

Servâs, todi chal on veûret
L'honneur, l'amitié rotter à cabasse;
Si n's estans hoûye so l'houp di guet,
Ni fât-i nin qu'jônasse si passe?

(BRAHY. *Li bouquet*. I, sc. 14. 1878.)

NAMUR. Sins trop l'sorbatte, i faut qu'jônasse si passe,
L'êfant d'on chet mougne volti des sori.

(WÉROTTE. *Jean-Joseph divint vi*. Chanson. 1867. 4^e édit.)

JOUER.

1555. Invoyer quéqu'êin jouer à qu'nèque. (TOURNAI.)

LITT. Envoyer quelqu'un jouer aux billes.

S'en débarrasser.

Cette explication trouve son origine dans un usage pratiqué autrefois par des cabaretiers austères, et consistant à congédier les garçons trop jeunes pour fréquenter l'estaminet, en leur mettant dans la main quelques *quenèque*, billes communes en terre cuite dont une provision était toujours en évidence sur le comptoir de l'établissement.

M. François W... affirme que, même après son tirage au sort, il a essuyé dans un cabaret l'affront de recevoir des *marbre*. Ce genre de cabaret a complètement disparu de nos jours.

(*Etrennes tournaisiennes*. 1886.)

1556. Jouwez 'ne pîre ou 'ne brique.

LITT. Jouez une pierre ou une brique.

Jouez ce que vous voulez. Expression employée au jeu de cartes et très usitée dans les estaminets.

NAMUR. Jouwez one bouche ou bin on fagot.

JODOIGNE. Jouwe one caute, on sti.

Calembourg. *Caute*, le quart d'un setier.

TOURNAI. Jeuwe eine carte ou bin ein fagueot.

JOUR.

1557. Tos les joû ni s' raviset nin.

LITT. Tous les jours ne se ressemblent pas.

On a de bons et de mauvais jours, des alternatives de peine et de plaisir, de jeûne et de bombance.

Pr. fr. — Les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

Les jou s' suvet et n' si raviset nin.

(FORIR, *Dict.*)

NAMUR. Pont d' laid jou n' est sins lend' moain,
Allons éfant, bon corage,
Habie, one pougnie di moain,
On n' s'et pus sins ovrage.

(WÉROTTE, *Li Pouaia*, Ch. 1867. 4^e éd.)

MONS. Tous les jour n' sont nié égale.

(LETELLIER, *Armonaque de Mons* 1858.)

MONS. Eîé leu primier orâche a passé ainsi ; èié l' solêye a r' lui comme dins leus
pus biaux jour. Malheureusemint les jour se suivent et n' s' ersembent-té pas,
qu' on dit.

(*Armon. de Mons*, 1878.)

1558. Les jou crêhet à Saint-Antône,
Ossi long qui li r' pas d' on mône.

LITT. Les jours croissent à Saint-Antoine,
Aussi long que le repas d' un moine.

Saint-Antoine. (Le 17 janvier.) Les jours croissent de
36 minutes.

1559. Les jou crêhet à l' novel an,
L' pas d' one éfant ;
Ax roi,
L' pas d' on polet. (NAMUR.)

LITT. Les jours croissent au nouvel an,
Le pas d' un enfant ;
Aux rois,
Le pas d' un poulet.

VAR. JODOIGNE. Les jou crêhet à Noyé,
De l' pas d' on ché. (Pas d' on vallé. NAMUR.)
A l' novel an,
De l' pas d' one éfant ;
Aux roi,
On s' en aperçoit.

VAR. CHARLEROI. Les roi,
Pas d' ein chet.

VAR. MONS. A Noée,
L' pas d' ein solée ;
A l' an,
L' agambée d' ein sergent
A les roi,
On s' in aperçoit.
Au cand'lée,
Toute allée.

(SIGART, *Dict.* 1870.)

TOURNAL Les joû f'sont aux roi,
L' saut d'un pois.

VAR. LILLE. A Sainte-Luce,
Saut d'eune puche.
Au Noë,
Saut d'un baudet,
A Saint-Thomas,
Saut d'un qu'va.

(VERMESSE. *Vocab. lillois.*)

1560. L' pus long joû d' tout l'esté,
C'est l' joû Saint-Barnabé. (NIVELLES.)

LITT. Le plus long jour de tout l'été,
C'est le jour de Saint-Barnabé. (11 juin.)

1561. Sainte Lucèye,
Court joû, longue nutèye.

LITT. Sainte Lucie (13 décembre),
Court jour, longue nuit.

Cité par FORIR. *Dict.*

1562. I gn'a pus d' joû qui d' semaine.

LITT. Il y a plus de jours que de semaines.
Nous avons le temps, rien ne presse.

I fra jour demain,

(DÉSAUGIERS. *Parodie de la Vestale.*)

Cité par FORIR. *Dict.*

1563. I vint todi on joû qui n'a pus v'nou.

LITT. Il vient toujours un jour qui n'est pas (encore) venu.

Il vient toujours un moment où la vérité éclate, où la justice triomphe, où le mal est puni.

Lèyiz-l' fer pèter di s' narène,
Vairet on joû
Qui n'a pus v'nou.

(N. DEFRECHEUX. *Li grandiveux*. 1870.)

VERVIERS. J'el saveus bin qui vinreut on jour qui n'aveut pus v'nou.

(PIRE. *Lu sôdaut du so les tris*. Chanson. *Mes amusettes*. 1884.)

1564. A chaque joû suffit s' poine. (NAMUR.)

LITT. A chaque jour suffit sa peine.

Il ne faut pas se tourmenter inutilement sur l'avenir, se faire des chagrins d'avance. (LITTRÉ.)

Prov. fr. — A chaque jour suffit sa peine ; suffit son mal.

C'est assez des peines du présent : il ne faut point les augmenter par la douleur de celles du passé, ni par la crainte

de celles de l'avenir ; car dans le premier cas, on se tourmente toujours trop tard et, dans le second, toujours trop tôt.

(QUITARD. *Dict. des prov.* 1842.)

Sufficit diei malitia sua.

(SAINT MATHIEU. *Évangile.*)

1565. Il arrive so on joû çou qui n'arrive nin so mèye.

LITT. Il arrive en un jour ce qui n'arrive pas en mille.

La rareté d'un fait n'en exclut pas la possibilité.

S'avient en un jour qui n'avient en cent ans.

(*Anc. prov.* XIII^e siècle.)

Ce advient en une heure qui n'advient pas en cent.

(*Prov. communs.* XV^e siècle.)

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

(BOILEAU.)

Accidit in puncto quod non speratur in anno.

(LEJEUNE. *Prov. famil.* 1743.)

1566. I n' fât nin compter so l'joû di d'main.

LITT. Il ne faut pas compter sur le jour de demain.

Il faut faire ses affaires en temps opportun et ne pas attendre le dernier moment.

Vos vèyez portant qu'i n' fât nin compter so l'joû di d'main.

(*Math. Laeusbergh.* 1825.)

NAMUR.

Ami, profitons d'nosse jône temps,

Il faut joui de l' vie ;

J'el dijeûve co l'autre fie,

Les joû à v'nu sont incertain.

(WÉROTTE. *Choix de chansons wallonnes.* 1860, 3^e éd.)

VAR. FRAMERIES.

Demain n'appartie à noulue.

(J. DUFRANE. *Armonaque borain.* 1890.)

BASSE-ALLEMAGNE. — (Man muss nicht sagen :) Morgen ist auch ein Tag.

1567. Ni mâye rimette po d'main çou qu'on peut fer l'même joû.

LITT. Ne jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour même.

Il ne faut pas renvoyer à un autre temps ce qu'on peut faire de suite.

Dans la rapidité d'une course bornée,

Sommes-nous assez sûrs de notre destinée

Pour la remettre au lendemain ?

(J.-B. ROUSSEAU)

L'avocat, veyant bin qu' c'esteut ou paysan,
Prind on cwârai d' papi, et s'êrit tot à mitan :
« Ni mâye rimette po d'main, çou qu'on pout fer l' même joû. »
Nosse malin donne treus franc, prind l' papi et mousse fou.

(REMACLE. *Conte. Bulletin*. III. 1839.)

Ni r'mettez mâye à d'main çou qu' vos polez fer hoûye.

(FORIR. *Dictionn.*)

VARIANTE. Si 'ne feumme vis aime, s'elle li lait vèye,
Dihombrez-v', ca l' toûne à tot vint;
On rin pout l' fer cangi d'idèye,
N'el rimettez nin po l' lend'main.

(SALME. *Ni r'mettans rin à lend'main*. Ch. 187.)

MARCHE. Si to r'mets à d'moin,
Çu qu' to deus fet, to no l' fret nin.

(ALEXANDRE. *P'tit corti*. 1860.)

VAR. NAMUR. Ni d'jo jamais à d'mouain les affaire; fîoz les aujourd'hu. — Ni
boutans nin à d'mouain ci qu' nos polans fer aujourd'hu.

(WÉROTTE. *Aurmonaque di Nameur*. 1866.)

1568. L' jour de d'main,
Amène s' pain. (TOURNAI.)

LITT. Le jour de demain, amène son pain.

Chaque jour amène une ressource pour celui qui travaille.

1569. I n'y a nou si long joû qui n' vinse à l' nute.

LITT. Il n'y a nul si long jour qui ne vienne à la nuit.

Toute chose arrive à sa fin. — *Omnia cadunt*.

Il n'est si grand jour qui ne vien au vespre.

(*Adages français*. XVI^e siècle.)

STAVELLOT. I n'y a nou si long joû quie l' vespré n' veigne.

VAR. STAVELLOT. I n'y a rin qui n' prind fin.

1570. N'avu qu' ses vingt-qwatre heûre à dispenser
par joû.

LITT. N'avoir que ses vingt-quatre heures à dépenser
par jour.

N'avoir absolument rien à faire. Ne pouvoir faire plus
qu'on ne fait (réponse au reproche de paresse).

TATENNE.

Mins n' n'avans qu' vingt-qwatre heûre à dispenser par joû.

(REMOUCHAMPS. *Li saret*. I, sc. 2. 1838.)

1571. Fer quatwaze heûre so qwinze joû.

LITT. Faire quatorze lieues en 15 jours.

Faire très peu de chose. — Ne rien faire.

Pr. fr. — Faire quatorze heures en quinze jours.

Cité par FORIR. *Dict.*

MONS. Si ça continue ainsi, l' ti Jean, nos n'arrivrons jamais à no posse aujord'hui, parqué du train qu' nos allons, nos ferions bé quatorze lieue su quinze joû : hue don, foutu bourrique.

(LETELLIER. *Armonaque dé Mons*, 1869.)

1572. Nos n'estans nin co à l' vesprêye di tos les joû.

LITT. Nous ne sommes pas encore au soir de tous les jours.

Il se passera bien des choses d'ici à la fin du monde. — Nous avons encore du temps devant nous. — En toute chose, il faut considérer la fin. — Rira bien qui rira le dernier.

Pr. all. — Es ist noch nicht aller Tage Abend.

1573. Arracher les jour avec les dint. (TOURNAI.)

LITT. Arracher les jours avec les dents.

Peiner, se dépêcher à travailler, et avoir à peine le temps nécessaire pour faire sa besogne.

1574. Il a v'vou à monde li joû dè bon vèrdi.

LITT. Il est venu au monde le jour du Vendredi-Saint.

Croyance populaire qui attribue à ce jour le bonheur qui arrive à quelqu'un.

DEUXÈME VOISIN.

T'as sûr'mint v'vou à monde li joû dè bon verdi.

(REMOUCHAMPS. *Titi l' perriqué*, I, sc. 14, 1885.)

JODOIGNE. Il a v'neu au monde le joû de l' bon verdén.

JOURNÉE.

1575. I n' fât nin s' vanter d'ine belle joûrnêye avant qu'êlle ni seûye oule.

LITT. Il ne faut pas se vanter d'une belle journée avant qu'elle soit terminée.

Il ne faut pas se vanter trop tôt d'un succès incertain. (ACAD.)

Cf. Entre la coupe et les lèvres, il y a place pour un malheur.

NAMUR. C'est bin fait,.... c'est bin éployi,
D'one bello journée, est fô qui s' vante.
Do fer d' l'esprit, j'a-l-assayi.
Ji sos co pus biesse qui m' matante.

(WÉROTTE. *Choix de chansons wallonnes*, Namur, 1860.)

NAMUR. On proverbe dit qu'on n'doit jamais s' vanter
D'one bello journée, tant qu'êlle n'est nin co hiulte,
C'est par malheur one bin grande vérité.

(J. COLSON. *Les mondés*, Ch, 1862.)

MONS. I n' faut jamais s' vanter d'enne belle journée d'vant qu'êlle soit passêe, autrement dit, qu'il n' faut jamais vinde el pieau d' lours d'vant l'avoir escollie.

(LETELLIER. *Arm. dé Mons*, 1859. *L'ours et les deux compère*, Faufe.)

VAR. Verviers.

NELLE.

Sovint on r'grette à l'nute li lawe de l'matinêye.

(RENIER. *Li mohonne à deux face*. Sc. 4. 1873.)

BASSE-ALLEMAGNE. — Man muss den Tag nicht vor dem Abend loben.

1576. S'i étiot sur in s'el'vant d'faire eïne saquoi d'bon dins l'journée, i s'ercouche. (TOURNAI.)

LITT. S'il était certain en se levant de faire quelque chose de bon dans la journée, il se recouche.

Se dit d'un homme d'un caractère désagréable et peu disposé à faire le bien.

Il fait une maladie toutes les fois qu'il rend un service. (LITTRÉ.)

JUDAS.

1577. On trouve co pus d'on judas. (NAMUR.)

LITT. On trouve encore plus d'un judas.

On rencontre souvent des personnes d'un caractère faux, qui vous nuisent, qui vous trahissent.

JUPE.

1578. Taper l'cotte so l'hâye.

LITT. Jeter la jupe sur la haie.

Se dit de toute personne qui, par inconstance, renonce à quelque profession que ce soit. (ACAD.)

Pr. fr — Jeter le froc aux orties.

Renoncer à la profession monacale et, par extension, renoncer à l'état ecclésiastique. (ACAD.)

Cité par FORIR. *Dict.*

NAMUR.

Po l'bigote, s'i faut chanter,

J'enne n'a wère l'èvie ;

Avou zelle faut barboter

Todi l'itanie.

Et s'il leu vint on galant,

Habie cotte su l'hâye, pan !

Quêlle drole di botique,

Jôseph,

Quêlle drole di botique !

(Ph. LAGRANGE. *Quêlle drole di botique*. Chanson 1867.)

JODOIGNE.

Taper s'cotte aux ourtie.

1579. Elle vole foû d'ses cotte.

LITT. Elle vole hors de ses jupes.

Se dit d'une femme ardente, recherchant la compagnie et le commerce des hommes.

JUSTE.

1580. Jusse comme ine jusse.

LITT. Juste comme une cruche.

Jeu de mots. — Très juste, très exact.

ERRATA.

- 1 Citation, VERVIERS, Sudaurt, *lisez* : Sôdaurt.
22 Qwèri, *lisez* : Quoiri.
48 Citation, MONS, Rosties, *lisez* : Rostie.
115 I n' faut nin còpe l'aubet, *lisez* : I n' faut nin còpet l'aube.
118 In abe, *lisez* : One aube.
152 Citation, Ji vou ji n' pou, *lisez* : Ji voux, ji n' poux.
158 Citation, CHARLEROI, Roès, *lisez* : Roi.
240 Citation, JODOIGNE, Moert, *lisez* : Moirt.
380 Citation, D'vins 'ne botèye, *lisez* : Divins 'ne botèye.
403 Citation, MARCHE, Pèquet, *lisez* : Pèket.
416 Ajoutez : 23 et 25 avril.
461 Citation, NIVELLES, Et i pracihe, *lisez* : Et i praiche.
527 Citation, NAMUR, I 'nnès quitte, *lisez* : I 'nne est quitte.
535 Citation, Voye, *lisez* : Vôye.
540 Citation, DELARGE, Pek'teux, *lisez* : Pèk'teu.
549 Citation, TOURNAI, Ête en veoö, *lisez* : Ête en veoi.
560 Citation, JODOIGNE, Boit, *lisez* : Bois.
683 Citation, D'vins 'ne botèye, *lisez* : Divins 'ne botèye.
720 Citation, NAMUR, Pèquêt, *lisez* : Pèket.
749 Citation, DE HARLET, *lisez* : DE HARLEZ.
766 Citation, MARCHE, Dissuss-t-ancini, *lisez* : Dissus-st-ancini.
962 Citation, Pèk'teux, ôtez l'x.
971 Citation, VERVIERS, Bourike, *lisez* : Bourrique.

- 1072 Variante, BAILLEUX, 1^{er} vers. On, *lisez* : Ou.
1118 Citation, MONS, Niéin, *séparez en deux mots* : Nié ein.
1198 Citation, Tot rate, *lisez* : Toratte.
1404 Citation, BEAURAING, Sôlêye, *lisez* : Sôlée.
1456 Citations, HANSON et THIRY, Francs, ôtez l's.
1461 Citation, SAINT-HUBERT, mwaiche, *lisez* : mouaiche.
1467 Citation, DEFRECHEUX, Toir, *lisez* : Toirt.
1473 *Ajoutez la date* : 6 septembre.
1491 VARIANTE, Rattind, *lisez* : I rattind.
-

Les tables seront publiées à la fin du second volume.

PC
3041
S55
t.29-30

Société de langue et de
littérature wallonnes
Bulletin

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
